HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, qui representera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE le plan géneral de cet Ouvrage ait été clairement expoſé dans les Préfaces du premier Tome, & que chaque partie ſoit accompagnée des explications qui lui conviennent, il n'en paroît pas moins néceſſaire de faire quelquefois ouvrir les yeux au Lecteur ſur le progrès du travail, pour lui faire remarquer la fidélité qu'on apporte à ſuivre les loix qu'on s'eſt impoſées. On ne craint pas même de tomber dans une répétition inutile en rappellant ici ce qu'on a déja fait obſerver ſur la nature de cette grande & pénible entrepriſe:

» Quoique les Anglois, a-t'on dit, promettent dans ce Recueil un » ſyſtême complet d'Hiſtoire & de Géographie moderne, leur objet » n'eſt pas l'Hiſtoire des Pays où les Voyageurs ont pénetré, mais » ſeulement l'Hiſtoire de leurs Voyages & de leurs obſervations; de » ſorte que s'il en réſulte effectivement de grandes lumieres pour la » Géographie & l'Hiſtoire en géneral, c'eſt par accident, ſi l'on oſe » employer ce terme, & parce qu'en viſitant divers Pays les Voya- » geurs n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'eſt attiré leur atten- » tion. La plûpart s'en ſont fait une étude, ſuivant les occaſions & » leur propre capacité; mais, par ces deux raiſons mêmes, avec un » ſuccès fort inégal. Cependant ceux qui ont le moins réuſſi, faute » d'habileté ou de ſoin, n'occupent pas moins leur place dans no- » tre Recueil, comme parties de l'objet principal. Ainſi tout ce » qui ſe trouve ici d'utile à l'Hiſtoire & à la Géographie n'eſt au » fond que le réſultat du principal objet, qui eſt de repréſenter » le Voyageur tel qu'il eſt en lui-même. De-là vient qu'on ne ſçau- » roit donner trop d'éloges à la méthode des Anglois. Après avoir » repréſenté chaque Voyageur dans ſes courſes, pour remplir leur » objet, qui eſt l'Hiſtoire des Voyages, ils tirent de tous ceux qui » ont voyagé dans le même Pays ce qui appartient à l'Hiſtoire » & à la Géographie des mêmes lieux, pour en compoſer un corps » qu'ils appellent *Réduction*, auquel chaque Voyageur contribue » ſuivant ſon habileté & ſes lumieres.

Cette explication, par laquelle on a commencé, & qui doit toujours être preſente aux Lecteurs attentifs, ſervira de réponſe aux plaintes de quelques Cenſeurs, qui ont cru trouver trop de ſéchereſſe dans pluſieurs endroits de nos Relations. Ce défaut, ſi c'en

eſt un, pouvoit être évité facilement; mais c'étoit aux dépens de l'exactitude & de la verité; c'étoit en s'écartant du but qu'on s'étoit propoſé, le ſeul néanmoins auquel on ait pû s'attacher. A qui auroit-il été difficile de répandre les ornemens de l'imagination dans un ſujet tel que des Relations de Voyages? Quel champ plus fécond pour toutes ſortes d'avantures & de fictions amuſantes! Un Pilote, qui a publié ſimplement les circonſtances de ſa navigation, pour l'utilité de ceux qui tiendroient la même route après lui; un Marchand qui a pris ſoin d'écrire avec la même ſimplicité ce qui s'eſt préſenté à ſes yeux dans les Régions où ſon Commerce l'a conduit, pouvoient être transformés en Héros de Roman. On pouvoit annoblir leur caractere & leurs entrepriſes par des ſuppoſitions imaginaires; ou, ſans bleſſer directement la verité, on pouvoit remedier à la ſéchereſſe de leurs Relations en y joignant ce qui ſe trouve dans d'autres ſources, & leur prêter ainſi des agrémens qui ne ſeroient pas de leur propre fond. Mais ces emprunts appartiendroient-ils à l'Hiſtoire des Voyages? Qui reconnoîtroit ſous cette parure la verité des faits & le caractere du Voyageur? Que deviendroient l'inſtruction & l'utilité, qui ne peuvent naître, dans un Ouvrage ſérieux, que de la repréſentation fidelle des experiences?

D'autres Nations croyent cette fidelité ſi néceſſaire, que pouſſant le ſcrupule à l'excès, elles ne font pas difficulté de lui ſacrifier les plus ſimples ornemens du ſtile & toutes les regles du bon goût. Tels ſont les Hollandois, qui en nous faiſant l'honneur de profiter de notre travail & de publier une nouvelle édition de notre Ouvrage, ſe ſont imaginé que pour repreſenter les choſes dans toute la pureté de leur origine il falloit conſerver juſqu'aux minuties, aux indécences & aux groſſieretés qui ne ſe rencontrent que trop ſouvent dans les ſources Angloiſes; ce qu'ils appellent hardiment *réparer nos omiſſions.* Dans cette vûe, qu'ils ont voulu accorder, diſent-ils, avec beaucoup de reſpect & de fidelité pour le texte François, ils ont employé une varieté de croix, de mains, & d'autres figures, pour diſtinguer ces précieuſes reſtitutions. Il en réſulte un Livre de la plus étrange bigarure qui ait peut-être jamais paru dans la République des Lettres, où de froides & frivoles inſertions coupent à tous momens le fil du récit, comme cette multitude de caracteres barbares ne peut manquer de défigurer beaucoup les pages. Par exemple, ſi, pour éviter une remarque inutile, la traduction dit ſimplement que certaines marchandiſes deſcendoient du Caire dans la Méditerranée, ſur le Nil, par Alexandrie, les Editeurs Hollandois ont grand ſoin d'ajoûter, entre deux crochets, avec

la figure d'une main, que *cette Ville eſt ſituée à l'embouchure du Fleuve.* Comme les ſuppreſſions de ces remarques triviales, & d'autres circonſtances encore plus inutiles, ſont en fort grand nombre, parce que le ſtile étant fort négligé dans la plûpart des Voyageurs Anglois, & que les Auteurs du Recueil n'ayant pas eu la correction plus à cœur, on a cru devoir y ſuppléer dans la traduction Françoiſe, il eſt difficile de ſe repréſenter la confuſion & l'obſcurité qui regnent dans l'édition de Hollande. A la verité cette édition n'eſt faite, dit-on, que pour l'Allemagne, où l'on aſſure même qu'elle ſe vend fort bien; mais c'eſt mal juſtifier les Editeurs, qui ne devoient point abuſer de l'inclination que les Allemans ont pour les Livres François, ſous quelque forme qu'ils leur ſoient préſentés; & qui devoient moins encore les tromper, en leur promettant des reſtitutions imaginaires.

Pour achever de faire connoître la fauſſeté de ces promeſſes, il ſuffira d'expliquer en peu de mots les regles qu'on n'a pas ceſſé de ſuivre dans la traduction Françoiſe. La délicateſſe d'une Langue qui ne ſouffre ni deſordre dans les idées, ni barbarie dans les expreſſions, a fait prendre le parti de ne s'attacher à l'original Anglois qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour en conſerver le véritable eſprit. Il eſt queſtion de donner au Public ce qu'il y a de plus utile & de plus averé dans les Voyageurs. Loin de ſupprimer la moindre circonſtance qui porte l'un ou l'autre de ces deux caracteres, on a pris ſoin de relire une infinité de Relations, pour s'aſſurer s'il n'étoit rien échappé d'important aux Auteurs Anglois; & dans quelques endroits on a ſuppléé à leurs omiſſions. Mais comme il ne s'agit de rien moins que de repréſenter les Voyageurs avec leurs défauts, on s'eſt efforcé au contraire de les en purger; & c'eſt dans cette vûe qu'on a retranché, autant qu'il étoit poſſible ſans alterer le fond de l'ouvrage, les ſuperfluités & les indécences. On entend, par les *ſuperfluités*, un grand nombre de détails qui ne laiſſent aucune lumiere au Lecteur, & qui rebutent la curioſité plutôt que de l'exciter ou de la ſatisfaire. Ainſi lorſqu'un Navigateur rend compte du vent ſous lequel il a fait route, on n'a pas cru cette remarque fort reſpectable s'il eſt queſtion d'un vent ordinaire, qui peut être different le lendemain dans la même latitude. On n'a reſpecté ces obſervations que lorſqu'elles peuvent être de quelque utilité pour la navigation. Il n'eſt pas beſoin d'autre exemple pour ſe faire entendre. Par les *indécences*, on veut déſigner une infinité d'obſervations choquantes, auſquelles la verité même ne donneroit aucun prix, mais qui en ont bien moins lorſqu'elles viennent d'un Ecrivain

partial, qui saisit l'occasion de satisfaire sa haine ou sa jalousie. Telles sont un grand nombre de réflexions, la plûpart assez insipides, qui se trouvent répandues dans les Relations Angloises & dans les Notes, sur le gouvernement, la religion & le commerce des autres Nations. Que les Editeurs Hollandois se soient flattés d'accréditer leur édition par des restitutions de cette nature, c'est ce qui devroit causer un juste étonnement si l'on connoissoit moins leurs motifs. Ils ont usurpé sur le Libraire de Paris l'impression d'un Ouvrage auquel ils n'ont aucun droit. Leur interêt, quoique fondé sur l'injustice, ne les oblige-t'il pas d'employer toutes sortes de ruses pour faire valoir leur entreprise ? Cet Allemand, qui n'entend le François qu'à demi, est aisément trompé par un Programme où l'on annonce des restitutions. La vûe d'un Volume bigarré de croix, de mains & de crochets, confirme son erreur, & lui inspire même une sorte de respect pour la confusion que ces caracteres répandent dans un Livre. Il l'achete sans pénetrer plus loin. Mais si la guerre m'autorise à parler un peu librement de nos voisins, le bon goût n'a point fait encore de grands progrès dans leurs froides Régions.

Ce qui demeure vrai, c'est que dans les supplémens & les prétendues corrections des deux Volumes de l'édition de Hollande qui sont tombés entre mes mains, je ne reconnois que trois erreurs qui soient relevées avec justice, & sur lesquelles j'ai l'obligation à mes Censeurs de m'avoir fait ouvrir les yeux. Je fais volontiers cet aveu; sans avoir besoin d'un excès de modestie pour convenir que je me suis égaré trois fois dans une si longue carriere. Ces trois erreurs, ausquelles on donnera, si l'on veut, le nom de négligences, seront réparées fidélement à la fin du dernier Tome de l'Ouvrage, avec les fautes d'impression, qui ne sont pas en si petit nombre. J'aurai le même soin pour celles où je pourrai tomber dans la suite, si la critique d'autrui, ou la mienne, qui ne sera jamais la moins sévere, me les fait appercevoir.

Il me reste à donner quelque explication, dans cet Avertissement, sur divers points qui regardent moins le fond de l'Ouvrage que sa forme. Si le Public doit des éloges à l'execution des Figures & des Cartes, il ne doit pas moins d'indulgence aux Graveurs, lorsque, dans un espace aussi borné que six mois, la grandeur ou la difficulté du travail ne leur permet pas de finir aussi-tôt que l'Imprimeur. C'est l'unique obstacle qui a fait suspendre d'un mois entier la publication de ce Volume, comme il avoit déja causé le retardement de quelques Figures du IVe Tome. Elles paroissent aujourd'hui, avec la fidelité qu'on aura toujours dans les mêmes cas. Ainsi l'on

ne doit jamais être ſurpris d'en voir manquer quelques-unes ; & s'il arrivoit même que la néceſſité de fournir, avec chaque Tome, celles du moins qui lui ſont eſſentielles, en fît remettre plus loin quelques-unes du Volume précedent qui auroient été retardées, on peut s'aſſurer que toutes les omiſſions ſeront abondamment réparées dans le dernier Tome, avec des renvois ſi exacts que cette tranſpoſition ne fera naître aucun embarras. Il en ſera de même des Cartes ; ſur-tout des Cartes nouvelles que M. Belin tire du Dépôt de la Marine, pour ajoûter de nouvelles richeſſes à celles que les Auteurs Anglois ont recueillies. On en a déja vû pluſieurs. Le nombre en deviendra beaucoup plus grand. La Mappemonde qu'il a promiſe ne ſera point oubliée. C'eſt pour la perfectionner ſur de nouveaux Mémoires qu'il en differe encore la publication. Qui oſera ſe plaindre du délai, lorſque la nature du travail le rend néceſſaire, & qu'il n'en doit réſulter d'ailleurs qu'un ſurcroît d'agrément & d'utilité ?

En géneral, ſi l'on conſidere ce qu'un Volume de ſix ou ſept cens pages, orné d'un très-grand nombre de Cartes & de Figures, demande de diligence & d'application dans l'eſpace de ſix mois, ſoit de la part de l'Auteur pour la compoſition, ſoit du côté des Artiſtes pour l'impreſſion & les gravûres, ſoit enfin de la part du Libraire pour les ſoins qui lui ſont propres, il y auroit de l'injuſtice à ne pas reconnoître qu'on n'épargne rien pour répondre à l'attente du Public, & les plaintes du moins ſeroient de mauvaiſe grace.

La Table des Chapitres fera remarquer, au premier coup d'œil, que le cours de notre méthode ouvre une nouvelle carriere à la curioſité du Lecteur. Après avoir achevé de parcourir les Côtes d'Afrique, juſqu'au Cap de Guardafu qui en fait les dernieres bornes, on commence les Relations de l'Aſie ; c'eſt-à-dire, que les Auteurs Anglois entrant dans cette belle Région du Monde par la Chine, qui en eſt la plus brillante partie, on doit s'attendre à voir changer fort avantageuſement la ſcene. Mais comme il ſeroit inutile de prévenir les Amateurs des Voyages ſur ce qu'on va préſenter immédiatement à leurs yeux, on n'ajoûte ici qu'une courte obſervation, qui regarde les noms propres. La varieté de l'ortographe, pour la plûpart des noms Chinois, cauſant une juſte incertitude ſur la véritable maniere de les écrire & de les prononcer, on doit faire attention que les premiers Voyageurs qui ont écrit de la Chine ſont des Italiens & des Portugais, tels que *Martini*, *Magalhaens*, &c. & qu'en Italie comme en Portugal la voyelle *u* ſe prononce *ou* ; d'où il ſemble qu'on peut conclure que ceux qui ont écrit d'a-

près eux en François n'ont employé *ou*, au lieu d'*u*, que pour rendre exactement dans notre Langue le ſon des Italiens & des Portugais. Mais comme il ne s'enſuit pas que ce ſoit la véritable ortographe, & qu'au contraire tous les Ecrivains Etrangers, tels que les Anglois, les Hollandois, les Moſcovites, les Italiens & les Portugais, écrivent *u*, on a pris le parti de ſuivre leur exemple, en avertiſſant ſeulement que la plûpart prononcent *ou*. Ainſi dans tous les noms où l'on trouvera *fu* & *cheu*, on ſera libre de prononcer *fou* & *cheou*. S'il falloit juſtifier le parti auquel on s'eſt arrêté, on apporteroit deux raiſons; l'une, qu'on a cru devoir éviter l'air de barbarie que la continuelle répétition de *fou* & de *cheou* auroit jetté dans le ſtile; l'autre, encore plus forte, que les Cartes de l'Ouvrage Anglois portant *fu* & *cheu*, on auroit été choqué de les trouver continuellement démenties par le texte. La ſeconde de ces deux raiſons fera connoître que les Cartes où l'on trouve *fou* & *cheou* ſont de M. Belin, qui n'a point été inſtruit aſſez tôt de ma réſolution pour s'y conformer.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le cinquiéme Volume de l'Hiſtoire des Voyages, & je n'y ai rien trouvé qui en dût empêcher l'impreſſion. FAIT à Paris ce quatre Février 1748. GEINOZ.

HISTOIRE

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
PREMIERE PARTIE.

SUITE DU LIVRE TREIZIÉME
ET
DE LA DESCRIPTION DES ROYAUMES DE CONGO, D'ANGOLA, DE BENGUELA, ET DES PAYS VOISINS.

CHAPITRE IV.

Gouvernement du Royaume de Congo.

Autorité du Roi, Etat, Revenu, Couronnement & Funérailles des Rois.

ROYAUME DE CONGO. Empire absolu du Roi.

IL ne manque rien à l'autorité du Roi de Congo, puisqu'elle est également absolue sur la vie & les biens de ses Sujets. Ils n'aprochent de lui qu'avec des marques extraordinaires de respect & de soumission. Quiconque sortiroit des bornes du respect & de l'obéissance, seroit puni par un esclavage perpétuel (1).

On a déja fait observer que l'étendue présente du Royaume de Congo

(1) Ogilby, *ubi sup.* p. 538.

Royaume de Congo. Ses titres.

n'approche point de celle qu'il avoit anciennement. Lopez mettoit dans les titres du Roi, *Congo*, *Abundos*, *Matama*, *Quizama*, *Angola*, *Kakongo*, les sept Royaumes de *Congere-Amolara* & des *Paugelungos*, la Seigneurie de la Riviere de *Zaire*, des *Anziques*, d'*Anziko* & de *Loango* (2). Dapper omettant quelques-uns de ces titres, réduit la formule aux Royaumes de *Congo*, d'*Angola*, *Makomba*, *Okanga*, Kumba, Lulla, Zouza; à la Seigneurie des Duchés de *Batta*, de *Sunda*, de *Bamba*, d'*Amboille* & des territoires dépendans; à celle des Comtés de Songo, d'Angoy, de Kakongo & de la Monarchie d'*Ambondes*, & à celle de *la grande & merveilleuse Riviere de Zaïre* (3). On a peine à concevoir quelle peut avoir été la cause d'une si grande différence dans un espace si court.

Conseil de Congo.

Le Conseil de Congo est composé de dix ou douze personnes, qui sont dans la plus haute faveur auprès du Roi, & sur lesquelles il se repose des affaires d'Etat, de l'administration de la paix & de la guerre, & de la publication de ses ordres (4).

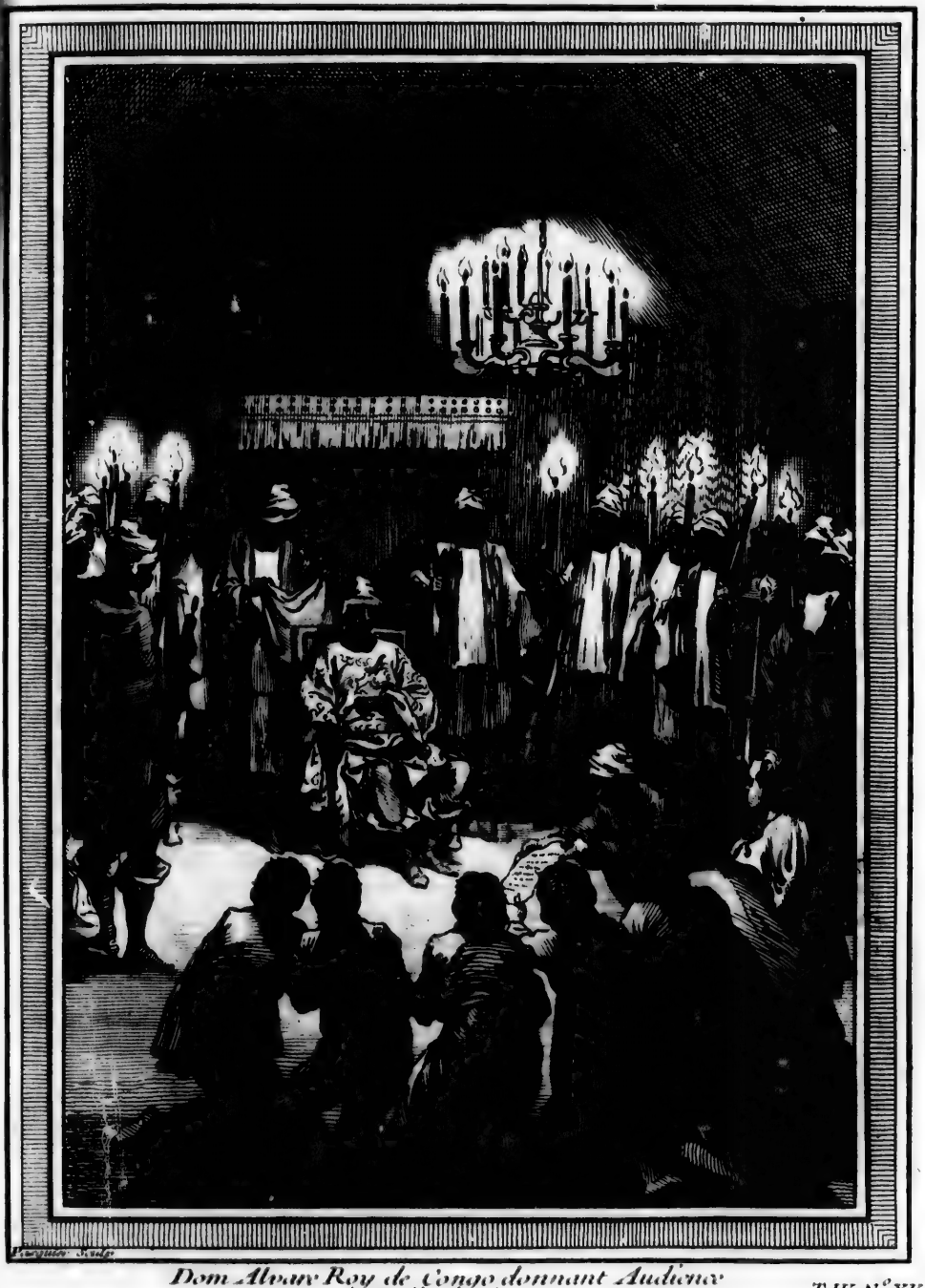
Maison du Roi.

Sa Cour est fort nombreuse. Elle est composée d'une partie de sa Noblesse, qui fait sa résidence au Palais, ou dans les lieux voisins, & d'une multitude de Domestiques ou d'Officiers de sa Maison. Il a pour garde un corps d'Anzikos & de plusieurs autres Nations. Son habillement est très-riche. C'est ordinairement quelqu'étoffe d'or ou d'argent, avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc, comme tous les Fidalgos (5), qu'il honore de ses bonnes graces. C'est une marque si certaine de faveur, qu'au moindre mécontentement il la fait ôter à ceux qui lui déplaisent. En un mot, le bonnet blanc est un caractére de noblesse & de chevalerie à Congo, comme la Toison d'or & le S. Esprit en Europe *(6)*.

Audience en 1642 accordée aux Hollandois.

Le Roi donne deux audiences publiques dans le cours de chaque semaine; mais la liberté de lui parler n'est accordée qu'aux Seigneurs. En 1642, lorsque les Ambassadeurs Hollandois de Loanda furent reçûs à l'Audience du Roi de Congo, immédiatement après avoir enlevé cette Place aux Portugais, ils furent introduits au Palais pendant la nuit. On les fit d'abord passer dans une galerie longue de deux cens pas, entre deux haies de Négres, qui portoient dans leurs mains des flambeaux de cire. Le Roi étoit assis dans une petite Chappelle, tendue de nattes, au milieu de laquelle pendoit un lustre chargé de bougies. Il étoit vêtu d'un juste-au-corps de drap d'or, avec des hautes chausses de la même matiére. Autour du cou, il avoit pour cravate trois chaînes d'or très-massives. On voyoit briller au pouce de sa main droite un grenat d'une grosseur extraordinaire, & deux grandes émeraudes à sa main gauche. Sur la manche gauche de son juste-au-corps étoit attachée une croix d'or, en forme de reliquaire, dans une belle piéce de cristal poli. Il portoit sur la tête un bonnet blanc, & des bottines aux jambes. A sa droite, un Officier, placé débout à peu de distance, agitoit doucement l'air avec un mouchoir. A sa gauche, un autre Officier, dans la même posture, portoit un arc & un sceptre d'étain, couverts d'une belle étoffe à raies. Son Trône étoit un fauteuil de velours rouge, sur les bords duquel on lisoit en lettres brodées:

(2) Pigafetta, p. 58.
(3) Ogilby, *ubi sup.*
(4) *Ibidem.*
(5) Terme Portugais adopté par les Négres.
(6) Ogilby, *ubi sup.* p. 539.



Dom Alvare Roy de Congo donnant Audience aux Hollandois en 1742.

T. IV. N.° XV.

Dom Alvaro, Roi de Congo. Le plancher, devant ſon Trône, étoit couvert d'un grand tapis de Turquie; & ſur ſa tête pendoit un dais de ſatin blanc broché d'or, & bordé d'une large frange. Enfin, à quelques pas ſur ſa droite, paroiſſoit à genou Dom *Bernardo de Menzos*, ſon Interpréte & ſon Sécretaire (8). ROYAUME DE CONGO.

Lorſque ce Prince ſort du Palais, il eſt accompagné non-ſeulement de ſa Nobleſſe, mais encore de tous ceux qui font leur demeure ordinaire à la Cour, & de ceux que le haſard y améne dans cette occaſion. Les uns précédent le Roi, d'autres le ſuivent; & tous marchent, ou plûtôt danſent & ſautent en marchant, au ſon des tambours & des trompettes d'ivoire. Leurs mouvemens & leurs attitudes groteſques ne ceſſent qu'en rentrant au Palais (9). Pigafetta prétend que dans ces occaſions les Gardes ſonnent d'un grand inſtrument, dont le bruit ſe fait entendre à cinq ou ſix milles, pour avertir tous les Habitans du Canton que le Monarque eſt en marche. Il ne lui arrive pas ſouvent de ſortir; mais, ſuivant le même Auteur, il ſe fait accompagner alors de tous les Seigneurs de ſa Cour, & ſur-tout des Portugais, qu'il honore d'une ſinguliere confiance (10). Cortége du Roi lorſqu'il ſort du Palais.

Suivant Dapper, lorſqu'il ſe rend à l'Egliſe, tous les Portugais, ſoit Eccléſiaſtiques, ou Séculiers, ſont obligés de groſſir ſon cortége, & de l'accompagner de même à ſon retour juſqu'à la porte du Palais. Mais cet Auteur ajoute que c'eſt la ſeule occaſion où ce devoir leur ſoit impoſé. Le Roi, dit-il encore, ne paroît jamais en public ſans être revêtu de ſes plus belles robes. Ses doigts ſont ornés de chaînes d'or, entremêlées du plus beau corail; & ſur la tête il porte un bonnet fort riche (11). Son cortege à l'Egliſe.

Après la converſion du premier Roi Chrétien, la Cour de Congo fut comme réformée, ſur le modéle de la Cour de Portugal. Depuis ce tems-là, lorſque le Roi mange en public, on place ſa table ſur une eſtrade de trois degrés, couverte d'un beau tapis de l'Inde & de pluſieurs couſſins. Suivant le récit de Dapper, ſon fauteuil eſt de velours cramoiſi, verd ou rouge, orné de ſculpture & de cloux d'or. Il mange toujours ſeul; mais les Princes de ſon ſang ſont débout & couverts devant lui. Sa vaiſſelle eſt d'or & d'argent. Il a près de lui un Noble qui goûte de chaque mêt (12). Dapper ajoute qu'il eſt ſervi par plus de cent perſonnes, qui ont leur logement au Palais, & qui ſont vêtus d'une ſorte de mante de baye noir. Sa table.

Mais ſa grandeur & la pompe de la Majeſté royale ne paroiſſent jamais avec plus d'éclat que dans les fêtes qu'il donne aux Nobles ou à ceux dont il a reçu quelqu'important ſervice. Vers midi, il fait compter le nombre des Nobles qui ſe trouvent alors dans l'enceinte du Palais, & leur envoie leur mêt à chacun. Pour les uns, ce ſont des féves bouillies; pour d'autres, du poiſſon, ou du millet au ſel & à l'huile de palmier. Il fait porter, aux Grands du premier Ordre, leur dîner dans un plat de bois, avec un petit flacon de vin de palmier. Mais ceux d'un rang inferieur ſont appellés ſix ou ſept à la fois, & reçoivent les alimens que le Roi leur deſtine. Après l'heure du repas, ils ſe raſſemblent tous pour ſe préſenter au Monarque; & s'agenouillant en battant des mains, ils baiſſent la tête, avec de grands témoignages Fêtes qu'il donne à ſa Nobleſſe.

(8) Pigafetta, p. 180.
(9) Ogilby, p. 538.
(10) Pigafetta, *ubi ſup.*
(11) Dans Ogilby, *ubi ſup.*
(12) Pigafetta, *ubi ſup.*

ROYAUME DE CONGO.

de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Enſuite la plûpart ſe retirent, à l'exception des favoris, qui paſſent le reſte du jour à boire & à fumer avec lui, juſqu'à ce qu'ils tombent aſſoupis par l'excès du tabac & du vin (13).

La propriété des biens appartient à la Couronne.

Dans le Royaume de Congo, la propriété des biens & des terres appartient au Roi ſeul. Il en diſpoſe avec une autorité abſolue, comme de toutes les Dignités & les Emplois. Ainſi perſonne n'ayant rien à léguer par héritage, l'interêt fait naître peu de querelles. Les enfans mêmes du Roi ſont aſſujettis à cette loi fondamentale de l'Etat. Au moindre ſujet de mécontentement, il les prive de leurs Gouvernemens & de leurs titres. Cette diſgrace étoit arrivée au Roi qui régnoit du tems de Lopez. Avant qu'il fût parvenu à la Couronne, ſa bonté naturelle l'ayant rendu trop indulgent pour les Peuples de ſa Province, il avoit négligé de lever le tribut dont il étoit comptable au Roi ſon pere. C'en fut aſſez pour lui faire ôter ſon Gouvernement & le faire réduire à la qualité de *Tombokado*, c'eſt-à-dire, d'homme privé & diſgracié.

Revenus du Roi de Congo.

Les revenus du Roi conſiſtent ſpécialement dans les tributs annuels que lui payent les Ducs de *Baamba*, de *Batta*, de *Sundo*, de *Nambanganga*, de *Bumbi*, de *Moſſuca*, d'*Oanda*, de *Quinghenga*, & d'autres Seigneurs, ſes vaſſaux, qui prennent le titre de Comtes, tels que ceux de Pembo, de Pango, & de pluſieurs autres lieux. La cérémonie du payement ſe fait le jour de S. Jacques, & le Roi prend cette occaſion pour les honorer de quelques préſens. Quelques Auteurs ont prétendu que tous les revenus du Roi de Congo raſſemblés, ne montent point à plus de cent-vingt livres de France, ſans y comprendre à la verité les petits préſens que chaque Seigneur joint à ſon tribut ; mais les plus conſidérables ne conſiſtent que dans une couple de chévres, & la plûpart ſont des fruits, tels que des plantains, des noix de kola & de l'huile de palmier (14).

Maniere dont il eſt groſſi.

Mais le Roi ne manque pas de moyens pour groſſir ſes tréſors. Par exemple, lorſqu'il ſort en bonnet blanc avec ſes Seigneurs de ſon cortége, il ſe fait quelquefois apporter un chapeau dans ſa marche & s'en ſert quelques momens. Enſuite redemandant ſon bonnet, il le met ſi négligemment, qu'il peut être abbattu par le moindre vent. S'il tombe en effet, les Fidalgos s'empreſſent pour le ramaſſer. Mais le Roi, comme offenſé de cette diſgrace, refuſe de le recevoir & retourne au Palais fort mécontent. Le lendemain il fait partir deux ou trois cens ſoldats, avec ordre de lever ſur les Peuples une groſſe impoſition, & tout le Royaume eſt ainſi forcé d'expier la faute du vent (15).

Puiſſance militaire du Roi de Congo.

L'empire abſolu que le Roi de Congo exerce ſur ſes Sujets rend ſa puiſſance fort redoutable à ſes voiſins. Au moindre ſigne il peut lever des armées innombrables & les mettre en campagne. Carli & d'autres Voyageurs racontent, qu'un Roi de Congo marcha contre les Portugais à la tête de neuf cens mille hommes. On auroit crû qu'il ſe propoſoit la conquête de l'Univers. Cependant il n'avoit à combattre que trois ou quatre cens mouſquetaires Portugais, qui n'avoient pour armes, avec leurs fuſils, que deux piéces de campagne. Mais les ayant chargées à cartouche, l'exécution qu'elles firent

(13) Ogilby, *ubi ſup.*
(14) Pigafetta, p. 97. & 180.
(15) Ogilby, p. 536.

dans les premiers rangs des Négres jetta la conſternation dans une armée ſi nombreuſe, & la mort du Monarque acheva de les mettre en déroute. Le Portugais qui avoit coupé la tête à ce Prince, aſſura l'Auteur que ſes armes royales & tous les uſtenciles dont il faiſoit uſage étoient d'or battu (16). ROYAUME DE CONGO.

La diſcipline militaire eſt un art ignoré des Négres; ou plûtôt leur imbécilité naturelle ne leur a jamais permis de ſe former à des exercices qui demandent du bon ſens & de la réflexion. C'eſt ce qui a toujours donné tant d'avantage ſur eux aux Européens. La maniere de combattre, dans toutes ces régions, eſt d'une bizarrerie ſans exemple. Deux armées Négres, qui ſont en préſence, commencent par diſcuter froidement le ſujet de leur querelle. Elles paſſent inſenſiblement aux reproches & aux injures. Enfin la chaleur augmentant par degrés, on en vient aux coups. Les tambours ſe font entendre avec beaucoup de confuſion. Ceux qui ſont armés de fuſils les jettent après la premiére décharge, parce qu'ils ſont plus occupés de leur propre frayeur que de l'envie de nuire. D'ailleurs la méthode qu'ils prennent pour tirer eſt rarement dangereuſe. Ils appuyent la croſſe du fuſil contre leur eſtomac, ſans aucun point de mire, & les balles paſſent en l'air, par-deſſus la tête de leurs ennemis; d'autant plus, que des deux côtés l'uſage eſt de s'acroupir lorſqu'ils voient le premier feu de la poudre. Enſuite les deux Partis ſe relevent & ſe ſervent de leurs arcs. S'ils ſont à quelque diſtance, ils lancent leurs fléches en l'air, perſuadés qu'elles font plus d'exécution dans leur chute; mais lorſqu'ils ſont fort près, ils tirent en droite ligne. Les fléches ſont quelquefois empoiſonnées; & le premier remede qu'ils appliquent à leurs bleſſures, eſt leur propre urine. Ils ramaſſent les fléches qu'ils découvrent autour d'eux, pour les employer contre ceux qui les ont tirées. Leurs autres armes ſont des couteaux & des haches, qu'ils achetent des Européens. Les priſonniers deviennent les eſclaves du vainqueur; & ceux qui échapent à l'eſclavage ſe tuent quelquefois de leurs propres mains, par un emportement de fureur (17). Dans les parties du Royaume de Congo qui manquent de Prêtres, il arrive ſouvent que ſur le moindre démêlé, des Chrétiens s'arment les uns contre les autres, & font leurs Eſclaves de ceux qui profeſſent la même Foi (18). Méthode du Pays pour les combats. Armes en uſage.

La ſucceſſion au Trône n'a point d'ordre établi. Du moins n'en a-t-elle pas qui ne puiſſe être renverſé par la volonté des Grands, ſans aucun égard pour le droit d'aîneſſe ou pour la légitimité de la naiſſance. Ils choiſiſſent entre les fils du Roi celui pour lequel ils ont conçu le plus de reſpect ou qu'ils croient le plus capable de les gouverner. Quelquefois ils rejettent les enfans, pour donner la Couronne aux freres ou aux neveux. Succeſſion à la Couronne.

Les cérémonies du couronnement paroiſſent avoir été changées depuis l'établiſſement de la Religion (19). Toute la Nobleſſe du Royaume, & les Portugais qui s'y trouvent établis, s'aſſemblent devant le Palais, dans une grande Place environnée d'un mur de pierre, & bâtie anciennement pour cet uſage. On place au centre un fauteuil de velours ſur un fort beau tapis, & un couſſin, ſur lequel on dépoſe la couronne, qui eſt de fil d'or & d'ar- Cérémonies du couronnement.

(16) Voyage de Carli, p. 572.
(17) Voyage de Merolla, p. 645. & ſuiv.
(18) Merolla, *ibid.*
(19) Ogilby, p. 540.

ROYAUME DE CONGO.

gent, avec trois braſſelets d'or de la groſſeur du doigt, & une bourſe de velours qui contient la Bulle du Pape & les Lettres de confirmation. Le Prince qui eſt deſtiné au Trône ſe trouve dans l'Aſſemblée. Auſſi-tôt que tous les préparatifs ſont finis, un des Nobles prend l'office de Hérault, pour faire à haute voix la proclamation ſuivante : » Vous, qui devez être Roi, ne ſoyez » ni voleur, ni avare, ni vindicatif; ſoyez l'ami des pauvres. Faites des au- » mônes pour la rançon des priſonniers & des eſclaves; aſſiſtez les malheu- » reux; ſoyez charitable pour l'Egliſe; efforcez-vous d'entretenir la paix & » la tranquillité dans ce Royaume, & conſervez avec une fidelité inviolable » le Traité d'alliance avec votre frere le Roi de Portugal.

Injonctions faites au Roi.

Après ce diſcours, on écoute en ſilence quelques airs de muſique. Enſuite deux Fidalgos ſe levent pour chercher le Prince, comme s'il étoit confondu dans la foule. L'ayant bien-tôt trouvé, ils l'amenent, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche. Ils le placent ſur le fauteuil royal, lui mettent la couronne ſur la tête, les braſſelets d'or aux poignets, & ſur le dos un manteau noir, qui ſert depuis long-tems à cette cérémonie. Alors on lui préſente un Livre d'Evangile, ſoutenu par un Prêtre en ſurplis. Il y porte la main, & jure d'obſerver tout ce que le Hérault a prononcé. Toute l'Aſſemblée jette auſſi-tôt un peu de ſable & de terre vers lui, non-ſeulement comme un témoignage de la joie publique, mais encore pour l'avertir que ſa qualité de Roi n'empêchera point qu'il ne ſoit réduit quelque jour en poudre. Il ſe rend enſuite au Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont préſidé à la fête.

Serment qu'il fait de les obſerver.

Il ſe paſſe huit jours, pendant leſquels il ne met pas le pied hors du Palais. Cet intervalle eſt accordé à la Nobleſſe & aux Portugais, pour le féliciter de ſon élévation & lui ſouhaiter un heureux régne. Les Seigneurs Négres lui rendent hommage à deux genoux, en frappant des mains & baiſant les ſiennes. Les Portugais & le Clergé ne fléchiſſent qu'un genou & le reconnoiſſent dans leur langue pour ſouverain Maître de tous les Etats de Congo.

Hommage qu'on lui prête.

Le neuviéme jour, on voit paroître le nouveau Monarque dans la Place publique, pour haranguer ſon Peuple, & confirmer les engagemens qu'il a pris en recevant la Couronne. Il aſſure tous ſes Sujets qu'il n'aura rien de plus à cœur que le bien de ſes Royaumes & le progrès de la Religion Romaine. On lui répond par des acclamations, ſuivies du ſerment d'obéiſſance & de fidélité. Mais quoique les Habitans de Congo s'engagent à reſpecter leur Roi, comme tous les autres Peuples chrétiens, ils oublient ſi facilement leurs promeſſes, qu'ils ſe ſoulevent contre lui & le tuent même à la moindre occaſion. Cette inconſtance leur en a fait ſouvent changer depuis quarante ou cinquante ans. S'il arrive quelque choſe qui les choque, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, enfin ſi le Ciel & la Nature ne les favoriſe point à leur gré, c'eſt à leur Roi qu'ils en font porter la peine.

Serment du Peuple; Mal gardé.

On trouve peu de Rois nommés dans les derniers Auteurs qui ont traité des affaires de Congo. Carli nomme *Dom Alvaro*, qui régnoit en 1666. Merolla parle de Dom *Jean-Simon Tamba*, & de Dom *Sebaſtien Gritho*, qui occupoit le Trône en 1688.

Noms de quelques Rois.

Les Rois de Congo, faiſant profeſſion du Chriſtianiſme, n'ont qu'une ſeule

femme, qui porte le titre de *Mani Mombada* (22). Mais les reproches du Clergé ne les empêchent point d'entretenir un grand nombre de concubines. Le revenu de la Reine consiste dans une taxe annuelle, nommée *Bintelto*, qui oblige chaque maison du Royaume à payer la valeur d'un Esclave pour chaque aune d'une certaine longueur qu'on donne à son lit; c'est-à-dire, que si son lit a trois aunes de long, la taxe est de trois Esclaves.

ROYAUME DE CONGO. Femmes du Roi de Congo. Titre de la Reine.

Mani Mombada est logée dans un appartement séparé, où ses Dames d'honneur la servent alternativement. Celles qui se trouvent libres profitent de cet intervalle pour aller se réjouir hors du Palais, pendant la nuit, & ne refusent rien à leurs inclinations déréglées. La Reine même ne se contraint pas beaucoup plus, lorsqu'elle trouve l'occasion de se satisfaire, ou quelque amant assez hardi pour escalader les murs & se glisser dans son appartement. Cependant elle doit apporter beaucoup de précautions pour tromper le Roi, lorsqu'elle veut menager sa propre vie & celle de son amant (23).

Funérailles des Rois du Pays.

Autrefois l'usage étoit d'enterrer avec les Rois de Congo douze jeunes filles, pour le servir dans l'autre monde. Elles attachoient tant d'honneur à ce funeste emploi, qu'elles sautoient gaiement dans le tombeau; & disputant entr'elles la premiere place auprès du corps, qu'on plaçoit assis, elles se tuoient l'une l'autre sans avoir pû s'accorder. Leurs parens & leurs amis les ornoient des plus riches parures & jettoient après elles toutes sortes de commodités pour leur usage. Le deuil pour la mort du Roi se célébre pendant huit jours, non par des pleurs, mais par des excès de boire & de manger. Cette fête bizarre, qui se nomme *Malala*, est renouvellée tous les ans, & s'observe aussi pour les Nobles, en proportionnant sa durée à leur rang ou à leurs richesses, sans que le Christianisme y ait apporté de changement. Mais l'usage d'enterrer des filles vivantes est entiérement abandonné (24).

§. II.

Administration de la Justice & forme des Sermens.

Distinction entre les Manis.

CHAQUE Province de Congo, quoique gouvernée par un des principaux Seigneurs du Royaume, sous le titre de Mani, se divise en plusieurs petits Cantons, qui ont aussi leurs Manis particuliers, mais d'un rang inférieur. Ainsi, le Mani ou le Seigneur de *Vamma*, qui n'est qu'une division de Province, n'est pas du même rang que le Mani Bamba, qui gouverne une Province entiere. Dapper nous apprend que ces grands Gouverneurs ont pris les titres de Ducs & de Comtes, à l'imitation des Portugais, tandis que les Portugais mêmes ne leur donnent que le titre de *Sovas*. C'est aussi du Portugal qu'ils ont appris à ne plus paroître en public sans des marques éclatantes de grandeur. Dans leurs audiences, ils sont assis sur de grands fauteuils de velours, avec de riches tapis & quantité de coussins sous leurs pieds (25).

Leur faste.

Office des Manis inferieurs.

Merolla rapporte que l'office des Manis inférieurs, dans le Comté de Sogno, est de recevoir les revenus de la Couronne, & de préfider à la culture

(22) Ogilby, *ubi sup.* p. 541.
(23) *Ibid.* p. 537. & suiv.
(24) On a vû que les Chrétiens du Comté de Sogno n'ont pas les mêmes scrupules.
(25) Ogilby, p. 537. & suiv.

ROYAUME DE CONGO.

des terres royales lorſque la ſaiſon des pluies eſt arrivée. Au tems de la moiſſon, ils ſe réſervent une certaine partie des grains, comme le ſalaire de leurs ſoins, ou comme les appointemens de leurs Emplois (26).

Juges des Provinces.

Le Roi nomme, dans chaque Province, un Juge, revêtu de ſon autorité pour la déciſion de toutes les cauſes civiles. Comme il n'y a point de loix écrites, ces Juges n'ont pour regle, dans l'exercice de leur juriſdiction, que leur caprice ou celui de l'uſage. Mais leurs ſentences ne vont jamais plus loin que l'empriſonnement ou l'amende. Dans les matieres importantes, les accuſés appellent au Roi, ſeul Juge des cauſes criminelles; il porte ſa ſentence, mais il eſt rare qu'elle ſoit à mort. Les offenſes des Négres contre les Portugais, ſont jugées par les loix du Portugal. Ordinairement le Roi ſe contente de bannir les coupables dans quelqu'Iſle déſerte. S'ils ont le bonheur d'y vivre onze ou douze ans, il leur accorde un pardon formel, & ne fait pas même difficulté de les employer au ſervice de l'Etat, comme des gens d'expérience, qui ont eu le tems de s'endurcir à la fatigue (27).

Affaires entre les Portugais & les Négres.

Dans les affaires civiles, un Portugais qui entreprend de pourſuivre un Moſicongo, doit le citer devant les Juges du Pays; mais ſi c'eſt le Moſicongo qui ſe plaint d'un Portugais, il eſt obligé de porter ſes plaintes au Conſul de France, à moins que par une faveur ſpéciale il n'obtienne du Roi un Juge particulier. Mais dans toutes les affaires des Portugais avec les Négres, & dans les Traités mêmes de Commerce, on n'employe jamais l'écriture, ni les billets d'engagement. Tout dépend de la parole des traitans & de la fidélité des témoins (28).

Les châtimens ſont très-rigoureux pour l'idolatrie. Le meurtre & les ſortiléges ſont punis de mort, ſur la conviction par témoins; & le ſecond de ces deux crimes eſt puni par le feu. Tous les biens & les Eſclaves d'un coupable condamné ſont confiſqués au profit de la Couronne; & Dapper ne craint pas d'aſſurer que le Roi, pour remplir ſes coffres, condamne quelquefois fort légerement à l'exil (29).

Uſages judiciaires de Sogno.

Juſtice fondée ſur la Nature & le bon ſens.

Merolla raconte que dans le Comté de Sogno la Juſtice civile & criminelle appartient également aux Manis, à l'exception d'un petit nombre de cas, qui ſont réſervés au Comte ou à ſes Députés. L'accuſateur expoſe d'abord ſes raiſons, à genoux, devant le Juge, qui eſt aſſis à terre ſur un tapis, avec une petite baguette à la main. Le Siége ordinaire eſt à l'ombre d'un gros arbre, tel qu'on en voit ici dans toutes les Cours des Grands. Quelquefois le Juge établit ſon Tribunal dans une grande hute de paille, qu'on éleve exprès pour cet uſage. Il prête une oreille attentive à l'accuſateur. Il accorde la même juſtice à l'accuſé. Enſuite il appelle les témoins. S'ils tardent à paroître, la cauſe eſt remiſe à quelqu'autre jour. S'ils répondent à la voix du Juge, il écoute leurs dépoſitions, il péſe attentivement les témoignages des deux Parties; &, ſans aucune notion de juriſprudence, il prononce ſa déciſion ſuivant les régles de la nature & du bon ſens. Celui pour qui la ſentence eſt favorable paye une rétribution, & s'étend de ſon long, le viſage contre terre, pour exprimer ſa reconnoiſſance. Ses amis le reconduiſent à ſa maiſon, en répetant le cas & la déciſion. Il eſt obligé à ſon retour de traiter

(26) Merolla, p. 629.
(27) Ogilby, *ubi ſup.* p. 536.
(28) Relation de Pigafetta, p. 180. & ſuiv.
(29) Ogilby, p. 536.

ceux

ceux qui l'ont accompagné ; & ſi l'affaire étoit d'importance, la fête dure ordinairement trois ou quatre nuits & le jette dans de grands frais. D'un autre côté, celui qui a perdu ſa cauſe ſe retire ſans reſſentiment & ſans murmure (30). ROYAUME DE CONGO.

Dans les différends ordinaires de la ſociété, ils jurent par le nom de leur Mokiſſo, en prononçant dans leur langage, *Kiſſongo wi*, ou *Kalikate wi*, c'eſt-à-dire, par Kiſſongo, ou par Kalikate. Mais dans les procès & les accuſations ils ont un ſerment ou une épreuve ſolemnelle, qu'il appellent *Motamba*. On met au feu une hache, que le Ganga, ou le Prêtre de l'Idole, en retire brûlante & qu'il approche de la peau de l'accuſé ; ſi l'accuſation tombe ſur deux perſonnes, il met la hache entre les jambes de l'une & de l'autre, ſans leur toucher. L'ardeur du feu ne laiſſe-t-elle aucune impreſſion ? c'eſt une preuve d'innocence. Au contraire, une trace de brûlure prouve la réalité du crime (31). Serments communs des Négres. Serments judiciaires.

L'épreuve du Khilombo eſt à peu près de la même nature. On paſſe un fer rougi au feu, ſur la jambe de l'accuſé, & l'état de la peau fait juger du crime ou de l'innocence. L'impoſture des Prêtres conſiſte ici, ſuivant Merolla, dans quelques préparations de nature froide, qu'ils tiennent cachée dans leurs mains, & dont ils ont l'adreſſe de frotter la jambe de l'accuſé s'ils veulent le déclarer innocent. Le même Auteur raconte à cette occaſion (32) l'hiſtoire d'un Mulâtre chrétien, qui, ayant perdu ſon fils par le malheur que ſon Eſclave avoit eu de lui picquer l'artere dans une ſaignée, réſolut de faire ſubir à l'Eſclave l'épreuve du Khilombo. Il le fit conduire dans une des trois Habitations des Sorciers. On lui fit paſſer ſur la jambe un fer rouge, qui le brûla miſérablement. Mais le pere, furieux de n'en pouvoir tirer d'autre confeſſion que celle d'une faute involontaire, lui fit lier les pieds & les mains, & dans cette ſituation il lui pouſſa pluſieurs fois une torche ardente au milieu du viſage. Cette indigne action fut atteſtée aux Miſſionnaires par deux témoins. On leur rapporta même que l'Eſclave avoit été preſqu'entiérement brûlé & jetté enſuite dans la riviere. L'Auteur n'épargna rien pour faire arrêter les Sorciers ; mais ils lui échaperent par la fuite. Il réuſſit mieux à ſe ſaiſir du Mulâtre, qui produiſit auſſi-tôt l'Eſclave, lié cruellement & portant encore les traces de ſon ſupplice. Le Mulâtre ayant entrepris de ſe juſtifier, Merolla prit le parti de l'envoyer à Loanda, ſans oublier d'y faire tranſporter auſſi l'Eſclave. Il apprit dans la ſuite que cette malheureuſe victime avoit été renvoyée libre ; & que le Maître étoit demeuré en priſon, pour n'en ſortir qu'après avoir ſatisfait à la juſtice. Khilombo. Cruauté d'un Mulâtre.

Les Négres de Congo ont d'autres eſpéces de Khilombo, ſur leſquelles il déclare qu'il paſſe légerement, parce que cette matiere eſt traitée, dit-il, dans toute ſon étendue par *Montecuccolo* (33).

On adminiſtre le Khilombo, en mettant dans la bouche de l'accuſé une racine fort tendre de bananier. Si cette racine s'attache au palais, ou laiſſe quelques traces d'une ſubſtance gluante, c'eſt une conviction du crime. On fait quelquefois manger à l'accuſé le fruit de l'*Emba*, d'où ſe tire l'huile de Différentes eſpeces de Khilombos.

(30) Merolla, *ubi ſup.* p. 629. & ſuiv.
(31) Pilgrimage de Purchaſſ, Vol. V. p. 766.
(32) Merolla, *ubi ſup.* p. 613.
(33) Cet Auteur eſt cité fort ſouvent dans la Relation de Merolla.

ROYAUME DE CONGO.

palmier ; & le Prêtre en fait l'eſſai lui-même, pour marquer que l'innocence n'en a rien à redouter. Mais il trouve, ajoute Merolla, le moyen de l'empoiſonner auſſi-tôt. Cependant quelques préſens, qu'on lui offre en ſecret, ont un effet encore plus infaillible pour mettre les criminels à couvert.

Le quatriéme Khilombo conſiſte à tirer d'un pot d'eau bouillante une pierre, que le Prêtre y jette miſtérieuſement, & qu'il tire lui-même ſans ſe brûler. Si la main de l'accuſé ſe reſſent de la chaleur de l'eau, il eſt déclaré coupable. Le cinquiéme, qui eſt particuliérement en uſage dans les Etats du Roi de Congo, eſt d'appliquer quelques petites coquilles aux temples de l'accuſé. S'y attachent-elles ? il eſt condamné. Le ſixiéme, dont l'uſage n'eſt pas moins fréquent, eſt d'éteindre dans l'eau une torche allumée, qui eſt faite d'un certain bitume, diſtillé des arbres du Pays. On fait boire à l'accuſé une partie de cette eau, qui ne lui cauſe aucun mal s'il n'eſt pas coupable. Un ſeptiéme Khilombo conſiſte de même à faire refroidir un fer rouge, dans de l'eau qu'on fait avaller. Cette méthode n'eſt en uſage que parmi les Forgerons, qui ſe mêlent quelquefois de ſorcellerie, dit l'Auteur, & que les Négres diſtinguent par le nom de *Noleſianzum-du.* D'autres font l'épreuve avec de l'eau qui a ſervi à laver les pieds de leur Maître, & qui porte le nom de *Nſia-maſa.* Merolla, auſſi fatigué que ſes Lecteurs de cette ennuyeuſe énumération, renvoie les Curieux à l'Auteur qu'on vient de nommer. Mais il croit devoir ajouter les moyens qu'on emploie pour découvrir le vol & les ſortiléges, avec quelques méthodes d'abſolution pour ceux qui ont heureuſement ſubi les épreuves.

Forgerons qui paſſent pour Sorciers.

A l'égard du vol, un Sorcier (34), qui tire de ſon office le nom de *Nbaſi*, prend un long fil, de laine ou de coton, & le tenant par un bout, donne l'autre à l'accuſé. Enſuite il touche le milieu du fil avec un fer ardent. Si le fil brûle, l'accuſé ſe voit condamné à payer la valeur du bien qu'il redemande ; & lorſqu'elle ſurpaſſe ſes forces, il eſt réduit à l'eſclavage. Comme il faut juger ici, ſuivant cette expoſition, que le crime eſt prouvé au contraire par l'incombuſtibilité du fil, rien n'eſt plus favorable aux voleurs que ce Khilombo ; & l'on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on ſe ſouvient d'avoir lû que l'inclination au vol eſt un vice commun à tous les Négres. Cependant l'Auteur ajoute que n'ayant point eu l'occaſion d'approfondir le fait, il n'oſe décider ſi l'Eſprit-malin s'en mêle.

Méthodes pour découvrir le vol & le ſortilége.

Pour découvrir ſi quelqu'un eſt en commerce avec le Diable, on fait diſſoudre dans l'eau une certaine racine nommé *Nkaſſa ;* on fait avaller cette liqueur à la perſonne ſuſpecte ; enſuite on la livre à pluſieurs hommes robuſtes, qui l'agitent & la ſecouent avec ſi peu de ménagement, qu'elle ne manque point de perdre bien-tôt connoiſſance. L'Auteur ajoute que cet évanouiſſement peut venir auſſi du poiſon qu'on mêle dans la liqueur ; mais il n'explique point quelles inductions on en tire pour l'éclairciſſement de la verité.

(34) Pour lever l'équivoque, il faut répeter que les Miſſionnaires Capucins donnent le nom de Sorciers aux Prêtres Idolâtres ; quoiqu'il paroiſſe ici & dans quantité d'autres lieux, que les Négres ont recours à ces Prêtres contre les ſortiléges. Il y a donc deux ſortes de Sorciers à Congo & dans les Pays voiſins ; ceux qui ne le ſont que dans l'opinion des Capucins, & ceux qui le ſont dans celle des Négres.

AUME
ONGO.
lution des

AUME
GOLA.

mes de
e d'An

tques fur
re de

ROYAU
DE CO

Forgen
patient po
ciers.

Méthod
découvrir
& le sortil

E

A

anza

ls d'eau.

a Mer

leterre.

ne V.N° Ire

Lorſqu'un accuſé ſort victorieux de l'épreuve, le Ganga ou le Prêtre lui frotte la langue d'huile de palmier, & lui donne l'abſolution avec quelques paroles miſterieuſes.

ROYAUME DE CONGO. Abſolution des accuſés.

Enfin l'Auteur rapporte une autre ſorte d'épreuve, qui ſe fait, dit-il, non par la main trompeuſe d'un Prêtre, mais par celle de quelqu'homme de qualité. Si deux Négres s'obſtinent à plaider, & ſi la verité paroît cachée dans les détours de la chicane, le Juge ſomme les deux Parties de ſe préſenter à ſon Tribunal. Il leur applique ſur le front une petite coquille de mer, & leur fait baiſſer la tête. Celui qui laiſſe tomber le premier ſa coquille eſt reconnu pour l'impoſteur, & l'autre eſt renvoyé triomphant.

CHAPITRE V.

Deſcription du Royaume de Dongo ou d'Angola, & de Benguela.

ROYAUME D'ANGOLA.

LE véritable nom de cette contrée eſt *Dongo*. Les Portugais l'ont nommée Angola, du premier Prince qui l'uſurpa ſur la Couronne de Congo. Elle portoit anciennement le nom d'*Ambanda*, & ſes Habitans ſe nomment encore Ambandos (35).

Bornes du Royaume d'Angola.

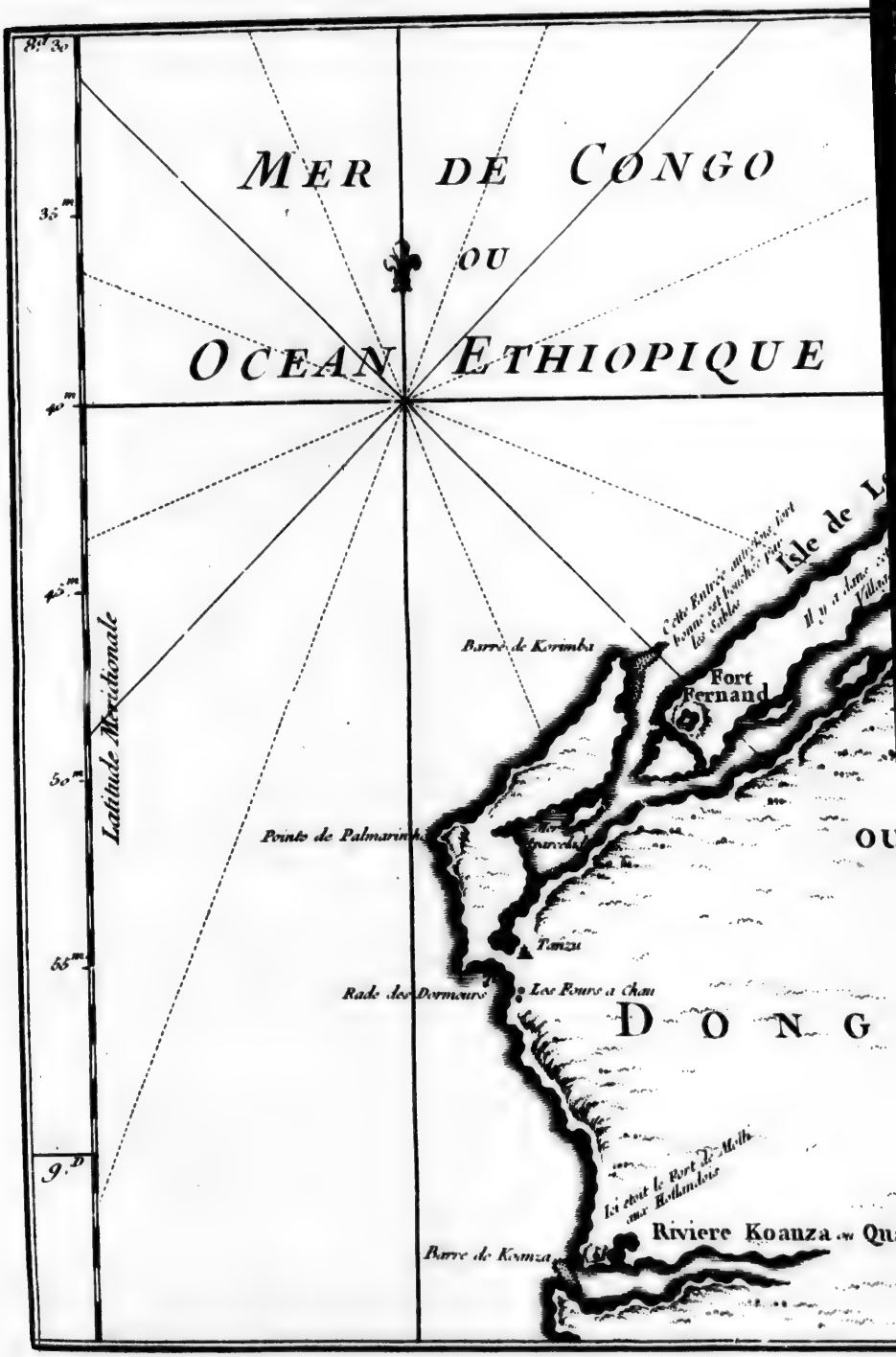
Le Royaume d'Angola eſt borné au Nord par celui de Congo, dont il eſt ſéparé par la Riviere de Danda, que d'autres appellent Bengo; à l'Eſt, par le Royaume de Matamba; au Sud, par Benguela; à l'Oueſt par l'Océan. Sa ſituation eſt entre ſept degrés trente minutes & dix degrés quarante minutes de latitude du Sud; & entre trente-deux & quarante-un degrés vingt minutes de longitude Eſt. On lui donne environ cinq cens dix milles de longueur de l'Oueſt à l'Eſt, ſur cent quatre-vingt-dix de largeur du Nord au Sud (36).

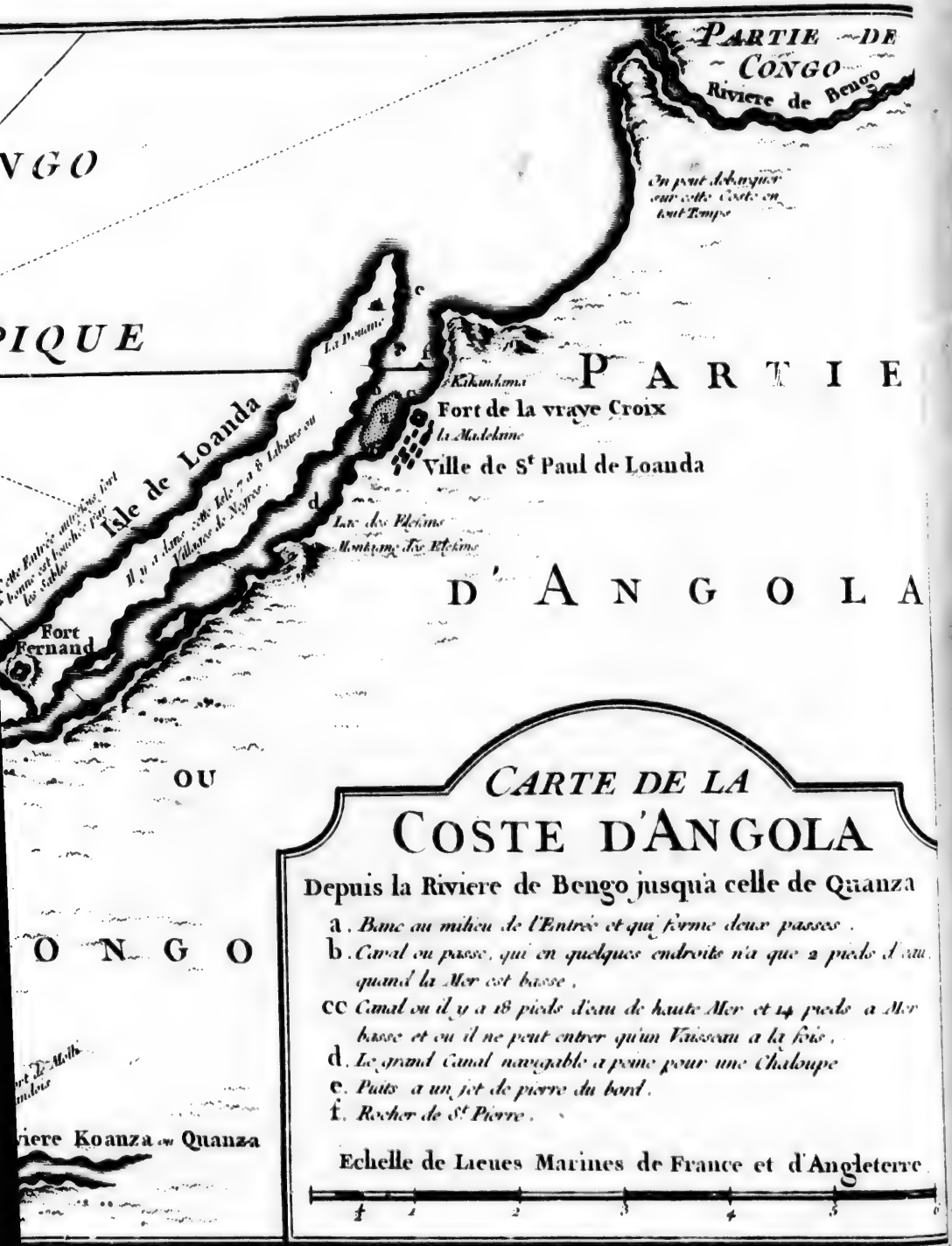
Pigafetta ſemble renfermer Benguela dans les limites d'Angola, lorſqu'il étend Angola au Sud juſqu'au Cap-Negro, & qu'il place la Baye des Vaches au centre de ſes Côtes (37). Battel dit auſſi que le Royaume d'Angola contient, juſqu'à ce Cap (38), un grand nombre de Seigneuries au long de la Côte.

Remarques ſur la Riviere de Quanza.

Le Pays eſt arroſé par quantité de rivieres, telles que *Bengo*, *Quanza*, *Lakala* & *Kalukala*. A la deſcription qu'on a déja lûe des deux premieres, nous ajouterons que l'embouchure de la *Quanza*, ou *Koanza*, eſt à quatre milles au Sud de la Rade des Dormeurs, à vingt milles du Cap-Palmarino, & à dix-ſept du Cap-Ledo au Nord. Comme on n'a jamais connu d'Européens qui ayent remonté juſqu'à ſa ſource, on peut dire qu'elle eſt ignorée; quoiqu'on ait prétendu, ſur des conjectures incertaines, qu'elle la tiroit du Lac de Zambra. Cette Riviere a beaucoup de reſſemblance avec celle de San-Lucar en Eſpagne. Sa largeur, à l'entrée, eſt d'environ une lieue & demie. Sa plus grande profondeur eſt du côté du Nord. Dans la haute marée, ſon canal a douze pieds d'eau, qui ſe réduiſent à quatre après le reflux. Elle ne manque point d'eau dans l'interieur; mais elle eſt bouchée par de grandes

(35) D'autres écrivent *Abondos* & *Abundos*.
(36) Dapper dans Ogilby, p. 551.
(37) Relation de Pigafetta, p. 57.
(38) Dans Purchas, Vol. V. p. 766.


MER DE CONGO
OU
OCEAN ETHIOPIQUE
Latitude Meridionale
Barre de Korimba
Fort Fernand
Isle de L
Pointe de Palmarinha
Panza
Rade des Dormeurs
Les Fours a Chaux
D O N G
Riviere Koanza
Barre de Koanza



CARTE DE LA COSTE D'ANGOLA

Depuis la Riviere de Bengo jusqu'à celle de Quanza

a. *Banc au milieu de l'Entrée et qui forme deux passes.*

b. *Canal ou passe, qui en quelques endroits n'a que 2 pieds d'eau quand la Mer est basse.*

cc *Canal ou il y a 18 pieds d'eau de haute Mer et 14 pieds a Mer basse et ou il ne peut entrer qu'un Vaisseau a la fois.*

d. *Le grand Canal navigable a peine pour une Chaloupe*

e. *Puits a un jet de pierre du bord.*

f. *Rocher de St Pierre.*

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.

ROYAUME D'ANGOLA.

cataractes qui ne permettent point de remonter au-delà de *Kambamba*, Village à cent quatre-vingt milles de la mer. Elle deſcend de l'Eſt à l'Oueſt, par quantité de détours, qui font compter trente lieues par eau depuis ſon embouchure juſqu'à l'Iſle de Mochiama, quoiqu'en droite ligne, par le chemin de terre, il n'y en ait pas plus de vingt. Il n'eſt pas aiſé de reconnoître la Riviere de Quanza du côté de la mer, parce qu'elle préſente une Iſle noire & couverte de bois, qui la cache preſqu'entiérement.

Iſles de la même Riviere.

Elle forme, dans ſon cours, pluſieurs autres petites Iſles. Celle de *Maſſander*, ou de *Maſſandra*, qui eſt à trente milles de l'embouchure, n'a pas moins de quatorze milles de long ſur deux de large. Elle produit pluſieurs ſortes de végétaux, ſur-tout du maniok d'une épaiſſeur extraordinaire, du millet qui donne trois moiſſons chaque année, des palmiers & des guaves.

Trente-ſix ou trente-huit milles plus haut, on trouve une autre Iſle nommée *Mochiama* (39), longue de dix milles & large de deux. La terre en eſt baſſe, à l'exception de deux montagnes, qui offrent toutes ſortes d'herbes & de pâturages, & qui nourriſſent un grand nombre de chévres, de moutons, de porcs & de volaille. Cinq ou ſix familles Portugaiſes, qui s'y étoient établies depuis quelques années, s'étoient procuré quantité d'Eſclaves, & tiroient leur principale ſubſiſtance du maniok.

Rivieres de Lukala & de Kalukala.

La Riviere de *Lukala*, que Pigafetta nomme *Luiola*, tire ſa ſource du Pays d'Amboille, aſſez près de celle de la Danda; &, coulant au Sud-Oueſt, elle tombe dans la Quanza à quatre-vingt-dix milles de la mer.

La *Kalukala* eſt une petite riviere qui traverſe le Royaume d'Ilamba, avec un ſi grand nombre d'anſes & de détours, que de quarante-deux diſtricts dont ce Pays eſt compoſé, à peine s'en trouve-t-il un qui ſoit à plus d'une lieue de cette riviere.

Lacs divers.

Vers celles de Quanza & de Bengo, on découvre quelques lacs, dont les principaux ſont dans les Seigneuries de *Quikaila*, d'*Angolome* & de *Khama*.

Provinces du Royaume d'Angola.

Le Royaume d'Angola contient pluſieurs Provinces, que Dapper nomme *Loanda*, *Sinſo*, *Ilamba*, *Ikollo*, *Enſacka*, *Maſſangano*, *Embacka* & *Kambamba*. Elles ſe ſubdiviſent en divers Cantons, qui ſont gouvernés par des Chefs ou des Sovas particuliers. Celle de Loanda en contient trente-neuf; *Ilamba*, quarante-deux; *Ikollo* & *Enſacka*, pluſieurs; *Maſſangano*, douze que d'autres néanmoins mettent ſous *Ilamba*; *Kambamba*, ſoixante, & *Embacka* le même nombre (40).

Sinſo. Ilamba.

Sinſo eſt ſituée au Nord de Loanda, ſur la riviere de Bengo. Ilamba, qui ſe nomme auſſi *Elvama*, eſt un long eſpace de terre, de plus de cent milles de longueur, qui commence au Sud-Eſt d'Ikollo. Il s'étend depuis la riviere de Bengo juſqu'à celle de Quanza, & depuis Kalamba (41) juſqu'à Maſſangano. Sa largeur augmente à meſure qu'on avance; & toutes ſes parties ſont ſi bien peuplées, qu'on ne fait pas deux ou trois milles ſans y rencontrer un Village. L'Auteur en apporte pour raiſon, le ſoin extrême avec lequel toutes les bornes de chaque diviſion ſont marquées par les Négres; ce qui forme dans toute la Province quarante-deux diſtricts ſéparés. Le premier, qui tou-

(39) Cette Iſle ſe trouve nommée *Motabouma*, *Motthiama* & *Motchiama*. Deliſle met dans ſa Carte *Muchima*.

(40) Dapper, dans Ogilby, p. 35. & ſuiv.

(41) Carte de Deliſle.

che à la Province d'Ikollo, ſe nomme *Khonſo*. Les autres ſuivent, dans l'ordre où Dapper a pris ſoin de nommer les principaux; *Namboa*, *Quolomba*, *Bamba*, *Golungo*, *Mokea*, *Kombi*, *Quiteadel*, *Etombe*, *Quitalla*, *Kambkaita*, *Allandongo*, *Quiambatta*, *Namaquiajamba*, *Kangola*, *Quihaito*, *Kombe*, *Angolome*, *Guimbia*, *Maſſingan* ou *Maſſangano*, *Kaoulo*, *Kahango*, *Karaga-Paſe*, *Guenka-Atombe*, *Hiangonga*, *Moſſungnapoſe*, *Kamango*, *Kalunga*, *Bagolungo*, *Quibilacapoſe*, *Koſſakaſe*, *Nambua*, *Kallabanga* & *Nimenejolo*. Ces divers Cantons d'Hamba peuvent fournir dix ou douze mille hommes de guerre. Chaque *Sova* veille ſi ſoigneuſement à la conſervation de ſes limites, qu'on ne ſe plaint jamais d'aucune uſurpation. La Province n'a ni bois ni Forts qui puiſſent lui ſervir de défenſe. Quelques petites collines, & quelques boſquets qui s'y trouvent répandus, ne ſont pas un rempart bien ferme pour ſa ſûreté. Mais les Habitans en ont un plus ſûr dans l'excellence de leur diſcipline. Ils tirent leurs fléches, couchés ou à genoux.

ROYAUME D'ANGOLA.

La Province d'*Ikollo* eſt ſituée au Nord-Oueſt & à l'Eſt-Nord-Oueſt de celle d'Hamba. *Enſacka* commence à ſix ou ſept milles de Loanda, du côté de l'Eſt. Sa ſituation eſt entre les rivieres de Quanza & de Bengo. Mais elle a ſi peu d'étendue, qu'on peut la traverſer dans l'eſpace d'un jour. Les terres y ſont cultivées dans quelques endroits. Au centre du Pays, la Nature a placé ſur des montagnes un bois environné de ronces & d'épines, qui fait la principale ſûreté des Habitans. Il ſeroit impoſſible de les forcer dans cette retraite, s'ils n'étoient obligés de tirer leur eau des deux rivieres qui bordent leur Province (42). Trente milles à l'Eſt, au-deſſus de l'Iſle de Mochiama, dans la Province de *Maſſingan* ou de *Maſſangano*, les Portugais ont un Fort, près d'une petite Ville du même nom, entre les rivieres de Quanza & de Sunda. La Quanza coule au Sud, & la Sunda au Nord; mais leurs eaux ſe mêlent à la diſtance d'une lieue; & c'eſt de cette jonction que la Ville tire le nom de *Maſſangano*, qui ſignifie, dans la langue du Pays, un mélange d'eau. Elle n'étoit autrefois qu'un grand Village ouvert; mais le ſoin que les Portugais ont pris d'y bâtir un grand nombre de belles maiſons de pierre, en a fait une Ville conſidérable. Ce changement & l'érection du Fort ſont de l'année 1578, lorſqu'avec le ſecours du Roi de Congo les Portugais pénétrerent dans le Royaume d'Angola. La Ville eſt habitée aujourd'hui par quantité de familles Portugaiſes, & par un grand nombre de Mulâtres & de Négres (43).

Ikollo. Enſacka.

Province de Maſſangano.

Ville du même nom, & Fort Portugais.

Le Roi d'Angola fait ſa réſidence ordinaire un peu au-deſſus de Maſſangano, dans l'interieur d'une forte montagne, d'environ ſept lieues de tour, où la richeſſe des campagnes & des prairies lui fournit des proviſions en abondance. On n'y peut pénétrer que par un ſeul paſſage; & ce Prince l'a fortifié avec tant de ſoin, qu'il eſt à couvert des inſultes de la Reine de Singa & des Jaggas.

Montagne, où réſide le Roi d'Angola.

La Province de *Kambamba* ſe termine en pointe à la Riviere de Quanza, ſur laquelle eſt un Village nommé auſſi Kambamba, éloigné d'une journée à l'Eſt

Kambamba.

(42) Dapper, dans Ogilby, p. 553.

(43) Ogilby, Traducteur de Dapper, donne à la Ville de Maſſangano le nom de S. Paul de Loanda. C'eſt une erreur ſi manifeſte, qu'elle doit faire craindre que tout ce qu'il dit ici de Maſſangano ne ſoit pris dans la Deſcription de Loanda.

ROYAUME D'ANGOLA.

de Maſſangano. Les Portugais y ont conſtruit un Fort, habité par quelques familles de leur Nation & par un grand nombre de Négres libres, qui font la traite des Eſclaves (45).

Embacka.

En remontant la Riviere de Lukala, ou Luiola, l'eſpace de ſept ou huit journées, on arrive dans le Pays d'Embacka, qui offre un Village du même nom, à douze journées de la mer. Ce Village, ou cette Ville, fait les bornes de la domination Portugaiſe.

Ville de Luiola.

Luiola eſt une Ville très-forte, ſituée à la jonction des deux rivieres de Quanza & de Luiola, ou Lukala, à cent-cinquante milles de la mer. Les mêmes rivieres ſe ſéparant un peu au-deſſus de leur jonction, forment une Iſle d'une portée de mouſquet de largeur. C'eſt à la pointe de cette Iſle, où les deux rivieres ſe rejoignent, que Paul Diaz bâtit un Fort : les Portugais l'ont peuplé dans la ſuite.

Loanda. Origine de ſa Ville.

La Province de Loanda tient le premier rang, par ſa grandeur & ſes richeſſes ; mais cette raiſon même nous a fait remettre ſa deſcription après toutes les autres, pour lui donner ici plus d'étendue. Sa Capitale eſt la Ville de Loanda, qu'on nomme auſſi S. Paul de Loanda, pour la diſtinguer d'une Iſle du même nom. C'eſt la Capitale de toutes les poſſeſſions Portugaiſes dans cette grande partie de l'Afrique, & la réſidence du Gouverneur. Elle s'étend d'un côté juſqu'à la mer, & de l'autre juſqu'au ſommet d'une colline, au Nord de laquelle s'éleve une montagne nommée *Morro de S. Paolo*, un peu plus haute que celle de la Ville, & ſi eſcarpée, qu'on n'y monte qu'avec une extrême difficulté. Les Jéſuites n'ont pas laiſſé d'y bâtir une maiſon, qui eſt accompagnée de trois ou quatre autres bâtimens particuliers.

Iſle du même nom.

Deſcription de S. Paul de Loanda.

S. Paul de Loanda doit ſon origine aux Portugais en 1578, lorſque *Paul Diaz de Novais* fut envoyé dans cette contrée pour en être le premier Gouverneur. Elle eſt grande & remplie de beaux édifices, mais ſans murs & ſans fortifications, à la réſerve de quelques petits Forts (45) élevés ſur le rivage pour la ſûreté du Port. Les maiſons des blancs ſont de pierre & couvertes de thuiles. Celles des Négres ne ſont que de bois & de paille. L'Evêque d'Angola & de Congo fait ici ſa réſidence, à la tête d'un Chapitre de neuf ou dix Chanoines. Avant que les Hollandois ſe fuſſent ſaiſis de Loanda, en 1641, on y comptoit ſix Egliſes ; deux grandes, ſous le titre de Sainte Marie de la Conception, & de *Corpo-Santo ;* & quatre petites, dont l'une, qui appartenoit aux Jéſuites, ſe nommoit S. Antoine, & la ſeconde, qui étoit à l'uſage des Négres, S. Joſſe. La troiſiéme étoit celle du Couvent des Capucins ; & la quatriéme, celle d'un Maiſon de Charité, nommée la Miſéricorde. Cette eſpéce d'Hôpital, ou de retraite pour les Pauvres, avoit vingt-quatre chambres pour les ſeuls Officiers, tels que le Gouverneur, l'Intendant, le Chapelain, le Chirurgien, l'Aporicaire, &c. Elle avoit quelques revenus en fonds de terre, mais ſi peu conſidérables, qu'on y a joint depuis une taxe de deux reys ſur chaque Vaiſſeau qui entre dans le Port (46).

Egliſes & Couvens.

Du tems de Merolla, il y avoit à Loanda trois Maiſons Religieuſes ; celle des Jéſuites, celle des Carmes *Déchaux* & celle du Tiers-Ordre de S. Fran-

(45) Dapper, dans Ogilby, p. 553. & ſuiv.
(46) Relation de Pigafetta, p. 51.

çois. Les Carmes ont une Miſſion hors de la Ville, c'eſt-à-dire, une autre maiſon dans le Pays, où demeure à préſent un Prêtre ſéculier, parce que les Réguliers ne ſont point en grand nombre à Loanda. Le Couvent des Capucins eſt comme le Séminaire de cet Ordre pour toutes les Miſſions. Leur Superieur général y fait ſa réſidence, & recueille les aumônes des Habitans pour l'entretien des Miſſionnaires. L'Egliſe, qui eſt dédiée à S. Antoine de Liſbonne, contient pluſieurs corps de Martyrs, qu'on y a tranſportés de Rome. Elle a le titre de Chapelle royale, & deux Congrégations du Roſaire, dont les Confreres ont fait bâtir une Chapelle octogone, avec un dôme d'une hauteur extraordinaire, qui fait l'admiration du Pays. Il couvre une cave d'enterrement, telle qu'on en voit ici dans toutes les autres Egliſes (47).

College des Jéſuites & leur revenu.

Angelo nous apprend que le Roi de Portugal entretient à Loanda un aſſez grand nombre de Jéſuites, auxquels il fait une penſion annuelle de deux milles cruzades. Ils tiennent des écoles; ils prêchent; ils exercent les autres fonctions de leur miniſtere; & pour récompenſe de leurs travaux, les Habitans du Pays leur ont accordé la propriété de pluſieurs maiſons & de douze mille Eſclaves de diverſes profeſſions, qui ſervent le Public lorſqu'ils ne ſont point employés par leurs Maîtres, & qui ne leur rapportent pas moins (48) d'une cruzade par jour. Angelo parle auſſi du Couvent des Carmes & de celui du Tiers-Ordre. Il obſerve que la Ville eſt habitée par trois mille Blancs, & par un prodigieux nombre de Négres, qui ſervent les Blancs en qualité d'Eſclaves ou de domeſtiques libres. Il eſt commun pour un Portugais de Loanda d'avoir cinquante Eſclaves à ſon ſervice. Les plus riches en ont deux ou trois cens, & quelques-uns juſqu'à trois mille. C'eſt en quoi conſiſte leur richeſſe, parce que tous les Négres étant propres à quelque travail, s'occupent ſuivant leur profeſſion, & qu'outre la dépenſe de leur entretien qu'ils épargnent à leur Maître, ils lui apportent chaque jour le fruit de leur travail.

En quoi conſiſtent les richeſſes de la Ville.

Alimens du Pays. Eau qu'on y boit.

La nourriture ordinaire des Habitans de Loanda eſt le poiſſon, la chair de vache, qui eſt la meilleure viande du Pays, & celle de chévre & de mouton. On peut dire, ſuivant la remarque de l'Auteur, que les animaux de ces trois dernieres eſpéces ſont compoſés de cinq quartiers, dont leur queue eſt la plus groſſe; mais elle eſt ſi graſſe qu'elle n'eſt pas regardée comme une nourriture ſaine. Au lieu de pain, on fait uſage de la racine de maniock, comme au Breſil. Le bled-d'Inde ſert à faire des gâteaux & d'autres eſpeces de pâtiſſerie. L'eau qu'on voit dans la Ville eſt fort mauvaiſe. On l'apporte d'une Iſle voiſine, où l'eau de la mer ſe filtre au travers du ſable, dans des foſſés qu'on creuſe exprès, & devient aſſez douce pour l'uſage, mais ſans l'être jamais parfaitement. Ceux qui ne peuvent s'en accommoder, en font venir d'une riviere à douze ou quinze milles de Loanda, dans des Canots compoſés d'une ſeule piéce, dont le fond eſt percé d'un trou qu'on débouche en arrivant dans la riviere, & qu'on ferme ſoigneuſement lorſque le Canot eſt

(47) Voyage de Merolla, p. 670.

(48) Voyage d'Angelo, p. 561. Obſervons que ce récit eſt ſans vraiſemblance, dans quelque ſens qu'on le préſente; c'eſt-à-dire, ſoit qu'on entende une cruzade chacun, ou une cruzade pour ſomme totale. L'évaluation en eſt aiſée, d'après celle des Auteurs Anglois du Recueil, qui font monter la penſion royale de deux mille cruzades, à deux cens ſoixante-ſix livres treize ſchellings quatre ſols ſterling.

ROYAUME D'ANGOLA.

assez plein. Au retour, on la passe dans un linge pour en séparer la boue, & pendant quelques jours on lui laisse le tems de se purifier. Le vin qu'on apporte de l'Europe se vend ici soixante mille reys la pipe, c'est-à-dire, vingt livres sterling. Dans les tems de cherté il vaut jusqu'à cent mille reys (49); & quelquefois il manque entiérement.

Qualité des terres.

La sécheresse des terres, aux environs de Loanda, y fait régner une stérilité perpétuelle; mais de l'autre côté de la Riviere de Bengo, elles produisent abondamment du maniock, du millet, des féves, & quantité d'autres fruits ou de légumes. Avant l'arrivée des Portugais, les bords mêmes de cette riviere étoient couverts de ronces & de buissons. Ferdinand, Gouverneur de Loanda, en 1630, ayant ordonné aux Habitans de défricher chacun leur portion de terre, suivant le nombre de leurs Esclaves, parvint à rendre le Pays capable de culture. Il eut beaucoup de peine à se faire obéir. Mais à mesure qu'on reconnut l'utilité du travail, chacun s'empressa de former sa plantation, & prit autant de terrain qu'il en pouvoit cultiver. C'est ainsi que par degrés tout ce canton fut comme transformé dans un beau jardin, où l'utilité se trouvoit jointe à l'agrément. Ensuite les ravages des Hollandois, qui se saisirent de la Ville de Loanda, le firent rentrer dans sa premiere confusion. Tout y fut ruiné par le feu, & ce beau Pays redevint l'habitation des lions & des tigres. Mais aussi-tôt que la paix fut rétablie entre le Portugal & la Hollande, les deux Nations réunirent leurs efforts pour lui rendre ses agrémens & sa fertilité (50).

Changemens qui y sont arrivés.

§. II.

Isle de Loanda & conquête de la Ville par les Hollandois.

Grandeur de l'Isle. Sa situation & son origine.

L'ISLE de Loanda est située devant la Ville, à huit degrés quarante-huit minutes (51) de latitude du Sud. Lopez lui donne environ vingt milles de long, sur une au plus de largeur; & dans quelques endroits, dit-il, elle n'est large que d'un trait de fléche (52). Merolla fait monter sa longueur à dix lieues, & la place à un mille de la Ville. Dapper dit que dans sa plus grande largeur elle n'a pas plus d'un mille & demi; & qu'en faisant voile du côté de la mer, on découvre aisément le canal qui la sépare du Continent. La mer, à cent pas du rivage, n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit brasses de profondeur. Mais une lieue plus loin on ne trouve point de fond à cent brasses (53).

Lopez paroît persuadé que l'Isle de Loanda s'est formée, par degrés, du sable & du limon qui sortent continuellement des Rivieres de Quanza & de Bengo (54). Merolla n'est pas d'une opinion différente, lorsqu'il dit que le Port de Loanda est aussi sûr que célebre, & que n'ayant été formé ni par la Nature ni par l'art, il ne doit sa construction qu'au hazard, qui a rassemblé assez de sable pour composer à un mille de la Côte, une Isle, longue, plate

(49) Voyage d'Angelo, p. 561.

(50) Dapper, dans Ogilby, p. 555.

(51) Dans notre Carte, la pointe Nord de l'Isle est à huit degrés trente-sept minutes, & celle du Sud à huit degrés cinquante-deux minutes. La longueur est de dix-huit milles, & la plus grande largeur de deux.

(52) Relation de Pigafetta, p. 21.

(53) Merolla, *ubi sup.* p. 608.

(54) Pigafetta, p. 21. & 26.

& basse,

& baſſe, derriere laquelle les Vaiſſeaux peuvent mouiller tranquillement (55).

ROYAUME D'ANGOLA.

Lopez obſerve que le nom de Loanda, qu'on a donné au Pays, ſignifie *plat* ou *razé*, parce que toute la Côte eſt ſans montagnes, & ſi baſſe qu'elle s'éleve à peine au-deſſus de la mer. Suivant le même Auteur, la plus étroite partie de l'Iſle de Loanda eſt ſi près de la terre-ferme, que les Négres traverſent quelquefois le canal à la nâge (56). Il a deux entrées, l'une au Sud, nommée *Karra de Karimba*, qui avoit autrefois cinq braſſes d'eau, mais qui eſt aujourd'hui preſqu'entiérement bouchée par le ſable. Elle étoit gardée anciennement par deux batteries, que la force de l'eau a ruinées. L'entrée du Port de Loanda, du côté du Nord, eſt large d'un demi-mille & fort profond (57).

Ce que ſignifie Loanda.

Entrées du canal de Loanda.

C'eſt de cette Iſle qu'on tire la meilleure eau du Pays, en creuſant la terre à moins d'un pied de profondeur. Si cette propriété ſemble étrange, obſerve l'Auteur, on ne ſera pas moins ſurpris de celle de l'eau, qui n'eſt jamais plus douce que dans la haute marée, ni plus ſalée qu'au départ des flots (58). L'Iſle de Loanda eſt le ſeul endroit de toute la Côte où l'on prend des crabbes & des écreviſſes de mer, des feches, & les *zimbis*, ou *ſimbos*, eſpece de petit coquillage qui ſert de monnoie (59). La pêche des zimbis étoit anciennement un droit réſervé aux Rois de Congo; mais les Portugais l'ont uſurpé (60). Lopez parle d'un excellent poiſſon à coquille, qui s'attache (61) aux branches de certains arbres, dans quelques petites Iſles entre celle de Loanda & le Continent, & ſur les bords de la grande Iſle, dans certains lieux bas qui font face à la terre ferme.

Propriétés de l'eau qu'on tire de l'Iſle.

Poiſſons qu'on y pêche.

On trouve, dans l'Iſle de Loanda, ſept ou huit Villes (62), que les Habitans appellent Libates, & dont la principale porte le nom de *Spirito-Santo*. C'eſt la réſidence d'un Gouverneur, nommé par le Roi de Congo pour adminiſtrer la Juſtice & pour recueillir les zimbis (63), qui montent chaque année à la ſomme d'onze mille ducats. Ce Monarque eſt Souverain de l'Iſle, quoiqu'il ne poſſede rien dans le Continent au Sud de la Riviere de Bengo. Les Portugais y ont deux Egliſes ou deux Chapelles.

Villages de l'Iſle.

Le terrain en eſt fort ſec & fort ſabloneux, excepté dans quelques endroits du côté du Nord, où l'on voit croître naturellement un petit nombre de buiſſons diſperſés (64) & quelques aubépines. Mais l'Iſle ne produit ni vin ni bled. Cependant il s'y trouve quantité de chévres, de moutons & de ſangliers, qui deviennent farouches, quoiqu'ils ayent d'abord été privés. On y apporte auſſi, de tous les Pays voiſins, des proviſions (65) pour l'échange des zimbis. Les Portugais de Loanda y ont fait pluſieurs jardins, où les oranges, les limons, les citrons, les grenades, les figues, les bananes, les noix de coco, le raiſin même & d'autres fruits croiſſent en abondance (66). En un mot, les ſoins qu'on a pris dans ces derniers tems pour tirer quelqu'utilité de

Ses productions.

(55) Merolla, *ubi ſup.*
(56) Pigafetta, p. 21. & 25.
(57) Ogilby, p. 571. Notre Carte place le Fort Ferdinand à la pointe de l'Iſle.
(58) Pigafetta, p. 25.
(59) *Ibid.* & Merolla, *ubi ſup.*
(60) Voyez ci-deſſous l'Hiſtoire naturelle.
(61) Lopez donne aux zimbis le nom de Lumakkas.
(62) Merolla, p. 608.
(63) Ces arbres paroiſſent être des mangles ou des peletuniers. *Voyez l'Hiſtoire Naturelle du troiſiéme Tome.*
(64) Ogilby, p. 570.
(65) Pigafetta, *ubi ſup.*
(66) Ogilby, *ubi ſup.*

ROYAUME D'ANGOLA.

l'Iſle, ont ſi bien réuſſi, que Merolla l'appelle un lieu fort agréable, où les Habitans d'Angola ne trouvent pas moins de plaiſir que ceux de Naples dans leurs jardins du Poſilippe. Ils y ont de petites maiſons de campagne, qui, étant entremêlées d'arbres & de verdure, forment une perſpective délicieuſe. Le terrain même acquiert une certaine fécondité lorſqu'il eſt arroſé ſoigneuſement (67).

Les Inſulaires compoſent leurs canots de pluſieurs troncs de dattiers, qu'ils ont l'art de joindre enſemble. Ils s'en ſervent avec audace pour combattre ſur mer. Autrefois les Jaggas pouſſerent leurs courſes juſqu'à Loanda; mais ils furent repouſſés en 1578 par les Portugais, qui les chaſſerent juſqu'à Maſſangano, où ils éleverent un Fort pour leur ſûreté (68).

Punta del Palmarinho.

A ſept milles de Barra de Korimba, dans le Continent, on rencontre un petit promontoire, que les Portugais ont nommé *Punta del Palmarinho* (69).

Rade des Dormeurs.

Quatre milles plus au Sud, on trouve la Rade des Dormeurs, & les *Fours à chaux*, où les Portugais brûlent des coquillages & des écailles d'huître, dont ils font une ſorte de ciment. A neuf milles de la Rade des Dormeurs eſt l'embouchure de la Quanza, où l'on voyoit autrefois le Fort Hollandois, nommé *Molls*, dont on lira bien-tôt la deſcription (70).

Expédition des Hollandois contre Loanda.

Dapper rapporte à l'année 1641 l'expédition des Hollandois contre S. Paul de Loanda, ſous la conduite de leur Amiral *Cornelius Cornelijon Jol*, ſurnommé le *Houtebeen*. Le Comte Maurice de Naſſau, Gouverneur du Breſil pour la Hollande (71), ayant obſervé que les Négres d'Ardra, de Kalabar, de Rio-Real & de quelques autres lieux, ne ſuffiſoient pas pour l'entretien des moulins à ſucre, pour la culture des cannes & pour les plantations du maniock & des autres végétaux, prit la réſolution d'enlever aux Portugais le Pays d'Angola, qui lui promettoit plus de reſſource. Il donna le commandement de ſa flotte à Houtebeen, avec quelques troupes de débarquement ſous les ordres de Jacques Hinderſon. Cette armée navale étoit compoſée de vingt Vaiſſeaux de différentes grandeurs, de neuf cens Matelots & de deux cens Soldats Breſiliens. Elle partit de Fernambuck le 30 de Mai. Après avoir ſurmonté beaucoup d'obſtacles pour gagner le Sud, elle arriva le 19 de Juillet à vingt-huit degrés de latitude meridionale, où l'eau fraiche commençant à lui manquer, elle eut encore plus à ſouffrir juſqu'au Cap-Négre. Elle y prit des rafraîchiſſemens le 5 d'Août. Delà s'étant avancée au Cap des Mouches, elle ſe ſaiſit le 21 d'une Caravelle Portugaiſe, chargée de vin de Madere, qui lui ſervit de guide juſqu'à Loanda.

Priſe de la Ville & butin des Hollandois.

Le 24, Hinderſon ayant pris terre avec ſon corps de troupes, marcha contre la Ville. Le Gouverneur Portugais, qui ſe nommoit *Céſar de Menezés*, s'étoit préparé à le recevoir, avec neuf cens Portugais bien armés & une nombreuſe troupe de Négres. Il partit de la Ville en bon ordre, précedé de deux piéces d'artillerie. Mais ſes Négres ayant pris la fuite au commencement de l'action, les Portugais ſuivirent bien-tôt leur exemple, & mirent leur Général dans la néceſſité de les imiter. La Ville, abandonnée de ſes défenſeurs, fut priſe ſans réſiſtance, avec les Forts & toutes les batteries. Les Hollan-

(67) Merolla, *ubi ſup.*
(68) Ogilby, *ubi ſup.* p. 570.
(69) Voyez la Carte.
(70) Ogilby, *ubi ſup.* p. 571.
(71) C'eſt-à-dire, pour la Compagnie Hollandoiſe.

dois n'y trouverent qu'un Soldat yvre & un vieillard. Dapper fait monter leur butin à vingt-neuf canons de fonte & ſoixante-neuf de fer, ſans parler, dit-il, d'un grand nombre d'autres armes & de quantité de proviſions. Mais la difficulté de l'eau fit prendre aux vainqueurs le parti de s'avancer vers la Riviere de Bengo, où ils fortifiérent une maiſon près de ſes bords. Ils y furent attaqués par les Négres; mais la victoire leur couta peu contre des ennemis ſi foibles. Ils leur tuerent quatre-vingt hommes. ROYAUME D'ANGOLA.

Deux jours avant l'arrivée de la flotte, le Gouverneur Portugais avoit reçu des avis certains de ſon approche; mais loin de pénétrer l'intention des Hollandois, il ne les avoit ſoupçonnés que de chercher à s'enrichir par le pillage; & ſa défiance ne l'avoit porté qu'à faire cacher ſa femme & ſes enfans avec ſes meilleures marchandiſes. Lorſqu'il fut mieux inſtruit par l'expérience, il écrivit à l'Amiral Hollandois pour ſe plaindre de ſon injuſtice, & lui déclarer que les Etats de Hollande n'étant point en guerre avec le Roi de Portugal, il demandoit la reſtitution de ſa Ville. L'Amiral lui répondit que s'il connoiſſoit quelque Traité de paix ou d'alliance entre le Roi ſon Maître & les Etats Généraux, il avoit eu tort de ne pas s'expliquer avant la priſe de la Ville & qu'on ſe ſeroit bien gardé de le traiter en ennemi; mais que tous les Hollandois de ſa flotte ignoroient les Traités qu'il faiſoit valoir. Cette réponſe lui faiſant comprendre qu'il ne devoit rien eſperer de l'artifice, & voyant d'ailleurs auſſi peu d'apparence à reprendre Loanda par la force, qu'à pouvoir s'établir dans un Pays auſſi mal-ſain que Maſſangano, il fit propoſer aux Hollandois une tréve de huit jours, en promettant, ou de partir dans cet intervalle, ou de ſe ſoumettre aux Etats de Hollande. Mais l'Amiral, qui ſe défioit de quelque nouvel artifice, lui répondit que pourvu qu'il ſe tînt à cinquante milles de Loanda, on lui accordoit, au lieu de huit jours, neuf mois pour délibérer ſur ſa ſoumiſſion ou ſon départ. Menezes, réduit à ſe taire, ſe retira ſur la Riviere de Bengo, avec les Habitans de Loanda qui s'étoient attachés à ſa fortune. Il y forma des plantations, & pouſſa le travail avec tant d'ardeur & d'induſtrie, qu'il ſe vit bien-tôt en état de fournir à la ſubſiſtance, non-ſeulement de ſa propre Colonie, mais de la Ville même de Loanda. Ses progrès exciterent la jalouſie des Hollandois. Ils apprirent en même-tems, que pour ſe fortifier il avoit pris toutes les munitions de Maſſangano, qu'il avoit doublé ſa garde, & que dans l'attente d'un renfort de deux cens hommes qui devoient lui venir de Bahia, il avoit déja fait diſtribuer de la poudre & des balles à ſes Soldats. Le Commandant Hollandois de Loanda conçut de quelle importance il étoit pour ſon nouvel Etabliſſement de prévenir cette jonction. Il fit partir à la fin de Mai 1643 un corps de cent hommes, qui arriverent à l'entrée de la nuit près de la Colonie Portugaiſe. Les ſentinelles ayant en vain crié le *qui vive*, firent feu ſur des ennemis inconnus. Mais les Hollandois ſaiſirent auſſi-tôt l'occaſion pour fondre ſur la Colonie. Ils s'avancerent juſqu'au Marché. Les gardes du Gouverneur firent quelque réſiſtance; mais ayant été renverſés, la mort de vingt hommes, qu'ils perdirent par les armes des aſſiégeans, & la vûe d'un grand nombre de bleſſés, acheverent de leur ôter le courage. Tout le reſte fut fait priſonnier, ſans excepter le Gouverneur, & conduit à Loanda, pour être bien-tôt tranſporté à Fernambuck.

Réclamations du Gouverneur Portugais.

Ses propoſitions ſont rejettées.

Il forme une nouvelle Colonie.

Elle eſt ruinée par les Hollandois.

ROYAUME D'ANGOLA.

Plaintes des Portugais.

Les Gouverneurs des autres Etabliſſemens Portugais ſe reſſentirent vivement de cette double inſulte. Ils publiérent dans toutes leurs Lettres, que c'étoit violer ouvertement la tréve de dix années qui avoit été conclue en 1641, & qui, ſuivant le premier, le ſecond & le huitiéme article du Traité, devoit commencer hors de l'Europe auſſi-tôt qu'on en recevroit la premiére nouvelle. Ils ajoutoient que Menezés n'avoit pas manqué d'en inſtruire les Hollandois; & que malgré ces lumiéres, ils avoient ordre d'enlever tout ce qu'ils pourroient ſoumettre à leurs armes.

Comment Loanda eſt retombée entre leurs mains.

Loanda continua de demeurer entre leurs mains juſqu'à l'année 1648, que les Portugais y rentrerent par un Traité (71). Ils furent remis dans la Ville le 21 d'Août, & dès le 24 du même mois les Hollandois en ſortirent. Pendant qu'ils en avoient été les maîtres, ils avoient élevé à l'embouchure de la Riviere de Quanza, du côté du Nord, un Fort nommé *Molls*, pour arrêter les deſſeins & les courſes des Portugais. Le Fort de Molls avoit trente-deux pas de long ſur vingt de large. Il étoit compoſé de planches & de pilliers farcis de terre & défendus par des ronces. Le ſommet ou la plate-forme de ce mur, qui avoit environ quarante pieds d'épaiſſeur, étoit garni d'embraſures pour quatre piéces d'artillerie, qu'on y entretenoit avec une garde de quelques Soldats (72).

§. III.

Domaine des Portugais dans le Royaume d'Angola.

Erreur ſur l'étendue des poſſeſſions Portugaiſes.

QUOIQU'IL ne ſoit pas aiſé de déterminer l'étendue & les bornes des poſſeſſions Portugaiſes dans cette partie de l'Afrique, parce qu'on n'en trouve point d'état particulier dans les Relations des Voyageurs, on ne craint pas d'aſſurer ici qu'elles ſont fort éloignées de l'idée qu'on s'en forme ordinairement. En vain quelques Auteurs repréſentent Angola & Benguela comme deux Royaumes ſoumis au Portugal. Il y a beaucoup d'apparence, au contraire, qu'à l'exception de Maſſangano & de quelques autres Places intérieures, cette Couronne ne poſſede rien au-delà des Côtes.

Origine de leurs acquiſitions dans ces contrées.

Lopez rapporte l'origine de ces acquiſitions. Sous le regne de Jean II, Roi de Portugal, les Portugais, avec la permiſſion du Roi de Congo, qui tenoit alors Angola dans ſa dépendance, faiſoient un grand commerce d'Eſclaves à Loanda; mais ils ne manquoient jamais de toucher dans leur route à l'Iſle de S. Thomas, d'où ils paroiſſoient venir en arrivant au Continent d'Afrique. La traite des Eſclaves n'ayant fait qu'augmenter, ils s'accoutumerent à dépêcher directement leurs Vaiſſeaux de Liſbonne au Port d'Angola. Enſuite ils y envoyerent pour Gouverneur Paul Diaz de Novais, dont les ancêtres avoient fait la découverte de cette Côte. Le Roi Dom Sebaſtien lui fit préſent, pour lui & pour ſes héritiers, de tout ce qu'il pourroit conquerir au long de la Côte, dans un eſpace de trente-deux lieues, au Nord de la Riviere de Quanza; & dans l'interieur des terres, auſſi loin qu'il pourroit pénétrer. Le motif de cette faveur étoit de le dédommager des frais de ſon expé-

(71) Angelo dit qu'ils en chaſſerent les Hollandois avec beaucoup de valeur, p. 501.
(72) Dapper, dans Ogilby, p. 566. & ſuiv.

ROYAUME D'ANGOLA. Adreſſe de Paul Diaz de Novais.

dition. Diaz partit accompagné d'un grand nombre de Vaiſſeaux marchands, qui s'ouvrirent un Commerce conſiderable dans pluſieurs parties d'Angola, dont Loanda ne ceſſa point d'être le principal Marché. Inſenſiblement Diaz s'introduiſit dans le Pays, & bâtit une maiſon dans le Village d'Anzelle, dont la ſituation eſt extrêmement favorable au commerce d'Angola.

Il devint dans la ſuite fort aiſé aux Portugais de pouſſer leur Commerce à *Kabazo*, Ville ou Village de la dépendance du Roi d'Angola, à cent-cinquante milles de la mer. Mais en 1578 ils y furent tous maſſacrés & leurs biens confiſqués par l'ordre de ce Prince, qui les accuſa de n'être que des eſpions, venus pour chercher l'occaſion de s'emparer du Pays. On ne douta pas néanmoins qu'il n'eût été tenté par leurs richeſſes, & que les voyant vêtus en Marchands plûtôt qu'en Soldats il n'eût cru la vengeance impoſſible à des ennemis ſi foibles (73).

Portugais maſſacrés à Kabazo.

Paul Diaz n'attendoit qu'une occaſion de cette nature pour commencer l'exécution de ſes deſſeins. Il ſe hâta de raſſembler tous les Portugais qui ſe trouvoient dans le Pays; & les ayant embarqués ſur pluſieurs Vaiſſeaux, il entra dans la Riviere de Quanza au bruit d'une nombreuſe artillerie. Quantité de Seigneurs, qui habitoient les bords de cette riviere, ſe ſoumirent volontairement aux armes du Portugal, & devinrent tout à la fois Amis & Sujets du Vainqueur. Mais Diaz apprenant bien-tôt que le Roi d'Angola ſe diſpoſoit à le recevoir avec une puiſſante armée, eut recours au Roi de Congo. Il obtint de ce Prince une armée de ſoixante mille hommes, ſous la conduite de Dom Sebaſtien, Duc ou Mani de Bamba. D'un autre côté, cent-vingt Soldats Portugais, qui étoient répandus dans le Royaume de Congo, ſe raſſemblerent promptement ſous ſes enſeignes. Avec ces forces il gagna la Riviere de Bengo, & manquant de Barques pour le paſſage, il fut obligé de la traverſer à gué. Il vit paroître l'armée d'Angola. La fortune & la valeur mirent la victoire de ſon côté dans les premieres rencontres. Mais l'Ennemi s'étant relevé de ſes pertes, fit traîner la guerre en longueur. Les vivres commencerent à manquer dans l'armée de Congo. Les maladies & la mort y firent tant de ravages, que les Alliés du Portugal ne penſerent qu'à retourner dans leur Patrie (74).

Conquêtes de Paul Diaz.

Ce contre-tems découragea ſi peu le brave Diaz, que ne pouſſant pas moins ſes conquêtes, il s'avança juſqu'à la Riviere de *Luiola* ou *Lukala*, dans le lieu de ſa jonction avec la Quanza. La ſituation du lieu lui parut favorable à ſes projets, non-ſeulement par ſa force naturelle, mais parce qu'étant voiſin des montagnes de Kambamba, qui ſont remplies de mines d'argent, il ſe propoſoit de les conquerir. Cette entrepriſe devint le principal ſujet des guerres ſuivantes avec le Peuple d'Angola, qui n'épargna rien pour la faire avorter. Mais les Portugais ne ceſſerent pas de ravager le Pays par des courſes continuelles.

Il s'établit à Luiola, pour s'emparer des mines d'argent.

Si l'on demande comment trois cens Portugais, qui compoſoient l'armée de Diaz, aſſiſtés de quelques rébelles d'Angola, dont le nombre ne montoit pas à plus de quinze mille, furent capables de ſe défendre contre un million

Facilité des Portugais à vaincre les Negres.

(73) Il eſt plus naturel de penſer qu'il s'offenſoit du préſent que le Roi de Portugal avoit fait de ſon Pays ſans aucun droit.

(74) Dans la Relation de Pigafetta, p. 45. & ſuivantes.

ROYAUME D'ANGOLA.

de Négres, Lopez répond à cette queſtion (75) que l'armée d'Angola étoit nue, & ſans autres armes que des arcs & des poignards; au lieu que les Portugais portoient des veſtes de coton, doublées & picquées, qui leur mettoient le corps à couvert juſqu'aux genoux, & des bonnets de la même matiere qui ne leur garantiſſoient pas moins la tête. Leurs armes étoient des picques, de longues épées & des fuſils, qui faiſoient encore la terreur des Négres. D'ailleurs la plûpart étoient à cheval; autre ſujet d'effroi pour ces Barbares. En un mot, ajoute le même Auteur, un ſeul Portugais à cheval & le piſtolet à la main, faiſoit partie égale contre cent Négres.

Trois ſortes de Portugais à Loanda.

Merolla diſtingue trois ſortes de Portugais ou d'Européens qui ſont établis dans cette région, ſur-tout à S. Paul de Loanda. 1. Les Eccléſiaſtiques, qui ſont en petit nombre. 2. Les Officiers, qui commandent, & les Négocians. 3. Les coupables, qui ſont bannis par les Cours de Juſtice. Le nombre des derniers, quoiqu'aſſez grand, n'approche point de celui des ſeconds; mais l'Auteur compte parmi eux quantité de Portugais deſcendus de race Juive, qui portent le nom de Nouveaux Chrétiens. Ils ſont envoyés en Afrique par les Cours ſpirituelles. Entre pluſieurs raiſons qui les excluent de l'état eccléſiaſtique, l'Auteur en fait deviner une fort infâme, que la bienſéance, dit-il, ne lui permet pas de nommer. Cependant il ajoute que cette race d'hommes profanes fréquente beaucoup les Egliſes & ſe diſtingue par ſes libéralités pour les Couvens & pour les Pauvres (76).

Mauvaiſe humeur des femmes.

L'exemple & la ſociété des Négres produiſent de ſi bizarres effets ſur les femmes Portugaiſes, qu'elles ne conſervent preſque rien de blanc que la peau. Il ſemble qu'elles mettent leur gloire à pouſſer l'empire auſſi loin que les femmes du Pays portent l'obéiſſance & la ſoumiſſion. Si leurs maris veulent ſecouer le joug, elles n'épargnent rien pour les chaſſer de leurs maiſons; ou du moins elles trouvent le moyen de les humilier par des mortifications ſi ſenſibles, qu'ils n'oſent paroître en public. L'avarice eſt une autre paſſion qui ne les gouverne pas moins. Elles font mourir de faim leurs maris & toute leur famille. Pluſieurs de ces furies ſe rendent maîtreſſes des habits mêmes de leurs maris, ſous prétexte qu'ils appartiennent à la famille. La loi donne ici aux filles tout ce qui vient de la mere (77).

Uſages des Blancs de l'un & de l'autre ſexe.

Les Blancs ne ſortent point de leurs maiſons ſans être ſuivis de deux Eſclaves, qui portent leur hamack, & d'un troiſiéme Négre, qui tient ſur la tête de ſon Maître un grand paraſol. Si deux Blancs ſe rencontrent & continuent de marcher enſemble, leurs Eſclaves joignent les paraſols & leur forment un ombrage continuel. Les femmes Portugaiſes ne ſortent que dans un hamack, ſuivant l'uſage du Breſil, avec un nombreux cortége d'Eſclaves, qui ne parlent à leurs Maîtres qu'à genoux (78). Le hamack eſt couvert d'un tapis, & le cortége eſt ordinairement compoſé de douze perſonnes; deux Négres, qui portent la voiture; deux qui ſoutiennent les paraſols; & huit femmes, nommées *Makomas* ou femmes de ſuite, dont quatre ſoutiennent les coins du tapis. Si c'eſt à l'Egliſe que la Dame ſe fait conduire, le même tapis lui ſert à s'agenouiller devant l'Autel. Le jour du Jeudi-Saint, l'uſage, pour toutes les femmes, eſt d'aller à pied & ſans cortége. Leur paſſion eſt ſi forte pour la Co-

(75) *Ibid.*, p. 51. & ſuiv.
(76) Relation de Pigafetta, p. 51.
(77) Voyage de Merolla, p. 67.
(78) Voyage d'Angelo, p. 561.

médie & pour les fêtes publiques, que la maladie même ne les empêche pas d'y aſſiſter.

Mulâtres, & leurs femmes.

Le nombre des Mulâtres eſt ici fort grand. Ils portent une haine mortelle aux Négres, ſans excepter leur mere; & toute leur ambition conſiſte à ſe mettre dans une certaine égalité avec les Blancs. Mais loin d'obtenir cette grace, ils n'ont pas même la liberté de paroître aſſis devant eux.

A quoi les Mulâtres s'emploient.

Les femmes mulâtres ne portent ni pagnes ni chemiſes. L'uſage ne leur accorde qu'une piéce d'étoffe, qu'elles ſe lient ſous les bras. Cependant cette humiliation regarde uniquement celles dont le pere n'eſt pas connu. Les hommes de la même race, qui portent des bas & des hautes-chauſſes, peuvent devenir Prêtres ou Soldats; mais ils ne s'élevent jamais au-deſſus de ces deux degrés. L'Auteur confeſſe (79) qu'il ne fut pas peu ſcandaliſé, dans tous les lieux où il voyoit des Mulâtres, d'obſerver ou d'entendre qu'ils étoient deſtinés au Sacerdoce; comme ſi l'on ignoroit, dit-il, à quel commerce ils doivent la naiſſance, & qu'ils peuvent même être ſortis d'une race Juive. Un nouvel Evêque entreprit de remédier à cet abus, & ſe procura des Lettres de Rome, qui défendoient les diſpenſes d'*irrégularité*. Les Mulâtres, perſuadés que les Capucins leur ont attiré cette diſgrace, ont conçu une mortelle averſion pour leur Ordre. Ceux qui s'engagent au ſervice militaire, exigent des Négres autant de reſpect que les Blancs. S'ils voyagent dans le Royaume, ils ſe font porter dans des hamacks. Lorſqu'un *Sova*, ou un Gouverneur Négre, ne ſe hâte point aſſez de leur procurer des porteurs, ou leur refuſe les égards qu'il croyent mériter, ils tirent l'épée, ils ſe rendent redoutables par leurs menaces, ils enlevent tout ce qui ſe préſente dans ſa maiſon. Sur la route, ils ſe croyent en droit de prendre les alimens qu'ils trouvent chez les Négres, ſans les honorer d'un remercîment; & s'ils entendent quelque murmure autour d'eux, ils ajoutent les coups à l'inſulte & au pillage.

Leur orgueil à l'égard des Négres.

Odieux commerce.

D'autres Mulâtres, qui embraſſent le métier de Marchands d'Eſclaves, ſe rendent coupables de toutes ſortes d'infamies. L'Auteur n'en apporte qu'un exemple. Ils abuſent, dit-il, de toutes les jeunes filles qu'ils peuvent ſéduire; & retournant quelques années après dans les mêmes lieux, ils enlevent les enfans à leurs meres, ſous prétexte de leur procurer une meilleure éducation à Loanda. Mais c'eſt pour les vendre ou les échanger. Ainſi, remarque l'Auteur, ils s'enrichiſſent par le trafic de leur propre ſang. Une des raiſons, dit-il encore, qui retarde la converſion des Négres, c'eſt l'impunité avec laquelle ils voyent commettre tant de crimes aux Mulâtres.

Les Portugais l'exercent auſſi.

Du tems de Merolla, le Gouverneur Portugais réprima quelques-uns de ces abus, par une rigoureuſe Ordonnance, qui défendoit aux Mulâtres d'exercer le commerce des Eſclaves, & qui les obligeoit de ſe fournir de voitures dans leurs voyages. Mais l'Auteur obſerve que le déſordre n'auroit pas été ſi grand, s'il s'étoit borné aux Mulâtres. Les Portugais, dit-il, n'en étoient pas exemts, & ne rougiſſoient pas non-plus de vendre leur propre chair. Les enfans qu'ils ont de leurs maîtreſſes Négres paſſent généralement pour Eſclaves, à moins que le pere ne ſe détermine à les déclarer légitimes. A la moindre faute, ces miſérables victimes ſont vendues & tranſportées, ſans aucun

(79) Merolla, p. 672 & ſuiv.

ROYAUME D'ANGOLA.

égard pour les loix de la Religion & de la Nature. Un Portugais avoit deux filles ; l'une veuve, l'autre à marier. Dans la vûe de procurer un meilleur établiſſement à la ſeconde, il dépouilla l'autre de tout ce qu'elle poſſedoit. Celle-ci ne pouvant rien oppoſer à cette injuſtice, prit une autre réſolution, qu'elle ne fit pas difficulté de déclarer à l'Auteur : » Je ne veux pas déplaire » à mon pere, lui dit-elle ; il eſt le maître de me traiter à ſon gré. Mais » après ſa mort je vendrai ma ſœur, parce qu'elle eſt née de mon Eſclave, & » je me dédommagerai ſans bruit du tort qu'il me fait.

Occupations des Eſclaves de Loanda.

A l'exception de quelques Habitans naturels du Pays, tous les Négres de Loanda ſont Eſclaves des Blancs. Les uns ſont envoyés aux Fermes, qui portent le nom d'*Arimi ;* c'eſt-à-dire, ſur le bord des rivieres, où leurs Maîtres ont des plantations. D'autres ſont employés à la pêche ; & ſi le fruit de leur travail eſt trop abondant pour la ſubſiſtance de la famille, le reſte ſe vend au profit du Maître. On les occupe auſſi à bâtir ; mais l'ouvrage eſt toujours fort lent, parce que l'uſage des peres, à la naiſſance de chaque enfant, eſt de jetter les fondemens d'une nouvelle maiſon, pour le loger après ſon mariage. Les murs s'élevent à meſure que l'enfant croît en âge. Cependant on doit comprendre que cet uſage ne regarde que les perſonnes riches. On n'a point ici d'autre ciment que la poudre des écailles d'huîtres, calcinées au feu.

Plaiſante maniere de bâtir.

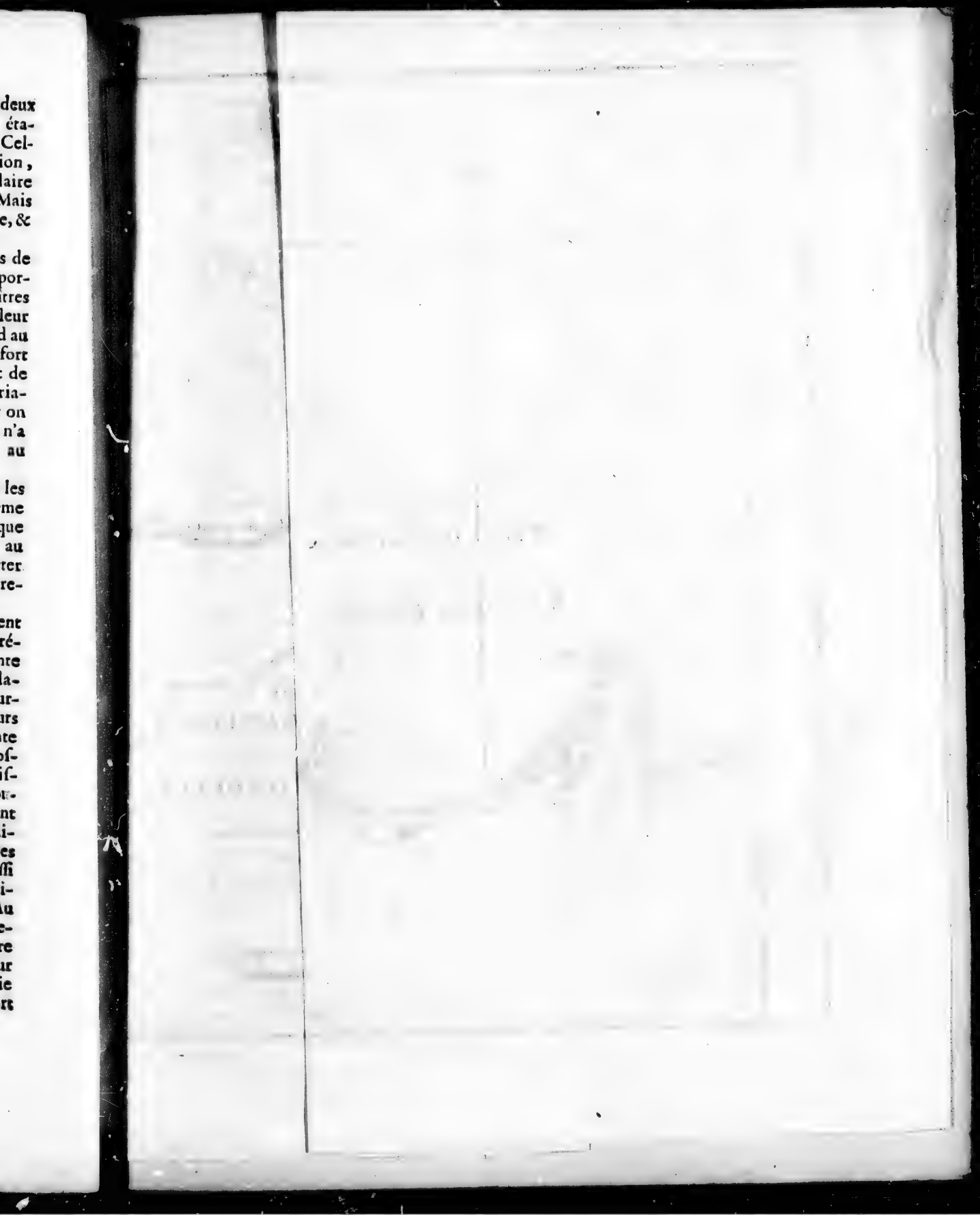
Quantité d'Eſclaves font l'office de Barbiers, & ſont plus experts que les Blancs à ſe ſervir non-ſeulement du raſoir & des ciſeaux, mais du ſcalpel même & de la lancette. En un mot, il y en a peu qui ne ſoient exercés dans quelque profeſſion ; & s'ils ne ſont point employés par leur Maître, ils ſe louent au ſervice d'autrui par mois ou par ſemaines, avec l'obligation de leur apporter tout le profit qui leur reſte au-delà de leur ſubſiſtance. Ainſi c'eſt ordinairement par le nombre des Eſclaves qu'on meſure ici les richeſſes.

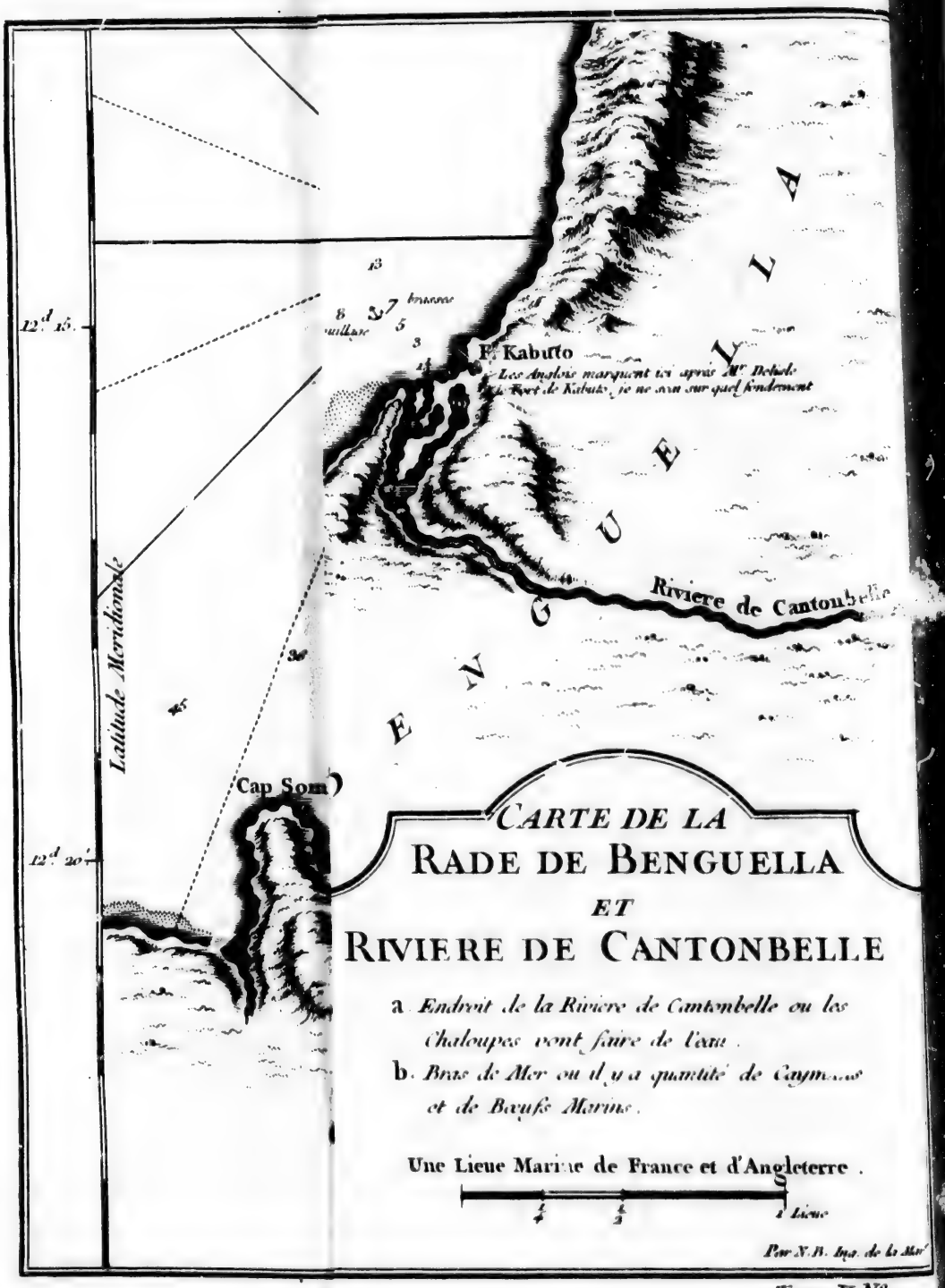
Libertinage des Eſclaves.

Ce mélange d'Eſclaves de différentes Nations, produit néceſſairement une grande variété de caracteres & d'uſages. Quoique la plûpart ſoient Chrétiens, les Miſſionnaires obſervent que c'eſt moins la perſuaſion que la crainte de leurs Maîtres qui leur fait obſerver les devoirs de la Religion. Les Eſclaves de l'autre ſexe ſont accuſées de voler ſouvent leurs Maîtreſſes, pour fournir à l'entretien de leurs amans ; & l'Auteur en rejette la faute ſur leurs Maîtreſſes mêmes, qui ne leur permettent pas de ſe marier, dans la crainte d'en être plus mal ſervies. Si leurs amours clandeſtins ſont ſuivis de la groſſeſſe, elles n'en ſont pas plus déshonorées que leurs Maîtres ; mais les Miſſionnaires demandent ſouvent qu'elles ſoient punies, & les forcent d'épouſer leurs amans. Quelquefois, après ces mariages, les hommes conviennent entr'eux de changer de femmes. Ils répondent aux reproches des Miſſionnaires, qu'il leur eſt impoſſible de ſe borner toujours au même aliment. Les femmes qui ſont employées dans les Fermes de leurs Maîtres, prennent auſſi des maris de louage & les entretiennent du fruit de leur travail, à condition qu'ils ne les abandonneront point juſqu'au tems de leur groſſeſſe. Au milieu de ces déſordres, les Négres employent toute leur adreſſe pour obtenir l'abſolution des Miſſionnaires. Ils ne manquent point, ſuivant l'ordre établi, de ſe préſenter au Prêtre ; & bornant leur pénitence à quitter leur concubine le premier jour de Carême, ils s'accuſent d'avoir mené une vie

Converſions ridicules.

fort




13
12d 15.
8 7 brasses
vaillure 5
3
F. Kabutto
Les Anglois marquent ici après Mr Dehode
Fort de Kabuto, je ne sais sur quel fondement
Riviere de Cantonbelle
Latitude Meridionale
30
45
Cap Som
12d 20'
CARTE DE LA
RADE DE BENGUELLA
ET
RIVIERE DE CANTONBELLE
a. Endroit de la Riviere de Cantonbelle ou les Chaloupes vont faire de l'eau.
b. Bras de Mer ou il y a quantité de Caymans et de Baufs Marins.
Une Lieue Marine de France et d'Angleterre.
1/4
1/2
1 Lieue
Par N. B. Ing. de la Mar.

Tome V. N° 2.

fort libertine, avec promeſſe de n'y pas retomber. Mais huit ou quinze jours après Pâques ils cherchent une autre femme pour toute l'année, & ſe croyent quittes à l'égard de la Religion en ceſſant de voir celle qu'ils ont abandonnée (80). ROYAUME D'ANGOLA.

§. IV.

Royaume de Benguela ou Bankella.

Les bornes du Pays de Benguela (81) ſont, au Nord, le Royaume d'Angola, dont quelques-uns le regardent comme une partie; à l'Eſt, le Pays de *Joggi-Kaſſanji*, duquel il eſt ſéparé par la Riviere de *Kuneni*; au Sud, celui de Mataman, & la mer à l'Oueſt. Sa ſituation eſt entre dix degrés trente minutes & ſeize degrés quinze minutes de latitude du Sud, & entre quarante degrés de longitude orientale. On lui donne ainſi cinq cens dix milles de longueur de l'Oueſt à l'Eſt, & trois cens ſoixante de largeur du Nord au Sud. Du tems de Lopez, en 1589, on prenoit conſtamment Benguela pour une Partie d'Angola. Suivant cet Auteur, la Baye des Vaches, où la Ville de S. Philippe eſt aujourd'hui ſituée, fait le centre de la Côte; & de-là au Sud, juſqu'au Cap-Négre, on compte deux cens vingt milles, d'un Pays dont le terrain reſſemble au côté du Nord & reconnoît pluſieurs Seigneurs qui ſont ſoumis au Roi d'Angola. Il ajoute que depuis le Cap-Négre, les limites méridionales d'Angola s'étendent, à l'Eſt, au travers de *Monti-Freddi*, ou des Montagnes froides, qui, vers la Ligne, dans quelques endroits où leur hauteur augmente, prennent le nom de *Monti-Nevoſi*, ou Montagnes de neige. Elles fourniſſent de l'eau au Lac *Dumbea-Zokkhe* & ſe terminent aux montagnes de criſtal, d'où les bornes d'Angola continuent au Nord, par les montagnes d'argent, juſqu'à *Malemba*, où la Riviere de Zaïre ſépare ce Royaume de celui de Congo (82). Bornes & ſituation du Pays. Ville de San-Felipe.

Les principales Rivieres de Benguela ſont celles de *Longo* ou de *Morena*; celles de Nika, de Katonbella, du Gubororo ou de S. François, qui traverſe tout le Pays; celles de *Farſa*, de Kutembo, & la grande Riviere de *Kuneni*, qu'on a déja nommée & qui n'a d'égale en largeur que celle de Gubororo. Toutes ces rivieres coulent de l'Eſt à l'Oueſt. Rivieres de Benguela.

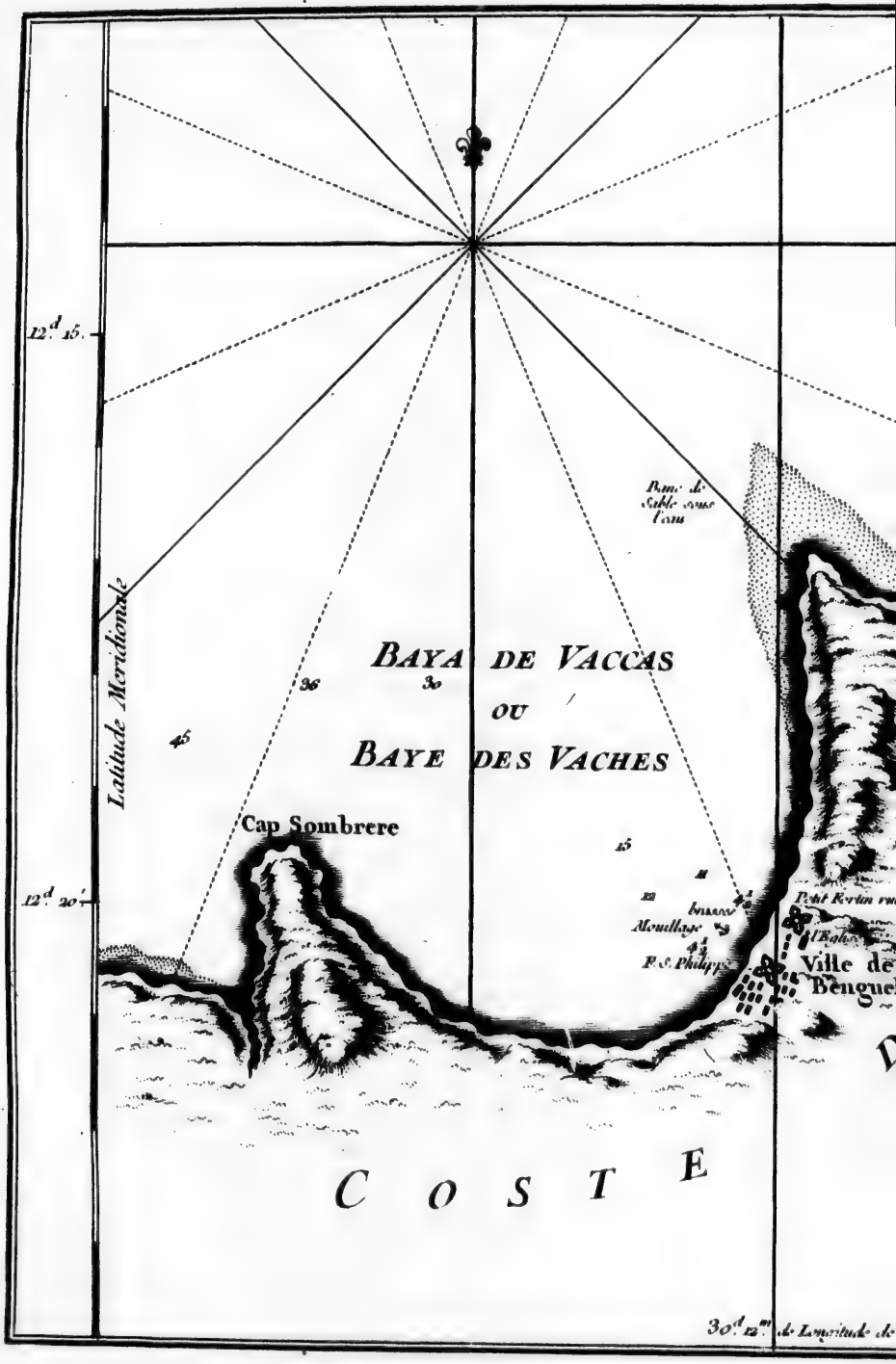
L'air eſt ſi dangereux dans le Pays de Benguela & communique aux alimens des qualités ſi pernicieuſes, que les Etrangers qui en uſent à leur arrivée n'évitent point ou la mort ou de fâcheuſes maladies. On conſeille ordinairement aux Paſſagers de ne pas deſcendre au rivage, ou du moins de ne pas boire de l'eau du Pays, qu'on prendroit pour une lie épaiſſe. L'Auteur ne conſentit à dîner avec le Gouverneur de Benguela qu'après s'être bien aſſuré qu'on ne lui ſerviroit aucune nourriture du Pays (83). On reconnoit aiſement, dit-il, combien l'air eſt dangereux pour les Blancs. Tous ceux qui habitent le Pays ont l'air d'autant de Morts ſortis du tombeau. Leur voix eſt foible & tremblante, & leur reſpiration entre-coupée comme s'ils la rete- Mauvaiſes qualités de l'air & des alimens.

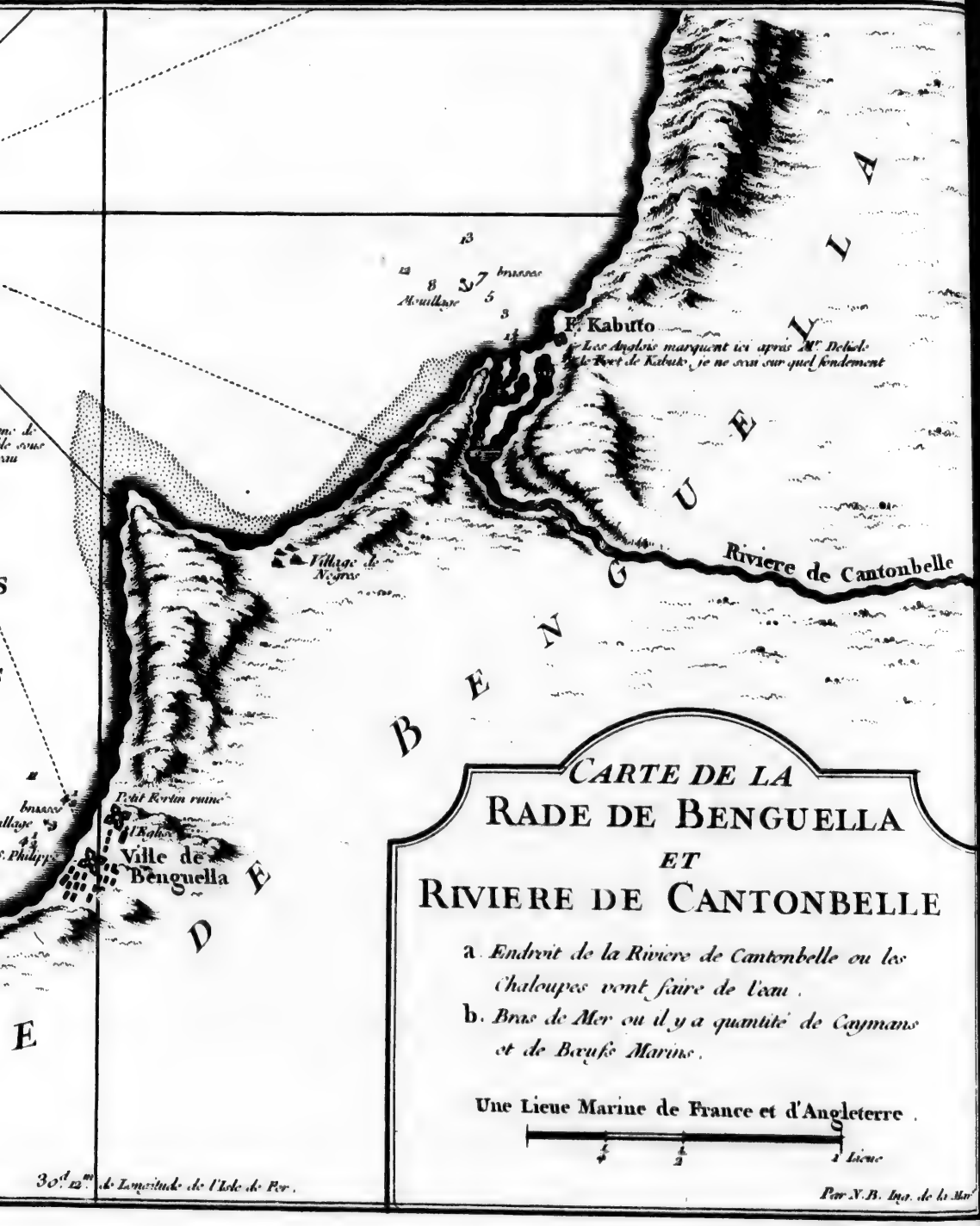
(80) Tout ce détail eſt tiré de Merolla, p. 673. & ſuiv.

(81) Merolla l'appelle *Bankhella* ou *Banquella*. Il dit que c'eſt une conquête des Portugais; mais cela ne peut regarder que les Côtes.

(82) Relation de Pigafetta, p. 57. & ſuiv.

(83) Voyage de Carli, p. 250.


12.d 15.
Latitude Meridionale
Banc de Sable sous l'eau
BAYA DE VACCAS
OU
BAYE DES VACHES
36
30
45
15
Cap Sombrere
12.d 20.
Mouillage
Ville de
Bengue
C O S T E
30.d 12.m



CARTE DE LA RADE DE BENGUELLA ET RIVIERE DE CANTONBELLE

a. *Endroit de la Riviere de Cantonbelle ou les Chaloupes vont faire de l'eau.*

b. *Bras de Mer ou il y a quantité de Caymans et de Baufs Marins.*

Une Lieue Marine de France et d'Angleterre.

1/4 1/2 1 Lieue

Par N. B. Ing. de la Mar.

ROYAUME D'ANGOLA.

noient entre leurs dents. Carli, qui fait d'eux cette peinture, ſe diſpenſa de réſider dans un ſi triſte lieu (84).

Bahia das Vaccas.

La Baye des Vaches, qui porte le nom Portugais de *Bahia das Vaccas*, n'eſt pas d'une étendue extraordinaire; mais les Bâtimens de toutes ſortes de grandeur y trouvent une fort bonne rade. Elle tire ſon nom de la multitude des vaches qui ſe préſentent dans les cantons voiſins. Le Pays eſt plat, & produit toutes ſortes de proviſions. Il a même quelques métaux, & ſur-tout pluſieurs mines d'argent (85).

Bonté du mouillage dans cette baye.

Battel repréſente cette Baye comme un mouillage ſûr & commode. La Côte, dit-il, eſt fort douce. Elle eſt favorable pour le rafraîchiſſement des Vaiſſeaux qui reviennent de l'Inde, & les Caraques Portugaiſes y paſſent ſouvent pour y renouveller leurs proviſions. Il ajoute que Bahia das Vaccas porte auſſi le nom de Bahia de Torre, qu'elle tire d'un rocher en forme de Tour (86).

Origine de la Ville de S. Philippe.

Du tems de Lopez & de Battel, les Européens n'avoient aucun Etabliſſement dans cette Baye; mais dans la ſuite les Portugais y ont bâti, du côté du Nord, une Ville qu'ils ont nommée *San-Felipe*, ou S. Philippe de Benguela, & qu'ils appellent auſſi *le neuf Benguela*, pour la diſtinguer d'une ancienne Ville du même nom, qui eſt ſituée ſur les bords de cette contrée du côté du Nord, entre le Port de Suto & la Riviere de Longo ou de Morena. Carli, qui ſe trouvoit dans le Pays en 1666, dit que la Ville de Benguela eſt gardée par une garniſon Portugaiſe, avec un Gouverneur de la même Nation. Il ajoute que le nombre des Blancs qui l'habitent eſt d'environ deux cens; que celui des Négres eſt très-grand; que les maiſons ne ſont bâties que de terre & de paille; que l'Egliſe & le Fort ne le ſont pas mieux (87).

Les Habitans du Pays ſont ſans Gouvernement.

Suivant Battel, les Habitans du Pays ſe nomment *Endal Ambondos* (88) & n'ont aucune eſpece de Gouvernement: d'où il conclut qu'on doit leur accorder peu de confiance dans le Commerce. Cependant il les repréſente ſi ſimples & ſi timides, que trente ou quarante hommes peuvent s'avancer hardiment dans le Pays & prendre des troupeaux entiers de vaches, ou du moins les acheter pour des cordons de verre bleu d'un doigt de long, qui s'appellent *Mepindes*, & quinze deſquels font le prix d'une vache (89).

Leurs habits & leur vie brutale.

Les Habitans portent des peaux autour de la ceinture, & des colliers autour du col. Leurs armes ſont des dards de fer & des arcs. Ils menent une vie fort brutale; car, ſuivant le témoignage du même Auteur, ils entretiennent pour leurs plaiſirs des hommes en habits de femmes. La parure des femmes du Pays eſt un collier de cuivre, qui ne peſe pas moins de quinze livres, avec des braſſelets du même métal qui leur montent juſqu'aux coudes. Autour de la ceinture elles portent une piéce d'étoffe, compoſée de l'écorce d'un arbre nommé *Inſandi*, qui n'eſt ni filée ni tiſſue; & ſous les genoux, des cercles de cuivre qui deſcendent juſqu'aux mollets.

Province de Dembe.

La Province d'où ce Canton dépend s'appelle *Dembe*, & préſente une chaîne de montagnes, qui s'étendent depuis celles de Kambamba. Elles bor-

(84) Voyage d'Angelo, p. 260. & Voyage de Merolla, p. 605.

(85) Relation de Pigafetta, *ubi ſup.*

(86) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 973.

(87) Voyage de Carli, p. 560.

(88) C'eſt peut-être une race des Ambondos d'Angola.

(89) Battel, *ubi ſup.* p. 973.

dent les Côtes au Sud & à l'Oueſt, & ſi les Habitans étoient capables de travail, elles leur fourniroient d'excellent cuivre en abondance ; mais ils n'en tirent que ce qui eſt néceſſaire pour leur parure (90).

ROYAUME D'ANGOLA.

Dans un voyage où l'Auteur traverſa une grande partie du Royaume d'Angola, il viſita pluſieurs de leurs Villes. La principale ſe nomme *Kaſchit*. Il la repréſente fort grande, & ſi remplie de cedres, de palmiers & d'alikondes, que les rues en ſont tout-à fait obſcures. Au centre de la Ville, on voit une figure d'homme, élevée de douze pieds, & ſous elle un cercle de dents d'éléphans, plantées en terre. Chaque dent eſt couverte d'un grand nombre de crânes des ennemis de la Nation, qui ont été conſacrés à cette Idole. Les Habitans font à ſes pieds des libations de vin de palmier & de ſang de bouc. Elle eſt extrêmement reſpectée, ſous le nom de *Queſongo*. L'Auteur vit dans toute la Ville quantité d'autres petites Idoles, entourées auſſi d'un cercle de dents. Les rues ſont paliſſadées de branches de palmiers en fort bon ordre. La forme de chaque maiſon repréſente une ruche, & l'interieur eſt revêtu de très-belles nattes (91).

Kaſchil, principale Ville d'Angola.

Idole & ſon culte.

Merolla parle avec horreur d'un uſage établi dans un Port de ce Royaume où ſon Vaiſſeau relâcha (92). Les femmes, d'intelligence avec leurs maris, employent tous les artifices de leur ſexe pour attirer d'autres hommes dans leurs bras, & livrent leurs galans au mari, qui les empriſonne auſſi-tôt pour les vendre à la premiere occaſion, ſans avoir aucun compte à rendre de cette violence. L'Auteur décide, en qualité de Miſſionnaire, que la traite des Eſclaves eſt un crime ſur cette Côte.

Infâme uſage de Commerce.

La monnoie du Royaume conſiſte dans de petites piéces de corail, que les Habitans nomment *Miſangas* & qu'ils tirent des Portugais. Elles ſervent également de parure & de monnoie ; c'eſt-à-dire, que les Négres de l'un & de l'autre ſexe s'en font des braſſelets & des colliers. Les Forts & les maiſons des Portugais ſont bâtis de bois & de terre. On plante deux rangs de pilliers à la diſtance d'un ou deux pieds l'un de l'autre ; & leurs ſommets ſont joints par des piéces tranſverſales de moindre groſſeur. Tous les intervalles ſont remplis de terre bien battue, dont le dehors, des deux côtés, eſt poli fort ſoigneuſement & tracé avec tant d'ordre, qu'au premier coup-d'œil on croiroit le mur de pierre. Les planchers ou les voûtes ſont compoſées de roſeaux étendus ſur des ſolives. C'eſt à quoi ſe réduiſirent les obſervations de l'Auteur, dans l'embarras continuel de ſes préparatifs pour la continuation de ſon voyage (93).

Monnoie & bâtimens du Pays.

(90) Battel, *ubi ſup.* Vol. II. p. 973.
(91) *Ibid.* p. 975.
(92) Ce Port étoit vraiſemblablement Benguela même, comme il paroît par les circonſtances ſuivantes.
(93) Merolla, *ubi ſup.* p. 607. & ſuiv.

ROYAUME D'ANGOLA.

CHAPITRE VI.

Mœurs & Uſages des Habitans d'Angola.

Quatre Ordres d'Habitans.

DANS toutes les parties du Royaume d'Angola on diſtingue quatre Ordres de Négres, qui compoſent la Nation. Le premier, qui eſt celui des Nobles, ſe nomme *Mokata*. On donne au ſecond, dans la langue du Pays, le titre d'*Enfans du Domaine*. Il renferme tous les Habitans libres, qui ſont la plûpart Artiſans ou Laboureurs. Le troiſiéme Ordre eſt celui d'une ſorte d'Eſclaves qui appartiennent au domaine de chaque Noble, & qui paſſent de même à l'héritier. Enfin, le quatriéme eſt l'Ordre des *Mokikas*, ou des Eſclaves ordinaires; qui s'acquierent par la guerre ou par le Commerce. Les Négres du ſecond Ordre peuvent mériter par leur conduite d'être réduits à l'eſclavage. Un Sova, par exemple, qui découvre dans quelqu'un de ſes vaſſaux le deſſein de lui nuire ou d'aſſiſter ſes ennemis pendant la guerre, a droit non-ſeulement d'en faire ſon Eſclave, mais de réduire ſa femme & tous ſes parens à la même condition.

Habits du Pays.

L'habillement des Négres d'Angola reſſemble beaucoup à celui des Habitans de Congo. Leurs ornemens conſiſtent en grains de verre rond (94), qu'ils nomment *Anzalos*. La reſſemblance eſt ſi grande entre les deux Nations, qu'il reſte peu d'éclairciſſemens à joindre aux détails qu'on a déja lûs. Pigafetta s'étend ſur le goût, ou plûtôt ſur la paſſion que les Négres ont ici pour la chair de chien. Ils la préferent à toute autre viande. Les chiens ſont ſoigneuſement engraiſſés, & ſe vendent publiquement dans les marchés. On aſſura l'Auteur qu'un grand chien d'Europe avoit été vendu pour vingt Eſclaves, qui ne peuvent être appréciés à moins de deux ducats par tête (95). Battel aſſure auſſi qu'il vit donner deux Eſclaves pour un de nos chiens ordinaires (96).

Paſſion des Négres pour la chair de chien.

Leurs armes & leur courage.

Les armes d'Angola ſont l'arc & les fléches. Mais les Seigneurs ont des lances, des haches, & des couteaux en forme de couperets, qu'ils portent ſuſpendus à leur ceinture, du côté gauche. En un mot, comme il y a peu de différence entre leurs armes & celles de Congo, il n'y en a pas davantage entre leurs uſages militaires & leur maniere de combattre (*). Ils ſont naturellement braves & entreprenans. Quelquefois ils s'engagent à quelqu'entrepriſe dangereuſe, & prenant congé du Roi, ils font vœu de ne pas revenir ſans l'avoir exécutée (**).

Ils n'ont qu'un Inſtrument de muſique.

Battel ne donne pas une haute idée de leur muſique. Elle conſiſte, dit-il, dans un ſeul Inſtrument, de la forme d'un panier. Ils le nomment *Kas*, & le compoſent d'un bloc de palmier, orné de quelques figures de fleurs. Ils le couvrent d'une planche, ſur laquelle ils frappent d'une baguette, & dont ils tirent un ſon qui approche de celui du tambourin (97).

(94) Dapper dans Ogilby, p. 560.
(95) Relation de Pigafetta, p. 56.
(96) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.
(*) Ogilby, p. 563.
(**) Purchas, *ubi ſup.*
(97) *Ibidem.*

Dans un Pays ſi vaſte on ne voit point une ſeule maiſon de pierre, ſi l'on excepte *Loanda* & *Maſſingan*, ou Maſſangano, deux Villes bâties par les Portugais. Tous les autres édifices ſont de bois & de paille, avec des murs de terre, ſans épaiſſeur & ſans force, quoiqu'ils en ayent un peu plus dans certains Cantons. Les maiſons des Nobles ont pluſieurs appartemens qui environnent une cour, & une ſalle exterieure (98) en forme de porche, pour y recevoir la viſite des Etrangers. Battel donne aux maiſons d'Angola la forme de nos ruches (99).

ROYAUME D'ANGOLA.

Edifices des Grands.

Merolla nous apprend la méthode du Pays pour cultiver les terres. On les ouvre en ſillons avec une ſorte de pelles; & lorſque les rivieres commencent à s'enfler des eaux de pluie qui deſcendent des montagnes, on fend la rive, pour introduire dans les ſillons autant d'eau qu'on en deſire; & lui fermant le paſſage, on la laiſſe aſſez repoſer pour humecter la terre. Enſuite on la fait rentrer dans ſon lit par les mêmes canaux; & la terre ſe trouve propre à recevoir des ſemences, qui produiſent, trois mois après, une abondante moiſſon (1).

Culture des terres.

En général, les Habitans d'Angola n'amaſſent point de richeſſes. Ils ſe contentent d'un peu de millet, de quelques beſtiaux, & de leur huile & leur vin de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans le Royaume, conſiſte en Eſclaves, qu'ils tranſportent à Porto-Ricco, à Rio-Plata, à S. Domingue, à la Havanne, à Cartagene, & ſur-tout au Breſil, pour le ſervice des plantations & des mines. Autrefois les Eſpagnols tranſportoient annuellement plus de quinze mille Eſclaves dans leurs propres Colonies, & l'on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en tranſportent pas moins. Leurs Agens les achetent à cent-cinquante & deux cens milles dans l'interieur des terres. Lorſqu'ils arrivent ſur la Côte, ils ſont ordinairement fort maigres & très-foibles, parce qu'ils ſont mal nourris dans le voyage, & qu'on ne leur donne la nuit que le Ciel pour toît & la terre pour lieu de repos. Mais avant que de les embarquer, l'uſage des Portugais de Loanda eſt de les bien traiter, dans une grande maiſon qui n'a point l'autre emploi. Ils leur fourniſſent de l'huile de palmier pour ſe frotter le corps & ſe rafraîchir. S'il ne ſe trouve point de Vaiſſeau prêt à les recevoir, ou s'ils ne ſont point en aſſez grand nombre pour faire une cargaiſon complette, ils les employent à la culture de leurs terres. Lorſqu'ils ſont à bord ils prennent ſoin de leur ſanté; ils ſont pourvûs de remedes, ſur-tout de limons & de blanc de plomb, pour les garantir du ſcorbut. Si quelqu'un d'entr'eux tombe malade, ils ne manquent point de le loger à part & de lui faire obſerver un régime ſalutaire. Dans leurs Vaiſſeaux de tranſport ils leur donnent des nattes, qui ſont changées réguliérement de douze en douze jours. Cette méthode ne les expoſe point à perdre beaucoup d'Eſclaves; au lieu que les Hollandois, qui ne prenent aucun de ces ſoins pour les tranſporter au Breſil, ont le chagrin d'en voir périr une grande partie dans le paſſage.

Frugalité des Négres d'Angola.

Combien il ſort d'Eſclaves du Pays.

Ménagemens des Portugais pour leurs Eſclaves.

Conduite contraire des Hollandois.

Quoique la traite des Eſclaves ſoit aſſez conſiderable dans la Ville de Kambamba, elle l'eſt beaucoup moins que dans celles de Maſſangano & d'Embakka, où tous les Négres voiſins en menent ſans ceſſe lorſqu'ils ont beſoin

(98) Ogilby, *ubi ſup.* p. 560.
(99) Purchas, *ubi ſup.*
(1) Voyage de Merolla, *ibid.*

ROYAUME D'ANGOLA.

Marchandiſes en uſage dans le Pays.

de quelques marchandiſes. Les Portugais ont des magaſins de toutes ſortes de commodités dans ces deux Villes ; entr'autres, des étoffes à liſiére rouge, de grands coutils à longues rayes, des draps de *Kent* rouges, des toiles de Silésie & d'autres lieux, de beaux velours, des galons d'or & d'argent de toutes les grandeurs, de l'eau-de-vie, de l'huile de lin, des couteaux de matelots, toutes ſortes d'épices, du ſucre blanc, de larges bayes noires, des tapis de Turquie, du fil blanc & de toutes couleurs, des colliers de verre bleu & noir, de la ſoye à coudre & à broder, du vin de canarie, de grands hameçons, des épingles d'un doigt de long, des épingles communes, des aiguilles, de grandes & de petites ſonnettes de faucons (2), des queues de cheval, dont les Négres ſont tant de cas, que pour une ſeule ils donneroient volontiers deux Eſclaves (3).

Monnoies du Royaume d'Angola.

Les zimbis, ou les lumekkes, n'étoient point une monnoie courante du tems de Lopez. On faiſoit ſervir à cet uſage des grains de verre ſemblables à ceux de Veniſe, de la groſſeur d'une noix, & quelques-uns plus petits, mais tous de différentes couleurs & de différentes formes. Ils portoient le nom d'*Anzalos* ; mais lorſqu'ils étoient enfilés en forme de chapelets ou de colliers, ils prenoient celui de *Mizangas* (4). Angelo dit que les Négres d'Angola vendent & achetent avec des *Makkutas*, des *Biramis*, & des piéces des Indes nommées *Muleckes*. Les makkutas ſont des piéces de nattes d'une aune de long. Dix de ces piéces valent cent reys. Les biramis ſont des piéces d'une étoffe de coton faite aux Indes, longues de cinq aunes, & qui valent chacune deux cens reys. Les piéces des Indes ou les muleckes ſont de jeunes Négres d'environ vingt ans, dont le prix eſt de vingt mille reys par tête. S'ils ſont plus jeunes, ils ſont appréciés par des Experts. Les jeunes femmes ont la même valeur que les hommes. Outre ces monnoies, ajoute le même Auteur, ils ont des coquilles nommées *Zimbis* (5), qui viennent de Congo (6) & qui ont un prix courant. Deux mille zimbis valent une makkuta (7).

Témoignage de Merolla ſur le même ſujet.

Suivant Merolla, les coins courans ſont les makkutas, dont chacune, dit-il, eſt de la grandeur d'un carton. Elles ſont l'équivalent de la monnoie de cuivre en Europe. Pour répondre à la monnoie d'argent, les Négres ont les *Intagas*, qui ſont des piéces d'une étoffe de coton fort épaiſſe, de la grandeur de deux de nos mouchoirs, & dont chacune vaut environ dix-huit ſols, monnoie de Florence. Ils ont un autre coin, nommé *Folingos*, d'un coton plus fin, tel que celui dont les Matelots ſe ſervent pour ceinture. Une folinge vaut trois ſchellings & demi. Enfin, les coins qui répondent à la monnoie d'or de l'Europe, ſont les *Biramis*, eſpece de toile fine, dont chaque piéce a cours pour ſept ſchellings & demi ou huit ſchellings. Les Etrangers, non-plus que les Habitans du Pays, n'employent ici aucune ſorte réelle de monnoie d'or ou d'argent (8).

Témoignage de Dapper.

Dapper parle des Libongos & de quelques autres eſpeces d'étoffes qui paſſent pour monnoie à Loanda. Il raconte que les Négres de ce Quartier ont

(2) Dapper dans Ogilby, p. 562. & ſuiv.

(3) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

(4) Relation de Pigaferra, p. 56.

(5) On a déja remarqué que d'autres les nomment zimbos & ſimbos.

(6) On a déja dit, & l'on va voir encore mieux, qu'ils viennent de l'Iſle de Loanda.

(7) Voyage d'Angelo, p. 561.

(8) Voyage de Merolla, p. 673.

ROYAUME D'ANGOLA.

deux ſortes de zimbis ; les uns *puts*, qui ſont pêchés dans l'Iſle de Loanda & qui ſervent pour le Commerce à *Punto* ; les autres *impurs*, qui viennent de Rio de Janeiro, & qui ont cours à Sogno, à Pinda, dans les Pays d'*Anna-Singa*, au-delà de Maſſangano, & dans la Nation des Jaggas.

Autres monnoies du même Pays.

Les zimbis de Loanda ſont de deux eſpeces ; l'une plus fine, & l'autre plus groſſiére. Ceux de la premiere eſpece ſe nomment *Zimbis-ſiſados* ; ceux de la ſeconde, *Fonda* & *Bomba*. Les uns & les autres ſe tranſportent au Royaume de Congo dans des ſacs de paille, ſur la tête des Négres. Chaque ſac peſe deux arobas, qui reviennent à ſoixante-quatre livres du poids commun de l'Europe.

Les noix de *Kola* ſe vendent ordinairement pour de l'étoffe. Quatre noix valent un *libongo*, ou une piéce d'étoffe ſans marque.

Le takol, bois rouge de *Majumbo*, & le *Pao de Hikongo* qui vient de Benguela, ont cours auſſi dans le Commerce. On les coupe en piéces d'un pied de long, qui ont chacune leur valeur connue (9).

Uſages des femmes.

La polygamie eſt ici l'uſage dominant, & la premiere femme jouit de la ſuperiorité ſur toutes les autres. Une femme qui eſt devenue mere, demeure ſéparée de ſon mari juſqu'à ce que la Nature ait donné quelques dents à ſon fruit. Enſuite tous les parens & les amis des deux ſexes le portent de maiſon en maiſon, au bruit de leurs chants & de leurs Inſtrumens de muſique, pour demander des préſens, qui leur ſont rarement refuſés (10).

L'office des femmes eſt d'acheter, de vendre, & de faire au dehors tout ce qui eſt le partage des hommes dans la plûpart des autres Pays ; tandis que leurs maris, gardant la maiſon, ſont occupés à filer, à fabriquer leurs étoffes & à d'autres ouvrages de la même nature. Elles portent ſi loin la jalouſie, que s'ils parlent un moment à quelqu'autre femme, elles entrent en fureur & font retentir leurs cris (11). Battel leur attribue le bizarre uſage de tourner le derriere à la Lune naiſſante, pour lui marquer leur mépris & leur haine, parce qu'elles regardent cette Planette comme la cauſe de leurs infirmités périodiques (12).

Maladies communes du Pays.

Les mauvaiſes qualités de l'air produiſent ici diverſes maladies, particuliérement des fiévres ardentes, qui cauſent la mort dans l'eſpace de quelques heures ſi l'on n'a pas recours à de fréquentes ſaignées. Les maladies vénériennes ſont ſi communes dans la Nation, qu'elles ne paſſent point pour une diſgrace honteuſe. On n'y apporte point d'autre remede que des onctions exterieures & l'uſage de quelques Simples ; mais un ſecours ſi foible n'empêche pas qu'elles ne faſſent périr un grand nombre de Négres. Ils ſont fort affligés d'une autre maladie, qu'ils appellent *Bitios de Kis*, dont les ſymptômes ſont une profonde mélancolie, avec de grands maux de tête & des foibleſſes de jambes, accompagnées de vives douleurs. Elle leur fait enfler auſſi les yeux, comme s'ils étoient prêts à leur ſortir de la tête. Leur remede eſt de ſe laver fort ſoigneuſement l'*anus*, & de ſe mettre un ſuppoſitoire de limon, qu'ils gardent auſſi long-tems qu'ils peuvent le ſupporter ; car il leur cauſe des ardeurs très-douloureuſes, & cette douleur même eſt le véritable ſigne du

Bitios de Kis.

Remédes.

(9) Dapper, dans Ogilby, p. 562.
(10) *Ibid.* p. 561.
(11) Voyage de Merolla, p. 637.
(12) Pilgrimage de Purchas, Vol. V. p. 766.

ROYAUME D'ANGOLA.

Bitios. Si l'application de ce remede eſt aſſez prompte, ils n'ont pas beſoin d'autres ſecours. Mais lorſqu'on a laiſſé au mal le tems de ſe fortifier, ce qui ne ſe reconnoît que trop aiſément à l'enflure du *rectum*, qui s'ouvre à la fin avec un flux blanchâtre, on eſt obligé de faire tremper pendant deux heures des feuilles de tabac dans le ſel & le vinaigre, de les piler dans un mortier, & de ſe les appliquer au fondement avec des tourmens incroyables. Elles diſſipent enfin le mal ; mais l'effet de ce remede eſt ſi violent, que deux hommes ſuffiſent à peine pour tenir le malade pendant l'opération. Le bitios ſe guérit auſſi par de fréquens cliſteres, ou par une décoction purifiée de la plante nommée *Orore de bitos* & de roſes ſéches, mêlées avec un ou deux jaunes d'œuf, un peu d'alun & d'huile de roſe. Le blanc de plomb eſt encore un remede excellent contre le même mal.

Autres maladies & leurs remedes.

Les Négres d'Angola ſont ſouvent attaqués d'une autre maladie, qui leur affoiblit la vûe juſqu'à la leur ôter preſqu'entiérement. Mais le remede en eſt ſimple. Ils prennent un foie cru de poule, dont l'application ſur les yeux les rétablit parfaitement. Ils ſont ſujets à des maux de jambes, qui deviennent preſqu'incurables. Ils ne le ſont pas moins à la maladie que les Indiens nomment *Beriberi*, ſorte de paralyſie qui tombe ſur quelque membre, & qui n'eſt dans ſa ſource qu'un reſte de bitios mal guéri. Le meilleur remede contre ce mal eſt de ſe frotter les jointures, devant le feu, avec une eſpece d'huile que les Indiens nomment *Man-Tennah*, & qui découle des rochers, dans l'Iſle de Sumatra, comme une huile de pierre. Elle eſt excellente auſſi pour les humeurs froides, pour les foibleſſes de jambes & pour les entorſes.

Le *Boaſt* eſt une pernicieuſe maladie des Négres, qui leur fait tomber en pourriture le nez, les mains, les pieds, les doigts, les oreilles, & qui paſſe d'un jointure à l'autre avec de grandes douleurs.

L'*Embaſſer* eſt un autre mal qui eſt ici fort commun, & qui vient de l'endurciſſement de la rate. Il cauſe une mélancolie noire. Il rend le teint jaune & le corps peſant. Mais les Négres en connoiſſent le remede. Ce ſont des bouillons compoſés de la racine d'un arbre qu'ils nomment *Embotta*, ſur-tout du côté qu'elle reçoit le ſoleil du matin.

La petite-vérole fait ici beaucoup de ravage ; & faute de lumiéres dans l'application des remedes & des ſoins, elle eſt ſouvent mortelle (13). Les Voyageurs ne nous apprennent point quelles ſont les méthodes du Pays.

Funérailles des Negres.

A la mort d'un Négre, on lave ſoigneuſement le corps, on peigne ſes cheveux, on le pare d'un habit neuf, & dans cet état on le porte à la ſépulture, qui eſt ordinairement une eſpece de caveau. On le place ſur un petit ſiége de terre, avec quantité de colliers & d'autres inſtrumens autour de lui. Pour les perſonnes du premier Ordre, on fait des libations de ſang & de vin (14). Les autres cérémonies funébres ont beaucoup de reſſemblance avec celles de Congo (15). On les nomme *Tamba*. Merolla obſerve que ces formalités profanes ſont encore en uſage parmi quelques Chrétiens d'Angola. Pendant ſon ſéjour au Couvent de Loanda, on avertit le Superieur qu'il ſe faiſoit un enterrement de cette nature à peu de diſtance de la Ville. Il s'y rendit promptement, accompagné de quelques perſonnes de confiance ; & le hazard lui ayant fait

Zéle des Miſſionnaires contre les pratiques de l'idolatrie.

(13) Dapper dans Ogilby, p. 554. & ſuiv.
(14) *Ibid.* p. 561.
(15) Voyez ci-deſſus l'article de Congo.

rencontrer

rencontrer en chemin pluſieurs gardes du Gouverneur, il ſe fortifia de cette eſcorte. En arrivant au lieu de l'exécution, les gardes ne pûrent empêcher l'aſſemblée, qui étoit aſſez nombreuſe, de ſe diſſiper avec de grands cris. Mais il leur fut aiſé d'arrêter la femme du Mort, parce que les loix de ſon Prêtre infernal (16) l'obligeoient de ne pas changer de place. Elle fut conduite à Loanda, & condamnée à recevoir publiquement le fouet. Dans la Ville de Maſſangano, où les Portugais ont une garniſon, un Miſſionnaire, Compagnon de l'Auteur, eſſuya une dangereuſe volée de pierres, pour avoir entrepris de s'oppoſer à ces déteſtables cérémonies (17). ROYAUME D'ANGOLA.

Lopez rend témoignage, que de ſon tems le Roi d'Angola & tous ſes Sujets n'avoient point encore d'autre religion que l'idolatrie. Il ajoute que ce Prince ayant formé le deſſein d'embraſſer la Foi chrétienne, à l'exemple du Roi de Congo, lui fit demander, par un Ambaſſadeur, des Prêtres & des Miſſionnaires; mais que le Royaume de Congo n'en avoit point aſſez pour s'en défaire en faveur de ſes voiſins (18). Depuis le même-tems, l'état de la Religion a reçu peu de changement dans le Royaume d'Angola, excepté dans les Villes de Loanda, de Maſſangano, & quelques autres lieux immédiatement ſoumis aux Portugais. Loanda eſt un Siége Epiſcopal, ſuffragant de celui de S. Thomas. Religion du Royaume d'Angola.

Les Habitans, ſuivant l'obſervation du même Auteur, ſont extrêmement livrés à la divination par le vol des oiſeaux. S'ils en voyent partir un du côté gauche, s'ils croient remarquer quelque différence dans ſon cri, ils conſultent leurs Prêtres, qui en tirent des conſéquences & des regles pour leur conduite (19). Tous les champs du Pays étant ſans haies & ſans défenſes, on plante aux environs quelques rangées de pieux, qui ſont revêtus par les Prêtres d'un peu de paille ou d'herbes conſacrées. C'eſt, dans l'opinion des Négres, un préſervatif ſi puiſſant contre le vol, qu'il cauſeroit la mort à ceux qui entreprendroient de nuire aux moiſſons (20). Divination par le vol des oiſeaux.

La Langue du Royaume d'Angola n'eſt pas plus différente de celle de Congo, que le Portugais ne l'eſt du Caſtillan, ou le Vénitien du Calabrois; c'eſt-à-dire, que la différence conſiſte principalement dans la prononciation. Cependant elle eſt aſſez grande pour en faire comme une autre Langue. Toutes ces Régions n'ont point de caracteres pour l'écriture (21), Langue de Congo & d'Angola.

Nous raſſemblerons ici, ſuivant notre méthode, les mots de la Langue de Congo & d'Angola qui ſe trouvent répandus dans les Relations des Voyageurs.

A

Akkala, un Homme.
Affua, un corps mort.
Agariaria, ſorte de bois ou de fruit, [qui guérit le mal de côté.
Alakardo, petite eſpece de Crocodile.
Alkaniſi, Oiſeau de la groſſeur de [deux Poules.
Alikandi, eſpece d'Arbre.
Almeſega, Arbre d'où diſtile une [gomme ſemblable à l'encens.

B

Badas, ſorte de Licorne.
Bikoma, ſorte de muſcade.

Divers mots de la Langue de Congo & d'Angola.

(16) Voyage de Merolla, p. 674. & ſuiv.
(17) *Ibidem.*
(18) Pigafetta, p. 56.
(19) *Ibidem*, p. 54.
(20) Voyage de Merolla, p. 627.
(21) Relation de Pigafetta, p. 57. & 180.

ROYAUME D'ANGOLA.

Birami, Piéce de coton qui ſert de monnoie.
Belongo, Epreuve ou Serment des Négres.
Boma, grand Serpent.
Bonghi ou *Libonghi*, monnoie.
Bordoni, Plante ſemblable à la vigne.

D

Dongo, toutes ſortes d'alimens.
Donno, Fruit qui a l'odeur de canelle.

E

Evanga, Prêtre.
Eguanda, Mere.
Emba, Huile de palmier.
Embambi, Serpent qui tue de ſa queue.
Embetta, ſorte de Vin de palmier.
Embucki, Inſtrument de muſique.
Emtoghiſto, Gingembre.
Engulamaſi, Sirene.
Engulo, Sanglier.
Enguſſu, Perroquet.
Entaga, Etoffe qui ſert de monnoie.

F

Fuba, farine de millet.

G

Ganga, Prêtre.
Gnani, racine qui ſe mange.
Guaiavas, Fruit qui reſſemble à la poire.
Guria, l'action de manger.

I

Jaggas ou *Jaggis*, nom d'une Nation.
Imbale, Igname.
Impallanka, Animal qui a les cornes entrelaſſées.
Impanguazze, Vaches ſauvages.
Inkubu, Chévres.
Indonga-anpata, Poivre de Guinée.
Inzangu, Inſtrument d'agriculture.

K

Kabakkas, Mulâtre du Breſil.
Kakkhio, charge de fruit.
Kakazumbu, Sorcier *ou* Prêtre.
Kandova, Canot.
Kapaſſa, Vache ſauvage.
Kappaiva, Arbre qui produit le Baume de Capivi.
Kariabemba, le Diable.
Kaſchu, Fruit qui reſſemble à la pomme.
Kazakaza, groſſes Féves.
Kejilla, Loix impoſées aux Enfans.
Khikkeras, eſpece d'arbres.
Khigongo, bois purgatif.
Khilombo, Epreuve *ou* Serment.
Khinſu, Pot *ou* vaiſſeau.
Kiſekko, bois rafraîchiſſant.
Kako, Fruit du palmier.
Kokalokanji, le Chef d'une Aſſemblée dans un Feſtin.
Kolas, Fruit *ou* eſpece de Noix.
Kopras, Serpent venimeux.
Koribas, femelle du Perroquet.

L

Limbala, Patates.
Libonghi, Voyez *Bonghi*.

M

Mahokke, Plante qui reſſemble à l'Oranger.
Makakkos, Singes.
Makkutas, Nattes, qui paſſent pour monnoie.
Makonlontu, Chef d'une compagnie.
Mafukka, Gouverneur *ou* Receveur.
Malanga, Gourde *ou* Pompion.
Malongo, Plat de bois.
Mamao, Fruit ſemblable au Melon.
Manbuta ou *Manpuo*, Portugais.
Maneba, ſorte de Palmier.
Mampret, Cannes de ſucre.
Mandyoka, Maniock.
Mangas, eſpece d'arbre qu'on a nommée ailleurs *Mangle* ou *Peiſsunier*.
Mani, Seigneur *ou* Gouverneur.
Manimonku, Baptême.
Maſa, Eau.

Maſſamambala, grand Millet.
Maſſamambuta, Bled-d'Inde.
Mattari, Pierres.
Maye-Monola, Tabac.
Melaſſo, Vin de Palmier.
Migna-migna, Arbre dont l'écorce ſert d'antidote.
Mizangas, Corail.
Modello, Habillement.
Molekkes, Nom général des Négres.
Mondelli, Blancs.
Moringo, Flacon.
Muana, Fils *ou* Fille.
Mukkakamas, Servantes Négreſſes des Portugaiſes.
Muletto, Mulâtre.

N

Nkaſſa, eſpece d'arbre.
Nkakko, grande bête féroce.
Neubamzampuni, Muſcades ſauvages.
Nquamba, petit Tambour.
Niſeſi, Fruit, qui porte dans ſon centre la figure d'une croix.
Nſambi, Inſtrument de muſique.

O

Olukukko, Serment des Prêtres.

P

Pompero, Marchand d'Eſclaves.
Pompo, Place *ou* Marché.

Q

Quilombo, Marché.

S

Sagoris, petit Singe *ou* Sagouin.
Somakka, petit Vaiſſeau.
Sova, Seigneur d'un lieu.
Surſu, une Poule.

T

Tamba, Funérailles des Morts.
Toto, la Terre.
Tuberone, Poiſſon qui reſſemble au Requin.
Tubia, le Feu.

Z

Zabiambunko, Dieu.
Zimbo ou *Zimbi*, Coquilles qui tiennent lieu de monnoie.

La plûpart de ces mots ſont tirés de la Relation de Merolla & de celle de Carli.

§. II.

Gouvernement & Forces militaires du Royaume d'Angola.

Ancien état du Royaume d'Angola.

ON ne connoît point de tems où le Royaume d'Angola ait joui de l'indépendance. Ses Rois n'étoient anciennement que des Gouverneurs ou des Lieutenans du Roi de Congo, qui s'étoient acquis de l'autorité par l'étendue de leur adminiſtration. Enſuite, lorſqu'ils eurent embraſſé le Chriſtianiſme, ils uſurperent le pouvoir abſolu dans un Pays qu'ils gouvernoient au nom d'autrui; & joignant diverſes conquêtes au Royaume d'Angola, ils devinrent auſſi riches & preſqu'auſſi puiſſans que leur Maître. Cependant ils ont toujours conſervé une ombre de dépendance, ſous le nom d'un tribut (22) qu'ils ne payent qu'à leur gré. Du tems de Lopez, les deux Monarques vivoient en bonne intelligence, ſur-tout depuis que celui d'Angola s'étoit déterminé à faire une juſte ſatisfaction pour le maſſacre des Portugais à Kabazo (23).

(22) Linſchoten dit que le Roi d'Angola envoie des préſens au Roi de Congo, mais ſans être ſon Vaſſal.

(23) Relation de Pigafetta, p. 44.

ROYAUME D'ANGOLA.

Idées plus exactes sur l'origine des Rois d'Angola.

Mais Dapper s'attache plus exactement que Lopez à développer l'origine des Rois d'Angola, ou de Dongo. Il observe d'abord qu'ils ne rendent aucune soumission au Roi de Congo, quoiqu'anciennement le Pays fût divisé en plusieurs Seigneuries, dont les Sovas ou les Chefs étoient dans sa dépendance. Vers le milieu du seiziéme siécle, un de ces petits Princes, nommé *Angola*, déclara la guerre à tous les autres, avec l'assistance des Portugais, & les rendit successivement ses tributaires. Il fut le premier qui prit la Couronne avec le nom d'*Inku*, qui exprimoit la multitude de ses Peuples. En effet, Lopez assure que son pouvoir naissant n'étoit point inferieur à celui du Roi de Congo. Angola-Inku étant mort en 1560, Dambi-Angola son fils, ennemi mortel des Portugais, fut élû pour lui succeder. Il mourut après un regne de dix-huit ans; & le plus jeune de ses fils, nommé *Quilonge-Angola*, ou *Angolaire*, qui signifie Puissant-Seigneur, hérita de ses richesses & de sa Couronne.

Ce Prince renouvella l'ancienne alliance de son ayeul avec les Portugais. Mais dans la suite de son regne, sans avoir reçu le moindre sujet d'offense, il en fit massacrer trente ou quarante, que le Commerce avoit amenés dans sa Ville royale de Kabazo. Paul Diaz de Novais vengea sa Nation de cette insulte, en se saisissant de plusieurs Places dont les Portugais ont conservé la possession. Quilonge-Angola étant mort en 1640, sans héritiers mâles, laissa trois fils & un neveu. L'aînée de ses filles, nommée *Anna-Singa*, ou *Schinga* (24), quoiqu'élevée dans la Foi chrétienne, voulut recevoir la couronne avec les cérémonies du paganisme. Cette infidelité mit les Portugais dans le parti du neveu. Il s'établit sur le Trône par la force des armes, tandis qu'Anna-Singa, forcée de fuir avec un grand nombre de Nobles, ne cessa point de faire valoir ses prétentions & de considerer son cousin comme un usurpateur. Après avoir perdu trois batailles dans cette querelle, elle prit le parti de se retirer à cent-cinquante milles dans les terres, au-delà d'Embatta, où ses infortunes ne l'empêchant point de porter la guerre vers les déserts des Jaggas, elle étendit fort loin ses conquêtes. De-là étant revenue avec de nouvelles forces pour se vanger des Portugais, elle eut le malheur d'être entiérement défaite par le Major *Pavo Daronva*, & de voir tomber ses deux sœurs entre les mains de ses ennemis. L'une de ces deux Princesses, nommée *Donna-Maja*, rentra volontairement dans le sein de l'Eglise, & continua de mener une vie honorable parmi les Portugais.

Histoire de la Reine de Singa.

Une de ses sœurs est prise par les Portugais.

En 1646, Anna-Singa reparut à la tête de ses troupes. Elle répandit ses fureurs dans le Pays d'Oanda, où elle enleva la plûpart des Habitans pour l'esclavage. Ceux de Quisama, au Sud de la Riviere de Quanza, se racheterent en payant un tribut.

Incertitude sur la mort de la Reine de Singa.

Suivant l'ordre de tous ces évenemens, la Reine Singa, que d'autres nomment *Reine de Singa*, ne pouvoit être moins âgée que de soixante ans lorsque Dapper (25) écrivit le Recueil de ses Mémoires. On avoit répandu plusieurs fois le bruit de sa mort; mais, quelque jugement qu'on en dût porter, les Portugais, qui s'étoient rouvert quelques voies de Commerce dans ses Etats, ne purent éclaircir la verité par le témoignage même de ses Sujets. Les décrets, les ordres & les affaires du Gouvernement continuoient de passer sous

(24) Xinga, dans l'Original, mais la prononciation Portugaise de ce nom est Schinga.

(25) L'Ouvrage de Dapper fut publié en 1676.

ROYAUME D'ANGOLA.

ſon nom. Cependant cette incertitude ayant fini par d'autres évenemens, les Portugais éleverent ſur le Trône de Dongo ou d'Angola un autre Prince du même ſang, nommé *Angola-Sodeſie*, qui avoit toujours entretenu leur amitié par des préſens.

Caractere extraordiaire de cette Princeſſe.

Anna-Singa renfermoit dans ſon caractere pluſieurs de ces qualités brillantes qui forment le véritable héroïſme. Avec un jugement rare dans ſon ſexe, elle étoit ſi paſſionnée pour la gloire des armes, que n'ayant point eu d'autre exercice pendant toute ſa vie, elle n'avoit jamais paru qu'en habits d'homme; & ſi généreuſe, qu'après avoir fait grace à ſes ennemis, elle n'avoit jamais ſouffert qu'ils reçuſſent la moindre inſulte. Elle avoit accoutumé tous ſes Sujets à mener comme elle une vie errante, à la maniere des Jaggas.

Sacrifices qu'elle faiſoit au Diable.

Avant que de former une entrepriſe, elle conſultoit le Diable, par le ſacrifice de la plus belle fille qu'elle pût découvrir. Elle étoit vêtue, dans ces occaſions, de pluſieurs peaux de bêtes farouches, qui lui tomboient depuis les épaules juſqu'à terre. Elle portoit ſon épée ſuſpendue au col, une hache à ſa ceinture & l'arc entre ſes mains, ſautant à la mode du Pays avec autant de légereté que le plus agile des aſſiſtans, & faiſant retentir ſans interruption ſon *Engema*, c'eſt-à-dire, un Inſtrument compoſé de deux cloches de fer, qui lui ſervoit de tambour. Après s'être fatiguée de cet exercice, ſi ſes vûes la portoient à la guerre, elle prenoit une plume, qu'elle ſe paſſoit au travers du nez par une ouverture qu'elle y entretenoit conſtamment. Elle ſaiſiſſoit la victime, & lui coupant la tête de ſa propre main, elle avalloit un grand verre de ſon ſang. Les principaux Chefs de ſes troupes imitoient ſon exemple. Cette affreuſe cérémonie s'exécutoit avec un bruit épouvantable de cris & d'inſtrumens. Ce que la Reine avoit de plus précieux, après ſon Idole, étoit les os du Roi ſon pere. Elle les tenoit renfermés dans une caiſſe d'argent, qu'elle avoit achetée des Portugais (26).

Combien elle avoit d'amans. Uſage qu'elle en faiſoit.

Au lieu de mari, elle entretenoit cinquante ou ſoixante jeunes hommes, auxquels il étoit permis d'avoir d'autres femmes, mais à condition de tuer eux-mêmes les enfans qui leur naîtroient d'elles. En 1648, on apprit par le témoignage d'un Capitaine nommé *Fuller*, Commandant d'une Compagnie de ſoixante hommes que les Directeurs de Hollande avoient envoyés au ſecours de la Reine dans ſes guerres contre les Portugais, qu'un de ſes amans avoit eu cent-treize femmes, dont il n'avoit laiſſé aucun enfant, parce que, ſuivant la loi barbare qui lui étoit impoſée, il les avoit tous égorgés de ſa propre main. Comme la Reine étoit toujours en habits d'homme, elle affectoit de prendre un nom du même ſexe; & par un autre caprice, elle faiſoit vêtir tous ſes amans en femmes & leur en faiſoit porter auſſi les noms. Elle prenoit plaiſir à répeter qu'elle étoit homme & que ſes maris étoient ſes femmes. On n'auroit oſé s'expliquer autrement, ſous peine de perdre la tête. C'étoit pour ſoutenir cette ridicule opinion, qu'elle leur permettoit toutes ſortes de familiarités avec d'autres femmes (27).

Dapper fait obſerver que les Rois d'Angola entretiennent, comme ceux de Congo, un grand nombre de paons, & que ce privilege eſt réſervé à la famille royale. Leur vénération va ſi loin pour ces animaux, qu'un de leurs Su-

(26) Dapper dans Ogilby, p. 565. & ſuiv.

(27) *Ibidem.*

ROYAUME D'ANGOLA.

jets qui auroit la hardieſſe d'en prendre une ſeule plume, n'éviteroit pas la mort ou l'eſclavage.

Gouvernement des Négres.

Les Provinces d'Angola ſont gouvernées, ſous l'autorité du Roi, par les principaux Seigneurs de ſa Cour; & chaque Canton par un Chef inférieur, qui porte le nom de Sova. Chaque Sova préſide à l'Aſſemblée d'un certain nombre de Makottes ou de Conſeillers, qui ont part à toutes ſes délibérations dans les affaires de quelqu'importance, mais qui n'approchent de lui qu'à genoux en battant des mains. Il mene d'ailleurs une vie privée, dans quelque Village environné de haies épaiſſes, où l'on ménage quelques ouvertures fort étroites pour ſervir d'entrée (28).

On ne connoît dans le Royaume d'Angola qu'une ſorte de punition pour les crimes; c'eſt l'eſclavage, au profit du Sova. Mais après ce châtiment même, un coupable ſe vange quelquefois de ſon adverſaire par le poiſon. Les formes de la Juſtice ſe réduiſent à la dépoſition de l'accuſateur, qui eſt immédiatement ſuivie de la ſentence du Sova (29).

Gouvernement des Portugais d'Angola.

Le Gouvernement de Loanda, & des autres parties du Royaume qui reconnoiſſent l'autorité des Portugais, eſt entre les mains d'un Gouverneur; de deux *Bradores*, qui ſont ſes Conſeillers; d'un *Bridor*, qui eſt le Chef de la Juſtice criminelle, & de deux Juges nommés *Jenſes*, avec un Sécretaire. Les Gouverneurs Négres ou les Sovas des Cantons que les Portugais ont ſoumis par les armes, leur payent un tribut annuel d'Eſclaves, & leur rendent d'autres ſervices à titre de vaſſaux. Ce tribut eſt affermé par le Gouverneur Portugais à divers Particuliers de ſa Nation, qui, portant leurs exactions beaucoup plus loin, s'attirent une haine mortelle des Négres. Outre le tribut & les ſervices militaires, chaque Sova eſt obligé (30) de fournir aux Portugais, dans leurs voyages, des porteurs pour leurs hamacks & leurs autres voitures.

Revenus du Roi de Portugal dans ce Royaume.

Le Roi de Portugal tire du Royaume d'Angola un revenu conſidérable, ſoit du tribut annuel des Sovas, ſoit des droits qu'il impoſe ſur la vente des marchandiſes & des Eſclaves. Ces droits, joint à ceux du tranſport dans les Colonies de l'Amérique, s'afferment dans Liſbonne à quelque Négociant de la Nation, qui tient ſon Comptoir à Loanda, ſous le titre de *Contractador*, & qui, ſervant de Conſul, juge en dernier reſſort toutes les difficultés qui regardent le Commerce & les échanges. Sa Cour de Juſtice eſt compoſée d'un Sécretaire, de deux Notaires & de deux Huiſſiers.

Forces du Roi d'Angola.

Les révolutions du Royaume d'Angola n'ont point empêché qu'il ne ſoit demeuré fort puiſſant. Lopez obſerve que depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme dans le Royaume de Congo, le nombre des Habitans y eſt beaucoup diminué; au lieu que l'ancien uſage de la polygamie, qui ſubſiſte toujours dans le Royaume d'Angola, le rend plus peuplé qu'on ne peut ſe l'imaginer. Le même Auteur ajoute que ſuivant l'uſage du Pays, qui oblige tous les Sujets de ſuivre le Monarque à la guerre (31), il peut mettre en campagne un million d'hommes. Dapper confirme ce nombre; mais il ajoute que dans une occaſion preſſante, le Roi peut lever promptement cent mille volontaires; puiſſance redoutable, ſi la conduite & le courage répondoient au nombre. On reconnut aſſez que ces deux qualités leur manquent, en 1584, lorſque cinq

(28) *Ibid.* p. 563.
(29) *Ibid.* p. 561.
(30) *Ibid.* p. 568. & 569.
(31) Dans la Relation de Pigafetta, p. 55.

cens Portugais, assistés d'un petit nombre de Mosicong défirent une armée de douze cens mille Angoliens. L'année suivante, deux cens Portugais & dix mille Négres en battirent six cens mille (32). Cependant Lopez vante leur habileté & leur discipline. Il cite plusieurs exemples de leurs batailles contre les Portugais, où, les attaquant pendant la nuit, & dans les tems humides, pour diminuer le péril des armes à feu, ils se divisoient même en pelotons, dans la vûe de les haraſſer par quantité d'attaques & d'escarmouches (33). ROYAUME D'ANGOLA.

Malgré cet éloge, il est certain, par le témoignage de tous les Voyageurs, que la maniere de combattre est à peu près la même parmi les Négres de Congo & d'Angola. Ils combattent à pied. Ils divisent leurs armées en plusieurs troupes. Ils se forment suivant le terrain qu'ils occupent, enseignes & bannieres déployées. Leurs mouvemens sont reglés par le Capitaine général, qui, se plaçant au centre de son armée, donne ses ordres par le son des Instrumens, comme on les donne en Europe par le son du tambour. Maniere de combattre.

Les Négres d'Angola ont trois sortes de musique martiale : la premiere est composée de grandes creſselles, attachées à des caisses de bois, qui ne sont qu'un tronc d'arbre creusé & couvert de cuir. Ils frapent dessus avec de petites baguettes d'ivoire. La seconde sorte a la forme d'un cône, ou d'une cloche renversée. Elle est composée de plaques de fer fort minces. On frape dessus avec des baguettes de bois, & souvent on a soin de les fendre pour rendre le son plus dur & plus militaire. Les Instrumens de la troisiéme espece sont des dents d'éléphant creusées, dans lesquelles on souffle par une embouchure transversale, comme celle du fifre. Le son n'en est guéres moins belliqueux que celui de la trompette (34). Instrumens de musique militaire.

Ces Instrumens sont de grandeur inégale. Les plus grands sont ceux du Général, qui s'en sert pour communiquer ses ordres par divers sons ; & les Officiers inferieurs, qui en ont de plus petits, répondent par les mêmes notes, pour lui faire entendre qu'ils comprennent ses intentions. On se sert des mêmes Instrumens dans l'action. Les Chefs, ou les plus braves Soldats, marchent à la tête, avec cette espece de tocsins ; jouent, danſent, encouragent leurs compagnons, & leur font connoître, par la différence des sons, quel est la grandeur du danger & quelle sorte d'armes ils ont à redouter. Leur usage singulier.

Dans leurs marches, les Commandans portent de grands bonnets quarrés, garnis de plumes d'autruche & de paon, pour rendre leur figure plus pompeuse & plus terrible. La partie superieure de leur corps est nue, à l'exception de quelques chaînes de fer, dont ils se couvrent les épaules. Depuis la ceinture jusqu'en bas, ils ont une sorte de hautes-chausses de toile, qui sont couvertes d'étoffe & qui leur tombent jusqu'aux talons ; mais ils les retrouſſent vers la ceinture & les y tiennent attachées. A leur ceinture, qui est ordinairement fort bien travaillée, ils suspendent des sonnettes, dont le bruit les anime au combat. Ils ont aux jambes des bottines à la Portugaise. Leurs armes sont l'arc & les fléches, l'épée, la dague & la targette. L'épée & la targette se portent ensemble. Ceux qui sont armés d'un arc y joignent la dague, mais ne portent point de targette. Le commun des Soldats est nud de la tête jusqu'aux reins, & n'a pour armes que l'arc & les fléches, avec une hache à la Habillement des Generaux.

Armes du commun des Soldats.

(32) Dapper, dans Ogilby, p. 563.
(33) Relation de Pigafetta, p. 53.
(34) *Ibid.* p. 47. & suiv.

ROYAUME D'ANGOLA.

ceinture. La longueur des arcs eſt de trois pieds. Les cordes ſont d'écorce d'arbre ; les fléches, de la même longueur que les arcs ; mais moins groſſes que le doigt. Elles ſont armées de fer par la pointe, & garnies de plumes à l'autre bout. Chaque Soldat en porte ſix ou ſept dans la main de l'arc, ſans le ſecours du carquois (35). Dapper leur donne de grandes épées, qu'ils achetent des Portugais ; des fuſils, des piſtolets, & des targettes d'écorce d'arbre couvertes de peau de bufle (36). Mais on conçoit qu'il ne parle point de la multitude.

Ordre des batailles.

Dans les batailles, ceux qui ſont armés d'arcs & de dagues marchent vers l'Ennemi avant le corps de l'armée, & le défient au combat par des reproches & des injures, en faiſant des ſauts continuels pour ſe garantir des fléches. Ils ſont ſoutenus par la plus brave jeuneſſe. Lorſque cette petite guerre a duré aſſez long-tems, le Général les rappelle par le ſon des Inſtrumens qu'on a décrits, & d'autres guerriers leur ſuccedent. Ces eſcarmouches continuent ſans interruption juſqu'à l'engagement général (37).

Autres uſages militaires.

Ils ne reconnoiſſent d'ordre & de diſcipline, ni dans l'attaque, ni dans la retraite. Les deux armées s'avancent au bruit des tambours & des autres Inſtrumens. Chacun tire ſes fléches, & ne penſe enſuite qu'à ſauter d'une place à l'autre pour éviter celles de l'Ennemi. Les plus hardis voltigent à la tête des bataillons, & le bruit de leurs ſonnettes encourage les autres. L'action ſe paſſe ainſi en différentes décharges, qui recommencent ſucceſſivement, ſuivant l'ordre du Général, juſqu'à ce que le nombre des morts ou la frayeur de l'un des deux Partis décide de la victoire (38). Le Roi ne ſe trouve jamais dans une bataille. Si le Général périt, toute ſon armée prend la fuite & rien n'eſt capable de rallier les fuyards. Toutes leurs forces conſiſtent en infanterie. Les Commandans ſont portés ſur les épaules de leurs Eſclaves. Ils n'ont pas d'autres voitures pour les alimens, quoique les armées ſoient ſi nombreuſes qu'il ne reſte pas dans les Villes un homme capable de porter les armes (39). Auſſi manquent-ils ſouvent de proviſions. Après avoir conquis une Province, ils ſont ordinairement forcés de ſe retirer faute de vivres. Cependant Lopez aſſure qu'ils commençoient à ſentir les avantages d'une meilleure méthode, & qu'ils ſe formoient par degrés ſur l'exemple des Portugais (40).

CHAPITRE VII.

Religion de Congo, d'Angola & de Benguela.

Mélange de Chriſtianiſme & d'Idolatrie.

QUOIQUE la Foi chrétienne ait fait quelques progrès dans ces trois Contrées, la plus grande partie des Habitans obſerve encore l'ancienne Religion, qui conſiſte dans le culte des Mokiſſos. Ces Idoles ſont ordinairement placées au centre de leurs Villes. La plûpart ſont de bois, ſous la forme d'une chévre, avec une tête d'écaille de tortue, les jambes & les pieds de quelque

(35) Pigafetta, p. 49. & ſuiv.
(36) Dapper, dans Ogilby, p. 537.
(37) Pigafetta, p. 50. & ſuiv.
(38) Dapper, *ubi ſup.* p. 537.
(39) Pigafetta, p. 53.
(40) Pigafetta & Ogilby, *ubi ſup.*

animal

ROYAUME D'ANGOLA.

animal & de petits os d'éléphant. Elles portent le nom général de *Gongampemba*. L'opinion de leurs adorateurs eſt qu'elles ſervent d'organe aux Mokiſſos pour s'exprimer. Leurs Prêtres ſe nomment *Gangas*, comme à Congo.

Le principal culte des Mokiſſos d'Angola conſiſte dans une danſe nommée *Quimbrara*, pendant laquelle les Habitans prétendent que le Mokiſſo entre dans le corps d'un de ſes plus fidéles adorateurs, pour répondre aux queſtions qu'on lui propoſe ſur le paſſé & le futur. Les Jéſuites Portugais ont converti un grand nombre de ces Idolâtres. L'année 1584 fut célebre par une infinité de baptêmes, & l'on comptoit, en 1590, plus de vingt mille familles ſoumiſes au Chriſtianiſme. Mais on ne lit point dans les dernieres Relations des Miſſionnaires, que le nombre ſoit aujourd'hui ſi conſiderable.

Converſions célebres en 1584.

Tous les Sovas chrétiens ont un Chapellain dans leur Banza ou leur Village, pour baptiſer les enfans & célebrer les Saints Myſteres. Mais entre ceux qui font profeſſion du Chriſtianiſme, il s'en trouve un grand nombre qui demeurent ſécrettement attachés à l'idolatrie (41).

L'uſage de défendre certains mêts, ou certaines liqueurs, ne regne pas moins dans les Royaumes de Congo & d'Angola que dans celui de Loango. On peut dire auſſi que le fond de l'idolatrie y eſt le même, & que la différence ne conſiſte que dans un petit nombre de cérémonies. A Loango, ſuivant Battel, on donne le nom de *Kin* à tous les mêts défendus. Dans les Pays d'Angola & de Congo, on les nomme *Kejilla*; mais le ſcrupule des Habitans a la même force pour leur faire obſerver ces abſtinences, & leur reſpect pour les Mokiſſos va juſqu'à leur perſuader que la moindre infidelité ſeroit punie de mort (42). Battel vit mourir pluſieurs Négres de ce religieux excès de frayeur; & ſouvent il prenoit plaiſir à les jetter dans l'inquiétude, en les aſſurant qu'il leur avoit fait manger leur Kin ou leur Kejilla. Dans le Royaume d'Angola, comme à Loango, l'uſage eſt de mettre dans les champs enſemencés un panier rempli de cornes de chévres, de plumes de perroquets & d'autres bagatelles, qui paſſe pour le Mokiſſo protecteur des fruits de la moiſſon. Un voyageur fatigué de ſon fardeau, qui le laiſſe ſur le grand-chemin avec un nœud d'herbes entrelaſſées, pour faire connoître qu'il le met ſous la protection de ſon Mokiſſo (43), peut s'aſſurer que perſonne n'aura la hardieſſe d'y toucher.

Reſſemblance du Paganiſme à Loango, Congo & Angola.

Les Gangas ou les Prêtres, nommés *Singhillis* (44), c'eſt-à-dire, *Dieux de la Terre*, ont un Superieur ou un Souverain Pontife, qui porte le titre de *Ganga-Kitorna*, & qui paſſe pour le premier Dieu de cette eſpece. C'eſt à lui qu'on attribue toutes les productions terreſtres, telles que les fruits & les grains. On lui en offre les prémices, comme un juſte hommage; & lui-même ſe vante de n'être pas ſujet à la mort. Pour confirmer les Négres dans cette ridicule opinion, lorſqu'il ſe ſent près de ſa fin par la foibleſſe de l'âge ou par la maladie, il appelle un de ſes diſciples pour lui communiquer le pouvoir qu'il a de produire les biens de la terre. Enſuite il lui ordonne publiquement de l'étrangler avec une corde ou de le tuer d'un coup de maſſue. Cette exécution ſe fait ſur le champ, à la vûe d'une nombreuſe aſſemblée. Si l'office de Grand-Pontife n'étoit pas rempli continuellement, les Habitans ſont perſuadés que la terre deviendroit ſtérile & que le genre humain touche-

Prêtres nommés Dieux de la Terre.

Perpétuité de cet Office.

(41) Dapper, dans Ogilby, p. 568. & ſuiv.
(42) Voyez ci-deſſus l'article de Congo.
(43) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 770.
(44) Ou *Chinghilli*.

ROYAUME D'ANGOLA.

roit bien-tôt à sa ruine. Les Gangas inferieurs finissent ordinairement leur vie par une mort violente, & la plûpart volontairement (45).

Haine mortelle des Missionnaires & des Sorciers.

Comme tous les Gangas prétendent à la divination, nos Missionnaires leur ont donné le nom de Sorciers, & les persécutent sans cesse dans tous les lieux où ils ont quelque pouvoir. D'un autre côté, les Prêtres idolâtres portent une haine mortelle à ceux de l'Eglise Romaine, soit par le ressentiment des injures qu'ils en reçoivent, soit par zéle pour le rétablissement du Paganisme. Le plus ardent de leurs ennemis est Merolla, qui ne les appelle jamais que Singhillis ou Sorciers, comme si ces deux mots étoient sinonimes, ou comme si les Gangas & les Singhillis formoient deux Ordres différens. C'est de lui qu'on va tirer quelques traits, où l'on découvre également la superstition brutale des Gangas & la simplicité de l'Auteur (46).

Exemples tirés de Merolla.

Il assure que la pratique des sortileges est en horreur aux Habitans, & que la plûpart de ceux qui les emploient sont de la plus basse lie du peuple (47). Ces imposteurs, dit-il, ont inventé diverses cérémonies pour amuser leurs dupes. En traversant le Royaume d'Angoy, dans un voyage qu'il faisoit à Congo, le hazard le fit descendre dans un lieu où quantité de Négres invoquoient actuellement les Mokissos. C'étoit une hute fort pauvre, bâtie sur une petite éminence. D'un côté pendoient deux tabliers, d'une saleté & d'une puanteur insupportable. Le milieu de la hute étoit traversé par un petit mur de terre, de la hauteur de deux pieds, derriere lequel un Sorcier prononçoit ses oracles. Il avoit sur la tête une touffe de plumes entrelassées, & dans les mains deux couteaux nuds. Après avoir contemplé cet appareil, Merolla voulut entrer dans le Temple ; mais il apperçut tout-d'un-coup devant lui un grand feu, sans nous apprendre comment il s'y étoit allumé. Il ajoute seulement qu'il en sortoit une si affreuse odeur, que tous ses sens en furent tout-d'un-coup saisis. Cependant il étoit résolu d'avancer, en s'armant du signe de la croix & se recommandant à la protection du Ciel ; mais le murmure des Négres, qui s'approcherent de lui & qui commencerent à se plaindre hautement de son audace, lui fit craindre les dernieres violences & le força de se retirer.

Impostures des Singhillis.

Les Singhillis ou les Sorciers, continue le même Auteur, s'attribuent le pouvoir d'attirer ou de suspendre la pluie ; mais lorsque l'effet ne répond point à leurs promesses, ils en rejettent la faute sur d'autres causes. Les Missionnaires de Sogno avoient bâti dans leur Couvent un appartement au second étage, pour servir de garde-meuble à quelques ornemens de leur Eglise. La saison des pluies ayant manqué dans la même année, les Singhillis s'en prirent à ce nouveau bâtiment, qui étoit contraire aux usages du Pays. Aussi-tôt le Peuple crédule se rendit en foule au Couvent pour l'abattre. Un Missionnaire demanda la cause de cet emportement. On lui répondit que si le nouvel édifice n'étoit point abbattu, il ne falloit plus esperer de pluie pour les terres de la Nation. Le Missionnaire ayant reproché leur aveuglement à cette multitude d'insensés, les assura que s'ils vouloient faire une procession à Notre-Dame de Punda, ils obtiendroient du Ciel le secours dont ils avoient be-

(45) Merolla, p. 619. & suiv.
(46) *Ibidem.*
(47) Il dit, (p. 617.) que le nom de Singhilli ou de Dieu de la Terre convient proprement aux Sorciers ; d'où l'on peut conclure qu'il y a des Sorciers qui ne sont pas Prêtres.

ſoin. Cette proceſſion fut entrepriſe ſur ſa parole, & produiſit l'effet qu'il avoit garanti. Il ajoute que depuis le même tems les Négres ont eu recours à la même pratique; & que ſortant de leur Ville avec un tems fort ſec & fort ſerain, ils y rentrent bien mouillés. ROYAUME D'ANGOLA.

Tandis que l'Auteur traverſoit le Royaume d'Angola, les Singhillis attribuerent le retardement des pluies, qui arrivent ordinairement au mois de Mars, à un Maffuka des plus puiſſans de la Côte, dont le fils paſſoit déja pour l'héritier préſomptif de la Couronne. La fureur du Peuple mit le Maffuka dans la néceſſité de ſe purger par l'épreuve du bolungo, qui lui réuſſit plus heureuſement que ſes amis ne s'y étoient attendus.

Epreuves du Royaume d'Angola.

L'Auteur obſerve, à cette occaſion, que les Négres d'Angola ont une autre épreuve, qu'ils appellent *Orionſio*. Leur méthode, pour l'adminiſtrer, eſt de mettre du poiſon dans un fruit nommé *Nicheſi*, & de faire mâcher cette compoſition à l'accuſé. Il n'en a pas plûtôt gouté, que ſa langue & ſa gorge s'enflant avec une ardeur exceſſive, il meurt infailliblement, ſi le Sorcier ne ſe hâte de lui faire avaller ſon antidote. Ceux qui échapent à cette dangereuſe opération, conſervent ordinairement des douleurs très-aigues pendant pluſieurs jours. Mérolla parle d'une troiſiéme épreuve nommée *Olukhenko*, qui conſiſte à lier tous les membres de l'accuſé, en les ſerrant avec plus ou moins de force, pour lui arracher l'aveu de ſon crime (48).

Serment ſur la Bible.

Le Pere François de Pavie, Miſſionnaire Capucin, ayant entrepris d'ouvrir les yeux aux Négres ſur l'impoſture de leurs Gangas dans toutes ces épreuves, propoſa un jour à deux fameux Sorciers, tous deux Conſeillers de la Reine de Singa, de faire leur ſerment ſur la Bible. Ils ne s'y déterminerent pas aiſément; mais après quelque délibération, s'étant imaginés, dit l'Auteur, qu'il ne pouvoit leur en arriver aucun mal, ils firent tous deux un faux ſerment. Qu'en arriva-t-il? Le premier tomba mort ſur le champ: l'autre perdit la connoiſſance & mourut ſix heures après (49).

Les Sorciers cedent quelquefois aux Capucins.

Quelquefois ces impoſteurs ſont réduits à confeſſer leur ignorance, & ſoumettent leurs lumiéres à celles des Capucins. Les Habitans d'un Port d'Angola, où l'Auteur avoit relâché, apprenant quelle étoit ſa profeſſion & qu'il condamnoit les pratiques des Singhillis, commencerent à murmurer de ſon arrivée. Mais les Sorciers, pour confirmer le zéle & la foi de leurs défenſeurs, affecterent de mépriſer le Miſſionnaire, & déclarerent que les Mokiſſos irrités de ſa préſence n'accorderoient point de pluie pendant toute la ſaiſon. Cependant, à peine ſe fût-il diſpoſé à célébrer la Meſſe en faveur de quelques fidéles Chrétiens, que les nuées s'obſcurcirent & verſerent une pluie ſi abondante, que les Sorciers mêmes ſe virent forcés, dit-il, d'avouer que leurs lumiéres n'étoient pas infaillibles.

Sorcier Négre confondu.

Un Compagnon de l'Auteur, nommé *Joſeph*, étant à viſiter la Miſſion de Sogno, arriva dans un campagne ouverte, lorſque l'épaiſſeur des nuées ſembloit promettre une fort groſſe pluie. Il y apperçut un Sorcier, ſeul & comme immobile, qui, après avoir prononcé quelques paroles, lança une fléche dans l'air avec un air d'indignation. Le Miſſionnaire lui dit d'un ton railleur qu'il doutoit que ſon art infernal fût capable d'arrêter la pluie. En effet, elle com-

(48) Voyage de Merolla, p. 617. & ſuiv.

(49) On n'a pas ſupprimé ces détails, parce qu'ils ſervent à faire connoître le génie de la Nation.

ROYAUME D'ANGOLA.

mença preſqu'auſſi-tôt à tomber en abondance. Le Sorcier parut ſurpris ; mais loin de reconnoître ſon erreur, il s'excuſa ſur quelqu'obſtacle qu'il n'avoit pas prévû, de la part d'un Sorcier plus puiſſant & plus expérimenté dans le même art. Cette obſtination irrita les Négres chrétiens qui accompagnoient le Miſſionnaire. Ils ſe ſaiſirent du Singhilli & lui firent ſubir, dit l'Auteur, le châtiment qu'il méritoit.

Autre confuſion des Sorciers.

Enfin le Ciel permet quelquefois que les Sorciers Négres ſoient confondus par des effets admirables de ſa Providence. Dans un Pays voiſin de la Riviere de Quanza, qu'il faut traverſer pour ſe rendre à Singa, un certain Seigneur Négre prétendant à la réputation de Singhilli, donna ordre à ſes vaſſaux de s'adreſſer à lui lorſqu'ils croiroient la pluie néceſſaire à leurs moiſſons. Cet orgueil cauſa tant d'indignation aux Miſſionnaires, qu'après avoir fait des efforts inutiles pour faire arrêter un impoſteur que ſa qualité mettoit à couvert de leurs pourſuites, ils ne conſulterent plus que l'ardeur de leur foi ; & par un mouvement que l'Auteur appelle une véritable inſpiration du Ciel, ils déclarerent aux Négres que s'ils n'abandonnoient pas leurs miſérables opinions, ils n'obtiendroient jamais de pluie. En effet, ajoute l'Auteur, depuis plus de dix-ſept ans que ce fait eſt arrivé, on n'a pas vû tomber une goute de pluie dans ce canton (50).

Médecins & Chirurgiens d'Angola.

Les Sorciers exercent auſſi la médecine & la chirurgie dans le Royaume d'Angola. Leurs remedes ſont des Simples ; mais ils perſuadent au Peuple que leur vertu vient des Mokiſſos. Si la force de la maladie l'emporte ſur les preſtiges, ils prétendent qu'un certain oiſeau de mauvais augure a volé ſur la tête du Malade & troublé le cours de l'opération. Leurs enchantemens ſe font toujours pendant la nuit. La premiere loi qu'ils impoſent à ceux qui les conſultent, eſt de ne faire appeller aucun Miſſionnaire. Ils proteſtent que la préſence d'un Prêtre chrétien eſt capable d'affoiblir la vertu de leurs remedes & de cauſer la mort aux malades. Ceux qui meurent entre leurs mains ont toujours manqué à quelque formalité néceſſaire, ou périſſent par d'autres cauſes, qui engagent les parens à faire beaucoup de recherches pour découvrir le meurtrier ; car, ici comme à Loango, tout le monde eſt perſuadé qu'on ne meurt jamais d'une mort naturelle (51).

Zéle des Miſſionnaires contre les Sorciers.

Au reſte il ne paroît pas ſurprenant que les Gangas, les Singhillis ou les Sorciers déteſtent les Miſſionnaires, lorſqu'on apprend des Miſſionnaires mêmes qu'ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie. Merolla déclare qu'il s'en faiſoit honneur. Il raconte qu'à ſon arrivée dans la Miſſion il trouva, près d'une Ville nommée *Fubi*, des Sorciers qui exerçoient leurs ſortiléges. Il ne douta point que la Providence ne l'eût conduit elle-même dans ce lieu, parce qu'il eut pour guide un gros oiſeau blanc dont il ne connoiſſoit pas l'eſpece, & que la curioſité de l'obſerver de plus près fut le ſeul motif qui le fit entrer dans un bois fort épais. Après y avoir fait quelques pas, il apperçut un amas de terre, de la forme d'un tombeau, avec un grand nombre de calebaſſes au ſommet & aux deux extrêmités. Les Négres de ſa ſuite lui ayant expliqué ce ſpectacle, il envoya ordre au Mani voiſin de le venir joindre, & lui demanda la raiſon de ce qui ſe paſſoit dans un lieu de ſa dépendance. Ce

(50) Voyage de Merolla, p. 618. & ſuiv. (51) *Ibidem.*

timide Sova répondit en tremblant, qu'il l'ignoroit. » Vous vous en infor- » merez donc, lui dit Merolla, & vous ferez promptement arrêter tous vos » Sorciers. Le Mani s'y engagea. Dès la nuit ſuivante, Merolla revint au même lieu, dans l'eſperance d'y ſurprendre les Miniſtres infernaux; mais à la premiere nouvelle du péril qui les menaçoit, ils n'avoient pas manqué de ſe mettre à couvert par la fuite. Alors Merolla renouvellant ſes menaces au Chef du Canton, y joignit l'ordre de raſer l'amas de terre dans l'eſpace de dix jours. Le terme ſe paſſa ſans aucune marque d'obéiſſance. Une révolte ſi formelle contre l'autorité de l'Egliſe, obligea les Miſſionnaires de citer le Sova devant le Comte de Sogno. L'aſſemblée ſe tint dans leur Couvent. Là, ſous les yeux du Comte, le Sova fut condamné à ſe donner la diſcipline au milieu de l'Egliſe, pendant la célébration des Saints Myſteres, & menacé par Merolla d'un châtiment beaucoup plus rigoureux (52) ſi le bois & l'amas de terre n'étoient pas raſés pour un autre terme.

ROYAUME D'ANGOLA.

Conduite de Merolla dans pluſieurs occaſions.

Tandis que l'Auteur étoit à Bengo, un de ſes Compagnons, nommé *François de Monte-Leone*, s'étant ſaiſi d'un Sorcier, l'envoya au Gouverneur, qui, ſur la conviction de ſon crime, ne fit pas difficulté de le condamner à mort. *Monte-Leone* ſe chargea lui-même de lui inſpirer quelques idées de religion; mais au lieu de ſe reconnoître coupable, ce Malheureux s'obſtinoit à ſe juſtifier. » Pourquoi ceſſerois-je de me défendre, lui diſoit-il, lorſque je n'ai » rien à me reprocher? Mon occupation a toujours été de faire du bien à mes » pareils, & jamais je ne leur ai fait de mal. Lorſque les Habitans de mon » Pays ont enſemencé leurs terres & qu'ils ont beſoin de pluie, ſi j'en fais » tomber des nuées, eſt-ce un crime? Si j'ai converſé avec les lions, les ti- » gres & d'autres bêtes féroces; ſi je leur ai parlé & ſi elles m'ont répondu, » quel mal y trouvez-vous? Si, dans les occaſions où l'on ne trouve point de » Canots ſur la riviere, un pur mouvement de compaſſion m'a fait appeller » des crocodiles pour aider quelqu'un au paſſage, quel crime ai-je donc com- » mis? Il continua pendant quelques jours de répondre avec la même fermeté: mais il fit enfin l'aveu que le Miſſionnaire deſiroit; & par conſidération pour l'Egliſe, qui étoit ſa Partie (53), la Sentence de mort fut changée pour l'eſclavage. Le même Auteur nous apprend que pendant ſon ſéjour dans le Pays, un Chef des Sorciers fut précipité dans la mer, un autre dans la riviére, une mere & ſon fils furent punis de mort, & quantité d'autres par le baniſſement (54).

Apologie qu'en Sorcier fait de ſa profeſſion.

Cependant cette rigueur ne s'exerce que dans les lieux où les Portugais jouiſſent du pouvoir abſolu. A Sogno, par exemple, les loix ſont beaucoup moins ſéveres. Un Sorcier de naiſſance libre n'eſt condamné, pour la premiere offenſe, qu'à l'exécution de quelque pénitence eccléſiaſtique. Pour la ſeconde, il paye la valeur d'un Eſclave. Mais la troiſiéme fois il eſt vendu lui-même pour l'eſclavage. Si le coupable eſt un Eſclave, il eſt vendu dès la premiere fois aux Blancs; punition plus cruelle que la mort même, pour les Négres du Pays. Le prix de ces ventes ſe paye en argent ou en étoffe. L'argent eſt diſtribué aux pauvres, & l'étoffe ſert à les enſevelir. Les Miſſionnaires, dans la crainte qu'on ne les ſoupçonne de quelque motif d'interêt, ne ſe mêlent

Cette rigueur n'eſt exercée que ſous le Gouvernement des Portugais.

(52) Voyage de Merolla, p. 617.
(53) *Ibid.* p. 615.
(54) *Ibid.* p. 619.

ROYAUME D'ANGOLA.

ni des amendes, ni du prix des ventes. C'eſt un Officier du Comte qui eſt chargé de cette partie de l'adminiſtration Eccléſiaſtique.

Obſervation ſur la ſimplicité de l'Auteur.

On n'a pas voulu donner d'autre nom que celui de ſimplicité à quelques traits de ces Relations eccléſiaſtiques ; d'autant plus qu'en ſervant d'excuſe à la conduite des Miſſionnaires, cette raiſon ſert auſſi de preuve à leur bonne foi dans tous les récits qui appartiennent au principal objet de ce Recueil. Suivant cette idée, on ne ſera pas fâché que nous finiſſions cet article par un autre trait de Merolla, qui eſt capable ſeul de confirmer l'opinion qu'on a dû prendre de ſa ſimplicité.

Exemple qui la prouve encore mieux.

Il raconte qu'après la mort du dernier Roi de Congo, deux Seigneurs du Royaume aſpirerent à lui ſucceder, & s'efforcerent tous deux de mettre dans leurs interêts le Comte de Sogno, un des plus puiſſans Electeurs. L'un des deux, qui ſe nommoit *Simantamba*, fit préſent au Comte de pluſieurs Eſclaves ; mais comme ils avoient été enlevés par des voies violentes, les Miſſionnaires de Sogno l'engagerent à les refuſer. Quelque tems après, le même Simantamba, pour ſe lier plus étroitement avec ce Prince, lui fit demander ſa ſœur en mariage. Non-ſeulement elle lui fut accordée ; mais le Comte lui envoya la Couronne de Congo, qui ſe trouvoit alors entre ſes mains, avec un trône de velours & d'autres joyaux d'un grand prix, ſous l'eſcorte d'une troupe de Négres bien armés. Simantamba ſe mit en chemin, ſur cet avis, & fit une marche de pluſieurs journées pour recevoir ſon épouſe. Mais apprenant qu'il étoit menacé de rencontrer ſon rival, il prit le parti de ſe retrancher dans un bois. Les Négres de Sogno y arriverent peu de jours après, & ſe préſenterent avec un grand bruit de muſique & de danſes. Quelques ſages amis de Simantamba, ſurpris de les voir en ſi grand nombre, lui conſeillerent de ne pas leur accorder légerement l'entrée du bois ; mais un excès de confiance lui fit rejetter cet avis. Sa crédulité lui couta cher. Les gens du Comte ne furent pas plûtôt entrés dans ſa retraite qu'ils le tuerent à coups de piſtolets, avec la plus grande partie de ſa ſuite.

Cette trahiſon excita ſon frere à la vengeance. Ayant raſſemblé des troupes nombreuſes, il commença par ſe rendre maître du Comté de Kiovankianza, qui appartenoit au Comte de Sogno. Merolla, qui ſe trouvoit alors dans cette Cour, fut témoin des préparatifs du Comte & de ſon départ à la tête d'une groſſe armée. Mais, après un ſi beau prélude, qui s'attendroit ici à la concluſion qu'on va lire ? Le Comte marcha droit à la principale Ville de ſon ennemi. La crainte de ſon approche l'ayant rendue déſerte, ſes ſoldats ne penſerent qu'au pillage, & commencerent par égorger tous les animaux qu'ils rencontrerent, pour raſſaſier leur faim. Entre pluſieurs cocqs, ils en trouverent un d'une grandeur extraordinaire, qui portoit à l'une de ſes jambes un gros anneau de fer. Les plus ſenſés, dit l'Auteur, s'écriérent que ce cocq étoit enchanté par quelque ſortilege & qu'il n'y avoit aucune ſûreté à l'attaquer. Les autres ſe crurent ſuperieurs à cette crainte, tuerent le cocq, & l'ayant mis en piéces, à la maniere des Négres, ils le firent bouillir dans un pot. Auſſi-tôt qu'il fut cuit, ils le mirent entr'eux dans un plat & ſe diſpoſerent à le manger. Mais tandis que, ſuivant leur uſage (55), deux Négres de

(55) Voyage de Merolla, p. 619. & ſuiv.

l'assemblée béniſſoient le feſtin, quelle fut leur ſurpriſe, leur admiration & leur frayeur, de voir toutes les parties du cocq ſe remuer ſur le plat, ſe rapprocher & s'unir enfin dans leur premiere forme! L'animal, reſſuſcité tout-d'un-coup, ſortit du plat, fit quelques pas d'une marche aiſée & ſauta légerement ſur un mur voiſin, où tous les aſſiſtans lui virent reprendre en un moment ſes plumes. De-là il vôla ſur un arbre peu éloigné, & battant trois fois des aîles, avec un cri fort hideux, il diſparut au même inſtant (56).

Remarques de l'Auteur.

On peut s'imaginer, continue gravement l'Auteur, quelle fut la conſternation de tous les témoins. Ils attribuerent leur conſervation à la fidelité qu'ils avoient eue pour l'uſage de bénir la table, perſuadés que s'ils y euſſent manqué, le Diable les eût emportés tous, ou ſeroit entré dans leurs corps pour les tourmenter.

Comment il confirme ſon témoignage.

Merolla, qui raconte cette hiſtoire d'après les témoins, ajoute qu'ayant fait le même récit au Pere Thomas *de Siſtola*, ancien Superieur de la Miſſion de Congo & d'Angola, ce Pere lui dit à ſon tour, que deux perſonnes l'avoient aſſuré, dans le Royaume de Congo, que Simantamba poſſedoit un cocq extraordinaire, dont le vol ou les cris lui ſervoient d'augure & de direction pour toutes ſes entrepriſes. L'Auteur n'oſe décider ſi c'étoit le même cocq; mais il obſerve que malgré l'infaillibilité de cet oracle, Simantamba, qui n'avoit pas manqué ſans doute de le conſulter pour ſa derniere expédition, fut trompé groſſiérement, puiſqu'il y perdit la vie (57).

§. II.

Introduction & progrès de la Religion chrétienne dans le Royaume de Congo.

Quelle autorité l'on ſuit ici.

C'Est à Lopez, dans la Relation de Pigafetta, qu'on a l'obligation de ce récit. Mais ſi l'on a pardonné quelque choſe à la ſimplicité d'un Miſſionnaire Capucin, dans l'article précédent, on doit ici conſerver une partie de la même indulgence pour les exagérations d'un Ecrivain Portugais.

Dom Jean II. Roi de Portugal, excité par l'exemple du Prince Henri à la découverte des Indes Orientales par les voies de la navigation, fit partir un grand nombre de Vaiſſeaux dans cette glorieuſe vûe. Après avoir découvert les Iſles du Cap-Verd & celle de S. Thomas, les Capitaines qu'il avoit chargés de ſes ordres ſuivirent les Côtes juſqu'à la Riviere de Zaïre. Ils y trouverent le Commerce avantageux, & les Habitans d'un caractere ſociable (58). A leur retour le même Monarque envoya d'autres Vaiſſeaux ſur cette Côte, avec ordre d'y laiſſer quelques Portugais pour apprendre la langue du Pays. Ils furent reçus favorablement du Mani de Sogno, qui étoit oncle du Roi, & qui faiſoit alors ſa réſidence au Port de Praza dans l'interieur de la Zaïre. Un Prêtre, qu'on leur avoit laiſſé, profita ſi heureuſement de cette conſidération, qu'ayant propoſé au Prince les vérités de l'Evangile, il lui fit abandon-

Converſion du Comte de Sogno.

(56) *Ibidem.*
(57) *Ibidem.*
(58) Ce ſont les Vaiſſeaux de 1488. ſous le commandement de Diego, ou de Jacques Cam, que d'autres nomment Cano. *Voyez ci-deſſus, Vol. I.*

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

ner l'idolatrie. Ce Seigneur donna lui-même avis de sa conversion à la Cour. Le Roi son neveu souhaita de voir le Prêtre, & ne marqua pas moins de goût pour les principes du Christianisme. Il promit de l'embrasser, & son zéle le fit écrire au Roi de Portugal par les premiers Vaisseaux, pour lui demander instamment des Missionnaires. Le Prêtre informa aussi la Cour de Lisbonne du succès que le Ciel avoit accordé à ses prédications. On lui envoya plusieurs Religieux capables de seconder son zéle, avec des croix, des images & des ornemens ecclésiastiques, qui arriverent à Praza dans le cours de l'année 1491.

Construction d'une Eglise chrétienne.

Dès le jour suivant on vit triompher le Christianisme dans le Pays de Sogno, par la construction d'une Eglise de bois dont le Prince avoit coupé les matériaux de sa propre main. Les Missionnaires y éleverent trois Autels. Le Prince & son fils y reçurent le Baptême, le premier sous le nom d'*Emmanuel*, le second sous celui d'*Antoine*. Cette cérémonie fut accompagnée d'un Sermon, qui disposa le Peuple à suivre leur exemple.

Le Portugal envoie des Missionnaires à Congo.

Les Prêtres Portugais partirent ensuite pour la Cour de Congo, escortés par un grand nombre de Seigneurs, au bruit des Instrumens de musique. Tout le chemin jusqu'à S. Salvador, qui est à cent-cinquante milles de Praza, étoit non-seulement couvert de Négres, mais fourni de toutes sortes de vivres & de provisions, comme si le Roi y eût été lui-même attendu avec toute sa Cour (59). Après trois jours de marche, les Missionnaires furent surpris de rencontrer quantité de Nobles, que le Roi leur envoyoit avec des rafraîchissemens, pour faire honneur à leur arrivée. Ils reçurent ensuite les mêmes politesses de Ville en Ville. Mais à trois milles de la Capitale ils virent paroître toute la Cour, qui s'avançoit au-devant d'eux avec beaucoup de pompe. Le Roi les attendoit lui-même à la porte de son Palais, sur un trône fort élevé, & les reçut avec toute la pompe des fêtes les plus solemnelles.

Leur réception à cette Cour.

L'Ambassadeur Portugais ayant expliqué sa commission, le Monarque se leva pour exprimer sa joie. Ensuite, s'étant remis sur son trône, il laissa le tems au Peuple de faire éclater la sienne par des acclamations, des chants & des fanfares. Toute l'Assemblée se prosterna trois fois à terre & leva le pied, en témoignage d'approbation. Alors le Roi se fit montrer les présens qu'on lui envoyoit du Portugal, & tous les ornemens ecclésiastiques, dont on lui expliqua l'usage. Après l'audience, l'Ambassadeur fut logé dans un Palais préparé pour le recevoir, & le reste des Portugais dans les maisons des principaux Seigneurs. Le lendemain, dans une conférence particuliere qu'ils eurent avec le Roi, on résolut de commencer par bâtir une Eglise, pour y célébrer plus solemnellement la cérémonie de son Baptême. Il ordonna qu'on fît les provisions nécessaires de bois, de pierre, de chaux, de brique & d'autres matériaux, dont l'usage devoit être abandonné aux ouvriers Portugais. Mais cette entreprise fut interrompue par la révolte des Anzikkis (60), Habitans des Isles de la Zaïre, entre l'embouchure de cette riviere & les Cataractes,

(59) Relation de Pigafetta, p. 118. & suiv.

(60) Lopez reproche ici à l'Auteur d'une Histoire Latine des Indes, qui avoit été publiée recemment & qui étoit apparemment celle de Maffée, d'avoir donné mal-à-propos à ces Peuples le nom de Mandiquetti au lieu d'Anzikkis ou Andiquetti.

Ces

Ces Peuples ſecouant le joug de Congo, au nombre d'environ trente mille, avoient tué barbarement leur Gouverneur (61).

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

Mani Sundi, fils aîné du Roi, dans le Gouvernement duquel ces Iſles étoient ſituées, marcha auſſi-tôt contre les rébelles. Mais le mal devint ſi preſſant, que le Roi ſe crut obligé d'y remédier par ſa préſence. Cependant il réſolut de recevoir le Baptême avant ſon départ. Le tems ne permettant point de bâtir une Egliſe de pierre, il en fit élever une de bois, qui fut dédiée à S. Sauveur ou *San Salvador.* Ce fut dans ce premier monument de ſa piété qu'il fut baptiſé avec la Reine ſon épouſe. Il prit le nom de *Dom Jean* (62) & la Reine celui d'*Eleonor ;* c'eſt-à dire, les noms du Roi & de la Reine de Portugal.

Le Roi embraſſe le Chriſtianiſme.

Son exemple ayant été ſuivi d'un grand nombre de Seigneurs, il ne perdit pas un moment, après la cérémonie, pour ſe mettre à la tête de ſes troupes. Mais ſa ſeule préſence fit rentrer les rébelles dans la ſoumiſſion. A ſon retour, le Prince, ſon fils aîné, reçut le Baptême ſous le nom d'*Alfonſe*, qui étoit celui de l'Infant de Portugal ; & dans la premiere chaleur de ſon zéle il brûla toutes les Idoles de ſa Province.

Des commencemens ſi favorables ſembloient annoncer la ruine entiere de l'idolatrie. Mais le ſecond fils du Roi, nommé Mani *Pango*, & quantité de partiſans qu'il s'étoit fait dans la Nobleſſe, ne marquerent pas le même penchant pour la nouvelle Religion. D'un autre côté, les femmes des Seigneurs convertis regardant comme une offenſe la ſéparation dont le Chriſtianiſme leur faiſoit un devoir, fortifiérent le parti des mécontens par des cabales ſecretes. Toutes leurs machines furent dreſſées contre le Prince Dom Alfonſe, qui faiſoit gloire de paſſer pour le deſtructeur des Idoles. Les factieux s'imaginerent que la ruine de ce Prince entraîneroit celle de la Religion chrétienne. Ils inſinuerent dans l'eſprit du Roi ſon pere, que tant de zéle n'étoit que le voile de ſon ambition, & qu'à l'appui des nouveaux dogmes il cherchoit à s'ouvrir une voie pour monter ſur le Trône. Le Roi, trop facile à ſe laiſſer ſurprendre, dépouilla le Prince de ſon Gouvernement. Mais des informations plus fidelles & les inſtances du Mani Sogno l'ayant engagé à pénétrer le fond de cette intrigue, il reconnut l'innocence de ſon fils & le rétablit dans ſes Emplois. Cependant il lui recommanda de modérer les excès de ſon zéle, & de travailler au progrès de la Religion avec plus de ménagement ; conſeil inutile, dit l'Auteur, parce que l'ardeur d'une Foi vive ne connoît pas de crainte qui ſoit capable de la refroidir.

Obſtacles au progrès de la Religion.

Zéle du Prince Alfonſe, fils aîné du Roi.

Les Adverſaires d'Alfonſe prirent occaſion de l'abſence du Comte de Sogno, pour renouveller leurs accuſations ; & le Roi, qui commençoit à douter de la vérité d'une Religion qu'il avoit embraſſée avec tant de zéle, redevint aſſez foible pour ouvrir l'oreille à l'impoſture. Il envoia ordre au Prince de venir à la Cour, pour rendre compte des revenus de ſon Gouvernement, dans la vûe, non-ſeulement de l'en dépouiller, mais de ſe ſaiſir même de ſa perſonne. Dom Alfonſe, informé de l'artifice de ſes ennemis, affecta ſi long-tems des délais, que le Roi, déja fort avancé en âge, rendit le dernier tribut à la nature. La Reine mere, fidelle au Chriſtianiſme, cacha la mort de ſon mari pendant

Il eſt accuſé & triomphe de ſes ennemis.

(61) Relation de Pigafetta, p. 123.

(62) Son premier nom étoit *Jovi.*

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

plusieurs jours, qui lui donnerent le tems de faire avertir son fils. Sa diligence fut incroiable. Dans l'espace d'un jour & de deux nuits, il fit un voiage de deux cens milles, sur les épaules de ses Esclaves, & se présenta dans la Ville de San Salvador lorsque ses ennemis le croyoient fort éloigné (63).

Dom Alfonse succede au Trône de Congo.

La mort du Roi & la succession de Dom Alfonse (64) furent publiées au même instant. Une déclaration si brusque ayant forcé les mécontens au silence, le nouveau Roi, accompagné des principaux Seigneurs & des Portugais, rendit tranquillement les devoirs funébres à son pere, avec les solemnités de l'Eglise Romaine. Mais le Mani Pango (65), qui étoit alors emploié à soumettre les *Mozumbis* & d'autres rébelles, n'eut pas plûtôt appris la mort du Roi & l'élevation de son frere, qu'il abandonna les intérêts publics, pour s'occuper des siens. Il conclut une tréve avec les Ennemis de l'Etat; & grossissant son armée jusqu'au nombre de deux cens mille hommes, il se hâta de marcher vers la Capitale.

Son frere prend les armes contre lui.

Alfonse l'attendit sans s'allarmer. Ses forces ne montoient qu'à dix mille hommes, entre lesquels il ne comptoit pas plus de cent Chrétiens Négres, & quelques Portugais que le hasard avoit amenés dans cette conjoncture. Les peuples, effraiés de sa situation, le presserent de chercher quelques voies d'accommodement, & d'abandonner le Christianisme, pour se garantir d'un sort qui paroissoit inévitable. Sa fermeté n'ayant servi qu'à les irriter, ils l'abandonnerent honteusement. Mais à peine étoient-ils sortis de la Ville, qu'ils rencontrerent le vieux Comte de Sogno, alors âgé d'environ cent ans. Ce brave & fidéle Chrétien leur fit honte de leur désertion; & jurant d'emploier les restes de sa vie à la défense de son Roi & de sa Religion, il les ramena aux pieds d'Alfonse dans la même disposition. Un changement si merveilleux fut regardé comme le présage de la victoire. Le Roi promit au Ciel de travailler constamment à la propagation de la foi, & fit dresser une grande croix, en mémoire de cet événement. Lopez ajoute que pour augmenter sa confiance, le Ciel fit luire à ses yeux une lumiere extraordinaire, qui le fit tomber à genoux avec des larmes de joie & de reconnoissance. Tous les spectateurs, frappés du même éclat, en demeurerent quelque tems éblouis, & se ressentirent long-tems de cette divine impression. Enfin, revenant à eux-mêmes, ils apperçurent cinq épées brillantes, qui paroissoient comme gravées sur le Roi; & ce spectacle dura plus d'une heure. Il ne se trouva personne qui fût capable de l'expliquer. Mais le Roi, pénétré des faveurs du Ciel, prit les cinq épées pour ses armes, & s'en servit à l'avenir dans toutes ses Ordonnances.

Courage & fidélité du vieux Comte de Sogno.

Vision miraculeuse.

Cette vision, dit l'Auteur, anima singuliérement le Parti royal; & la nouvelle qui s'en répandit bien-tôt dans le camp des Ennemis, n'y jetta pas moins de consternation. Cependant Mani Pango ne perdant rien de son audace, envoia déclarer au Roi & à tous ses Partisans, que s'ils tardoient à le reconnoître pour leur Souverain, & s'ils ne renonçoient à la nouvelle Religion, il étoit résolu de les abandonner au fil de l'épée. Mais loin de paroître effraié de cette menace, le Roi lui fit répondre que sa confiance étant au secours du Ciel, il redoutoit peu toutes les forces humaines; qu'en qualité de frere,

Fermeté du Roi Alfonse.

(63) *Ibid.* p. 126.

(64) Merolla l'appelle Dom Alfonse, fils de *Jovi*, premier Roi Chrétien.

(65) Son nom propre étoit *Panſaquitima*, que Faria change en Pansa Aquitima.

il l'exhortoit à briſer ſes impuiſſantes Idoles, à ſe faire baptiſer, & à reconnoître que la Religion chrétienne & ſon Royaume lui étant venus de Dieu, l'un & l'autre étoient en ſûreté ſous une ſi puiſſante protection. Enſuite, s'étant fait apporter ſes joiaux & ſes plus précieux ornemens, il les diſtribua de ſa propre main entre les Seigneurs qui avoient embraſſé ſa cauſe (66).

Extrêmité où il ſe trouve réduit.

La nuit ſuivante, une grande partie de ſes Soldats cédant à leur fraieur, paſſerent dans le camp de Mani Pango, & lui firent entendre que le Roi & le reſte de ſon Parti étoient dans une ſituation déſeſperée. Ils ajouterent que chacun penſoit à trouver quelque moien de fuir, & qu'il n'y en avoit pas d'autre qu'un chemin aſſez étroit qui conduiſoit vers la riviére, à mille ou douze cens pas de la Ville. L'extrêmité de ce chemin, entre la riviére & la montagne, avoit à droite un petit marais, d'une portée de fuſil de largeur, où la vaſe étoit profonde d'environ deux pieds. Sur la gauche étoient les montagnes; & l'armée de Mani Pango ſerroit de ſi près la Ville, qu'on ne pouvoit en ſortir ſans traverſer le petit marais. Ce paſſage fut bouché ſur le champ, avec quantité de pieux fort pointus & empoiſonnés, qui étoient ſeuls capables d'arrêter les Trouppes royales, ſuppoſé qu'elles entrepriſſent de fuir pendant la nuit. Mani Pango remit au lendemain l'attaque de la Ville. En effet, dès la pointe du jour il commença un aſſaut furieux du côté du Nord, dans l'endroit où la grande plaine ſe reſſerre dans un défilé fort étroit. Ici, dit l'Hiſtorien, cet audacieux Rebelle fut repouſſé deux fois par un pouvoir inviſible. Les Aſſiégés, qui s'en apperçurent, ſe crurent en droit d'inſulter à la fureur de leurs Ennemis. Ceux-ci répondirent: « Ce n'eſt pas vous qui » nous avez vaincus; c'eſt une femme vêtue de blanc, dont l'éclat admira- » ble nous a preſqu'aveuglés, & un Chevalier monté ſur un *Paleſroy*, qui » porte une croix rouge ſur la poitrine «. Le Roi, qui apprit cette heureuſe nouvelle, ſe hâta généreuſement de faire avertir ſon frere, qu'il s'obſtinoit envain de combattre le Ciel; que la femme blanche étoit la Ste Vierge, Mere du Sauveur, dont il avoit embraſſé la Religion; que l'autre étoit S. Jacques; & qu'ils étoient deſcendus tous deux du Ciel pour le ſecourir. Mani Pango riant de cet avis, diſpoſa toutes ſes forces à former une double attaque pendant la nuit ſuivante. Il ſe propoſoit de donner l'aſſaut tout à la fois, par le défilé & par le chemin qui conduiſoit au marais. Ayant même obſervé que le chemin étoit demeuré ſans garde, depuis le premier effort qu'il avoit fait au défilé, il ſe réſerva la conduite de cette partie, dans l'eſpérance de pénétrer juſqu'à la Ville. Mais le moment de la vengeance étoit marqué par le Ciel. Ses Trouppes furent miſes en fuite au défilé; & les Aſſiégés s'étant apperçus du mouvement qu'il faiſoit de l'autre côté pour forcer l'entrée de la montagne, fondirent ſur lui, l'obligerent de tourner le dos, & le pourſuivirent dans le chemin même par lequel il avoit compté de les ſurprendre. Là, n'ayant point d'autre retraite que le petit marais, il oublia, dans l'ardeur de ſa fuite, les cruels préparatifs qu'il y avoit faits contre ſes Ennemis; ou plûtôt les ténébres ne lui permirent pas de les éviter, & la pointe d'un pieu fit l'office des armes pour terminer ſa vie (67).

Son frere l'attaque dans ſa Capitale.

Il périt miſérablement.

Cet accident rendit la paix au Royaume de Congo. Dom Alfonſe, tran-

(66) Relation de Pigafetta, p. 133. & ſuiv.

(67) *Ibid.* p. 140.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

quille ſur le Trône, fit publier un pardon général, qui fut accepté de tous les Rebelles, à l'exception de Mani Bunda, Capitaine général, ſur qui la honte eut plus de force que le devoir. Cependant la juſtice du Roi ſe laiſſa fléchir en ſa faveur, à condition qu'il emploieroit le travail de ſes mains à la conſtruction de l'Egliſe de Ste Croix (68).

La mort du Prince autrement racontée.

Merolla raconte autrement le ſort du Prince & de ſon Général. Panſaquitima, dit-il, ou Mani Pango, ſe retira dans les montagnes après la bataille. Il y fut arrêté & chargé de chaînes par quelques Négres Chrétiens, qui l'amenerent dans cet état au Roi ſon frere. Ce pieux Monarque extrêmement affligé de le voir couvert de bleſſures, donna ordre qu'il fût panſé ſoigneuſement, & s'efforça de l'y faire conſentir. Mais la rage & le déſeſpoir lui ayant fait rejetter tous les remedes, il mourut bientôt, ſans avoir voulu changer de Religion (69). Son Général, continue le même Auteur, prit des conſeils plus ſalutaires, & ne balança point entre la mort & le Baptême. Sa ſoumiſſion lui fit obtenir la liberté; mais on lui impoſa pour pénitence de porter pendant quelque tems de l'eau à l'Egliſe, pour le Baptême des nouveaux Fidelles (70).

Progrès du Chriſtianiſme ſous le regne d'Alfonſe.

L'Egliſe de Congo fut commencée le jour de Ste Croix, dont elle prit le nom. A l'exemple du Roi, qui porta ſur ſes épaules le premier panier de pierre, & de la Reine, qui ſe chargea auſſi d'un panier de ſable, tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour prêterent religieuſement leurs mains au travail. Le peuple ayant marqué le même zéle, on vit bien-tôt arriver l'édifice à ſa perfection; & le nombre de ceux qui ſe préſentoient au Baptême ſe multiplia tellement de jour en jour, qu'il ne ſe trouvoit point aſſez de Prêtres pour cet office.

Le Roi prit la réſolution d'envoier un Ambaſſadeur en Portugal, & le fit accompagner de pluſieurs perſonnes de diſtinction. Ce Miniſtre, qui ſuivant Merolla ſe nommoit *Roderigo*, & *Zakuten*, ſuivant Dapper (71), avoit ordre, non-ſeulement de remercier le Roi de Portugal, & de lui demander des Miſſionnaires, mais de laiſſer à Liſbone une partie des Négres de ſa ſuite, pour y être inſtruits de la Religion & de la langue du Pays. D'un autre côté Dom Alfonſe fit publier, ſous peine de mort, dans toute l'étendue de ſes Etats, un ordre à tous ſes Sujets, de porter leurs Idoles & leurs charmes aux Gouverneurs des Provinces. On raſſembla de toutes parts, avec un empreſſement merveilleux, les animaux, les reptiles, les oiſeaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres & les figures peintes ou gravées, qui avoient fait juſqu'alors l'objet du culte public. Tous ces déteſtables monumens de l'idolatrie furent brûlés dans le lieu où Dom Alfonſe avoit vaincu ſon frere, & chaque Négre y porta ſa charge de bois pour cette exécution. Dom Alfonſe diſtribua, pour les remplacer, une infinité de crucifix & de ſaintes images, que les Portugais lui avoient apportés. Il donna ordre à tous les Seigneurs de ſon Royaume de bâtir des Egliſes dans le lieu de leur réſidence, & d'y élever des croix. Sa Capitale étant l'objet de ſes propres ſoins, il y fit bâtir trois nouvelles Egliſes, l'une nommée *S. Salvador*, à l'honneur de ſa derniere victoire,

Toutes les Idoles ſont livrées au feu.

(68) *Ibid.* p. 140.

(69) Faria dit qu'il fut conduit au ſupplice, & reproche cette action à Dom Alfonſe.

(70) Merolla, p. 629.

(71) Il y a de l'apparence que Roderigo étoit ſon nom chrétien.

& pour ſervir de ſépulture à la Maiſon Royale de Congo ; la ſeconde, ſous le titre de *Notre-Dame du Secours* ; & la troiſiéme ſous le nom de S. Jacques (72).

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

On ne fut pas long-tems ſans voir arriver des vaiſſeaux du Portugal. Ils apporterent un grand nombre de Miſſionnaires, qui ſe diſperſerent auſſi-tôt dans les Provinces. Le Peuple fut inſtruit, & la Religion cultivée avec une ardeur égale de la part des Fidelles & des Miniſtres. On prit ſoin d'élever quelques Négres aux Ordres eccléſiaſtiques, pour les rendre capables d'inſtruire les Habitans dans leur propre langue (73).

Le Portugal envoye de nouveaux Miſſionnaires.

Dom Alfonſe vécut peu ; mais aucun Hiſtorien n'a marqué le tems de ſa mort. Il eut pour ſucceſſeur Dom Pedre ſon fils, ſous le regne duquel on vit faire de grands progrès à la navigation dans toutes ces mers. L'Iſle de S. Thomas, qui avoit été déſerte juſqu'alors, ou qui n'avoit pour habitans qu'un petit nombre de Matelots au long du rivage, ſe peupla de Portugais & de quelques autres Nations. Le Roi de Portugal y établit un Evêque, pour l'adminiſtration Eccléſiaſtique de cette Ville & du Royaume de Congo.

Mort d'Alfonſe & ſucceſſion de Dom Pedre.

Evêque nommé à Congo.

Dans la ferveur du zéle pour la Religion naiſſante & du reſpect pour ſes Miniſtres, un Evêque ne pouvoit manquer d'être reçû avec des tranſports de joie par le Roi de Congo & par ſes Peuples. La route, depuis la mer juſqu'à la Capitale, fut nettoyée ſoigneuſement & couverte de nattes. Le Peuple y accourut en foule de toutes les parties du Royaume. A l'approche du Prélat, le Roi, accompagné de ſon Clergé & de toute ſa Cour, alla au-devant de lui en proceſſion ſolemnelle. Il le conduiſit à l'Egliſe de Ste Croix, qui fut érigée en Cathédrale, avec un Chapitre de vingt-huit Chanoines, des Chapellains, un Maître de la Chapelle, des Chantres, des orgues, des cloches, & tout ce qui appartient à la célébration du Service Divin. Dans la ſuite, cet Evêque de S. Thomas & de Congo partagea fort également ſes ſoins entre les deux objets de ſa Miſſion. Etant mort enfin dans l'Iſle de S. Thomas, le Roi lui donna pour ſucceſſeur un Négre ſorti du Sang royal de Congo, qui avoit été élevé à Rome, où il avoit appris la langue latine. Mais en revenant à Liſbone pour remercier le Roi de ſa nomination, il mourut dans le voyage ; & le Royaume de Congo demeura pluſieurs années ſans Evêque.

Sa réception.

Etabliſſement de la Cathédrale & d'un Chapitre.

Dom Pedre étant mort auſſi ſans avoir laiſſé d'enfans, fut remplacé ſur le Trône par Dom François, ſon frere, qui n'eut pas un plus long regne. Le cinquiéme Roi, nommé Dom Diego, fut le plus proche héritier de la même Maiſon (74). Il ſe diſtingua par ſon courage, ſa prudence, ſa libéralité, ſon eſprit, & ſur-tout par ſon zéle pour le Chriſtianiſme. En peu d'années, ſes vertus militaires lui firent augmenter ſes Etats par la conquête de tous les pays voiſins. Il avoit tant d'affection pour les Portugais, qu'il abandonna les parures de ſa Nation pour embraſſer leurs uſages. Sa magnificence éclatoit, non-ſeulement dans ſes habits, mais dans les meubles de ſon Palais. Une belle étoffe ne lui paroiſſoit jamais trop chére : Les choſes rares, diſoit-il, ne devoient ſe trouver qu'entre les mains des Rois. Sa douceur & ſa politeſſe répondoient à cette généreuſe inclination. Dans l'uſage auquel il s'étoit aſſu-

Mort de Dom Pedre. Succeſſion de Dom François & de Dom Diego.

Caractere de Dom Diego.

(72) Pigafetta, p. 145. & ſuiv.

(73) *Ibidem.*

(74) Les Hiſtoriens, c'eſt-à-dire, les Voyageurs, paſſent ſi légerement ſur les circonſtances de ces ſucceſſions, qu'on n'y trouve aucune datte, ni d'autres éclairciſſemens que ceux qu'on recueille ici.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

jetti de ne porter qu'une fois ou deux les mêmes habits, il faiſoit préſent de ceux qu'il quittoit aux gens de ſa ſuite. Les tapiſſeries, les draps d'or, les étoffes de ſoie, & les plus riches marchandiſes, commencerent ſous ſon regne à ſe répandre dans le Royaume.

Démêlés du Clergé.

Ce fut vers le même tems que l'Iſle de S. Thomas reçut ſon troiſiéme Evêque. La Cour de Portugal fit choix d'un Portugais, dont la religion & les mœurs étoient éprouvées. Mais il paroît que la ſévérité de ſon caractere devint une ſource de diviſion dans le Clergé. La plûpart des Eccléſiaſtiques, accoutumés depuis long-tems à l'indépendance, avoient beſoin d'un Supérieur plus traitable pour être ramenés doucement à la ſoumiſſion. Leurs démêlés furent une ſcandale pour les Fidelles. Mais le Roi ſe déclara conſtamment en faveur de l'Evêque, & prit même le parti de faire arrêter quelques Prêtres, qu'il envoia priſonniers en Portugal & dans l'Iſle de S. Thomas. D'autres ſe retirerent volontairement avec tout ce qu'ils poſſedoient. En un mot, dit l'Auteur, la Religion ſouffrit beaucoup par la mauvaiſe conduite du Clergé.

Autres troubles, qui nuiſent à la Religion.

Elle ne fut pas moins affoiblie par les troubles qui s'éleverent dans l'Etat. La mort de Dom Diego fit naître tout à la fois trois Concurrens à la Couronne. Le premier, quoique fils du Roi & deſtiné à la ſucceſſion par le droit de ſa naiſſance, étoit ſi généralement déteſté, qu'une mort violente lui ravit auſſi-tôt ſes eſpérances. Les deux autres étoient du Sang royal; l'un favoriſé de la plus grande partie du Peuple; l'autre ſoutenu par les Portugais & par un grand nombre de Seigneurs. Les Chefs des deux factions ayant rejetté toutes ſortes d'accommodement, ceux de la ſeconde ſe flaterent d'en impoſer au Peuple par un attentat ſans exemple. Ils maſſacrerent leur Adverſaire au pied de l'Autel. Mais le Parti oppoſé tua leur Chef avec la même barbarie. Ainſi, tous les héritiers de la même famille ayant péri ſucceſſivement, le Peuple fondit ſur les Portugais (75), qu'il accuſa des malheurs publics, & n'épargna que ceux qui purent tromper ſa fureur. Cependant les Prêtres furent reſpectés; & le maſſacre d'ailleurs ne s'étendit point hors de la Capitale. Dom Henri, oncle du feu Roi, fut choiſi pour lui ſuccéder. Bientôt, dans la néceſſité de marcher contre les Anzikkis, il laiſſa pour Régent du Royaume un jeune homme nommé Dom Alvaro, fils de ſa femme par un autre Mari. La mort l'ayant enlevé à la fin de cette guerre, & la race des anciens Rois de Congo finiſſant avec lui, Dom Alvaro, alors âgé d'environ vingt-ſix ans, fut élevé ſur le Trône par le conſentement tranquille & unanime de toute la Nation.

Trois Princes maſſacrés.

Maſſacre de pluſieurs Portugais.

La paix eſt rétablie par le Roi Dom Alvaro.

La douceur & l'habileté du nouveau Monarque appaiſerent enfin tous les troubles. Il rappella les Portugais diſperſés, & les ayant reçus avec beaucoup de careſſes, il les déchargea du blâme de tous les malheurs paſſés. Il écrivit au Roi de Portugal, pour renouveller l'ancienne alliance de la Religion & du commerce. Enſuite, s'adreſſant à l'Evêque de S. Thomas, qui n'avoit oſé paroître à Congo depuis les premieres diviſions, (76) il emploia heureuſement l'autorité de ce Prélat à rétablir la tranquillité dans le Royaume & le bon ordre dans le Clergé. L'Evêque retourna auſſi-tôt dans l'Iſle de S. Thomas; mais il y trouva la fin d'une vie ſainte & laborieuſe. C'étoit la troiſiéme fois

(75) L'Hiſtorien ne s'explique point ſur le nombre ni ſur la qualité de ceux qui périrent dans cette occaſion.

(76) Relation de Pigafetta, p. 151. & ſuiv.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

que ces Régions se voyoient sans Evêque. Elles s'en ressentirent bien-tôt par la décadence de la Religion. Les Habitans retomberent par degrés dans l'idolatrie, sur-tout le Roi, qui avoit donné toute sa confiance à quelques jeunes gens de son âge. Dom Francisco *Bullamatare*, un de ces imprudens favoris, déclama ouvertement contre la loi qui défend d'avoir plus d'une femme, & causa les plus pernicieux effets dans une Nation qui n'avoit regretté de ses anciens usages que les libertés de la poligamie. Enfin, Dom François mourut dans un âge peu avancé, & fut enterré solemnellement dans l'Eglise de Ste Croix, quoiqu'il eut renoncé à la Religion chrétienne. L'Historien raconte que pendant l'obscurité de la nuit on entendit un bruit horrible; & que le lendemain au matin on s'apperçut avec horreur que le toit avoit été découvert & le corps de ce Prince arraché de sa tombe.

Ce Prince abandonne le Christianisme.

On ne nous apprend pas le nom de son successeur. Mais quelque tems après, les Jaggas, qui avoient ruiné par leurs pillages la plûpart des pays voisins, entrerent dans le Royaume de Congo par la Province de Batta. L'armée qu'on fit marcher contr'eux n'ayant pû soutenir leur attaque, ils s'avancerent vers la Capitale. Le Roi sortit à la tête de quelques Trouppes. Mais se trouvant trop foible pour courir les risques d'une bataille, il rentra d'abord dans sa Ville, d'où la nécessité le força de passer, avec sa principale Noblesse & le Clergé Portugais, dans une Isle de la Riviére de Zaïre. Les Habitans de S. Salvador se virent aussi contraints de chercher une retraite dans les montagnes; & l'Ennemi trouvant la Ville sans résistance, la réduisit en cendre. Après cette expédition, les Jaggas se diviserent en plusieurs armées, qui se répandirent dans les Provinces du Royaume, pour y exercer une cruelle tirannie.

Ravage des Jaggas dans le Royaume de Congo.

Le Roi se retire dans une Isle.

Rien n'est comparable à la misere où le Royaume de Congo demeura plongé pendant plusieurs années. La plus grande partie des Habitans, errans dans des lieux déserts, pour éviter la fureur des barbares Jaggas, y périrent de faim & de maladie. Ceux qui avoient suivi le Roi ne furent pas moins tourmentés par la famine & la peste. Le prix d'un morceau de viande étoit un Esclave. Les peres vendoient un de leurs enfans pour se procurer ainsi la subsistance d'un seul jour, & retomboient le lendemain dans la nécessité d'en vendre un autre. Ces malheureuses victimes étoient achetées par les Portugais (77) qui venoient de l'Isle de S. Thomas avec des Vaisseaux chargés de provisions. Le Négre qui étoit vendu se reconnoissoit volontiers pour Esclave, dans la seule vûe d'obtenir de quoi soulager sa faim, & confirmoit le témoignage de celui qui le vendoit, dans la même vûe. Lopez assûre que dans ce nombre il se trouva des Nobles du premier ordre & des Princes mêmes du Sang royal (78).

Triste état du Royaume.

Le Roi, qui n'avoit guéres moins à souffrir du mauvais air de l'Isle & de la mauvaise qualité des alimens, y fut atteint d'une hidropisie qui lui enfla prodigieusement les jambes, & qui l'accompagna jusqu'au tombeau. Cet excès d'infortune lui inspira des sentimens de religion. Il se détermina, par le conseil des Portugais, à faire partir un Ambassadeur, pour implorer la

Il implore l'assistance du Roi de Portugal.

(77) Commerce, dit l'Auteur, qui n'avoit guéres moins de barbarie que les ravages des Jaggas.

(78) Pigafetta, p. 156. & suiv.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

protection de Dom Sebastien, qui étoit monté depuis peu sur le Trône de Portugal. En effet, ce Prince, touché des malheurs d'une Nation qui avoit entretenu si long-tems une étroite alliance avec ses prédécesseurs, fit partir immédiatement François de *Govea*, avec un Corps de six cens Soldats & quantité de Volontaires. Il donna ordre à Govea de prendre, dans l'Isle de S. Thomas, des vivres, des munitions & des Vaisseaux même, si ses forces ne suffisoient pas pour le succès de sa commission.

Victoires de François de Govea.

En arrivant dans la Riviére de Zaire, Govea joignit à sa trouppe quelques Portugais qui n'avoient point abandonné le Roi de Congo dans sa disgrace. Ensuite, ayant rassemblé tout ce qui restoit de Négres armés dans le Pays, il marcha fiérement vers les Jaggas, sans avoir daigné prendre la moindre information sur leur nombre. Il les défit en plusieurs batailles, moins à la vérité par la valeur des Habitans qu'il avoit pris sous ses enseignes, que par l'effroi même des Ennemis, qui redoutoient beaucoup les armes à feu. Enfin, dans l'espace d'un an & demi le Roi de Congo fut rétabli sur son Trône, & les Jaggas presque détruits jusqu'au dernier. Govea passa quatre ans dans le Royaume. Ensuite, laissant pour la garde du Roi une partie du secours qu'il avoit emploié à le rétablir, il partit pour le Portugal, avec des lettres de ce Prince, qui demandoit un supplément de Missionnaires. On a déja fait remarquer que les Voyageurs ne nous apprennent point son nom; mais ils assurent qu'étant devenu fort bon Chrétien, il donna au Royaume de Congo, par un mariage légitime, une Reine, qu'ils nomment *Donna Catharina*. Elle le fit pere de quatre filles. Il avoit eu d'une concubine une fille & deux fils, dont l'aîné, nommé Dom Alvaro, fut son héritier & son successeur.

Rétablissement du Roi de Congo.

Recherche des mines d'or dans le Royaume, & ce qui la rend inutile.

Pendant que Govea s'étoit arrêté à la Cour de Congo, Dom Sebastien Roi de Portugal, informé qu'il se trouvoit dans le Royaume plusieurs mines d'or & d'argent, y avoit envoyé deux personnes habiles, pour les découvrir & les mettre en œuvre. Mais le Roi de Congo, à la sollicitation de François *Barbuto*, Portugais, son Confesseur & son favori, donna aux deux Artistes, de fausses lumieres, qui rendirent leur entreprise inutile. Barbuto avoit persuadé à ce Prince qu'il ne pouvoit découvrir les mines sans mettre son Royaume en danger. Il ne prévoyoit pas des conséquences aussi fâcheuses & beaucoup plus certaines, dont l'effet ne tarda guéres à lui dessiller les yeux. Les Marchands Portugais n'eurent pas plûtôt perdu l'espérance des mines d'or, que négligeant le Pays & n'ayant plus d'intérêt capable de les y arrêter, ils tournerent leur commerce dans d'autres régions. Alors, les occasions manquant pour le passage, la Mission se trouva si déserte & la foi si mal cultivée, que dans l'espace de peu d'années le Christianisme y toucha presqu'à sa ruine. Cependant Dom Alvare II. qui avoit reçu de grands principes de Religion dès sa naissance, fut sensible au malheur de sa Patrie, & fit entendre ses plaintes en montant sur le Trône. Il envoia des Ambassadeurs en Portugal. Dom Sebastien, jeune encore, fit des promesses dont il négligea l'exécution. Mais Dom Alvare, incapable de se refroidir, fit partir une seconde ambassade, dont le Chef, nommé Dom Sebastien Alvares & son parent, avoit ordre, non-seulement de demander des Missionnaires, mais encore de racheter plusieurs Chrétiens Négres, qui avoient été vendus aux Portugais dans les circonstances qu'on a rapportées. De ces Esclaves, plusieurs se déterminerent

Effets nuisibles à la Religion.

Esclaves Négres rachetés par le Roi de Congo.

nerent volontairement à demeurer dans leur condition. D'autres, sur-tout ceux qui étoient distingués par la naissance, retournerent dans leur Patrie, & ne servirent pas peu à soutenir la Religion chancellante. Mais quoique le Roi Dom Sebastien eût promis à l'Ambassadeur de lui donner des Missionnaires, il le laissa partir sans remplir cet engagement.

Voyage d'un Evêque à Congo.

Trois ans se passerent encore, à la fin desquels il envoia dans l'Isle de S. Thomas un Evêque Castillan, nommé *Dom Antonio de Gliova*, avec la commission de visiter l'Eglise de Congo. Ce Prélat eut malheureusement quelque démêlé avec le Gouverneur de l'Isle, & les effets en devinrent funestes à la Religion. Il fit voile à Congo; mais le Gouverneur & ses amis l'ayant représenté au Roi comme un Prêtre ambitieux & d'un caractére superbe & opiniâtre, toute la Cour se trouva si prévenue contre lui, que le Roi fut obligé de lui défendre l'entrée de sa Capitale, & de le tenir pendant quelques mois dans cet éloignement. Cependant le tems dissipa ces nuages. Il fut enfin reçu avec beaucoup d'honneur, & conduit même par le Prince héréditaire, qui fut envoié au-devant de lui. Il emploia huit mois aux fonctions de son ministére; & laissant le Roi & toute la Cour extrémement satisfaits de sa conduite, il établit à son départ deux Religieux & quatre Prêtres pour le gouvernement de l'Eglise de Congo.

Etat languissant de la Religion.

La mort infortunée de Dom Sebastien fit bien-tôt monter Dom Henri sur le Trône de Portugal. Cette nouvelle fit espérer à la Cour que le zéle de ce nouveau Monarque répondroit à la qualité de Cardinal dont il étoit revêtu. Dom Alvare se hâta de lui écrire, pour lui demander des Théologiens. Mais la mort de Henri prévint sa réponse. Philippe de Castille ayant succedé à la couronne de Portugal, communiqua ce changement au Roi de Congo par ses lettres, & lui promit tous les secours qu'il avoit espérés de son Prédécesseur. Dom Alvare fit partir aussi-tôt Sebastien *da Costa*, avec la qualité de son Ambassadeur. Da Costa, jetté par la tempête sur la Côte de Portugal, y fit un triste naufrage. Le fidéle Dom Alvaro n'apprit cette fatale nouvelle que pour dépêcher aussi-tôt Lopez, Auteur de cette relation, qui par diverses raisons, qu'on a déja rapportées, n'eut pas un sort plus heureux que ses prédécesseurs (79).

A qui l'on attribue la conversion de Congo.

Le récit de tous ces événemens est fort obscur & fort imparfait dans les autres Voyageurs. Merolla observe, après Maffée, que les premiers Religieux qui s'établirent à Congo étoient trois Dominicains, & que la chaleur du climat en fit périr deux, peu de tems après leur arrivée. Le troisiéme, faisant l'office de Chapellain dans l'armée de Congo, fut tué par les Jaggas, qui ravageoient alors ce Royaume, sous la conduite d'un fameux Général nommé *Zimbi*. On lit dans les mêmes Auteurs que ce redoutable Conquerant insulta aux dépouilles de ce Missionnaire, en se revêtant de ses habits, & paroissant le Calice à la main à la tête de ses Trouppes (80).

Bizarre sort d'un Missionnaire.

Ces premiers Apôtres eurent pour successeurs douze Religieux de S. François, que Dom Diego *Cam* ou *Cano* conduisit dans son troisiéme voyage. Quelques Ecrivains attribuent la conversion du Royaume à cette trouppe de Missionnaires, quoiqu'il soit probable que les trois premiers avoient jetté les

(79) Voyez ci-dessus le Journal de Lopez, publié par Pigafetta, au Tome III.

(80) Voyage de Merolla, p. 608.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

fondemens d'une ſi belle entrepriſe. D'autres aſpirerent dans la ſuite à la même gloire, juſqu'à l'année 1645, qui eſt célebre dans les annales religieuſes de Congo, par l'arrivée d'un grand nombre de Capucins, avec des lettres du Pape Urbain VIII. Ils étoient partis dès l'année 1640; mais les troubles qui ſuivirent la révolution du Portugal ayant interrompu leur voiage, ils n'entrerent que cinq ans après dans la Riviére de Zaïre, ſous le regne de Dom Garcie II, ſucceſſeur d'Alvare. Leur débarquement ſe fit dans le Comté de Sogno, où ils furent reçus avec des tranſports de joie. Le Comte fit pluſieurs milles au-devant d'eux. Il aſſiſta religieuſement à la Meſſe, qu'ils célébrerent dans l'Egliſe de Pinda, Ville à l'embouchure de la Riviére. Son zéle lui avoit fait apporter ce qu'il avoit de plus précieux, pour en parer l'Autel & l'Egliſe (81).

Etat de cette Miſſion en 1645.

Dapper obſerve qu'en 1647, quatorze Miſſionnaires Capucins, envoyés par le Pape, à la priere d'Alvare II, débarquerent dans le Comté de Sogno, d'où ils ſe répandirent dans le Royaume de Congo, pour inſtruire le Peuple & travailler à la propagation de la foi.

Etat de la Religion à Sogno.

Sogno, comme on l'a déja remarqué pluſieurs fois, eſt la premiere Province de Congo qui reçut les lumieres du Chriſtianiſme. On apprend par les relations des Miſſionnaires que c'eſt auſſi celle où les ſemences de la Foi produiſirent les plus abondantes moiſſons, ſoit parce qu'elle eut des Miniſtres en plus grand nombre, ſoit par les encouragemens qu'ils tirerent de ſes Comtes, qui ſe diſtinguerent toujours par leur zéle & leur attachement pour la Religion. Cependant le témoignage de Merolla ne leur eſt pas ſi favorable, qu'il ne les accuſe d'avoir quelquefois traité les Miſſionnaires avec beaucoup de hauteur & de mépris. Les Portugais ayant entrepris la conquête de Sogno en 1680, cette expédition, quoiqu'infructueuſe, irrita ſi vivement le Comte, qu'il réſolut de ſe défaire des Capucins, par la ſeule raiſon qu'ils étoient venus de Portugal & qu'ils appartenoient à cette Couronne. Il emploia l'occaſion de quelques Marchands du Pays-bas qui retournoient dans leur Patrie, pour écrire au Nonce de Bruxelles & lui demander d'autres Miſſionnaires. Le Nonce lui envoia deux Cordeliers, accompagnés d'un Frere lai, mais qui avoient ordre d'obéir aux Capucins comme à leurs Supérieurs, s'il s'en trouvoit encore dans la Miſſion. Ces trois Religieux furent reçus du Comte avec des careſſes extraordinaires, & conduits au Couvent des Capucins. Il étoit queſtion d'en chaſſer deux anciens poſſeſſeurs, dont l'autorité n'avoit fait qu'augmenter par les ordres du Nonce. Après avoir cherché inutilement des prétextes, le Comte eut recours au traitement le plus barbare qu'on puiſſe s'imaginer. Il ordonna qu'ils fuſſent traînés hors de ſes Terres pendant l'eſpace de deux milles, & cet ordre fut exécuté avec la derniere rigueur; c'eſt-à-dire, que les Capucins, liés de leurs propres cordons, & le viſage contre terre, furent tirés par les pieds au travers des ſables du Pays. Ils ſouffrirent ce ſupplice avec conſtance; mais l'un des deux en mourut bien-tôt; & l'autre, qui ſe nommoit Thomas de Siſtola, ne ſe rétablit qu'après de longues douleurs.

Mécontentemens du Comte.

Traitement cruel qu'il fait aux Miſſionnaires.

Ils furent laiſſés ſur les confins des terres du Comte, dans une petite Iſle déſerte de la Riviére de Zaïre. Le ſecours du Ciel y fut leur ſoutien pendant

Leurs avantures après avoir été chaſſés.

(81) *Ibid.* p. 699. & ſuiv.

deux ou trois jours. Siſtola, qui étoit le moins bleſſé, prit quelques oiſeaux pour leur ſubſiſtance. Mais ils furent délivrés heureuſement par quelques Pêcheurs Idolâtres, qui les conduiſirent à *Bomangoy*, Ville capitale du Royaume d'Angoy. Là, un Négre infidéle les reçut avec beaucoup d'humanité, leur donna fort bien à ſouper, & les logea dans une maiſon où il laiſſa trois femmes du Pays pour les ſervir. Mais les deux Miſſionnaires prenant peu de confiance aux Habitans, renvoierent les femmes après leur ſouper; & Thomas ayant chargé ſon Compagnon ſur ſes épaules, ſe mit en marche avec ce fardeau pour s'éloigner de la Ville. Il ne fit pas beaucoup de chemin ſans être forcé de s'arrêter. Il plaça ſon Compagnon ſous un grand arbre, où ils paſſerent le reſte de la nuit. Mais à la pointe du jour, n'étant pas plus capables d'avancer, & craignant d'être découverts, ils s'efforcerent de monter ſur l'arbre, dont le feuillage étoit propre à les cacher. Leur hôte, ſurpris de ne pas les retrouver le matin, jugea qu'ils ne pouvoient être fort éloignés, & marcha auſſi-tôt ſur leurs traces.

Il arriva près de l'arbre, où il n'avoit pas douté qu'ils ne fuſſent à ſe repoſer. Mais dans l'étonnement de ne les pas appercevoir, il s'imagina qu'ils pouvoient avoir été enlevés par quelques Eſprits, & parlant à lui-même (82) : » Si c'eſt le Diable, dit-il, qui a pris la peine de les emporter, il a voulu » ſans doute me priver de la récompenſe que je pouvois eſperer de mes ſer- » vices. Ce diſcours fit rire les Miſſionnaires. Ils prirent meilleure opinion que jamais de cet honnête Négre, & mettant la tête hors de l'arbre, ils lui dirent avec confiance : » Nous ſommes ici, mon cher ami. Ne doutez pas de » notre reconnoiſſance. Nous n'étions ſortis de votre maiſon que pour nous » rafraîchir un peu aux rayons du Soleil-levant. Le Négre, charmé de les revoir, leur offrit deux hamacks, dans leſquels ils ſe firent conduire au Port de Kapinda, qui eſt à deux journées de Bomangoy.

La Miſſion de Sogno eſt abandonnée.

D'un autre côté, un des trois Cordeliers qui étoient demeurés en poſſeſſion du Couvent de Sogno, quitta cette Miſſion pour paſſer dans celle d'Angola. Un autre, effrayé ſans doute de la barbarie du Comte, lui repréſenta qu'il ſe croyoit obligé de chercher ſes malheureux freres, pour leur rendre les ſervices de la charité; & partant ſous ce prétexte, il ſe garda bien de retourner à Sogno. Le Frere-Lay, feignant de vouloir chercher les autres, s'échapa auſſi & ne reparut jamais dans les terres du Comte. Enfin le Couvent ſe trouva ſans autre Habitant qu'un autre Frere-Lay, nommé *Leonard*, que le Comte enferma ſont la clef, dans la crainte qu'il ne ſuivît l'exemple de tous les autres (38).

Revolte des Habitans contre le Comte.

Ce que l'Auteur ajoute doit paroître encore plus étrange. Le Peuple, dit-il, furieux de ſe voir abandonné de tous ſes Miſſionnaires, ſe ſouleva contre le Comte, le chargea de fers, & l'ayant relegué dans une Iſle de la Riviere de Zaïre, ſe choiſit un nouveau Souverain. Enſuite ayant appris que ce malheureux Prince ne vivoit pas tranquillement dans ſon exil, & qu'il ſollicitoit même le ſecours des Nations voiſines pour ſe rétablir, il ſe ſaiſit encore une fois de ſa perſonne, lui mit au col une pierre fort peſante, & le précipita dans la Zaïre avec cette imprécation : » Va, monſtre inhumain, va

Ils le noyent pour venger les Capucins.

(82) Voyage de Metolla, p. 622. & ſuiv.

(83) *Ibidem.*

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

» finir tes jours dans la même riviere que tu as fait traverſer à des Prêtres in-
» nocens. Ainſi mourut, dit Merolla, le Perſécuteur des Capucins (84).

Rétabliſſement de la Miſſion.

Quelque-tems après, le Pere *Joſeph Maria* fut envoyé de Loanda à Sogno, pour reconnoître l'état de la Miſſion & s'aſſurer de la diſpoſition des Habitans. En arrivant au Cap-Padron, à l'embouchure de la Zaire, il fit avertir le nouveau Comte de ſes intentions. Mais le penchant du Peuple étoit ſi déclaré pour les Miſſionnaires, qu'il étoit inutile de conſulter le Souverain. Une foule de Négres s'empreſſa de courir au-devant du Pere Joſeph. Les uns lui raconterent comment ils avoient traité l'Ennemi des Capucins. D'autres lui répondirent des diſpoſitions du nouveau Comte. Tous jurerent de défendre la Religion & ſes Miniſtres juſqu'à la derniere goute de leur ſang. Ce ſerment fut confirmé dans la ſuite au pied des Autels. On preſſa beaucoup le Pere Joſeph de s'établir dans le Couvent. Mais il feignit d'abord que ſa commiſſion ſe bornoit de prendre avec lui le Frere Leonard & les ornemens eccléſiaſtiques pour retourner à Loanda. Enfin, paroiſſant ſe rendre aux inſtances du Peuple & aux deſirs du Comte, non-ſeulement il conſentit à demeurer, mais il engagea le Pere Siſtola, qui étoit guéri de ſes bleſſures, à reprendre ſon emploi dans la Miſſion. Depuis cet heureux jour, les Capucins ont toujours été reſpectés du Comte & de ſes Sujets (85).

Diſtribution des Egliſes dans le Comté de Sogno.

Cette contrée demanderoit un grand nombre de Miſſionnaires pour répondre à ſon étendue. Elle en avoit anciennement ſix. Mais dans ces derniers tems ils étoient réduits à deux. L'Auteur & ſon Compagnon baptiſoient dans un ſeul jour juſqu'à cinq cens perſonnes. Il leur venoit, de quatre ou cinq journées de diſtance, des meres avec leurs enfans dans les bras, pour demander le Baptême ou la Confeſſion. La néceſſité de pourvoir aux beſoins d'un ſi grand nombre de Chrétiens abandonnés, a porté le Comte & les Miſſionnaires à faire bâtir une Egliſe dans chaque Ville. Du tems de l'Auteur, on en comptoit déja dix-huit. Chacun de ces Etabliſſemens eſt pourvû d'un Négre, qui a reçu ſon éducation dans le Couvent des Capucins, & qui fait réciter le Roſaire, de deux jours l'un, à l'aſſemblée des Fidéles. Le Samedi, il fait une Inſtruction publique; & les jours de Fête, au lieu de Meſſe, il fait chanter quelques Priéres de l'Egliſe. Le premier Dimanche du mois eſt célebré par une Proceſſion ſolemnelle (86).

Maîtres d'écoles.

Dapper donne au Comté de Sogno un grand nombre de Maîtres d'école, qui enſeignent aux Négres, non-ſeulement les principes de la Religion, mais à lire, à écrire, & qui en font d'excellens écoliers. Mais il ajoute qu'au milieu même du Chriſtianiſme, qui eſt la Religion dominante du Pays, il ſe trouve encore un grand nombre d'idolâtres; & qu'entre ceux qui prennent la qualité de Chrétiens, pluſieurs n'en exercent les devoirs qu'à la vûe des Blancs, & dans les occaſions dont ils eſperent quelque profit (87).

Suivant Merolla, chaque Ville de Sogno porte la marque du Chriſtianiſme, par une Croix que les Habitans ont plantée dans quelque lieu conſacré à cet uſage. Ceux qui n'ont pas rempli le précepte de la Communion paſchale ou qui meurent ſans confeſſion, ne laiſſent pas d'être enterrés dans ce cimetiére public; mais les Miſſionnaires ne prennent point de part à leur ſépulture.

(84) *Ibidem.*
(85) Voyage de Merolla, p. 623.
(86) *Ibidem.*
(87) Dapper, dans Ogilby, p. 545.

Au contraire, ceux qui ont reçu les Sacremens de l'Egliſe ſont enſévelis avec les cérémonies eccleſiaſtiques. On les aſſiſte dans le cours de leurs maladies. On leur fournit même des remedes. Le Couvent des Capucins n'eſt jamais ſans quelques Eſclaves expérimentés dans la médecine & la chirurgie. Leurs ſecours s'accordent gratuitement, pour ôter aux Négres la penſée de recourir à leurs Sorciers. On a bâti, près du Couvent, un Hôpital pour les vieillards, les eſtropiés & les aveugles. Toutes ces charités, dit l'Auteur, n'ont pas peu ſervi au progrès de la Religion (88).

Secours accordés aux Chrétiens Negres.

Le Comte qui regnoit à Sogno du tems de Merolla, étoit un Prince extrêmement affectionné à la Religion. Pendant la Meſſe on lui préſentoit, à l'Evangile, un flambeau allumé, qu'il faiſoit ſoutenir par un de ſes Pages juſqu'après la communion du Prêtre. Les jours de Fête, on l'encenſoit deux fois. A la fin de la Meſſe, il s'approchoit de l'Autel, pour recevoir l'impoſition des mains & la bénédiction du Prêtre. Lorſque le Célébrant quittoit l'Autel, il ſe retiroit à l'écart pour finir ſes priéres. Enſuite il rejoignoit les Miſſionnaires, qui le conduiſoient juſqu'à la porte de l'Egliſe. Auſſi-tôt qu'il étoit ſorti, il ſe mettoit à genoux dans l'aſſemblée du Peuple; & tous les aſſiſtans lui renouvelloient le ſerment de fidélité en ſe frappant la joue, ſuivant l'uſage du Pays. Il leur marquoit, d'un ſigne de main, la ſatisfaction qu'il reſſentoit de leur zéle; & les ſaluant avec bonté, il ſe retiroit dans ſon Palais. Le Capitaine général, les Gouverneurs & les Manis, avoient leurs places marquées dans l'Egliſe, pour éviter toutes les occaſions de querelles. On accordoit aux femmes de qualité des tapis, pour ſe mettre à genoux; mais l'honneur du couſſin étoit réſervé pour la Comteſſe (89).

Reſpect d'un Comte pour la Religion.

Lorſqu'un Miſſionnaire viſite les Egliſes du Pays, le Gouverneur ou le Mani de la Ville prend le tems de la nuit, où l'on ſuppoſe que tous les Habitans ſont retirés, pour faire publier dans toutes les rues qu'il eſt arrivé un Prêtre, & que tout le monde doit lui expoſer ſes beſoins ſpirituels. Si le Mani paroît négliger ce devoir, les Miſſionnaires lui font ôter ſon Emploi (90). Comme la ruine de l'idolatrie n'a pas guéri les Négres d'un certain penchant pour leurs anciennes pratiques, ſur-tout à l'égard des mariages & des enchantemens, les Miſſionnaires ont fait publier quelques Ordonnances, dont ils maintiennent ſoigneuſement l'exécution. I. Tous les Manis ou les Gouverneurs qui ne ſont point engagés dans un mariage légitime, ſont privés de leurs Offices. II. Toutes les femmes enceintes doivent porter quelques reliques conſacrées par la Religion, & ne pas uſer d'autres préſervatifs à la naiſſance de leur enfant (91). III. Tous les parens doivent préſenter leurs enfans à l'Egliſe, dans l'eſpace d'un certain tems après leur naiſſance, & s'engager pour eux à quelque pratique particuliere de piété, telle que de réciter le Roſaire une ou deux fois le jour, de jeûner les Samedis, ou de s'abſtenir de viande les Mercredis, &c. IV. Le vol, ou le dommage cauſé aux biens d'autrui, doit être puni par le fouet. V. Au lieu des préſervatifs magiques pour la garde des champs & des moiſſons, on doit employer des branches de palmier conſa-

Viſite des Miſſionnaires dans les Villes.

Ordonnances qu'ils font obſerver rigoureuſement.

(88) Voyage de Merolla, p. 675. Ce détail & le ſuivant ne ſont pas inutiles pour la connoiſſance des mœurs.

(89) Merolla, p. 632.

(90) Le même, p. 630.

(91) La plûpart de ces loix ſont le contrepied des uſages payens qu'on a rapportés dans un article précédent.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

crées & planter des croix par intervalles (92). Cette police, ajoute l'Auteur, n'a rien de rigoureux dans l'exercice ; mais la rigueur des Miſſionnaires eſt extrême à la faire exécuter.

Origine du Chriſtianiſme à Loango.

La Foi chrétienne, dans le Royaume de Loango, doit ſon origine au zéle d'un Capucin, qui ſe nommoit *Bernardino Ungaro*. Ce Miſſionnaire étant arrivé à Sogno, après avoir parcouru quantité de régions barbares, eut l'occaſion de traiter dans ſon Couvent un Voyageur Portugais, qui chercha dans la ſuite à lui marquer ſa reconnoiſſance, par l'éloge qu'il fit de ſon caractere à la Cour de Loango. Le Roi prit une ſi haute idée de ſon mérite, qu'il envoya ſes deux fils à Sogno pour recevoir ſes inſtructions. Ces deux jeunes Princes, auxquels le Miſſionnaire ne manqua pas d'inſpirer les principes de la Foi, confirmerent ſon éloge à leur retour, & firent naître au Roi leur pere une forte envie de l'attirer dans ſes Etats. Il en écrivit au Gouverneur Portugais d'Angola, qui obtint du Superieur de la Miſſion l'ordre qu'on lui demandoit pour Ungaro. Dans un eſpace fort court, le Miſſionnaire inſtruiſit le Roi & la Reine, il les baptiſa & leur donna la bénédiction du mariage. Enſuite il baptiſa le fils aîné du Roi, & trois cens perſonnes de la Cour, à l'exemple de la famille royale. Dans l'eſpace d'un an il donna le baptême à douze mille ames.

Loango retombe dans l'idolatrie.

Mais ſa mort ruina bien-tôt de ſi belles eſperances. Le Frere Leonard, qu'il avoit appellé dans ſa maladie & qui n'arriva que pour le voir expirer, fut envoyé par le Roi au Superieur général de la Miſſion, pour lui demander un Prêtre du même Ordre. Dans ſon abſence, un Prince du ſang royal, ſoutenu par quelques Chrétiens apoſtats, enleva au Roi ſa vie & ſa couronne. Cet Uſurpateur mourut preſqu'auſſi-tôt ; & ſon Succeſſeur entreprit, avec le ſecours d'un autre Capucin, de continuer l'ouvrage d'Ungaro. Mais faute d'un plus grand nombre d'Ouvriers, le Royaume retomba inſenſiblement dans l'idolatrie. Merolla raconte pluſieurs entrepriſes qui ſe renouvellerent de ſon tems, avec auſſi peu de ſuccès ; quoique les eſperances, dit-il, fuſſent mieux fondées que jamais, depuis que le Roi avoit interdit le Commerce de ſes Etats aux Hérétiques, pour avoir vendu des armes à feu dans quelques-unes de ſes Provinces (93).

Angoy n'a jamais eu de Roi chrétien.

A l'égard du Royaume d'Angoy, l'Auteur n'apprit point qu'on y eût jamais vû de Roi chrétien. Ce Pays, dit-il, a toujours été habité par une Nation livrée aux ſortiléges & fort ennemie des Négres de Sogno & de Kakongo. Pendant qu'il attendoit à Loanda l'occaſion de s'embarquer pour l'Europe, il fut informé par une Lettre des Miſſionnaires de Sogno, que le Comte avoit fait la conquête d'Angoy ; & qu'ayant déſarmé tous les Habitans, il avoit promis au Ciel de ne ſouffrir dans ce Royaume aucun Officier public qui n'eût embraſſé le Chriſtianiſme (94).

Peines & ſouffrances des Miſſionnaires.

Tous les Miſſionnaires relevent beaucoup les peines auſquelles ils ſont continuellement expoſés dans les régions barbares. Mais il n'y en a point qui faſſe éclater ſes plaintes avec autant d'affection que Merolla. Rien n'approche, dit-il, des fatigues & des ſouffrances qui ſont inévitables pour les Miniſtres de l'Evangile, ſoit qu'on veuille conſiderer la longueur des voyages, la privation

(92) Voyage de Merolla, p. 627.

(93) L'Auteur entend ici les Hollandois & les Anglois.

(94) Merolla, p. 651.

des néceſſités de la vie, l'inſuportable excès de la chaleur, ſur-tout pour des Religieux auſſi épaiſſement vêtus que les Capucins, les changemens de climat, les rochers & les précipices qu'il faut traverſer, les perſécutions des Sorciers, & ſouvent celles des mauvais Chrétiens; enfin les ſaignées fréquentes, qui affoibliſſent les meilleures conſtitutions, & dont on ne peut ſe diſpenſer néanmoins, quand on veut ſe garantir de diverſes maladies dont on eſt ſans ceſſe menacé (95). Malgré la juſtice & la vérité qu'on doit ſuppoſer dans ce récit, il ne paroît pas ſurprenant que les Miſſionnaires ayent quelque choſe à ſouffrir de la perſécution des Sorciers, lorſque de leur propre aveu ils n'épargnent rien pour extirper cette race impie, & qu'ils emploient même le fer & le feu. L'ardeur de leur zéle les expoſe quelquefois auſſi à divers effets du reſſentiment des Idolatres. Entre pluſieurs exemples dont Merolla fait honneur à ſon Ordre, on ne s'arrête ici qu'au plus héroïque. Les Négres du Royaume d'*Overri* ou d'*Auverry* (96) célébrent tous les ans un ſacrifice ſolemnel à l'honneur de leurs ancêtres, & n'immoloient pas anciennement moins de trois cens hommes; mais dans l'occaſion qui fait le ſujet de ce récit, ils ne deſtinoient à la mort que cinq victimes, choiſies entre les Nobles de la Nation. Le Pere François *da Romano*, Supérieur de la Miſſion, & le Pere Philippe *da Fignar* ayant réſolu de troubler cette abominable fête, ſe firent conduire, par un Négre de leurs amis, juſqu'au troiſiéme enclos de la Ville. Ils apperçûrent d'abord une multitude d'Habitans, qui commençoient leurs chants & leurs danſes au ſon des inſtrumens de muſique. Mais dans le deſſein d'obſerver mieux toutes les circonſtances de leurs cérémonies, ils choiſirent un lieu qu'ils crurent propre à leur ſervir de retraite, & qui étoit malheureuſement celui dans lequel on conſervoit les couteaux dont les Prêtres ou les Sorciers devoient faire uſage pour le ſacrifice. Les deux Capucins furent bien-tôt découverts par ces cruels Bourreaux, & chaſſés avec de furieuſes menaces. Mais loin de s'effraier, ils percerent hardiment la foule, & s'étant approchés du Roi, ils lui reprocherent ſa déteſtable barbarie. Pluſieurs Courtiſans, qui entendirent ce langage, ſe jetterent auſſi-tôt ſur eux, les accablerent de coups, les traînerent hors du cercle; & recommandant que les rangs fuſſent mieux fermés, pour achever leur funeſte boucherie, il fut impoſſible aux Miſſionnaires d'en arrêter l'exécution.

A quoi leur zéle les expoſe.

Avanture de deux Capucins.

Quelques jours après, on leur déclara que le Roi les chaſſoit de ſon Royaume. Mais ne s'étant point hâtés d'obéir à cet ordre, ils ſe virent environnés d'une troupe de Négres, qui paroiſſoient en vouloir à leur vie. Cependant quelques Nobles ſe préſenterent heureuſement pour les ſauver des mains de ces furieux, ſous prétexte que le Roi demandoit à les voir. Ils furent conduits au Palais, où pour toute audience ils ne reçurent que des coups & des injures, avec un ordre abſolu de quitter le Pays. Mais lorſqu'ils ſe diſpoſoient à partir, ils furent jettés dans une horrible priſon, où ils paſſerent trois mois dans les mêmes ſouffrances. Après cette ennuyeuſe épreuve, ils furent vendus à titre d'Eſclaves aux Marchands Hollandois, qui eurent aſſez d'humanité pour les débarquer dans l'Iſle du Prince & leur rendre la liberté. Ils écrivirent de cette Iſle à la Congrégation *de Propaganda Fide*, pour l'in-

Ils ſont chaſſés de leur Miſſion.

(95) Le même, p. 681.

(96) On en a vû la deſcription.

ROYAUMES DE CONGO ET D'ANGOLA.

former des disgraces qu'ils avoient essuiées. Elle leur répondit que l'Eglise avoit assez de Martirs ; & que le Royaume d'Overry n'ayant que deux Missionnaires, elle leur conseilloit, dans l'exercice de leurs fonctions, de consulter moins leur zéle que leur prudence (97).

Avis qu'ils en donnent à Rome & réponse qu'ils reçoivent.

Mais les outrages des Négres ne sont pas comparables aux dédommagemens que les Missionnaires en reçoivent à Loanda, par les caresses des Portugais (98). Au lieu d'y être obligés à *la quête*, suivant les termes de l'Auteur, ils voient apporter au Couvent une grande abondance de provisions, que ceux qui ne veulent point être refusés ont des mesures à prendre pour arriver les premiers. Ces bons Chrétiens ne bornant point leur générosité aux Missionnaires de Loanda, entretiennent plusieurs autres Missions dans diverses contrées : charité si nécessaire, dit l'Auteur, qu'elles ne se soutiendroient pas sans ce secours.

Comment ils sont traités par les Portugais.

Il fait remarquer que les Capucins d'Italie ont toujours obtenu dans ces Missions une sorte de préférence sur tous les autres Ordres, de la part même des Gouverneurs Portugais. Dom Jean de Sylva, qui commandoit alors à Loanda, étoit si dévoué aux Capucins Italiens, qu'il n'avoit jamais refusé une de leurs demandes. Quelques Prêtres de son Pays lui reprochant un jour cette prédilection, il leur répondit : « Je n'ouvre & ne lis jamais les placets des » Capucins pour examiner leurs demandes, parce que je suis sûr qu'ils ne me » demanderont jamais rien qu'il ne me convienne d'accorder. Si c'est en » faveur d'autrui qu'ils me sollicitent, je ne suis pas moins persuadé qu'ils » n'ont pas d'autres motifs que la charité chrétienne, & qu'ils ne connoissent » point ceux de l'intérêt.

Préference des Capucins Italiens.

Sylva, continue le même Auteur, fut confirmé dans cette favorable prévention par un événement fort étrange. Deux criminels ayant été condamnés au gibet, un Capucin, nommé François de Lycodia, par le mouvement d'un zéle héroïque, déclara au Gouverneur que s'il vouloit faire grace à l'un des deux coupables, il souffriroit volontiers la mort à sa place. Le Gouverneur y consentit. Il ajouta même que s'il se trouvoit quelque ame généreuse qui voulût rendre le même service au second, il ne feroit pas difficulté de lui accorder la même faveur. Mais un exemple de cette nature n'étoit pas fait pour être imité. Le Pere Lycodia fut conduit au lieu du supplice. Cependant, avant que l'Exécuteur l'eût touché, Dom Sylva lui fit ôter la corde qu'il s'étoit mise lui-même au cou, & lui rendit la liberté avec de grands éloges. Le criminel n'en fut pas moins déchargé ; & l'Auteur ajoute que si le Pere *Leonard da Nardo*, compagnon de Lycodia, eût été poussé du même zéle, il auroit également sauvé la vie au second coupable (99). Ce Pere Lycodia, qui finit ses jours ensuite dans la Mission, avoit des talens extraordinaires pour l'éducation des enfans. Il en avoit rassemblé une trouppe nombreuse, qui étoient vêtus de l'habit de son Ordre ; & sa méthode étoit de leur faire répéter le soir ce qu'il leur avoit enseigné pendant le jour. Merolla rend témoignage que de son tems il avoit soixante Ecoliers en habit de Capucin (1).

Effet bizarre du zéle & de la charité d'un Capucin.

(97) Voyage de Merolla, p. 113.
(98) Le même, *ibid.* p. 676.
(99) Voyage de Merolla, p. 670.
(1) *Ibid.* Si l'on ne pouvoit se dispenser de donner un article des Missions, tous ces détails ne paroîtront pas moins nécessaires pour en faire connoître le bien & le mal.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire Naturelle de Congo, d'Angola & de Benguela.

§. I.

Air, Foſſiles, Racines & Grains.

HISTOIRE NATURELLE. Hyver, Eté & pluies.

L'AIR de Congo, ſuivant Lopez, eſt plus temperé qu'on ne peut ſe l'imaginer. L'hiver y reſſemble à l'automne de Rome. On n'y eſt jamais obligé d'augmenter l'épaiſſeur des habits, ni de s'approcher du feu. Il n'y a point de différence, pour le froid, entre le ſommet des montagnes & les plaines. On voit même des hivers où la chaleur eſt plus vive qu'en été. L'Auteur aſſure qu'elle eſt quelquefois exceſſive à deux heures après midi. Il en attribue la cauſe aux pluies continuelles.

La différence des jours & des nuits n'eſt que d'un quart-d'heure pendant toute l'année.

L'hiver commence ici au mois de Mars, lorſque le ſoleil entre dans les ſignes du Nord; & l'été au mois de Septembre, lorſque le ſoleil paſſe dans les ſignes du Sud. Il ne tombe jamais de pluie pendant l'été; mais elle dure ſans interruption pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, qui compoſent l'hiver. Les beaux jours du moins y ſont fort rares. On eſt ſurpris de la force des pluies & de la groſſeur des goutes. Lorſque les terres ſont bien abreuvées, toutes les riviéres s'enflent & répandent leurs eaux dans les Pays voiſins. Les premieres pluies commencent ordinairement le quinze, & quelquefois plus tard. De-là vient que les nouvelles eaux du Nil, qui ſont attendues avec tant d'impatience en Egypte, arrivent plus tôt ou plus tard.

Vents réguliers d'hyver.

Dans toutes ces Contrées les vents d'hiver ſouflent du Nord à l'Oueſt, & du Nord au Nord-Eſt. Ils ont été nommés par les Portugais, *Vents généraux*; ce ſont les mêmes que les Romains nommoient *Eteſiens*, & qui ſouflent en été dans l'Italie. Ils pouſſent avec beaucoup de force les nuées vers les grandes montagnes, où ſe raſſemblant & ſe trouvant preſſées, elles ſe condenſent beaucoup. A l'approche de la pluie, elles paroiſſent comme perchées au ſommet de ces montagnes; & de-là viennent, ſuivant l'Auteur, les inondations du Nil, du Sénégal & des autres riviéres, qui ſe déchargent dans les mers orientales & occidentales.

Vents réguliers d'Eté.

Pendant l'été du Pays, qui eſt l'hiver de Rome, les vents ſouflent du Sud au Sud-Eſt. En nettoyant les parties méridionales du ciel, ils pouſſent la pluie vers les régions du Nord. Leur effet le plus ſalutaire eſt de répandre de la fraîcheur dans toutes ces Contrées; ſans quoi il ſeroit impoſſible d'y réſiſter à des chaleurs ſi exceſſives, que pendant la nuit même on eſt contraint de ſuſpendre au-deſſus de ſoi deux couvertures pour ſe garantir de l'embraſement de l'air.

Nége.

Les Voyageurs remarquent auſſi qu'il ne tombe jamais de nége à Congo & dans les Pays voiſins, & qu'on n'en apperçoit point au ſommet des plus hautes montagnes; excepté vers le Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur quelques autres

HISTOIRE NATURELLE.

monts que les Portugais ont nommés *Sierra nevada* ou *Monts de nége.* Mais on ne vante point cette propriété du Pays comme un avantage; car un peu de nége ou de glace paroîtroit à Congo plus précieux que l'or. Qu'on se croiroit heureux, s'écrie Lopez, (2) d'y pouvoir quelquefois rafraîchir les liqueurs!

Mines & métaux.

On trouve dans le Royaume de Congo des mines de divers métaux, sans en excepter l'or & l'argent. Dapper paroît persuadé, sur différens témoignages, qu'il y a quelques mines d'or aux environs de la Capitale (3). Mais cette opinion a peu de vraisemblance. Les Portugais ont demeuré si long-tems dans le Pays, & leur goût pour ce métal est si connu (4), qu'elles n'auroient point échappé à leurs recherches. Mais Carli prétend qu'il se trouve des mines d'or près d'une mine de fer (5) dans la Province de Bamba, & que les Habitans ont cessé d'y travailler à l'arrivée des Portugais, pour se garantir de la guerre & de la perte de leur liberté (6). Lopez explique, par la même raison, le refus qu'ils ont toujours fait de les découvrir aux Etrangers. Il assure aussi qu'Angola est non-seulement fort riche en mines d'argent & d'excellent cuivre, mais qu'il n'y a point de Pays dans l'univers qui produise une si grande abondance de toutes sortes de métaux (7).

Excellent cuivre.

Il est certain, suivant Dapper, que le cuivre est fort commun dans le Royaume de Congo, sur-tout dans la Province de Pemba, près de la Ville du même nom. La teinture de jaune est si forte dans les terres, que les Artistes l'ont prise pour de l'or. Sogno n'en est pas moins rempli; & son cuivre étant encore meilleur que celui de Pemba, on en fabrique à Loanda les bracelets & les anneaux que les Portugais transportent à Kallabar, à Kiodelkey & dans d'autres lieux. Linschoten assure que Bamba produit des mines d'argent & de quelques autres métaux. Il place à Sunda, du côté de l'Est, des mines de cristal & de fer. Les dernieres, dit-il, sont les plus estimées des Négres (8), parce qu'ils font de ce métal, des couteaux, des épées & d'autres armes.

Belles pierres de plusieurs especes.

Les montagnes de Congo portent en plusieurs endroits différentes sortes de très-belles pierres, dont on pourroit faire des colomnes, des chapiteaux & des bases d'une telle grandeur, que si l'on en croit Lopez on y couperoit facilement une Eglise entiere d'une seule piéce, & de la même pierre que l'obélisque Romain de la *Porta del Popolo.* On y trouve des monts entiers de porphire, de jaspe & de marbre de différentes couleurs, qui portent à Rome le nom de marbres de Numidie, d'Afrique & d'Ethiopie. On en voit quelques piliers dans la Chapelle du Pape Grégoire. Les mêmes montagnes ont une pierre marquetée, dans laquelle il se trouve de fort belles yacinthes; c'est-à-dire, que les raies ou les veines qui sont distribuées par tout le corps peuvent en être tirées comme les pepins d'une grenade, & tombent alors en petites piéces du plus parfait yacinthe. Mais on feroit, de la masse entiere, des colomnes d'une beauté merveilleuse.

Enfin, les montagnes de Congo renferment d'autres espéces de pierres rares, qui paroissent impreignées de cuivre & d'autres métaux. Elles prennent

(2) Relation de Pigafetta, p. 13. & suiv.
(3) Dapper, dans Ogilby, p. 532.
(4) Dapper, dans Ogilby, p. 532.
(5) On en a parlé ci-dessus.
(6) Voyage de Carli, p. 572.
(7) Relation de Pigafetta, p. 55.
(8) Dapper, *ubi sup.*

le plus beau poli du monde, & ſont d'un uſage admirable pour la ſculpture & la gravure (9).

HISTOIRE NATURELLE.

Ce grand Royaume produit chaque année deux moiſſons régulieres. On commence à ſemer au mois de Janvier, pour recueillir au mois d'Avril. L'hiver arrive enſuite, mais il reſſemble au printems ou à l'automne d'Italie. La chaleur recommence au mois de Septembre, & rend les terres propres à recevoir de nouvelles ſemences, qui offrent une moiſſon abondante au mois de Décembre (10). Merolla dit qu'on ſeme au mois de Mars dans le Comté de Sogno, & qu'avec la faveur des pluies on moiſſonne au mois de Juin.

Agriculture & moiſſons du Pays.

Le même Auteur obſerve que dans la culture des terres les Habitans n'emploient ni la charrue, ni la béche. Auſſi-tôt que les nuées annoncent la moindre pluie, les femmes diſpoſent le terrain, en arrachant d'abord les herbes & les racines, qu'elles ramaſſent en tas, pour les brûler dans le même lieu. Enſuite, à la premiere pluie, elles remuent la terre avec une eſpéce de truelle fort légére, nommée *Lzegu* ou *Elzeju*, qui eſt ſoutenue par un manche d'un pied de long. A meſure qu'elles ouvrent le ſillon d'une main, elles y répandent, de l'autre, leurs ſemences, qu'elles portent dans un ſac à leur côté. Pendant cet exercice, elles ſont obligées, dit l'Auteur, de porter leurs enfans ſur leur dos, pour les garantir d'une multitude d'inſectes qui ſortent de la terre & qui ſeroient capables de les dévorer. Elles ſe ſervent d'une eſpéce de hamack, qu'elles ont autour des épaules, où l'enfant eſt comme aſſis, en avançant ſes petites jambes, qui embraſſent la ceinture de ſa mere (11).

La terre, ſuivant l'expreſſion de Carli, eſt noire & féconde, comme les femmes qui la cultivent. Lorſque le tems de la moiſſon eſt arrivé, elles font différens tas de chaque eſpéce de grains. On commence par donner au Makolonte ce qui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Enſuite on met à part ce qu'on deſtine pour enſemencer les terres dans la ſaiſon ſuivante; & le reſte ſe diviſe entre les Habitans, ſuivant le nombre qui ſe trouve dans chaque cabane. L'herbe eſt toujours verte dans ce Pays. Qu'on la brûle, ſans l'arracher, elle repouſſe auſſi-tôt (12). Le Duché de Batta & les territoires voiſins ſont ſi gras & ſi fertiles qu'ils produiſent toutes ſortes de proviſions. Celui de Pemba, ſur-tout du côté de S. Salvador, eſt favoriſé d'un air frais & ſerain, qui enrichit les pâturages & qui donne aux arbres un éclat admirable (13).

Diviſion du produit des terres.

Les grains ſont ici de pluſieurs eſpéces. Celui qui ſe nomme *Lugo*, reſſemble au grain de moutarde; mais il eſt un peu plus gros. On le broie dans des moulins à bras. Sa farine eſt fort blanche, & fait un pain de ſi bon goût, qu'on ne le croit point inférieur au froment. Ce grain, qui eſt venu nouvellement des bords du Nil, vers l'endroit où il forme ſon ſecond lac, eſt aujourd hui d'une extrême abondance à Congo. On y voit auſſi une ſorte de millet blanc, nommé *Mazza* ou *Cora de Congo*, que d'autres nomment encore *Mazza Manputo* ou bled Portugais. Le maiz (14) n'y eſt pas moins commun; mais il ne ſert qu'à la nourriture des porcs. Les Habitans n'eſti-

Diverſes ſortes de grains.

(9) Pigafetta, *ubi ſup.* p. 116.
(10) Carli, *ubi ſup.* p. 568.
(11) Voyage de Merolla, p. 633.
(12) Voyage de Carli, p. 570. & 572.
(13) Dapper, dans Ogilby, p. 529.
(14) Dapper dit qu'il eſt ſemblable au riz; mais plus petit.

HISTOIRE NATURELLE.

ment pas beaucoup plus le riz (15). Il eſt en ſi grande abondance, qu'il n'a pas même de valeur établie (16).

Pluſieurs eſpeces de légumes.

La plûpart des légumes du Pays ſont inconnus en Europe, à l'exception du bled d'Inde & d'une ſorte de féves, nommée *Nkaſche* (17). Dapper, qui les nomme *Enkoſſa*, leur donne la couleur des châtaignes, & les repréſente comme une excellente nourriture. Cependant l'excès, dit-il, en eſt dangereux & cauſe des tranchées douloureuſes (18).

L'*Ouvanda*, eſpéce de grain qui reſſemble au riz, croît ſur un arbuſte, & multiplie tous les ſix mois ſans culture. Il ſe conſerve deux ou trois ans. Le *Nkanza* reſſemble beaucoup à la féve d'Inde. Il eſt d'une blancheur extrême. Comme il vient du Breſil, les Portugais lui ont conſervé le nom de féves bréſiliennes.

Le *Kangula* eſt une autre ſorte de légume, fort recherché des Négres, mais peu eſtimé des Européens.

Maſſa-Mambala.

Le *Maſſa-Mambala* pouſſe des tiges de la hauteur du bled d'Inde, & ne lui reſſemble pas mal par la blancheur & la forme de ſes épis. Sa farine eſt blanche & moins nuiſible à l'eſtomac que pluſieurs autres grains du Pays. La ſemence de l'herbe nommée *Maſſango* reſſemble beaucoup à celle du chanvre (19). Battel lui donne le nom de bled dans le Royaume de Loango.

Azeli.

L'*Azeli* eſt une Plante qui croît de la hauteur d'une picque, & dont l'épi reſſemble à celui du millet. Elle donne la colique à ceux qui en mangent pour la premiere fois. L'*Eluvo* ſe conſerve pluſieurs années. Son épi eſt triangulaire, & ſon grain ſemblable au millet, mais rouge & d'un uſage fort ſain.

Mandols ou Mandoles.

Entre pluſieurs autres légumes, les Négres eſtiment les mandols, qui croiſſent trois ou quatre enſemble, comme les veſces, mais ſous terre & de la groſſeur d'une olive ordinaire. On en tire un lait, qui reſſemble à celui d'une eſpece d'amandes que les Italiens nomment *Mandoles*, & l'Auteur eſt perſuadé qu'elles en tirent leur nom.

Muſcades ſauvages.

L'*Inkunbe*, autre ſorte de légume de terre, de la forme d'une balle de mouſquet, eſt très-ſaine & de fort bon goût. Merolla prétend avoir trouvé parmi ces balles de véritables muſcades, qui étoient peut-être tombées des arbres, mais dont l'uſage n'eſt pas connu des Négres. Ils en ont de ſauvages, qu'ils appellent *Nieubanzampunis* (20).

Maniock.

Dapper raconte, que dans le Royaume d'Angola le pain ſe fait de la racine de maniock. Les Habitans la nomment *Mandioka*. Elle eſt fort commune aux environs de Loanda, par la double raiſon que le terroir lui eſt propre & que la vente en eſt conſiderable. On en diſtingue pluſieurs ſortes, qui ſe reſſemblent de loin, quoique la racine, la qualité & la couleur même en ſoient différentes.

Deſcription de cette Plante.

Les feuilles de la Plante ſont d'un verd foncé, comme celles du chêne, avec quantité de veines & de petites pointes. La tige s'éleve de dix ou douze pieds & ſe diviſe en pluſieurs branches. Mais elle eſt auſſi foible que le ſaule. Ses fleurs ſont fort petites, & ſa ſemence aſſez ſemblable

(15) Merolla dit que les Habitans le nomment *Mampunni*, & qu'il reſſemble au bled-d'Inde.
(16) Pigafetta, p. 110.
(17) Dapper, dans Ogilby, p. 529.
(18) Voyage de Merolla, p. 633.
(19) Voyez ci-deſſus l'article de Loango.
(20) Voyage de Merolla, p. 633.

à celle du *Palma-Chriſti*, ſans aucune propriété connue. La méthode des Négres pour la cultiver, ne demande pas beaucoup d'art. Après avoir préparé la terre, en la remuant & la diviſant en monticules, ils y enfoncent, à ſept ou huit pouces de profondeur, de petits rejettons de la longueur d'un pied, & d'un pouce de groſſeur, deux ou trois ſur chaque monticule; de ſorte qu'ils ne s'élevent pas de plus de quatre ou cinq pouces au-deſſus de la terre. Ils y prennent racine preſqu'auſſi-tôt, & dans l'eſpace de neuf ou dix mois ils deviennent hauts de douze pieds, avec un tronc de la groſſeur de la cuiſſe, qui ſe charge d'un grand nombre de branches. Enſuite, pour faire groſſir la racine, on nettoie fort ſoigneuſement la terre aux environs; & lorſqu'on croit la Plante à ſa maturité, on coupe le tronc, qui n'eſt propre qu'au feu, en réſervant les petites branches pour la plantation ſuivante. On déterre alors la racine, & l'ayant dépouillée de ſon écorce, on la réduit en farine, dans un moulin qui reſſemble à la roue d'un fourgon. Cette opération emploie pluſieurs Eſclaves, les uns pour jetter la racine dans le moulin & veiller au mouvement de la roue; d'autres pour tirer la farine, & d'autres pour la faire ſécher ſur le feu, dans des chaudrons ou des poëlles de cuivre. On bâtit, pour ce travail, des appentis (21) longs de cent pieds & larges de trente ou quarante, avec dix fourneaux de chaque côté, & trois moulins mobiles, qui peuvent ſe tranſporter ſuivant le beſoin. Chacun a la liberté de cultiver autant de maniok & d'en faire autant de farine qu'il le juge à propos. Un appentis de vingt fourneaux demande ordinairement cinquante ou ſoixante Eſclaves. Un *Alquer* de farine, ou deux *Arobes* (22), ſe vend quelquefois à Loanda juſqu'à deux cens cinquante ou trois cens reys (23).

Maniere de la cultiver dans le Royaume d'Angola.

Farine qu'on en tire.

Les Habitans du Comté de Sogno n'employent point la racine de maniock à faire du pain. Après l'avoir briſée en petites parties, de la groſſeur du riz, ils la mangent crue, ou trempée dans l'eau chaude. Merolla nous apprend même que les Portugais font plus d'uſage du maniock que les Négres, ſoit parce qu'ils apportent plus d'art à le planter, ſoit parce qu'ils en font des proviſions qui durent pluſieurs années. Le *Gnamn*, ou le pain de racines bouillies, eſt fort différent du pain de maniock.

Uſage qu'on en fait à Sogno.

Les racines de *Bataras*, bien grillées, approchent beaucoup du goût de la châtaigne (24).

Bataras.

La culture des jardins ne demande point ici plus de peine que celle des champs. On y voit des navets, des carotes, des patates, des raves, des choux, mais moins pommés qu'en Europe; du pourpier, des épinards, de la ſauge, de la lavande, du thin, de la marjolaine, de la coriandre, & quantité d'autres Plantes aromatiques, ſans compter pluſieurs eſpeces qui ſont inconnues en Europe. Les fruits communs ſont les ananas, les anones, les bananes, les aroſſes, les courges, les melons, les concombres, &c. Entre les Plantes qui s'élevent peu, la plus eſtimée eſt l'ananas. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'aloës, & ſon fruit à la pomme de pin, dont il n'eſt différent que par la couleur. Elle eſt jaune; & dans ſa maturité, toute ſa ſubſtance ſe mange

Culture des jardins. Diverſes ſortes de fruits.

Ananas de Congo.

(21) Tous ces Bâtimens ſont à quelque diſtance de Loanda, vers la riviere; car les environs de la Ville ne produiſent rien. *Voyez-ci-deſſus.*

(22) Un arobe fait trente livres.

(23) Dapper, dans Ogilby, p. 556. & ſuiv.

(24) Merolla, p. 633.

HISTOIRE NATURELLE.

sans exception. Le sommet de ce fruit est couronné d'une touffe de feuilles, qui se replantent & qui produisent un nouveau fruit. L'ananas bien mûr a quelque chose de plus délicieux que le melon ; mais s'il est coupé verd il hérrit & séche aussi-tôt (25).

Anones.

L'*Anones*, auquel les Portugais ont donné ce nom, suivant Dapper, de celui (26) d'un Duc qui l'apporta ici le premier, est un fruit fort agréable, de couleur cendrée, aussi gros que le poing, & presque rond comme la pomme de pin (27).

Le bananier & le mouses d'Egypte.

Lopez prend les bananiers pour les *Mouses* d'Egypte & de Syrie. Il prétend que dans ces contrées ils parviendroient à la grandeur d'un arbre, si l'on n'avoit soin de les couper chaque année, pour rendre leur fruit plus parfait (28).

Les melons, les concombres & les citrons du Pays sont d'une grosseur extraordinaire & d'un goût très-agréable (29).

§. II.

Arbres de Congo & d'Angola.

Prodigieuse grandeur des arbres.

ON doit être accoutumé, par les Relations précédentes, à lire sans étonnement que l'Afrique produit des arbres d'une hauteur & d'une grosseur si démesurée, qu'un seul fournit à la construction d'un grand nombre de maisons & de canots. Celui qui tient le premier rang est nommé *Ensaka* par les Habitans ; figuier Indien, par Clusius ; & par Linschoten, Arbor de raiz, ou l'arbre des racines. Il s'en trouve plusieurs dans l'Isle de Loanda.

Ensaka.

Maniere dont il se multiplie.

Ses branches, qui sortent du sommet d'un tronc fort élevé, se répandent en grand nombre. On en voit descendre de petits jets de couleur d'or, dont quelques-uns touchant à terre, y prennent racine & forment de nouvelles Plantes, qui grossissent en peu de tems & produisent de leurs branches d'autres jets qui se régénerent de même. Quelquefois un seul arbre s'étend ainsi l'espace de mille pas, & forme par degrés un petit bois où trois mille hommes peuvent se mettre à l'abri. Les branches sont si serrées, qu'elles forment des cavités impénétrables aux rayons du soleil, où la voix retentit comme dans autant d'échos. Les feuilles des jeunes branches sont laineuses, & d'un verd blanchâtre comme celles des coignassiers. Le fruit, qui est rouge au dedans & au dehors, croît entre les feuilles de ces jeunes branches, comme les figues ordinaires. Sous la premiere superficie de l'écorce on trouve une espece de filace, qui, étant battue soigneusement, nettoyée, & filée en longueur, sert à fabriquer des étoffes grossiéres. L'Ensaka croît aussi à Goa & dans les Indes, où les Habitans s'en font des cabinets de verdure pour se rafraîchir dans la chaleur (30).

Il est commun dans les Indes.

Le mirrone.

Le *Mirrone* est un autre arbre, qui n'est pas fort différent de l'Ensaka. Le bois en est dur & les feuilles semblables à celles de l'oranger. Les branches envoient aussi quantité de jets, qui prennent racine en touchant à la terre. Le mirrone se plante ordinairement près des maisons, & passe entre les Idolâtres pour une

(25) *Ibid.* p. 634.
(26) Dapper, *ubi sup.* p. 556.
(27) Pigafetta, p. 111.
(28) Dapper, *ubi sup.* p. 529.
(29) *Ibid.*
(30) Dapper, dans Ogilby, p. 579.

eſpece de Divinité tutelaire. Ils lui rendent un culte comme à leurs Idoles ; & dans pluſieurs Cantons ils laiſſent, au pied de cet arbre, des calebaſſes remplies de vin, pour le rafraîchir dans ſa ſoif. Ils ſe reprocheroient comme une profanation de marcher ſur une de ſes feuilles. Mais lorſqu'ils voyent quelque branche briſée, ils ceſſent de l'adorer ; & la dépouillant de ſon écorce, ils en font des pagnes pour les femmes groſſes. Leurs Sorciers les aſſurent que c'eſt un préſervatif contre les accidens de cette ſituation. Merolla remarquant avec combien de ſoin les femmes cultivoient cet arbre dans l'étendue de ſa Miſſion, en fit abbattre un, ſous prétexte d'en vouloir faire des planches. On lui demanda, d'un air chagrin, pourquoi il cauſoit ce tort au Pays ; mais perſonne n'oſa pouſſer plus loin les murmures (31).

Son uſage pour les femmes groſſes.

L'alikonde eſt encore un arbre d'une groſſeur extraordinaire ; mais il n'eſt pas moins commun dans d'autres Pays dont on a déja donné la (32) deſcription. L'arbre nommé *Moſuma*, dont on fait les Canots, croît ſur les bords de la Riviere de Zaïre. Son bois a quelque reſſemblance avec le liége, & ne s'enfonce jamais quoique le Canot ſoit rempli d'eau. C'eſt ſur cet arbre qu'on recueille la ſoie de coton, ſubſtance laineuſe, que les gens de mer employent au lieu de plumes, pour ſe faire des couſſins & des oreillers. Le coton croît ici de lui-même ; s'il étoit aidé par la culture, il y ſeroit en abondance. Ses fleurs s'ouvrent aux mois de Juin & de Juillet, & mûriſſent au mois de Décembre (33).

L'alikonde.

Le moſuma.

Les bords de la Riviere de Lelundo, dans la route qui conduit à S. Salvador, ſont ornées d'une multitude de cedres, qui ne ſervent aux Habitans qu'à faire des canots ou du bois à brûler (34).

Le cedre.

Toutes les Parties du Royaume de Congo produiſent beaucoup d'arbres fruitiers. Dans la Province de Pemba, le plus grand nombre des Habitans ſe nourrit de fruits. Les citrons, les limons, les bananes, & ſur-tout les oranges y ſont en abondance. Elles rendent beaucoup de jus, ſans être aigres ni douces, & ne ſont jamais nuiſibles dans l'uſage. Pour faire juger de la fertilité du Pays, Lopez rend témoignage que pendant l'eſpace de quatre jours il vit croître aſſez haut un petit citronier, d'un pepin qu'il avoit planté (35).

Arbres fruitiers.

Merolla obſerve que dans le Comté de Sogno les limons ſont excellens, & qu'une des Iſles en eſt particuliérement ſi remplie, qu'à la réſerve de quelques orangers il ne s'y trouve pas d'autres arbres. En allant à Singa, on rencontre de grands bois d'orangers, dont les fruits portent le nom d'oranges de Portugal, quoiqu'elles ſoient d'un goût ſi délicieux qu'elles mériteroient celui d'oranges de la Chine.

Limons de Sogno.

Orangers de Singa.

Le fruit d'un arbre que les Habitans nomment *Mabokke*, a beaucoup de reſſemblance avec les oranges de l'Europe. Sa forme eſt d'une rondeur admirable. Il a la peau rude. On trouve au dedans quantité de pepins qui reſſemblent à ceux de la grenade, mais diſperſés avec moins d'ordre. Le goût tire un peu ſur l'aigre ; mais il eſt ſi délicieux, qu'on ne fait pas difficulté de donner ce fruit aux malades dans l'ardeur même de la fiévre, pour leur ra-

Le mabokke.

(31) Voyage de Merolla, p. 625.
(32) L'alikonde même a été décrit.
(33) Dapper, *ubi ſup.* p. 556. & 557.
(34) Pigafetta, p. 117. & Dapper, p. 529.
(35) Pigafetta, p. 111.

fraîchir le palais. On en diſtingue deux ſortes ; le grand & le petit. Il ſemble que la bonté du dernier l'emporte ſur celle de l'autre, à proportion qu'il lui cede en groſſeur.

Nicheſi. Banane. Mamaï. Cont.

Le nicheſi, la banane & le mamaï ſe trouvent ici comme au Breſil. Mais, entre pluſieurs autres fruits, le plus eſtimé eſt celui que les Habitans nomment *Cont*. Il reſſemble à la *Poire-géante*, & ſa forme n'a rien d'extraordinaire ; mais au dedans il eſt de la blancheur du lait. Ses pepins ont la figure d'une féve. Le jus du cont eſt d'un agrément ſi ſingulier, qu'on le donne aux malades pour leur rappeller le goût. L'Auteur vit pluſieurs de ces arbres, qui croiſſoient ſans culture dans les montagnes de Congo.

Le Kaſchiu.

Le *Kaſchiu* eſt plus gros qu'une pomme commune. Dans ſa maturité, il s'embellit par un mélange de jaune & de cramoiſi. De ſa tête ſort un ſecond fruit de couleur cendrée, qui eſt fort chaud, quoique l'autre ſoit extrêmement doux & rafraîchiſſant. Grillé ou cuit ſous la cendre, il a le goût de nos châtaignes (36).

Le Kola.

Le *Kola* n'eſt pas moins gros que la pomme de pin. Il renferme, ſous ſon écorce, un autre fruit qui reſſemble à la châtaigne. Entre pluſieurs qualités (37) on lui attribue celle de guérir les maladies hépathiques. Lopez raconte qu'un foye pourri, de poule ou de quelqu'autre oiſeau, qu'on couvre de la chair de ce fruit, reprend ſa fraîcheur & ſon état naturel. Le kola eſt d'un uſage fort commun dans le Pays, & ſon abondance en rend le prix très-vil. Le même Auteur met l'arbre qui le produit au rang des palmiers (38). Merolla dit que la premiere écorce, ou plutôt la coſſe du kola, renferme pluſieurs fruits, & que ſa couleur eſt d'un rouge cramoiſi. Les Portugais font tant de cas de cette eſpece de noix, que s'ils rencontrent une Dame dans les rues (39), leur premiere civilité conſiſte à lui offrir du kola. Dapper a compté juſqu'à dix ou douze noix dans une même coſſe. Il ajoute que ce fruit ne vient qu'une fois l'année, & que ſi l'on en mange le ſoir, il trouble le ſommeil (40).

Les Guaiaves.

Les *Guaiaves* ſont une ſorte de fruit qui reſſemble à la poire. Il eſt jaune au dehors, mais ſa ſubſtance intérieure eſt couleur de chair. On en feroit plus de cas ſi ſes pepins, qui ſe détachent difficilement de la poulpe, avoient moins d'âcreté dans le goût (41). Dapper dit que le nom de guaiave ou de *Gojava* vient des Portugais, & que les Habitans appellent ce fruit *Sienko*. Les Hollandois l'ont nommé *Granata pear*, ou poire de grenade. Il eſt fort agréable ; mais il a des qualités froides qui le rendent très mal-ſain. Les *Aroſſes*, ou les prunes de grenade, reſſemblent beaucoup à la guaiave ; avec cette difference qu'elles ſont plus petites, ſaines & d'une âcreté qui n'a rien de déſagréable.

Le Gegos.

Le *Gegos* croît ſur de grands arbres. Sa forme eſt celle de la prune. Sa couleur eſt jaune. Il eſt preſque rempli d'un gros noiau, qui eſt environné d'un peu de chair âcre, mais ſi rafraîchiſſante & ſi ſaine, qu'on la donne aux malades (42). Le Kikere eſt une ſorte de prune qui reſſemble à la caſcavelle des Italiens, & dont le goût un peu âcre eſt auſſi très-ſalutaire aux malades (43).

Le Kikere.

Cannes de ſucre.

Les cantons marécageux produiſent des cannes de ſucre ; mais les Habi-

(36) Merolla, p. 634.
(37) Pigafetta, p. 112.
(38) Merolla, p. 112.
(39) *Ibidem.*
(40) Dapper, p. 556.
(41) Merolla, *ubi ſup.*
(42) Dapper, *ubi ſup.* p. 556.
(43) Merolla, *ubi ſup.*

tans

tans assurent qu'elles ne sont d'aucun usage, & que cette raison les empêche de les cultiver. L'Auteur avoue que le jus en est brun ; mais il n'est pas moins persuadé qu'elles vaudroient mieux que celles de S. Thomas pour en faire du sucre (44).

Malaguette de Congo.

La malaguette ou la manighette de Congo est une sorte de grain semblable au poivre, mais plus gros. Il croît en grappes, qui renferment le fruit. Lorsqu'on en tire les grains, ils sont couleur de pourpre ou de rouge foncé. Mais en séchant ensuite au soleil, ils deviennent noirs & prennent le goût du poivre.

Espece de coriandre, qui devient poivre.

On trouve assez communément dans le Pays un arbrisseau qui ne s'éleve pas à plus de trois ou quatre pieds, & qui porte un fruit semblable à la coriandre. Les feuilles sont petites & étroites. Le fruit paroît d'abord en petits boutons verds, qui s'ouvent en fleurs dans la saison, & qui se changent en petits grains. Aussi-tôt qu'ils sont mûrs & séchés au soleil, ils se rident comme le poivre oriental, ils noircissent comme lui, & n'en sont guéres plus différens par le goût ; mais n'étant pas si chauds, ils en sont plus agréables dans l'usage, & s'emploient dans toutes sortes d'alimens. Il en croît beaucoup dans le Royaume de Benin & dans la Basse-Ethiopie (45). Merolla, dans l'accès d'une violente colique, fut soulagé par quelques grains de ce poivre, qui venoient d'être cueillis dans un bois du Comté de Sogno & qu'un Négre lui conseilla d'avaller. Il ne faut pas douter, ajoute-t-il, que toutes ces Contrées ne produisent d'excellens remedes, auxquels il ne manque, pour être justement estimés, que d'être mieux connus (46).

Diverses sortes de palmiers.

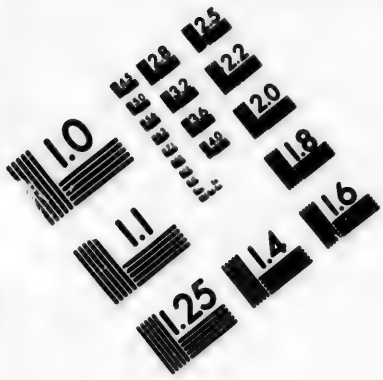
Les palmiers sont ici de plusieurs espéces. On met d'abord dans ce rang le dattier & le cocotier. Le fruit du second, suivant Lopez, porte le nom de *Coco* ; parce que sa coque a quelque ressemblance (47) avec la figure d'un singe, & sert d'épouvantail aux enfans. Une troisiéme espéce de palmier produit de l'huile, du vin, du vinaigre, du fruit, & du pain. L'huile se tire de l'écorce ou de la peau du fruit. On le fait bouillir pour la conserver. Sa couleur & sa substance même lui donnent beaucoup de ressemblance avec le beurre, excepté qu'elle est un peu verdâtre. Mais elle sert à tous les usages de notre beurre & de notre huile. Les Négres l'emploient aussi à se frotter le corps. Le pain se fait des noyaux ou du fruit, qui ressemblent aux amandes, mais qui sont un peu plus durs. Ils renferment une certaine mouelle, qu'on prétend fort saine & fort nourrissante. Le fruit dans sa totalité, c'est-à-dire, avec sa coque, est d'un assez beau verd, & se mange crû ou grillé. On tire le vin du tronc, comme dans les autres Pays de l'Afrique, par des incisions qui se font au sommet (48).

Huile, pain & vin qui se tirent du même arbre.

Autres espéces de palmiers.

L'espéce de palmier que les Négres préferent à tous les autres est celle qui produit du vin & de l'huile. Ils en plantent un grand nombre dans les campagnes. Les fruits croissent en grappes, mais si serrés, qu'ils ne paroissent pas distingués ; & chaque grappe est d'une grosseur si extraordinaire, que l'homme le plus robuste n'en porteroit pas plus d'une ou deux. On les nomme *Kakkeys*, en langue du Pays, & les noyaux *Embos*.

(44) Dapper, *ubi sup.* p. 358.
(45) *Ibid.* p. 556.
(46) Merolla, p. 635.
(47) L'Auteur ne dit pas d'ailleurs ce que signifie *Coco*.
(48) Relation de Pigafetta, p. 111.



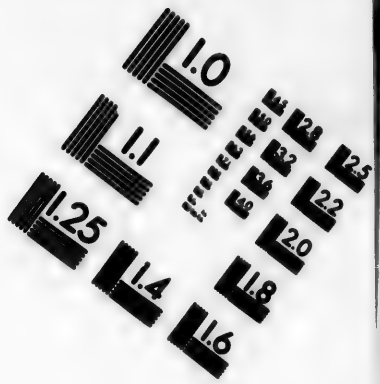
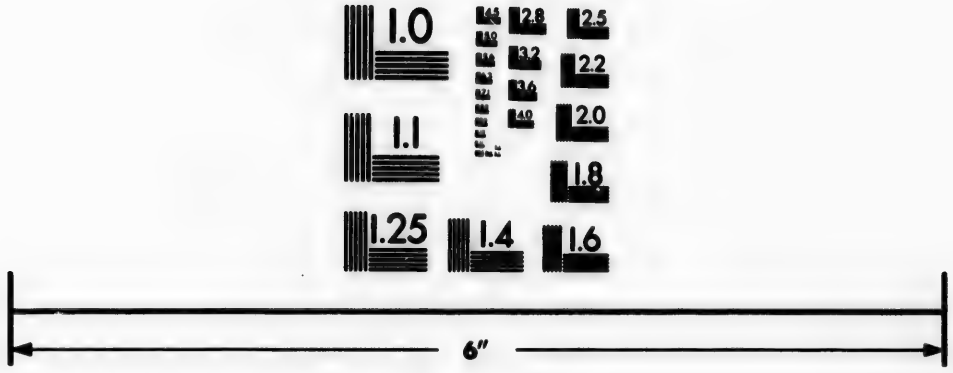


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

HISTOIRE NATURELLE.

Les Habitans de Congo ont une autre ſorte de palmier, qui ne croît qu'aux bords des rivieres & qu'ils nomment *Matamo*. Ils en tirent beaucoup plus de vin que de l'autre; mais il eſt d'une qualité plus froide. Dans les cantons où les palmiers ne produiſent pas de vin, les Négres ſe compoſent une liqueur artificielle avec du bled d'Inde, qu'ils font tremper dans l'eau. Ils l'en tirent enſuite pour en exprimer la liqueur, en le battant & le preſſant dans quelque vaſe. Après l'avoir coulée, ils la boivent dans cette fraîcheur, & la trouvent excellente. Elle ſe nomme *Guallo* (49).

Matamo.

Liqueur nommée *Guallo*.

Le Tamgra & ſon fruit.

Le Memba.

Le Tamgra eſt encore une eſpéce de palmier, qui porte un fruit ſemblable à l'olive; mais comme il a peu de goût, les Négres l'abandonnent aux ſinges. Le palmier nommé *Metaba* produit, pour fruit, des cordons de petites balles extrêmement dures, qui étant pilées & melées avec la poudre d'*Engalla*, ne laiſſent pas de faire un merveilleux cordial. Cet arbre reſſemble beaucoup au *Matamo*, s'il n'eſt pas le même. Ses feuilles donnent une eſpéce de fil dont les Habitans ſe fabriquent des étoffes. De ſes plus petites branches, qui ſont fort ſouples & fort unies, on fait des hamacks, ou des filets pour les voyages. Les grandes branches ſervent à bâtir les maiſons.

Dattiers de Benguela.

Le premier objet qui frappa les yeux de l'Auteur en abordant ſur la Côte de Benguela, fut une extrême abondance de dattiers, qui viennent beaucoup mieux dans cette Contrée que dans les autres parties méridionales de l'Afrique, quoiqu'en bonté ils ſoient fort inférieurs à ceux de l'Eſt. Il obſerva auſſi quantité de vignes, en allées & en berceaux. Mais quoique l'humidité du Pays leur faſſe porter du fruit deux fois l'année, on n'eſt point encore parvenu à pouvoir en tirer du vin, parce que l'excès de la chaleur ſert moins à purifier le raiſin qu'à le faire pourrir. Il n'y a point de maiſon dans cette Contrée qui n'ait ſa ſource d'eau (50). On la trouve par-tout à deux pieds de profondeur, & ſa fraîcheur paroît ſurprenante à ſi peu de diſtance du rivage (51).

L'Ogheghe.

L'arbre nommé *Ogheghe* donne un fruit qu'on prendroit pour une prune jaune, d'une odeur charmante & d'un goût délicieux. Ses branches ſervent à faire des paliſſades & des ſalles vertes, pour s'y mettre à couvert des raions brûlans du ſoleil (52).

Arbres aromatiques, & propres à la Médecine.

L'Angariaria.

On trouve dans les mêmes Pays quantité d'arbres aromatiques & propres aux uſages de la médecine. L'*Angariaria* tient le premier rang dans cette claſſe. Le bois & la racine de cet arbre, mais ſur tout le bois, paſſent pour un reméde excellent contre les douleurs des reins, ſans en excepter la pierre ni la gravelle. De là vient qu'aucune de ces maladies n'a jamais été de longue durée dans le Pays.

Le Kiſkko.

Un autre arbre fort utile à la médecine eſt le *Khiſckko*, dont toutes les parties ſont également bonnes pour la fiévre, en les réduiſant en poudre & les mêlant dans une cuillerée d'eau. Le même bois prévient les évanouiſſemens, lorſqu'on l'applique ſur les temples ou ſur le front. Le *Khilongo*, autre arbre médical, eſt célebre par la vertu purgative qu'on lui attribue.

Le Mignamigna.

Mais le plus ſurprenant de tous les arbres de Congo eſt le *Mignamigna*, qui

(49) Voyage de Merolla, p. 634.

(50) *Ibidem*. Mais on a remarqué, d'après l'Auteur même, que cette eau eſt très-mal ſaine.

(51) Merolla, p. 634.

(52) Relation de Pigafetta, p. 115. & Dapper, p. 529.

produit du poiſon d'un côté & l'antidote de l'autre. Si l'on eſt empoiſonné par le bois ou par le fruit (53), les feuilles ſervent de contrepoiſon. Au contraire ſi l'on a pris du poiſon par les feuilles, il faut avoir recours au bois ou au fruit. HISTOIRE NATURELLE.

Le *Donno* n'a que ſon écorce à vanter. On lui attribue l'odeur & les vertus de la canelle. Le Donno.

Quoique le pays ne produiſe point d'ail, il compte parmi ſes arbres un bois qui a la même odeur & le même goût (54).

Le *Nkaſſa*, arbre fort élevé & de couleur rouge, a des qualités merveilleuſes pour guérir le mal de dents & l'enflure des gencives. Il en a de pernicieuſes au contraire pour les oiſeaux; car s'ils ſe perchent un moment ſur ſes branches, ils tombent auſſi-tôt ſans vie (55). Le Nkaſſa.

L'*Embotta* eſt un arbre d'un bois fort & noueux, qui ſert à faire des arcs. Il porte dans ſa racine le remede de l'Emballer, maladie commune parmi les Habitans. L'Embotta.

L'arbre que les Portugais nomment *Poa del cabra*, c'eſt-à-dire, *Bois de ſerpent*, a des vertus fort puiſſantes contre la fièvre, comme le *Mofroſſoſonho* en a contre le poiſon. Poa del Cabra. Le Mofroſſoſonho.

La Gomme *Almeſiga* diſtile d'un arbre du même nom. Elle a l'odeur de la gomme *Elemi*. C'eſt un remede ſouverain pour pluſieurs maladies, ſur-tout pour les humeurs froides & les meurtriſſures de membres. On tire d'une autre plante une ſorte d'aloes, qui ne le céde point à celui de l'Iſle de Socotra. Gomme Almeſiga.

L'*Orore de Bitios* eſt une herbe qui a tiré ſon nom de ſa vertu contre une maladie des Négres qui ſe nomme *Bitios* (56). Orore de Bitios.

La caſſe, les tamarins & d'autres drogues recherchées dans la Pharmacie, croiſſent ici fort abondamment, & paſſent entre les Négres pour des ſpécifiques contre la fièvre (57). Caſſe & tamarins.

Leonard, Frere-Lay Capucin, dont on a lû quelquefois le nom dans les relations précédentes, & qui avoit fait un long ſéjour dans le Pays, aſſura Merolla qu'il y avoit vû du ſtorax, du benjouin & de la caſſe, mais que les Négres n'en faiſoient aucun cas (58).

§. III.

Oiſeaux ſauvages & privés.

OUTRE les oiſeaux qui ſont propres au Royaume de Congo & d'Angola, l'Europe en a peu qui ne ſe trouvent dans l'une ou l'autre de ces deux régions. Lopez obſerve que les étangs y ſont remplis de herons & de buttors gris, qui portent le nom d'oiſeau royal. On y voit une ſorte de grue, qui a les pieds & le bec rouge, de la groſſeur d'une cigogne. La plus grande partie de ſon plumage eſt rouge & blanc, avec un mêlange de quelques plumes griſes. C'eſt un fort bel oiſeau, dont la chair fait une très-bonne nourri- Oiſeaux communs à l'Europe & l'Afrique.

(53) Merolla, p. 635.
(54) Il ſemble que c'eſt l'Inkaſſa.
(55) Merolla, p. 615.
(56) On a vû les effets de cette maladie & ſa nature dans l'article précédent.
(57) Pigafetta, p. 117.
(58) Voyage de Merolla, p. 635.

HISTOIRE NATURELLE.

ture. Les Habitans l'appellent *Flamingo*, parce qu'il a beaucoup de reſſemblance avec cet animal.

Les coqs d'Inde, les poules, les oies & les canards, ſauvages & privés, ſont ici en fort grand nombre. Les perdrix y ſont ſi communes, que les enfans les prennent au trébuchet. Les faiſans, que les Négres appellent *Gallignoles*, les pigeons, les tourterelles & les bec-figues ſont innombrables. Le Pays ne manque pas non plus d'aigles, de faucons, de gerfaults, de milans, & d'autres oiſeaux de proie ; mais les Négres n'ont point l'art de les dreſſer pour la chaſſe.

Perroquets de Congo.

Les perroquets de Congo & d'Angola ſont gris ou verds. Les premiers ſont fort gros & grands-parleurs ; les autres petits & moins babillards (59).

Dapper y joint les pies, les ſérins, les chauves-ſouris & les chouettes, qui portent dans le Pays le nom d'Ampenda, c'eſt-à-dire, diables, parce qu'ils ſont regardés comme des oiſeaux de mauvais augure. Le même Auteur diſtingue à Congo deux ſortes de perdrix & de faiſans ; les ſauvages & les domeſtiques. Les faiſans de la premiere eſpéce ont ſur la tête un toupet de plumes. Les autres ont la tête chauve ; mais leur plumage eſt bleu & noir, avec un mêlange de quelques plumes blanches (60).

Poules & Perdrix ſauvages.

Merolla prétend que les poules ſauvages ſont ici plus belles & de meilleur goût que les poules domeſtiques. Il juge de même des perdrix, qui reſſemblent beaucoup d'ailleurs à celles de l'Europe. Mais les Négres eſtiment peu ces deux ſortes d'oiſeaux (61).

Autruches.

On voit des autruches dans les Contrées de Sundi & de Batta, du côté de Mazambi. Leurs plumes, mêlées avec celles du paon, & rangées en forme de paraſol, ſervent d'Enſeignes dans les guerres.

Paons.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois, environné de murs, où l'on éleve des paons pour les paraſols & les Enſeignes du Roi.

Pélicans.

Les grands pelicans blancs ſont ici fort communs. Ils plongent dans l'eau ; & dévorant les poiſſons entiers, leur eſtomac eſt ſi chaud, qu'ils les digerent facilement. Leur peau n'a pas moins de chaleur. Elle ſert aux Négres à ſe couvrir la poitrine (62). Merolla dit au contraire que ces oiſeaux, dont on voit un grand nombre ſur la route de Singa, ſont tout-à-fait noirs, à l'exception de la poitrine, qui eſt couleur de chair, à peu près, dit-il, comme le cou du coq d'Inde ; mais il ajoute qu'il n'a pû s'aſſurer ſi c'eſt le vrai pelican, qui, ſuivant les Naturaliſtes, nourrit ſes jeunes de ſon propre ſang (63).

Moineaux & leur propriété.

Le même Auteur, après avoir obſervé que ces Régions offrent une variété ſurprenante de toutes ſortes d'oiſeaux, fait une remarque ſinguliére ſur les moineaux. Ils ſont, dit-il, de la même forme que ceux de l'Europe, auſſibien que les tourterelles : mais dans la ſaiſon des pluies, leur plumage devient rouge, & reprend enſuite ſa premiere couleur. L'étonnement diminue, s'il ne faut pas dire qu'il augmente, lorſqu'on voit arriver la même

Aigles.

choſe aux autres oiſeaux. L'Auteur ajoute que les aigles ne ſont pas ſi grands, que ce qu'il en a vû dans d'autres Pays ; que les diverſes eſpéces de perroquets

Corbeaux.

différent beaucoup de celles du Bréſil ; que les corbeaux ſont blancs ſur la

(59) Relation de Pigafetta, p. 91. & ſuiv.
(60) Dapper, dans Ogilby, p. 532. & 558.
(61) Voyage de Merolla, p. 636.
(62) Pigafetta, *ubi ſup.*
(63) Merolla, *ubi ſup.*

poitrine & au ſommet des aîles, mais noirs dans toutes les autres parties du corps. Le Pere François de Pavie lui raconta qu'en allant à Singa il avoit obſervé certains grands oiſeaux blancs, qui ont le bec, le cou & les jambes fort longues, & qu'au moindre ſon d'un inſtrument ces animaux ſe mettoient à ſauter & à danſer ſur le bord des riviéres, où ils font ordinairement leur réſidence. Ce ſpectacle l'avoit fort amuſé.

Oiſeau qui danſe au ſon des Inſtrumens

Une autre eſpéce d'oiſeau a la queue ſi blanche & ſi belle, que les femmes Portugaiſes achetent ſes plumes à toutes ſortes de prix, pour s'en faire un ornement.

L'Auteur obſerva que les moineaux & d'autres petites eſpéces bâtiſſent leurs nids comme les hirondelles en Italie; la plûpart du fil des feuilles de palmiers, qu'ils tirent fort adroitement avec le bec. Ils les placent autour des petites branches; de ſorte qu'au moindre ſouffle du vent leurs petits ſont remués comme les enfans dans un berceau. Les grands oiſeaux ſe nichent au ſommet du tronc, ou ſur les branches épineuſes du *Maſuma*, arbre qui produit la ſoie de cotton (64), & qui eſt comme armé de très longues pointes.

Nids des petits oiſeaux.

Nids des grands.

Les oiſeaux, que les Négres appellent dans leur langue *Oiſeaux de muſique*, ſont un peu plus gros que les ſerins de Canarie. Quelques-uns ſont tout-à-fait rouges, d'autres verds, avec les pieds & le bec noirs; d'autres ſont blancs; d'autres gris ou noirs. Les derniers, ſur-tout, ont le ramage charmant. On croiroit qu'ils parlent dans leur chant. Les Seigneurs du Pays les tiennent renfermés dans des cages (65).

Oiſeaux que les Négres mettent en cage.

Mais de tous les Habitans ailés du climat, il n'y en a point dont Merolla parle avec tant d'admiration que d'un petit oiſeau décrit par Cavazzi (66). Sa forme eſt peu différente de celle du moineau. Mais ſa couleur eſt d'un bleu ſi foncé, qu'à la premiere vûe il paroît tout-à-fait noir. Son ramage commence à la pointe du jour & fait entendre fort diſtinctement le nom de *Jeſus-Chriſt*. N'eſt-il pas ſurprenant, dit l'Auteur, que cette exhortation naturelle n'ait pas la force d'amollir le cœur des Habitans, pour leur faire abandonner l'idolatrie (67)?

Oiſeau qui prononce le nom de J. C.

Le Pere Caprani parle d'un autre oiſeau merveilleux, dont le chant conſiſte dans ces deux mots: *Va dritto*, c'eſt-à-dire, *Va droit*. Un autre, dans les mêmes Contrées, mais ſur-tout dans le Royaume de Matamba, chante continuellement *Vuieki*, *Vuieki*, qui ſignifie *miel* en langue du Pays. Il voltige d'un arbre à l'autre, pour découvrir ceux où les abeilles ont fait leur miel, & s'y arrête juſqu'à ce que les paſſans l'ayent enlevé. Enſuite il fait ſa nourriture de ce qui reſte. Mais, par un autre jeu de la nature, le même chant attire les lions; ou du moins, en ſuivant l'oiſeau, le paſſant tombe quelque fois dans les griffes d'un lion, & trouve, dit l'Auteur, la mort au lieu de miel (68). Dapper parle d'un autre oiſeau qui ſe trouve dans le Royaume de Loango, & dont les Négres ſont perſuadés que le chant leur annonce l'approche de quelque bête féroce (69).

Oiſeau qui prononce [illegible]

Oiſeau qui découvre le miel par ſon chant.

Le même Auteur diſtingue dans ces Régions deux ſortes d'abeilles; l'une

Abeilles & fourmies.

(64) On l'a décrit dans l'article précédent. Son fruit reſſemble au citron verd.

(65) Relation de Pigafetta, p. 93.

(66) Dans ſon *Comb. illuſt.*

(67) Ce trait ne détruit pas ce qu'on a dit de la ſimplicité de l'Auteur.

(68) Voyage de Merolla, p. 636.

(69) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

HISTOIRE NATURELLE.

qui fait ſon miel au milieu des bois, dans le creux des arbres; l'autre qui ſe niche ſous le toit des maiſons. Les fourmies ſont auſſi de pluſieurs ſortes. Dapper en nomme quatre, dont la plus groſſe eſt armée d'un éguillon fort picquant, qui cauſe une enflure très-douloureuſe. Les trois autres ſont plus petites & moins redoutables (70).

§. IV.

Bêtes féroces & privées.

Animaux communs aux Pays de Congo & d'Angola.

IL y a peu d'animaux dans le Royaume de Congo qui ne lui ſoient communs avec le Royaume d'Angola. Tels ſont les élephans, les rhinoceros, les tigres, les léopards, les lions, les baſles roux, les ours, les loups, les renards, les grands chats ſauvages, les *Catamonts*, les *Makakos*, les *Empalangas*, les civettes, les ſangliers, les *Engallas* & les cameleons. On peut compter auſſi dans ce nombre les beſtiaux ou les bêtes privées, telles que les vaches & les bœufs, les moutons, les chévres & les porcs, qui ſont en grand nombre dans la plûpart des Provinces, ſur-tout dans celle de Bamba (71). On y trouve auſſi une prodigieuſe quantité de cerfs, de dains, de chevreuils & de gazelles. Lopez en vit des trouppeaux innombrables. Les renards, les liévres & les lapins n'y ſont pas moins en abondance, parce qu'il n'y a point de chaſſeurs qui ſe faſſent une occupation de les détruire (72).

Elephans.

Il ſe trouve des élephans dans toutes les parties du Royaume de Congo. Cependant ils ſont plus communs dans les cantons, où les bois, les pâturages & les riviéres ſont en plus grand nombre, tels que le Pays de Bamba. Lopez ayant pris pluſieurs fois, dans le ſable, la meſure du pied des élephans, en trouva un de quatre empans de largeur (73).

Opinions des Habitans ſur les propriétés de cet animal.

Les Habitans du Pays prétendent que cet animal vit cent cinquante ans, & ne ceſſe pas de croître juſqu'au milieu de cet âge. Lopez prit plaiſir à peſer pluſieurs dents, dont chacune étoit d'environ deux cens livres (74). Il aſſure, contre l'opinion des anciens, que l'élephant ſe couche à terre (75); qu'il plie les genoux, & que de ſes pieds de devant il abaiſſe les branches des arbres pour ſe nourrir de leurs feuilles. Si les arbres ſont trop élevés, il les ébranle ſi puiſſamment avec l'épaule, qu'il parvient à les renverſer. S'ils ont moins de force dans leur hauteur, il les courbe avec ſes dents juſqu'à ce qu'il puiſſe atteindre aux feuilles. Mais il arrive auſſi quelquefois que ſes dents ſe briſent par l'effort; & ſuivant l'Auteur, c'eſt la raiſon qui en fait trouver un ſi grand nombre dans les forêts.

Les femelles ne conçoivent qu'une fois en ſept ans, & ne portent pas plus de deux ans.

La peau des élephans de Congo eſt d'une dureté incroyable. Elle a qua-

(70) *Ibidem.* p. 552.
(71) *Ibidem.* p. 559.
(72) Relation de Pigafetta, p. 89.
(73) *Ibidem.*
(74) On appelle dans le Pays les dents d'élephant, *Mene manzao*, & les jeunes élephans *Moana manzao*.
(75) On croyoit anciennement que les élephans ne pouvant ſe coucher, ni ſe relever quand ils étoient à terre, la maniere de les prendre étoit de couper à demi des arbres, contre leſquels ils venoient s'appuyer & qui les entraînoient dans leur chûte.

tre pouces d'épaiſſeur. Lopez aſſure qu'un de ces animaux ayant été tiré d'un coup de *Paderero*, (76) la balle ne perça point ſa peau. Mais il fut ſi miſérablement meurtri, qu'après avoir fui pendant trois jours, & tué dans ſa fureur pluſieurs Eſclaves qui ſe rencontrerent ſur ſon paſſage, il mourut de cette avanture.

HISTOIRE NATURELLE. Epaiſſeur & dureté de leur peau.

Les élephans ont à la queue une ſorte de poil, ou de ſoie, de l'épaiſſeur d'un jonc, & d'un noir fort brillant. La force & la beauté de ce poil augmentent avec l'âge de l'animal. Un ſeul ſe vend quelquefois deux ou trois Eſclaves, parce que les Seigneurs & les femmes ſont paſſionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme, avec les deux mains, ne peuvent le briſer. Quantité de Négres ſe haſardent à couper la queue de l'élephant, dans la ſeule vûe de ſe procurer ces poils. Ils le ſurprennent quelquefois tandis qu'il monte par quelque paſſage étroit, dans lequel il ne peut ſe tourner, ni ſe vanger avec ſa trompe. D'autres, beaucoup plus hardis, prennent le tems où ils le voient paître, lui coupent la queue d'un ſeul coup, & ſe garantiſſent de ſa fureur par des mouvemens circulaires, que la peſanteur de l'animal & la difficulté qu'il trouve à ſe tourner ne lui permettent pas de faire avec la même vîteſſe. Cependant il court plus vîte en droite ligne que le cheval le plus léger, parce que ſes pas ſont beaucoup plus grands (77).

Poil qu'ils ont à la queue & ſon uſage.

Hardieſſe des Négres à le couper.

Merolla obſerve qu'un grand nombre de Payens, dans ces Contrées, ſurtout les Jaggas, ont une ſorte de devotion pour la queue de l'élephant. Si la mort leur enleve un de leurs Chefs, ils conſervent en ſon honneur une de ces queues, à laquelle ils rendent un culte, fondé ſur l'opinion qu'ils ont de ſa force. Ils entreprennent des chaſſes exprès pour la couper, mais elle doit être coupée d'un ſeul coup, & l'animal doit être vivant; ſans quoi la ſuperſtition ne lui attribueroit aucune vertu (78).

Ce poil reçoit un culte.

L'élephant eſt d'un naturel fort doux, & peu inquiet pour ſa ſûreté, parce qu'il ſe repoſe ſur ſa force. S'il ne craint rien, il ne cherche pas non plus à nuire. Il s'approche des maiſons ſans y cauſer aucun déſordre. Il ne fait aucune attention aux hommes qu'il rencontre. Quelquefois il enleve un Négre avec ſa trompe, & le tient ſuſpendu pendant quelques momens; mais c'eſt pour le remettre tranquillement à terre. Il aime les riviéres & les lacs, ſurtout vers le tems du midi, pour ſe délalterer ou ſe rafraîchir. Il ſe met dans l'eau juſqu'au ventre, & ſe lave le reſte du corps avec l'eau qu'il prend dans ſa trompe. Lopez eſt perſuadé que c'eſt la multitude des étangs & des pâturages qui attire un ſi grand nombre d'élephans dans le Royaume de Congo. Il ſe ſouvient, dit-il, d'en avoir vû plus de cent dans une ſeule trouppe, entre Kazanze & Loanda; car ils aiment à marcher en compagnie; & les jeunes, ſur-tout, vont toujours à la ſuite des vieux

Propriétés de l'Elephant.

Avant l'arrivée des Portugais, les Négres de Congo ne faiſoient aucun cas des dents d'élephant. Ils en conſervoient un grand nombre depuis pluſieurs ſiécles, mais ſans les mettre au rang de leurs marchandiſes de commerce. De là vient, dit le même Auteur, que les Vaiſſeaux de l'Europe en apporterent une ſi prodigieuſe quantité de Congo & d'Angola, juſqu'au milieu du der-

L'Ivoire eſt devenue rare à Congo.

(76) Pigafetta, p. 63.
(77) Voyage de Merolla, p. 637. On a vû la même choſe dans les Parties occidentales de l'Afrique.
(78) Relation de Pigafetta, p. 68. & ſuiv.

HISTOIRE NATURELLE.

nier siécle. Mais ils épuiserent enfin le Pays, & les Habitans sont obligés aujourd'hui d'avoir recours aux autres Pays pour en fournir au commerce de l'Europe (79).

Battel demanda aux Marembas si les dents de l'élephant tombent & se renouvellent. Ils lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas, & qu'ils en trouvoient souvent dans les forêts avec le reste de la carcasse. Cet éclaircissement s'accorde avec le récit d'un grand nombre de Voyageurs. Dapper ajoute qu'il se trouve des dents creuses & cariées, qui se corrompent ainsi en demeurant long-tems exposées aux vents & à la pluie (80).

Comment les élephans s'y prennent en vie.

Les Peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'apprivoiser les élephans; mais ils entendent fort bien la maniere de les prendre en vie (81). Leur méthode est d'ouvrir, dans les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en se retrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent fort bien le piége. Lopez vit sur les bords de la Quanza un jeune élephant qui étoit tombé dans une de ces tranchées. Les vieux, après avoir emploié inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice, remplirent la fosse de terre; comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir, que de l'abandonner aux Chasseurs. Ils exécuterent cette opération à la vûe d'un grand nombre de Négres; qui s'efforcerent en vain de les chasser par le bruit, par la vûe de leurs armes, & par des feux qu'ils leur jettoient pour les effraier (82).

Chasse de l'élephant à Sogno.

Merolla raconte les ruses qu'on emploie dans le Comté de Sogno pour tuer les élephans. Lorsqu'ils paroissent en trouppe, le chasseur se frotte tout le corps de leurs excrémens; & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion d'en frapper un sous l'oreille. Aussi-tôt qu'il a donné le coup, il s'éloigne avant que l'animal ait eu le tems de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui, continuant de marcher, laissent leur compagnon en proie à l'heureux chasseur. Si l'animal, blessé dans un endroit si sensible, conserve assez de force pour se défendre, ou pour attaquer même son ennemi, la seule ressource du chasseur est de se retirer en faisant plusieurs tours, & d'attendre qu'il soit entiérement affoibli par la perte de son sang, qui ne cesse pas de couler jusqu'à sa mort (83).

Comment l'élephant se venge.

Dapper observe que l'élephant, après avoir été blessé, emploie toutes sortes de moyens pour tuer son ennemi; mais que s'il obtient cette vengeance, il ne fait aucune insulte à son corps. Au contraire, son premier soin est de creuser la terre de ses dents, pour lui faire un tombeau, dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse. Ensuite il le couvre de terre & de feuillages. Mais ceux qui font leur occupation de cette dangereuse chasse se cachent fort soigneusement après avoir tiré leur coup, & suivent de loin l'animal, en jugeant de sa foiblesse par sa marche. Ils cherchent l'occasion de lui faire de nouvelles blessures; & lorsqu'ils le croient près de sa fin, ils s'approchent hardiment pour l'achever.

On lit, dans le même Auteur, que la nature a placé dans la tête de plu-

(79) Dapper, *ubi sup.* p. 529.
(80) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 983.
(81) Dapper, *ubi sup.*
(82) Dapper dit nettement que les Négres n'ont pas l'art de prendre les éléphans en vie.
(83) Pigafetta, p. 67.

sieurs

HISTOIRE NATURELLE.

Bezoar d'élephant.

sieurs élephans une sorte de bezoar, de couleur pourpre, à laquelle on attribue des qualités fort salutaires (84). Merolla nous apprend que les Négres font distiller au soleil une certaine eau des jambes de l'élephant, & qu'ils la regardent comme un puissant remede pour l'asthme, les sciatiques & les humeurs froides (85).

Rhinoceros, nommé Bada aux Indes.

Les cornes de rhinoceros viennent du Pays des Anzikos. Elles sont fort recherchées des Négres de Congo, qui les croient d'un usage admirable dans plusieurs maladies. Mais on n'a jamais appris que ce Royaume, ou celui d'Angola, produise l'animal même. Il porte aux Indes le nom de *Bada* (86). Merolla prétend néanmoins qu'il s'en trouve dans le Pays de Benguela, & qu'ils y sont nommés *Abada* par les Négres. Cette espéce de licornes, dit-il, est fort différente de celle qui est vantée par les Naturalistes. On l'assura qu'il n'en existe plus de cette derniere espéce (87). Un Missionnaire Theatin, qui revenoit de Goa, lui raconta qu'il avoit pris des soins inutiles pour en trouver aux Indes orientales, & que plusieurs Astronomes du Pays, sur-tout quelques Chinois de sa connoissance, prétendoient avoir trouvé, par leurs calculs, que toutes les licornes étoient mortes le jour de la mort du Sauveur (88). L'abada ou la licorne de Benguela, suivant le même Auteur, est ordinairement de la grosseur d'un bœuf. Le mâle seulement est armé d'une corne au front. Il a les mêmes propriétés que l'ancienne licorne, lorsqu'il est pris jeune, ou qu'il ne s'est jamais accouplé. Mais les vieux perdent beaucoup de leur vertu dans l'accouplement (89).

Fables Chinoises.

L'Empakasse & ses propriétés.

Le même Pays produit un autre animal que les Habitans nomment *Empakasse* (90). Quelques-uns le prennent pour le bufle. D'autres y trouvent seulement beaucoup de ressemblance. L'Editeur de la Relation de Lopez dit qu'il porte le nom de Danda en Allemagne, qu'il est un peu moins gros que le bœuf, mais qu'il lui ressemble par la tête & le poil; que sa couleur est rougeâtre; qu'il a les cornes du bouc, unies, luisantes, & tirant sur le noir; que les Négres en font quantité de petits ustenciles & de parures; que la peau de ces animaux se transporte en Portugal, & de là dans les Pays-bas, où l'on en fait des corselets & des plastrons. Les Habitans s'en servent pour leurs Targettes; mais ils n'ont pas l'art de les préparer. Cette peau est à l'épreuve des fléches. Cependant ils emploient l'arc comme le mousquet pour tuer l'animal. La chasse en est dangereuse. Un empakasse, qui surprend le chasseur, le foule aux pieds, le frappe de son muzeau, parce qu'il ne peut se servir de ses cornes, & ne le quitte que mort ou mourant. Le même Auteur ajoute que les déserts du Royaume des Anzikos sont remplis de bufles & d'ânes sauvages (91).

Il paroît que c'est le bufle.

Mais Dapper assure que le bufle porte le nom d'*Empakassa* dans le Royaume de Congo; qu'il a le poil rouge & les cornes noires, & que les Habitans font de ses cornes divers instrumens de musique. Il le représente comme un ani-

(84) Dapper, dans Ogilby, p. 529.
(85) Voyage de Merolla, p 637.
(86) Pigafetta, p. 69.
(87) Il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y a jamais eu d'autre licorne que le rhinoceros.
(88) Nouveau trait de la simplicité de l'Auteur.
(89) Merolla, p. 606.
(90) Lopez l'appelle *Empakkas*, Dapper, *Empakasse*, Carli, *Pakasse*, & Merolla, *Impanguezza*.
(91) Pigafetta, p. 31. & 87.

HISTOIRE NATURELLE.

mal fort dangereux. Il ajoute, mais sur le témoignage d'autrui, qu'une vache meurt à l'instant, si elle paît dans le même pâturage qu'un bufle : d'où il conclut que l'haleine du bufle est un poison pour les autres bestiaux. Sa chair est grossiere & glaireuse. Cependant les Esclaves en mângent volontiers, après l'avoir coupée en piéces, qu'ils font sécher au soleil (92).

Empakasses de Bamba.

Carli, dans un voyage qu'il fit à Bamba, vit un grand nombre d'Empakasses, qu'il appelle *Pakasses*. Il leur trouva la figure du bufle & le rugissement du lion. Tous ceux qui tomberent sous ses yeux étoient blancs, avec des raies ou des taches rouges & noires. Les pakasses, dit-il encore, ont les oreilles longues d'une demie aune & les cornes fort droites. Ils regardent les passans d'un œil fixe, mais sans leur nuire, lorsqu'ils ne sont point attaqués. Le mâle & la femelle se tiennent compagnie fidélement (93).

Vaches sauvages.

Le récit de Merolla fait juger qu'il n'avoit vû que des vaches sauvages. Il les appelle *Impanguezze*. Il s'en trouve, dit-il, de rouges, de noires & d'autres couleur de cendre. Elles sont d'une légereté extrême à la course. Leurs cornes sont d'une longueur que l'Auteur appelle excessive. Lorsqu'elles se sentent blessées, elles font face au chasseur, comme les bufles, l'attaquent furieusement, & le tuent, s'il ne trouve un arbre pour azile. Leur chair est nourrissante & de fort bon goût. La mouelle qui se tire de leurs os est un spécifique infaillible contre les humeurs froides & les tranchées. C'est de leur peau que les Négres font leurs meilleures targettes. Elle résiste à la plus forte fléche; & l'on est en sûreté, dit l'Auteur, sous cette espéce de mur (94).

L'Empalanga & sa description.

L'*Empalanga* est un autre animal de la grosseur d'un bœuf. Il n'en a pas moins la forme, excepté qu'il a le cou plus haut & qu'il porte la tête au vent. Ses cornes sont larges & tortues, divisées en plusieurs branches, dont l'extrêmité est fort pointue. Leur longueur est de douze ou quinze pouces. Quoique l'Empalanga n'habite que les forêts, c'est un animal fort doux. On mange sa chair. La peau de son est d'un fort bon usage pour les semelles des souliers. Il ne seroit pas difficile de le rendre propre au labourage & à d'autres services (95). Dapper dit que l'Empalanga ressemble au bœuf, & qu'il s'en trouve de différentes couleurs, brun, rouge & blanc (96). Merolla lui donne la grosseur de l'Impanguezza, & la couleur qu'on nomme *Alezan* dans les chevaux. Il en vit plusieurs dans le Pays de Benguela. Elles ont, dit-il, les cornes droites, mais entrelassées; & c'est par les différens degrés de ce mêlange qu'on juge de leur âge. (97) Il leur trouva quelque ressemblance avec la mule. Leur chair est blanche, mais spongieuse & insipide. Les Habitans prétendent que l'usage en est dangereux pendant que ces animaux sont en rut. Ils assurent la même chose de leurs boucs sauvages. Un jour quelques chasseurs en apporterent un au Couvent de Sogno, qu'on soupçonnoit d'être dans cet état, & que les Capucins ne laisserent pas de recevoir, parce qu'ils n'en connoissoient pas le danger. Ils en mangerent une partie, & réserverent le reste pour le jour suivant. Mais le Comte de Sogno n'en fut pas plûtôt informé, qu'il se rendit au Couvent avec une nombreuse suite; & marchant droit à la cuisine, il donna ordre non-seulement que la chair fut jettée, mais

Quand sa chair & celle des boucs sauvages sont dangereuses.

(92) Dapper, dans Ogilby, p. 530.
(93) Voyage de Carli, p. 564.
(94) Merolla, p. 607.
(95) Pigafetta, *ubi sup.* p. 88.
(96) Dapper, *ubi sup.*
(97) Merolla, *ubi sup.*

que les Vaiſſeaux mêmes qui la contenoient fuſſent briſés. Il auroit brûlé toute la maiſon, dit l'Auteur, dans la crainte d'une infection dont il ne paroiſſoit aucune marque, ſi les Miſſionnaires ne lui euſſent repréſenté fort humblement qu'il s'allarmoit mal à propos, & que perſonne ne s'étant reſſenti de l'imprudence qu'on avoit commiſe, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle n'étoit pas fort dangereuſe.

Bezoar de bouc ſauvage.

Lorſque ces boucs ſauvages commencent à vieillir, on leur trouve dans le ventre certaines pierres qui reſſemblent au bezoar. Celles qui ſe trouvent dans les mâles paſſent pour les meilleures; & ſont vantées par les Négres comme une ſpecifique éprouvé dans pluſieurs maladies, ſur-tout contre le poiſon. Si l'on ne prend ſoin de les tirer auſſi-tôt que l'animal eſt tué, elles diſparoiſſent par une prompte diſſolution. Quoiqu'elles ſoient d'abord fort molles & fort tendres (98), l'air les endurcit & leur donne bien-tôt la conſiſtence de pierre.

Golungo, eſpéce de chevreuil.

Le bouc ſauvage eſt apparemment le même animal que Dapper nomme *Golungo* & *Goulongo*. Il eſt fort commun, dit-il, dans toutes ces régions. Sa couleur eſt brune, & mêlée de quelques taches blanches. Il eſt armé de deux petites cornes fort pointues. Le même Auteur lui donne auſſi le nom de chevreuil, quoiqu'il ne lui ait pas paru plus gros qu'un bouc ou un mouton, avec lequel il lui trouve autant de reſſemblance pour la figure, qu'à ſa chair pour le goût. Il ajoute que dans la plûpart des Pays Négres on le compte au nombre des meilleurs alimens; mais que les Habitans de Congo & les *Ambandas* ſe font ſcrupule d'en manger, & le pouſſent ſi loin, qu'ils ne toucheroient point au vaiſſeau dans lequel il a bouilli, ni aux armes dont on s'eſt ſervi pour le tuer. En un mot, ils le mettent au rang de leurs mêts défendus, qu'ils appellent *Quiſtillas*, dans la perſuaſion que s'ils en avoient mangé, ils perdroient l'uſage de quelque membre, & que leurs doigts ou leurs orteils tomberoient en pourriture (99).

Elan.

L'Elan, cet animal ſi rare & ſi ſalutaire, eſt aſſez commun dans le Royaume de Congo. Les vertus qu'on ſuppoſe à l'un de ſes pieds lui font donner par les Négres le nom de *Nokoko*, qui ſignifie dans leur langue, *excellente bête* (1). Comme la difficulté conſiſte à découvrir dans quel pied cette propriété réſide, leur méthode eſt de le frapper d'un coup qui ſoit capable de l'abattre, & d'obſerver quel pied il leve d'abord, pour s'en faire un remede contre ſa bleſſure. Il commence par s'en grater l'oreille; & les chaſſeurs, attentifs à ſes mouvemens, lui coupent ce précieux membre d'un coup de cimeterre. On prétend qu'il n'y a point de ſpécifique plus infaillible pour le mal caduc & les évanouiſſemens. Pedro Gobero Sebaſtiano raconte dans ſes Voyages qu'il a vû quantité de ces animaux en Pologne. Ceux dont Merolla parle auſſi, ſur le témoignage de ſes propres yeux, ſont de la groſſeur d'un petit âne & de couleur brunâtre, avec de longues & larges oreilles qui leur pendent comme aux Epagneuls (2). On croit trouver dans cette peinture le *Makoko*. Sa groſſeur, dit-il, eſt peu différente de celle du cheval; mais ſes

Méthode des Négres pour lui couper le pied.

Sa deſcription.

(98) Voyage de Merolla, *ubi ſup.*

(99) Dapper, dans Ogilby, p. 531. & 558.

(1) Les Eſpagnols l'appellent *la gran beſtia* ou la grande bête. L'Auteur en vit pluſieurs dans le Pays de Benguela.

(2) Merolla, *ubi ſup.* p. 606.

HISTOIRE NATURELLE.

jambes ſont longues & menues, ſon cou fort long & de couleur griſe, avec quantité de petites raies blanches; ſes cornes longues, pointues & entrelaſſées par le bas. La fiente de cet animal reſſemble à celle de la brebis (3).

Envoeri.

L'*Envoeri* eſt un grand animal cornu, de la hauteur & de la forme d'un cerf. Mais l'animal le plus rare & le plus remarquable par ſa beauté eſt le *Zebra* ou le *Zevera*, qui ſe trouve quelquefois dans le Royaume de Congo, mais plus ſouvent dans certaines Provinces de la Barbarie. Lopez, qui rend ce témoignage, ajoute qu'il a la forme de la mule, ſans qu'on puiſſe le ranger dans cette eſpèce, parce qu'il a toutes les qualités néceſſaires à la propagation (4). Sa peau n'a point de reſſemblance avec celle d'aucun animal connu. Elle eſt marquetée, dans toutes ſes parties, de taches rondes, qui ſont alternativement blanches, noires & brunes, chacune d'environ trois pouces de largeur. La tête, les oreilles, les jambes, le cou & ſon crin, qui n'a rien de remarquable par la grandeur, ſont parſemés auſſi régulièrement des mêmes taches. Les pieds, le ſabot & la queue reſſemblent à ceux de la mule; mais la queue eſt fort épaiſſe & d'un beau gris. Toutes les autres qualités du zebra tiennent beaucoup du cheval. On ne doute point que s'il étoit apprivoiſé il ne pût ſervir aux mêmes uſages. Il eſt robuſte, il eſt doux, il produit chaque année. Sa courſe eſt ſi légere & ſi prompte, qu'elle eſt paſſée en proverbe parmi les Eſpagnols & les Portugais: *Leger*, diſent-ils, comme le *Zebra* (5).

Zebra ou Zevera.

Beauté de cet animal.

Ses autres propriétés.

Battel aſſure qu'à l'exception de la queue, des crins du cou & de cette varieté de couleurs dans ſes taches, le zebra reſſemble parfaitement au cheval. Il marche ordinairement en trouppe; & quoique ſauvage, non-ſeulement il ſe laiſſe approcher à la portée de l'arc ou du fuſil, mais il ſe laiſſe tirer deux ou trois fois avant que de prendre la fuite (6).

Divers témoignages ſur le Zebra.

Suivant Dapper, le zebra, qu'il appelle auſſi *Zebro*, habite les forêts du Royaume d'Angola, & ſe trouve rarement dans d'autres régions. Il eſt ſi prompt à la courſe, qu'on le prend difficilement en vie. On ne l'apprivoiſe pas plus aiſément lorſqu'il eſt pris. Cependant les Portugais ſe vantoient d'en avoir envoié, depuis quelques années, quatre à Liſbone, où le Roi les employoit à ſon caroſſe. Celui qui les avoit tranſportés en Portugal obtint pour recompenſe un office de Notaire, qui devoit ſubſiſter perpétuellement dans ſa famille (7).

Carli veut que le zebra, par la taille & la force, reſſemble exactement à la mule. Il parle avec admiration de ſes taches blanches, noires & jaunes, qui ſe ſuccédent régulièrement dans toutes les parties du corps, & qui ſont ſi belles, dit-il, qu'on les prendroit pour l'ouvrage de l'art (8).

Merolla dit, à peu-près dans les mêmes termes, qu'on prendroit moins la peau du zebra pour un cuir, que pour une belle étoffe de ſoie, raiée de pluſieurs couleurs de grandeur égale, blanches, noires & bordées de jaune ou de roux. Il aſſure que l'extrême légereté de cet animal ne le rend pas moins

(3) Dapper, dans Ogilby, p. 530.

(4) Les Jéſuites ont trouvé dans la Tartarie une race de mules qui ſont capables de propagation, & qui ſont peut-être de la même eſpece.

(5) Pigafetta, p. 73.

(6) Battel, dans Purchas, Vol. II. page 984.

(7) Dapper, *ubi ſup.*

(8) Carli, p. 564.

ineſtimable que ſa beauté, lorſqu'on eſt parvenu à l'apprivoiſer. Le Pere *da Romano*, Supérieur général de la Miſſion, envoia un préſent de pluſieurs peaux de zebra au Grand Duc de Toſcane (9). HISTOIRE NATURELLE.

Du tems de Lopez, on voyoit avec admiration dans le Royaume de Congo de grands troupeaux de bœufs & de vaches, de pores, de moutons & de chévres. Les chévres & les brebis donnoient trois ou quatre petits d'une ſeule portée, & jamais moins de deux (10). Merolla rend le même témoignage des chévres. Il ajoute que les beliers ne ſont point armés de cornes, comme en Europe; que les brebis ſont moins fécondes que les chévres, leur chair moins eſtimée; & qu'en général les Habitans préférent la chair des chevreaux à celle des agneaux (11).

Lions.

On trouve des lions dans le Pays des Anzikos; mais il ne s'en voit jamais dans la Province de Bamba, quoique les tigres y ſoient fort communs. Ils y portent le nom d'*Engoy*. Ces furieux animaux font la guerre aux Négres & reſpectent les Blancs. On a remarqué pluſieurs fois, qu'ayant attaqué pendant la nuit un Blanc & un Négre, ils tuoient le Négre & laiſſoient le Blanc ſans lui nuire. Ils ſont auſſi feroces que le lion. Ils rugiſſent comme lui. La méthode des Négres pour les tuer eſt d'emploier des fléches empoiſonnées. D'autres attachent un chevreau au pied d'un arbre, & tendent un piége pardevant. Lopez en ayant acheté un jeune, prit plaiſir à l'élever avec du lait de chévre, & s'en faiſoit ſuivre comme d'un chien; mais tout autre que lui ne l'auroit pas touché ſans danger. Il pouſſoit quelquefois des rugiſſemens furieux, & dans ces accès de colére il avoit le regard terrible. Un jour il dévora le chien de Lopez. Dans une autre occaſion il lui tua un zebra qu'il avoit fait apprivoiſer. Enfin, la crainte de quelque accident plus funeſte, lui fit prendre le parti de le tuer d'un coup de mouſquet. Le poil des lévres d'un tigre paſſe entre les Négres pour un mortel poiſon. Ils prétendent que, mêlé dans les alimens, il cauſe une eſpéce de fureur qui ſe termine par la mort. Auſſi le Roi de Congo punit-il ſévérement (12) ceux qui lui apportent une peau de tigre ſans la mouſtache.

Tigres & leur férocité.

Jeune tigre que Lopez avoit élevé.

Les loups, que les Négres de Congo appellent *Luambongos*, ſont ici en fort grand nombre. Ils ont la tête & le cou fort gros, la forme du corps preſque ſemblable à celle des loups de l'Europe, mais la tête griſe, & des taches noires comme le tigre, dont ils n'approchent pas d'ailleurs pour la beauté (13). Ces animaux ont un goût fort ardent pour l'huile de palmier. Ils la découvrent à l'odeur, & l'enlevent dans les hutes des Négres. Lopez ne fait pas difficulté d'aſſurer qu'ils chargent un flacon ſur leurs épaules, comme une brebis, & qu'ils prennent ainſi la fuite avec leur proie (14).

Loups de Congo.

Leur avidité pour l'huile de palmier.

Merolla leur attribue des qualités beaucoup plus dangereuſes. Quelquefois, dit-il, ils infeſtent le Pays en fort grand nombre; & ſe faiſant pendant la nuit un paſſage au travers des murs de terre ou de branches de palmier, ils arrivent juſqu'aux Habitans & les dévorent. Cependant le même Auteur raconte, comme une hiſtoire averée, qu'un loup ayant pénétré dans une ca-

(9) Merolla, p. 606. Il en vit à Benguela.
(10) Relation de Pigafetta, p. 88.
(11) Voyage de Merolla, p. 657.
(12) Pigafetta, p. 69. & ſuiv.
(13) Dapper dans Ogilby, p. 531.
(14) Pigafetta, p. 88.

HISTOIRE NATURELLE.

bane où la femme d'un Négre avoit laiſſé un de ſes enfans endormi, il ſe repoſa près de l'enfant ſans lui cauſer aucun mal. Au retour de la mere, qui le ſurprit dans cette poſture, il prit la fuite avec la même innocence (15).

Chaſſe des bêtes de proie.

Dans le Pays de Sogno, qui fut le théatre de cette avanture, on voit peu de lions, de tigres & de loups, quoiqu'ils ſoient fort communs dans les Pays voiſins. S'il entre un de ces furieux animaux dans les terres du Comte, le premier Négre qui le découvre eſt obligé, ſous de rigoureuſes peines, d'en avertir le Mani ou le Gouverneur du canton. On donne auſſi-tôt l'allarme pour raſſembler tous les Habitans, qui s'efforcent, par leurs cris & par le bruit de leurs tambours, de pouſſer le monſtre dans quelqu'endroit ouvert. Là, quelque brave Négre, le ſabre dans une main & la targette dans l'autre, affronte ſeul le monſtre, reçoit ſes attaques avec ſon bouclier, & prend ſon tems pour lui couper une ou deux jambes, dont la perte le fait tomber ſans défenſe, & le livre à l'aſſemblée. Le même Auteur diſtingue une eſpéce de lion qu'on appelle *Royal*, & qui merite ce nom, dit-il, par ſa généroſité. Sa contenance eſt fiére, ſa démarche majeſtueuſe; mais il ne nuit à perſonne s'il n'eſt forcé de ſe défendre.

Chiens ſauvages.

Dans la même Province on voit une eſpéce de chiens ſauvages, qui marchent toujours en grand nombre, pour faire la guerre aux lions, aux tigres, aux éléphans & aux autres bêtes farouches. Ils les attaquent avec une furie qui leur fait manquer rarement la victoire, quoiqu'il leur en coûte toujours beaucoup de ſang. Mais ces belliqueux animaux ne ſe font pas redouter des hommes, & paſſent près des Villes & des cabanes ſans y cauſer le moindre déſordre. Leur poil eſt roux, leur corps maigre & allongé. Ils retrouſſent leur queue ſur le dos comme les lévriers.

Ours & ſangliers.

Dapper raconte qu'il ſe trouve ici un grand nombre d'ours & de ſangliers. Les Négres donnent aux ſangliers le nom d'*Engullos*. Ces animaux ont deux monſtrueuſes défenſes, qui déchirent tout ce qu'elles attaquent. Il n'y a point de bêtes farouches qui cauſent tant d'épouvante aux Négres. Ils tremblent à leur approche. On prétend que les excrémens de leurs défenſes, avallés dans quelque liqueur, ſont un antidote infaillible. Les Portugais en font cet uſage, & prétendent même qu'une pierre frottée contre leurs dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fiévre. Il ajoutent que le ſanglier rétablit lui-même ſa ſanté en frottant ſa langue ou ſes dents contre une pierre. Les Engullos, dit Merolla, qui ſe trouvent en grand nombre dans les forêts de Benguela, reſſemblent beaucoup au ſanglier. Ses dents, réduites en poudre, chaſſent la fiévre par les ſueurs; & ſi cette poudre eſt mêlée avec le ſuc ou le jus de l'eſpéce de palmier qui ſe nomme *Mataba*, elle devient un puiſſent antidote. Le même Auteur parle, dans un autre endroit, d'un grand nombre de ſangliers qui ſe trouvent dans toutes les forêts du Pays. Ce ſont apparemment les mêmes animaux, qu'il nomme ailleurs Engulles.

Propriété des dents de ſangliers.

La Province de Pemba produit des civettes, que les Portugais nomment *Algazias*. Les Habitans du Pays n'avoient point attendu leur arrivée pour apprivoiſer ce farouche animal & lui faire rendre ſon muſc, dont l'odeur leur plaiſoit beaucoup.

(15) Merolla, p. 637.

HISTOIRE NATURELLE.

La Province de Batta offre une infinité de beaux Sables, qui portent le nom d'*Infire*. Les Négres en font tant de cas, qu'il eſt défendu de faire uſage de leur peau ſans la permiſſion du Roi. Chaque Sable vaut un Eſclave. On prend auſſi des martres vers le Pays des Anzikos, & les Négres ſe font des habits de leurs peaux (16).

Sables, nommés Infires.

L'*Enſingie* eſt un petit animal dont la peau eſt marquetée de noir & de gris. L'*Entiengio*, dans un corps fort petit & fort mince, eſt raié très-curieuſement. Il a les jambes & la queue belles. Son ſejour continuel eſt le ſommet des arbres. On prétend même que la terre lui eſt mortelle. Il eſt toûjours accompagné de vingt autres petits animaux à poil noir, nommés *Ambis*, dont la moitié le précéde & l'autre le ſuit. Lorſque la premiere partie de cette eſcorte eſt tombée dans le piége, le reſte prend auſſi-tôt la fuite; & l'entiengio, privé de ſes gardes, ſe laiſſe aiſément arrêter. La peau de ce petit animal eſt en ſi grande eſtime, que le Roi ſe réſerve le droit d'en porter, ou ne l'accorde qu'aux perſonnes du premier rang. De ce nombre ſont les Rois de Loango, de Kakongo & d'Angoy.

L'Enſingie.

L'Entiengio.

Ambis.

Les ſinges & les chats ſauvages ſe rendent fort incommodes par leur nombre, ſur-tout dans le Comté de Sogno, vers la Riviére de Zaire (17). Merolla diſtingue trois ſortes de ſinges; les *Magots* ou les *Babouins*, qui ſont les plus grands; une autre eſpéce, de la grandeur d'un chat, & de pluſieurs couleurs; une troiſiéme, qui eſt encore plus petite. Les trois eſpéces ont la queue plus longue que le corps (18). Les Négres de qualité en nourriſſent pluſieurs, pour ſe faire un amuſement de leurs tours de ſoupleſſe (19).

Singes & chats ſauvages.

On trouve dans le Royaume de Congo quantité de ces grands animaux, qu'on nomme *Orang-Outang* aux Indes orientales, & qui tiennent comme le milieu entre l'eſpéce humaine & les babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba, au Royaume de Loango, on voit deux ſortes de monſtres, dont les plus grands ſe nomment *Pongos* (20) & les autres *Enjokos*. Les premiers ont une reſſemblance exacte avec l'homme; mais ils ſont beaucoup plus gros & de fort haute taille. Avec un viſage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains leurs joues & leurs oreilles ſont ſans poil, à l'exception des ſourcils, qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils ayent le reſte du corps aſſez velu, le poil n'en eſt pas fort épais, & ſa couleur eſt brune. Enfin, la ſeule partie qui les diſtingue des hommes eſt la jambe, qu'ils ont ſans mollet. Ils marchent droits, en ſe tenant de la main le poil du cou. Leur retraite eſt dans les bois. Ils dorment ſur les arbres, & s'y font une eſpéce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs alimens ſont des fruits ou des noix ſauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'uſage des Négres qui traverſent les forêts eſt d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ, les pongos prennent leur place autour du feu, & ne ſe retirent pas qu'il ne ſoit éteint; car, avec beaucoup d'adreſſe, ils n'ont point aſſez de ſens pour l'entretenir en y apportant du bois (21).

Orang-outang.

Pongos & Enjokos, eſpéces de grands ſinges.

Proprietés des Pongos.

Ils marchent quelquefois en trouppes, & tuent les Négres qui traverſent les forêts. Ils tombent même ſur les élephans qui viennent paître dans les lieux

(16) Relation de Pigafetta, p. 89.
(17) Dapper, dans Ogilby, p. 531.
(18) Voyage de Merolla, p. 637.
(19) Pigafetta, *ubi ſup.*
(20) Ou *Pangos.*
(21) Pigafetta, *ubi ſup.*

HISTOIRE NATURELLE.

qu'ils habitent, & les incommodent ſi fort à coups de poings ou de bâtons, qu'ils les forcent de prendre la fuite en pouſſant des cris. On ne prend jamais de pongos en vie, parce qu'ils ſont ſi robuſtes, que dix hommes ne ſuffiroient pas pour les arrêter. Mais les Négres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mere, au corps de laquelle ils s'attachent fortement. Lorſqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchas ajoute, en forme de note, que dans les converſations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui-même qu'un pongo lui enleva un petit Négre, qui paſſa un mois entier dans la ſociété de ces animaux; car ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils ſurprennent, du moins lorſque ceux-ci ne les regardent point, comme le petit Négre l'avoit obſervé. A ſon retour, dont l'Auteur ne rapporte pas les circonſtances, il raconta que les Pongos ſont de la hauteur de l'homme, mais que dans leur maſſe ils ont le double de ſa grandeur. Battel n'a point décrit la ſeconde eſpéce de monſtre; & l'Editeur, entre les mains duquel ſes papiers ne tomberent qu'après ſa mort, ne put ſe procurer là-deſſus les éclairciſſemens qu'il déſiroit; mais il s'imagine que ce peut être le *Pongo Pigmée* (22), dont on parle dans un autre endroit (23).

Maniere dont on prend les jeunes.

Jeune Négre enlevé par les Pongos.

Dapper confirme que le Royaume de Congo eſt plein de ces animaux, qui portent aux Indes le nom d'*Orang-outang*, c'eſt-à-dire, *Habitans des bois*, & que les Afriquains nomment Quojas-Morros (24). Cette bête, dit-il, eſt ſi ſemblable à l'homme, qu'il eſt tombé dans l'eſprit à quelques Voyageurs, qu'elle pouvoit être ſortie d'une femme & d'un ſinge; chimére que les Négres mêmes rejettent. Un de ces animaux fut tranſporté de Congo en Hollande, & préſenté au Prince d'Orange, Frederic Hénri (25). Il étoit de la hauteur d'un enfant de trois ans, & d'un embonpoint médiocre; mais quarré & bien proportionné, fort agile & fort vif, les jambes charnues & robuſtes, tout le devant du corps nud, mais le derriere couvert de poil noir. A la premiere vûe, ſon viſage reſſembloit à celui d'un homme; mais il avoit le nez plat & recourbé. Ses oreilles étoient auſſi celles de l'eſpéce humaine. Son ſein, car c'étoit une femelle, étoit potelé, ſon nombril enfoncé, ſes épaules fort bien jointes, ſes mains diviſées en doigts & en pouce, ſes mollets (*) & ſes talons gras & charnus. Il marchoit ſouvent droit ſur ſes jambes. Il étoit capable de lever & de porter des fardeaux aſſez lourds. Lorſqu'il vouloit boire, il le voit d'une main le couvercle du pot & tenoit le fond de l'autre. Enſuite il s'eſſuyoit fort gracieuſement les lévres. Il ſe couchoit pour dormir, la tête ſur un couſſin, & ſe couvrant avec tant d'adreſſe, qu'on l'auroit pris pour un homme au lit. Les Négres font d'étranges récits de cet animal. Ils aſſurent, non-ſeulement qu'il force les femmes & les filles, mais qu'il oſe attaquer des hommes armés. En un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le ſatire des anciens (26). Merolla ne parle peut-être que de ces animaux, lorſqu'il raconte que les Négres prennent

Pongo préſenté au Prince d'Orange & ſa deſcription.

Hommes & femmes ſauvages.

(22) Pelerinage de Purchas, T. II. p. 982. Il paroît que c'eſt une autre eſpece de babouin.

(23) Voyez ci-deſſus, Tome III.

(24) Il paroît que ce nom n'eſt en uſage que dans le Pays de Quoja ſur la Côte de Malaguette & dans les contrées voiſines.

(25) Voy. ſa deſcription ci-deſſus au T. III. ſous le nom de *Beggo* & de *Mandrill*.

(*) Ceci differe du récit de Battel.

(26) Dapper, dans Ogilby, p. 558.

quelquefois

quelquefois, dans leurs chaſſes, des hommes & des femmes ſauvages. Le frere Leonard lui dit un jour qu'ils en avoient fait préſent d'un aux Miſſionnaires, qui l'avoient envoié au Gouverneur Portugais de Loanda (27). HISTOIRE NATURELLE.

Les maiſons des mêmes Pays ſont fort infeſtées de ſcorpions, de *Millepedes* & de ſerpens. Lopez parle d'un ſerpent d'exceſſive grandeur, qui a quelquefois, dit-il, vingt-cinq empans de long ſur cinq de large, & dont la gueule & le ventre ſont ſi vaſtes, qu'il eſt capable d'avaller un cerf entier. Les Négres l'appellent dans leur langue le grand ſerpent d'eau, ou la grande hydre. Il vit en effet dans les riviéres; mais il cherche ſa proie ſur terre, & monte ſur quelque arbre, d'où il guette les beſtiaux. S'il en voit un qu'il puiſſe ſaiſir, il ſe laiſſe tomber deſſus, s'entortille autour de lui, le ſerre de ſa queue, & l'ayant mis hors d'état de ſe défendre, il le tue par ſes morſures. Enſuite il le traîne dans quelque lieu écarté, où il le dévore à ſon aiſe; peau, dit l'Auteur, os & cornes. Lorſqu'il s'eſt bien rempli, il tombe dans une eſpéce de ſtupidité, ou de ſommeil ſi profond, qu'un enfant ſeroit capable de le tuer. Il demeure dans cet état l'eſpace de cinq ou ſix jours, à la fin deſquels il revient à lui-même. Cette redoutable eſpéce de ſerpent change de peau dans la ſaiſon ordinaire, & quelquefois après s'être monſtrueuſement raſſaſié. Ceux qui la trouvent ne manquent pas de la montrer en ſpectacle. La chair de cet animal paſſe entre les Négres pour un mêt plus délicieux que la volaille. Lorſqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, ils y trouvent quantité de ces ſerpens tout rotis, dont ils font une admirable feſtin (28).

Serpens.

Hydre ou grand ſerpent d'eau.

Sa voracité.

Les Négres en aiment la chair.

Ce récit eſt confirmé par Carli. Il raconte qu'un jour étant à ſe promener ſous des arbres, près de Kolumgo, les Négres de ſa compagnie découvrirent un grand ſerpent, qui traverſoit la Riviére de Quanza. Ils s'efforcerent de le faire retourner ſur ſes traces, en pouſſant des cris & lui jettant des mottes de terre; car il ne ſe trouve point de pierres dans le Pays. Mais rien ne put l'empêcher de gagner le rivage & de prendre poſte dans un petit bois, aſſez près de la maiſon. Il ſe trouve de ces ſerpens, dit le même Auteur, qui ont vingt-cinq pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un poulain. Ils ne font qu'un morceau d'une brebis. Auſſi-tôt qu'ils l'ont avallée, ils vont faire leur digeſtion au ſoleil. Les Négres, qui connoiſſent leurs uſages, apportent beaucoup de ſoin à les obſerver, & les tuent facilement dans cet état, pour le ſeul plaiſir d'en manger la chair. Ils les écorchent, & ne jettent que la queue, la tête & les entrailles (29). Ce ſerpent paroît être le même qui porte, ſuivant Dapper, le nom d'*Embamma* dans le Royaume d'Angola, & celui de *Minia* dans le Pays des Quojas. Sa gueule, ajoute cet Ecrivain, eſt d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'il peut avaller un bouc, ou même un cerf entier. Il s'étend dans les chemins comme une piéce de bois mort; & d'un mouvement fort leger il ſe jette ſur les paſſans, hommes ou animaux. Le même Auteur parle d'un autre ſerpent venimeux, dont l'épine du dos, portée autour du cou, paſſe dans le Pays pour un remede infaillible contre les écrouelles (30).

Témoignage de Carli.

Ce ſerpent paroît le même que l'Embamma ou le Minia.

Merolla raconte, mais ſur le témoignage d'autrui, que l'*Embamba*, irrité par un Paſſant, ſaute ſur lui, l'enveloppe de pluſieurs tours, & lui enfonce

L'Embamba & ſa fureur.

(27) Voyage de Merolla, p. 637.
(28) Relation de Pigafetta, p. 90. & ſuiv.
(29) Voyage de Carli, p. 676.
(30) Dapper, dans Ogilby, p. 559.

HISTOIRE NATURELLE.

dans la poitrine un éguillon fort pointu dont ſa queue eſt armée. Il n'y a point d'autre remede contre l'effet de cette mortelle picquure, que de couper le monſtre en deux, au moment même qu'il perce ſon ennemi (31). Les Voyageurs Négres ſont toujours munis d'un couteau tranchant pour cet uſage. Il paroît que ce ſerpent eſt le même dont l'Auteur parle dans un autre lieu, qui ſe trouve, dit-il, dans la route de Singa. Il le repréſente de la groſſeur d'une ſolive; mais il ajoute, avec un peu moins de vraiſemblance, que d'un ſeul regard il tue & conſume les hommes. Cet effet du moins n'eſt pas toujours infaillible, puiſque le même Auteur continue de raconter qu'un de ces monſtres ayant attaqué un Négre, trouva dans ce combat un ennemi redoutable, qui lui coupa le corps en deux parties, d'un coup de cimeterre. N'ayant pas perdu la vie par cette mutilation, ſa fureur, dit Merolla, le fit demeurer dans des ronces épaiſſes, pour attendre l'occaſion de ſe vanger. Bien-tôt deux voyageurs furent amenés par leur mauvais ſort. Il les ſaiſit tous deux, & les dévora preſqu'entiérement. A cette nouvelle, les Négres du voiſinage s'aſſemblerent en trouppes, pour détruire leur ennemi commun. Ils ne purent le découvrir. Mais un Capitaine Portugais s'étant mis à la tête de quelques Braves, armés de mouſquets, entreprit la ruine du monſtre, & ſe mit à le chercher. Il ne le trouva pas tout d'un coup. Ses gens marchoient devant lui pour continuer leurs recherches, lorſque le monſtre, obſervant qu'il étoit ſeul, ſortit de ſa retraite & s'élança ſur lui. La frayeur lui fit pouſſer de ſi grands cris, qu'ils lui attirerent un prompt ſecours. Ce terrible animal fut enfin tué à coups de fuſil (32).

Il tue de ſon ſeul regard.

Belle défenſe d'un embamba.

Le ſerpent le plus remarquable que Merolla ait vû de ſes propres yeux, ſe nomme *Capra* (33). La nature a mis ſon poiſon dans ſon écume, qu'il crache, dit l'Auteur, ou qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un paſſant. Elle cauſe des douleurs ſi vives, que s'il ne ſe trouve pas bien-tôt quelque femme, pour les appaiſer avec ſon lait, l'aveuglement eſt inévitable. Ces ſerpens entrent dans les maiſons & montent aux arbres la nuit comme le jour (34).

Capra, ſerpent qui lance ſon poiſon dans les yeux.

Lopez décrit une autre eſpéce de ſerpent, qui a, vers l'extrêmité de ſa queue, une petite tumeur, de laquelle il ſort un bruit éclatant, comme celui d'une ſonnette. Il ne peut ſe remuer ſans ſe faire entendre; comme ſi la nature avoit pris ſoin d'avertir les paſſans du danger. On prétend que le ventre & la queue de ces ſerpens ſont un ſpécifique pour la fiévre & les palpitations de cœur.

Serpent à ſonnette.

Le même Auteur ajoute qu'il ſe trouve dans le Royaume de Congo des viperes ſi venimeuſes, que dans l'eſpace de vingt-quatre heures elles cauſent la mort; mais que les Négres connoiſſent des ſimples dont l'application eſt un remede aſſuré lorſqu'elle eſt aſſez prompte. Il dit encore que le Pays produit d'autres créatures, de la groſſeur du belier, avec des aîles comme le dragon. Elles ont de longues queues & des gueules fort allongées, armées de pluſieurs rangées de dents. Elles ſe nourriſſent de chair crue. L'Auteur ne leur donne que deux jambes. Leur couleur eſt bleue & verte, & leur peau paroît couverte d'écaille. Les Payens Négres leur rendent une ſorte de culte.

Viperes.

(31) Merolla, *ubi ſup.* p. 638.
(32) *Ibidem*, p. 685.
(33) C'eſt apparemment *Cobra*, qui ſignifie Serpent, en Portugais.
(34) Merolla, *ubi ſup.* p. 637.

On en voyoit un assez grand nombre à Congo du tems de Lopez, parce qu'étant fort rares dans les Provinces, les principaux Seigneurs prennent beaucoup de soin pour les conserver. Ils souffrent que le peuple leur rende des adorations, en faveur des présens & des offrandes dont elles sont accompagnées.

HISTOIRE NATURELLE. Ils sont adorés des Négres.

Les cameleons du Pays font leur demeure dans les rochers & sur les arbres. Ils ont la tête pointue & la queue en forme de scie (35).

§. V.

Poissons de mer & d'eau douce.

Diverses espéces de poissons.

LES Côtes qui bordent le Royaume de Congo & d'Angola sont extrêmement poissonneuses, sur-tout aux environs de Loanda. Lopez dit que les sardines & les anchoix y sont en si grand nombre, que pendant le cours de l'hiver elles sautent sur le rivage. Les esturgeons, les soles, les barbeaux, les truites, les tanches & d'autres poissons excellens s'offrent aussi dans une extrême abondance (36). Dapper en nomme quantité d'autres espéces, particuliérement les *Pergomoulators*, que les Portugais nomment *Pelledos*, & qui ressemblent à la roche; les *Esquilones*, les *Quikoussés*, les *Kussones*, les syopos, les dorades, les bonites, les *Albikores*, les *Pergos de Morochermes*, les *Koukadores*, les *Koruines* & les *Macquereaux* (37).

C'est la nourriture du Pays.

Merolla dit qu'on ne sçauroit s'imaginer la quantité de poisson qui se trouve dans la mer aux environs de Loanda, & combien il y est à vil prix (38). Il remarque que c'est un effet de la providence. Sans ce secours, il seroit impossible ici de subsister, sur-tout dans la Ville. Les Négres n'ont presque pas d'autre nourriture. Les Blancs mêmes en mangent beaucoup, sur-tout le soir, parce qu'ils en trouvent la digestion plus facile. Mais il n'est pas de si bon goût qu'en Italie. Dans un autre endroit, l'Auteur observe que le pilchard, ou la pelamide, est ici de la grosseur du harang (39).

Coquillages.

Les coquillages, sur-tout aux environs de Loanda, sont les crabbes, les huitres, les moules & les zimbis, que Lopez appelle *Makes*. Il dit que cette derniere espéce se trouve sur toute la Côte, mais que ceux de Loanda sont les meilleurs, parce qu'ils ont le coloris fort brillant. On en distingue de diverses couleurs; mais les gris sont les plus estimés, & tiennent lieu de monnoie, comme on l'a déja fait observer. On se repose de cette pêche sur les femmes. Elles l'exercent sur les bords de l'Isle de Loanda, en creusant un trou de quatre ou cinq pieds de profondeur, où elles rempliſſent leurs paniers de sable. Ensuite, après avoir séparé le gravier du poisson, elles distinguent les mâles des femelles; opération que la différence du coloris rend fort aisée.

Comment ils se pêchent à Loanda.

Le même Auteur observe qu'après la marée on trouve au pied des arbres une autre sorte de coquillage, du côté de l'Isle qui fait face au continent. Les Négres l'appellent *Ambizi omatare*, c'est-à-dire, *Poisson de rocher* (40). Il est large comme la main, & fort bon à manger. On fait d'excellente chaux de

(35) Pigafetta, p. 91. & suiv.
(36) *Ibid.* p. 26.
(37) Dapper, dans Ogilby, p. 560.
(38) Voyage de Merolla, p. 673.
(39) *Ibid.* p. 611.
(40) C'est probablement l'huître de rocher.

HISTOIRE NATURELLE.

ſes coquilles, en les brûlant. Elles ſervent auſſi à tanner les peaux de bœuf, dont les Habitans font leurs ſemelles de ſouliers. L'Auteur leur trouve jene ſçai quelle reſſemblance avec l'écorce de l'arbre nommé *Manghi* (41).

Huîtres, moules, crabbes, limaçons, petuncles, &c.

Dapper dit que les huitres, les moules & les grandes crabbes ſe trouvent aux embouchures des Rivieres de *Quanza*, de *Lukula* & de *Bengo* (42). Lopez vit une grande quantité de pluſieurs ſortes de coquillages, tels que des limaçons, des petuncles & des luſelkes, attachés au dos des baleines. Ceux de la derniere eſpéce ſont innombrables aux environs de l'Iſle de Loanda. Ils ſe battent ſouvent. Ils ſe tuent les uns les autres. Lorſque les Négres s'en apperçoivent, ils ſortent dans leurs canots, pour recueillir les corps flottans, dont ils tirent une huile, qu'ils mêlent avec de la poix pour calfater leurs Vaiſſeaux. Le même Auteur obſerve qu'on ne trouve point d'ambre, ni d'ambre gris ſur toute la côte, quoique les baleines y paroiſſent en grand nombre : d'où il conclut que l'ambre ne vient point de ces animaux.

Les Côtes de Congo n'ont pas d'ambre.

Poiſſons de riviere.

Ambize-angulo.

Les Riviéres de Congo & d'Angola abondent en poiſſon de différentes eſpéces. Celle de Zaïre en produit un fort remarquable, qui ſe nomme *Ambize angulo* (43), *Porc*, parce qu'il n'eſt pas moins gras que cet animal, & qu'il fournit du lard. La nature lui a donné deux mains, & lui a formé le dos comme une targette. Sa chair eſt fort bonne, mais elle n'a pas le goût du poiſſon. Sa gueule reſſemble à celle du bœuf. Il ſe nourrit de l'herbe qui croît ſur les bords de la riviere, ſans jamais monter ſur la rive. Quelques-uns de ces poiſſons péſent juſqu'à cinq cens livres. Les Pêcheurs ayant remarqué dans leurs petites Barques les lieux qu'ils choiſiſſent pour paître, les prennent avec des hameçons, ou les percent avec des fourches. Ils les coupent en piéces; & la loi les oblige enſuite, ſous peine de mort, de les porter au Roi (44).

Où ils ſe trouvent.

Leur deſcription.

Suivant Dapper, ces animaux ſe trouvent dans les lacs (45), ſur-tout dans ceux d'Angola, de Quihire & d'Angolon, qui appartiennent à la Province de Maſſangano. Ils ont pleinement huit pieds de longueur, & deux bras fort courts, avec des mains, qui peuvent ſe courber un peu, mais qui ne ſe ferment point comme celles de l'homme. Leurs doigts, qui ont une certaine longueur, ſont joints par la chair qui croît entr'eux, à peu-près comme les pattes des canards. La forme de leur tête eſt ovale. Ils ont les yeux petits, le nez plat, la bouche grande, ſans aucune apparence d'oreilles & de menton.

Les parties naturelles du mâle reſſemblent à celles du cheval. La femelle a deux mamelles bien formées, mais qui ne paroiſſent pas diſtinguées l'une de l'autre tandis qu'elle eſt dans l'eau, parce que leur couleur eſt un gris foncé. Ces animaux ne cauſent aucun mal & ne paroiſſent jamais ſur la rive. La partie ſupérieure de leur corps a le goût du porc. Vers le bas, la chair eſt un peu plus maigre; mais elle n'en eſt pas moins agréable aux Négres, ſur-tout lorſqu'elle eſt bouillie à l'eau. Ils prennent auſſi l'*Ambize Angulo* avec des filets, & le tuent enſuite avec des lances & des crocs de fer.

(41) Pigafetta, p. 22.

(42) Dapper, p. 560.

(43) Dapper dit qu'ils l'appellent *Ambiſagulo* & *Peſiengoni*; les Portugais, *Pezze-moullur*, & les autres Européens *Syrenes*. Merolla dit plus nettement que les Négres le nomment *Ngulla-Umaſa* ou la *Truie d'eau*; & les Portugais, *Piexe-molker*, ou le *Poiſſon-femme*.

(44) Pigafetta, p. 25. & ſuiv.

(45) On a vû ci deſſus qu'il s'en trouve dans le Lac d'où ſort la Zaïre.

Dans la tête de ce monſtre on trouve un certain os, qui, réduit en poudre & pris dans du vin, ſoulage beaucoup les douleurs de la gravelle dans la veſſie ou dans les reins. L'os du mâle paſſe pour le meilleur. Les Portugais portent un autre os qui eſt vers l'oreille de l'animal, & le regardent comme un préſervatif excellent contre l'infection du mauvais air. Mais les Négres d'Angola ſe font des bracelets des côtes de cet animal, & leur croient la vertu d'étancher le ſang, ſur-tout à ceux qui ſont compoſés de la côte gauche, qui eſt la plus proche du cœur. On prend les mêmes animaux vers Sofala, ſur la côte orientale d'Afrique. On les ſale pour les proviſions de mer, & l'on ſe trouve fort bien de cette nourriture lorſqu'elle n'a point eû le tems de vieillir. Mais, conſervée trop long-tems, elle s'altére & devient dangereuſe (46) pour ceux qui ſont incommodés de quelque maladie vénérienne.

HISTOIRE NATURELLE. Propriété de quelques os de cet animal.

Pendant le ſéjour que Carli fit à Colombo, les Pêcheurs prirent un grand poiſſon, de forme ronde, comme une roue de caroſſe. Il a deux dents au milieu du corps, & pluſieurs trous par leſquels il voit, il entend, il mange. Sa gueule, qui eſt une de ces ouvertures, n'a pas moins d'un empan de long. Sa chair eſt délicieuſe & reſſemble au veau par ſa blancheur. On fait de ſes côtes, des colliers pour arrêter le ſang; mais l'Auteur n'en reſſentit aucun effet. Il eſt clair que cette deſcription regarde la Syrene, quoique le Miſſionnaire n'y joigne pas le nom (47).

Poiſſon de la forme d'une roue.

Mais le récit de Merolla paroît moins obſcur. Il dit que la Syrene ſe trouve dans toutes les parties de la Riviére de Zaïre; qu'elle a quelque reſſemblance avec les femmes par le ſein, les mains & les bras; mais qu'elle ſe termine par une longue queue fourchue, comme un véritable poiſſon (48). Sa tête eſt ronde, & ſa face ſemblable à celle d'un veau; ſa gueule grande & fort laide; ſes yeux ronds & pleins; ſon dos couvert d'un large cuir, percé en pluſieurs endroits, & formé par la nature pour lui ſervir comme de manteau, par la facilité qu'il a, ſoit à ſe fermer, ſoit à s'ouvrir. Ses côtes ont la propriété d'arrêter le ſang; mais ſa plus grande vertu conſiſte dans deux petits os qu'elle a dans les oreilles. L'Auteur mangeoit ſouvent de ſa chair, qu'il trouvoit de fort bon goût, & tirant ſur celle de porc. Ses entrailles ont la même reſſemblance avec celles de cet animal, & c'eſt de-là que les Négres l'ont nommée *Ngulla Umaſa*, qui ſignifie *Truye de mer*. Mais les Portugais lui donnent le nom de *Piexe Molhar*, c'eſt-à-dire, *Poiſſon femme*. En paiſſant l'herbe ſur le bord de la riviére, elle n'avance pas ſa tête hors de l'eau, & ne ſe haſarde jamais plus loin ſur la rive. On ne la prend guéres que dans les tems de pluies, lorſque l'épaiſſeur de l'eau ne lui laiſſe pas découvrir aiſément l'approche des Pêcheurs. Ils s'avancent doucement dans une petite barque, qui eſt faite exprès pour cette pêche; & reconnoiſſant, au mouvement de l'eau, dans quel endroit le poiſſon s'eſt arrêté, ils lui lancent un dard de toute leur force. S'ils ne la tuent point de ce coup, ils lui laiſſent la liberté de fuir, parce que le dard ou la lance, qui eſt d'une longueur extraordinaire, & qu'elle emporte dans ſa bleſſure, ne ceſſe pas d'indiquer ſa retraite. Ces lances ſont d'un bois fort dur, & garnies d'un ſi grand nombre de pointes, à

Syrenes de la riviere de Zaïre.

Sa chair reſſemble à celle du porc.

Comment les pêcheurs la prennent.

(46) Dapper, *ubi ſup.* p. 559.
(47) Voyage de Carli, p. 577.
(48) Voyez la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

peu de distance l'une de l'autre, que cette forêt de dard a six ou sept empans de circonférence (49).

Le Kakongo.

Le *Kakongo*, autre poisson de la même Riviére, a la forme d'un saumon. Sa chair n'est pas rouge; mais elle est si grasse, qu'en la faisant rôtir ou bouillir elle éteint le feu. Les Pêcheurs sont obligés de porter aussi ce poisson au Roi.

Crocodiles.

Il ne s'en trouve point dans la Zaïre.

Lopez prétend que la Riviére de Zaïre produit des crocodiles, & que les Négres du Pays leur donnent le nom de *Kaymans*. Merolla, au contraire, assure formellement qu'il ne se trouve point de crocodiles dans cette Riviére (50). Il ajoute qu'elle offre quantité d'excellens poissons, que les Habitans prennent par diverses méthodes, quoique leur aversion pour toute sorte de travail empêche toujours que leurs pêches ne soient fort abondantes. Le droit de pêcher au filet est réservé au Comte de Sogno, qui l'accorde néanmoins sans difficulté à ceux qui le lui demandent. Lorsqu'il a besoin lui même de poisson, il emploie ses Domestiques à la pêche, avec ses propres filets (51).

Leur abondance dans d'autres rivieres.

Mais si la Riviére de Zaïre n'a point de crocodiles, il s'en trouve un assez grand nombre dans les autres riviéres du même Pays. Battel, pour nous donner une idée de la grandeur & de l'avidité de ces monstres, rapporte que dans le Royaume de Loango un crocodile dévora une *Allibamba* entiere, c'est-à-dire, une troupe de huit ou neuf Esclaves, liés de la même chaîne. Mais le fer, qu'il ne put digerer, lui causa la mort & fut trouvé ensuite dans ses entrailles. Le même Auteur ajoute qu'il a vû des crocodiles guetter leur proie, la saisir, & traîner dans la riviére des chevaux, des hommes & d'autres animaux. Un Soldat, qui avoit été saisi avec cette violence, tira son coup, & frappa si heureusement le crocodile au ventre, qu'il le tua sur le champ (52).

Cheval d'eau ou de riviere.

Dans toutes les Riviéres de Congo, sur-tout dans celle de Zaïre, on trouve le cheval d'eau ou de riviére (53). Merolla lui donne la grosseur de deux chevaux ordinaires, des jambes courtes & épaisses, des pieds ronds, une bouche fort grande, avec deux rangs de dents crochues; sans compter de longues défenses à la machoire inférieure, qui ressemblent à celles des plus gros sangliers, & qui lui servent, dans sa furie, à déchirer tout ce qu'il rencontre. Il en vit un qui nageoit près de sa Barque, dans la Riviére de Zaïre, & qui henniſſoit comme un cheval, avec lequel il avoit beaucoup de ressemblance. Cet animal demeure ordinairement dans l'eau pendant le jour, & monte la nuit sur la rive, pour y chercher sa nourriture. La femelle n'est jamais loin du mâle. Il combat furieusement pour la défendre; & lorsqu'elle est pleine, ou qu'elle a mis bas ses jeunes, sa fureur & sa jalousie deviennent si terribles, qu'il attaque les Barques, & les renverse quelquefois à coups de pied. L'expérience qu'on a du danger fait éviter, dans certaines saisons, les marais & les autres lieux que ces animaux fréquentent.

Sa furie.

Comment on le prend.

La méthode des Chasseurs, pour les prendre, est de garder les bords de la riviére dans leurs canots, pendant que ces animaux sont à paître sur la terre.

(49) Voyage de Merolla, p. 610. & suiv.

(50) Dans la Relation de Pigafetta, page 28. & suivantes.

(51) Voyage de Merolla, p. 611.

(52) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 985.

(53) Merolla l'appelle cheval-marin, & s'étonne de ce nom, parce que cet animal, dit-il, ne peut souffrir l'eau salée. Mais voyez dans l'Histoire Naturelle du Tome III. la différence du cheval de mer & de riviere.

Lorſqu'ils les voient retourner vers la rive, ils font pleuvoir ſur eux une grêle de fléches. Mais malheur à ceux qui ſe trouvent dans le chemin d'un de ces monſtres, lorſqu'il eſt bleſſé. Ils n'ont pas d'autre reſſource que les arbres, s'ils en rencontrent un ſur lequel ils puiſſent monter. Quelquefois un cheval marin, furieux de ſa bleſſure, & ne trouvant point de paſſage libre pour rentrer dans la riviére, gagne l'endroit le plus eſcarpé de la rive & ſe précipite dans l'eau, où, ſe caſſant les jambes dans ſa chute, il devient aiſément la proie des Chaſſeurs. Sa chair n'eſt pas fort eſtimée; mais elle ſert à l'uſage du Peuple, & les Miſſionnaires ont décidé qu'elle ne bleſſe pas les loix de l'Egliſe aux jours de jeûne & d'abſtinence. HISTOIRE NATURELLE.

La partie naturelle du mâle, & deux pierres de la groſſeur d'un œuf de poule, que la nature a placées dans ſes oreilles, ſont excellentes pour la gravelle. Une cuillerée de cette poudre, délaiée dans de l'eau fraîche, peut guérir les retentions d'urine. Pierres médecinales.

L'Auteur obſerva un jour, dans une Iſle fort baſſe de la riviére de Zaïre, pluſieurs petites maiſons élevées ſur des piliers à neuf ou dix pieds de terre, avec une échelle mobile à la porte. Il apprit que la forme de ces bâtimens devoit ſon origine à la crainte commune d'être inſulté par les chevaux de riviére, qui venoient paître dans l'Iſle. On bâtit de même dans le voiſinage des forêts, pour ſe garantir du ravage des lions & des tigres (54). Précautions contre les bêtes féroces.

Battel dit qu'après les élephans, les chevaux de riviére ſont les plus gros animaux du Pays. Ils ont, à chaque pied, quatre diviſions comme le bœuf; & l'on prétend que chacune a de grandes vertus. L'Auteur ajoute que les Portugais en font des bagues, dont l'effet eſt merveilleux contre le flux (55) de ſang. Vertus du cheval de riviere.

§. VI.

Eclairciſſement ſur les Nations qui bordent les Royaumes de Congo & d'Angola.

EN finiſſant la deſcription du Royaume de Congo, il ne ſera point inutile d'entrer dans quelque détail ſur les Nations voiſines, particuliérement ſur celles des Anzikos & des Jaggas, qui environnent fort loin le Royaume à l'Eſt, & qui ſe ſont rendues redoutables par leurs fréquentes invaſions. Royaume des Anzikos & des Jaggas.

Ces Peuples ont formé pluſieurs Royaumes indépendans, tels que *Bokka Meala*, *Anziko*, *Matamba* & Kazanji, Pays ſitués du Nord au Sud, & peu connus des Européens. Suivant les Geographes, *Bokka Meala*, ou *Buka Meala*, eſt à l'Eſt de Loango & du Royaume de Gabon & de Pongo, & au Nord d'Anziko. Sa principale Ville, qui porte le même nom, eſt ſituée près des confins de Loango. On donne à ce Royaume deux cens quatre-vingt milles de l'Oueſt à l'Eſt, & cent quatre-vingt du Nord au Sud. Il eſt habité par les Jaggas.

Le Royaume d'Anziko a ſix cens trente milles de long, de l'Oueſt à l'Eſt, & cinq cens quarante de largeur, du Nord au Sud. Suivant Lopez, le Pays

(54) Voyage de Merolla, *ubi ſup.* (55) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 984.

PAYS CIRCONVOISINS. ANZIKOS.

des Anzikos, ou *Anzikis*, borde à l'Oueſt le Pays d'Ambus ; au Nord, d'autres Nations de l'Afrique & les déſerts de Nubie ; & du côté de l'Eſt, le ſecond des grands lacs, d'où la Riviére de Congo tire ſa ſource, dans cette partie qui ſe nomme *Anzikana* (56). Depuis le Royaume de Congo, il eſt diviſé par la Riviére de Zaire, où l'on trouve quelques Iſles qui appartiennent aux Anzikos. Cette Riviére leur ſert de canal, pour le commerce avec les Habitans de Congo (57).

Diverſes Provinces.

Nous trouvons ici les Provinces de *Pombo*, de *Vamba*, de *Mopenda* & de *Moſongo* ; auſquelles il faut ajouter le Pays des Bakka-bakkas, qui paſſent pour une eſpéce de pygmées, Habitans des bois au Nord, & le Royaume de *Funjeno*. On nomme aujourd'hui la Nation d'Anziko, *Metikas* ou *Monſals* ; nom qu'elle tire peut-être de *Monſal*, ſa Capitale, qui eſt ſituée vers les frontiéres de *Bukka Meala*. Cette Ville eſt exactement placée ſous l'équateur ; mais elle n'a de remarquable que le Palais royal, qui paſſe pour bien bâti. On aſſure que le Roi compte treize autres Rois parmi ſes Vaſſaux. Il porte le titre de Grand *Makokko* ou *Makoko*. C'eſt de-là que le Royaume tire ſon nom.

Mines des Anziko.

Sandal & ſes uſages.

On y trouve, ſuivant Lopez, quantité de mines de cuivre, & beaucoup de Sandal rouge & gris. Le rouge porte le nom de *Tavilla* ; & le gris, qui paſſe pour le meilleur, celui de *Khikongo*. On fait du dernier une poudre fort odoriferante & diverſes médecines. On le mêle auſſi avec l'huile de palmier, pour en faire une onction, qui eſt fort utile à la ſanté. Mais les Portugais le tempérent avec le vinaigre, & s'en ſervent pour la guériſon des *Khitangas*, ou de la verole, en ſe frottant les jointures. Ils l'emploient auſſi contre le mal de dents, en le jettant ſur les charbons, dont ils reçoivent la fumée. La mouelle & les parties intérieures de l'arbre ſont les plus eſtimées pour la compoſition des remedes. On ne fait même aucun cas des parties exterieures.

Les Anzikos fabriquent des étoffes de fil de palmier, & diverſes ſortes de ſoies, comme on l'a déja fait obſerver (58).

Caractere des Anzikos.

Leurs armes.

Ils ſont fort actifs & fort belliqueux. Leur maniere de combattre eſt à pied. On remarque de la différence entre leurs armes & celles de leurs voiſins ; leurs arcs ſont petits & courts. Ils ſont enveloppés d'une peau de ſerpent de pluſieurs couleurs, avec tant de propreté, qu'on la prendroit pour le bois même. On prétend qu'ils en ſont plus forts & plus fermes dans la main de l'Archer. La corde eſt un tiſſu de quelques petites plantes qui reſſemblent au roſeau, mais ſouples & ſolides comme les fouets dont les Portugais ſe ſervent à cheval. La même eſpéce de roſeaux croît à Bengale. Ils ſont couleur de cendre & brun foncé. Les fléches des Anzikos ſont courtes & menues, mais d'un bois fort dur. Ils les portent dans la main de l'arc, & les tirent ſi vîte, qu'ils en font partir ving-huit avant que la premiere ſoit tombée à terre. On leur voit quelquefois tuer des oiſeaux au vol. Ils ſe ſervent auſſi de haches & de couperets, mais d'une étrange forme. Le manche eſt plus petit de la moitié que le fer. Il eſt couvert d'une peau de ſerpent, & ſe termine par un pommeau qui ſert à le tenir mieux. Le fer en fort luiſant. Il tient au bois par quelques plaques de cuivre, qui ſont de la même longueur que le manche. Le dos de la hache ſert fort bien de marteau. Dans une action, les Anzikos parent aux flé-

Haches ſingulieres.

(56) Partie de Congo, poſſedée par les Anzikos.

(57) Relation de Pigafetta, p. 32.

(58) Voyez ci-deſſus, Tome IV.

ches

ches de l'Ennemi, en tournant leurs haches avec tant de vîteſſe qu'elles leur coupent le paſſage. Enſuite ils les ſuſpendent à leurs épaules, pour commencer plus librement leur décharge. Ils ont auſſi, dans des fourreaux de peau de ſerpent, des dagues fort courtes, qui ont la forme d'un couteau, avec un manche. Ils les portent en ſautoir. Leurs ceintures ſont de différentes ſortes. Mais celles des Guerriers ſont de peau d'élephant, larges de trois pouces. Comme elles ſont d'abord extrêmement roides, parce que cette peau n'a pas moins de deux pouces d'épaiſſeur, ils les courbent à la chaleur du feu, & parviennent ainſi à les bouronner (59).

Pays circonvoisins. Anzikos.

Ceintures militaires.

Les Anzikos ſont d'une extrême agilité. Ils courent ſur les montagnes, comme autant de chévres. On ne vante pas moins leur courage, leur douceur, leur droiture & leur bonne foi. Il n'y a point de Négres pour leſquels les Portugais ayent tant de confiance. Cependant ils ſont d'un caractere ſi ſauvage & ſi groſſier, qu'il n'y a point de converſation à former avec eux. Le commerce les attire à Congo. Ils aménent des Eſclaves de leur propre Nation, & des dents d'élephans ou des étoffes de la Nubie (60), dont ils ſont voiſins. En échange, ils emportent du ſel & des zimbis, qui leur ſervent de monnoie, outre une autre eſpéce de grandes coquilles qui viennent de l'Iſle S. Thomas & qui ſervent à leur parure. Ils reçoivent auſſi des ſoies, des toiles, de la verrerie, & d'autres marchandiſes apportées de Portugal.

Ils ont l'uſage de la circonciſion; & dès l'enfance ils ſe marquent & ſe cicatriſent le viſage avec la pointe d'un couteau.

La chair humaine ſe vend dans leurs marchés, comme celle de bœuf dans nos boucheries de l'Europe; car ils mangent tous les Eſclaves qu'ils prennent à la guerre. Ils tuent même leurs propres Eſclaves, lorſqu'ils les jugent aſſez gras; ou s'ils trouvent cette voie moins avantageuſe, ils les vendent pour la boucherie publique. Lorſqu'ils ſont fatigués de la vie, ou quelquefois pour montrer ſeulement le mépris qu'ils en font, ils s'offrent, avec leurs Eſclaves, pour être dévorés par leurs Princes. On trouve des Nations, remarque l'Auteur, qui ſe nourriſſent de la chair des étrangers; mais on ne connoît que les Anzikis qui ſe mangent les uns les autres, ſans excepter leurs propres parens (61).

Marchés de chair humaine.

Dans cette Contrée barbare, le Peuple a la tête nue & n'eſt pas mieux couvert depuis la ceinture juſqu'en haut. Il ſe noue les cheveux ſur la tête. Il les friſe. Les Nobles ſont vêtus de ſoie & de toile. Ils ont la tête couverte d'un bonnet bleu, ou rouge, ou noir, ou d'un chaperon de velours à la Portugaiſe. La vanité leur fait apporter du choix dans leurs habits, ſuivant leur état & leurs facultés. Les femmes nobles & riches ſont couvertes de la tête juſqu'aux pieds; mais celles du commun n'ont qu'un pagne qui leur tombe de la ceinture en bas. On voit aux premieres une ſorte de mantes qu'elles rejettent ſur leurs épaules, & qui ne leur laiſſe que le viſage découvert. Elles portent auſſi des ſouliers, tandis que toutes les autres vont pieds nuds. Leur marche eſt vive & légere; leur taille fort bien priſe, & leur contenance agréable.

Habits des Anzikos.

(59) Relation de Pigafetta, p. 32. & ſuivantes.

(60) Il eſt certain, au contraire, que la Nubie en eſt ſéparée par d'autres grandes régions.

(61) Relation de Pigafetta, p. 52. & ſuiv.

PAYS CIRCONVOISINS. ANZIKOS. Leur langage.

Leur langage eſt tout-à-fait différent de celui de Congo; mais ils apprennent aiſément celui-ci, parce que la prononciation en eſt facile. Au contraire, les Habitans de Congo ne parviennent pas ſans peine à parler leur langue. Lopez ayant demandé à quelques Anzikos, quelle étoit leur religion, en tira pour unique éclairciſſement, qu'ils ſont idolâtres (62).

JAGGAS. Royaume de Matamba & Pays des Jaggas.

Le Royaume de Matamba eſt ſitué au Sud d'Anziko & au Nord de Kaſſanji. On lui donne environ quatre cens cinquante milles de longueur du Nord au Sud, & deux cens quarante de l'Oueſt à l'Eſt. Dans la ſuppoſition commune, il eſt traverſé par les Rivieres de Quanja & de Quanza (63), & bordé au Sud par celle de Kuneni. C'eſt dans cette contrée que regnoit la fameuſe Reine de *Singa* ou *Schinga*, dont on a lû tant de fois le nom, & qu'on place le Lac *Aquelonda* ou *Akelunda* (64), ſur les confins des Royaumes de Congo & d'Angola. Quoique Lopez & Battel en parlent fort ſouvent, Deliſle a douté de ſon exiſtence.

Matamba eſt habité par les Jaggas. Il a du côté de l'Eſt & du Sud le Pays des Jaggas de Kaſſanji. Cette région s'étend du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, au long de Matamba & de Benguela, l'eſpace d'environ neuf cens milles; mais il a ſi peu de largeur à proportion, qu'on ne lui donne dans quelques endroits que cent-quatre-vingt-dix, & dans d'autres à peine cent milles. Il eſt renfermé entre le Royaume de Matamba & celui de Benguela, dont il eſt ſéparé par la grande Riviere de Kuneni, d'un côté; & de l'autre, par l'Empire de *Monemuji*, & par les Royaumes de *Chikova*, d'*Abutua* & de *Toroa*. Les Cartes ne marquent point ici de contrées diſtinctes, excepté vers le Sud, où l'on trouve les terres des Jaggas-*Kokoques*, la Province d'*Obila* & les territoires de *Muzumbo-Akalunga*, qui ſignifie *Bouche de la mer*. La principale Ville, & même la ſeule qui ſoit venue à la connoiſſance des Géographes, eſt ſituée dans la partie Nord de ce grand Etat, près des frontieres de Matamba, & s'appelle *Kaſſanji* ou *Kaſangi*. Elle ſert de réſidence au Grand-*Jagga*. Merolla obſerve que les Jaggas du domaine de Kaſſanji, qui borde le Royaume de Matamba, étoient ſans ceſſe en guerre avec la Reine de Singa, autrefois amie des Portugais & bien diſpoſée en faveur des Blancs. Du tems de l'Auteur, les Portugais employoient dans leurs guerres le ſecours d'un autre Prince des Jaggas, nommé Galangola. Le nom de *Kaſſanji* paroît un titre d'honneur; car le même Ecrivain emploie les termes de *Kaſſanji*, très-puiſſant Empereur des Jaggas (66). Carli ſe contente de donner à ce Prince le titre de *Grand-Seigneur* (67). Ces deux Voyageurs nous apprennent que le jour de ſa naiſſance eſt célébrée annuellement par une grande fête, dont ils avoient entendu le récit de la bouche du Pere Jean-Baptiſte *Saleſano*, Miſſionnaire Capucin, qui avoit été témoin de cette ſcene barbare dans le ſéjour qu'il avoit fait à Kaſſanji (68). Suivant Carli, le *Grand-Seigneur* oblige, dans cette occaſion, tous les Peuples de ſes Etats qui ſont capables de

Ville de Kaſſanji.

Fête anniverſaire pour la naiſſance du Roi.

(62) *Ibidem.*

(63) Les Portugais écrivent *Coanja* & *Coanza*.

(64) Battel parle d'un Pays nommé Quizema, près de ce Lac, & s'accorde là-deſſus avec Lopez. Purchas, Vol. I. p. 766.

(66) Voyage de Merolla, p. 650.

(67) Voyage de Carli, p. 576.

(68) D'autres écrivent *Kaſſangi*. Deliſle donne beaucoup d'étendue au Pays des Jaggas Kaſſanjis.

voyager, à ſe raſſembler dans une grande plaine, où l'on a bâti ſur pluſieurs arbres un certain nombre de hutes, pour le Monarque & pour les principaux Seigneurs de ſon Royaume. Ils s'y retirent, accompagnés de leurs Inſtrumens de muſique. A quelque diſtance, on lie au tronc d'un arbre un des plus furieux lions du Pays. Enfin le ſignal ſe donne, & l'on détache auſſi-tôt le lion, à qui la vûe d'une ſi nombreuſe aſſemblée fait pouſſer d'abord quelques rugiſemens, mais qui, ne voyant aucun moyen d'echaper, ſe jette ſur le premier Négre qu'il rencontre. Le Peuple, au lieu de fuir, s'avance vers lui ſans armes, pour tuer le monſtre, & regarde comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux de ſon Souverain. En effet, le lion ne manque point d'en tuer un grand nombre avant que de l'être lui-même; mais il ſuccombe enfin aux efforts de la multitude. Enſuite, les ſurvivans mangent les morts, & faiſant retentir l'air de leurs acclamations autour du Prince, ils le conduiſent à ſon Palais, en criant, Vive le Grand-Seigneur de Kaſſanji (69). PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS.

Merolla, qui raconte la même choſe avec quelque légere différence, fait crier deux fois au Peuple : *Vive notre Kaſſanji*. Il prétend auſſi que l'aſſemblée du Peuple ſe forme en cercle, & laiſſe au centre un grand eſpace qui renferme pluſieurs arbres, ſur l'un deſquels on a dreſſé une ſorte d'échaffaut pour le Kaſſanji & les Seigneurs; qu'auſſi-tôt que le Monarque eſt aſſis & le lion enchaîné, les cris du Peuple & la muſique ſe font entendre; après quoi, ſur un ſignal qui ordonne tout-d'un-coup le ſilence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter ſa fureur (70).

Les Jaggas ſont répandus dans une grande partie de l'Afrique, depuis les confins de l'Abiſſinie au Nord, juſqu'au Pays des Hottentots au Sud; car, outre les Pays qu'on a déja nommés, ils poſſedent une partie conſiderable du Monemuji. Deliſle les place au Nord de cet Empire. Lopez leur fait habiter les bords de cette vaſte contrée, au long des deux rives du Nil, depuis ſa ſource, qu'il place dans des lacs qui ſont à l'Eſt de Congo, juſqu'à l'Empire du Prete-Jean (71), par lequel il entend l'Abiſſinie. Il ajoute qu'ils habitent d'ailleurs le Monemuji. Ils ne doivent pas s'être moins étendus à l'Oueſt, s'il eſt vrai, comme Battel l'aſſure, que les Jaggas qui ravagerent de ſon tems le Royaume de Congo & celui d'Angola, étoient venus de Sierra-Leona (72). Ils lui dirent que les Portugais leur donnoient le nom de *Jaggas*, mais qu'entre eux ils ſe nommoient *Imbangolas* (73). Il les appelle auſſi *Jindes* (74). Pays qu'occupent les Jaggas. Divers noms de ces Peuples.

Leur figure perſonnelle eſt fort noire & fort difforme. Ils ont le corps grand & l'air audacieux. Leur uſage eſt de ſe tracer des lignes ſur les joues avec un fer chaud. Ils s'accoutument auſſi à ne montrer que le blanc des yeux, en baiſſant la paupiere; ce qui acheve de les rendre fort horribles (75). Leur figure.

Ils ſont tout-à-fait nuds, & tout reſpire la barbarie dans leurs manieres. On ne leur connoît point de Rois. Ils vivent dans les forêts, errans comme les

(69) Carli, p. 576.
(70) Merolla, *ubi ſup.* p. 630.
(71) Relation de Pigafetta, p. 103, 159. & 206.
(72) *Ibid.* p. 204.
(73) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 773.
(74) Pigafetta, p. 103 & 204. Carli & Merolla, tous deux Italiens, écrivent *Giacchi & Giaghi*.
(75) Purchas, *ubi ſup.* p. 772.

PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS. Amazones du Monomotapa.

Arabes. Leur férocité & leur courage les porte à ravager le Pays de leurs voiſins (76) ; & dans leurs attaques ils pouſſent des cris affreux, pour commencer par la terreur. Si l'on en croit Lopez, leurs plus redoutables adverſaires ſont les Amazones, race de femmes guerrieres, qu'il place dans le Monomotapa. Ils ſe rencontrent ſur les frontieres de cet Empire, & font des eſſais de force & de valeur par des guerres preſque continuelles.

Armes des Jaggas & leur maniere de combattre.

Leurs armes ſont le dard & la dague, avec des targettes de cuir qui leur couvrent entiérement le corps. Dans leurs camps, ils plantent quelquefois leurs targettes autour d'eux, pour s'en faire une eſpece de rempart. Quelquefois ils s'en couvrent pour commencer leurs attaques, & fatiguant l'ennemi par leurs dards, ils les excitent à lancer toutes leurs fléches, qu'ils reçoivent avec peu de danger. Enſuite, ſe précipitant ſur eux, ils en font une cruelle boucherie. Mais les Amazones triomphent ſouvent, par leur légereté & leur adreſſe ; ſans compter que la crainte d'être dévorées, lorſqu'elles tombent entre les mains de ces barbares ennemis, redouble leur courage (77).

Ils ſont antropophages.

Tous nos Voyageurs s'accordent à donner la qualité d'antropophages aux Jaggas. Lopez aſſure qu'ils ſe nourriſſent de chair humaine (78). Battel dit qu'ils la préferent au bœuf & au chevreau, quoiqu'ils ayent l'un & l'autre en abondance (79). Merolla répete ſouvent qu'ils mangent les hommes ; & renvoyant ſes lecteurs au récit d'un autre Ecrivain (80), il ne balance point à les regarder comme la plus barbare Nation de l'Univers (81).

Idée qu'en donne Battel, qui les avoit ſervis.

Battel, après avoir ſervi pendant ſeize mois les Jaggas dans leurs guerres de Congo, étoit en état de nous en donner une juſte idée. Il raconte que le Grand-Jagga, ou leur Chef, qu'ils appelloient *Elembe*, étoit venu de Sierra-Leona à la tête de douze mille de ces cannibales, & qu'après beaucoup de ravages il s'établit dans le Royaume de Benguela. *Kalandula*, Succeſſeur d'Elembe, avoit été ſon Page. Mais, outre le principal Chef, les Jaggas étoient commandés par onze autres Capitaines.

Caractere de leur Chef.

Kalandula, ou, comme on le trouve auſſi nommé, *Imbe-Kalandola*, étoit un homme fort diſtingué par ſon courage. L'Auteur, ſuivant la ſuperſtition de ſon ſiécle, attribue tous ces ſuccès au ſecours des enchantemens. Il conſultoit le Diable, dit-il, dans toutes ſes expéditions. Il lui offroit continuellement des ſacrifices ; & ſouvent il apprenoit par cette voie ce qui devoit lui arriver. Ses oracles lui avoient perſuadé qu'il ne mourroit qu'à la guerre. Il entretenoit dans ſes troupes une exacte diſcipline. Ceux qui s'étoient mal conduits dans l'action, étoient condamnés à mort & dévorés par leurs compagnons. Chaque jour, au ſoir, Kalandula s'efforçoit d'encourager ſes gens par une harangue, monté ſur un échaffaut qu'il faiſoit dreſſer dans cette vûe.

Campemens des Jaggas.

Les Jaggas ne campent jamais ſans ſe fortifier, quand ils n'auroient qu'une nuit à paſſer dans le même lieu. Ils emploient à cet uſage les arbres que le Pays leur offre. Une partie de l'armée s'occupe à les abbattre, & l'autre à les tranſporter. Leur retranchement conſiſte dans un enclos circulaire, percé de douze portes, dont chacune eſt confiée à la garde d'un Capitaine. Le Géné-

(76) Pigafetta, p. 204 & 159.
(77) Relation de Pigafetta, p. 204. & ſuiv.
(78) *Ibid.* p. 103 & 159.
(79) Battel, dans Purchas, Vol. V. p. 773.
(80) François Marie Gioja de Naples.
(81) Merolla, p. 663.

sal est logé au centre, dans un enclos particulier, avec une bonne garde à la porte. Les huttes des Soldats sont serrées l'une contre l'autre. Ils placent à la porte de chaque hute leurs arcs, leurs fléches & leurs dards; de sorte qu'à la moindre allarme ils se trouvent prêts à combattre. Leurs sentinelles veillent d'ailleurs pendant toute la nuit, au bruit de leurs tambours & de leurs *Tavales*. Pays circonvoisins. Jaggas.

Les Jaggas raconterent à Battel, qu'au Sud de la Baye *das Vaccas* on trouve une riviere qui produit de l'or en abondance. Ils lui donnoient le nom de cuivre; mais en ayant recueilli une assez grosse quantité dans les sables, où la pluie l'avoit mis à découvert, ils en avoient orné la poignée de leurs haches. Le cuivre leur sert aussi à cet usage, quoiqu'ils ne fassent aucun cas de ces deux métaux. Ce qu'ils font de l'or.

Ils ne trouvent de satisfaction que dans les Pays où les palmiers croissent abondamment, parce qu'ils sont passionnés pour le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage. Ils le mangent & l'emploient à faire de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin, est différente de celle des *Imbondas*, qui ont l'art de grimper sur un arbre sans y toucher avec les mains, & qui rempliſſent leurs flacons au sommet. Les Jaggas abbattent l'arbre par la racine, & le laissent couché pendant dix ou douze jours avant que d'en faire sortir le vin. Ensuite ils y creusent deux trous quarrés, l'un au sommet, l'autre au milieu, de chacun desquels ils tirent, du matin au soir, une quarte de liqueur. Chaque arbre fournit ainsi pendant vingt-six jours deux quartes de vin; après quoi il se flétrit & séche entiérement. Dans tous les lieux où ils font quelque séjour, ils coupent assez d'arbres pour se fournir de vin l'espace d'un mois. A la fin de ce terme ils en abbattent le même nombre. Ainsi, dans peu de tems, ils ruinent le Pays. Maniere dont les Jaggas tirent le vin de palmier.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'aussi long-tems qu'ils y trouvent des provisions. Au tems de la moisson, ils s'établissent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir les grains d'autrui & faire main-basse sur les bestiaux; car ils ne plantent & ne sement jamais; ils n'entretiennent point de troupeaux, & leur subsistance est toujours le fruit de leurs rapines. Lorsqu'ils entrent dans quelque Pays où ils se croient menacés d'une vigoureuse résistance, leur usage est de se retrancher & de demeurer tranquiles un ou deux mois, pendant lesquels ils ne cessent point de harceler les Habitans & de les tenir dans des allarmes continuelles. S'ils sont attaqués, ils se tiennent sur la défensive, & laissent deux ou trois jours à l'ennemi pour décharger sa fureur. Ensuite leur Général met pendant la nuit une partie de ses troupes en embuscade, à quelque distance du camp; & si l'attaque est renouvellée le lendemain, l'ennemi, pressé furieusement de deux côtés, se défend mal contre l'artifice & la force. Ils ne pensent alors qu'à ravager le Pays (82). Leur méthode dans leurs pillages.

Kalandula, au service duquel l'Auteur passa près d'un an & demi, avoit de longs cheveux, ornés de plusieurs nœuds de coquilles. Autour du col il portoit un collier de *Masos*, petit coquillage qui se trouve sur la Côte, & qui revient, parmi les Négres, à la somme de vingt schellings. A la ceinture il Parure de Kalandula, Chef des Jaggas.

(82) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 976.

PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS.

avoit des pendans d'œufs d'autruche & un pagne d'étoffe de palmier, auſſi fin qu'une étoffe de ſoie. Son corps étoit marqué de diverſes figures, & frotté tous les jours avec de la graiſſe humaine. Il portoit au travers du nez un morceau de cuivre, long de deux pouces, & le même ornement aux oreilles. Sa noirceur étoit déguiſée par des vernis rouges & blancs. Il étoit continuellement accompagné de vingt ou trente femmes, dont l'une portoit ſon arc & ſes fléches; & quatre autres, les coupes ou les taſſes dont il ſe ſervoit pour boire. Elles ſe jettoient à genoux lorſqu'il buvoit, elles battoient des mains & chantoient quelqu'air de leur muſique (83).

Parures des femmes des Jaggas.

Les femmes des Jaggas portent leurs cheveux, avec de hauts toupets, entremêlés de coquilles. Elles s'enduiſent le corps de muſc. C'eſt une beauté, parmi elles, d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de ſe les arracher, ſont ſi peu eſtimées, qu'on ne veut ni manger ni boire avec elles. Leurs bras, leurs jambes, leur col, ſont chargés de colliers & d'anneaux. Autour des reins elles portent un pagne de ſoie (84).

Les Jaggas tuent leurs enfans dans leurs marches.

Elles ſont fécondes; mais, dans leurs marches, les Jaggas ne ſouffrent pas qu'elles multiplient, & leurs enfans ſont enſevelis au moment qu'ils voyent le jour. Ainſi ces guerriers errans meurent ordinairement ſans poſterité. Ils apportent pour raiſon de cette conduite, qu'ils ne veulent pas être troublés par le ſoin d'élever des enfans, ni retardés dans leurs marches. Mais s'ils prennent quelque Ville, ils conſervent les garçons & les filles de douze ou treize ans, comme s'ils étoient nés d'eux; tandis qu'ils tuent les peres & les meres pour les manger (85). Ils traînent cette jeuneſſe dans leurs courſes, après leur avoir mis un collier, qui eſt la marque de leur diſgrace, & que les garçons doivent porter juſqu'à ce qu'ils ayent prouvé leur courage en offrant la tête d'un ennemi au Général. La trace de leur infamie diſparoît alors. Le jeune-homme eſt déclaré *Gonſo*, c'eſt-à-dire, Soldat. Rien n'a tant de force que cette eſperance pour échauffer leur courage. Battel apprit que dans tout le camp il n'y avoit pas plus de douze vrais Jaggas, ni plus de quatorze ou quinze femmes de la même Nation; parce qu'ayant quitté leur patrie depuis plus de cinquante ans, leur armée avoit eu le tems de ſe renouveller plus d'une fois. Ils étoient au nombre de ſeize mille dans leur camp, & ce nombre groſſiſſoit quelquefois par des incorporations.

Comment ils ſe recrutent.

Affreux ſacrifice du Général des Jaggas.

Kalandula n'entreprenoit rien d'important ſans avoir fait un ſacrifice au Diable. Il choiſiſſoit le matin pour cette cérémonie, avant le lever du ſoleil. On lui préparoit une ſellette, ſur laquelle il prenoit place avec beaucoup de pompe, la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il avoit, pour aſſiſtans, un Sorcier de chaque côté. Quarante ou cinquante femmes formoient un cercle autour de lui, portant à la main une queue de zebra ou de cheval ſauvage, qu'elles faiſoient voltiger, & joignant leurs chants à cet exercice. Derriere elles étoient un grand nombre de *Petes*, de *Ponges* & de tambours, qui faiſoient beaucoup de bruit avec leurs Inſtrumens. Au centre du cercle on allumoit un grand feu, ſur lequel on plaçoit des poudres blan-

(83) *Ibidem.*
(84) *Ibidem.*
(85) Battel ayant vécu ſi long-tems avec eux, s'ils ne ſont point antropophages tous ſes autres récits ne méritent aucune foi.

ches dans un pot de terre. Les Sorciers commençoient par ſe ſervir de ces poudres, pour colorer le front & les temples du grand-Jagga. Ils lui peignoient enſuite l'eſtomac & le ventre en travers, avec des enchantemens & des cérémonies ennuyeuſes. Alors ils lui préſentoient ſon *Kaſengala*, eſpece d'arme fort ſemblable à la hache, en lui recommandant de ne pas ménager ſes ennemis, parce qu'il avoit avec lui ſon Mokiſſo. Auſſi-tôt on lui amenoit un enfant mâle, qu'il tuoit ſur le champ. Cette premiere victime étoit ſuivie de quatre hommes, qu'il frappoit auſſi pour leur donner la mort. Ceux qui ne la recevoient pas du premier coup, étoient conduits hors du camp & tués par d'autres mains. PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS.

Lorſque cette boucherie étoit prête à commencer, les Sorciers ordonnoient à Battel de ſe retirer, parce qu'il étoit chrétien, & que le Diable, diſoient-ils, alloit ſe préſenter à leurs yeux. Pour dernier acte d'une ſi barbare tragédie, le Grand-Jagga faiſoit égorger cinq vaches dans le camp, & cinq dehors. On immoloit le même nombre de chévres & de chiens. Le feu étoit arroſé de leur ſang, & les corps dévorés avec beaucoup de joie. La même fête étoit quelquefois célebrée, avec les mêmes cérémonies, par les autres Chefs du camp.

Pour enterrer leurs Morts, ils font un caveau, dans lequel ils mettent le corps aſſis. Mais c'eſt après lui avoir accommodé fort proprement les cheveux, l'avoir lavé & comme embaumé avec des poudres odoriferantes. Ils le parent de ſes meilleurs habits; & le faiſant porter par deux hommes, ils le placent dans ſon dernier domicile, avec deux de ſes femmes, qui s'aſſeient près de lui, & ſes armes, qu'on briſe dans le même lieu. Alors on ferme le caveau en le rempliſſant de terre. Ceux qui meurent dans leur Pays ſont enterrés de même; mais on met avec eux, dans le caveau, tous leurs uſtenciles domeſtiques. Chaque mois, les parens du Mort s'aſſemblent au tombeau pendant trois jours, & font des libations de ſang de bouc & de vin de palmier. Cette cérémonie s'obſerve auſſi long-tems qu'il reſte quelqu'un de la famille en vie. Les Jaggas ſont fort humains entr'eux pendant qu'ils jouiſſent d'une bonne ſanté; mais dans la maladie, ils ne connoiſſent aucune loi d'humanité & de compaſſion naturelle (86) Sépulture des Jaggas.

Entre le Royaume de Benguela & le Pays des Hottentots, les Géographes placent une contrée fort vaſte, qui borde la mer, ſous le nom de Royaume de *Matama* ou de *Mataman*, ou de Pays des *Simbelas*. Mais Deliſle aſſure, dans ſa Carte, que la ſituation de ce Royaume eſt incertaine. Lopez dit qu'elle s'étend au Sud de la Riviere de Bragaval (87), juſqu'aſſez près des montagnes de la Lune; & qu'à l'Eſt il eſt ſéparé de l'Empire du Monomotapa par la Riviere de *Baganniari*, au-delà de celle de *Koari*. L'air de Matama eſt fort bon. Le terroir produit abondamment toutes ſortes de proviſions, ſans compter des mines de criſtal & de divers métaux. Le Roi, qui eſt idolâtre, vit quelquefois en bonne intelligence & quelquefois en guerre avec le Royaume d'Angola. On trouve, vers la Côte, pluſieurs Princes qui prennent le titre de Roi, mais qui n'en vivent pas moins dans la pauvreté & la miſere. Les ri- Royaume de Matama. Riviere de Bragaval.

(86) Battel, dans Purchas, Vol. II. p. 977. & Vol. V. p. 773.

(87) Elle entre dans la mer preſque ſous le Tropique du Capricorne, au vingt-quatriéme degré de latitude.

PAYS CIRCONVOISINS. JAGGAS. Ports au long de la Côte.

vieres n'offrent aucun (88) Port remarquable. Ceux qui ſe trouvent, dans notre Carte, entre le Cap-Négre & l'embouchure de la Riviere de Bragaval, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de quatre cens quatre-vingt-quinze milles, ſont *Golfo-Feio*, *Angra de S. Ambroſio* & *Angra de Ilheo*.

Nation brute.

Deliſle place au Nord de Mataman, ſur les bords de Benguela, une Nation de Sauvages, ſans nom, qui ne different, dit-on, des bêtes brutes que par l'uſage de la parole.

(88) Relation de Pigafetta, p. 44.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATORZIÉME.

DESCRIPTION DES PAYS QUI BORDENT la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Eſperance juſqu'au Cap de Guardafu ;

Contenant particuliérement le Pays des Hottentots & le Royaume de Monomotapa.

INTRODUCTION.

IL y a peu de lieux dans le Monde dont on trouve auſſi ſouvent la deſcription dans les Relations des Voyageurs, que celle du Cap de Bonne-Eſperance, parce que les Vaiſſeaux, n'ayant point d'autre route pour ſe rendre aux Indes Orientales, y touchent fort ſouvent au paſſage. Nous avons même des Traités particuliers ſur ce fameux Cap, & ſur la Nation des Hottentots, qui habite les Pays voiſins. Les plus remarquables ſont ceux de *Guillaume Ten-Rhyne* & de *Pierre Kolben*.

Traités particuliers ſur le Cap de Bonne-Eſpérance.

Ten-Rhyne, natif de Daventry, joignoit à la profeſſion de Médecin le titre de Conſeiller de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Il fit le voyage du Cap en 1673. *Henri Screta S. à Zavorzik*, à qui ſes Remarques furent communiquées, les publia en Latin, avec ſes propres Notes (1) en 1686, à Schafouſe en Suiſſe. Ce petit Traité, qui ne contient que ſoixante-ſeize pages, *in-12*, eſt diviſé en vingt-ſept Chapitres, précédés d'une courte Relation ou d'un Journal du voyage. Chaque Chapitre traite à part quelqu'un des articles qui font l'objet de la curioſité & de l'attention d'un Voya-

Eclairciſſement ſur le Traité de Ten-Rhyne.

(1) Sous le titre de *Viri clariſſimi Wilhelmi Ten-Rhyne Daventr. ampliſſ. Soc. India Ord. Medici & à conciliis juſtitiæ, ſchediaſma de Promontorio Bonæ-Spei ejuſve tractus incolis Hottentottis ; accuſante breveſque notas addente Henr. Screta S. à Zavorzik.*

INTRODUCTION.

geur ; tels que la ſituation du Cap, les bêtes, les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes & les animaux venimeux ; les Plantes, & les ſaiſons de l'année ; la Nation des Hottentots, leurs rapports avec d'autres Nations, leur figure, leurs habits, leurs maiſons & leurs meubles ; leurs diſpoſitions, leurs mœurs, leurs uſages, leurs guerres, leur commerce, leurs danſes, leur religion, leur gouvernement, leurs loix, leurs mariages, l'éducation de leurs enfans, leurs métiers, leur médecine ; enfin, leur langage, dont l'Auteur rapporte quelques mots. Les Anglois ont traduit l'Ouvrage de Ten-Rhyne dans leur langue, & l'ont inſeré dans une de leurs grandes collections ; mais ils le qualifient d'ouvrage ſuperficiel & rempli d'erreurs.

Eclairciſſement ſur la perſonne & l'Ouvrage de Kolben.

Kolben, après avoir reçu ſon éducation dans une Univerſité, devint Sécretaire du Baron *Van-Kroſick*, Conſeiller-Privé de Frédéric, dernier Roi de Pruſſe. Son Maître ayant formé le deſſein d'envoyer à ſes frais une perſonne intelligente, pour réſider quelque-tems au Cap & contribuer par ſes obſervations au progrès de l'aſtronomie, fit tomber ſon choix ſur Kolben, & lui accorda, dans cette vûe, une penſion annuelle. Après s'être fourni de livres & d'inſtrumens mathématiques, Kolben partit de Berlin, avec des Lettres du Baron pour quelques perſonnes de diſtinction en Hollande, qu'il prioit de le préſenter aux Directeurs de la Compagnie des Indes. Il obtint d'eux, non-ſeulement la permiſſion de paſſer au Cap ſur un de leurs Vaiſſeaux, mais encore des Lettres de recommandation au Directeur de la Compagnie dans cette contrée, qui portoient ordre de lui fournir, pour ſon travail, un lieu dont il pût faire ſon obſervatoire, l'uſage d'un pendule, avec une perſonne de la garniſon qui fût capable de l'aſſiſter dans ſes entrepriſes, & la liberté, à ſon retour, de continuer ſes obſervations pour l'utilité du Public. Kolben paſſa huit ans au Cap. Etant revenu, en 1719, il publia le fruit de ſon voyage en langue Allemande, ſous le titre d'*Etat préſent du Cap de Bonne-Eſperance*, *in-folio*, à Nuremberg. Enſuite il donna un ſecond Volume, qui contient l'Hiſtoire naturelle du Cap, enrichie d'une Carte exacte du Pays que les Hollandois y poſſedent, ſans compter les Plans, les Perſpectives & quantité d'autres Figures. Mais les Planches de cette premiere Collection ſont moins bonnes que celles de la derniere Edition de Hollande. Dans la Traduction que M. Medley en a donnée à Londres, en 1731, avec des Planches, on a réduit les deux Volumes *in-folio* de Kolben en deux *in-octavo*, ſous l'ordre ſuivant. Le premier renferme une deſcription particuliére de pluſieurs Nations des Hottentots, leur religion, leurs gouvernemens, leurs loix, leurs uſages, &c. avec une courte Relation de l'établiſſement des Hollandois au Cap. Le ſecond contient l'Hiſtoire naturelle du Pays.

Mérite de la Relation de Kolben.

Si Kolben fait profeſſion d'avoir employé beaucoup de ſoins à l'exécution de cet Ouvrage, on peut dire qu'il y découvre auſſi beaucoup de jugement. Il a pénétré avec la plus grande attention les uſages, les manieres & les opinions des Hottentots. Son exactitude s'étend preſqu'à tout. En un mot, il a mis leur Hiſtoire dans un nouveau jour, & corrigé ſouvent les erreurs ou les fauſſetés des autres Relations. Cependant il paroît que l'Ouvrage de Ten-Rhyne eſt échapé à ſa connoiſſance ; mais les Auteurs de ce Recueil ont pris ſoin de ſuppléer à ce petit défaut dans la Deſcription ſuivante. Ils ont crû devoir joindre auſſi à cette Intr[illegible]tion les Titres des Articles & les Figures de chaque Volume.

INTRODUCTION. Matiéres du premier Tome.

I. Vol. Chap. 1. Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Eſperance, & ce qui lui en fit naître l'occaſion. 2. Premiere découverte du Cap par les Portugais, & maniere dont les Hollandois s'y ſont établis. 3. Véritable nom des Habitans; leur origine & leur langage. 4. Caractere & deſcription des Hottentots. 5. Alliance entr'eux & les Hollandois. 6. Diverſes Nations des Hottentots. 7. Forme de leur gouvernement. 8. Religion des Hottentots. 9. Certaines coutumes & cérémonies principales. 10. Notions concernant les ſortiléges. 11. Coutumes qui s'obſervent à l'accouchement des femmes. 12. Noms qu'on donne aux enfans. 13. Mariages des Hottentots. 14. Œconomie des Hottentots. 15. Soin qu'ils prennent de leurs troupeaux. 16. Appareil des Hottentots. 17. Leurs vivres, leurs liqueurs & leurs autres rafraîchiſſemens. 18. Leurs *Kraals* ou leurs Villages, leurs hutes & leurs meubles. 19. Leurs métiers & leurs fabriques. 20. Leur pêche & leur chaſſe. 21. Leur Commerce avec les Etrangers & entr'eux. 22. Leur muſique & leurs danſes. 23. Leur maniere de faire la guerre. 24. Cours de Juſtice & forme de leurs procedures. 25. Leur médecine & leur chirurgie. 26. Cérémonies de leurs funérailles. 27. Revûe de leurs vices & de leurs vertus. 28. Etat du gouvernement des Hollandois au Cap, leurs bâtimens, &c.

Matiéres du ſecond.

Le ſecond Volume eſt diviſé auſſi en Articles & en Paragraphes; mais on n'en raſſemblera ici que les principaux Titres. 1. Deſcription topographique de la Colonie Hollandoiſe du Cap. 2. Colonie de Stellenboch. 3. Colonies de Drakenſtein & de Waveren. 4. Beſtiaux, œconomie & jardinage des Colonies. 5. Latitude & longitude du Cap de Bonne-Eſperance, & variation de l'aiguille. 6. Quadrupedes du Pays voiſin. 7. Oiſeaux & volaille. 8. Serpens & inſectes. 9. Poiſſon de mer & de riviere. 10. Végetaux. 11. Productions exotiques du Cap. 12. Eaux ſaumaches & ſources chaudes. 13. Production du ſel. 14. Obſervations nautiques. 15. Terre, pierres & minéraux. 16. Vents & air. 17. Maladies des Européens du Cap, & méthode pour les guérir.

Cartes, Plans & Figures du premier Tome.

Cartes, Plans & Figures du premier Tome. Pour Frontiſpice on trouve la tête de M. Kolben, & la Carte du Cap de Bonne-Eſperance.

Planche I. Figure 1. Hottentots, qui adorent la Lune & un certain inſecte. Figure 2. Plante nommée *Spirea* ou *Bukhu*.

Planche II. Fig. 1. Jeunes garçons reçus dans la ſociété des hommes. Fig. 2. Hottentots qui pouſſent leurs moutons au travers du feu.

Planche III. Fig. 1. Accouchement d'une femme des Hottentots. Fig. 2. Mariage Hottentot.

Planche IV. Plante nommée *Bangua-Indorum* ou *Dakka*.

Planche V. Fig. 1. Maniere dont les Hottentots châtrent leurs taureaux & leurs belliers. Fig. 2. Maniere dont ils tirent le lait des vaches.

Planche VI. Fig. 1. Maniere de garder les troupeaux pendant la nuit. Fig. 2. Bœufs de voiture. Appareil des hommes. Appareil des femmes. *Aureliana-Canadenſis* ou *Jinſeng* des Chinois, Plante qu'on prend pour la Kanna.

Planche VII. Fig. 1. Kraals ou hutes des Hottentots. Fig. 2. Pelletier Hottentot, &c.

Planche VIII. Fig. 1. Boucher Hottentot. Fig. 2. Faiſeur de nattes, Potier, &c.

Planche IX. Fig. 1. Forgeron Hottentot. Fig. 2. Hottentot lançant ſa zagaie.

INTRODUCTION.

Planche X. Fig. 1. Chaſſe des Hottentots. Fig. 2. Leur muſique & leur danſe.

Planche XI. Fig. 1. Maniere de prendre les éléphans. Fig. 2. Pêche.

Planche XII. Fig. 1. Méthode des Hottentots pour la guerre. Fig. 1. Leurs pratiques de médecine.

Planche XIII. Fig. 1. Cérémonie des funérailles. Fig. 2. Cérémonies qui ſuivent les funérailles.

Figures du ſecond Tome.

Second Volume. Carte de la Baye de la Table. Plan du Fort. Perſpective du Cap de Bonne-Eſperance.

Planche I. Fig. 1. Maniere de labourer la terre. Fig. 2. Maniere de battre le bled.

Planche II. Le bufle, le lion, le babouin, le chien-ſouris, le chevreuil, le porc-javan.

Planche III. Méthode pour détruire les taupes, les éléphans & les rhinoceros.

Planche IV. Vache de mer. Porc-épi. Mouton. Loup. Tigre. Tortue. Rat.

Planche V. Fig. 1. Trape pour les élans. Fig. 2. Ane ſauvage ou Zebra.

Planche VI. Fig. 1. Babouins qui pillent un jardin. Fig. 2. Chévres ſauvages.

Planche VII. Attrape-couſins, oiſeau. *Knorhant*, oiſeau. Paon. Bec-à-cuillere. Autruche. Moineau.

Planche VIII. Requin ou Schark. *Annoye*. Reptile aveugle. Mâchoires d'un requin. *Ceraſtes* ou ſerpent-cornu. Serpent à poil.

Planche IX. Dorade. Poiſſon-volant. *Braſem* mâle du Cap. Brochet. Raye. Sole. Lion de mer.

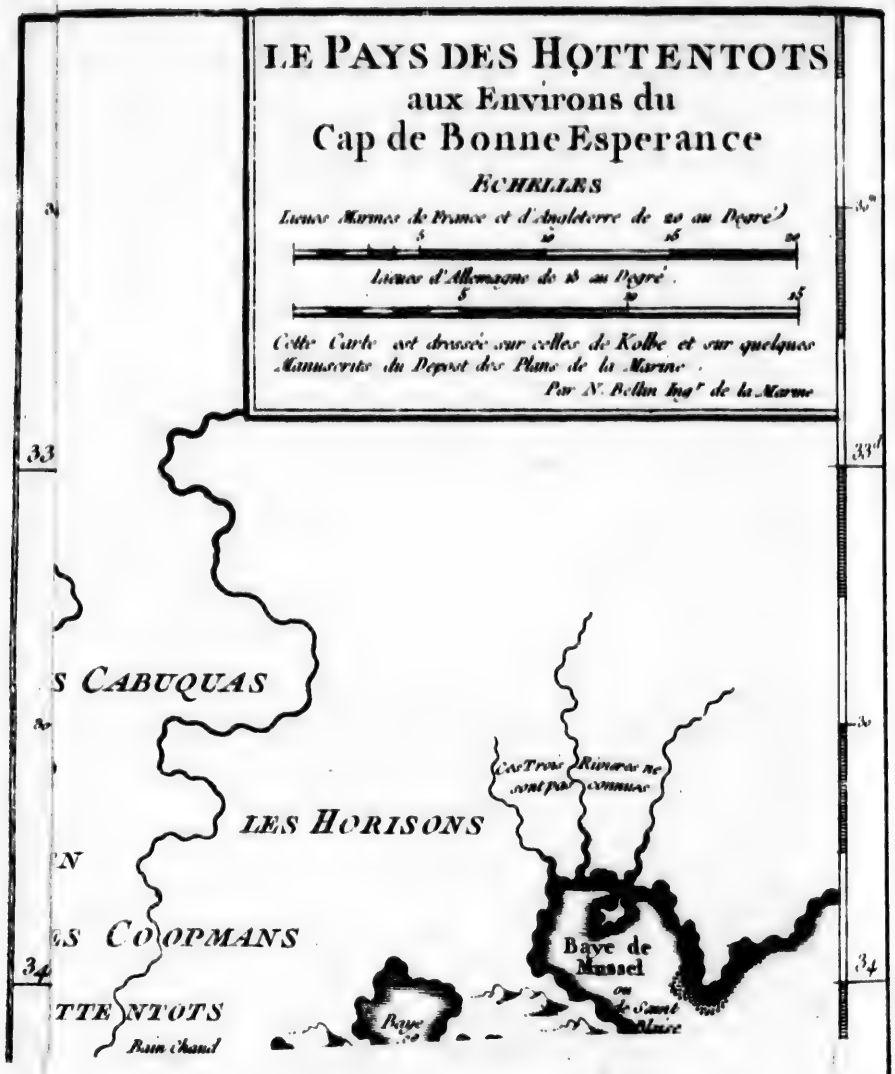
Journal de Kolben, ou ſon Voyage juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance.

Le Journal de Kolben, ou le récit de ſon voyage, eſt extrêmement court. Il s'embarqua au Texel, ſur *l'Union*, Vaiſſeau de la Compagnie, qui faiſoit voile aux Indes avec huit autres Bâtimens. Le jour de ſon départ fut le 8. de Janvier 1705. Comme il entendoit peu la langue Hollandoiſe & qu'il n'aimoit point à voir les Matelots lui rire au nez, il prit le parti de ſe renfermer dans ſa cabine, où il tomba dans une profonde mélancolie. Cette diſpoſition, joint aux effets du froid rigoureux qu'il avoit ſouffert dans les climats du Nord, le jetta dans une maladie qui fit déſeſperer de ſa vie. Cependant elle ſe changea en fiévre intermittente, qui ne le quitta point juſqu'à la fin du mois de Février. L'air chaud de la Zone-torride acheva ſa guériſon, que le Chirurgien du Vaiſſeau avoit fort avancée.

En paſſant par les Iſles du Cap-Verd, il relâcha au Port de Praya, éloigné d'environ trois lieues de S. Jago. Un calme, qui ſurprit ſon Vaiſſeau devant cette Ville, le mit en danger d'être briſé contre les rochers par la violence de la marée. On reçut à bord la viſite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre Négre nommé *Franciſco Lombir*, natif d'Angola, qui avoit été élevé à S. Jago. Mais Kolben ne lui trouva ni les principes ni l'éducation d'un Chrétien. Il mangea au moins deux livres de fromage de Hollande. Il but une prodigieuſe quantité d'eau-de-vie, qui lui échauffa la tête juſqu'à le faire chanter & danſer comme un fou, avec des movemens & des ſingeries ſi extraordinaires, que s'il ſe fit connoître pour un mauvais Prêtre, il ne marqua pas moins qu'il auroit pû faire un excellent Arlequin.

Mauvaiſe conduite d'un Prêtre Négre.

Kolben & les Officiers du Vaiſſeau firent une viſite au Gouverneur. Il leur


LE PAYS DES HOTTENTOTS
aux Environs du
Cap de Bonne Esperance
ECHELLES
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
5 10 15 20
Lieues d'Allemagne de 15 au Degré.
5 10 15
Cette Carte est dressée sur celles de Kolbe et sur quelques Manuscrits du Depost des Plans de la Marine.
Par N. Bellin Ingr de la Marine
33
33d
30
30
34
34
S CABUQUAS
LES HORISONS
Ces Trois Rivieres ne sont pas connues
Baye de Musel ou de Saint Blaize
Baye
Bain Chaud

INTRODUCTION.

procura l'honneur de voir ſa femme, qui leur fit ſervir pour collation du pain de bled de Turquie, avec du beurre & du fromage. Les Hollandois lui marquerent auſſi-tôt leur reconnoiſſance en lui préſentant un cornet de tabac, dont elle ſe mit à fumer avec les autres femmes.

Calmes & tempêtes.

Ils quitterent Praya le 19 de Mars. Les calmes, qui les arrêterent ſous la ligne, augmenterent beaucoup le ſcorbut ſur chaque bord, & cauſerent des fievres chaudes, accompagnées de furieux délires. Un cercle, qui ſe fit voir pendant trois nuits autour de la Lune, fut regardé enfin comme l'avant-coureur des vents; & bien-tôt en effet ils commencerent à ſouffler avec violence. Le neuf d'Avril, une hirondelle de mer vint ſe percher ſur le Vaiſſeau de Kolben, autre préſage de tempête, qui fut auſſi-tôt ſuivi d'une grande traînée d'éclairs & d'un coup de tonnerre fort éclatant. Le Capitaine le prit pour un coup de canon; & s'étant imaginé qu'on avoit eu la hardieſſe de tirer ſans ſon ordre, il courut furieuſement au bruit; mais il trouva ſon mât de miſene fort endommagé, & trois éclats, longs de quinze pieds & d'un pouce d'épaiſſeur, emportés par le feu du Ciel. Quoiqu'il ne fût point arrivé de mal à l'Equipage, qui étoit en foule au même lieu, chacun trembla du danger de la chambre des poudres, où l'on n'avoit pas moins de trois mille quintaux de cette terrible marchandiſe.

L'Auteur perd ſes cheveux en paſſant la Ligne.

En paſſant la ligne, l'Auteur perdit entiérement ſes cheveux. La nuit du 23 de Mai, on eſſuia une furieuſe tempête. Le 5 de Juin, on eut un brouillard fort épais; ſigne ordinaire qu'on approche du Cap. Il ſe fit voir en effet le 10; & le lendemain on entra heureuſement dans le Port.

Plaintes de l'Auteur à ſon retour.

Kolben, après avoir fini ſes obſervations au Cap de Bonne-Eſpérance, s'embarqua le 9 d'Avril 1713 pour retourner en Hollande. Les fatigues qu'il avoit eſſuiées dans une ſi longue abſence lui faiſoient déſirer impatiemment de revoir ſa Patrie. Toutes les circonſtances de ſon entrepriſe n'avoient pas répondu à ſon attente. Il avoit même à ſe plaindre des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Ses amis de l'Europe ayant mal exécuté leurs promeſſes pendant le ſéjour qu'il avoit fait au Cap, il s'y étoit vû réduit, par leur négligence, à de fâcheuſes extrêmités. Dans ſon retour, il ne lui arriva rien d'extraordinaire, juſqu'au 22 du mois d'Août ſuivant qu'il entra dans le Port d'Amſterdam.

CHAPITRE PREMIER.

Pays des Hottentots, & Nations qui l'habitent.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

Découverte & premier nom du Cap.

LE Cap de Bonne-Eſpérance eſt la pointe la plus méridionale de l'Afrique, & l'endroit le plus remarquable du Pays des Hottentots. Il fut découvert pour la premiere (2) fois en 1493, ſous le régne de Jean II, par Barthelemy Diaz, Amiral Portugais. Les orages qu'il y eſſuia le firent nommer *Cabo dos todos tormentos*, ou Cap de tous les maux (3); mais le Roi Jean chan-

(2) Ce fut en 1486. *Voyez ci-deſſus, T. I. chap. I.*

(3) Son premier nom fut *Cabo Tormentoſo.*

LES HOSAS
LES HESIQUAS
LES SUSAQUAS
Toute les Géographes placent l'Embouchure de cette Riviere au Nord de la Baye de St. Helene
Riviere des Monts ou Riv. de Montagne
COCHOQUAS
LES DUN QUAS
LES MUCHE
LES ODIQUAS
PETITS
LES AMMAQUAS
BAYE DE SALDANE
LES ATTAQUAS
Cap Francois
LESCOHAQUAS
LESGAURIS
LESNESSEQUAS
Rivere Noire
Rivere Verte
Isle de Dassen
LES SUSEQUAS
La Vallée Verte
LES GORINGAICONAS
Mont Bleue
Montagne des Vaches
Rivere de Sel
GORACHOUQUAS
Vallée du Charon
Obriquas
Isle Robben
Queue du Lion ou Pte des Pendus
Table
LE CAP DE BONNE ESPERANCE
COLONIE DU CAP
GORINGAICONAS
Montagne de la Perle
Vallée des Tigres
COLONIE Stellenbosch
DE STELLENBOSCH
Hottentots Modderga
HOLLANDE HOTTENTOTE
Baye du Vent
La Fausse Baye
Cap Falso ou le Faux Cap
Cap des Eguilles
Baye Stanis
35
Longitude du Meridien de
37 d
30
38
30
39

LE PAYS DES HOTTENTOTS
aux Environs du
Cap de Bonne Esperance
ECHELLES
Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Lieues d'Allemagne de 15 au Degré.
Cette Carte est dressée sur celles de Kolbe et sur quelques Manuscrits du Depost des Plans de la Marine.
Par N. Bellin Ingr de la Marine
LES HESIQUAS
LES MUCHESONS
LES DUNQUAS
PETITS CAFRES
LES CABUQUAS
LES HORISONS
COLONIE DE WAVEREN
LES COOPMANS
GONNEMASSE HOTTENTOTS
COLONIE DE DRAKENSTEEN
Vallée du Charon
Obriquas
Stellenbosch
Baye de Saint Sebastien
Baye Struis
Cap des Eguilles
Baye de Mussel
Baye des Pingouins
Banc de Roches
Meridien de l'Isle de Fer.
30
40
50
60
70
80
33°
34
35
Tom. V. N° 5.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

gea ce nom en celui de *Cabo de Buena-Eſperanza*, ou Cap de Bonne-Eſpérance, qui s'eſt conſervé juſqu'aujourd'hui. Diaz n'y débarqua point; non plus que Vaſco de Gama, qui fut chargé après lui du commandement de la Flotte Portugaiſe. *Ria del Elephanter* (4), autre Amiral Portugais, fut le premier qui prit terre au Cap en 1498. Sur ſes informations, le Roi Emmanuel, qui régnoit alors en Portugal, fit partir quelques tems après, une nouvelle Flotte, avec ordre d'y former un établiſſement. Mais les Portugais, effraiés du caractere des Habitans, qu'on faiſoit paſſer pour Antropophages, ne jugerent point à propos d'en courir les riſques. Ils tuerent quelques animaux pour leur proviſion, & firent de l'eau dans l'Iſle *Robbin* (*), où ils trouverent une caverne qui ſervit à les mettre à couvert du mauvais tems. Elle en a pris le nom de cave ou de caverne des Portugais.

Almeyda, Vicerοi de l'Inde, y perit.

François Almeyda, Viceroi de l'Inde, ayant touché au Cap de Bonne-Eſpérance en retournant dans ſa Patrie, envoia un Parti ſur le rivage, pour ſe procurer quelques Beſtiaux par des échanges. Ses gens furent repouſſés par les Habitans; & le déſir de la vengeance l'ayant fait deſcendre lui-même, il eut le malheur d'être tué d'un coup de fléche empoiſonnée (5). D'autres Portugais, pour vanger cette diſgrace, prirent terre au Cap, deux ou trois ans après; & connoiſſant la paſſion des Hottentots pour le cuivre, ils tranſporterent ſur le rivage une groſſe piéce de canon, dont ils feignirent de vouloir leur faire préſent. Mais tandis qu'une troupe de ces Barbares la traînoit joieuſement, en deux files, par le moien de quelques cordes, les Portugais, qui l'avoient chargée à cartouche, y mirent le feu tout d'un coup, & firent un carnage effroyable de leurs Ennemis.

Vengeance des Portugais.

Dans la ſuite, il ne paroît pas que le Cap ait été viſité par les Européens (6) juſqu'à l'année 1600, où les Vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, qui étoit alors dans ſon enfance, commencerent à s'y arrêter dans le cours de leurs voyages. Cependant cette Compagnie, qui s'eſt diſtinguée depuis, avec tant de gloire, par ſon génie pour le commerce & la navigation, ne conçut pas tout d'un coup les avantages qu'elle pouvoit tirer d'un établiſſement au Cap de Bonne-Eſpérance. Ses Vaiſſeaux, à la vérité, continuerent d'y relâcher en allant aux Indes, ou à leur retour; mais elle ne penſa point à s'y établir avant les repréſentations & les inſtances de *Van-Riebeeck* (7), Chirurgien d'une Flotte qui s'y étoit arrêtée en 1650, comme on le rapportera dans le cours de cet article.

Commencemens de l'établiſſement Hollandois au Cap.

Il n'eſt pas aiſé de fixer au juſte les dimenſions du Pays qui eſt habité par les Hottentots. Entre pluſieurs Geographes, Deliſle étend ces Nations depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, au Nord, juſqu'au-delà du Tropique du Capricorne, & leur donne de ce côté pour bornes les Royaumes de Mataman, d'Abutua & de Monomotapa; du côté de l'Eſt, il le repréſente bordé par le Monomotapa & les terres maritimes que les Portugais ont nommées *Tierras de Zangana*, dos *Fumos*, dos *Naonetos* & de *Natal*; au Sud & à l'Oueſt, par

Bornes du Pays des Hottentots.

(4) Cet Amiral avoit été Capitaine du ſecond Vaiſſeau de Diaz, au tems de la découverte. Peut-être avoit-il pris ce nom de la riviere qu'il découvrit au-delà du Cap.

(*) C'eſt celle que les Anglois nomment *Iſle des Pengouins*.

(5) Ce fut en 1509. *Voyez ci-deſſus, Vol. I.*

(6) On a vû ci-deſſus, au Tome premier, que les Anglois étoient à Saldanna en 1592, ſous le Capitaine Raymond.

(7) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 14. & ſuivantes.

l'Océan. Ainſi, la région des Hottentots étant environnée de trois côtés par la mer, peut être regardée comme la pointe de la langue de terre ou de la peninſule qui forme la partie méridionale de l'Afrique. Sa ſituation eſt entre le vingt-deuxiéme & le trente-cinquiéme degré de latitude du Sud; & entre le trente-troiſiéme & le quarante-ſeptiéme degré de longitude Eſt. Elle s'étend en longueur, du Nord au Sud, l'eſpace d'environ ſept cens quatre-vingt milles; & de l'Oueſt à l'Eſt, environ cent trente-ſept.

Poſition de la Peninſule méridionale d'Afrique.

Au long des Côtes de cette vaſte Contrée, on trouve quantité de bayes & de riviéres. La premiere baye, au Sud de la Riviére de Bragaval, où l'on peut dire que le Pays des Hottentots commence, ſe nomme *Angra de Conceizaon*. Elle eſt ſuivie d'*Angra Piguena* & de *Porte del Ilheos*, au Nord du Cap das Voltas. Dans tout cet eſpace, les Geographes ne nomment aucune riviére. Soixante-cinq lieues plus bas, on rencontre les bayes de S. Martin & celle de Ste Helene. Cet intervalle renferme deux riviéres conſidérables; celle *des Elephans* & celle de Ste Helene, que les Hollandois nomment Riviére de la Montagne. Un peu au Sud de la baye de Ste Helene eſt celle de Saldanna, célébre dans les Relations de tous les Voyageurs, & ſur-tout dans celles des Anglois. Vingt lieues au Sud de Saldanna, on arrive à la baye de la Table, qui appartient au Cap de Bonne-Eſpérance. Au-delà du Cap, du côté de l'Eſt, on trouve la baye *Falſe*, dont la pointe orientale forme le *Cap Falſo*. La baye ſuivante eſt celle de *Stnug*, à l'Eſt du Cap das Agulhas, ou des Aiguilles, après laquelle on trouve ſucceſſivement celle que les Anglois ont nommée *Flesh Bay*, celle de *S. Sebaſtien*, celles des *Poiſſons*, de Ste Catherine & de Noſſel, où eſt S. Blaiſe, toutes fort voiſines, comme on peut le remarquer dans la carte. La baye de Noſſel eſt éloignée d'environ ſoixante-dix lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle a du côté de l'Eſt, à peu-près au double de la même diſtance, la baye de *Lagoa* ou d'*Algoa*, qui eſt la derniere de la Côte des Hottentots. La baye de la *Table*, la baye *Falſe*, celle de Noſſel & celle de Lagoa, ont des riviéres qui s'y déchargent. Les autres n'ont point de riviéres, ou n'en ont que de fort petites.

Bayes & Riviéres au long de la Côte.

Kolben réduit les Nations des Hottentots, qui ſont contenues dans cette partie de l'Afrique, au nombre de dix-ſept, dont il rapporte les noms: Les *Gungemans*; les *Kokhaquas*; les *Suſſaquas*; les *Odiquas*; les *Khirigriquas*; les Grands *Namaquas* & les petits; les *Attaquas*; les Khorogauquas; les *Kopmans*; les *Heſſaquas*; les *Sonquas*; les *Dunquas*; les *Damaquas*; les *Gauros* ou les *Gauriquas*; les *Houteniquas*; les *Khamtovers*; & les *Heykoms* (8). L'Auteur ayant parcouru la pûpart de ces Nations, eſt perſuadé qu'on n'en trouveroit pas beaucoup d'avantage (9).

Nations de Hottentots; en quel nombre?

Dans l'expoſition qu'il en fait, il ſe contente de marquer leurs ſituations reſpectives, ſans entreprendre d'aſſigner exactement les limites & l'étendue de chaque Pays. Il obſerve que la liſte des Nations Hottentotes, donnée par Dapper, par Anderton, par le Pere Tachard & d'autres Ecrivans, eſt une chimere de leur imagination, ou qui n'a pour fondement que des récits infidelles; qu'ils ſe trompent auſſi ſouvent dans les noms que dans la diſtribution des Pays; en un mot, qu'ils ſont ſi éloignés de la vérité, que ceux qui ont fait le voyage du Cap auroient peine à les entendre.

Kolben critique divers Auteurs.

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 62. (9) Le même, *ibid.* p. 83.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

Les *Gungemans* ſont la Nation la plus voiſine du Cap. Ils ont vendu leur territoire aux Hollandois, avec leſquels étant aujourd'hui mêlés, ils ne conſervent qu'une fort petite partie de leurs anciennes poſſeſſions.

Nation des Gungemans.

Kokhaquas.

Les *Kokhaquas*, ou les Kohaquas, bordent les Gungemans au Nord, & portent, dans Dapper, le nom de *Saldanhaters* (10). Leur territoire renferme quantité de belles prairies, poſſedées par les Européens qui ſont chargés de fournir des proviſions aux Vaiſſeaux de la Compagnie. Cependant les Kokhaquas ſont demeurés en poſſeſſion de la plus grande partie des terres. On trouve dans le même Pays un grand nombre de belles ſalines. Mais peu d'Européens y font leur demeure, parce qu'il manque d'eau fraîche. Les Hollandois y entretiennent conſtamment une Garde, autant pour la ſûreté des ſalines, que pour avoir ſans ceſſe l'œil ouvert du côté de la mer, & donner avis au Cap, ou à la Ville de ce nom, de l'approche des Vaiſſeaux. Toutes les Nations des Hottentots ſont dans l'uſage de paſſer, avec leurs hutes & leurs troupeaux, d'un endroit de leur territoire à l'autre, pour la commodité des pâturages. L'herbe y croît fort haute & fort épaiſſe. Mais lorſqu'elle commence à vieillir, il la brûlent juſqu'à la racine, & changent de canton, pour revenir dans un autre tems, qui n'eſt jamais fort éloigné; car les cendres engraiſſent beaucoup la terre, & les pluies ne manquent pas pour la rafraîchir. L'uſage de brûler les herbes eſt établi de même entre les Hollandois du Cap. Ils creuſent un foſſé autour de l'eſpace qu'ils veulent brûler, pour arrêter la communication des flammes.

Uſage commun des Hottentots.

Suſſaquas.

Les Kokhaquas ont au Nord les *Suſſaquas*, ou les Saſſiquas, à quelque diſtance de la baye de Saldanna. Tachard les place mal-à-propos près cette baye. C'étoit une Nation nombreuſe & riche en beſtiaux; mais elle a été ravagée & diſperſée par les Flibuſtiers Hollandois, qui ont cauſé des maux infinis à pluſieurs Nations des Hottentots dans l'origine de l'établiſſement de la Compagnie. Ce territoire eſt aujourd'hui mal peuplé. Les Villages y ſont rares, & les troupeaux peu nombreux. La rareté de l'eau fraîche a contribué à faire abandonner leur Pays aux Habitans. Elle en écarte auſſi les bêtes féroces. Cependant l'Auteur juge qu'on en trouve aſſez, en prenant la peine de creuſer la terre. Le Pays, quoique montagneux, produit de l'herbe en abondance. Au ſommet des montagnes, comme dans les vallées, on voit des tapis naturels de fleurs & d'herbes les plus odoriférantes (11).

Odiquas.

Les Suſſaquas ont pour voiſins les Odiquas, ou les Udiquas. Ils entretiennent avec eux une alliance perpétuelle contre les Khirigriquas, avec leſquels ils ont eu des guerres longues & ſanglantes. Ces trois Nations avoient pris les armes en 1706, lorſque l'Auteur arriva au Cap; mais un Officier Hollandois, qui fut envoyé avec un Corps de Trouppes pour leur offrir ſa médiation, les reconcilia ſi ſolidement, qu'elles ont vécu depuis en bonne intelligence. Avant la concluſion de ce Traité, deux Soldats Hollandois furent maltraités par le ſort; l'un fut dévoré par un lion; l'autre, bleſſé d'un coup de fléche empoiſonnée qui le frappa dans la bouche, & qui auroit été mortel s'il n'eût emploié la méthode des Hottentots pour ſe guérir.

(10) Il leur donne apparemment ce nom parce qu'ils ſont ſitués vers la Baye de Saldanna; mais, par cette raiſon, il conviendroit plus aux Saſſaquas.

(11) Voyage de Kolben, p. 63.

Les

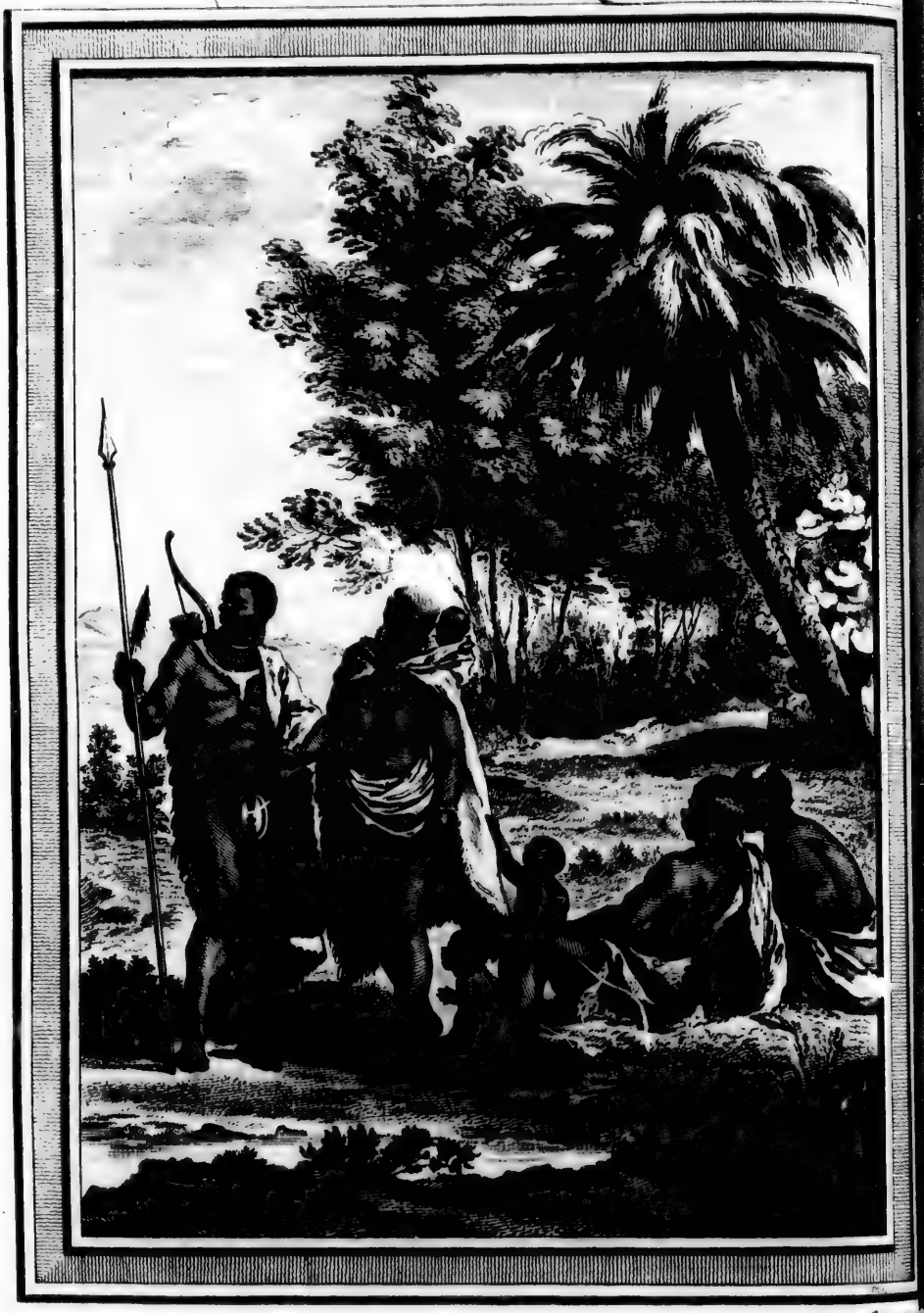
vendu leur
ils ne con-

Nord, &
e renferme
chargés de
ant les Ko-
terres. On
s peu d'Eu-
es Hollan-
é des sali-
onner avis
tes les Na-
es & leurs
nodité des
commence
pour reve-
es engraiſ-
hir. L'uſa-
Cap. Ils
arrêter la

elque diſ-
près cette
elle a été
des maux
ement de
ges y ſont
contribué
les bêtes
la peine
herbe en
voit des

Ils entre-
as, avec
s avoient
Officier
eur offrit
en bonne
ndois fu-
eſſé d'un
uroit été

Les



T. V. N.° XXI.

Les *Khirigriquas* (12) habitent les bords de la baye de Ste Helene. C'eſt une Nation nombreuſe, diſtinguée particuliérement par la force du corps & par une adreſſe extraordinaire à lancer la zagaie. La belle Riviére de l'Eléphant, qui tire ſon nom de la multitude de ces animaux qu'on voit ſur ſes bords, traverſe le territoire des Khirigriquas. Il eſt rempli de montagnes, dont le ſommet eſt couvert de beaux pâturages, comme elles le ſont preſque toutes dans le Pays des Hottentots. Les terres l'emportent beaucoup, pour la bonté, ſur celles des Suſſaquas & des Odiquas. Les vallées ſont ornées d'une grande variété de fleurs, d'une beauté & d'une odeur extraordinaires; mais elles ſervent de retraite à quantité de ſerpens, entre leſquels on trouve le *Ceraſte*, ou le ſerpent cornu. On y voit auſſi des cailloux de différentes formes & de diverſes couleurs.

Khirig iquas.

Beauté de leur Pays.

Le même territoire renferme un grand bois, compoſé d'une eſpéce d'arbres qui ſont propres à cette région. Ils ſont fort gros & fort élevés. L'Auteur n'en put connoître le fruit, non plus que le nom, parce qu'il ne les vit point dans une ſaiſon favorable à ſa curioſité. Les bêtes féroces, qui ſe raſſemblent dans ce bois, en rendent le paſſage fort dangereux. Il eſt diviſé en pluſieurs routes, formées des deux côtés par des arbres épais, & ſi ſerrés, que leurs branches ſe croiſant & s'entremêlant, ferment le paſſage à la lumiere dans les plus beaux jours. Il s'y trouve des endroits où l'obſcurité eſt ſi profonde, qu'on croit voyager ſous terre. Les Habitans de ce canton, perſécutés par les Flibuſtiers Hollandois, qui leur enlevoient leurs beſtiaux, & qui ne menageoient pas plus leur vie, cherchoient à ſe vanger par la deſtruction de tous les Européens qui tomboient entre leurs mains, lorſque la paix fut rétablie par un traité de commerce régulier. Avant cette reconciliation, une troupe de Hollandois, occupée du commerce, tomba dans une embuſcade en traverſant le bois. Les Hottentots s'étoient poſtés ſi avantageuſement derriere leurs broſſailles, que n'ayant rien à craindre des armes à feu, ils fondirent ſur leurs Ennemis à coups de Zagaies. Ils eurent la ſatisfaction, non-ſeulement d'en tuer un & d'en bleſſer pluſieurs, mais de voir fuir tous les autres en confuſion, pour gagner des champs ouverts. Là ces Barbares perdant le ſecours des arbres, qui avoit fait toute leur force, il ſe trouverent expoſés à la vengeance de ceux qu'ils avoient pourſuivis, & forcés de fuir à leur tour avec beaucoup de perte.

Bois ſingulier.

Leur ancienne haine pour les Hollandois.

Les *Namaquas* ſont diviſés en deux Nations; l'une des grands; l'autre des petits Namaquas. Ceux-ci habitent la Côte. Les grands occupent le pays voiſin, du côté de l'Eſt. Ces deux Peuples différent entr'eux dans leur Gouvernement & dans leurs uſages; mais ils ſe reſſemblent par la force, la valeur & la diſcrétion; ils ſont également reſpectés de tous les autres Hottentots. Kolben les repréſente comme les Négres les plus ſenſés qu'il ait vûs dans cette Région. Ils parlent peu. Leurs réponſes ſont courtes & méditées. Ils peuvent mettre en campagne une armée de vingt mille hommes. Le territoire des deux Nations eſt rempli de montagnes, où l'herbe ne peut pénétrer au travers du ſable & des pierres qui les couvrent. Les vallées ne ſont pas plus fertiles. Il n'y a dans tout le Pays qu'un petit bois & une fontaine. La Riviére de l'Elephant, qui le traverſe, eſt la ſeule reſſource des Habitans pour ſe procurer de

Namaquas.

Leur Pays n'a qu'un bois & une fontaine.

(12) Ou *Hirigriquas*.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

l'eau. Les lieux qu'elle arroſe ſont la retraite d'une infinité de bêtes farouches, & ſur-tout d'une ſorte de daims mouchetés qui ſont propres à ces Cantons. Ils ſont moins gros que ceux de l'Europe, mais d'une légereté qui ſurpaſſe l'imagination. Leurs taches ſont jaunes & blanches. On ne les voit jamais qu'en troupeaux, & quelquefois juſqu'au nombre de mille. Leur chair eſt généralement graſſe & délicate, mais d'un goût qui ne reſſemble point à celui des daims d'Allemagne.

Rocher taillé par un Namaqua.

Près de la Fontaine des Namaquas, on trouve un rocher, taillé en forme de Dongeon ou de Forteresſe. On le nomme Château de Miro, du nom d'un Capitaine du Pays, qui ſe fit un amuſement de lui donner cette forme. Mais l'Auteur doute qu'un Hottentot puiſſe avoir été capable d'une entrepriſe qui demandoit autant d'induſtrie que de travail, ſur-tout dans deux logemens qu'il trouva fort bien imaginés, & qui peuvent contenir un aſſez grand nombre d'hommes. En un mot, c'eſt l'ouvrage le plus curieux qui ſe trouve dans tous les Pays des Hottentots.

Stratagême de ce Peuple contre les Hollandois.

Kolben rapporte une autre exemple de l'induſtrie des Namaquas. La premiere fois que les Hollandois entrerent dans leur Canton pour le commerce des beſtiaux, ils avoient pris pour guide un fameux Hottentot du Cap, qui ſe nommoit *Claas*. Mais les Namaquas croyant les reconnoître pour des Flibuſtiers, écouterent peu les proteſtations de Claas, & coururent aux armes en grand nombre. Ils attaquerent leurs Ennemis à coups de fléches & de zagaies; & pendant trois jours ils firent face en champ ouvert, avec une fermeté ſurprenante. Enfin, déſeſpérant de vaincre par la force, ils eurent recours au ſtratagême. Dans une occaſion où les Hollandois leur parurent échauffés au combat, ils ſe retirerent, ſans ceſſer de ſe défendre, & s'engagerent dans un défilé très-long, entre des rocs fort élevés. Les Hollandois continuerent de les pourſuivre. Ils s'étoient avancés juſqu'au milieu du défilé, lorſque les Namaquas montant des deux côtés ſur les rocs, avec autant de légereté que des chats, commencerent à faire pleuvoir ſur eux une grêle de fléches, de dards & de pierres. Ils leur cauſerent tant de frayeur & d'étonnement par cette ruſe, qu'ils les forcerent de ſe retirer pour ſauver leur vie, couverts de meurtriſſures, la tête en ſanglantée, & dans un état, dit l'Auteur, qui ne leur permit pas de regarder plus long-tems leurs Ennemis en face (13).

Accueil qu'ils leur avoit fait d'autres tems.

Les Hollandois, ſuivant Dapper, avoient déja viſité les Namaquas, & n'avoient eu qu'à ſe louer de leur accueil. Cet écrivain raconte qu'en 1661 treize Hollandois, envoyés par le Gouverneur du Fort pour chercher de l'or & d'autres raretés, furent reçus de cette Nation avec toutes ſortes de careſſes. Elle leur fit préſent d'un mouton. Les Muſiciens du Pays, rangés en cercle, au nombre de cent, portoient à la main chacun un roſeau, d'inégale grandeur, duquel ils tiroient un ſon ſemblable à celui de la trompette. Ils avoient au milieu d'eux leur Directeur, qui battoit la meſure. Après le concert, qui dura deux ou trois heures, les Hollandois furent invités par le Roi à ſe rendre au Palais, où ils furent traités avec du millet & du mouton. Ils préſenterent à Sa Majeſté quelques piéces de cuivre, des grains de verre, de l'eau-de-vie & du tabac, qu'il leur fit l'honneur d'accepter, & dont il apprit bientôt l'uſage.

(13) Voyage de Kolben, Tome premier, page 63. & ſuivantes.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

Au mois de Novembre de la même année, quatorze Marchands Hollandois font le même voyage ; mais après avoir pénetré à plus de trois cens milles dans le Pays, n'ayant pas rencontré les Namaquas, qui s'étoient retirés, ſuivant leur uſage, dans quelque canton fort éloigné, ils revinrent au mois de Février ſuivant, ſans avoir tiré aucun fruit de leur entrepriſe.

Autre voyage chez les Namaquas.

Dapper dit que la Nation des Namaquas eſt fort nombreuſe, & leur donne une taille giganteſque. Leurs femmes ſont belles & fort bien-faites ; mais l'art a moins de part à leurs agrémens que la nature, car elles n'ont que des peaux de bêtes pour habits, & leur parure conſiſte en grains de verre de Cambaye, qu'elles achetent des Portugais vers le Monomotapa. Les hommes portent une plaque d'ivoire devant leurs parties naturelles, & un cercle de la même matiere au bras, avec quantité d'anneaux de cuivre. Chacun a ſa petite ſelle de bois, garnie de cordes, qui lui ſervent à la porter continuellement, pour s'aſſeoir dans toutes ſortes de lieux. Le Gouvernement de Namaquas conſiſte dans une ſeule perſonne. Celui qui en étoit revêtu en 1670 ſe nommoit *Akambiba*, & ſe faiſoit honneur d'avoir trois fils d'une grandeur extraordinaire (14).

Leurs habits & leurs uſages.

Kolben n'attribue rien de remarquable à leur taille ; mais il vante leur bon ſens & leur politeſſe. Il raconte, pour exemple, qu'en 1708, à l'arrivée de *Van-Aſſembourg*, Gouverneur Hollandois, les deux Nations envoyerent quelques-uns de leurs Chefs au Cap, pour complimenter ſon Excellence, avec un fort beau préſent de beſtiaux. Elles lui faiſoient demander la même protection dont ils avoient joui ſous ſes Prédeceſſeurs, & promettre une fidélité exacte au Traité d'alliance. Les Députés chargés de cette commiſſion s'en acquiterent avec tant de diſcrétion & d'habileté, que le Gouverneur & tous les aſſiſtans en furent ſurpris. On les traita fort liberalement, pendant quelques jours, aux frais de la Compagnie Hollandoiſe. Ayant appris que Van-Aſſembourg deſtinoit leur préſent aux beſoins publics, contre l'uſage de ſes prédéceſſeurs, qui ne conſideroient dans ces occaſions que leur propre intérêt, ils ne ſe laſſoient point d'applaudir à ſon déſintéreſſement & à ſon intégrité. Dans leur audience de congé, ils en firent le ſujet de leur compliment. Ils emportoient, lui dirent-ils, les meilleures impreſſions de ſa bonté & de ſa grandeur d'ame. Ils ne manqueroient pas de les communiquer à leur Nation, qui apprendroit avec une ſatisfaction extrême, que le Gouvernement étoit entre les mains d'un ſi digne Perſonnage, & qui ſe promettroit de tant de vertus, la paix & la ſûreté qu'elle pouvoit déſirer.

Exemple de leur politeſſe.

Tachard prétend que depuis le Pays des Namaquas on ne trouve que des déſerts inhabités juſqu'au dix-huitiéme degré, où commencent les Hottentots d'Angola (15). Mais il tombe ici dans une double erreur ; car il eſt également faux que le Pays entre les Namaquas & Angola ſoit déſert, & que les Peuples d'Angola ſoient Hottentots.

Erreurs attribuées au Pere Tachard.

Les Namaquas ont au Nord la Nation des *Attaquas*, & plus loin, du même côté, ſi l'Auteur ne tombe point ici dans quelque mépriſe, celle des Khoroganquas ; deux grandes Nations, qui poſſedent une vaſte étendue de Pays. Il peut ſe trouver pluſieurs autres Peuples entr'elle & Angola. Mais l'Auteur ac-

Nation des Attaquas.

(14) Dapper, dans Ogilby, *ubi ſup.*

(15) Cette Remarque eſt priſe de la Carte de Tachard. Mais il parle des Caffres, & non des Hottentots. Ainſi l'erreur eſt du côté de Kolben même, qui a crû que ces deux termes étoient ſynonimes.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

corde qu'au Nord des Namaquas on rencontre, par intervalles, de vaſtes déſerts, que leur ſéchereſſe & leur ſtérilité rend inhabitables.

Le Pays des Attaquas ſe reſſentant de ces deux défauts, les Habitans vivent en petites trouppes, à des diſtances conſidérables les unes des autres, dans les cantons qu'ils jugent les plus commodes. La même raiſon ne leur permet pas de nourrir beaucoup de beſtiaux. Ils n'entretiennent que celui qui ſuffit pour leur ſubſiſtance, avec le ſupplément qu'ils tirent de leur chaſſe. Mais ils paroiſſent auſſi gais, auſſi contens, que s'ils jouiſſoient du plus riche terroir. Le goût qu'ils ont pour la tranquillité rend la guerre fort rare entr'eux & leurs voiſins. Lorſqu'ils ſe croyent menacés de quelque attaque, ils ſe hâtent, comme les Suiſſes, de gagner le ſommet de leurs montagnes; & par des ſignaux, qui ſont ordinairement de la fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit, ils forment promptement une armée nombreuſe, dans un lieu établi pour le quartier d'aſſemblée.

Gaieté des Habitans dans un mauvais Pays.

Kolben retourne d'ici au Cap, pour nous préſenter les *Kopmans*, Nation ſituée au Sud (16) des Gungemans. Elle a tiré ſon nom d'un Capitaine du même Pays, dont on parlera dans une autre occaſion. Ce territoire s'étend beaucoup vers l'Eſt; mais il a peu d'étendue ſur la Côte. Quantité d'Européens, qui s'y ſont établis, poſſedent de grands eſpaces d'un riche terroir, auquel ils ajoutent continuellement de nouvelles terres dont les Kopmans ne font aucun emploi. Les vallées ſont fort bien arroſées, & produiſent, en abondance, des arbres de pluſieurs eſpéces. La *Palamite* (17) en parcourt une partie pour ſe rendre à la mer. Cette Riviére eſt rapide. Elle tire ſa ſource des montagnes de *Drakenſtein*, ſur la frontiere du Pays, & reçoit pluſieurs ruiſſeaux, dont l'un, qui eſt aſſez conſidérable, porte le nom de *Riviére noire*. On ne trouve guéres, dans la Palamite, que des anguil'es, des éperlans, & d'autres petits poiſſons. Le même territoire contient une ſource d'eau chaude. Dans une vallée, nommée *Suthenhall*, & dans quelques autres endroits, la nature a placé de fort belles ſalines.

Nation des Kopmans.

Riviere de Palamite.

La Nation des Gungemans eſt bordée auſſi par celle des *Heſſaquas*, que Tachard nomme *Gaſſaquas*. Il ne s'eſt pas moins trompé ſur la ſituation de leur territoire, lorſqu'il l'étend au long de la mer, où Kolben aſſure qu'ils ne poſſedent point un pouce de terre. Mais il ajoute, avec plus de vérité, que leur Nation eſt riche & nombreuſe, quoique moins verſée que toutes les autres dans l'art de la guerre. Les Heſſaquas ſont peut-être la plus riche Nation des Hottentots, c'eſt-à-dire, que leurs beſtiaux ſont les meilleurs & en plus grand nombre. On voit leurs pâturages couverts de bœufs & de moutons. Leurs bœufs, qu'ils appellent *Bakkelugs*, ſont d'une force & d'une beauté dont ceux des autres Nations n'approchent point. Leur commerce avec les Européens, qui l'emporte auſſi ſur celui des autres, en eau-de-vie, en tabac, en corail, &c. les rend plus voluptueux & moins propres à la guerre. Auſſi s'efforcent-ils de vivre en paix avec les Nations voiſines, quoiqu'ils ſoient en fort grand nombre. Ils ſe défendent néanmoins avec beaucoup de vigueur, lorſque l'abondance & la beauté de leurs troupeaux les expoſent à quelque incurſion; mais ils ne pourſuivent jamais l'Ennemi au-delà de leurs limites; & c'eſt peut-être

Heſſaquas. Richeſſe de cette Nation.

(16) Dans la Carte, elle eſt plûtôt à l'Eſt ou au Nord-Eſt.

(17) Le nom de cette riviere ne ſe trouve point dans la Carte.

cette inclination pour la paix qui leur attire souvent des insultes. Si l'attaque surpasse leurs forces, ils ont recours à la protection du Gouverneur du Cap.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS

En 1707, quelques Députés des Hessaquas ayant fait au Gouverneur un présent de plusieurs bœufs, il leur fit à son tour un présent de tabac, d'arrack & de corail. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils s'assirent avec une troupe de Gungemans, pour faire l'essai de leur arrack. Les flacons rouloient de bonne grace, & la joie paroissoit régner dans l'assemblée. Mais à la fin, sans qu'on en pût deviner la cause, & peut-être, dit Kolben, parce que les Gungemans désiroient quelques bouteilles de plus & qu'elles leur étoient refusées, ils insulterent les Hessaquas, qui se disposoient à partir. Les deux Partis en vinrent aux mains près du Port. Leurs poings, leurs bâtons & quelques pierres étoient leurs seules armes; mais le bruit & la chaleur du combat ne faisant qu'augmenter, l'allarme se répandit dans la Ville, & fit sortir les Habitans. Le Fiscal Hollandois, quoiqu'extrêmement respecté des Hottentots, entremit inutilement son autorité, & se vit même exposé à quelque danger. Enfin, pour rétablir la paix par la terreur, le Gouverneur fit amener une grosse piéce d'artillerie, qui fut chargée à leurs yeux. Cette vûe même n'ayant produit aucun effet, il fit tirer le coup par-dessus leurs têtes. Alors, effraiés par le bruit, ils se retirerent chacun de leur côté sans prononcer un seul mot.

Querelle entre les Hessaquas & les Gungemans.

Les *Kraals*, ou les Villages des Hessaquas, sont en plus grand nombre, plus étendus & mieux peuplés que ceux des autres Hottentots. Leur territoire est rempli de venaison, & produit tout ce qui se trouve d'utile (18) & d'agréable dans ces Régions, avec plus d'abondance qu'aucun autre Pays voisin du Cap. L'usage des Hessaquas, lorsqu'ils aspirent à la fortune, est d'entrer au service des Européens, & d'emploier leurs gages à se procurer des bestiaux. Ensuite, retournant dans leur Pays, ils y forment leur établissement.

Kraals ou Villages des Hessaquas.

Après les Kopmans, on trouve du côté de l'Est les *Sonquas*, Nation viv & entreprenante, qui entend fort bien le métier des armes. Ils doivent cette humeur belliqueuse à la disposition de leur Pays, qui est montagneuse, remplie de rochers, & la plus pauvre de toutes les Régions du Cap. Comme elle fournit peu de commodités pour la subsistance des hommes & des bêtes, les Sonquas cherchent à gagner leur vie dans la profession militaire, & louent leurs services aux autres Nations pour leur seule nourriture. La pauvreté sert encore à les rendre fort adroits à la chasse; mais ils acquerent cette adresse aux dépens de leur gibier, qu'ils détruisent presqu'entiérement. On peut conclure du caractere de ce Peuple, qu'il n'est pas fort nombreux. Il est renfermé dans un petit nombre de Villages; & les bestiaux même y sont si rares, qu'on n'en tue qu'aux fêtes solemnelles, ou dans l'extrêmité du besoin. A la vérité le Pays produit assez abondamment des racines, des plantes & des légumes; mais on ne lui connoît pas d'autre richesse, à l'exception du bois, que les Habitans brûlent pour chasser les bêtes farouches.

Nation des Sonquas.

Elle se loue pour la guerre.

Les Sonquas ont beaucoup d'habileté à recueillir le miel dans le creux des arbres, où les abeilles se plaisent à le déposer. Ils en font peu d'usage pour eux-mêmes; mais ils le cédent aux Européens du Cap, qui en font une liqueur fort agréable & fort rafraîchissante en le mêlant avec de l'eau. Les

Miel des Sonquas.

(18) Dapper dit que les Hessaquas subsistent de la racine de dakha, qu'ils prennent soin de planter. Elle sera décrite ci-dessous.

KOLBEN. 1713. HOTTENTOTS.

marchandiſes qu'ils prennent en échange ſont des couteaux, des uſtenciles de fer & de cuivre, de l'eau-de vie, du tabac & des pipes. Ils le mettent dans des ſacs de cuir fort groſſiers, & donnent un de ces ſacs pour la moindre bagatelle.

Nation des Dunquas.

Le Pays des Sonquas eſt ſuivi de celui des Dunquas, qui eſt tout-à-la-fois agréable & fertile, & plus uni que la plûpart de ceux qui environnent le Cap. Il eſt arroſé par quantité de beaux ruiſſeaux, qui le traverſent pour ſe rendre dans la Riviére de Palamite. Les plaines & les montagnes y ſont également couvertes d'herbes, de légumes & de fleurs. Les beſtiaux & le gibier s'y trouvent auſſi en abondance.

Nation des Damaquas.

Les *Damaquas*, voiſins des Dunquas, n'habitent pas un Pays moins riche & moins agreable. Il eſt même beaucoup plus uni. Ses productions communes ſont des melons d'eau & du chanvre ſauvage. Il abonde en beſtiaux & en gibier. Mais à peine s'y trouve-t-il aſſez de bois pour la préparation des alimens; & les Habitans ſont réduits à brûler une ſorte de mouſſe, dont l'odeur eſt fort nuiſible. Ce territoire renferme pluſieurs ſalines; mais éloignées comme elles ſont des Européens du Cap, elles demeurent ſans uſage, parce que les Hottentots ne mangent point de ſel. La Riviére de Palamite traverſe le Pays des Dunquas avec tant de tours & de détours, que n'ayant point de ponts, elle devient un obſtacle fort ennuyeux pour les Voyageurs. Ils la paſſent dans de petits canots ou ſur des radeaux. Le goût que les Habitans ont pour le gibier leur fait aimer beaucoup la chaſſe, & leur procure de groſſes proviſions de pelleteries pour leur habillement.

Gauros ou Gauriquas.

Après les Damaquas, on rencontre les *Gauros* ou les *Gauriquas*; au-delà deſquels Tachard place les Hottentots (19) du Monomotapa. Premierement, le Monomotapa n'a point d'Hottentots. En ſecond lieu, il eſt certain que le reſte de la Côte eſt habité par diverſes autres Nations de Hottentots qui n'ont point encore été découvertes, juſqu'à la *Tierra de Natal*, où commence de ce côté-là l'Empire du Monomotapa, & qui eſt habité par les Caffres (20).

Erreur attribuée à Tachard.

Les Gauros forment une Nation nombreuſe, dans un petit territoire; mais le fond de leur Pays eſt riche & fertile. Il abonde en beſtiaux. Il eſt bien pourvû d'eau fraîche & de bois. Les bêtes féroces y ſont en plus grand nombre que dans aucun autre Pays autour du Cap. La plûpart des Habitans portent des peaux de tigre, de chats ſauvages & d'autres animaux voraces, pour monument de leur courage & de leurs victoires.

Nation des Houteniquas.

Au Nord-Eſt des Gauros, ſur la Côte, ſont ſitués les *Houteniquas*, dont le territoire renferme pluſieurs bois compoſés de fort beaux arbres. Dans l'intervalle on voit quantité de belles prairies, où l'herbe eſt mêlée d'une prodigieuſe varieté de fleurs odoriférantes.

Nation des Kamtovers.

Les Houteniquas ſont bordés par les *Kamtovers* ou les *Hamtovers*, qui poſſedent un territoire fort beau & fort uni. Ses prairies & ſes bois, qui produi-

(19) Kolben ſubſtitue encore ici les Hottentots à la place des Caffres; c'eſt-à-dire, qu'il retombe dans la même erreur.

(20) *Caffre* ſignifie *infidéle*, ou non-croyant; nom que les Arabes établis ſur la Côte orientale ont donné aux Habitans, chrétiens ou payens, qui ne profeſſent point le Mahométiſme. Dans ce ſens, il peut convenir auſſi aux Hottentots. Mais, faute d'en connoître le ſens, Dapper a pris Caffre ou Hottentot pour deux ſynonimes.

ſent les plus grands & les plus beaux arbres de toute la région des Hottentots; l'abondance de ſon gibier & de toutes ſortes de bêtes ſauvages; enfin la multitude de ſes riviéres, où l'on trouve diverſes eſpéces de poiſſon d'eau douce & quelquefois de mer, entre leſquelles on voit ſouvent paroître la *Manatée* ou la vache marine, en font un ſéjour également riche & agréable. L'Auteur apprit, par de bonnes informations, que pluſieurs Européens en traverſant les bois y avoient trouvé des cériſiers & des abricotiers chargés de fruits, ſans avoir rencontré un élephant ni un buſle, quoique ces deux eſpéces d'animaux ſoient fort communs dans tous les autres Pays des Hottentots. Mais il y a beaucoup d'apparence que les Habitans les tuent lorſqu'ils paroiſſent, ou les chaſſent de leurs limites. Une trouppe de Marchands Hollandois, qui étoient venus chercher des beſtiaux dans cette Province, ſe laiſſerent un jour engager dans un bois, où les Habitans fondirent ſur eux avec leurs zagaies & leurs fléches. Ils crurent leur perte inévitable. Cependant ayant eu le bonheur de ſe rallier avant que d'avoir reçû la moindre bleſſure, ils firent une décharge qui refroidit l'emportement de leurs Ennemis, & qui les força de prendre la fuite. Le jour ſuivant, ces hoſtilités ſe terminerent par un traité d'amitié. Un Capitaine des Kamtovers, qui parloit quelques mots de Hollandois, ſe remit entre leurs mains, avec ce diſcours: « Nous nous ſommes crûs juſqu'à » préſent ſupérieurs à toute autre Nation par les armes; mais nous reconnoiſ» ſons que les Hollandois nous ont vaincus, & nous nous ſoumettons à eux » comme à nos Maîtres.

Occaſion de ſon Traité avec les Hollandois.

Les *Heykoms* ſuivent les Kamtovers au Nord-Eſt. Ils habitent un Pays fort montagneux & qui n'a de fertile que ſes vallées. Cependant il nourrit un aſſez grand nombre de beſtiaux, qui ſe trouvent fort bien de l'eau ſaumache des riviéres & des roſeaux qui croiſſent ſur leurs bords. On y voit auſſi beaucoup de gibier, & toutes les eſpéces de bêtes ſauvages qui ſe trouvent autour du Cap. Mais la rareté de l'eau fraîche rend la vie fort dure aux Habitans & les expoſe à de fâcheuſes extrêmités. Un Officier de la Garniſon du Cap étant venu les inviter en commerce & leur propoſer un Traité d'alliance avec les Hollandois, ils accepterent ſes offres; mais, pour premiere faveur, ils lui demanderent un tambour, avec un chaudron & une poële de fer qu'ils avoient obſervés dans ſon Equipage. Ces trois préſens leur devinrent fort précieux. Quelque tems après, un Parti de Flibuſtiers, accoutumés à piller les Hottentots ſous de belles apparences de commerce, leur enleverent ces inſtrumens cheris, & quantité de beſtiaux. Ils n'ont jamais perdu le ſouvenir de cette injure. Un Européen qui viſite leur Pays eſt sûr de leur entendre rappeller leur infortune & déplorer la perte de leur tambour, de leur chaudron & de leur poële.

Nation des Heykoms.

Perte regrettée de la Nation.

Au-delà des Heykoms on trouve la *Tierra de Natal*, qui eſt habitée par les Caffres, Nation dont la figure & les mœurs n'ont aucune reſſemblance avec celles des Hottentots. Kolben fait obſerver, en finiſſant cet article, qu'il viſita lui-même la plûpart des Pays dont il a donné la deſcription; & que ce qui concerne les autres, il l'apprit de pluſieurs perſonnes dignes de foi; les uns, dit-il, Bourgeois du Cap, qui s'étoient fait un amuſement de parcourir pluſieurs Nations des Hottentots; d'autres emploiés au ſervice de la Compagnie, qui avoient eu l'occaſion de traverſer le Pays, de pluſieurs côtés, dans l'exercice de leurs fonctions.

Tierra de Natal.

Garants du récit de Kolben.

CHAPITRE II.

Poſſeſſions des Hollandois au Cap de Bonne-Eſperance.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

§. I.

Colonie du Cap.

Origine de cette Colonie.

ON a remarqué dans le Chapitre précédent que les Hollandois ne commencerent à s'établir au Cap qu'en 1650. Van Riebecek, Chirurgien Hollandois, revenant des Indes orientales, avoit obſervé que le Pays étoit naturellement riche & capable de culture, les Habitans d'un caractere traitable, & le port sûr & commode. Il expoſa ſes obſervations devant les Directeurs de la Compagnie, qui firent équiper auſſi-tôt trois Vaiſſeaux pour une ſi belle entrepriſe, ſous la conduite du même Chirurgien, après l'avoir nommé Gouverneur de ce nouvel établiſſement. En arrivant au Cap, Van-Riebecek fit un Traité avec les Habitans, par lequel ils cédoient aux Hollandois la poſſeſſion de leur Pays, pour la ſomme de quinze mille florins en diverſes ſortes de marchandiſes. Il commença auſſi-tôt à s'y fortifier, par la conſtruction d'un Fort quarré. Il forma dans l'intérieur du Pays, à deux lieues de la côte, un jardin, qu'il enrichit de ſemences de l'Europe. La Compagnie Hollandoiſe, pour encourager cette Colonie naiſſante, offrit à tous ceux qui voudroient s'y établir ſoixante acres de terre par tête, avec droit de propiété & d'héritage; pourvû que dans l'eſpace de trois ans ils ſe miſſent en état de pouvoir ſubſiſter ſans ſecours & contribuer à l'entretien de la Garniſon. Elle leur accordoit auſſi, à l'expiration de ce terme, la liberté de diſpoſer de leur fonds, s'ils n'étoient pas ſatisfaits de leur marché ou de la qualité du climat.

Conditions accordées aux Fondateurs.

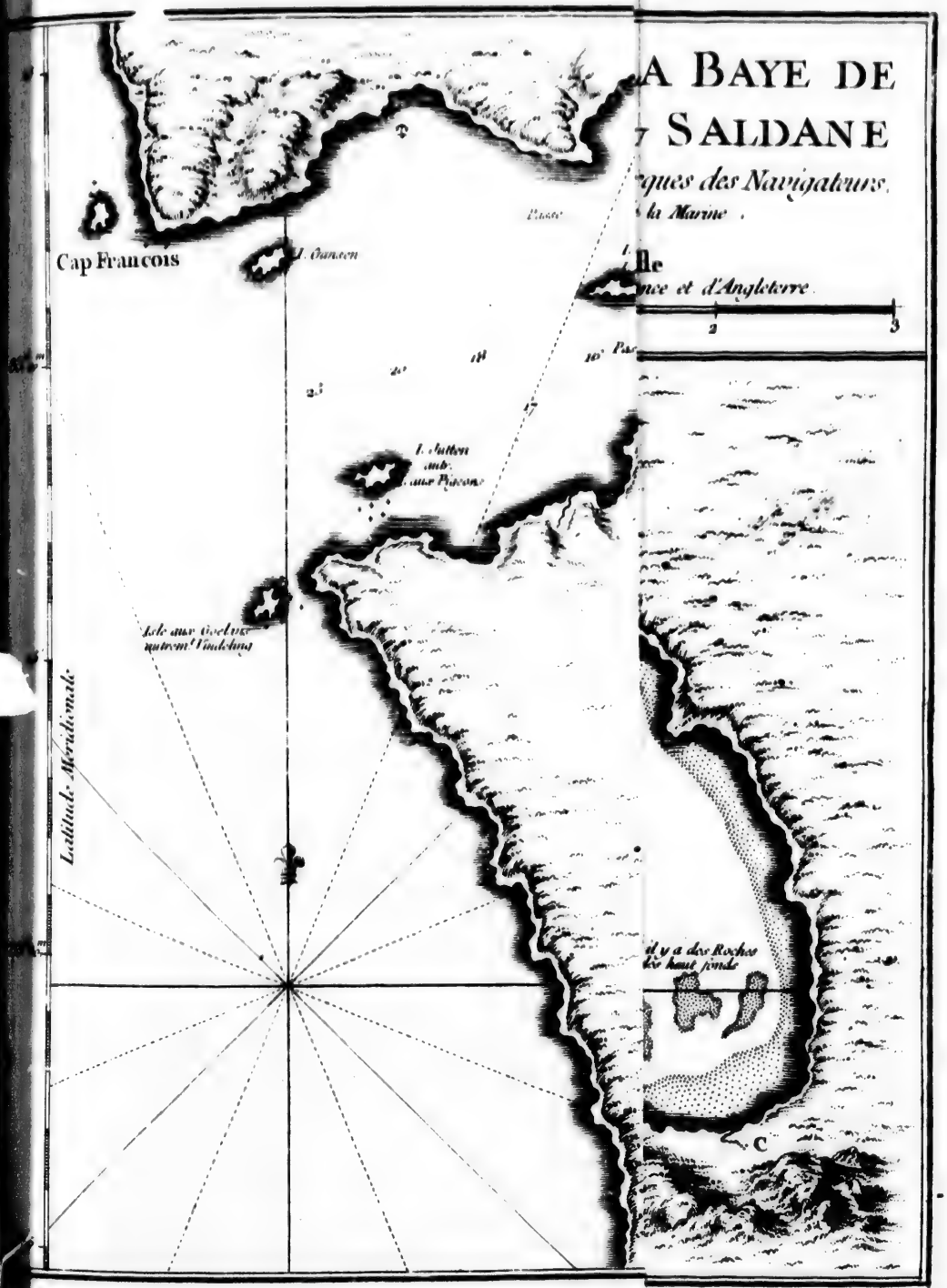
Progrès de la Colonie.

Des avantages de cette nature attirerent au Cap un grand nombre d'Avanturiers. Ceux qui manquoient de beſtiaux, de grains & d'uſtenciles, en reçurent à crédit par les avances de la Compagnie. On les pourvut auſſi de femmes, qui furent tirées des Maiſons de Charité & des Communautés d'Orphelines. Ces ſecours firent multiplier ſi promptement les Fondateurs de la Colonie, que dans l'eſpace de peu d'années ils commencerent à former de nouvelles habitations au long de la Côte.

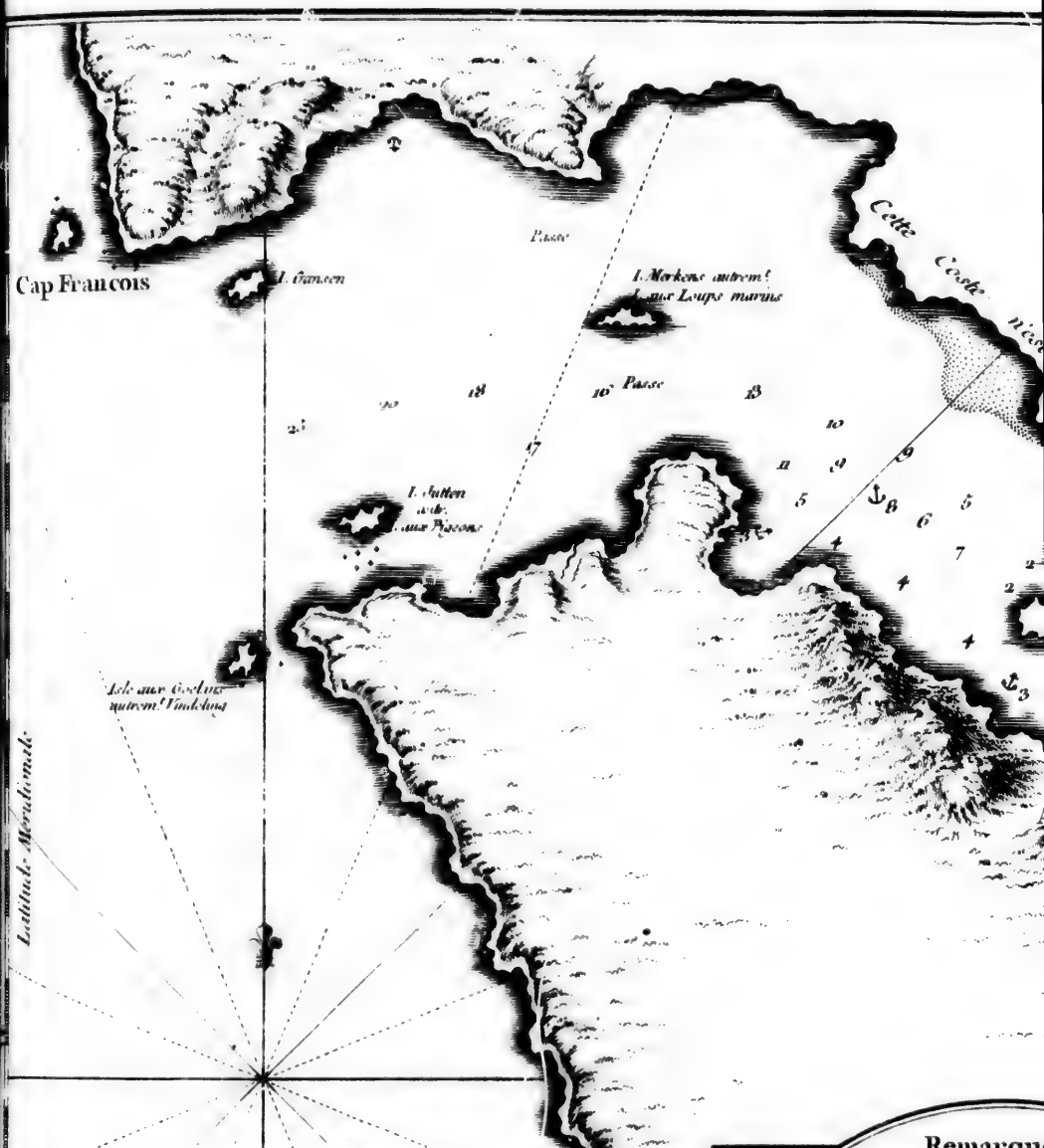
Etendue des poſſeſſions Hollandoiſes dans ce Pays.

Le Pays que les Hollandois poſſedent au Cap comprend toute la Côte depuis la baye de Saldanna, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, juſqu'à la baye de Noſſel à l'Eſt, & s'étend fort loin dans l'intérieur du Pays. La Compagnie, dans la vûe de s'étendre à meſure que le nombre des Habitans pourra croître, a jugé à propos d'acheter auſſi, pour la ſomme de trente mille florins en marchandiſes, toute la Terre de Natal, qui eſt ſituée entre la baye de Noſſel & le Mozambique. Une augmentation ſi conſidérable a rendu le Gouvernement du Cap fort important. L'ancienne poſſeſſion de la Hollande, ſans y comprendre la Tierra de Natal, eſt diviſée en quatre Diſtricts: 1. La Colonie du Cap, où ſont les grands Forts & la principale Ville. 2. Celle de *Stellenboch*. 3. Celle de *Drakenſtein*. 4. Celle *Waveren*.

L'établiſſement



Tom. V. N°. 4.



Remarqu

A. *Petite Fontaine d'eau Saum*
on a planté un Poteau avec

B. *Puits creusé dans le Sable*

C. *Plusieurs sources qui forme*
l'eau est tres bonne

Il n'y a pas de Bois dans cette Ba

CARTE DE LA BAYE DE SALDANA *ou* SALDANE

Dressée sur les Remarques des Navigateurs.

Par N.B Ingr de la Marine.

Echelle

Lieues Marines de France et d'Angleterre.

1 2 3

Cette Coste n'est pas ... comme ...

Isle aux Moutons ou I. a la Roche

Isle au Cotintay autrem.t I. Mecuven

De Petits Bastimens peuvent mouiller dans ce fond

Ici il y a des Roches et de haut fonde

A

B

C

Remarques

...tite Fontaine d'eau Saumatre auprés de la quelle ... a planté un Poteau avec les Armes du Roy, en 1666.

...te creusé dans le Sable dont l'eau est mauvaise ...sieurs sources qui forment un petit ruisseau dont ...u est tres bonne.

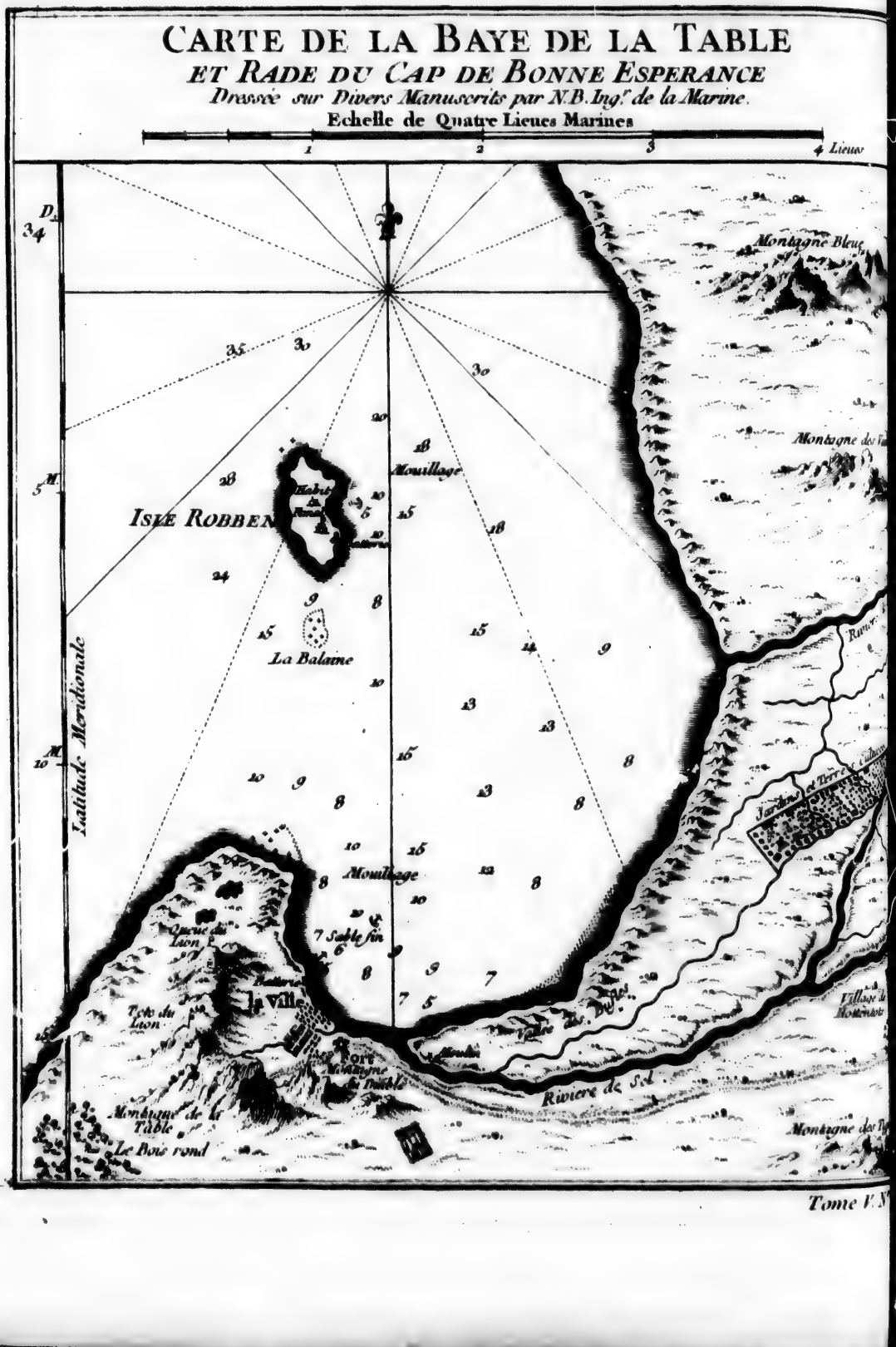
...pas de Bois dans cette Baye que des Broussailles

Tom. V. N.o 4.

CARTE DE LA BAYE DE LA TABLE
ET RADE DU CAP DE BONNE ESPERANCE

Dressée sur Divers Manuscrits par N.B. Ingr de la Marine.

Echelle de Quatre Lieues Marines



KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

L'établiſſement du Cap s'étend au Sud juſqu'à la baye *Falſe*, & ſe trouve ſéparée de la Colonie de Stellenboch par un grand déſert qui borde la Ville du Cap. Il reçut en 1712 une augmentation conſidérable par un Decret du Conſeil ſuprême, à l'occaſion de quelques démêlés, entre le *Fiſcal Proviſionnel*, & le *Fiſcal Indépendant*, qui avoit été établi, en 1685, par le Baron *Van-Rheede*, alors Commiſſaire général de la Compagnie.

Kolben n'ayant pas mis beaucoup d'ordre dans ſa deſcription, il paroît néceſſaire ici de changer ſa méthode.

Montagnes voiſines du Cap.

Les montagnes les plus remarquables de la colonie du Cap ſont celles de la *Table*, du *Lion*, du *Vent* & du *Tigre*. Les trois principales ſont de la baye de la Table. Elles environnent la vallée du même nom, où la Ville du Cap eſt ſituée. La plus haute des trois eſt celle de la Table, que les Portugais nomment *Tavoa de Cabo*. Du centre de la vallée, elle regarde le Sud, en s'étendant un peu au Sud-Oueſt. Kolben lui donne dix-huit cens cinquante-ſept pieds de hauteur. A quelque diſtance, le ſommet paroît uni comme une table; mais ſi l'on y monte, on le trouve inégal & fort raboteux. Toute ſa maſſe, regardée de bas en haut, paroît eſcarpée, ſtérile, environnée d'un grand nombre de rochers diſperſés, & de couleurs ſi variées, qu'elles reſſemblent aux taches d'une peau de tigre. Mais elle eſt au contraire d'une fertilité charmante (21). De tous côtés elle offre de belles maiſons de campagne, des vignobles & des jardins, dont les principaux appartiennent à la Compagnie. L'un ſe nomme *Jardin du bois rond*, d'un beau bois de ce nom, près duquel les Gouverneurs ont une fort belle maiſon de plaiſance; l'autre *Newland*, ou Terre nouvelle, parce qu'il eſt nouvellement planté. Ces deux jardins ſont bien arroſés par quantité de ſources qui viennent de la montagne, & rapportent un revenu conſidérable à la Compagnie (22).

Beauté & fertilité de celle de la Table.

Quelque tems avant l'arrivée de Kolben, on avoit vû paroître, l'eſpace d'un mois, pendant la nuit, ſur le ſommet de la montagne, une eſcarboucle fort brillante, qui ſembloit couronner la tête de quelque ſerpent. Ce phenoméne cauſa tant de frayeur, que perſonne n'eut la hardieſſe d'aprofondir la vérité. Quelques années auparavant, on avoit eu le même ſpectacle dans le même lieu.

Eſcarboucle qui cauſe de l'effroi.

Au milieu de la montagne, on trouve une ouverture où la nature a produit pluſieurs grands arbres. Il s'y raſſemble un grand nombre de ruiſſeaux, qui deſcendent du ſommet, & qui entraînent beaucoup de terre dans les vallées pendant la ſaiſon des pluies. Auſſi remarque-t-on que l'ouverture s'aggrandit beaucoup dans cette ſaiſon.

Singularités de la Montagne de la Table.

Sur la montagne on voit deux petits bois, dont on a nommé l'un l'*Enfer*, & l'autre le *Paradis*. Depuis quelques années on a découvert entre deux une mine d'argent, qui faiſoit naître de grandes eſpérances; mais le profit n'a pas répondu aux frais du travail. Pendant la ſaiſon ſéche, depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars, & ſouvent dans le cours des autres mois, on voit pendre au ſommet de cette montagne & de celle du Vent, une nuée blanche, qu'on regarde comme la cauſe des terribles vents Sud-Eſt, qui ſe font ſentir au Cap. Lorſque les Matelots apperçoivent cette nuée, ils diſent,

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. page 9. & ſuivantes.

(22) *Ibidem*, p. 4.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

comme en proverbe : *La table eſt couverte*, ou *la nappe eſt ſur la table.* Auſſitôt ils ſe mettent en mouvement pour le travail.

Montagne du Lion.

La montagne du Lion, qui n'eſt ſéparée de la Table que par une petite deſcente, regarde l'Oueſt, du centre de la vallée ; & s'étendant au Nord, elle eſt arroſée par l'océan. Quelques-uns prétendent qu'elle a tiré ſon nom de la multitude de lions auſquels elle ſervoit autrefois de retraite. D'autres le tirent de ſa forme, qui repréſente du côté de la mer un lion couché, & la tête élevée, comme s'il guettoit ſa proie. La tête & les pieds de devant regardent le Sud-Oueſt, & le derriere eſt tourné à l'Eſt. Dans l'intervalle qui eſt entre cette montagne & celle de la Table, on a bâti une cabane, où deux hommes font la garde, pour donner avis à la Fortereſſe du Cap de l'approche des Vaiſſeaux. Du ſommet de la montagne du Lion, qui eſt ſi eſcarpé qu'on eſt obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de corde, on peut découvrir en mer le plus petit Bâtiment à douze lieues de diſtance. Auſſi-tôt que l'un des deux Gardes apperçoit un Vaiſſeau de ce poſte, il avertit l'autre par le mouvement d'un bâton ; & celui-ci donne le même avis à la Fortereſſe en tirant une petite piéce de canon, & déployant le pavillon de la Compagnie. S'il paroît plus d'un Vaiſſeau, il tire pour chacun, & préſente autant de fois le pavillon. Le bruit de la piéce va juſqu'au Fort lorſque le vent eſt favorable ; & pour peu que le tems ſoit clair, le pavillon n'eſt pas vû moins aiſément. D'un autre côté, on donne les mêmes ſignaux de l'Iſle de Robin à la vûe du moindre Vaiſſeau, de quelque Nation qu'il puiſſe être. Cette Iſle eſt ſituée à l'embouchure du Port, à trois lieues de la Ville du Cap.

Lieux d'obſervation.

Iſle de Robin.

Anſe au pied de la montagne, & Fort ruiné.

Le pied de la montagne eſt ouvert par une petite anſe, ſur le bord de laquelle *Simon Vanderſtel*, Gouverneur Hollandois, fit bâtir un petit Fort, monté de quatre piéces de canon, avec une guérite, pour s'oppoſer au commerce clandeſtin, & même au débarquement de l'Ennemi, qui pourroit, à la faveur des brouillards, ſur-tout dans les mois de Juin & de Juillet, mettre du monde à terre ſans être apperçu. Mais les ſucceſſeurs de Vanderſtel ayant jugé cette précaution inutile, ont laiſſé tomber ſon ouvrage en ruines.

Montagne du Vent.

Vents terribles & leur cauſe.

La montagne *du Vent*, que les gens de mer ont nommée la montagne du Diable, n'eſt ſéparée de celle du Lion que par une fente. Elle doit vraiſemblablement ces deux noms aux vents Sud-Eſt, qui ſont cauſés, dit l'Auteur, par la nuée blanche dont on vient de parler. Ces terribles vents ſortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un ſac, avec une ſi furieuſe violence, qu'ils renverſent les maiſons & cauſent mille dommages aux Vaiſſeaux qui ſont dans le Port, ſans épargner davantage les fruits & les moiſſons. La montagne eſt moins haute & moins large que celles de la Table & du Lion, mais elle s'étend juſqu'au bord de la mer. Elles forment enſemble un demi cercle, qui renferme la vallée de la Table. Dans l'éloignement, on prendroit la montagne du Vent pour un lieu tout-à-fait ſtérile, quoiqu'elle ſoit remplie d'excellens pâturages. La vûe s'étend de-là (23) juſqu'à la Riviére de Sel, aux montagnes du Tigre & aux déſerts voiſins.

Les montagnes du Tigre, qui tirent ce nom de la varieté de leurs cou-

(23) *Ibid.* p. 13. & ſuiv.

leurs & de leur reſſemblance avec la peau du tigre, ont environ huit lieues de circonférence. La plus éloignée du Cap en eſt à quatre lieues. Elles paſſent pour les plus fertiles de cet Etabliſſement, & cet avantage leur vient de la fiente des daims qui s'y retirent en abondance. On y compte vingt-deux belles métairies, toutes bien bâties. Elles ſont cultivées dans toute leur étendue, à la réſerve d'un petit canton que le Gouverneur ne veut pas louer, par conſideration pour les Habitans, qui en tirent de l'eau dans les tems de ſéchereſſe. Un Habitant doit avoir plus de mille brebis & deux ou trois cens gros beſtiaux, pour être regardé comme un homme aiſé; & l'Auteur en vit un grand nombre qui en avoient quatre ou cinq fois davantage.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

La montagne de la Vache, à ſix lieues du Cap, fut cultivée immédiatement après celles des Tigres; mais elle n'en approche point pour le nombre des Habitans, parce qu'elle manque d'eau & que le terroir en eſt beaucoup moins fertile.

Montagne de la Vache.

La montagne Bleue, ainſi nommée de ſa couleur, qui paroît bleue du côté de la mer, fut cultivée après celle de la Vache. Elle eſt éloignée d'environ huit lieues du Cap, au Nord, du côté de la baye de la Table. On l'eſtime auſſi fertile que celles du Tigre; mais étant mal fournie d'eau, elle a peu d'Habitans. Les bêtes farouches, ſur-tout les élephans & les daims, s'y retirent en grand nombre (24).

Montagne Bleue.

Derriere la montagne de la Vache, on trouve un chemin pierreux & difficile, qui conduit, par-deſſus des montagnes hautes & raboteuſes, à la baye du Bois. Cette baye tire ſon nom d'un grand bois qu'elle a ſur ſon rivage, d'où les Colonies tirent leur bois à brûler & leur bois de conſtruction, qui ſont également rares au Cap.

Baye du Bois.

La Compagnie avoit autrefois pluſieurs petits Etabliſſemens, dans toutes les parties du Pays, pour élever différentes ſortes de beſtiaux, ſur-tout un derriere les montagnes raboteuſes, que les Portugais, ſuivant Dapper, appellent *Los picos fragoſos*, ou les *Monts briſés*, & dont la partie ſeptentrionale a reçu des Hollandois le nom de *Norwegen*. Mais ces eſpéces de fermes les engagoient dans une ſi groſſe dépenſe, qu'ils les ont réduites au nombre de quatre, qui ont ſuffi depuis ce tems-là pour la proviſion du Cap.

Anciens établiſſemens pour élever des beſtiaux.

Le même Canton offre un grand eſpace de terre, d'environ trois journées de circonférence, que le Gouverneur Vanderſtel s'eſt approprié. Il y a bâti une fort belle maiſon, avec une baſſe-cour & une maiſon de pêche près la baye de la Chaux (25).

La Colonie du Cap eſt arroſée par quelques rivières également agréables & commodes. On a nommé la principale, *Rivière de Sel*, parce que les eaux de ſon embouchure ſe ſentent du voiſinage de la mer; mais plus loin de la côte, elle eſt fraîche, claire & ſaine. Après avoir tiré ſa ſource du ſommet de la montagne de la Table (26), elle vient ſe perdre dans la baye du même nom. Dans ſon cours, elle reçoit pluſieurs ruiſſeaux. Elle arroſe un grand nombre de belles terres, de champs à bled, de jardins, de vignobles, & particuliérement le beau jardin de la Compagnie qu'on a déja nommé, &

Rivieres de la Colonie du Cap.

Riviere du Sel.

(24) Voyage de Kolben, Vol. II. page 7. & ſuivantes.

(25) *Ibid.* p. 6. & ſuiv.

(26) La Carte paroît la faire venir de la Montagne du Tygre.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

celui de Van-Riebeeck, qui ſont très-bien fournis de la plûpart des arbres fruitiers de l'Europe.

Canal interrompu.

Le Gouverneur Simon Vanderſtel entreprit d'ouvrir un canal depuis cette Riviére juſqu'à la baye Falſe, qui, par le plus court chemin, eſt éloignée de la baye de la Table d'environ quatre (27) milles d'Allemagne. Il vouloit lui donner aſſez de largeur pour y faire paſſer enſemble deux Bâtimens de la premiere péſanteur. Ce devoit être, dans ſes vûes, un lieu de sûreté pour les Vaiſſeaux contre les mouſſons du Sud-Eſt & du Nord-Oueſt; & cet ouvrage, qu'il nomma *Nouvelle Riviére du Sel*, étoit déja fort avancé lorſqu'il prit le parti de l'interrompre, après avoir conçû, non-ſeulement que les deux mouſſons rempliroient le Canal de ſable, mais qu'on n'en tireroit jamais des avantages proportionnés à la dépenſe (28).

Riviere de Muſhel-Bank.

La Riviére de *Mushel Bank* n'eſt que l'amas des eaux qui deſcendent des montagnes voiſines dans la ſaiſon des pluies, & qui formant un corps aſſez conſidérable, vont ſe décharger dans la Riviére de Sel. Mais dans les tems de ſéchereſſe, leur canal n'offre plus que des mares d'eau dormante, que les grandes chaleurs rendent bien-tôt ſaumaches. Elle ne laiſſe pas de ſervir aux Habitans & aux beſtiaux des lieux voiſins, parce qu'ils n'en trouvent point alors de meilleure. Ceux des montagnes du Tigre ſont ſujets au même inconvénient (29).

Deſert de Saxenburg.

Entre la Colonie du Cap & celle de Stellenboch, on trouve un grand déſert qui s'étend depuis le Cap juſqu'à la plantation nommée *Saxenburg*, du nom de ſon Fondateur, & qui s'avance d'environ ſix heures de chemin dans cette plantation. Mais un ſi long eſpace n'a que trois petits cantons fertiles. Ce Deſert & la *Kuyle*, belle plantation qui appartenoit autrefois à la Compagnie, ſont arroſés par une riviére (30) qui va ſe décharger dans la baye Falſe, & dont on ſupoſe que la ſource eſt dans la Colonie de Stellemboch.

Les plantations voiſines de la montagne de la Table, & particuliérement le grand jardin de la Compagnie, reçoivent de l'eau en abondance de pluſieurs beaux ruiſſeaux qui ſortent de cette montagne du côté des rochers qu'on a décrits.

Riviere de Kaiſer & ſes propriétés.

Un autre Riviére, nommée *Kaiſer*, du nom d'un Allemand qui eut le malheur de s'y noier, coule par *Conſtantia*, & ſe rend de-là, par pluſieurs détours, dans la vallée du ſable. Dans le tems de la ſéchereſſe, elle eſt arrêtée dans cette vallée par de grands bancs de ſable que les vents Sud-Eſt y amaſſent; & s'y répandant de toutes parts elle forme un lac, qui dure juſqu'à la ſaiſon des pluies, lorſque les torrens qui deſcendent des montagnes, ſecondés par les vents Nord-Oueſt, précipitent les ſables dans la mer (31). Cette Riviére eſt bien fournie de poiſſon. Pendant que ſon cours eſt arrêté, les Pêcheurs ouvrent ſes rives par de petits canaux, & prennent quantité de poiſſons qui ſuivent le fil de l'eau dans ces étroits paſſages.

Maiſon de Vanderſtel.

Sur une éminence que les Hollandois ont nommée *Normegen*, le Gou-

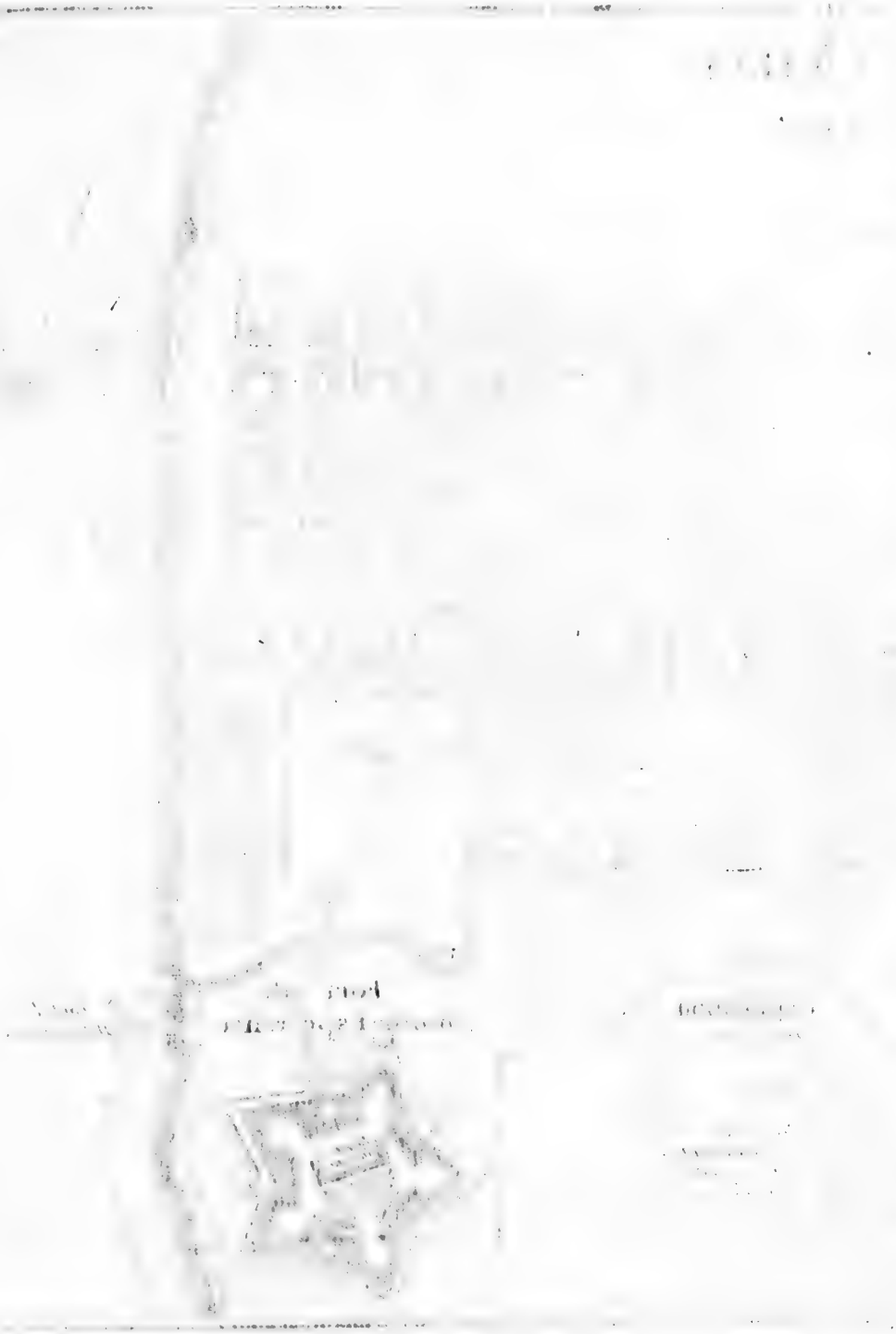
(27) Suivant la Carte, c'eſt environ vingt-ſept milles geographiques, de ſoixante au degré.

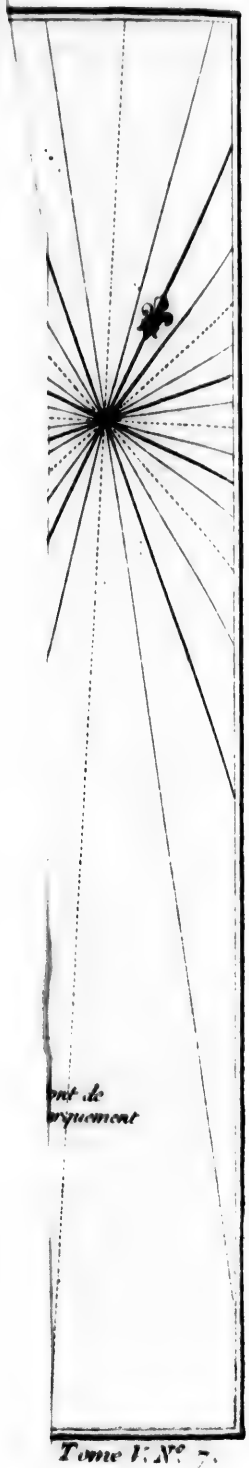
(28) Kolben, *ubi ſup.* p. 3.

(29) *Ibid.* p. 13.

(30) Cette riviere porte le nom de Kuil, dans la Carte.

(31) La Carte les fait tomber dans la Baye Falſe.





Tome I. N°. 7.

verneur Vanderſtel s'eſt bâti une petite maiſon, avec une plantation voiſine, où il va prendre quelquefois le plaiſir de la pêche. Mais il n'y a point d'autre édifice, ni d'autre Etabliſſement dans ce lieu.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Derriere les monts de pierre ou les rochers de la baye de la Table, on trouve quantité de belles ſources d'eau, qui arroſent abondamment toutes les terres voiſines (32). Dans la route qui conduit de la montagne du Lion à la Forteresſe du Cap, on rencontre une belle fontaine, qui étoit publique avant qu'un Bourgeois du Cap, nommé Hertog, eut acquis la propriété du terrain. Il a bâti dans ce lieu des Poteries & des Briqueteries qui ſont face à celles de la Compagnie, dont elles ne ſont ſéparées que par un foſſé. L'uſage de ce foſſé, & d'un autre qu'on a creuſé dans la vallée de la Table, eſt pour ſervir de canal à l'eau qui tombe des montagnes avec beaucoup de bruit dans la ſaiſon des pluies, & qui coule impétueuſement dans ces deux lits. Celui qui eſt entre les Briqueteries prenant ſon cours entre l'Egliſe du Cap & l'Hôpital, a été revêtu d'un mur de briques, pour l'empêcher de nuire à ces deux édifices (33).

Belles fontaines.

Kolben paſſe ici fort vîte ſur la deſcription de la Ville & de la Forteresſe Hollandoiſe. La premiere, dit-il, ſe nomme *Ville du Cap*; & l'autre, *Bonne-Eſpérance*. Elles ſont toutes deux ſituées dans la vallée de la Table. On voit, à peu de diſtance de la Ville & ſur les bords de la Riviere de Sel, un grand nombre de beaux jardins & de vignobles. On y voit une rangée de maiſons & quantité de champs à bled, qui ſont les terres de la Ville (34). Dans un autre endroit de ſon ouvrage, l'Auteur ajoute que la Ville s'étend depuis la mer juſqu'à la vallée; qu'elle eſt grande & réguliere, diviſée en pluſieurs rues ſpacieuſes, & compoſée de deux cens maiſons (35) avec des cours & des jardins; que ſes édifices ſont de brique, mais la plûpart d'un ſeul étage, par précaution contre les vents d'Eſt, qui les incommodent beaucoup, toutes baſſes qu'elles ſont; & que par la même raiſon les toits ſont de chaume. L'Egliſe, qui eſt bâtie de pierre, eſt ſimple, mais belle, blanchie au dehors, & couverte auſſi de chaume. Vis-à-vis eſt l'Hôpital, grand bâtiment régulier, qui peut recevoir pluſieurs centaines de malades.

Ville du Cap.

La Forteresſe, où le Gouverneur fait ſa réſidence, eſt un édifice majeſtueux, fort, & de grande étendue, fourni de toutes ſortes de commodités pour la Garniſon. Elle commande non-ſeulement la baye, mais encore tout le pays circonvoiſin. Les Officiers de la Compagnie y ont leur logement, & l'on y entretient conſtamment une Garniſon conſidérable (36).

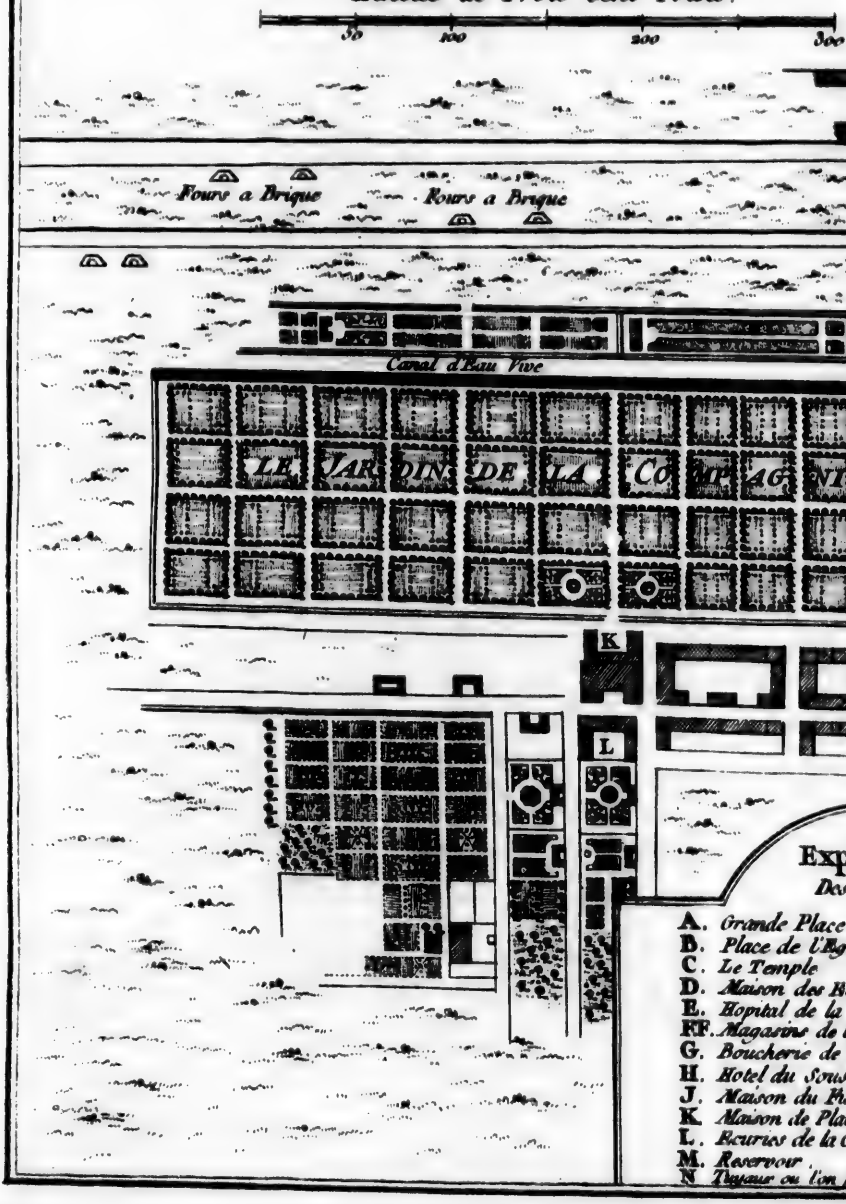
Forteresſe.

Les Hollandois formerent leur premier établiſſement dans la vallée de la Table; mais s'étant bientôt étendus au-delà de la montagne du même nom, ils éleverent près de la Riviére de Sel un Fort de terre & de bois, avec une Garde, pour contenir leurs troupeaux & pour ôter aux Hottentots le pouvoir de les enlever. Dans la même vûe, ils bâtirent près de ce Fort une écurie pour cent cinquante chevaux, & des logemens pour le même nombre d'hommes, qui devoient être prêts à monter à cheval dans l'occaſion. Lorſque

Fort ruiné.

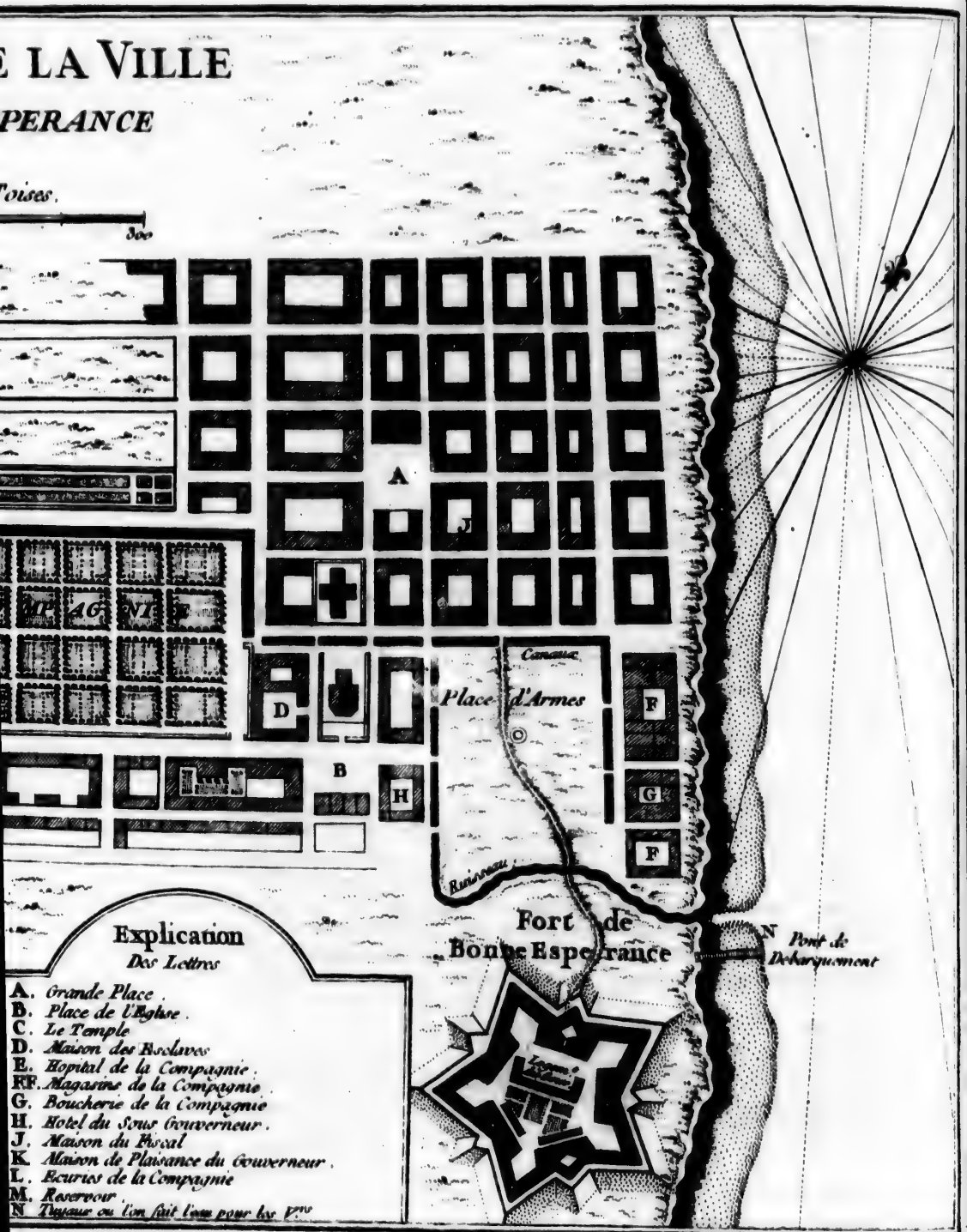
(32) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 23. & ſuivantes.
(33) *Ibid.* p. 18.
(34) *Ibid.* p. 4.
(35) *Ibid.* Vol. I. p. 349. & ſuiv.
(36) Leguet, qui étoit au Cap en 1698, dit que cette garniſon étoit compoſée de trois cens hommes.

PLAN DU FORT ET DE LA VILL
DU CAP DE BONNE ESPERANCE



E LA VILLE
PERANCE

Toises.
300



Explication
Des Lettres

A. *Grande Place.*
B. *Place de l'Eglise.*
C. *Le Temple*
D. *Maison des Esclaves*
E. *Hopital de la Compagnie.*
FF. *Magasins de la Compagnie.*
G. *Boucherie de la Compagnie*
H. *Hotel du Sous Gouverneur.*
J. *Maison du Fiscal*
K. *Maison de Plaisance du Gouverneur.*
L. *Ecuries de la Compagnie*
M. *Reservoir.*
N *Thuyaux ou l'on fait leau pour les Vx*

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

la Colonie ſe fut étendue bien loin ſur les bords de la Riviére de Sel, le Fort devint inutile & tomba bien-tôt en ruine. Mais on a conſervé une grande partie de l'écurie, qui ſert de retraite aux criminels que les Hollandois jugent à propos de bannir pour un certain tems de l'Inde au Cap. Du tems de l'Auteur, il s'y trouvoit quelques Princes Indiens, exilés pour cinq ans par le Gouverneur de Batavia. Ils ſont réduits à tirer leur ſubſiſtance de leur travail; & lorſque le terme de leur Sentence eſt expiré, ils ſont reconduits aux Indes ſur un Vaiſſeau de la Compagnie.

Anciennes Ecuries, qui ſervent de demeure aux Bannis.

Plantation nommée *Pain & vin.*

Entre les jardins de la montagne de la Table, & près de l'écurie dont on a parlé, on trouve une belle plantation, à laquelle ſa fertilité a fait donner le nom de *Pain & vin.* On voit auſſi dans le même lieu la fameuſe Braſſerie de *Jacob Lonwen*, que la Compagnie envoia au Cap avec toute ſa famille, pour y établir la méthode de braſſer qui eſt en uſage à Daventry.

Braſſerie.

Conſtantia.

Près de la montagne du Buiſſon s'éleve une belle maiſon de campagne, nommée *Conſtantia*, que le Gouverneur Vanderſtel fit bâtir ſous le nom de ſa femme (37), quoiqu'il n'eût pû lui inſpirer aſſez de complaiſance pour l'accompagner en Afrique. Des fenêtres de face, la vûe eſt charmante ſur les prairies, ſur les jardins & les autres maiſons de plaiſance des Bourgeois du Cap. Elle s'étend auſſi ſur la vallée de la Table & ſur celle des Bufles, où la Compagnie faiſoit tuer autrefois ſes beſtiaux (38).

Moulin de la Compagnie.

Un ruiſſeau, qui tombe de la montagne de la Table, fait tourner au pied de cette montagne un moulin qui appartient à la Compagnie. Il eſt conduit delà, par de grands tuyaux, juſqu'à l'eſplanade qui eſt entre la Ville & la Forteresſe, où il fournit une eau délicieuſe à ces deux places, avec le ſecours des pompes; au-delà il va ſe décharger dans le Fort, aſſez près de la Forteresſe (39).

Latitude obſervée par Kolben.

Kolben s'étoit propoſé particuliérement, dans ſon voyage, de déterminer la latitude & la longitude du Cap. Il obſerve que les gens de mer ne s'accordoient point ſur cette poſition. Les uns la mettoient à trente-quatre degrés; d'autres à trente-quatre degrés douze minutes; quelques-uns à trente-quatre degrés vingt minutes; & d'autres à trente quatre degrés trente minutes. Après d'exactes meſures, il trouva que la Ville du Cap eſt à trente-quatre degrés quinze minutes du Sud (40).

Longitude. Variété dans les obſervations.

A l'égard de ſa longitude, article fort important pour la navigation, les Aſtronomes avoient tenté deux fois de la fixer avant le voyage de Kolben. Fontenay, Tachard & le Comte, trois Jéſuites François, avoient obſervé, deux fois, dans leur voyage à Siam, en 1685, les éclipſes du premier ſatellite de Jupiter. Dans la ſeconde de ces deux obſervations, qui ſe fit le 4 de Juin (41), l'émerſion fut obſervée à neuf heures trente-ſept minutes quarante ſecondes; & par les Tables de Caſſini, la même choſe devoit arriver à Paris à huit heures trente-ſix minutes: d'où il réſulte que la longitude du Cap eſt de dix-huit degrés Eſt du méridien de Paris (42). Cependant les François

(37) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 2. & ſuivantes.

(38) Kolben, Vol. II. p. 2. & ſuiv.

(39) *Ibid.* p. 23.

(40) Par le nom de Cap, Kolben entend ici la Ville du Cap, ou la Forteresſe du Cap, où les Jéſuites firent leurs obſervations.

(41) Nouveau ſtile.

(42) Voyez le Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 53. & ſuivantes, & les Tranſactions Philoſophiques, n°. 360. p. 991.

la mettent à dix-ſept degrés quarante minutes quarante-cinq ſecondes (43).

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Suivant le premier calcul, qui eſt celui du P. Tachard, elle ſeroit de vingt degrés vingt-cinq minutes Eſt de Londres; trente-ſix degrés du Pic de Teneriſe, en le ſuppoſant de deux degrés à l'Eſt de l'Iſle de Ferro; & trente-huit degrés du côté Oueſt de Ferro, qui par obſervation eſt à vingt degrés Oueſt de Paris. Mais ſuivant le ſecond calcul, la longitude du Cap ſera de vingt degrés dix minutes Eſt de Londres; trente-cinq degrés quarante-cinq minutes du Pic; & trente-ſept degrés quarante-cinq minutes de l'Iſle de Ferro ou de Fer.

Obſervation du Docteur Halley.

Enſuite le Docteur Halley ayant déterminé la longitude de l'Iſle de Ste Helene à ſix degrés trente minutes Oueſt de Londres, par d'exactes obſervations faites dans cette Iſle même, & comparées avec d'autres qui ſe firent en Europe dans le même tems, jugea, ſur les calculs nautiques de la diſtance, que celle du Cap étoit de ſeize degrés trente minutes Eſt de Londres, & l'a marquée de même dans ſa Carte. Ainſi, ſuivant ce calcul, le Cap ne doit être que de quatorze degrés cinq minutes à l'Eſt de Paris; trente-deux degrés cinq minutes du Pic; & trente-quatre degrés cinq minutes de l'Iſle de Ferro; c'eſt-à-dire, quatre degrés moins en longitude que les (44) Jéſuites ne l'avoient déterminé. Mais, par différentes obſervations ſur les éclipſes du Satellite, Kolben trouva que la véritable longitude de la Ville du Cap eſt de trente-ſept degrés cinquante-cinq minutes Eſt du Pic, & par conſéquent trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes Eſt de Ferro. D'où il faut conclure que les obſervations des Miſſionnaires Jéſuites ont approché le plus de la vérité, puiſque leur réſultat ne différe du ſien que d'un degré cinquante-cinq minutes, & que celui de Halley en différe de cinq degrés cinquante minutes.

Diſputes des Sçavans juſqu'au tems de Kolben.

Avant cette détermination de Kolben, les Sçavans étoient fort diviſés dans leurs opérations. Non-ſeulement les Aſtronomes Anglois s'étoient déclarés pour le calcul de Halley, en reprochant leur erreur aux Jéſuites; mais Deliſle même, qui avoit ſuivi le calcul des Miſſionnaires dans ſes premieres Cartes, n'avoit pas fait difficulté de l'abandonner, en faveur de celui de Halley, dans les Cartes qu'il a compoſées à l'uſage du Roi. Kolben déclare lui-même que malgré la différence des quatre degrés, qui font aſſurément un objet d'importance, il n'étoit pas porté à ſe perſuader que le Docteur Halley fût dans l'erreur. Au contraire, dit-il, l'exactitude de ſon jugement dans d'autres matiéres, joint aux ſecours qu'il avoit eus pour déterminer la longitude de Ste Helene, & aux calculs de diſtance entre cette Iſle & le Cap, l'avoient fait pancher fortement en ſa faveur (45).

On doit les croire terminées.

On peut donc ſuppoſer aujourd'hui que la longitude du Cap eſt déterminée. Il eſt vrai que Kolben n'a publié que le réſultat de ſes opérations, ſans nous communiquer des détails dont il s'eſt cru obligé de laiſſer la diſpoſition à ſon Protecteur: mais qui s'imaginera qu'il en ait voulu impoſer au Public ſur un article de cette importance, ou qu'il ait pû ſe tromper dans ſes opérations, après les avoir ſouvent répétées?

(43) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Vol. XIV. p. 415. & la Connoiſſance des Tems.

(44) Tranſactions Philoſophiques, nº. 185. p. 254. ou dans l'Abrégé par Lowthorp, Vol. II. p. 611.

(45) Kolben, *ubi ſup.* p. 93.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES. Déclinaiſons de l'Aiguille.

La déclinaiſon de l'aiguille a beaucoup varié au Cap. Les Voyageurs rendent témoignage qu'elle étoit de ſix degrés au Nord-Eſt il y a près d'un Siécle. Les Miſſionnaires Jéſuites, en 1685, la trouverent d'onze minutes trente ſecondes au Nord-Oueſt. En 1705, elle étoit, ſuivant Kolben, d'onze minutes cinquante-cinq ſecondes du même côté (46).

§. II.

Colonie de Stellenboch.

Origine de cet Etabliſſement.

CETTE Colonie doit ſon origine au Gouverneur Simon Vanderſtel, qui lui donna le nom de *Stellenboch*, ou Buiſſon de *Stel.* Les Hollandois la nommoient auparavant *Forêt ſauvage*, parce qu'elle étoit preſqu'entiérement couverte de ronces & de buiſſons. Elle paroiſſoit abandonnée des Hottentots mêmes, & comme livrée aux bêtes feroces. Mais auſſi-tôt qu'elle fut défrichée, elle devint bien-tôt la rivale de celle du Cap, par ſes édifices, ſes champs à bled, ſes vignobles & ſes jardins. Elle eſt ſéparée de la Colonie du Cap par de grands eſpaces ſabloneux.

Sa diviſion en quatre parties.

La Colonie de Stellenboch eſt diviſée en quatre parties: *Stellenboch*, *Mottergate*, la *Hollande des Hottentots* & la *Bouteillerie.*

Ce n'eſt pas de ſa reſſemblance avec la Hollande de l'Europe que celle des Hottentots a tiré ſon nom; mais de ce qu'étant fertile en herbe & bien arroſée, elle a paru le canton le plus propre, autour du Cap, à nourrir les beſtiaux de la Compagnie. On trouve deux chemins qui conduiſent du Cap à la Hollande des Hottentots; l'un par-deſſus des collines ſabloneuſes, nommées *Duymen*, ou Dunes, dans la grande vallée du Tigre, qui traverſe une partie de Stellenboch; l'autre par une fente que les Hollandois nomment *Kloof*, & par-deſſus une montagne qui n'a point encore reçu de nom. Celui qui conduit par la vallée eſt le plus commode; mais l'autre, quoiqu'aſſez difficile, eſt le plus agréable, par la beauté de ſes perſpectives. La baye Falſe, qui en eſt une, eſt formée par une chaîne de montagnes, dont celles qui regardent l'Eſt portent le nom de Montagnes de la Hollande des Hottentots. Celles de l'Oueſt, qui ſont contigues aux montagnes de Pierre, n'ont point encore été diſtinguées par un nom, à l'exception de celles qui, terminant la baye du même côté, s'étendent l'eſpace de ſix lieues en mer, & s'allongent en pointe, comme la plûpart des montagnes de la Côte de Norvege; ce qui les fait nommer *Norevegen.*

Baye *Falſe*, ou *fauſſe.*

Sa deſcription.

Cette Baye a dix lieues de circonférence. On s'étoit imaginé aſſez longtems que ſon fond étoit couvert de pierres, & qu'une ancre, par conſéquent, n'y pouvoit être en ſûreté. Mais cette opinion s'eſt trouvée ſans fondement & lui a fait donner le nom de *Falſe.* Elle fut examinée en 1702 par un Matelot experimenté, qui trouva effectivement le mouillage peu ſûr, mais ſeulement de la part des vents Sud-Eſt, qui ont quelquefois arraché les Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, malgré les plus gros cables, & les ont, ou fait échouer ſur le rivage, ou briſés en piéces contre les écueils. On découvre, au

(46) *Ibidem.*

centre

centre de la Baye, un grand Rocher, qui s'éleve beaucoup au-dessus de l'eau, & sur lequel un grand nombre d'oiseaux de mer pondent leurs œufs. Elle produit d'ailleurs diverses especes d'excellent poisson. L'Auteur se faisoit un amusement d'y jetter le filet avec ses amis, & chaque fois il remportoit la charge d'un chariot traîné par huit bœufs, qui sont l'attelage ordinaire du Pays. Un jour il prit d'un seul coup de filet douze mille grandes aloses, avec un nombre infini de petits poissons semblables au harang, & quantité d'autres qu'il appelle Poissons d'or & d'argent, &c.

Elle est fort poissonneuse.

Les embouchures des rivieres de Stellenboch & de la Hollande des Hottentots, qui tombent dans la Baye, sont toutes extrêmement poissonneuses. Mais l'endroit qui l'est le plus, & qui se nomme *Fish-Huik*, est le dessous d'un rocher ou d'une montagne qui termine la Baye du côté de l'Est, & qu'on appelle *Hanglip*, ou lévre pendante, à cause de sa ressemblance avec une lévre qui tombe sur le menton. La Compagnie y entretenoit une pêcherie, pour la provision de ses Esclaves au Cap; car ils préferent le poisson salé & le riz au pain & à la viande. Mais les rapports infidéles qu'on lui en a faits & qu'on a réussi à faire passer pour constans, lui ont fait prendre le parti de l'abandonner. Ensuite le Gouverneur Adrien Vanderstel s'étant emparé des filets & des canots dont elle s'étoit fournie pour cet usage, a fait bâtir une pêcherie somptueuse. Son pere & son frere avoient en même-tems les leurs dans d'autres lieux; de sorte qu'ils se sont rendus maîtres de toute la pêche du Cap. D'un autre côté, le Gouverneur défendoit de pêcher dans la Baye de la Table, sous prétexte du tort que les Bourgeois en pouvoient recevoir. Mais les plaintes passerent enfin jusqu'à la Compagnie (47).

Pêcherie de la Compagnie.

Les Gouverneurs l'ont tournée à leur avantage.

Au mois de Novembre 1710, il s'éleva au Sud-Est un furieux ouragan, qui poussa les vagues de la Baye si loin dans les terres, qu'en se retirant elles laisserent à sec une prodigieuse quantité de toutes sortes de poissons. Mais cet étrange accident arriva si loin des lieux habités, qu'on n'en tira pas de grands avantages.

Poisson laissé à sec par un ouragan.

A la distance d'une heure de chemin de la Baye-Falſe, est la Vallée de *la Vache-marine* (48), ainsi nommée de la multitude de ces animaux qui la fréquentoient avant que les Européens en eussent fait un carnage, qui les a forcées de chercher d'autres retraites. Cette Vallée renferme un lac ou un étang, d'environ une lieue de tour, où les roseaux croissent en si grand nombre & d'une hauteur si extraordinaire, qu'ils arrêtent la vûe comme un bois. Les canards sauvages & quantité d'autres oiseaux s'y retirent. Dans certains tems, lorsque le vent souffle impétueusement du rivage, la mer remplissant la même Vallée de ses flots, y transporte un nombre infini de poissons, qui s'accommodent fort bien de ce changement, à la réserve de quelques espéces, auxquelles l'eau du lac cause la mort en reprenant sa douceur naturelle (49).

Vallée de la Vache-marine, & son Etang.

Les montagnes de la Hollande des Hottentots, entre lesquelles on compte celle de la *Lévre-pendante*, sont beaucoup plus hautes que la Montagne

Montagnes de la Hollande Hottentote.

(47) Voyage de Kolben, Vol. II p. 25. & suivantes.

(48) Comme on nomme vulgairement ces animaux, dit l'Auteur; car les Sçavans les appellent Hippopotames ou chevaux de riviéres. Mais on a déja vû la différence des uns & des autres.

(49) Kolben, Vol. II. p. 30. & suiv.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

de la Table, & couvertes, comme elle, d'une nuée blanche pendant toute la durée des vents Sud-Eſt (50). Au centre des mêmes montagnes, eſt celle qui a pris le nom de *Montagne de la Brebis*, de l'abondance de ſon herbe & des troupeaux qu'elle nourrit. Du ſommet de cette montagne on a la plus belle vûe du monde, vers la Baye de la Table & ſur les Vaiſſeaux qui s'y trouvent. Le Gouverneur Adrien Vanderſtel ſe propoſoit d'y faire bâtir une maiſon de plaiſance, lorſque ſa mauvaiſe adminiſtration le fit rappeller en Europe.

Beauté de ce Pays.

La Hollande-Hottentote eſt ſans contredit la plus fertile, la plus commode & la plus agréable partie de la Colonie de Stellenboch. Le même Vanderſtel tiroit un immenſe profit des vaſtes campagnes, des vignobles & des jardins qu'il poſſedoit dans ce canton. Le nombre de ſes grands beſtiaux montoit à douze cens, & celui de ſes moutons à plus de vingt mille. Il s'étoit mis en poſſeſſion d'environ trente lieues de pays, à l'Eſt, du côté de la *Tierra de Natal*, où il faiſoit multiplier ces légions d'animaux. Entre pluſieurs ſomptueux édifices qu'il avoit élevés en différens lieux, il s'étoit bâti dans le même canton un ſuperbe Château, que la Compagnie l'obligea de démolir à ſes propres frais, après avoir confiſqué la plus grande partie de ſes biens.

Ancien Fort ruiné.

Dans l'origine de l'Etabliſſement, les Hollandois avoient près de la Baye-Falſe un Fort de terre, monté de quatre piéces de canon, pour défendre la Colonie de ce côté-là contre les Hottentots & donner avis au Cap de tout ce qui ſe paſſoit dans la Baye. Mais dans la confiance que la Colonie prend aujourd'hui à ſes propres forces, elle a laiſſé tomber ce Fort en ruines. Tout ce Quartier, qui étoit autrefois la retraite des bêtes féroces, n'offre à préſent que des daims, des chévres & d'autres animaux utiles. Il eſt arroſé par trois rivieres, qui prennent leur ſource dans les montagnes & viennent ſe perdre dans la Baye-Falſe. La principale, nommée *Laurence*, du nom d'un Malheureux qui s'y noya, paſſe au long du château que Vanderſtel fut condamné à démolir. Elle ſort des montagnes qui touchent à celle de *Tourn'encore*, ainſi nommée d'un ſentier qui conduit par ſon ſommet à la Colonie de Drackenſtein, & qui forme quantité de détours pour éviter les rochers & les précipices. Cette riviere déborde ſouvent dans la ſaiſon des pluies; mais étant ſans eau dans le tems de la ſéchereſſe, Adrien Vanderſtel avoit fait creuſer un grand baſſin ſous la montagne, pour y recevoir l'eau de pluie qui en deſcend. Cet ouvrage ſervoit, dans une ſaiſon, à prévenir les débordemens qui endommageoient ſes terres, & dans l'autre, il ſuppléoit à l'eau de la riviere. Vanderſtel avoit fait ouvrir un grand canal, qui conduiſoit de ce baſſin à ſes celliers, & de-là au moulin à bled qu'il avoit dans le quartier de Stellenboch, d'où il ſe joignoit à la Riviere de Laurence, qui paſſe au pied de la Montagne de la Brebis. L'embouchure de cette riviere eſt fort large & remplie de poiſſon.

Rivieres de ce Canton.

Ouvrages d'un Gouverneur.

Les deux autres arroſent quantité de belles terres; mais elles n'ont point encore reçu de nom, & jamais elles n'ont tant d'eau que la premiere. Il ne ſe trouve que du poiſſon de mer dans ces trois rivieres. Celui d'eau douce n'y ſçauroit vivre long-tems; apparemment parce qu'elles ont leur ſource à

(50) Le même, p. 27.

si peu de distance de la mer. Le fond en est inégal & pierreux, & l'eau fort légere (51). KOLBEN. 1713.

Le quartier de *Mottergate*, ou *limoneux*, tire son nom des eaux qui croupissent assez long-tems dans les vallées après la saison des pluies, & qui rendent les chemins impraticables. Cette division de la Colonie de Stellenboch est au Nord de la Hollande des Hottentots, & se trouve enfermée entre ce quartier, celui de Stellenboch & la riviere. Elle n'a rien d'inferieur aux autres Etablissemens pour la beauté & le nombre des édifices, pour la fertilité & les autres avantages. Son terroir, qui est composé de petites éminences & de petits côteaux, reçoit beaucoup de fraîcheur de la Riviere de Stellenboch, & d'un grand nombre de petits ruisseaux qui l'arrosent. A la verité ces ruisseaux, qui étoient alors sans nom (52), s'enflent quelquefois excessivement, jusqu'à rendre le passage impossible, sur-tout deux des plus grands, & coupent ainsi tout commerce entre les habitans. Leurs inondations sont quelquefois si subites & si violentes, qu'elles entraînent une partie des petits bestiaux avant qu'on puisse y remédier. Mais il ne seroit pas difficile de prévenir ces inconvéniens par des ponts fort élevés; d'autant plus que le bois ne manque point aux habitans (53).

COLONIES HOLLANDOISES.

Quartier de Mottergate.

Débordemens de plusieurs ruisseaux.

Le quartier de *Stellenboch* est à peu près de la même étendue que la Hollande des Hottentots, & n'a pas moins de fertilité & d'agrément. Il est comme environné des montagnes qui portent son nom, & qui sont beaucoup plus hautes que toutes celles des cantons voisins. Chacune de ces montagnes ressemble assez, par la hauteur & la forme, à celle de la Table, & ne manque point aussi de paroître couverte d'une nuée blanche, lorsque les vents Sud-Est commencent à regner. Mais ces vents ne soufflent point ici comme dans la vallée de la Table. Dans cette vallée ils se déchaînent furieusement nuit & jour, sans autre interruption que d'une heure vers midi & d'une autre heure aux environs de minuit. Souvent aussi deux vents opposés s'y rencontrent, semblent se disputer le passage, & causent dans ce combat les plus terribles ouragans. Ici, au contraire, leur rage s'appaise vers le soir & ne se réveille qu'après minuit. On n'y voit pas non-plus de vents opposés.

Quartier de Stellenboch.

Variété des vents Sud-Est.

Dans les intervalles ou les fentes des montagnes de Stellenboch, on trouve quantité de bois à brûler; mais on n'y en connoît pas qui soit propre à bâtir. Le sommet des montagnes est couvert de Plantes rares & de très-belles fleurs (54).

Bois & fleurs des montagnes.

Le principal Village de cet Etablissement se nomme Stellenboch. On y avoit bâti depuis peu une fort belle Eglise & une Salle d'assemblée pour le Conseil; mais ces deux édifices & toutes les maisons, à la réserve de trois ou quatre, furent consumés en 1710 par un incendie. Les maisons furent rebâties dans l'espace de quelques années; mais (55) l'Eglise & la Salle du Conseil sont encore ensevelies sous leurs ruines.

Ville de Stellenboch.

Les vallées de ce quartier sont agréablement divisées par des champs à bled, des vignobles & des jardins. Les maisons sont belles & commodes, surtout celle qui appartenoit autrefois au Ministre Ecclésiastique, qui n'avoit

(51) *Ibid.* p. 31.

(52) On ne donne un nom aux rivieres, dans ce Pays, qu'à l'occasion de quelqu'un qui s'y noye.

(53) Kolben, Vol. II. p. 36.

(54) *Ibid.* p. 38.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

rien épargné pour l'embellir. Elle eſt voiſine de la mer. La pêche & la chaſſe y ſont abondantes. En un mot, elle peut paſſer pour le chef-d'œuvre du Cap. La Riviere de Stellenboch offre auſſi quantité de belles Plantations, qui s'entrediſputent le double mérite de la fertilité & de l'agrément. Cette Riviere a ſa ſource dans les montagnes de Stellenboch. S'étant groſſie des ruiſſeaux de Mottergate, elle porte ſes eaux dans la Baye-Falſe. Le fond de ſon canal eſt rempli de cailloux. Auſſi ne produit-il que de petites eſpeces de poiſſon, tel qu'une ſorte d'anguilles, d'éperlans & de melettes. Il eſt plus gros vers l'embouchure, & quelquefois mêlé de divers poiſſons de mer. La Colonie avoit fait élever un pont ſur cette Riviere; mais ſi étroit & ſi mal diſpoſé, que les voitures ſe précipitoient quelquefois dans l'eau. Un Marchand, qui avoit une belle Plantation dans le voiſinage, voyant peu d'empreſſement à le faire réparer aux frais de la Communauté, obtint du Conſeil de Stellenboch la permiſſion d'en bâtir un autre à ſes propres frais, & s'engagea généreuſement à ne jamais exiger aucun droit de paſſage, ni pour le pont, ni pour les chemins qui pourroient y conduire par ſes terres. Adrien Vanderſtel avoit élevé ſur la même Riviere, aux dépens de la Compagnie, un autre pont pour ſa propre commodité. Mais lorſqu'il fut rappellé de ſon adminiſtration, ſon ouvrage fut négligé; & quoique les réparations demandaſſent peu de dépenſe, perſonne n'y voulut contribuer, par haine pour ſa mémoire.

Belle maiſon d'un Miniſtre.

Généroſité d'un Marchand Hollandois.

Kolben fait obſerver ici qu'ayant réſidé long-tems dans ce canton avec la qualité de Sécretaire des Colonies de Stellenboch & de Drakenſtein, ce fut des principaux Habitans qu'il reçut la plus grande partie de ſes informations (55).

D'où Kolben a tiré ici ſes Mémoires.

Le quartier ou la diviſion de *la Botellerie*, forme la partie la plus ſeptentrionale de la Colonie. Elle a au Sud le quartier de Stellenboch, celui de Drakenſtein à l'Eſt & à l'Oueſt, & la Riviere de Mushel-Bank au Nord. Son nom paroît venir du foin qu'on y recueille en plus grande abondance que dans les autres cantons voiſins du Cap; car dans tous les autres lieux il eſt conſumé ſur terre par les beſtiaux.

Quartier de la Botellerie.

Ce quartier eſt ſéparé de la Colonie de Drakenſtein par la Montagne du Cheval, qui a tiré ſon nom de la multitude de chevaux ſauvages dont elle étoit autrefois remplie. Dans toute la Botellerie il n'y a point d'autre éminence qui mérite le nom de montagne. Celle qu'on a nommée *Joſt*, du nom de ſon premier Habitant, eſt trop baſſe pour mériter cette diſtinction. Elle eſt couverte de beaux vignobles, de vergers & de riches pâturages. Sa partie la plus fertile eſt preſqu'au ſommet. Un Miniſtre Eccléſiaſtique de Stellenboch, qui s'y étoit fait une fort belle plantation, ſe coupa la gorge d'une oreille à l'autre, par des raiſons, dit l'Auteur, qui ne furent connues que de lui. La Compagnie avoit autrefois ſur cette colline quelques Fermes & quelques haras; mais ſe voyant trompée par les habitans des terres voiſines, ſur leſquels elle ſe repoſoit de cette partie de ſes interêts, elle a pris le parti de vendre toutes ſes prétentions.

Il n'a qu'une montagne.

L'eau de pluie, qui forme ici pendant l'Eté de petits lacs & des foſſés, devient ſaumache & preſqu'auſſi ſalée que l'eau de mer, lorſqu'il n'en tombe point d'autre pour la rafraîchir. Cependant les habitans ſont ſouvent dans la

Le Pays eſt ſans eau & ſans bois.

(55) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 36. & ſuivantes.

nécessité de s'en servir. Le bois de chauffage n'y est pas plus commun que l'eau fraiche. On ne trouve point d'autre bois dans le Pays, que des buissons & des ronces. Cependant les habitans de la Colonie étoient convenus, avec la Compagnie, de planter d'arbres une certaine étendue de terre, sous peine de voir leurs biens confisqués; mais ils n'ont jamais pensé à l'observation de cet article. KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

La Compagnie a pris soin elle-même d'y faire planter un grand nombre de chênes, qui sont dans un état florissant. Pour les conserver, il a fallu porter une Loi, qui condamne au fouet, par la main du bourreau, ceux qui en abbattront une branche sans y être autorisés par une permission formelle. Un riche Bourgeois du Cap ayant engagé, pour une petite somme d'argent, un des Artisans de la Compagnie à couper les branches de quelques jeunes chênes, le Gouverneur fut bien-tôt informé de cet attentat. Il ne porta point la rigueur jusqu'à faire exécuter l'Ordonnance du fouet; mais le Bourgeois fut condamné à payer une amende de cent écus, & l'Artisan au bannissement perpétuel dans l'Isle Robin (56). Ordonnance rigoureuse de la Compagnie.

§. III.

Colonies de Drakenstein & de Waveren, & Tierra de Natal.

ON rapporte l'origine de la Colonie de Drakenstein à l'année 1675, sous le gouvernement de Simon Vanderstel. Les Etats-Généraux ayant recommandé les Protestans François, réfugiés en Hollande, aux soins & à la protection de la Compagnie des Indes, elle en fit transporter un grand nombre au Cap & dans ses autres Colonies. Celle du Cap étant déja bien fournie d'habitans, Vanderstel accorda des terres aux Réfugiés, dans le canton de Drakenstein. Cependant ils ne furent pas les premiers qui s'y établirent. Certains Artisans & d'autres Ouvriers, la plûpart d'extraction Allemande, qui avoient rempli leur tems au service de la Compagnie, y avoient déja formé diverses Plantations. Mais, aujourd'hui, la plûpart des Habitans descendent de ces premiers François. Cette Colonie est composée de François refugiés.

Kolben, qui accuse le Pere Tachard de plusieurs erreurs, lui reproche ici d'avoir publié (57) que le premier nom de cette Colonie n'étoit pas Drakenstein, mais Hellenbock. Il juge, dit-il, que ce Missionnaire s'en laissa imposer par Simon Vanderstel, qui prenoit plaisir à répandre ses fictions, & qui voulut lui persuader que vers le Monomotapa, sur une haute montagne à deux cens milles du Cap, il avoit vû & entendu flotter de l'herbe dans la Lune. Erreur reprochée au Pere Tachard.

Ce fut ce Gouverneur même, qui nomma la nouvelle Colonie Drakenstein, à l'honneur du Baron *Van-Rheeden*, Seigneur de Drakenstein dans la Gueldre. Il ne lui devoit pas moins de reconnoissance, après l'important Origine du nom de la Colonie.

(56) Voyage de Kolben, p. 42. & suiv.

(57) Tachard dit seulement qu'en 1687 le Heer-Vanderstel forma une nouvelle Colonie de quatre-vingt-deux familles à neuf ou dix lieues du Cap, & la nomma Hellenbock. Tachard ou son Imprimeur peuvent avoir pris Hellenbock pour Stellenboch. Delisle en a pris occasion de mettre *Hellenbock* dans sa Carte.

KOLBEN. 1713.

service que Van-Rheeder lui avoit rendu, en faisant approuver sa conduite & le faisant confirmer dans son Poste (58).

COLONIES HOLLANDOISES.

Grandeur de cette Colonie.

La Colonie de Drakenstein a seule autant d'étendue que toutes les Provinces qui portent en Europe le nom de Pays-Bas. Elle est bordée au Sud par la Montagne de *Tourn'encore ;* à l'Est, par une longue chaîne de montagnes qui portent son nom ; au Nord, par la Baye de Saldanne ; à l'Oueſt, par la Montagne du Cheval, qui la sépare de la Botellerie. Du même côté, elle est bordée aussi par quelques autres montagnes & par des Salines.

Ses montagnes.

Les montagnes de Drakenstein sont fort hautes & fort escarpées. L'Auteur les traversant un jour, en trouva une si raboteuse & si difficile, qu'il lui donna le nom de Montagne d'Incommodité. Elle est très-haute, & de toutes parts si escarpée, qu'il est impossible d'y monter directement. D'ailleurs les détours y sont en si grand nombre, si ennuyeux & si fatiguans, qu'on ne peut les suivre sans se lasser beaucoup. Dans plusieurs endroits ils ont si peu de largeur, qu'on y pénetre difficilement à cheval. Dans d'autres, il se trouve de grosses pierres pointues, qui forcent un voyageur de mettre pied à terre & de conduire son cheval par la bride. Mais, ce qui paroît bien pire à l'Auteur, on est obligé, dans quelques endroits, de passer sur les bords de certains grands précipices, où l'homme & le cheval sont quelquefois tombés.

Sa division en quatre parties.

Cette Colonie est divisée en quatre districts. 1. La partie qui est entre la montagne Tourn'encore & l'Eglise. 2. La partie qui est entre l'Eglise & la Vallée du Charron. 3. La Vallée même du Charron, qui se subdivise en deux quartiers ; l'un contenu dans l'enceinte de la Colonie ; l'autre, composé de terres qui lui appartiennent, mais qui sont hors de ses limites.

Elle est sans Villes & sans Villages.

Dans une si vaste étendue, la Colonie de Drakenstein est sans Villages, & même sans une Salle d'assemblée pour le Conseil. La plûpart des Fermes & des maisons y sont fort éloignées l'une de l'autre, & les seuls édifices publics y sont l'Eglise, qui est à peu près au centre de la Colonie, & le moulin. Pour l'expédition des affaires publiques, les Bourguemestres se rendent à Stellenboch, où ils tiennent leur Assemblée avec ceux de cette Colonie, sous l'autorité de l'Intendant ou du *Droſt*-de-Terre, qui y préside toujours.

Dettes des Habitans.

On rencontre un grand nombre de belles Fermes dans la Colonie de Drakenstein, mais peu de maisons de plaisance & de simples édifices. Les Réfugiés François ayant eu beaucoup d'obstacles à vaincre pour commencer ce nouveau Monde, furent obligés de contracter quantité de dettes, qui ne sont point encore acquittées ; & la plûpart se contentent d'habiter de petites hutes.

Sa principale riviere.

La Riviere de la Montagne, ainsi nommée de sa source, qu'elle prend dans des montagnes voisines de celle d'*Incommodité*, passe au long de l'Eglise ; & s'étant grossie de plusieurs ruisseaux dans son cours, elle y est assez large. Ses bords sont occupés par un grand nombre de belles Plantations ou de Fermes. Quoiqu'elles soient éloignées d'une demie-lieue l'une de l'autre & que l'herbe croisse de toutes parts en abondance (59), les Habitans se plaignent que le pâturage manque à leurs troupeaux.

(58) Les Vanderstels paroissent ici peu épargnés ; mais il faut se souvenir que l'Ouvrage de Kolben a été réimprimé en Hollande.

(59) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 45. & suivantes.

On n'a point encore bâti de pont sur la Riviere de la Montagne. Cependant la Colonie a peu de besoins aussi pressans. En Eté, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, l'eau de la riviere ne passe pas le genou, & dans plusieurs endroits on la traverse à pied sec. Mais pendant l'hiver, elle est enflée par les torrens qui descendent des montagnes; & son cours devient si rapide, qu'il s'y noie quelqu'un tous les ans, en s'efforçant de la passer à cheval (60). Cette Riviere arrose la Vallée du Charron par quantité de détours; & traversant de-là plusieurs Pays Hottentots, elle va se jetter dans la Vallée de Sainte-Helene, qui est à plus de cent milles d'Allemagne de sa source.

La premiere partie de Drakenstein est extrêmement fertile, quoique montagneuse & remplie de pierres. L'air y est serain & favorable à la santé; l'eau bonne & bien distribuée. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les montagnes de cette Colonie, comme la plûpart des autres aux environs du Cap, sont couvertes de nége & de grêle, qui continuent jusqu'au milieu du mois d'Aout, & quelquefois jusqu'au mois de Septembre, où le dégel fournit de l'eau à tous les canaux du Pays.

Chemin fort dangereux.

En venant de la Montagne *Tourn'encore* à l'Eglise, on rencontre à gauche un chemin qui conduit à *Stellenboch*, & que les dangers qu'on y court ont fait nommer *Bange Huck*, ou le *Terrible*. Il est souvent infesté des bêtes féroces. Il est creux, étroit, pierreux, & bordé par des précipices & de grandes fosses d'eau. La nuit, il est arrivé souvent qu'à l'approche d'un lion, les chevaux, qui les sentent, dit l'Auteur, ont pris l'épouvante & se sont précipités dans les abîmes avec leurs cavaliers. Malgré les inconvéniens de cette route, on y trouve des plantations & des édifices considérables. L'Auteur en nomme une, à laquelle il doute qu'il y ait rien de comparable en Afrique. Elle appartenoit à M. Mulder, Intendant ou Droſt-de-Terre des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, Gentilhomme d'un mérite extraordinaire.

Magnifique Plantation de M. Mulder.

Mines de cuivre & d'argent.

On découvrit, il y a quelque-tems, deux mines, près de la même route; l'une d'argent & l'autre de cuivre. Les essais, qui furent envoyés aux Directeurs de la Compagnie, sembloient promettre beaucoup. Cependant elle n'a pas jugé à propos jusqu'à présent d'y faire travailler.

Vallée de Simon.

Au Nord du même lieu, on rencontre la *Vallée de Simon*, à laquelle M. *Blesius*, Fiscal indépendant du Cap, fit prendre ce nom, par reconnoissance pour le Gouverneur Simon Vanderstel, qui lui en avoit fait obtenir la propriété. En formant, dans cette Vallée, des vignobles, des terres labourables & des vergers, Blesius en fit en très-peu de tems une Plantation considerable, où il bâtit une maison somptueuse, des pressoirs, des celliers & un moulin. Mais après l'Ordonnance de 1707, par laquelle il fut défendu, en faveur des Bourgeois du Cap, de faire le commerce du bled, du vin & des bestiaux par l'entremise des domestiques, Blesius vendit cet Etablissement pour la somme de vingt-quatre mille florins, payables dans l'espace de douze ans.

Montagne nommée Tour de Babylone.

Près de la Vallée de Simon est une montagne, que sa hauteur a fait nommer la Tour de Babylone, & qui renferme plusieurs belles Plantations.

L'Eglise de Drakenstein n'est point éloignée de la Ville du Cap de plus de

(60) *Ibid.* p. 53.

KOLBEN. 1715. COLONIES HOLLANDOISES.

quatorze milles d'Allemagne, au Nord-Eſt. C'eſt un ſi miſérable édifice, qu'on le prendroit pour une grange. Il eſt couvert de roſeaux, & le mur n'a qu'environ quatre pieds de hauteur. Les ornemens interieurs répondent à la ſimplicité du dehors. Ils conſiſtent dans quelques bancs & un mauvais pupitre.

Marché de la Colonie.

On trouve près de l'Egliſe, dans une fort belle Plantation, le Marché général de la Colonie, pour les épiceries, les merceries & les uſtenciles domeſtiques. Toutes ces marchandiſes ſont apportées du Cap en faveur des pauvres Habitans.

Il y a d'autres belles Plantations des deux côtés de l'Egliſe & de la route qui conduit à la Vallée du Charron, d'où elle paſſe par la *Montagne de la Perle*, ainſi nommée d'une groſſe pierre qu'on voit au ſommet & qui paroît avoir quelque reſſemblance avec une perle. Cette Montagne, qui eſt fort pierreuſe, fournit aux Habitans de bonnes meules pour le moulin.

Vallée du Charron.

La Vallée du Charron a tiré ſon nom de ſon premier Habitant, qui exerçoit ce métier. Les Hottentots abandonnerent leurs poſſeſſions auſſi-tôt qu'ils eurent vû paroître les Européens. Mais les Plantations & les édifices étant encore fort éloignés de leur perfection, l'Auteur paſſe légerement ſur cet article, pour donner le nom des lieux qui appartiennent à la Colonie ſans être renfermés dans ſes bornes. Tels ſont le Château de *Riebeeck*, les *Vingt-quatre Rivieres*, les Montagnes *de Miel* & celles *du Picquet*.

Château de Riebeeck.

Le Château de Riebeeck eſt une montagne haute & eſcarpée, qui doit ſon nom à Van-Riebeeck, premier Gouverneur du Cap. Elle contient dans ſon ſein & ſur ſes bords pluſieurs Plantations, dont le nombre ſeroit beaucoup plus grand ſi la bonté de l'eau y répondoit à celle du terroir. En creuſant de divers côtés, on n'a pû découvrir juſqu'à préſent qu'une ſeule ſource, qui fut ouverte aux frais d'un Habitant nommé *Vander-Byl*, pour ſervir aux beſoins publics, juſqu'à ce que le Gouvernement la réduiſit à l'uſage d'un Particulier, dans la vûe apparemment d'exciter tous les autres à ſe procurer le même ſecours par leur induſtrie & leur travail. Cependant aujourd'hui, comme dans l'origine, ils n'ont que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans des puits & des foſſés, mais qui devient extrêmement ſaumache en croupiſſant. Lorſque l'Etabliſſement du Cap prit naiſſance, le Gouvernement avoit fait bâtir ici des baraques pour cent hommes & des écuries pour autant de chevaux, comme une garde avancée contre les inſultes des Hottentots. On y avoit auſſi placé une piéce de gros canon, pour donner avis de leur approche auſſi-tôt qu'ils commenceroient à paroître attroupés. Mais le Traité d'alliance ayant rendu toutes ces précautions inutiles, on a laiſſé tomber cet Etabliſſement en ruines (61).

Etabliſſement ruiné.

Quartier des vingt-quatre Rivieres.

Le quartier qui ſe nomme les Vingt-quatre Rivieres, du nombre de ruiſſeaux dont il eſt arroſé, eſt éloigné d'une journée au Nord du Château de Riebeeck. Comme les pâturages y ſont fort bons, il eſt rempli de beſtiaux & fort bien habité. Mais on n'y a point encore accordé de terres en propriété; & les Habitans ne s'y étant établis qu'avec des permiſſions, ils ſont obligés de les faire renouveller tous les ſix mois. De-là vient que s'embarraſſant peu de bâtir, leurs maiſons reſſemblent à des hutes de bergers. Il ne leur eſt même permis de cultiver qu'autant de terrain qu'il en faut pour leur ſubſiſtance. Ce-

(61) Kolben, *ubi ſup.*

pendant

pendant il eſt ſi fertile, que le bled rend vingt-cinq ou trente pour un, & quelquefois davantage. KOLBEN. 1713.

Ce quartier étant ſans moulin, les Habitans font moudre leur bled par les Négres, dans de petits moulins à bras, ſemblables aux moulins à caffé. Ils les clouent contre un mur, avec un ſac au-deſſous, pour recevoir la farine, qu'on emploie telle qu'elle ſort du moulin, c'eſt-à-dire, ſans la ſéparer du ſon. Cette maniere de moudre eſt extrêmement pénible. COLONIES HOLLANDOISES. Maniere pénible de moudre les grains.

Les Montagnes de Miel ſont éloignées d'une journée des Vingt-quatre Rivieres. Elles tirent leur nom de la quantité de miel que les abeilles y laiſſent dans les fentes. La chaleur du ſoleil le fait fondre avec la cire & couler en abondance. Mais les Hottentots ont à monter beaucoup & par des chemins fort dangereux, pour le recueillir. Ils le mettent dans des ſacs de cuir, dont le poil eſt tourné en dehors, & le vendent ainſi aux Européens pour un peu de tabac & d'eau-de-vie, ou pour quelques bijoux de verre ou de cuivre.

Les Blancs ſont en petit nombre dans ces montagnes, & n'ont point d'autre exercice que le ſoin de leurs troupeaux. Leur établiſſement s'eſt fait comme aux Vingt-quatre Rivieres, avec des permiſſions qui peuvent être revoquées, & celle de cultiver les terres ne leur eſt accordée qu'aux mêmes conditions; mais la pareſſe, vice favori des Hottentots, eſt devenue pour eux ſi contagieuſe, qu'ils n'uſent point de cette liberté. Ils ne plantent & ne ſément rien. Ils n'achetent pas même aucune ſorte de bled & ne connoiſſent point l'uſage du pain. Leur méthode eſt de manger la chair avec la chair; c'eſt-à-dire, une piéce de bœuf ou de mouton avec une piéce de venaiſon fumée ou ſalée. Leur boiſſon n'eſt que de l'eau, du lait & de la bierre de miel. Cette nourriture eſt ſi favorable à leur ſanté, qu'ils ne connoiſſent preſqu'aucune maladie. Pareſſe des Habitans de cette Colonie.

Une journée au-delà des montagnes de miel, c'eſt-à-dire, à huit journées du Cap, on trouve les Montagnes *du Picquet*, qui paroiſſent avoir tiré leur nom, dit l'Auteur, de la paſſion que les premiers Habitans avoient pour ce jeu. Ils y jouoient au pied de la montagne, depuis le matin juſqu'au ſoir. Auſſi les Habitans d'aujourd'hui, qui ſont en petit nombre, ſe bornent-ils au ſoin de leurs beſtiaux, qu'ils vendent au Cap, comme ceux des Montagnes de Miel. Montagne du Picquet.

Les Hottentots ſont mêlés avec les Européens de ces quartiers, & vivent avec eux en fort bonne intelligence. Cependant le bruit s'étant répandu qu'ils avoient menacé d'enlever les troupeaux, on y fit marcher cinquante Soldats, avec une centaine de Bourgeois des Colonies de Stellenboch & de Drakenſtein, qui eurent bien-tôt terminé tous les différends. Mélange des Hottentots avec les Blancs.

L'établiſſement de la Colonie de *Waveren*, qui porte auſſi le nom de *Quartier-Waveren* fut commencé en 1701, ſous l'adminiſtration de Guillaume Vanderſtel. Il lui donna ce nom, à l'honneur de l'illuſtre & riche famille *Van-Waren*, d'Amſterdam, à laquelle il étoit allié. Cette contrée ſe nommoit auparavant *Sable-rouge*, d'une montagne qui produit du ſable de cette couleur, & qui la ſépare de la Colonie de Drakenſtein. Elle eſt ſituée à vingt-cinq ou trente milles d'Allemagne du Cap, & les Hollandois n'ont pas d'Etabliſſement plus loin du côté de l'Eſt. Comme c'eſt la plus récente de leurs Colonies, elle n'a point encore de limites aſſignées. Les terres qui la forment ſont environnées de montagnes, qui n'ont point encore de noms. La multiplication des Habitans y eſt ſi prompte, qu'on ſe promet de voir bien-tôt le Pays peuplé. Colonie de Waveren & ſon origine.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Cependant, n'ayant que des permiſſions de ſix mois pour la culture des terres, ils ne penſent qu'à nourrir des beſtiaux dans les pâturages, & leurs maiſons ſont autant de hutes. La plûpart même de leurs troupeaux appartiennent à d'autres Colonies, qui manquent d'herbe dans leur enceinte.

Montagne du Sable-rouge.

La Montagne du Sable-rouge eſt fort haute & fort eſcarpée. Elle ſe termine en cône. Les voitures qui paſſent entre cette Colonie & le Cap, ont beaucoup de peine à ſurmonter les difficultés d'une route ſi pénible. On les décharge ordinairement au pied de la Montagne; & les mettant en piéces, on les tranſporte, avec les marchandiſes, ſur le dos des bœufs d'attelage. Près de cette Montagne eſt un Canton nommé *Terre-noire*, dont le fonds eſt très-fertile: mais juſqu'à préſent il a reçu peu de culture.

Les Habitans de Waveren n'ont point d'autre Egliſe que celle de Drakenſtein, ou celles du Cap. Pour les mariages & les baptêmes, ils ſont aſſujettis à ſe rendre au Cap. Leurs Juges, dans les affaires civiles & criminelles, ſont les Magiſtrats de Stellenboch. La Colonie eſt fort bien fournie d'eau.

Sources d'eau chaude.

Elle a deux ſources chaudes, dont l'une eſt ſi brûlante, qu'il eſt impoſſible d'en ſoutenir la chaleur. Elle ne commence à former un bain agréable qu'après avoir coulé deux heures. Celle qui eſt derriere les montagnes de la Hollande des Hottentots, environ trente milles au Sud-Eſt du Cap, eſt très-fréquentée. Elle dépend d'un certain *Appel*, qui en tire un profit conſidérable.

Avantures de l'Auteur.

L'Auteur, qui ſe loue beaucoup de ſes effets, étant un jour en chemin pour s'y rendre, rencontra ſix éléphans, qui paroiſſoient chercher un ruiſſeau voiſin. Ce ſpectacle lui cauſa une extrême fraieur; mais ils paſſerent ſans le regarder. Dans un autre voyage qu'il faiſoit au bain, trois Hottentots qu'il avoit pris pour eſcorte, allumerent du feu, pendant la nuit, dans la vûe d'effraier les bêtes feroces, & dreſſerent ſa tente, où il ſe mit à dormir. Mais ſon ſommeil fut bien-tôt interrompu par l'approche d'onze lions, qui s'avancerent avec des rugiſſemens furieux. Ce terrible bruit pénétra l'Auteur juſqu'au fond de l'ame & lui fit craindre à chaque moment d'être déchiré par ces cruels animaux. Cependant les Hottentots ayant pris quelques tizons enflammés, qu'ils jetterent bruſquement devant eux, cette vûe effraia les monſtres & leur fit prendre la fuite.

Terra de Natal.

On a déja fait obſerver que les Hollandois ont acheté la Terre de Natal, pour aggrandir leurs poſſeſſions au Sud de l'Afrique. Elle eſt habitée par les Caffres, qui, ſuivant toutes les informations que Kolben fut capable de ſe procurer, n'ont aucune ſorte de reſſemblance avec les Hottentots & forment une Nation tout-à-fait différente.

Différences entre les Caffres & les Hottentots.

Il apprit du Capitaine Gerbrand Vanderſchelling, homme de probité & d'intelligence, qui avoit touché pluſieurs fois à la Terre de Natal, que les Habitans ne ſe graiſſent pas le corps comme les Hottentots; qu'ils n'ont pas le même begayement ni la même prononciation; qu'ils habitent des maiſons quarrées, & de platre, maniere de bâtir qui n'eſt pas connue des Hottentots; qu'ils portent au cou des croix ſuſpendues, ornement qui n'a pas d'exemple chez les Hottentots; qu'ils ſement une ſorte de bled de Turquie, & s'en font un breuvage, au lieu que les Hottentots ne ſement ni ne braſſent.

Commerce des Caffres de Natal.

Ces Caffres ſont en commerce avec les Corſaires de la mer rouge, qui leur apportent en échange des étoffes de ſoie pour des dents d'éléphans

Ils revendent ces étoffes, pour des commodités de l'Europe, aux Vaiſſeaux qui relâchent ſur la côte même de Natal. Leur choix tombe ordinairement ſur du goudron, des ancres & des cordages, dont ils font d'autres échanges avec les mêmes Corſaires. La ſoie qu'ils ne peuvent vendre aux Européens ſur leur Côte, ils la portent aux Caffres du Monomotapa. Les Portugais de Mozambique entretiennent auſſi un commerce aſſez conſidérable avec eux. KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Vanderſchelling avoit trouvé, dans le Pays de Natal, un Anglois qui ayant déſerté de ſon Vaiſſeau, s'étoit établi parmi les Caffres. Il y avoit pris deux femmes, dont il avoit pluſieurs enfans. Son habillement étoit celui des Caffres, ſans aucune différence dans ſa vie & ſes manieres. Il fit voir au Capitaine de groſſes piles de dents d'éléphans, & pluſieurs chambres remplies d'étoffes de ſoie, avec leſquelles il ſe propoſoit de ſe rendre au Cap, en quittant ſon établiſſement & ſa famille. Mais le Roi du Pays ayant découvert ſon deſſein, ſe le fit amener, lui reprocha ſa perfidie & ſon ingratitude pour une Nation qui l'avoit reçu & traité ſi généreuſement, lui repréſenta la miſere où ſa famille alloit tomber après ſon départ, enfin, lui parla ſi vivement de la tendreſſe qu'il devoit à ſes femmes, à ſes enfans, & de la cruauté qu'il y avoit à les abandonner, qu'il lui toucha le cœur & le fit renoncer à ſa réſolution. Ce fut le Déſerteur même qui fit ce récit au Capitaine. Mais en perdant le deſſein de partir, il engagea un des Matelots du Vaiſſeau à déſerter comme lui; pour s'établir, à ſon exemple dans le Pays des Caffres (62). Anglois devenu Caffre, & ſon avanture.

C'eſt ici le lieu de faire quelques obſervations ſur notre Carte des Colonies Hollandoiſes du Cap, qui n'eſt qu'une copie de celle de Kolben. Cet Ecrivain en releve beaucoup (63) l'exactitude; mais ſans nous apprendre ſi c'eſt ſon propre ouvrage, ou comment il ſe l'étoit procurée. Il y a beaucoup d'apparence qu'il l'avoit copiée lui-même d'après quelque Hollandois du Cap. Quoiqu'elle différe beaucoup des autres Cartes, & qu'en général elle ſoit aſſez exacte, il paroît néanmoins qu'elle ne s'accorde pas toujours avec la deſcription même de Kolben. On a pris ſoin de le faire obſerver ici dans quelques notes; ſans compter que la Ville du Cap ne ſe trouve pas placée au point de latitude & de longitude qui a été déterminé par l'Auteur; ce qui prouve ſeul que la Carte n'eſt pas de lui. Obſervations ſur les Cartes du Cap.

Celle du Pays des Hottentots, que le *Pere Tachard* a publiée, & qu'il donne pour l'ouvrage des Hollandois du Cap, eſt une piéce de peu de valeur & mérite moins le nom de Carte que celui de plan ou de perſpective. Nous avons deux autres Cartes du Cap même; celle de *Niewhof* & celle d'un Pilote Anglois.

§. IV.

Gouvernement des Hollandois au Cap de Bonne-Eſperance.

IL faut remonter juſqu'à Van-Riebeeck, premier Fondateur de ces Colonies, pour trouver l'origine de leur Gouvernement. Il en forma le plan dès l'année 1650, qui fut celle de la fondation. Il conſiſte en huit établiſſemens: 1. Un Grand Conſeil, qui a l'adminiſtration des affaires & des in- Huit Etabliſſemens du Cap.

(62) Kolben, Vol. I. p. 81. & ſuiv.

(63) *Ibid.* Vol. II. p. 1.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

térêts de la Compagnie. 2. Une Cour ou un Collége de Juſtice. 3. Une petite Cour pour les querelles, les offenſes & les petites dettes. 4. Une Cour pour les mariages. 5. Une Chambre des Orphelins. 6. Un Conſeil Eccléſiaſtique. 7. Un Conſeil commun. 8. Un Conſeil de Guerre. Les deux derniers de ces établiſſemens furent inſtitués par le Gouverneur Vanderſtel, à l'arrivée des Refugiés François.

Grand-Conſeil.

Le Grand Conſeil eſt compoſé du Gouverneur & des huit principaux Officiers de la Compagnie. Le Gouverneur y préſide, avec deux voix. C'eſt la Cour Souveraine du Cap pour tout ce qui concerne le commerce & la navigation. Elle jouit du droit de légiſlature & du pouvoir de faire la guerre & la paix. Elle s'aſſemble le Mardi, à neuf heures du matin, dans la Forteresſe, & tient ſéance juſqu'à midi. Les Membres de cette Cour ſont extrêmement reſpectés.

Cour de Juſtice.

Le Collége de Juſtice ſe forme des Membres de la premiere Cour & des trois Bourguemeſtres Regens de la Ville du Cap. C'eſt à ce Tribunal qu'appartient la connoiſſance de toutes les affaires civiles & criminelles. Cependant on peut appeller de ſes Jugemens en Hollande ou à Batavia, en déposant cent florins à cette Cour juſqu'au Jugement définitif. Cette ſomme tourne au profit du Répondant, ſi la Sentence eſt confirmée, ou revient à l'Appellant, s'il obtient un dernier Jugement en ſa faveur.

Cour des querelles & des petites dettes.

La petite Cour des querelles, des offenſes & des petites dettes, eſt compoſée d'un Membre du Grand Conſeil, qui en eſt le Préſident, de trois Bourgeois du Cap, dont l'un eſt Vicepréſident, & de quelques Officiers de la Compagnie, entre leſquels on choiſit le Sécretaire de l'Aſſemblée. Mais les dettes qui regardent cette Cour ne doivent point paſſer la ſomme de trois cens florins.

Cour des Mariages.

La Cour des mariages eſt compoſée du même nombre de Conſeillers, dont l'autorité s'étend ſur tous les mariages entre les Européens du Cap. Elle conſiſte à vérifier le conſentement des familles; après quoi les Parties obtiennent de ce Tribunal de ſe faire marier par le Miniſtre de leur réſidence.

Chambre des Orphelins.

La Chambre des Orphelins conſiſte en ſept Membres, qui ſont le Vicepréſident du Grand Conſeil, en qualité de Préſident, trois Officiers de la Compagnie & trois Bourgeois du Cap, dont l'un eſt choiſi pour Vicepréſident. Les Orphelins qui ont quelque bien ne peuvent ſe marier, avant l'âge de vingt-cinq ans, ſans le conſentement de cette Cour.

Cour Eccléſiaſtique.

La Cour Eccléſiaſtique eſt inſtituée ici pour veiller au gouvernement des Egliſes Proteſtantes, qui ſont au nombre de trois. Elle conſiſte dans les trois Miniſtres de ces Egliſes; ſix Anciens, dont chaque Egliſe fournit deux; & douze Inſpecteurs des pauvres, c'eſt-à-dire, quatre de chaque Egliſe. Ils ſont chargés particuliérement de l'emploi des aumônes publiques, & la diſtribution s'en fait avec tant de ſoin, qu'on ne voit point un mendiant dans toutes les Colonies. Chaque Paroiſſe a ſon Conſiſtoire, dont le Préſident eſt un des plus riches & des plus conſidérables Paroiſſiens, avec le Miniſtre, les deux Anciens & les quatre Inſpecteurs des pauvres.

Dans chaque Colonie il y a une Cour du Conſeil Commun, compoſée d'un certain nombre d'Habitans, qui ſont choiſis par le Grand Conſeil ſur une liſte préſentée par le Corps de la Colonie. Comme le Tribunal de la Cour de Juſtice eſt dans la Ville du Cap, le Conſeil Commun de cette Ville n'a guéres

d'autre occupation que celle de lever les taxes imposées par le Grand Conseil ; mais, dans les autres Colonies, l'autorité des Conseils Communs a beaucoup plus d'étendue. Leurs Présidens sont les Droſt-de-Terre, c'eſt-à-dire, les Intendans ou les Lieutenans de chaque Colonie. Toutes les causes dont le fonds ne passe pas cent cinquante florins, avec la recherche & le châtiment des crimes qui se commettent dans leur Juriſdiction, sur-tout par rapport aux Esclaves, appartiennent uniquement à ces Tribunaux.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Il y a deux Cours Martiales ; l'une dans la Ville du Cap, composée d'un Président, qui est toujours un des Membres du Grand Conseil, & de neuf Assesseurs, qui sont les principaux Officiers militaires de cette Colonie. La seconde Cour est pour les Colonies de Stellenboch (64) & de Drakenstein. Elle se tient dans Stellenboch, sous l'autorité du Droſt-de-Terre, assisté de neuf des principaux Officiers militaires des deux Colonies. Chacune de ces deux Cours a son Sécrétaire. Si quelque Esclave prend la fuite, ou si les Hottentots menacent de prendre les armes, elles détachent un Corps de Trouppes pour remédier au désordre. Les Bourgeois, dans chaque Canton, sont obligés de faire la garde pendant la nuit ; mais cette Ordonnance est mal observée (65). Cependant l'état floriſſant des Colonies du Cap est une preuve éclatante du zéle infatigable & de l'induſtrie des Hollandois.

Deux Cours Martiales.

Les appointemens des Officiers & des Domestiques de la Compagnie montent chaque année à quatre cens raille florins. Ceux du Gouverneur sont d'environ six mille florins. Mais pour le fonds de cette dépense, la Compagnie leve le dixiéme de toutes les productions du Pays & des rentes foncieres. Les droits sur le vin, le tabac, l'eau-de-vie & la biere, sont affermés à soixante dix mille florins par an. Ces taxes, joint au profit qu'elle tire de ces marchandises, en le faisant monter à soixante quinze pour cent, sont presque suffisantes pour fournir aux dépenses du Gouvernement. Si l'on y joint les terres dont elle s'est réservé la propriété, les progrés continuels de chaque Colonie lui donnent une juste espérance de tirer bien-tôt un revenu considérable de cet Etabliſſement. Le nombre de ces Domestiques est de six cens, & celui de ses Esclaves à peu-près le même.

Revenus de la Compagnie au Cap.

Elle pouſſe fort loin l'indulgence & la généroſité pour les nouveaux Habitans qui commencent à s'établir. Non-seulement elle leur fournit des ustenciles & des instrumens pour leur entrepriſe ; mais lorsque les terres produisent peu, & que le Laboureur paroît pauvre, elle lui remet la taxe du dixiéme jusqu'à ce qu'il soit en état d'y satisfaire. Si le feu ou quelque autre accident ruine les édifices, elle fournit des materiaux pour rebâtir, & charge ses propres Ouvriers de contribuer au travail (66).

Encouragemens qu'elle donne aux Habitans.

Toutes les Nations des Hottentots vivent dans une alliance constante avec les Hollandois, & sont également forcées de les respecter par la terreur de leurs armes & par la sageſſe de leur Gouvernement. Cette bonne intelligence est entretenue par des Députations annuelles de la plûpart de ces Nations, qui apportent des préſens de beſtiaux au Gouverneur du Cap. Il les

Alliance des Hollandois avec les Hottentots.

(64) Ici & dans plusieurs autres endroits, l'Auteur met *Hellenboch* au lieu de *Stellenboch* ; mais c'est vraisemblablement une erreur d'impression, comme on l'a remarqué du Pere Tachard. *St* se change aisément en *H*.

(65) Kolben, Vol. I. p. 340.

(66) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 356.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

reçoit civilement, & leur offre à ſon tour ce qu'il juge de plus conforme à leur goût. Cette conduite lui donne tant d'aſcendant ſur tous ces Barbares, qu'il eſt le Juge ordinaire de tous leurs différends, avec plus d'autorité que s'il étoit Roi du Pays (67).

Leurs anciennes guerres.

On a déja remarqué qu'avant le Traité d'alliance les hoſtilités étoient aſſez fréquentes entre les Hottentots & les Colonies. Dapper nous apprend qu'en 1659 les Garinhaiquas, par leſquels il faut peut-être entendre les Gungemans, diſputerent aux Hollandois la propriété de quelques terres voiſines du Cap, & s'efforcerent de les en chaſſer. Ils alléguoient en leur faveur une poſſeſſion immémoriale. Pendant cette querelle ils tuerent quantité de Hollandois, ils enleverent leurs beſtiaux, avec une attention continuelle à choiſir, pour le combat, les tems de pluie & de brouillards, parce qu'ils avoient remarqué que les armes à feu étoient alors moins redoutables. Ils avoient pour Chefs deux Hottentots braves & expérimentés, dont l'un ſe nommoit *Garahinga*, & l'autre *Nomoa*. Les Hollandois donnoient au ſecond le nom de *Doman*. Il avoit paſſé cinq ou ſix ans à Batavia; & depuis ſon retour au Cap, il avoit vêcu long-tems parmi eux, vêtu à la maniere de l'Europe. Mais ayant rejoint les Hottentots de ſa Nation, il leur avoit découvert les intentions des Hollandois, il leur avoit appris à ſe ſervir de leurs armes; & ſous ces deux Guides ils n'entreprirent preſque rien ſans ſuccès.

Deux Chefs des Hottentots.

La guerre duroit depuis trois mois, lorſqu'un jour au matin, dans le cours du mois d'Août, cinq Hottentots conduits par Doman, ſortirent pour exercer leurs pillages. Ils commencerent par enlever quelques beſtiaux; mais ſe voyant pourſuivis de cinq Cavaliers Hollandois, ils firent face avec beaucoup de fermeté, & bleſſerent trois de leurs Ennemis. Enfin, les Hollandois en tuerent deux & bleſſerent mortellement le troiſiéme. Doman & le ſeul compagnon qui lui reſtoit ſauterent dans la riviére, pour s'échapper à la nage.

Réponſe d'un Hottentot aux plaintes d'un Hollandois.

Celui qui demeuroit bleſſé avoit eu la gorge percée d'un coup de balle & une jambe caſſée, ſans compter une profonde bleſſure à la tête. Il fut tranſporté au Fort. On lui demanda quels étoient les motifs de ſa Nation pour déclarer la guerre aux Hollandois & pour emploier contr'eux le fer & le feu. Quoiqu'il reſſentît de vives douleurs, il fit lui-même diverſes queſtions en forme de réponſe : » Pourquoi, dit-il aux Hollandois, avez-vous ſemé & » planté nos terres? Pourquoi les emploiez-vous à nourrir vos trouppeaux, » & nous ôtez-vous ainſi notre propre nourriture? Il ajouta que ſa Nation faiſoit la guerre pour tirer vengeance des injures qu'elle avoit reçues; qu'elle ne pouvoit voir ſans indignation, non-ſeulement qu'il ne lui fût pas permis d'approcher des pâturages dont elle avoit été ſi long-tems en poſſeſſion, après y avoir reçu les Hollandois par un ſimple mouvement de complaiſance, mais que ſon Pays fut uſurpé & partagé entre les Raviſſeurs ſans qu'ils ſe cruſſent obligés à la moindre reconnoiſſance. Qu'auroient fait les Hollandois s'ils euſſent été traités de même? Il en concluoit, ajouta-t-il, que le ſoin qu'ils apportoient à ſe fortifier n'avoit pour but que de réduire par dégrés les Hottentots à l'eſclavage. On lui répliqua ſéchement que ſa Nation ayant perdu ſon Pays par la guerre, elle ne devoit rien eſpérer ni de la paix ni des hoſtilités pour s'y rétablir.

(67) *Ibid.* p. 57.

Ce Négre ſe nommoit *Epkamma*. Il mourut le ſixiéme jour. Dans ſes derniers diſcours il dit aux Hollandois qu'il n'étoit qu'un Hottentot du commun, mais qu'il leur conſeilloit de s'adreſſer à *Gogaſoa*, Chef de ſa Nation, & de l'inviter à venir au Fort, pour traiter avec lui, & faire rendre à chacun, autant qu'il étoit poſſible, ce qui lui appartenoit, comme le ſeul moien de prévenir quantité de nouveaux déſaſtres. Ce conſeil parut ſi ſage, que le Commandant Hollandois députa deux ou trois de ſes gens au Prince Gogaſoa, & lui fit propoſer de venir traiter de paix dans le Fort. Mais cette démarche fut inutile. La guerre continua furieuſement. Malgré toutes les précautions des Hollandois, leurs beſtiaux furent enlevés, preſqu'à la vûe du Fort, avec tant de promptitude & d'audace, qu'ils ne trouverent aucun moien d'y remédier. La haine s'exerça ainſi pendant près d'une année; mais cette querelle fut enfin terminée par un heureux événement. Un Hottentot de quelque diſtinction, nommé *Herry* par les Hollandois, & *Kamſemoga* par ſes Compatriotes, ayant été banni pour quelque crime dans l'Iſle de Cohey, ſe mit dans un mauvais canot, après avoir paſſé trois mois au lieu de ſon exil; & ſuivi d'un ſeul de ſes Compagnons, il regagna le Continent. Le Gouverneur Hollandois, qui apprit l'évaſion de ces deux hommes, les fit chercher auſſitôt par quelques-uns de ſes gens. Leur canot fut trouvé à trente milles du Fort; mais les Hollandois ne rapporterent point d'autre éclairciſſement. Au mois de Février 1660, on fut ſurpris de les voir entrer volontairement dans le Fort *Herry*, accompagné d'un Chef Hottentot nommé *Khery*, & de quantité d'autres Hottentots ſans armes. Ils amenoient avec eux treize beſtiaux gras, qu'ils prierent les Hollandois de recevoir comme un témoignage d'amitié, en leur demandant que l'ancienne correſpondance fut rétablie. Le Commandant du Fort accepta ce préſent; & la confiance commençant à renaître, on convint que les Hollandois auroient la liberté de cultiver les terres, aux environs du Fort, dans l'eſpace de trois heures de marche, mais à condition qu'ils ne s'étendiſſent pas plus loin. Pour ratifier cette convention, les Hottentots furent traités dans le Fort avec du pain, du tabac & de l'eau-de-vie.

Peu de tems après, Gogaſoa, Général des Gorinhaiquas, ou des *Capmans* (68) vint au Fort avec Khery, & confirma ce Traité. Le Gouverneur fit placer au milieu d'eux & de leur Cortége un baril d'eau-de-vie, avec une écuelle de bois. Lorſqu'ils commencerent à ſe reſſentir des effets de cette liqueur, il fit jetter entr'eux deux ou trois cens petits bouts de tabac, qu'ils s'entrediſputerent avec un tumulte horrible. Enſuite ils commencerent à ſauter & à danſer, avec des geſtes & des contorſions fort bizarres, tandis que leurs femmes battant des mains chantoient *Ho ho ho ho*; ſi l'on n'aime mieux donner à leur chant le nom de rugiſſement.

Après la danſe, le Gouverneur fit diſtribuer aux principaux Chefs quelques brins de corail, des plaques de cuivre & de petits rouleaux de tabac. Ils donnerent le reſte de la nuit au ſommeil, & partirent le lendemain au matin, à l'exception de Herry, qui paſſa trois ou quatre jours dans le Fort. Il ſçavoit un peu d'Anglois, qu'il avoit appris en faiſant le voyage de Bantam dans

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

Sage conſeil du même Hottentot, mais inutile.

Continuation de la guerre.

La paix ſe fait. A quelles conditions.

Confirmation du Traité, & fête donnée aux Chefs Hottentots.

(68) *Capman* ſignifie en Hollandois, *homme du Cap*; ainſi l'on doit entendre par ce nom les Hottentots du Cap plûtôt que la Nation particuliere des Kopmans.

KOLBEN. 1713. COLONIES HOLLANDOISES.

un Vaiſſeau de cette Nation ; mais à ſon retour au Cap, il s'étoit retiré dans le canton de ſa naiſſance.

On demande pourquoi les Anglois ne ſe ſont pas établis au Cap de Bonne-Eſperance ?

Quand on conſidere la ſituation du Cap de Bonne-Eſpérance, c'eſt-à-dire, de quel avantage elle eſt pour les Vaiſſeaux qui exercent le commerce entre l'Europe & l'Inde, il paroît d'autant plus ſurprenant qu'il ne ſoit jamais tombé dans l'eſprit des Anglois de s'y établir, qu'ils avoient fréquenté depuis long-tems cette Côte. Dès l'année 1591, le Capitaine *Raymond* avoit touché à la baye de Saldanna, ou peut-être à la baye de la Table ; car on a dû remarquer dans le premier tome de ce Recueil que les Navigateurs Anglois qui lui ſuccédérent ont confondu ces deux noms. En 1601, le Chevalier *Lancaſter*, qui avoit accompagné Raymond dans le voyage précédent, relâcha au même lieu. Sir Henri *Middleton* y jetta l'ancre auſſi en 1604 & en 1610 ; *Davis* & Sir Edouard *Michelburn* en 1605 ; David *Middleton* en 1606 ; *Sharpey* en 1607 ; *Dount* & *Hippon* en 1611 ; Saris, la même année, dans ſon voyage au Japon ; *Caſtleton*, Beſt & Wilſon en 1612 ; & Newport en 1613.

En 1614, le Capitaine Dowton mit à terre, au Cap, un Hottentot nommé *Kori*, qui avoit été mené en Angleterre l'année d'auparavant, avec un Négre de la même Nation, qui étoit mort dans ce voyage. Ce miſerable Afriquain avoit été fort bien traité, & vêtu de même par le Chevalier Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes orientales. Mais toutes ces careſſes, & des armes garnies de cuivre dont on lui avoit fait préſent, ne l'avoient point empêché de ſoupirer continuellement, dans l'impatience de revoir ſa Patrie. La Compagnie ayant conſenti à le renvoier, il ne fut pas plûtôt deſcendu au rivage qu'il jetta ſes habits pour rentrer dans ſa condition naturelle. Cependant la reconnoiſſance le rendit toujours fort officieux pour les Vaiſſeaux Anglois qui aborderent au Cap (69).

Entrepriſe bizarre de la Compagnie des Indes d'Angleterre.

Les Capitaines Milward & Peyton y relâcherent en 1614. Peyton s'étoit chargé de dix Malfaiteurs, condamnés au banniſſement pour leurs crimes, & relegués, à la priere de la Compagnie des Indes, dans l'Iſle des Pangouins (70), que les Hollandois ont nommé *Roben*, & qu'ils font ſervir de priſon pour leurs criminels. Ces dix Malheureux eurent une triſte fin. Leur Chef, qui ſe nommoit *Croſſ*, fut tué dans une querelle avec les Habitans du Pays. Quatre autres ſe noierent, en s'efforçant de gagner à la nage un Vaiſſeau de leur Nation. Trois qui ſurvêcurent, & qui retournerent heureuſement dans leur Pays, y furent pendus pour un vol, commis deux heures après leur arrivée. On a peine à comprendre quel étoit le but de la Compagnie Angloiſe, en faiſant conduire quelques malheureux bannis au rivage de cette Contrée, tandis qu'avec de juſtes ſoins elle auroit pu s'y faire un Etabliſſement fort utile, avant que les Hollandois euſſent reconnu les avantages de ſa ſituation. A la vérité, Ste Helene, où les Anglois s'établirent dans la ſuite, étoit un lieu fort commode pour les rafraîchiſſemens ; mais il étoit fort éloigné de valoir le Cap de Bonne-Eſpérance.

(69) Dapper, dans Ogilby, p. 557. & ſuivantes.

(70) Autre preuve que c'étoit la Baye de la Table, devant laquelle cette Iſle eſt ſituée.

CHAPITRE

Homme et Femme Hottentots tirés d'après nature

CHAPITRE III.

Mœurs & Uſages des Hottentots.

§. I.

Leur Perſonne, leurs Vertus, leurs Vices & leur Langage.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

TACHARD & d'autres Ecrivains, donnent le nom de *Hottentot* comme un ſobriquet, pris de l'uſage que les Habitans naturels du Cap font ſouvent de ce terme à la rencontre des Etrangers, ou de celui qu'ils ont, dans leurs danſes, de répéter ſouvent *Hottentottum brokana*. Mais Kolben, qui avoit fait un ſi long ſéjour dans le Pays, eut le tems d'obſerver qu'ils n'emploient jamais ce mot en abordant les Etrangers; & que s'ils le prononcent dans leurs danſes, c'eſt une preuve au contraire que c'eſt leur véritable nom. Il ne ſignifie pas, *Du pain Hollandois*, comme Arnold ſe l'eſt imaginé, mais ſeulement, *Donnez ſes gages à l'Hottentot*. L'Auteur nous apprend que Hottentottum brokana eſt le refrein d'une chanſon que le reſſentiment fit faire aux Hottentots, contre un Chapellain Hollandois qui avoit refuſé à quelque Ouvrier de leur Nation du pain & du tabac qu'il lui avoit promis pour ſes ſervices. En un mot, dit-il, Hottentot paroît être l'ancien nom de tous ces Peuples, car ils n'en connoiſſent point d'autre. Leur origine eſt fort obſcure & fort incertaine. Ils racontent que leurs premiers peres ſont entrés dans leur Pays par une porte ou par une fenêtre; que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme *Hingnoh*; qu'ils furent envoiés par Tikquoa, c'eſt-à-dire, par Dieu même, & qu'ils communiquerent à leurs enfans l'art de nourrir des beſtiaux, avec quantité d'autres connoiſſances. Quelques Auteurs confondent les Hottentots avec les Caffres du Monomotapa; mais on a déja fait remarquer que c'eſt une erreur. Les Caffres ſont d'un noir luiſant, & différent extrêmement par leurs mœurs & leurs uſages (71).

Origine du nom des Hottentots.

Ce qu'ils racontent de leurs premiers peres.

Il y a peu de Peuples dont on ait fait des peintures auſſi différentes que des Hottentots. Quelques-uns les repréſentent comme Négres. D'autres prétendent qu'en naiſſant ils ſont auſſi blancs que les Européens. Tachard parle de quelques Hottentots blancs. Mais Kolben, après pluſieurs années de ſéjour au Cap, aſſure que les enfans des Hottentots apportent au monde une couleur d'olive luiſante, qui ſe ternit, dans la ſuite, par l'habitude qu'ils ont de ſe graiſſer, mais qui ne laiſſe pas de s'appercevoir, avec quelque ſoin qu'ils la déguiſent. La plus grande partie des hommes ont cinq ou ſix pieds de hauteur. Les deux ſexes ſont bien proportionnés dans leur taille. Ils reſſemblent aux Négres par la grandeur des yeux, la platitude du nez & l'épaiſſeur des lévres; avec cette différence qu'on emploie l'art pour leur applatir le nez dans leur enfance. Leur chevelure eſt ſemblable à celle des Négres, c'eſt-à-dire, courte & laineuſe. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les fem-

Qualités corporelles des Hottentots.

(71) Kolben, Vol. I. p. 25. & ſuiv.

KOLBEN. 1713. MOEURS DES HOTTENTOTS.

mes les ont petits & délicats. Elles ont au-deſſus des parties naturelles une excreſcence calleuſe, qui ſert comme de voile pour les couvrir. L'uſage de ſe couper les ongles, ſoit des pieds, ſoit des mains, n'eſt connu ni de l'un ni de l'autre ſexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils ſont robuſtes, agiles, & d'une légereté ſurprenante. Un Cavalier bien monté ſuit à peine le pas d'un Hottentot. C'eſt par cette raiſon que les Gouverneurs Hollandois du Cap entretiennent conſtamment une Trouppe de Cavalerie, pour les occaſions où la néceſſité oblige de les pourſuivre. Ils ſont bons chaſſeurs, & d'une habileté ſi ſinguliere dans l'uſage de leurs zagaies, de leurs fléches & de leurs *Kirris* ou de leurs bâtons de *Rakkum*, qu'avec leurs zagaies ils parent un coup de fléche & de pierre.

Leurs qualités d'eſprit.

A l'égard des qualités de leur eſprit, quoiqu'ils ayent été repréſentés par quelques Ecrivains comme une race d'hommes livrés à toutes ſortes de vices, des Ecrivains moins anciens & mieux informés nous aſſurent que ce reproche eſt une exageration, ſi ce n'eſt pas tout-à-fait une calomnie. Le vice favori des Hottentots eſt la pareſſe. Cette paſſion domine également leur corps & leur eſprit. Le raiſonnement eſt pour eux un travail, & le travail leur paroît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils ayent ſans ceſſe devant les yeux le plaiſir & l'avantage qu'on tire de l'induſtrie, il n'y a que l'extrême néceſſité qui puiſſe les réduire au travail. La contrainte ne leur cauſe pas moins d'horreur; c'eſt-à-dire, que ſi la néceſſité les force de travailler, ils ſont dociles, ſoumis & fidelles: mais lorſqu'ils croient avoir aſſez fait pour ſatisfaire à leurs beſoins préſens, ils deviennent ſourds à toutes ſortes de prieres & d'inſtances, & rien n'a la force de leur faire ſurmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots eſt l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront juſqu'à ne pouvoir ſe ſoutenir, ils fumeront juſqu'à ce qu'ils ne puiſſent plus voir, ils hurleront juſqu'à ce qu'ils ayent perdu la voix. Les femmes ne ſont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles ſont plus long-temps à s'enivrer; & dans les vapeurs de l'ivreſſe elles pouſſent la folie juſqu'au tranſport. Cette paſſion déſordonnée pour les liqueurs n'empêche pas qu'on ne puiſſe en confier à leur garde, car elles n'y toucheront jamais ſans une permiſſion formelle; exemple de fidélité qu'on ne trouvera guéres dans tout autre Pays. D'ailleurs, l'ivrognerie n'eſt point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en ſont inſéparables en Europe, tels que l'immodeſtie & l'incontinence. Ses plus fâcheux effets ſont leurs querelles, qui finiſſent quelquefois par des coups.

Uſages barbares.

On leur reproche, avec raiſon, un uſage qui bleſſe la nature & qui ſemble appartenir particuliérement à leur Nation. Après la cérémonie qui conſtitue les Hottentots dans la qualité d'homme, ils peuvent ſans ſcandale maltraiter & battre leurs meres. C'eſt un honneur pour eux de ne pas les menager; & loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles-mêmes cette inſolence. Si l'on entreprend de faire ſentir aux anciens l'abſurdité d'une ſi odieuſe pratique, ils croient réſoudre la difficulté en répondant que c'eſt l'uſage des Hottentots (72).

(72) Voyage de Kolben, p. 37. & ſuiv. & p. 324.

KOLBEN. 1713.

MOEURS DES HOTTENTOTS.

La coutume d'immoler leurs enfans & leurs vieillards doit paroître encore plus barbare ; mais elle n'eſt pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Aſie, ſans en excepter les Chinois & les Japonois. L'antiquité en offre auſſi des exemples dans les Nations les plus policées. Sur la premiere de ces deux Barbaries, les Hottentots n'alléguent que l'uſage pour leur juſtification ; mais s'il eſt queſtion de leurs vieillards, ils prétendent que c'eſt un acte d'humanité ; & qu'à cet âge il vaut bien mieux ſortir des miſeres de la vie par la main de ſes amis & de ſes parens, que de mourir de faim dans une hute, ou de devenir la proie des bêtes farouches.

Malpropreté des Hottentots.

Aux vices des Hottentots, on peut ajouter la mal-propreté dans leur habillement & leur nourriture ; mais il paroît à l'Auteur que c'eſt moins l'effet de leur goût que de leur pareſſe (73).

Excellence de leur caractere.

Au reſte, leurs vertus ſont la partie la plus diſtinguée de leur caractere ; ſur-tout la bienveillance, l'amitié & l'hoſpitalité. Les Hottentots ne reſpitent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occaſion. Un autre implore-t-il leur aſſiſtance ? ils courent pour l'accorder. Leur demande-t-on leur avis ? ils le donnent ſincérement. Voient-ils quelqu'un dans le beſoin ? ils ſe retranchent tout pour le ſecourir. Un plaiſir des plus ſenſibles pour les Hottentots eſt celui de donner (*).

A l'égard de l'hoſpitalité, ils étendent cette vertu juſqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on eſt sûr d'un accueil ouvert & careſſant dans tous les Villages où l'on ſe préſente. Enfin, la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la juſtice, & leur chaſteté, ſont des vertus que peu de Nations poſſedent au même degré. Une ſimplicité charmante accompagne toutes leurs actions. On en voit beaucoup qui refuſent d'embraſſer le Chriſtianiſme, par la ſeule raiſon qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injuſtice & la luxure (74).

Ce qui les empêche d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Hiſtoire d'un Chef Hottentot.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tous ces vices ſoient entiérement bannis de leur Nation. Kolben rapporte un exemple où la cruauté & l'injuſtice ſemblent éclater à l'envi. Un Chef des Hottentots avoit enlevé la femme d'un riche Gungeman, nommé *Klaſſ*. Ce malheureux mari paroiſſant inconſolable, le Chef prit la réſolution de ſe délivrer de ſes plaintes, en lui ôtant auſſi la vie. Il le fit accuſer auprès du Gouverneur Hollandois d'avoir détourné une partie de quelques marchandiſes qui lui avoient été confiées. Quoiqu'il eût exécuté depuis long-tems les commiſſions des Hollandois avec une fidélité qui lui avoit attiré de l'admiration, le Gouverneur, auſſi corrompu que la plûpart des autres, ferma l'oreille aux preuves de ſon innocence, confiſqua ſes biens & le bannit dans l'Iſle Roben. Le Capitaine Gerbrand Vandershelling, qui avoit reçu de Klaſſ des ſervices conſidérables après ſon naufrage, ne put voir ſans indignation l'injuſtice qu'on faiſoit à ſon Bienfaiteur. A ſon retour en Hollande, il porta ſes plaintes à la Compagnie, & diſpoſa ſi favorablement les Directeurs, qu'ils envoierent des ordres pour le rappel de Klaſſ & pour la reſtitution de ſes effets. Mais le Gouverneur & ſes Officiers, que l'Auteur traite de loups blancs, avoient dévoré, dit-il, la meilleure partie de ſon bien. Klaſſ ſe retira dans ſon Pays avec ce qu'il put

(73) Kolben, p. 141. & 333.
(*) *Ibid.* p. 39, 324 & 337.
(74) *Ibid.* p. 166. & 337.

KOLBEN. 1713.

obtenir. Il n'y fut pas long-tems ſans ſe retrouver expoſé aux perſécutions du Chef, qui allerent enfin juſqu'à le faire aſſaſſiner.

MOEURS DES HOTTENTOTS.

Langue des Hottentots.

Le langage des Hottentots eſt dur & peu articulé. Un ſeul mot ſignifie pluſieurs choſes : & leur prononciation eſt accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paroît qu'un begayement aux oreilles des Etrangers. Pour exprimer les eſpéces particulieres d'oiſeaux, ils joignent une épithéte au mot *Kourkour*, qui ſignifie dans leur langue, *Oiſeau* en général. Ainſi, pour déſigner un oiſeau de riviére, ils diſent *Kamma Kourkour*.

Ses difficultés.

Kolben juge qu'il eſt fort difficile, & peut-être impoſſible pour un étranger, d'apprendre jamais leur langue ; & par la même raiſon, quoiqu'ils apprennent facilement le François & le Hollandois, ils le prononcent ſi mal, qu'ils ne parviennent jamais à ſe faire bien entendre. On croit devoir joindre ici quelques mots Hottentots que *Juneker* a publiés dans la vie de Ludolf. Les Auteurs du Recueil avertiſſent qu'ils ont marqué les ſyllabes ou les voyelles néceſſaires pour faire connoître les vibrations. *Ten Rhim* a donné auſſi une liſte d'environ vingt mots de la même langue ; mais avec peu d'exactitude, comme on en pourra juger par ceux qui ſont ici entre deux crochets, & qu'on a tirés de lui.

Vocabulaire Hottentot.

KHANNA, mouton.
Dukatore, canard.
Kgou, oye.
Kamma, eau & liqueurs.
Bunqvaa ou *Ay*, arbre.
Quaʃha, âne.
Knomm, entendre.
Nouou, oreilles.
Koekan, oiſeau nommé *Narhan*.
Quaqua, faiſan.
Kirri, bâton.
Tkaka, baleine.
Nombba, la barbe.
Herri, bêtes en général.
Kaa, boire.
Knabou, fuſil de chaſſe.
Durié-ſa ou *Bubaa*, bœuf.
Quara-ho, taureau ſauvage.
Heka-kao, bœuf de charge.
Oua ou *Ounequa*, les bras.
Oun-vi, beurre.
Quien-kha, tomber.
Houreo, chien-marin.
Likhani, chien.
Bikgua, la tête.
Kouquequa, Capitaine.
T-Kamma, cerf.
Quao, le col.
Kouquil, pigeon.
Quan, le cœur.
Athúri, demain.
Kgoyes, daim.
Kou, dent.
Tikquoa, Dieu.
Gounia-Tikquoa, Dieu des Dieux.
Kham-ouna, le diable.
K'omma, maiſon.
Kakqua, [*Akqua*] cheval.
Koaa, chat.
Konkuri, fer.
Koo, fils.
Kummo, ruiſſeau.
Konkekerey, poule.
Tika, herbe.
To-qua, [*Ouka*] loup.
Koetſire, mot ſcandaleux.
Thoukou, nuit obſcure.
Tkoumo, riz.
Koamqua, la bouche.
Ghoudi, [*Goedi*] mouton.
Khou, paon.
Gona, garçon.
Gots, fille.
Tha-Avoklou, poudre à tirer.
Khoakamma, ſinge, babouin.
Kuanebou ou *Theuhouou*, étoile.

Kamkamma, la terre.
Mu, œil.
Quaouou, [*Kou*] tonnerre.
Tquaſſouou ou *Kqvuſſonc*, tigre.
Thouou ou *Haakhouou*, vache-marine.
Tkaa, vallée.
Khomma, le ventre.
Toya, le vent.

Nombres des Hottentots.

Q'kui, un.
K'kam, deux.
K'ouna, trois.
Hakka, quatre.
Kóo, cinq.
Nanni, ſix.
Honko, ſept.
Khiſſi, huit.
K'heſſi, neuf.
Ghiſſi, dix.

Leur maniere de compter.

Les Nombres des Hottentots ſe réduiſent à dix. Lorſqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, ils prononcent deux fois le mot dix, qui ſignifie cent quand il eſt ainſi redoublé. Ils continuent de même juſqu'à dix fois dix dix, c'eſt-à-dire mille ; & recommencent en prononçant trois fois le même mot, c'eſt-à-dire, dix dix dix ; enſuite quatre fois, cinq fois, &c.

§. II.

Habits, Alimens, Maiſons, Meubles des Hottentots.

Habits des hommes.

L'Habillement des Hottentots eſt extrêmement ſingulier. Les hommes ſe couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, ſuivant la ſaiſon. Ces mantes, qu'ils appellent *Kroſſes*, ſont compoſées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats ſauvages. Celles du Peuple ne ſont que de peaux de mouton, dont le côté laineux ſe tourne en dehors pendant l'été. Elles leur ſervent de matelat pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur ſépulture. Ces kroſſes ſont de différentes formes. Quelques-uns les portent juſqu'aux genoux. Celles de la Nation des Attaquas deſcendent juſqu'aux talons. Mais les Hottentots du Cap ne les laiſſent pas tomber au-delà des hanches.

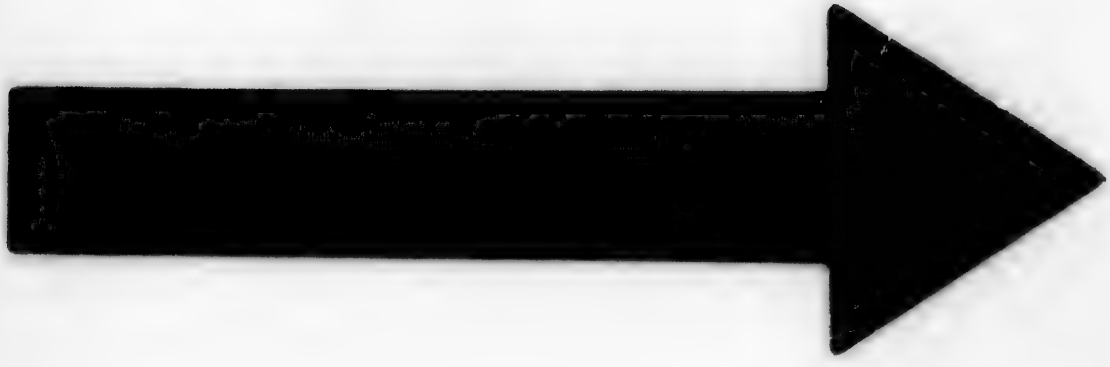
Comment ils ſe parent la tête.

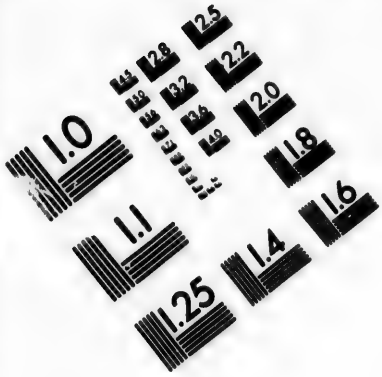
Pendant les chaleurs tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins ſans autre couverture que leur enduit de ſuif & de graiſſe. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, ſans prendre jamais ſoin de la nettoier ; ce qui forme une croute ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce maſtic leur rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calote de peau de chat ſauvage, ou de mouton, ſoutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient ſe lier avec l'autre ſous le menton. Ils ſe ſervent auſſi de ces calotes dans les tems de pluies.

Sac qu'ils portent au col.

Les Hottentots ont toujours le viſage & le cou nuds. Ils ſuſpendent à leur cou un petit ſac qui contient leur couteau, s'ils ſont aſſez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *Dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préſervatif contre les ſortiléges. Ces petits ſacs, ou ces bourſes, ſont compoſés ſouvent des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Ils portent généralement au bras gauche trois anneaux d'ivoire, qui ſont





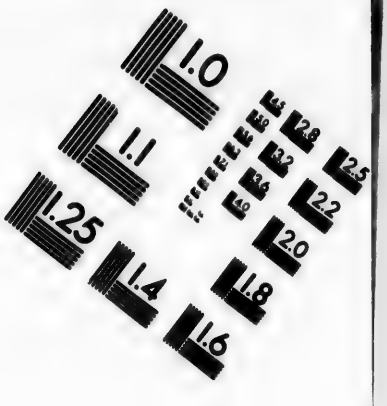
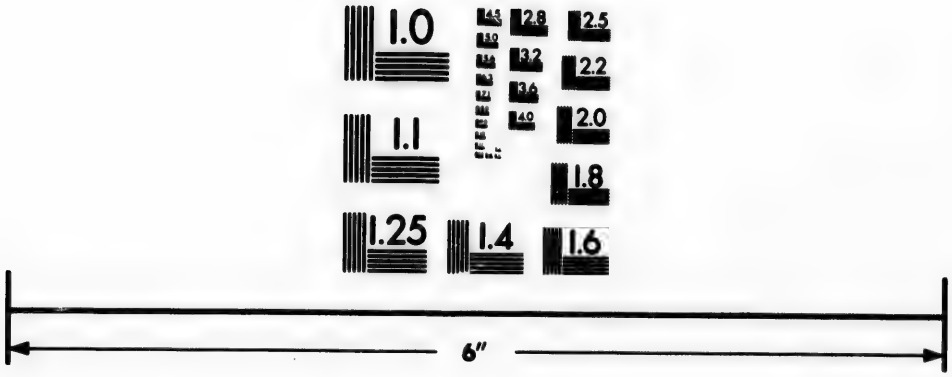
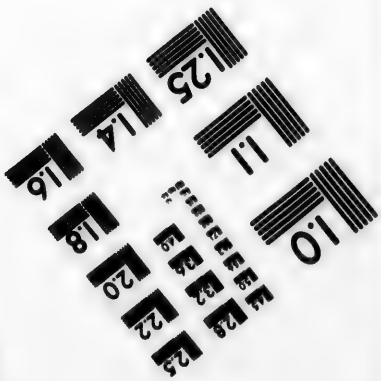


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

KOLBEN. 1713. HABITS DES HOTTENTOTS

tournés avec beaucoup d'art & de juſteſſe. Ces anneaux ſont une ſorte d'arme défenſive, & ſervent d'ailleurs à ſoutenir le ſac dans lequel ils portent leurs proviſions de voyage.

Comme leurs krolles ſont le plus ſouvent ouvertes, on leur voit l'eſtomac & le ventre nuds juſqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil eſt extérieur (75). Ils ont les jambes nues, excepté lorſqu'ils gardent leurs beſtiaux, car ils les couvrent alors d'une eſpéce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une riviére à paſſer, ils portent des eſpéces de ſandales, de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une ſeule piéce, & lies avec des courroies.

Kirris & Rakkum.

Dans leurs voyages, les Hottentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *Kirris* & *Rakkum*. La longueur du Kirri eſt d'environ trois pieds, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Il eſt ſans pointe par les deux bouts: c'eſt leur arme défenſive. Mais le Rakkum eſt pointu d'un côté, & peut paſſer pour une ſorte de dard, qu'ils lancent avec une adreſſe admirable. Jamais ils ne manquent leur but. C'eſt l'arme qu'ils emploient à la chaſſe. Dans la main gauche ils ont ordinairement un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une queue de chat ſauvage, ou de renard, ou quelqu'autre queue velue, qui leur ſert de mouchoir. Lorſqu'ils la trouvent ſale, ils ont ſoin de la laver dans la premiere eau qui ſe préſente, & la tordant au ſoleil, ils la font ſécher en un inſtant.

Uſage de ces armes.

Habits des femmes.

La différence de l'habillement pour les femmes conſiſte dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élevent ſpiralement en pointe ſur le haut de la tête, au lieu que ceux des hommes ſont contigus à la peau, comme une véritable calote. Les femmes portent auſſi deux krolles, ou deux mantes, qui ne ſont jamais fermées par-devant; de ſorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un ſac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maiſons, ni dehors, & qui leur ſert à renfermer leurs alimens, leur dakka, leur tabac & leur pipe. Elles ſe couvrent les parties naturelles d'une eſpéce de tablier, nomme *Kutkros*, qui eſt toujours de peau de mouton, ſans laine, & beaucoup plus grand que le Kutkros des hommes, mais lié de la même maniere. Elles en ont un plus petit, qui leur couvre le derriere. Quantité d'Ecrivains ont aſſuré hardiment que les femmes des Hottentots portent, autour des jambes, des boyaux de mouton & d'autres animaux. C'eſt une erreur, fondée apparemment ſur un uſage des jeunes filles, qui depuis l'enfance juſqu'à l'âge de douze ans portent des joncs treſſés autour de leurs jambes. Lorſqu'elles ont paſſé cet âge, elles changent la matiére de ces cercles. Au lieu de joncs, elles portent des courroies de peau de mouton ou de veau, de l'épaiſſeur du petit doigt; mais elles en ôtent le poil & tournent en dedans le côté par lequel il tenoit à la peau. On voit à la jambe de quelques femmes plus de cent de ces cercles, ſi proprement rangés, qu'on les croiroit d'une ſeule piéce. La longueur du tems leur donne la dureté du bois. Ils ſont ſoutenus, à la cheville du pied, par un autre grand cercle de cuir ou de jonc; & des uns comme de l'autre, les Dames Hottentotes ſe font, tout-à-la-fois, une marque de diſtinction, & une défenſe pour la peau de leurs jambes dans leurs exercices champêtres.

Il eſt faux qu'elles portent aux jambes des boyaux de bêtes.

(75) Voyez le Voyage de Loubere à Siam, Vol. II. p. 184.

KOLBEN. 1613.

HABITS DES HOTTENTOTS.

Ornemens & parures.

Les Hottentots ſont paſſionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites placques du même métal, qui n'ont pas ceſſé juſqu'à préſent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir eſt ſi précieux dans leur Nation, que les diamans ne ſont pas plus eſtimés en Europe. Les pendans d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre ſont des diſtinctions qui n'appartiennent qu'aux perſonnes du premier rang; mais leur méthode eſt de les porter ſuſpendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs beſtiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette eſpéce. Quelques-uns portent aux cheveux les veſſies enflées des beſtiaux qu'ils tuent pour leur nourriture. Les petits Namaquas ont ſur le front une petite placque de fer poli, en forme de croiſſant. Comme il ne manquoit que de la poudre à toutes ces galanteries, ils ont trouvé l'art de faire ſécher & pulvériſer une herbe, nommée *Spiræa*, qui leur fournit une poudre de couleur d'or, dont ils ſe parfument la tête & le viſage. Les femmes joignent un autre charme, pour ne pas dire un autre épouvantail, à leur difformité naturelle; c'eſt de ſe peindre le viſage de diverſes petites taches, avec de la chaux rouge ou du cinabre, qui ſe trouve dans le Pays (76).

Poudre pour la tête.

Graiſſe dont les Hottentots ſe frottent le corps.

On ſe gardera bien d'oublier le principal article de la parure des Hottentots, celui dont les hommes, les femmes & les enfans ſont également idolâtres. C'eſt l'uſage de ſe graiſſer le corps avec du beurre ou de la graiſſe de mouton, mêlé avec la ſuie de leurs chaudrons. Ils renouvellent autant de fois cette onction qu'elle ſe ſéche au ſoleil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graiſſe nouvelle, on ſent de fort loin un Hottentot à ſon approche. Mais les perſonnes riches ſont plus délicates & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui ſoit exceptée; & ceux qui ſont aſſez riches pour ne pas manquer de graiſſe, en frottent juſqu'à leurs kroſſes ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graiſſe ſont la principale diſtinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graiſſe de poiſſon en horreur; & non-ſeulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en ſouffrir ſur leur corps.

Raiſons de cet uſage.

Les Voyageurs ont apporté différentes raiſons de cet uſage. Quelques-uns, comme Tachard, l'attribuent à la vanité des Hottentots. *Boving* s'imagine qu'ils ne cherchent qu'à donner de la ſoupleſſe à leurs membres. Mais Kolben eſt perſuadé que leur unique but a toujours été de ſe défendre contre les ardeurs exceſſives du ſoleil, qui ſans ce ſecours auroit bien-tôt épuiſé leurs forces dans un climat ſi chaud. La répétition fréquente de leur onction ſemble confirmer l'opinion de Kolben (77).

Alimens des Hottentots.

Les Hottentots ſe nourriſſent de la chair & des entrailles de leurs beſtiaux, & de quelques animaux ſauvages, avec des racines & des fruits de différentes eſpéces. Cependant, ſi l'on excepte leurs fêtes publiques, qu'ils nomment *Anderſmakens*, ils ne tuent guéres leurs beſtiaux que dans le cas d'une preſſante néceſſité. Mais ils ne font pas difficulté de manger ceux qui meurent naturellement, ou de quelque maladie, & cette nourriture leur paroît fort ſaine. Les hommes, qui ne ſe contentent point des fruits, des racines

(76) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 190. & ſuivantes.

(77) *Ibid.* p. 49. & 187.

KOLBEN. 1713. ALIMENS DES HOTTENTOTS

& du lait que les femmes leur préparent, ont pour reſſource la chaſſe ou la pêche. Ils chaſſent toujours en trouppes nombreuſes. Les entrailles des animaux ſauvages ou de leurs beſtiaux ſont pour eux un mêt fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le ſang des mêmes animaux, en y mêlant du lait; & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avallent à demi crûs; ou plûtôt ils les dévorent avec une avidité furieuſe & ſans aucune ſorte de décence. Les femmes ſont chargées de la cuiſine, excepté dans le tems de leurs infirmités périodiques, pendant lequel tems l'uſage des hommes eſt de vivre chez leurs voiſins ou de préparer eux-mêmes leurs alimens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe; mais au lieu de broche, pour les rotir, ils emploient deux pierres plates, entre leſquelles ils placent la viande. Les heures de leurs repas ne ſont jamais réglées. Ils ſuivent leur caprice ou leur appetit, ſans aucune diſtinction de la nuit ou du jour. Dans le beau tems, ils mangent en plein air. Pendant le vent ou la pluie, ils ſe tiennent renfermés dans leurs hutes. D'anciennes traditions les obligent à s'abſtenir de certains mêts, tels que la chair de porc & celle du poiſſon ſans écailles, qui ſont également défendus aux deux ſexes. Les liévres & les lapins ſont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur ſang des animaux & la chair de taupe ſont permis aux hommes & défendus aux femmes.

Dans quel tems les femmes ne paroiſſent point à la cuiſine.

Alimens défendus.

La mal-propreté des Hottentots les expoſe à toutes ſortes de vermine, ſurtout aux poux, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire. Mais s'ils en ſont mangés, ils les mangent auſſi; & lorſqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mêt ſi déteſtable, ils alléguent la Loi du Talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paroiſſent point embarraſſés lorſqu'on les ſurprend à la chaſſe des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Horrible ſaleté des Hottentots.

Les Européens du Cap ſe ſervent, aux champs, d'une eſpéce de ſouliers de cuir crû, dont le poil eſt tourné en dehors. Auſſi-tôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramaſſer. Ils les conſervent dans leurs hutes pour les jours de pluie; & ſi leurs proviſions viennent alors à manquer, ils ſe contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau & de les rotir au feu pour les manger.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de ſel entr'eux, & qu'ils n'ayent l'uſage d'aucune ſorte d'épices pour aſſaiſonner leurs mêts, ils aiment beaucoup les aſſaiſonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut-goût, quoiqu'ils ayent peine enſuite à ſe déſaltérer. L'Auteur obſerve que ceux qui s'accoutument à nos alimens ne vivent pas ſi longtems & ne jouiſſent pas d'une ſi bonne ſanté que leurs Compatriotes (78).

Ils aiment les aſſaiſonnemens de haut goût.

Les hommes & les femmes mangent ſéparément. Leur nourriture la plus ordinaire eſt du lait & de l'eau, mêlés ou à part; mais les hommes ne touchent point au lait des brebis. Ils aiment avec paſſion le vin, l'eau-de-vie, & ſur-tout l'arrack, parce qu'étant à meilleur marché dans les Colonies, ils peuvent s'en procurer plus facilement. Ils ont peu de délicateſſe dans leur choix. Le vin le plus aigre ne leur plaît pas moins que s'il étoit excellent. Ce-

(78) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 47, 202. & ſuiv.

pendant

Village et Hutes des Hottentots.

T. V. N.° XXVI.

pendant ils ont des goûts favoris, comme tous les autres Peuples. Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Un Hottentot, dit Kolben, aimeroit mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages lorsqu'ils se louent au service d'un Blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre Plante, nommée *Dakka*, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble, & ce mélange se nomme *Buspesch*. La racine de *Kanna*, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets (79).

KOLBEN. 1713. LOGEMENS DES HOTTENTOTS. Leur passion pour le tabac.

Ils demeurent, comme les Tartares, dans des Villages mobiles, qu'ils appellent *Kraals*. Ces Habitations ne contiennent jamais moins de vingt hutes, bâties fort près l'une de l'autre; & le Kraal qui n'a pas plus de cent Habitans, passe pour un lieu peu considerable. On trouve, dans la plûpart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque Kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les hutes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque riviere, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos rateaux ou de nos pelles, mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de glayeul; mais si serré, que la pluie n'y peut pénetrer. La forme de ces hutes est ovale. Dans leur plus long diametre elles ont environ quatorze pieds. Sur le plus court, qui n'en a guéres que dix, on fixe, en forme d'arc, une gaule, qui est enfoncée dans la terre par les deux bouts & dont le haut fait le sommet de l'édifice. Trois de ces arcs paralelles en forment l'entrée. La partie posterieure en a cinq. Ils sont couverts, non de paille, comme le prétend *Vogel*; mais de nattes, dont les bords se touchent de si près, qu'ils laissent aussi peu de passage au vent qu'à la pluie. Les Hottentots de l'ordre le plus riche y joignent une seconde envelope de peau. L'entrée de ces fours n'a qu'environ trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les Habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Une peau de bête, attachée en dedans au-dessus de la porte, s'ouvre & se ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. S'il est de longue durée, on ouvre une porte à l'autre bout de la hute. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes hutes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âge. Le centre de la hute est occupé par un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent de place aux Habitans pour s'asseoir & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses ou leurs mantes étendus sous eux. Les krosses de réserve, les arcs & les fléches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vaisseaux de terre pour le

Leurs Kraals ou leurs Villages.

Forme de leurs hutes.

Comment ils s'y tiennent.

Leurs cheminées.

Meubles des hutes.

(79) Voyage de Kolben, Vol. I. page 210. & suivantes.

KOLBEN. 1713. LOGEMENS DES HOTTENTOTS.

beurre & le lait, compoſent tout le reſte de l'ameublement. La fumée ne pouvant ſortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui ſoit capable de demeurer dans ces hutes lorſque le feu eſt allumé. En conſiderant leurs dimenſions, on eſt ſurpris que des matériaux ſi combuſtibles puiſſent échaper aux flammes. Chaque hute eſt gardée par un chien, qui veille à la ſûreté de la famille & des beſtiaux (80). Tachard ſe trompe, lorſqu'il aſſure que les Hottentots habitent quelquefois dans des caves.

Changemens de domicile.

Auſſi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorſqu'ils perdent un de leurs Habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitation. En quittant un canton & s'établiſſant dans un autre, leur uſage eſt de tuer une brebis & de célebrer une fête, qu'ils appellennt *Anderſmaken*. Mais dans le ſecond de ces deux cas, les femmes préſident à la cérémonie & les hommes en ſont exclus (81).

§. III.

Réjouiſſances publiques, Amuſemens & Muſique.

Occaſions des fêtes privées ou publiques.

IL n'arrive aucun changement dans la demeure ou la condition des Hottentots, aucun évenement ſignalé dans leur vie, qui ne ſoit célebré par des offrandes & des fêtes. Ces occaſions ſont, ou privées, telles que l'uſage d'ôter un teſticule aux jeunes garçons & de les admettre au rang des hommes; ou publiques, telles que les ſuccès militaires, la deſtruction des bêtes féroces qui font la guerre à leurs troupeaux, la guériſon de quelqu'un de leurs chefs après une dangereuſe maladie, le tranſport de leurs domiciles, & d'autres accidens de la même nature. Pour exprimer ces ſolemnités, ils ont emprunté de la langue Hollandoiſe le terme d'*Anderſmaken*, qui ſignifie, *changer pour le mieux*. Ils élevent au centre de leurs Villages une Salle de branches d'arbres, aſſez grande pour contenir tous les hommes. Les matériaux en doivent être neufs. Les femmes prennent ſoin de les orner de fleurs & de verdure. Enſuite on tue le plus grand bœuf de l'habitation, dont on fait rôtir une partie & bouillir l'autre. Cette viande eſt ſervie aux hommes dans leur ſalle. Le partage des femmes eſt le bouillon. La nuit ſuivante ſe paſſe en concerts de muſique & en danſes, pour leſquelles la paſſion eſt égale dans les deux ſexes (82). Leur principal Inſtrument de muſique eſt le *Gongom*, qui eſt commun à toutes les Nations des Négres ſur cette Côte de l'Afrique. On en diſtingue deux ſortes; le grand & le petit. C'eſt un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyaux ou de nerf de mouton, qu'on a fait aſſez ſécher au ſoleil pour la rendre propre à cet uſage. A l'extrémité de l'arc, on attache d'un côté le tuyau d'une plume fendue, en faiſant paſſer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorſqu'il manie l'Inſtrument; & les différens tons du gongom viennent des différentes modulations de ſon ſouffle.

Cérémonies des fêtes.

Gongom, Inſtrument muſical.

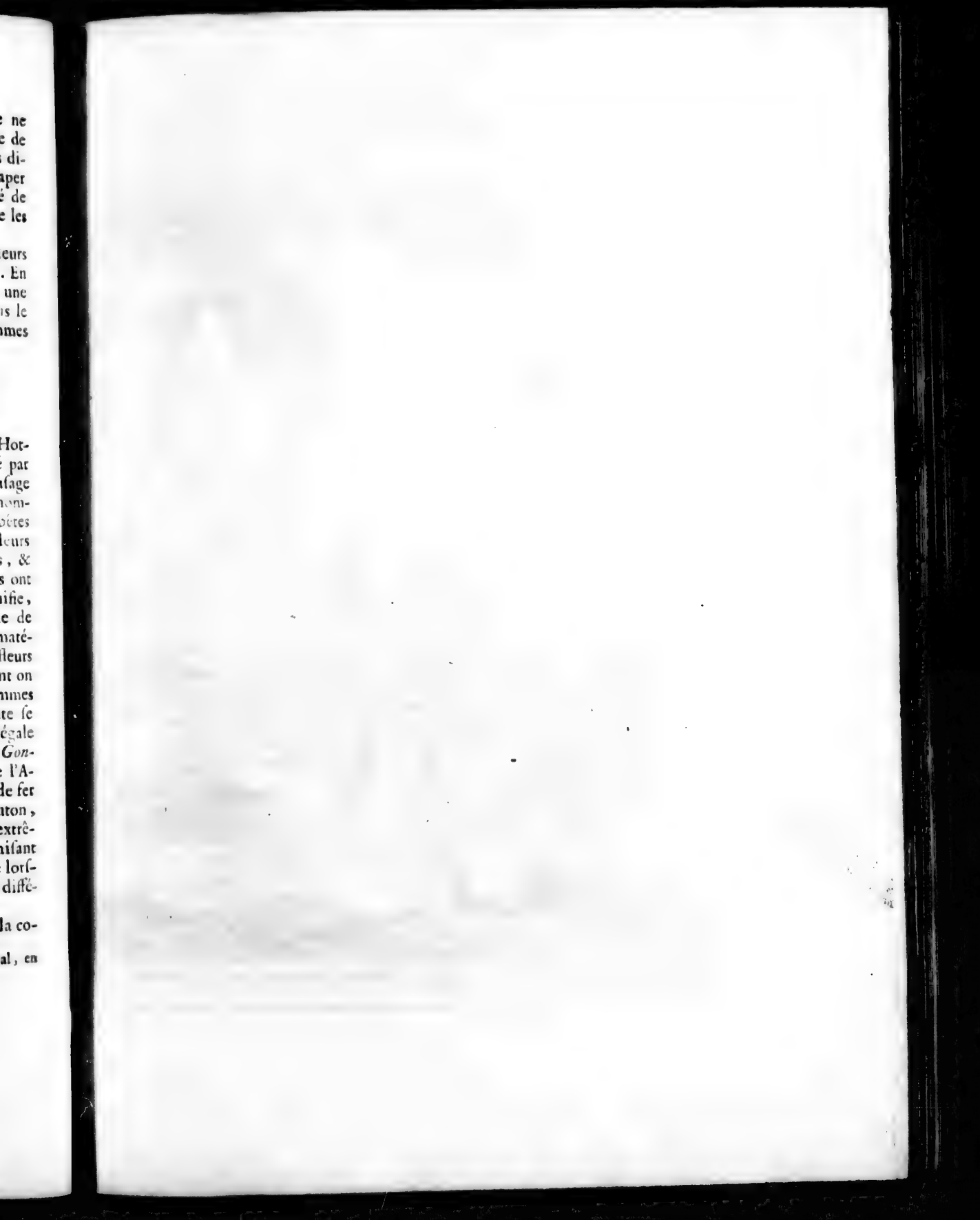
Grand Gongom.

C'eſt le petit gongom qu'on a décrit. Le grand n'en differe que par la co-

(80) Quelques Ecrivains prétendent que leurs chiens ne ſont que dormir parmi eux auprès du feu. Mais il eſt certain qu'on les met dehors pendant la nuit pour garder les troupeaux, qui ſont en partie hors du Kraal, en partie dedans.

(81) Kolben, *ibid.* p. 217.

(82) *Ibid.* p. 129.



Danſe et Muſique des Hottentots.

T. V. N.° XV

que d'une noix de coco dont on a coupé la partie ſuperieure, & qu'on fait paſſer dans la corde par deux trous avant que l'arc ſoit tendu. En touchant l'Inſtrument, le joueur pouſſe cette coque plus ou moins loin de la plume, ſuivant la variété qu'il veut donner à ſes ſons.

KOLBEN. 1713. FESTES DES HOTTENTOTS.

Un autre Inſtrument des Hottentots, mais qui appartient proprement aux femmes, eſt un pot de terre, couvert d'une peau de mouton bien paſſée, & liée comme nos tambours avec des nerfs. Mais cet Inſtrument n'eſt pas capable de beaucoup de variété dans les ſons.

Inſtrument des femmes.

La muſique vocale des Hottentots conſiſte dans le monoſyllabe *Ho*, & dans deux ou trois chanſons barbares. Celle qui eſt particuliere aux cérémonies religieuſes conſiſte dans un petit cercle de notes. Mais en général, toute leur muſique eſt fort déſagréable aux oreilles d'un Européen (83).

Muſique vocale.

Leur maniere de danſer n'eſt pas de meilleur goût. Les hommes s'accroupiſſent en cercle, & laiſſent entr'eux quelque diſtance pour le paſſage des femmes. Auſſi-tôt que les gongoms commencent à ſe faire entendre, les femmes battent des doigts ſur leurs tambours. Toute l'aſſemblée chante *ho*, *ho*, *ho*, & frape des mains. Alors il ſe préſente pluſieurs couples pour danſer. Mais on n'en laiſſe entrer que deux à la fois dans le cercle. Leur ſituation eſt face à face. En commençant, ils ſont éloignés entr'eux d'environ dix pas, & cinq ou ſix minutes ſe paſſent avant qu'ils ſe rencontrent. Quelquefois ils danſent dos à dos; mais jamais ils ne ſe prennent par les mains. Chaque danſe ne dure guéres moins d'une heure. Leur agilité eſt ſurprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes ſe tiennent debout, les yeux baiſſés, & chantent *ho*, *ho*, *ho*, en battant des mains. Lorſqu'elles ont beſoin d'hommes pour la danſe, elles levent la tête & ſecouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font, en frappant du pied, reſſemble à celui d'un cheval qui te ſecoue ſous le harnois. Les danſeurs fatiguent ordinairement les muſiciens, car il faut que chacun danſe à ſon tour (84).

Danſe des Hottentots.

La chaſſe eſt un autre amuſement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adreſſe ſurprenante, ſoit dans le maniement de leurs armes, ſoit dans la vîteſſe & la légereté de leur courſe. L'Auteur s'étonne qu'ils ne faſſent pas plus ſouvent un mauvais uſage de leur agilité; quoiqu'il leur arrive quelquefois, dit-il, d'en abuſer. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandois, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorſqu'ils furent tous deux à quelque diſtance de la troupe, le Hottentot demanda au Blanc s'il ſçavoit courir. Courir? répondit le Hollandois: Oui, fort bien. Eſſayons, reprit l'Afriquain; & ſe mettant à courir avec le tabac, il diſparut preſqu'auſſi-tôt. Le Matelot Hollandois, confondu de cette merveilleuſe vîteſſe, ne penſa point à le pourſuivre, & ne revit jamais ni ſon tabac ni ſon porteur.

Leur chaſſe, & leur extrême agilité.

On auroit peine à s'imaginer quelle eſt l'adreſſe de ces barbares à tirer leurs fléches, ou à lancer leurs zagaies & leurs *Rakkums*. Ils ont la vûe ſi prompte & la main ſi certaine, que les Européens n'en approchent point. En pour-

Leur adreſſe merveilleuſe à tirer leurs fléches, &c.

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 273. & ſuiv. L'Auteur dit que ce Gomgom eſt en uſage ſur toute la Côte d'Afrique, quoiqu'on n'ait vû juſqu'ici rien de ſemblable parmi les autres Négres.

(84) *Ibid.* p. 181. & ſuiv.

KOLBEN. 1715. FESTES ET AMUSEMENS DES HOTTENTOTS

suivant un daim, une chévre sauvage ou un liévre, s'ils peuvent s'avancer à la portée de leur rakkum, ils ne manquent presque jamais leur coup. A cent pas ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sou; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir l'admiration des Européens, & sont toujours prêts à recommencer la même expérience. Kolben assure qu'ils n'excellent pas moins à tirer de l'arc ou à lancer la zagaie.

Chasse particulière.

Un Hottentot qui va seul à la chasse, ou qui ne prend avec lui que deux ou trois compagnons, se borne ordinairement à quelques piéces de gibier pour la subsistance de sa famille; & dans ces occasions il n'emploie point d'autres armes que le rakkum. Mais les grandes chasses sont celles où tous les Habitans d'un Village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinoceros, un élan ou un âne sauvage, ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagaies. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derriere tandis qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures avant qu'il ait pû distinguer ceux qui le blessent. Ils réussissent de même à tuer les lions & les tigres, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement & le coup de sa griffe paroît si sûr, qu'on tremble pour le chasseur & qu'on s'attend à le voir aussi-tôt en piéces; mais on est surpris de se trouver trompé. Dans un clin-d'œil il échape au danger, & l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant il est couvert de blessures par derriere. Il se tourne, il se précipite sur un autre ennemi; mais toujours en vain. Il rugit, il écume, il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs est égale à se garantir de ses griffes & à s'entr'aider par de nouveaux coups, avec autant de vîtesse que de résolution. C'est un spectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre Pays, & qu'on ne sçauroit voir sans admiration. Si l'animal ne perd pas bien-tôt la vie, il prend enfin la fuite, en s'appercevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laissent la liberté de se retirer; mais ils le suivent à quelque distance, parce que leurs fléches étant empoisonnées, ils sont sûrs de le voir tomber devant eux & d'emporter sa peau pour fruit de leur victoire.

Chasse publique & sa singularité.

Maniere dont ils prennent les éléphans & d'autres bêtes féroces.

Ils ont une autre méthode pour attaquer les éléphans, mais moins pénible & moins dangereuse. Comme ces animaux s'approchent des rivieres en troupe, & qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur & d'environ quatre pieds de diamettre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbres, de feuillage, d'herbe & de terre, avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. L'éléphant, qui s'avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse; c'est-à-dire, que le trou n'étant point assez grand pour le contenir tout entier, il n'y entre que ses pieds de devant: mais dans cette chûte il ne manque point

de rencontrer le pieu, qui lui perce la poitrine ou le col, & qui l'arrête assez pour donner le tems aux chasseurs de l'achever à coups de zagaies. Ils le portent alors en triomphe dans leur Village, & leur victoire est célebrée par une grande fête (85). Le rhinoceros & l'élan se prennent souvent dans le même piége.

KOLBEN. 1713. AMUSEMENS DES HOTTENTOTS.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable, composé de ceux qui ont tué, dans un combat particulier, un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinoceros ou un élan. L'installation du Héros se fait avec beaucoup de cérémonies. Après son exploit, il se retire dans sa hute. Les Habitans du Village lui députent bien-tôt un Vieillard, pour l'inviter à se rendre au centre du Kraal, où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par son guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hute qu'on a préparée pour lui, & tous les Habitans se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux Député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le Député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le Champion n'a pas manqué de se faire d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette aspersion. Il s'en frotte soigneusement le visage & tout le corps. Kolben a crû devoir donner à cette institution le nom d'Ordre de l'urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le Député allume sa pipe & la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac, ou le dakka, soit réduit en cendres. Ensuite prenant les cendres, il en parseme le nouveau Chevalier, qui reçoit en même-tems les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au Kraal & sur le service qu'il a rendu à sa patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le troisiéme jour, au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme & se réjouit avec ses amis & ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure, comme une marque insigne d'honneur. Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête (86).

Ordre institué parmi les Hottentots.

Ridicule cérémonie.

Marque de l'Ordre.

Ils entendent beaucoup mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon & au dard, dans les anses comme dans les rivieres. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson en le (87) grattant; mais leurs traditions ne leur permettant pas de manger du poisson sans écaille, ils le vendent aux Européens. Ils sont d'une adresse incomparable à la nâge. Leur maniere de nâger a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nâgent le col droit & les mains étendues hors de l'eau; de sorte qu'ils paroissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liége. Leurs pêcheurs envelopent dans leurs krosses ou dans des

Adresse des Hottentots à la pêche & sur-tout à la nâge.

(85) Kolben, *ibid.* p. 242. & suiv.
(86) *Ibidem.*
(87) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 252. & suivantes.

KOLBEN. 1713.

sacs de cuir, le poisson qu'ils ont pris, & nâgent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

La chasse & la pêche sont libres dans le Pays des Hottentots pour tous les Habitans (88).

§. IV.

MARIAGES DES HOTTENTOTS.

Mariages & Œconomie domestique des Hottentots.

Propositions de mariage.

LEs ouvertures & les propositions de mariage sont ici l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme, qui s'adresse au pere ou au plus proche parent de la femme. Lorsqu'un jeune-homme est âgé d'environ dix-huit ans, il se rend avec son pere dans la famille où il se propose d'entrer, & son unique soin est de préparer du tabac ou du dakka, qu'il présente à la compagnie. Tous les assistans se mettent à fumer, sans qu'il soit question du sujet qui les assemble, jusqu'à ce qu'ils ayent la tête étourdie de fumée. Alors le pere commence à s'expliquer. Il demande au pere de la fille s'il veut se défaire d'elle en faveur de son fils. L'autre sort aussi-tôt de la chambre pour aller consulter sa femme, & revient promptement avec une réponse favorable. Il est rare du moins que cette demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déja liée par quelqu'autre engagement. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui; c'est de passer avec lui une nuit entiere, qui est employée, suivant l'Auteur, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve; mais si le jeune-homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser.

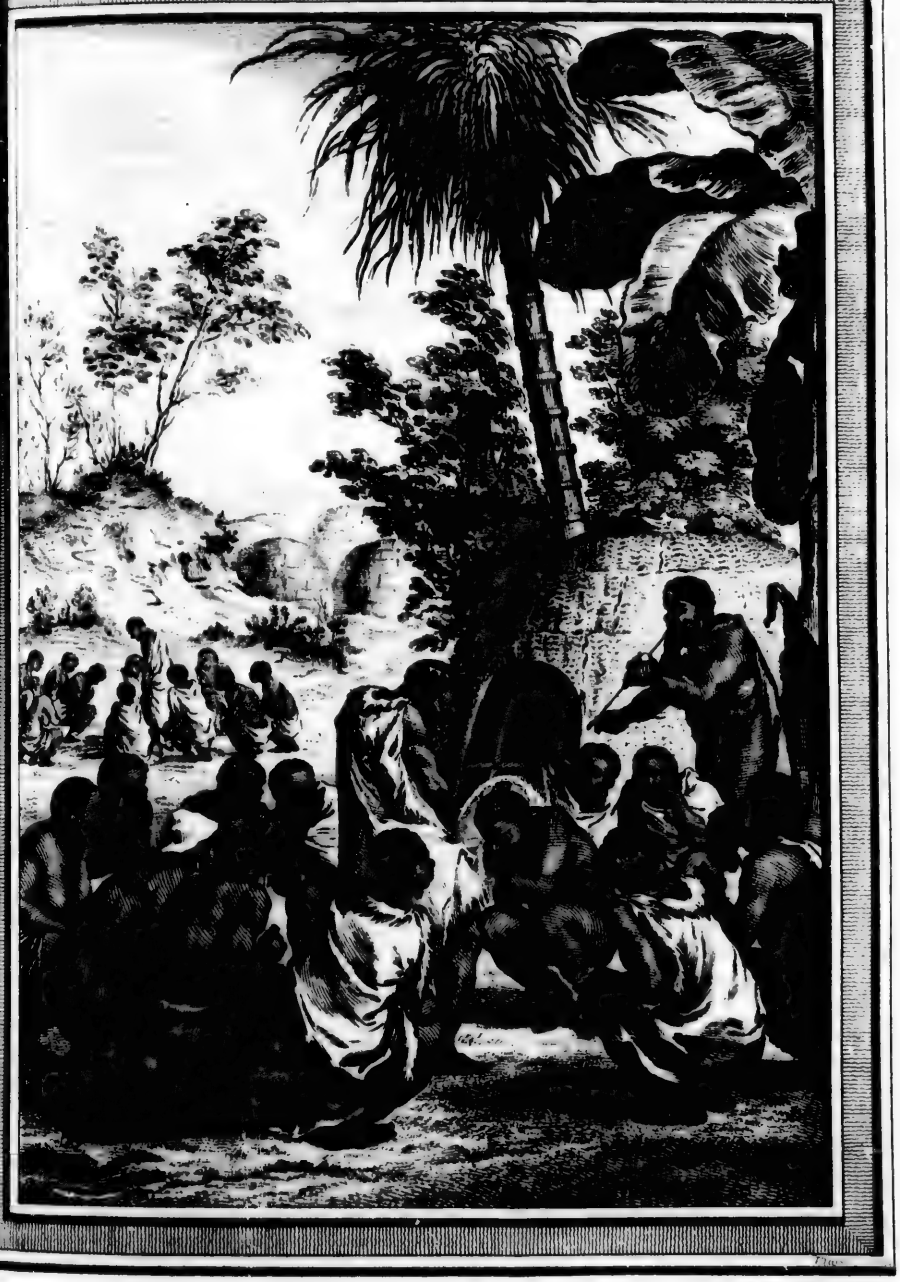
Usage extrêmement bizarre.

Cérémonie du mariage.

Après cette formalité, le jeune mari, accompagné de tous ses parens & de tous ses amis de l'un & de l'autre sexe, & précedé d'un ou de plusieurs bœufs, suivant le degré de ses richesses, retourne au Kraal de sa femme, quelqu'éloigné qu'il puisse être du sien. Il y est reçu avec de grands témoignages de joie. Le bœuf est tué. Chacun se frotte largement de sa graisse & se poudre de *Bukku*. Les femmes se peignent le front, les joües & le menton avec de la craie rouge. Ensuite le mariage s'acheve avec des cérémonies fort bizarres. Les hommes de l'assemblée commencent par s'accroupir en cercle. Le mari se place au centre, dans la même posture. A quelque distance, les femmes s'arrangent de même autour de la Mariée. Ensuite le Prêtre, ou le Maître des cérémonies du Village des Oiseaux, entre dans le cercle des hommes & pisse un peu sur le Marié, qui emploie ses grandes ongles à faire des sillons sur sa graisse, pour ne rien perdre de cette sale liqueur. Le Prêtre fait la même faveur à la Mariée, & retourne de l'un à l'autre jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour cet office. Il prononce en même-tems diverses bénédictions: » Puissiez-vous » vivre heureusement dans votre mariage! Puissiez-vous obtenir un fils avant » la fin de l'année! Puisse-t-il devenir bon chasseur ou bon guerrier! Tous les assistans se joignent ensuite pour travailler aux préparatifs de la fête. On coupe le bœuf en piéces, on en fait cuire une partie à l'eau & rôtir l'autre. Kolben explique ici plus clairement leur maniere de rôtir. Ils font un grand feu

(88) *Ibidem.*

MARIAGE HOTTENTOT. tiré de Kolben.



T. V. N.° XXX.

sur une pierre, & la nettoient proprement lorsqu'elle est échauffée. Ils y mettent leur viande & placent dessus une autre pierre, autour & sur laquelle ils renouvellent le feu, qui acheve bien-tôt l'opération.

KOLBEN. 1713. MARIAGES DES HOTTENTOTS. Festin nuptial.

Les hommes & les femmes ayant formé deux cercles différens pour le festin, c'est avec les femmes que le Marié se place alors; mais il ne touche point à leurs alimens, & les siens lui sont servis à part. Tous les mêts paroissent dans des pots luisans de graisse. Quelques-uns des convives ont des couteaux, les autres déchirent la viande avec leurs doigts; & tous mangent avec une rapacité surprenante. Le bout de leurs krosses leur sert d'assiettes. Leurs cuillières sont diverses coquilles de mer, sans aucune sorte de manche. Ils boivent du lait ou de l'eau; car il ne paroît presque jamais de liqueurs fortes dans ces réjouissances publiques. Après le festin, ils fument du tabac ou du dakka. Chaque cercle n'a qu'une seule pipe. Celui qui est chargé de la remplir, la donne à son voisin après s'en être servi. Elle fait ainsi successivement le tour du cercle. Quelques-uns avallent la fumée, & les discours s'échauffent à mesure que les vapeurs leur montent au cerveau. Toute la nuit se passe dans le même exercice, & le matin vient séparer l'assemblée. On recommence la fête pendant deux ou trois jours; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les provisions soient épuisées. Malgré la passion que les Hottentots ont pour la musique & la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie; mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins, au premier & au second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle bastonade, sans aucun égard pour le rang & les richesses. Un pere, en mariant son fils, lui donne une couple de vaches & le même nombre de brebis. Les filles se marient ordinairement sans dot; ou si leur famille leur fait présent d'une vache ou d'une couple de brebis, le mari est obligé de les restituer lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfans. Les Hottentots, dit l'Auteur, ne cherchent dans leurs femmes que l'esprit, la beauté & les agrémens. Ainsi la fille d'un pauvre Habitant se trouve souvent mariée au Chef de son Kraal ou de la Nation (89).

Il se fait sans liqueurs fortes,

Sans musique & sans danse.

Portion des hommes & dot des filles.

L'adultere est toujours puni de mort; mais le divorce est permis, lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Alors il a la liberté de choisir une autre femme; mais celle qu'il a répudiée n'obtient pas toujours la même grace pendant la vie du mari qui la quitte. D'ailleurs, une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigs suivans chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. Kolben reproche à Vogel d'avoir assuré faussement que toutes les jeunes mariées se coupent le petit doigt à la premiere jointure & la présentent à leur mari. Vogel ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a prétendu que le marié lie un boyau de bœuf ou de mouton autour du col de sa femme. Et Boving s'est imaginé encore plus ridiculement, que ces mutilations des femmes viennent d'une morsure que les meres leur font au doigt dans l'enfance. Le long séjour que Kolben avoit fait au Cap, le met en droit

Etrange loi pour les veuves qui se remarient.

(89) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 150. & suiv. & p. 118, 127 & 309.

KOLBEN. 1713.

d'assurer que cette opération ne regarde que les veuves, lorsqu'elles se remarient (90).

NAISSANCE DES HOTTENTOTS.

Chaque Kraal est fourni d'une sage-femme, que son experience & son habileté font choisir pour le service public. Mais son salaire se réduit à la nourriture, avec quelques petits présens qui doivent être volontaires. Les femmes accouchent à terre, sur un simple kraal, dans l'absence du mari, qui est obligé de quitter sa hute jusqu'à la fin du travail, sous peine de payer une brebis au Kraal. Si le travail est lent, on fait bouillir du lait & du tabac, dont on compose une liqueur, qu'on laisse refroidir & qu'on fait avaller à la femme. Elle est délivrée immédiatement. Aussi-tôt que l'enfant est né, on lui frotte doucement toutes les parties du corps avec de la fiente fraîche de vache. On laisse sécher cette onction, pour en recommencer une autre avec le jus de la tige du figuier. Celle-ci venant aussi à sécher, on en fait une troisiéme avec de la graisse de mouton ou du beurre fondu. Enfin lorsque le corps est bien imbibé de toutes ces onctions, on le poudre de *bukku*, qui forme une sorte de croute.

Sage-femmes Hottentotes.

Accouchement.

Comment on traite l'enfant.

Si l'enfant naît mort, ou meurt en naissant, sur-tout lorsqu'il est mâle, le Village est transporté dans un autre lieu. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensévelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire élever. Mais lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manieres, aux habits & à la religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation (91).

Sort des filles jumelles.

Superstition.

Le kraal, ou la mante qui sert aux femmes dans leur accouchement, est enterré aussi-tôt, par la force d'une ancienne tradition, qui fait craindre quelque sortilége pour la mere ou son fruit. On lie le nombril de l'enfant avec une artere de mouton, qui leur pend au ventre jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Noms des enfans.

Après les onctions, le droit de le nommer appartient à sa mere. Elle lui donne ordinairement le nom de quelqu'animal favori, tel que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval; *Ghoudi*, mouton, &c. Il est défendu aux hommes de s'approcher de leurs femmes après l'accouchement jusqu'à ce qu'elles soient entiérement rétablies. L'infraction de cette loi les fait regarder comme impurs, & les oblige de présenter un bœuf gras au Kraal pour se purifier. La purification des femmes après leurs couches, se fait avec de la fiente de vache, dont elles se frottent le corps. Ensuite elles se font une onction de graisse, qu'elles saupoudrent de bukku; &, dans cet état, elles attendent leur mari, qui doit avoir fait les mêmes préparatifs. Alors ils s'accroupissent ensemble, ils s'entretiennent, ils se disent des choses tendres; ils fument jusqu'à ce que les vapeurs du tabac les font tomber endormis. Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi

Purification des femmes.

(90) *Ibid.* p. 158. & 109.

(91) Kolben, *ibid.*

le

le fils aîné jouit-il d'une autorité presqu'absolue sur ses freres & ses sœurs (92).

KOLBEN. 1713.

On s'est persuadé mal-à-propos en Europe, que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plûpart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres; mais il passe dans la Nation pour une si grande difformité, que le premier soin des meres est de l'applatir avec le pouce (93).

ENFANS DES HOTTENTOTS. Erreur sur le nez des Hottentots.

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Mais dans les familles pauvres, on attend pour cette cérémonie l'occasion de pouvoir survenir à la dépense. Le jeune-homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds & les mains liés; ses amis se couchent sur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'Opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait sortir le testicule, & met à la place une petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton & d'un mêlange d'herbes pulvérisées. Ensuite, il recout la blessure, avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une aleine; une artére de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendroit nos plus habiles Anatomistes; & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'Opérateur recommence les onctions, avec la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le Patient sur le dos & sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'Auteur, qu'on se disposeroit à rotir. Enfin, il pisse sur toutes les parties du corps, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune-homme se traîne dans une petite hute, bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résolution surprenantes. Mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'Opérateur n'ont pas la liberté d'y assister. Les Spectateurs se rendent à la maison des parens, & mangent la chair du mouton, qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes; mais le malade n'a point de part au festin. Le reste du jour & la nuit suivante sont emploiés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'Opérateur est un veau ou un mouton.

Cérémonie d'ôter un testicule aux garçons.

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus legers à la course; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprit de quelques vieillards intelligens, que par une Loi fort ancienne il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes, tandis qu'ils ont deux testicules; & que cette Loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot dans cet état produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieroient sans une mutilation si nécessaire, se verroient exposés aux railleries du public, & la femme seroit peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari avant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit

Raisons de cet usage.

(92) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 141. & suivantes.

(93) *Ibid.* p. 312.

KOLBEN. 1713.

l'Auteur, ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux (94).

ENFANS DES HOTTENTOTS.

Education de la jeunesse.

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des meres, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur propre pere. Tous les Habitans s'assemblent, & les hommes s'accroupissent en cercle. Le Candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de maniere qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se leve, demande le consentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mere, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que dans ses actions & ses discours il doit se conduire en homme. Le Candidat, qui n'est pas venu sans s'être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministere de l'Orateur. Aussi-tôt, les hommes du cercle l'admettent dans leur société, & le félicitent sur l'honneur qu'il vient d'obtenir. Ils ajoutent des bénédictions à ce compliment. Kolben en rapporte jusqu'aux termes : T'*Kamma*, c'est-à-dire, que le bonheur t'accompagne. *Dida Ceze*, vis long-tems. *Quoaqua*, croîs & multiplies. T'*Kumi*, que ta barbe croisse promptement. Un Hottentot qui est ainsi délivré de l'empire de sa mere, a la liberté de l'insulter, & de la battre même lorsqu'il lui plait. (95). Il en reçoit des louanges & des applaudissemens, au lieu de reproches. La plupart se rendent immédiatement à la hute de leur mere pour entrer tout d'un coup en possession de ce droit, & faire éclater le mépris avec lequel ils sont résolus d'éviter désormais la conversation des femmes. Ils commencent de ce jour à dédaigner ceux qui demeurent encore sous la garde de leurs meres après l'âge de dix-huit ans. Ils leur donnent le nom de *Kursire*, qui signifie, *Soupe de lait* : reproche si injurieux pour un Hottentot, que celui qui en est une fois taché doit se procurer une nouvelle reception dans la société des hommes (96).

Comment les garçons sont reçus au rang des hommes.

Usage qui blesse la Nature.

Paresse des hommes après le mariage.

Ils n'ont pas de hute séparée avant le tems du mariage. Les deux Parties travaillent alors à s'en bâtir une, & doivent se fournir de meubles neufs. Après cet établissement, l'homme entre en droit de s'abandonner à la paresse, & se repose sur sa femme de toutes ses affaires domestiques. Cependant il accepte quelquefois une partie de chasse ou de pêche, lorsqu'elle lui est proposée; & par intervalles il jette les yeux sur ses bestiaux, sur-tout s'il devient pere d'un fils auquel il veuille laisser son héritage. Il lui apprend aussi son métier, s'il en sait un. C'est à quoi se réduisent tous les exercices d'un Hottentot dans la vie privée. Mais le sort des femmes est fort différent. Outre l'éducation des enfans, elles sont condamnées à tous les soins du ménage, tels que de chercher des racines, d'apporter du bois, de traire les vaches & de préparer les alimens. Sa seule recompense pour tant de travaux est d'avoir un lit séparé; car les deux époux ne couchent jamais ensemble, & ne paroissent pas se mêler des affaires l'un de l'autre. Ils se parlent rare-

Comment ils vivent avec leurs femmes.

(94) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 113. & suivantes.

(95) *Ibid.* p. 126.

(96) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 120. & suivantes.

ment ; & ne ſe donnent preſqu'aucun ſigne de tendreſſe. Leur ſecret ſur l'action conjugale eſt impénétrable ; & leur modeſtie n'eſt pas moindre à l'égard de toutes les actions que nous nommons indécentes (97). KOLBEN. 1713.

§. V.

Maladies, Remedes & Funérailles des Hottentots.

MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

LA Nation des Hottentots eſt ſujette à peu de maladies ; & ceux qui s'aſſujetiſſent à la diéte du Pays s'en reſſentent rarement. On les voit vivre, ſuivant le témoignage de Dapper, juſqu'à cent dix, cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un, au Cap, qui n'avoit pas beaucoup moins de cent ans, & qui ſe vantoit de n'avoir jamais été attaqué de la moindre maladie. Mais ceux qui font uſage des liqueurs étrangeres abregent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avoient jamais été connues dans leur Nation. Les alimens mêmes, aſſaiſonnés à la maniere de l'Europe, ſont pernicieux pour les Hottentots (98). Les Hottentots vivent longtems.

La Médecine & la Chirurgie ſont deux arts qu'ils exercent conjointement, & dans leſquels Kolben aſſure que leurs connoiſſances ne ſont pas mépriſables. On leur voit faire des cures merveilleuſes. Ils ſont fort verſés dans la Botanique de leur Pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie, de la ſaignée, des ventouſes & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre diſloqué. Leur adreſſe eſt d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour inſtrumens que des cornets, des couteaux, & l'os pointu dont on a déja parlé (99). Pour les coliques & les maux d'eſtomac, leur remede ordinaire eſt l'application des ventouſes. Ils ſe ſervent d'une corne de bœuf, dont les bords ſont unis. Le malade ſe couche à terre, ſur le dos, pour s'abandonner au Medecin, qui commence par appliquer ſa bouche ſur le ſiége du mal & par ſucer la peau. Enſuite il y met la corne, & l'y laiſſe juſqu'à ce que la partie qu'elle ouvre devienne inſenſible. Il la retire alors, pour faire deux inciſions de la longueur d'un pouce ; & la remettant au même lieu, il l'y laiſſe encore juſqu'à ce qu'elle tombe remplie de ſang ; ce qui ne manque point d'arriver dans l'eſpace de deux heures. On laiſſe prendre quelque repos au malade. Si la douleur change de place, on frotte l'endroit avec de la graiſſe chaude ; & lorſque cette opération ne ſuffit pas, on recommence les ventouſes. Si l'on ne s'apperçoit d'aucun effet, on a recours aux remedes intérieurs, tels que les infuſions ou les poudres d'herbes & de racines. Leur Médecine & leur Chirurgie. Ventouſes.

La ſaignée ne leur cauſe pas plus d'embarras. L'Opérateur s'étant pourvû d'un couteau & d'une bande de cuir, lie le bras, ouvre la veine, en laiſſe couler autant de ſang qu'il le juge néceſſaire, & la ferme avec de la graiſſe fraîche de mouton. Enſuite il lie deſſus une feuille de quelque arbre ſalutaire. Cette opération eſt en uſage dans les bleſſures & dans les indiſpoſitions de la même nature. Saignée.

(97) Cependant l'Auteur dit, p. 119. que les femmes ſe laiſſent toucher indécemment pour un peu de tabac.

(98) Kolben, *ubi ſup.* p. 160.

(99) Dans l'article précédent.

KOLBEN. 1713. MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS.

Pour guérir la bleſſure d'une fléche empoiſonnée, ils mêlent le venin de quelque ſerpent avec leur propre ſalive, & frottent ce mélange entre deux pierres. Enſuite, après s'être gratté le creux de l'eſtomac juſqu'à ce qu'il en ſorte du ſang, ils appliquent la moitié de la compoſition ſur la partie qu'ils ont grattée. Ils avallent l'autre; & lorſqu'ils ſe croient délivrés du poiſon par ce remede, ils nettoient la bleſſure & la panſent avec des feuilles de *Dakka*, de *Bukku* & d'autres herbes. Il n'y a point de plaie qu'ils ne guériſſent dans l'eſpace d'un mois par cette méthode; mais la moindre négligence ou les moindres délais ſont dangereux. L'Auteur apprit cette recette d'un Hottentot, qui l'avoit vérifiée par ſa propre expérience. A l'égard des fractures, ils ignorent entiérement la maniere de les traiter, parce qu'ils ſont peu ſujets à cette ſorte d'accident. Ils n'en connoiſſent aucun exemple parmi eux. Mais leur méthode pour ſes diſlocations eſt de frotter beaucoup la partie avec de la graiſſe de mouton, & de remuer vivement le membre en preſſant la jointure. Cette opération ne ſe fait pas ſans de vives douleurs.

Guériſon des bleſſures empoiſonnées.

Maux de tête.

Dans les violentes douleurs de tête, ils raſent une partie de la chevelure avec un couteau fort tranchant. La graiſſe qu'ils y ont toujours leur ſert de ſavon. Cependant ils laiſſent autant de cheveux qu'ils en coupent; & leur maniere de les couper eſt en ſillons. Les gens du commun ſe raſent auſſi la tête dans le deuil.

Amputations.

L'uſage des amputations ne regarde que les femmes, lorſqu'étant veuves elles ſont obligées de ſe faire couper la jointure du doigt pour pouvoir ſe remarier. On lie le bout du doigt, & l'opération ſe fait avec un couteau. Pour arrêter le ſang, on met ſur la bleſſure du jus de feuilles de Myrrhe, & l'on enveloppe le doigt dans d'autres feuilles d'herbes aromatiques (1).

Pour ſe nettoyer l'eſtomac, les Hottentots emploient ordinairement le jus d'Aloës dans un peu de bouillon chaud, & redoublent la doſe juſqu'à ce qu'ils s'apperçoivent de l'effet qu'ils deſirent. Il manque rarement, remarque l'Auteur, parce que le jus d'Aloës eſt tout-à-la-fois un bon cathartique & un excellent ſtomachique. Les poudres & les infuſions qu'ils emploient pour leurs autres maux intérieurs ſont très-ſimples & en petit nombre: C'eſt de la ſauge & des figues ſauvages, des feuilles de figuier, du Bukku, de l'ail, du fenouil, & quelques autres plantes; de ſorte que leurs remedes ſont fort bornés.

Divination dans les maladies.

Mais ils ont recours auſſi à la divination, pour découvrir ſi les maladies doivent guérir. Ils prennent un mouton & l'écorchent vif, avec de grandes précautions pour empêcher qu'il ne perde du ſang dans cette opération. Si l'animal, après avoir perdu ſa peau, ſe leve & court librement, c'eſt un préſage favorable. Mais s'il demeure ſans mouvement, on interrompt l'uſage des remedes, & le malade eſt abandonné aux forces de la nature.

Fête de convaleſcence.

Un Hottentot qui s'eſt rétabli d'une maladie dangereuſe, célébre ſon *Anderſmaken*, c'eſt-à-dire, la fête de ſa convaleſcence, en tuant un bœuf ou une brebis, ſuivant ſes facultés, pour en traiter ſes amis & ſes voiſins. Si

(1) Voyage de Kolben, Vol. p. 305. & ſuiv. L'Auteur regrette de n'avoir pû découvrir l'eſpece & les propriétés particuliéres de toutes ces herbes; d'où l'on peut conclure que les Hottentots en font myſtere.

c'eſt un homme, la chair eſt pour les hommes & le bouillon pour les femmes. Au contraire, les femmes mangent la chair, ſi la fête ſe fait pour une femme, & le partage des hommes eſt le bouillon (2).

KOLBEN. 1713.

MALADIES ET REMEDES DES HOTTENTOTS

Le Medecin eſt ici la troiſiéme perſonne de l'Etat. Les Grands Kraals en ont deux. On les choiſit entre les plus ſages Habitans, pour veiller à la ſanté du Public; mais ils ne reçoivent jamais de recompenſe ni d'appointemens, comme s'ils étoient aſſez recompenſés par la diſtinction de leur Office. Il ne manque rien à la confiance & au reſpect qu'on a pour eux. Comme la Nation des *Hottentots* eſt ſujette à peu de maladies, ils ne ſont pas ſurchargés d'occupations. Dans chaque Kraal, il ſe trouve de vieilles femmes qui s'attribuent de profondes connoiſſances en medecine. Elles ne ſont pas fort aimées des Docteurs; &, comme les perſonnes de la même trempe en Europe, elles ne trouvent de crédit que dans leur propre ſexe (3).

Office & rang des Medecins.

Les Européens du Cap ont peu de maladies à combattre; preuve aſſez claire de la bonté du climat. Les femmes ſouffrent très peu dans l'accouchement; mais en allaitant leurs enfans, elles ſont fort ſujettes à des maux de ſein. La petite verole & la rougeole n'ont point ordinairement ici de ſuites fâcheuſes. Le flux de ſang eſt une eſpéce de tribut que les Etrangers payent au Cap en y arrivant; mais il ſe guérit aiſément par des remedes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap eſt celle des yeux. Elle eſt ſur-tout fort dangereuſe en Eté, & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Eſt, qui ſont d'une chaleur extrême, & à la reverberation du Soleil contre les montagnes. Les rhumes & les maux de gorge ne ſont pas moins communs au Cap; mais ils n'ont point ordinairement d'effet redoutable. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap; ce qui doit paroître d'autant plus ſurprenant qu'ils vivent dans l'abondance & qu'ils ne s'épargnent pas les excellens vins du terroir (4).

Maladies des Européens du Cap.

Lorſqu'un Hottentot tombe malade, il eſt environné auſſi-tôt de ſes amis, qui ſe mettent à pouſſer d'affreuſes exclamations. Elles deviennent ſi violentes à ſa mort, qu'elles ſe font entendre de pluſieurs milles. Les notions obſcures qu'ils ont de l'immortalité de l'ame ne vont pas juſqu'à leur faire implorer les faveurs du Ciel pour un malade, ni juſqu'à le faire ſouvenir d'un autre état dans lequel il doit paſſer. Auſſi-tôt qu'il a rendu le dernier ſoupir, on l'enveloppe dans ſon kroſſ, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, & ſi bien couvert, qu'on n'apperçoit aucune partie du corps. On cherche enſuite un lieu pour l'enterrer. Tous les Habitans du Kraal s'aſſemblent & le conduiſent à ſa ſépulture. C'eſt ordinairement quelque fente, dans un rocher, ou quelque trou de bête ſauvage; car les Hottentots ne ſe donnent pas la peine de creuſer une foſſe pour leurs morts, lorſque le haſard leur en offre une. Ils les enterrent ordinairement ſix heures après qu'ils ſont expirés; à moins qu'étant morts le ſoir, on ne ſoit obligé, par l'obſcurité de la nuit, à les garder juſqu'au lendemain. L'Auteur compare cet uſage avec celui des Juifs, & ne doute pas qu'une infinité d'Hottentots ne ſoient enterrés vivans. Pour conduire le corps à ſa foſſe, les hommes & les femmes s'aſſemblent devant la porte de la hute, accroupis en différens cercles, frap-

Funérailles des Hottentots.

Maniere d'enſévelir.

Lamentations funébres.

(2) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 311. & ſuivantes.

(3) Kolben, *ibid.* p. 87.

(4) *Ibid.* p. 334.

KOLBEN. 1713. FUNERAILLES DES HOTTENTOTS.

pant des mains, & criant, *Bo bo bo*, qui ſignifie pere dans leur langue. Au lieu de faire ſortir le corps par la porte, ils ouvrent les nattes qui ſervent de mur, du côté le plus proche du mort, & le tranſportent par ce paſſage. Les porteurs le prennent dans leurs bras. Ils ſont ſuivis de tous les cercles d'hommes & de femmes, mais ſans autre ordre que la ſéparation des deux ſexes. La marche eſt accompagnée de hurlemens & de grimaces, qui feroient capables, dit l'Auteur, de faire mourir un Européen de rire. Lorſque le corps eſt enterré, ils rempliſſent la foſſe, de la terre des nids de fourmies, & la couvrent de piéces de bois croiſées, pour la défendre des bêtes farouches.

Cérémonie qui ſuit l'enterrement.

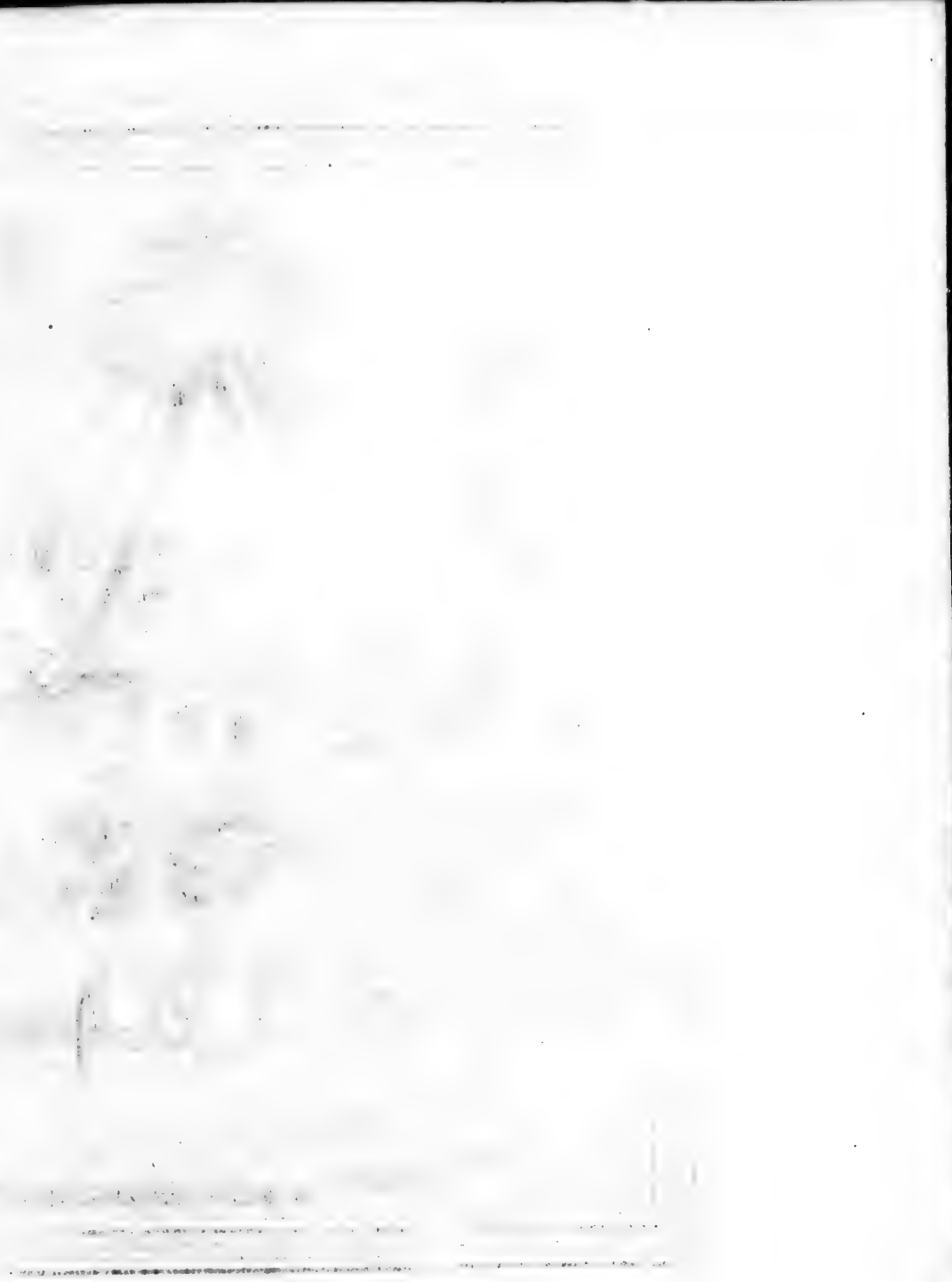
Au retour du convoi funébre, les deux ſexes reprennent leur poſture devant la hute, dans des cercles ſéparés, & continuent leurs exclamations. Enfin, l'heure du ſilence arrive. Deux vieillards, qui en donnent le ſignal, amis des parens du mort, entrent dans chaque cercle & piſſent ſur toute l'aſſemblée. Ils vont prendre enſuite chacun leur poignée de cendres, dans le foyer qui eſt au centre de la hute, & reviennent gravement les jetter par pincées ſur les Aſſiſtans, qui s'en frottent le corps avec beaucoup de ſoin. Si le mort étoit riche, la même cérémonie ſe renouvelle pendant ſept ou huit jours. Après les lamentations, l'uſage eſt de tuer une brebis, pour terminer la cérémonie par un Anderſmaken. On ſuſpend au coude l'héritier la coeffe du ventre, bien ſaupoudrée de Bukku; & cette parure doit être portée juſqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Tels ſont les uſages du deuil pour les Hottentots riches. Celui des pauvres ne conſiſte qu'à ſe raſer la tête (5).

Deuil de l'héritier.

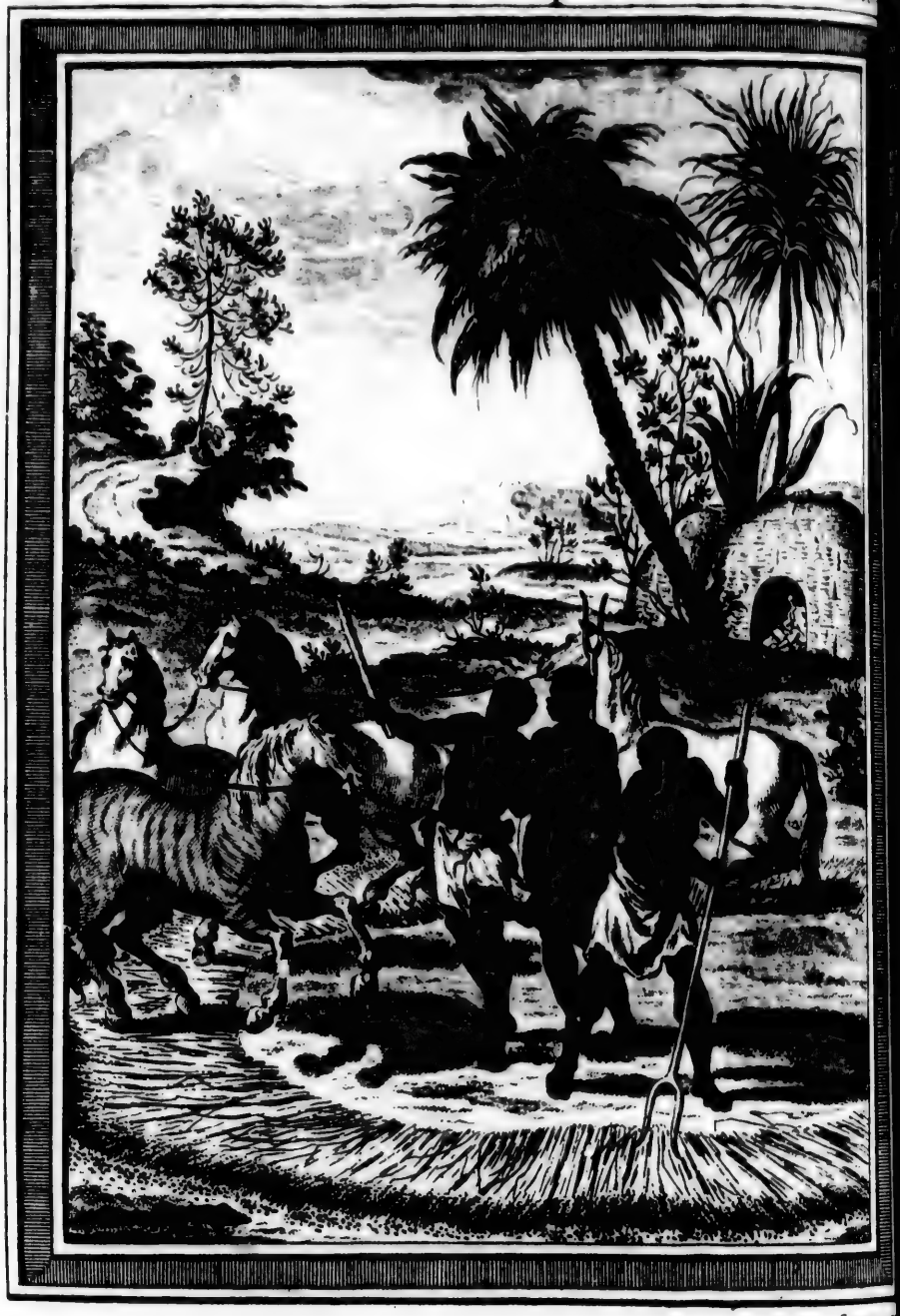
Funérailles barbares des vieillards.

Ils ont une autre eſpéce de funerailles pour les perſonnes, de l'un ou de l'autre ſexe, que la vieilleſſe commence à rendre inutiles aux beſoins de la ſociété. Auſſi long tems qu'un homme ou une femme ſont capables de ſortir de leur hute en rampant, pour y apporter une plante d'herbe, une racine ou un bâton de bois, ils ſont traités par leur famille avec beaucoup de tendreſſe & d'humanité. Mais lorſque la force les abandonne entiérement, leurs amis & leurs propres enfans les laiſſent périr de foibleſſe, de faim & de miſere, ou par les griffes des bêtes feroces. Quelque riche que ſoit un Hottentot, il ne peut éviter ce malheureux ſort, s'il ſurvit à ſes forces & à ſon induſtrie. C'eſt envain qu'on reproche à ces Peuples une pratique ſi barbare; ils s'obſtinent à la défendre, comme une action méritoire & comme une œuvre de piété & de compaſſion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui deviennent inſuportables à cet âge.

(5) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 308 & 314. & ſuiv.



Maniere de battre le Bled parmi les Hottentots



T. V. N.° XXX

KOLBEN. 1713.

CHAPITRE IV.

Occupations, Commerce, Religion & Gouvernement des Hottentots.

§. I.

Métiers & Commerce.

OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS

Origine des richeſſes des Hottentots.

LES richeſſes des Hottentots conſiſtant dans leurs beſtiaux, l'ordre oblige de commencer par le fondement de leur fortune; c'eſt-à-dire, par les premiers moyens qu'ils emploient pour s'établir, & pour arriver par degrés à l'opulence.

Un Hottentot dont les affaires ſont en déſordre, ou un jeune-homme qui ne trouve point de ſecours dans ſa famille & ſes amis, prend le parti de louer ſes ſervices à quelque riche Habitant du même Pays, ou à quelque Européen. C'eſt ordinairement pour la ſeconde de ces deux conditions qu'il ſe détermine, parce que les avantages en ſont plus conſidérables. Il demande d'abord une portion journaliere de tabac & de Dakka, comme une partie de ſes gages, qui conſiſtent toujours en beſtiaux, & dans les meilleurs, car il n'accepteroit pas une vache ou une brebis ſtérile. D'un coup d'œil un Hottentot connoît les bonnes qualités ou les défauts d'un animal. Après avoir acquis par cette voie quelques vaches & quelques brebis, il en achete d'autres de ſes épargnes journalieres de tabac, & s'établit enfin ſur ſes propres fonds parmi ſes Compatriotes. Les beſtiaux d'un Kraal ou d'un Village paiſſent en commun, les grands dans un pâturage, & les petits dans un autre; mais un ſimple Hottentot, qui n'auroit qu'une ſeule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même ſoin que ſi elle appartenoit au Chef du Kraal. Les Communautés n'ont pas de Bergers ou de Pâtres d'office. Chacun eſt obligé à ſon tour d'exercer cette fonction; c'eſt-à-dire, trois ou quatre à la fois, ſuivant les circonſtances & les beſoins. Ils menent les troupeaux au pâturage entre ſix & ſept heures du matin. Ils les ramenent le ſoir avant huit heures. Les femmes ſont chargées de traire les vaches matin & ſoir. Pendant toute l'année ils laiſſent les taureaux avec les vaches, & les beliers avec les brebis. Cette méthode ſert beaucoup à la multiplication. Leur brebis produiſent conſtamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode oppoſée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affoiblit & diminue la race; mais les Hottentots penſent autrement. Kolben nous apprend de quelle maniere ils châtrent leurs taureaux & leurs beliers: Ils couchent un taureau ſur le dos. Quatre groſſes cordes, dont ils lui lient les quatre jambes, leur ſervent à l'étendre de toute ſa longueur & le rendent immobile. Dans cet état, l'Opérateur lui lie les teſticules avec une courroie de cuir, & les ſerre ſi fortement qu'il leur ôte toute communication avec les vaiſſeaux ſupérieurs. Enſuite, on le laiſſe courir en liberté, juſqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes en pourriture. On traite de même les beliers dès l'âge de ſix mois; mais, avant que de les lâcher, on leur écraſe les teſticules avec une pierre.

Comment ils font paître leurs beſtiaux.

Comment ils les font multiplier.

Comment ils les châtrent.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS

Les femmes des Hottentots n'ont pas d'autre méthode que la nôtre pour traire leurs brebis & leurs vaches. Le lait de vache sert d'aliment aux deux sexes ; mais l'usage du lait de brebis est borné aux femmes & même aux plus pauvres. Au lieu de *Barate* ils se servent d'une peau de bête, cousue en forme de sac, avec le poil au dehors. Lorsqu'elle est à demi-pleine de lait, ils la lient soigneusement ; & deux personnes la prenant par les deux bouts, ne cessent pas de l'agiter fortement jusqu'à ce que le beurre soit formé. Ils le mettent alors dans des pots, soit pour s'en frotter le corps, soit pour le vendre aux Européens ; car ils n'en mangent jamais. Mais, comme ils n'ont pas l'usage de le passer, il est ordinairement d'une saleté fort dégoutante. Cependant les Européens l'achetent ; & prenant la peine de le nétoyer, ils le revendent avec beaucoup d'avantage aux Vaisseaux qui relâchent sur cette Côte, ou le font manger à leurs domestiques. Du lait de beurre qui leur reste, ils en font la nourriture de leurs veaux & de leurs agneaux ; ou, tout sale qu'il est, ils le boivent quelquefois eux-mêmes (6).

Comment ils font le beurre.

La multitude de bêtes de proie qui infestent le Pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du Kraal. Les vieux sont attachés en dehors contre les hutes, & liés deux à deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugissemens, qui répandent aussi-tôt l'allarme dans le Kraal. Chaque Habitation entretient une hute vuide, où les agneaux sont gardés jour & nuit, jusqu'au tems où l'usage est de les mener au pâturage après les avoir sevrés. D'ailleurs, on a déja remarqué que les Hottentots nourrissent des chiens pour la garde ordinaire de leurs troupeaux (7).

Comment ils garantissent leurs troupeaux des bêtes de proie.

Ils ont une sorte de bœufs qu'ils appellent *Bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *Bakkeley*, qui signifie *Guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les Peuples de l'Asie employoient les éléphans. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importans services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent, & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de Kraal qui n'ait du moins une demie douzaine de ces fidéles défenseurs. Ils connoissent tous les Habitans de leurs Villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Etranger qui se présenteroit sans être accompagné d'un Hottentot du Kraal, courroit risque d'être fort maltraité s'il n'avoit la précaution d'épouvanter les bakkeleyers en sifflant, ou par la décharge de quelqu'arme à feu. On les rend dociles en les liant dans leur jeunesse avec un vieil animal de la même espece, ou même à force de coups. Les habitudes qu'on leur voit prendre font beaucoup d'honneur au génie des Hottentots.

Bœufs guerriers.

Leur intelligence.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lévre supérieure, entre

Bœufs de charge, & maniere de les dresser.

(6) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 169. & suivantes.

(7) C'est dans un autre endroit que l'Auteur parle de leurs chiens & qu'il leur attribue cet office. *Voyez le Chapitre précedent.*

les

les deux narines, un bâton terminé en crochet, pour empêcher qu'il ne gliſſe. Si l'animal eſt indocile, ils ſe ſervent de ce frein pour lui faire baiſſer la tête, & la force de la douleur l'aſſujettit en peu de jours. On ne ſçauroit voir ſans admiration avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend ſa diligence & ſon attention ſurprenantes. Ces bœufs de charge ſont en beaucoup plus grand nombre que les *bakkeleyers*, & ſervent à porter toutes ſortes de fardeaux.

Kolben. 1713. Occupations des Hottentots

Chaque Kraal a ſes Médecins pour les troupeaux. Quoique les maladies de l'Europe ſoient rares ici parmi les bêtes, on en voit ſouvent régner une fatale eſpece, qu'on attribue, dit Kolben, à la peſanteur des pluies, & dont on ne peut trouver le moyen de les garantir. Dans toutes ſortes de maladies, les Hottentots leur tirent du ſang & leur font prendre de l'ail ſauvage. Pour les rétentions d'urine, ils font infuſer de l'ail dans leur eau. La guériſon d'une bête eſt célebrée avec beaucoup de joie. Lorſqu'elle meurt, ils s'en dédommagent en faiſant de ſa carcaſſe un grand feſtin, auquel tous les Habitans peuvent prendre part. Ils eſtiment beaucoup plus cette chair que celle des animaux qu'ils tuent volontairement.

Médecins des beſtiaux.

Comme les richeſſes des Hottentots conſiſtent uniquement dans leurs beſtiaux, ils ne connoiſſent point de plus cruelle diſgrace que de les perdre, ſurtout lorſqu'ils deviennent la proie des bêtes féroces. Il eſt impoſſible de repréſenter quelle eſt dans ces occaſions la rage des hommes & la douleur des femmes, ou quelle eſt leur ardeur à pourſuivre le monſtre. S'ils le ſaiſiſſent, ſon châtiment eſt une mort cruelle. Lorſque la multiplication des troupeaux eſt trop prompte, ou qu'elle paroît excéder la meſure des pâturages, les Hottentots ont pluſieurs voies pour remédier à cet excès. Ils les vendent au Gouverneur du Cap, ou ſécretement aux Négocians Hollandois, ou à d'autres Hottentots leurs voiſins, pour du tabac & d'autres commodités qui leur manquent. Mais ils ne font jamais tomber la réduction que ſur les mâles; ou, s'ils ſe défont malgré eux de leurs brebis & de leurs vaches, c'eſt en les faiſant payer bien cher (8). Dans une ſorte de migraine, qui attaque quelquefois leurs troupeaux, ils font des offrandes propitiatoires, qui ſervent auſſi de matiere à leurs feſtins pendant trois jours. Si ces ſacrifices tournent heureuſement, ils en concluent que *Grounya* eſt ſatisfait, & leur joie éclate par des réjouiſſances extraordinaires. Si le mal continue, ils renouvellent le remede, après avoir choiſi des miniſtres plus experimentés pour immoler les victimes. Enfin, s'ils n'apperçoivent point de changement, ils attribuent le déſordre à la qualité de l'air ou du terroir, & ſe hâtent de changer d'habitation (9).

Paſſion des Hottentots pour leurs troupeaux.

Offrandes pour leur conſervation.

Un autre anderſmaken de Hottentots, ou de leurs fêtes les plus remarquables, eſt celle qui conſiſte à faire paſſer leurs troupeaux par le feu. Le but de cet uſage eſt de les garantir des chiens ſauvages, qu'ils redoutent beaucoup plus que les tigres; dans l'opinion que ces terribles animaux n'attaquent point les brebis lorſqu'elles ſont défendues par l'odeur de la fumée. Le jour marqué pour cette cérémonie, les femmes expoſent leur proviſion de lait devant les hommes. Ils boivent tout, juſqu'à la derniere goute. Enſuite, prenant cha-

Cérémonie de faire paſſer les beſtiaux par le feu.

(8) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 176. & ſuivantes.

(9) *Ibidem.*

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

cun leur office, les uns ſe chargent de raſſembler les beſtiaux, & les autres d'allumer un feu de coupeaux & de branches ſéches, répandus avec peu d'épaiſſeur dans l'eſpace d'un quarré-long. Ce feu eſt couvert de branches vertes, pour exciter de la fumée. Les hommes ſe rangent des deux côtés & forment un paſſage pour les troupeaux. Si la premiere bête que l'on fait avancer marque de l'effroi, quelques Hottentots, qui ſont placés au front, la pouſſent au travers du feu & de la fumée. Le reſte ne manque point de ſuivre alors, quoiqu'il arrive quelquefois qu'elles forcent les rangs & qu'elles s'échapent. Les Hottentots regardent cet accident comme un fort mauvais préſage. Mais lorſqu'elles paſſent hardiment, les exclamations & les réjouiſſances ne finiſſent point (10).

Métiers des Hottentots.

Habileté de leurs bouchers.

Comment ils tuent leurs beſtiaux.

L'adreſſe des Hottentots dans l'exercice de quelques métiers, eſt une preuve aſſez claire de leur induſtrie & du progrès qu'ils ſeroient capables de faire dans les arts, s'ils n'étoient arrêtés par l'excès de leur indolence. Les bouchers de l'Europe ne manient point le couteau avec plus d'habileté qu'eux. Leur méthode eſt ſinguliere pour tuer un mouton. Après lui avoir lié les pieds, deux hommes l'étendent ſur le dos, & le tiennent des deux côtés dans cette poſture. Un autre lui ouvre le ventre avec un couteau & met les entrailles à découvert. Enſuite il tire d'une main les boyaux & les parties nobles, tandis que de l'autre il remue le ſang pour l'empêcher de s'épaiſſir. Il ſe garde ſoigneuſement de briſer les vaiſſeaux ſanguins autour du cœur; de ſorte que l'animal eſt au moins un quart-d'heure à mourir, & laiſſe aux aſſiſtans le ſpectacle de tous les mouvemens du cœur. Kolben eſt perſuadé que c'eſt l'unique but de cette barbare méthode. Les inteſtins ſont lavés. On en fait griller une partie, qui eſt mangée ſur le champ, avant que l'animal ſoit mort. Le reſte eſt haché fort menu, pour le faire étuver dans le ſang, que le boucher met dans un pot, avec la main ou quelque coquille. Lorſque l'interieur du corps eſt vuide & nétoyé, les trois hommes ſe joignent pour l'écorcher. Ils mettent la carcaſſe ſur la peau, & commencent à diviſer les parties. C'eſt alors qu'on voit dans un inſtant la chair, les os, les membranes, les muſcles, les veines, les arteres & toutes les autres parties ſéparées, avec une adreſſe ſi ſurprenante, qu'elle devroit faire donner aux bouchers Hottentots la qualité d'anatomiſtes. Leur méthode eſt à peu près la même pour tous les autres beſtiaux. Ils n'en jettent que les excrémens, les ſabots & les cornes. Les os ſont bouillis, pour en tirer la moële, qu'ils employent à ſe frotter le corps. Les peaux de mouton ſervent à faire leurs kroſſes, ou des courroies pour les jambes des femmes. De celles de bœufs, ils font des cuirs pour couvrir leurs maiſons. S'ils n'en ont pas beſoin pour ces uſages, ils les emploient à leur nourriture.

Uſage qu'ils font des différentes parties.

Tannerie des Hottentots.

Leur maniere de préparer les peaux ou les cuirs, n'eſt pas moins propre à leur Nation. Ils prennent une peau de mouton toute fraîche, & la frottent de graiſſe, pour la rendre tout-à-la-fois dure & unie, & pour empêcher que le poil ou la laine ne tombe. Mais s'ils la deſtinent à l'uſage de leur Pays, ils ajoutent à la graiſſe une onction de fiente de vache, qu'ils laiſſent ſécher au

(10) Les Médecins du Kraal, & les femmes qui ſe mêlent de Médecine, ſont toujours préſens à ces exécutions. Ils prennent les parties, ils les obſervent ſoigneuſement. Kolben n'a jamais vû de beſtiaux, ſans avoir en même-tems ce ſpectacle. Tome I. p. 118. & ſuiv.

ſoleil. Cette opération ſe renouvelle juſqu'à ce que la peau ait pris une couleur noire, avec l'odeur de fiente qui eſt néceſſaire à ſa perfection. Les peaux de vache ou de bœuf demandent une autre préparation. Le Pelletier Hottentot frotte le poil avec de la cendre de bois, & l'ayant arroſé d'eau, il roule le cuir, pour le faire ſécher pendant qnelques jours au ſoleil. Cette pratique, renouvellée une ſeule fois, ne manque point de faire tomber entiérement le poil. On frotte enſuite la peau avec de la graiſſe. C'eſt à quoi ſe réduit l'art de tanner chez les Hottentots. KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS

Leurs Pelletiers exercent auſſi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adreſſe dans cette profeſſion. Un os d'oiſeau leur ſert d'aiguille. Leur fil eſt le petit nerf qui régne au long de l'épine du dos des bêtes, diviſé & ſéché au Soleil. Avec cet unique ſecours, ils emploient moins de tems à faire leurs kroſſes ou leurs mantes, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs. C'eſt encore un office du Pelletier, de couper les cuirs en courroies larges de deux pouces, pour les faire ſervir à lier les matériaux de leurs hutes & tous leurs uſtenciles, lorſqu'ils changent d'habitation. Il exécute cet ouvrage avec une promptitude & une dextérité merveilleuſe, ſans autre régle que ſes yeux, en étendant le cuir à terre par le moyen de quelques chevilles. Leurs Tailleurs.

Les Hottentots ont des Artiſtes ou des Ouvriers en ivoire, qui font les bracelets & les anneaux dont ils compoſent leur parure. Quoique ce travail ſoit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas d'autre inſtrument qu'un couteau, ils donnent à leur ouvrage une rondeur, un luiſant, un poli qui le feroient attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe. Ouvriers en ivoire.

Leurs nattes ſont compoſées de roſeaux, de glayeul & de joncs ſéchés au Soleil. Cet ouvrage appartient aux femmes. Sans autre ſecours que leurs doigts, elles font des tiſſus ſi ſerrés, que le vent, la lumiere & la pluie ne peuvent les pénétrer; mais ils durent peu. Leurs cordes, qui ſont de la même matiére que leurs nattes, ont autant de force & durent auſſi long-tems que nos cordes de chanvre. Ils leur donnent rarement plus de quatre pieds de longueur, s'ils n'y ſont obligés pour les vendre aux Européens du Cap (11). On peut joindre à cet article les cordes qu'ils font pour leur arc & pour leurs inſtrumens de muſique. Celles de leurs inſtrumens ſont compoſées de nerfs de mouton ſéchés au Soleil; mais pour leurs arcs, ils n'emploient que des boyaux. Deux hommes prennent un boyau, chacun par un bout, & le tordent juſqu'à lui donner la rondeur & la ſolidité de nos cordes à violon. Enſuite, l'étendant entre deux chevilles, ils le font ſécher au Soleil. Lorſqu'il eſt ſec, ils le frottent de graiſſe de mouton, & laiſſent à cette onction le tems de pénétrer. Cette préparation ſuffit pour le rendre propre à leurs uſages (12). Nattes & cordes. Cordes d'arcs & d'Inſtrumens.

Tous les Hottentots ſont Potiers de profeſſion; car c'eſt chaque famille qui fait ſa potterie & ſes autres uſtenciles de terre. Leur matiére eſt une ſorte de terre glaiſe dont les fourmies compoſent leurs habitations, & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids. Après l'avoir bien nettoyée, ils la paîtriſſent ſoigneuſement, en y mêlant les œufs des fourmies qu'ils y trouvent diſperſés. Poterie.

(11) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 228. (12) *Ibid.* p. 241.

KOLBEN. 1713. OCCUPATIONS DES HOTTENTOTS.

Enſuite ils la tournent ſur une pierre, comme un pâté ; ils uniſſent parfaitement le dedans & le dehors avec la main, & donnent à leur vaſe la forme de l'urne romaine, qui eſt celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'expoſition au Soleil ſuffiſent pour le ſécher. L'ouvrier le ſépare alors de la pierre, avec un nerf ſec qu'il paſſe entre deux, & qui fait l'office d'une ſcie. Il ne reſte qu'à le faire cuire au feu, dans un trou qu'on creuſe ſous terre. Cette derniere opération lui donne une dureté ſurprenante, avec une couleur de jais qui ſe ſoutient merveilleuſement, & que les Hottentots attribuent au mélange des œufs de fourmies.

Forgerons. Leur méthode pour fondre le fer.

Leurs Forgerons ſont d'autant plus admirables, qu'ils forgent le fer tel qu'il ſort des mines, qui ſont en abondance dans toutes les parties du Pays, ſans y emploier d'autre ſecours que des pierres. Ils ouvrent un grand trou, ſur un terrain élevé. Un pied & demi plus bas, ils en font un autre pour recevoir le métal fondu, qui paſſe de l'un dans l'autre par un canal de communication. Avant que de mettre le mineral dans le grand trou, ils font, autour de l'ouverture, un feu capable de l'échauffer dans toutes ſes parties. Enſuite ils y jettent le minéral, ſur lequel ils continuent d'entretenir le feu juſqu'à ce qu'il deſcende en fuſion. Auſſi-tôt qu'il eſt refroidi, ils les briſent en piéces avec des pierres fort dures ; & remettant ces piéces au feu, ils n'emploient que des pierres, au lieu de marteaux, pour en forger des armes & d'autres uſtenciles. Ils fondent quelquefois le cuivre par la même méthode ; mais l'uſage qu'ils en font eſt borné à quelques bijoux pour leur parure. Ils le mettent en œuvre & le poliſſent avec une induſtrie ſurprenante (13).

Commerce des Hottentots.

Le commerce des Hottentots ne conſiſte qu'en échanges. Ils n'ont point de monnoie courante, ni la moindre notion de ſon utilité. On a déja dit que toutes leurs richeſſes ſe réduiſent à leurs troupeaux. Cependant ils apportent quelquefois au Cap des dents d'éléphans, des œufs d'autruche & des peaux de bêtes ſauvages. Mais la baſe de leur commerce eſt toujours l'abondance de leurs beſtiaux. Les pauvres s'occupent à faire des armes, qu'ils vendent aux riches de leur Nation, ou ſe louent au ſervice de ceux qui veulent les emploier. Le ſalaire de leurs ſervices, comme le prix de leur travail, conſiſte toujours en beſtiaux. Ceux qui échangent leurs beſtiaux pour des marchandiſes de l'Europe, gagnent beaucoup à revendre ces marchandiſes à leurs Compatriotes pour d'autres beſtiaux. Le tabac & la racine de Kanna ſont toujours pour eux des marchandiſes précieuſes.

Leurs échanges ordinaires avec les Européens ſont donc les beſtiaux, quelques dents d'éléphant, des œufs d'autruche, des peaux de bêtes, ſur-tout de chevaux & d'ânes ſauvages, pour leſquels ils reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du Dakka, du corail, des grains de verre, des pipes, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de petites piéces de cuivre & des racines de Kanna. Ils n'ont aucune connoiſſance de la ſoie, ni pour l'utilité ni pour l'ornement. Les Auteurs différent beaucoup ſur le prix des beſtiaux au Cap. Il doit augmenter ſans doute ou diminuer, ſuivant leur abondance ou leur rareté, & ſuivant le nombre qu'on en demande. Cependant, ſi l'on

Prix des beſtiaux au Cap.

(13) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 237. & ſuivantes.

doit faire fond ſur le témoignage de Kolben, qui avoit demeuré long-tems parmi les Hottentots, on n'a jamais vû beaucoup de changement dans leurs marchés. Il aſſure au contraire qu'il a toujours acheté d'eux un bœuf pour une livre de tabac, une groſſe brebis pour une demie livre, & un agneau pour un quart de livre. Mais il n'y a point d'eſpérance ni de conſideration qui puiſſe engager un Hottentot à vendre des armes de ſon Pays aux Européens. Anciennement ils amenoient au Cap des troupeaux entiers de beſtiaux. Ils n'amenent aujourd'hui que ceux dont ils font préſent au Gouverneur.

Kolben. 1713. Commerce des Hottentots.

On ne court aucun riſque de voyager avec un Hottentot dans tous les Pays voiſins du Cap, & l'on eſt sûr d'être bien reçû & careſſé même dans tous les Villages. Les Habitans ſe picquent d'une fidélité admirable pour tout ce qui eſt confié à leurs ſoins; ce qui n'empêche pas, lorſqu'il meurt parmi eux quelque Européen, que les Hollandois n'exigent des témoignages & des preuves que ſa mort n'a rien eu que de naturel. A la vérité, il ſe trouve dans les Contrées du Cap une ſorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages; mais ils ſont en horreur à tous les Hottentots civiliſés, qui les tuent comme autant de bêtes feroces, dans quelque endroit qu'ils puiſſent les rencontrer (14).

Fidelité des Hottentots pour ce qui leur eſt confié.

§. II.

Religion & Gouvernement des Hottentots.

CE n'eſt point une entrepriſe aiſée que celle d'approfondir les notions des Hottentots ſur l'Etre ſuprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent ſoigneuſement toutes ſortes d'explications ſur cet article; & leurs réponſes, comme à toutes les queſtions qui regardent leurs uſages, paroiſſent autant de déguiſemens & de ſubterfuges. Quelques Auteurs ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de Religions. Mais Kolben aſſure formellement qu'ils reconnoiſſent un Dieu, créateur de tout ce qui exiſte (15). Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Tekquoa*, c'eſt-à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils diſent de lui, « que c'eſt un excellent hom-» me, qui ne fait aucun mal à perſonne, de qui l'on n'en doit jamais crain-» dre, & qu'il demeure fort loin au-delà de la Lune «. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucune eſpéce de Culte inſtitué pour l'honorer. Quand les queſtions qu'on leur fait ſont preſſantes, ils apportent pour excuſe une tradition, qui leur apprend, diſent-ils, que leurs premiers parens ayant offenſé ce Dieu, ont été condamnés, avec toute leur poſterité, à l'endurciſſement du cœur; de ſorte que s'ils le connoiſſent peu, ils confeſſent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connoître & à le ſervir mieux.

Notions que les Hottentots ont d'un premier Etre.

Ils rendent des adorations à la Lune (16), dans des aſſemblées qu'ils font la nuit, en plein-champ. Ils lui ſacrifient des beſtiaux, & lui offrent de la chair & du lait. Ces ſacrifices ſe renouvellent conſtamment aux pleines Lunes.

Ils adorent la Lune.

(14) Voyage de Kolben, p. 261. & 272.

(15) Saar, Tachard & Boving, rendent le même témoignage.

(16) Tachard & Vogel aſſurent la même choſe; mais Boving dit que l'Auteur qui a le mieux écrit ſur cette Nation, aſſure le contraire; ſur quoi Kolben prétend qu'il a été trompé par les Hottentots mêmes, qui déguiſent ſoigneuſement leurs pratiques.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS

Ils félicitent cet aſtre de ſon retour. Ils lui demandent un tems favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils le regardent comme un Gounga inferieur, qui repréſente le Grand. Leurs adorations conſiſtent dans des grimaces & des contorſions de corps, dans des cris, des ſauts, des chants & des danſes. Ils ſe proſternent à terre. Ils répétent des mots inintelligibles. Ces dévotions durent toute la nuit, mais avec des intervalles & comme par accès. Elles continuent ſouvent pendant une partie du jour. Les intervalles ſont courts. Ils ſe tiennent alors accroupis, la tête entre leurs mains & les coudes ſur leurs genoux.

Autre Divinité du Pays.

Ils honorent auſſi, comme une Divinité favorable, certain inſecte de l'eſpéce des cerfvolans, qui eſt particulier à cette région. Sa grandeur eſt à peu-près celle du doigt d'un enfant. Son dos eſt verd, & ſon ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux aîles & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puiſſent l'appercevoir, ils lui adreſſent les plus grandes marques de reſpect & d'honneur. Lorſqu'il paroît dans un Kraal, tous les Habitans s'aſſemblent pour le recevoir, comme ſi c'étoit un Dieu deſcendu du Ciel. Ils tuent, par reconnoiſſance, une ou deux brebis à ſon honneur, & prennent ſa viſite pour le plus heureux préſage de bonheur & d'abondance. Ils ſont perſuadés qu'elle les purifie de toutes leurs fautes. Un Hottentot, ſur qui l'inſecte viendroit ſe repoſer, ſeroit regardé comme un Saint, & traité dans la ſuite avec une vénération extraordinaire. Pour répondre à cette faveur, on tue le bœuf le plus gras du Kraal, on ſaupoudre de bukku la coëffe du ventre, on la ſuſpend au col de l'Habitant favoriſé, qui eſt obligé de la porter dans cet état juſqu'à ce qu'elle tombe en pourriture.

Saints des Hottentots.

Les Hottentots rendent une eſpece de culte, ou de vénération religieuſe à leurs Saints; c'eſt-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils n'ont pas l'uſage des ſtatues, des tombes & des inſcriptions; mais ils conſacrent à la mémoire de ces Héros, des bois, des montagnes, des champs & des rivieres. Ils ne paſſent jamais dans ces lieux ſans s'y arrêter. Ils y marquent leur reſpect par un profond ſilence, & quelquefois par des danſes & des battemens de mains.

Divinité maligne.

Ils reconnoiſſent auſſi une Divinité maligne, qu'ils appellent *Touquoa*, & qu'ils repréſentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots & ſource de tout ce qui arrive de mal dans le Monde, au-delà duquel ils ne lui attribuent aucun pouvoir. Ils lui offrent des honneurs & des ſacrifices, pour l'adoucir en faveur de leur Nation. Quelques-uns d'entr'eux raconterent à Boving, qu'ils l'avoient vûe fort ſouvent ſous la figure d'un monſtre difforme & couvert de poil, vêtue de blanc, avec la tête & les pieds d'un cheval. Mais Kolben ne trouva perſonne qui ſe vantât de l'avoir vûe (17).

Toutes ſortes de douleurs, de maladies, ou d'accidens qui ſurpaſſent la pénétration des Hottentots, paſſent entr'eux pour l'effet de quelque ſortilége (18). Auſſi les enchantemens & les amulets ſont-ils fort reſpectés dans leur Nation.

(17) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 91. & ſuivantes.

(18) Les Auteurs du Recueil prétendent que l'Europe étoit infectée du même préjugé avant la Réformation.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur (19), & bien moins l'eſperance d'une réſurrection. Cependant quelques raiſons portent à croire qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame. 1°. Ils adreſſent des priéres & rendent des honneurs aux Hottentots vertueux, après leur mort. 2°. Ils craignent les revenans ou les eſprits des morts; & cette crainte les oblige de changer de Kraal lorſqu'ils ont perdu quelqu'Habitant. 3°. Ils croient que les Sorciers & les Sorcieres ont le pouvoir d'attirer ces Eſprits. Mais ils paroiſſent perſuadés que les ames des Morts ſont leur domicile autour des lieux où leurs corps ſont enterrés; & l'on ne s'apperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils eſperent des récompenſes dans un état plus heureux (20).

Raiſons qui font juger qu'ils croient un état futur.

Tel eſt le fonds de la Religion des Hottentots. Ils y ſont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inſpirer d'autres idées par le raiſonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent bruſquement. Il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ont feint d'embraſſer le Chriſtianiſme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vûs retourner à l'idolatrie. Tous les efforts des Miſſionnaires Hollandois du Cap n'ont jamais été capables d'en convertir un ſeul. Vanderſtel, Gouverneur du Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion chrétienne & dans la pratique des uſages de l'Europe. On prit ſoin de le vêtir richement à la maniere Hollandoiſe. On lui fit apprendre pluſieurs langues, & ſes progrès répondirent fort bien à cette éducation. Le Gouverneur eſpérant beaucoup de ſon eſprit, l'envoya aux Indes avec un Commiſſaire général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commiſſaire. Peu de jours après ſon retour, dans une viſite qu'il rendit à quelques Hottentots de ſes parens, il prit le parti de ſe dépouiller de ſa parure Européenne, pour ſe revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajuſtement, chargé d'un pacquet qui contenoit ſes anciens habits; & les préſentant au Gouverneur, il lui tint ce diſcours: » Ayez la » bonté, Monſieur, de faire attention que je renonce pour toujours à cet ap» pareil. Je renonce auſſi pour toute ma vie à la Religion chrétienne. Ma » réſolution eſt de vivre & de mourir dans la religion, les manieres & les » uſages de mes ancêtres. L'unique grace que je vous demande eſt de me » laiſſer le collier & le coutelas que je porte. Je les garderai pour l'amour » de vous. Auſſi-tôt, ſans attendre la réponſe de Vanderſtel, il ſe déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap. En un mot, conclut l'Auteur, comme on ne peut attribuer ce zéle opiniâtre des Hottentots pour leurs coutumes à la force de leurs réflexions, il ſemble qu'ils apportent en naiſſant une véritable antipathie pour toutes les Religions qui ne ſont pas celle de leur Pays.

Leur opiniâtre attachement pour leur religion.

Exemple d'un jeune Hottentot que Vanderſtel fit élever.

Lorſqu'ils ont à paſſer quelque riviere dont le cours eſt rapide, ils s'arroſent d'abord de quelques goutes d'eau; & ſe frottant le front d'un peu de vaſe, ils prononcent certaines paroles miſterieuſes. Si vous leur demandez la raiſon de cet uſage, ils répondent: » Ne voyez-vous pas que le courant eſt

Superſtition religieuſe.

(19) Zugenbalg ſe laiſſa tromper là-deſſus par un Hottentot.

(20) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 104. & 234.

KOLBEN. 1713. RELIGION DES HOTTENTOTS.

» dangereux ? Kolben juge que cette superstition a sa source dans quelqu'idée religieuse (21).

Leur Prêtre, ou leur Maître des cérémonies, porte le nom de *Suri*, qui signifie *Maître* en leur langue. Cet Office est électif. Il ne consiste pas à réciter des priéres, ni à donner des instructions au Peuple sur des matieres dont les Hottentots n'ont aucune notion ; mais uniquement à présider aux offrandes & aux sacrifices, à diriger les cérémonies religieuses, les mariages, les enterremens, & à châtrer les mâles. Toutes ces fonctions lui donnent le quatriéme rang dans le Kraal. Cependant il n'a point d'autre revenu ni d'autre avantage que d'être invité à toutes les fêtes, & de recevoir quelquefois un veau ou un agneau dont on lui fait présent.

Gouvernement civil & militaire des Hottentots.

Les Hottentots ne vivent point sans Gouvernement & sans regles de Justice. Chaque Nation particuliere a son Chef, qui se nomme *Konquer*, & dont l'emploi consiste à commander dans les guerres, à négocier la paix, avec le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cercle que tous les Capitaines forment autour de lui. Ces Chefs n'étoient autrefois distingués que par la richesse de leur parure ; mais ils portent aujourd'hui pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les Hollandois les ont mis dans le goût de cet ornement. Leur Office est héréditaire ; mais il n'en a pas plus de ressemblance avec la royauté. L'autorité d'un Konquer se réduit au gouvernement de son propre Kraal ou de son Village. Il n'a point de revenus établis pour le maintien de sa dignité, ni la moindre distinction personnelle. En prenant possession de son Emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des Capitaines du Kraal & contre les priviléges du Peuple. On tue un bœuf gras & deux brebis pour le festin, & son installation se fait avec beaucoup de solemnité. Les femmes ont la liberté d'y assister ; mais leur partage est le simple bouillon. Le jour suivant, la femme du Chef traite aussi toutes les femmes, qui mangent la viande à leur tour, & le bouillon demeure aux hommes.

Principal Chef, nommé Konquer.

Son installation.

Capitaines des Kraals & leurs fonctions.

Le second Officier du Gouvernement Hottentot est le Capitaine du Kraal, dont l'Emploi consiste à maintenir la paix & la justice dans l'étendue de sa juriſdiction. Cet Office est héréditaire ; mais, en commençant à l'exercer, le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du Kraal. Pendant la guerre, il commande les troupes de son propre Village, sous l'autorité du Konquer ou du Chef de la Nation. Son installation se fait avec les mêmes cérémonies. Il reçoit les plaintes du Peuple, & juge, avec les hommes du Kraal, toutes les disputes qui regardent les droits & la propriété. C'est à lui qu'appartient aussi le jugement du vol, du meurtre, de l'adultere & des autres crimes qui se commettent dans son territoire. Mais les criminels d'Etat sont jugés par le Konquer, assisté des Capitaines de tous les Kraals. Ces Officiers sont distingués, non-seulement par de belles peaux de tigres ou de chats sauvages, qui leur couvrent les épaules ; mais encore par une canne à pomme de cuivre, dont les Hollandois leur ont fait présent. On peut les considerer comme la Noblesse des Hottentots, qui gouverne chaque Nation sous l'autorité de son Chef. Mais cette Noblesse ne tire aucun profit

(21) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 105. & suivantes.

de

de ſes ſoins. Les affaires ſe décident à la pluralité des voix, qui ſont recueillies par le Konquer. Il eſt rare que les Hottentots entreprennent une chaſſe ou quelqu'expédition d'importance, ſans avoir conſulté leur Capitaine. Cependant il arrive quelquefois des déſordres, que toute ſon autorité ne peut appaiſer. Le Peuple en vient aux mains & ſe bat furieuſement, au mépris du Capitaine. Dans ces occaſions, pour ſauver la bienſéance de ſon Emploi, il feint d'ignorer ce qui ſe paſſe; à moins qu'on n'aille juſqu'au meurtre, ou que la ſédition ne devienne générale. Alors il ne balance point à ſe préſenter; & le Peuple, qui ſe reproche d'avoir été trop loin, ne manque jamais de rentrer comme de concert dans les bornes de la ſoumiſſion.

KOLBEN. 1713. GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS. Emotions populaires.

Le Médecin occupe le troiſiéme rang dans l'œconomie civile des Hottentots. Le quatriéme, qui eſt le dernier, appartient au Prêtre. Mais la nature & les droits de ces deux Profeſſions ont déja été expliqués.

On doit juger, par ce tableau du Gouvernement politique des Hottentots, qu'ils ſont fort éloignés de la barbarie qu'on leur attribue, & que l'adminiſtration de leur Juſtice n'eſt pas auſſi ridicule que d'autres Ecrivains l'ont repréſentée. Chaque Kraal a ſon Tribunal pour les affaires civiles & criminelles, formé, comme on l'a dit, du Capitaine & des Habitans, qui s'aſſemblent en cercle dans un champ libre & ouvert. Parmi eux, la juſtice n'a rien à ſouffrir, comme en Europe, de la corruption & du délai. Ils ne ſont point expoſés à la mauvaiſe foi des Procureurs. Les deux Parties plaident leur propre cauſe. La Cour ſe rend attentive à leurs raiſons & juge à la pluralité des voix, ſans appel & ſans aucune ſorte d'obſtacle. Dans les matieres criminelles, telles que le meurtre, le vol & l'adultere, un coupable ne trouve aucun appui dans ſes richeſſes & dans ſon rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre Habitant du Kraal. Quelqu'un eſt-il ſoupçonné d'un crime? on en donne auſſi-tôt connoiſſance à tous les Habitans, qui, ſe regardant comme autant de miniſtres de la Juſtice, cherchent le coupable & s'en ſaiſiſſent. S'il prévoit qu'il ne puiſſe éviter la conviction, il ſe retire ordinairement parmi les *Buſchis*, ou les brigands; car il paſſeroit pour un eſpion dans les autres Villages qu'il voudroit choiſir pour azile, & ſur le moindre avis il ſeroit remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il eſt arrêté, on commence par l'enfermer ſous une garde ſûre, pour ſe donner le tems de convoquer l'aſſemblée. Il eſt placé au centre du cercle, comme au lieu le plus favorable pour écouter & ſe faire entendre. Ses accuſateurs expoſent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de ſe défendre, & la Cour écoute patiemment juſqu'au dernier mot qu'on allegue en ſa faveur. Si l'accuſation paroît injuſte, les Juges condamnent l'accuſateur à des dédommagemens, qui ſont pris ſur ſes troupeaux. Mais ſi le crime eſt vérifié, ils prononcent auſſitôt la ſentence, qui s'exécute ſur le champ. Le Capitaine du Kraal ſe charge de l'exécution. Il fond ſur le coupable (22) avec un tranſport furieux, & l'étend à ſes pieds d'un coup de kirri, qui lui caſſe ordinairement la tête. Toute l'aſſemblée s'unit pour l'achever, & ſon corps eſt enterré au même inſtant. Mais ſa famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime, & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire, ſes funé-

Pratique des Jugemens civils & criminels.

Séverité contre les coupables.

Le châtiment efface la honte des crimes.

(22) Vogel & Tachard regardent cet office comme une ignominie pour le Capitaine, quoique parmi les Juifs les Juges fuſſent ſouvent chargés de l'exécution.

KOLBEN. 1713. GOUVERNEMENT DES HOTTENTOTS.

railles ſont célebrées avec autant de reſpect que s'il étoit mort vertueux. Si l'on comparoit cette méthode avec celle de l'Europe, Kolben laiſſe à juger de quel côté ſeroit l'avantage.

Lorſqu'il s'éleve quelque différend entre deux Villages de la même Nation, la cauſe eſt portée devant la Cour nationale, qui n'a pas moins de fermeté qu'un Sénat Romain pour l'exécution de ſes décrets (23). Les Européens, dit l'Auteur, peuvent vanter leurs ſciences, leurs arts & leur politeſſe; mais où montreront-ils l'exemple d'un Gouvernement ſi ſage? S'il ſe trouve chez les Hottentots, il a pour baſe la parfaite liberté du Peuple.

Héritages.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un pere deſcendent à l'aîné des fils, ou paſſent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne ſont diviſés. Jamais les femmes ne ſont appellées à la ſucceſſion. Tout legs en faveur d'une femme eſt illégitime, ſans le conſentement du plus proche héritier. Un pere qui veut pourvoir à la condition de ſes cadets, doit penſer pendant ſa vie à leur faire un établiſſement; ſans quoi il laiſſe leur liberté & leur fortune à la diſpoſition du frere aîné. Mais ſi l'héritier accorde une fois la liberté à ſes freres, il n'eſt plus le maître de retracter cette faveur. Son pouvoir eſt le même ſur ſes ſœurs. Elles ne peuvent, ni le quitter, ni ſe marier, ſans ſon conſentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît à ſa fortune. La loi l'oblige ſeulement de prendre ſoin des femmes de ſon pere, juſqu'à leur mariage ou leur mort. Malgré tous ces avantages, s'il ſe marie avant la mort de ſon pere, il n'a pas plus de droit que ſes autres freres à l'héritage paternel.

Guerres des Hottentots.

Les Hottentots ne ſont point inſenſibles aux injures, ſur-tout lorſqu'elles regardent toute la Nation. Leur fureur s'allume au moindre tort qu'on fait à leurs droits. Ils courent aux armes, & marchent contre l'ennemi commun. Mais la guerre n'eſt jamais un fardeau pour le Peuple. Ils ne connoiſſent ni caiſſe militaire, ni magaſin, ni taxes, parce qu'ils n'ont jamais à compter plus d'une campagne. Une bataille fait ordinairement la déciſion de la querelle; mais les deux Parties combattent avec la derniere obſtination. Ils n'ont d'ailleurs aucune idée de diſcipline. Ils vont à la charge avec la derniere confuſion; mais ils obſervent de ne jamais ſerrer aſſez leurs rangs pour s'ôter la liberté de manier leur zagaie, & de voltiger d'un côté à l'autre pour diriger ſûrement leurs coups. Ils commencent leur attaque avec des cris terribles. Auſſi-tôt que les premiers ont fait leur décharge, ils ſe retirent derriere ceux qui les ſuivent, pour ſe remettre en état de reprendre leur place. La victoire dépend preſque toujours de l'habileté du Chef à découvrir l'endroit foible de l'armée ennemie, pour y porter le déſordre avec ſes meilleures Troupes, ou l'enfoncer avec les Bakkeleyers, qui ſont terribles dans ces occaſions. Les cauſes de la guerre entre les Hottentots ſont ordinairement le vol de quelques beſtiaux, ou l'enlevement d'une femme, ou l'uſurpation des pâturages. De ces trois motifs, c'eſt le dernier qui trouble le plus ſouvent la paix; car ſans avoir des limites réglées, ils ont une connoiſſance vague de l'étendue de leur territoire. L'inſulte ne conſiſte pas toujours à mettre des beſtiaux dans le pâturage d'autrui; mais, dans le tems de la ſéche-

Cauſes ordinaires des guerres.

(23) Kolben, Vol. I. p. 256.

reſſe, il arrive quelquefois qu'une Nation mécontente ou jalouſe emploie le feu pour détruire l'herbe de ſes voiſins. L'enlevement des beſtiaux ou des femmes ne commence guéres auſſi qu'après la réſolution déja formée de déclarer la guerre. Alors la Nation offenſée fait entendre ſes plaintes, & demande des réparations par ſes Deputés. Si la juſtice qu'elle exige eſt trop lente, elle prend les armes & ſe vange auſſi-tôt par des repréſailles. Quand le ſuccès l'abandonne, elle s'adreſſe toujours au Gouverneur Hollandois, pour implorer ſon ſecours ou ſa médiation. Un Détachement de Troupes régulieres force bien-tôt les deux Partis à recevoir les conditions que le Commandant leur propoſe, & généralement elles ſont à l'avantage du plus foible. Les Hollandois ſe dédommagent facilement de leurs frais, en achetant, de la Nation qu'ils ont ſecourue, quantité de beſtiaux fort au-deſſous de leur valeur. Si quelque Nation éloignée du Cap devient aſſez puiſſante pour ſe rendre incommode à ſes voiſins, ils forment une alliance offenſive & défenſive qui ſert bien-tôt à rétablir l'égalité. Telle fut celle des Suſſaquas & des Odiquas avec les petits Namaquas, contre les grands, qui commençoient à ſe rendre inſupportables par leur tirannie; & celle des Dunquas & des Damaquas contre les Gauros. Leur fidélité ne ſe dément jamais dans ces Traités. L'Allié paroît en campagne auſſi-tôt que la Nation principale, combat avec autant d'animoſité que dans ſa propre cauſe, & ne quitte les armes qu'après avoir obtenu la ſatisfaction qui fait l'objet de la guerre.

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS. Médiation des Hollandois. Alliance entre les Hottentots.

Quelques Nations ſe diſtinguent dans le combat par des uſages ſinguliers. Par exemple, les Kamtarers & les Heykrins auroient perdu dix hommes contr'un, qu'ils ne ceſſeroient pas de combattre, ſi leur Chef continue de jouer d'une flute, qui eſt leur ſignal pour l'action. Ils ſe retirent lorſque ce bruit ceſſe; mais s'il recommence, ils retournent à la charge avec une nouvelle furie. L'uſage des petits Namaquas & de leurs Alliés eſt de ſoutenir vigoureuſemement le combat, juſqu'à ce qu'ils ayent perdu plus de monde que l'Ennemi. Ils n'attendent jamais plus long-tems à faire leur retraite. D'autres Nations, telles que les Dunquas, les Damaquas & les Gauros, combattent auſſi long-tems qu'elles voient leur Général à leur tête; mais s'il périt ou s'il diſparoît, elles prennent auſſi-tôt la fuite.

Uſages ſinguliers dans les combats.

Jamais les Hottentots ne pillent ou n'inſultent les morts. Ils laiſſent leurs habits, leurs armes & tout ce qui leur appartient, à la diſpoſition de leur propre Parti. Mais ils tuent ſur le champ les priſonniers. Les déſerteurs & les eſpions n'obtiennent pas plus de grace; ou ſi la vie leur eſt conſervée, c'eſt pour eſſuier les mépris de ceux dont leur lâcheté ou leur perfidie leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les Traités de paix, on s'oblige de part & d'autre à les rendre; & le châtiment de leur infidélité eſt toujours la mort (24).

Punition des déſerteurs.

Outre le kirri & le rakkum, dont on a déja donné la deſcription (25), les armes des Hottentots ſont la zagaie & les fléches. Leurs arcs ſont de fer ou de bois d'olive; les cordes, de nerfs ou de boyaux de bêtes, attachées aux deux bouts avec un crochet de fer ou de bois. Leurs fléches

Armes des Hottentots.

(24) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 284. (25) Voyez le Chapitre précédent.

KOLBEN. 1713. GUERRES DES HOTTENTOTS

Leurs fléches & leurs arcs.

La zagaie.

Le kirri & le rakkum.

Combats simulés ou d'exercice.

sont de bois ou de canne, d'un pied & demi de longueur, armées d'un petit croiſſant de fer dont les deux pointes forment un petit angle & ſont toujours empoiſonnées. Au milieu du croiſſant paſſe une autre pointe de fer, longue d'environ deux pouces, qui ſert de ſommet au bois. Le carquoi eſt une ſorte de ſac, long & étroit, compoſé de peau de bœuf, d'élan, ou d'éléphant, qu'ils ſe paſſent ſur l'épaule avec une courroie liée aux deux bouts. Un crochet, qui eſt à l'extrêmité de ce ſac, leur ſert à porter l'arc ſuſpendu. On a déja fait remarquer avec quelle adreſſe ils tirent leurs fléches. Ils n'en ont pas moins à lancer la zagaie, qui eſt la meilleure de leurs armes. En mirant, ils la ſecouent & l'agitent de tant de manieres, qu'on ne s'imagineroit pas qu'ils ſe propoſent un but. Cependant le point vers lequel ils tirent doit être extrêmement petit s'ils manquent d'y toucher. La zagaie eſt une eſpéce de demie picque, de la longueur & de l'épaiſſeur ordinaire d'un manche de rateau. Le plus épais des deux bouts eſt revêtu d'une petite plaque de fer, d'où part une pointe fort aiguë, & tranchante des deux côtés, que les Hottentots entretiennent toujours fort luiſante, & qu'ils empoiſonnent pour la guerre & la chaſſe.

Le kirri & le rakkum ſont auſſi des armes guerrieres. Ils lancent le rakkum ſur l'Ennemi, dans un combat, comme à la chaſſe ſur les animaux feroces. A la portée de cette arme, ils ſont sûrs d'en percer l'homme ou la bête. Le kirri leur ſert à parer les coups de fléches, de zagaie & de rakkum, & même les pierres, auſquelles ils ont recours dans les batailles, lorſque leurs autres armes ſont épuiſées. Ils emploient le kirri avec une adreſſe admirable.

Pendant la paix, ils s'exercent ſouvent à des combats ſimulés, où leurs armes ſont le kirri, le rakkum & les pierres. La zagaie eſt rarement emploiée dans ces occaſions, & les fléches n'y paroiſſent jamais. L'engagement commence par des cris affreux & par une grêle de rakkums. Enſuite on paſſe aux pierres, dont ils ont amaſſé, de part & d'autre, des tas dans cette vûe. Un Hottentot qui ſe voit menacé d'être touché d'une pierre, d'un rakkum ou d'une zagaie, ſe met à couvert ſous ſon kirri, c'eſt-à-dire qu'il ſe ſert de ce bâton avec tant d'adreſſe pour arrêter le coup, qu'il y manque rarement, du moins dans ces combats d'exercice. Lorſqu'ils ſe laſſent de combattre à coups de pierre, ils en viennent aux mains, comme ils font quelquefois dans les batailles. Ils s'entrepouſſent, ils ſe frappent à coups de rakkum; & leur habileté eſt toujours ſurprenante à parer. Il n'entre pas moins d'art dans la forme qu'ils ſçavent donner à leurs attaques. Enfin, Kolben proteſte qu'il a pris ſouvent un plaiſir incroyable à ce ſpectacle. C'eſt par cette méthode que les anciens s'entretiennent dans la pratique des armes, & qu'ils forment leur jeuneſſe aux exercices militaires (26).

(26) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 243. & 293.

KOLBEN. 1713

CHAPITRE V.

Hiſtoire Naturelle du Cap de Bonne-Eſperance & des Pays voiſins.

§. I.

Air, Eau, Mines & Métaux.

HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

LES Européens du Cap diviſent l'année en deux ſaiſons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *Mouſſon humide*, & l'autre *Mouſſon ſéche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'eſt-à-dire, à la fin de notre été; & la premiere au mois de Mars, avec notre printems. Pendant l'été du Cap, qui eſt la bonne ſaiſon, les vents Sud-Eſt régnent généralement; & quoiqu'ils répandent beaucoup de ſérénité dans le climat, ils rendent l'entrée de la Baye de la Table fort difficile pour les Vaiſſeaux qui arrivent de l'Europe. Dans la ſaiſon de l'hiver, le Cap eſt ſujet aux brouillards. La pluie & les vents Nord-Oueſt forcent les Habitans de ſe tenir ſouvent renfermés (27). Cependant le Soleil ſe fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies ſont continuelles. L'air, dans cette ſaiſon, eſt froid, rude & fort déſagréable; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'Automne. Jamais l'eau ne gêle à plus de deux ou trois lignes de profondeur; & la glace ſe diſſipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs ſont très-rares au Cap, excepté vers le changement des ſaiſons, aux mois de Mars & de Septembre. Encore n'y ſont-ils jamais violens ni dangereux (28). Mais les vents Sud-Eſt qui ſoufflent impétueuſement pendant l'été, en élevant des nuages de pouſſiere, ne ſont pas ſans inconvenient. Ils ſe déchaînent quelquefois avec une fureur extrême, qui dure huit jours & même un mois. L'air ne ceſſe point alors d'être clair & ſerain au Cap; mais il ſe forme ſur les montagnes de la Table & du Diable une nuée épaiſſe, qui eſt toujours le préſage de quelque horrible tempête. Au contraire, pendant le ſouffle des vents Nord-Oueſt, qui diſtinguent la ſaiſon de l'hiver, l'air du Cap eſt épais & chargé de pluies.

Diviſion des ſaiſons du Cap.

Le tonnerre y eſt très-rare.

Fureur des vents Sud-Eſt.

Pendant l'été, ſi les vents Sud-Eſt ceſſent de ſouffler l'eſpace de trois ou quatre jours, il ſe raſſemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui empoiſonnent l'air par leur corruption. De-là viennent les maux de tête & les autres maladies qui affligent les Européens, mais qu'ils ne connoiſſent point lorſque ces vents ſoufflent. D'un autre côté, les mêmes vents, joint à la chaleur exceſſive du Soleil, leur cauſent alors beaucoup de mal aux yeux (29).

Inconvéniens lorſqu'ils ceſſent de ſouffler.

Le phenoméne le plus curieux & qui merite le plus d'obſervation, eſt la nuée (30) qui couvre ordinairement les montagnes de la Table & du Diable, & qui paſſe pour la ſource de ces furieux vents Sud-Eſt. Kolben la

Nuée qui les annonce & qui les produit.

(27) *Ibid.* Vol. II. p. 322.
(28) Kolben, Vol. II. p. 294. & ſuiv.
(29) Voyez le Chapitre III.
(30) Leguet la nomme un brouillard, mais mal-à propos.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Description de cette nuée.

décrit, depuis sa formation jusqu'à sa fin. Dans son origine, dit-il, ou du moins lorsqu'elle commence à se faire appercevoir, elle n'est jamais moins grosse qu'un bœuf (31); mais elle l'est souvent davantage. Elle tombe comme en plusieurs lambeaux, sur diverses parties de ces deux montagnes; & lorsque toutes ces piéces, qui croissent par degrés, viennent à se réunir, elles en couvrent entiérement le sommet. Après avoir conservé quelque-tems la même forme, sans aucune apparence de mouvement, elle creve tout-d'un-coup, pour enfanter des vents furieux. Les couleurs de cette nuée sont blanches; mais sa substance paroît plus compacte que celle des nuées ordinaires. Ses parties superieures paroissent couleur de plomb; ce que l'Auteur attribue à la refraction des rayons de lumiére. Il n'en tombe jamais de pluie; mais on y découvre quelquefois de grandes apparences d'humidité. Alors sa couleur est plus sombre; & les vents qui en sortent étant comme rompus, n'exercent leur rage que par des accès fort courts. Dans son état ordinaire, elle produit sans interruption des vents qui durent un, deux, trois jours, souvent huit, & quelquefois un mois entier. Dans cet intervalle, la nuée ne paroît pas diminuer, quoiqu'il s'en détache quelquefois de petites parties, qui se précipitent sur les côtés de la montagne & qui se dissipent en arrivant au pied. Ainsi l'on doit juger que pendant l'orage, elle est comme nourrie par une nouvelle matiere. Lorsqu'elle commence à s'éclaircir, ces supplémens s'exhalent & le vent diminue dans la même proportion. Il cesse enfin, lorsqu'elle devient transparente.

Effets terribles des vents Sud-Est.

Pendant toute la durée de ces vents Sud-Est, la Vallée de la Table est désolée par d'affreux tourbillons. Si leur souffle est chaud, ils ne sont pas longs & la nuée disparoît bien-tôt. Il est rare que ce vent Sud-Est continue après le coucher du soleil, & jamais il ne passe minuit; mais la nuée paroît alors moins épaisse & plus claire. Au contraire, si le souffle du vent est froid, c'est un signe certain qu'il doit durer quelque-tems, sans autre interruption qu'une heure à midi & vers minuit. Il semble qu'il prenne cet intervalle pour réparer ses forces & pour recommencer ses ravages avec une nouvelle furie.

Explication de Kolben.

Kolben, peu satisfait des explications qui ont précedé la sienne, suppose que cette nuée se forme d'une infinité de petites parties (32), poussées par les vents d'Est, qui regnent pendant toute l'année dans cette zone-torride, contre ce coin du Cap qui fait face à l'Est & qui est contigu à la mer. Ces parties, arrêtées ainsi dans leur course, se compriment & deviennent visibles à mesure qu'elles commencent à former de petites nuées. Dans leur assemblage elles sont poussées au sommet de ces montagnes, où étant repoussées par l'air superieur, elles reçoivent une agitation si violente qu'elles deviennent de véritables tourbillons (33), d'autant plus forts sur les Montagnes de la Table

(31) Quelques-uns prétendent qu'elle n'a d'abord que la grosseur d'un grain d'orge, ensuite celle d'une grosse noix; après quoi elle augmente par degrés jusqu'à couvrir le sommet de la montagne.

(32) Varenius, Scheutzer & le Docteur Halley, regardent les montagnes & la situation du Cap comme la base de toutes les explications des Moussons.

(33) On ne conçoit pas aisément que la simple résistance de l'air superieur puisse produire cet effet. Il semble plûtôt que le vent ne soufflant guéres après le coucher du Soleil c'est à cet Astre qu'il faut en rapporter la principale cause.

& du Diable, que ces deux montagnes étant plus hautes que les autres, la preſſion y eſt beaucoup plus grande : car ces nuées ne leur ſont pas ſi particuliéres qu'on n'en apperçoive auſſi ſur toutes les autres montagnes qui ſont voiſines du Cap ; c'eſt à-dire, ſur celles de la Hollande des Hottentots, de Stellenbock, de Drakenſtein, de Norwegen, près de la Baye-Falſe, & même ſur les montagnes de pierre (34).

Couleur de la Mer du Cap & ſes cauſes.

La mer, aux environs du Cap, eſt d'une couleur verdâtre, dont la principale cauſe eſt la réflexion des montagnes & des rochers de la même couleur (35), & la multitude de branches ou d'arbriſſeaux de corail qui flottent près du Cap. Ces branches ſont vertes & molles dans l'eau ; mais lorſqu'elles ſont pouſſées ſur le rivage, elles s'endurciſſent & deviennent, ou blanches, ou noires, ou d'un rouge foncé.

Etranges irrégularités de la marée.

Le 24 Septembre 1707, au matin, un quart-d'heure après le reflux de la marée, on fut ſurpris de voir revenir le flux & ſe retirer immédiatement. Tout-d'un-coup il revint encore, & ſe retira un quart-d'heure après. Enfin, depuis huit heures juſqu'à dix, cette étrange révolution arriva ſept fois. Comme le Soleil étoit arrivé à l'Equateur le 23 de Septembre, neuf heures cinquante-trois minutes dix-neuf ſecondes après midi, ce qui faiſoit au Cap l'Equinoxe du Printems, & que de là juſqu'à la nouvelle Lune il reſtoit deux jours deux heures cinquante-huit minutes & cinquante ſecondes, l'Auteur jugea que les marées extraordinaires pouvoient être l'effet de ces deux cauſes, jointes aux vents qui ſortent des cavernes que la mer renferme dans ſon ſein, & qui donnent ſouvent, comme les Matelots ne l'ignorent pas, de furieuſes ſecouſſes aux Vaiſſeaux. Mais il ne ſe trouvoit alors aucun Bâtiment dans la rade du Cap.

Comment Kolben les explique.

Eaux de terre & leurs différences.

A l'égard des eaux de terre, celles qui ſe voient aux environs du Cap, & dont la plûpart ayant leur ſource au ſommet des hautes montagnes deſcendent fort rapidement ſur des lits de pierres & de cailloux, ſont blanches & fort claires, extrêmement douces & très-ſaines : mais celles qui n'ont pas la même origine & le même cours, ſont d'un rouge-foncé ou couleur de rouille de fer. Il s'en trouve beaucoup auſſi de blanchâtres, qui tirent cette couleur de la terre ou de la vaſe qu'elles traverſent.

On ne remarque pas moins de différence entre le goût des eaux du Cap. Toutes les eaux de rivieres ſont douces & agréables dans toute l'étendue de leur cours. D'autres perdent la couleur & la douceur qu'elles ont à leur ſource, & deviennent ſaumaches en avançant. D'autres croupiſſent & ſe changent en très-beau ſel. Quelques ſources des Montagnes & de la Vallée du Tigre ſont ſaumaches en naiſſant, & ne laiſſent pas d'être d'un goût ſupportable : mais pour peu qu'on tarde à s'en ſervir, elles deviennent ſi ſalées qu'il eſt impoſſible d'en boire.

Quelques-unes de ces eaux ſaumaches ſont excellentes pour purifier le ſang.

(34) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 425. & ſuivantes.

(35) Kolben obſerve que la couleur verte aux environs du Cap-Vert, vient de la grande quantité d'herbes & de roſeaux flotans qui y croiſſent. Ces roſeaux ont entre trois & quatre aunes de longueur. Le bas en eſt gros & le ſommet menu. On les plie ſouvent en forme de trompette, & liant les deux parties lorſqu'elles ſont ſéches, on en tire un auſſi beau ſon que celui de la meilleure trompette. L'Auteur en fit l'experience, & de-là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roſeau.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Elles produiſent cet effet par les ſueurs & les ſelles, avec un démangeaiſon dans toutes les parties du corps : leur action ceſſe lorſque le ſang eſt tout-à-fait purifié ; ce qui ne demande point ordinairement plus d'une ſemaine. Comme les parties luteuſes & ſalines de ces eaux ſe précipitent promptement pendant la chaleur ou près du feu, elles deviennent bien-tôt puantes.

Fraicheur de certaines eaux.

Les eaux qui tombent avec rapidité du ſommet des montagnes, coulant enſuite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buiſſons, ſont ſi froides, qu'elles conſervent cette qualité dans les vaſes où elles ſont renfermées, juſqu'à cauſer un véritable friſſon à ceux qui en boivent. On trouve ici des eaux chaudes, & d'autres qui ſont même brûlantes. De ce nombre ſont deux Bains célebres, à trente milles du Cap. L'Auteur les viſita ſouvent (36). Nous avons déja parlé de trois ſources chaudes, dans la Colonie de Waveren. La plus fréquentée eſt celle de la Montagne-Noire, où l'on peut ſe rendre par deux chemins ; l'un qui, traverſant Drakenſtein, paſſe par les *Montagnes d'Incommodité*, & de-là par la Riviere Sans-fin à *Knoblancks*, qu'on nomme auſſi le *Kraal de l'ail*. L'autre chemin eſt par la Hollande des Hottentots, & par-deſſus ſes montagnes juſqu'à *Hout-Hock*, c'eſt-à-dire, *Coin du bois*. Enſuite, traverſant quatre petites rivieres près de leur ſource, il continue juſqu'à *Bobuties-Kraal*, ou *Kraal de l'eau*, qui n'eſt éloigné du Bain de la Montagne-Noire que d'une heure de chemin. La terre de cette montagne eſt d'un noir de charbon, légere, viſqueuſe, graſſe, & ſi molle que les chevaux y enfoncent. Auſſi prend-on le parti de mettre pied à terre pour y monter. On eſt perſuadé que la montagne eſt creuſe, parce que l'eau du bain tombant avec beaucoup de bruit dans un trou, prend ſous terre un cours ignoré. Kolben ne put trouver de fond dans ce trou, à ſoixante pieds de profondeur. On a fait dans la montagne d'autres trous, d'où il coule des eaux chaudes. Leur ſurface eſt couverte d'une ſorte de peau graſſe & bleuâtre, aux bords de laquelle il s'amaſſe une fort belle matiere luteuſe, que les Peintres font ſécher pour l'employer au lieu d'ocre. Ces eaux ont la clarté du cridal. L'Auteur n'en avoit jamais goûté de ſi ferrugineuſes ; mais elles n'en ſont pas moins agréables. On peut les employer à toutes ſortes d'uſages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais. En entrant dans le Bain on reſſent une chaleur preſqu'inſupportable, ſur-tout ſi l'on y entre par degrés. Mais elle ceſſe bien-tôt d'être incommode, & l'on ſe trouve dans une ſituation délicieuſe. Cependant on eſt obligé d'en ſortir au bout de cinq ou ſix minutes, parce qu'elle reſſerre la partie inferieure du ventre juſqu'à faire perdre l'haleine. On eſt rétabli ſur le champ en ſe mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une ſueur abondante, après laquelle on ſe leve avec une légereté dont on eſt ſurpris. Quinze jours de ce Bain, pris une fois le jour, purifient le corps de toutes ſortes d'humeurs peccantes, par les ſueurs, les ſelles, & quelquefois par des vomiſſemens. Kolben a connu pluſieurs perſonnes qui lui devoient leur guériſon ; l'un, d'une paraliſie de bras ; l'autre, de la ſurdité ; une femme, du mal vénerien, & de pluſieurs autres maladies compliquées (37).

Eaux chaudes.

Bains célebres.

Bain de la Montagne-Noire & terre de cette Montagne.

Effets de ce Bain.

Enfin l'Auteur eſt perſuadé que les eaux du Cap ſont auſſi claires, auſſi

(36) Kolben, Vol. I. p. 20. & 280.

(37) Kolben, *ibid.* p. 285. & ſuiv.

douces

douces & auſſi ſaines qu'il y en ait au monde. Les Médecins, ou plûtôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées ſalutaires dans toutes ſortes de cas. On aſſura Kolben que tous les Vaiſſeaux du Roi de Danemark ſont obligés, en revenant des Indes, de toucher au Cap & d'y prendre un grand tonneau d'eau de fontaine, pour le Roi; parce qu'elle paſſe à cette Cour pour la meilleure de l'Univers. Elle conſerve ſa douceur & ſa clarté ſur mer, dans les plus longs voyages. Sur le Bâtiment où l'Auteur s'embarqua pour revenir en Europe, elle ne ſouffrit aucune altération; excepté, dit-il, un léger changement ſous la Ligne, mais qui ne l'empêcha point de ſe rétablir preſque auſſi-tôt (38).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le Roi de Danemark fait venir de l'eau du Cap.

Les foſſiles du Cap peuvent être réduits aux terres, aux pierres & aux minéraux.

Foſſiles du Cap de Bonne-Eſpérance.

Toutes les Colonies produiſent deux ſortes de terre; l'une, pour la poterie; l'autre, qui ſert à faire des briques, dont la plûpart des maiſons ſont bâties. Elles fourniſſent auſſi de la craie blanche & rouge. Celle-ci ſert aux femmes pour ſe colorer le viſage; l'autre, aux Européens, pour blanchir leurs maiſons.

Dans le creux des rochers, près des bains chauds de la Colonie de Drakenſtein, on trouve pluſieurs ſubſtances bitumineuſes, vertes, blanches, jaunes & d'autres couleurs. On vante particuliérement une ſorte de bitume naturel, ou d'huile de pierre, qui diſtille des rochers. Il a l'odeur de la vieille urine. Les Hottentots prétendent que c'eſt effectivement celle des hermines, ... s'épaiſſit par le mélange d'une pouſſiére très-fine. Ils la font diſſoudre dans l'eau & la donnent à leurs beſtiaux pour leur rendre le ventre libre. Elle guérit les bleſſures, lorſqu'elle eſt appliquée promptement ſous la même forme.

Bitumes.

Huile de pierre.

Les pierres des montagnes de la Table, de Stellenbock, de Drakenſtein, de la Hollande des Hottentots & de pluſieurs autres montagnes, ſont rangées en couches, les unes ſur les autres, & ſéparées par une ſubſtance moëlleuſe. Elles ſont de la dureté des cailloux. On en compoſe les plus fortes murailles. Les eaux courantes offrent quantité de pierres de ſable. Dans les éponges que la mer jette ſur le rivage, on trouve une pierre verte, formée de ſable marin & très-facile à diſſoudre.

Pierres des montagnes.

Les environs du Cap fourniſſent beaucoup de pierres fendues, qui ſont propres à faire de la chaux. Mais les coquilles de moules ſuppléent à ce beſoin. On y trouve auſſi de la pierre propre aux meules de moulin. Cependant, comme elles ſont difficiles à mettre en œuvre, les Colonies tirent leurs meules de Hollande.

Pierres de chaux.

Pierres à meules.

On a découvert près du Cap une carriere de pierre fort dure & d'un brun-rouge, qu'on appelle ici *Pierre de cœur*. Elle eſt tachetée de bleu, avec des veines blanches, & ne cede en rien au plus beau marbre lorſquelle eſt polie. Les pierres de touche, les belles pierres griſes à aiguiſer, & les cailloux ou les pierres à fuſil, ſont fort communes au Cap. On trouve dans le gravier & dans les marais un fauſſe pierre d'aigle, qui tire ſur le rond, de la groſſeur d'une châtaigne, creuſe, & généralement remplie de ſable ou de quelqu'autre ma-

Pierre de cœur, qui reſſemble au marbre.

Fauſſe pierre d'aigle.

(38) *Ibid.* p. 21.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

tiere. Ses dehors paroiſſent couverts de rouille. On la préſente aux Etrangers comme une des curioſités du Pays. On voit au Cap, des pierres qui reſſemblent aux coquilles de limaçons; d'autres au criſtal: enfin, la variété des formes & des couleurs eſt infinie.

Autres pierres.

Métaux du Cap.

A l'égard des métaux, on a trouvé des mines d'argent ſur la Montagne de la Table, ſur celles de Drakenſtein & dans d'autres lieux. Les Hottentots-Namaquas ont apporté, au Gouverneur Hollandois, du cuivre de certaines montagnes fort hautes, à cent lieues du Cap. Elles en ont pris le nom de Montagnes de cuivre. On prétend que ce métal y eſt d'une ſi riche eſpece, que dans les grandes chaleurs les rayons du ſoleil ſuffiſent pour le fondre & le faire couler au long des montagnes. Les mines de fer doivent être communes dans les Pays du Cap, puiſque l'uſage immémorial des Habitans eſt d'en compoſer leurs armes (39).

Sel du Pays, & de quelle maniére il ſe forme.

Quoiqu'ils ne faſſent aucun uſage du ſel, la Nature leur en fournit abondamment ſans le ſecours de l'art. Ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil ſur l'eau de pluie (40). Après l'hiver, ou la mouſſon humide, il reſte quantité d'eau dans les creux des vallées, dont le fond eſt par-tout une terre graſſe, couleur de plomb, qui ne permet point à l'eau d'y pénetrer. Telles ſont les ſalines du Cap. Il s'en trouve depuis un mille juſqu'à ſix de circonférence; mais elles n'ont jamais plus de trois pieds de profondeur. L'eau qui s'arrête dans ces baſſins naturels eſt d'une couleur ſale & noirâtre; mais devenant bien-tôt claire & de bon goût, elle conſerve cette qualité juſqu'au mois d'Octobre, où elle commence à prendre un goût de ſel avec une couleur rougeâtre. A meſure que l'Eté avance, la ſalure augmente & la couleur devient un rouge très-foncé. Vers ce tems les vents Sud-Eſt, qui ſont dans toute leur force, achevent de purger l'eau & de former le ſel. On voit d'abord une ſubſtance blanche, qui s'épaiſſit ſur les bords du baſſin & qui augmente par degrés juſqu'au Solſtice d'Eté, où toute l'eau de l'étang ſe trouve transformée en ſel. Sa forme eſt ordinairement exagone; ſa couleur, blanche, claire & tranſparente, du moins lorſqu'on le tire de la ſaline; & ſi elle étoit bien remplie d'eau, il n'a pas moins de trois pouces d'épaiſſeur. Mais il eſt fort au-deſſous du ſel de l'Europe pour conſerver ſur mer de la chair ou du poiſſon. Kolben attribue ce défaut à la trop grande quantité de nître (41) dont l'air du Cap eſt ſi chargé, que l'herbe même, dans les vallées, n'eſt jamais ſans un goût de ſel (42).

Agriculture des Européens du Cap.

En général, le terroir eſt riche & fertile aux environs du Cap. La plus grande partie eſt compoſée d'argile ou d'une terre ſabloneuſe, qui demande peu de travail. Auſſi doit-on remarquer qu'on ne parle ici que de l'agriculture des Européens du Pays; car les Hottentots ſe fatiguent peu à cultiver leurs terres. Les Colonies produiſent abondamment toutes les néceſſités de la vie. Le froment & tous les grains de l'Europe, à l'exception de l'avoine, y croiſſent avec une fécondité ſurprenante. Un boiſſeau de froment, par exem-

Fécondité des grains dans ce terroir.

(39) Voyage de Kolben, p. 310. & ſuiv.

(40) Ten-Rhyne fait ſur cet article autant de fautes qu'il écrit de lignes. Il ſuppoſe fauſſement que le ſel du Cap eſt du ſel de roc, qu'on tire du ſein de la terre.

(41) On ſuppoſe que ce nitre, qui impregne également la terre & l'eau de pluie, vient uniquement de l'air.

(42) Kolben, *ibid.* p. 296.

ple, en rend trente ou quarante ; l'orge, depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix ; les pois, de trente à quarante, & les féves, de vingt à vingt-cinq. Les chenilles nuiſent beaucoup aux féves. Mais tous les efforts qu'on a faits juſqu'à préſent pour recueillir l'avoine, ont mal réuſſi. La violence des vents Sud-Eſt dépouille les épis lorſqu'ils parviennent à leur maturité ; ou s'ils échapent à la fureur du vent, la nature du terroir fait dégénérer le grain en avoine ſauvage. Le bled a ſouvent beaucoup à ſouffrir des bêtes farouches, telles que les éléphans & les daims ; ou de la nielle, dans certaines années. Mais l'abondance des moiſſons ordinaires eſt un dédommagement pour toutes ces pertes.

Labourage & forme des charrues.

Le labourage eſt fort pénible au Cap, dans des terres graſſes & rudes, qui demandent quelquefois, pendant l'Eté, vingt bœufs pour l'attelage d'une ſeule charrue. Les Habitans des Colonies ont inventé des charrues différentes des nôtres. Quoiqu'elles ayent auſſi deux roues, une de chaque côté, le diametre en eſt inégal. La roue du côté du ſillon eſt beaucoup plus grande que l'autre. Le ſoc eſt comme diviſé en deux ; c'eſt-à-dire, qu'un des côtés s'élargit conſidérablement, & que l'autre s'avance droit en pointe. C'eſt ce qu'ils appellent un demi-ſoc ; au lieu qu'ils nomment le nôtre un ſoc entier : & lorſqu'ils font uſage de celui ci, ils n'emploient point de coutre.

Tems des ſemences & des moiſſons.

Ils commencent à ſemer au mois de Juillet, pour faire leur moiſſon vers la fin de Septembre. Ils ſément le bled fort clair, dans la crainte qu'il ne ſoit étouffé par un excès d'abondance. Leur uſage n'eſt point de le battre. Ils emploient, comme dans les Provinces méridionales de France, des chevaux ou des bœufs, qui tirent le grain des épis en les foulant aux pieds, ſur un terrain compoſé d'un mélange de paille & de fiente de vache détrempé avec de l'eau. Un ſeul de ces animaux fait plus dans l'eſpace d'un jour que douze hommes en quatre ou cinq. La Compagnie tire le dixiéme de tout le bled qu'on recueille au Cap ; & lorſqu'elle en ſouhaite davantage, elle achete le reſte, à des conditions reglées (43).

Vignobles & vins du Cap.

Les premiéres vignes qui furent apportées au Cap, venoient de Perſe & des bords du Rhin. Il ſe paſſa quelque tems avant qu'on pût en élever aſſez pour former des vignobles. Mais ils y ſont maintenant en ſi grand nombre, que chaque cabane a le ſien. On plante les vignes en lignes droites. La crainte des vents Sud-Eſt, qui détruiroient le raiſin, ne permet pas de les laiſſer croître à plus de trois pieds de hauteur. Elles ſouffrent beaucoup auſſi des ſauterelles & des vers. Cependant elles rendent plus dès la troiſiéme année que celles de l'Europe à la cinquiéme. La vendange commence au mois de Février, & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap eſt agréable & fort ; mais avec le tems il devient moëlleux, & par degrés il égale le meilleur vin de Canarie. Cependant, faute de tonneaux, les Européens du Cap n'en peuvent garder de groſſes proviſions. Il s'y vend huit ou dix écus le baril ; mais il eſt fort cher aux Indes (44).

Jardins, fruits & légumes du Cap.

Les jardins du Cap produiſent la plûpart des plantes & des fruits de l'Europe. Les légumes y ſurpaſſent les nôtres, par la groſſeur & le goût. Un choux y péſe entre trente & quarante livres ; une patate, entre ſix & dix livres. Les

(43) *Ibid.* Vol. II. p. 66. & ſuiv.

(44) Leguet dit que les vins du Cap ſont verds. Il ajoute qu'en 1698. la quarte Angloiſe ne valoit que vingt ſols de France. Mais il ne parle apparemment que des vins les plus communs.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

melons y ſont excellens. Tous les arbres fruitiers y proſperent merveilleuſement, par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie, près de la Ville du Cap, offre des pommes du Japon, des oranges, des limons, des citrons, des amandes, des figues, des grenades, avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Aſie ou de l'Amérique, qui l'emportent beaucoup ſur leur origine & qui paroiſſent ici revêtus de tout leur éclat. Les figues ſont délicieuſes au Cap, ſur-tout celles qu'on nomme piſang & qui viennent de l'Iſle de Java. La beauté des fruits, joint à la profuſion de fleurs naturelles qui ornent les jardins, forme des perſpectives charmantes. L'aloës, qu'il eſt ſi rare de voir en Europe dans toute ſa beauté, porte ici ſes fleurs en plein champ, ſans le ſecours de l'art (45).

Figues délicieuſes, nommées Piſang.

Kolben nous a donné un long catalogue des végetaux du Cap. Les Pays voiſins produiſent naturellement quantité de plantes des plus nobles eſpéces. Toutes les différentes ſortes d'aloës, dont on paroît faire tant de cas en Europe, croiſſent ici d'elles-mêmes & couvrent les rochers de leurs fleurs odoriférantes. L'amandier eſt naturel au Pays. On y trouve des *Ficoides* d'une infinité d'eſpéces, qui produiſent tous une profuſion de belles fleurs, & dont quelques-uns portent un fruit fort agréable. Le plus remarquable de tous les fruits qui ſont particuliers au Cap eſt l'*Amaquas*, dont l'arbre eſt ici nommé *Keurboom* par les Européens. Sa hauteur eſt d'environ neuf ou dix pieds. Il eſt aſſez gros. Sa feuille reſſemble à celle du poirier qui porte la *Poire-d'oiſeau*. Sa fleur eſt d'un blanc-rougeâtre, comme celle du pommier, & rend une odeur fort douce. Elle produit des coſſes, dont chacune contient cinq ou ſix grains de ſemence, de la groſſeur d'un pois, de couleur brune, de forme ovale & d'un goût aſtringent. Son écorce eſt mince, couleur de cendre & fort unie. Les vers s'attachent rarement au bois. Il eſt fléxible lorſqu'il eſt verd; mais en ſéchant il acquiert une dureté preſqu'incroyable. Si l'on en coupe une branche, elle rend une gomme jaune & luiſante.

Aloes fort communs.

Amaquas & ſon arbre.

L'arbre-eſtropié, eſt encore une production naturelle du Cap. Il eſt du genre nain. Ses branches ſont crochues & noueuſes, ſes feuilles larges, rudes & épaiſſes, comme celles du pommier. Le fruit reſſemble à la pomme-de-pin. L'écorce, qui eſt épaiſſe & ridée, eſt employée par les tanneurs. Les chirurgiens du Cap (46) la donnent en poudre pour la dyſſenterie. Le bois n'eſt propre qu'au chauffage.

L'arbre-eſtropié.

L'arbre-puant eſt de la grandeur du chêne. Ses feuilles ont environ trois doigts de large. Il rend une ſi mauvaiſe odeur ſous l'inſtrument, que les ouvriers ont peine à la ſupporter. Mais comme le bois eſt d'un beau grain & fort bien nuancé, les Européens du Cap l'emploient pour leurs meubles, & l'odeur ſe diſſipe avec le tems (47).

L'arbre puant.

La racine de *Kanna* croît au Cap; mais quoique les Hottentots l'aiment avec tant de paſſion qu'ils ſont capables de tout entreprendre pour en obtenir quelque partie, ils réuſſiſſent moins que les Européens à la trouver. Le Pere Tachard ſuppoſe que c'eſt le Zin-ſang (48) des Chinois. En effet, il renferme

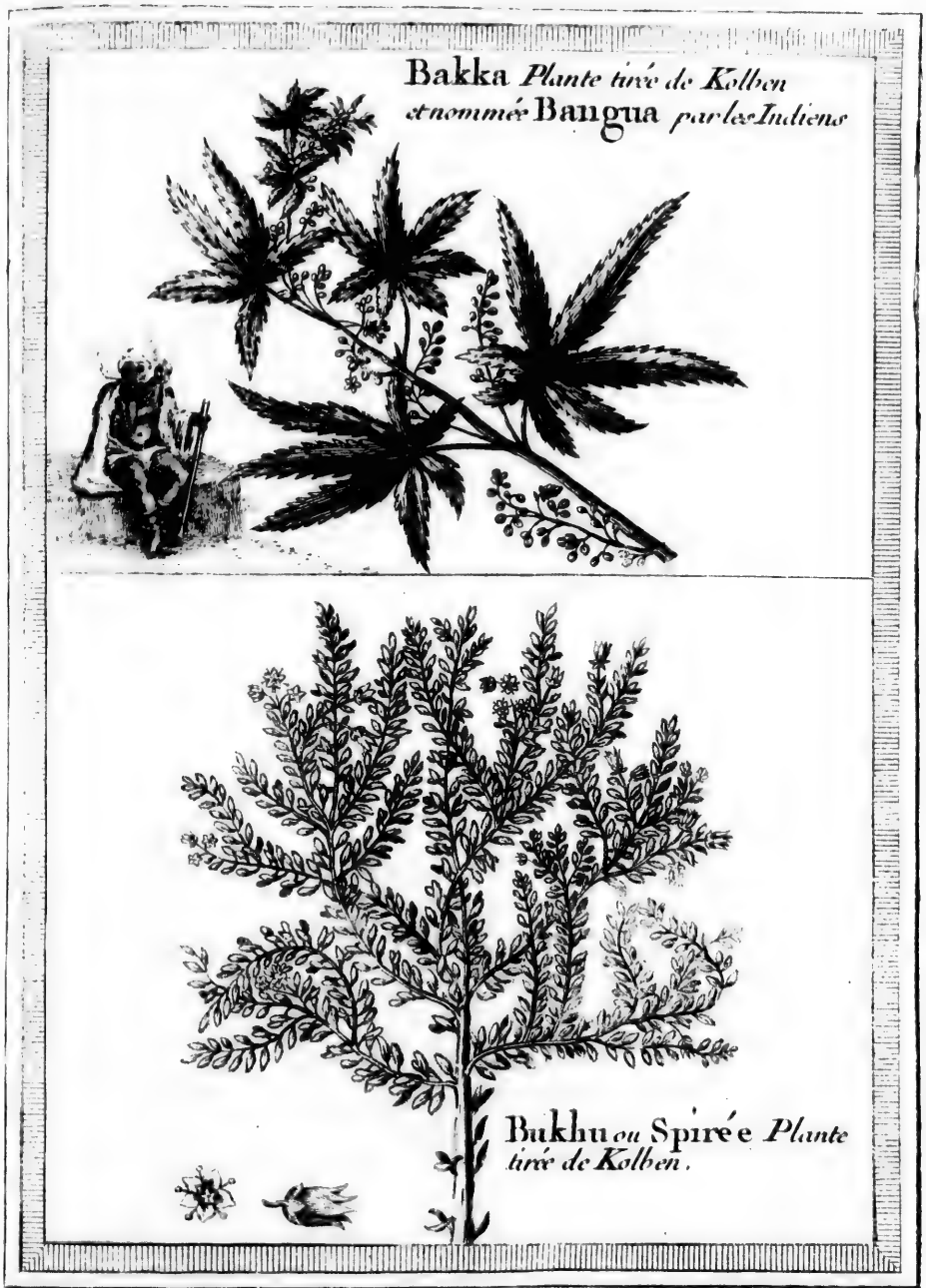
Racine de Kanna.

(45) Kolben, *ubi ſup.* p. 75. & ſuiv.

(46) On a déja vû qu'ils tiennent lieu de Médecins au Cap.

(47) Kolben, Vol. II. p. 216. & 253.

(48) Nous en parlerons plus particuliérement dans l'article de la Tartarie orientale. Voyez néanmoins ci-deſſus, Vol. I.


Bakka *Plante tirée de Kolben et nommée* Bangua *par les Indiens*
Bukhu *ou* Spirée *Plante tirée de Kolben.*

T. V. N.° XXII.

la plûpart des mêmes qualités. Les Hotttentots, qui le mâchent, en reſſentent les mêmes effets que les Turcs de l'opium.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le *Dakha* eſt une autre Plante fort eſtimée des Hottentots, qui s'en ſervent au lieu de tabac, lorſqu'ils ne peuvent s'en procurer, ou qui les mêlent enſemble lorſque leur proviſion de tabac eſt épuiſée. C'eſt une eſpéce de chanvre ſauvage, que les Européens ſément, mais principalement pour l'uſage des Hottentots. Le dakha, mêlé avec le tabac, s'appelle *Buſpach*. La *Spirée* eſt encore une Plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver, lorſque les feuilles commencent à flétrir, ils en amaſſent de groſſes proviſions, qu'ils font ſécher pour les mettre en poudre. Sa couleur eſt un jaune luiſant. Elle leur ſert à poudrer leur chevelure. Ils l'appellent (49) *Bukku*, & la regardent comme une partie conſiderable de leur parure (50).

Dakka, Plante à fumer.

La Spirée, dont les Hottentots ſe poudrent.

Le Cap eſt abondamment fourni de toutes ſortes d'arbres & de plantes étrangeres, ſoit de l'Europe ou de l'Inde. Le ſapin, le camphrier, le cyprès, le pin, l'oranger, le limonier, le citronier, le grenadier, le coignaſſier, l'abricotier, le pêcher, le pommier, le poirier & le prunier, croiſſent ici merveilleuſement; comme tous les arbriſſeaux, les plantes, les racines & les fleurs des autres Pays. Les châteigners & les noyers y ſont en abondance. Quelques Habitans ont de grandes Plantations d'amandiers, dont ils tirent un profit conſiderable. L'arbre qui produit la canelle eſt venu de Ceylan au Cap, & répond fort bien aux eſperances de ceux qui l'ont apporté. Enfin les jardins du Cap ſont remplis de tous les légumes & de toutes les racines de l'Europe (51).

Autres productions du Cap.

§. II.

Animaux privés & ſauvages.

IL ne manque aucune eſpece de beſtiaux dans les Colonies du Cap. Les bœufs y ſont fort gros, ſans boſſe ſur le dos, quoique pluſieurs Ecrivains leur en attribuent fauſſement. Ils péſent ſouvent cinq ou ſix cens livres & quelquefois beaucoup plus. Les moutons ſont en fort grand nombre. Leur chair eſt de bon goût. Les pauvres en emploient la graiſſe au lieu de beurre; & lorſqu'elle eſt fondue on y trouve peu de différence. Ce que les moutons ont de plus remarquable, eſt la longueur & l'épaiſſeur de leur queue, qui péſe entre quinze & vingt livres. Les terres voiſines du Cap ſont ſi couvertes de beſtiaux, qu'il n'y a point d'année où les Hottentots n'en vendent un prodigieux nombre aux Européens, & toujours à ſi bas prix, qu'ils donnent un bœuf pour une livre de tabac, & un excellent mouton pour une demie-livre.

Boſſeur des bœufs.

Queue des moutons.

Les grandes mortalités ſont rares dans leurs troupeaux; mais ils ont beaucoup à ſouffrir dans les tems humides, & beaucoup auſſi des bêtes féroces, qui ſont en grand nombre dans ces Colonies. On s'imaginera aiſément, ſur cette peinture, que les proviſions ne ſont pas fort cheres au Cap. En 1698, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'Etabliſſement des Hollandois étoit bien moins floriſſant qu'au-

Abondance des proviſions au Cap.

(49) Dapper dit que les Henſaquas plantent le dakka, & qu'ils ſont la ſeule Nation Hottentote qui ſément ou qui plantent. Il ajoute que tantôt ils le mangent, tantôt ils le prennent en infuſion, mais qu'il les enyvre également. P. 383.

(50) Kolben, Vol. II. p. 249.

(51) *Ibid.* p. 261.

KOLBEN. 1715. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

jourd'hui, la Compagnie faiſoit donner la livre de pain pour un ſol, celle de bœuf & de mouton pour deux ſols; & cent-quarante livres de bled, qui font la meſure établie, pour trois écus. Il eſt fort vraiſemblable que depuis l'augmentation des Colonies, & lorſqu'elles produiſent beaucoup plus qu'elles ne peuvent conſommer, le prix des mêmes proviſions doit être diminué (52).

Chevaux du Cap; d'où ils y ſont venus.

La race des chevaux du Cap y eſt venue de Perſe. Ils ſont généralement petits & chateins. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il ſe trouve des Particuliers qui en ont deux ou trois cens. Leur nourriture eſt de l'herbe & de l'orge, parce ce que le Pays ne produit point d'avoine. Ils ſont à ſi vil prix, qu'en 1712 Kolben vit donner trois poulains pour dix-huit eſcalins de Hollande.

Chiens du Cap.

Les chiens du Cap, ſur-tout ceux des Hottentots, n'ont de remarquable que leur laideur (53).

Eléphans plus gros qu'en d'autres Pays.

A l'égard des bêtes féroces, peut-être n'y a-t-il point de Pays au monde où l'on en trouve un ſi grand nombre. Les éléphans y tiennent le premier rang. Ils y ſont beaucoup plus gros que dans aucune autre contrée; mais la femelle eſt moins groſſe que le mâle. Elle a ſes mamelles entre les deux jambes de devant. Un ſeul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandois, pour en faire l'eſſai, attelerent un éléphant à la proue d'un Vaiſſeau conſiderable; il le tira au long du rivage. Leurs dents ſont une autre preuve de leur force. Elles péſent depuis ſoixante juſqu'à cent-vingt livres. L'éléphant du Cap n'eſt pas d'ailleurs fort différent des autres. Kolben accuſe d'erreur ceux qui ont ſuppoſé que ces animaux dorment debout. Il obſerva ſouvent ſur l'herbe l'impreſſion de leur corps, dans les lieux où ils avoient paſſé la nuit. Les Hottentots font uſage de leur fiente lorſqu'ils manquent de tabac; & le même Auteur aſſure qu'elle a preſque le même goût. Les poils, qui forment une touffe au bout de la queue des éléphans, ſont longs d'un pied & demi, & de la même force & de la même groſſeur que les ſoies de cochon. Ils troublent l'eau, avant que d'en boire; apparemment pour en ôter la crudité, comme les oies, les canards & d'autres oiſeaux y mêlent du ſable & du gravier (54).

Rhinoceros.

Le rhinoceros ſe fait voir ſouvent dans les Colonies du Cap; mais les Auteurs s'accordent ſi peu dans ſa deſcription, qu'on eſt porté à (55) s'imaginer qu'ils ne parlent pas du même animal. Sa peau, qui eſt couleur de cendre, tirant ſur le noir, reſſemble à celle de l'éléphant par les apparences & la dureté. On ne la perce pas facilement avec le couteau. Les peintres ont repréſenté le rhinoceros beaucoup plus beau qu'il n'eſt réellement. Il n'a point d'écailles ſur le corps; mais les écorchures des buiſſons & les cicatrices dont il a la peau couverte, ont de loin quelque reſſemblance avec des écailles. Sa gueule reſſemble à celle du porc, avec cette ſeule différence, qu'elle eſt plus pointue. Il a le même cri, mais qui ne ſe fait point entendre de ſi loin. La corne qu'il a ſur le muſeau eſt d'un gris foncé, & s'avance dans la forme d'un ſoc de charrue. Sa plus grande longueur eſt de deux pieds (56). Elle lui ſert, dans ſa colere, à déchirer la terre, & quelquefois à ſoulever de groſſes pierres,

(52) *Ibid.* p. 64. & ſuiv.
(53) *Ibid.* p. 8.
(54) Kolben, Vol. I. p. 96. & ſuiv.
(55) Cette différence vient peut-être de celle des eſpéces dans les divers Pays.
(56) Celle de quelques rhinoceros des Indes orientales a plus de trois pieds. *Voyez* les Tranſactions Philoſophiques, N°. 470. page 540.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

qu'il jette en arriere, par deſſus ſa tête, avec beaucoup de force. Son front eſt armé d'une autre corne, qui n'a jamais plus de ſix pouces de hauteur (57). Elle a la forme d'une moitié de jatte renverſée. Elle eſt creuſe & préſente ſur ſa tête une eſpece de dôme. Ses oreilles ſont petites, & ſes jambes plus courtes que celles de l'éléphant. Il a l'odorat extrêmement ſubtil. Avec le vent, il ſent de fort loin toutes ſortes d'animaux, & marche vers eux en ligne droite, au mépris des arbres & des buiſſons, qu'il renverſe dans ſon paſſage. S'il n'eſt point irrité par quelqu'offenſe, il n'attaque jamais les hommes; à moins qu'ils ne ſoient malheureuſement en habit rouge, car alors il s'élance furieuſement ſur eux; & s'il en ſaiſit un, il le jette par-deſſus ſa tête avec tant de violence que la chûte ſeule eſt mortelle. Il en fait auſſi-tôt ſa proie, en léchant ſa chair avec une langue rude & épineuſe (58). Ses yeux ſont fort petits pour ſa taille, & ne lui ſervent à voir que devant lui. Auſſi la méthode la plus sûre pour l'éviter, lorſqu'on eſt à neuf ou dix pas de lui, c'eſt de ſauter un peu à côté. Quoique ſa courſe ſoit fort légere, il eſt ſi lent à ſe tourner, qu'il lui en coûte beaucoup pour ſe remettre en état de voir ſon Ennemi. Kolben en fit pluſieurs fois l'experience.

Le rhinoceros mange peu d'herbe. Il préfere les branches, les arbriſſeaux, les chardons mêmes, & ſur-tout une ſorte d'arbuſte qui reſſemble au geniévre & qui eſt fort commun au Cap, où il porte le nom de *Rhinoceros-bush*, buiſſon du rhinoceros. Il eſt mortel ennemi de l'éléphant. Sa vûe ſeule le met en fuite; mais s'il le ſurprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de ſon muſeau. Kolben mangea ſouvent avec plaiſir de la chair de rhinoceros. La peau (59), la corne & le ſang de cet animal ſont employés dans la Médecine. Quantité d'Habitans du Cap ſe font des taſſes de ſa corne, & les embelliſſent d'or & d'argent. Le vin s'y éleve & bouillonne comme s'il étoit échauffé par le feu. Si la liqueur eſt empoiſonnée, le vaſe ſe fend auſſi-tôt; ou ſi l'on y met du poiſon ſéparé, il tombe en piéces ſur le champ. Kolben fut ſouvent témoin de ces merveilleux effets. Les morceaux & les raclures qui reſtent après le travail de l'ouvrier, ſont rendus ſoigneuſement au maître de la taſſe, parce qu'on leur attribue des vertus extraordinaires pour les convulſions, les défaillances & d'autres infirmités, comme au ſang pour les obſtructions & pour les bleſſures interieures. Kolben prend le rhinoceros pour le leviathan.

Les chiens ſauvages ſont communs au Cap. Ils s'aſſemblent en troupes nombreuſes, & ne quittent un canton qu'après l'avoir nétoyé de bêtes féroces & d'autres animaux. Ils portent leur proie dans un lieu qui leur ſert de rendez-vous. Les Européens & les Hottentots les ſuivent & prennent ce qui leur con- Chiens ſauvages.

(57) Il paroît ici que Martial ne s'eſt pas trompé dans l'Epigrame 82. du livre IV. où il donne deux cornes au rhinoceros. L'erreur de ſes critiques eſt venue de ce qu'ils ne connoiſſoient que les rhinoceros de l'Aſie, qui n'ont en effet qu'une corne. La Figure inſerée dans la Relation de Kolben, place cette corne ſur le col de l'animal; ce qui montre qu'elle n'a point été deſſinée par l'Auteur & qu'elle a plûtôt été copiée d'Albert Durer.

(58) Une langue de rhinoceros, qui fut apportée à Londres en 1639, étoit fort unie; mais peut être l'animal étoit-il jeune. *Voyez* les Tranſactions Philoſophiques, N°. 470. p. 531. On en trouvera la deſcription & des deſſeins exacts dans notre Hiſtoire Naturelle des Indes orientales.

(59) Un Allemand prétendoit faire de grandes cures avec le ſel extrait de la peau.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

vient dans le tas, ſans que ces animaux carnaciers en grondent. Les Hottentots mangent ce qu'ils ont pris, & les Européens le ſalent pour leurs Eſclaves.

Deux ſortes de loups.

Le Cap a deux ſortes de loups; l'une, qui reſſemble aux loups de l'Europe; l'autre, qui a reçu le nom de *Loups-tigres*. Ceux de la ſeconde eſpece ſont de la grandeur d'un chien de berger, ou même plus grands. Ils ont la tête d'un dogue d'Angleterre, le poil friſé comme nos chiens canards, & tacheté comme le tigre; la queue courte. Leurs griffes reſſemblent à celles du chat. Ils ſe cachent pendant le jour dans les cavernes & ſur les montagnes. La nuit eſt le tems de leurs ravages. Les lions, les tigres & les léopards ſont leurs mortels ennemis, & ne les épargnent jamais lorſqu'ils les rencontrent (60).

Lions.

On voit ſouvent des lions dans les Pays du Cap. Kolben réfute quelques Modernes, qui ont accuſé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut l'occaſion d'en faire pluſieurs fois l'expérience. Les os ſecs du lion deviennent ſi durs & ſi ſolides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il obſerve auſſi que le tuyau de l'os tibial d'un lion eſt auſſi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours le coup mortel à ſa proie, accompagné d'un horrible rugiſſement, avant que d'employer ſes dents à la déchirer. Une ſentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707.) un lion tua un fort grand bœuf & l'emporta par-deſſus une haute muraille.

Force de leurs ris.

Quand ils ſont en colere.

Lorſqu'un lion ſecoue ſa criniere & qu'il ſe bat de ſa queue les flancs & les côtés, c'eſt une marque certaine qu'il eſt en colere ou preſſé de la faim. Dans cet état ſa rencontre annonce la mort; mais elle eſt ſans danger dans toute autre occaſion. Un cheval qui apperçoit un lion, s'enfuit de toute ſa force, & jette, s'il le peut, ſon cavalier par terre, pour rendre ſa courſe plus aiſée. Le plus ſûr, pour un homme, eſt de mettre pied à terre, parce que le lion ne s'attachera qu'à pourſuivre le cheval. Kolben, qui avoit ſouvent mangé de la chair de lion, dit qu'elle a le goût de la venaiſon ordinaire, ſans aucune mauvaiſe qualité.

Exemples de leur adreſſe.

Deux Européens, étant un jour à ſe promener dans un champ voiſin du Cap, virent ſortir de quelques brouſſailles un lion qui s'élança ſur eux, mais qui manqua ſon coup, par l'agilité de celui qu'il attaqua. Ce brave Hollandois le ſaiſit par la criniere, & lui enfonçant le poing dans le goſier, lui prit la langue, qu'il eut la fermeté de tenir malgré toutes ſes ſecouſſes, tandis que ſon compagnon, qui étoit armé d'un fuſil, tua le monſtre d'un ſeul coup (61). Le Gouvernement du Cap a propoſé une récompenſe de vingt-cinq florins pour celui qui tue un lion, un tigre, un léopard, &c. La graiſſe de lion s'achete à grand prix dans les Colonies du Cap (62).

Un Officier Hollandois, campé avec ſon corps de troupes, jugea pendant la nuit, au mouvement extraordinaire des chevaux, que ſon camp étoit menacé de quelque bête farouche. Toutes les ſentinelles furent averties de ſe tenir ſur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer auſſi-tôt une eſcouade de ſoldats, qui, trouvant le mouſquet ſans homme, continuerent de marcher vers quelques rochers voiſins, où ils découvrirent un lion monſtrueux qui faiſoit ſa curée de leur compagnon. Tout le camp prit

(60) Kolben, Vol. II. p. 101. & ſuiv.
(61) *Ibid.* p. 94. & ſuiv.
(62) *Ibid.* p. 41.

l'allarme

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

l'allarme & ſortit pour ſauver le corps ; mais le monſtre étoit ſi bien défendu dans le creux d'un rocher, que trois cens coups de fuſil ne purent, ni le bleſſer, ni lui cauſer de l'effroi. Le jour ſuivant, les Hollandois furent joints par un Parti d'Hottentots, qui le tuerent bien-tôt avec leurs zagaies ; mais le corps avoit été preſqu'entiérement dévoré dans l'intervalle.

En quoi le tigre & le léopard different au Cap.

Le tigre & le léopard du Cap ne different que par la grandeur & la diſpoſition de leurs taches. Celles du premier ſont jaunes & tout-à-fait bordées de noir ; au lieu que les anneaux noirs du léopard ſont ouverts comme un fer à cheval. Les Hottentots préferent ſa chair aux mêts les plus délicieux. Kolben même la trouve plus blanche & de meilleur goût que le veau. Celle des jeunes eſt auſſi tendre, dit-il, que la chair de poulet. Ces animaux ſont d'une force terrible, & cauſent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap. Mais ils ne mangent aucune autre bête, s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Un Bourgeois de la Ville du Cap, nommé *Bowman*, ſe promenant ſeul dans les champs, fut ſurpris par un tigre, qui lui ſauta au col pour ſucer ſon ſang. La frayeur dont il fut ſaiſi ne l'empêcha point de ſe défendre. Il ſaiſit le monſtre par la tête, ſe débattit long-tems, & l'ayant enfin terraſſé, le tint ferme ſous lui par le poids de ſon corps. D'une main il le prit au col, & tirant ſon couteau de l'autre, il lui coupa la gorge. Le tigre mourut immédiatement ; mais Bowman avoit reçu quantité de bleſſures & perdu tant de ſang, qu'il fut long-tems à ſe rétablir. En 1708, deux léopards, mâle & femelle, ſuivis de trois jeunes, entrerent dans un parc de moutons au Cap, en tuerent une centaine & ſe raſſaſiérent de leur ſang. Enſuite, en ayant diviſé un en trois parties, ils les porterent aux trois jeunes, qui étoient demeurés à la porte du parc. Ils retournerent ſur leurs pas pour prendre chacun leur charge entiere, & la troupe ſe mit en marche avec ce butin. Mais elle avoit été découverte à ſon arrivée, & l'on s'étoit mis en état de l'attendre au paſſage. La femelle fut tuée avec les trois jeunes, & le mâle trouva le moyen de s'échaper (63).

Ravages des léopards.

Bufles du Cap & leur figure.

On voit un grand nombre de bufles dans les Colonies du Cap. Ils different de ceux de l'Europe par la taille & la couleur, étant plus gros, & la plûpart d'un brun-rougeâtre, quoiqu'il s'en trouve auſſi de noirs. Ils ont le poil du front, rude & friſé, & tous les membres dans une exacte proportion. Ils portent la tête haute. Leurs cornes ſont fort courtes & panchées vers le col. Elles ſe courbent en dedans, juſqu'à s'approcher beaucoup par la pointe. Leur peau eſt ſi rude & ſi dure, qu'on ne les tue guéres qu'avec de bonnes armes à feu. Ils n'ont pas la chair ſi tendre ni ſi graſſe que le bœuf. La vûe d'un drap rouge ou le bruit d'un mouſquet, leur fait pouſſer des mugiſſemens, gratter la terre & prendre furieuſement leur courſe vers les objets de leur rage, ſans être arrêtés par l'eau ni par le feu. Une troupe d'Européens étant à la chaſſe de ces animaux, en pouſſa un juſqu'au rivage de la rade. Il ſe tourna tout-d'un-coup ; & voyant un de ſes ennemis en veſte rouge, il fondit ſur lui avec beaucoup d'impétuoſité. Le chaſſeur ſe gliſſa juſqu'au bord de l'eau, & ne fit pas difficulté d'y entrer pour ſe mettre à couvert. Mais ce furieux animal le pourſuivit de ſi près, qu'il ne lui laiſſa pas d'autre reſſource que de plonger ; & l'ayant perdu de vûe, il ſe mit à nâger vers le rivage oppoſé, quoique l'éloi-

(63) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 97. & Vol. I. p. 255.

KOLBEN. 1719.

gnement fût de trois milles. Il auroit eu la force d'y arriver, s'il n'eût rencontré dans sa route un Vaisseau, d'où il fut tué à coups de fusil.

HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Elans du Cap.

L'Elan d'Afrique, ou du Cap, est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds. Ses cornes n'en ont qu'un de long & s'élevent en s'entrelaçant: mais elles sont droites, unies & pointues vers l'extrêmité. Il a la tête & le col d'une grande beauté; la machoire d'enhaut plus large que l'autre; les jambes longues & menues; la queue longue d'un pied; le poil uni, doux & cendré. Sa chair a le goût de celle du meilleur bœuf. Il monte sur les plus hauts rochers & passe par les chemins les plus difficiles, d'un pas léger & serré. Ces animaux pésent ordinairement près de quatre cens livres. Comme ils cherchent à s'introduire dans les jardins, les Blancs leur dressent des piéges, comme en Amerique, & les y prennent souvent (64).

Deux sortes d'ânes.

On distingue ici deux sortes d'ânes; l'une qui ressemble entiérement à l'espéce de l'Europe. Mais l'autre, qu'on appelle *Anes sauvages du Cap*, mérite peu ce nom, suivant l'Auteur, parce qu'à la réserve des oreilles, qui ressemblent à celles de l'âne (65), c'est un des plus beaux, des mieux faits & des plus vifs animaux qu'il eût jamais vûs. Il y auroit plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées; son poil doux & lissé. On voit régner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue, une raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies, blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent, suivant l'expression de l'Auteur, agréablement l'une dans l'autre (66). La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, joint à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Tellez* raconte que le Grand-Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Navendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix mille taëls d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évalués à cent-soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les Pays du Cap (67).

Beauté singuliére des ânes sauvages.

L'âne sauvage du Cap est le zebra.

Il ne paroît pas douteux que cet animal ne soit le *Zebra*, qui se trouve aussi à Congo (68) & dans d'autres régions de l'Afrique. Tachard dit qu'on voit au Cap des chevaux & des ânes d'une beauté extraordinaire. Les chevaux, suivant son témoignage, ont la tête fort petite & d'assez longues oreilles. Ils sont entiérement couverts de raies blanches & noires, qui descendent du dos jusqu'au ventre, de la largeur de quatre ou cinq doigts. Ce Missionnaire vit la peau d'un de ces animaux, qui avoit été achetée pour la transporter en France. Il ajoute que les ânes du Cap sont de toutes sortes de couleurs; qu'ils

Témoignage du Pere Tachard.

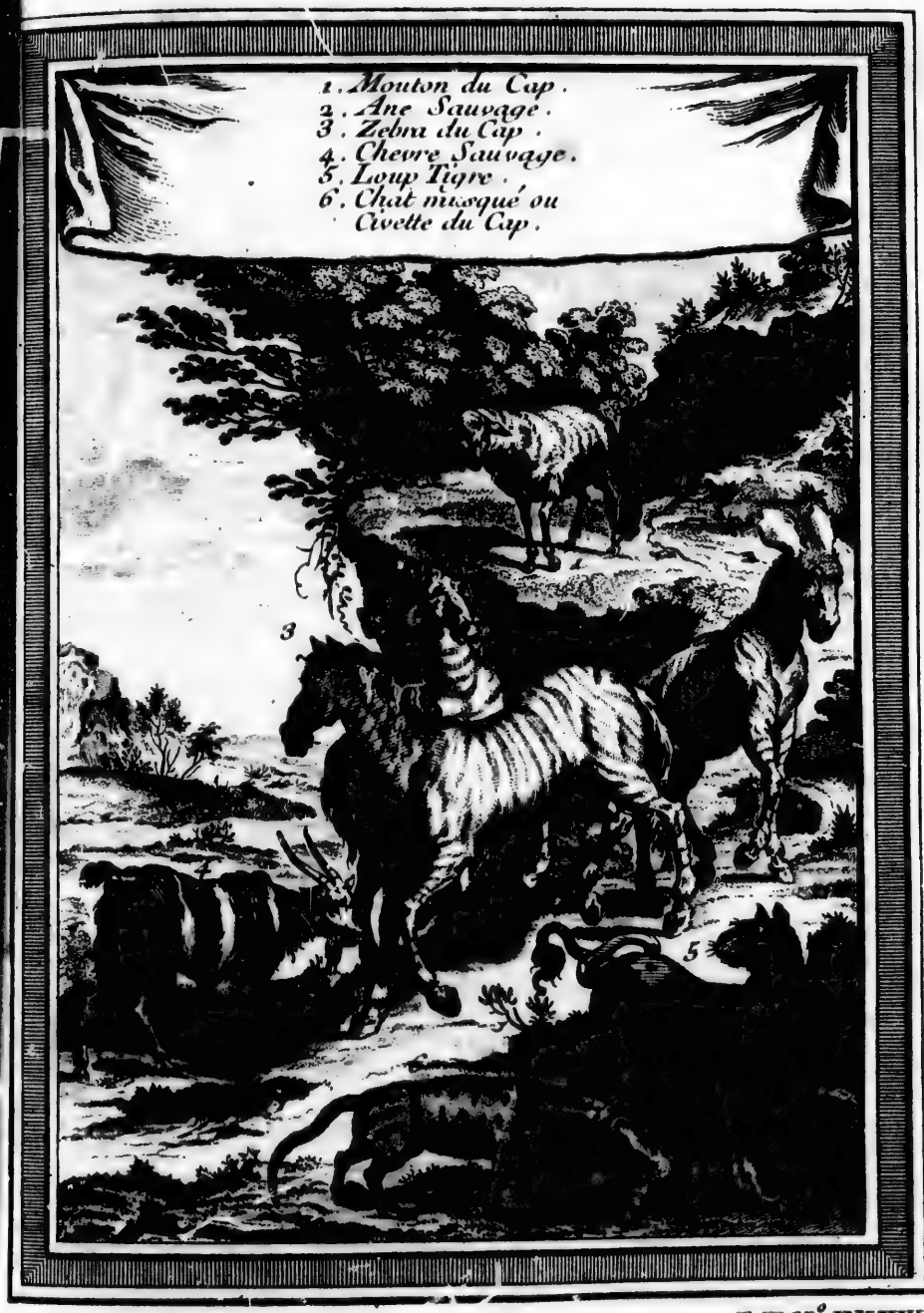
(64) Kolben renvoie le Lecteur à la Figure qu'il donne, dit-il, de ces trapes; ce qui marque que quelques-unes de ses Planches sont de lui.

(65) Ludolf dit qu'on pourroit les leur couper, comme on fait en Allemagne aux chevaux qui les ont trop longues.

(66) Voyez la Figure. Ten-Rhyne ne leur donne que des raies blanches.

(67) Kolben, Vol. II. p. 109.

(68) Voyez ci-dessus l'article de Congo & son Histoire Naturelle.


1. Mouton du Cap.
2. Ane Sauvage.
3. Zebra du Cap.
4. Chevre Sauvage.
5. Loup Tigre.
6. Chat musqué ou
Civette du Cap.
1
3
5

T. V. N°. XXXIII.

ont sur le dos une longue raie bleue, depuis la queue jusqu'à la tête ; que le reste du corps est rayé comme celui des chevaux du même Pays, mais de raies bleues, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes d'une couleur fort vive (69). Cependant, s'il se trouve au Cap des chevaux & des ânes qui portent toutes ces marques, on a peine à s'imaginer comment ils ont pu demeurer inconnus à Kolben. La Figure qu'il en a donnée est fort différente de celle qu'on voit dans Tachard (70), où l'animal est nommé zembra dans la Planche. Kolben dit à la verité qu'il se trouve des chevaux sauvages au Cap ; mais il assure qu'il n'y en a point un seul dans les Colonies, parce qu'ils n'ont été découverts qu'après l'arrivée de la race de Perse (71). Comme il n'en donne aucune description, il est difficile de juger si ce sont les mêmes chevaux que Tachard a décrits.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le chevreuil & le cerf du Cap sont peu différens de ceux de l'Europe. Seulement les cornes du cerf sont sans branches, & leur longueur n'est qu'environ d'un pied. Elles s'élevent en forme spirale dans la moitié de leur étendue.

Chevreuils & cerfs.

On voit ici différentes especes de chévres. Les chévres privées ressemblent beaucoup aux nôtres, mais sont moins grosses. La chévre bleue est aussi grande que nos cerfs. Son poil est d'un fort beau bleu. Ses cornes ont peu de longueur ; mais en s'élevant elles forment divers anneaux curieux jusqu'assez près de leur pointe. Sa chair est de bon goût. L'Auteur regrette que ces animaux soient en petit nombre au Cap, quoiqu'ils soient moins rares plus loin dans les terres. La chévre mouchetée, qui est plus grosse que la premiere, fréquente les Colonies en troupes de plus de mille. Ses taches sont blanches, rousses & brunes. On trouve à sa chair le goût de venaison. Ses cornes sont entrelassées vers le milieu de leur hauteur, & n'ont pas moins d'un pied de long. Les jeunes s'apprivoisent assez pour se mêler avec les moutons ; mais leur chair n'est pas de si bon goût.

Différentes espéces de chévres.

Kolben parle d'une autre espece de chévre, qui lui a paru fort remarquable (72) par la beauté de sa taille & de ses couleurs, mais qui n'a pas de nom. Elle est de la hauteur d'un grand cerf. Son poil est grisâtre, avec de petites taches rouges ; excepté sous le ventre, qui est presque blanc. Depuis le front jusqu'à la gueule, il lui regne, au long du dos, une raie blanche, croisée par trois autres raies paralleles & de la même couleur, qui lui entourent le ventre à d'égales distances. Les cornes du mâle ont trois pieds de long, & les pointes deux séparément. La femelle est sans cornes. On préfere la chair de l'un & de l'autre à la venaison. La *Chévre-plongeante* ressemble aux chévres privées par la couleur. Elle tire son nom de la maniere dont elle s'accroupit dans l'herbe, lorsqu'elle apperçoit quelqu'objet qui l'épouvante, avec la précaution de jetter de tems en tems quelques regards, jusqu'à ce qu'elle se juge hors de danger. On compte encore la chévre de rocher, qui n'est pas plus grande que nos cabris de l'Europe, mais qui nuit beaucoup aux vignes. Les contrées de Juida, de Congo & d'autres Pays voisins du Cap, produisent

Belle espece.

Chévres plongeantes.

(69) Voyage du Pere Tachard à Siam, p. 65.

(70) Voyez la Figure.

(71) Kolben, *ubi sup.* p. 128.

(72) Voyez la Figure.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

une autre ſorte de chévre, dont les cornes reſſemblent à celles du daim, mais qui n'eſt jamais plus grande qu'un liévre (73).

Quatre eſpeces de porcs.

Les porcs ſont ici de quatre eſpeces, dont les deux premiéres ſont privées & ne demandent point de deſcription. Elles ont été apportées au Cap, de l'Europe & de Java. Mais les deux autres ſont féroces & ſe nomment ici *Porcs-ſauvages* & *Porcs-de-terre*. Les premiers ſont rares dans les Colonies du Cap, parce qu'il y a peu de bois pour leur ſervir d'aſiles. Le porc-de-terre, ſans être fort différent des nôtres pour la forme, eſt de couleur rouſſe & n'a point de dents. Il ſe nourrit particuliérement de fourmies, en étendant près de leurs retraites une langue fort longue & fort pointue pour les prendre. Il ſe loge, comme le blereau, dans des trous. Sa chair eſt bonne. On le tue d'un ſeul petit coup ſur la tête.

Le porc-épi.

Le porc-épi n'eſt pas rare au Cap. Il y eſt haut de deux pieds, ſur trois de longueur. Ses plus longues pointes, qui ſont celles de derriere, ſont d'environ ſix pouces. Il les darde de près contre ceux qui le pourſuivent; & leurs bleſſures ſont accompagnées de beaucoup de douleur & d'inflammation. Il a la tête & les pieds du liévre. Sa chair eſt bonne, après avoir été fumée un jour ou deux. La carcaſſe, vuidée de ſes inteſtins, péſe environ vingt livres (74).

Singes du Cap.

Les ſinges ſont ici en fort grand nombre, & n'ont pas de différence remarquable d'avec ceux des autres contrées de l'Afrique. Comme leur paſſion eſt extrême pour les fruits, ils font ſouvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur ſûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres ſe rangent en ligne juſqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A meſure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il paſſe au ſuivant, & de celui-ci aux autres, de main en main juſqu'au premier. Cette exécution ſe fait avec un profond ſilence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, ils pouſſent un cri, qui ſert de ſignal à toute la troupe. Alors ils ſe hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent ſur les épaules des vieux, & leur retraite eſt un ſpectacle fort réjouiſſant. On ſuppoſe que la négligence de leurs ſentinelles ne demeure pas ſans punition; car lorſqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entr'eux dans leur retour, & quelquefois on en trouve pluſieurs déchirés en piéces ſur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiſer de petits, qui leur rendent de fort bons ſervices, & qui veillent aux interêts de leur Maître avec autant de fidélité que nos chiens.

Maniere dont ils volent les jardins.

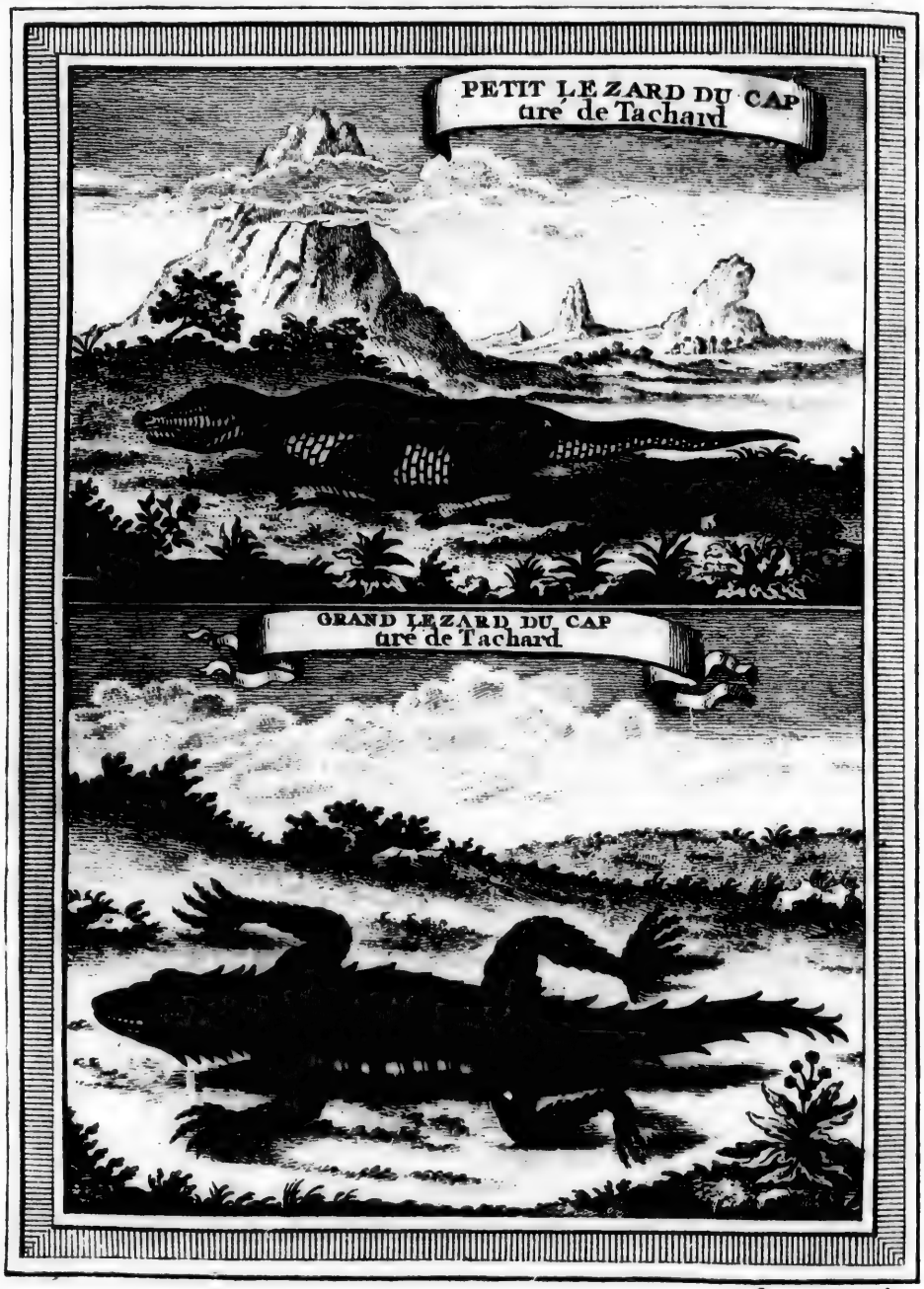
Les chats de montagne, au Cap, reſſemblent à ceux de l'Europe, auſſi-bien que les taupes, les rats, les chats domeſtiques, les liévres & les lapins. L'Iſle de *Taxen* ou *Daxen*, près de la Baye de Saldanne, produit un ſi grand nombre de lapins qu'elle en porte auſſi le nom.

Souris-d'Inde.

La ſouris-d'Inde, ou le rat-d'eau d'Egypte, eſt ici de la groſſeur d'un chat. Son poil eſt long & roide, tacheté & rayé de blanc & de jaune. Cet animal

(73) Nous les avons nommés, au Tome III. daims ou cerfs, d'après d'autres Auteurs. On orne leurs pieds d'or ou d'argent, pour en faire des fouloirs de pipe.

(74) Kolben, Vol. I. p. 114. & ſuiv.


PETIT LEZARD DU CAP
ture de Tachard
GRAND LEZARD DU CAP
ture de Tachard

Sup. T. IV. N°. IV.

se nourrit, comme le furet, de serpens & d'oiseaux. Il succe aussi des œufs. La souris à sonnette est plus grosse que nos écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Elle a le poil du dos couleur de foie, & noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légereté.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Souris à sonnette.

L'hermine est commune au Cap. On y voit aussi beaucoup de *Jackals*. C'est le nom que les Européens donnent à l'animal que les Hottentots nomment *Tanli* ou *Kenli*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le renard de l'Europe.

Hermines, Jackals ou Kenli.

Entre les chats sauvages il s'en trouve de tout-à-fait bleus, & d'autres qui ont au long du dos une raie rouge fort luisante. Une autre espece, qui est la plus grande, a le corps moucheté comme le tigre, & ne sort guéres des brossailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *Chats de buisson*. On nomme une autre sorte *Chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens (75).

Chats sauvages. Leur beauté.

Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hollandois ont nommée *Stinkingsem*, c'est-à-dire, *Boëte-puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écureuil; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la Boëte-puante s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose, & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main (76).

Bête nommée Stink-hingsem, ou Boëte-puante.

§. III.

Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer.

Le climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpens de quantité d'especes différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

Aspic du Cap. Sa description.

L'*Œil*, ou l'*Elanceur*, a reçu ce double nom de la multitude de taches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux; & de la légereté avec laquelle il s'élance, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

Oeil.

L'*Arbre*, est ainsi nommée de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'envelope. Il est peu tacheté. Sa longueur est d'environ deux aunes, mais il n'a pas plus de trois quarts de pouce d'épaisseur. On prétend que la graisse de ce reptile, mêlée dans une chandelle avec du suif, fait

L'Arbre.

(75) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 119. & suivantes. (76) Le même, *ibid.* p. 133.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

paroître une chambre pleine de ſerpens. L'*Anvoye-aveugle* eſt un ſerpent couvert d'écailles noires, marquetées de brun, de rouge & de blanc (77). Sa morſure n'eſt pas fort dangereuſe.

L'Anvoye.

Le *Dipſas* ou l'*Inflammateur*, eſt long de trois quarts-d'aune. Il a le dos noir & le col large. Sa légereté eſt extrême dans ſes attaques, & ſes morſures très-dangereuſes. Elles cauſent une ſoif cruelle. Un homme du Cap ayant été mordu au gras de la jambe par un de ces ſerpens, lia immédiatement ſa jarretiere au-deſſus du genou, pour empêcher que le poiſon ne gagnât les parties ſuperieures. Il ſe rendit enſuite chez un Serrurier voiſin, qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier, apprenant ſon infortune, lui conſeilla de ſe priver de ce ſoulagement & de ſe faire ouvrir la jambe, qui étoit déja fort enflée. Cette opération en fit ſortir une humeur aqueuſe & jaunâtre. Le Serrurier appliqua ſur la plaie un emplâtre convenable, & lui fit promettre de s'abſtenir de boire l'eſpace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme, ſa ſoif ſe trouva fort diminuée & l'humeur parut ſe raſſembler. L'Opérateur leva l'emplâtre, pour ouvrir un paſſage à l'air, nétoya la plaie & la recouvrit du même appareil. Il délia auſſi le bandage qui étoit au-deſſus du genouil, & le Malade fut bien-tôt rétabli.

Le Dipſas.

Guériſon de ſa morſure.

Le ſerpent-chevelu.

Le ſerpent-chevelu ſe trouve auſſi dans les Pays du Cap (78). Les Portugais l'appellent *Cabra de Capello*, à cauſe de ſes poils jaunes. Sa longueur eſt d'une aune, & ſa groſſeur de trois-quarts de pouce. On attribue les qualités les plus malignes à ſon poiſon. Le ſeul remede eſt d'appliquer immédiatement, ſur la bleſſure, la pierre (79) de ſerpent, qui eſt aſſez commune au Cap. C'eſt une compoſition artificielle des Bramines Indiens, qui s'en réſervent le ſecret (80). Elle a la forme d'une féve. Sa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu-céleſte dans ſes autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée, elle s'attache à la plaie, ſans bandage & ſans ſoutien. Elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en ſe purgeant. On recommence enſuite à l'appliquer, juſqu'à ce que ceſſant de s'attacher, on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Kolben en vit faire l'expérience avec ſuccès, ſur un enfant.

Pierre de ſerpent.

Les *ſerpens-domeſtiques* ſont extrêmement communs au Cap: mais leur morſure eſt ſans danger (81), comme celle d'une infinité d'autres, dont la deſcription n'auroit rien d'utile ni d'amuſant.

Ceraſtes ou ſerpent-cornu.

Tachard & quantité d'Européens du Cap, prétendent qu'il s'y trouve des ſerpens-cornus. Mais Kolben n'en vit aucun, & ne put ſe procurer d'informations raiſonnables ſur leur forme & leur nature (82). Celui dont on voit ici la repréſentation dans nos Figures, n'avoit point été pris au Cap. Il s'y trouvoit, dans le cabinet d'un Médecin. Sa forme & ſes dimenſions étoient

(77) Voyez la Figure.

(78) Voyez la Figure.

(79) Il y a un ſerpent de ce nom, & Kolben en tua pluſieurs; mais il ne trouva point dans leur tête la pierre qu'on y ſuppoſe.

(80) Quelques-uns prétendent que c'eſt une compoſition de diverſes parties du *Serpent-pierre*, telles que quelques endroits de ſa tête, ſes dents, ſon cœur & ſon foye, mêlées avec des herbes médicinales & du bois de ſerpent. Mais Kolben n'a connu perſonne qui eût éprouvé cette recette.

(81) Il ſemble que c'eſt le même qui eſt adoré à Juida.

(82) Kolben ne dit pas d'où la figure qu'il en donne eſt tirée. Ainſi Tachard, qui nous l'apprend, eſt ici le plus exact.

les mêmes qu'on voit ici. On l'auroit crû d'ivoire poli. *Eraſme Franciſci* rapporte dans ſon *Bouquet des fleurs d'Amérique*, qu'on trouve autour du Mexique des ſerpens-cornus de vingt pieds de long & de la groſſeur d'un homme. Ils y portent le nom de *Makakoath*, c'eſt-à-dire, de ſerpent-cerf, parce qu'en effet ils ont la tête d'un cerf; mais leurs cornes ne paroiſſent que lorſqu'ils commencent à vieillir (83).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Trois claſſes d'inſectes.

On peut diſtinguer les inſectes du Cap en trois claſſes : les inſectes de mer, de riviere & de terre. Ceux de la premiere claſſe ſont en fort grand nombre. La mouche de mer eſt de la grandeur & de la forme de l'*Ecrevete* ou (84) chevrette. Elle s'attache aux poiſſons & les tourmente beaucoup avec ſon éguillon; comme le poux de mer, qui reſſemble beaucoup à la mouche de cheval, leur fait la guerre par ſes morſures. Ce poux-marin eſt couvert d'une écaille fort dure & muni d'un grand nombre de pieds. On voit des vers de mer qui ne ſont pas moins curieux. Kolben en vante un qui n'a qu'environ ſix pouces de long & un pouce d'épaiſſeur, mais dont la tête, le col & la poitrine reſſemblent exactement aux mêmes parties du cheval; ce qui devroit, dit-il, lui faire donner le nom de cheval-marin (85). La partie inférieure du corps eſt courbée & ſe termine en pointe. Au-deſſus du col, le corps s'applatit & paroît armé de côtes. Le dos eſt jaune & le ventre blanchâtre. L'Auteur en avoit raſſemblé pluſieurs, mais ils avoient été trouvés morts ſur le rivage. On voit, dans les rivieres, des ſangſues & des ſerpens-d'eau, comme ceux de l'Europe, d'environ ſix pouces de longueur; mais on n'y trouve point de rats-d'eau.

Mouche de mer.

Poux-marin.

Vers de mer.

Sangſues & ſerpens d'eau.

Parmi les inſectes de terre, les fourmies ſont en fort grand nombre & de pluſieurs eſpeces. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers; mais elles ne ſe logent jamais dans les terres cultivées. Les abeilles ne manquent point au Cap. Cependant comme les Européens reçoivent à bon marché, des Hottentots, le miel de rocher, qui eſt d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux que de le devoir à leur travail.

Fourmies.

Abeilles.

Les différentes eſpeces de mouches ſont innombrables. On en diſtingue une verdâtre, qui eſt de la nature des *Mouches-eſpagnoles*, ou des cantharides, & que les Chirurgiens du Cap emploient aux mêmes uſages. En général, les puces & les lentes ſont ici fort incommodes en Eté. Les lentes ſont un des trois fleaux du Pays. Les puces & le vent achevent le nombre; mais le dernier délivre toujours les Habitans des deux autres.

Mouches.

Puces.

Les mouches de terre, ou cette eſpece de ſauterelles qu'on nomme cigales, ſont de deux eſpeces, & toutes deux fort petites. L'une a le dos brun, les aîles vertes, le ventre argenté & les jambes couleur de cendre. L'autre a la tête rouge, les aîles brun-rouge, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Elles cauſent toutes beaucoup de déſordre dans les jardins; mais en arroſant leurs retraites d'eau de tabac, on les chaſſe facilement.

Cigales.

Le Cap a pluſieurs ſortes de cerf-volans. La principale eſt celle qu'on nomme *Cerf-volans d'or*, parce qu'ils ont en effet la tête & les aîles d'une vérita-

Cerfvolans.

(83) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 162. & ſuivantes.

(84) Les Anglois les nomment *Shrimps*, & les Normands, *Crevettes*.

(85) Frazier l'appelle auſſi *Cheval-marin*.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

ble couleur d'or. Le dos & le ventre ſont verds, mouchetés de rouge & de blanc ; les jambes griſes. Ils ont deux aîles & autant de cornes. Les perſonnes ou les lieux ſur leſquels cet animal ſe repoſe, ſont regardés des Hottentots avec vénération.

Punaiſes.

Quoique ces Barbares ſoient mangés de poux, comme on l'a déja remarqué, les Européens au contraire ne ſont pas plûtôt arrivés au Cap, qu'ils ſe trouvent délivrés de cette vermine. D'un autre côté ils ſont fort tourmentés des punaiſes ; & leur unique reſſource pour s'en défendre, eſt de peindre à l'huile le bois de leurs lits & de leurs fenêtres, en y mêlant du mercure.

Papillons, chenilles, limaçons.

Les papillons, & les chenilles qui les produiſent, ſont ici fort variés dans leurs eſpeces. Les limaçons reſſemblent aux nôtres.

Scorpions.

Les ſcorpions du Cap ſont auſſi dangereux par leur mortelle qualité que par le nombre. Leur longueur ordinaire eſt d'environ trois pouces ; leur couleur, un verd-ſombre, tacheté de noir. Ils reſſemblent beaucoup, par la forme, à l'écréviſſe de terre ; excepté du côté de la queue, qu'ils ont plus longue & plus étroite.

Araignée.

On trouve au Cap une ſorte d'araignée noire, de la groſſeur d'un pois, dont la morſure eſt fatale lorſque l'antidote eſt appliqué trop tard.

Tignes, guêpes.

Les tignes nuiſent beaucoup aux habits dans toutes les Colonies du Cap & demandent des ſoins continuels. Les guêpes ſont auſſi fort incommodes dans la belle ſaiſon (86).

Millepedes.

La morſure d'un millepede du Cap eſt auſſi mortelle que celle du ſcorpion. Les vignes ſont empeſtées d'une ſorte de petits millepedes, que les Habitans nomment *Suggards*, & qui ſont fort difficiles à trouver, parce qu'ils ſe renferment dans une ſorte de coquilles ou d'envelopes qui reſſemblent à la feuille de vigne flétrie. Le bled n'a pas moins à ſouffrir des charanſons. Les crapauds ſont fort rares (87) au Cap, & les Hottentots ne les diſtinguent point des grenouilles (88).

Trois ſortes d'aigles.

Les Pays du Cap produiſent trois ſortes d'aigles, mais peu différentes de celles de l'Europe. Les unes, qui ſont de la groſſeur d'une oye, ont reçu des Hollandois le nom de *Dung-bird*, parce qu'elles arrachent les entrailles des bêtes pour s'en nourrir. Elles ſe raſſemblent quelquefois juſqu'à cent pour les attaquer. Une autre eſpece, qu'on appelle *Aquila-Anataria*, c'eſt-à-dire, aigle aux canards, a tiré ce nom des canards mêmes dont elle fait ſa nourriture. La troiſiéme ſorte enleve des tortues, & les laiſſent tomber ſur les rochers pour en briſer l'écaille ; ce qui lui a fait donner le nom d'*Oſſifrage*.

Le flamingo du Cap.

Le *Flamingo* eſt un des oiſeaux les plus diſtingués du Cap (89). Il eſt plus gros que le cygne, avec le col plus long. Sa tête & ſon col ſont auſſi blancs que la nége. Il a la machoire d'enhaut crochue & beaucoup plus longue que celle d'enbas ; mais celle-ci eſt plus épaiſſe & plus creuſe. Ce creux eſt rempli par la langue, qui eſt fort groſſe & fort graſſe. Son bec eſt armé de petites dents pointues, dont la pointe eſt noire & le reſte d'un bleu-foncé. Les plu-

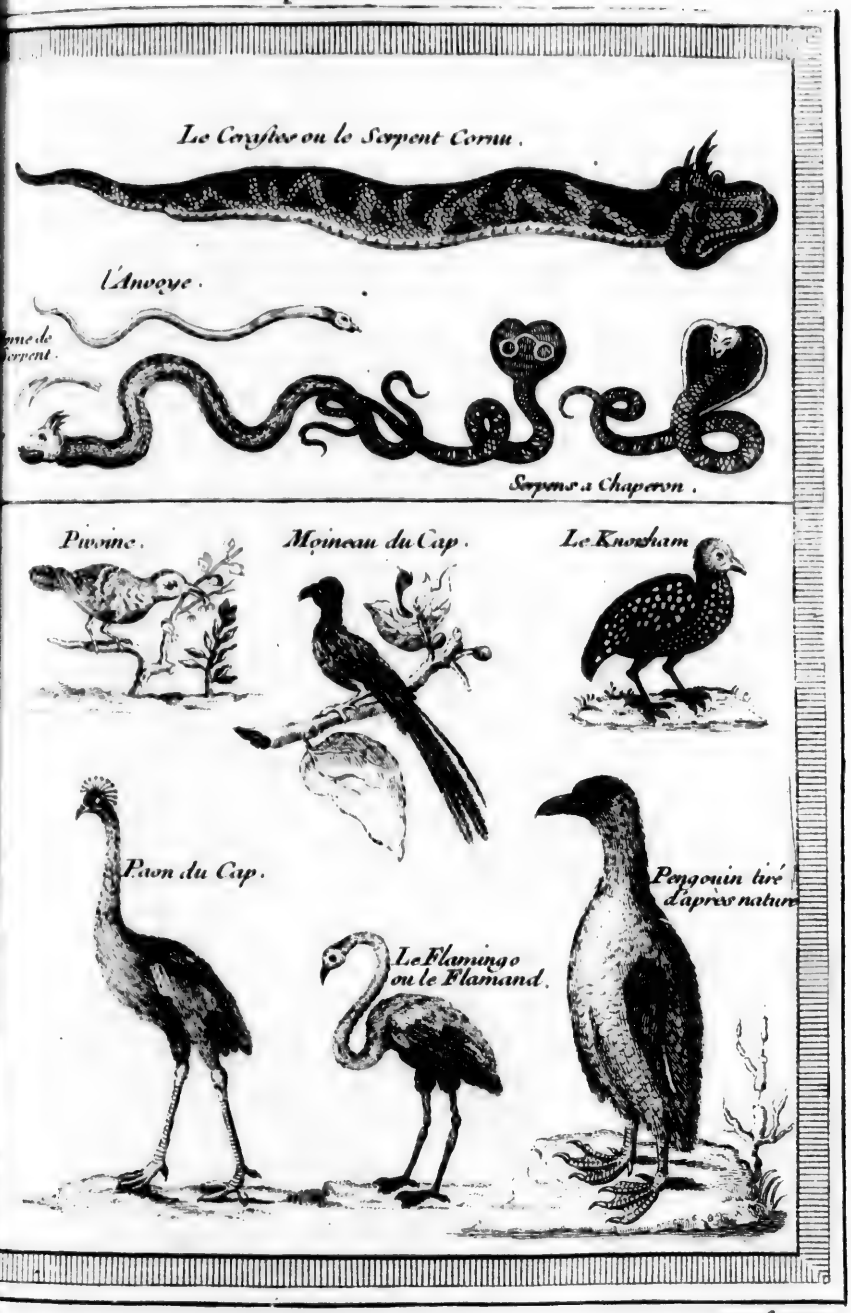
(86) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 70. & ſuivantes.

(87) Ten-Rhyne fait des contes ridicules ſur les crapauds du Cap.

(88) Kolben, *ubi ſup.* p. 77. & 184.

(89) Ray l'appelle *Phœnicopterus*. Voyez Willonghby, p. 320. Table 68.

mes


Le Cenchris ou le Serpent Cornu.
L'Anvoye.
Serpens a Chaperon.
Pintade.
Moineau du Cap.
Le Knorham
Paon du Cap.
Le Flamingo ou le Flamand.
Pengouin tiré d'après nature

T. V. N.° XXIV.

mes inferieures de ſes aîles ſont noires ; celles d'enhaut, couleur de feu (90). Ses jambes ſont orangées, & plus longues du double que celles du butor. Ses pieds reſſemblent à ceux de l'oie. Ces oiſeaux ſont en grand nombre dans les Pays du Cap. Ils paſſent le jour près des lacs & des rivieres. Pendant la nuit, ils ſe retirent au milieu des grandes herbes qui ſe trouvent dans les montagnes. Leur chair eſt ſaine & de bon goût. On aſſure que leur langue a le goût de la moële (90).

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Le Cap a trois ſortes d'oies ſauvages : l'oie de montagne, qui eſt plus groſſes que nos oies privées, & dont la tête & les aîles ſont d'un verd-luiſant : l'*oie à jabot*, qui tire ce nom de la grandeur de ſon jabot, dont le peuple fait des bourſes où l'on porte juſqu'à deux livres de tabac ; l'*oie-d'eau*, qui reſſemble beaucoup aux nôtres. La chair des trois eſpeces eſt également bonne. Elles ſont en ſi grand nombre au Cap, que les Européens font peu de cas des oies privées & n'en élevent preſque point.

Trois ſortes d'oies ſauvages.

Un oiſeau qui appartient proprement au Cap eſt le *Knorcock*, ou le cocq-knor, dont la femelle ſe nomme *Knorhen*, ou poule-knor. Ces animaux ſervent de ſentinelles aux autres oiſeaux, en les avertiſſant de l'approche d'un homme, par un cri qui reſſemble au mot *Crac* & qu'ils répetent fort haut. Leur grandeur eſt celle d'une poule. Ils ont le bec court & noir, comme les plumes de leur couronne ; le plumage des aîles & du corps mêlé de rouge, de blanc & de cendré ; les jambes jaunes. Leurs aîles ſont ſi petites qu'ils ne peuvent voler bien loin. Ils fréquentent les lieux ſolitaires, & font leurs nids dans les buiſſons. Leur ponte eſt de deux œufs. On eſtime peu leur chair, quoiqu'elle ſoit bonne. Les poules-d'eau ne ſont pas rares au Cap. Mais il s'y trouve un grand nombre de faucons, qui font la guerre à toutes ſortes de volaille. Les grues & les corbeaux reſſemblent aux nôtres. Les corbeaux de mer ſont également eſtimés pour leur chair & leurs plumes. La chair des grues, qui ſont en fort grand nombre, eſt noire & dure.

Knorcock ou Knorhen.

Poules d'eau.

Grues & corbeaux.

On ne trouve point ici beaucoup de pélicans. Ceux du Cap ſont plus gros que nos plus grandes oies. Ils ont le même cou. Leur bec, qui eſt large, long & droit, ſe termine en forme de cuilliere (91). Leurs yeux ſont gros, & les plumes de leur queue longues d'environ ſix pouces. Ils ſe nourriſſent de ſerpens, de crapauds & d'autres animaux venimeux. De-là vient le nom de *Mange-ſerpens*, qu'ils ont reçu des Européens & l'averſion qu'on a pour leur chair (92).

Pélicans.

On voit au Cap un oiſeau de riviere que les Habitans nomment *Malagos*. Il eſt de la grandeur d'une oie ; mais ſon bec eſt plus court que celui du canard. Ses dents ſont courtes & pointues ; ſes plumes curieuſement mêlées de blanc, de noir & de gris ; ſes jambes plus courtes que celles du canard & plus proches du croupion (93), ce qui le fait marcher de mauvaiſe grace. Il ſe nourrit de poiſſon & plonge fort habilement.

Malagos.

Les *Monettes* ou les *Goulus de mer* ſont en fort grand nombre au Cap. On en voit

Goulu de mer.

(90) C'eſt de-là qu'il tire ſon nom de *Flamingo*. Ainſi c'eſt une grande erreur des François d'en avoir fait *Flamand*.

(91) L'Auteur paroît ici confondre la *Spatule* avec le Pélican, quoique ce ſoit deux oiſeaux fort différens, comme on le peut voir dans les Figures.

(92) Kolben, Vol. II. p. 135. & ſuiv.

(93) C'eſt peut-être le Cormoran, décrit par Willoughby, p. 329.

KOLBEN. 1712. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

de verres, de noires & de griſes, dont les plumes ſont d'excellens lits aux Habitans. Elles reſſemblent aux canards, à l'exception du bec, qui eſt pointu. Leurs œufs ſont délicats.

Le Pengouin.

Le *Pengouin*, ou le *Penguinen* (94), auquel on a peut-être donné ce nom parce qu'il eſt extrêmement gras, eſt un oiſeau de la mer du Cap, à peu près de la même groſſeur que le précédent; mais ſes aîles ſont couleur de cendre, & ſes aîles ſi courtes qu'il a peine à voler. Il a le bec noir & les jambes d'un verd-pâle. Ses œufs ſont fort eſtimés, mais on fait peu de cas de ſa chair. Il fait ſon nid ſur les rochers.

Paon. Becaſſines. Autruches.

Le paon du Cap eſt tout-à-fait ſemblable à celui de l'Europe. Les bécaſſines y ſont en fort grande abondance. On y rencontre par-tout des autruches (95). Elles s'apprivoiſent facilement, & la Forteresſe du Cap en eſt bien fournie. Leurs œufs ſont une fort bonne nourriture, & contiennent autant de ſubſtance que trente œufs de poule. Mais ſi l'on y touche elles abandonnent leur nid. On a crû mal-à-propos, qu'après avoir pondu leurs œufs dans le ſable elles les laiſſoient couver au ſoleil, & qu'elles ne prenoient aucun ſoin de leurs jeunes. L'Auteur obſerva ſouvent qu'elles les couvent en ſe mettant deſſus, & que leur ſoin pour les jeunes dure auſſi long-tems qu'ils ont beſoin de leur ſecours. Lorſque l'autruche s'apperçoit qu'elle ne peut échaper au chaſſeur, elle cache ſa tête dans le premier trou qui ſe préſente, & demeure tranquille à toutes ſortes de riſques. Kolben prit ſouvent plaiſir à leur faire avaller des cailloux & des morceaux de fer, qu'elles rendoient dans la même forme & ſans aucune diminution du volume.

Obſervation de Kolben.

Faiſans.

On ne remarque aucune différence entre les Faiſans du Cap & les nôtres.

Faucons.

Kolben aſſure la même choſe des faucons, qui ſont en fort grand nombre. En leur préſentant la peinture d'un oiſeau de leur eſpece, un homme peut s'approcher aſſez d'eux pour les prendre au filet. On les prend auſſi avec des lacets de crin (96).

Chouettes.

Les chouettes ne different des nôtres que par la couleur.

Canards ſauvages.

L'abondance des canards ſauvages eſt extrême. Les uns ont la tête bleue; d'autres, couleur de maron. On les diſtingue encore par le bec, que les uns ont fort large & d'autres fort étroit. Les canards ſauvages ſont plus gros au Cap qu'en Europe.

Variété des petits oiſeaux.

Les eſpeces de petits oiſeaux ſont fort variées. Les martinets jaunes & les allouettes reſſemblent aux nôtres. On voit au Cap un oiſeau, qui pour la grandeur, la forme & la couleur, eſt tout-à-fait ſemblable au coucou de l'Europe, mais qui a tiré le nom d'*Edolio*, de ſon chant, dans lequel il répete diſtinctement ce mot, d'un ton bas & mélancolique. Quantité d'Européens du Pays ſont perſuadés que l'ame d'un Patron de Barque, qui prononçoit ſouvent le même mot, eſt paſſée dans le corps de cet animal. Le Verdier, ou le *Chloris*, eſt ici fort commun. On y voit un oiſeau ſingulier, nommé l'Oiſeau-bleu, qui eſt de la groſſeur de nos étourneaux. Les plumes de ſon cou & de ſes

Edolio, eſpece de coucou.

(94) L'Iſle Roben fut nommée d'abord Iſle des Pengouins, du grand nombre de ces animaux qui s'y trouve.

(95) On a déja vû leur deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.

(96) Ten-Rhyne parle de perdrix; mais le ſilence de Kolben ſur ces animaux, doit faire croire que le Cap n'en a point. D'ailleurs après avoir dit en Latin, *rubicundi & cinerei phaſiani*, Ten-Rhyne traduit mal-à-propos des perdrix griſes & rouges.

cuisses, sont d'un bleu céleste. Celles du dos & des aîles sont plus sombres. Son bec, qui a trois ou quatre pouces de long, est pointu, & sa machoire inférieure d'un rouge foncé. On estime beaucoup sa chair.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

Les merles sont de trois sortes : l'une à bec jaune & semblable aux nôtres par le plumage ; la seconde, d'un plumage brun, & la troisiéme d'un plumage rougeâtre. Les hochequeues ou les bergeronettes du Cap sont plus grosses que les nôtres. Quelques-unes sont couleur de cendre, & d'autres ont le plumage jaunâtre.

Merles.

Entre plusieurs sortes de chardonnerets, Kolben en distingue un qui est particulier au Cap, & qui n'est pas plus gros que le pinson. En hyver son plumage est couleur de cendre. Mais il se renouvelle en Eté. La tête, le ventre, les aîles & la queue deviennent noirs ; le col & le dos d'un bel écarlate. Son bec est court, jaune & pointu. Il compose son nid de coton, & le divise en deux appartemens, avec une seule entrée. Le mâle loge dessus & la femelle dessous.

Chardonneret singulier.

Les chauve-souris ressemblent aux nôtres. Il y a beaucoup de variété dans l'espece des mésanges, sur-tout pour les couleurs ; & leur ramage est agréable. Le pivoine, qu'on appelle aussi Suceur de miel, ne vit que de mouches, d'abeilles & de miel (97). Son bec est long, droit & rouge. Ses plumes bleues, ses aîles & sa queue noire. Le *Longue-langue* est un oiseau plus gros que le chardonneret. Il a le ventre jaune & le reste du corps tacheté. Sa langue est longue & de la dureté du fer, pointue comme une aiguille & capable de blesser ceux qui y portent la main.

Chauve-souris. Mésanges. Pivoine. Longue-langue.

Les oiseaux de Canarie sont ici en fort grand nombre, & ne different des nôtres que par la couleur. Ils nuisent beaucoup aux bleds. On voit aussi, dans les Pays du Cap, le *Serin*, l'*Œgithus*, l'*Upupa* ou la huppe, le piver, l'étourneau, &c. tous semblables à ceux de l'Europe. Les pigeons sauvages ne different aussi des nôtres que par la beauté & la variété de leurs couleurs ; comme les hirondelles, qu'on voit ici pendant toute l'année, mais en fort grand nombre pendant l'hiver. Les moineaux, les grives, les cailles, les choucas, ressemblent aux nôtres.

Autres oiseaux.

L'abondance des oiseaux privés, tels que les cocqs, les poules, les chapons & les cocqs-d'Inde, les rend ici moins chers que la viande de boucherie. Ils sont semblables à ceux de l'Europe (98).

Oiseaux privés ou volaille.

§. IV.

Poissons de mer.

LA variété répond à l'abondance dans les poissons de la Mer du Cap. On y distingue le *Souffleur*, qui tire ce nom de la faculté qu'il a de souffler au-dessus de lui en forme circulaire. C'est un poisson uni & sans écailles, qui a le dos d'un jaune-foncé & comme transparent, le ventre blanc, la gueule petite, mais armée de quatre grosses dents. Sa chair est venimeuse. Un Matelot téméraire, qui eut la hardiesse d'en manger pendant que Kolben étoit au Cap (99), paya sa folie par sa mort.

Le souffleur. Sa chair est venimeuse.

(97) Voyez la Figure.
(98) Voyage de Kolben, Vol. I. p. 152. & suivantes.
(99) Le même, Vol. II. p. 186.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Le Bennet.

Le *Bennet* ou le Benoît, eſt un autre poiſſon du Cap, de la longueur & de l'épaiſſeur du bras, peſant entre ſix & huit livres. On vante ſa beauté. Il eſt revêtu de grandes écailles, d'un pourpre luiſant, avec des raies couleur d'or. Ses yeux & ſa queue ſont rouges; ſes nâgeoires jaunes. Lorſqu'il eſt dépouillé de ſes écailles, tout l'éclat de ſa couleur pourpre ſe conſerve ſur ſa peau. Sa chair eſt cramoiſie, & cette couleur lui reſte après avoir bouilli à l'eau. Elle eſt diviſée en parties, par des membranes; ſéche, mais facile à digerer & d'un goût fort agréable.

Le poiſſon-brun.

Le *Poiſſon-brun* eſt de la groſſeur d'un bœuf & n'a pas moins de quinze ou ſeize pieds de long. Sa couleur eſt un gris-foncé. Il fait continuellement la guerre au poiſſon-volant. On diſtingue au Cap pluſieurs eſpeces de *Cabliaux*. Les plus communs ſont couleur de cendre, longs de deux ou trois pieds, avec de grandes écailles & des nâgeoires fort dures. Leur chair eſt tendre & délicate dans ſa fraîcheur; mais lorſqu'elle eſt ſalée on en fait la nourriture des Eſclaves.

Cabliau.

Dauphin du Cap.

Il y a pluſieurs ſortes de dauphins. La ſubtilité de leur odorat & leur vîteſſe à pourſuivre leur proie, peuvent les faire nommer les rois des poiſſons. Le dauphin du Cap a la gueule grande, & munie d'un bec qui reſſemble à celui de l'oie. Sa peau eſt douce & ſans écailles. Ses dents ſont petites, mais dures & pointues; ſa langue longue & charnue. Il a près de chaque œil une petite ouverture. La couleur de ſon dos eſt noire, & ſon ventre blanc. Sa longueur eſt de cinq ou ſix pieds. Après avoir été ſalée quelques jours, ſa chair eſt un fort bon aliment. Le poiſſon que les Portugais ont nommé *Dorados*, ou dorade, à cauſe de la couleur d'or dont il eſt revêtu, & que les Négres appellent *Waraku-Pempe*, eſt une autre eſpece de dauphin. Il a la chair plus délicate que le dauphin, auquel d'ailleurs il reſſemble parfaitement.

Dorade.

Elſt.

On prend, dans la Baye de la Table, un poiſſon que les Hollandois nomment *Elſt*, long d'environ trois-quarts d'aune, écaillé comme le harang, à l'exception de la couleur des écailles, qui eſt jaune. Il a le dos noirâtre, le ventre blanc, tacheté de noir & diviſé dans ſa longueur par une raie noire. Sa chair eſt ſéche, remplie d'arrêtes, & demande une bonne ſauce. Dans pluſieurs Pays on fait beaucoup de cas de ſes œufs (1).

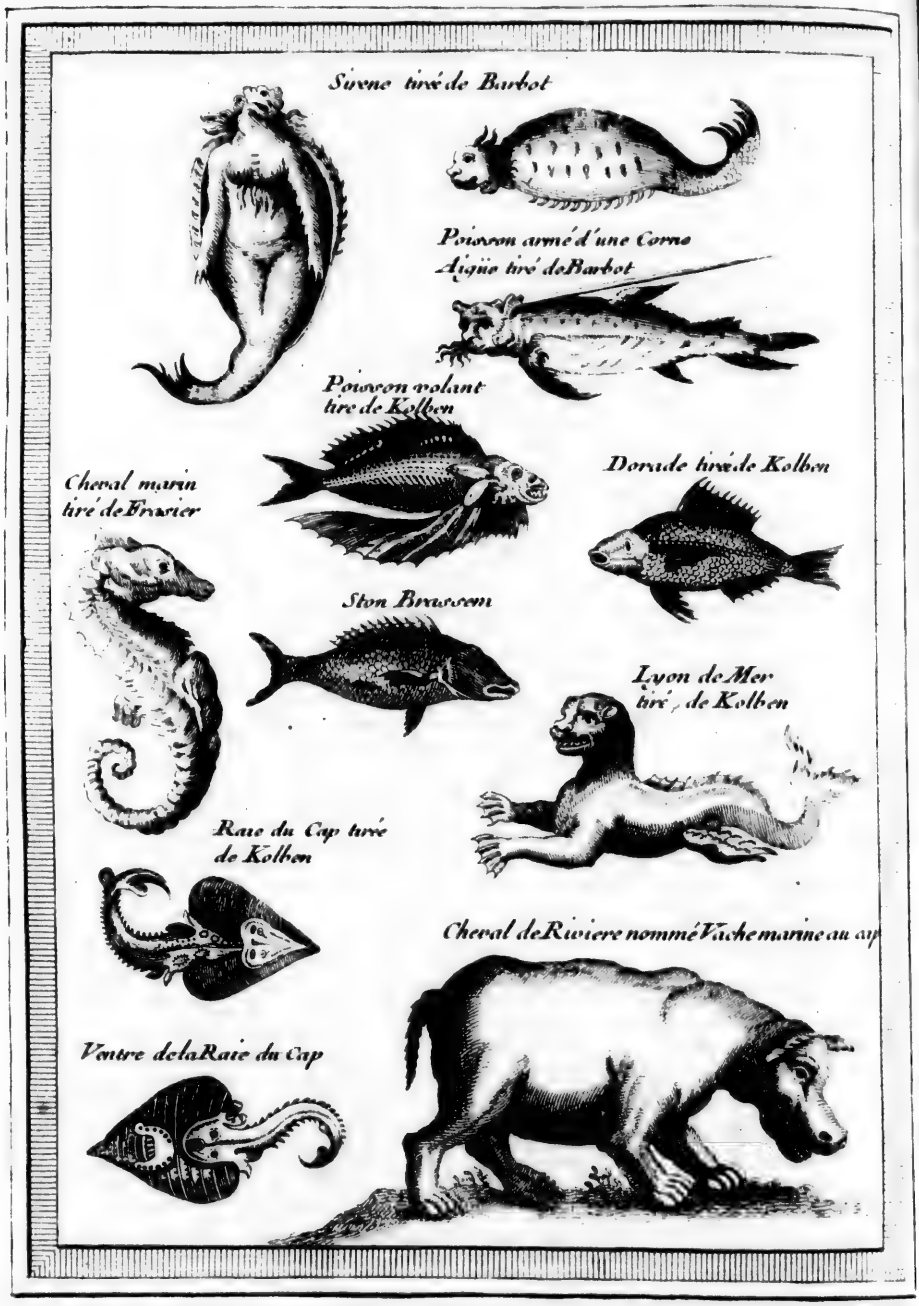
Poiſſon-volant.

Le *Poiſſon-volant* ſe fait toujours voir ſur les grandes baſſes, & vole quelquefois en troupes de pluſieurs centaines. La différence de ſes eſpeces n'eſt que dans leur couleur, & dans le nombre & la forme de leurs aîles. Les uns n'en ont que deux grandes, & d'autres deux grandes & deux petites. D'autres encore ont quatre aîles longues & étroites, de la même dimenſion. Kolben ayant examiné ſoigneuſement toutes ces ſortes d'aîles, les trouva ſemblables à celles des chauve-ſouris. Leur chair eſt une nourriture excellente; mais on n'en voit jamais hors des Tropiques.

Poiſſon-d'or.

Le *Poiſſon-d'or* du Cap a tiré ce nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil, & d'une raie d'or qui s'étend de ſa tête à ſa queue. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied & demi, & ſa peſanteur d'une livre. La couleur de ſa chair eſt un mélange de blanc & de rouge. Il eſt d'un goût délicat. On ne voit jamais le poiſſon-d'or au Cap que depuis le mois de Mai juſqu'au mois d'Août, qu'il paroît ſur les baſſes.

(1) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 186. & ſuivantes.


Sirene tiré de Barbot
Poisson armé d'une Corne Aigüe tiré de Barbot
Poisson volant tiré de Kolben
Cheval marin tiré de Frosier
Dorade tiré de Kolben
Ston Brassem
Lyon de Mer tiré de Kolben
Raie du Cap tiré de Kolben
Cheval de Riviere nommé Vache marine au cap
Ventre de la Raie du Cap

T. V. N.° XXV.

Les harangs y ſont en abondance & ne different point des nôtres. Mais on n'a point encore trouvé, parmi les Européens du Cap, le moyen de les conſerver, quoiqu'on en pût tirer d'autant plus d'avantage, que les harangs qu'on apporte de Hollande ſe corrompent preſque toujours avant que d'arriver au Cap. KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Harangs.

On trouve dans les mers du Cap deux ſortes de requins, que les Européens du Pays appellent *Hayes*. Le premier eſt de douze à ſeize pieds de long. Ses dents, dont il a trois rangées, ſont crochues, fortes & pointues. Il a deux nâgeoires ſur le dos, l'une près de la tête, l'autre à la diſtance d'environ deux pieds de la queue; & ſous le ventre quatre autres grandes nâgeoires, ſituées de la même maniere, entre leſquelles eſt une fente près de ſa queue. Il a la peau rude & dure, quoique ſans écailles. D'autres petits poiſſons montent ſur lui & le ſucent (2). Deux ſortes de requins.

La ſeconde eſpece de requins a la tête & le dos beaucoup plus larges, & differe encore plus par les dents, dont il a ſix rangées. Sa peau eſt auſſi rude qu'une lime. Sa queue ſe termine en croiſſant. Un requin médiocre de cette eſpece eſt tout ce que deux chevaux peuvent tirer. Kolben eſt perſuadé que ce fut un requin plûtôt qu'une baleine qui engloutit le Prophete Jonas.

Le brochet du Cap ne ſe trouve que dans l'eau ſalée, & reſſemble à celui de l'Europe, excepté par la couleur, qui eſt un jaune-foncé. Ce poiſſon eſt fort eſtimé au Cap.

Le *Braſſem* eſt un poiſſon particulier aux mers du Cap. Les Européens du Pays l'appellent *Hottentot*. On en diſtingue deux ſortes: le premier, plus rond, plus large & plus court que l'autre; de couleur noirâtre aux côtés, mais la tête d'un pourpre foncé. La couleur de l'autre eſt un bleu ſombre & tacheté. Il eſt long de ſept ou huit pouces & péſe une livre. Les deux eſpeces ſe nourriſſent d'herbes de mer, de tripailles & d'immondices. On les prend rarement au filet, excepté dans le mauvais tems. Leur chair eſt ſaine & de bon goût. Trois ou quatre braſſems ne ſe vendent que deux ſols au Cap. Un autre braſſem, qu'on y diſtingue par le nom de *Rouge-pierre*, eſt un très-beau poiſſon. Sa peau & ſes écailles ſont rouges, tachetées de bleu & de couleur d'or au centre. Le ventre eſt d'un rouge-pâle, les yeux grands & rouges, entourés d'un cercle argenté. Il paſſe au Cap pour un poiſſon fort ſain, fort nourriſſant & d'un excellent goût. On le nomme auſſi *Jacob-Everſon*, d'un Capitaine de Vaiſſeau qui avoit le viſage d'une rougeur extraordinaire, & défiguré par de ſi profondes taches de petite-vérole, qu'après avoir été raſé de fort près on lui voyoit des reſtes de barbe dans les trous. Un Matelot, frappé de ſa reſſemblance avec le braſſem, donna ſon nom à ce poiſſon; & l'alluſion parut ſi juſte, qu'elle fut adoptée non-ſeulement au Cap, mais aux Indes-Orientales & dans tous les lieux où le Capitaine étoit connu (3). Braſſems de pluſieurs eſpéces.

Le *Pilote* doit ſon nom à l'opinion qu'on a du ſervice qu'il rend au requin en lui ſervant de guide. Il eſt très-difficile à prendre. Sa longueur eſt d'environ cinq ou ſix pouces; ſa couleur, d'un brun-foncé & tacheté de bleu. Il lui Le pilote.

(2) Voyez les Figures. Ces petits poiſſons ſont les Succeurs, qu'on nomme auſſi *Remores*.

(3) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 190. & ſuivantes.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

regne au long du dos une raie noire, d'où partent plusieurs autres raies de la même couleur. Il a quelque chose de doré près des yeux. Sa machoire inférieure, qui a l'apparence d'une scie, lui sert à s'attacher si fortement au requin, que toutes les secousses du monde ne lui font pas quitter prise. Mais lorsque le requin est pris, il l'abandonne aussi-tôt.

Lion de mer.

Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressembloit beaucoup à celle du lion (4); mais elle étoit sans criniere, &, sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écailles. Sa langue étoit un peloton de graisse & pesoit seule plus de cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre; il avoit par devant deux jambes courtes, dont les pieds ressembloient aux pattes de l'oie. Deux larges nâgeoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derriere. Son corps s'allongeoit en queue & finissoit dans la forme d'un croissant. On en tira plusieurs barils d'huile (4).

Marsouins & Grampus.

Les marsouins, ou les porcs de mer, se font voir en grand nombre aux environs du Cap. On y voit aussi des grampus, qui sont une sorte de petite baleine. En 1707 & 1709, la mer en laissa deux mortes sur le rivage, l'une de cinquante & l'autre de quarante-cinq pieds de long.

Raye.

La Raye du Cap y porte le nom de *Rock*. On a souvent trouvé plus de trois cens œufs dans son ventre. Son corps a l'air transparent. Mais elle n'est point estimée dans le Pays. On y voit un autre poisson qui lui ressemble & qu'on a nommé *Rampeur*. Il est plus grand. Sa longueur est d'environ douze pouces, sur neuf de large. Il a la peau unie & d'un brun-obscur, tacheté de blanc. Les Européens du Cap en prennent beaucoup, mais ils ne font aucun usage de sa chair.

Rampeur, ou Sand-creeper.

Poisson-d'argent.

Le poisson-d'argent a la grandeur & la forme d'une carpe de livre, & lui ressemble aussi par le goût. C'est un poisson fort blanc, qui a la queue argentée, & des raies de la même couleur au bas des côtés. Il ne quitte guéres la haute mer.

Brassem-pierre.

Le poisson qu'on nomme au Cap, *Stone-brassem* ou *Brassem-pierre*, ressemble beaucoup à la carpe; mais sa chair est plus délicate & moins osseuse. C'est un poisson ferme, dont la longueur est d'un pied & demi jusqu'à trois, & qui pése entre deux & huit livres. Les brassem-pierres different l'un de l'autre par la couleur, quoiqu'ils ayent tous le dos brun. Leur chair se sépare en écailles,

Nez-plats.

comme celle de la morue, se mange fraîche ou salée, & se vend à vil prix. On en distingue une espece, que la forme de leur tête a fait nommer *Flat-noses*, ou nez-plats. Leurs écailles sont grandes & couleur de pourpre. Ils passent pour un aliment délicat, & d'autant plus estimé qu'ils sont plus rares que les premiers.

Soles du Cap.

Les soles du Cap ressemblent aux nôtres, mais sont beaucoup plus estimées des Européens du Pays, parce que la digestion en est facile & qu'on leur attribue la vertu de purifier le sang. Il se trouve des Tons dans les mers du Cap, quoiqu'on en prenne rarement. On y prend aussi des torpilles (*); mais nous

(4) Voyez la Figure. Elle n'a aucune ressemblance avec celle d'un lion-marin de la Mer du Sud, qu'on a publiée nouvellement.

(*) Ou *Torpedes*.

en avons déja donné la deſcription, d'après Kolben & d'autres Auteurs (5). KOLBEN, 1713.

Le barbeau ne ſe trouve au Cap que dans la riviere de Drakenſtein ; mais il eſt fort inferieur à ceux de l'Europe. Les carpes du Cap ne ſont pas non-plus de la bonté des nôtres & les égalent encore moins en groſſeur. On y voit une ſorte de poiſſon, qu'on a nommé *Roche*, ou poiſſon de rocher, parce qu'il ſe prend dans des trous de rochers, où la marée les laiſſe. Sa longueur eſt d'environ ſix pouces ; ſa rondeur de deux, & ſa chair d'un goût fort agréable. Les anguilles, les homars, les crabbes & les huîtres, reſſemblent parfaitement à celles de l'Europe. HISTOIRE NATURELLE DU CAP. Barbeau. Carpe. Roche.

On remarque une variété extrême dans les limaçons-marins du Cap. On y voit des *Limaçons porc-épis*, des *Limaçons porc-épis de mer*, dont la coquille eſt épineuſe ; & le *Quille-limaçon*, qui a la ſienne revêtue des plus belles couleurs. Les *Klip-koujen*, qu'on nomme auſſi *Limaçons-nabel*, ont deux écailles comme les moules. Elles ſont toutes deux rudes & épaiſſes. La ſubſtance exterieure, qui les environne en forme de croute, eſt ſi curieuſe, qu'on la prendroit pour un ouvrage de l'art. Elle ſe diſſout dans le vinaigre ; & lorſqu'il n'en reſte plus, la coquille offre une belle couleur de perle. Cette eſpece de limaçon & la précédente, ſont préſentées aux Etrangers comme une rareté du Pays. On en voit d'autres, qui ſe nomment *Soleils* & *Etoiles de mer*. Leurs coquilles ſont ou poligones ou rondes, & couvertes d'une peau épaiſſe & écaillée. Elles ſont armées de pointes, qui s'élancent de tous côtés comme des rayons de ſoleil. Celles du ſoleil de mer ſont les plus longues. Sa forme approche plus auſſi du globe ; ſans compter qu'il n'eſt pas ſi gros que l'Etoile. Pluſieurs eſpeces de beaux limaçons-marins.

Mais les plus remarquables de ces animaux ſont les *Limaçons-perles*. Lorſqu'ils ſont ſur la ſurface de l'eau, leurs coquilles leur ſervent comme de barques. Ils avancent la tête aſſez loin dehors ; ils étendent une ſorte de voile, & naviguent ainſi d'une maniere fort amuſante. S'ils s'apperçoivent de quelque danger, ils ſe retirent dans leur coquille & rentrent dans le ſein de la mer. Lorſque la croute exterieure de leur maiſon eſt détruite avec du vinaigre, la ſurface de la coquille paroît auſſi brillante que l'interieur. On s'en ſert au Cap pour faire des coupes, dont quelques-unes contiennent près de deux pintes. La mer en jette ſouvent ſur le rivage, mais la plûpart briſées par le choc des vagues ou des rochers. Limaçons-perles.

Le *Limaçon-viſſe*, qui tire ce nom de la figure de ſa coquille, eſt auſſi un poligone, entre les angles duquel il s'éleve quantité de tumeurs. On en trouve de diverſes grandeurs & de différentes formes. Leur couleur dominante, lorſque la croute eſt détruite, eſt un beau rouge de flamme, curieuſement mêlé de blanc, de rouge, de verd & de jaune. Limaçons-viſſes.

On voit au Cap un coquillage, fort dangereux à manier, & que cette raiſon a fait nommer *Pagger* par les Portugais ; peut-être, dit l'Auteur, du mot latin *Paco*. Il a, ſur le dos, une pointe de nature ſi venimeuſe, que ſi l'on n'apporte un prompt remede à ſa picquure, elle enflamme & mortifie la partie bleſſée. *Pagger*, coquillage dangereux.

Le *Jet-d'eau marin* eſt une autre production ſinguliere du Cap. Il ſe préſente à l'œil comme une éponge ou une piéce de mouſſe, qui tient aſſez fort Le jet-d'eau-marin.

(5) Voyez l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.

KOLBEN. 1713. HISTOIRE NATURELLE DU CAP.

aux rochers pour réſiſter aux vents & aux vagues. Sa couleur eſt verdâtre. Il diſtile une humeur aqueuſe ; & dans l'interieur il renferme une ſubſtance charnue, qu'on prendroit pour un geſier. On ne lui découvre aucun ſigne de vie animale ; cependant, pour peu qu'on le touche, il pouſſe, par deux ou trois petits trous, de fort beaux jets-d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, juſqu'à ce que ſon réſervoir ſoit épuiſé.

Moule-crabbe.

La mer du Cap offre une ſorte d'écreviſſe, nommée *Moule-crabbe*, qui, outre l'écaille dont elle eſt revêtue, en a une autre qui lui ſert de maiſon. Mais elle n'en ſort jamais aſſez loin pour s'en ſéparer tout-à-fait.

Tortues du Cap.

Des trois eſpeces de tortues qui ſe trouvent dans d'autres lieux, on ne voit au Cap que la Tortue-de-terre. Elle y eſt en abondance. Sa chair eſt blanche & d'excellent goût. Son foie & ſes œufs paſſent pour un mets délicat ; mais elle eſt ſi petite qu'elle n'a pas plus de quatre pouces de largeur. La couleur de ſa tête & de ſes pieds eſt brune. Son écaille eſt ſi dure, qu'un chariot bien chargé paſſe deſſus ſans qu'elle en ſouffre. L'aigle-*oſſifrage*, dont on a parlé, eſt obligée de la laiſſer tomber pluſieurs fois ſur les rochers, avant qu'elle ſoit aſſez briſée pour lui ſervir de nourriture (6).

Vache-marine.

Deſcription de la vache marine.

La vache-marine, dans la Mer du Cap, approche du rhinoceros par la groſſeur & la couleur, mais elle a les jambes plus courtes. Sa tête reſſemble aſſez à celle du cheval ; ce qui lui a fait donner par Tellez & Thevenot le nom de cheval-marin (7) ; mais elle eſt plus large & plus courte, comme celle du bœuf. En s'élevant ſur la ſurface de la mer ou des rivieres, elle ſouffle de l'eau par ſes narines, qui ſont fort larges. Ses oreilles ſont petites, auſſi-bien que ſes yeux ; ſes jambes courtes, rondes & de la même groſſeur dans toutes leurs parties. Ses ſabots ne ſont pas fourchus, mais creuſés au-deſſous par deux petits canaux qui ſe traverſent en croix. Sa queue n'eſt pas plus longue que celle de l'éléphant, avec moins de poil, quoique ce ſoit le ſeul dont la Nature ait orné ſon corps. La tetine de la femelle eſt petite, mais placée, comme celle des vaches, entre les jambes de derriere. Kolben vit ſouvent des femelles allaiter leur veau, qui étoit à peu près de la grandeur d'un mouton. La peau d'une vache-marine n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur. Cet animal a dans la machoire inferieure quatre dents fort remarquables, qui s'avancent aſſez loin hors de ſa gueule ; deux de chaque côté, l'une droite & l'autre tortue. Elles ſont toutes quatre de la grandeur d'une corne de bœuf, c'eſt-à-dire, longues d'environ un pied & demi, extrêmement blanches & du poids d'environ dix livres. On les eſtime plus que l'ivoire, parce que leur couleur ne s'altere jamais. La vache-marine n'approche jamais du rivage que pour y chercher ſa nourriture. Elle a l'odorat ſi fin, qu'elle découvre un homme ou tout autre ennemi, dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup ſa chair au Cap. Elle s'y vend quelquefois douze ou quinze ſols la livre. La graiſſe s'emploie, comme le beurre, pour les ſauces, & ſe mange même étendue ſur le pain. Kol-

Uſage qu'on en fait au Cap.

(6) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 198. & ſuivantes.

(7) Ten Rhyne le lui donne auſſi ; mais il n'y joint aucune deſcription. *Martin*, *Nieuhoff* & *Franciſci*, l'appellent Vache de mer. Kolben la prend pour l'hippopotame, ou le cheval de riviere. Dans la Figure qu'il en donne, on ne voit point les dents de l'animal, au lieu qu'elles paroiſſent dans les Figures de Ludolphe, de Beeckman, de Labat & des autres.

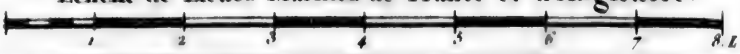
ben,

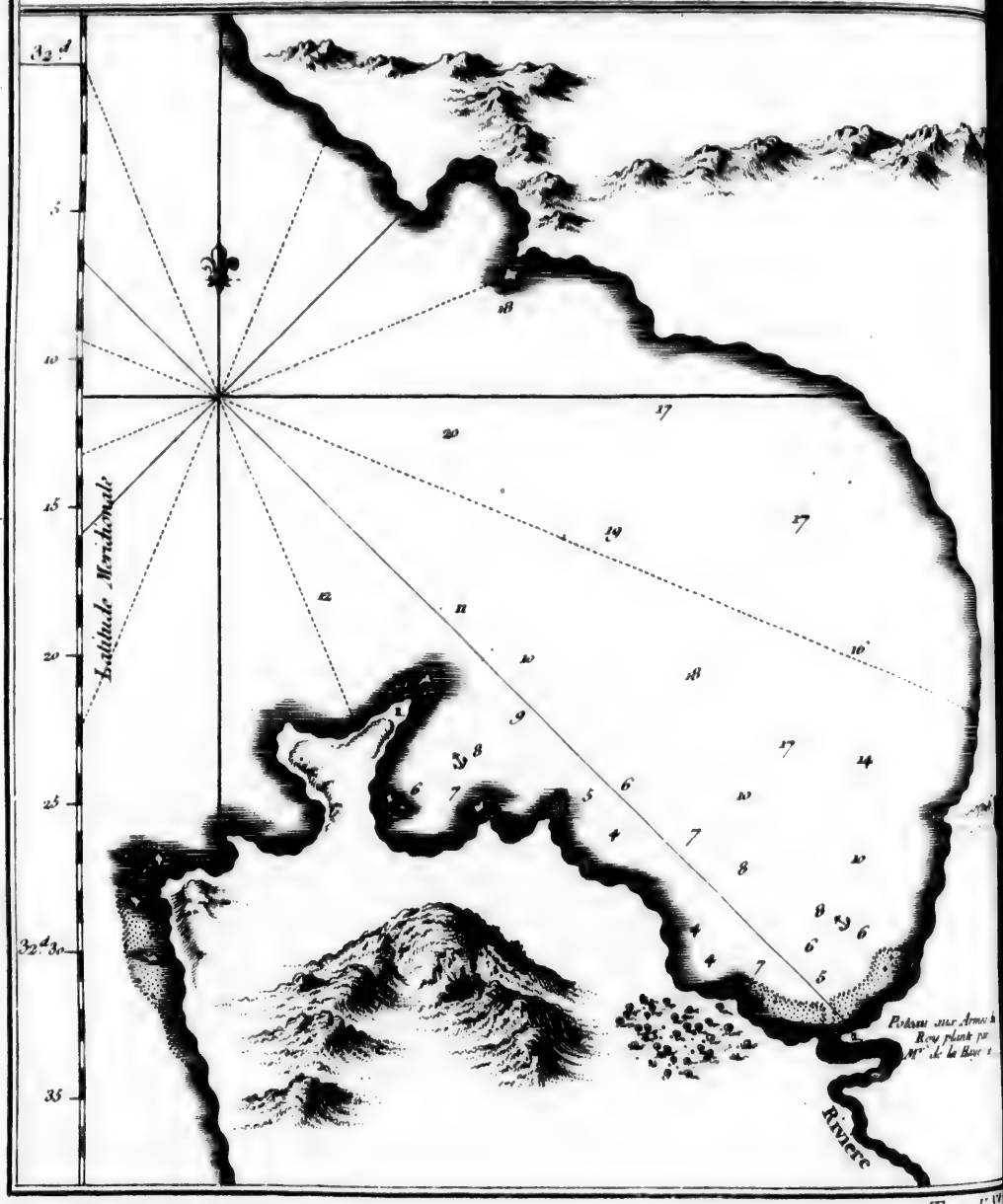
CARTE DE LA BAYE DE SAINTE HELENE

Dressée sur les Remarques des Navigateurs.

Par N. B. Ingr de la Marine

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre.





Tom. I. Pl.

hen, d'accord là-deſſus avec Beeckman & Sudolfe, prend la vache-marine pour le Behemot du livre de Job (8).

CHAPITRE VI.

Obſervations ſur les Contrées maritimes & ſur les Iſles qui ſont entre le Cap de Bonne-Eſperance & le Cap de Guardafu.

Par le Capitaine ALEXANDRE HAMILTON.

HAMILTON. 1720.

Introduction.

LA Côte orientale d'Afrique eſt peu fréquentée des Nations de l'Europe, en comparaiſon des Côtes occidentales. On n'y connoît point d'autres Etabliſſemens Européens que ceux des Portugais, qui n'ont même rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Auſſi les Voyageurs nous offrent-ils peu d'éclairciſſemens ſur toutes ces Régions, qui ne ſe trouvent déja renfermés dans l'Hiſtoire des premiers Voyages & des Conquêtes de la Nation Portugaiſe, dont les Auteurs de ce Recueil ont fait comme la baſe de leur entrepriſe. Cependant, pour ne rien négliger qui appartienne au deſſein de cet Ouvrage, ils ont pris ſoin de recueillir tout ce qui regarde l'état moderne des Parties orientales de l'Afrique, dans les Ecrivains dont ils ont pû ſe promettre de véritables lumiéres. Tel eſt particuliérement le Capitaine *Hamilton*, qui nous a donné en 1726 deux Volumes *in 8°.* ſous le titre de *Nouvelle Relation des Indes-Orientales.* Tels ſont encore quelques Hiſtoriens Portugais, qui ont travaillé ſur les Mémoires des Voyageurs & des Avanturiers de leur Nation, dans un tems où ſon pouvoir étoit plus conſiderable qu'aujourd'hui ſur cette Côte. C'eſt d'eux qu'on empruntera ici tout ce qui regarde Sofala & cette grande partie de la Côte qui appartient à l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Contrées maritimes qui ſuivent le Cap de Bonne-Eſperance.

DEPUIS le Cap de Bonne-Eſperance juſqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuſe, dont l'inſociabilité des Hottentots ou la pauvreté du commerce a toujours éloigné les Marchands de l'Europe. Cependant le Capitaine Hamilton a connu quelques Vaiſſeaux Anglois qui ſe rendoient des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphans, & qui tiroient aſſez de profit de ce voyage; mais ils n'y employoient pas moins de deux ans & demi. Le Pays, quoique fertile, eſt mal ſain; les bois épais & compoſés de diverſes ſortes d'arbres, où les éléphans, les lions, les leopards, les ours, les loups, les daims & les renards ſont en grand nombre. Les rivieres ne ſont pas moins fournies de poiſſon, de manatées & de crocodiles. On voyoit, en 1718, dans le Pays de Natal, un Pyrate pénitent, qui ayant renoncé à ſa déteſtable profeſſion, s'y étoit retiré pour mener une meilleure vie (9).

Anglois qui font le Commerce à Tierra de Natal.

(8) Voyage de Kolben, Vol. II. p. 129. & ſuivantes.

(9) *Hamilton's new account of the Eaſt Indies*, Vol. I. p. 4.

HAMILTON. 1720.

Côte entre Natal & Agoa.

Naufrage d'un Vaiſſeau Anglois. Humanité des Habitans.

Il n'y a point de commerce entre Natal & Agoa, par les mêmes raiſons ſans doute qui le rendent ſi difficile ſur toute cette Côte ; & l'Auteur s'imagine que les premiers Anglois qui y aborderent y furent jettés par quelque accident. En 1683, un Vaiſſeau de cette Nation, nommé le *Johanna*, s'étant briſé aux environs d'Agoa, trouva plus d'humanité & de ſecours dans les Habitans, quoiqu'ils paſſent pour extrêmement barbares, qu'il n'en auroit reçû de pluſieurs Peuples qui s'attribuent de grands principes de religion & de politeſſe. Touchés du malheur de leurs Hôtes, non-ſeulement ils leur fournirent les néceſſités de la vie, mais ils les aiderent à ſauver une partie de leur cargaiſon. Pour une petite quantité de couteaux, de cizeaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils ſe chargerent de tranſporter dans un Pays voiſin tout ce qu'on avoit pu ſauver du naufrage, & de fournir, par-deſſus le marché, des vivres aux Anglois ſur la route. Après les avoir conduits l'eſpace d'environ deux cens milles, ils leur procurerent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant leſquels ils ne firent pas moins de ſept ou huit cens milles. Ils trouverent enſuite de nouveaux porteurs, qui les conduiſirent & leur fournirent des proviſions juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. Quelques Anglois, qui tomberent malades en chemin, furent portés dans des hamacks, ſur les épaules de ces charitables Négres. De quatre-vingt il n'en mourut que trois ou quatre dans une route ſi longue & pénible (10).

Propriétés du Pays.

Middleton avoit appris toutes ces circonſtances de la bouche même d'un de ces Voyageurs, qui lui raconta auſſi que la fertilité naturelle de la terre rendoit les Habitans des mêmes Pays indolens, ſimples & pareſſeux ; que leurs riviéres ſont bien peuplées de poiſſon & d'oiſeaux, ſans parler des manatées (11) & des crocodiles ; leurs bois remplis de grands arbres & de toutes ſortes d'aninaux, tels que des vaches & des taureaux ſauvages, des éléphans, de rhinoceros, des lions, des tigres, des loups & des renards : & qu'on y voit auſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux & d'animaux aîlés, entre leſquels il nommoit particuliérement des autruches ; que les Habitans ont quelques notions d'une Divinité, & qu'ils l'honorent par des danſes & des fêtes, parce qu'ils ont l'humeur naturellement gaie. L'Auteur en rapporte un exemple, qu'il tenoit d'un Capitaine de Vaiſſeau, qui avoit fait le voyage de Tierra Natal en 1718, par les motifs du commerce. Les Habitans s'étant aſſemblés en grand nombre près d'une riviére où ſon vaiſſeau étoit à l'ancre, un jeune Indien de l'Equipage deſcendit à terre avec ſon tambour, & ſe mit à battre de toute ſa force ſous quelques arbres voiſins de l'aſſemblée. A ce ſon tous les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe commencerent à ſauter, & les vieux ſuivirent bien-tôt leur exemple. Ce bal imprévu dura long-tems. Mais les vieux ſe ſentant fatigués offrirent quelques œufs & des fruits au Tambour, & le prierent de finir. Il les ſatisfit auſſi-tôt, & tous les Danſeurs s'aſſirent à terre, fort échauffés de leur exercice.

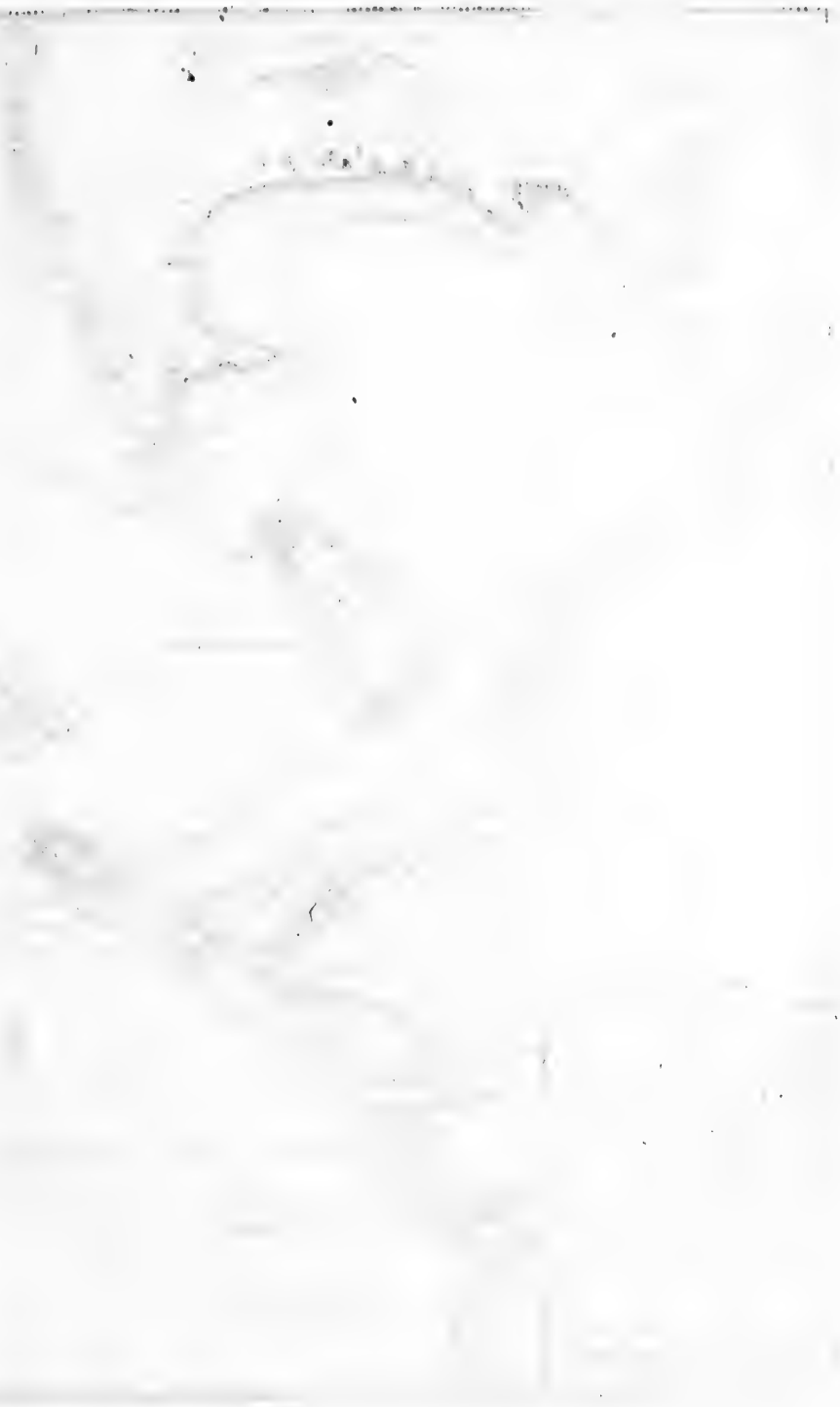
Gaieté naturelle des Habitans.

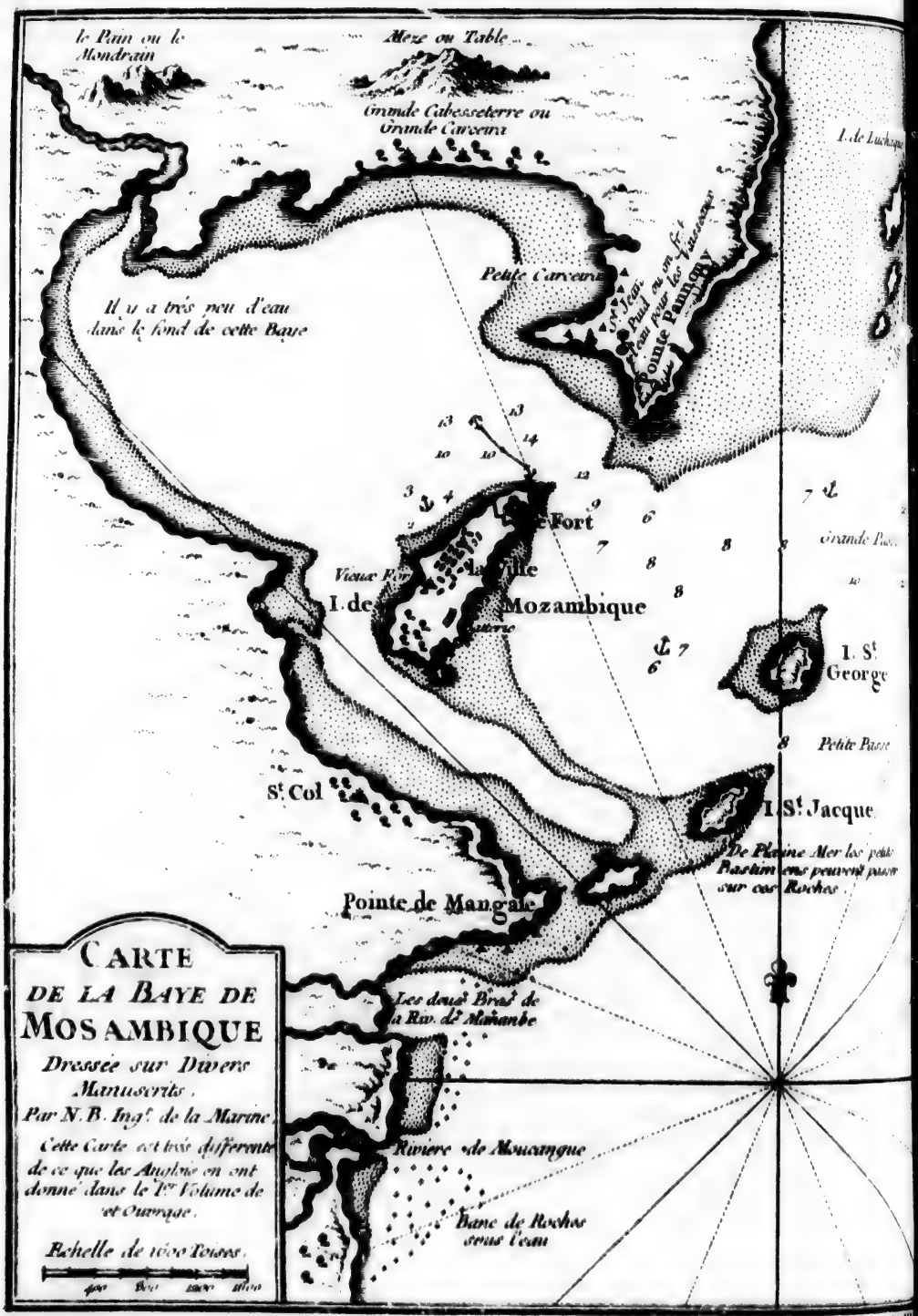
Cornes de rhinoceros que l'Auteur vit à Bombay.

Middleton rend témoignage qu'étant à Bombay il y vit pluſieurs cornes de rhinoceros qu'on y avoit apportées de cette Côte, plus longues qu'il n'en avoit jamais vûes aux Indes ou à la Chine. L'une étoit compoſée de trois petites

(10) *Ibid.* p. 5. & ſuiv.

(11) C'eſt la vraie vache-marine, qui eſt fort différente de celle de Kolben. *Voyez l'Hiſtoire Naturelle du Tome III.*




le Pain ou le Mondrain
Meze ou Table
Grande Cabesseterre ou Grande Carenan
Petite Carenan
Il y a très peu d'eau dans le fond de cette Baye
Pointe Pamboy
Fort
Vieux Fort
I. de Mozambique
I. St George
Petite Passe
St Col
I. St Jacque
De Plaine Mer les petits Bastimens peuvent passer sur ces Roches
Pointe de Mangale
Les deux Bras de la Riv. de Mahanbe
Riviere de Moucangue
Banc de Roches sous l'eau
CARTE
DE LA BAYE DE
MOSAMBIQUE
Dressée sur Divers Manuscrits.
Par N. B. Ingr de la Marine.
Cette Carte est très différente de ce que les Anglois en ont donné dans le 1er Volume de cet Ouvrage.
Echelle de 1600 Toises.

cornes, qui ſortoient de la même racine, dont la plus longue étoit de dix-huit pouces, la ſeconde de douze & la troiſiéme de huit; mais elle étoit plus petite que celles de l'Inde, & plus aigue par la pointe. Le Capitaine qui l'avoit apportée faiſoit voir auſſi un oiſeau noir qui venoit du même Pays, & qui étoit de la groſſeur d'un gros canard. Il avoit le bec long, droit, épais & fort pointu; les yeux creux, les jambes longues de douze ou quinze pouces, & fort groſſes. Il étoit d'une extrême voracité pour la chair & le poiſſon. Les rats & les grenouilles n'échappoient guéres à ſa griffe. Auſſi-tôt qu'il avoit pris quelque animal vivant, il le jettoit en l'air, à la hauteur de deux ou trois aunes, & le recevoit ſur la pointe de ſon bec. Il recommençoit cet exercice juſqu'à la mort de l'animal.

HAMILTON. 1720.

Oiſeau ſingulier.

Entre Angoa & Mozambique, la Côte eſt fort dangereuſe. Elle étoit connue autrefois ſous le nom de Sofala & de Quama (12); mais les Portugais la nomment aujourd'hui *Sena*. Elle contient les Etats d'un grand nombre de Princes, car leur ambition ſe borne à de fort petits territoires. Les Habitans ſont Négres & Idolâtres (13), à l'exception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Chriſtianiſme, & que l'Auteur accuſe d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers.

Côte de Sena.

On trouve, dans le Pays de Sena, une grande abondance de dents d'éléphans, & de bas or à dix-huit ou dix-neuf carats. Mais les Habitans, à qui leurs terres fourniſſent tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, ſe livrent à leur indolence naturelle. Ils ont le corps grand & robuſte. Leur hardieſſe eſt extrême à la guerre. Ils ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la Côte un petit nombre de Prêtres, pour tenir les Négres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoient à Mozambique. Un Portugais, qui avoit fait le voyage de Mozambique à Sena, racontoit à l'Auteur que les Habitans à qui l'on offre pour le commerce quelques petits grains de verre, de diverſes couleurs, font dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le rempliſſent de la même meſure de poudre d'or, qu'ils donnent en échange. Il ajoutoit que pour une certaine meſure d'étoffe bigarrée, qu'on nomme *Lonji* de Cambaye, ils donnent une dent d'éléphant de la même grandeur. Mais les récits des Portugais, obſerve l'Auteur, ne méritent pas toujours beaucoup de foi; car s'ils avoient tant de facilité à ſe procurer de l'ivoire & de l'or, pourquoi les verroit-on ſi pauvres dans toutes leurs Colonies de l'Inde? Ce Pays, ſuivant les conjectures de Hamilton, eſt l'Ophir où Salomon envoyoit ſes Flotes de la mer rouge; plûtôt du moins que Sumatra, où l'on ne conçoit point qu'en ſuivant les côtes, les Vaiſſeaux de ce Prince puſſent aller & revenir dans l'eſpace de trois ans.

Qualités des Habitans.

Commerce extraordinaire.

Mozambique eſt une Iſle qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle eſt fortifiée par l'art & la nature; mais l'air y eſt ſi mal ſain, que les Criminels Portugais de l'Inde, au lieu d'être punis de mort, ſuivant les Loix de leur Nation, y ſont bannis pour un certain nombre d'années, à la diſcrétion du Gouverneur de Goa & de ſon Conſeil. On en voit revenir peu de cet exil; car cinq ou ſix années de ſéjour à Mozambique paſſent pour une longue vie.

Mozambique.

(12) Il y a *Cuama* dans l'Original.

(13) *Barbari*, dans l'Original.

HAMILTON. 1720.

Cette place eſt un Port de rafraîchiſſement pour les Vaiſſeaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y paſſent ordinairement treſte jours, pour donner le tems de ſe rétablir aux Soldats & aux Matelots, qui ayant contracté en mer l'hidropiſie & le ſcorbut, ſont bien-tôt guéris par l'uſage des fruits acides & des racines du Pays. Leurs Bâtimens emploient généralement tout le mois d'Août pour ſe rendre de Mozambique à Goa.

Propriétés de ce Port.

Qualités des Habitans.

Les Habitans de Mozambique, comme ceux du Continent, ſont des Négres de haute taille, beaux & bien proportionnés, qui font d'excellens Eſclaves. Les Vaiſſeaux de Roi & les Navires Marchands en tranſportent un grand nombre dans l'Inde, où les Portugais Indiens les aiment beaucoup, ſoit de l'un ou de l'autre ſexe. Auſſi-tôt que leurs enfans commencent à parler un peu la langue Portugaiſe, ils ſont batiſés & deviennent zelés Catholiques. Après le Batême, on leur ſuſpend au cou un petit crucifix, qu'ils portent avec beaucoup de reſpect. Ceux qui ont le bonheur de tomber entre les mains d'un Maître un peu zelé pour la Religion, ſont inſtruits dans l'étude des lettres, & quelquefois élevés au Sacerdoce. L'Auteur a connu pluſieurs Prêtres de cette race aux environs de Goa (14).

Quiloa.

Entre Mozambique & Monbaſſa on rencontre le Pays de *Quiloa*, dont la Côte eſt ſi dangereuſe, que le commerce ne s'y fait qu'avec des barques.

Monbaſſa.

Monbaſſa, ou Monbaſa, eſt une Iſle voiſine du Continent, à la diſtance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier; mais elle l'étoit naturellement, lorſque les Portugais s'en rendirent Maîtres il y a deux cens ans. Ils la poſſederent juſqu'en 1698, que les Arabes *Muskats* s'en ſaiſirent avec peu de peine, & paſſerent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui étoient à la défendre. Les vainqueurs y trouverent pour butin environ deux cens tonneaux d'ivoire, qui valoient dans les Indes cent vingt-cinq mille livres ſterling. Les éléphans du Pays ſont fort gros, & les hommes, dit l'Auteur, le ſont auſſi. Ils n'ont pas d'autre religion que l'idolatrie, à la réſerve de ceux qui faiſoient leur demeure près des Portugais, & que l'habitude de les voir avoit convertis, mais qui ayant aujourd'hui les Arabes pour voiſins, ſont devenus zelés Muſulmans, parce qu'ils ont pris plus de goût pour une Religion qui permet la Polygamie & le concubinage, deux uſages favoris des Négres.

Comment cette Ville eſt paſſée aux Arabes.

Patta.

Patta, qui ſuit Monbaſſa ſur la même Côte, eſt paſſée auſſi dans les mains des Arabes. Ce Pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'Eſclaves à Muskat. Autrefois les Anglois, les Portugais & les Mores des Indes entretenoient ici un commerce avantageux, quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formerent ſur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux Habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres interieures ſoient habitées par des Infidelles, toutes les Côtes ſuivantes, qui comprennent les Pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Yaman (15), juſqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Eſt, ont reçu la Religion Mahometane. Il y reſte néanmoins dans les cérémonies, les uſages & les traditions, quelques veſtiges de l'ancien culte.

Les Arabes s'y ſont établis.

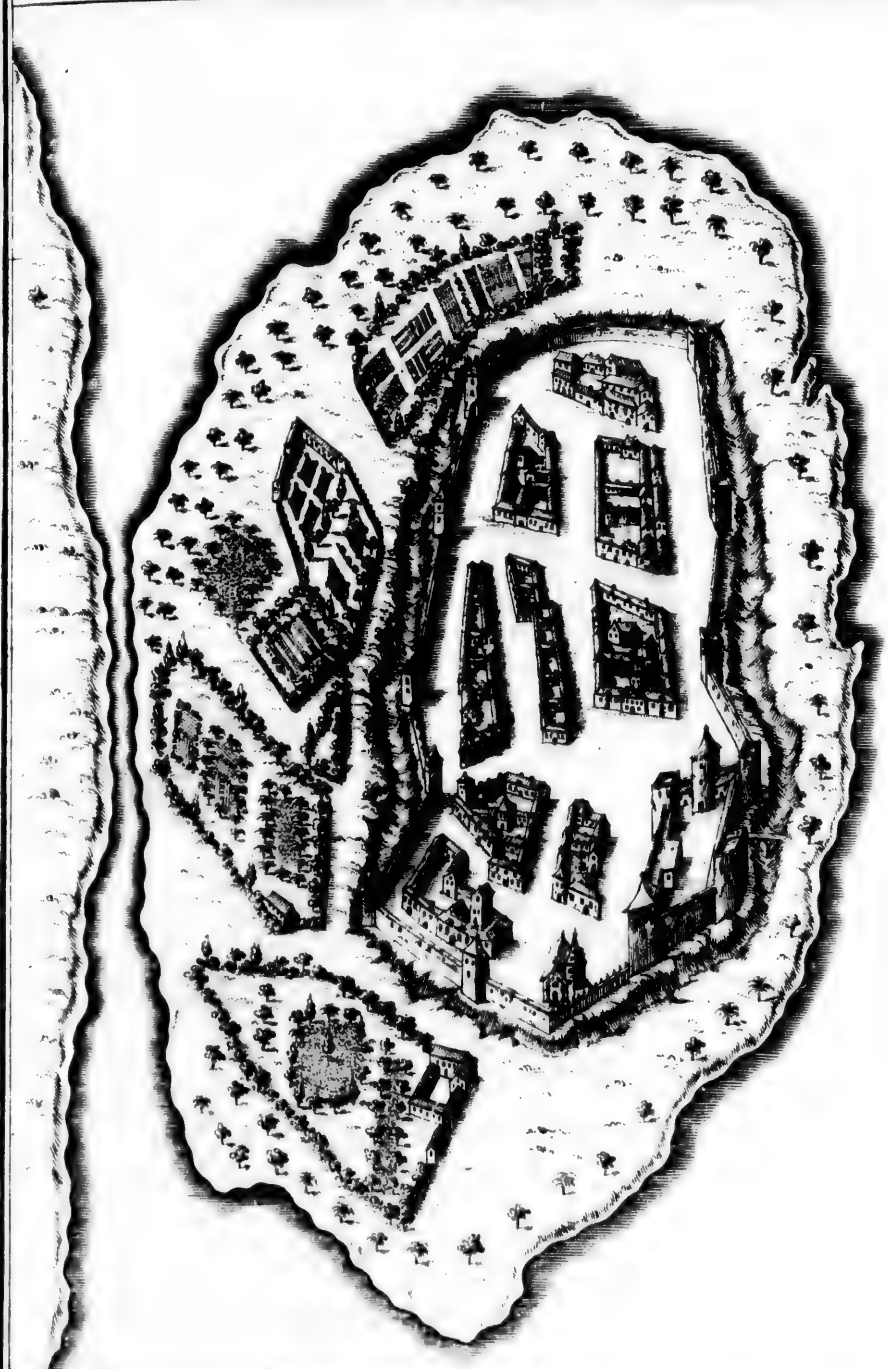
Religion de toute cette Côte.

(14) Hamilton, *ubi ſup.* Vol. I. p. 7. & ſuivantes.

(15) Il paroît que l'Auteur s'eſt ici trompé en prenant *Agan* pour *Yaman* ou *Yeman*, qui eſt dans l'Arabie.

PLAN DE L'ISLE ET VILLE DE QUILOA

Tiré de l'Anglois

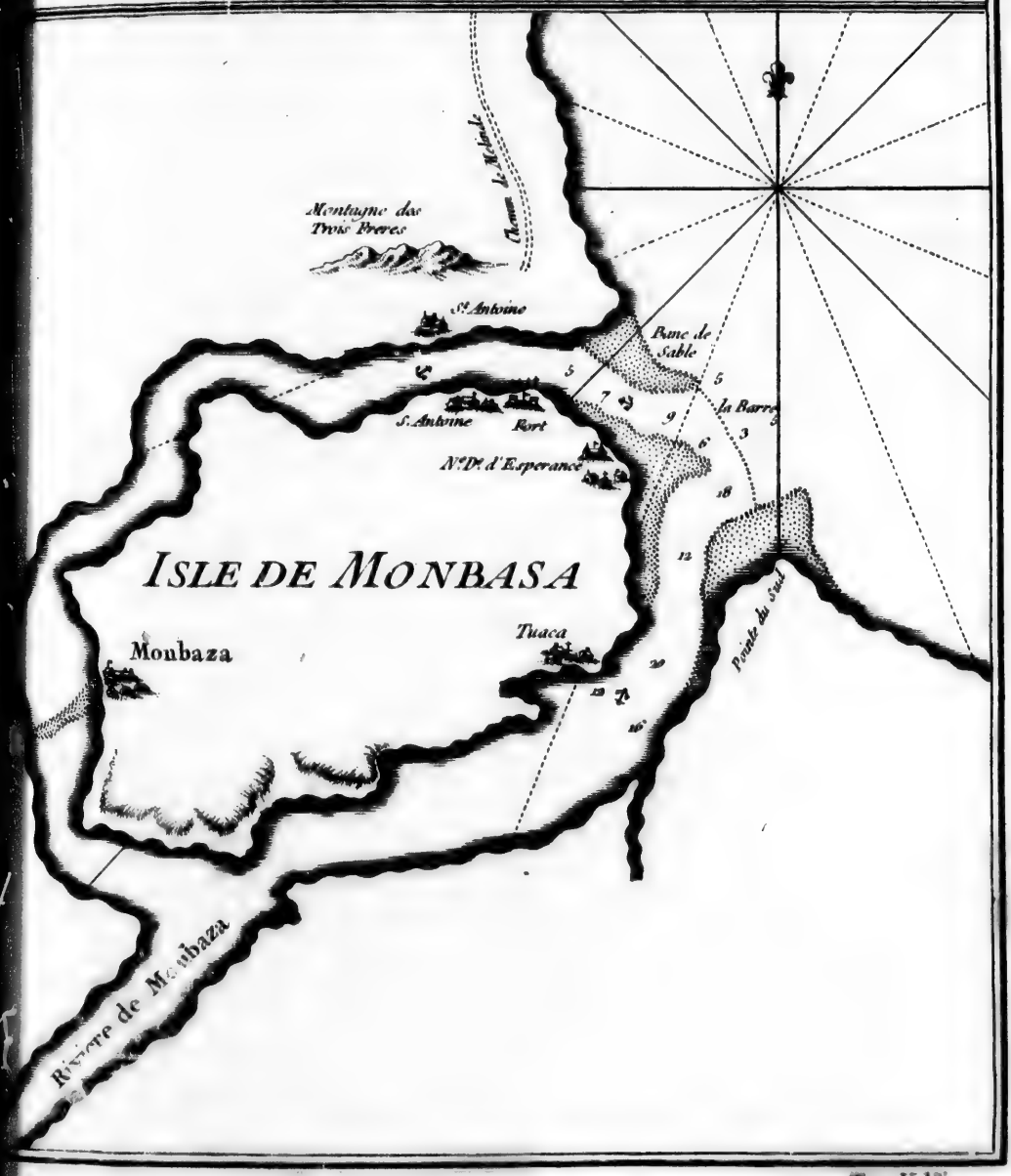


CARTE DE L'ISLE DE MONBASA

...uée a la Coste Orientale d'Afrique par 5 degrés de Latitude Meridion.le

Tiré du Pilote Anglois.

Une Lieue



HAMILTON. 1720.

Les Arabes de Mocka & des autres parties de l'Arabie heureuſe (16), qui ont pris inutilement beaucoup de peine pour inſtruire les Habitans de cette grande Côte, les regardent comme des Schiſmatiques & des Hérétiques endurcis.

Magadoxa.

Magadoxa, que les Portugais nomment *Magadocia*, eſt une aſſez grande Ville, ſituée à deux ou trois milles de la mer, d'où ſes moſquées & ſes autres édifices forment une très belle perſpective. Deux raiſons rendent ſon Port déſert. La premiere eſt une chaîne de rochers, qui bordent la Côte à la diſtance d'un mille du rivage. Quoique le canal, qu'ils forment entr'eux & la terre, ſoit fort uni, & qu'il n'y ait pas moins de deux ou trois braſſes d'eau, il n'y a point de riviére où les Vaiſſeaux puiſſent être à couvert lorſque les vents de mer ſoufflent avec violence. Un ſecond obſtacle eſt le regne ouvert de la violence & du larcin, qui ſont autoriſés avec tant de licence, qu'il n'y a point de fond à faire ſur les engagemens communs de la bonne-foi. L'Auteur rapporte à cette occaſion un exemple fort tragique de la barbarie des Habitans. En 1700, un Vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, nommé l'Albermale, qui faiſoit voile à Surate, ayant eu le malheur de tomber, plûtôt qu'il ne s'y attendoit, ſous les mouſſons de l'Eſt, qui le pouſſerent vers la Côte de Magadoxa, alla jetter l'ancre au côté Sud-Eſt de l'Iſle *Johanna*, pour attendre la fin de ces fâcheuſes mouſſons. Au mois de Mars, il haſarda de ſe remettre en mer; mais le tems étant encore peu favorable, il retomba ſur la même Côte, où la vûe de Magadoxa lui fit prendre une opinion fort avantageuſe d'une ſi belle Ville. Il ne douta point que ce ne fut un lieu de commerce; & dans cette idée, il envoya ſa Chaloupe au rivage, avec le Tréſorier du Vaiſſeau & quatre Matelots, chargés de ſe procurer des informations, avec ordre de ſe tenir ſur leurs gardes, & de ne faire deſcendre qu'une perſonne à la fois. Ils paſſerent les rochers, & mouillerent près du rivage. Les Habitans de la Ville ſe préſenterent pour les recevoir, avec quelques beſtiaux qu'ils paroiſſoient diſpoſés à leur vendre. Le Tréſorier, jeune-homme ſans expérience, oublia les ordres du Capitaine, & deſcendant avec trois de ſes Matelots, n'en laiſſa qu'un pour garder la Chaloupe. Ils eurent même l'imprudence de laiſſer derriere eux leurs armes à feu; & ſéduits par les civilités feintes des Habitans, ils ſe mêlerent familierement avec eux. Mais c'étoit ſe livrer à des perfides, qui ſaiſiſſant une occaſion ſi peu attendue, les entraînerent bruſquement dans leur Ville. Celui qui gardoit la Chaloupe ignorant la diſgrace de ſes camarades, accorda l'entrée de ſa Barque à d'autres Négres, qui ſe ſaiſirent auſſi de lui, & tirerent la Barque aſſez loin ſur le rivage.

Raiſons qui empêchent les Marchands de fréquenter ce Port.

Exemple de la barbarie des Habitans.

Anglois enlevés par les Habitans.

Le Capitaine avoit obſervé de ſon bord tout ce qui s'étoit paſſé à terre. Il ſe hâta d'envoyer une autre Chaloupe, bien équipée, dans l'eſpérance d'obtenir la liberté de ſes gens, en payant leur rançon. La Chaloupe paſſa quatre jours au rivage, ſans pouvoir engager les Habitans dans aucune ſorte de communication. Enfin, n'ayant rien à ſe promettre de la force, le Capitaine ſe vit obligé de lever l'ancre & d'abandonner ſes gens au répentir de leur folie. On n'a jamais appris dans l'Inde ce qu'ils étoient devenus.

Ils ſont abandonnés de leur Capitaine.

Côtes d'Yaman & de Zeyla.

On trouve plus d'accès ſur les Côtes d'Yaman (17) & de Zeyla,

(16) Les Portugais prononcent ſans doute *Magadocha*; car *xa* eſt pour eux *cha*.
(17) *Ajan*, ſans doute.

HAMILTON. 1720.

qui se terminent toutes deux au Cap de Guardafu. Les Habitans apportent au rivage des moutons, des chevres, du poisson & des fruits, pour les vendre aux Vaisseaux que le calme arrête quelquefois contre la terre. Ils sont de haute taille, mais d'une maigreur qui laisse appercevoir la grosseur de leurs os, & plûtôt bazanés que noirs. La perfidie, l'avarice & la cruauté forment leur caractere. Ils portent pour habits des hautes chausses qui leur tombent jusqu'à la cheville du pied, ou plûtôt une piéce d'étoffe grossiere qui les prend à la ceinture, avec une robe ouverte par devant, mais sans manches, qu'ils appellent *Kamlin*. Elle est composée de poil de chameau, ou de laine de mouton, aussi dure que la soie de porc. Leur tête est couverte d'un turban de grosse toile, qui acheve leur parure.

Caractere & parure des Habitans.

Les moutons du Pays ont la laine du corps blanche, & la tête de la noirceur du jais. Leurs oreilles sont petites, leur taille grosse, & leur chair délicate. Leur queue n'est pas moins large que leurs fesses. Elle a sept ou huit pouces de long, & l'Auteur compare sa forme à celle d'un oreiller sans coins. Mais de l'extrêmité de cette masse il sort une autre petite queue de cinq ou six pouces, qui ressemble beaucoup à celle d'un cochon de lait (18).

Moutons du Pays.

Du Cap de Guardafu jusqu'à Zeyla, on compte environ cent vingt lieues. Cette Côte est aussi difficile que les Habitans sont farouches. On n'y connoît que deux places qui fournissent de l'eau fraîche; l'une à l'Est du Mont *Felix*, qui se nomme en Arabe *Baha Felek* ou *Feluk* (19), c'est-à-dire, montagne des chameaux; on y trouve une petite riviére d'eau douce. L'autre nommée *Khaji*, est dix lieues plus à l'Oueſt. Khaji se reconnoît aisément au revers d'une montagne qui s'avance fort près de la mer, & dont le côté Nord est composé de sable blanc, qui se fait appercevoir de dix lieues sous la forme d'une grande voile. Mais plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient dans la nécessité de toucher à l'une de ces deux Places en revenant des grandes Indes, ont eu le malheur d'y périr.

Deux Aiguades sur la Côte de Zeyla.

L'Auteur raconte qu'un de ces Bâtimens fut surpris avec sa propre Chaloupe, qui avoit abordé au rivage pour remplir les tonneaux. Les Habitans s'en saisirent, tandis que les Matelots étoient occupés de leur travail, & les massacrerent tous, à l'exception de deux Mousses. Ensuite s'étant approchés du Vaisseau pendant la nuit, il y entrerent avant qu'on eut le tems de les reconnoître, & firent main-basse sur tout l'Equipage, qu'ils trouverent désarmé. Après avoir déchargé le Vaisseau, il le coulerent à fond. Les deux Mousses, de qui l'on apprit ensuite toutes les circonstances de cette funeste avanture, furent conduits dans la Ville d'Aden, qui est située vis-à-vis du même lieu, & vendus pour l'esclavage. Mais le Capitaine d'un Vaisseau de Surate, qui se trouvoit alors dans ce Port, les acheta tous deux, & les transporta aux Indes.

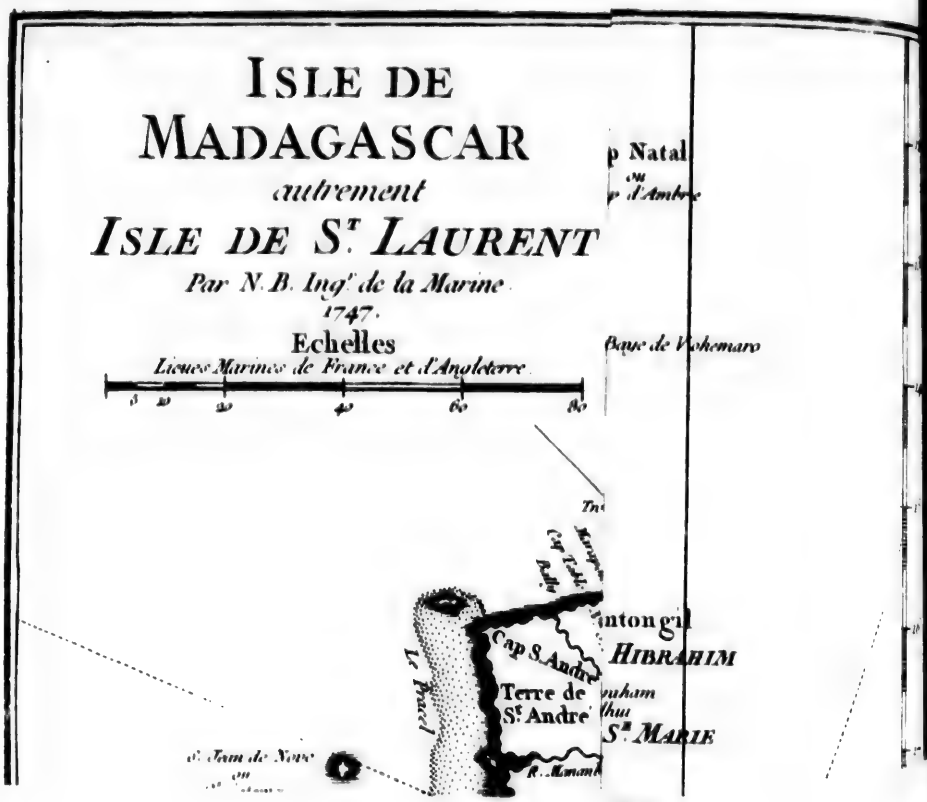
Malheureux sort d'un Vaisseau.

La mer est si profonde sur cette Côte, qu'il ne faut pas se promettre d'y pouvoir mouiller à plus d'un mille du rivage. Au-delà de Zeyla, dans l'intérieur de la mer rouge, on rencontre une grande riviére, dans une profonde baye, qui est oppoſée à Babelmandel; mais l'embouchure, quoique fort large, est très-profonde & remplie de rochers & de bancs de sable, avec des tournans d'eau qui ôtent aux Matelots la hardiesse de s'en approcher. C'est à cette riviere que commence la Côte des Abissins, qui s'étend l'espace de

Baye & riviere au-delà de Zeyla.

(18) Hamilton, *ubi sup.* Vol. I. p. 11. & suivantes.

(19) Felix est sans doute une corruption de *Feleck*. *Voyez ci-dessus, Tome I.*


ISLE DE
MADAGASCAR
autrement
ISLE DE S.T LAURENT
Par N. B. Ingr de la Marine
1747.
Echelles
Lieues Marines de France et d'Angleterre
Cap S. Andre
Terre de
S.t Andre
HIBRAHIM
S.te MARIE

deux cens lieues, juſqu'à *Suaquen*, & préſente pluſieurs grandes montagnes qu'on découvre facilement de la Cote d'Arabie (20). HAMILTON. 1720.

§. II.

Iſles des Mers d'Ethiopie.

L'Iſle de Madagaſcar, que les Portugais ont nommée *S. Laurent*, eſt une des plus grandes du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux beſoins de la vie. Ses beſtiaux ſont nombreux. Leur chair eſt excellente, ſur-tout la maſſe ou la groſſe tumeur qui leur croît entre le cou & les épaules. On y trouve auſſi une aſſez grande abondance de daims & de chevres. Les Portugais, en deſcendant pour la premiere fois dans cette Iſle, y laiſſerent un troupeau de porcs, qui ont multiplié merveilleuſement. Ils donnerent des noms à quantité de rivieres & des Caps, qui ſont aujourd'hui fréquentés par les Vaiſſeaux de l'Europe, mais qui ſervent principalement de retraite aux Pyrates. Les François avoient formé à l'Eſt de l'Iſle (21) un Etabliſſement, qu'ils nommoient *Port Dauphin*; mais s'étant apperçus que les profits du commerce ne répondroient point aux frais de la Colonie, ils ont pris le parti de l'abandonner.

Madagaſcar & ſes productions.

Port-Dauphin, ancien Etabliſſement François.

Les Anglois entreprirent autrefois d'établir un commerce d'Eſclaves ſur la Côte Oueſt de l'Iſle, particuliérement dans la Baye de S. Auguſtin & dans les deux endroits qui portent le nom de vieux & de nouveau *Meſſalig*; mais ils redoutent aujourd'hui les Pyrates, ſur-tout depuis que pluſieurs Eſcadres de leur Nation ont croiſé ſans ſuccès dans ces mers. Un ſimple Vaiſſeau, commandé par le Capitaine *Mollar*, fit plus d'expédition, en 1704, que toutes les Flotes qu'on avoit armées avec beaucoup de dépenſe. Sa cargaiſon étoit compoſée de biére forte & d'eau-de-vie, qu'il ſe propoſoit de vendre aux Pyrates. Ils s'en ſaiſirent, à la vérité, comme d'un préſent, & la plus grande partie de ſon Equipage ne fit pas difficulté de s'engager à leur ſervice; mais cette abondance de liqueurs leur fit pouſſer ſi loin la débauche, qu'il en périt plus de cinq cens à force de boire.

Commerce des Anglois ruiné par les Pyrates.

Mort ſinguliere de cinq cens Pyrates.

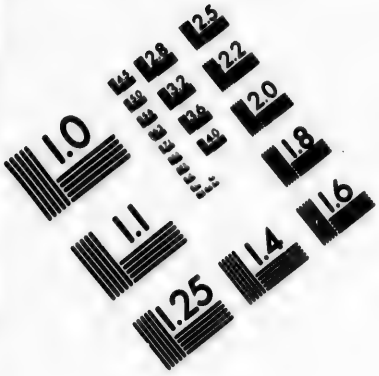
On racontoit dans l'Inde, & l'Auteur ſe fit confirmer par un Pyrate de Bengale, que le Capitaine Littleton, avoit pris à bord de l'*Angleſey* quelques Brigands de cette troupe, mais que de juſtes raiſons l'avoient engagé à leur rendre la liberté. On ajoutoit que voyant les Pyrates de Madagaſcar dans l'embarras pour nettoyer le fond de leurs grands Vaiſſeaux, il leur avoit rendu généreuſement ſervice en leur accordant pluſieurs ſecours.

Madagaſcar eſt environnée d'Iſles, de rochers & de bancs de ſables, qui forment des écueils dangereux. Ste Marie, qui eſt ſituée à l'Eſt, forme le premier azile que les Pyrates choiſirent dans cette mer. La Rade y étoit aſſez bonne pour les mettre à couvert, quoique l'accès ne fût pas ſans difficultés. Mais apprenant qu'ils étoient menacés par quelques Eſcadres Angloiſes, ils ſe retirerent dans la grande Iſle, où ils ſe ſont établis par des mariages. L'Auteur eſt perſuadé qu'il ne ſeroit pas difficile de les en chaſſer. En 1722, l'Amiral Matthews, chargé de cette entrepriſe, reconnut qu'ils avoient abandonné

Iſles & Ecueils aux environs de Madagaſcar.

(20) Hamilton, *ubi ſup.* p. 23. & ſuiv.

(21) La poſition exacte de leur Fort étoit à la pointe Sud-Eſt de l'Iſle.



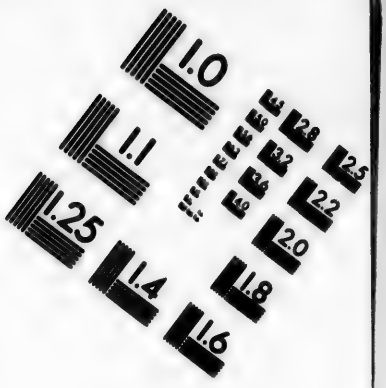
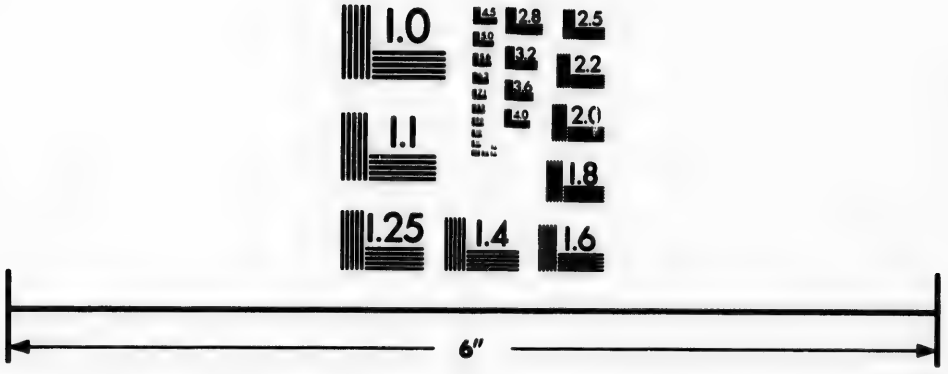
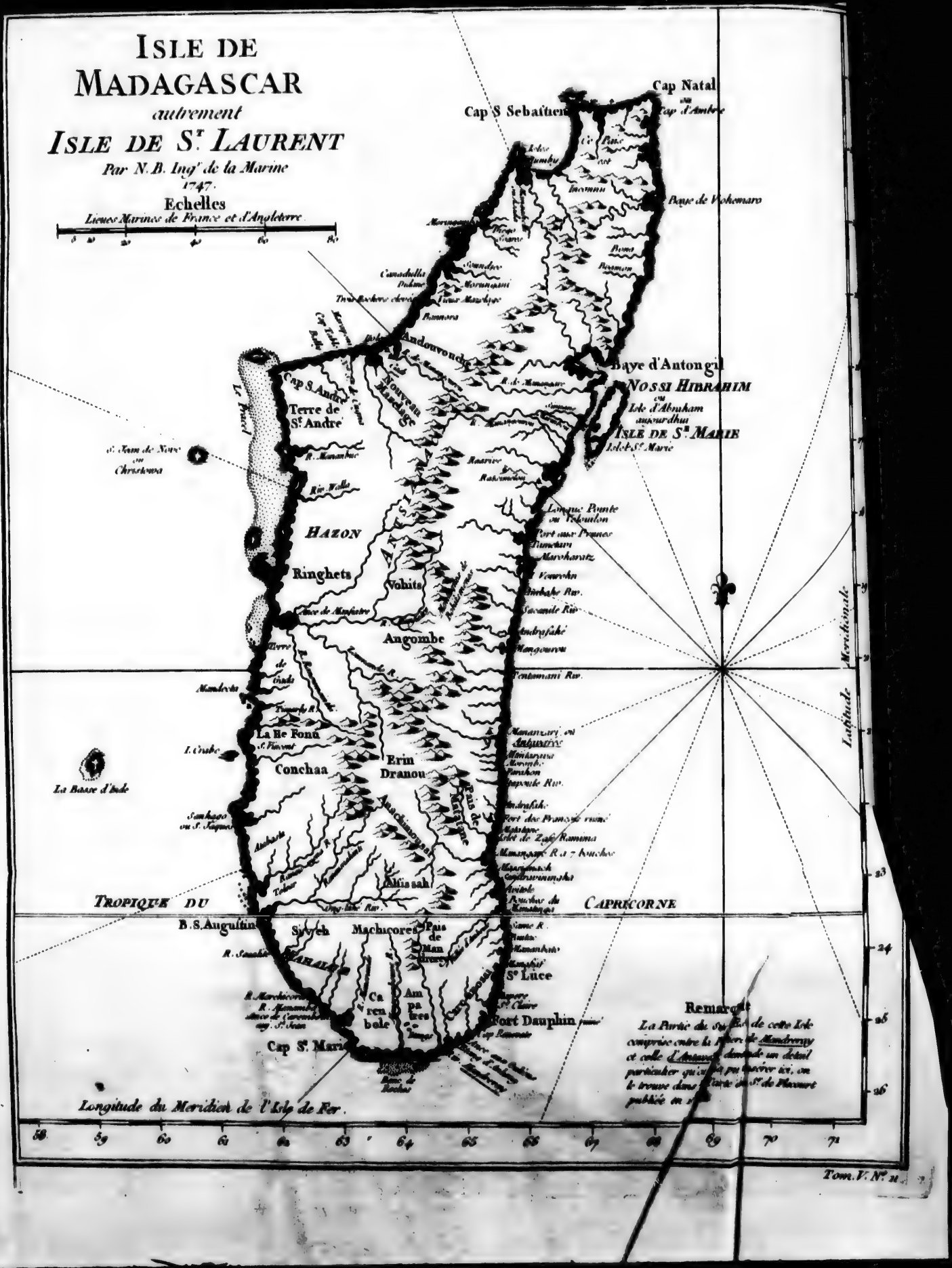


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


ISLE DE
MADAGASCAR
autrement
ISLE DE S.t LAURENT
Par N. B. Ingr de la Marine
1747.
Echelles
Lieues Marines de France et d'Angleterre
Cap Natal
ou
Cap d'Ambre
Cap S Sebastien
Baye de Vohemaro
Andouvonche
Baye d'Antongil
NOSSI HIBRAHIM
ou
Isle d'Abraham
aujourdhui
ISLE DE S.te MARIE
Isle de S.te Marie
Cap S. Andre
Terre de
S.t Andre
Nouveau
Mardag.
S. Jean de Nuve
ou
Christowa
HAZON
Ringhets
Vohits
Angombe
La Ile Fond
Conchaa
Erin
Dranou
La Basse d'Inde
TROPIQUE DU
CAPRICORNE
B. S. Augustin
Sweh
Machicores
Pas
de
Man
Ste Luce
Ca
ren
bole
Am
pa
tres
Fort Dauphin
Cap S.t Marie
Remarque
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
Tom. V. N.o 21

HAMILTON. 1720.

l'Isle Ste Marie. Il y trouva même, dans plusieurs endroits, quelques restes de leurs brigandages, tels que du poivre, qu'ils avoient laissé dans la terre, de l'épaisseur d'un pied. De-là, il se rendit dans la grande Isle avec son Escadre; mais les Pyrates avoient eu la précaution de mettre leurs Bâtimens en sûreté, dans les rivières & les anses, où les Vaisseaux de guerre ne pouvoient pénétrer. Il auroit été trop dangereux d'employer les Chaloupes pour les détruire par le feu; car de leurs bois & de leurs retraites ces Brigands étoient en état d'incommoder les Troupes Angloises. L'Amiral trouva l'occasion de parler à quelques-uns d'entr'eux; mais ils ne cesserent pas de se tenir sur leurs gardes, & prêts à se défendre s'il eût pensé à la violence.

Expédition de Matthews contre les Pyrates.

Isle de Ste Apolline.

L'Isle Ste Apoline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglois étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Foreſt*, est peuplée aujourd'hui par les François (*), qui lui ont donné le nom de Bourbon. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandois, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée aussi entre les mains des François, qui la nomment l'Isle de France. Celle de *Diego Rais*, qui la suit, contenoit encore un Etablissement François; mais sa stérilité l'a fait abandonner depuis quelques années. Toutes les autres, à l'Est & au Nord, sont demeurées désertes, à l'exception de trois ou quatre à l'Oueſt, qui sont situées dans le canal entre Quiloa & Madagascar.

Isle Bourbon.

Isle de France.

Isle Diego-Rais.

Isle Comore.

Comore est la plus avancée à l'Oueſt. Elle ne contient qu'un petit nombre de miserables Habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'Isle *Johanna* (22), qui est à la vûe de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chevres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des oranges. La plûpart des Vaisseaux Anglois qui faisoient voile à Mocka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraîchissemens avant que les Pyrates eussent commencé à la fréquenter.

Isle Johanna, ou d'Anjuan.

L'Isle Johanna est célébre entre les Anglois, par deux infortunes que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales y ont essuiées. La premiere en 1690 ou 1691, lorsque le Capitaine *Harton* Commandant du Harbert, Vaisseau de huit cens tonneaux & de cinquante-cinq piéces de canon, fut attaqué par trois Vaisseaux François de la même force. A leur approche, il leva l'ancre & se mit en mer. Vers deux heures après midi, l'action commença furieusement, & dura jusqu'à huit heures du soir, que le Herbert eut le malheur de sauter, sans qu'on en pût sauver plus de six ou sept personnes qui se trouvoient dans sa Pinace. La seconde disgrace arriva dans le cours de l'année 1720. Deux Vaisseaux Anglois, accompagnés d'un Ostendois, étant à faire de l'eau dans la même Isle, apperçurent deux Pyrates, & convinrent de joindre leurs forces contre l'ennemi commun. Mais lorsqu'ils les virent approcher, l'*Oſtende*, & l'un des deux Vaisseaux Anglois, nommé le Greenwich, gagnerent la haute mer, & laisserent à l'autre, qui se nommoit la Cassandre, le soin de se tirer d'embarras. Il se vit forcé d'engager l'action avec le plus petit des deux Pyrates, qui étoit de quatre piéces de canon. Mais il échoua bien-tôt entre quelques rochers; & le Pyrate s'efforçant de l'aborder, échoua

Perte d'un gros gros Vaisseau Anglois.

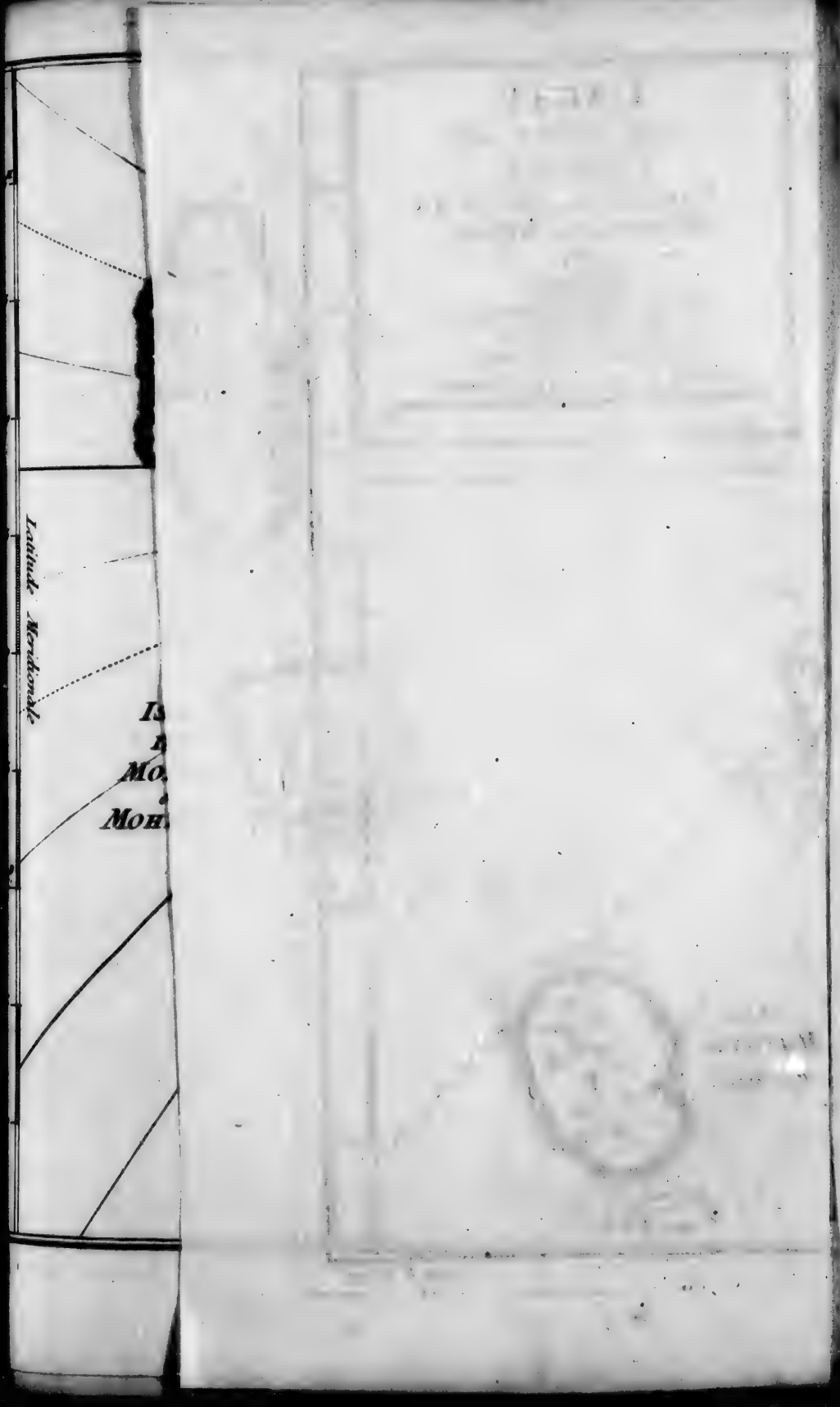
Malheur d'un autre Vaisseau, qui est pris par les Pyrates.

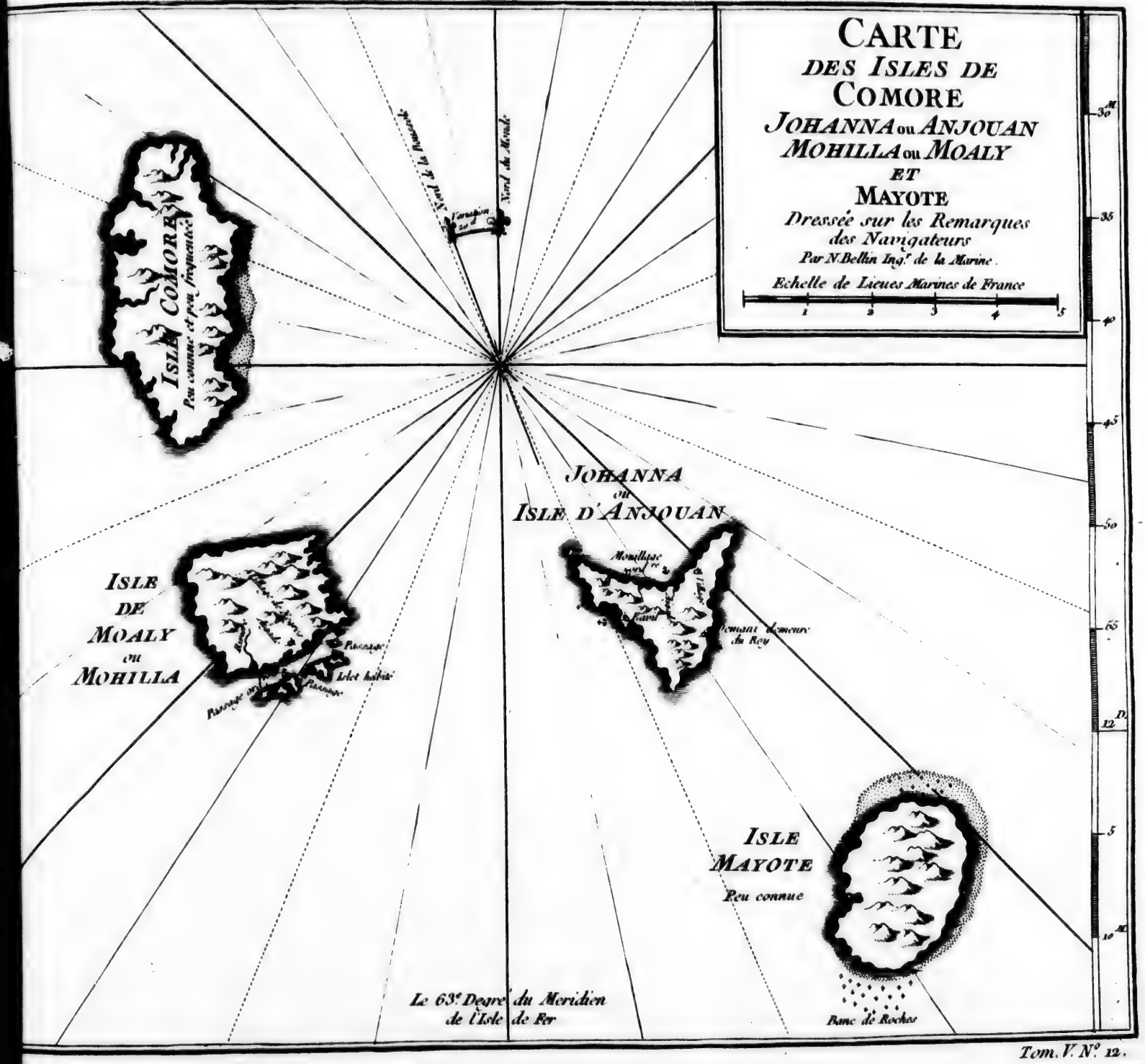
(*) On promet de donner, dans un Supplément, des Observations plus étendues sur les Etablissemens François.

(22) *Hajuan* ou *Anſuams*, dont Johanna est apparemment une corruption.

aussi

Latitude Meridionale


Latitude Meridionale

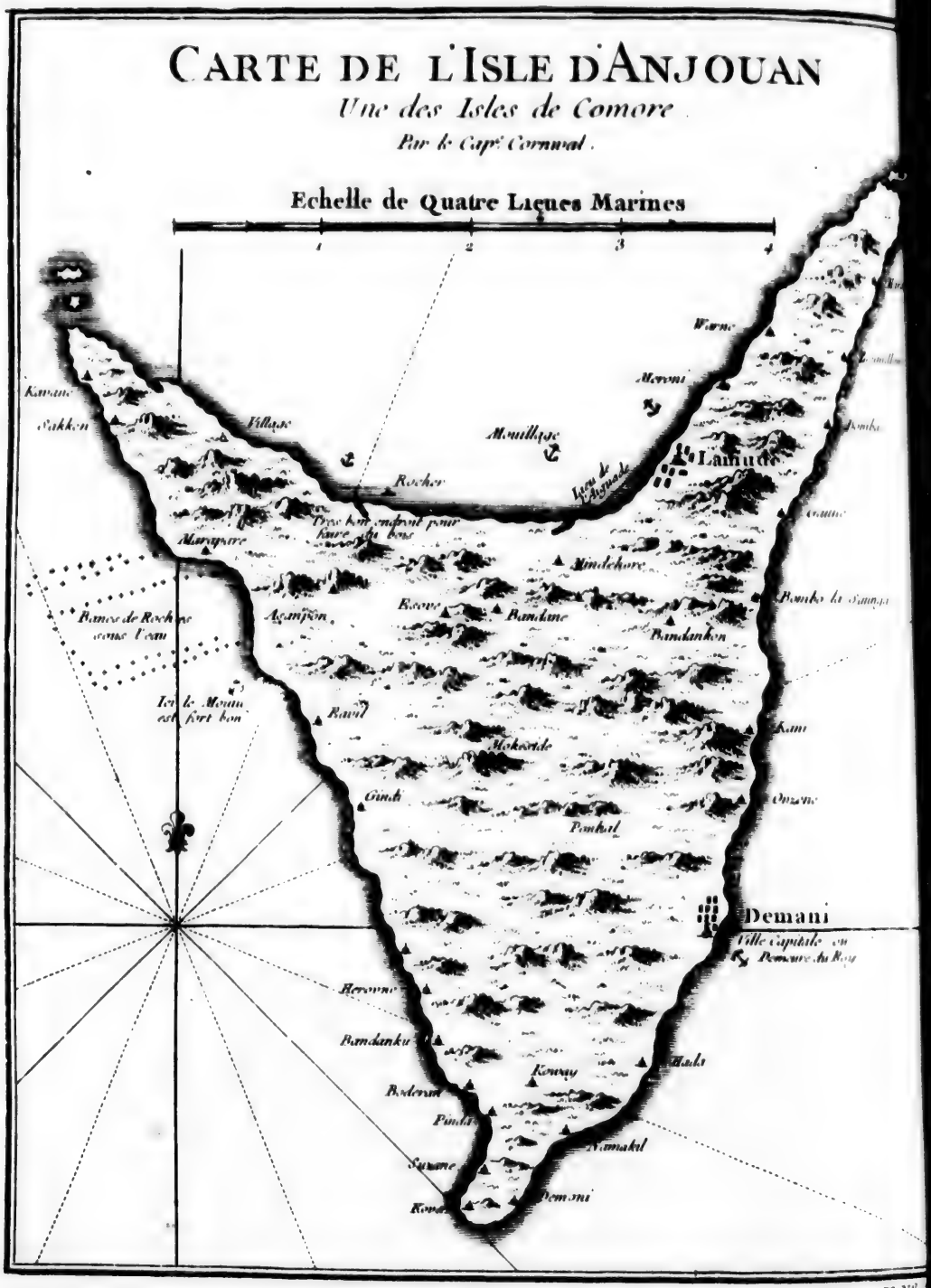

CARTE
DES ISLES DE
COMORE
JOHANNA ou ANJOUAN
MOHILLA ou MOALY
ET
MAYOTE
Dressée sur les Remarques
des Navigateurs
Par N. Bellin Ingr de la Marine.
Echelle de Lieues Marines de France
1 2 3 4 5
Nord de la Boussole
Nord du Monde
Variation
ISLE COMORE
Peu connue et peu fréquentée
JOHANNA
ou
ISLE D'ANJOUAN
Mouillage
Pemani demeure du Roy
ISLE
DE
MOALY
ou
MOHILLA
Passage
Passage
Islet habité
ISLE
MAYOTE
Peu connue
Le 63e Degré du Meridien
de l'Isle de Fer
Banc de Roches
30M
35
40
45
50
55
12D
5
10M

Tom. V. N° 12.

CARTE DE L'ISLE D'ANJOUAN

Une des Isles de Comore

Par le Capt. Cornwal.



aussi entre d'autres rocs. Comme ils étoient fort près l'un de l'autre, le combat recommença fort vivement dans cette situation, & couta la vie à beaucoup de gens de part & d'autre. Le Pirate se trouvoit en danger, lorsque son Compagnon se disposant à le secourir, *Mackraw*, qui commandoit la Cassandre, crut devoir profiter de cette intervalle, avec tous ses gens, pour gagner la terre dans ses Chaloupes. Les Habitans le reçurent avec beaucoup d'humanité, & le conduisirent dans l'interieur de leur Isle, pour le mettre à couvert de la fureur des Pyrates. La Cassandre devint ainsi la proie de ces Brigands, qui la remirent à flot sur le champ, parce qu'elle avoit peu souffert de leur artillerie. Ils dégagerent aussi leur Bâtiment, que le canon Anglois avoit beaucoup plus maltraité. Mackraw, homme d'esprit & capable de se mesurer à toutes sortes de caracteres, hasarda de retourner au rivage & de se rendre même à bord des Pyrates. Il menagea leur esprit avec tant d'adresse, qu'ils lui firent présent, pour gagner les Indes avec son équipage, du Vaisseau qu'il leur avoit presque coulé à fond. Pendant ce tems-là, le Greenvich portoit à Bombay la nouvelle de sa perte; mais deux mois après, on fut fort surpris de le voir entrer dans le même Port, tout en piéces à la vérité, & dans un état qui ne lui auroit pas permis d'aller plus loin, si le Gouverneur *Brown*, Officier d'un merite extraordinaire, ne lui eût prêté son secours pour l'équiper.

HAMILTON. 1720.

Ressource du Capitaine Mackraw.

L'Isle de *Mohilla* est peu éloignée de celle de Johanna; mais quoiqu'elle soit fort bien peuplée, ses Habitans sont beaucoup moins civils que ceux de Johanna. Les Chefs ou les Rois de toutes ces Isles étant presque sans cesse en guerre, celui de l'Isle Johanna obtint le secours de Littleton, Capitaine Anglois, pour faire une descente dans l'Isle de Mohilla, où il porta le carnage & la désolation. L'Auteur admire par quelle politique Littleton rompit volontairement la neutralité qui étoit fort bien établie entre les Anglois & ces Insulaires.

Isle Mohilla ravagée par les Anglois.

Mayotta est une autre Isle, à la distance d'environ trente-cinq lieues de Johanna, & passe pour la plus grande de celles qui sont habitées. Mais étant environnée de rochers d'autant plus dangereux, qu'ils sont cachés sous l'eau, elle est si peu fréquentée, qu'on connoît peu le caractere de ses Habitans. La Religion de toutes ces Isles est le Mahometisme, quoiqu'il y soit exercé avec peu de zéle.

Mayotta.

En général la navigation est très dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les cartes fort défectueuses. Un Capitaine Hollandois, qui avoit reçu ordre de se rendre de Batavia à la Pointe Nord de Madagascar, & de-là dans la Mer rouge, dit à l'Auteur, dans le Port de Mocka, où ils se rencontrerent, qu'il avoit vû plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable, qui ne paroissoient point dans les Cartes; ce qui l'avoit obligé chaque nuit de jetter l'ancre lorsqu'il trouvoit un fond suffisant. Il ajoutoit qu'entre ces bancs & ces rochers les courans étoient très-rapides au Sud (23).

Dangers de la navigation dans ces mers.

La latitude de Johanna (24) est de douze degrés du Nord, & celle de Mayotta de treize degrés. Cette derniere Isle se présente toujours à ceux qui viennent

Situation de plusieurs des mêmes Isles.

(23) Hamilton, Vol. I. p. 16. & suiv.

(24) Les Remarques suivantes sur l'Isle Johanna, viennent du Capitaine Henri Cornwall, dans ses Observations sur plusieurs voyages aux Indes en 1720. p. 12.

HAMILTON. 1720.

du Sud par le paſſage interieur, & ſemble, à la premiere vûe, former trois Iſles, avec une pointe qui s'avance au midi. Sa ſituation eſt au Sud-Eſt de Johanna, à la diſtance d'environ dix lieues. On découvre auſſi Mohilla, qui eſt dix lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Johanna, & l'Iſle de Comore au Nord-Eſt. L'Auteur donne cet éclairciſſement pour prévenir toutes ſortes d'erreurs, parce qu'il eſt arrivé à pluſieurs perſonnes de prendre une Iſle pour l'autre. En approchant de Johanna, il ſerra le vent contre l'Iſle de la Selle, qui eſt ſituée à ſa pointe Oueſt.

Propriétés de l'Iſle de Johanna ou d'Anjuan.

Johanna eſt agréablement diverſifiée par des vallées & des montagnes, qui ſont également fertiles, & qui produiſent quantité d'excellentes proviſions. Les vallées offrent de bons pâturages pour les beſtiaux; & les montagnes, des fruits en abondance. Les Habitans ſont une race d'Arabes baſanés, mêlés de quelques femmes Ethiopiennes, qui ſont tout-à-fait noires; Nation indolente, ennemie du travail, & remplie même d'une ſorte d'orgueil qui leur fait mépriſer toutes ſortes d'emplois vils, juſqu'à craindre moins la faim & la nudité que le travail. La plus grande fatigue à laquelle ils s'expoſent, eſt d'aiguiſer une piéce de fer en couteau, en aiguillon, ou d'en faire quelqu'autre inſtrument convenable à leurs beſoins. Cependant ils affectent de l'honneur dans leurs principes & dans leur conduite; vertu rare dans cette Partie du Monde, & qu'il faut peut-être attribuer à leur crainte plus qu'à leur inclination. Ils marquent beaucoup d'affection pour les Anglois & les traitent avec beaucoup de civilité, quoique de fort mauvaiſe grace. Leur langage eſt l'Arabe; & leur religion, s'ils en ont quelqu'une, eſt le Mahometiſme.

Ici, comme dans toutes les parties de l'Inde, les femmes ſont eſclaves de leurs maris. Les hommes ſont braves & entreprenans. De-là viennent leurs démêlés continuels avec les Habitans de Mohilla. Quoique leur Iſle ſoit fort bien arroſée de quantité de petits ruiſſeaux, elle a peu de rivieres & n'en a pas de grandes. Quelques vieux reſtes d'un grand mur, bâti à la maniere des Portugais, rendent témoignage qu'elle étoit poſſedée autrefois & même habitée par cette Nation. Mais le principal objet qui s'attira la curioſité de l'Auteur, fut un arbre ſingulier, dont le tronc lui parut une complication de pluſieurs petits arbres qui s'étoient incorporés pour ne compoſer qu'une ſeule tige. Il avoit plus de huit pieds de circonference. Sa feuille reſſembloit à celle de l'if. Il étoit ſitué près d'un ruiſſeau d'où les Bâtimens tirent leur eau fraîche, & fort reſpecté des Habitans, qui expoſoient ſous ſes branches les cadavres de leurs criminels, pour inſpirer l'horreur du crime par l'exemple de leur ſupplice.

Ancienne poſſeſſion des Portugais.

Arbre ſingulier.

Conſeil pour la navigation dans ces mers.

Cornwall recommande à tous les Vaiſſeaux qui toucheront à ce Port, d'y cacher ſoigneuſement la route qu'ils doivent tenir, parce que ces mers ſont continuellement infeſtées de Pyrates Européens, qui s'informent des Bâtimens qui paroiſſent de leur force, de la nature de leur cargaiſon & des Ports où ils doivent ſe rendre. Il conſeille même, à ceux qui craignent ces brigands, d'éviter cette Iſle en faiſant voile à la Côte de Malabar (25).

(25) Voyez l'Etat du Gouvernement Portugais dans l'Inde, au Tome I. & l'Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. II. p. 340.

45
60
15
20
25
Latitude Meridionale
Montagnes ou il y a des Mines d'Argent
Roy.me DE
ROY.me DE
CHICOVA
Chicova
Riv.re de Zambeze
Roy.me d'Abutua
Mines d'Or
Fatuca
On ne connoit pas plus loin cette Riviere ni sa Source
ROYAUME DE CHIKANGA
TERRES
Tropique
LES CHAINOUQUA
Pics fameux
Riv. Megnicale
DE MAURUCA
Mozambique
Roy.me d'Angoche
Roy.me de Guiloa
Isle Angoxas
Riv. de Mona
Riv. de Lorenga ou R. de bonne Signe
Riv. de Cuama
EMPIRE DU MONOMOTAPA
ET ETATS VOISINS
Tiré de M. Delisle et autres Auteurs.
Echelles
Lieues Marines de France, et d'Angleterre.
L'Interieur du Pais est peu connu et les Auteurs ne s'accordent pas dans leurs Descriptions.

FARIA. 1569.

CHAPITRE VII.

Eclairciſſemens ſur l'Empire du Monomotapa.

§. I.

Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent.

Fortune de Barreto & ſa commiſſion pour le Mozambique.

ON lit dans Faria que François *Barreto*, Seigneur Portugais, après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde, fut revêtu de l'important Emploi d'Amiral des Galeres. Il exerça ſes fonctions au mémorable combat de Pennon, où le ſuccès, dont ſa valeur & ſa conduite furent ſecondées, donna un nouveau luſtre à ſa réputation. A ſon retour en Portugal il fut nommé au Gouvernement du Monomotapa, un des trois qui faiſoient la diviſion de l'Inde Portugaiſe, trop grande alors pour recevoir la loi d'un ſeul Gouverneur. Le Roi joignit à cette dignité le titre de Conquerant des mines, ſur des informations & des expériences qui lui avoient fait naître effectivement le deſſein de cette conquête. On avoit trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, ſur-tout à *Manika* dans le Royaume de *Bakaranga*. Barreto partit de Liſbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois Vaiſſeaux & mille hommes de débarquement, parmi leſquels on comptoit quantité de Nobleſſe & de vieux Guerriers d'Afrique. En arrivant à Mozambique, il commença par ſoumettre ſur cette Côte le Roi de Patta, qui s'étoit revolté contre le Gouvernement Portugais.

Il eſt ſoumis aux avis d'un Jéſuite.

Barreto avoit reçu ordre de ne rien entreprendre ſans l'avis du Pere François de Monclaros, Miſſionnaire Jéſuite. Cette dépendance fit échouer toutes ſes vûes; tant il eſt vrai, remarque l'Auteur, qu'il n'y a pas moins d'imprudence à ſoumettre un Soldat aux lumiéres d'un homme d'Egliſe, que de préſomption dans un Eccléſiaſtique à ſe mêler de ce qui appartient à la profeſſion militaire.

Deux chemins qui conduiſoient aux mines.

Il y avoit deux chemins qui conduiſoient aux mines; l'un, au travers du Monomotapa; l'autre par Sofala. Barreto ſe déclara pour le ſecond; mais le Pere de Monclaros ayant jugé que l'autre devoit être préferé, ſon opinion l'emporta malgré l'oppoſition du Conſeil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de Vaiſſeaux qu'on n'en avoit amenés; ſans parler des inſtrumens, des chameaux, des chevaux, & des autres proviſions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrerent dans la Riviere de *Cuama* ou *Quama*, nommée *de las Buenas Sennales* par le premier qui la découvrit. Il s'avancerent, ſuivant les vûes de Monclaros, juſqu'à *Sena* ou *S. Marzalis* & gagnerent enſuite la Ville d'*Inaparapola*, qui eſt voiſine d'une Ville des Mores. Là, ces Infidéles commencerent à traverſer leurs deſſeins, comme ils avoient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoiſonner toute l'armée. Quelques hommes & pluſieurs chevaux en moururent; mais cette perfidie ayant été découverte par la trahiſon d'un des complices, les traîtres furent paſſés ſans pitié au fil de

Les Portugais entrent dans la Riviere de Cuama.

Trahiſon des Mores.

45
50
55
60
15
20
25
Latitude Meridionale
ROY.ME DE SACOMBE
LES ZIMBAS
ROY.ME DE MAURUCA
ROY.ME D'ABUTUA
Riviere de Zambeze
ROY.ME DE MONGAS
ROY.ME D'INHAMIOR
dependant du Monomotapa
ROY.ME DE QUITERVE
ROYAUME DE CHIKANGA
TERRES DU ROY BIRI
LES CHAINOUQUAS
Chicova
Sena
Inhamior
Capitale
Boror
Roy.e de Guiloa
Roy.e d'Angoche
Mozambique
Monomotapa qu'on dit la Capitale de l'Empire
Zimbaoe
Sofala
Terre de Quiloane
ROY.E DE SABIA
ou de SEDANDA
Terre de Sogna
Botonga
Cap St Sebastien
Cap des Courans
Querunde
Tropique du Capricorne
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
EMPIRE DU MONOMOTAPA
ET ETATS VOISINS
Tiré de M Delisle et autres Auteurs.
Echelles
Lieues Marines de France, et d'Angleterre.
L'Interieur du Pais est peu connu et les Auteurs ne s'accordent pas dans leurs Descriptions.

Tom.

FARIA. 1569.

l'Epée, & leur Chef exposé à la bouche d'un canon. Un seul, qui protesta que la Sainte-Vierge lui avoit ordonné de se rendre Chrétien sous le nom de Laurent, obtint par grace d'être pendu.

Ambassade Portugaise à l'Empereur de Monomotapa.

Barreto envoya des Ambassadeurs au Monarque du Monomotapa, qui les reçut avec une distinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne se présentoient devant lui qu'à genoux, pieds nuds & sans armes, & qui se prosternoient jusqu'à terre devant son Trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette Ambassade étoit de lui demander la permission de le venger du Roi de Mongas, qui s'étoit revolté contre lui, & celle de pénétrer jusqu'aux mines de *Butua* & de *Manchika*. La premiere de ces deux demandes n'étoit qu'un prétexte flatteur pour obtenir la seconde, parce que le territoire de Mongas étant situé entre Sena & les mines, il falloit nécessairement s'ouvrir un passage par l'épée. L'Empereur consentit aux deux propositions, & fit offrir à Barreto cent mille hommes, qu'il refusa.

Marche pénible de l'armée Portugaise.

L'armée Portugaise se remit en marche. Elle étoit composée de cinq cens soixante mousquetaires & de vingt-trois cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à souffrir de la soif & de la faim. Il fallut suivre presque continuellement la Riviere de *Lambeze*, dont le cours est fort rapide, & sur laquelle s'avancent, à quatre-vingt dix lieues de la Mer d'Ethiopie, des pointes de la haute Montagne de *Lupata*, qui paroissent comme suspendues sur son canal. A la fin de cette ennuyeuse marche les Portugais commencerent à découvrir une partie de leurs ennemis, & remarquerent bientôt plus clairement que tout le Pays étoit couvert d'Habitans armés. Barreto ne s'allarma point de ce spectacle. Il donna la conduite de son avant-garde à Vasco-Fernando *Homen*, & se réservant celle de l'arriere-garde, il plaça son bagage & quelques piéces de canon dans l'intervalle de ces deux corps. Lorsqu'il fut prêt d'en venir à la charge, il fit avancer son artillerie au front de sa troupe & sur les flancs. L'ennemi s'approcha d'un air ferme. Son ordre de bataille formoit un croissant. Une vieille femme, célebre, si l'on en croit l'Auteur, par la profession qu'elle faisoit de la magie, fit quelques pas hors des rangs & jetta quelques poignées de poudre vers l'armée Portugaise, en assurant les Caffres que cette poudre seule leur garantissoit la victoire. Barreto, qui avoit appris dans l'Inde combien la superstition a de pouvoir sur les Mores, chargea un de ses canoniers de pointer vers cette femme; & ses ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler aussi-tôt en piéces, à la surprise extrême de tous les Caffres, qui la croyoient invulnérable. Barreto fit présent au canonier d'une chaîne d'or.

Fermeté de Barreto.

Sorciere tuée d'un coup de canon.

Plusieurs combats où les Portugais sont vainqueurs.

L'ennemi continua de s'approcher, mais sans ordre. Il fit bien-tôt pleuvoir une grêle de fléches & de dards. Les Portugais répondant, sans s'ébranler, à coups de canon & de fusils, qui firent une exécution terrible parmi les Caffres, n'eurent pas besoin de recommencer souvent cette boucherie pour leur faire tourner le dos. Ils en tuerent un grand nombre dans la poursuite; & marchant droit à la Ville de Mongas, ils firent disparoître aussi facilement un autre corps qu'ils rencontrerent en chemin. Il ne leur en coûta que deux hommes pour faire mordre la poussiere à six mille Caffres. Barreto, à la tête de ses gens, entra sans opposition dans Mongas. Les Habitans, qui l'avoient abandonnée, se présenterent le lendemain en aussi grand nombre que les deux pre-

Ils se saisissent de Mongas.

mieres armées réunies ; mais ils ne soutinrent pas plus long-tems l'effort des vainqueurs. Dès le même jour ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bien-tôt lui-même des Ambassadeurs à Barreto pour traiter des conditions. FARIA. 1569.

Pendant cette négociation, un chameau échapé à ses gardes prit sa course vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ses propres mains jusqu'à l'arrivée de ceux qui le poursuivoient. Les Caffres ne connoissoient point cet animal. Dans la surprise de le voir si docile près du Général Portugais, ils firent plusieurs questions qui marquoient leur crainte & leur ignorance. Barreto prit avantage de l'un & de l'autre, pour leur répondre qu'il avoit un grand nombre de ces bêtes terribles & qu'il ne les nourrissoit que de chair humaine ; qu'ayant déja dévoré ceux qui avoient péri dans le combat, elles le faisoient prier par ce messager de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignoient de manquer de nourriture. Les Ambassadeurs Caffres, effrayés de ce discours, supplièrent le Général d'engager ses chameaux à se contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une grosse provision. Il se rendit à leur priére, & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le Pays. Cependant il commençoit à manquer de vivres, lorsqu'il reçut avis que sa présence étoit nécessaire à Mozambique, où Pereyra Brandam, son Lieutenant, s'étoit saisi du Fort, quoiqu'âgé de quatre-vingt ans. Il laissa le commandement de ses forces à Vasco Homen, pour se hâter de retourner vers la Côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les séditieux étant rentrés dans la soumission, il regretta beaucoup qu'une affaire de si peu d'importance eût été capable d'interrompre ses projets. L'ardeur de son courage lui fit reprendre aussi-tôt la même route. Mais quelle fut sa surprise, en approchant du Fort de Sena, d'en voir sortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entreprise sur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fausses esperances, en ajoutant que le nombre des morts étoit déja trop grand, & qu'il le rendoit responsable devant Dieu du sang qui se répandroit encore. Il est certain, suivant la remarque de l'Historien, que Barreto n'étoit pas l'Auteur de cette Expédition, & que l'imprudence qui avoit fait choisir une mauvaise route ne devoit être attribuée qu'à Monclaros. Cependant le brave Barreto fut si touché d'un affront de cette nature, qu'il mourut deux jours après, sans aucun signe de maladie & par la seule violence de son chagrin. Un ordre du Roi, qui se trouvoit parmi ses papiers, lui donna pour successeur Vasco-Fernandez Homen, son Major.

Utilité qu'ils tirent de l'ignorance des Caffres.

La conquête des mines est abandonnée.

Mort etrange de Barreto.

Vasco-Homen lui succede.

Monclaros s'étant déclaré si hautement contre la conquête, Vasco ne pensa qu'à lui marquer sa soumission, aux dépens de son devoir. Il retourna immédiatement à Mozambique. Mais après le départ du Missionnaire, qui s'embarqua bien-tôt pour le Portugal, François *Pinto Pimentel*, son parent, & quelques autres personnes intelligentes, lui représenterent si fortement ce qu'il devoit au Portugal & à son propre honneur, qu'il prit la résolution de retourner aux Monomotapa. Il choisit, suivant l'opinion de Barreto, la route de Sofala, qui étoit en effet la plus favorable à son entreprise. Elle le conduisit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de *Chikanga*, qui borde au-dedans des terres celui de *Quiterve*, le plus puissant de ces

Il reprend le même dessein par la route de Sofala.

FARIA. 1569.

régions après celui du Monomotapa. Il avoit le même nombre d'hommes & les mêmes inſtrumens que ſon Prédéceſſeur. Comme il étoit important de ſe concilier l'affection du Roi de Quiterve, il lui fit faire un compliment civil, accompagné de pluſieurs préſens. Mais ce Prince avoit déja conçu tant de défiance & de jalouſie, qu'il reçut froidement cette politeſſe.

Il ravage la Ville de Zimbaze.

Vaſco, ſans faire beaucoup d'attention à ſa réponſe, continua ſa marche au travers de ſes Etats. Pluſieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le paſſage & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi déſeſperant de réuſſir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous ſes Sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'eſperance de ruiner l'armée Portugaiſe par la faim. En effet, elle eut beaucoup à ſouffrir pour ſe rendre à Zimbaze, où il tenoit ſa Cour. Il avoit déja pris le parti de l'abandonner & de ſe fortifier dans des montagnes inacceſſibles. Vaſco brûla cette Ville & ſe remit en marche pour le Pays de Chikanga (26), où la crainte plus que l'inclination le fit recevoir avec de grandes apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du paſſage juſqu'aux mines. Les Portugais ſe crurent à la veille de puiſer l'or à pleines mains. Ils arriverent enfin à cette terre promiſe. Mais remarquant bien-tôt que les Habitans avoient beſoin de beaucoup de tems & de peine pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincu qu'il falloit plus d'hommes, & d'autres inſtrumens, pour donner quelque forme à leur entrepriſe, ils prirent le parti de revenir ſur leurs traces, après avoir employé toute leur adreſſe pour ſe conſerver l'amitié du Roi. Quoiqu'ils ſe trouvaſſent fort éloignés de leurs eſperances, ils avoient du moins vérifié combien il y avoit eu d'imprudence & d'erreur à donner Monclaros pour guide au Gouverneur précédent. Ce Miſſionnaire indiſcret avoit expoſé l'armée Portugaiſe à périr dans une route également dangereuſe & pénible. Vaſco retourna dans la ſuite à Quiterve, où le Roi, guéri de ſes défiances, lui accorda toutes les permiſſions qu'il avoit d'abord refuſées. Il conſentit que les Portugais pénétraſſent juſqu'aux mines de *Manninas*, à la ſeule condition de lui payer chaque année vingt écus. De-là ils paſſerent dans le Royaume de *Chikova*, qui borde le Monomotapa au Nord dans l'interieur des terres. On les avoit flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vaſco, après y avoir aſſis ſon camp, rapporta tous ſes ſoins à ſe procurer des informations. Les Habitans ne ſe croyant pas capables de lui réſiſter, & jugeant que la découverte des mines ſeroit funeſte à leur repos, eurent l'adreſſe de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de ſa ſource, & montrerent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Cette ruſe eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis. Vaſco, perſuadé de leur bonne-foi, permit qu'ils ſe retiraſſent, dans la vûe peut-être de leur déguiſer les immenſes profits ſur leſquels il croyoit déja pouvoir compter. Il fit creuſer la terre dans mille endroits, & l'on ne ſera pas ſurpris que le fruit du travail repondît mal à la fatigue de ſes ouvriers. Les proviſions commençant à devenir rares, il prit enfin la réſolution de ſe retirer, en laiſſant derriere lui le Capitaine *Antonio Cardoſa de Almeyda*, avec deux cens hommes & les ſecours néceſſaires pour continuer ſes recherches. Après le dé-

Eſperances des Portugais trompées.

Autre entrepriſe ſur les mines de Manninas.

Ruſe des Caffres du Pays.

(26) D'autres prennent Chikanga pour le nom du Roi, & croient que *Manika* ou *Manchika* eſt le nom du Royaume. Faria le nomme ailleurs *Bokaranga* & *Mokaranga*. D'autres croient auſſi que *Quiterve* eſt le titre d'un Roi.

part de Vaſco, Cardoſa ſe laiſſa tromper encore plus malheureuſement par les Caffres. Ces Barbares feignant d'admirer l'inutilité de ſon travail, s'offrirent à lui découvrir des veines plus sûres; & le conduiſant à la mort plûtôt qu'aux mines, ils le firent tomber dans une embuſcade où il périt avec tous ſes gens.

FARIA. 1569. Funeſte fin des Portugais de cette expédition.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à ſon origine, puiſque de deux Gouverneurs qu'on a nommés, l'un périt preſqu'en arrivant, du chagrin de ſe voir outragé par un homme d'Egliſe, & l'autre fut chaſſé puérilement par le ſtratagême de quelques Barbares. Cependant la paix & le Commerce n'en ſubſiſterent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais (27).

§. II.

Empire du Monomotapa.

Etendue & bornes de cet Empire.

SEs bornes au Nord & vers une partie de l'Oueſt, ſont la Riviere de *Zambeze-Empondo*, nommée auſſi *Quama* ou *Cuama*, qui le ſépare des Royaumes d'*Abutua* & de *Chikova*, des Pays de *Mumbos* & de *Zimbas* ou *Mazimbas*, qui appartiennent à l'Empire de *Monemuji*, & du Royaume maritime de Maruka. A la ſuite de l'Oueſt & du côté du Sud, il eſt bordé par le Pays des Hottentots & par certains Caffres, deſquels il n'eſt ſéparé que par la Riviere de Magnika, qu'on nomme auſſi *Laurent Karguez* & le *S. Eſprit*. A l'Eſt, il eſt baigné par la Mer de l'Inde.

Sa ſituation.

Sa ſituation eſt entre le quarante & un & le cinquante-ſixiéme degré de longitude orientale, & entre le quatorziéme & le vingt-cinquiéme degré de latitude méridionale. On lui donne ainſi environ quatre cens ſoixante-dix milles de longueur du Nord au Sud, & ſix cens cinquante de largeur de l'Oueſt à l'Eſt. C'eſt une Peninſule ou une preſqu'Iſle; car à l'exception d'un eſpace de quatre-vingt-dix-milles, qui fait à peu près la diſtance de la Riviere de Zambeze ou de Quama juſqu'à la ſource de celle de Magnika, il eſt continuellement environné d'eau. Lopez le repréſente auſſi comme une preſqu'Iſle, formée, dit-il, par la mer, par la Riviere de Magnika, qu'il appelle *Magnico*; par une partie du Lac d'où ſort la Magnika, & par la Riviere de Quama.

Ses rivieres.

Suivant le même Auteur, la Riviere de Magnika ſort du premier Lac du Nil, qu'il place entre le Monomotapa & Congo, & va joindre la mer entre les Caps de la pêcherie & les courans (28), à trente-trois degrés & demi de latitude du Sud. Cette Riviere en reçoit trois autres fort grandes, près de la mer; l'une, & la principale, que les Habitans nomment *Nagoa*, & les Portugais *S. Chriſtophe*, du jour auquel elle fut découverte. La ſeconde a tiré ſon nom, de Lorenzo Marguez, qui la découvrit. Elles prennent toutes deux leur ſource dans les Montagnes de la Lune, que les Habitans du Pays nomment *Toroa*. La troiſiéme ſe nomme *Arroe*, & ſort des montagnes des mines d'or dans le Royaume du Monomotapa. Auſſi trouve-t-on, dans quelques endroits, des particules d'or entre ſes ſables.

(27) Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. II. p. 349. C'eſt du même Auteur, ou plûtôt des Relations & des Mémoires ſur leſquels il avoit travaillé, que l'article ſuivant eſt tiré.

(28) Peſcheria & Corientes.

FARIA. 1569.

Fort de Cuama.

La Riviere de Quama ou Cuama, a pris ce nom d'un Château ou d'un Fort dont les Infidéles ou les Mahométans ſont en poſſeſſion. Les Portugais appellent ſon embouchure *Bouches de Cuama*, parce qu'en ſe jettant dans la mer elle ſe diviſe en ſept bras, qui forment cinq Iſles, ſans en compter un grand nombre d'autres qui ſont ſituées plus haut dans ſon canal, toutes merveilleuſement peuplées. L'Auteur la fait ſortir du même Lac (29); mais comme cette opinion eſt reconnue aujourd'hui pour une erreur, les Géographes ſont embarraſſés où ils doivent la placer. Deliſle l'appelle Cuama, ou Zambeze-Empondo.

Opinion de Faria ſur la riviere de Zambeze.

Faria raconte que la grande Riviere de Zambeze coule au travers du Monomotapa & tombe dans la Riviere de *Chiri*. Celle-ci traverſe le Pays de Bororo, où l'on trouve pluſieurs autres grandes rivieres, dont les bords ſont occupés par divers Rois, les uns abſolus, d'autres, ſujets du Monomotapa. Il ajoute que la Zambeze ſe jette dans la mer par quatre embouchures; la premiere, nommée *Quilimane*, à quatre-vingt-dix lieues de Mozambique; la ſeconde, qui s'appelle *Cuama*, à vingt-ſix lieues vers le Sud. *Luabo*, qui eſt la troiſiéme, cinq lieues plus bas; & la quatriéme, nommée *Luaboel*, quinze lieues plus au Sud. L'intervalle eſt rempli par de belles & grandes Iſles, dont l'une n'a pas moins de ſoixante lieues de tour. Cette Riviere eſt navigable dans la même étendue juſqu'à la Ville de Sena, qui eſt habitée par les Portugais, & ſoixante lieues plus loin juſqu'à *Tete*, autre Colonie Portugaiſe.

Diviſion du Monomotapa.

L'Empire du Monomotapa eſt diviſé en vingt-cinq Royaumes, qui ſe nomment *Mongas*, *Baro*, *Manika*, *Boſa*, *Maſingo*, *Remo*, *Chique*, *Chiria*, *Chidima*, *Boquiza*, *Inohanzo*, *Chiruvia*, *Kondeſaqua*, *Daburia*, *Makurumbe*, *Monguſſi*, *Antuvaza*, *Chove*, *Chungue*, *Diza*, *Romba*, *Raſſini*, *Chirao*, *Makaranga* & *Rem' de Boza*. On y compte un grand nombre de Seigneuries, qui n'ont pas le titre de Royaumes. Le plus grand Etat, de ceux qui ſont indépendans de l'Empire, eſt *Mongas*, ſur les bords des Rivieres de Quama & de Zambeze.

Ses mines d'or les plus riches.

Les plus riches mines du Royaume de Mongas ſont celles de Maſſapa, qui portent le nom d'*Ofur* (30). On y a trouvé un lingot d'or de douze mille ducats, & un autre de quatre cens mille. L'or s'y trouve non-ſeulement entre les pierres, mais même ſous l'écorce de certains arbres juſqu'au ſommet, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit où le tronc commence à ſe diviſer en branches. Les mines de Manchika & de Butua ſont peu inferieures à celles d'Ofur. Le Pays en a quantité d'autres, mais moins conſidérables. Il a trois Foires ou trois Marchés, que les Portugais de *Tete*, Château ſitué ſur la Zambeze à cent-vingt lieues de la mer, fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier, qui ſe nomme *Luane*, eſt à quatre journées dans les terres; le ſecond, nommé *Buento*, eſt plus éloigné; & le troiſiéme, qui s'appelle *Maſſapa*, l'eſt encore plus. Les Portugais ſe procurent l'or par des échanges, pour des étoffes, des colliers de verre & d'autres marchandiſes de peu de valeur. Ils ont à Maſſapa un Officier de leur Nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, du con-

Trois Marchés que les Portugais fréquentent.

(29) Voyez la Relation de Congo par Pigafetta, ſur les Mémoires de Lopez, p. 192. & ſuivantes.

(30) L'Auteur ſuppoſe que c'eſt *Ophir*, & le nom eſt favorable à cette conjecture, du moins s'il ne l'a pas allongé exprès; car d'autres le nomment *Fura*.

ſentement

FARIA. 1569.

ſentement de l'Empereur du Monomotapa ; mais avec défenſe, ſous peine de mort, de pénétrer plus loin dans le Pays ſans ſa permiſſion. Il y eſt Juge des différends qui s'élevent entre les Portugais ; & leur Etabliſſement n'y ſçauroit être mépriſable, puiſqu'ils ont des Couvens ou des Egliſes de Dominiquains à Maſſapa, à Bokuto & à Luanzei (32).

Conjectures ſur l'origine du Monomotapa.

L'origine, la ſucceſſion & le nombre des Empereurs du Monomotapa ne ſont pas connus. L'Auteur paroît perſuadé (33) qu'ils exiſtoient dès le tems de la Reine de Saba, & que lui étant ſoumis, c'étoit d'eux qu'elle tiroit ſes tréſors.

Anciens édifices qui s'y trouvent.

Sur le Mont Ofur, près de Maſſapa, on voit les ruines de pluſieurs beaux édifices, qui paroiſſent avoir été autant de Palais & de Châteaux (34). Dans la ſuite des tems l'Empire fut diviſé en trois Royaumes, *Quiterve*, *Sabanda* & *Chikanga*, dont le dernier, qui eſt le plus puiſſant, renferme les mines de Manchika, de *Butua* & pluſieurs autres. On croit que les Négres de Butua, dans le Royaume de Chikanga, ſont ceux qui tranſportent l'or au Pays d'Angola, parce que, ſuivant les calculs, on ne trouve pas qu'il y ait plus de cent lieues d'un Royaume à l'autre. Chikanga produit du riz & du bled-d'Inde, avec une grande abondance de beſtiaux, d'oiſeaux & de légumes. La principale occupation des Habitans eſt l'agriculture & le pâturage (35).

Commerce entre Chikanga & Angola.

Côte du Monomotapa. Pourquoi les Portugais l'ont nommée Sofala.

Toute la Côte du Monomotapa, depuis les Rivieres de Magnica & de Zambeze ou de Quama, étoit autrefois poſſedée par les Portugais, & ſe nommoit *Sofala* ou *Zofala*, d'une Ville du même nom qui eſt ſituée entre ces deux Rivieres. Cependant Lopez, en lui donnant cette étendue, ajoute que c'eſt un petit Royaume, dont les *Maiſons* ou les Villes ſont en fort petit nombre. Sa principale Habitation, dit-il, étoit l'Iſle de Sofala, ſituée dans une Riviere du même nom. Elle eſt peuplée de Mahométans, dont le Roi ſe ſoumit à la Couronne de Portugal, parce qu'il s'ennuyoit de la domination du Monomotapa. Auſſi les Portugais ne crurent-ils pouvoir s'en aſſurer la poſſeſſion qu'en élevant un Fort à l'embouchure de la Riviere de Quama. Ils exercent dans toutes les contrées le commerce de l'or, de l'ivoire, de l'ambre, qui ſe trouve ſur la Côte, & celui des Eſclaves ; en donnant pour échange des étoffes de coton & des ſoies de Cambaye, dont les Habitans compoſent leur parure ordinaire. Les Mahométans de Sofala ne ſont point originaires du même Pays. Ce ſont des Arabes, qui trafiquoient dans de petites Barques avant l'arrivée des Portugais.

Pays interieur du Monomotapa.

Lopez repréſente l'Empire du Monomotapa comme un vaſte Pays, dont les Habitans ſont innombrables. Ils ſont noirs & de taille moyenne. Leur courage eſt célebre à la guerre, & leur légereté extrême à la courſe (36). La principale Nation de ce grand Pays, ſuivant Faria, ſe nomme les *Mokarangis*. La Maiſon Impériale en tire ſon origine.

Qualités & religion des Habitans.

Ils ont l'inclination peu belliqueuſe, & n'emploient point d'autres armes que l'arc, les fléches & les javelines. Leur religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnoiſſent un ſeul

(32) C'eſt apparemment ce qui vient d'être nommé *Buento & Luane*.

(33) Sans preuve & ſans autre fondement que les mines d'or.

(34) Lopez dit qu'on trouve dans les contrées du Monomotapa d'anciens bâtimens d'une architecture ſinguliere, compoſés de pierre, de ciment & de bois. Comme il ne ſe trouve rien de ſemblable dans les Pays voiſins, il en conclut que c'eſt de-là que Salomon tiroit ſon or. *Ubi ſup.* p. 195.

(35) Faria, *ubi ſup.* p. 343. & ſuiv.

(36) Lopez, *ubi ſup.* p 192.

FARIA. 1569.

Dieu. Ils croient l'exiſtence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils ſe repréſentent fort méchant. Ils ſont perſuadés que tous leurs Empereurs paſſent de la Terre au Ciel. Dans cet état de gloire ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caracteres d'écriture, ils conſervent la mémoire du paſſé par de fideles traditions. Leurs eſtropiés & leurs aveugles portent le nom de *Pauvres du Roi*, parce qu'ils ſont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages on eſt obligé de leur fournir des guides, d'une Ville à l'autre, & de pourvoir à leur ſubſiſtance.

Palais de l'Empereur.

Trois portes & leur uſage.

Le Palais Impérial eſt d'une grandeur extraordinaire, quoique les édifices ne ſoient que de bois. On y diſtingue trois principaux quartiers; celui de l'Empereur, celui de ſes femmes & celui de ſes Officiers domeſtiques. Le quartier ou l'appartement de l'Empereur a trois portes, qui donnent dans une même cour; l'une, dont l'uſage eſt réſervé aux Reines; l'autre, qui eſt pour l'Empereur & pour ſes Officiers interieurs, tous fils des principaux Seigneurs de l'Empire; la troiſiéme, pour les deux Chefs de cuiſine, qui ſont deux perſonnes de haute diſtinction; pour les Princes de ſon ſang & pour les cuiſiniers inferieurs, qui ſont auſſi des perſonnes de qualité. Aucun de ces Officiers ne doit être plus âgé que de vingt ans, parce que juſqu'à cet âge on préſume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi ſeroient punis ſéverement. Après leur ſervice, ils ſont élevés aux grandes dignités de l'Etat. Dans l'interieur du Palais, comme au-dehors, ils ont un Chef ou un Gouverneur, tel qu'autrefois en Eſpagne l'*Alcalde de los Donzelos*.

Principaux Officiers de la Cour.

Les principaux Officiers de la Cour du Monomotapa ſont le *Ningomoſcha*, ou le Gouverneur des Royaumes; le *Mokomoaſcha*, ou le Capitaine-Général; l'*Ambuya*, ou le Maître-d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a le droit étrange d'en nommer une autre à ſa place, avec cette ſeule reſtriction, qu'elle doit être une des ſœurs ou des plus proches parentes du Monarque; l'*Inhautovo*, ou le Chef de la muſique; le *Nukurao*, ou le Capitaine de l'avant-garde; le *Bukuromo*, qui ſignifie la main droite de l'Empereur; le *Magande*, ou le Chef des Devins; le *Netombo* ou l'Aporicaire, qui garde les onctions & les uſtenciles à l'uſage de la divination & de la magie; le *Nehono*, ou le Grand-Portier. Tous ces Offices ſont remplis par des Seigneurs du plus haut rang.

Alimens & cuiſine.

Il y a peu de délicateſſe au Monomotapa dans la préparation des alimens. Toutes les viandes ſe mangent ou bouillies ou rôties; & la plûpart ſont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques ſouris, que les Caffres eſtiment autant qu'une perdrix ou un lapin.

Femmes de l'Empereur. Leur rang, leurs noms & leur autorité.

L'Empereur a pluſieurs femmes; mais il n'en a que neuf qui ſoient honorées du titre de grandes Reines. Elles ſont ou ſes ſœurs ou ſes plus proches parentes. Les autres ſont choiſies entre les filles des Grands. La premiere ſe nomme *Mazaſira*. Les Portugais l'appellent leur Mere & lui font quantité de préſens, parce qu'elle ſollicite leurs interêts à la Cour. L'Empereur ne leur envoie jamais d'Ambaſſadeurs ou de Meſſagers, qui ne ſoient accompagnés de quelqu'Officier domeſtique de cette Princeſſe. La ſeconde, qui ſe nomme *Inahanda*, ſollicite pour les Mores. La troiſiéme, nommée *Nabuiza*, fait ſa

résidence dans le même appartement que l'Empereur. La quatriéme se nomme *Navemba ;* la cinquiéme, *Navengore ;* la sixiéme, *Nizingoapangi ;* la septiéme, *Nemongoro ;* la huitiéme, *Nissani ;* la neuviéme, *Nekaronda.* L'Auteur ne nous apprend point si tous ces noms sont des titres qui appartiennent toujours aux neuf premieres femmes, ou s'ils n'étoient que des noms propres. Chacune de ces neuf Reines tient à part un état aussi brillant que celui de l'Empereur, & jouit du revenu de plusieurs Provinces qui sont assignées pour sa dépense. Aussi-tôt qu'il en meurt une, on en nomme une autre pour lui succéder (37). Elles partagent l'autorité de l'Empereur & le droit de récompenser ou de punir. Il va quelquefois les voir & reçoit quelquefois leur visite. Les femmes qui les servent sont en fort grand nombre, & l'Empereur se sert à son gré de celles qui lui plaisent.

FARIA. 1569.

Jours de fêtes.

Chaque mois a ses jours de fête & se divise en trois semaines, qui sont chacune de dix jours. Le premier jour est celui de la nouvelle Lune. Les fêtes sont le quatriéme & le cinquiéme jour de chaque semaine. Tout le monde est revêtu ces jours-là de ses meilleurs habits. L'Empereur donne une audience publique, en tenant à la main un pieu d'environ trois quarts-d'aune, sur lequel il est comme appuyé. Ceux qui lui parlent sont prosternés devant lui. Cette cérémonie dure depuis le matin jusqu'au soir. Si l'Empereur est indisposé, le Ningomoscha tient sa place. Personne ne peut approcher de la Cour le huitiéme jour de la Lune, parce qu'il est regardé comme un jour malheureux.

Usages du jour de la nouvelle Lune.

Le jour où la nouvelle Lune commence à paroître, l'Empereur, armé de deux javelines, court dans le Palais comme s'il étoit prêt à combattre, & les Seigneurs assistent à cette cérémonie. Aussi-tôt qu'elle est finie, on apporte un vaisseau plein de bled-d'Inde, bouilli sans division, que l'Empereur jette à terre, en ordonnant aux Seigneurs d'en manger, parce que c'est une production de la terre. La flatterie leur donne beaucoup d'ardeur pour la ramasser, & chacun en mange comme du mêt le plus délicat.

Fête qui se termine barbarement.

La plus grande de toutes les fêtes est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo.* Tous les Seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au Palais ; & courant la javeline à la main, ils donnent la représentation d'une espece de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur disparoît & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. Le dernier jour, ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzimos* ou à ses ancêtres. Les tambours cessent & chacun se retire.

Mumbos, Nation antropophage.

Les *Mumbos* mangent de la chair humaine & l'achetent dans une boucherie publique. En finissant ce récit, Faria paroît ennuyé de ses recherches, & déclare que la Relation de tout ce qui appartient à ce grand Empire seroit une entreprise infinie (38).

Armées du Monomotapa.

Lopez raconte que l'Empereur du Monomotapa entretient plusieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le respect & la soumission plusieurs Rois ses vassaux, que leur inclination porte souvent à se revolter. Ces

(37) Il paroît ici par quelques expressions de Faria, que les noms des neuf Reines sont héréditaires. *Ubi sup.* p. 346.

(38) Asie Portugaise de Faria, Vol. II. p. 345. & suiv.

FARIA. 1569.

troupes ſont diviſées en légions, ſuivant l'uſage des anciens Romains. Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire ſont quelques légions de femmes, qui ſe brûlent la mammelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour ſe ſervir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. On a déja repréſenté leur maniere de combattre. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la ſeule vûe d'entretenir leur eſpece. Les enfans mâles ſont renvoyés aux peres, & les filles demeurent ſous la conduite de leurs meres, pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple.

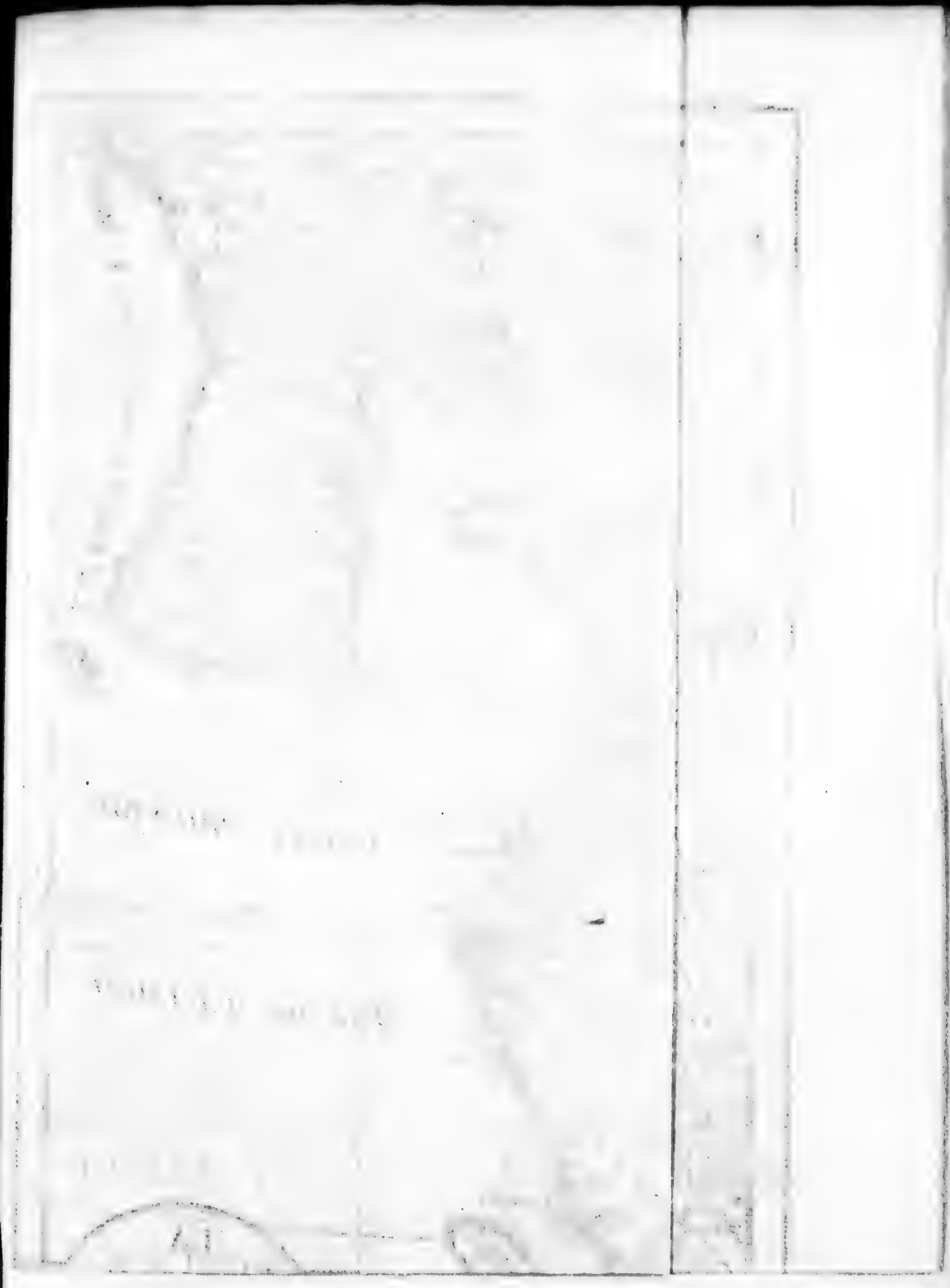
Amazones & leurs uſages.

Le Royaume de *Butua*, qui s'étend depuis les Montagnes de la Lune juſqu'à la Riviere de Magnika, contient quantité de mines d'or. Le caractere & les uſages de ſes Habitans ſont les mêmes qu'au Monomotapa (39).

Royaume de Butua.

APRE'S avoir conduit le Lecteur, autour des Côtes d'Afrique, dans tous les Pays dont on doit la découverte aux Voyageurs depuis le quinziéme ſiécle, l'ordre de ce Recueil nous tranſporte en Aſie, où la ſcéne va s'ouvrir par le grand Empire de la Chine. Tout ce qui appartient à l'interieur de l'Afrique, & qui n'a point été connu par le ſecours de la Navigation, eſt renvoyé au Recueil des Voyages par terre.

(39) Lopez, dans la Relation de Pigafetta, compoſée ſur ſes Mémoires, p. 191. & 195.



Khamul
ou Hami
Meridien de Peking
Hupatar Pachang
Sukuk Nor
Sepu Nor
Opeken
Kabbin Kobi
KAO-LIQUE ou ROY.E DE COREE
Tsui-li-tau
Ko Ko Nor
Alak Nor
Chaidamir N.
Lan Tcheou
Kuku Nor
Ala Sai Nor
Lop Nor
Kara Tchahar
Kara Tchahar
Kara Tchahar

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Pierre DE GOYER & Jacob DE KEYSER, Ambaſſadeurs de la Compagnie Hollandoiſe des Indes-Orientales, vers l'Empereur de la Chine.

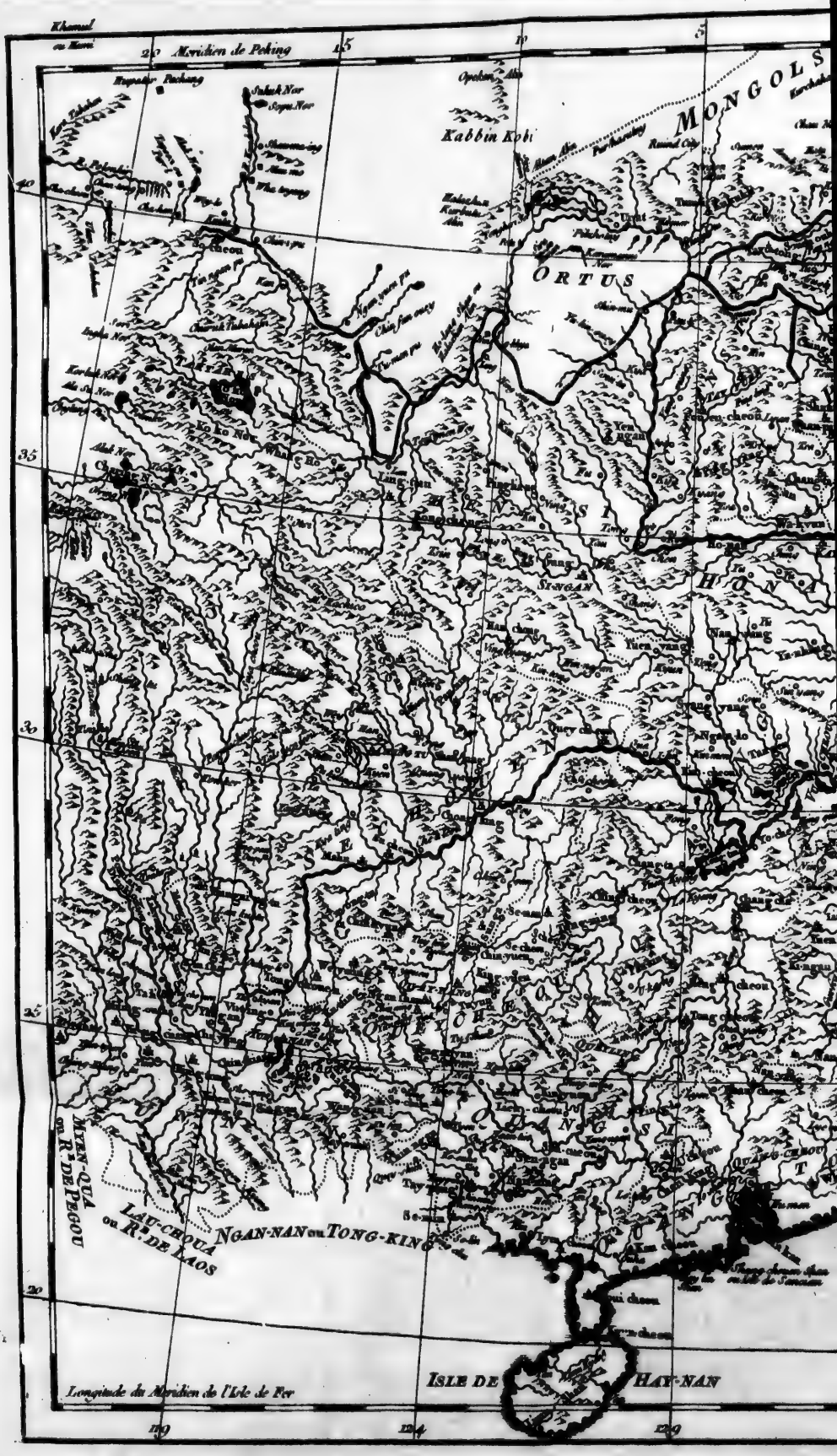
INTRODUCTION. Comment la Chine fut connue avant la découverte des Portugais.

QUOIQUE la Chine eût été découverte à la fin du treiziéme ſiécle, dans les Voyages par terre d'un Vénitien nommé *Marco Polo* (1), elle n'en fut pas beaucoup plus connue des Européens juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle, où les Portugais pénétrant par les Mers de l'Inde, y introduiſirent des Miſſionnaires de la Religion Romaine. En 1517 (2) ils établirent un Commerce reglé à *Quan-tong*, que les Européens ont nommé Canton. Enſuite ayant formé un Comptoir à *Ning-po*, qu'ils ont appellé *Liampo*, dans la Partie orientale de la Chine, ils firent un Commerce conſiderable ſur la Côte, entre ces deux fameux Ports, juſqu'à ce que leur orgueil & leur inſolence cauſerent leur deſtruction dans tous ces lieux; à la réſerve de *Ma-kau*,

Ruine des Portugais à la Chine.

(1) On le verra paroître dans la ſuite entre les Voyages par terre.

(2) Voyez la découverte des Portugais au Tome premier, & l'origine de leur Commerce à la Chine.


Meridien de Peking
MONGOLS
Kabbin Kobi
ORTUS
SI-NGAN
HO-NAN
HU-QUANG
KIANG-NAN
NGAN-NAN ou TONG-KING
LAU-CHOUA ou R.ME DE LAOS
MYEN-QUA ou R.ME DE PEGOU
ISLE DE HAY-NAN
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer

LA CHINE avec LA CORÉE et les Parties de la Tartarie les plus voisines

Tirées des Cartes que les Jesuites Missionaires ont levées les années 1708. jusqu'en 1717.

ECHELLE
Lieues communes de France.

INTRODUCTION.

ou *Macao*, Isle à l'embouchure de la Riviere de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Le pouvoir des Hollandois étant monté au comble dans les Indes, particuliérement sur les ruines des Portugais, tous leurs efforts se rapporterent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un Commerce reglé avec les Habitans. Ils y travailloient depuis long-tems, malgré quantité d'obstacles, dont le plus redoutable, suivant Nieuhof (3), étoit une ancienne Prophetie répandue parmi les Chinois, qui les menaçoit » de devenir quelque jour la » conquête d'une Nation de Blancs, vêtue de la tête jusqu'aux pieds. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un Missionnaire Jésuite, nommé le Pere *Martini*, revenu de la Chine où il avoit vécu caché pendant dix ans, que les Tartares *Manchaws* avoient conquis ce grand Empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveller ses entrepriſes. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques Marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des Ambassadeurs pour aller solliciter à la Cour de Peking la liberté du Commerce.

Obstacles aux vûes des Hollandois.

La Relation de cette Ambassade fut composée par Jean *Nieuhof*, Maître-d'hôtel des Ambassadeurs Hollandois, & célebre par ses voyages dans plusieurs autres Parties du Monde. Elle fut publiée en diverses langues & sous différentes formes. On en vit paroître, en 1665, une Traduction Françoise de Jean *Carpentier* (4), qui semble composée sur un Manuscrit même de l'Auteur. Elle est divisée en deux Parties, dont la premiere contient le récit de l'Ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages; & la seconde, une Description générale de la Chine, en cent trente-quatre pages, sans y comprendre la Preface & l'Epitre Dédicatoire à M. Colbert, Ministre de France. Mais la Relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros Ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde Partie, & la moitié de la premiere, sont autant d'additions (5).

Ambassade qu'ils envoient à Pekin, après la conquête des Tartares.

Les Planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées; & copiées, si l'on en croit l'Editeur, sur les Desseins de l'Auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'Etat & de Magistrat, des perspectives de Villes & de Temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, &c. La plûpart sont de petites Figures, gravées sur le revers des pages mêmes du Livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vûes de Palais & de grandes Villes, ou de grandes processions. Dans la premiere Partie, on trouve *An-hing* ou *Anking*, la fête des Vicerois de Canton. Batavia, *Hoevgan*, Hu-keu, Canton. Un autre Plan de Canton. Ka-yu-tfiu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao ou Makau, Nam-hun ou Nan-hung, Nan-chang ou Kiang-si, Nan-gan, Nan-Kang, Nan-king, Paulin-schi, Peking. Le Plan du Palais Impérial à Peking. Interieur du Palais. Tour de porcelaine. Sin-gle, Tyen-syen-wey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsui, Schan-cheu, Yam-se-fu. Dans la seconde Partie on voit l'interieur d'un Temple; le fruit nommé *Musa*; un Ordre de Chevalerie en marche.

Planches & Figures de l'Ouvrage.

L'année suivante, Thevenot publia la Relation de Nieuhof dans sa Collec-

Edition de Thevenot.

(3) Auteur de cette Relation.

(4) Imprimée à Leyde, chez Jacob *de Meurs* ou *Meursius*.

(5) Voyez sa Préface.

INTRODUCTION.

tion Françoiſe de Voyages, avec trente-trois Figures, en quatorze ou quinze Planches d'une demie-feuille. Elle y eſt ſuivie d'un Journal de la route des Hollandois, depuis Canton juſqu'à Peking ; d'une exacte Deſcription de ces deux Villes ; de la maniere de faire la porcelaine, &c. avec une grande Carte de la route, levée par l'Auteur & longue de vingt-trois pouces.

Thevenot nous apprend que cette Traduction eſt conforme aux deux Copies Hollandoiſes dont il avoit les Manuſcrits entre les mains ; l'un ſigné du nom de Nieuhof (6). Il déclare qu'il n'y a rien changé ni rien ajouté. Pourquoi, dit-il, auroit-il mêlé une Deſcription étrangere des Provinces aux Remarques de Nieuhof, lorſque cet Auteur confeſſe lui-même que, ſoit à Canton, ſoit à Peking, les Hollandois ne ſortirent pas de leur logement ?

Doutes & embarras ſur les deſcriptions.

On n'oſeroit décider ſi ces Deſcriptions ſe trouvoient dans les Manuſcrits de Nieuhof, comme elles ſe trouvent aujourd'hui dans la Relation Hollandoiſe imprimée, ou ſi la réflexion de Thevenot eſt une cenſure de l'Ouvrage de Carpentier. Mais il eſt certain que les Manuſcrits étoient accompagnés de Figures. Nieuhof déclare qu'il avoit levé des Cartes & des Plans exacts des Pays & des Villes, outre les Deſſeins de bêtes, d'oiſeaux, de poiſſons, de plantes & d'autres curioſités (7). Il pouvoit ajouter ceux des Habitans, des Magiſtrats, de leurs fêtes & de leurs proceſſions. Mais Thevenot a ſupprimé les Plans de Villes, à l'exception de Peking & de Nanking (8) ; parce que ne leur ayant pas trouvé, dit-il, aſſez de rapport avec les Deſcriptions qu'il en donne, il les a ſoupçonnés d'être de ſimples fruits de l'invention. Il allégue une autre raiſon pour ſe juſtifier : c'eſt que toutes les Villes de la Chine ſe reſſemblant, ſuivant le témoignage même des Géographes Chinois, il ſuffit d'en voir une pour ſe perſuader qu'on les a vûes toutes. Mais ſans vouloir décider combien cette apologie auroit de force, ſi tous les Plans étoient véritables, il eſt certain que l'uniformité des édifices & celle des rues n'empêcheroient pas que la ſeule ſituation des Places & la diſpoſition des objets n'y miſſent toujours beaucoup de différence. A l'égard des Figures de plantes & d'animaux, que Thevenot a ſupprimées auſſi, la plûpart ſe retrouvent dans ſa Deſcription générale de la Chine, tirée de Martini.

Toutes les Villes Chinoiſes ſe reſſemblent.

Planches & Figures de Thevenot.

Les Planches qu'il a conſervées ſont de la grandeur des originaux, plus grandes par conſéquent & plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles & d'un travail moins fini. Donnons-en la liſte. 1. Une Carte de la route des Ambaſſadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune Viceroi de Canton. 3. Un Cavalier Tartare, armé. 4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaiſir. 6. Un Mandarin. 7. Une Dame Chinoiſe. 8. Deux Religieux (9) vêtus de jaune, avec de grands chapelets tels que ceux des Catholiques. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec ſa tête en forme de pain de ſucre. 12. Sepulcre d'un Grand-Seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre Mendiant, avec une loupe ſur le front, qu'il s'eſt battue contre une pierre. 15. Puni-

(6) Il écrit ce nom tantôt *Newhof* & tantôt *Nieuhof*.

(7) Voyez la Chine d'Ogilby, p. 3.

(8) Ces deux Plans ſont ſi petits & ſi imparfaits, qu'ils ne donnent aucune idée de ces Villes.

(9) Ce ſont des Lamas ou des Prêtres de la Secte de *Fo*.

INTRODUCTION.

tion d'un Religieux, ſurpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui ſe promene dans les rues ſur un âne, avec un homme devant elle, pour offrir ſes ſervices aux paſſans. 17. Deux Mendians, qui ſe heurtent le front l'un contre l'autre pour demander l'aumône. 18. Petite vûe de la Ville de Nanking. 19. Perſpective d'une rue de Nanking. 20. Tour de porcelaine à Nanking. 21. Petite vûe de la Ville de Peking. 22. Arche de triomphe. 23. Temple de Schanti-eu. 24. Village flottant ſur les rivieres. 25. Grand Jonc, ou Vaiſſeau, avec ſes voiles. 26. Vaiſſeau-Serpent. 27. Cour de l'Empereur à l'audience des Hollandois. 28. Un Tartare, qui d'une courroie de cuir fait autant de bruit que trois coups de piſtolets tirés l'un après l'autre. 29. Un Sorcier, le viſage percé d'un poinçon, de qui les Matelots achetent du vent. 30. Chariot qui porte fort légerement trois perſonnes, quoique pouſſé par un ſeul homme. 31. Tartare avec ſa femme derriere lui. 32. Vaiſſeau avec une ſorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois.

Editions de Nieuhof en langues Hollandoiſes & Angloiſes.

Les Libraires d'Amſterdam publiérent, en 1670, une Relation Hollandoiſe de la même Ambaſſade (10) ſous le nom de Nieuhof, embellie d'un grand nombre de Planches, avec une Deſcription des Provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargée de matieres étrangeres. Quelque-tems après on vit paroître la même Relation en Anglois. Ogilby, qui fit ce préſent à ſa Nation, s'attacha moins au titre de l'Edition d'Amſterdam qu'à celui de Carpentier (11), quoiqu'il paroiſſe incertain ſi ſon Original étoit l'Ouvrage Hollandois ou la Traduction Françoiſe. Cependant, comme on ne trouve point dans l'Anglois un grand nombre de ſuperfluités dont le François abonde, on peut préſumer qu'Ogilby a ſuivi la Copie Hollandoiſe. Ses Planches, qui ſont les mêmes que dans la Traduction Françoiſe, mais fort éloignées d'être ſi bien gravées, ſont apparemment celles de l'Edition d'Amſterdam, qui avoient été faites d'après les Originaux. On n'en doutera point, ſi l'on ajoute que l'explication des Sujets eſt en langues Angloiſe & Hollandoiſe.

Edition qu'on ſuit ici.

De tant d'Editions du même Ouvrage, il paroît que celle de Thevenot eſt la plus exacte & la plus conforme à l'Original. Ainſi l'on a crû pouvoir ici la faire ſervir de correctif & même de ſupplément à la Traduction d'Ogilby, avec l'attention de faire remarquer ce qu'on empruntera de cette ſource.

§. I.

Entrepriſes des Hollandois pour s'établir à la Chine, avant leur Ambaſſade.

NIEUHOF. 1655.

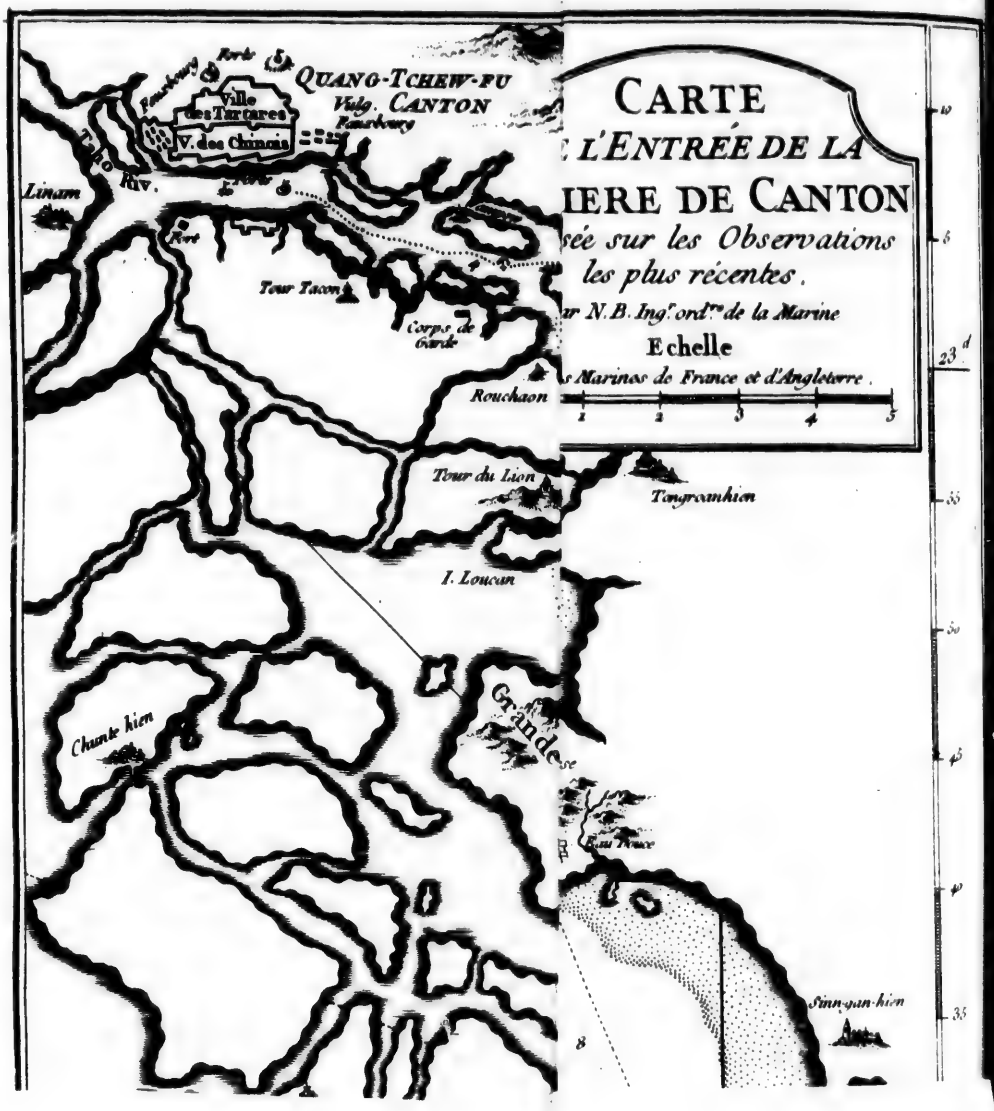
Liberté du Commerce publiée à Canton.

LEs informations du Pere Martini ne s'étoient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il aſſuroit qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux Vainqueurs avoient fait proclamer à Canton, que le

(10) La ſeconde Edition, qui eſt celle dont les Auteurs de ce Recueil ont fait uſage, eſt de l'année 1673.

(11) Voici le titre Anglois : *An Ambaſſy ... the East India company of the United Provinces to the grand Tartar Cham, Emperor of China, by their Excellencies Peter de Goyer & Jacob de Keyſer, at his Imperial City of Peking, Wherein the cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. in their paſſage from Canton to Peking are ingeniouſly deſcribed by John Nieuhof Steward to the Ambaſſadors.*

Commerce



Commerce
geres. Le Go
agréable nou
Formoſe.

Suivant ce
à la voile le
dont la carg
dans l'eſpace
Canton. Il fu
ou l'Amiral
Après l'avoi
Mais en app
pe, ſans dire
un autre Vai
ſe voir fouil
Emmanuel *d*

A la fin du
un Temple,
en dévotions
vire étranger
deux Viceroi
à ſon logeme
més. Après
de mépris; &
rois, ils ne
à ſon retour
comme ſi l'in

Dans le c
tourner toute
entre ſes pré
une, il preſſ
agréable pou
& de ton, il
mander par
Portugais le
ſoient l'inju
ſortes de car

Le jour ſu
lais, par l'o
accompagné
gna point l
» pres à por

(12) Ogilb
datte.
(13) Theve
(14) Theve
tomme & Hay-

Tom

Commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangeres. Le Gouvernement de Batavia prit auſſi-tôt la réſolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un Vaiſſeau de *Taywan* dans l'Iſle *Formoſe*. NIEUHOF. 1655.

Les Hollandois vérifient cette nouvelle.

Suivant cet ordre, un Marchand Hollandois, nommé *Frédéric Schedel*, mit à la voile le 20 de Janvier (12) 1653, ſur le *Poiſſon-brun*, riche Frégate, dont la cargaiſon montoit à quarante-ſix mille ſept cens vingt-ſept écus; & dans l'eſpace de neuf jours il arriva près *Heytamen* (13) dans la Riviere de Canton. Il fut agréablement ſurpris de voir venir à bord le *Hay-to-nu* (14), ou l'Amiral de la mer, pour lui faire les complimens du Magiſtrat de Canton. Après l'avoir traité fort civilement, il conſentit à l'accompagner au rivage. Mais en approchant de la Ville, l'Amiral prit terre avec beaucoup de pompe, ſans dire un ſeul mot à Schedel, qui fut mis aſſez dédaigneuſement dans un autre Vaiſſeau & conduit à l'extrêmité de la Ville. Là, il eut le chagrin de ſe voir fouiller ſans diſcretion, & traiter même avec un langage fort dur par Emmanuel *de Lucifierro* & quelques autres Portugais.

Départ de Schedel, un de leurs Marchands.

Comment il eſt traité en arrivant à Canton.

A la fin du jour il reçut la viſite de quelques Tartares, qui le menerent dans un Temple, où les Prêtres de l'Idole avoient employé toute la nuit précédente en dévotions, pour découvrir quel devoit être le ſuccès de l'arrivée d'un Navire étranger. Pendant ſon abſence, quelques Mandarins, par l'ordre des deux Vicerois qui gouvernoient Canton avec la même autorité, ſe rendirent à ſon logement & firent l'ouverture des caiſſes où ſes préſens étoient renfermés. Après en avoir pris l'état, ils les jetterent autour d'eux avec beaucoup de mépris; & trouvant la Lettre du Gouverneur de Batavia aux deux Vicerois, ils ne firent pas difficulté de l'emporter. Mais ayant rencontré Schedel à ſon retour, ils lui jetterent cette Lettre au viſage, avec des reproches amers, comme ſi l'intention des Hollandois n'eût été que de trahir la Chine.

Il regagne l'amitié des Mandarins.

Dans le chagrin d'un ſi mauvais traitement, Schedel eut la conſtance de tourner toute ſon attention à détromper les Mandarins. Il ſe ſouvint qu'il avoit entre ſes préſens quelques bouteilles d'un vin rare. S'en étant fait apporter une, il preſſa les Mandarins d'en goûter (15). Cette liqueur leur parut aſſez agréable pour leur en faire recommencer l'eſſai. Enfin, changeant d'humeur & de ton, ils ſe reconcilierent avec le Marchand Hollandois, juſqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils lui confeſſerent que les Portugais leur avoient inſpiré des défiances; mais déclarant qu'ils en connoiſſoient l'injuſtice, ils l'aſſurerent qu'il pouvoit compter à l'avenir ſur toutes ſortes de careſſes & de civilités.

Il eſt invité à ſe rendre au Palais.

Le jour ſuivant, au lever du Soleil, Schedel fut invité à ſe rendre au Palais, par l'ordre du Pig-na-mong (16), le plus âgé des deux Vicerois. Il ſe vit accompagné, dans ſa marche, d'une populace nombreuſe, qui ne lui épargna point les outrages. » Que ſes jambes, crioient les uns, paroiſſent pro» pres à porter des chaînes! D'autres le montroient au doigt. D'autres ſouf-

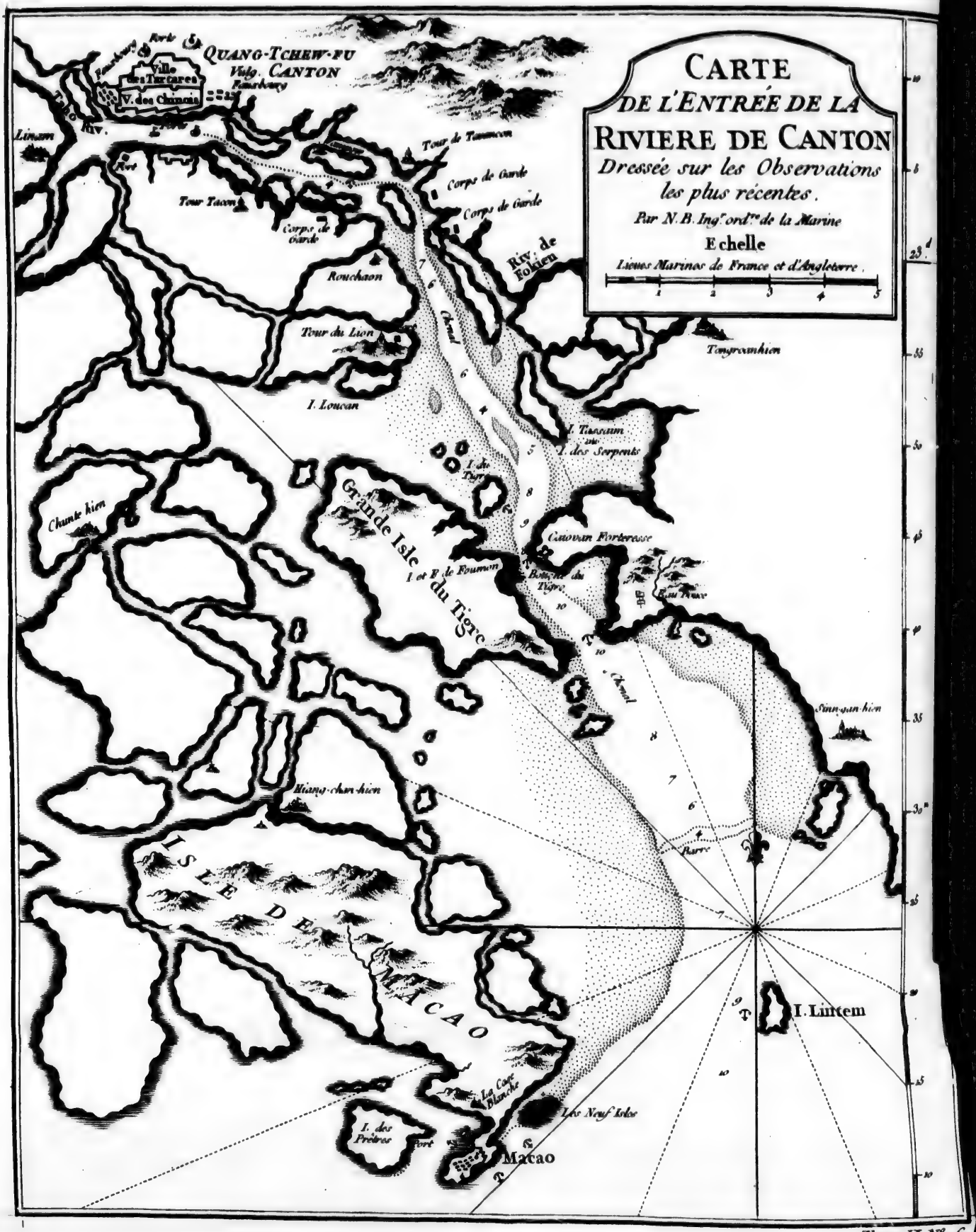
(12) Ogilby met le mois d'Août, ſans autre datte.

(13) Thevenot écrit *Hun-tay-mu*.

(14) Thevenot écrit *Hag-tomw*, *Hay-tomwo* & *Hay-tomow*.

(15) Dans la Relation de Thevenot, il gagna l'amitié des Mandarins en leur faiſant préſent de quelques bouteilles.

(16) Thevenot écrit *Pingua-mong*.


CARTE
DE L'ENTRÉE DE LA
RIVIERE DE CANTON
Dressée sur les Observations les plus récentes.
Par N. B. Ingr ordre de la Marine
Echelle
Lieues Marines de France et d'Angleterre.
1 2 3 4 5
QUANG-TCHEW-FU
Vulg. CANTON
Ville des Tartares
V. des Chinois
Tigre Riv.
Limon
Tour de Tamocon
Corps de Garde
Tour Tacon
Corps de Garde
Corps de Garde
Riv. de Folien
Rouchaon
Tour du Lion
Tongcunhien
I. Loucan
I. Tassam ou I. des Serpents
I. du Tigre
Chunte hien
Grande Isle ou I. du Tigre
I. et F. de Fourmis
Canonan Forteresse
Bastion du Tigre
Eau Douce
Canal
Sinn-gan-hien
Hiang-chan-hien
ISLE DE MACAO
Barre
I. Lintem
La Cape Blanche
Les Neuf Isles
I. des Prêtres
Fort
Macao

NIEUHOF. 1655.

floient de la vermine sur ses compagnons. Enfin, deux Mandarins l'introduisirent à la Cour. Il y trouva le Viceroi sur son trône, qui étoit placé au milieu du Palais, sur une plate-forme haute & quarrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étoient debout deux cens Gentilshommes, & l'Amiral, tous vêtus à la maniere des Tartares. Ce vieux Seigneur ayant reçu la Lettre & les présens de Schedel, & prêté beaucoup d'attention à l'apologie qu'il fit de ses vûes contre les calomnieuses imputations des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, entre les principales personnes de son cortége. Il l'invita ensuite à dîner. La table (17) où Schedel fut traité avec sa compagnie, étoit couverte de trente-deux plats d'argent, chargés de mêts fort délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or.

Accueil qu'il y reçoit du vieux Viceroi.

Pendant ce festin, le Viceroi fit faire plusieurs questions à Schedel sur l'état & le Gouvernement de la Hollande. La maniere dont il le congedia ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nu, avec la Lettre & les présens, au jeune Viceroi, qui se nommoit *Sig-na-mong* (18). Ce Seigneur reçut aussi les Hollandois avec beaucoup de politesse & leur offrit à dîner; mais son inclination néanmoins paroissoit déclarée pour les Portugais. Sa mere, qui étoit nouvellement arrivée de Tartarie, marqua une vive curiosité de voir les Etrangers, & les fit avertir de passer dans son appartement. Schedel interrompt son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette Dame qui l'attendoit au milieu de sa suite, dans une sale ouverte. Elle lui fit un accueil fort obligeant. Pendant cette visite il avoit donné ordre à ses trompettes de sonner quelques fanfares, qui plurent beaucoup aux Dames Chinoises. Etant retourné ensuite vers le jeune Viceroi, il reprit son discours & le finit sans aucune marque de trouble. De-là il fut conduit par le Hay-to-nu chez le grand Mandarin *Tu-tang* (19), qui étoit la troisiéme personne du Gouvernement de la Province. Mais cet Officier se contenta de le voir par une fenêtre, & le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandois furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (20).

Visite qu'il rend au second Viceroi.

D'un autre côté, le Gouverneur Portugais & le Conseil de Macao n'épargnoient rien pour ruiner cette négociation dans sa naissance. Ils envoyerent à Canton une Ambassade formelle, pour représenter les Hollandois comme une Nation sans foi, ou plûtôt comme une espece de Pyrates, qui, n'ayant point d'Etablissement certain dans les terres, s'étoient rendus formidables sur mer. Ils les accuserent de s'être saisis de Hay-ta-men, à l'embouchure de la Riviere de Canton; d'avoir fait la paix avec les Pyrates Chinois de Koxinga; d'avoir pillé les Marchands de la Chine, & d'être enfin venus sur la Côte pour s'ouvrir l'entrée du Royaume par la force. Les *Poris*, ou les Philosophes de Canton, firent entendre aussi leurs plaintes, & peignirent les Hollandois comme des gens d'un commerce dangereux. Mais les Vicerois s'en rapportant au Conseil du Hay-to-nu, dont Schedel avoit eu l'adresse de gagner

Peinture que les Portugais de la Chine faisoient des Hollandois.

(17) Suivant l'un des deux Manuscrits de Thevenot, chaque Hollandois, sans en excepter un petit valet Négre, eut sa table à part, couverte de trente-deux plats.

(18) Thevenot écrit *Signa-mong*.

(19) Thevenot met *Tou-tong*.

(20) L'Auteur n'explique pas pourquoi.

l'amitié, répondirent que des imputations ſans preuves ne pouvoient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avoient des Hollandois, & qu'ils étoient perſuadés que la Chine n'avoit que des avantages à tirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ils publiérent un Ecrit qui accordoit la liberté du Commerce, & Schedel obtint la permiſſion d'élever un Comptoir (21). Telle étoit la ſituation des affaires, lorſqu'un Commiſſaire arrivé de Peking entreprit d'inſpirer d'autres idées aux Vicerois. Il leur repréſenta que ſi l'interêt du Commerce demandoit qu'on ouvrît un Port aux Etrangers, la prudence ne permettoit pas de leur accorder une réſidence conſtante dans le Pays ſans la participation de l'Empereur. Cette objection parut ſi embarraſſante aux Vicerois, qu'ils conſeillerent à Schedel de partir, ſous prétexte que le Roi de Batavia (c'eſt le titre qu'ils donnoient au Gouverneur Hollandois) pourroit s'imaginer qu'on le retenoit à Canton dans les chaînes. Schedel remit à la voile deux jours après; mais les Vicerois le chargerent de deux Lettres pour Nicolas *Verburgh*, Gouverneur Hollandois de *Taywan*, dans l'Iſle de Formoſe. Ils lui offroient leur amitié; & s'il deſiroit la liberté du Commerce à la Chine, ils lui conſeilloient d'envoyer au Grand-Kam (*) un Ambaſſadeur avec de riches préſens.

Nieuhof. 1655.

Schedel ne laiſſe pas d'y former un Comptoir.

Il eſt congédié civilement.

Le Gouvernement de Batavia ſe hâta de communiquer de ſi belles eſpérances à la Compagnie de Hollande; & pour les ſoutenir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie *Waggenaar*, avec deux Vaiſſeaux, le *Shellfish* & le *Prownfish*. Schedel reçut ordre de l'accompagner. En arrivant à *Wang ſu* (22), qui n'eſt qu'à trois milles de Canton, ils demeurerent trois jours à l'ancre, ſans faire deſcendre aucun de leurs gens au rivage. Enfin, s'étant laſſés de ne voir paroître perſonne, Schedel prit le parti de ſe rendre à terre & de s'adreſſer à l'Amiral Hay-to-nu. Cet Officier le reçut civilement; mais il le renvoya au Mandarin *Tu-tang*, dont le Sécretaire lui déclara que les Portugais avoient obtenu de la Cour de Peking un ordre aux Magiſtrats de Canton, de veiller ſoigneuſement ſur les Hollandois, particuliérement s'ils revenoient ſans Ambaſſadeurs, parce que c'étoit une Nation trompeuſe, & qui n'oſoit paroître à Peking dans la crainte d'y être trop connue. En même-tems un Officier arrivé de Macao vint demander que leurs Vaiſſeaux fuſſent arrêtés, ſous prétexte que divers Hollandois avoient exercé la pyraterie contre les Marchands Chinois. D'un autre côté, pour les faire exclure de la liberté du Commerce, les Portugais payerent les arrérages d'une taxe, à laquelle ils n'avoient pas ſatisfait depuis quatre ans. En un mot Waggenaar commençoit à déſeſperer du ſuccès de ſon voyage, quoique pluſieurs perſonnes de diſtinction le flattaſſent encore de quelqu'eſpoir. On ne ſouffroit pas même que ſes gens ſortiſſent de leurs bords, ni qu'ils y euſſent d'autre communication qu'avec deux ou trois Barques des Vicerois. Ses allarmes ne faiſoient qu'augmenter, lorſqu'il reçut l'ordre de faire avancer ſes deux Vaiſſeaux à un demi-mille de la Ville, & de s'arrêter dans ce lieu juſqu'au départ de l'Officier Portugais, à qui l'on vouloit cacher leur arrivée. Alors on s'empreſſa

Deux autres Vaiſſeaux Hollandois envoyés à Canton.

Obſtacles qu'ils y trouvent.

Ils reçoivent quelques civilités.

(21) Suivant Thevenot, les Chinois acheterent pour ſoixante-dix-ſept mille huit cens dix-ſept écus de marchandiſes; ce qui montoit au double de leur valeur.

(*) On ſçait que dans la Langue Tartare & Sclavonne, *Kam* ou *Cham* répond au titre d'Empereur. Les Tartares regnoient à la Chine.

(22) Thevenot écrit *Waughe*.

NIEUHOF. 1655.

d'offrir diverſes raretés à Waggenaar, pour lui faire connoître qu'il étoit reçu en qualité d'ami; mais on n'en refuſa pas moins à ſes gens la permiſſion de deſcendre au rivage.

Le Hay-to-nu vint enſuite à bord, pour conduire le Général Hollandois à la Cour. Mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, il vit arriver deux Mandarins, qui venoient s'informer de ſes vûes & lui demander s'il avoit apporté des Lettres pour l'Empereur ou pour le Tu-tang. Ils ne lui diſſimulerent pas que toutes les difficultés étoient l'ouvrage des Portugais, & que ſi les Hollandois vouloient être admis à l'audience du Viceroi, ils devoient commencer par exercer leur libéralité dans ſa Cour. Waggenaar répondit que ſon intention n'étoit pas d'employer la corruption pour faire recevoir ſes préſens & la Lettre qu'il avoit apportée; mais qu'il donneroit volontiers une bonne ſomme d'argent à ceux qui lui procureroient la liberté du Commerce à Canton pour cette année. Le Hay-to-nu, qui s'étoit retiré pendant cette conférence, revint lui déclarer que le Viceroi ne pouvoit le voir, mais qu'il conſentoit à lire ſa Lettre. Waggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un Interpréte du Viceroi vint bien-tôt l'informer que la ſeule raiſon qui ne permettoit point à ſon Maître de le recevoir, étoit que les Hollandois n'avoient apporté ni Lettres ni Préſens pour l'Empereur. Une explication ſi formelle ayant fait comprendre aux Hollandois qu'ils ne devoient rien ſe promettre à Canton ſans avoir pris d'autres meſures, ils ſe déterminerent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avoit pas eu honte de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs préſens & leur Lettre au Viceroi, avant même qu'on eût propoſé la moindre conférence pour l'ouverture du Commerce (23).

Raiſons qui les obligent de retourner à Batavia.

§. II.

Ambaſſade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyſer à la Cour de Peking.

Ambaſſade Hollandoiſe; de quoi compoſée.

MAATZUIKER, Gouverneur de Batavia, & le Conſeil des Indes, ne s'étoient point endormis ſur l'importante propoſition d'une Ambaſſade. Ils en avoient fait l'ouverture à la Compagnie d'Amſterdam, qui avoit déja goûté leur projet; & dans la chaleur d'une ſi belle eſperance, elle avoit nommé immédiatement pour ſes Ambaſſadeurs à la Cour de Peking, Pierre de Goyer & Jacob de Keyſer. Leur train fut compoſé de quatorze hommes; c'eſt-à-dire, deux Marchands ou deux Facteurs, ſix domeſtiques, un Maître-d'Hôtel, un Chirurgien, deux Interprétes, un Trompette & un Tambour. Ils prirent enſuite deux Facteurs de plus, pour les charger du ſoin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feroient le voyage de Peking. Leurs préſens étoient de riches étoffes de laine, des piéces de belle toile, pluſieurs ſortes d'épiceries, du corail, de petites boëtes de cire, des lunettes-d'approche & des miroirs, des épées, des fuſils, des plumes, des armures, &c. Leur commiſſion ſe réduiſoit à former une alliance ſolide avec l'Empereur de la Chine, en obtenant la liberté du Commerce pour les Hollandois dans toute l'étendue ſes Etats.

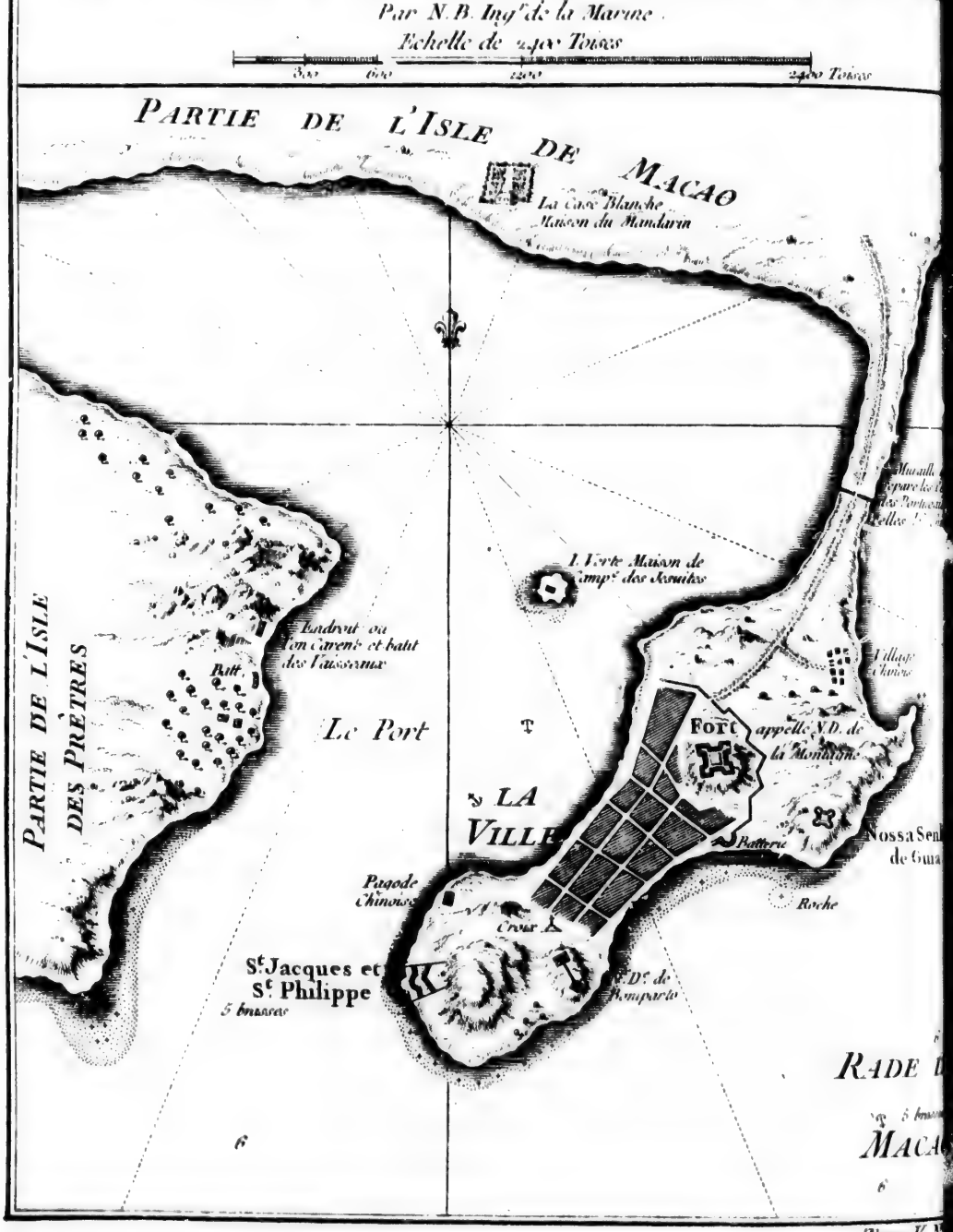
(23) Nieuhof, dans la Traduction d'Ogilby, p. 31. & ſuiv. Voyez auſſi Thevenot, d'où l'on tire les corrections.

PLAN DE LA VILLE ET DU PORT DE MACAO

Par N. B. Ingr de la Marine.

Echelle de 2400 Toises

300 600 1200 2400 Toises



NIEUHOF. 1655.

Ils partirent de Batavia, le 14 de Juin 1655, dans deux Yatchs, qui devoient les transporter à Canton, d'où ils avoient ordre de se rendre aussi-tôt à Peking. Le même jour du mois de Juillet suivant, ils passerent à la vûe de Macao. Cette Ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'Isle du même nom. Son Port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros Navires. Elle est célebre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine & du Japon. La Place est revêtue d'un mur, & défendue vers la terre par deux Châteaux situés sur des collines. Son nom est composé d'*Ama*, qui étoit celui d'une ancienne Idole, & de *Gau*, qui signifie en langue Chinoise *Rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir, en firent bien-tôt une Ville florissante, qui est devenue le plus grand Marché de l'Asie. Ils y ont le privilége d'exercer deux fois l'an le Commerce à Canton. On lit dans les regîstres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur Commerce ils tiroient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie, chaque caisse contenant cent-cinquante piéces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, & huit cens mesures de muse, avec une grosse quantité de fil d'or, de toile, de soie crue, de pierres précieuses, de perles & d'autres richesses.

Départ des Ambassadeurs.

Ils arrivent à Makao. Description de cette Ville.

Le 18, on jetta l'ancre au Port de Hey-ta-men, lieu fort agréable & d'une extrême commodité pour le Commerce. Une Barque chargée de soldats, qui se présenta aussi-tôt, demanda aux Hollandois, de la part du Gouverneur, quel étoit le motif qui les amenoit? Les Ambassadeurs lui envoyerent *Henri Baron*, leur Sécretaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement, dans sa chambre de lit; mais il lui demanda pourquoi les Hollandois s'obstinoient à revenir à la Chine, & s'il ne leur avoit pas été défendu de reparoître à Canton?

Les Ambassadeurs entrent dans la Riviere de Canton.

Six jours après, deux Mandarins arriverent de cette Ville pour examiner les Lettres de créance des Ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui étoit un peu plus haut sur la riviere, dans un Village nommé *Lamme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux Mandarins & gardé par quelques Soldats. Il fit un accueil gracieux aux Ambassadeurs, quoiqu'il les fît demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le tems de lire leurs Lettres. On leur présenta des siéges, sur lesquels ils s'assirent.

On examine leurs Lettres de créance.

Le 29, un nouvel Hay-to-nu, accompagné de son Vice-amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Etant descendus au rivage, ils furent menés dans un Temple, où leurs Lettres de créance furent étendues sur une table. Le Hay-to-nu leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs Vaisseaux, leurs Lettres & leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de Lettre pour le Tu-tang de Canton, & que celle qui étoit pour l'Empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boëte d'or. En les quittant, ils promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

On les vit paroître en effet le jour suivant, dans des Barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux Ambassadeurs, leur Sécretaire & quatre autres personnes de leur cortége dans une de leurs Barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-to-nu & le Vice-amiral les quitterent sans

Ils sont menés à Canton.

NIEUHOF. 1655.

leur adreſſer un ſeul mot, & rentrerent dans la Ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le Viceroi leur envoya la permiſſion d'entrer. Ils furent conduits dans le même logement que Schedel avoit occupé, ſous la garde du Maréchal de la Ville. Le 31, ils reçurent la viſite du Putſyen-ſin, ou du Tréſorier de l'Empereur, qui tenoit le quatriéme rang dans la Ville de Canton. Il fallut eſſuyer de nouvelles interrogations. Cet Officier leur demanda s'il y avoit long-tems qu'ils étoient mariés; quels étoient leurs noms & leurs Emplois; ſi la Lettre de l'Empereur n'étoit pas écrite ſur de meilleur papier que celle du Viceroi; comment ſe nommoit leur Roi & leurs Princes. Il parut peu ſatisfait de la ſimplicité des Lettres de créance. Il voulut ſçavoir ſi le Prince & le Gouvernement de Hollande n'avoient point de ſceau ou de cachet pour leurs Lettres. Lorſque les Ambaſſadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendoient l'audience des Vicerois & la liberté de partir pour Pekin, il leur répondit qu'ils n'obtiendroient l'audience de perſonne à Canton, juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Cependant les Vicerois promirent de les viſiter dans leur logement.

Queſtions qu'on leur fait.

Le ſecond jour du mois d'Août, tous les gens de la ſuite des Ambaſſadeurs furent amenés par la riviere, ſous l'eſcorte de quatre grands Vaiſſeaux de guerre du Viceroi. Ils admirerent la multitude de grands Villages & les campagnes fertiles qui bordoient les rives. Mais en arrivant au logement de leurs Maîtres à Canton, ils furent obligés de retourner à bord, ſous prétexte que les Ambaſſadeurs qui étoient envoyés à l'Empereur de la Chine ne devoient pas réſider dans la Ville ſans un ordre exprès de la Cour, & que dans l'intervalle, le Gouverneur n'étoit pas reſponſable de ce qui pouvoit leur arriver. Deux Mandarins leur rapporterent en même-tems leurs Lettres de créance, ouvertes, & leur déclarerent que les Vicerois n'oſoient pas les recevoir avant le retour des meſſagers qu'ils avoient dépêchés à Peking. Tout le cortége Hollandois ſe vit dans la néceſſité de regagner ſes Vaiſſeaux. Cependant, après y avoir paſſé trois ſemaines, les Ambaſſadeurs obtinrent la liberté de deſcendre à terre avec leur ſuite, & de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de ſe promener dans la Ville.

Obſtacles qui retardent leur commiſſion.

Deux jours après, un Mandarin vint leur apprendre de la part du Viceroi, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandoient ils ne pouvoient donner moins de trois cens taels d'argent au Conſeil Impérial de Peking. Ils ne balancerent point à répondre que ſi la brigue & la corruption étoient néceſſaires pour le ſuccès de leurs demandes, ils n'avoient rien de mieux à faire que de partir. Cependant ils offrirent cent trente-cinq taëls. Mais fatigués d'entendre renouveller chaque jour les mêmes inſtances, ils commencerent à renvoyer ſérieuſement leurs équipages à bord. Les Vicerois leur firent déclarer qu'ils ne devoient pas faire un pas ſans avoir reçu des ordres de Peking. Enſuite, paroiſſant ſe relâcher, ils conſentirent à recevoir un billet d'engagement pour la ſomme de cent trente-ſix taëls. Le 19 de Septembre, les Ambaſſadeurs furent agréablement ſurpris, de ſe voir invités de la part des Vicerois à ſe rendre dans une plaine ouverte, aſſez près de leur logement. Ils y trouverent dix belles tentes, qui avoient été dreſſées pour la fête. Celle des Vicerois occupoit le centre. A gauche étoit celle des Ambaſſadeurs, & de l'autre côté celle

On exige de l'argent des Ambaſſadeurs.

Fête que les Vicerois leur donnent.

de la muſique. Les Ambaſſadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des Vicerois, par deux des principaux Mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies. NIEUHOF. 1655.

Auſſi-tôt le Maître-d'hôtel du vieux Viceroi, vêtu d'un habit de ſoie bleu-céleſte, en broderie d'or & d'argent, avec une chaîne de corail autour du col, s'avança de bonne grace, en diviſant la foule, & donna ordre à deux Officiers qui l'accompagnoient de ſervir le dîner. On avoit préparé trois tables; l'une pour les Vicerois, la ſeconde pour le Tu-tang & la troiſiéme pour les Ambaſſadeurs. Elles furent toutes également ſervies de quarante petits plats, chargés de mêts délicieux. Les Vicerois ayant bû du thé à la ſanté des Ambaſſadeurs, le Maître-d'hôtel les avertit qu'ils pouvoient commencer. On fut de très-bonne humeur. Les Vicerois bûrent encore à la ſanté de leurs Hôtes, firent des excuſes pour la médiocrité de la bonne chere, & leur demanderent pluſieurs éclairciſſemens ſur la Hollande. Vers le milieu du feſtin, les Ambaſſadeurs propoſerent la ſanté des Vicerois en vin d'Eſpagne. Cette liqueur leur parut ſi agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Sam-ſou*, qui eſt compoſé de riz & qui ne le céde guéres à nos meilleurs vins de l'Europe. Pendant toute la fête les Inſtrumens ſe firent entendre, avec des accompagnemens de muſique vocale. L'ordre & le ſilence furent admirables. Les enfans des Vicerois ſe reſſentoient d'une excellente éducation. Un peu avant la fin du dîner ils quitterent la table, & paſſant devant leurs peres, ils ſe mirent à genoux pour les ſaluer, en baiſſant trois fois la tête juſqu'à terre. Ordre du feſtin.

Il ſe paſſa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tu-tang reçut les réponſes de l'Empereur à deux Lettres, qu'il lui avoit écrites au ſujet des Ambaſſadeurs de Hollande. Par la premiere, ce Prince leur accordoit la permiſſion de ſe rendre à Peking, avec une ſuite nombreuſe & quatre Interprétes, pour y traiter du Commerce. Par la ſeconde, il accordoit aux Hollandois la liberté qu'ils demandoient pour le Commerce, en marquant qu'il les attendoit à Peking pour le remercier de cette faveur. Double réponſe qu'ils reçoivent de la Cour.

Le 2 de Novembre, le Tu-tang d'*Heriſu* (24) arriva dans la Ville de Canton avec un cortége de pluſieurs Barques, dans la ſeule vûe de marquer plus de conſidération & de politeſſe aux Ambaſſadeurs. Le 30 de Décembre, le jeune Viceroi partit ſur la Riviere, avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la ſoumiſſion la Province de Quang-ſi, qui s'étoit revoltée. Avant ſon départ, il conſulta ſes Devins, qui ne lui prédirent que des diſgraces. Au contraire, ſes entrepriſes ayant tourné heureuſement, il pouſſa la vengeance, à ſon retour, juſqu'à détruire leurs Temples & leurs Idoles, en regrettant que leur fuite les eût dérobés eux-mêmes à ſon reſſentiment. Les deux Vicerois de Canton n'étoient pas liés par le ſang; mais ils étoient amis, & nés tous deux à Peking. Leurs peres ayant perdu la vie par l'ordre du dernier Empereur Chinois, ils s'étoient retirés à Canton dans le tems que le Kam de Tartarie s'en étoit rendu maître; & ſa protection, qu'ils avoient implorée, les avoit élevés à la dignité dont ils étoient revêtus. Châtiment d'une fauſſe prédiction. Fortune des deux Vicerois de Canton.

Il ne reſtoit aux Ambaſſadeurs Hollandois qu'à ſe procurer les paſſeports du vieux Viceroi. Ils les lui demanderent en prenant congé de lui; mais com-

(24) Ce nom doit être défectueux, car il n'y a point d'*r* dans la Langue Chinoiſe.

NIEUHOF. 1656.

mençant à les regarder d'un autre œil, depuis la faveur qu'ils avoient reçûe de ſon Maître, il les invita tous deux à dîner dans ſon Palais. Le jour de cette fête étoit le 27 de Février. Les galeries, les cours & les ſalles étoient ornées de peintures, d'étoffes de ſoie & de tapis. Pendant le repas, qui fut ſplendide, le Viceroi prit plaiſir à badiner avec quelques-uns de ſes enfans. L'Interpréte aſſura les Ambaſſadeurs qu'il en avoit cinquante-ſix. Quoique le jeune Viceroi fût encore abſent, les Hollandois furent traités à ſa Cour, & la fête fut accompagnée d'une Farce, qui conſiſtoit dans une danſe de pluſieurs perſonnes, déguiſées en forme de lions, de tigres & d'autres bêtes féroces. La mere du Prince s'approcha pluſieurs fois d'une fenêtre de l'appartement, pour ſe donner le plaiſir de voir l'aſſemblée. Elle étoit richement vêtue à la maniere des Tartares. Sa taille étoit moyenne; ſa complexion maigre & ſa peau brune; mais elle avoit quelque choſe d'intéreſſant dans la phiſionomie. En entrant dans la ſalle, les Ambaſſadeurs trouverent un fauteuil fort riche & revêtu de magnifiques peintures, qui étoit deſtiné pour elle. Ils ſe crurent obligés de le ſaluer reſpectueuſement, pour faire honneur à cette Dame.

Ils donnent chacun leur fête aux Hollandois.

Mere du jeune Viceroi.

Leur voyage devant ſe faire par eau, ils louerent une grande Barque pour leur propre uſage. Mais il s'en trouva cinquante (25) aux frais de l'Empereur, pour le tranſport de leurs gens & de leur bagage. Le Tu-tang donna le commandement de cette flotte à Pinxenton (26), qui fut accompagné de deux autres Mandarins. Outre les matelots & les rameurs, il y avoit un corps de ſoldats, commandé par deux Officiers de diſtinction. Auſſi-tôt que les Ambaſſadeurs ſe furent embarqués, ils arborerent le pavillon du Prince Guillaume de Naſſau, tandis qu'on dépêchoit des meſſagers aux Magiſtrats des Villes qui ſe trouvent ſur la route, pour ordonner les préparatifs de leur réception.

Départ des Ambaſſadeurs pour Peking.

§. III.

Route des Ambaſſadeurs, depuis Canton juſqu'à Nan-gan-fu, dans la Province de Kyang-ſi.

Riviere de Tay.

APRE'S avoir quitté Canton le 17 de Mars, on ne ceſſa point d'avancer à la rame ſur la belle Riviere de Tay, qui, baignant les murs de cette Ville, offre une des plus délicieuſes perſpectives du monde. Les petites Villes, qui ſont en grand nombre depuis Canton juſqu'à Peking, ſaluérent les Ambaſſadeurs à leur paſſage par une décharge de leur artillerie. On entra bien-tôt dans le *Zin*, que les Etrangers nomment le *Canal Européen*. Vers le ſoir on arriva au Village de *Sa-hu*, à ſix milles (27) de Canton. Le terroir eſt très-fertile; & quoique la Place ne ſoit habitée que par des Payſans & des Ouvriers en ſoie, elle a quantité de bons édifices. Le 19 on gagna (28) *Schanſchwi*, onziéme petite Ville de la dépendance de Canton, qui en eſt éloigné de vingt milles. Elle eſt ſur la droite de la Riviere, à la diſtance d'une lieue de la rive, dans une vallée fort agréable. Sans être fort grande, elle étoit au-

Zin.

Village de Sa-hu.

Schanſchwi.

(25) Thevenot dit cinq.

(26) Thevenot écrit *Ping-ſento-mou*.

(27) Ce ſont des milles Hollandois, qui vallent trois milles & demi d'Angleterre.

(28) Dans la Carte de Canton, donnée par les Jéſuites, on lit *San-Schwi-hyen*. Ogilby met *Xan-hung*; enſuite *Xan-xui*, c'eſt-à-dire, *Schan-ſchwi*. Thevenot écrit *Xan-tſui*.

trefois

T. V. N°. IV.

VUE D

T. V. N.° IV.

T. V. N.° XIII.

bis extrêmement peuplée & d'un grand commerce. Le Magiſtrat fit border la riviere d'une rangée de Soldats pour recevoir les Ambaſſadeurs, & leur envoya quelques rafraîchiſſemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fourniſſoit pas la dixiéme partie de ce qui étoit ordonné par l'Empereur, ils ſe déterminerent à ne rien accepter dans cette Ville & dans toutes les autres. Cependant ils deſcendirent ſur la rive, pour s'y rafraîchir ſous une tente. Les Soldats Tartares firent devant eux l'exercice des armes, avec une adreſſe qu'ils admirerent beaucoup. Un d'entr'eux, tirant à trente-cinq pas, donna trois fois dans le but, qui n'avoit qu'environ quatre pouces de largeur. Il reçut une petite piéce de monnoie pour récompenſe. NIEUHOF. 1656. Exercice des Tartares.

Le Sécretaire des Vicerois, qui avoit acccompagné les Ambaſſadeurs juſqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avoient traité à ſouper le ſoir précédent, avec quantité de Nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la riviére (29) devenoit très-rapide en ſe retréciſſant. Les Tartares forcent les Rameurs Chinois au travail, ſans paroître touchés de leur fatigue. Ces Malheureux tombent quelquefois, dans un paſſage étroit, & ſe noient, ſans que perſonne penſe à les ſecourir. Si l'excès du travail épuiſe leurs forces juſqu'à leur faire perdre quelquefois la connoiſſance, un Soldat qui eſt derriere eux ne ceſſe pas de les battre juſqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Cependant ils ſont relevés par intervalles. Fatigue des Rameurs Chinois.

Le 21, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (30) à quarante milles de Schan-ſcheu. Les Magiſtrats de cette Ville vinrent au-devant des Ambaſſadeurs. Elle eſt ſituée fort avantageuſement, & très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué ſa grandeur. Ici les torrens qui deſcendent de la montagne de San-van-hab (31) rendent la riviére fort rapide. Cette montagne eſt la plus haute & la plus eſcarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui ſont en grand nombre, ſont envelopées de nuées, qui rendent le paſſage obſcur & ténébreux dans les parties inferieures. Sur le revers, qui fait face à la riviére, on voit un beau Temple, où l'on monte par des degrés. Le Cortége fut trois jours à ſe dégager de ces affreuſes montagnes, où l'on n'apperçoit qu'un Village ſolitaire, qui ſe nomme *Quan-ton-low*. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laiſſer voir des champs à bled qui ne ſont pas ſans agrément (32). La traduction de Thevenot ajoute que (33) *San-win-thap* ſignifie la *Montagne volante*, & qu'elle a tiré ſon nom d'un Temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut tranſporté dans une ſeule nuit, de quelque canton au Nord. San-Ivin. Montagne la plus haute de la Chine.

Le 24, on ſe trouva devant une petite Ville, nommée *Inta* (34), qui eſt fort agréablement ſituée ſur un angle de la riviére, du côté droit, c'eſt-à-dire, à l'Oueſt, vis-à-vis la montagne Sang-wan-hab. Ses murs ſont aſſez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ſes maiſons & de ſes Ville d'Inta.

(29) Cette Riviere, dans la Carte des Jéſuites, eſt nommée *Pe-kiang* ou Canal du Nord, pour le diſtinguer de ceux de l'Eſt & de l'Oueſt.

(30) Ogilby écrit *San-yvan*. La Carte des Jéſuites, *Tung-iwen-hyen*.

(31) Dans Thevenot, c'eſt *Sung-win-thap*.

(32) Neuhof, *ubi ſup.* p. 47.

(33) *Voyez* Route du voyage, p. 3.

(34) *In-te-hyen* dans la Carte des Jéſuites; *In-tag*, dans Ogilby; *In-tach* dans Thevenot.

NIEUHOF. 1656.

Temples. Elle étoit autrefois très-riche & très-peuplée. Une anſe de la riviere lui forme un Port où les Barques ſont à couvert de l'impétuoſité du courant, & ſur la droite duquel on voit à l'entrée une haute & curieuſe tour. La Barque des Ambaſſadeurs courut ici beaucoup de danger, par la violence du courant, qui la pouſſa contre un roc abîmé.

Temple de Konianſiam.

Le jour ſuivant on eut la vûe du merveilleux Temple de *Konianſiam*, qui eſt en auſſi grande vénération que celui de Sang-wan-hab. Il eſt ſitué ſur le bord de la riviére, dans un canton montagneux & ſolitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierre, & tourne enſuite par des paſſages fort obſcurs. Les Ambaſſadeurs le viſiterent, après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions.

Mong-ley.

Le 27, on arriva devant Mong-ley, qui forme une perſpective agréable dans l'éloignement. On monte de la riviére à la porte de la Ville par deux degrés de pierre. Les murs ſont hauts, & flanqués de tours & de gros boulevards.

Tempête furieuſe.

Le 28, dans le cours de la nuit, on eſſuia une furieuſe tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Pluſieurs Barques furent diſperſées. Les unes perdirent leurs mâts & leurs cordages. D'autres ſe briſerent contre les rives, & tout leur équipage fut ſubmergé. On arriva le 29, avec les reſtes de la Flotte, à *Schan-chew* (35), ſeconde Ville de cette Province. Elle eſt ſituée à trente milles d'Inta, ſur un angle à l'Oueſt de la riviére. Sa ſituation & la ſûreté de ſon Port y font fleurir le commerce. Cette Ville eſt renfermée du côté de l'Oueſt par de hautes & délicieuſes collines; & de l'autre côté, c'eſt-à-dire, au-delà de la riviére, elle a un Fauxbourg fort peuplé, fort riche & bien bâti. Au milieu même du Canal, on voit ſur un petit rocher une curieuſe tour, environnée d'un aſſez bon mur, mais qui n'offre que des ruines dans l'intérieur, quoiqu'on y démêle encore des traces de ſon ancienne magnificence. Vers le Sud cette riviére porte le nom de Si-an, & quelquefois celui de *Si-ho* (36). Elle eſt formée par les riviéres *Chin* & *Van*, qui ſe rencontrent aſſez près de la même Ville, & qui prennent un cours impétueux, par-deſſus quantité de rochers abîmés; paſſage ſouvent fatal aux Vaiſſeaux, malgré la protection d'un Temple qu'on a bâti dans cette vûe ſur les bords.

Riviere de Si-an.

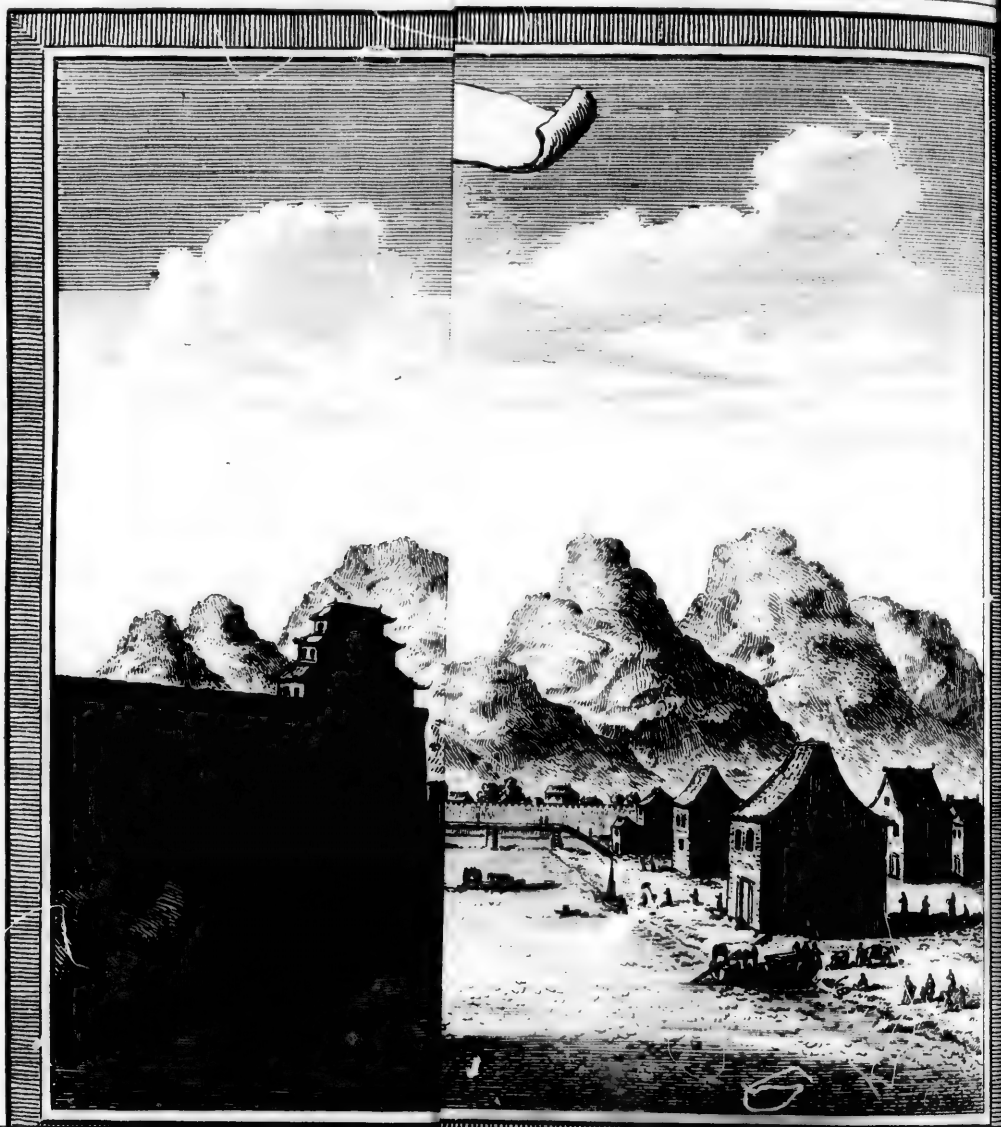
Rivieres Chin & Van.

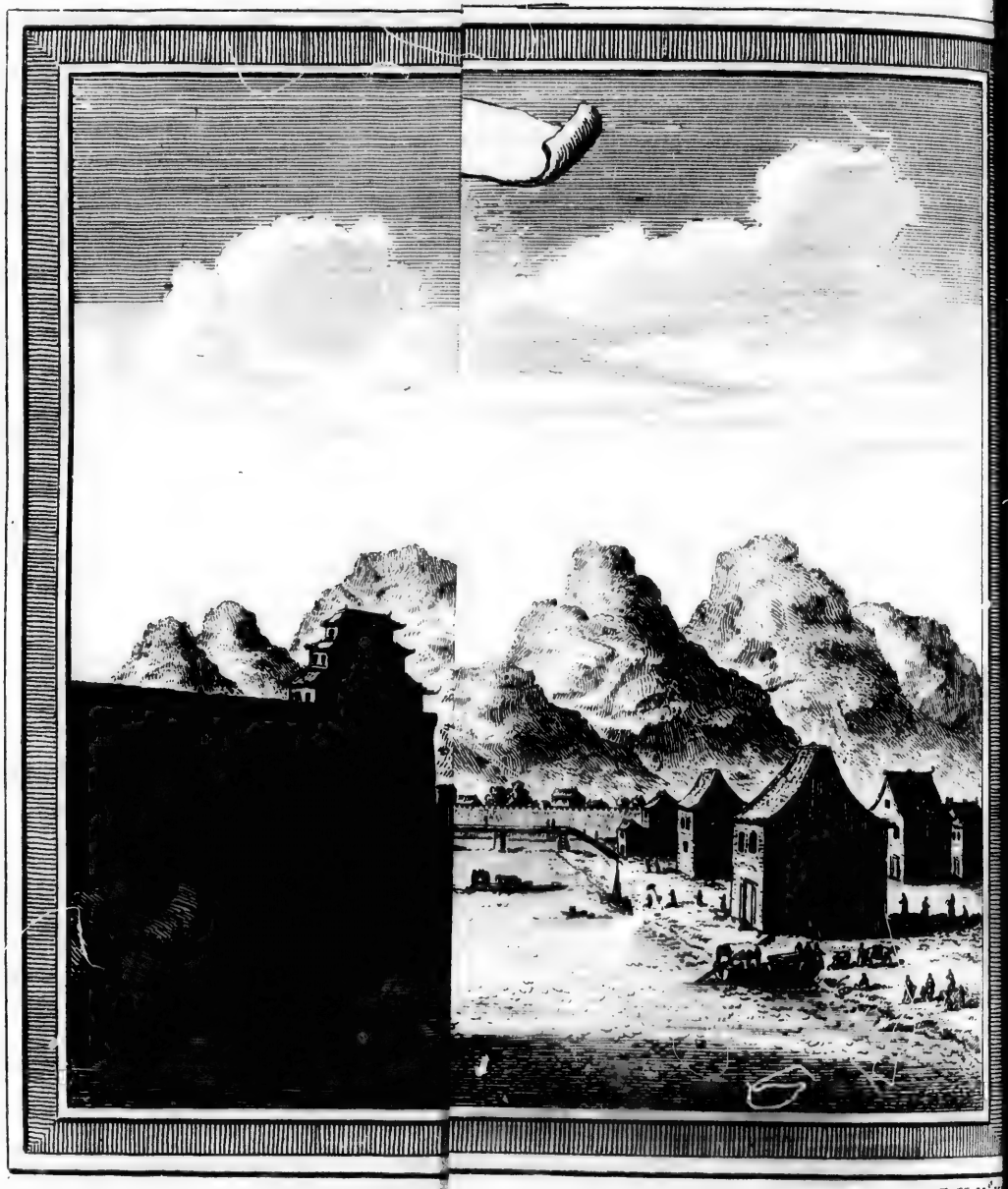
Monaſtere de Lu-zu.

Sur le *Mow-wha*, près d'une charmante vallée, on découvre un Monaſtere, avec un grand Temple. Il doit ſon origine à *Lu-zu*, Saint d'une grande réputation, qui paſſa tout le tems de ſa vie à moudre du riz pour les Moines, & qui portoit nuit & jour des chaînes de fer ſur ſon corps nud. Elles avoient fait, dans ſa chair, des ouvertures, qui, faute de ſoin & de remede, étoient devenuës autant de nids de vers. Lu-zu ne ſouffroit pas qu'on entreprît de l'en délivrer; & ſi le haſard en faiſoit tomber un, il le ramaſſoit ſoigneuſement & le remettoit dans ſa place, en diſant: « Ne te reſte-t-il pas » aſſez pour te nourrir? Pourquoi quittes-tu donc mon corps, où l'on t'ac» corde ſi volontiers ta nourriture? Les Ambaſſadeurs ſe firent dreſſer des tentes près des murs de la Ville, où le Gouverneur & les Magiſtrats leur apporterent divers préſens pour leur table. Ils les accepterent, parce qu'ils n'é-

(35) *Xuo-chew* dans Ogilby; *Xſu-chew* dans Thevenot.
(36) Dans Ogilby, *Scian* & *Scio*.

T. V. N.° XIV.





T. V. N.° XI

toient pas ſur le compte de l'Empereur, & traiterent fort noblement leurs Bienfaiteurs. NIEUHOF. 1656.

Le lendemain, ils arriverent de grand matin près d'une montagne, à qui ſa forme avoit fait donner, par les Tartares, le nom de *Têtes des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le ſommet eſt couvert de nuées & paroît inacceſſible, on découvre pluſieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruines. Immédiatement au delà des mêmes montagnes, les Barques coururent beaucoup de danger entre des rocs & d'autres paſſages eſcarpés, qui ſe nomment les *Cinq laids diables*. Le canal de la riviére étoit rempli de Barques fendues, qui avoient coulé à fond. Enfin, l'on gagna *Suyt-Jeen* (37), dont les collines, entremêlées de vallées charmantes, ſe préſentent du côté de la riviére avec autant d'ordre que ſi cette diſpoſition étoit l'ouvrage de l'art. Leur ſommet forme une perſpective ſurprenante.

Têtes des cinq chevaux.

Cinq laids Diables.

Le 4 d'Avril on ſe trouva devant Nam-hung, (38) troiſiéme Ville de la Province de Canton, & frontiere de cette Province. Elle eſt éloignée de *Schanchew* d'environ quarante milles, grande, bien ſituée, & fortifiée de murs & de boulevards. Elle eſt diviſée par la riviére, avec un pont de communication. Ses Temples ſont en grand nombre & ſes édifices magnifiques. On y voit auſſi une Douane pour le payement des droits de l'Empereur ſur les marchandiſes. Mais les recherches ne ſont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des Marchands. La Chine n'a point de canton où la terre ſoit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Aſſez près de la même Ville, on trouve une riviére nommée *Mechyang*, ou *Riviere d'encre*, de la noirceur de ſes eaux, qui ne laiſſent pas de produire du poiſſon fort blanc & fort eſtimé.

Ville de Nam-hung.

Les Ambaſſadeurs, étant deſcendus ſur la rive, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur & des Magiſtrats, qui ne tarderent point à paroître en perſonne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandois. Le lendemain le Gouverneur invita les Ambaſſadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'aſſit du même côté de la table, avec les Magiſtrats, pour laiſſer plus de facilité à ſervir. On ne préſenta point tous les mêts à la fois, ſuivant l'uſage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque Convive. Ainſi, les ſervices furent au nombre de ſeize. Après le diner, tous les Aſſiſtans mirent une piéce de monnoie aux pieds du Gouverneur, pour le ſalaire des Muſiciens & des Domeſtiques. Les Ambaſſadeurs offrirent ſix taels d'argent & quelques étoffes de ſoie, que le Gouverneur refuſa d'abord, mais qu'un peu d'inſtances lui firent accepter.

Accueil gracieux que les Ambaſſadeurs y reçoivent.

Ils quitterent leurs Barques à Nam-hung, pour continuer le voyage par terre. La premiere Ville qu'ils rencontrerent dans cette route fut *Nan-gan*; mais la néceſſité de monter ſouvent par des chemins fort roides, rend cette route très-fatiguante. Un Gouverneur de la Province a fait applanir, à ſes propres frais, la montagne de *Mu-glin* (39), qui étoit la plus difficile; & les Habitans, pour recompenſer ſa généroſité, ont élevé un Temple à ſon honneur. Les Ambaſſadeurs paſſerent les montagnes dans des litiéres, portées

Partie du voyage qu'ils font par terre.

(37) C'eſt plûtôt *Suy-hyen*.

(38) Dans Thevenot, *Nam-hung*; & dans la Carte des Jéſuites, *Nam-hyong* & *Nan-yong-fu*.

(39) Dans la Carte des Jéſuites, *Me-lin* & *Mu-lin*.

T. V. K.

NIEUHOF. 1656.

par des chevaux, avec une eſcorte de cent cinquante Soldats, pour les garantir des Brigands qui infeſtent cette route. Ce corps de Troupes, joint aux Porteurs du bagage, formoit un Régiment de plus de ſix cens hommes.

Les Ambaſſadeurs furent obligés de loger la premiere nuit, au milieu des montagnes, dans un Village nommé *Su-ſan*, où la fraieur avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Le lendemain, vers midi, ils arriverent au pied d'une montagne étroite, qui ſépare la Province de Canton de celle de Kyang-ſi. Elle eſt ornée de pluſieurs Temples; & quoique déſerte, ſes bois & ſes vallées en font un lieu délicieux. Le ſoir ils arriverent à Nan-gan, Ville qui tient le treiziéme rang (40) dans la Province de Kyang-ſi (41).

Diviſion des Provinces de Canton & de Kyang-ſi ou Nan-king.

§. IV.

Route des Ambaſſadeurs, par eau, depuis Nan-gan-fu juſqu'aux frontiéres de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king.

Ville de Nan-gan.

EN arrivant aux portes de Nan-gan, les Ambaſſadeurs Hollandois y trouverent des Députés du Gouverneur de la Ville, qui s'avancerent pour les recevoir. Ils reçurent dans leur logement la viſite de pluſieurs perſonnes de qualité; & de la part de la Ville, une fort belle collation.

Le Commiſſaire nommé pour lui fournir des Barques, n'ayant pû les tenir prêtes auſſi-tôt qu'il le déſiroit, Pinxenton lui fit de reproches ſi ſanglans, que dans le chagrin qu'il en reſſentit il tira ſon cou[illegible] pour ſe poignarder lui-même. Mais le Domeſtique d'un Mandarin lu[illegible]etint heureuſement le bras.

Le Pays aux environs de la Ville eſt agréable & fertile. Entre pluſieurs collines dont il eſt environné, on en diſtingue une dont la délicieuſe ſituation lui a fait donner le nom de *Si-hoa* (42), qui ſignifie lieu de plaiſir. La Ville eſt diviſée en deux parties égales par un bras de la riviére de *Chang*, qui rend ſon commerce floriſſant. On décharge ici toutes les marchandiſes deſtinées pour Canton & pour d'autres Places voiſines. Mais quoique les Tartares ayent épargné les meilleurs édifices de Nan-gan, & que la partie Sud de la Ville ſoit bien bâtie & bien peuplée, elle n'[illegible] proche point de Nan-hung pour la grandeur & la force. Elle a, dans la partie du Nord, un Temple de fort belle ſtructure & d'une richeſſe ſurprenante. Les Ambaſſadeurs s'arrêterent ici quatre jours.

Ravages des Tartares.

Le cours de la Riviére *Kan* eſt ſi rapide, & coupé néanmoins par un ſi grand nombre de rochers & de bancs de ſable, qu'en deſcendant même avec le fil de l'eau les Voyageurs ſont expoſés à mille dangers. Dans ce paſſage, une Barque qui portoit un des Ambaſſadeurs, avec les préſens deſtinés pour la Cour, tomba dans un tournant, où après avoir bien piroueté elle échoua contre la rive, & ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les Mandarins ordonnerent que la négligence des Matelots & du Patron fût punie à coups de fouet; mais les Ambaſſadeurs demanderent grace pour le Patron.

Tournans de la Riviere Kan, & leurs effets.

(40) Il y a trois rangs principaux, le premier, *Fu*; le ſecond, *Cheu*; le troiſiéme, *Hyen*; ce qui ſera expliqué dans la ſuite, comme tout ce qui demande ici de l'être.

(41) Neuhof, *ubi ſup.* p. 50.

(42) Il ſe prononce *Si-houa*.

Le 14, on paſſa devant la petite Ville de *Nan-kang*, qui eſt ſituée ſur la rive gauche de la Riviére de Chang. Sa forme eſt quarrée, & la force de ſes murs répond à leur hauteur, qui eſt d'environ vingt-cinq pieds. Elle a quatre portes, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinerent & détruiſirent ſon commerce, dans la derniere guerre. On voit ſur le bord de la riviére une haute tour, forte & bien bâtie. La rue où l'on entre par la porte du Sud contient le palais du Gouverneur, & ſe termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les Ambaſſadeurs ne firent ces obſervations qu'à leur retour. NIEUHOF. 1656. Nan-kang.

Le 15, ils arriverent à *Kan-cheu*, qui tient le douziéme rang entre les Villes de la même Province. Après avoir reçu à bord la viſite de quelques Mandarins au nom du Magiſtrat, ils rendirent la leur au Tutang de la Ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, & les conduiſit dans ſes appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet Officier commandoit dans les Provinces de Kyan-ſi, de Fo-kyen, de Haquang & de Canton. Ainſi, ſon autorité n'étoit point inferieure à celle d'un Viceroi. Les Ambaſſadeurs lui offrirent quelques préſens, qu'il refuſa; mais en leur aſſurant qu'il n'entroit aucune diſſimulation dans ſon refus, & qu'il n'avoit pas d'autre vûe que de ſe conformer à l'uſage du Pays, qui défend de recevoir les préſens d'un Etranger avant qu'il ait paru à la Cour de l'Empereur (43). Kan-cheu. Politeſſe du Tutang.

Kan-cheu eſt ſitué à l'Eſt ſur les bords de la riviére de Kan, dans un canton le plus délicieux du monde. La Ville eſt quarrée; elle eſt revêtue d'un haut mur, d'environ deux milles de tour, & percé de quatre portes. Son commerce eſt conſidérable, ſes rues bien pavées, & ſes édifices fort nobles. Elle eſt terminée à l'Eſt par une haute tour. On voit dans cette Ville un grand nombre de Temples, embellis de peintures & de Statues. Celui qui ſe nomme Kuyl Kye Sti Myan, c'eſt-à-dire, l'Egliſe de Kuyl Kye Sti, eſt un des plus magnifiques de la Chine. Les Murs de ce Temple étoient environnés de pluſieurs lits pour les Prêtres étrangers, car ces lieux ſervent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du Porche, on voyoit deux ſtatues giganteſques, l'une qui combattoit un dragon, l'autre qui tenoit un nain ſous les pieds, avec une épée nue à la main. Au-delà de la riviére, ſur une haute colline, étoit un autre Temple, accompagné d'une Chapelle, petite, mais curieuſe, où les Paſſans faiſoient des offrandes pour obtenir un heureux paſſage entre les rochers & les bancs de ſable. Kan-cheu. Beauté de ſes Temples.

Dans l'endroit où les deux riviéres de Chang & de Kan ſe joignent, on trouve un pont de batteaux couvert de planches, & une maiſon de péage à l'extrêmité. Pont de batteaux.

Le 18, les Ambaſſadeurs paſſerent par *Vannungam* (44), Ville ruinée, ſur le bord de la riviére de Kan, du côté de l'Eſt. Les Tartares n'y avoient rien laiſſé ſubſiſter de remarquable; mais au milieu même de ſes débris on découvroit encore qu'elle devoit avoir été d'une merveilleuſe beauté, régulièrement bâtie & fort peuplée. Le Pays voiſin produit chaque année deux moiſſons. Une montagne qui s'offre à peu de diſtance renferme des mines d'argent, mais la Loi du Pays défend de les ouvrir. A l'Eſt de la même Ville, Vannungam; grande Ville ruinée.

(43) Neuhof, *ubi ſup.* p. 56. & ſuiv.
(44) Dans la Carte des Jéſuites c'eſt *Wanngan-hyen.*

NIEUHOF. 1656.

on apperçoit une autre montagne, dont la pointe ſe perd dans les nuées, quoique depuis le pied juſqu'au ſommet elle ſoit couverte d'arbres & de plantes.

Lingeiven, Ville ruinée.

On ne compte pas plus d'un demi mille de Vannungam à *Lingeiven*, ſixiéxiéme petite Ville, qui eſt arroſée par une petite anſe de la riviére de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reſte d'entier qu'un ſeul arc de triomphe.

P.Minſa, grand Village.

La Flote arriva enſuite à *Pekkinſa* (45), Village conſidérable & dans une ſituation riante, où le commerce eſt aſſez floriſſant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on decouvre dans l'éloignement pluſieurs rochers taillés d'une maniere ſurprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'Auteur en remarqua un qui n'avoit pas moins de quarante pieds de hauteur. On voit auſſi de ces rocs artificiels dans le Palais de l'Empereur (46).

Rocs taillés.

Tay-ko.

On arriva le même jour aſſez tard à la petite Ville de Tay-ko (47), ſur le bord Oueſt de la riviére, vers laquelle ſes murs ſont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'aſſez bien pavées, ſont extrêmement étroites. Les Tartares ont ſi peu reſpecté ſes plus beaux édifices, qu'il ne reſte qu'une haute tour & quelques Temples.

Le 29 d'Avril, on s'arrêta devant la Ville de *Kin-un-gam*, nommée auſſi *Kyegan* (48), neuviéme Ville du premier ordre de la Province de Kyan-ſi. Elle eſt ſituée dans un Pays montagneux, à quarante milles de *Tay-ko*, ſur la rive Oueſt de la riviére Kan. Ses murs ſont fort hauts; mais tous les édifices intérieurs, qui étoient d'un goût fort noble, ont été détruits par les Tartares, auſquels les Habitans eurent l'imprudence de réſiſter; à la réſerve néanmoins de quelques Temples d'Idoles, qui ſubſiſtent encore. On en voit un, mais de ſtructure moderne, dans une Iſle qui eſt ſituée vis-à-vis de la Ville. Les Habitans aſſurent qu'il ſe trouve des mines d'or & d'argent dans quelques lieux voiſins.

Dangers de la Riviere.

La riviére devient fort dangereuſe, près de cette Ville, par la multitude de ſes rochers & de ſes bancs de ſable, que les Habitans du Pays nomment Ze-pa-tan. Elle demande ici des Pilotes expérimentés. Le ſoir on paſſa devant Kye-ſchwy (49), Ville du troiſiéme rang ſur la riviére de Chang, dont le mur a quinze pieds de haut du côté de cette Riviére. Sa grandeur eſt d'un mille de circuit, au milieu de pluſieurs montagnes qui l'environnent.

Kya-kyang.

Le lendemain on gagna Kya-kyang (50), autre Ville du troiſiéme rang, ſituée ſur la rive Nord de la riviére de Kan, à trente milles de Kye-ſchwy, au pied d'une montagne. Une grande partie de ſes murs s'éleve ſur la montagne, & renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plûpart de ſes édifices. Mais on y voit encore un ancien Temple, fameux par ſes deux portes, qui ne ſont compoſées que d'une ſeule pierre. On découvre à peu de diſtance la montagne de Mung, dont le ſommet ſe cache dans les

(45) Thevenot écrit *Pe-kit-ſiven*.

(46) Ils ſont communs dans toutes les parties de la Chine.

(47) La Carte des Jéſuites met *Ki-ugan-fu*.

(48) Dans la Carte des Jéſuites, *Ki-ugan-fu*.

(49) La même Carte met *Ki-ſchui-hyen*, & place cette Ville ſur la rive Eſt.

(50) Dans les Cartes, c'eſt *Kia-kiang-hyen*.

nues, tandis que ſes côtés ſont revêtus de bois & de pâturages.

NIEUHOF. 1656.

Vers le ſoir on arriva devant *Sin-kin* (51), Ville du troiſiéme rang, à vingt milles de Kya-kyang, dont elle n'eſt guére différente par ſa forme & par ſes ruines. Au milieu du mur, vers la riviére de Kan, on voit une grande & fort belle porte. Sin-kin.

Le 22, après être partis de grand matin, on arriva vers midi à Tung-ching (52), Ville du troiſiéme rang. Sa ſituation eſt dans un terrain plat & ſa forme quarrée. Elle eſt environnée d'un haut mur, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du Nord un Fauxbourg bien bâti & fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernieres guerres, rendent encore témoignage à l'ancienne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne de *Pe-chang*, qui n'eſt pas éloignée. Tung-ching.

Le 23 d'Avril on découvrit *Nan-chang*, Capitale de la Province de Kyang-ſi, dont quelques-uns lui donnent auſſi le nom. Les Magiſtrats de la Ville envoierent d'abord quatre Barques commodes au-devant des Ambaſſadeurs, pour les garantir des bancs de ſable en approchant de la rive. Bien-tôt on les vit paroître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligerent le Mandarin *Pinxenton* de reſtituer aux Ambaſſadeurs une de leurs deux Barques, qu'il avoit priſe pour ſon uſage. Le lendemain, Keyzer ſe trouvant indiſpoſé, Goyer, ſuivi de tout leur Cortége, viſita le Tu-tang, ou le Gouverneur. Ce Seigneur Chinois parut offenſé de voir l'Ambaſſadeur à pied; & ſe tournant vers l'Interprête, il lui dit, d'un air irrité: Aprenez que des Etrangers, venus de ſi loin pour féliciter ſa Majeſté Impériale de ſes victoires & de ſes proſpérités, doivent être reçûs avec plus d'appareil. Il ne parut pas plus ſatisfait des Mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'Ambaſſadeur fut étonné de ſe voir amener un fort beau cheval, & un autre pour ſon Sécretaire, ſur leſquels ils retournerent tous deux à la riviére. Au départ de la Flote, les Ambaſſadeurs furent ſalués, des murs de la Ville, par une décharge de la groſſe artillerie. Ils avoient offert des préſens au Tu-tang; mais il ſe diſpenſa de les accepter par la même raiſon que le Tu-tang de Kan-chew avoit apportée auſſi pour s'en défendre. Nan-chang, Capitale de la Province de Kyang-ſi. Le Tu-tang s'offenſe que les Ambaſſadeurs ne ſoient pas mieux traités.

Nan-chang eſt ſituée à quinze milles de Fung-ching, près du grand Lac de Poyang, & ſe trouve environnée d'eau comme une Iſle. Sa forme eſt quarrée. Ses murs, qui ſont fort hauts, ont ſept portes, dont quatre ſont d'une grande beauté. On voit dans la Ville quatre Temples magnifiques, richement ornés & remplis de ſtatues ou d'images. Le plus fameux, qui ſe nomme *Khi-ſi-kong*, eſt couvert de tuiles luiſantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier deſquels eſt une Idole, nommée *Kou-ya*, qui eſt aſſiſe au milieu d'un grand nombre d'autres, & vêtue, à la maniere des anciens Romains, d'une mante cramoiſie, qui lui tombe ſur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun ſur leur pilier, paroiſſent ſiffler, en étendant le cou. Le ſecond édifice eſt environné d'une large galerie, qui eſt remplie d'Idoles ou de Pagodes. A droite, en entrant dans le premier de ces édifices, on apperçoit un puits quarré, qui eſt rempli d'eau Situation & propriétés de Nan-chang. Temple de Kou-ya.

(51) *Sin-tu-hyen* dans les Cartes.
(52) *Tong-ching-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

NIEUHOF. 1656.

jusqu'aux bords. Il est fort curieusement orné de pierre blanche, & son diametre est de douze pas (53).

Histoire de Kou-ya.

Les Chinois racontent des choses étranges de la Pagode de Kou-ya & de son puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom faisoit autrefois sa demeure dans le même lieu; que sa principale vertu étoit la charité pour les pauvres; que jamais il n'épuisoit ses trésors, parce qu'étant habile Chimiste, il avoit le secret d'un élixir qui convertissoit tous les métaux en or; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçoit la Ville de sa ruine; & que l'ayant vaincu, il l'avoit lié contre un pilier de fer, & l'avoit enfin précipité dans le puits: qu'après une longue vie, Kou-ya s'étoit vû enlever au Ciel, avec toute sa famille; & que par reconnoissance pour ses services, les Habitans avoient bâti ce Temple à son honneur. Ils raconterent aux Ambassadeurs quantité d'autres merveilles de cette divinité. Mais la plupart des magnifiques bâtimens de leur Ville avoient été ruinés par les Tartares. *Kuini*, Gouverneur de la Province, s'étant révolté contr'eux pendant la derniere guerre, les avoit d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite il avoit été forcé de se renfermer dans la Ville, où, pressé de la famine, après un siége de quatre mois, il avoit pris le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussi-tôt dans la Ville & la détruisit.

U-sien-yen.

Le 25, on arriva au Village d'U-sien-yen (54), célébre pour la fabrique des Barques. On s'y rendoit alors de toutes les parties de l'Empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé près du lac de Poyang, du côté de la riviére Kan, & sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant & ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit un Temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit & jour. Ceux qui doivent traverser le lac y sacrifient un cocq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse Idole du monde, pour obtenir un heureux passage. On arrose son corps & ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des pieds de porc, & des épérons ou des crétes de cocq. La chair est mangée par les Adorateurs, à l'honneur de l'Idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices.

Idole & ses sacrifices.

Lieu célebre pour la porcelaine.

Les Habitans lui dirent que la belle porcelaine se fait au Village de *Sinkorsuno* (55), qui est éloigné de cent milles à l'Est, près d'une Ville nommée *Fu-liang*, de la dépendance de *Yan-cheu*; & que la terre vient de *Whey-cheu*, Ville de la Province de Nan-king. Les Habitans de Whey-cheu ne peuvent la fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils ignorent le mêlange de la terre & de l'eau.

Nan-kang.

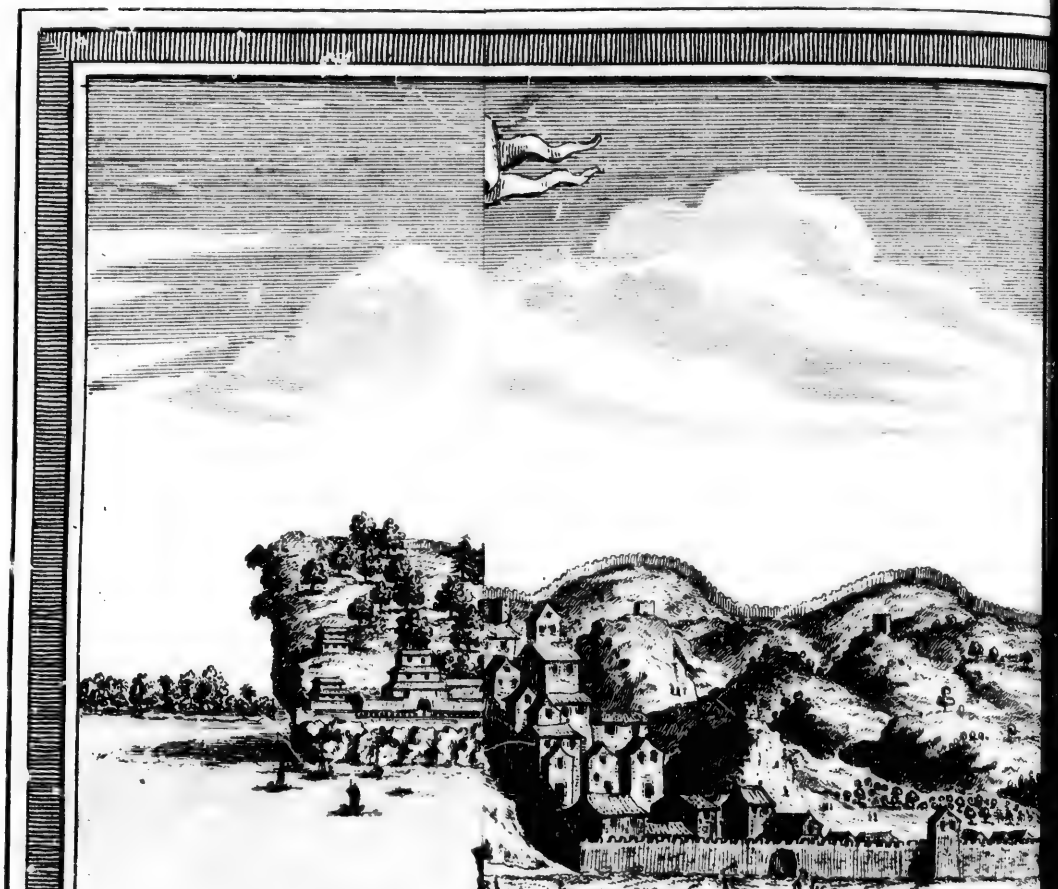
Le 26, on se rendit à la grande Ville de Nan-kang à cinquante milles de Kan-chang. Elle est située sur le bord occidental du lac, qui est fort long & fort large, dans un canton montagneux. Les murs sont hauts, forts, & défendus par des boulevards. On voit dans la Ville une tour bien bâtie. Les rues sont très-torrueuses. La premiere, qui se présente en entrant sur la gauche, est embellie de plusieurs arcs de triomphe; mais les maisons ont peu d'apparence. De la Ville on découvre quantité de beaux Temples, dont les prin-

(53) Neuhof, *ubi sup.* p. 59. & suiv.

(54) C'est peut-être l'*Yu-kad-hyen* des Cartes. Thevenot met *Wo-tsing*.

(55) Ce devroit être *King-te-ching*.

cipaux



T. IV. N

cipaux ſont ſitués ſur les montagnes de *Quang-lyu* & d'*Iven-ſchyu*. Ils ſont peuplés d'un grand nombre de Prêtres & de Religieux, qui habitent chacun leur petite hute ou leur cellule. Leurs exercices de piété conſiſtent à ſe déchirer le corps à coups de fouet, dans l'eſpoir d'une récompenſe future; car ils croient à la tranſmigration des ames. Les Habitans de la Ville apprirent aux Ambaſſadeurs que la ſeule montagne de *Quan-lyu* renferme autant de cloîtres qu'on compte de jours dans l'année. Le Pays produit beaucoup de chanvre, dont les Habitans ſe font des habits d'été.

NIEUHOF. 1656. Grand nombre de Couvens.

Le 29, on découvrit la Ville de *Hukeu*, à quarante milles de Nan-kang, ſur les bords du lac de Poyang, mais dans l'endroit où il ſe rétrecit, au côté droit de la riviére de Kyang. On voit au Nord de la Ville un vieux rocher, qui pend un peu ſur la riviére, & qui forme une perſpective charmante par les arbres dont il eſt couvert. Au pied de la montagne eſt un Temple d'une magnificence égale à ſa grandeur. Les murs de la Ville ſont fort hauts & fort épais. Elle eſt bien peuplée & bien bâtie. Le commerce y eſt conſidérable, & les proviſions fort abondantes. On trouve à peu de diſtance un lieu nommé *Sche-chung*, c'eſt-à-dire, la cloche de pierre, à cauſe du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux, en battant contre la montagne. A l'arrivée des Ambaſſadeurs, les Habitans de Hukeu accoururent pour les voir, avec beaucoup d'admiration. Mais au ſon des trompettes, que les Hollandois croyoient propre à les rejouir, ils prirent la fuite, en pouſſant des cris de fraieur.

Hukeu.

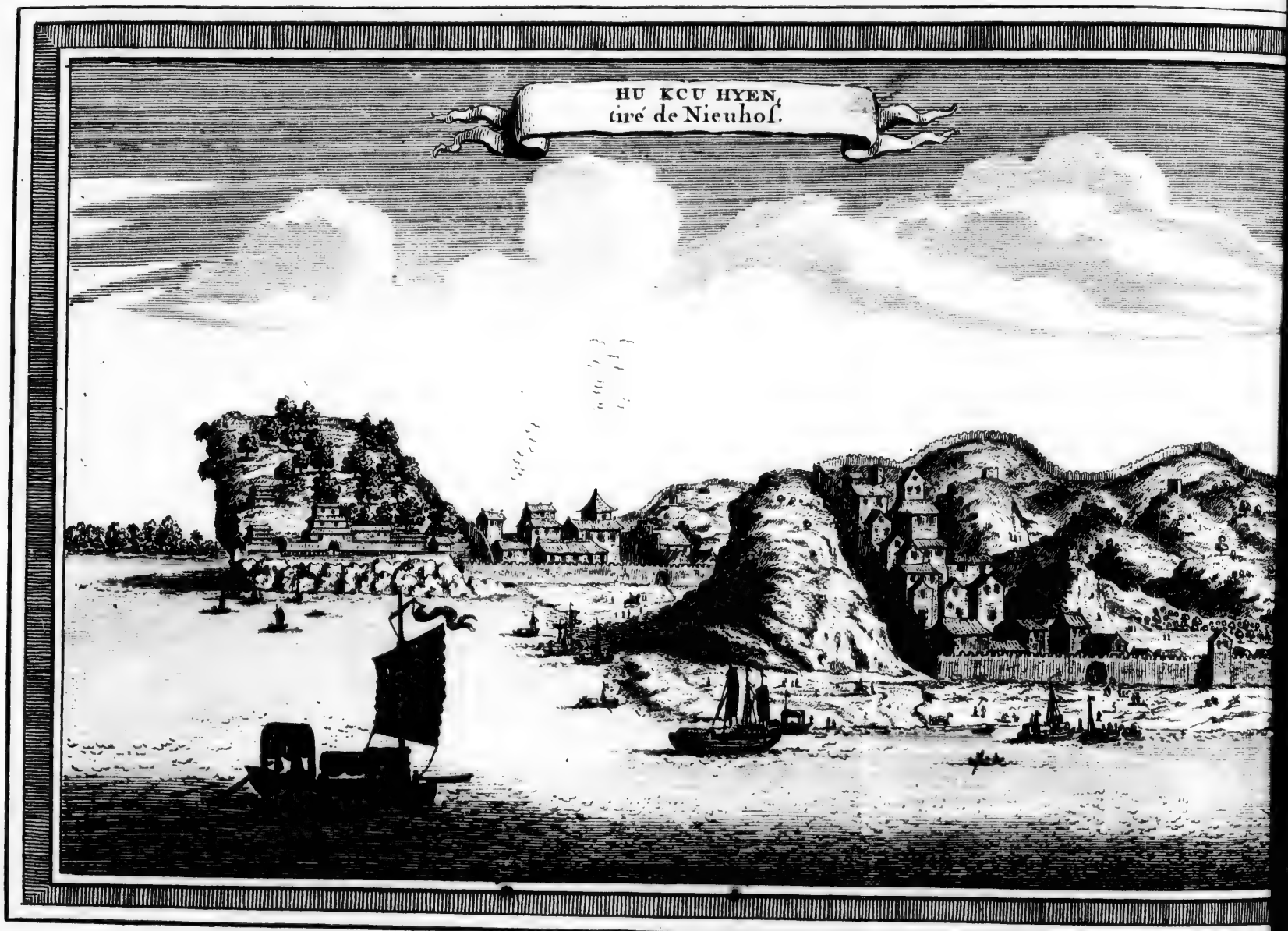
Sche-chung.

On deſcendit enſuite à l'Eſt par la riviére de Kyang, qui diviſe la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, juſqu'à *Peng-ſe* (56), Ville ſituée derriere une Iſle, à l'Eſt de cette riviére, & comme adoſſée contre de fort hautes montagnes. Elle eſt fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de Hukeu, qui en eſt à trente milles. La montagne de Sian, qui eſt près de la Ville, eſt ſi haute & ſi eſcarpée, qu'elle paſſe pour inacceſſible. Elle eſt environnée d'eau; & du côté du Sud elle a une Rade ſure pour les Barques. La riviére de Kyang eſt bordée au Sud par une autre montagne, nommée *Makang*, dont le nom eſt devenu terrible, dans toute la Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les Pilotes Chinois ayant remarqué que le Cuiſinier Hollandois allumoit du feu pour le dîner, ſupplierent à genoux les Ambaſſadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avoit, dans le lac de Poyang, un certain eſprit ſous la forme d'un dragon ou d'un grand poiſſon, dont le pouvoir s'étendoit ſur tout le Pays, & qui avoit tant d'averſion pour l'odeur des viandes roties & bouillies, qu'auſſi-tôt qu'il en reſſentoit la moindre impreſſion, il ſuſcitoit des tempêtes qui ſubmergeoient infailliblement les Vaiſſeaux. Les Ambaſſadeurs eurent la complaiſance d'entrer dans leurs craintes ſuperſtitieuſes, & de ſe contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on paſſa devant deux piliers, qui ſont placés au milieu de la riviére, pour ſervir de diviſion entre la Province de Kyang-ſi & celle de Nan-king.

Diviſion de la Chine orientale & occidentale.

Plaiſante ſuperſtition.

(56) Ou *Pan-ſe-hyen*.


HU KCU HYEN,
tiré de Nieuhof.

NIEUHOF. 1656.

§. V.

Continuation de la route des Ambaſſadeurs juſqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province.

Tong-lou. LA Flotte entra ainſi, le 29 d'Avril, dans la Province de Nan-king, ou plûtôt dans Kyang-nan, & ſe rendit à *Tong-lou* ou *Tonlyeu*, petite Ville de la dépendance de *Chi-cheu-fu*, ſituée ſur le bord de la riviére de Kyang, dans un canton délicieux, au milieu de pluſieurs belles montagnes. Elle eſt revêtue d'un mur aſſez fort, & flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une ſeule rue & de la maiſon du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne conſiſte qu'en bois. Aſſez près de la Ville, ſur le bord de la riviére, s'éleve une montagne nommée *Kyeu-wha*, ou la montagne à neuf pointes, dont le ſommet ſe baiſſe à peu-près comme la tête du tourneſol. Deux milles plus loin, on paſſa contre l'Iſle de *Sang-lo*, & l'on découvrit dans ce paſſage *Ganking* (57), Ville du premier rang, célébre par ſes richeſſes & par ſon commerce. Tous les Bâtimens s'y arrêtent, en ſe rendant à Nan-king.

Montagne de Kyeu-wha.

Anhing ou Chi-cheu. Le 30, on paſſa par *Anhing*, qu'on nomme auſſi Chi-cheu, Capitale du Pays au Sud de la riviére. Elle eſt accompagnée d'un beau Fauxbourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence ſont hauts de vingt-cinq pieds, & défendus par des tours & des redoutes qui ſe préſentent ſur une montagne. On voit près de la riviére un Temple, dont le clocher eſt à ſept étages.

Tong-ling. Vers le ſoir on relâcha à *Tong-ling*, Ville de la dépendance de Chi-cheu, & délicieuſement environnée de bois, de collines & de vallons. Quoique petite, elle eſt fort bien bâtie, & défendue par de bons murs. Son Port eſt renfermé dans les terres, & gardé par une bonne forteresſe, qui enrichit la Ville, en faiſant la ſûreté du commerce. On fait remarquer, près de Tong-ling deux montagnes ſinguliéres; l'une qui eſt célébre par ſes échos; l'autre, nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots.

Château d'U-pun. On partit de Tong-ling le premier de Mai, & l'on arriva le 3 au Château de *U-pun*, qui eſt ſitué ſur la riviére. Sa forme eſt quarrée, & toute ſa défenſe conſiſte dans un bon mur de pierre. Le centre de la Place eſt occupé par un Temple de fort belle ſtructure, dont la voute eſt très-haute & décorée de curieuſes peintures. On jetta l'ancre un peu au-delà, ſous les murs d'*U-fu* (58), Ville ſituée dans une Iſle, ſur les coins de laquelle on a bâti des Forts de bois, mais ſans hommes & ſans canons pour les défendre. La Ville d'U-fu eſt renommée dans toute la Chine pour les armes & les lampes.

U-fu.

Tey-tong. Le 4, on paſſa devant *Tey-tong*, qui eſt ſituée dans une Iſle (59). On la nomme auſſi *Tay-ping*. Le Pays voiſin, quoique plein de rochers & de montagnes, eſt d'une extrême fertilité, qu'il doit au lac de Tan-yang, qui n'en eſt pas éloigné au Sud-Eſt, & à la riviére, dont il reçoit les eaux par

(57) Neuhof, *ubi ſup.* p. 64. & ſuiv.

(58) *Uu-hu-hyou*, dans la Carte des Jéſuites.

(59) Sur le bord Sud de la Riviere, comme *U-fu*.

divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute montagne, nommée *Tyen-mwen*, c'eſt-à-dire, *Porte du Ciel*, parce que la riviére paſſe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la Ville eſt une autre Iſle, compoſée d'un ſeul rocher, qui a reçu le nom d'*Hyau*, de la multitude d'oiſeaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des fentes ou des cavernes. On prétend que la Ville de Tey-tong étoit autrefois magnifique, & ſon commerce conſidérable. Trois belles tours qui ſe voient encore du côté de la riviére, ſemblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entiérement ruinée.

NIEUHOF. 1656.

Montagne de Tyen-mwen.

Iſle d'Hyau.

Le même jour on jetta l'ancre devant le Su-ſi-mon, ou la Porte d'eau de Nan-king. Dès le jour ſuivant les Ambaſſadeurs prirent des Palanquins, ou des Sedans, pour rendre viſite aux trois Gouverneurs de la Ville, dont les deux principaux étoient Chinois nés à Lyau-tong (60). Toute leur ſuite les accompagnoit à cheval, ſous la conduite d'un Agent que le jeune Viceroi de Canton entretenoit à Nan-king, & de deux Mandarins de cette Ville. Pinxenton demeura ſur la Flotte.

Arrivée des Ambaſſadeurs à Nan-king.

Le premier Gouverneur reçut les Ambaſſadeurs dans ſa ſalle d'aſſemblée, & les fit aſſeoir près de lui. Le ſecond ne les traita pas avec moins de politeſſe (61). Mais l'un & l'autre refuſerent leurs préſens, par les mêmes raiſons qu'on a déja rapportées. Le troiſiéme, qui faiſoit ſa demeure au vieux palais Imperial, fit entrer les Ambaſſadeurs dans ſa chambre de lit, qui étoit quarrée, environnée de bancs couverts de ſoie, & munie d'une étuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce Gouverneur étoit un jeune Tartare de fort bonne mine, qui n'entendant point la langue Chinoiſe, ſe ſervoit de ſes fils pour Interprêtes. Sa femme étoit préſente. Elle joignoit aux agrémens de la figure, plus de facilité à parler que ſon mari. Dans le cours de l'entretien, elle marqua beaucoup de curioſité ſur la Hollande. Loin de s'effraier à la vûe des armes, elle prit l'épée des Ambaſſadeurs (62), & ſe fit un amuſement de tirer leurs piſtolets. La chambre s'étant remplie de Dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait & au ſel, qui fut placé au milieu de l'Aſſemblée, & ſervi dans des cuillieres de bois. L'Auteur obſerve que cette ſorte de thé ne ſe boit jamais que dans des vaiſſeaux de cette matiére.

Ils rendent viſite aux trois Gouverneurs.

Galanterie d'une Dame Tartare.

Après les viſites, l'Agent conduiſit les Ambaſſadeurs à ſa propre maiſon, & leur fit ſervir un diner ſomptueux. Le ſoir ils retournerent à bord, pour y paſſer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à Nan-gan & à Peking.

Nan-king, ſans contredit la plus belle Ville de la Chine, eſt ſituée à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, ſur la rive Eſt de la riviére de Kyang, au trente-deuxiéme degré de latitude. Sa ſituation eſt charmante, & le terroir d'une merveilleuſe fécondité. La riviére traverſe (63) toute la Ville,

Deſcription de Nan-king.

(60) Nieuhof obſerve ailleurs que les Tartares ſe fiérent aux Habitans de cette Province, parce qu'ils étoient leurs voiſins.

(61) L'Auteur dit qu'il donna la Lettre à un de ſes Officiers, parce qu'il ne ſçavoit pas lire lui-même. Le fait eſt vrai ſans doute, mais la raiſon paroît peu vraiſemblable.

(62) Une autre Dame Tartare fit la même choſe, mit le chapeau de l'Ambaſſadeur & lui déboutonna ſa veſte juſqu'à la ceinture.

(63) Neuhof, *ubi ſup.* p. 71. & ſuiv. Il paroît que ce ne ſont que des canaux.

NIEUHOF. 1656.

& ſe diviſe en pluſieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras ſont navigables pour les plus grandes Barques. La Cour Imperiale (64) avoit fait long-tems ſa réſidence à Nan-king, lorſqu'on 1368 l'Empereur *Hong-vu* prit le parti de la tranſporter à Peking, pour ſe mettre en garde contre l'invaſion des Tartares. Aujourd'hui Nan-king eſt le ſéjour du Gouverneur des Provinces méridionales.

La Cour y réſidoit autrefois.

De la riviére on ſe rend à la Ville par un large & profond canal d'un demi mille de long, qu'on paſſe enſuite ſur un pont de bateaux pour entrer dans les murs. La Ville de Nan-king eſt ronde, bien fermée & bien bâtie. La circonférence des murs eſt de ſix milles de Hollande, ſans y comprendre les Fauxbourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Il eſt de pierre, haut de plus de trente pieds, & flanqué de tours & de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, & gardées continuellement par un Corps de Cavalerie & d'Infanterie. Elles ſont bâties ſur quatre ou cinq arches. Il paſſoit inceſſamment tant de monde par la porte où les Ambaſſadeurs s'arrêterent, qu'on ne pouvoit entrer ni ſortir ſans être preſſé de la foule. Au-delà du mur eſt un autre enclos exterieur, pour la défenſe de la Ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, ſi l'on s'en rapporte aux Chinois.

Grandeur & fortifications de cette Ville.

Les principales rues de Nan-king ont vingt-huit pas de largeur. Elles ſont droites & bien pavées. Il n'y a point de Ville au monde où l'ordre ſoit plus exact pour la tranquillité de la nuit. Le commun des maiſons a peu d'apparence, & n'a pas plus de commodité. Elles ne ſont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, & ne conſiſtent que dans une ſimple chambre, où l'on mange & l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture quarrée, qui eſt ordinairement fermée de roſeaux au lieu de vitres. Le toit eſt couvert de tuiles blanches, & les murs aſſez proprement blanchis. Les Habitans de ces petites maiſons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des gros Marchands ſont fournies des plus précieuſes commodités de l'Empire, telles que des étoffes de ſoie & de coton, toutes ſortes de porcelaines, de perles, des diamans & d'autres richeſſes. Chaque boutique offre une planche où le nom du Maître & les marchandiſes qu'il tient en vente ſont écrits en caracteres d'or. D'un côté de la planche part un pilier, qui s'éleve plus haut que la maiſon, & d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enſeigne.

Forme des maiſons communes.

Enſeignes des boutiques.

La monnoie de la Chine conſiſte en petites piéces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher ſans trebuchet, & ne pas perdre de vûe les Chinois, qui ont des poids de pluſieurs ſortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nan-king ait plus d'un million d'Habitans (65), ſans y comprendre une Garniſon de quarante mille Tartares, les proviſions y ſont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les céríſes y ſont délicieuſes.

Monnoie de la Chine.

Comme la Chine n'a point de Ville qui ait été ſi reſpectée que Nan-king pendant la guerre, elle ſurpaſſe toutes les autres par la beauté de ſes Temples, de ſes tours, de ſes arcs de triomphe & de ſes édifices publics. Le Palais

Beauté des édifices publics.

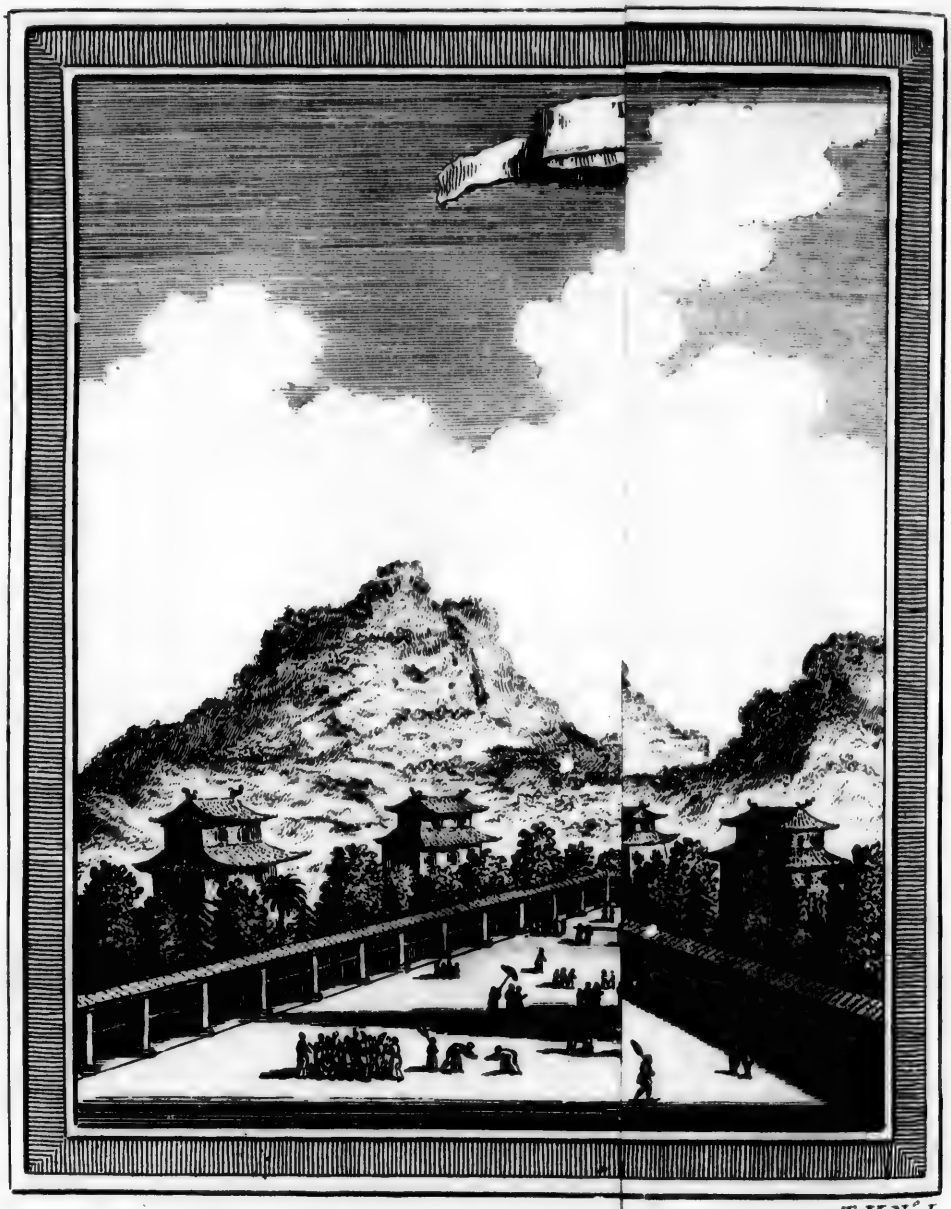
(64) Nan-king ſignifie Cour du Sud; & Peking, Cour du Nord.

(65) Quelques Auteurs font monter le nombre des Habitans à trois millions, & prétendent qu'il étoit autrefois de dix millions.

T. V. N.° XXXII.

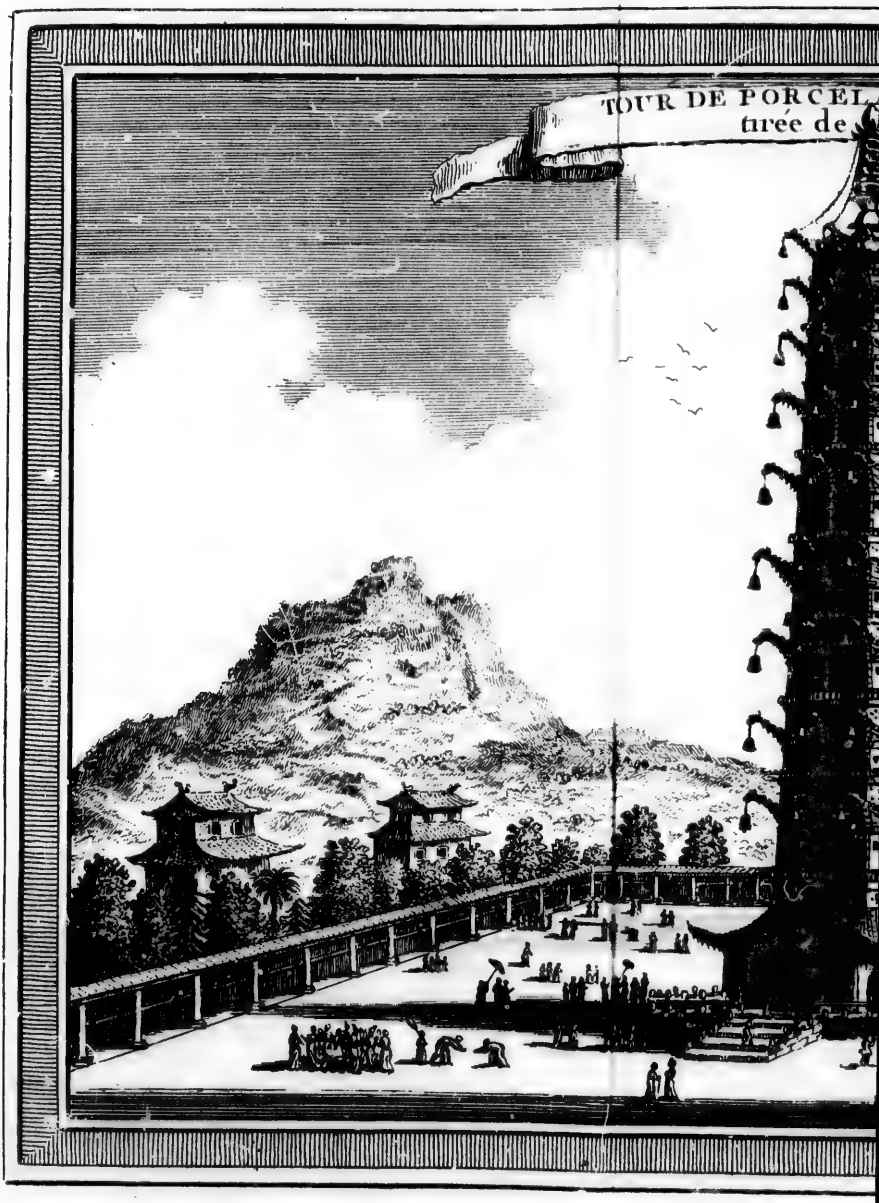
EMPLE DE PAULIN
tiré de Nieuho

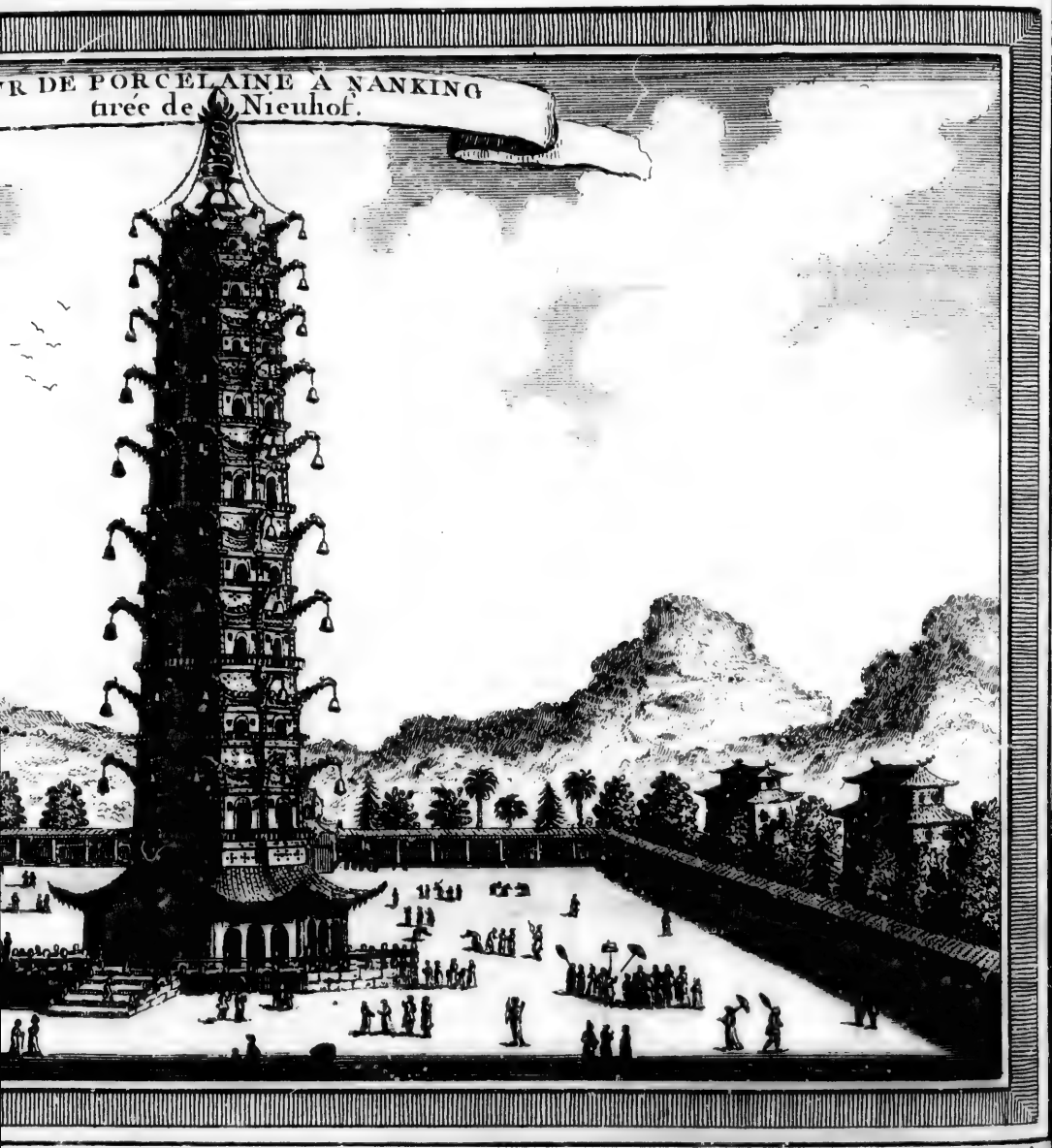
T. V. N.° XXXII.



T.V.N.°I.

T. V. N.° VIII.


TOUR DE PORCEL
tirée de



T. IV. N.° I.

Impérial étoit le plus magnifique ; mais c'eſt la ſeule partie de la Ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il conſiſtoit dans un vaſte quarré, revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, & qui renfermoit une partie conſidérable de la Ville. Chaque face avoit trois milles & demi de long (66) ; de ſorte que l'eſpace intérieur étoit auſſi grand que la Ville d'Harlem. La premiere porte ſervoit d'entrée dans une vaſte cour, qui conduiſoit à quatre autres grandes cours quarrées, & qui étoit pavée de belles pierres unies.

NIEUHOF. 1656.

Palais Impérial.

Les Tartares s'établirent dans des hutes, près d'un Temple ou d'une Pagode nommée *Pan-liu-ſchi*, & laiſſerent la Ville aux Chinois. La matiére des bâtimens eſt une ſorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du ſoleil. Sur la porte de la ſeconde cour du Palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur & de trois braſſes & demie de circonférence. L'épaiſſeur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le ſon, il parut ſourd aux Hollandois, & le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Cloche de Nan-king.

Tous les trois mois on fait partir de Nan-king, pour la Cour, cinq Bâtimens chargés de toutes ſortes d'étoffes de ſoie & de laine, dont la Ville fait préſent à l'Empereur. Cette raiſon les fait nommer *Lang-i-chwen*, c'eſt-à-dire, Vaiſſeaux des draps du Dragon. L'Auteur n'avoit jamais rien vû de ſi magnifique. Ils étoient admirablement ornés de toutes ſortes de figures. La dorure & les peintures étoient ſi épaiſſes, que les yeux en étoient éblouis. Un autre préſent de la Ville, c'eſt une ſorte de poiſſon qui ſe prend aux mois de Mai & de Juin dans la riviére de Kyang. Les Chinois le nomment *Si-yu*, & les Portugais *Savel*. On le tranſporte deux fois la ſemaine, dans des Barques tirées nuit & jour par des hommes ; & quoiqu'on ne compte pas moins de deux cens (67) milles de Hollande juſqu'à Peking, il y arrive frais dans l'eſpace de huit ou dix jours.

Préſens que cette Ville fait à l'Empereur.

Les Ambaſſadeurs Hollandois ſortoient ſouvent, pour prendre l'air & viſiter la Ville. Un jour ils allerent voir exprès le fameux Temple (68) dont on a parlé, & la plaine de *Pan-liu-ſchi*, qui contient pluſieurs beaux édifices. Ils en virent un qui ſurpaſſe tous les autres, par la beauté & les frais du travail, dans lequel ils compterent plus de dix mille pagodes de plâtre, les unes de ſix pieds de hauteur, d'autres ſeulement d'un pied, placées en fort bel ordre autour des galeries & des murailles. Les Prêtres reçurent les Ambaſſadeurs étrangers avec beaucoup de reſpect, & leur ouvrirent toutes les portes de leurs Temples. Du centre de la Place s'éleve une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup ſur tout ce que l'art & la dépenſe ont produit de plus curieux à la Chine. Il eſt de neuf étages, & l'on monte huit cens quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au ſommet. Chaque étage eſt orné d'une galerie, pleine de Pagodes & de peintures. Les ouvertures ſont fort bien menagées pour la lumiere. Tous les dehors ſont revêtus de différens vernis, rouges, verds & jaunes. Les matériaux de ce bel édi-

Les Ambaſſadeurs viſitent les curioſités de Nan-king.

Tour ou Clocher de porcelaine.

Sa deſcription.

(66) Ogilby met un mille d'Italie & trois quarts de mille de Hollande. Thevenot, vingt mille pas de long.

(67) Qui en font ſept cens d'Angleterre.

(68) On trouve dans l'Edition de Carpentier une deſcription formelle de ce Temple, qui n'eſt ni dans Thevenot ni dans Ogilby.

NIEUHOF. 1656.

fice ſont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paroît d'une ſeule piéce. Autour des coins de chaque gallerie pendent quantité de petites cloches, qui rendent un ſon fort agréable lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le ſommet du clocher, ſi l'on en croit les Chinois, eſt une pomme de pin d'or maſſif. De la plus haute galerie, on découvre toute la Ville & le Pays voiſin, au-delà de la riviére de Kyang. Cette merveilleuſe Tour fut conſtruite par les Chinois, pour obéir & pour plaire aux Tartares, qui firent la conquête de la Chine il y a ſept cens ans.

Anciens tombeaux des Empereurs.

La même Place eſt environnée d'un bois de pins, qui ſervoit autrefois de ſépulture aux Empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Caractere des Chinois de Nan-king.

Les Hollandois trouverent dans les Habitans de Nan-king beaucoup plus de ſincérité, de politeſſe, de ſçavoir & de jugement, que dans tout le reſte de la Nation. Cette Ville jouit d'un grand nombre de priviléges, que les Tartares lui ont accordés, & qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte (69).

Chinois non-razés, & pourquoi.

Le Pere Manuel, Jéſuite Portugais, qui ſe trouvoit alors à Nan-king, rendit de fréquentes viſites aux deux Ambaſſadeurs, & leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils ſouhaitoient beaucoup de pouvoir écrire au Japon; mais on leur apprit que les paſſages étoient fermés depuis trois ans, ſur les plaintes des Chinois non razés, qui avoient reçu quelque outrage du Pyrate Toxinga dans cette Iſle. Cette eſpéce de Chinois eſt compoſée de ceux qui refuſent de ſe ſoumettre à l'autorité du grand Cham, & de ſe faire couper les cheveux à la maniere des Tartares. C'eſt une des premieres loix que ces Conquerans impoſerent aux Vaincus. Elle conſiſte à ne laiſſer qu'une boucle de cheveux derriere la tête. Des milliers de Chinois aimerent mieux ſouffrir la mort que de conſentir à cette humiliation (70).

§. VI.

Continuation de la route, depuis Nan-king juſqu'à la Province de Schan-tong.

On fournit des Barques Impériales aux Ambaſſadeurs.

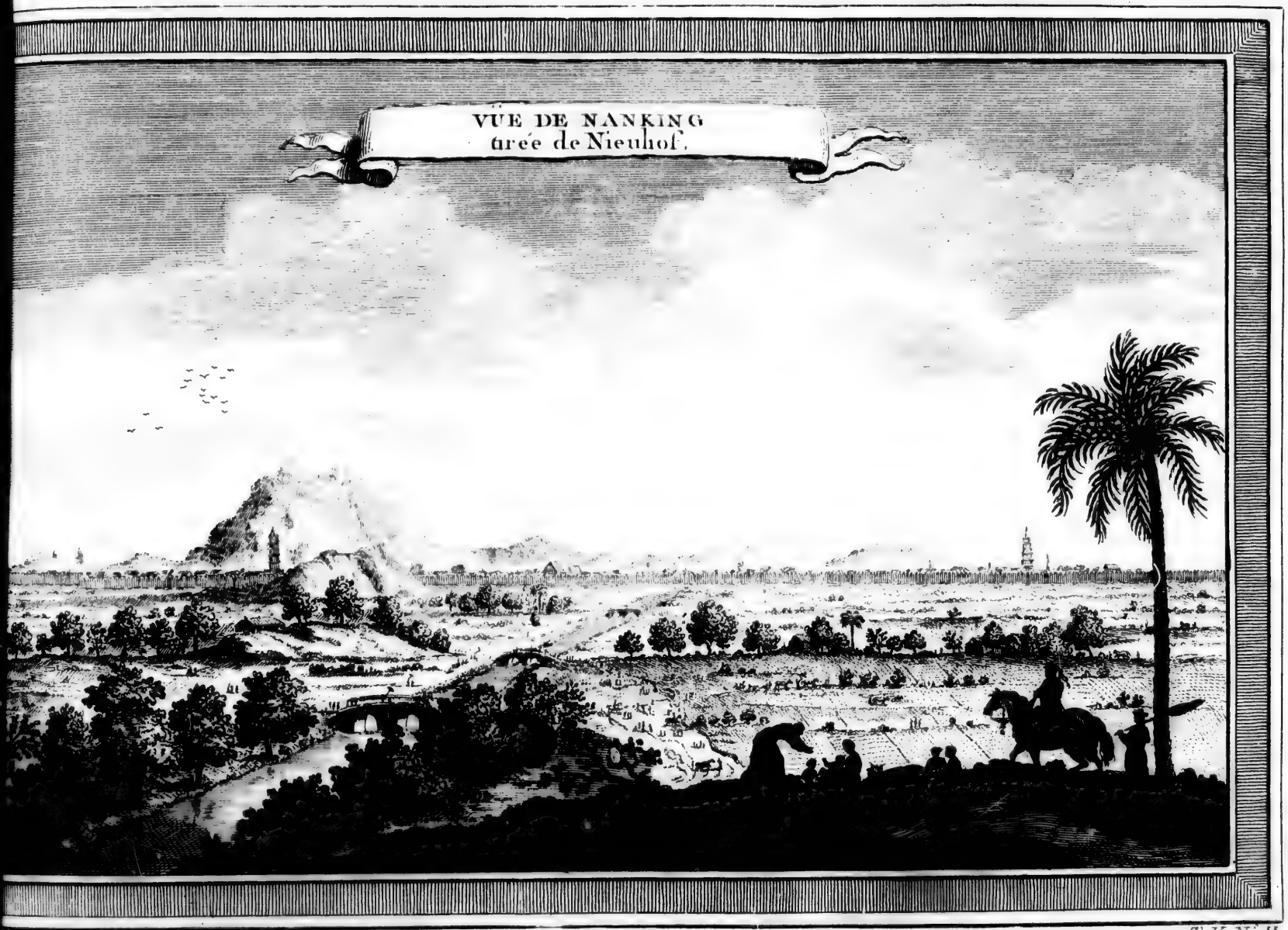
JUSQU'ICI les Ambaſſadeurs étoient venus dans des Barques communes: mais on leur fournit, à Nan-king, deux grandes Barques Imperiales, qui ne manquoient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de muſique à l'extrêmité. On leur donna pluſieurs perſonnes de la Ville pour cortége, ſans leur ôter les Soldats de Nan-king, qui furent logés dans la chambre de muſique. Pinxenton & les deux autres Mandarins changerent auſſi de Barques, pour entrer dans celles de l'Empereur.

Sacrifices pour le ſuccès de leur voyage.

On partit le 18 de Mai, & l'on paſſa par le pont de bateaux, qui eſt de quatorze arches. En arrivant à la pointe de la Ville, c'eſt-à-dire, à deux milles de Su-ſi-mon, ou de la Porte de l'eau, Pinxenton fit arrêter toute la Flotte, pour faire quelques offrandes à l'Idole d'un fameux Temple. Le ſacrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux paſſage conſiſtoit dans un porc, des chévres & des cocqs. Le porc & les chévres, après avoir été tués & net-

(69) Maxime juſte & qui a réuſſi dans tous les tems.
(70) Neuhof, *ubi ſup.* p. 74. & ſuiv.

TAB. XII



T. V. N.° II

toiés, furent p
ſieurs petites
victimes, & u
les Prêtres ſe
des paroles
brûlerent co
De-là, ſui
au fameux V
Jeen (71), q
ſoixante mi
d'un grand
pluſieurs Te
d'un Fauxbo
terent ici a
Deux entr'a
violence, &
cet exercice
dans la mêm
quelques pa
qu'il fit tre
ploient pou
que ces ruſ
On appr
barqué ſes
bitans l'aya
de leur brû
s'étant ſaiſi
il en avoit
Le lend
Château d
d'un canal
porte le n
Il y a peu
de deux a
riches pât
bre de Vi
édifices.
Plus loin
guin-mya
quoient u
res de po
ſés, ſou
Particuli
avec un

(71) I-
(72) *La*
à vingt mi

toiés, furent placés sur l'autel, devant la principale Idole, qui en avoit plusieurs petites sur les côtés. Toutes les Pagodes furent arrosées du sang des victimes, & nettoiées ensuite avec beaucoup de soin. Pendant la céremonie, les Prêtres se tinrent à genoux, en faisant diverses grimaces & prononçant des paroles misterieuses. L'autel étoit éclairé par de grands flambeaux, qui brûlerent continuellement. NIEUHOF. 1656.

De-là, suivant à l'Est le cours de la riviére de Kyang, on arriva le soir au fameux Village de *Wang-sien*. Le jour suivant, on se rendit à *Je-Jen-Jeen* (71), qu'on nomme aussi *Lo-ho* (72), sur la rive Nord du Kyang, à soixante milles de Nan king. Cette Ville est petite, mais agréable & d'un grand commerce. Les édifices sont extrêmement serrés, & mêlés de plusieurs Temples; les murs assez bas, mais épais, accompagnés au dehors d'un Fauxbourg bien peuplé & très-bien bâti. Quantité de pauvres se présenterent ici aux Ambassadeurs, pour les amuser par des tours de soupleſſe. Deux entr'autres se heurterent la tête l'un contre l'autre avec beaucoup de violence, & n'auroient pas cessé jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût peri dans cet exercice, si la compagnie ne leur eût fait quelque présent. L'Auteur vit dans la même Ville un autre Mandiant, qui s'étant mis à genoux, prononça quelques paroles, & frappa si furieusement du front contre une pierre ronde, qu'il fit trembler la terre autour de lui. Ce sont autant d'artifices, qu'ils emploient pour tirer quelque aumône des Etrangers, quoiqu'il arrive souvent que ces ruses leur coûtent la vie. Wang-sien. Je-jen-jeen. Ruses des Pauvres Chinois.

On apprit aux Ambassadeurs que le fameux Pyrate Koxinga avoit ici débarqué ses forces, dans l'espérance de surprendre la Ville; mais que les Habitans l'ayant forcé de se retirer avec beaucoup de perte, il n'avoit pas laissé de leur brûler plusieurs Vaisseaux, & d'en enlever un grand nombre. Ensuite s'étant saisi de cinq grandes Isles sur la riviére, à vingt milles de Je-Jen-Jeen, il en avoit fait une retraite pour ses Vaisseaux dans les tems orageux. Ravages du Pyrate Koxinga.

Le lendemain au matin, la Flotte rencontra sur la rive de Kyang, près du Château de Quam-cheu (73), une grande Ecluse de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette riviére & la riviére Jaune. Ce canal porte le nom d'*Eau royale*, parce qu'il a été creusé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de spectacles aussi agréables. Ses bords forment deux grandes allées de deux arbres qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le Pays offre de riches pâturages & des bois délicieux, qui sont entremêlés d'un grand nombre de Villes & de Villages, de belles maisons de campagne & de magnifiques édifices. Vers l'entrée du canal est le fameux Temple de l'Idole King-kang. Plus loin, on découvre dans l'éloignement un autre Temple, nommé *Quang-guin-myau*, embelli d'une belle tour à six étages. Les Chinois du cortége marquoient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chévres & de cocqs; mais les Ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de menager le tems, accorderent seulement à quelques Particuliers la liberté de visiter le Temple, qui est environné de Pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit & jour (74) Ecluse & Canal celebre. Beaux Temples.

(71) *I-ching-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(72) *Lo-ho*, ou *Lu-lo-hyen*, est une Ville à vingt milles du côté de l'Ouest.

(73) *Qua cheu* dans la Carte des Jésuites. C'est une Ville du second rang.

(74) Nieuhof, *ubi sup.* p. 79. & suiv.

NIEUHOF. 1656.

Le 24 on ſe rendit à *Jang-ſé-fu*, que d'autres nomment Yang-cheu-feu (75), ſeptiéme Ville du premier rang. Elle eſt ſituée à vingt milles de *Je-Jen-Jeen*. Sa forme eſt quarrée, & ſa circonférence au moins de cinq milles (76). Elle eſt défendue par un bon mur & par des boulevards. Son commerce, qui conſiſte particuliérement en ſel, qu'elle envoie dans la plûpart des autres Provinces, la rend une des plus riches & des plus fameuſes Villes de la Chine. On découvre à l'Eſt un grand nombre de chaudieres, où les Habitans font bouillir nuit & jour de l'eau ſalée.

Jang-ſe-fu.

Commerce de ſel.

Cette Ville eſt célébre auſſi par l'agrément & la vivacité des femmes. Elles y ont le pied d'une petiteſſe extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui veut une femme de taille fine, » cheveux bruns, belle jambe & beaux pieds, doit la prendre à Jang-ſe-fu. Cependant l'Auteur ajoute qu'elles ne ſont nulle part à ſi bon marché. Les peres y vendent leurs filles & leurs ſervantes pour la proſtitution. On voit à Jan-ſe-fu une Douane Imperiale, pour le payement des droits ſur toutes les marchandiſes de tranſport. La Ville eſt bien bâtie, & diviſée par un grand nombre de canaux, qui ſont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'Oueſt préſente de grands Fauxbourgs, qui ont été ruinés par les Tartares, mais qu'on travailloit alors à rétablir. Jang-ſe-fu eſt au pied du *Hong*, montagne d'une hauteur extraordinaire.

Agrémens des femmes de cette Ville.

En partant, le 25, on découvrit ſur le bord du Canal douze fours de pierre; & fort près, ſur la gauche, une Ville célébre & reſpectée par la ſépulture d'un Grand Sultan (77). Vers midi, on arriva devant un Village nommé *Saw-pu*, où les Habitans célébroient, avec beaucoup de réjouiſſances, de feux & d'illuminations, la fête de la nouvelle Lune. Ils couroient par les rues comme des furieux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de ſerpens. Le Mandarin Pinxenton & ſa femme aſſiſterent à cette ſolemnité.

Fête pour la Nouvelle-Lune.

Les Hollandois virent ici, avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme; entr'autres, deux Chaloupes que les Chinois nomment *Long-ſchon* (78) ou ſerpens. Elles étoient peintes de toutes ſortes de couleurs, & paroiſſoient l'emporter ſur celles qui ſervent à conduire le poiſſon imperial de Nan-king à la Cour. Elles avoient trois mâts. L'arriere, ou la poupe, étoit chargé de figures de ſerpens, attachés à des rubans de diverſes couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de treſſes de crins, de banderolles de ſoie, & de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenoient comme ſuſpendus, amuſoient les Spectateurs par divers tours de ſoupleſſe. Un autre enfant paroiſſoit ſur la poupe même, en habit bariolé, & faiſoit mille contorſions, auſquelles il ſembloit forcé par un Chinois qui le tourmentoit avec une petite fourche. Les côtés de la Barque étoient tendus de franges d'or & d'argent. Sous un grand pavillon, fort orné de banderolles & d'étendards, on voyoit douze gros Matelots aſſis, & vêtus de ſoie, les bras nuds & la tête chargée de couronnes

Barques ſingulieres.

(75) Elle eſt ainſi nommée dans la Carte des Jéſuites & dans l'Edition de Carpentier.

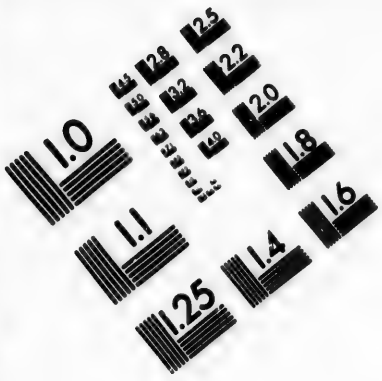
(76) Milles de Hollande, ou dix-ſept & demi d'Angleterre.

(77) Ce titre n'étant pas en uſage à la Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'Auteur.

(78) Ou *Long-chaven*.

dorées.

T. V. N.° XXI.



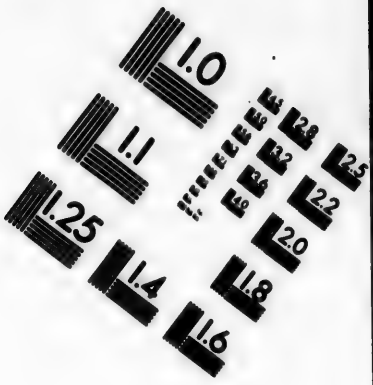
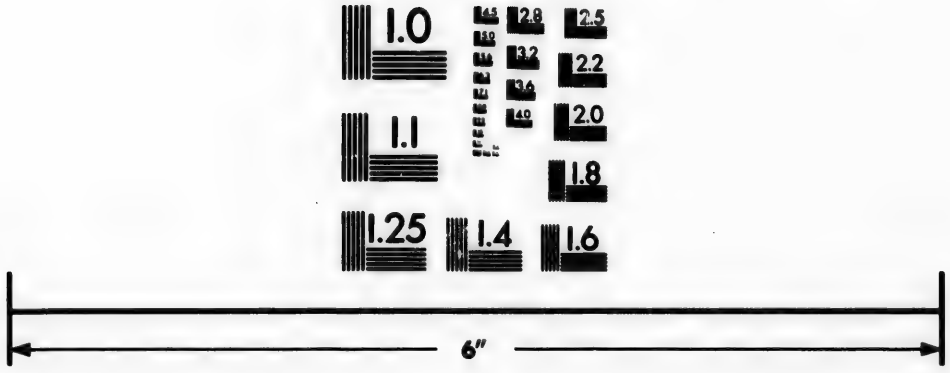
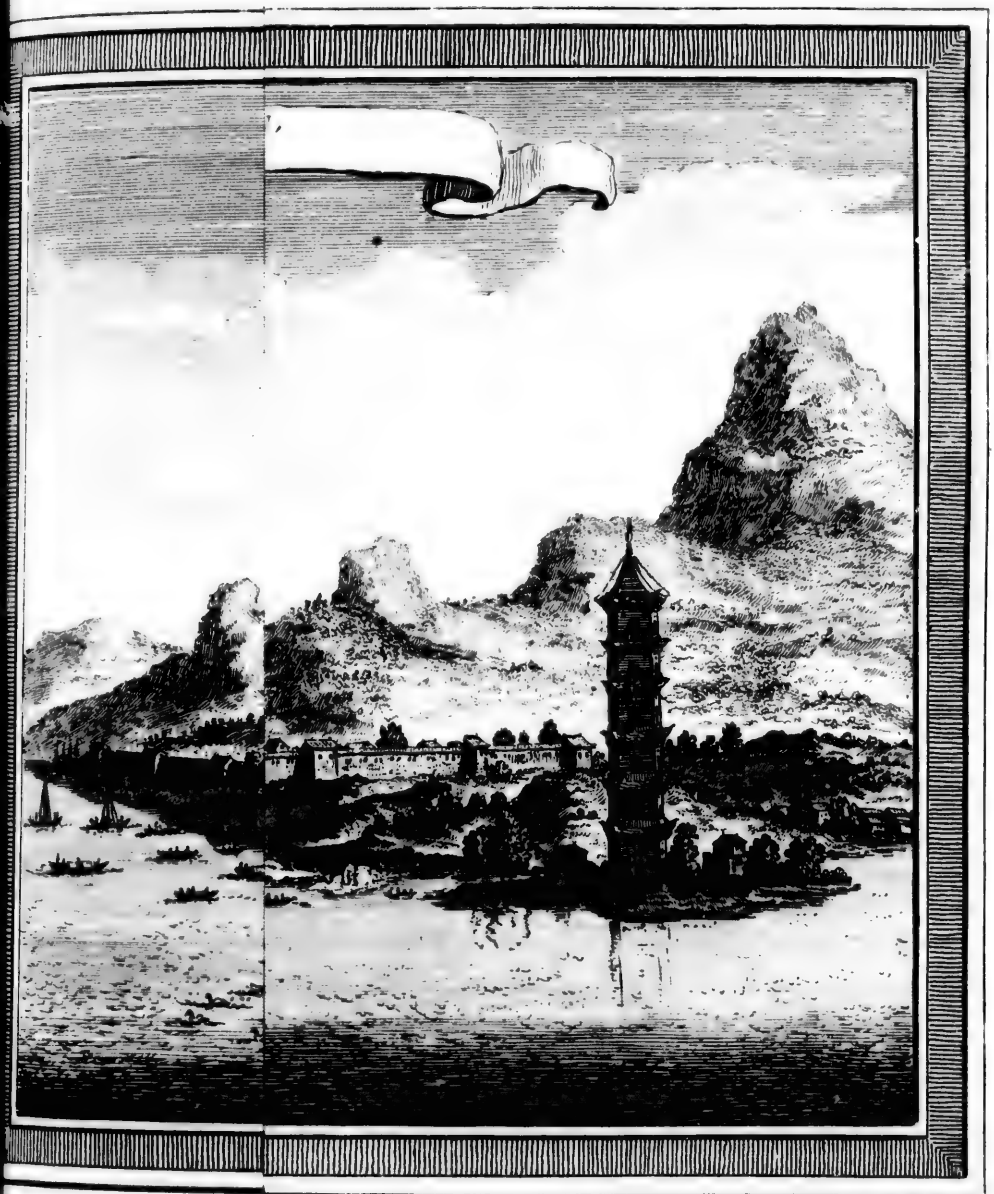


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

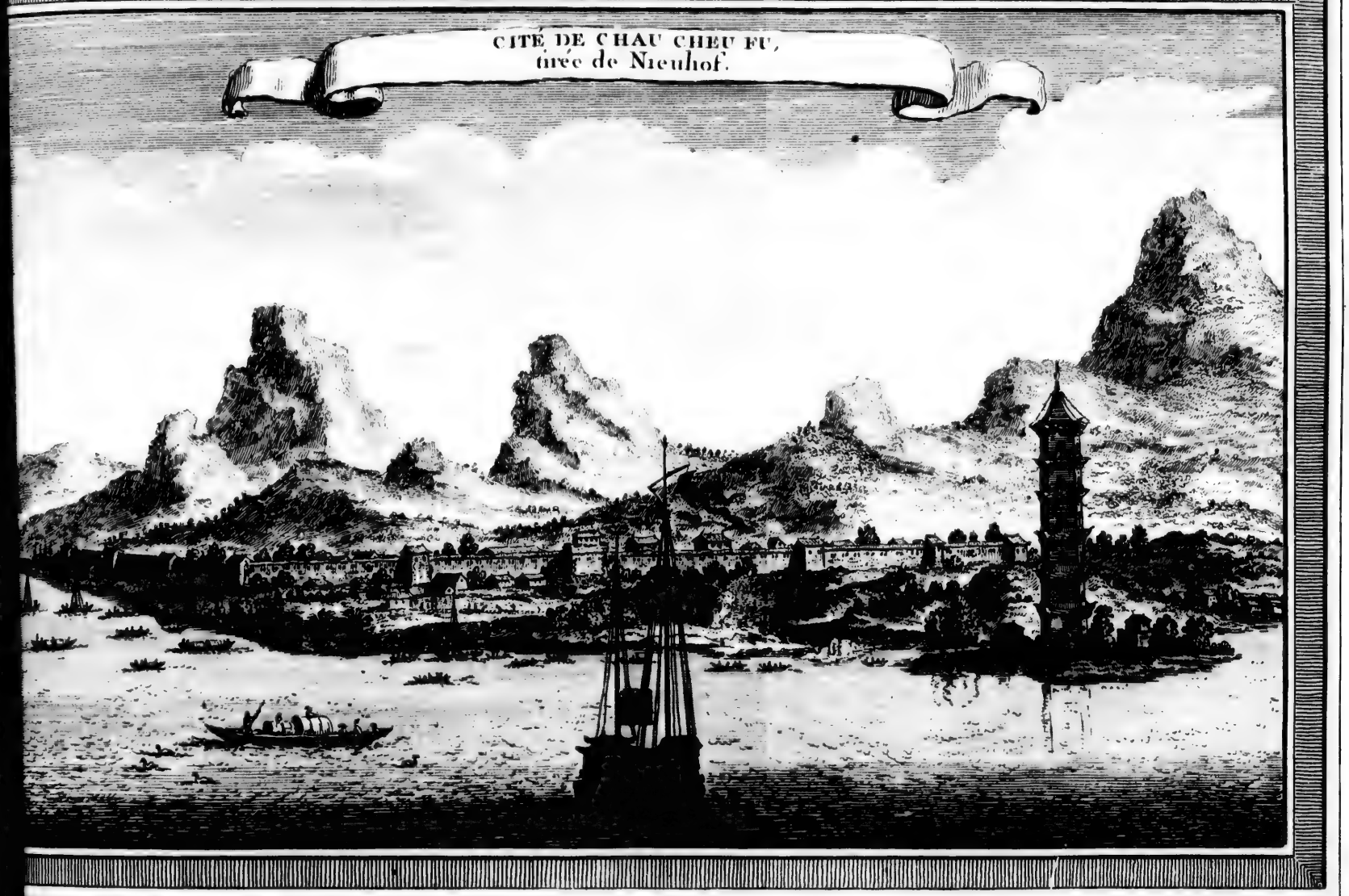


Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



T. V. N.° VI.



T. V. N.° VI.

dorées. I
tés, qui
Le 26
du fecon
royal. Ar
Voyageu
dant le r
gine. Il e
ſtades (7
Kau-r
Ses édifi
de riz, &
de l'Oue
n'y brûle
la princi
ſoin, ſi
moulins
tems hu
produit-
De K
auſſi *Pau*
la rive E
la forme
de l'Eſt l
Cette
belle, ri
ruines d
eſt un fa
Le 28
ordre da
royal, à
cageux.
tre. Cell
Les Faux
d'un Vic
immédia
l'inſpect
d'autres
les canto
de forte
Nord de

(79) C
parle pas
feſte.
(80) P
fuites.
(81) H
To

dorées. Ils passerent sur les Barques des Ambassadeurs, pour y faire des civilités, qui leur valurent aussi-tôt quelques présens.

NIEUHOF. 1656.

Le 26 de Mai, on arriva devant *Ka-yut-sya*, nommée aussi *Ka-yeu*, Ville du second rang, près du grand lac de *Pye-sche*, qui fournit de l'eau au Canal royal. Anciennement, lorsque le passage étoit au travers même du lac, les Voyageurs étoient obligés d'amarrer leurs Barques contre cette Ville, pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le Canal doit son origine. Il est à l'Est, & revêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante stades (79).

Ka-yu-sya.

Origine du Canal-royal.

Kau-yeu est une Ville fort peuplée, dont les Fauxbourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais serrés. Le Pays aux environs produit beaucoup de riz, & paroît un Village continuel par l'abondance de ses maisons. Du côté de l'Oueſt, il est fort couvert d'eau. Comme il y croît peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la principale production du Pays, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe. C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le Pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, & à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons.

Kau-yeu.

Moulins à vent communs dans ce Canton.

De Kau-yeu, on se rendit le 27 à *Pau-ing* (80), que d'autres nomment aussi *Pau-sien*, Ville du troisiéme rang, à vingt milles de la premiere, sur la rive Est du Canal royal. Elle est environnée d'une forte muraille, dont la forme est circulaire. Sa circonférence est d'un mille & demi. Elle a du côté de l'Est le lac de *Sche-yang*, & celui de *Pye-sche* au Sud-Oueſt.

Pau-ing.

Cette Ville, que les Tartares ont entiérement ruinée, étoit autrefois belle, riche & fort peuplée. On voit des traces de son ancien état dans les ruines de ses murs & de ses édifices. Entre les Bâtimens qui subsistent encore est un fameux Temple, hors des murs, du côté Nord de la Ville.

Le 28, on s'avança jusqu'à *Whay-ngan* (81), huitiéme Ville du premier ordre dans la Province de Kyang-nan. Sa situation est sur le bord du Canal royal, à trente milles Anglois de Pau-ing (82), dans un canton plat & marécageux. Elle est environnée d'un mur, & divisée en deux parties par une autre. Celle du Sud se nomme *Whay-ngan*, & celle du Nord *Yen-ching* (83). Les Fauxbourgs de la premiere sont magnifiques. Cette Ville est la résidence d'un Viceroi, qui commande dans les sept Provinces du Sud, sous l'autorité immédiate de l'Empereur. Sa Cour est fort brillante; & son emploi lui donne l'inspection des revenus Imperiaux, qui consistent principalement en riz & d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la riviére Whay dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, & relevé les bords par de fortes digues, qui resserrent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du coté Nord de la Ville (84). Les Fauxbourgs de Whay-ngan ont deux Douanes,

Whay-ngan.

C'est la résidence d'un puissant Viceroi.

(79) Ogilby met des brasses; mais s'il ne parle pas de largeur, c'est une erreur manifeste.

(80) *Pau-ing-hyen* dans la Carte des Jésuites.

(81) *Hoai-gan* dans Ogilby. C'est l'orthographe Portugaise, que Nieuhof suit peut-être après Martini.

(82) *l'ancien* dans Ogilby.

(83) C'est le nom que lui donne Carpentier. Ogilby la nomme *Yen-ge-hing*.

(84) Nieuhof, *ubi sup.* p. 82. & suiv.

NIEUHOF. 1656.

l'une pour les droits sur les marchandises, l'autre pour faire payer aux Barques le droit de passage. La Ville a quantité de riches Habitans. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée *Yo-cheu*, qui contient un beau Temple, & des Cloîtres pour les Devots. Le Pays est rempli de rivières & de lacs, entre lesquels on nomme particuliérement le grand lac de Scheho (85), & du côté de l'Est celui de Hung, qui produisent des roseaux pour le feu; car le bois est rare dans toute l'étendue de cette Province.

Montagne & Cloîtres de Yo-cheu.

Le tems étoit si mauvais, à l'arrivée des Ambassadeurs, que le Viceroi & les Magistrats de la Ville les dispenserent de la visite qu'ils se proposoient de leur rendre. Le Mandarin Pinxenton leur donna, suivant son usage, un fort grand diner. Le soir un Jésuite, nommé le Pere *Gascomez*, vint saluer les Ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractere ouvert, & disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveroient beaucoup d'opposition de la part des Portugais; & cet avis fut assez vérifié par l'événement.

Le Pere Gascomez, Jésuite d'un caractere ouvert.

La Flotte partit le lendemain. Des deux côtés du Canal, elle n'apperçut, pendant tout le jour, que des campagnes delicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux Village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, & qui présente, sur les deux bords du Canal, quantité de belles maisons & de Temples. Les Officiers de la Douane Imperiale firent la visite de toutes les Barques, à l'exception de celles qui portoient les Ambassadeurs.

Grand Village de Siampa.

La nuit suivante on gagna un autre Village, nommé *Ney-ne-myan*, où les Barques entrerent par deux grandes écluses. Les Hollandois y virent les ruines d'un Château considérable, qui défendoit la Riviére & le Canal, mais qui n'est point échappé à la barbarie des Tartares.

Ney-ne-myan.

On entra le lendemain dans la grande Riviére Jaune, qu'on nomme aussi la Riviére de Saffran, & dont les eaux sont si bourbeuses & si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendroit dans l'éloignement pour un terrain marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de Barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de Matelots. Elle est large d'un demi mille en quelques endroits, & beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Riviere jaune ou de saffran.

Le premier de Juin, on se rendit à la petite Ville de *Tou-yen-hyen* (86), qui est située sur le bord Ouest de la Riviere Jaune, & revêtue d'un grand mur de terre. La plûpart de ses bâtimens sont fort beaux; ses Habitans en grand nombre, & riches par la grandeur de leur commerce. Le Pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cerises & d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, sur-tout en cailles & en faisans.

Tou-yen-hyen.

On continua de descendre la riviére pendant trois jours, sans rencontrer aucune Place considérable; mais le quatriéme, on arriva devant *Tsi-fang*, petite Ville située dans un territoire délicieux, au pied d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un

Tsi-fang.

(85) *Hong-tse-hu* dans la Carte des Jésuites. Elle est à dix milles de Whay-ngan, vers l'Ouest.

(86) *Tan-je-nien* dans Thevenot & Ogilby; dans Carpentier, *Jau-jen-jen*, qui répond à *Tau-yen-hyen*. Dans la Carte des Jésuites, *Tou-yaven-hyen*.

Château assez fort, son commerce est grand & ses Habitans fort riches. On voit à l'entrée de la Ville un beau Temple, sur une hauteur escarpée. NIEUHOF. 1656.

La Riviere jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes & de petites Barques. Elle offre aussi plusieurs Isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des huttes ou de petites maisons de planches & d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Quelques-unes de ces Isles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plûpart subsistent de leur commerce au long de la riviere. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, & l'Isle s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords de la riviere. Après quelques heures de navigation, les Ambassadeurs passerent dans un autre Canal, nommé *Inu-yun*, qui, partant de l'Oueſt de la riviere, traverse toute la Province de Schang-ton, dont il est l'entrée (87). Isles flottantes sur la Riviere jaune.

§. VII.

Continuation du voyage dans la Province de Schang-ton, jusqu'à Tyen-tsing-wey dans celle de Pe-che-li, ou de Peking.

LE grand canal d'Inn-Yun (88), auquel toute la Province de Schang-tong est redevable de ses richesses, commence dans celle de Kyang-nan, à la Ville de So-fyen (89), sur la Riviere-jaune, passe ensuite par *Si-ning-cheu*, dans Schang-tong, & continue jusqu'à *Lin-sing*, où il entre dans la Riviere Guey (90). Ce Canal n'a pas moins de soixante Ecluses de pierre, sans lesquelles il a dans quelques endroits si peu d'eau, qu'il ne seroit pas navigable. Chaque Ecluse est gouvernée par huit hommes, qui prêtent leur secours aux Barques pour les passer. Grand canal d'Inn-yun, & son cours.

Le 6 de Juin on arriva devant Kya-kya, Village célebre par ses richesses & par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles & fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du Pays s'en ressent, comme les Hollandois s'en apperçurent en mangeant de la chair de cerf & de daim. Ils y virent aussi quantité d'oiseaux de toutes sortes d'espéces, surtout de Faisans; & les Tartares prirent plaisir à les leur voir tirer au vol. Kya-kya.

Pendant trois jours de navigation, la flotte ne rencontra point de Ville considerable; mais elle arriva le 11 dans un fameux Village, nommé *Jak-schin-no* (91), dans lequel les Hollandois compterent trente-six belles tours. Ils passerent au-delà, & pendant deux jours ils traverserent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montages à l'Est. Jak-schin-no.

Le 13 ils arriverent à *Si-ning-cheu* (92), Ville du second rang, de la dépendance d'Yeng-cheu-fu, située vers le milieu du canal d'Yun, dans des terres plates & marécageuses, qui sont remplies d'étangs & de rivieres où le poisson Si-ning-cheu.

(87) Nieuhof, *ubi sup.* p. 86. & suiv.
(88) *Tun-lyang-ho* dans la Carte des Jésuites; c'est-à-dire, le grand canal.
(89) Dans les mêmes Cartes, *Su-hyen-hyen.*
(90) Dans les mêmes, *Hin-tsin-cheu.*
(91) Dans Carpentier & dans Ogilby, c'est *Jax-hinno.*
(92) Les deux mêmes Auteurs mettent *Cining-siu.*

NIEUHOF. 1656.

est en abondance. On y paye des droits de passage pour les marchandises & pour les Barques. Elle l'emporte sur la Capitale, par son commerce, par le nombre des Habitans & par celui des personnes de distinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit deux Temples embellis de peintures. Les deux côtés du canal sont occupés par de grands fauxbourgs, avec une écluse pour retenir l'eau exterieure, qui est quelquefois plus haute de six pieds que celle du dedans.

Pêche extraordinaire.

Comment elle se fait.

Les Hollandois eurent ici le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oiseau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oye & peu différent du corbeau. Il a le col long, & le bec d'une aigle. Les Chinois se mettent dans de petits batteaux de cannes de bambou, & placent l'oiseau sur le bord. A la vûe du poisson, il s'élance dessus & nâge après lui, même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque & la cede aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chasse. Mais pour empêcher qu'il n'avalle sa proie, ils lui passent un anneau de fer au col. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours de ses maîtres, par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contens de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent son anneau & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achette de l'Empereur par une rente annuelle; & l'oiseau même est si estimé des Chinois, qu'étant bien dressé il se vend jusqu'à cinquante taels d'argent, qui reviennent à cent-cinquante florins de Hollande. Les Ambassadeurs en voulurent acheter deux, d'un vieux pêcheur qui leur avoit vendu quelques carpes; mais il refusa de s'en défaire, parce qu'il les regardoit comme le soutien de sa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandois d'où ces oiseaux venoient dans le Pays, ni quelle méthode on employoit pour les dresser. Il les avoit reçus de ses ancêtres & n'avoit guéres tiré d'éclaircissement sur leur race.

Comédiens dans des Hôtelleries.

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries & les auberges publiques, des Comédiens & des Joueurs d'Instrumens, pour amuser les Etrangers pendant leurs repas. Les provisions sont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne faisoit payer aux Hollandois que la valeur de deux escallins par tête, quoiqu'on leur servît toujours plusieurs plats. Ils quitterent Si-ning le jour suivant, & dans quelques heures ils arriverent au Village de *Num-waig*, où le canal se joint à la Riviere de *Luen*.

Etrange propriété de la Riviere de Luen.

Les Tartares & les Chinois leur raconterent des choses étranges de cette Riviere; que si l'on y jette, par exemple, neuf bâtons, six sont poussés vers le Sud & trois vers le Nord. Quelques Hollandois vérifiérent ce récit par (93) par leur propre expérience, sans pouvoir pénétrer la raison d'un si étrange phénomene.

Schan-tsui.

Le 19 ils se rendirent à Schan-tsui, petite Place à treize milles de Si-ning & de la dépendance de Yen-cheu. Elle est divisée en deux parties par le canal, & défendue des deux côtés par un Château. Sa forme est quarrée; ses édifices fort beaux & ses murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandois virent ici les ruines de plusieurs grands bâtimens, qui avoient été ruinés par les Tartares. Le Pays voisin est sujet aux inondations de la Riviere-jaune, qui submerge & entraîne quelquefois des Villes entieres.

(93) Nieuhof, *ubi sup.* p. 89. & suiv.

NIEUHOF. 1656.

Le jour ſuivant on paſſa devant pluſieurs beaux Villages, au long de quantité d'écluſes, entre des champs très-fertiles. A peu de diſtance de Schan-tſui eſt un des plus fameux Temples de la Chine, nommé *Tey-wan-miau*. Il eſt d'une hauteur & d'une ſolidité extraordinaire, bâti de pierre griſe & richement orné. Les tuiles qui le couvrent ſont revêtues d'un vernis jaune; & les murs étant peints de la même couleur, on le prendroit pour un Temple d'or aux raions du ſoleil.

Fameux Temple de Tey-wan-miyau.

Le 20 de Juin on découvrit *Tong-ſchang* (94), Ville capitale de la Province de Schan-tong. Sa forme eſt quarrée. Ses murs ſont flanqués de boulevards, ſes rues grandes & ſes maiſons bien bâties. On voit au milieu de la Ville une haute & curieuſe fabrique, avec quatre arches magnifiques (95), défendue par de fortes murailles & par des tours où l'on apperçoit pluſieurs grilles. La Ville eſt environnée d'un large foſſé, qui a du côté du Nord un pont de cent-trente-ſept pieds de longueur. Du côté du Sud on découvre un grand fauxbourg, qui, par le nombre de ſes habitans, la beauté de ſes édifices & la grandeur de ſon commerce, peut paſſer pour une ſeconde Ville. A l'Eſt, on fit voir aux Hollandois un grand tombeau de fer, élevé, depuis plus de ſept cens ans, à l'honneur de quelque perſonne puiſſante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le Pays eſt fort bas aux environs de *Tong-chang*, mais d'une fertilité merveilleuſe. La Chine n'a point de canton qui produiſe tant de ſoie, & les Habitans de la Ville tirent leur principale ſubſiſtance de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici, dans la mulette des vaches, une pierre nommée *Nyeu-wang* (96), c'eſt-à-dire, *Jaune de vache*, parce qu'elle eſt de cette couleur. Sa groſſeur eſt celle d'un œuf d'oye. Elle eſt d'une ſubſtance molle & tirant ſur la pierre de chaux. Quelques uns l'ont priſe pour du bezoar. On lui attribue des vertus merveilleuſes dans les défaillances & les évanouiſſemens.

Tong-ſchang, Capitale de la Province.

Tombeau de fer.

Bezoar de vache & ſes vertus.

Le lendemain on traverſa le Lac de Nan-yang, qui eſt rempli de poiſſon; & la nuit ſuivante on gagna la Ville de *Lin-ſing* (97), ſituée ſur les deux bords du canal, à trente milles de Tong-chang. C'eſt à l'extrémité de cette Ville que le canal joint la Riviere Guey, qui ſépare la Province de Schang-tong de celle de Peking.

Lac de Nan-yang.

En arrivant à Lin-ſing, les Ambaſſadeurs apperçurent ſur les murailles le Gouverneur de la Ville, qui venoit les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvoit les traiter comme il l'auroit ſouhaité, parce qu'ils n'avoient point encore paru devant l'Empereur. La même raiſon lui fit refuſer leurs préſens.

Lin-ſing, grande Ville.

Lin-ſing ſurpaſſe, par le nombre des Habitans, la beauté de ſes édifices, l'abondance de toutes ſortes de commodités & la grandeur de ſon commerce, les dix-huit autres Villes qui dépendent de celle de Tong-chang. Il n'y en a pas même qui l'emporte ſur elle dans toute l'étendue de l'Empire. Elle a des deux côtés du canal un grand & fort Château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux Vaiſſeaux de paſſer ſans avoir payé les

(94) C'eſt ainſi qu'il ſe trouve dans la Carte des Jéſuites. Ogilby & Thevenot mettent *Tun-cham*.

(95) Il paroît que c'eſt un Temple.

(96) *Nſeu-bohang* dans Ogilby, & plus correctement *Nieu-hogang* dans Carpentier.

(97) *Lin-ſyeu-cheu*, dans la Carte des Jéſuites.

NIEUHOF. 1656.

droits. Depuis Schan-tfui juſqu'à cette Ville, on compte cinquante-huit écluſes. La Ville en a deux très-fortes, pour arrêter l'eau de la Riviere Guey, qui eſt quelquefois plus haute de trois pieds que celle du canal. Au Nord de la Ville eſt un pont de bois à neuf arches, diviſé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture ſert de paſſage aux Barques.

Propriétés de Lin-ſing.

Beauté admirable de ſa Tour.

Lin-ſing eſt ſituée dans un canton plat & ſabloneux. La Ville eſt grande & revêtue d'un mur de terre bordé de pierre. Son territoire produit toutes ſortes de fruits, entre leſquels on vante beaucoup ſes excellentes poires. Hors des murs, du côté du Nord, on découvre un beau Temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieuſe. On y monte par des degrés, qui, loin d'être au milieu de la tour, ſont dans l'épaiſſeur d'un double mur. La tour même eſt un octogone de huit étages, dont chacun a treize pieds & demi de hauteur; ce qui donne pour élévation totale cent vingt-huit pieds. La groſſeur de l'édifice eſt proportionnée. Le mur exterieur eſt de la même matiere que la porcelaine de la Chine, & ciſelé avec beaucoup d'art. Les murs interieurs ſont d'un marbre de diverſes couleurs, auſſi uni, auſſi luiſant qu'une glace de miroir. Les galeries, qui ſont au nombre de neuf, ſont auſſi de marbre, taillé en figures ou en pagodes, avec de belles cloches de bronze à tous les coins. Les fenêtres de ces galeries ſont fermées de grilles ou de barreaux dorés. Au ſommet de la tour, on voit la ſtatue, en plâtre, de l'Idole qui préſide au Temple. Elle a trente pieds de hauteur, & ſes dehors ſont marquetés d'or & d'argent. Les pagodes qui environnent cette tour ſont d'un travail ſi curieux, qu'elles peuvent paſſer pour une des principales raretés de la Chine.

Hollandois enterré dans un Temple d'Idoles.

Pinxenton laiſſa ſa femme & ſes enfans à Lin-ſing. Un Trompette Hollandois, qui mourut dans cette Ville, fut enterré, avec la permiſſion du Magiſtrat, dans un Temple d'Idoles.

Vu-ching.

En quittant Lin-ſing & le canal, la Flotte entra dans la Riviere Guey, pour ſuivre ſon cours à l'Eſt (98). Le 25 on arriva devant la Ville de Vu-chin (99), à trente milles de Lin-ſing. Elle eſt délicieuſement ſituée au Sud de la Riviére, ſur la frontiere de la Province de Schang-tong & revêtue d'un mur quarré. Vers le Nord elle a de grands fauxbourgs, dont les maiſons ſont belles & contigues. Mais les édifices extraordinaires ont été ruinés par les Tartares, & les Habitans traités avec beaucoup de rigueur (1).

Ku-ching. Sa beauté & ſes richeſſes.

Le 26 de Juin on ſe rendit à *Ku-ching*, premiere Place de la Province de Peking & Ville du troiſiéme rang, de la dépendance de *Ho-kyen-fu*. Son éloignement de Vu-ching eſt d'environ trente-ſix milles, ſur la rive Nord du Guey, dans un canton plat & délicieux. Ses murs ſont hauts & bien bâtis, ſes fauxbourgs très-magnifiques, ſon commerce étendu & ſes Habitans en grand nombre. Les Ambaſſadeurs ne s'y arrêterent point; mais, en continuant leur navigation, ils découvrirent la ſource de ſes richeſſes dans de vaſtes campagnes plantées de cotoniers, qui bordent les deux côtés de la Riviere & qui forment un commerce brillant dans tous les Pays voiſins.

Ta-cheu.

Le 28 on ſe trouva devant *Ta-cheu*, que d'autres nomment *U-kyav* (2), à

(98) Suivant la Carte des Jéſuites, cette Riviere coule au Nord-Eſt.

(99) C'eſt le nom qu'elle porte dans la Carte des Jéſuites. Ogilby, qui la nomme ici *Utin*, ſe corrige enſuite.

(1) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 94. & ſuiv.

(2) Dans les Cartes, ce nom eſt écrit *U-kyan-hyen* & placé quatre milles au Sud.

dix-huit milles de Ku-ching. Cette Ville eſt ſituée ſur le bord oriental de la Riviere, revêtue d'un mur de trente pieds de haut, & fortifiée par des boulevards & des tours. Elle dépend de *Ho-kyen-fu*. Ses maiſons, qui ſont bien bâties; pluſieurs Temples, qui lui ſervent d'ornement, & de grands fauxbourgs, qui s'étendent juſqu'aux bords de la Riviere, lui donnent un éclat extraordinaire. C'eſt le grand Marché de la Chine pour le *Zam-ſou*, liqueur compoſée de riz, qui tient lieu de vin aux Chinois. On tranſporte le zam-ſou, de Tacheu dans toutes les parties de ce grand Empire. Les Habitans racontèrent aux Hollandois qu'à dix milles de la Riviere, près d'une Ville qui ſe nomme *Hyen* (3), on trouve un Etang nommé *Vo*, dont l'eau devient auſſi rouge que du ſang lorſqu'on y jette un bâton; & que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croiſſent ſur ſes bords, elles ſe changent auſſi-tôt en hirondelles (4).

Nieuhof. 1656.

Fabrique du Zam-ſou, liqueur de la Chine.

Le même jour on s'avança juſqu'à *Tong-guan*, Ville ſituée dans un Pays plat, qui s'étend juſqu'à l'Océan, ſur la Riviere Guey, mais à deux cens pas de ſes bords du côté de l'Eſt, & dépendante de Ho-kyen-fu. Cette Place jouit ſeule du privilége d'être gardée par des Chinois. Elle eſt quarrée, défendue par un bon mur & par un foſſé large & profond. Les champs qui l'environnent ſont agréablement plantés de toutes ſortes d'arbres fruitiers. A la ſollicitation du Mandarin Pinxenton, Nieuhof & quelques autres Hollandois ſe mirent en marche, ſous l'eſcorte de douze Soldats Tartares, pour aller voir dans la Ville un lion de fer qui eſt au milieu du Marché, & dont on leur avoit vanté la grandeur & la figure terrible. Mais, en les voyant approcher, la frayeur ſaiſit les Chinois & leur fit fermer les portes de leur Ville.

Tong guan;

Lion de fer.

Le 2 de Juillet on jetta l'ancre devant la Ville de *Sang-io*, à cinquante-cinq milles de Tong-guan, ſur la rive droite du Guey. Cette Ville, qui eſt à quelque diſtance du bord de la Riviere, eſt revêtue de bons murs, & préſente, ſur les deux rives, de très-beaux fauxbourgs. Elle n'eſt pas moins bien bâtie, moins peuplée & moins riche par ſon commerce. Les Tartares, qui compoſent une partie des Habitans, y ſont en plus grand nombre & de meilleure ſorte que dans les autres Villes où les Ambaſſadeurs avoient paſſé. Ils s'empreſſerent de venir à bord, avec beaucoup d'appareil, pour les féliciter de leur arrivée. En deſcendant au rivage, les Hollandois paſſerent ſous cinq vieux arcs de triomphe, à l'Eſt de la Ville. La femme du Gouverneur fit prier Nieuhof & quelques autres perſonnes du cortége de ſe rendre chez elle. Ils furent conduits dans une grande ſalle, où elle les attendoit avec pluſieurs Dames Tartares, magnifiquement vêtues. Elle preſſa Nieuhof de s'aſſeoir, & lui fit diverſes queſtions ſur la Hollande. Cet entretien fut ſuivi d'un magnifique feſtin. Le mari de cette Dame jouiſſoit de la plus haute faveur à la Cour Impériale, où il étoit alors.

Sang io.

Politeſſe d'une Gouvernante Tartare.

On quitta Sang io, le même jour, pour arriver le ſoir au Village de *Tonnau*, ſitué vis-à-vis un Château très-fort, où les Tartares avoient une nombreuſe garniſon. Les maiſons ſont de terre & paroiſſent autant de chenils, di-

(3) *Hyen-hyen*, dans les Cartes.

(4) Ces deux Remarques fabuleuſes ſe trouvent dans la Deſcription de la Chine par Martini. Peut-être ſont-elles priſes de lui, auſſi-bien que pluſieurs autres qu'on attribue ici aux Chinois.

NIEUHOF. 1656.

gnes de leurs brutaux Habitans, qui ne vivent que de pillage lorſqu'ils peuvent ſurprendre les paſſans.

Sing-ki-tſyen.

Le 3 on gagna *Sing-ki-tſyen* (5), Ville du troiſiéme rang & de la dépendance de Ho-kyen-fu. D'autres l'appellent *Sing*, pour abréger ce nom en retranchant deux ſyllabes. Elle eſt ſituée ſur la rive droite du Guey, dans un terrain plat & agréable, à dix milles de *Sang-io*. Cette Ville eſt bien peuplée, ſans être fort grande. Son commerce eſt conſiderable, comme celui de la plûpart des autres Villes ſur la même Riviere. Pluſieurs beaux édifices, qui ſubſiſtent encore dans ſes murs & dehors, rendent témoignage qu'elle étoit autrefois magnifique. Le Pays voiſin n'a point d'autre élévation qu'une colline nommée *Si*, dont le ſommet forme une plaine riante & fertile. Il eſt bien fourni de beſtiaux, & ſes rivieres ne le ſont pas moins de poiſſon.

Sing-ko-tſyen.

On deſcendit le lendemain à *Sing-ko-tſyen* (6), autre Ville du troiſiéme rang & dépendante de Ho-kyen-fu, à huit milles de Sing-ki-tſyen. Elle n'eſt ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce; mais très-forte, & défendue par quantité de tours & de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plûpart de ſes maiſons ſont petites & de nulle apparence. Son principal ornement conſiſte dans ſes Temples. L'Auteur en admira un, qui eſt ſitué hors des murs, en pleine campagne, & qui donne une merveilleuſe idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il eſt compoſé de trois étages, élevés ſur un piédeſtal de pierre. On y monte par quelques degrés. Le premier étage eſt orné de grandes portes, & les coins de la voûte ſont ſupportés par de ſomptueuſes colomnes. Le ſecond & le troiſiéme étage ſont éclairés par de magnifiques fenêtres, & ſoutenus, comme le premier, par de grandes colomnes. Toutes les faces ſont embellies de ſculpture, & de chaque coin pendent quantité de ſonnettes. Mais le dedans de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandois remarquerent auſſi que la dévotion des Habitans n'eſt pas auſſi vive ici que dans les Villes précédentes. Une partie de leurs Pagodes étoit tout-à-fait nue. D'autres n'étoient vêtues que de nattes, avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air.

Reſte merveilleux de l'ancienne architecture Chinoiſe.

Variété dans la dévotion des Chinois.

La Flotte paſſa le même jour par *Sing-yo* (7), Ville du troiſiéme rang, ſous Ko-kien-fu, & ſituée ſur la droite de la Riviere, à vingt milles de *Sing-ko*. Elle eſt accompagnée de très-beaux fauxbourgs. A l'Oueſt de la Place on découvre un vaſte & haut Temple, environné d'un mur, & décoré auſſi d'un très-beau jardin. C'eſt un Cloître de Religieuſes, où les Hollandois n'obtinrent pas la permiſſion d'entrer, parce que tous les hommes en ſont exclus. A l'Eſt ſe préſente un autre Temple & trois curieux Obéliſques, élevés par la Ville à l'honneur d'un fameux Général, qui avoit mérité cette diſtinction par ſes ſervices militaires (8).

Cloître de Religieuſes Chinoiſes.

Comment les Chinois ſe défendent des ſauterelles.

Vers le ſoir, les Hollandois furent ſurpris de voir le Peuple aſſemblé en troupes, pour ſe défendre contre les ſauterelles, qui viſitent réguliérement le Pays dans cette ſaiſon. Elles ſont amenées en ſi grand nombre par le vent d'Eſt, que ſi malheureuſement elles deſcendent à terre, tout eſt dévoré dans

(5) Thevenot met *Sunti-cien*.

(6) *Sing-ke-cien* dans Ogilby, & *Sin-io-keen* dans Thevenot.

(7) Thevenot écrit *Sing-ley-heen*. Voyez ci deſſus la raiſon qu'on a donnée de toutes ces différences.

(8) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 99. & ſuiv.

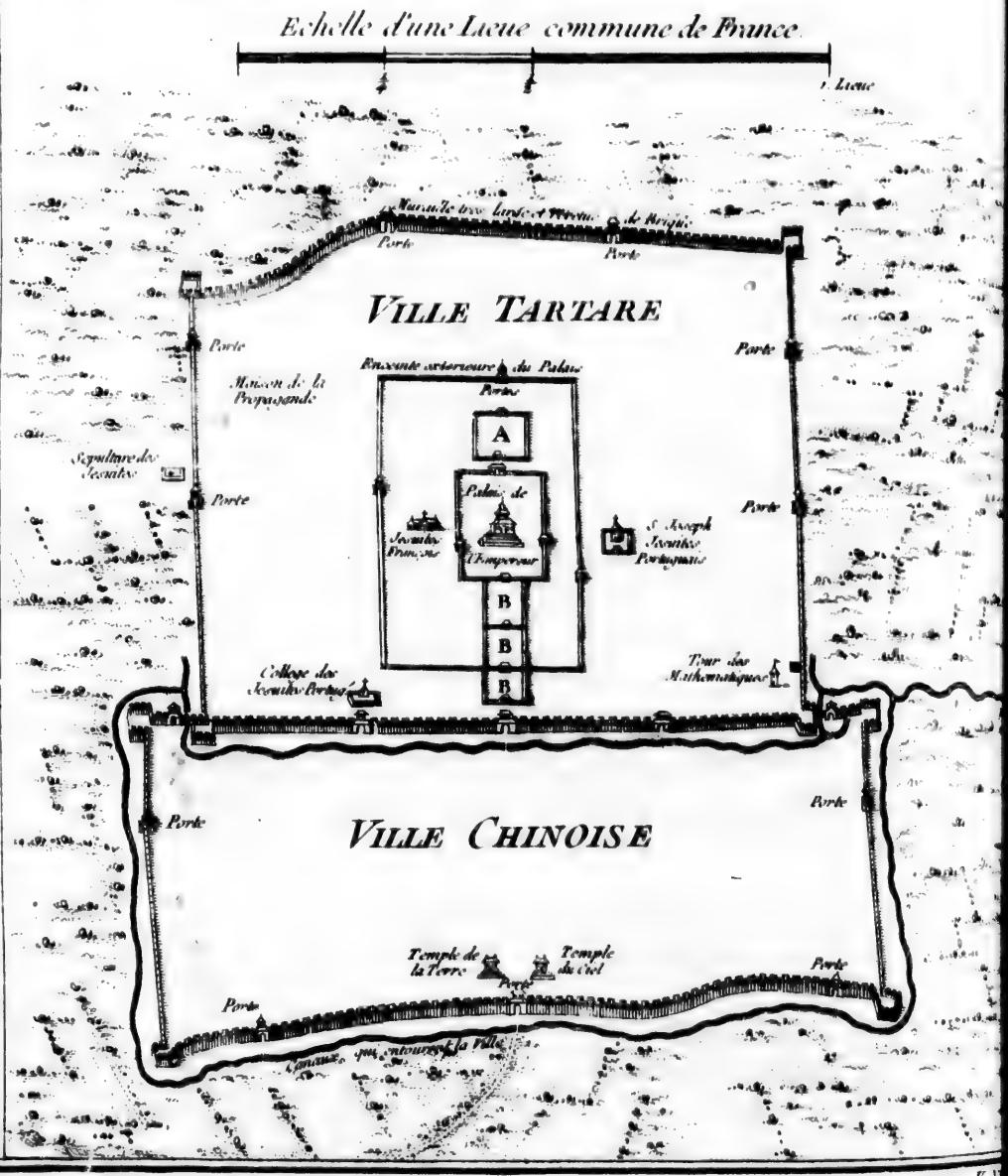
l'eſpace

PLAN DE LA VILLE DE PEKING

Capitale de l'Empire de la Chine située par les 39 d. 54 m. de Lat. Sept.

A. *Lieu de Plaisance, ou l'on voit une Montagne faite à la main.*

B. *Grande Cour du Palais de l'Empereur.*



Tom. I.

l'eſpace de quelques heures. Les Habitans parcourent leurs campagnes, enſeignes déployées, tirant, pouſſant des cris, ſans prendre un moment de repos juſqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque riviere. Un eſcadron de ces dangereux inſectes ſe précipita ſur les Barques des Ambaſſadeurs & les couvrit entiérement (9). Mais on trouva bien-tôt le moyen de s'en délivrer, en les chaſſant dans la riviere. Le même jour on arriva dans un Port-de-mer, nommé *Tyen-tſing-wey*. NIEUHOF. 1656. Tyen-tſing-wey.

§. VIII.

Arrivée des Ambaſſadeurs à Peking, & leur réception.

TYEN-TSING-WEY (10) eſt une des plus grandes Villes de la Chine pour le Commerce, & l'un de ſes trois principaux Ports. Les deux autres ſont Canton, dans la Province de Quang-tong, & *Je-jau-jeen* (11) dans celle de Nanking. La ſituation de Tyen-tſyng-wey eſt à la pointe Eſt de la Riviere de Peking, près d'un Bras-de-mer nommé *Kang* (12), où trois Rivieres, qui ſe rencontrent, ſont défendues dans le point de leur jonction par un Château très-fort. On compte environ trente milles de Sang-Io à Tyen-tſing-wey. Cette Ville eſt dans le fond d'un marais, environnée d'un mur de vingt-cinq pieds de hauteur, & flanquée d'un grand nombre de tours & de boulevards. Elle eſt fort peuplée & remplie de Temples. Comme tous les Vaiſſeaux qui ſe rendent à Peking de toutes les autres parties de la Chine doivent toucher ici, & que le Port eſt un lieu libre, où les marchandiſes ne payent aucun droit, on y voit aborder ſans ceſſe un grand nombre de Bâtimens. Trois principaux Ports de la Chine.

Le Gouverneur & les Magiſtrats vinrent complimenter les Ambaſſadeurs à bord; mais Pinxenton eut l'adreſſe de ſe faire rendre la premiere viſite. Enſuite les Ambaſſadeurs furent invités à ſe rendre dans un Temple magnifique, qu'on avoit préparé pour les recevoir. Le but de cette Aſſemblée étoit de délibérer ſur la maniere dont ils devoient ſe préſenter à l'Empereur, & ſur les moyens qu'ils devoient employer pour mettre les Grands dans leurs interêts. Après ce Conſeil, le Mandarin du vieux Viceroi de Canton fut chargé de porter à Peking la nouvelle de leur approche, tandis qu'ils ſe hâteroient de le ſuivre. Conſeil qui ſe tient en faveur des Hollandois.

Deux jours après ils ſe rendirent à *Jo-ſi-wo* (13), Ville du troiſiéme rang ſous Peking, ſituée ſur le bord gauche de la Riviere, à quarante milles de Tyen-tſing. Cette Place eſt de peu d'étendue, mais bien bâtie. Ses fauxbourgs Jo-ſi-wo.

(9) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 99. & ſuiv.

(10) Cette Place eſt éloignée de la mer de plus de quarante milles d'Angleterre. Toutes les Villes qui ſont nommées ici entre *Tonquan-hyen* & *Tyen-ſing* ne ſe trouvent pas dans la Carte des Jéſuites; de ſorte que ſi elles n'y portent pas d'autres noms, il faut que les Ambaſſadeurs euſſent paſſé par un canal qui n'eſt pas marqué dans les mêmes Cartes. Dans cette derniere ſuppoſition, les Jéſuites auroient omis pluſieurs Villes, quoiqu'ils déclarent qu'ils ont inſeré dans leur Carte toutes les Villes des trois rangs.

(11) C'eſt peut-être *I-ching-hyen*, dont on a parlé ci-deſſus.

(12) Ou Golfe de *Lyau-tong*.

(13) Dans Ogilby c'eſt *Joe-ſiwoe*; dans Thevenot, *Goe-ſi-wol*: c'eſt probablement le *Ho-ſi-u* de la Carte des Jéſuites; mais il n'eſt pas marqué ici comme *Hyen* ou Ville du troiſiéme rang.

NIEUHOF. 1656.

ſont riches & ſon Commerce floriſſant. Les droits de paſſage qu'elle tire des Vaiſſeaux, montent à des ſommes conſidérables. Le Gouverneur traita ſplendidement les Ambaſſadeurs dans ſa propre maiſon. Il refuſa leurs préſens, mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau-roſe, qui lui furent envoyés.

Fo-cheu.

Le lendemain la Flotte paſſa devant *Fo-cheu* (14), que d'autres nomment auſſi *Que*, Ville du troiſiéme rang ſous Peking, à quinze milles de Jo-ſi-wo & ſituée dans un canton fort agréable, ſur le bord gauche de la Riviere. Elle n'eſt pas grande; mais les maiſons y ſont bien bâties & les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particuliérement pluſieurs arcs de triomphe. Du côté de l'Eſt, hors des murs, qui ſont fort hauts, & revêtus de tours & de boulevards, on découvre un très-beau Temple avec une magnifique tour à neuf étages.

San-tſyan-wey, ou San-ho.

Le 16 on arriva devant *San-tſyan-wey*, ou *San-ho*, à douze milles de Fo-cheu & quatre de Peking. Elle eſt ſituée ſur la rive gauche, très-peuplée, bien fortifiée & munie d'un bon Château. Au centre de la Ville on voit un bel arc de triomphe de pierre griſe; & du coté du Sud, un large pont de pierre à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur & qui eſt couvert de maiſons.

Les Ambaſſadeurs achevent le voyage par terre.

Ce fut dans cette Ville que les Ambaſſadeurs quitterent leurs Barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandiſes qui arrivent pour Peking, ſont ici déchargées, ou dans la Ville voiſine, qui ſe nomme *Tong-cheu* (15). Elles ſont tranſportées par terre ſur des chariots, ou ſur le dos des ânes & des mulets (16), que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des Barques, & qui ſervent ainſi à la ſubſiſtance des pauvres Habitans.

Le même jour, on vit arriver, de Peking, le Mandarin dont les Ambaſſadeurs s'étoient fait préceder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux & de pluſieurs chariots, que le Conſeil leur envoyoit pour tranſporter leur bagage & leurs préſens. Tout étant diſpoſé pour leur départ, ils commencerent leur marche dans cet ordre : deux Trompettes précédoient le cortége, à quelque diſtance. Ils étoient ſuivis du Porte-étendart, qui portoit le pavillon du Prince d'Orange. Enſuite venoient les Ambaſſadeurs, accompagnés de quelques Seigneurs Tartares & de pluſieurs Officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avoit eſcortés depuis Canton, ſuivoit immédiatement. Il étoit compoſé de cinquante Soldats, rangés en fort bon ordre autour des préſens & du bagage. La route de Peking étoit extrêmement mauvaiſe, remplie d'inégalités & de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçoient juſqu'aux ſangles. Cependant on y voyoit autant de monde, de chevaux & de voitures, que dans la marche d'une armée (17).

Ordre de leur marche.

Mauvais chemin.

Tong-cheu.

Le 17 on traverſa la Ville de Tong-cheu, qui eſt ſituée dans un terrain très-bas & fort profond. Cette Place eſt grande & revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la diviſe en deux parties. Ses rues ſont mal pavées, mais les

(14) *Fo-hien*, dans Thevenot.

(15) *Tong-ſiou* dans Ogilby, & *Tong-ſieu* dans Thevenot.

(16) Carpentier dit qu'on peut aller par eau juſqu'à Peking; mais que l'Empereur l'a défendu en faveur des pauvres Habitans.

(17) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 103.

VILLE DE TONG CHEU
PELLERINAGE POUR OBTENIR UNE ANNÉE FERTILE

T. V. N.° LX.

T. V. N.

beaux édifices y ſont en grand nombre. Le Pays eſt agréable & fertile. Après avoir accepté quelques rafraîchiſſemens, dans un Temple qui ſe préſente ſur la route, les Ambaſſadeurs continuerent leur marche après midi & gagnerent les fauxbourgs de Peking, à quinze cens trente milles de Canton. NIEUHOF. 1656.

Leur entrée dans la Ville.

Ils entrerent dans la Ville par deux portes magnifiques, & mirent pied à terre devant un Temple, où leurs guides les inviterent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le Kappade de l'Empereur, les Agens des Vicerois de Canton & pluſieurs Seigneurs de la Cour, qui venoient les féliciter de leur arrivée. Le Kappade portoit un faucon ſur le poing. On leur ſervit des rafraîchiſſemens de pluſieurs ſortes de viandes & de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compta les chariots & les viſita ſoigneuſement, pour s'aſſurer qu'il ne manquoit rien au bon ordre. Enſuite ils furent conduits, avec beaucoup de pompe, juſqu'au logement que l'Empereur leur avoit fait préparer. Il n'étoit pas éloigné du Palais. On y entroit par trois belles portes, ſéparées par de grandes cours, & les bâtimens étoient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le ſoir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux Officiers, pour la ſûreté des Ambaſſadeurs & pour leur faire ſervir toutes les commodités qu'ils pouvoient deſirer.

Logement qu'on leur avoit préparé.

Viſites qu'ils reçoivent le lendemain.

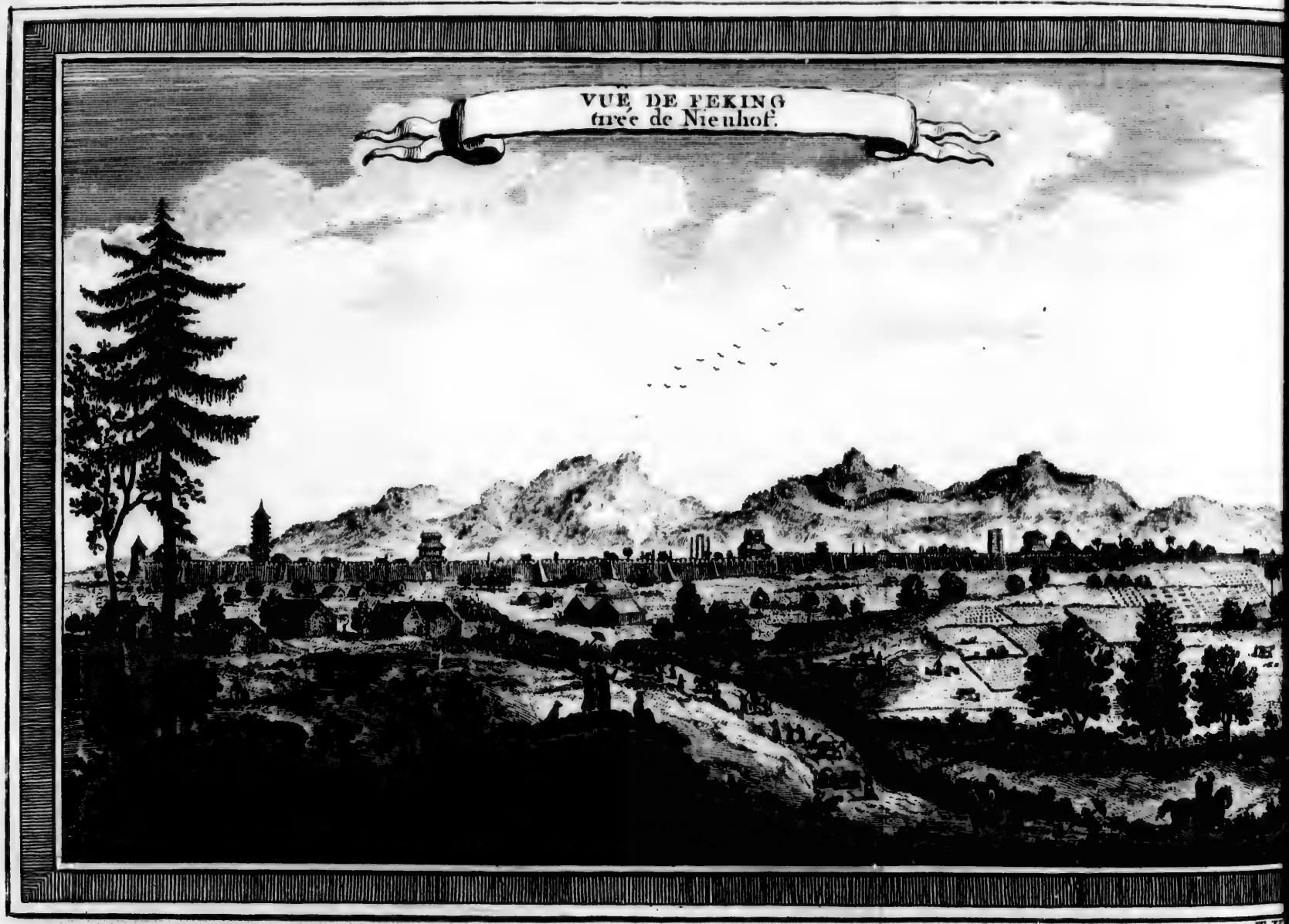
Le lendemain au matin ils reçurent la viſite de quelques Seigneurs du Conſeil Impérial, accompagnés de *Tong-lau-ya* (18), premier Sécretaire, & de deux autres Mandarins, nommés *Quan-lau-ya* & *Hu-lau-ya*. Le dernier étoit Sécretaire du Conſeil, quoiqu'étant Etranger il n'entendît point la langue Chinoiſe (19). Ces Députés venoient de la part de Sa Majeſté Impériale & de ſon Conſeil, pour s'informer de la ſanté des Ambaſſadeurs, du nombre des gens de leur ſuite, de la qualité de leurs préſens, de la perſonne qui les envoyoit & du lieu d'où ils étoient venus. Ils leur demanderent auſſi quelques éclairciſſemens ſur leurs uſages; & paroiſſant admirer tout ce qu'ils entendoient, ils continuerent de leur faire diverſes queſtions ſur les circonſtances de leur voyage, ſur leur Pays & leur Gouvernement.

Explications embarraſſantes pour les Hollandois.

Cependant, comme il leur reſtoit quelques préjugés contre les Hollandois, ſur la qualité de Pyrates que les Portugais leur avoient attribuée, & que ne pouvant les croire établis dans le Continent, ils les ſoupçonnoient de n'habiter que la mer ou des Iſles; ils les prierent de leur faire voir la Carte de leur Pays. Les Ambaſſadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'Empereur. Il reſtoit un autre embarras ſur la nature du Gouvernement Hollandois, parce que les Chinois n'en connoiſſant point d'autre que le monarchique, avoient peine à ſe former une juſte idée de l'Etat républiquain. Les Ambaſſadeurs ſe crurent obligés d'employer le nom du Prince d'Orange, & de feindre que les préſens venoient de ſa part. Alors les Chinois leur firent pluſieurs queſtions ſur la perſonne de ce Prince, & leur demanderent s'ils étoient de ſes parens; parce que l'uſage de la Chine n'admet point d'Ambaſſadeurs étrangers à l'audience de l'Empereur, s'ils n'appartien-

(18) *Tong-louaven* dans Thevenot, & *Tong-lovin* dans Ogilby. *Lau-ya* ſignifie Seigneur ou Maître; titre commun de tous les Officiers Chinois, civils & militaires, que les Portugais ont nommés *Mandarins*.

(19) Il étoit peut-être Sécretaire pour la Langue Tartare.



T. V

NIEUHOF. 1656.

nent par le ſang au Prince qui les envoie. Ils citerent l'exemple des Ambaſſadeurs de *Corée* & des Iſles *Liqueſes*, qui étoient venus à la Chine l'année précédente. Enfin, dans l'idée de la Nation Chinoiſe, l'Empereur ne pouvoit, ſans ſe rabaiſſer beaucoup, recevoir au pied de ſon Trône des Etrangers d'un rang inferieur. Les Ambaſſadeurs répondirent qu'ils n'avoient pas l'honneur d'être parens de leur Prince, & que l'uſage de leur Pays n'étoit pas d'employer des perſonnes de cette diſtinction aux ambaſſades. On continua de leur demander quels étoient du moins les Emplois qu'ils occupoient à ſa Cour, quels étoient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avoient de perſonnes ſous leurs ordres & de quoi ils tiroient leur ſubſiſtance. Les Ambaſſadeurs, pour détourner apparemment des queſtions embarraſſantes, nommerent le Gouverneur général de Batavia, & ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demanderent ce que c'étoit que ce Gouverneur & que Batavia. Un des Ambaſſadeurs répondit que le Gouverneur général, pour l'étendue du Commandement, pouvoit être comparé aux Vicerois de Canton; qu'il gouvernoit tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, & que Batavia, qui en étoit la Capitale, étoit le lieu de ſa réſidence.

Continuation des premieres cérémonies.

Les Mandarins firent à chacun des Ambaſſadeurs un préſent de cinquante taëls d'argent, & prirent congé d'eux; mais ce fut pour revenir preſqu'au même inſtant & leur faire de nouvelles queſtions. L'un, envoyé par l'Empereur, leur demanda la communication de leurs Lettres de créances. Elles furent portées à la Cour, avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois piéces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, & voulut ſçavoir comment elles avoient été fabriquées. Un troiſiéme ſe fit expliquer de quelles armes les Hollandois ſe ſervoient à la guerre, avec quelles Nations ils avoient des alliances, & s'ils étoient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou ſix autres, & les mêmes revinrent cinq ou ſix fois, avec les mêmes commiſſions. Enfin, reconnoiſſant leur importunité, ils s'excuſerent ſur les ordres de l'Empereur, qui avoit beaucoup de curioſité pour les éclairciſſemens de cette nature.

Les Ambaſſadeurs ſont appellés au Conſeil.

Sur le rapport de ces premiers Commiſſaires, le Grand-Maître, ou plûtôt le Chancelier de l'Empereur, envoya, le jour ſuivant, deux Gentilshommes aux Ambaſſadeurs, pour les avertir de ſe rendre au Conſeil Impérial avec leurs préſens. Le tems étoit pli vieux. La crainte d'altérer quelque choſe aux préſens, leur fit ſouhaiter qu'on choiſit un autre jour; mais on ne goûta point leur excuſe. N'ayant pas laiſſé de ſe rendre au Conſeil ſans y faire porter les préſens, on rejetta la propoſition du moindre délai, parce que l'Empereur étoit réſolu de les voir le même jour. Auſſi-tôt qu'ils les eurent fait apporter; on les preſſa de s'aſſeoir, ſans aucune marque de reſpect pour une ſi auguſte Aſſemblée.

Forme de l'Aſſemblée.

Jéſuite Mandarin.

Le Chef, ou le Préſident, étoit aſſis au fond de la ſalle, ſur un banc fort large & fort bas, les jambes croiſées comme nos Tailleurs. A ſa droite étoient deux Seigneurs Tartares, dans la même ſituation; à ſa gauche, un Jéſuite, nommé le Pere Adam *Scaliger*, natif de Cologne en Allemagne, qui avoit vécu depuis près de trente ans dans les honneurs, à la Cour de Peking. C'étoit un vieillard d'une figure agréable, qui avoit la barbe longue & les cheveux raſés; vêtu, en un mot à la Tartare. Tous les Seigneurs du Conſeil étoient aſſis

confusément, sans aucune distinction de rang ou d'âge. Le Chancelier même avoit les jambes nues & n'étoit couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux Ambassadeurs, & les pressa de s'asseoir. Ensuite le Pere Scaliger vint les saluer fort civilement, dans sa propre langue, & leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa Religion, qu'il avoit connues en Hollande. NIEUHOF. 1656.

Dans cet intervalle les Mandarins de Canton, & Pinxenton même, qui avoit pris des airs si hauts dans le voyage, s'employerent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étoient renfermés. Le Chancelier les en tira aussi lui-même, en faisant diverses questions aux Ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisoient, Scaliger, qui servoit d'Interprète, assuroit qu'ils parloient de bonne foi; & lorsqu'il voyoit sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échapoit un profond soupir. Le Chancelier loua plusieurs des présens, & déclara qu'ils seroient agréables à l'Empereur. Pendant cet inventaire, un Messager de l'Empereur apporta ordre au Pere Scaliger de faire plusieurs demandes aux Ambassadeurs, sur leur Nation & sur la forme de leur Gouvernement, & de mettre leurs réponses par écrit. Le Mandarin-Jésuite obéit; mais il ajouta malicieusement à son Mémoire, que le Pays dont les Hollandois étoient en possession étoit autrefois soumis aux Espagnols, & qu'ils y avoient encore de justes droits. Le Chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il étoit à craindre qu'elle n'indisposât l'Empereur contre les Hollandois. Il ajouta qu'il suffisoit d'expliquer que ces Peuples possedoient un Pays, & qu'ils y vivoient sous un Gouvernement régulier.

On apporte les présens au Conseil.

Mémoire que le Mandarin Jésuite fait pour l'Empereur.

Tandis que les Sécretaires tiroient plusieurs copies de ce Mémoire, le Chancelier, pressé de la faim, se fit apporter une piéce de porc, qu'il mangea fort avidement, quoiqu'elle fût à demi-crue; & même avec si peu de propreté, qu'on l'auroit moins pris, dit Nieuhof, pour un homme de distinction que pour un Boucher. En finissant, il donna ordre au fils du vieux Viceroi de Canton, qui résidoit à la Cour, de faire apporter à dîner pour les Ambassadeurs. Aussi-tôt que les mêts furent servis, le Chancelier se remit à manger avec la même avidité, & tous les Seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les Ambassadeurs, & Scaliger même, ne pûrent toucher aux viandes, parce qu'elles étoient presque crues. Le Chancelier, qui s'en apperçut enfin, fit lever tous les plats, & l'on vit paroître un autre service de toutes sortes de fruits & de confitures. Il pressa les Ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement; mais ils s'en défendirent dans des termes civils.

Malpropreté du Chancelier Chinois.

Festin.

Scaliger leur raconta, que trois ou quatre mois auparavant il étoit arrivé à la Cour Impériale un Ambassadeur Moscovite (20), avec un cortége de cent personnes, pour demander la liberté du Commerce à la Chine une fois l'année; mais que l'Empereur avoit peu de penchant à leur accorder cette faveur. La nuit approchant, les Ambassadeurs prirent congé de l'Assemblée, & furent reconduits à leur logement par le Pere Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le Mandarin ecclésiastique étoit porté par quatre hommes, dans un palanquin, & suivi à cheval de plusieurs Officiers de distinction.

Ambassadeur Moscovite.

(20) C'étoit apparemment Sander Jacowitz Boicof, dont les Voyages paroîtront ici dans l'article de la Tartarie.

NIEUHOF. 1656.

Les présens sont bien reçus de la Cour.

Le lendemain, à la priére du Chancelier, les Ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présens étoient destinés, & se servirent de leur Sécretaire, qui se nommoit *Boren*, pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin *Tong-lau-ya* & deux autres Mandarins, vinrent leur déclarer que les présens avoient été bien reçus de l'Empereur & de l'Impératrice sa mere; mais que Sa Majesté leur faisoit demander cinquante piéces de toile blanche de plus, pour les belle-filles du Viceroi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six piéces.

Ambassadeur du Grand-Mogol, & sujet qui l'amena.

Le 3 d'Août, on leur apprit qu'il étoit arrivé à Peking un Ambassadeur du Grand-Mogol, avec une suite fort nombreuse, pour accommoder quelques différends qui s'étoient élevés entre les deux Nations, & pour demander au nom de leurs Prêtres la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelque-tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistoient en trois cens trente six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros & d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandois, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les Ambassadeurs Hollandois reçurent des visites continuelles des Seigneurs & des Mandarins de la Cour. Les questions qu'on leur faisoit étant presque toujours les mêmes, ils n'avoient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 de Juillet, l'Empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux Seigneurs du Conseil:

Ordre de l'Empereur au Conseil des Li-pus.

» Grands & dignes Li-pus (21); les Ambassadeurs de Hollande sont venus ici avec des présens, pour congratuler l'Empereur & lui rendre leurs » soumissions; ce qui n'étoit point encore arrivé jusqu'aujourd'hui. Comme » c'est donc la premiere fois, je juge à propos de les recevoir en qualité » d'Ambassadeurs, & de leur accorder la permission de paroître devant moi, » pour me rendre hommage lorsque je paroîtrai sur mon Trône dans mon » nouveau Palais, afin qu'ils puissent obtenir une réponse favorable & s'en » retourner promptement satisfaits. D'ailleurs, lorsque l'esperance d'obtenir le bonheur de me voir leur a fait oublier toutes les fatigues d'un long » voyage par mer & par terre, & qu'ils sont capables, sans fermer les yeux, » de soutenir l'éclat du Soleil du Ciel; comment pourrions-nous manquer de » bonté pour eux & leur refuser leurs demandes (22)?

Proposition que le Conseil fait aux Ambassadeurs.

Après s'être fait lire pour la seconde fois les Lettres de créance, dans une nouvelle traduction du Pere Scaliger, l'Empereur renouvella par écrit la même déclaration au Conseil des Li-pus. Sur quoi le Chancelier demanda aux Ambassadeurs, si les Hollandois ne pouvoient pas envoyer tous les ans à Peking, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'Empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvoient qu'une fois en cinq ans; mais qu'ils demandoient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre

(21) Le *Lipu* ou le Tribunal des Droits, est la troisiéme des six Cours suprêmes. Un de ses offices est de recevoir & de congédier les Ambassadeurs. Nieuhof rend le terme de *Li-pu*, qu'il écrit *Li-pwus*, par celui de Conseillers.

(22) Une partie de cette Lettre est tirée de Thevenot. Elle differe un peu de celle qu'on lit dans Ogilby & dans Carpentier; mais elle a plus d'apparences de vérité.

Vaiſſeaux pour le Commerce. Tous les Conſeils s'étant aſſemblés pour délibérer ſur cette réponſe, on y décida qu'il ſuffiſoit que les Hollandois vinſſent ſaluer l'Empereur une fois en cinq ans. Telle fut du moins l'opinion de tous les Tartares; mais les Chinois, ſous prétexte de les traiter avec plus de faveur, propoſerent d'étendre le terme juſqu'à neuf ans, en ajoutant néanmoins que le Commerce à Canton ne leur ſeroit pas permis dans l'intervalle. Ils firent entendre auſſi, » qu'il étoit à craindre que ſous le nom de Hollan- » dois, les Vaiſſeaux d'Angleterre ne trouvaſſent de l'accès dans les Ports de » la Chine. On ſe ſouvenoit, diſoient-ils, que trente ans auparavant les » Anglois étoient entrés avec quatre Vaiſſeaux dans le Port de *Hoy-ta-men*; » qu'ils y avoient enlevé quatre Bâtimens Chinois chargés de ſel, pris un » Mandarin, tiré ſur le Fort, & que pour ces outrages ils avoient été declarés ennemis de l'Empire. D'ailleurs, outre qu'il étoit contraire aux uſages » de la Chine d'accorder un Commerce libre dans aucun de ſes Ports, il ne » paroiſſoit pas même par les Lettres de créance des Ambaſſadeurs qu'ils fuſ- » ſent chargés de ſolliciter cette grace; d'où il falloit conclure qu'ils avoient » excedé leurs ordres (23).

NIEUHOF. 1656.

Ce qu'ils promettent.

Obſtacles qu'on leur ſuſcite.

Les Hollandois ne furent pas peu ſurpris de ces obſtacles. Ils avoient compté que l'Empereur, par ſes Lettres au Viceroi de Canton, leur avoit déja permis le Commerce dans ce Port, & qu'en venant à Peking ils n'avoient qu'à remercier Sa Majeſté Impériale de ſes faveurs. D'un autre côté, on les informa que le Pere Scaliger & quelques autres Jéſuites avoient été gagnés par les Portugais pour s'oppoſer au ſuccès (24) de leurs eſperances. Ces Miſſionnaires s'efforçoient déja d'inſpirer aux Tartares les fâcheux préjugés qui avoient été répandus à Canton, & repréſentoient qu'on ne pouvoit accorder la liberté du Commerce aux Hollandois ſans appauvrir entiérement Makao.

Ils ſont traverſés par les Jeſuites.

Mais ce qui ſurprit encore plus les Ambaſſadeurs, ce fut d'avoir été trompés par les Vicerois de Canton, qui avoient reçu leur argent pour mettre dans leurs interêts le Chancelier & d'autres Conſeillers de l'Empereur. Un embarras ſi cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils propoſerent au Conſeil de leur accorder la permiſſion de demeurer à la Chine & d'y exercer le Commerce, ſur le même pied que les Sujets de l'Empereur. A cette condition, ils offroient de payer les droits ordinaires, comme les *Liegines* (25), les Amians & les Siamois, & de rendre à l'Empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de préſens. Mais, après quantité d'efforts, ils reconnurent d'où venoit l'inutilité de leurs ſoins. Ils manquoient d'argent; & ne voulant point en prendre à huit ou dix d'interêt par mois, ils réſolurent de s'adreſſer directement à l'Empereur. Pendant ce tems-là, ce Prince s'étoit informé du progrès de leurs affaires. Il avoit appris qu'ils offroient de faire le voyage une fois en cinq ans pour le ſaluer. Sa bonté lui avoit fait mettre huit ans à la place de trois. » Cinq ans, diſoit-il, étoit un eſpace trop court pour aller & re- » venir, s'ils ne voyageoient que de jour. Ils avoient beſoin de ſe repoſer » deux ou trois ans dans leur patrie. D'ailleurs, pourquoi les contraindrois- » je? ajoutoit-il, ſur un point de cette nature, eux qui n'ont pas beſoin de

Propoſitions qu'ils font à leur tour.

Elles ne ſont pas reçûes.

Bonté de l'Empereur pour les Hollandois.

(23) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 109. & ſuiv.

(24) Il eſt plus vraiſemblable que le motif de la Religion faiſoit agir les Jéſuites.

(25) Ceux de *Lugiow*, d'*Amia* & de *Siam* dans Carpentier; dans Thevenot, ceux d'*Annan* & de *Lieugrow-Siam*.

NIEUHOF. 1656.

» moi, qui ne me craignent point, & qui ne viennent me voir & m'offrir » des préſens que par un ſentiment de reſpect & d'affection pour ma Perſonne.

Ruſes qu'on emploie pour les refroidir.

Des diſpoſitions ſi favorables firent renaître toutes les eſperances des Hollandois. A la verité, le premier Sécretaire du Chancelier n'épargnoit rien pour leur ôter l'envie de renouveller leurs demandes. Il leur repréſentoit qu'ils devoient être fort contens, dans un premier voyage, d'avoir été reçus en qualité d'amis, & que leur empreſſement à vouloir obtenir tout-d'un-coup la liberté du Commerce, n'étoit propre qu'à ruiner toutes leurs prétentions. Mais ils fermerent l'oreille à cet avis, d'autant plus que le tems approchoit où l'Empereur devoit faire ſon entrée dans le nouveau Palais. Cependant ils apprirent qu'avant l'audience qu'ils ſe flattoient d'obtenir, ils devoient commencer par rendre leur hommage devant le Trône du vieux Palais, où l'on garde le tréſor & le ſceau Impérial. Cette cérémonie étoit ſi néceſſaire, que l'Ambaſſadeur de Moſcovie ayant refuſé de s'y ſoumettre, parce qu'il la regardoit comme une dérogation à la Majeſté du Czar, étoit parti ſans avoir été reçu à l'audience. Tous les Grands de la Chine ſont obligés de rendre leurs reſpects devant ce Trône, avant que de paroître aux yeux de l'Empereur; & l'Empereur même, avant ſon inſtallation, doit ſe préſenter au même lieu pour ſaluer le Trône. Les Chinois donnent pour raiſon de cet uſage, qu'il eſt plus ancien que l'Empereur & qu'il mérite par conſéquent d'être reſpecté. Tous les Ambaſſadeurs y ſont aſſujettis, trois jours avant l'audience.

Cérémonie à laquelle ils ſont obligés de ſe ſoumettre.

Le 22 d'Août, les Agens du Viceroi de Canton, le Mandarin Pinxenton & d'autres perſonnes du même rang, ſe rendirent de grand matin au logis des Ambaſſadeurs. Ils y furent bien-tôt ſuivis de trois Docteurs Chinois (26) & de quelques Officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduiſirent les Ambaſſadeurs & leur ſuite dans le vieux Palais, qui avoit l'apparence d'une Ecole ou d'une Bibliotheque, car on n'y voyoit que des gens de lettres ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens, ils les firent paſſer dans une cour, environnée d'un fort haut mur, où ils reçurent, par la bouche d'un Hérault, l'ordre de s'agenouiller trois fois & de baiſſer la tête juſqu'à terre. Cette cérémonie fut ſuivie d'un moment de ſilence. Enſuite le Hérault prononça les paroles ſuivantes à haute voix : *Ka-ſchan*, c'eſt-à-dire; *l'Empereur eſt venu de Dieu. Que-e; Tombez ſur vos genoux. Kanzo : Baiſſez trois fois la tête. Ke-e : Levez-vous. Ke-e* fut répeté trois fois. Enfin il ajouta, *Ko-e*, c'eſt-à-dire, *rangez-vous du même côté.* Après cette ſcéne, où aſſiſtoient au moins cent Docteurs Chinois, les Ambaſſadeurs retournerent à leur logement.

Cérémonie de l'hommage du Trône.

Le 25 d'Août étoit le jour marqué pour l'audience; mais il fut troublé par la mort ſubite du plus jeune des freres de l'Empereur, âgé d'environ ſeize (27) ans. On ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné par quelques Seigneurs du Conſeil, comme indigne de vivre depuis qu'il avoit offenſé Sa Majeſté Impériale par quelques mauvais diſcours. Mais d'autres attribuérent ſa mort à l'imprudence qu'il avoit eue de boire, dans une grande chaleur, un verre d'eau glacée qui l'emporta dans l'eſpace de quelques heures. L'Empereur parut ſi touché de ſa perte, qu'il paſſa trois jours entiers ſans voir perſonne. Les

Mort ſubite d'un jeune Prince, frere de l'Empereur.

(26) C'étoient les *Ka-lans*, ou les premiers Miniſtres.

(27) Seize ans, ſuivant Carpentier & Thevenot; mais ſix, ſuivant Ogilby.

funérailles

funérailles de ce jeune Prince ayant été differés l'espace d'un mois, l'audience des Ambassadeurs fut remise au même terme. Le 14 de Septembre, ils apprirent (28) que l'Ambassadeur de Moscovie quittoit Peking sans avoir obtenu d'audience, & vers midi ils virent arriver un homme de son cortége, qui venoit prendre congé d'eux de la part des autres, & qui leur demanda une Lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie qu'ils avoïent vû des Hollandois à la Cour de Peking. Ensuite ils furent informés que cet Ambassadeur avoit été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de l'Empereur (29).

Nieuhof. 1656.

Départ de l'Ambassadeur de Moscovie.

§. IX.

Audience & départ des Ambassadeurs Hollandois.

Aussi-tôt que le jeune Prince eut reçu les honneurs de la sépulture, l'Empereur fit avertir son Chancelier qu'il étoit résolu de recevoir, deux jours après, au pied de son Trône, les Ambassadeurs Hollandois & ceux du Grand-Mogol. Ce Ministre communiqua cet ordre à tous les Grands qui se trouvoient à Peking & qui devoient assister à l'audience.

Le premier d'Octobre, à deux heures après-midi, les Mandarins de Canton & d'autres Officiers de la Cour, se rendirent en habits magnifiques, & précedés de lanternes, au logement des Ambassadeurs, pour les conduire au Palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquels l'Auteur fut choisi. En arrivant au Palais, le cortége passa directement dans la seconde cour. A peine les Ambassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand-Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur & d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lammas (30) & des Su-ta-tses (31), prirent aussi leurs places. Plusieurs Seigneurs de l'Empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire, en plein air & sur des pierres nues, pour attendre Sa Majesté Impériale, qui ne devoit paroître que le lendemain au matin sur son Trône.

Préparatifs de l'Audience.

De tous les Ambassadeurs étrangers, celui des *Su-ta-tses*, qui sont les Tartares du Sud (32), étoit le plus estimé à la Cour de Peking. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son Ambassade, fut, qu'il apportoit des présens à l'Empereur, suivant l'usage des Nations qui bordent la Chine (33). Sa robe étoit composée de peaux de mouton, teintes en cramoisi, & lui tomboit jusqu'aux genoux; mais elle étoit sans manches. Il avoit les bras nuds jus-

Peinture de quelques Ambassadeurs étrangers qui étoient de la même audience.

Celui des Su-ta-tses.

(28) Le Journal de l'Ambassadeur de Russie, qu'on donnera dans la suite, marque le départ de cet Ambassadeur au 4. de Septembre. C'est peut-être une erreur d'impression pour 14.

(29) Nieuhof, *ubi sup.* p. 112. & suiv.

(30) *Lama* ou *Dalay Lama*. Cette race demeure au Tibet.

(31) *Sutadses* dans Carpentier; *Sudatses* dans Thevenot; & probablement *Su-ta-tses*, parce que *ta-tse* est le mot Chinois qui signifie Tartare. Ogilby met *Suy-tadseu*. C'est le pluriel Hollandois.

(32) C'est peut-être *Tartares-d'eau*; car *lu* ou *luy* signifie *eau* en langue Tartare ou Mongol. L'Ambassadeur étoit *Kalkas* ou *Eluth*, car il portoit l'habit Kalmouck.

(33) L'Empereur étant Tartare, cette Ambassade venoit peut-être des Eluths, qui, n'étant pas de sa dépendance, envoyoient le complimenter.

NIEUHOF. 1656.

qu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, étoit ſerré contre ſa tête; & du centre partoit une queue de cheval, teinte auſſi en rouge (34). Ses hautes-chauſſes étoient d'une étoffe légere & lui deſcendoient juſqu'au milieu des jambes; ſes bottes étoient ſi grandes & ſi peſantes, qu'à peine lui permettoient-elles de marcher. Il portoit au côté droit un ſabre fort large & fort maſſif. Tous les gens de ſa ſuite étoient vêtus de même, & portoient ſur le dos leur arc & leurs fléches.

Celui du Grand-Mogol.

L'Ambaſſadeur du Mogol étoit vêtu d'une robe bleue, ſi richement brodée, qu'on l'auroit priſe pour de l'or battu. Elle lui tomboit juſqu'aux genoux, liée, au-deſſus des reins, d'une ceinture de ſoie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portoit aux jambes de jolies bottines de maroquin, & ſur la tête un grand turban de diverſes couleurs.

Celui des Lammas.

L'habit de l'Ambaſſadeur des Lammas étoit d'une étoffe jaune, & ſon chapeau à larges bords, comme celui des Cardinaux. Il portoit au côté un chapelet de la forme des nôtres, ſur lequel il diſoit des priéres. Ces Lammas ſont une ſorte de Religieux ou de Prêtres, qui, après avoir été ſoufferts longtems à la Chine, en avoient été bannis par le dernier Empereur. Ils s'étoient réfugiés en Tartarie, d'où ils faiſoient demander, par cette Ambaſſade, la liberté de rentrer dans leurs anciens Etabliſſemens (35). Nieuhof n'apprit point quel fut le ſuccès de leurs ſollicitations; mais ils avoient été reçus avec beaucoup d'amitié.

Eléphans noirs à la porte.

A la porte de la même cour on voyoit trois éléphans noirs, qui ſervoient comme de ſentinelles. Ils portoient, ſur le dos, des Tours ornées de ſculpture & magnifiquement dorées. Le concours du Peuple étoit incroyable, & le nombre des gardes auſſi ſurprenant que la richeſſe de leurs habits.

Les Ambaſſadeurs ſont conduits à la Cour de l'Audience.

A la pointe du jour, les Grands qui avoient paſſé la nuit dans la Cour s'approcherent des Ambaſſadeurs pour les obſerver, mais avec beaucoup de politeſſe & de décence. Une heure après, ils reçurent un ſignal qui les fit lever bruſquement. En même-tems deux Seigneurs Tartares, dont l'office eſt de recevoir les Ambaſſadeurs, vinrent les prendre & les firent paſſer par une autre porte, dans une ſeconde cour qui étoit environnée de ſoldats Tartares & de Courtiſans. De-là ils furent conduits dans une troiſiéme cour, qui renfermoit la ſalle du Trône, les appartemens de l'Empereur, & ceux de ſa femme & de ſes enfans. La circonférence de cette cour étoit d'environ quatre cens pas. Elle étoit bordée auſſi d'un grand nombre de Gardes, vêtus de riches caſaques de ſatin cramoiſi.

Deſcription de l'appareil & du Trône.

Les deux côtés du Trône étoient gardés par cent douze Soldats, dont chacun portoit une Enſeigne différente, aſſortie à la couleur de ſon habillement. Mais ils avoient tous la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du Trône étoient vingt-deux Officiers, qui portoient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme repréſentoit des ſoleils. Ils étoient ſui-

(34) Les Eluths, ou les Kalmoucks, aiment paſſionnément le rouge.

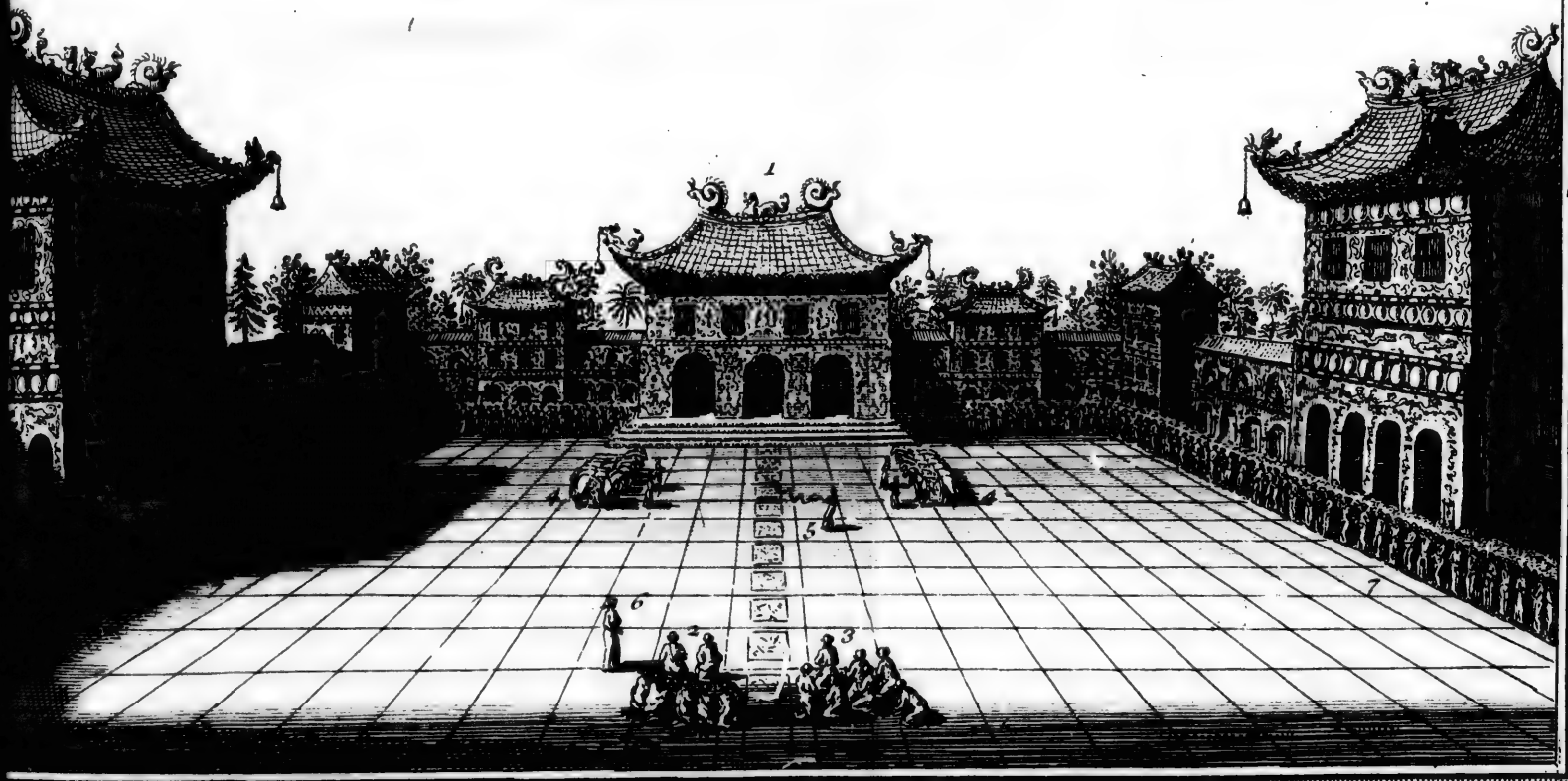
(35) L'Auteur paroît avoir été mal informé ſur ce point. Whay-Tſong ou Tong-Chin, dernier Empereur de la Chine, étoit fort entêté de la Religion des Lammas. Ainſi cet Ambaſſadeur étoit plûtôt de Si-fan, Nation entre le Tibet & la Chine, dont la plûpart des Lammas portent l'habit jaune pour marquer leur attachement à l'Empereur de la Chine, à qui cette couleur eſt propre. C'eſt par la même raiſon qu'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet.

L'AUDIENCE
f.
chevaux blancs.
avec un Serpent
nuld.
de l'Empereur.

T. V. N.° XX.

SALLE IMPERIALE DE L'AUDIENCE tirée de Nieuhof.

1. *Palais du Trone Imperial.*
2. *Les deux Ambassadeurs Hollandois.*
3. *Ambasadeurs du grand Megol.*
4. *Douze Chevaux blancs.*
5. *Tartare avec un Serpent de Cuir.*
6. *Le Heraut.*
7. *Gardes de l'Empereur.*



T. V. N°. XX.

vis de dix autres, qui portoient des cercles dorés de la même forme ; & ceux-ci de ſix autres, qui portoient des cercles en forme de pleine-lune. Après eux on voyoit ſeize Gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, & couverts de rubans de ſoie de diverſes couleurs. Enſuite paroiſſoient trente-ſix autres Gardes, chacun portant un étendart orné d'une figure de dragon ou de quelqu'autre monſtre. Derriere tous ces rangs étoient une infinité de Courtiſans, tous richement vêtus, de la même ſorte de ſoie & de la même couleur, comme d'une même livrée ; ce qui relevoit beaucoup l'éclat du ſpectacle. Devant les degrés qui conduiſoient au Trône, on avoit placé des deux côtés ſix chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parſemées de perles, de rubis & d'autres pierres précieuſes. NIEUHOF. 1656.

Pendant que les Ambaſſadeurs admiroient la pompe & l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tu-tang s'avança au milieu de trente des premiers Seigneurs de l'Empire. Au ſignal d'un Hérault, ils rendirent leurs ſoumiſſions au Trône, en tombant à genoux & baiſſant la tête neuf fois juſqu'à terre. Une délicieuſe muſique de voix & d'inſtrumens rempliſſoit les intervalles de cette cérémonie. Au Tu-tang & à ſon cortége ſuccéda un autre Ordre de Seigneurs. Les Ambaſſadeurs des Su-ta-tſes & des Lammas furent conduits enſuite, avec beaucoup de pompe, par le premier & le ſecond Chancelier, pour rendre les mêmes reſpects au Trône. Hommages rendus au Trône.

Alors un des Chanceliers s'approchant des Hollandois, leur demanda quel étoit leur rang & leur dignité. Ils répondirent qu'ils occupoient le rang de Vicerois. Le même Chancelier interrogea auſſi les Ambaſſadeurs Mogols, qui firent la même réponſe. Là-deſſus, le Tu-tang leur déclara que leur place étoit à la dixiéme pierre de la vingtiéme, ſuivant l'ordre des rangs, qui étoit marqué ſur le pavé, vis-à-vis la porte de la Salle du Trône. Ces pierres ſont revêtues de plaques de cuivre, ſur leſquelles on voit écrit, en caracteres Chinois, le caractere & la qualité des perſonnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Enſuite un Hérault leur cria d'une voix haute : *Allez, préſentez-vous devant le Trône.* Ils s'y préſenterent. Le même Hérault continua de crier : *Marchez à votre place.* Ils y marcherent. *Baiſſez trois fois la tête juſqu'à terre.* Ils la baiſſerent. *Levez-vous.* Ils ſe leverent. Enfin, *Retournez à votre place.* Ils y retournerent (36). Quel titre les Hollandois ſe donnent. Comment les places étoient marquées.

On les conduiſit enſuite, avec l'Ambaſſadeur du Mogol, ſur un Théâtre bien bâti, qui ſervoit de ſoutien au Trône Impérial. Sa hauteur étoit d'environ vingt pieds, & dans toute ſon enceinte il étoit environné de pluſieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de ſe mettre à genoux & de baiſſer la tête, on leur ſervit du thé tartare, mêlé de lait, dans des taſſes & des plats de bois. Bien-tôt, le carillon des cloches ayant recommencé à ſe faire entendre, toute l'Aſſemblée ſe mit à genoux, tandis que l'Empereur montoit ſur ſon Trône. Les Ambaſſadeurs ne découvrirent pas aiſément Sa Majeſté Impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur ſuite, qui étoient derriere eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de Courtiſans dont elle étoit environnée. Forme du Trône Impérial. L'Empereur paroît ſur ſon Trône.

Ce puiſſant Monarque étoit aſſis à trente pas des Ambaſſadeurs. L'or & les Beauté de ce ſpectacle.

(36) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 114. & ſuiv.

NIEUHOF. 1656.

pierres précieuſes, dont ſon Trône étoit couvert, jettoit un éclat ſi extraordinaire que les yeux en étoient éblouis. Des deux côtés étoient aſſis près de lui les Princes de ſon ſang, les Vicerois & les grands Officiers de la Couronne. On leur ſervit du thé dans des taſſes & des ſoucoupes de bois. Tous ces Grands étoient vêtus de ſatin bleu, relevé par des figures de dragons & de ſerpens. Leurs bonnets étoient brodés d'or, & parſemés de diamans & de pierres précieuſes, dont le nombre ou l'arrangement diſtinguoit leurs rangs & leurs qualités. De chaque côté du Trône paroiſſoient quarante Gardes-du-corps, armés d'arcs & de fléches.

L'Empereur demeura l'eſpace d'un quart-d'heure dans cette ſituation. Enfin, s'étant levé avec toute ſa Cour, Keyſer obſerva qu'en voyant partir les Ambaſſadeurs il jetta les yeux ſur eux. Autant que les Hollandois furent capables de le diſtinguer, ce Prince étoit jeune, blanc de viſage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, & vêtu de drap d'or. Ils admirerent beaucoup qu'il eût laiſſé partir les Ambaſſadeurs ſans leur adreſſer un ſeul mot. Mais c'eſt un uſage généralement établi dans toutes les Cours Aſiatiques. Les Courtiſans, les Soldats & même les Gardes-du-corps, ſe retirerent avec beaucoup de déſordre. Quoique les Hollandois fuſſent aſſez bien eſcortés pour ſe faire ouvrir un paſſage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui rempliſſoit toutes les rues.

Figure de l'Empereur.

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux Chefs du Conſeil, qui venoient les prier, de la part de l'Empereur, de leur faire voir un habit complet (37) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir, avec le manteau, les bottes & les éperons, une paire de bas de ſoie, les bas de botte, les haute-chauſſes, le collet, la chemiſe, le ceinturon & le chapeau de caſtor. L'Empereur trouva tout ſi riche, qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : » Si les Ambaſſadeurs portent de » tels habits, quels doivent donc être ceux de leurs Rois ? Le ſoir, il les renvoya par un Seigneur du Conſeil, qui admira beaucoup l'étoffe du chapeau (38).

L'Empereur veut voir un habit complet de Hollande.

C'eſt l'uſage de la Chine, de traiter les Ambaſſadeurs le dixiéme, le vingtiéme & le trentiéme jour après leur audience, pour faire connoître que leurs affaires ſont terminées. Mais dans l'empreſſement que les Hollandois avoient de partir, ils obtinrent que ces trois feſtins leur fuſſent donnés ſucceſſivement, dans l'eſpace de trois jours ; & le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Trois feſtins qu'on donne aux Ambaſſadeurs.

A deux heures après midi, les Ambaſſadeurs furent conduits avec tous les Mandarins de Canton, les Officiers & les Soldats, à la maiſon du *Li-pu*, ou du premier Miniſtre, qui étoit chargé de faire les honneurs de la Cour. On avoit invité à la même fête les Ambaſſadeurs du Mogol, des Su-ta-tſes & des Lammas. Ceux de Hollande & du Mogol furent placés du même côté, avec les Officiers de leur ſuite ; & les deux autres, du côté oppoſé. Le premier ſervice fut compoſé de fruits & de confitures ſéches ; le ſecond, de mouton rôti & bouilli, de bœuf & d'autres viandes. Les plats furent apportés par des perſonnes de diſtinction, vêtus de drap d'or. On couvrit enſuite, pour chaque

Ordre de cette fête.

(37) On ſuit ici Carpentier & Thevenot. Ogilby parle un peu différemment.
(38) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 119. & ſuiv.

Ambaſſadeur & deux des principales perſonnes de ſon train, une table de trente plats d'argent, chargés de fruits rares & de confitures. Le Maître-d'hôtel de l'Empereur étoit aſſis ſeul ſur un banc élevé, & près de lui deux autres Seigneurs, tous les jambes croiſées, pour obſerver s'il ne manquoit rien aux Ambaſſadeurs. NIEUHOF. 1656.

Avant que de s'aſſeoir ils furent obligés de ſe tourner vers le Nord, & de faire trois ſalutations comme ſi l'Empereur eût été préſent. La viande fut ſervie dans trois plats, mais ſi mal préparée que les Hollandois n'oſerent y goûter. Auſſi-tôt que le dîner fut fini, le Maître-d'hôtel de l'Empereur appella ſes propres domeſtiques, & leur donna tous les plats qui étoient devant lui, à la réſerve d'un ſeul, qui étoit une côte rôtie de chameau, dont il mangea lui-même avec autant d'apétit que s'il eût paſſé tout le jour à jeun. Comme l'uſage eſt établi, pour les convives, d'emporter tous les reſtes, ce fut un ſpectacle fort plaiſant, de voir tous ces ſales Tartares remplir leurs poches & leurs culottes de cuir, & le jus découler pendant qu'ils marchoient dans les rues. Uſage dominant.

Après le dîner, on apporta pluſieurs vaiſſeaux d'or & d'argent, pleins de *Zam-ſou*, qui fut ſervi dans des taſſes & des ſoucoupes de bois. Cette liqueur, qui venoit de l'office même de l'Empereur, étoit une diſtillation de lait nouveau. Quoiqu'elle fût preſqu'auſſi forte que l'eau-de-vie, les Ambaſſadeurs ſe virent obligés d'en boire pluſieurs coups, à l'invitation du Maître-d'hôtel, & d'emporter le reſte. Mais ils en firent préſent aux Soldats qui gardoient la porte. Pour dernier trait de cette fatiguante cérémonie, ils retournerent au Palais, où ils furent obligés de faire une nouvelle réverence au Trône. On leur permit enfin de ſe retirer. Zam-ſou, liqueur Chinoiſe.

Le jour ſuivant, qui étoit marqué pour le ſecond repas, un *Sous-Tu-tang*, ou Vice-chancelier (39), rendit le matin ſa viſite aux Ambaſſadeurs. Entre pluſieurs queſtions, il leur demanda s'il étoit vrai que les Hollandois puſſent vivre trois jours & trois nuits ſous l'eau, comme les Jéſuites Portugais l'avoient raconté. Les Ambaſſadeurs l'aſſurerent que c'étoit une fauſſeté. Enſuite ils prirent occaſion de ſa curioſité, pour lui repréſenter que le ſuccès de leurs affaires ne répondoit point à leurs eſperances. Il leur répondit qu'elles n'avoient pû réuſſir mieux juſqu'alors; mais que s'ils revenoient une ſeconde fois à la Chine pour ſaluer l'Empereur, ils obtiendroient infailliblement la liberté du Commerce, ſans autres frais qu'un petit nombre de préſens. Queſtion bizarre.

A l'heure du dîner, ils furent conduits au ſecond feſtin, où aſſiſterent pluſieurs grands Perſonnages de l'Empire, & l'Ambaſſadeur du Mogol, qui fut placé vis-à-vis d'eux. Ils obſerverent que le Sous-Tu-tang prenoit avec ce Miniſtre, avec les Mores & les autres convives, des manieres plus ouvertes qu'avec eux. Lorſqu'ils en demanderent la raiſon à leur Interpréte, ils apprirent que le Sous-Tu-tang n'avoit reçu d'eux aucun préſent. Cette explication les ſurprit beaucoup, parce qu'ils avoient remis à Pinxenton & aux autres Mandarins de Canton, un aſſez grand nombre de préſens pour tous les Grands de la Cour Impériale. Ils exigerent des éclairciſſemens ſur l'uſage qu'on en avoit fait; mais les Officiers qui avoient été chargés de cette diſtribution Les Hollandois font trop pés dans la diſtribution de leurs préſens.

(39) Le ſecond Miniſtre dans Thevenot, & le Vice Conſul dans Carpentier.

NIEUHOF. 1656.

refuſerent de s'expliquer, ſous prétexte que ceux qui les avoient reçus ne devoient pas être nommés, dans la crainte que l'Empereur n'en eût quelque connoiſſance. Les embarras qui reſterent là-deſſus aux Ambaſſadeurs & l'eſperance qu'ils avoient encore de réuſſir plus heureuſement dans leur principale négociation, firent différer le troiſiéme feſtin juſqu'au quatorze d'Octobre.

Troiſiéme & dernier feſtin.

Le Sous-Tu-tang reçut ſes préſens dans l'intervalle, & les Ambaſſadeurs s'en apperçurent aux témoignages de reſpect & d'affection qu'il leur donna dans cette derniere fête. Après avoir paſſé une heure à table, on leur apporta les préſens de l'Empereur, qui leur furent remis de la part de ce Prince. On commença par les étendre ſur deux grandes tables, qui avoient été placées, dans cette vûe, d'un côté de la Salle. Le préſent qui étoit deſtiné pour le Gouverneur de Batavia, parut le premier. Les Ambaſſadeurs le reçurent à genoux & des deux mains. Enſuite ils furent appellés ſucceſſivement par leurs noms, eux & les gens de leur ſuite; &, s'avançant tour à tour, chacun reçut auſſi à genoux le préſent qui lui appartenoit. Cette cérémonie finit encore par des ſoumiſſions au Trône, qui conſiſterent en trois génuflexions & trois inclinations de tête (40).

On délivre aux Ambaſſadeurs les préſens de la Cour.

En quoi ils conſiſtent.

Le préſent du Gouverneur de Batavia étoit compoſé de trois cens taëls d'argent; de quatre piéces (41) de damas; quatre piéces de ſatin noir & quatre de bleu; quatre piéces de drap d'or, deux deſquelles étoient brodées de figures de dragons; quatre piéces de *Thuys*; douze piéces de *Pe-lings*; dix piéces de *Ho-kyens*; quatre piéces de damas bleu à fleurs; treize piéces de *Ga-ſen*; quatre piéces de Foras & quatre piéces de velours noir. Pour chacun des Ambaſſadeurs, c'étoient cent taëls d'argent; quatre piéces de *Pe-lings*; quatre piéces de *Ga-ſen*; quatre piéces de *Ho-kyens*; trois piéces de ſatin bleu & trois piéces de noir; trois piéces de damas bleu & une piéce de velours noir. *Baron*, Sécretaire de l'Ambaſſade, eut cinquante taels d'argent; deux piéces de damas; une piéce de drap d'or & une piéce de velours. Chaque perſonne de la ſuite reçut quinze taëls d'argent & deux piéces de ho-kyens. Le premier Interpréte, qui ſe nommoit Carpentier, trente taëls d'argent; & Paul Durette, autre Interpréte, une robe de damas.

Préſens pour les Officiers Chinois.

On donna au Pinxenton une robe de Mandarin, brodée en dragons d'or, dont il devoit ſe revêtir ſur le champ. Les deux autres Mandarins reçurent chacun un cheval, ſans ſelle; les deux Capitaines, qui avoient commandé les Soldats depuis Canton juſqu'à Peking, une robe de damas bleu; & chaque Soldat, au nombre de vingt, une caſaque de damas noir & bleu.

Préparatifs du départ des Ambaſſadeurs.

Le 16, un certain nombre de Seigneurs Tartares, qui avoient paru ſouvent chez les Ambaſſadeurs, prirent ſoin de leur faire amener quinze chariots pour le tranſport de leur bagage. Pinxenton les fit avertir en même-tems de ſe rendre à la Cour du Li-pu, ou des Cérémonies, pour recevoir la Lettre de l'Empereur au Gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval, vers une heure après-midi. On les introduiſit dans une antichambre, où l'un des Seigneurs du Conſeil prit la Lettre, qui étoit ſur une table, couverte d'un tapis jaune. Il l'ouvrit, & rendit compte aux Ambaſſadeurs de ce qu'elle con-

Comment ils reçoivent la Lettre de l'Empereur.

(40) Nieuhof, *ubi ſup.* p. 122. & ſuiv.

(41) Piéces dans Thevenot & Carpentier; pacquets dans Ogilby.

tenoit. Elle étoit écrite en deux langues, la Tartare & la Chinoiſe; le papier doré ſur les bords, & revêtu des deux côtés de dragons d'or. Enſuite, l'ayant fermée reſpectueuſement, il l'enveloppa dans une écharpe de ſoie, qu'il mit dans une boëte & la préſenta aux Ambaſſadeurs. Ils la reçurent à genoux. Mais la retirant auſſi-tôt de leurs mains, il l'attacha ſur le dos d'un des Interprétes, qui ſe mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, & qui ſortit par la grande porte de la cour, qu'on avoit ouverte exprès. Cette cérémonie fut exécutée avec un profond ſilence; & dans toutes les fêtes qu'on avoit données aux Ambaſſadeurs, on n'avoit laiſſé rien échaper qui eût rapport au ſujet de leur commiſſion. La Lettre de l'Empereur étoit conçue dans ces termes: NIEUHOF, 1656.

» L'Empereur envoie cette Lettre à *Jean Maatzuiker*, Gouverneur général » des Hollandois à Batavia. Lettre de l'Empereur de la Chine.

» NOS Territoires étant auſſi éloignés l'un de l'autre que l'Orient l'Eſt » de l'Occident, il nous eſt fort difficile de nous approcher; & depuis » le commencement juſqu'aujourd'hui, les Hollandois n'étoient jamais venus » nous viſiter. Mais ceux qui m'ont envoyé Peter de Goyer & Jacob de » Keyſer, ſont une bonne & ſage Nation. Ces deux Ambaſſadeurs ont paru » devant moi en votre nom & m'ont apporté divers préſens. Votre Pays eſt » éloigné du mien de dix mille milles (42); mais vous marquez la nobleſſe » de votre ame en vous ſouvenant de moi. Cette raiſon fait beaucoup pan- » cher mon cœur vers vous. Ainſi je vous envoie..... (les préſens étoient ici nommés). » Vous m'avez fait demander la permiſſion d'exercer le Com- » merce dans mon Pays, en apportant & remportant des marchandiſes; ce » qui deviendroit fort avantageux pour mes Sujets. Mais comme votre Pays » eſt éloigné du mien, & que les vents ſont ſi dangereux ſur ces Côtes qu'ils » pourroient nuire à vos Vaiſſeaux, dont la perte m'affligeroit beaucoup, je » ſouhaiterois que, ſi vous jugez à propos d'en renvoyer ici, vous ne le » fiſſiez qu'une fois en huit ans, & que vous n'envoyaſſiez pas plus de cent » hommes, dont vingt auroient la liberté de venir dans la Ville où je tiens » ma Cour. Alors vous pourriez débarquer vos marchandiſes ſur le rivage, » dans une loge qui ſeroit à vous, ſans être obligés de faire votre Commerce » en mer, devant Canton (43). Il m'a plû de vous faire cette propoſition, » pour votre interêt & votre ſûreté, & j'eſpere qu'elle ſera de votre goût. » C'eſt ce que j'ai jugé à propos de vous faire connoître.

» La treiziéme année, le huitiéme mois & le vingt-neuviéme jour du regne » de SONG-TE (44), & plus bas, *Hong-ti Tſo-pe* (45).

Les Ambaſſadeurs ne furent pas plûtôt retournés à leur logement, qu'on

(42) Carpentier met dix mille lieues, & fait obſerver que quatre de ces lieues font à peine un mille de Hollande.

(43) Carpentier dit: ſans être obligés d'en diſpoſer à Canton.

(44) *Sung-to* dans Carpentier & dans Ogilby. Les Annales de la Chine appellent *Schunſchi* le premier Empereur Tartare de la Chine, mort en 1662.

(45) Dans les mêmes Auteurs, c'eſt *Hongtee-Thoepoe*.

NIEUHOF. 1655.

les preſſa beaucoup de partir, en leur repréſentant que l'uſage de l'Empire ne permettoit pas qu'ils s'arrêtaſſent deux heures dans la Ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils ſe virent obligés de quitter Peking preſqu'au même inſtant. Ainſi, remarque Nieuhof, ils n'eurent ni le tems ni la liberté d'étendre plus loin leurs obſervations. Pendant tout le ſéjour qu'ils avoient fait dans cette Capitale, on ne leur avoit pas permis de ſortir une ſeule fois pour ſatisfaire leur curioſité. Mais l'abondance avoit regné dans l'interieur de leurs murs. Les Ambaſſadeurs recevoient chaque jour, pour leur ſeule perſonne, ſix kattis de viande fraîche, une oye, deux poulets, quatre taſſes de zam-ſou, deux taëls de ſel, deux taëls de thé, un taël & une meſure d'huile, ſix taëls de *Miſon*, une meſure de poivre, ſix kattis de légumes, quatre kattis de farine, deux poiſſons frais & deux taëls de *Suttati*.

Avec quelle précipitation les Hollandois ſont obligés de quitter Peking.

Ce qui leur étoit accordé pour leur ſubſiſtance.

On fourniſſoit tous les jours aux Sécretaires un katti de viande fraîche, cinq meſures de thé, un katti de farine, une meſure de *Tauſoe*, cinq coudrines de poivre, quatre taëls de ſuttati, quatre meſures d'huile, quatre taëls de *Miſon*, un katti de légumes & une taſſe d'arrack. Chaque Hollandois de la ſuite avoit un katti de viande fraîche, une taſſe d'arrack, deux taëls de légumes & un katti de riz.

Le bois, & les fruits de toutes les eſpeces leur étoient envoyés avec beaucoup d'abondance. Ils recevoient auſſi quantité de mêts chinois, dont ils faiſoient peu d'uſage. Les Ambaſſadeurs faiſoient même acheter d'autres proviſions pour leur table & ſe faiſoient ſervir avec beaucoup d'appareil, pour apprendre aux Chinois de quelle maniere on vivoit en Hollande. Après avoir paru à l'audience de l'Empereur, leurs portions journaliéres furent doublées, par une faveur que la Cour accorde rarement aux Etrangers.

Retour des Ambaſſadeurs à Canton.

En ſortant de Peking, ils gagnerent par terre *San-tſian-wey*, où les Barques de l'Empereur, qui les avoient amenés de Nan-king, étoient à les attendre. On y avoit auſſi préparé quelques Joncs pour leur uſage. Mais les ayant trouvés trop peſans, l'impatience d'avancer leur fit louer des Barques plus légeres, dans la crainte de ſe voir forcés de paſſer l'hyver à Canton s'ils y arrivoient trop tard. Ils s'embarquerent avec quelques Seigneurs Tartares, chargés de les eſcorter, & les Mandarins de Canton, pour reprendre le chemin par lequel ils étoient venus.

Vents très-froids à la Chine.

Le 31 d'Octobre ils arriverent à Lin-tſing, où Pinxenton traita noblement le cortége pendant deux ou trois jours. A leur départ, le vent, qui étoit Nord, devint ſi froid & ſi perçant qu'ils en ſouffrirent beaucoup. Le 21 de Novembre ils revirent Nan-king, où ils s'arrêterent juſqu'au 10 de Décembre. Mais la rigueur inſupportable du vent les tint renfermés pendant le ſéjour qu'ils firent dans cette Ville.

1657.

Le 5 de Janvier ils ſe retrouverent dans la grande Ville de *Van-nun-gan*, où le Gouverneur leur offrit quelques rafraîchiſſemens, & leur fit préſent de quelques chandelles, compoſées d'un ſuc fort épais & fort huileux, qui coule de certains arbres & qui rend une odeur fort agréable avec beaucoup de clarté. Le 11 fut un jour extrêmement froid. Le 15 on débarqua devant *Nan-gan*, d'où les Ambaſſadeurs furent portés dans des palanquins, au travers des montagnes, ſur les épaules de trente Soldats. Un jour de marche les rendit à *Nan-*

à *Nan-hyong*, où ils reprirent la riviere. Le 27 ils arriverent à *Fu-ſan* (46), délicieux Village, devant lequel ils avoient paſſé pendant la nuit en venant à Peking, & le lendemain ils arriverent à Canton. NIEUHOF. 1657.

Arrivée des Hollandois à Canton.

Dans le chemin qu'ils avoient à faire depuis le rivage juſqu'à leur logement, *Baron*, Sécretaire de l'Ambaſſade, porta la Lettre de l'Empereur ſur ſes deux mains, précedé d'un écran qui la couvroit. Il étoit immédiatement ſuivi des Ambaſſadeurs. Tous les Bâtimens qui ſe trouvoient dans le Port firent trois décharges de leur artillerie. Les rues & les murs de la Ville étoient couverts d'une foule de ſpectateurs. Le lendemain les Ambaſſadeurs rendirent une viſite de cérémonie aux deux Vicerois, à la mere du jeune, & au Tu-tang. Ils furent reçus des Vicerois avec de grands témoignages d'amitié. On leur ſervit du thé. La converſation roula ſur leurs interêts. Le Tu-tang, après les avoir fait attendre l'eſpace de deux heures, leur fit dire qu'il ne pouvoit leur donner audience qu'à l'arrivée du Mandarin Pinxenton.

Le premier de Février, ils furent traités avec beaucoup de magnificence par le vieux Viceroi, & le jour ſuivant par le jeune. Pinxenton, qui étoit revenu dans l'intervalle, ne les traita pas moins noblement le troiſiéme jour. Comme ils manquoient d'argent pour faire les préſens de la nouvelle année aux Vicerois, ils trouverent le moyen d'emprunter une ſomme, par le crédit que *Lantſman*, un de leurs Facteurs, s'étoit ménagé à Canton pendant leur abſence. Mais lorſque les préſens furent portés aux Vicerois, ces deux Seigneurs en parurent peu ſatisfaits. Ils demanderent non-ſeulement l'interêt de quinze cens taëls d'argent, qu'ils avoient déboursés pour leurs gens à leur départ pour Peking; mais formant des prétentions beaucoup plus injuſtes, ils exigerent trois mille cinq cens taëls pour la liberté du Commerce qu'ils leur avoient accordée à Canton. Ces demandes firent naître beaucoup de trouble. Cependant la crainte de ſe voir encore plus maltraités, obligea les Ambaſſadeurs à céder. Ils n'ignoroient pas que la populace prenant parti pour ſes Maîtres, parloit déja d'inſulter les Hollandois dans les rues de la Ville; & peu de jours après, *Paul Duretti*, un de leurs meilleurs Interprétes, fut aſſaſſiné barbarement dans ſa propre maiſon.

Démêlés avec les deux Vicerois.

Aſſaſſinat d'un Interprête.

Ils prirent immédiatement le parti de s'embarquer. Mais lorſqu'ils ſe préſenterent chez les Vicerois pour prendre congé d'eux, ils eurent l'humiliation de ſe voir refuſer l'audience. On ne les écouta de leur part, que pour leur défendre d'emporter des armes Tartares. Ils ſe rendirent à bord dans le cours de la même nuit & mirent à la voile de grand matin. Mais le vent étant venu à changer, ils ſe trouverent forcés de remonter ſur leurs traces, pour mouiller aſſez près de Canton. Tout étoit capable de leur inſpirer de la défiance, lorſqu'ils virent arriver à bord les Maîtres-d'hôtel des Vicerois, les Capitaines des Gardes, & les Mandarins qui les avoient accompagnés dans leur voyage à la Cour. Ces Officiers venoient, au nom de leurs Maîtres, pour leur offrir du zam-ſou dans les taſſes mêmes des Vicerois, & pour leur ſouhaiter tout à la fois une heureuſe navigation & un prompt retour. Des politeſſes ſi peu attendues les ayant raſſurés, ils leverent l'ancre avec plus de tranquillité & de confiance. Le 28, au coucher du ſoleil, ils entrerent dans le

Les Ambaſſadeurs quittent Canton.

Ils y ſont repouſſés par le vent. Viſite qu'ils reçoivent.

(46) Ou *Foſchan*, grand Village de Commerce, qui a plus d'un million d'Habitans.

NIEUHOF. 1657.

Port de *Hey-ta-men*. Le 2 de Mars, ayant passé devant le fameux Village de Lantam, ils s'avancerent au-delà de Makao. Le 8, ils étoient à *Pulo-Timon*, où ils rencontrerent des légions de poissons-volans. Le 21 ils virent l'Isle de Linga, sur la Côte de Sumatra; & passant par les Détroits de Banka, entre les grandes Isles de Sumatra & de Java, ils arriverent a Batavia le 31, après avoir employé vingt mois & six jours dans un voyage où l'ennui avoit été égal à la dépense. Les présens qu'ils avoient faits à la Chine étoient montés à la somme de cinq mille cinq cens cinquante-cinq livres sterling, & les frais à quatre mille trois cens vingt-sept livres (47).

Leur navigation jusqu'à Batavia.

Nieuhof, sans se rebuter de tant de fatigue & de perte, conseilla au Gouverneur Hollandois de profiter de la guerre que l'Empereur de la Chine avoit contre Koxinga, pour obtenir la liberté du Commerce, en offrant à ce Prince (48) le secours des Vaisseaux de la Compagnie. Cet expédient fut goûté du Conseil; & quelques années après on entreprit une nouvelle Négociation sur ce fondement.

Conseil de Nieuhof.

CHAPITRE II.

Ambassade de Jean VAN-CAMPEN & de Constantin NOBLE, vers Sing-la-mong, Roi de Fo-kyen.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les Hollandois eussent tiré si peu de fruit de leurs premiers voyages à la Chine, ils renoncerent d'autant moins à leurs espérances, que les lumiéres qu'ils avoient acquises n'avoient fait qu'augmenter leur ardeur. Mais ils prirent la résolution d'attendre des circonstances plus favorables; & le conseil même de Nieuhof, qui avoit fait une juste impression sur le Gouvernement, ne fut suivi qu'en 1661, lorsqu'on eut appris à Batavia que le Pyrate Koxinga s'étoit rendu maître des Isles de Tay-wan & de Formose. Cet évenement produisit deux Ambassades; l'une au Viceroi de Fo-kyen, en 1662, & l'autre à l'Empereur, en 1664.

A qui l'on est redevable de cette Relation.

C'est au soin qu'*Arnold Montanus* a pris de recueillir tous les Journaux de ces deux Voyages, qu'on est redevable de la Relation qui fut publiée en langue Hollandoise, à Amsterdam, par *Olfert Dapper*, dans le cours de l'année 1670 (49). L'année d'après, Ogilby traduisit cet Ouvrage en Anglois, pour en faire comme la seconde Partie de la Relation de Nieuhof. L'Histoire de l'Ambassade contient trois cens soixante-trois pages; les manieres & les usages des Chinois, cent quatre-vingt-seize, & la Descrip-

Ce qu'elle contient.

(47) Nieuhof, *ubi sup.* p. 130. & suiv.

(48) C'est l'Auteur même qui s'attribue l'honneur de ce conseil à la fin de son Ouvrage.

(49) *In folio.* Son titre est *Atlas Chinois*, ou Relation de deux Ambassades de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales au Viceroi *Sing la-Mong*, & au Général *Taysing-Lipovi*, & à *Kon-chi*, Empereur de la Chine & de la Tartarie orientale, avec le récit du secours que les Hollandois donnerent aux Tartares contre Koxinga & la Flotte Chinoise, & une Description géographique plus exacte qu'on n'en a jamais vûe de l'Empire Chinois en général, & de chacune de ses principales Provinces; recueillie par Arnold Montanus & traduite par Jean Ogilby. A Londres, chez Thomas *Johnson*, 1671.

INTRODUCTION.

tion générale deux cens ſoixante-quatre. Les Figures, dans l'Original Hollandois comme dans la Traduction, ſont imprimées, les unes ſur les pages du Livre, d'autres ſur des feuilles particuliéres. Celles de la ſeconde eſpece ſont au nombre de trente-ſix, ſans compter le Frontiſpice. 1. La Ville & le Château de *Zelandia*, dans l'Iſle de *Tay-wan*. 2. Le Temple de Mat-zou. 3. L'Idole de Sekia. 4. Le portrait de *Quan-te-kong*, Général Chinois. 5. Le Château de *Mein-ja-ceen*. 6. La Ville de Quemui. 7. La Ville d'Amui. 8. Cérémonie de la réception des préſens. 9. Fête pour les Ambaſſadeurs à *Hock-tſiu*. 10. Départ des Vicerois pour Peking. 11. Ville de Jem-ping. 12. Ville de Pou-ching. 13. Ville de King-ning fu. 14. Ville de *Hi-tſiu*. 15. Ville de Han-chieu. 16. Temple de Pauliux. 17. Ville de Hok-ſiu. 18. Peking. 19. Salle du Palais. 20. Funérailles Chinoiſes. 21. Carte de la Côte d'Amoi & de Quemoi. 22. Faſte des grands Mandarins lorſqu'ils paroiſſent en public. 23. Enſeignes & marques qui appartiennent aux Mandarins. 24. Autres marques de cet Ordre. 25. Autres marques. 26. Autres marques. 27. Quelques Figures Chinoiſes. 28. Autres Figures. 29. Autres Figures. 30. Autres Figures. 31. Idole ou Pagode Sekia. 32. Idole Vitax. 33. Plante de rhubarbe. 34. Arbres fruitiers de la Chine. 35. Autres arbres. 36. Autres arbres.

Figures de l'Ouvrage.

La route des nouveaux Ambaſſadeurs fut ſi différente de la premiere, qu'on en peut tirer beaucoup plus d'éclairciſſemens pour la géographie de la Chine & pour la connoiſſance de pluſieurs ouvrages admirables de l'art & de la Nature, qui ſont propres à ce grand Empire. Auſſi les Auteurs de ce Recueil n'ont-ils rien négligé pour un objet ſi curieux. A l'égard de la réception des Ambaſſadeurs & de la forme des négociations Chinoiſes, ils ont crû, avec raiſon, que la reſſemblance de tous ces détails avec ceux qu'on a déja lûs dans la Relation de Nieuhof les diſpenſoit d'une ennuyeuſe répétition. C'eſt encore dans la vûe d'épargner aux Lecteurs des explications fatiguantes, qu'ils ont ſupprimé une partie de l'expédition des Hollandois contre Koxinga. Ce récit leur a paru non-ſeulement d'une longueur exceſſive, mais groſſiérement digerée. Ils ont porté le même jugement de la deſcription générale du Pays, qui eſt viſiblement tirée de l'*Atlas de Martini*, & de la Relation des manieres & des uſages, qui paroît empruntée auſſi de pluſieurs autres Auteurs. Ainſi les bornes qu'ils s'impoſent dans cet Article, ſont celles du fond de l'Ouvrage & des Obſervations qui lui appartiennent.

Son extrême utilité.

Suppreſſions de quelques détails inutiles.

§. I.

Eclairciſſemens ſur la perſonne de Koxinga, ou Ching-ching-kong, & ſur la priſe de Tay-wan & de Formoſe.

ON entreroit mal dans les vûes & dans les circonſtances de la ſeconde Ambaſſade des Hollandois à la Chine, ſi l'on n'y étoit conduit par quelques explications ſur le caractere de Koxinga & ſur le ſuccès de ſes brigandages. Il étoit né d'un pere Chinois, nommé *Chinng-chig-long* (50), que les Etrangers nommoient *Iquon*, *Ikoan* & *Equan*, Habitant d'un Village ſur la

MONTANUS, 1662.

Naiſſance & premiers progrès de Koxinga.

(50) *Chim-chi-lung* dans Montanus.

MONTANUS. 1662.

Côte de Fo-kyen, & ſi pauvre, qu'on a prétendu qu'il exerçoit la profeſſion de Tailleur. Dans ſa jeuneſſe, Koxinga ſe mit au ſervice des Portugais de Makao, d'où il paſſa dans l'Iſle de Formoſe pour s'attacher à celui des Hollandois. Son induſtrie le rendit par degrés un Négociant conſiderable dans le Commerce du Japon; & ſon courage naturel, échauffé par l'avidité des richeſſes, en fit un redoutable Pyrate. Il groſſit le nombre de ſes Vaiſſeaux à meſure qu'il voyoit croître ſes tréſors. Bien-tôt tout le Commerce étranger de la Chine fut entre ſes mains. Il tranſportoit ſur ſes propres Bâtimens les marchandiſes de ſon Pays, pour y rapporter celles de l'Inde & de l'Europe. Les Portugais de Makao, les Eſpagnols des Philippines, les Hollandois de Batavia & de Formoſe, les Inſulaires du Japon, contribuoient à ſes vûes par les avantages qu'il leur faiſoit trouver à le ſervir. En un mot il devint ſi riche, que ſe voyant en état d'équiper une Flotte de mille Vaiſſeaux, ſon ambition (51) le fit aſpirer au Trône de la Chine.

Ses richeſſes & ſes forces.

Il ne pouvoit exécuter une ſi grande entrepriſe qu'en exterminant la famille Impériale; mais les Tartares s'étant répandus en 1644 dans toutes les parties de la Chine, excepté celle de Fo-kyen, de Quang-tong & de Quang-ſi, il regarda cet évenement comme une occaſion favorable à des projets qu'il déguiſoit encore. Il ſe lia ſecretement avec les Tartares. Leur Cham ou leur Empereur, qui ſe nommoit *Tai-tſong-gan* (52), ayant bien-tôt pénétré dans la Province de Fo-kyen, le nomma Général de toutes ſes forces. Comme la plûpart des Officiers Chinois étoient ſes amis ou ſes créatures, il les diſpoſa facilement à ſe ſoumettre aux Vainqueurs, qui le créerent en récompenſe Roi de *Ping-man* (53), ou de la partie Sud de la Chine, le comblerent de préſens & ménagerent encore moins les promeſſes.

Plan de ſon ambition.

Il eſt trahi par les Tartares.

Cependant toutes ces careſſes & ces libéralités n'étoient qu'un artifice. Ils redoutoient un homme ſi puiſſant, & leur eſperance étoit de le faire tomber dans quelque piége. Il contribua ſi imprudemment à ſa perte, qu'ayant appris que le Chef des Tartares ſe diſpoſoit à retourner à Peking, il quitta ſa Flotte ſans aucune ombre de défiance pour lui aller faire ſa Cour. Ce Prince ne balança point à le faire arrêter; & malgré toutes ſes plaintes, il le conduiſit à Peking, où l'ayant renfermé dans une étroite priſon, il fit redoubler ſes fers (54) à chaque hoſtilité que ſa famille entreprit pour le venger. Tandis que les Hollandois étoient à Peking en 1657, on ajouta quinze chaînes à celles dont il étoit déja chargé.

Son empriſonnement.

Koxinga ſon fils (55) & ſes freres, n'eurent pas plûtôt appris ſon infortune, que ſe retirant ſur ſa flotte, ils déclarerent la guerre aux Tartares en ruinant le commerce & leur cauſant des allarmes continuelles. Ils avoient choiſi pour leur réſidence *A-mui*, *Que-mui* & d'autres Iſles ſur la Côte de Fo-kyen, où les Chinois qui ne s'étoient pas ſoumis aux Tartares leur fourniſſoient réguliérement des proviſions. Comme ils entretenoient auſſi un Commerce conſiderable avec eux, l'Empereur, pour interrompre cette cor-

Vengeance que Koxinga, ſon fils, s'efforce d'en tirer.

(51) Les Hiſtoriens Chinois ne le chargent point de cette accuſation. *Voyez la Chine du Pere du Halde, Vol. I.*

(52) C'eſt *Long-Vu.*

(53) Ils lui offrirent la royauté; mais, ſuivant le Pere du Halde, il la refuſa.

(54) On lit la même choſe dans Navarrette.

(55) Proprement *Ko-ſching*, ou *Quo-ching.*

reſpondance, fit brûler toutes les Villes du rivage & ravager le Pays de Fo-kyen dans l'eſpace de trois lieues. Ce fut alors que les Hollandois offrirent aux Tartares le ſecours de leurs Vaiſſeaux. Ils défirent les Rébelles par mer & par terre (56); & Koxinga ſe vit preſſé ſi vivement, qu'il prit le parti de quitter les Côtes de la Chine. Mais pour ſe venger des Hollandois, en 1660, il ſe rendit avec toutes ſes forces aux Iſles de *Tay-wan* (57) & de *Formoſe*. Il ſe ſaiſit, en 1651, du Château de Zelandia, après un ſiége de dix mois, & s'étant rendu maître de ces Iſles, il traita les Hollandois avec beaucoup de cruauté. Pluſieurs Marchands & quatre Officiers du Fort perdirent la vie par ſes ordres, & les autres furent retenus dans les fers, contre la foi de la capitulation.

MONTANUS. 1662.

Il eſt chaſſé par les Hollandois.

Il les humilie à ſon tour.

Le Gouvernement de Batavia ne put apprendre ce déſaſtre ſans penſer non-ſeulement à la vengeance, mais à ſe remettre en poſſeſſion de deux Iſles, dont la perte entraînoit celle de ſon Commerce. Quelque-tems auparavant, Sing-la-mong (58), Viceroi de Fo-kyen, avoit imploré leur aſſiſtance; & cinq Vaiſſeaux qu'ils avoient à Tay-wan, dans cette vûe, avoient été diſperſés par la tempête. Mais ils prirent la réſolution de faire partir une Flotte conſiderable, avec un Ambaſſadeur chargé de propoſer une ligue pour la ruine de Koxinga, ſans autre condition que la liberté du Commerce. La diligence de l'exécution répondit à la grandeur de cette entrepriſe. On équipa, dans le Port de Batavia, douze Vaiſſeaux de guerre, depuis onze juſqu'à trente-deux piéces d'artillerie. Le commandement général fut donné à l'Amiral *Baltazar Bort*; l'office de Vice-Amiral à *Jean Van-Campen*; & celui de Contre-Amiral à *Conſtantin Noble*, qui fut revêtu de la qualité d'Ambaſſadeur. Toute l'artillerie montoit à cent trente-neuf piéces de canon; le nombre des Matelots à cinq cens vingt-huit, & celui des Soldats à ſept cens cinquante-ſix.

Mouvemens des Hollandois pour ſe venger.

Ils équipent une groſſe Flotte à Batavia.

Noble eſt nommé Ambaſſadeur pour la Chine.

Cette Flotte mit à la voile le 29 de Juin 1662, avec trois Navires marchands, qui devoient ſe rendre au Japon ſous le commandement de l'Amiral *Henri Van-Judick*. Elle rencontra le 3 d'Août quelques Pêcheurs Chinois, qui lui apprirent la mort (59) de Koxinga. Mais ſe fiant peu à cette information, elle s'approcha le 12 de *So-ti-ha*, Ville ſituée ſur la Riviere de Chang, qui appartenoit au Pyrate. Elle s'empara de cette Ville, malgré la force de ſes murs, & prit cent-cinquante Soldats dont la garniſon étoit compoſée. Enſuite elle brûla vingt-ſept Joncs & d'autres Bâtimens, qui étoient chargés de poivre pour le Japon (60).

Premiéres expéditions de la Flotte Hollandoiſe.

Le 15, Van-Campen, Vice-Amiral, fut envoyé dans une Chaloupe à *Hok-ſyeu* ou *Chang-cheu*, qui eſt aſſez loin de la mer ſur les bords du Chang, avec une Lettre de l'Ambaſſadeur pour le Viceroi de Fo-kyen. Ce Seigneur Tartare étant alors à la tête de ſon armée, près de *Syen-ſyen*, Van-Campen

Van-Campen, Vice-Amiral, deſcend dans la Riviere de Chang.

(56) Il avoit plus de zéle pour ſa patrie que pour ſon pere. Ses armes furent d'abord ſi heureuſes, qu'il battit pluſieurs fois les Tartares & leur prit pluſieurs grandes Villes.

(57) Formoſe même eſt nommée *Tay-wan* par les Chinois, mais *Pe-kan* par les Naturels du Pays.

(58) *Sing-ha-mong* ou *Sig-la-mong*, étoit un des Vicerois de Canton au tems de la premiere Ambaſſade.

(59) Il mourut un an & quelques mois après ſes conquêtes, & laiſſa pour ſon ſucceſſeur Ching-king-may, ſon fils. *Voyez le Pere du Halde.*

(60) Montanus, *ubi ſup.* Vol. II. p. 49. & ſuivantes.

MONTANUS. 1662.

lui dépêcha ſon Interpréte. Mais à ſon entrée dans la Riviere, cinq Mandarins vinrent le complimenter ſur ſon bord. Le 22 il en vit arriver cinq autres, avec une ſuite fort nombreuſe, & des rafraîchiſſemens qui lui étoient envoyés par les Gouverneurs de Hok-ſyeu & du Fort de Min-ja-zen (61). Le 28 il en reçut trois autres, qui lui apportoient de la part des mêmes Gouverneurs une Lettre de félicitation ſur ſon arrivée.

Le 8 de Septembre, l'Interpréte Chinois revint de *Sink-ſyen* par la voie de *Hok-ſyeu*, après un voyage de vingt-quatre jours, accompagné d'un Mandarin que le Viceroi & *Tay-ſing Li-po-vi*, ſon Général, avoient chargé de leurs Lettres pour l'Amiral *Bort*. Ils le prioient de ſe rendre auprès d'eux, ou d'envoyer quelque perſonne de confiance, pour conferer ſur l'important objet de ſon voyage. Ils demandoient auſſi qu'on leur fît remettre, par la même occaſion, les Lettres du Gouverneur Maetzuiker & du Conſeil de Batavia.

Noble & Campen ſont envoyés au Viceroi de Fokyen.

L'Amiral, peu diſpoſé à quitter ſa Flotte, joignit Van-Campen à Noble pour aller conferer avec le Viceroi. Il ſe crut obligé de communiquer ſes vûes au Gouverneur de *Hok-ſyeu*. Mais cet Officier Tartare, en lui faiſant eſperer du ſuccès pour ſon entrepriſe, s'excuſa de joindre ſes forces aux ſiennes contre Koxinga, parce qu'il craignoit de paſſer les bornes de ſa commiſſion (62).

§. II.

Voyage des Ambaſſadeurs à Sink-ſyen, & leur retour.

Joncs envoyés à la Flotte pour recevoir les Ambaſſadeurs.

MALGRE' ce refus, le Gouverneur de Hok-ſyeu envoya, le 18 de Septembre, deux Joncs à la Flotte Hollandoiſe, pour amener dans ſa Ville les Envoyés & leur ſuite, qui fut compoſée de dix-huit perſonnes. Le 20, après avoir embarqué les préſens & les proviſions néceſſaires, ils mirent

Ils paſſent à Quan-to.

à la voile au Sud-quart-Sud-Oueſt, pour remonter la Riviere de Chang. A midi, les deux Joncs paſſerent devant Quan-to, petite Ville, mais bien fortifiée & défendue par une bonne garniſon. Un peu plus loin ils côtoyerent *San-wan*, Village fort peuplé, dont la plûpart des Habitans ſont ou Serruriers, ou Tiſſerands, ou Tonneliers, &c. diviſés en corps avec beaucoup d'ordre. A l'embouchure de la Riviere, ils rencontrerent le Village de Tayon; & plus loin, le Fort de *Benantien* ou *Min-ja-zen*, qu'on a déja nommé, &

Fort de Benantien ou Min-ja-zen.

dont les fortifications conſiſtent dans des tours & un large foſſé. Cette Place, qui eſt trois lieues au-deſſous de Hok-ſyeu, peut paſſer pour une petite Ville, dont les rues ſont fort belles & les maiſons bien bâties. Les Envoyés étant deſcendus au rivage pour complimenter le Gouverneur, furent traités avec du bouillon de féves, mêlé de lait; honneur ſi diſtingué, que le Pays n'en a point de plus grand. Une lieue au-delà, vers le Sud-Eſt, ils découvrirent *Pe-tſo*,

Pe-tſo.

lieu délicieux; & vis-à-vis, ſur la rive Nord, *Po-ſang*, Temple ſpacieux, qui paſſe pour une des merveilles de la Chine. A quatre heures après midi ils arriverent près d'un large pont de pierre, qui traverſe la riviere & dont le ſommet eſt couvert de planches longues & minces, étendues d'arche en (63)

Temple de Poſang.

(61) A trois lieues de Hok-ſyeu.

(62) Montanus, *ubi ſup.* p. 69. & ſuiv.

(63) L'Auteur donne, dans un autre endroit, trente-ſix arches à ce pont, & des boutiques des deux côtés.

arche, & revêtues des deux côtés d'une baluſtrade de pierre bleue, qui eſt ornée de figures de lyons & de dragons. MONTANUS. 1662.

Le 20, les Envoyés Hollandois paſſerent le pont dans des litiéres, pour aller complimenter à Hok-ſyeu la belle-mere du Viceroi, qui leur préſenta le bouillon de féves & d'autres rafraîchiſſemens, ſervis dans de la vaiſſelle d'or. Elle leur promit d'écrire à ſon fils en leur faveur, & de manger avec eux à leur retour, parce qu'une indiſpoſition l'avoit privée de ce plaiſir. Les rues de la Ville ſont bien pavées, & la foule y étoit ſi grande, que les Hollandois eurent beaucoup de peine à la percer. Les Ambaſſadeurs viſitent la belle-mere du Viceroi.

Le jour ſuivant, pluſieurs Mandarins d'un Ordre diſtingué & le Gouverneur du Fort *Eugeli*, leur rendirent viſite à bord & les inviterent à dîner. Près du Fort eſt un grand Village, fort bien peuplé, où l'on voit pluſieurs Temples, ornés de pagodes, devant leſquelles on entretient des lampes ardentes. Le 22, les Envoyés viſiterent le Gouverneur de *Hok-ſyeu*. Il leur dit qu'il avoit écrit en leur faveur à l'Empereur & au Viceroi; & les ayant retenus à dîner, il leur donna deux Mandarins & quatre-vingt-dix hommes pour les eſcorter juſqu'au camp. Après-midi, s'étant rembarqués dans leurs joncs, ils ſe trouverent à trois heures devant *An-lau-ya* ou *Lau-it*, Ville fortifiée de hauts murs, & d'une nombreuſe garniſon de cavalerie & d'infanterie, dont l'unique occupation eſt de tenir en reſpect un grand nombre de brigands qui ſont réfugiés dans les montagnes (64). Fort Eugeli. An-lau-ya.

Le ſoir du même jour ils arriverent à *Lan-pon*, Village d'un grand commerce, & plus célebre encore par un Temple dont l'Idole inſpire de bons conſeils dans l'infortune. Les Hollandois quitterent ici leurs joncs pour continuer leur route par terre. Lan-pon.

Le 23 ils furent portés, dans des palanquins, au long d'une grande chauſſée, pavée de pierres bleues & griſes. Leur route étoit au travers de pluſieurs belles plaines, bien plantées d'arbres à fruits, ſemées de légumes, peuplées de grands Villages (65), arroſées de ruiſſeaux, dont l'agréable murmure, joint à la beauté de la perſpective forme une ſituation délicieuſe pour des voyageurs. Ils y virent auſſi pluſieurs anciens monumens, ornés de figures d'hommes, de chevaux, de lions & de dragons, avec de grandes arches qui les couvroient, & des inſcriptions ou des épitaphes à l'honneur des Morts. Vers midi ils arriverent près de deux grands Forts, & vers ſix heures à la Ville de *Hok-ſua*, où ils furent logés dans une grande maiſon deſtinée à l'uſage des voyageurs, avec une garde pendant la nuit. Le lendemain ils reçurent la viſite des Mandarins, qui leur préſenterent des fruits & d'autres rafraîchiſſemens. Dans le cours de l'après-midi, ils ſe firent un amuſement de viſiter la Ville. Elle eſt agréablement ſituée, au milieu d'un grand nombre de jardins. Ses arcs de triomphe, ſes bâtimens, qui ſont anciens & magnifiques, avec l'avantage, aſſez rare à la Chine, d'être uniformes & contigus; ſes murs flanqués de boulevards & ſa nombreuſe garniſon de cavalerie & d'infanterie, en font une Grande chauſſée & belles campagnes. Ville de Hok-ſua. Sa beauté.

(64) Montanus, *ubi ſup.* p. 71. & ſuiv.

(65) On ne trouve preſqu'aucune des Places de ce Journal dans les Cartes des Jéſuites & dans leurs Deſcriptions. Peut-être les noms ne ſe reſſemblent-ils pas, parce que la Province de Fo-kyen a ſon langage particulier. D'ailleurs l'Auteur du Journal les écrit peu correctement. Il marque auſſi plus de Villes qu'on n'en trouve dans les Cartes. Peut-être a-t-il confondu les Villes avec les Bourgs.

MONTANUS. 1662.

Place fort distinguée. A la distance d'une lieue, on trouve des bosquets & des berceaux de verdure, où les Habitans vont se réjouir à la fraîcheur de l'ombre.

Détroit fortifié.

Le 25 on partit de fort bonne heure, sous une escorte de cinquante Tartares ; & passant devant plusieurs Places fortifiées, on arriva dans un lieu si étroit, entre deux rocs, que l'ouverture recevroit à peine deux chariots. Les deux entrées de ce passage sont munies d'un Fort de bois. Sur le sommet des rochers qui le forment, on voit plusieurs cyprès & quelques frênes, quoiqu'il n'y ait aucune apparence de terre. A midi l'on découvrit un autre Fort de bois, & le soir on arriva devant une Ville murée, dont la garnison étoit nombreuse. On s'arrêta au Sud de cette Place, dans un Temple où le Gouverneur & les principaux Habitans vinrent offrir aux Envoyés de la bierre forte de la Chine & d'autres rafraîchissemens. On leur avoit fait les mêmes offres dans toutes les Places qu'ils avoient rencontrées. Le jour suivant, au lever du soleil, il eurent peine à traverser la Ville, au milieu d'une foule de Peuple qui rempliſſoit les rues, & qui arrêta même le palanquin de Campen pour se donner le tems de l'observer. Le même jour, après avoir passé devant plusieurs Forts & quelques Villages, ils arriverent le soir à la Ville de *Hok-excho*, dont la plûpart des Habitans exercent l'agriculture & paroissent d'un bon caractere. Dans un Village qui est entre cette Ville & Hok-sua, on fabrique beaucoup de porcelaine.

Villes & Villages.

Le 27 on passa devant plusieurs grandes Villes & quantité de Villages, pour s'arrêter le soir dans un Château très fort. Le jour suivant, à trois heures après midi, on descendit dans une grande Ville, ornée de somptueux tombeaux, d'anciens édifices & d'arcs de triomphe. En partant, le 29, on passa la grande Riviere *La-yang*, sur un pont de pierre de plusieurs arches, pavé de pierres de taille, dont quelques-unes ont plus de soixante-dix pieds de long, sur trois & demi de large & six pouces d'épaisseur. Il a, des deux côtés, un mur d'appui, au long duquel regnent des bancs de pierre bleue, ornés de lions, de dragons & d'autres figures placées sur des piedestaux. Les Chinois racontent que ce pont merveilleux fut bâti dans l'espace d'une nuit par des démons (66). On s'occupoit alors à réparer l'arche du milieu, qui avoit été brisée pour couper le passage aux ennemis.

Pont de La-yang.

Swan-si-fo, Ville qui a conservé ses priviléges.

Avant midi les Envoyés arriverent à *Swan-si-fo* (67), Ville d'un grand commerce, ornée d'arcs triomphaux de pierre bleue taillée en figures, & de plusieurs Temples, dont les trois principaux ont des tours fort hautes, accompagnées de galeries. Elle est revêtue d'un mur, haut de vingt-sept pieds & flanqué de boulevards & de parapets. Ses portes, au nombre de trois, étoient bâties de pierre bleue & formoient une entrée tortueuse. Elle avoit été rendue aux Tartares par San-ting-hou Be-te-tok, Amiral de la mer & Gouverneur du Pays ; ce qui lui avoit fait conserver tous ses privileges. Mais ses clochers n'en avoient pas moins été démolis. Koxinga, qui en avoit tenté le siége, avoit été forcé de se retirer avec beaucoup de perte. L'Amiral Bort

(66) Martini croit qu'il n'y en a point de semblable au Monde. Il est, dit-il, au côté Nord Oueſt de la Ville de Suan-chu, & s'appelle aussi Pont de Van-gan. Cet Auteur en fait une longue description.

(67) Ce doit être *Suan-chu-fu*, grand Port de mer, dont la latitude observée est vingt-quatre degrés six minutes.

s'étoit

s'étoit crû obligé d'envoyer une Lettre & des préſens au Gouverneur ; mais il avoit refuſé de les recevoir avant que les Agens euſſent vû le Viceroi. Ils partirent le 30, & ſe rendirent à midi dans une Ville ruinée, qui ſe nomme *Engeling*. Pendant le reſte du jour ils paſſerent à la vûe de quelques Châteaux & de divers Villages. Le ſoir ils s'arrêterent entre deux grands Forts, nommés *Twa-ya*, éloignés d'un mille Anglois l'un de l'autre, dont les murs de pierre de taille ont vingt-cinq pieds de haut & vingt-huit pouces d'épaiſſeur.

MONTANUS. 1662.

Engeling, Ville ruinée.

Le premier d'Octobre ils arriverent à trois heures après midi dans la Ville de *Tan-wa*, qui paſſe pour une des plus belles & des plus peuplées de toute la Chine. Sa ſituation eſt dans une vallée très-fertile. Elle eſt environnée d'un mur de pierre, & fortifiée par des boulevards & des foſſés. Les Envoyés furent conduits par trois Mandarins bien montés, dans une hôtellerie magnifique, où l'on entroit par ſept degrés de fort beau marbre. Les appartemens y étoient en grand nombre, le pavé fort propre ; les bancs, les chaiſes & les lits revêtus d'étoffes précieuſes. Il y avoit aſſez de logement pour douze cens hommes & des écuries pour cent chevaux.

Tan-wa, une des plus belles Villes de la Chine.

Hôtellerie ſinguliére.

Le lendemain, après avoir paſſé ſur un grand pont de pierre, les Envoyés découvrirent dans le cours de la journée quantité de Bourgs & de Villages, les uns ruinés, d'autres dans un état floriſſant. Le ſoir ils logerent dans un Fort, au ſommet d'une colline, où ils apprirent du Gouverneur que les Inſulaires d'*A-moui* & de *Quemoui* (68) négocioient un Traité avec les Tartares.

Autres Villes.

Le 3 ils paſſerent entre pluſieurs Villages, pour gagner un pont de pierre, dont les extrêmités ſont défendues par deux Forts. Dans le cours de l'après-midi, les Prêtres de pluſieurs Temples qui ſe préſentent ſur le chemin, leur offrirent du thé & des confitures. Enfin, s'approchant de *Sink-ſyeu* (69) ils virent venir au-devant d'eux trois Mandarins, que le Viceroi & le Général envoyoient pour les complimenter. On les traita d'abord dans un Temple, d'où ils furent conduits au travers de la Ville dans une ſpacieuſe hôtellerie, qui eſt réſervée pour les voyageurs illuſtres, & qui n'a pas moins de logemens & d'écuries que celle de *Tan-wa*.

Les Envoyés arrivent à Hok-ſyeu.

Le 4 ils partirent pour le camp, ſur des chevaux qu'on avoit envoyés pour eux & pour toute leur ſuite. Deux Mandarins, qui leur ſervoient de guides, leur firent traverſer une grande partie de la Ville. Enſuite ayant paſſé une riviere, ſur un grand pont dont la ſituation eſt un peu au Sud, ils arriverent à l'armée, qui étoit campée à la diſtance d'un mille & demi de Sink-ſyeu.

Ils ſe rendent au camp du Viceroi.

Ils y furent reçus par cinq grands Mandarins, à la tête d'une troupe de fuſiliers, & conduits avec beaucoup d'appareil juſqu'à la tente du Sécretaire. Cet Officier ſe fit auſſi-tôt leur guide, pour les mener vers une grande tente à trois portes de front, où le Viceroi & le Général tenoient conſeil avec *Santing-hou Be-the-tok*, Gouverneur de Suan-ſi-fo, & *Hay-tan-kon*, Gouverneur de la Ville. En arrivant près du Viceroi, ils furent invités à s'aſſeoir, & le Sécretaire leur demanda leurs Lettres, qui furent reçûes avec quantité

Ils ſont reçus au Conſeil.

(68) Iſles dans la Baye de Chang-cheu, ou de Hok-ſyeu, ſoumiſes au Pyrate Koxinga.

(69) Ce doit être *Hing-wha-fu*, Ville maritime, qui eſt, par obſervation, à vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude.

MONTANUS. 1662.

de cérémonies. Le Viceroi refusa les présens de la Compagnie Hollandoise; mais il parut accepter volontiers ceux de l'Amiral Bort. Ensuite on commença sérieusement à traiter des affaires qui les avoient amenés. Le Viceroi & le Général leur accorderent la permission de s'établir dans l'Isle qu'ils jugeroient à propos de choisir, & de relâcher dans les Ports où ils trouveroient le plus de sûreté pour leurs Vaisseaux. Ils promirent aussi de rendre la liberté à trente-neuf prisonniers Hollandois, qui étoient encore dans les prisons d'*A-moui*. Mais rien ne put les faire consentir à leur accorder la liberté du Commerce, ni même celle de vendre les marchandises qu'ils avoient apportées. Ils se retrancherent sur la nécessité d'attendre les ordres de la Cour Impériale; & ne paroissant pas plus disposés à joindre leurs forces à la Flotte Hollandoise pour attaquer Koxinga, ils apporterent pour excuse le Traité actuel que les Insulaires de Que-moui & d'A-moui négocioient avec l'Empereur. Après le Conseil, les Envoyés furent traités avec beaucoup de magnificence, assis chacun à des tables séparées. Les plats & les tasses étoient d'or, relevé en bosses. Après dîner, le Viceroi leur donna la vûe de son armée & fit faire devant eux l'exercice à ses Soldats. Lorsqu'ils retournerent à la Ville, on leur envoya les restes du festin.

Réponse qu'ils obtiennent.

Le jour suivant ils rendirent leur visite au Général *Tay sang Li-po-vi*, dans ses propres quartiers, qui étoient à la portée du canon de ceux du Viceroi. Cet Officier reçut la Lettre du Gouverneur de Batavia & les présens de l'Amiral Bort; mais il refusa ceux de la Compagnie Hollandoise par la même raison qui les avoit fait refuser au Viceroi, & traita les Envoyés avec le même appareil. Etant retournés à leur hôtellerie, ils apprirent qu'il étoit arrivé neuf Joncs des Isles d'*A-moui* & de *Que-moui*, chargés de poivre, d'étoffes & d'autres marchandises. Cette nouvelle leur fut confirmée par l'ordre qu'ils reçurent aussi-tôt de ne pas sortir de leur logement le même jour & le lendemain. Cependant il n'y avoit rien de plus important, dans l'arrivée des dix-neuf Joncs, que la nécessité de se pourvoir par des échanges, les Côtes voisines ne leur en fournissant plus depuis qu'elles avoient été ravagées par les Tartares. Trois Négres, qui avoient deserté du service des Portugais à Makao & qui étoient venus prendre parti dans la cavalerie Tartare, insulterent les Envoyés Hollandois par des paroles outrageantes. Mais le Viceroi, qui en reçut des plaintes, les fit saisir sur le champ & donna ordre qu'ils fussent rigoureusement punis aux yeux mêmes des Envoyés.

Les présens de la Compagnie Hollandoise sont refusés.

Punition de deux Négres, qui outragent les Envoyés.

Le 8, ils prierent deux Mandarins de représenter au Viceroi, que leur commission étant pressante, ils souhaitoient d'être promptement expediés. On leur amena aussi-tôt quinze chevaux richement équipés, pour se rendre au camp. Ils y porterent quelques petits présens, tels que du vin, de l'eau-de-vie, des armes & des verres à boire, qu'ils offrirent au Conseil & qui furent acceptés. Dans la conference, qui s'ouvrit sur leurs affaires, le Viceroi leur promit de l'amitié; mais ayant appris que l'Amiral Bort avoit quitté la rade de Hok-syeu, il déclara aux Agens qu'il n'étoit pas satisfait de ce départ précipité, qui étoit d'ailleurs inutile, parce qu'il ne falloit point esperer de rencontrer les ennemis de l'Empire sur une Côte qui avoit été ravagée. Le Viceroi, remarque l'Auteur, étoit d'autant plus mécontent, qu'il avoit écrit à l'Amiral de ne pas

Seconde conférence & son résultat.

s'écarter de Hok-ſyeu, où il devoit ſe rendre pour voir la Flotte Hollandoiſe; mais ſa Lettre étoit arrivée trop tard (70). MONTANUS. 1662.

Ce Seigneur & le Général ayant encore traité les Envoyés & toute leur ſuite, leur firent préſent à chacun de deux piéces de ſoie & d'un plat rond d'argent, ſur lequel leurs noms & leurs titres étoient gravés en caracteres d'or. Les préſens de cette nature ſervent de paſſeport à ceux qui les reçoivent, pour traverſer toute la Chine, & les font traiter en qualité de Lau-yas, ou de Seigneurs. Le plat qui fut donné à Van-Campen par le Général, peſoit plus de vingt onces & n'avoit pas moins de huit ou neuf pouces de diametre. Les bords étoient ornés de fleurs dorées & relevées en boſſe. Il avoit un manche, doré auſſi ſur les bords. Celui dont le Viceroi fit préſent à Noble, ne peſoit qu'environ ſix onces & n'étoit ni doré ni orné de fleurs. Les autres étoient plus petits & plus légers à proportion. Préſens faits aux Envoyés.

La Ville de *Sink-ſyeu* eſt diviſée par une riviere qui prend ſa ſource dans une montagne, une lieue au-delà du Fort Lan-tin. Elle eſt environnée d'un mur de pierre, aſſez large pour recevoir un caroſſe attelé, & défendu par un grand nombre de pieux qui ſont armés d'un fer en forme de faux, & ſi tranchant, que d'un ſeul coup il abbattroit la tête d'un homme ou le couperoit en deux. Les rues de la Ville ſont belles & bien pavées. Les Temples bâtis de pierre bleue, & les édifices grands & majeſtueux. Le jour que les Envoyés choiſirent pour leur départ, fut le 8 d'Octobre. Ils obtinrent du Viceroi cent hommes pour le tranſport de leur bagage, avec une eſcorte de cinquante Soldats. Deſcription de Sink ſyeu. Retour des Envoyés.

La nuit ſuivante ils s'arrêterent au Village de *Chin-ho*. Le 9 ils arriverent dans un Château bien fortifié, où ils virent trois Dames qui avoient les pieds d'une extrême petiteſſe. En y comprenant les ſouliers & le reſte des ornemens, ceux de l'une n'étoient longs que de ſix pouces; ceux de la ſeconde, de cinq pouces & demi, & ceux de la troiſiéme, de cinq pouces ſeulement.

Le 10 ils paſſerent par quantité de Villages ruinés, & dans neuf Châteaux très-forts. En marchant ſur cette route, ils voyoient pendre dans des paniers, aux branches des arbres, un grand nombre de têtes Chinoiſes, du Parti de Koxinga. C'étoit le châtiment qu'on avoit fait ſubir à tous ceux qui avoient refuſé de ſe faire couper les cheveux, ſuivant l'ordre de l'Empereur. Le ſoir ils arriverent à *Tan-wa*. Noble fut ſaiſi le lendemain d'un accès de fiévre dans le Château de *Tan-ho*, où l'on s'étoit arrêté. Le 12, à midi, on entra dans *Suan-ti-ſo*. Les Envoyés rendirent leur viſite à *San-ting-hou Be-the-tok*, qui avoit quitté l'armée avant leur départ, & lui firent un préſent, dont ils furent payés auſſi-tôt par deux piéces de ſoie & une grande médaille d'argent qui leur ſervit de paſſeport. Têtes Chinoiſes qu'ils trouvent ſuſpendues aux arbres.

Le 13 ils arriverent à *Suan-ſi-ho*, Place d'une force conſiderable; & le 14 à *En-wa-cho*, autre Ville fortifiée. Le 15, ayant gagné celle d'*En-wa*, ils furent conduits dans un grand Temple, où pour meubles, dans pluſieurs appartemens, ils virent des ſtatues de grandeur humaine, aſſiſes ſur des bancs & richement vêtues. Elles avoient des lampes qui brûloient devant elles, & plus de cinquante Prêtres, dont l'unique occupation étoit de leur offrir de Temple où ils ſont logés à *Enwa*.

(70) Montanus, *ubi ſup.* p. 81. & ſuiv.

MONTANUS. 1662.

l'encens, accompagné de leurs chants & du ſon d'un tambour. Ces Miniſtres de la Religion Chinoiſe traiterent fort bien les Envoyés & leur firent préſent à leur départ de deux écus d'argent. Ils arriverent le 17 à Lan-tong-ſua, Fort ſitué ſur le Mont *Ti-ſcho*. Le 18, dans un Village ſur la route, ils rencontrérent cinq Chinois, qui s'étoient échapés de Taywan dans un Jonc. Ils apprirent d'eux que Koxinga & le Général Be-ke-kok, reſſerrés depuis long-tems par les Tartares, étoient morts du chagrin de leur ſituation ; mais qu'ils avoient laiſſé pour ſoutiens de leur Parti quantité de braves gens, qui n'avoient ni moins d'experience militaire, ni moins de courage. Le ſoir, étant arrivés à *Hok-ſua*, ils furent informés que les Inſulaires de Que-moui & d'Amoui demandoient un Gouverneur & une garniſon de leur choix ; mais que le refus de l'Empereur arrêtoit la concluſion du Traité. Ils trouverent dans la même Ville un Deſerteur de Makao, qui les conduiſit dans une Egliſe chrétienne, à quelque diſtance de la Ville, & qui leur apprit que le Pere Martini, Miſſionnaire Jéſuite, Auteur de l'Atlas Chinois, y étoit mort depuis trente-ſept jours.

Egliſe chrétienne.

Le 19 ils furent logés dans un Temple, comme ils l'avoient preſque toujours été dans cette route. Le 20 ils traverſerent un Village qui n'avoit pas moins d'un mille & demi de long, mais dont la plus grande partie avoit été brûlée la nuit d'auparavant par des voleurs. Cent perſonnes y avoient péri par le feu, ou de la main de ces cruels brigands. Le même jour les Hollandois arriverent ſur le bord d'une riviere, où s'étant embarqués ſur un Vaiſſeau qui les attendoit, ils ſe rendirent la nuit ſuivante à *Lau-yit*, ou *Au-lau-ya*. Le 21 ils gagnerent Lam-thay, Ville célebre par ſes Temples & ſes anciens édifices. Après y avoir été fort noblement traités, ils arriverent le 29 à Hok-ſyeu, qui n'en eſt pas éloigné (71).

Arrivée des Envoyés à Hok-ſyeu.

§. III.

Expéditions de la Flotte Hollandoiſe & ſon retour à Batavia.

DE's le jour ſuivant, les Envoyés reçurent à bord la viſite de pluſieurs Mandarins, au nombre deſquels étoit le Gouverneur d'*En-ge-ling*, Fort de la Baye de Hok-ſyeu, qui étoit autrefois voiſin d'une Ville célebre par ſon commerce, mais ruinée enſuite par les Tartares. Tandis que ces Seigneurs Chinois étoient ſur le Jonc, les Envoyés reçurent une Lettre que l'Amiral Bort leur envoyoit par une Frégate, avec ordre de rejoindre immédiatement la Flotte, pour tenir conſeil ſur le parti qui reſtoit à prendre lorſque les Chinois paroiſſoient ſi peu diſpoſés à recevoir leur ſecours. Ils ſe rendirent ſur le champ à Hok-ſyeu, pour demander au Gouverneur la liberté de partir. Elle leur fut accordée, quoiqu'à regret, parce que le Gouverneur ſouhaitoit beaucoup qu'ils attendiſſent l'arrivée du Viceroi. Cependant il ne conſentit à leur départ qu'après leur avoir donné une fête, à laquelle pluſieurs autres Seigneurs furent invités. Le Grand-Mandarin *Han-lau-ya*, Gouverneur de Minja-zen, étant de ce nombre, ſes domeſtiques ſaluerent les Envoyés à grands cris, en prononçant *Fueet*, qui eſt le ſouhait de proſperité à la Chine & qui

Ordre qu'ils reçoivent de retourner à la Flotte.

Ils ſont traités avec diſtinction par les Mandarins.

(71) Montanus, *ubi ſup.* p. 90. & ſuiv.

pour une marque d'honneur, qu'on n'accorde qu'aux perſonnes du premier rang. Après avoir pris congé du Gouverneur & de l'Aſſemblée, ils s'embarquerent ſur la Frégate, qui arriva le jour ſuivant à *Ting-hay*, où la Flotte étoit à l'ancre. MONTANUS. 1662.

Le 30, Noble fut renvoyé, avec la même Frégate & une Pinque, dans la Riviere de Hok-ſyeu, pour ſolliciter les interêts de la Compagnie Hollandoiſe & pour obſerver en même-tems ce qui s'y paſſoit. Le 3 de Novembre, deux cens Soldats, que l'Amiral débarqua ſur le rivage, s'approcherent de Ting-hay, dans l'eſperance d'en chaſſer les Chinois rébelles; mais ils les trouverent ſi bien préparés, qu'ils renoncerent à cette entrepriſe. Enſuite Van-Campen fut envoyé, avec une partie de la Flotte, pour croiſer dans ce parage. Il rencontra pluſieurs Joncs, que leur légereté ſauva de ſes mains. Le 15 il doubla une Pointe, à laquelle il donna ſon nom, au Nord de laquelle il découvrit, à vingt-ſix degrés cinquante-une minutes de latitude, les ruines d'une Ville nommée Ti-kyen ou Fi-kin, détruite depuis peu par les Tartares. Le 25 il ſe trouva près de *Sam-ſuay* (72), Ville ſituée ſur la pente d'une colline, à quinze lieues de Ting-hay, mais ruinée auſſi par les Tartares. Sa rade eſt ſûre & commode (73). Courſes de Van-Campen.

D'un autre côté, l'Amiral emporta d'aſſaut le Fort de *Ki-ta*, dans la baye de *Pakka*, & pilla vingt Villes ou Villages de la dépendance de Koxinga, ou habités par ſes partiſans. Il ne trouva dans le Fort qu'un peu de riz, de ſel & quelques meubles groſſiers, avec douze femmes & quinze jeunes garçons, qui furent envoyés à Batavia. Van-Campen rejoignit la Flotte le 11 de Janvier. Les Hollandois pillent pluſieurs Places.

Le 18 elle s'approcha de la Riviere de *Sua-ti-ha* (74), dont la pointe Sud eſt à vingt-ſept degrés trente-cinq minutes de latitude; & la remontant à l'Oueſt-Sud-Oueſt, elle alla jetter l'ancre ſur ſept braſſes devant la Ville du même nom, où les Chinois à courte chevelure arborerent le pavillon rouge, qui eſt leur ſigne de paix & d'amitié. Mais l'Amiral n'ayant répondu que par une décharge de ſon artillerie, ils firent paroître leur pavillon blanc, qui eſt la marque de guerre à la Chine; & ſecouant le ſabre & la faux ſur leur tête, avec quelques coups de mouſquets tirés au hazard, ils affecterent une contenance fort réſolue. Cependant ils prirent bien-tôt la fuite vers les montagnes ou ſur la riviere, avec leurs meilleurs effets. Van-Campen débarquant ſans réſiſtance, trouva dans la Ville une groſſe proviſion de riz, de ſel & de poiſſon ſec. Cette Place avoit été rebâtie nouvellement. On y voyoit ſept grands Temples, environnés d'arbres & pavés de pierre bleue. Les pagodes, les encenſoirs & les autres meubles religieux, qui étoient en fort grand nombre, firent partie du butin. Ils entrent dans la Riviere de Sua-ti-ha. Les Chinois abandonnent la Ville.

Le 17, une Felouque & quelques Chaloupes, que l'Amiral détacha ſur la Riviere, y rencontrerent ſept Joncs & trois *Kojas* (75), chargés d'armes & de marchandiſes. Les hommes ſauterent dans l'eau avec leurs armes, & ſe ſauverent à la nâge. On ſe ſaiſit des femmes & des enfans; mais ce ne fut que pour leur rendre bien-tôt la liberté, à l'exception de cinq femmes & de cinq jeunes hommes, qui furent tranſportés à Batavia. La nuit ſuivante, une Chaloupe Sept Joncs pris par les Hollandois.

(72) *Swam-ſwa*, dans un autre endroit de la Relation.

(73) Montanus, *ubi ſup.* p. 95. & ſuiv.

(74) *Soutia* dans Ogilby, & ci-deſſus *Sotiha*.

(75) Les kojas ſont de petits joncs.

MONTANUS. 1662. Hollandoiſe ayant été malheureuſement renverſée, dix hommes, de ſeize qui la montoient, périrent dans les flots ou furent tués par les Habitans du Pays. Le 19 on découvrit le drapeau rouge des Chinois, qui ſembloit inviter les Hollandois à s'approcher de la rive. Van-Campen s'y rendit hardiment. Il y trouva les Gouverneurs des cinq Villages voiſins, avec cinq Prêtres & un grand nombre d'Habitans. Les Gouverneurs & les Prêtres ſe laiſſerent conduire à bord de l'Amiral, & le ſuppliérent d'épargner leurs maiſons & leurs Temples. Ils demanderent la même grace pour leurs filets de pêche, en promettant à cette condition d'apporter de chaque Village, dans l'eſpace de quatre jours, vingt-cinq porcs, cent vingt-cinq poules & cinquante canards, avec autant d'oranges, de racines & d'autres légumes qu'ils en pourroient recueillir dans cet intervalle. Bort accepta leurs offres; mais il retint à bord deux des Gouverneurs, pour garants de ce Traité. Tous les articles ayant été remplis fidellement, les Hollandois rendirent graces au Ciel de leurs ſuccès par un jour de fête ſolemnelle.

Contributions qu'ils reçoivent des Habitans.

Villes réduites en cendres par les Hollandois.

Le 24, Van-Campen reçut ordre de faire une ſeconde deſcente pour brûler Sua-ti-ha. Mais les priéres des Chinois & la promeſſe qu'ils lui firent de fournir de nouvelles proviſions à la Flotte, le diſpoſerent à les épargner. L'Amiral même ſe laiſſa fléchir en leur faveur. Mais pendant qu'ils ſollicitoient ſa clémence, leur Ville fut réduite en cendres par la licence effrenée des Matelots. Le même jour l'Amiral fit voile au Sud & Van-Campen au Nord, pour ſurprendre les Joncs ennemis qui faiſoient le Commerce du Japon. Le 31, deux Pêcheurs, tombés entre les mains de l'Amiral, lui apprirent que le Commerce des Joncs étoit ſuſpendu cette année, & qu'on n'en attendoit pas non-plus du Japon. Cependant il en découvrit pluſieurs dans ſa courſe, avec le chagrin de ne pouvoir les joindre. Enſuite il brûla les deux Villes de *Se-tun* & de *Ten-hay*. Pendant la derniere de ces deux expéditions, les Mandarins de Hok-ſyeu le firent preſſer de ſe rendre devant leur Ville. Il arriva le 6 de Janvier à l'embouchure de la Riviere, où il apprit avec étonnement que Noble, qui n'avoit pas quitté Hok-ſyeu, y étoit arrêté avec toute ſa ſuite. Enfin deux Mandarins lui apporterent des Lettres de cet Envoyé, du Viceroi & du Général, qui le prioient également d'attendre pendant quinze ou vingt jours la réponſe de l'Empereur dans le même lieu; en lui faiſant entendre que s'il refuſoit d'y conſentir, Noble ſeroit retenu malgré lui, avec la liberté néanmoins d'exercer ſécretement le Commerce. On ne nous apprend point quelle fut la réponſe de l'Amiral; mais, le 15, trois Mandarins lui apporterent, dans un Jonc Tartare, des vivres & de la bierre Chinoiſe pour l'uſage de ſa Flotte, de la part du Viceroi & du Général. Le 18 il reçut une Lettre de Noble, qui lui marquoit d'un ton chagrin, qu'on exigeoit abſolument un délai de dix jours pour attendre les ordres de l'Empereur, & qu'on demandoit pour ôtages le Vice-Amiral avec un autre Capitaine. L'Amiral rejetta une propoſition qui lui parut tyrannique.

1663. Noble eſt arrêté à Hok-ſyeu.

Propoſitions qu'on fait à l'Amiral.

Brouillard extraordinaire.

Le 20 on eut pendant tout le jour un brouillard ſi épais, qu'on entendoit le bruit des rames ſans appercevoir les Joncs ou les Chaloupes. Van-Campen étant deſcendu dans une Barque, fut trois heures à retrouver ſes propres Frégates; & l'obſcurité de la nuit venant augmenter l'épaiſſeur des ténébres, on ne pouvoit communiquer d'un bord à l'autre qu'à l'aide du ſon des trom-

pettes. Le tems continua d'être ſi mauvais, qu'il fallut renoncer à la pourſuite des Joncs. Van-Campen rejoignit l'Amiral le 25 ; mais le jour ſuivant il perdit une de ſes Frégates, qui ſe briſa contre les rocs qu'on a nommés Pyramides. On ſauva heureuſement l'artillerie & l'équipage, avec une partie des marchandiſes. Ici, ſans aucune explication ſur le ſort de Noble, on eſt ſurpris de voir finir la Relation par le départ de la Flotte, qui arriva le 29 du même mois au Port de Batavia. L'Auteur ajoute ſeulement, qu'en faiſant voile à dix-huit degrés vingt-ſept minutes de latitude & à trois lieues de la Côte Sud de *Hay-nan*, on vérifia que cette Iſle eſt de quarante-ſept minutes plus au Sud qu'elle n'eſt placée dans les Cartes (76).

MONTANUS. 1663.

Retour de la Flotte à Batavia.

Navarette (77) & Du Halde ont recueilli quelques éclairciſſemens, qui ne doivent pas être négligés, ſur Koxinga & ſon pere. Suivant le premier de ces deux Auteurs, *Quam* (78) le pere, étoit né dans une petite Ville de pêcheurs, près du Port de *Ngan-hay*. Etant fort pauvre, il ſe rendit à Makao, où il fut baptiſé ſous le nom de *Nicolas*. De-là on le vit paſſer à Manille, mais borné dans ces deux lieux à des emplois fort vils. Le deſir de s'élever le conduiſit au Japon, où ſon oncle avoit amaſſé quelque bien dans le Commerce. Ce Négociant crut lui reconnoître des talens diſtingués. Il lui confia le ſoin de ſes affaires, & lui fit épouſer une Japonoiſe dont il eut quelques enfans. Enſuite l'ayant envoyé à la Chine avec un Vaiſſeau chargé de riches marchandiſes, il vit toutes ſes eſperances trompées par l'infidélité de Nicolas, qui ſe rendit maître de ce dépôt pour embraſſer ouvertement la profeſſion de pyrate. Son adreſſe & ſon courage éclaterent bien-tôt dans cette nouvelle carriere. Il répandit la terreur ſur toute la Côte ; & l'Empereur *Son-ching*, allarmé lui-même de ſes entrepriſes, prit le parti de le créer ſon Amiral, en lui pardonnant tous ſes crimes. Nicolas s'établit alors à *Ngan-hay*, lieu de ſa naiſſance, & forma des correſpondances de Commerce avec tous les Royaumes voiſins. Ses richeſſes ne firent qu'augmenter, & devinrent ſi exceſſives, que dans l'opinion publique elles ſurpaſſoient celles de l'Empereur même. Sa garde ordinaire étoit compoſée de cinq cens Négres chrétiens, auſquels il avoit donné toute ſa confiance. Dans les combats qu'il livroit ſur mer, il invoquoit l'aſſiſtance de S. Jacques. On étoit perſuadé que s'il eût entrepris de s'oppoſer à l'invaſion des Tartares, ils n'euſſent jamais pénetré dans la Province de Fo-kyen. Après avoir employé ſes ſervices pour l'établiſſement de leur pouvoir, ils ne penſerent qu'à perdre un Ami dont ils avoient appris à redouter les forces. Ils l'inviterent à diverſes fêtes, dans la vûe de s'aſſurer de lui. Mais il y paroiſſoit toujours au milieu de cette terrible garde, dont il connoiſſoit la valeur & la fidelité. Cependant, ayant trouvé le moyen de le tromper, ils le menerent à Peking. Tout le monde blâma ſa folie ; & bien-tôt il ſe repentit lui-même de ſa crédulité. Quoiqu'il fût libre à la Cour, il n'y mena point une vie tranquille. L'Empereur *Son-ching*, qui étoit d'un naturel fort doux, rejetta toujours la propoſition de ſe défaire de lui. Il ſe contentoit de le faire appeller fort ſouvent, la nuit comme le jour, dans la crainte continuelle qu'il ne s'échappât, pour ſe joindre à Koxinga ſon fils aîné, qui avoit pris les

Eclairciſſemens ſur Koxinga & ſon pere.

Source de leur fortune.

Le pere eſt trahi par les Tartares qu'il avoit ſervis.

(76) D'autres écrivent *Ay-nan*. Montanus, chap. 30. *ubi ſup.* p. 101. & ſuiv.

(77) Dans ſon Etat de la Chine, liv. VI.

(78) D'où l'on forma le nom d'*Iquon* & celui de *Chin-chi-long*.

MONTANUS. 1663.

armes. Mais après la mort de ce Prince, les Régens de l'Empire, ſous la minorité de ſon Succeſſeur, firent le premier eſſai de leur autorité ſur la vie de Nicolas.

Sa mort.

Il eſt vengé par ſon fils.

Son fils, qui portoit le nom de *Que-ſing* (79), titre noble qu'il avoit reçu de l'Empereur (80) qui s'étoit fait proclamer à Fo-kyen, n'eut pas plûtôt appris l'infortune de ſon pere, que cherchant un aſile ſur les flots, il monta ſur un *Champan*, Vaiſſeau de la grandeur d'une Pinque, & le ſeul qu'il pût enmener dans la précipitation de ſa fuite. Le tems ne lui permit d'emporter que mille ducats. Mais dans peu d'années il devint auſſi heureux que ſon pere. On vit ſous ſes ordres juſqu'à cent mille hommes & vingt mille Vaiſſeaux de différentes grandeurs. En 1659, l'Empereur *Jong-lye* ou *Yong-lye*, qui fut élevé ſur le Trône à Canton, lui envoya une Ambaſſade ſolemnelle dans l'Iſle de *Hya-mwen* (81).

Caractere de Que-ſing ou Koxinga.

Que-ſing joignoit à la force du corps un caractere audacieux, vindicatif & cruel; qualités Japonoiſes, qu'il tiroit de cette Nation par ſa mere. Il excelloit dans l'uſage de toutes ſortes d'armes. Comme il étoit toujours le premier & le plus ardent à la charge, il étoit couvert de bleſſures ou de cicatrices. La victoire ne l'avoit jamais abandonné dans ſes combats contre les Tartares, juſqu'en 1659, qu'ayant entrepris de prendre Nan-king d'aſſaut, il fut repouſſé avec un carnage épouventable. On prétend qu'il perdit cent mille hommes dans cette expédition, car il avoit augmenté prodigieuſement le nombre de ſes troupes. Ce fut alors que les Tartares prirent le parti de ruiner toute la Côte, pour lui ôter le pouvoir de continuer ſes brigandages. Lorſqu'on avoit appris à Peking qu'il avoit mis le ſiége devant Nan-king, l'Empereur avoit penſé à ſe retirer dans la Tartarie; & ſi la valeur de Koxinga eût été ſoutenue par la prudence, on ne douta point qu'il ne ſe fût rendu maître de la Chine. Mais l'orgueil le rendoit ſouvent témeraire. Ses ennemis revinrent de leur frayeur après ſa défaite. Ils formerent une Flotte de huit cens Vaiſſeaux pour achever ſa ruine par mer. Koxinga, peu effrayé de cet appareil, trouva le moyen d'en raſſembler douze cens. Les Tartares obtinrent d'abord quelque avantage; mais le vent l'ayant favoriſé, il tomba ſur eux avec tant de furie qu'il détruiſit leur Flotte entiere. Ceux qui firent face ſur le rivage périrent auſſi juſqu'au dernier. Cependant le ſecours des Hollandois fit changer de parti à la victoire. L'Auteur ajoute qu'ils en furent mal récompenſés. Que-ſing, ou Koxinga, défait dans pluſieurs rencontres & chaſſé enfin de la Chine, tourna ſes armes contr'eux dans l'Iſle de Formoſe. Il leur enleva cette Iſle (82) & leur prit pour trois millions de marchandiſes. Quelques-uns reçurent la mort par ſes ordres. D'autres eurent le nez coupé. On reprocha, dans cette occaſion, deux fautes aux Hollandois; l'une, d'être ſortis de leur Fort pour combattre; l'autre, d'avoir abandonné une éminence qui mettoit le Fort à couvert.

Ses victoires contre les Tartares.

Il prend Formoſa ſur les Hollandois.

Il menace Manille.

Dans la ſuite, Que-ſing aſpirant à la Souveraineté de *Manille*, envoya au Gouverneur Dom *Manrique de Lara*, un Religieux nommé *Victorio Ricci*,

(79) On lit dans l'Original *Kue-ſing*, d'où les Portugais ont formé *Koxinga*.

(80) Il ſe nommoit *Long-vu*.

(81) Cette Iſle eſt dans la Baye de Hok-ſy-eu, nommée auſſi Chang-cheu-fu.

(82) Il en coûta ſix cens hommes aux Hollandois & huit mille à leurs ennemis.

avec

avec une Lettre hautaine, qui menaçoit les Eſpagnols de leur ruine s'ils balançoient à rendre cette Place. Dans cette Lettre, qui portoit pour datte la treiziéme année de Jong-lye & le 7 de la troiſiéme Lune (83), il faiſoit valoir ſes avantages contre les Hollandois comme une punition de leur tyrannie & de leurs pillages; mais il ne les accuſoit pas d'avoir accordé leur ſecours aux Tartares. Le Gouverneur Eſpagnol ne mit pas moins de fierté dans ſa réponſe, & chaſſa auſſi-tôt tous les Chinois de Manille. Le premier de ces Bannis qui ſe retira dans l'Iſle de Formoſe, ayant exageré la diſgrace de ſa Nation, & publié que les Eſpagnols avoient maſſacré un grand nombre de Chinois, Que-ſing tomba dans une ſi furieuſe rage, qu'il en mourut quelques jours après.

MONTANUS. 1663.

Sa mort.

On raconte des excès incroyables de ſa cruauté. Pendant quinze ans qu'il fut en poſſeſſion de l'autorité ſuprême, il condamna au dernier ſupplice, pour des fautes légeres, plus de cinq cens mille perſonnes, entre leſquelles on compte ſa premiere femme & ſon fils. Mais ils eurent tous deux le bonheur d'échaper à cette barbare ſentence. Une tempête, qui le ſurprit un jour ſur la Côte de *Che-kyang*, lui ſubmergea ſix cens Champans, ſur leſquels il avoit embarqué cinq de ſes fils.

Cruauté de Koxinga.

Victorio Ricci n'étant revenu à Formoſe qu'après ſa mort, fit agréer la paix à ſa famille. L'aîné de ſes fils, qui lui ſucceda, étoit d'un fort mauvais naturel, ſans être auſſi brave ni auſſi prudent que ſon pere; ce qui fait douter à Navarette qu'il ſe ſoit emparé, comme on le prétend, de pluſieurs Provinces de la Chine en 1675 (84). Mais on ne peut rejetter un fait dont on trouve le témoignage dans les Annales de la Chine. *Ching-king-may*, tel étoit le nom du fils de Que-ſing, avoit été élevé dans l'étude des Lettres. Il négligea la guerre, le Commerce, & la culture des terres qu'il avoit héritées de ſon pere. L'oiſiveté diminua beaucoup le courage de ſes troupes. Cependant les Gouverneurs de Quang-tong & de Fo-kyen s'étant révoltés en 1673, dans la douziéme année du regne de *Kang-hi*, Empereur de la Chine, il entreprit de ſe joindre aux Rébelles, pour ranimer le feu martial qui commençoit à s'éteindre dans ſes ſoldats. Il ſe rendit avec ſon armée navale ſur la Côte de Fo-kyen. Mais le Gouverneur de cette Province, qui avoit pris le titre de Roi, refuſa de le traiter comme ſon égal. Cette ambitieuſe affectation fit avorter tous les projets d'alliance contre les Tartares. Ching-king-may déclara la guerre à ce fantôme de Roi, le vainquit dans pluſieurs batailles, & le réduiſit à la néceſſité de rentrer dans la dépendance des Tartares. Le Vainqueur étant retourné à Formoſe, n'y ſurvécut pas long-tems à ſon triomphe, & laiſſa pour ſucceſſeur *Ching-ke-ſan*, ſon fils, qui étoit à peine ſorti de l'enfance.

Gouvernement de ſon fils.

Entrepriſe contre les Tartares.

Il meurt & laiſſe un fils.

Après avoir calmé les Provines de Quang-tong & de Fo-kyen, les Tartares y abolirent le titre de Roi; & vers l'année 1682, qui étoit la vingt-cinquiéme de Kang-hi, ils y établirent un *Tſong-tu* (85), pour gouverner ces deux Provinces. Ce grand Officier publia une amniſtie générale, qui fut acceptée à la Chine de tous les anciens Partiſans de Ching-ching-kong. L'occaſion n'ayant jamais été plus favorable pour ſoumettre l'Iſle de Formoſe, le Tſong-tu ar-

Sort de ſes partiſans & de ſon ſucceſſeur.

(83) Ce qui répond au mois d'Avril 1662.
(84) Voyez du Halde, Vol. I.
(85) Dignité ſupérieure à celle du Vicerοi, mais dépendante de l'Empereur.

MONTANUS. 1663.

ma une puiſſante Flotte, attaqua les Iſles de Pong-hu, qui firent une vigoureuſe réſiſtance avec le canon Hollandois, & ſe rendit maître enfin des poſtes les plus importans. Alors il ne reſta plus d'autre reſſource au jeune Prince, ou plûtôt à ſon Conſeil, qui étoit compoſé des plus fidéles amis de ſon pere, que d'implorer la clémence de l'Empereur & de la mériter par une prompte ſoumiſſion. Dans la requête qu'ils préſenterent au nom de leur Maître, ils lui donnoient le titre de Roi de Yen-ping (86) & de Général de l'armée. Leur eſperance étoit d'obtenir qu'il fût diſpenſé de paroître à la Cour Impériale; mais les Vainqueurs inſiſtant au contraire ſur cette premiere preuve de ſa bonne foi, il ſe vit également forcé, & de remettre Formoſe aux Tartares, & de ſe rendre à Peking, où l'Empereur lui confera le titre de Comte dans le cours de l'année 1683 (87). Telles furent les révolutions & la cataſtrophe de la famille de *Quon* ou *Ching-chi-long*.

CHAPITRE III.

Expédition des Hollandois pour rentrer dans l'Iſle de Formoſa.

Préparatifs des Hollandois.

LES informations que le Conſeil de Batavia reçut de Bort & de Van-Campen, ne firent qu'échauffer le reſſentiment des Hollandois. Il réſolurent de faire partir, ſous la conduite du même Amiral, une Flotte plus redoutable que la précédente, & de ne renoncer à la guerre qu'après avoir obtenu de juſtes ſatisfactions pour la perte de Tay-wan & de Formoſe. Les réflexions du Conſeil ſur la conduite des Tartares, qui avoient non-ſeulement refuſé de ſe joindre à l'Amiral contre les Partiſans de Koxinga, mais qui l'avoient amuſé par divers artifices, tandis qu'ils retenoient Noble & que malgré leurs promeſſes ils retardoient de jour en jour pour la reſtitution des priſonniers Hollandois, firent prendre auſſi la réſolution de garder avec eux beaucoup moins de ménagemens. Si l'on ne pouvoit les engager dans un Traité dont l'exécution répondît à l'impatience du Gouvernement de Batavia, on ſe propoſa de ne rien attendre que de la force des armes, & de regarder les uns & les autres comme le même ennemi (88).

Motifs & Plan de leur entrepriſe.

On arma, pour cette expédition, ſeize Vaiſſeaux, dont l'artillerie montoit à quatre cens quarante-trois piéces de canon. Le nombre des Soldats étoit de douze cens quatre-vingt hommes, & celui des Matelots, de treize cens quatre-vingt-deux. Quatre Vaiſſeaux marchands devoient mettre à la voile ſous ce convoi, pour le quitter à la hauteur de Formoſa & ſe rendre droit au Japon. On nomma pour rendez-vous commun l'Iſle de *Peho* (89) ou les *Piſcadores*, douze lieues à l'Oueſt de Formoſa. La Flotte avoit ordre d'enlever tous

(86) Yen-ping-fu eſt une Ville du premier rang dans la Province de Fo-kyen.

(87) Du Halde, *ubi ſuprà*.

(88) On doit remarquer ici qu'il y avoit bien des reproches à faire aux Hollandois. Ils ne s'étoient pas donné le tems de recevoir la réponſe de l'Empereur. D'ailleurs le Viceroi de Fo-kyen leur avoit dit que l'Empereur négocioit avec les Rébelles, & que ſi le Traité ſe concluoit, il leur ſeroit plus aiſé d'obtenir Formoſa de lui que par les armes.

(89) *Pong-hu* dans la Carte des Jéſuites.

CHI
PROVINCE
Tchen
ISLE FORMOSE
Sara-Ki long
Tay chan tchang
Patsin
Nan na ché
Nantiki
Tchou tchan ché
Tchong Kang ché
Lou long ché
R. de Ché
Tchang pouhien
Long-chan
Pichansin
Formose
Pointe Formose ou
Pointe du Nord Est
Pointe Lago
R. Tagiens
R. Pingodam
R. Stele
R. Halokiang
Baye Lovenpardin
R. de St. Laurent
R. Grande
Zalesat
Latitude Septentrionale
25
24
23
Toute cette Coste est très peu connue
Montagnes remarquables
Pointe de Pumbo
Zybtan
Salbahy
Narubahy
Nambahy
Pinabo

L'ISLE FORMOSE
ET
PARTIE DES COSTES DE LA CHINE

Suivant les Cartes et les Observations les plus récentes et entre autres des RR.PP. Jesuites.

Par N.B. Ingr. de la Marine.

Echelle de lieues Marines de France et d'Angleterre

5 10 15 20 25 L.

les Joncs qui se présenteroient sur sa route, soit Tartares ou du Parti de Koxinga; de croiser ensuite contre ceux qui alloient faire le Commerce au Japon, & de se défaire de ses marchandises dans les Ports de Nangazaqui & de Firando, si elle n'obtenoit pas la liberté du Commerce à la Chine. Elle devoit se rendre aussi dans la rade de Hok-syeu, prendre Noble à bord & s'assurer de la disposition des Tartares. Si, s'étant alliés par quelque Traité avec les Partisans de Koxinga, ils faisoient difficulté de restituer Formosa & les prisonniers, elle avoit ordre de les traiter en ennemis, & de saccager toutes les Villes ouvertes de leur Côte en commençant par celles de Que-moui & d'Amoui (90) dans les Isles de *Chin-cheu* (91). Il ne lui étoit pas moins ordonné de déclarer aux Tartares qu'ils ne devoient point esperer de conciliation ni d'Ambassade de la part des Hollandois, avant que d'avoir satisfait à toutes leurs plaintes (92).

MONTANUS. 1663.

Ordres qu'ils donnent à leur Flotte.

L'Amiral Bort sortit de la rade de Batavia le premier de Juillet 1663. Il arriva sur la Côte de Champan (93) dès le 29. Le 6 d'Août il découvrit l'Isle d'Ay-nan. Le 8, s'étant saisi de deux Joncs près de Makao, il apprit des Capitaines que Koxinga étoit mort depuis un an, & que King-sya, son fils, gouvernoit les Isles de Tay-wan & de Formose. Le 29, l'Amiral entra dans la rade de Hok-syeu, avec dix Vaisseaux, après avoir envoyé le reste dans la rade de Ten-hay. Il ne perdit pas un moment pour donner avis de son arrivée au Gouverneur du Château de *Min-ja-zen*, à l'embouchure de la Riviere de Chang, au Viceroi Sing-la-mong & au Général Li-po-vi, qui se trouvoit alors à Suan-cheu. L'Amiral s'y étant avancé, reçut enfin une Lettre du Viceroi (94), qui le prioit de lui envoyer par écrit ses véritables sentimens sur la guerre dont il paroissoit menacer l'Empire, & qui lui promettoit la liberté du Commerce pour les Hollandois en considération de leurs anciens services. Il lui proposoit aussi de reprendre les Isles de Que-moui & d'Amoui, & de tomber ensuite sur celle de Tay-wan.

Départ de la Flotte.

Elle arrive dans la Riviere de Chang.

Négociation de l'Amiral.

L'Amiral fut surpris de cette proposition; mais, sans témoigner son étonnement, il se contenta d'envoyer pour réponse l'explication qu'on lui demandoit. Elle se réduisoit à six articles. 1°. Loin de penser à la guerre, les Hollandois ne desiroient que de se lier avec les Chinois par un Traité. 2°. Ils vouloient s'unir avec eux contre les Partisans de Koxinga, jusqu'à la ruine entiere de cette faction. 3°. Ils demandoient la liberté du Commerce, non-seulement à la Chine, mais dans la Tartarie. 4°. Aussi-tôt qu'ils seroient en possession de Que-moui & d'Amoui, ils prétendoient y établir une garnison, pour les garantir de l'insulte des Pyrates. 5°. Ils demandoient qu'après la conquête de Tay-wan & de Formose, ces deux Isles leur fussent livrées avec les Forts & toutes les marchandises ou les provisions qui s'y trouveroient. 6°. Enfin, tous ces Articles devoient être ratifiés par le sceau de l'Empereur.

Articles qu'il propose.

Le Viceroi & le Général formerent peu d'objections contre ces demandes, à l'exception du septiéme & du huitiéme Article, auxquels ils ne pouvoient

Réponse du Viceroi de Lokyen.

(90) Dans Montanus c'est *Ey-muy* & *Que-muy*.

(91) Nommées par les Portugais, Isles de Chincheo; & la Baye, Golfe de Chincheo; mais leur véritable nom est Chang-cheu-fu.

(92) Montanus, *ubi sup.* p. 111.

(93) Ou *Champa*.

(94) Datée le dix-neuviéme jour de la Lune, dans la seconde année de Kong-hi.

MONTANUS. 1663.

consentir sans la participation de l'Empereur. Ils envoyerent par écrit ceux qu'ils croyoient pouvoir accorder ; ceux du Viceroi signés & scellés ; ceux du Général signés, mais sans sceau. Ils n'y parloient plus de céder aux Hollandois la possession d'Amoui & de Que-moui, ou de s'unir avec eux pour reprendre l'Isle de Tay-wan après la conquête des deux premieres. L'Amiral en écrivit encore ; mais il paroît qu'on ne lui fit là-dessus aucune réponse.

Les Ennemis offrent de traiter avec les Hollandois.

Tandis que la Flotte Hollandoise étoit à l'ancre, l'Amiral reçut une Lettre de *Song-ming Pe-syeu* (95) ou *Tsyeu-bon-tok*, premier Ministre de Koxinking-sya (96), & Gouverneur des Isles de Que-moui & d'Amoui. Elle contenoit les raisons qui avoient porté Koxinga à s'emparer de Tay-wan. C'étoit particuliérement la nécessité d'une retraite pour les troupes qu'il employoit dans ses guerres contre les Tartares. Après cette apologie, le Ministre s'étendoit sur les Tartares mêmes, qu'il représentoit comme des ennemis foibles, sur-tout depuis qu'ils avoient perdu, disoit-il, les Provinces de Hu-quang & de Nan-king. Il conseilloit à l'Amiral de faire peu de fond sur eux, parce qu'étant fort lâches, ils étoient capables de l'abandonner honteusement dans une bataille. Il ne les peignoit pas moins trompeurs. Sous prétexte que les premiers secours des Hollandois n'avoient pas été assez puissans, ils ne manqueroient pas de les amuser par des objections & des chicanes ; & lorsque les Isles seroient conquises, ils n'en seroient pas plus disposés à leur accorder la liberté du Commerce. Enfin il exhortoit l'Amiral à se défier d'eux ; & lui vantant ses propres forces, il lui offroit de traiter avec lui.

Informations que l'Amiral reçoit sur l'etat des Isles.

Cependant les Prisonniers Hollandois avoient été renvoyés d'Amoui. Un d'entr'eux informa l'Amiral que les Ennemis, quoiqu'au nombre de cinq ou six mille, étoient mal fortifiés dans cette retraite ; que pour unique défense ils y avoient l'enceinte d'un mur assez fort, mais sans artillerie ; que l'Isle de *Ly-fu* n'étoit pas plus capable de résistance, mais que Gou-tse avoit un petit Château ; que Sakkam, dans l'Isle Formose, étoit tout-à-fait nud, & que le Château, où les femmes & les enfans de Koxinga faisoient leur résidence, n'avoit pas un Soldat de garde ; que s'il y avoit quelques troupes répandues dans le Pays, il en desertoit sans cesse un grand nombre, & que le reste étoit resserré par le Roi de Formose & les Habitans de la Montagne, qui ne leur faisoient aucun quartier : que devant Amoui & Que-moui il y avoit environ quatre-vingt grands Joncs & vingt de moindre grandeur, tous chargés de Soldats, avec deux cens soixante autres Bâtimens de la même espece, mais sans armes & remplis de femmes & d'enfans : en un mot, que la plûpart de ces Isles étoient abandonnées, & les Chinois prêts à se retirer dans celle de Formose.

Il presse les Tartares de se joindre à lui.

Sur ces informations l'Amiral fit presser *Tan-gan-pek*, Commandant de la Flotte Chinoise, de le joindre sans aucun délai, en lui faisant déclarer qu'au moindre retardement il étoit résolu de commencer sans lui l'expédition. Il ne lui dissimula point que Song-ming-pe-tsyeu avoit fait des ouvertures de paix à la Flotte Hollandoise. Ton-gan-pek n'osant s'engager sans l'ordre du Viceroi & du Général *Li-po-vi*, demanda que le départ fut differé de trois ou

(95) Dans l'Original, *Sum-mim-pessiou*, ou *Tsiou-bon-tok*.

(96) C'est le nom que le fils de Koxinga porte dans le Journal ; quoiqu'il soit nommé Ching-ching-may dans les Annales Chinoises.

quatre jours ; ou que ſi les Hollandois étoient déterminés à partir, ils laiſſaſſent derriere eux deux ou trois de leurs Vaiſſeaux pour lui ſervir d'eſcorte. Le 15 il envoya un Mandarin aux Hollandois, pour les prier d'attendre deux ou trois jours de plus. Mais le Conſeil Hollandois craignant quelque changement de réſolution dans les Tartares, & que les Chinois fugitifs n'euſſent le tems de ſe fortifier à Formoſa, réſolut de mettre à la voile le jour ſuivant pour Que moui, & de laiſſer ſept Frégates pour conduire les Tartares. Mais il exigea d'eux vingt-cinq Kojas, ou petites Barques, pour le débarquement de ſes troupes. MONTANUS. 1663.

Le ſoir, Ton-gan-pek ayant appris, par un Koja dont ſes gens s'étoient ſaiſis, qu'il s'en trouvoit un grand nombre aux environs de Que-moui, envoya cinquante ou ſoixante Joncs pour les obſerver. Le lendemain, à leur retour, les Hollandois virent quantité de Kojas qui ſe détachoient pour aller au-devant d'eux ; & croyant remarquer qu'ils revenoient vuides, quoiqu'ils fuſſent partis bien chargés, ils ſoupçonnerent les Tartares de traiter ſécretement avec l'Ennemi. Cette idée les confirma dans la réſolution de ne pas différer plus long-tems. L'après midi un Mandarin leur amena les vingt-cinq Kojas qu'ils avoient exigés, & leur apporta deux Lettres, l'une de Ton-gan-pek, l'autre du Viceroi, qui leur demandoient encore un délai de quelques jours. Mais l'Amiral déclara qu'il ne pouvoit leur accorder cette ſatisfaction. Défiance des Hollandois.

Le 16 il partit avec huit Vaiſſeaux, ſuivant ſes premieres vûes ; & s'étant avancé juſqu'à la Baye d'Eraſme, devant la Ville de Lou-loy, ſur la Côte Sud de Que-moui, il y mouilla le ſoir, pour donner le tems aux Kojas de ſe ranger derriere la pointe du Nord. Le lendemain il alla jetter l'ancre devant la grande Ville de Que-moui, qui eſt ſituée ſur la Côte Sud-Oueſt de l'Iſle ; & ſans perdre un moment, il commença par débarquer quatre-vingt hommes. Les Chinois ſe préſenterent à leur deſcente & les attaquerent avec vigueur ; mais quoiqu'ils euſſent le double du nombre, il n'en coûta qu'un homme aux Hollandois pour les repouſſer. L'Ennemi ayant reçu dans ſa retraite un renfort de la Ville, & les Hollandois continuant leur deſcente, l'engagement recommença bien-tôt avec une nouvelle furie. Cependant le ſuccès n'en fut pas plus favorable aux Chinois ; & ſi les vainqueurs euſſent pouſſé ces foibles ennemis juſqu'à la Ville, ils y ſeroient entrés pêle-mêle avec eux. Mais la lenteur de leur pourſuite donna le tems aux fuyards de ſe jetter derriere quelques rochers, d'où ils les tinrent en reſpect avec leurs fléches. Ils partent pour attaquer les Iſles. Leur débarquement.

Le lendemain, tandis que les Hollandois ſe préparoient à l'aſſaut, l'Amiral reçut des Lettres du Gouverneur *Ma-titche-lau-ya* ou *Betetok*, de *Ton-gau-pek* & de quelques autres Commandans, qui lui annonçoient l'arrivée de la Flotte Tartare, & qui le prioient de ſuſpendre ſes attaques, pour commencer, avec les deux Flottes réunies, par détruire les forces de l'Ennemi ſur mer. Comme cette jonction étoit promiſe pour le même jour, l'Amiral ne put douter de la bonne-foi des Tartares. Cependant il n'abandonna point la réſolution qu'il avoit formée d'attaquer la Ville. Tout étant diſpoſé pour l'aſſaut, il fit marcher vers les murs deux compagnies de Soldats, ſoutenues de quelques Matelots. Tandis que les uns écartoient, à coups de fuſils & de grenades, les Chinois qui ſembloient vouloir ſe montrer, les autres attacherent L'aſſaut qu'ils donnent à Que-moui.

MONTANUS. 1663.

leurs échelles aux murailles & monterent avec beaucoup de réſolution. Mais les échelles n'étant que de roſeaux, ſe briſerent dans l'entrepriſe; & l'Amiral, qui s'en apperçut, fit ſonner auſſi-tôt la retraite. Le lendemain il mit à la voile pour joindre les Tartares, qu'il découvrit bien-tôt ſous l'Iſle de Ly-ſu (97), entre celles de Que-moui & d'Amoui, où la Flotte ennemie, compoſée de mille Joncs, s'étoit placée auſſi pour les attendre.

Ils manquent leur entrepriſe.

Dans cette route l'Amiral reçut, le 19, une ſeconde Lettre de *Song-ming-pe-tſyeu*, au nom du jeune *Koxin-king-ſya*, où, traitant encore les Tartares avec beaucoup de mépris, ce Miniſtre offroit aux Hollandois, non-ſeulement la liberté du Commerce à Tay-wan, mais encore de leur céder *Tong-ſua*, *Ke-lang* qu'ils avoient autrefois poſſedée, *La-moa*, ou toute autre Iſle qu'ils voudroient choiſir aux environs de Que-moui, avec un Port ſûr & commode pour leurs Vaiſſeaux. Il ajoutoit que s'ils prenoient le parti de la guerre, ils ne devoient pas ignorer que ſon Prince avoit une Flotte de cinq cens voiles & de deux cens brulots, avec leſquels il ſe promettoit de brûler tous leurs Vaiſſeaux. L'Amiral ſe contenta de répondre qu'ayant pris des engagemens avec les Tartares, il ne pouvoit que le remercier de ſes offres, & qu'il promettoit de bien traiter les priſonniers. Enſuite s'étant joint à la Flotte de Ton-gan-pek, ils tomberent enſemble ſur une partie de la Flotte ennemie, entre les Iſles de Que-moui & de Ly-ſu. Cinquante grands Joncs, qu'ils enfermerent d'abord, ſe défendirent vigoureuſement & s'efforcerent de pénétrer au travers des Hollandois pour attaquer les Tartares, qui ſe tenoient hors de la portée des coups, ſans paroître tentés d'engager autrement l'action. Ils parvinrent à s'ouvrir un paſſage, d'autant plus facilement, que les Hollandois furent ſurpris d'un calme qui ne leur permit point de faire uſage de leurs voiles. Ils attaquerent en effet les Tartares & les mirent dans la néceſſité de ſe retirer ſous le canon des Vaiſſeaux de l'Europe, en abandonnant deux de leurs Joncs, qui furent pris & pillés par l'Ennemi. L'Amiral Bort ne fut que trop convaincu de leur lâcheté. Il envoya ſon Interpréte à *Tou-gan-pek*, pour lui témoigner ſans déguiſement combien il étoit ſurpris qu'avec l'avantage du nombre ſes gens ſe fuſſent défendus ſi mal. Ton-gan-pek répondit (98) qu'ils avoient été ſaiſis d'une terreur panique.

Nouvelle tentative des Chinois pour gagner les Hollandois.

Jonction des Hollandois & des Tartares.

Lâcheté des Tartares.

Le 20 au matin, les Hollandois profiterent du vent pour s'avancer vers l'Ennemi, qui s'étoit retiré ſous l'Iſle de Gou-tſe. Mais ils furent étonnés de lui voir faire le même mouvement pour attaquer la Flotte Tartare, & commencer même l'action avant qu'ils euſſent pû s'approcher. Cependant il quitta priſe à l'arrivée des Vaiſſeaux Européens. L'Amiral Bort avoit pris des meſures pour lui couper le paſſage, & ne doutoit point que d'environ cent-cinquante Joncs qu'il tenoit enfermés entre l'Iſle & ſa Flotte, une partie ne fût coulée à fond & le reſte forcé d'échouer. Mais ils joignirent ſi heureuſement l'adreſſe au courage, que paſſant au long des Vaiſſeaux, avec leurs bords plats, ſans pouvoir être endommagés par le canon, & ne ceſſant point de combattre dans cette fuite, ils trouverent le moyen de ſe retirer dans les Ports de Que-moui & de Gou-tſe. Toute leur perte ſe réduiſit à trois Joncs, qui furent arrêtés au paſſage.

Les Hollandois battent leurs ennemis.

(97) C'eſt ainſi qu'il ſe trouve dans la Carte des Jéſuites. Montanus écrit *Liſſoe*.

(98) Montanus, *ubi ſup.* p. 132. & ſuiv.

MONTANUS. 1663.

Dans le cours de l'après-midi, l'Amiral en prit quatre autres, qui paroiſſoient faire voile vers la Flotte des Tartares. Leurs Commandans le preſſerent beaucoup de leur accorder la liberté, ſous prétexte qu'ils avoient été appellés par le Gouverneur de Chang-cheu-fu. Mais l'Amiral ayant reçu du Gouverneur de Suancheu une Lettre qui lui recommandoit de fermer l'oreille à toutes les excuſes & de ne relâcher aucun priſonnier, leur déclara qu'il ne pouvoit les renvoyer libres. Cependant il ſe contenta d'en garder deux, & permit aux deux autres de continuer leur route. Enſuite s'étant rapproché de la Riviere de Chang, il reçut une Lettre du Général Li-po-vi, qui étoit deſcendu juſqu'à l'embouchure, pour lui demander quel avoit été le ſuccès de ſa courſe. Bien-tôt le même Général lui confeſſa par une autre Lettre, qu'il avoit vû le combat du haut des Côtes, quoique dans l'éloignement; & reconnoiſſant que l'honneur de la victoire appartenoit uniquement aux Hollandois, il lui promettoit de faire valoir cette important ſervice à la Cour Impériale.

Le Général Li-povi félicite l'Amiral.

La curioſité n'étoit pas le ſeul motif qui avoit amené ce brave Officier au rivage. Il brûloit de réparer la honte de ſa Nation. S'étant embarqué ſur la Flotte Tartare, il alla faire bruſquement ſa deſcente dans l'Iſle d'A-moui; il attaqua la Ville, qu'il emporta d'aſſaut, & fit main-baſſe ſur les Habitans. Le jour même de cette expédition il écrivit à l'Amiral, pour lui donner avis de ſa victoire & lui demander une entrevûe le lendemain dans l'Iſle qu'il venoit de conquerir. Bort s'en approcha auſſi-tôt & ne fit pas difficulté d'y deſcendre, accompagné de ſon Vice-Amiral & d'un Capitaine. Il fut reçu par le Général même & par quelques Mandarins, dans le Palais du jeune Koxing-king-ſya, où l'on ſe fit de part & d'autre beaucoup de complimens ſur les deux victoires. Li-po-vi promit à l'Amiral que les Hollandois auroient la liberté de vendre les marchandiſes qu'ils avoient à Hok-ſyeu, & qu'après la conquête des autres Iſles tout le butin qui s'y trouveroit leur ſeroit abandonné. Mais il lui déclara que ſans l'ordre de l'Empereur il ne pouvoit lui promettre le ſecours des Tartares pour attaquer Formoſa. Après cette conférence, il lui fit préſent de quarante bœufs & de quelques moutons, du pillage de l'Iſle.

Il ſurprend l'Iſle d'A-moui & s'en ſaiſit.

Sa conférence avec l'Amiral Hollandois.

On vit paroître, avant la fin du jour, quelques Payſans Chinois d'A-moui, qui ſe préſenterent à bord de l'Amiral, pour obtenir un paſſeport, à la faveur duquel ils vouloient ſe rendre aux Tartares, ſe faire couper les cheveux & payer le tribut. Ils aſſurerent que tous les Soldats ennemis avoient pris la fuite pendant la nuit, ſans avoir fait connoître leur deſſein ni le lieu de leur retraite. L'Amiral prit cette occaſion pour offrir au Viceroi & au Général Li-po-vi les préſens & la Lettre du Conſeil de Batavia, qu'ils avoient d'abord refuſés. Li-po-vi, à qui ils furent envoyés, lui répondit que la Lettre lui étoit fort agréable, mais qu'il trouvoit étrange qu'on lui offrît des préſens ſans ſçavoir ſi l'uſage lui permettoit de les accepter; cependant il ajouta qu'il conſentoit à les recevoir, s'ils pouvoient être utiles à la guerre. On lui perſuada aiſément qu'ils étoient tels qu'il les deſiroit; & les ayant fait placer dans ſa tente ſans permettre qu'ils fuſſent ouverts, il donna un feſtin fort noble à ceux qui les avoient apportés.

Scrupule que les Chinois ont à recevoir des préſens.

Le 23, les Flottes Hollandoiſe & Tartare firent voile vers l'Iſle de Gou-tſe; & la trouvant abandonnée, elles ſe mirent en poſſeſſion de trois Forts nou-

Conquête de l'Iſle de Gou-tſe.

MONTANUS. 1663.

vellement conſtruits, dont l'un étoit revêtu d'un rempart de pierre, large de ſix pieds, & d'un parapet de trente-trois pieds de hauteur. Il n'étoit pas moins grand que le Château de Batavia : mais les Ennemis n'y avoient laiſſé que quelques bancs & neuf mauvaiſes piéces d'artillerie dont les Hollandois ſe ſaiſirent. Un autre Fort avoit été taillé preſqu'entiérement dans le roc, & le reſte ſolidement bâti ſur le bord de la riviere. Le jour ſuivant, Li-po-vi donna ordre que les trois Forts fuſſent démantelés, ſous prétexte qu'ils ne pouvoient être d'aucun uſage pour les Hollandois, & qu'avec le ſecours des Tartares, qui les aideroient ſans doute à conquerir Formoſe, il leur ſeroit plus avantageux de s'établir dans cette Iſle. Mais l'Amiral ne voulut pas ſouffrir qu'on exécutât cet ordre avant qu'il ſe fût expliqué lui-même avec Li-po-vi. Il en reçut bien-tôt une Lettre, qui le preſſoit de ſe rendre à Que-moui, avec les deux Amiraux Tartares *Bethetok* & *Ton-gan-pek*. Cette apparence de vigueur & de bonne-foi lui fit prendre, avec l'approbation du Conſeil, le parti d'abandonner l'Iſle de Gou-tſe.

Et de l'Iſle de Que-moui.

Le 26 il jetta l'ancre devant Que-moui, entre pluſieurs Joncs Tartares qui étoient arrivés le jour d'auparavant. Mais étant deſcendu au rivage, il trouva l'Ennemi en fuite & les Tartares occupés, contre leur promeſſe, à tranſporter le butin qu'ils avoient fait dans la Ville. Que-moui n'avoit pas plus d'une heure de tour. Ses murs, quoique d'une épaiſſeur incroyable, n'étoient pas ſi forts que ceux d'Amoui. Ils étoient percés de quatre portes, & munis de quinze ou ſeize piéces de canon dont les Tartares ſe ſaiſirent. Les maiſons étoient bâties de pierre, mais moins contigues que celles d'A-moui. Quelques miſérables Habitans, qui s'étoient cachés dans des trous, furent ou tués ſans pitié, ou bleſſés à coups de ſabres par les Tartares.

Pyrate attaqué.

L'Amiral Hollandois reçut, le 27, une Lettre du Viceroi & du Général Li po-vi, qui lui donnoit avis de l'établiſſement d'un Pyrate dans l'Iſle de *Tong-ſiua* (99), & qui le prioit de ſe joindre à leur Flotte pour déloger ce Brigand. Ils lui apprenoient auſſi qu'un de leurs Commandans avoit enlevé depuis peu cent-ſoixante Joncs (1) & d'autres Vaiſſeaux, dans le Port de Yuntzau, près de la même Iſle ; tué cent hommes & fait environ deux cens priſonniers, entre leſquels on comptoit un Mandarin de haute diſtinction. Ils lui envoyoient par la même voie une copie des Lettres qu'ils avoient écrites à l'Empereur, où la valeur & les ſervices des Hollandois étoient relevés par de grands éloges.

Les Hollandois prennent quelques joncs.

Le 3 de Janvier l'Amiral prit, à Wakan, un Jonc monté de huit piéces d'artillerie, & deux Kojas. Il envoya les Joncs à Batavia, avec trois priſonniers Chinois & la Relation de ſa conduite. Le lendemain deux Mandarins le vinrent prier, de la part du Viceroi & du Général Li-po-vi, de ſe rendre à Sinwey (2), où ces deux Seigneurs ſe trouvoient alors. Ils lui apprirent d'avance que le jeune Koxing-king-ſya, dans l'impuiſſance de ſoutenir plus longtems la guerre, avoit fait offrir de ſe ſoumettre & de ſe faire couper les cheveux ; que toutes les troupes qui lui reſtoient dans l'Iſle de Tay-wan venoient ſe rendre aux Tartares ; qu'il paroiſſoit diſpoſé à céder Tay-wan & Formoſe

Les Ennemis offrent de ſe ſoumettre.

(99) Ogilby écrit quelquefois *Tong-ſau*, & d'autres fois *Tong-ſoa* & *Tang-ſia*.

(1) Ils appartenoient à un autre Pyrate, qui s'étoit établi à Tong-ſua & à La-moua.

(2) *Cin-wi* dans Montanus.

aux

aux Hollandois, & que Ton-gan-pek alloit faire voile dans ces deux Isles, pour y prendre ceux qui marquoient du penchant à la soumission (3).

MONTANUS. 1664.

Le Viceroi, dans l'entrevûe qu'il eut avec l'Amiral, lui confirma que l'Ennemi avoit offert de se soumettre; mais il ajouta que ne pouvant prendre confiance à des gens de si mauvaise foi, il étoit résolu de continuer la guerre. L'Amiral loua cette résolution, & proposa de faire voile à Tay-wan, où l'on publioit que les Koxingans de Tong-sua s'étoient retirés. Le Viceroi l'assura que cette nouvelle étoit sans fondement; & le voyant insister sur son projet, il lui promit qu'après avoir chassé l'Ennemi de Tong-sua & de *la Moua*, Isles dépendantes de son Gouvernement de Fo-kyen, les Joncs Tartares se joindroient à la Flotte Hollandoise, pour attaquer l'Isle de Tay-wan. Bort ayant paru content de cette promesse, il le traita magnifiquement, & lui fit présent de quarante bœufs & de cent pikols de riz. Ensuite il lui donna un ordre pour *Kon-bon*, Gouverneur de Hok-syeu, en vertu duquel Noble étoit autorisé à vendre librement ses marchandises. Avant son départ, Bort eut la liberté de visiter le Camp des Tartares, où il les trouva fort bien retranchés. Dans l'entretien qu'il eut encore avec le Viceroi, il demanda, au lieu de l'Isle de Gout-tse, celle de *Kolong-tso*, pour l'établissement des Hollandois. Cette Isle est située fort près du Continent, à l'embouchure de la Riviere de *Chin-cheu*. Le Viceroi y consentit, à la seule condition que les vûes des Hollandois seroient approuvées de l'Empereur.

Entrevue de l'Amiral & du Viceroi.

Il demande l'Isle de Kolong-tso.

Le 9, l'Amiral, qui étoit encore à terre, reçut un Messager du Viceroi, pour le faire souvenir de ses dernieres conventions. Mais il répondit qu'il ne pouvoit engager ses gens à partir pour *Tong-sua* avant l'expédition de Tay-wan, qu'il avoit résolu d'entreprendre dans l'espace de six jours. Le Viceroi lui fit demander, par un autre Messager, le tems du moins de faire radouber ses Joncs, qui n'étoient point en état de faire le voyage de Formose. A cette difficulté, l'Amiral se contenta de répondre qu'il haïssoit les délais, & qu'ayant assez reconnu qu'il y avoit peu de fond à faire sur les promesses du Viceroi, il étoit résolu d'exécuter sa commission. Il ajouta, dit l'Auteur (4), quelques expressions plus fortes, qui reprochoient au Viceroi son inconstance & son indécision. Cependant, loin d'en recevoir des plaintes, il fut surpris de voir bien-tôt paroître un troisiéme Messager, qui venoit lui faire des complimens & des excuses. Après d'autres explications, le Viceroi consentit enfin à l'expédition contre Tay-wan, & promit d'envoier deux Joncs & deux cens hommes. Il s'engagea aussi à demander cette Isle à l'Empereur pour les Hollandois; & si l'Amiral y trouvoit trop de résistance, il l'assura que toute la Flotte Tartare mettroit à la voile pour l'assister. Bort lui fit demander le lendemain un certain nombre de *Kou-lys* (5), qui lui étoient nécessaires pour embarquer ses munitions, & lui envoia un nouveau présent: » Je l'accepte, répondit le Viceroi, parce qu'il ne contient que des armes; » & je suis confus de n'avoir encore rien offert à l'*Ong* de Batavia (6), qui

Nouvelle convention de l'Amiral & du Viceroi.

(3) Montanus, p. 137. & suiv.

(4) Il paroît clairement ici que c'étoient les Hollandois qui manquoient à leur promesse.

(5) C'est une sorte de porteurs, qui travaillent à fort vil prix & qui courent aussi vîte que les chevaux.

(6) *Ong* ou *Ung* signifie *Roi*, en langue Chinoise.

MONTANUS. 1654.

» m'a déja fait deux fois la même galanterie «. Deux jours après, l'Amiral retourna ſur ſa Flotte, & le Viceroi ſe mit en marche vers Suan-cheu avec ſon armée.

Ruines de l'Iſle de Que-moui.

Le 14, Bort étant deſcendu dans l'Iſle de Que-moui, viſita quelques Villages ruinés, & particuliérement la Ville de *Sau-ya-hou-pou*, dont la ſituation lui parut délicieuſe. Ses maiſons avoient été nombreuſes, & défendues par un bon mur; mais les Tartares l'avoient brûlée avant l'arrivée des Hollandois. Elle tiroit ſon nom de *Sau-ya*, ſon Fondateur, qui l'avoit bâtie lorſque Koxinga s'étoit rendu Maître de Tay-wan, où il avoit enſuite établi ſa réſidence avant que de paſſer dans l'Iſle d'A-moui. Mais le jeune Koxinking-ſya opprimant ſes peuples par des taxes continuelles, Sau-ya & ſes freres avoient pris le parti de ſe ſoumettre à l'Empereur. King-ſya, troublé de leur départ, avoit fait courir après eux, & leur avoit promis non-ſeulement de ne leur plus cauſer de chagrin, mais encore de nommer Sau-ya Gouverneur de Que-moui & d'A-moui. Cette offre n'étoit qu'un cruel artifice. Sau-ya, s'y étant laiſſé tromper, fut maſſacré à ſon tour, & tous ſes biens furent ſaiſis. Ses freres, dont Ton-gan-pek étoit un, avoient eu la prudence de demeurer derriere lui. Cette trahiſon les rendit ſi furieux, que s'étant joints aux Tartares, ils vangerent la mort de Sau-ya par le fer & le feu (7).

Sau-ya & ſon ſort.

Départ des Hollandois pour Tay-wan.

La Flotte Hollandoiſe partit enfin pour Tay-wan le 29 de Février, accompagnée de deux Joncs Tartares. En paſſant par l'Iſle de Que-moui, l'Amiral y reçut une lettre des Hollandois priſonniers à Tay-wan, qui lui marquoient, par l'ordre de *Song-ming-pe-tſien*, Gouverneur de cette Iſle, que ſi les Hollandois vouloient traiter avec lui, il étoit diſpoſé à leur céder les Iſles de Tong-ſua, de Ke-lay & de la Moua; mais que s'ils rejettoient cette offre, jamais leurs Priſonniers n'obtiendroient la liberté. On s'efforça inutilement de tirer d'autres explications du Meſſager qui apportoit cette lettre. L'Amiral, de concert avec les Agens Tartares, répondit de bouche que les Holladois n'avoient pas d'éloignement pour traiter, ſi le Gouverneur y étoit ſincérement diſpoſé, & nomma pour lieu d'aſſemblée les Iſles *Piſcadores*, ou des Pêcheurs (8).

Propoſitions d'accommodement.

Les Hollandois meuriſſent à Pe-ho, & perdent quelques hommes dans leur deſcente.

Le 5 de Février, la Flotte mouilla dans la Baye de Pe-ho (9). L'ardeur des Tartares les ayant fait tenter leur deſcente avant les Hollandois, ils y perdirent quatre hommes. Le 7, Poleman, Capitaine Hollandois, deſcendit plus heureuſement avec ſix Compagnies de quarante hommes; mais les Ennemis ſe préſenterent à deux ou trois milles du rivage, lui tuerent cinq hommes & un Enſeigne, & bleſſerent un Capitaine. Cependant trois autres Compagnies Hollandoiſes, qui furent envoiées pour le ſoutenir, firent changer de face au combat, mirent les Inſulaires en fuite, & leur tuerent dix-huit hommes. Le même Officier s'étant avancé, le 8, juſqu'à la Baye de l'Egliſe & à l'ancien Fort Hollandois, ne vit paroître perſonne pour lui diſputer le paſſage, & ramena ſoixante-dix bœufs, avec quantité de moutons & de chévres. Les Hollandois continuerent d'enlever des beſtiaux. Ils prirent auſſi ſans réſiſtance quinze Canons de fer, douze deſquels avoient appar-

(7) Montanus, *ubi ſup.* p. 145.
(8) Les mêmes que celles de Pong-hu, à quinze lieues de Tay-wan.
(9) Une des Iſles Piſcadores ou de Pong-hu.

tenu à leur Nation, & les trois autres de fabrique Chinoiſe. Les Inſulaires commençant bien-tôt à leur apporter de la volaille & d'autres raffraîchiſſemens, l'Amiral prit ce ſervice volontaire pour un témoignage de ſoumiſſion. MONTANUS. 1664.

Le 13, la Flotte ayant remis à la voile, alla jetter l'ancre près du Château de *Zelandia*, dans l'Iſle de Tay-wan. Les Hollandois s'attendoient à recevoir quelque explication du rivage, conformément aux offres qu'ils avoient reçûes dans l'Iſle de Que-moui. Mais ne voyant arriver perſonne, ils prirent le parti d'envoier les deux Joncs Tartares & deux Frégates à *Tan-ko-ya*, pour y remettre les Lettres du Viceroi & du Général. Cependant le Vice-Amiral Hollandois s'approcha du Château de Zelandia avec toutes ſes Frégates. Ce mouvement lui attira une lettre du Gouverneur, mais pleine d'invectives contre les Tartares, & de reproches aux Hollandois pour leur avoir livré quelques-uns de leurs Priſonniers. Si l'Amiral avoit deſſein de traiter de commerce avec Koxin-kin-ſya, on lui conſeilloit d'envoyer ſes Deputés au rivage; mais on ne parloit point de leur reſtituer l'Iſle, ou de compoſer par des échanges.

Ils s'approchent de Tay-wan.

Fermeté de l'Ennemi.

Le même jour, deux Agens envoyés par *Syan-tong-hyong*, Commandant de la partie méridionale de Formoſe (10), arriverent à bord de l'Amiral pour traiter avec les Hollandois. L'Amiral fut ſi ſurpris d'apprendre d'eux que les Ennemis étoient au nombre de ſept mille hommes, qu'il demeura quelque tems dans l'incertitude. Enfin, de l'avis de ſon Conſeil, il prit le parti d'offrir au Commandant de Formoſe cinq mille taëls d'argent, pour l'engager dans ſes intérêts; & ſur cette réſolution il dépêcha ſon Sécretaire au Commandant, avec une lettre qui contenoit ſes offres. D'un autre côté il envoya propoſer au Gouverneur de Tay-wan de traiter à des conditions honorables; & pour joindre la fermeté à la douceur, il fit débarquer huit cens hommes en ſeize Compagnies, qui reçurent ordre de ſe camper avantageuſement ſous une montagne.

Les Hollandois s'effraient.

Le Sécretaire étant revenu le 21, apporta pour réponſe, que le Commandant Chinois paroiſſoit diſpoſé à ſe rendre ſur la Flotte avec quatre mille hommes armés, pour être tranſporté ſur les Côtes de la Chine, à condition qu'on lui payât dix mille taëls d'argent, dont cinq mille ſeroient diſtribués entre ſes Soldats auſſi-tôt qu'il auroit livré ſes ôtages; & les cinq mille autres, qui étoient pour lui & ſes Officiers, leur ſeroient payés en arrivant à bord. Il ajoutoit qu'après ſon départ les Habitans de Sakkam & de Tay-wan, qui ne demeureroient qu'au nombre de neuf mille hommes armés, ne manqueroient pas de s'accommoder avec les Hollandois, & que pour une petite ſomme ils les mettroient en poſſeſſion du Pays. Enfin, il s'engageoit à remettre en liberté les Priſonniers Hollandois.

Offre du Commandant de Formoſe.

Pendant cette négociation, l'Ennemi acheva trois Forts à Tay-wan, & mit en mer huit ou neuf grands Joncs. Le 22, l'Amiral écrivit à Syang-tong-ſyang, pour lui offrir cinq mille taëls & le paſſage pour ſes Trouppes au moment qu'il ameneroit à bord les Priſonniers Hollandois de Sakkam. Ce Gouverneur demandoit d'être payé d'avance, & les Tartares exhortoient l'Amiral à lui accorder cette ſatisfaction; mais il ne voulut point en courir les riſques ſans

Crainte de l'Amiral Hollandois.

(10) Il étoit auſſi chargé de quelqu'accommodement dans l'Iſle de Tay-wan.

MONTANUS. 1664.

avoir entre les mains des ôtages plus sûrs. Deux jours après, il lui vint une autre lettre du Gouverneur de Tay-wan, en réponse à celle du 19. Mais au lieu d'envoyer des Agens pour traiter avec les Hollandois, comme ils devoient s'y attendre après l'offre qu'il leur avoit faite de plusieurs Isles, il paroissoit en attendre de leur part. L'Amiral lui répondit par écrit, que si dans l'espace de deux jours les Hollandois ne voyoient point arriver un Agent sur leur Flotte, ils étoient résolus d'arborer le pavillon de guerre, & de la pousser avec vigueur. Il lui rappelloit en même tems les exemples de leur vengeance dans Amoui & dans les Isles voisines.

Mouvemens des Ennemis.

Le 28, on reçut avis, sur la Flotte, que l'Ennemi s'étoit mis en marche le matin avec un Corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'il avoit assis son Camp à deux lieues de celui des Hollandois. L'Amiral se rendit sur le champ au rivage. Il fit ouvrir un large retranchement à la tête du Camp Hollandois, & le flanqua de plusieurs piéces d'artillerie. Le lendemain, il reçut une lettre du Général ennemi, qui lui proposoit de traiter. On fit partir enfin des Agens, & le Général les accompagna jusqu'à la Ville de Tay-wan avec toute son armée, qui étoit composée de deux mille hommes. Les Hollandois demanderent qu'on commençât par leur livrer Formose, le Château de Zelandia dans l'Isle de Tay-wan, le Fort de Provencia dans celle de Sakkam, & l'Isle de Ke-long; qu'on remît en liberté les Prisonniers de leur Nation, & qu'on leur accordât de justes compensations pour la perte de leurs marchandises & de leurs autres biens.

Prétentions des Hollandois.

L'Amiral s'avance près de Zelandia.

Le 21, l'Amiral vint jetter l'ancre sous le Château de Zelandia. Il reçut, par deux Mandarins, une lettre du jeune Koxin-king-sya, qui portoit aussi le nom de *Se-pwan*, & qui faisoit alors sa résidence à Tong-sua. Ce Prince offroit l'Isle de la Moua aux Hollandois. Mais l'Amiral répondit de bouche aux deux Deputés, qu'il n'avoit pas besoin d'une Isle dont il étoit le Maître de se servir quand il le voudroit, & qu'il faisoit la guerre pour Formose & Tay-wan. Ils répliquerent d'un ton ferme, que s'il désiroit la possession de ces deux Isles, il n'avoit pas dû priver leur Maître de celle d'Amoui, de Que-moui & de plusieurs autres lieux.

Conférence des Agens Hollandois avec le Gouverneur.

Cependant les Agens Hollandois avoient obtenu, en arrivant à Tay-wan, l'audience du Gouverneur *Ou-wi-lau-ya*. Il avoit exigé qu'ils fléchissent le genou devant lui, mais ils avoient refusé de lui rendre cette humiliante soumission. Ensuite, lorsqu'ils lui avoient demandé les motifs de leur députation, il lui avoient répondu qu'ils étoient venus pour apprendre de lui-même s'il étoit disposé à traiter. Il les avoit assurés qu'il s'en tenoit à la lettre que les Prisonniers Hollandois avoient écrite à l'Amiral le 6 d'Octobre; & les ayant pressés d'expliquer eux-mêmes ce qu'ils avoient à lui proposer, il les avoit engagés à lire les articles qu'ils avoient apportés. Mais, à chaque ligne, il s'étoit écrié, que les demandes de l'Amiral n'étoient pas raisonnables; qu'elles ne méritoient pas de réponse; & que dans sa lettre aux Prisonniers, l'Amiral avoit marqué qu'il se contenteroit de *la Moua*. Les Agens avoient demandé que cette lettre fût produite, & l'on y avoit lû manifestement le contraire. Cependant le Gouverneur avoit défendu aux Agens de prononcer le nom de Tay-wan & de Formose, en protestant qu'il ne pouvoit souffrir des propositions qu'il regardoit comme une insulte. Après l'audience,

Rodomontades des Chinois & des Hollandois.

les Chinois de ſa ſuite avoient aſſuré l'Interprête qu'il n'y avoit que la force qui pût leur faire abandonner des lieux dont ils étoient depuis long-tems en poſſeſſion. Ils avoient ajouté que ſi les Hollandois vouloient ſe rendre à Sakkam pour y combattre d'homme à homme, on leur donneroit occaſion d'y faire l'eſſai de leur valeur ; & que s'ils manquoient de Barques pour deſcendre au rivage, on leur fourniroit volontiers des Champans. S'ils remportoient l'avantage, on leur promettoit de leur accorder alors tout ce qu'ils demandoient ; & s'ils étoient vaincus, on ne ſouhaitoit d'eux que l'oubli de tous les reſſentimens, par un traité perpétuel de paix & d'amitié. L'Amiral, informé de ce défi, renvoia l'Interprête dans l'Iſle, & fit déclarer aux Chinois que loin de les importuner en leur demandant des Champans, les Hollandois nageroient juſqu'au rivage pour leur donner ſatisfaction. Ils répondirent à l'Interprête : *Fort bien.* MONTANUS. 1664.

L'Amiral reçut le 4 une Lettre des Agens, qui lui marquoient qu'on leur avoit donné des gardes. Il en reçut une autre du Gouverneur, dans ces termes : » Vous n'aviez demandé juſqu'à préſent que Tong-ſua & Ke-lang, pour » les beſoins de votre commerce. Mais depuis que la condeſcendance de no- » tre Prince Se-pwan l'a porté à vous abandonner *La-moa*, vous ne pouvez » être ſatisfait que de Tay-wan, de Sakkan & de l'Iſle entiere de Formoſe. » Cependant ne vous abuſez pas juſqu'à croire que nous renoncions aiſément » à ce qui nous appartient depuis tant d'années. Mais ſi vous voulez être rai- » ſonnable & prendre ce qu'on vous offre, tout le monde ſera content. Lettre du Gouverneur à l'Amiral.

Cette Lettre convainquit les Hollandois qu'ils ne devoient rien eſperer des Chinois ; & ne ſe trouvant point aſſez forts pour employer la contrainte, ils commencerent à délibérer comment ils pourroient dégager leurs Agens & faire leur retraite avec honneur. Ils écrivirent au Gouverneur de Formoſe, que lui voyant tant d'oppoſition à rendre le Château de Tay-wan & le Fort de Sakkam, ils alloient négocier avec King-ſya ou Sepwan lui-même, dans l'Iſle de *Tong-ſua*, & tenter du moins d'en obtenir de meilleures conditions. Une déclaration ſi moderée lui réuſſit mieux que les menaces. Dans l'opinion qu'ils alloient mettre à la voile, le Gouverneur leur renvoya leurs Agens. L'Amiral apprit d'eux que le rivage, au long du Château, étoit bordé de vingt-piéces de canon, & qu'à l'exception de quelques maiſons, tous les quartiers de l'Iſle de Tay-wan n'offroient plus qu'un tas de ruines ; mais que Sakkan au contraire avoit reçu des augmentations conſiderables. Les Hollandois retirent leurs Agens.

L'Amiral s'avança le 7 à Tan-ko-ya ; & le même jour un Capitaine Chinois, entrant dans le camp des Hollandois avec vingt-ſix Soldats, vint leur offrir de combattre pour eux & d'engager un plus grand nombre d'Inſulaires dans leur parti. Il leur apprit que les forces de l'Iſle conſiſtoient en dix mille hommes, dont cinq mille étoient ſous le commandement de Syau-tong-tſyong, & que ce Général n'avoit point encore penſé à les attaquer ; mais qu'il attendoit des occaſions favorables pour commencer les hoſtilités. Malgré ce récit, qu'on ne pouvoit ſoupçonner de mauvaiſe-foi, l'Amiral reçut le jour ſuivant une Lettre du Gouverneur, qui l'aſſuroit de la droiture de ſes intentions, & qui lui offroit même ſon grand-pere pour ôtage. Le Meſſager Chinois étoit chargé de deux autres Lettres pour les Agens Tartares, que l'Amiral ne fit pas difficulté d'ouvrir. Dans l'une, qui étoit pour *Ton-gau-pek*, Offres d'un Capitaine Chinois.

L'Amiral eſt inſtruit de la vérité par quelques Lettres.

MONTANUS. 1664.

le Gouverneur marquoit une preſſante envie de ſe ſoumettre aux Tartares, & demandoit qu'on lui envoyât quelques grands Joncs pour le tranſporter ſur la Côte de la Chine avec ſes Officiers, parce qu'il n'oſoit ſe fier, diſoit-il, aux Hollandois, dans la crainte qu'ils ne l'enmenaſſent à Batavia. Il ajoutoit que ſes Soldats pourroient paſſer ſur leur Flotte, & que pour les empêcher de ſe plaindre il étoit réſolu de leur envoyer ſon grand-pere, qui négocieroit avec eux dans l'intervalle. Bort ne diſſimula point, dans ſa réponſe, qu'il étoit éclairci de ce double procédé. Il en prit occaſion de faire des plaintes fort vives & d'y joindre des menaces.

Il rembarque ſes troupes.

Mais ces apparences de fermeté ne l'empêcherent point de faire embarquer le 12 ſon artillerie & ſes munitions. Le lendemain il donna les mêmes ordres pour ſes tentes & ſes troupes. L'après-midi, dans un Conſeil qui fut tenu à bord, on délibera ſi l'on devoit prendre poſſeſſion de l'Iſle de Gou-tſe & de ſes Forts, pour tomber ſur *Tong-ſua* ou *La-moua*, ou remettre à la voile, pour retourner avec une partie de la Flotte à Batavia. Le dernier de ces trois partis fut préferé. Le 14, trois ou quatre cens hommes de l'armée ennemie ſe firent voir ſur le rivage, mais hors de la portée du canon. Les Tartares prirent à bord vingt-quatre Chinois, qui ſe rendirent d'un autre côté avec leurs armes. On en compta cent-trois qui s'étoient ſoumis volontairement.

Conſeil des Hollandois pour retourner à Batavia.

Le 16, *Verway*, Contre-Amiral de la Flotte Hollandoiſe, fut envoyé avec quatre Frégates & les Joncs Tartares, pour débarquer les déſerteurs Chinois à *Putay* ou dans la Riviere de Chang-cheu. Il portoit au Viceroi de Fo-kyen & au Général Li-po-vi une Lettre de l'Amiral, qui contenoit le récit de ſon expédition & les motifs qui l'obligeoient de retourner à Batavia. Le plus preſſant étoit la maladie, qui avoit commencé à ſe répandre parmi ſes (11) troupes; mais il promettoit de revenir avec une puiſſante Flotte, à la mouſſon du Sud, & de ſe joindre aux Tartares pour fondre ſur *La-moua* & *Tong-ſua*.

Leur politique à l'égard de Koxin-king-ſya.

Bort partit le même jour avec onze Vaiſſeaux. Il mouilla le 21 ſous les Iſles Piſcadores, d'où il envoya une Lettre à *Pe-ho*, pour le jeune *Se-pwan* ou Koxin-king-ſya. Il lui conſeilloit de s'accommoder avec les Tartares & de reſtituer Tay-wan aux Hollandois. Son intention, ajoutoit-il, avoit été de rendre viſite à ce jeune Prince dans l'Iſle de Tong-ſua, & de l'exhorter à faire partir des Ambaſſadeurs pour Batavia; mais le mauvais tems & la maladie le forçoient d'abandonner ce deſſein.

Fruit de leur voyage.

La Flotte Hollandoiſe ayant levé l'ancre le 26, arriva le 21 de Mars à Batavia, ſans avoir emporté d'autre fruit de ſon voyage que deux cens quarante-trois priſonniers Chinois. Le Contre-Amiral Verway ſe rendit de ſon côté à *Ko-long-ſo*, ſur la Côte de la Chine, où il remit au Viceroi de Fo-kyen les déſerteurs Chinois & la Lettre de l'Amiral. Un Chinois raſé, qui vint le voir à bord, lui apprit que le jeune Koxin-king-ſya ſe tenoit renfermé dans l'Iſle de Tong-ſua avec toutes ſes forces, & que la préſence de la Flotte Hollandoiſe ne lui avoit pas permis de ſe rendre à Tay-wan; que depuis quinze jours on avoit reçu à *Haytan* quatre mille Chinois, dans ſoixante Joncs, qui étoient venus ſe rendre aux Tartares; que leurs Commandans avoient demandé la permiſſion d'habiter les Iſles de *Que-moui* & d'*A-moui*, en faiſant eſperer que cette faveur continueroit d'attirer un grand nombre de Koxin-

Eclairciſſemens que Verway ſe procure.

(11) Les Hollandois avoient perdu, par la maladie ou par d'autres cauſes, 211 hommes.

gans ; mais que le Viceroi refuſoit d'y conſentir, & leur avoit répondu qu'au retour de la Flotte Hollandoiſe ils ſeroient forcés de ſe ſoumettre. Verway quitta la Côte de Fo-kyen le 3 de Mars, pour faire voile vers Batavia, où il arriva le 27, c'eſt-à-dire, ſix jours après l'Amiral (12).

MONTANUS. 1664.

Il retourne auſſi à Batavia.

§. II.

Affaires des Hollandois à la Chine après le départ de leur Flotte.

CONSTANTIN NOBLE, après avoir réſidé à Hok-ſyeu juſqu'au premier de Mars, avec la qualité d'Agent pour le Commerce, n'avoit pû réſiſter à l'occaſion de s'embarquer ſur la Flotte pour retourner à Batavia ; mais le Contre-Amiral Verway avoit laiſſé, pour lui ſucceder, un Marchand nommé *Erneſt Van-Hogenhoek*, qui demeura chargé de la même commiſſion. C'eſt ſur ſes Mémoires que Montanus continue ſon récit.

Hogenhoek demeure à la Chine pour ſucceder à Noble.

Le jour même que la Flotte Hollandoiſe avoit mis à la voile, *Sing-la-mong*, Viceroi de Fo-kyen, ſe rendit à Sink-ſyeu, pour y recevoir les Chinois qui étoient rentrés dans la ſoumiſſion. Le Général Li-po-vi fit dire le lendemain aux Hollandois, qu'il avoit reçu une Lettre du Conſeil d'Etat ; & quelques momens après il leur en fit remettre une copie par ſon Sécretaire. Elle contenoit que les Lettres du Général aux *Sue-tay-ſins* (13), aux *Pye-ta-pus*, aux *Li-pus* & aux *Pon-pus* (*) avoient été préſentées à Sa Majeſté Impériale, qui leur en avoit demandé leur avis ; que pour répondre à l'ordre de Sa Majeſté Impériale, ils lui avoient repréſenté que jamais les Etrangers n'avoient obtenu la liberté de demeurer dans le Pays & d'y bâtir des Comptoirs ; bien moins encore d'y exercer conſtamment le Commerce : qu'en faveur néanmoins des ſervices de l'Amiral Hollandois, & par voie de récompenſe, on pouvoit lui accorder, pour cette fois ſeulement, la permiſſion de vendre ſes marchandiſes ; mais qu'à l'avenir les Hollandois devoient s'adreſſer à Sa Majeſté Impériale pour obtenir la même grace. A cet expoſé l'Empereur avoit répondu dans les termes ſuivans : » Moi, KONG-HI, le vingt-ſeptiéme » jour de la Nouvelle-Lune, dans la ſeconde année de mon Regne, je per» mets aux Hollandois de venir alternativement de deux années l'une, & de » commercer dans mes Etats. A l'égard des autres points, je ſuis de la même » opinion que vous, Seigneurs. Telle eſt la volonté de l'Empereur, ſuivant » laquelle vous pouvez vous conduire.

Lettre Impériale en faveur des Hollandois.

Hogenhoek n'eut pas plûtôt reçu des ordres ſi favorables, qu'il preſſa le Gouverneur de Hok-ſyeu de dépêcher un courier au rivage pour en informer Noble. Mais la Flotte Hollandoiſe étoit partie. Le 17, Hogenhoek apprit par un des Sécretaires du Viceroi, que les Chinois de Tong-ſua & de Lamoua, changeant de réſolution, avoient refuſé de ſe ſoumettre, à l'exception de *Tſye-kan-tya*, Général de Koxin-king-ſya, qui s'étoit fait couper les cheveux & qui attendoit à quelles conditions on vouloit le recevoir. Le Sécretaire ajoutoit que ſon Maître devoit recevoir inceſſamment une Lettre

(12) Montanus, *ubi ſup.* p. 167. & ſuiv.

(13) Quatre Régens chargés des affaires de l'Empire pendant la minorité de l'Empereur, qui n'avoit alors qu'environ douze ans.

(*) Les Relations Françoiſes écrivent *Li-pous*, *Pon-pous*, &c. le nom d'autant de Tribunaux, dont le premier eſt pour les affaires militaires, & les deux autres pour les affaires civiles.

MONTANUS. 1664.

scellée, avec de riches présens de l'Empereur pour les Hollandois. Hogenhoek s'adressa aussi-tôt au Gouverneur. Il lui demanda naturellement quel sens il falloit donner à la permission d'exercer le Commerce de deux années l'une. Le Gouverneur répondit à cette question, que le Conseil d'Etat n'accorderoit jamais aux Hollandois la permission d'exercer habituellement le Commerce, ni celle de bâtir des Magasins & des Comptoirs à la Chine; mais que par une grace spéciale de l'Empereur on consentoit qu'ils y vinssent une fois en deux ans, & qu'on leur fixoit ce terme parce qu'on supposoit qu'ils ne pouvoient venir plus souvent: qu'il jugeoit donc que suivant cet ordre ils pouvoient faire chaque année le voyage de la Chine, en prenant soin seulement de se concilier par des présens les Conseillers d'Etat & les Courtisans, à qui ces affaires appartenoient; & dans ce cas, ajouta-t-il, je vous garantirois qu'au lieu d'un voyage par an vous seriez libre d'en faire deux.

Explication des ordres de la Cour Impériale.

Les Hollandois se croient en faveur à la Chine.

Le Général Li-po-vi donna la même explication à l'ordre Impérial. Il assura même Hogenhoek que les Hollandois pouvoient se regarder désormais comme libres à la Chine; & que s'ils n'y avoient point encore de Magasins ils devoient s'en embarrasser peu, lorsqu'ils se voyoient déja maîtres d'une bonne maison, où ils pouvoient librement exercer leur Commerce.

Conseil qu'on leur donne.

Le 24 on vit arriver des Commissaires de l'Empereur, qui venoient conférer des titres d'honneur à *Ton-gan-pek* & aux fils de *Sau-ya*. Le lendemain *Ong-sang-ya*, Sécretaire du Viceroi, dit à l'Agent Hollandois qui l'étoit allé visiter, qu'il pouvoit compter désormais sur la liberté du Commerce; mais qu'étant un Marchand d'importance, il ne devoit pas s'abaisser au commerce des petits Marchands Chinois, à l'exemple de son Prédécesseur, qui ne s'étoit arrêté pendant deux ans qu'à des détails mépriſables, & qu'il falloit tourner ses vûes du côté du Viceroi, du Général, du Gouverneur de Hok-syeu, & des autres Seigneurs qui étoient capables de lui rendre service à la Cour; que c'étoit le moyen d'emporter de la Chine autant de soie crue qu'il en desireroit, malgré la défense de l'Empereur, qui étoit sous peine de mort: qu'au contraire, s'il manquoit à se faire des amis puissans, il ne devoit pas esperer d'en emporter une seule balle.

Réponse de leur Agent.

Hogenhoek répondit, que ce que le Sécretaire lui proposoit ne seroit peut-être pas désavantageux à ses Maîtres; mais que les Hollandois y trouveroient leur ruine, comme il leur étoit arrivé à Canton, d'où cette seule raison les avoit fait bannir. Il ajouta qu'ils abandonneroient plûtôt toutes leurs espérances que de s'engager à ces conditions; mais que si les Seigneurs du Pays étoient disposés à traiter avec eux, ils leur offriroient volontiers les premiers choix, à des prix raisonnables & suivant l'ordre des marchés. Ce refus ayant fait changer le sujet de la conversation, le Sécretaire apprit aux Hollandois que Tsye-kan-tsya s'étoit soumis, avec six mille des plus braves Soldats Ko-xingans; mais qu'un de ses principaux Officiers, changeant de résolution, avoit tenté de s'échaper dans un Jonc que les gens du Viceroi avoient arrêté. Ils lui auroient coupé la tête à l'instant, s'il n'eût été frere de l'ancien Gouverneur de Hay-tan, qui avoit intercedé pour lui.

Soumission de quelques Rebelles.

Difficultés pour avoir le passeport.

Quelques jours après Hogenhoek alla demander au *Kon-bon*, ou au Gouverneur, un passeport pour transporter ses marchandises dans la Province de *Kyang-nam* ou de *Che-kyang*, en lui déclarant que la difficulté qu'il trouvoit

MONTANUS. 1664.

voit à les vendre dans Hok-ſyeu, lui faiſoit chercher des lieux où il ſe flattoit de les échanger pour des ſoies en œuvre. Le Gouverneur lui répondit qu'il ne pouvoit accorder lui-même cette permiſſion, mais qu'il en écriroit volontiers au Général. Cependant il ajouta que ſi les Hollandois n'avoient pas vendu plûtôt leurs marchandiſes, ils avoient à ſe reprocher de les avoir miſes à trop haut prix; que les Chinois donnoient le ſac de poivre pour neuf ou dix taëls, le bois de ſandal pour vingt-deux, l'aune de drap pour trois taëls ou trois & demi, & l'écarlate pour cinq ou ſix taëls. Hogenhoek repliqua qu'il n'en étoit pas ſurpris, parce que des marchandiſes dérobées devoient être moins cheres que celles qui s'achetent. Le Gouverneur ne s'expliqua que par un ſourire.

Projets des Tartares.

Le 2 d'Avril, les Hollandois apprirent d'un des Sécretaires du Viceroi qu'il étoit arrivé dans la Ville deux Agens, avec deux Mandarins revêtus du titre de *Tſou-zou*, qui ſignifie Gouverneur, & des préſens de la Cour Impériale pour récompenſer les ſervices de l'Amiral Bort. Quelques jours après, *Hay-tan-kou*, Gouverneur de Sink-ſyeu (14), mit à la voile pour les Manilles avec deux Joncs chargés de ſoie crue & travaillée; & le bruit ſe répandit que le Viceroi & le Général avoient formé le deſſein d'envoyer au Japon une Flotte entiere des mêmes marchandiſes, qu'ils avoient déja fait acheter dans cette vûe. Vers le même tems, à l'occaſion d'une ſéchereſſe qui faiſoit craindre beaucoup pour les moiſſons de riz, le Gouverneur défendit, par une Ordonnance publique, de tuer & de manger des porcs. Enſuite il fit des proceſſions ſolemnelles à divers Temples, accompagné de tous les Mandarins à pied, portant des parfums & de riches offrandes aux Idoles. Les Prêtres lui formoient un cortége, en chantant des priéres & pouſſant des lamentations pour obtenir de la pluie. Mais, ſuivant la remarque de l'Auteur, ce zéle venoit de la crainte d'une baſtonnade, dont le Gouverneur les avoit menacés s'il ne pleuvoit point dans huit ou dix jours.

Ils font des priéres pour la pluie.

Obſtination des Koxingans.

Le Viceroi & le Général s'étant rendus avec leurs Joncs à Tong-ſua & à Lamoua, pour recevoir la ſoumiſſion de Tſye-kan-tſya, furent ſurpris de n'y trouver que les payſans de ces Iſles. Koxin-king-ſya s'étoit retiré avec toutes ſes forces, & l'on prétendoit que Tſye-kau-tſya avoit emporté de Tay-wan quantité de poivre, de bois de ſandal, de vif-argent, de bois du Japon, de cloux de girofle, d'ambre, d'étoffes & d'autres biens. Le Viceroi, dans ſa colere, enleva les Payſans & brûla leurs Villages. Le 21 on reçut avis que *Hou-tin*, un des plus braves Officiers de Koxin-king-ſya, étoit venu ſe rendre aux Tartares avec un corps de huit mille hommes. On apprit auſſi qu'Anpi-kya s'étoit retiré dans les Iſles Piſcadores, & Koxin-king-ſya dans celle de Tay-wan, où il ſe fortifioit de jour en jour, réſolu de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité.

Un Prêtre reçoit la baſtonnade.

Le 29 un Prêtre reçut la baſtonnade, par l'ordre du Gouverneur, pour avoir marqué quelque négligence dans ſes priéres, & fut menacé du dernier ſupplice s'il ne tomboit pas de pluie dans cinq ou ſix jours. Mais, deux jours

(14) L'Auteur écrit tantôt *Chin-zieu*, *Chin-cheu*, *Chin-cheo*. C'eſt la même Ville que Chang-cheu-fu, quoique l'Auteur la confonde auſſi avec Hok-ſyeu, qui paroît être Fu-cheu-fu, Capitale de la Province de Fo-kyen.

MONTANUS. 1664. après il plut fort abondamment, à la joie extrême du Public, & sur-tout des Prêtres.

Arrivée des Commissaires Impériaux.

Les Commissaires de l'Empereur n'étant entrés dans la Ville que le 3 de Mai, Hogenhoek qui n'avoit pû aller au-devant d'eux & les accompagner, comme il l'auroit dû, se rendit le lendemain au Château pour les féliciter de leur arrivée. Ils vinrent le recevoir dans l'anti-chambre, & l'ayant conduit dans un appartement plus interieur, ils voulurent le faire asseoir à leur gauche. Sur son refus, ils l'obligerent du moins de se placer vis-à-vis le Chef de leur Députation, qui leur dit hautement: » que les Hollandois étoient de » puissans Seigneurs, & que l'Empereur attribuant à leurs armes les derniers » avantages qu'il avoit remportés sur les Chinois rébelles, l'avoit envoyé » pour leur en faire ses remercîmens, avec une Lettre scellée & des présens » qu'il étoit chargé de leur offrir. Il ajouta que Sa Majesté Impériale leur accordoit la permission de venir dans ses Etats, de deux années l'une, pour y exercer le Commerce, & qu'elle écrivoit au Viceroi & au Général de se joindre à leur Flotte pour s'emparer de l'Isle de Tay-wan, qui leur seroit restituée après la conquête. Mais ils parurent extrêmement surpris, en apprenant que la Flotte Hollandoise étoit retournée à Batavia.

Compliment qu'ils font aux Hollandois.

Hogenhoek, après avoir bû avec eux une ou deux tasses de thé, prit congé de l'Assemblée & fut reconduit jusqu'à la porte du Château. Le lendemain le Gouverneur, à qui il rendit une visite, lui fit des reproches du départ trop précipité de la Flotte. Cinq ou six jours de retardement, ajouta cet Officier, l'auroit mise en état de rendre témoignage au Roi de Batavia des faveurs extraordinaires de l'Empereur. Il se plaignit que depuis deux ans l'Amiral avoit affecté tant de précipitation, qu'il étoit toujours parti sans prendre congé de personne. On en étoit choqué, dit-il encore, & l'on se proposoit d'en écrire au Roi de Batavia.

Plaintes contre l'Amiral Bort.

Le 6, quelques Marchands Chinois vinrent examiner les marchandises qui restoient aux Facteurs de Hollande, & leur demanderent combien ils vouloient vendre ce reste. Ils rirent beaucoup lorsque les Facteurs exigerent le même prix que du tems de Noble. Leur réponse fut que les tems étoient changés, & que les marchandises Hollandoises avoient été plus cheres alors, parce que c'étoit la premiere fois qu'on en voyoit à la Chine depuis qu'il avoit été défendu aux Chinois d'en acheter, sous peine de mort. Enfin, concluant que le prix devoit diminuer, ils offrirent huit taëls pour de l'ambre qui valoit douze florins; dix-huit taëls pour vingt-trois reaux de camphre, six taëls pour l'aune d'écarlate, &c. avec promesse de faire ce payement en soie crue, au prix courant du Marché. Hogenhoek demanda quelque tems pour délibérer. Dans l'intervalle, Li-po-vi étant venu dans la Ville, envoya prendre une piéce de serge pour s'en faire une tente. Les Facteurs Hollandois en demanderent quarante taëls; mais le Général répondit que si c'étoit le prix convenu entre les Marchands, il ne devoit payer que trente-huit taëls, parce que la serge étoit pour son propre usage. On fut obligé de le satisfaire.

Difficultés pour le prix des marchandises.

On propose aux Hollandois d'envoyer un Ambassadeur à la Cour.

Le 12 Hogenhoek étant allé voir le Général, cet Officier lui dit que l'Empereur avoit ordonné que sa Flotte joignît celle des Hollandois pour soumettre l'Isle de Tay-wan; faveur dont il n'y avoit pas d'exemple sous le Gouvernement Chinois & Tartare, & qui demandoit nécessairement que les Hol-

landois envoyaſſent un Ambaſſadeur à la Cour pour en témoigner leur reconnoiſſance ; & que les Officiers de Sa Majeſté Impériale l'ayant informée que le *Hou-hou* précédent (15) étoit allé à Batavia pour ſe faire revêtir de cette commiſſion, il ne conviendroit point qu'un autre fût renvoyé à ſa place. Hogenhoek répondit qu'il ne pouvoit point aſſurer que Noble fut choiſi, ou qu'il conſentît à revenir. Cette réponſe parut déplaire beaucoup au Général. Il tourna ſon chagrin ſur le départ précipité de Bort ; & lui reprochant d'être cauſe que les Rébelles n'avoient pas été tout-à-fait réduits, il l'accuſa d'avoir feint que ſa commiſſion étoit limitée. Hogenhoek ſe rendit de-là chez le Gouverneur, où il étoit invité à dîner. En chemin il rencontra un Mandarin qui venoit le preſſer de faire plus de diligence, parce que le dîner étoit prêt & que les Commiſſaires Impériaux étoient à l'attendre. Il trouva le Gouverneur aſſis au-deſſous d'eux. Les ſiéges étoient couverts de damas brodé en or. Les Commiſſaires lui firent des excuſes de ne lui avoir point rendu leur viſite, parce qu'ils n'avoient point encore exécuté leur commiſſion. On vit paroître auſſi-tôt le dîner, qui fut compoſé de trente-ſix ſervices.

MONTANUS. 1664.

Feſtin que le Gouverneur donne à Hogenhoek.

Peu de jours après, les Mandarins de la ſuite des Commiſſaires ſe rendirent au Magaſin Hollandois, pour augmenter le prix des ſoies. Ils déclarerent au Facteur qu'ils avoient appris que les Hollandois en avoient acheté une quantité fort conſiderable & l'avoient fait paſſer à Batavia ; que cette entrepriſe étoit contraire aux Ordonnances de l'Empereur, mais qu'on vouloit bien fermer les yeux en faveur de leurs ſervices ; que les Commiſſaires Impériaux avoient même apporté une proviſion de ſoie, & qu'ils ſe flattoient que le Facteur ne refuſeroit pas de l'acheter d'eux ; ſans quoi ils étoient les maîtres d'engager le Viceroi, le Général & le Gouverneur à lui défendre d'en acheter d'autres ſans la permiſſion de l'Empereur. Le Facteur répondit comme il avoit déja fait dans la même occaſion.

Artifices des Mandarins pour vendre leurs ſoies.

Le 20, Hogenhoek alla complimenter le Viceroi, qui étoit revenu de Tong ſua & de La-moua, après avoir conquis ces deux Iſles. Dans l'entretien, ce Seigneur renouvella ſes plaintes ſur la conduite de l'Amiral Bort, qui étoit parti ſans lui en donner d'autre avis que par une Lettre, & qui la lui avoit même envoyée ſi tard qu'il n'avoit point eu le tems d'y répondre. Il ajouta qu'étant peu ſatisfait du caractere de l'Amiral, il ſouhaitoit qu'on lui donnât bien-tot un ſucceſſeur. Hogenhoek répondit que ce choix dépendoit entiérement du Roi de Batavia.

Conférence d'Hogenhoek avec le Viceroi.

Cependant la Lettre de l'Empereur demeuroit fermée, dans l'abſence du Viceroi & du Général. Mais étant arrivés tous deux dans la Ville, le 21 au ſoir, ils firent avertir les Hollandois, par un Mandarin, de ſe rendre le lendemain chez le Pou-tſyen-tſya de l'Empereur. Hogenhoek y trouva le Général, le Gouverneur & les Mandarins, qui attendoient le Viceroi. Bien-tôt ce Seigneur parut avec les Commiſſaires Impériaux, qui apportoient la Lettre & les préſens, compoſés de mille taëls d'argent & de ſoixante piéces de ſoie & de brocard. La Lettre étoit enveloppée dans une écharpe jaune, & placée dans une petite armoire en forme de Temple, ornée de figures & richement dorée. L'armoire étoit portée ſur le dos de huit hommes, avec deux bâtons

La Lettre de l'Empereur eſt remiſe aux Hollandois.

Circonſtances de cette cérémonie.

(15) C'eſt-à-dire, Préſident. Il donnoit ce titre à Noble, Chef précédent des affaires Hollandoiſes.

MONTANUS. 1664.

vernis à la Japonnoiſe, & la livrée des porteurs étoit rouge & jaune. Ils étoient ſuivis de quatre perſonnes, qui portoient cinq ou ſix tables rouges à la Japonnoiſe, couvertes de damas, ſur leſquelles étoient étallés les préſens. Les Commiſſaires ſuivoient à cheval, avec un cortége de pluſieurs Nobles. Celui qui fermoit la marche avoit autour de lui une vingtaine de perſonnes qui battoient du tambour, ou qui jouoient de diverſes ſortes d'Inſtrumens. A l'entrée de cette proceſſion, Hogenhoek fut averti par le Général de baiſſer la tête & le corps pour la ſaluer. Elle continua de s'avancer juſque dans la grande ſalle, où le Viceroi & les autres Grands étoient déja placés; mais ils ſe leverent pour déliberer quelques momens enſemble. Enſuite Hogenhoek reçut ordre de ſe mettre à genoux, & de demeurer dans cette ſituation pendant qu'on fit la lecture de la Lettre, après quoi le premier Commiſſaire la lui mit ſur le bras, & l'obligea de baiſſer pluſieurs fois la tête ſans quitter la même poſture. On lui fit faire les mêmes réverences pour les mille taëls & pour les étoffes.

Comment la Lettre eſt portée au logement des Hollandois.

Les Grands, que l'Auteur appelle Leurs Excellences, prirent place enſuite ſous un dais. Ils inviterent Hogenhoek à s'aſſeoir près d'eux, & firent apporter un pot de lait, mêlé de beurre de Peking & de farine de féves. Le Viceroi ſe retira le premier. Il fut ſuivi du Général, qui le fut immédiatement des Commiſſaires, comme eux des Hollandois & des Gouverneurs. Hogenhoek fit porter la Lettre Impériale ſur l'épaule d'un de ſes gens, & les préſens ſur des palanquins. Les rues étoient remplies d'une foule de ſpectateurs, battant du tambour ou jouant des Inſtrumens. En arrivant à ſon logement, il y fut reçu par deux Kou-tſyen-tſye de l'Empereur, avec trois décharges de mouſqueterie; & les tambours battirent une heure entiere devant la Lettre. Mais leur vûe n'étoit que d'obtenir quelques piéces d'argent. On conſeilla au Directeur Hollandois d'être un peu plus libétal que Noble ne l'avoit été l'année précédente, & d'aller faire ſes remercîmens le lendemain aux Commiſſaires Impériaux, parce qu'il étoit rarement arrivé juſqu'alors que les préſens de l'Empereur euſſent été ſi magnifiques. Sa Lettre commençoit par cette Formule Chinoiſe : *Moi, KONG-HI, j'envoie cette Lettre à Baltazar, Amiral Hollandois.* Elle ne contenoit que des remercîmens pour les derniers ſervices que l'Amiral Bort avoit rendus aux Tartares. Hogenhoek ſe crut obligé de ſe rendre le lendemain avec toute ſa ſuite chez le Viceroi, chez le Général & chez les Commiſſaires de l'Empereur, pour leur déclarer qu'il étoit peu ſatisfait d'une Lettre où l'on ne parloit pas du Commerce & de l'établiſſement des Hollandois, ni de la jonction des Tartares avec leur Flotte pour la conquête de Tay-wan. Il ne diſſimula point qu'après tant de promeſſes, l'oubli de cet article juſtifioit toutes les plaintes que l'Amiral avoit faites de leur inconſtance. Il leur reprocha de n'avoir pas été fidéles à leurs engagemens ſur le moindre article. Enfin, il leur déclara que le Roi de Batavia prendroit en fort mauvaiſe part qu'on n'eût retenu ſes Miniſtres pendant deux ans que pour les amuſer par des paroles.

Repréſentations du Directeur Hollandois.

Réponſe du Viceroi.

Le Viceroi répondit d'un air mécontent, qu'à la vérité l'Empereur avoit promis aux Hollandois de leur accorder quelques permiſſions de commerce, mais qu'il avoit exigé d'eux une ambaſſade de deux en deux ans; que les Tartares ne manqueroient pas de ſe joindre à leur Flotte lorſqu'elle ſeroit

revenue de Batavia ; que ſi le Roi de Batavia envoyoit un Ambaſſadeur, on le feroit conduire immédiatement à Peking, avec des lettres de recommandation ; qu'alors les Hollandois pouvoient compter d'obtenir une permiſſion conſtante de venir à la Chine pour le commerce, & la poſſeſſion d'une Iſle ou de quelqu'autre terrain pour leur établiſſement. Hogenhoek reçut la même reponſe du Gouverneur de Hok-ſyeu. Mais le Général Lipovi déguiſa moins ſon reſſentiment. Il déclara que des préſens auſſi magnifiques que ceux de l'Empereur, & l'honneur d'une lettre ſcellée, dans laquelle il attribuoit ſes victoires à la Flotte de Hollande, étoient des faveurs ſi importantes & ſi ſingulieres, que les Hollandois devoient en être contens, quand ils n'en obtiendroient pas d'autres.

MONTANUS. 1664.

Diſcours bruſque du General Lipovi.

Hogenhoek répondit qu'il étoit extrêmement touché des bontés de l'Empereur, mais que dans tous les lieux où les Hollandois avoient la permiſſion de commercer, ils recevoient de tous les Princes des lettres ſcellées, qui ne ſervoient pas plus à leur ſûreté qu'à celle des Gouverneurs du Pays ; que portant leur commerce dans toutes les parties du monde, non-ſeulement ils n'étoient limités nulle part pour le tems, mais ils recevoient des careſſes dans les Régions qu'ils fréquentoient, ils s'y rendoient auſſi ſouvent qu'ils le jugeoient à propos, & ne ſe conduiſoient entr'eux que par leurs propres loix. Le Général répliqua, d'un ton irrité, que chaque Pays avoit ſes uſages, & que tels étoient ceux de la Chine ; que ſi les Hollandois ne goûtoient pas la propoſition d'envoyer un Ambaſſadeur tous les deux ans, ils avoient la liberté de demeurer chez eux, mais que s'ils manquoient à cette condition dans le tems limité, ils devoient s'attendre à tirer peu de ſatisfaction de leurs voyages. Une réponſe ſi vive échauffa la hardieſſe du Directeur Hollandois juſqu'à lui faire répliquer, que ce langage convenoit moins au Général, qu'à tout autre, puiſque c'étoit lui même qui s'étoit engagé à faire venir de la Cour des lettres ſcellées & conformes aux vûes des Hollandois ; & qu'au fond, l'honneur lui en avoit fait une loi, puiſqu'après tant de peines & de ſoins pour rendre ſervice aux Tartares, ils ne demandoient point d'autre récompenſe que la liberté du commerce. Cette fermeté parut faire beaucoup d'impreſſion ſur l'aſſemblée. Après avoir gardé quelques momens le ſilence, le Viceroi changea de diſcours, & demanda des nouvelles de Noble. Auſſi-tôt le Général en prit occaſion d'aſſurer, qu'au retour de Noble les Hollandois obtiendroient tout ce qu'ils avoient propoſé ; mais il ajouta qu'ils devoient être un peu plus généreux dans leurs gratifications à l'égard des Agens du Pays. Hogenhoek, s'adreſſant au Viceroi, le pria de régler lui-même ce qu'il falloit donner de plus. Ce Seigneur répondit que les Hollandois devoient ſe conſulter là-deſſus & faire ce qui leur paroîtroit convenable. Après cette conférence, le Directeur ſe rendit chez les Commiſſaires Imperiaux ; & dans l'entretien qu'il eut avec eux ſur le commerce, il leur témoigna qu'il s'étoit flaté de recevoir, par leurs mains, des lettres plus conformes à ſes eſpérances. Ils lui répondirent qu'ils avoient apporté au Viceroi, au Général & au Gouverneur l'ordre de recevoir favorablement les Ambaſſadeurs Hollandois, & de les faire conduire immédiatement à la Cour. Ils ajouterent que non-ſeulement le commerce ſeroit alors libre & ouvert, mais que s'il déſiroit quelque choſe de plus pour l'intérêt de ſa Nation, ils ne dou-

Il continue ſur le même ton.

Les Officiers Tartares s'adoucifſent.

Concluſion du différend.

MONTANUS. 1664.

toient pas qu'il ne l'obtînt facilement de Sa Majeſté Imperiale, qui avoit conçu pour les Hollandois autant d'affection que d'eſtime. Enfin, ils lui promirent d'employer leur crédit à la Cour, pour leur faire accorder une permiſſion de commerce auſſi conſtante qu'ils la déſiroient.

Préſens des Hollandois.

Hogenhoek ne penſa le lendemain qu'à délivrer ſes préſens. Celui qu'il deſtinoit au premier Commiſſaire étoit compoſé de vingt-deux aunes d'écarlate, d'une demie chaîne de corail ſanguin, qui péſoit vingt-ſix onces, de deux piéces de perpétuane colorée, ſix piéces de toile, & quatre épées fort riches. Il donna au ſecond dix-ſept aunes d'écarlate, une demie chaîne de corail du poids de quatre onces, deux piéces de perpétuane, quatre piéces de toile & deux épées. Les Mandarins & les autres Officiers du cortége reçurent auſſi des préſens proportionnés à leur qualité.

Fête Chinoiſe & ſon origine.

Le 29, les Hollandois aſſiſterent à la fête de *Pi-lou*, qui eſt célebrée, dans toute l'étendue de l'Empire, par des jeux & des combats ſur l'eau. Les Barques qui ſervent à cette ſolemnité ſont ornées de peintures, de tapis & de banderolles de ſoie. On raconta au Directeur qu'un Gouverneur de *Paracelles*, Iſle remplie d'or & d'argent, & féconde en toutes ſortes de biens, ayant prédit qu'elle ſeroit engloutie par les flots, ſe ſauva ſur la Côte de la Chine avec ſes amis & tous ceux qui eurent de la confiance pour ſa prédiction. L'Iſle s'abîma peu de jours après ſon départ. C'étoit aſſez pour le faire regarder comme un Prophéte, ou comme un Dieu de la mer, à l'honneur duquel on ſe crût obligé d'établir une fête.

Le 30, un Mandarin vint prier Hogenhoek de la part du Général Lipovi, de ſe trouver le lendemain de bonne heure chez les Commiſſaires Imperiaux. En y arrivant, il les trouva occupés à plier leur bagage, & ſur-tout à lier, deux à deux, ſept ou huit cens Eſclaves des deux ſexes, du butin des Iſles de Que-moui & d'A-moui. A leur départ, ils remercierent le Directeur de ſes préſens; mais ils parurent douter que l'Empereur leur permît de garder tant de richeſſes. Hogenhoek but avec eux à la ſanté de Sa Majeſté Imperiale, dans un grand verre, qui fit pluſieurs fois la ronde. C'étoit du vin d'Eſpagne, qu'il avoit fait apporter. Les Commiſſaires admirerent beaucoup l'excellence de cette liqueur, & prierent Hogenhoek d'en faire boire un verre aux principaux Officiers de leur cortége, pour les mettre en état d'en parler à Peking.

Le Général Lipovi renonce aux affaires.

Le jour ſuivant, Lipovi fit tenir les portes de ſa maiſon fermées, pour déclarer la réſolution qu'il prenoit de renoncer aux affaires. Son grand âge, & les inſtances de ſa femme, qui étoit Tante de l'Empereur, lui avoient fait demander la permiſſion de retourner à Peking, quoique le Conſeil d'Etat l'eût nommé Gouverneur de trois des plus grandes Provinces de l'Empire.

Les Hollandois [illegible] privés de leur penſion.

Depuis deux mois on s'étoit diſpenſé de fournir aux Hollandois les ſommes aſſignées pour leur table. Il s'en plaignirent d'abord au Gouverneur de Hok-ſyeu; mais ne tirant aucun fruit de leurs plaintes, il les adreſſerent au Viceroi & au Général, qui parurent fort mécontens des Officiers chargés de ce ſoin. Ils ordonnerent que les arrérages fuſſent payés dès le jour ſuivant, & qu'à l'avenir le pavement de la penſion ſe fît exactement à la fin de chaque mois. Hogenhoek demanda auſſi, de la part du Roi de Batavia, qu'on lui rendît enfin les Priſonniers Hollandois qui avoient été renvoyés de Formoſa.

Leur démêlé avec [illegible] pour la Liberté de leurs priſonniers.

Mais le Général lui fit dire qu'ayant écrit là-deſſus à Tſye-kan-tſya, il avoit

reçu pour réponſe que les Priſonniers, ſans en excepter quelques petits Négres qui avoient été pris avec eux, *aimoient mieux être coupés en piéces*, que de retourner dans leur Patrie. Hogenhoek témoigna fort vivement que le langage qu'on leur attribuoit ne pouvoit lui paroître vraiſemblable, lorſqu'ils le faiſoient preſſer tous les jours de leur procurer la liberté. Il n'ignoroit pas, ajouta-t-il, que depuis qu'il avoit commencé à ſolliciter pour eux ils avoient été chargés de fers & plus étroitement reſſerrés. Enfin, il ſe plaignit ouvertement que Tſye-kau-tſya en impoſoit par de faux rapports. Le lendemain, écrivant à Lipovi ſur le même ſujet, il lui déclara que ſi les Priſonniers n'étoient pas délivrés, il ne répondoit pas des troubles que cette injuſtice pouvoit cauſer. Cet avis fut regardé comme une menace. Le Général répondit que les Hollandois devoient ſçavoir qu'il dépendoit de lui d'en uſer bien ou mal avec eux, & qu'il le prioit d'employer d'autres expreſſions, ou de ne plus paroître devant lui. Heureuſement le Sécretaire du Viceroi, rendant une viſite au Directeur, fut informé de ce différend, & promit d'en parler à ſon Maître. Ses bons offices & l'entremiſe du Viceroi reconcilierent enfin Hogenhoek avec Lipovi. MONTANUS. 1664.

Le 6 de Juillet, on vit partir le Kon-bon, ou le Gouverneur de Hok-ſyeu, avec un Corps de Trouppes, pour aller faire le ſiége du Château de Tiolo, où le vieil *Ova-Tonge*, Officier de ſoixante-dix ans, commandoit trois mille hommes qui avoient réſiſté aux Tartares depuis le tems de Ching-chilong, pere de Koxinga. Deux jours après, Tſye-kan-tſya ſe rendit à Jenping, dont il avoit été nommé Gouverneur contre l'inclination des Habitans. On lui laiſſa quatre ou cinq cens Soldats & quatre-vingt Joncs, qui devoient accompagner les Hollandois, au retour de leur Flotte, pour la conquête de Tay-wan. Evenemens du Pays.

Dans le cours du même mois les Marchands de Nan-king, qui étoient venus avec leurs ſoies crues de la Province de Che-kyang, les porterent à Sink-ſyan, ſans paroître dans le canton de Hok-ſyeu; ce qui nuiſit beaucoup aux eſpérances des Hollandois. Enſuite Hay-tan-kon, Gouverneur de Synk-ſyeu, & d'autres Seigneurs intéreſſés au commerce, n'oſant faire partir ouvertement des marchandiſes défendues, pour le Japon, les Manilles & Tay-wan, eurent recours à ce ſtratageme: Ils firent embarquer en plein jour des marchandiſes ordinaires; & lorſque la cargaiſon fut achevée, ils publierent adroitement qu'on avoit vû paroître quelques Bâtimens ennemis ſur la Côte. Auſſi-tôt tous les Joncs furent déchargés, ſous prétexte de les envoyer contre l'Ennemi. Mais les Seigneurs Marchands ayant profité des ténébres de la nuit pour y faire porter leurs ſoies de contrebande, les firent partir le lendemain à la pointe du jour. Ces ruſes ne ſe pratiquent point ſans la participation des Officiers de la Douane, qui ſont gagnés par des préſens, ou forcés de ſe taire par la crainte. Commerce prohibé de la ſoie crue.

Le 17, il s'éleva une furieuſe tempête, accompagnée de pluies impétueuſes, qui durerent neuf jours ſans interruption & qui cauſerent beaucoup de ravages dans la Province. Une partie des maiſons de Hok-ſyeu fut abbatue par la violence des torrens, & vingt perſonnes y furent noyées. Tout le Fauxbourg de Lam-thay (16) fut inondé juſqu'à la hauteur du genou. La Ville Furieuſe tempête & ſes effets.

(16) C'eſt un Fauxbourg de Hok-ſyeu.

MONTANUS. 1664.

de Synk-ſyeu, qui fut la plus maltraitée, perdit quatre mille Habitans. L'eau monta juſqu'à douze ou quinze pieds dans le Fort, & des Villages entiers furent entraînés aux environs. On eſtima la perte de la ſoie crûe, dans cette ſeule Ville, à deux mille quatre cens pikols; ce qui en fit monter le prix juſqu'à deux cens taëls.

Le 29, Hogenhoek ſe crut obligé de viſiter le Général Lipovi, qui étoit indiſpoſé. Il en fut reçu fort civilement. Ce vieux Seigneur lui demanda pourquoi la Flotte Hollandoiſe tardoit ſi long-tems. Il ajouta qu'auſſi-tôt que l'Amiral ſeroit arrivé aux Iſles Piſcadores, le grand Mandarin *Hay tan-kon*, Gouverneur de Sink-ſyeu, *Tſye-te-toc*, & deux autres Officiers avoient ordre de s'y rendre pour tenir conſeil avec lui. Trois ſemaines après, les Hollandois furent informés que le Général avoit reçu la permiſſion de retourner à la Cour, & qu'il étoit nommé Conſeiller d'Etat. Mais cette dignité lui coûtoit huit tonnes d'or (17) & quantité de riches préſens. Ils apprirent auſſi que les Joncs d'*An-pi-kya* en avoient enlevé un de *Hay-tan-kon*, qui revenoit des Manilles chargé de cent cinquante mille reaux (18) d'Eſpagne, tandis que de ſon côté Hay-tan-kon avoit pris ſur An-pi-kya neuf Joncs chargés de riz, qu'il avoit fait conduire à Tſan-cheu, où ce grain étoit à fort haut prix. L'Auteur ne put comprendre d'où venoient ces hoſtilités, entre gens qui commerçoient d'ailleurs enſemble, l'un en ſoie & en cottons, l'autre en riz.

Lipovi eſt nommé Conſeiller d'Etat. Ce que cet Office lui coûte.

Le 24, Hogenhoek s'étant rendu avec tout ſon cortége chez le Viceroi, qui l'avoit invité à dîner, trouva la ſalle de l'audience remplie de Mandarins & de Seigneurs. Le Viceroi étoit aſſis ſur une ſorte de Trône. Il portoit au cou une chaîne d'or, à laquelle étoit attachée une paire de chapelets (19). Après quelques momens de ſilence, il apprit au Directeur qu'il avoit reçu la réponſe de Sa Majeſté Imperiale aux lettres qu'il avoit écrites depuis plus de trois mois en faveur des Hollandois, mais dont il n'avoit pas voulu leur parler, parce qu'il s'étoit cru sûr d'obtenir ſa demande. Elle conſiſtoit à faire envoier au Roi Matzuiker un préſent de deux mille taëls d'argent & de cent piéces de brocard d'or; faveur qui étoit accordée. Mais l'Empereur envoyoit en même-tems deux Mandarins, dans la ſeule vûe de demander ſi Batavia étoit gouverné par deux Ongs (20) ou par un ſeul. Cette difficulté venoit de la différence des deux lettres que Sa Majeſté avoit reçûes de Matzuiker. Celle qui avoit été envoyée par Canton portoit ſimplement le nom de Matzuiker Gouverneur général; & celle qui étoit venue par Hok-ſyeu étoit aux noms du Capitaine More & de Jean Matzuiker. Il ne fut pas difficile à Hogenhoek d'éclaircir l'embarras de la Cour. Il répondit au Viceroi que *Matzuiker* étoit le nom du Gouverneur général, & que *Capitaine* More n'étoit qu'un titre, qui lui avoit été donné par les Indiens, pour ſignifier qu'il étoit le Chef ou le Maître. Le Viceroi continua de lui demander combien de Conſeillers ou de Sous-Gouverneurs Matzuiker avoit ſous ſes ordres. Dix-ſept ou

Hogenhoek eſt invité à dîner chez le Viceroi.

Idée qu'il y donne des Rois & des Viceroïs de Hollande.

(17) Les Hollandois entendent par une tonne d'or, cent mille florins.

(18) Il faut ſans doute entendre piaſtres, ou piéces de huit, ſans quoi la ſomme ſeroit médiocre.

(19) On a déja vû que les Chinois en font uſage pour leurs Priéres. Ogilby les appelle des *Avemarys*.

(20) Ce mot ſignifie *Roi*.

dix-huit,

dix-huit, répondit Hogenhoek. « Comment ? reprit le Viceroi avec beau-» coup d'étonnement. Ce que vous me dites eſt-il poſſible ? Je n'aurois jamais » crû que l'Ong de Batavia eût un ſi grand nombre de Vicerois ſous lui (21). Le Directeur, ſouriant d'un air modeſte, répondit qu'il ne diſoit rien que de certain, & nomma la plûpart de ces Vicerois prétendus. Alors, dit l'Auteur, le Viceroi jetta un regard ferme ſur tous ſes Conſeillers, qui baiſſerent la tête par reſpect pour le Roi de Batavia & pour tous les Vicerois Hollandois. Enſuite l'ordre fut donné de ſervir le dîner, & toutes les tables furent apportées, avec beaucoup de variété dans les mets. L'humeur du Viceroi parut plus gaie qu'elle n'étoit ordinairement. Il but pluſieurs ſantés, & le feſtin fut accompagné de comédie & de muſique. A la fin on apporta trois grands vaſes, compoſés de cornes de rhinoceros, dans leſquels Hogenhoek & un autre Facteur qui l'accompagnoit, furent obligés de boire trois fois à la ſanté du Viceroi. En ſe levant pour prendre congé de ſes hôtes, ce Seigneur leur dit que dans trois jours il devoit rendre compte à l'Empereur des diſcours qu'ils avoient tenus, & qu'il les prioit encore de ne rien avancer d'incertain, parce que la moindre fauſſeté déplairoit beaucoup à Sa Majeſté & au Conſeil. Hogenhoek l'aſſura qu'il n'avoit rien dit que de vrai, & ſe retira fort ſatisfait de l'opinion qu'il avoit donnée de ſa Nation.

MONTANUS. 1664. Reſpect des Chinois pour ces grands noms.

Le 25, il fut traité avec la même diſtinction par le Général Li-po-vi. Le jour ſuivant, les deux Commiſſaires de Peking vinrent lui demander, dans ſon logement, le nom & les titres de Matzuiker ; non, lui dirent-ils, qu'ils n'en fuſſent déja bien inſtruits par le Viceroi & le Général, mais parce qu'ils étoient bien-aiſe de les entendre lui-même, pour en rendre un compte plus exact à l'Empereur. Le 27, la mere de Koxinga & Sybia ſon frere, arriverent à Hok-ſyeu & demanderent des guides pour ſe rendre à Peking, où la crainte de quelques nouveaux troubles faiſoit deſirer à l'Empereur qu'ils allaſſent s'établir. Ils s'étoient ſoumis aux Tartares avant l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe. Le lendemain Hogenhoek, averti du départ des Commiſſaires par le Général Li-po-vi, leur rendit les devoirs ordinaires, auxquels il joignit quelques préſens. Il donna au premier vingt-cinq taëls d'argent, envelopés dans un papier ; quinze au ſecond ; ſept au Hérault & cinq pour être diſtribués entre les gens de ſa ſuite. On lui avoit dicté les termes de ſon compliment : Il dit aux Commiſſaires qu'il avoit vendu toutes ſes marchandiſes, & que le préſent qu'il les prioit d'accepter étoit pour leur acheter du tabac pendant le voyage (22).

La mere de Koxinga & ſon frere ſont appellés à Peking.

Préſens de Hogenhoek aux Commiſſaires.

(21) Il n'eſt pas ſurprenant que les Portugais donnaſſent quelque ſujet de plainte aux Marchands de Hollande, en expliquant la verité.

(22) Montanus, *ubi ſup.* p. 191. & ſuiv.

MONTANUS. 1664.

CHAPITRE IV.

Voyage du Seigneur VAN-HOORN, Ambaſſadeur Hollandois à la Chine & dans la Tartarie orientale.

Projet d'une nouvelle Ambaſſade des Hollandois.

LE Gouverneur & le Conſeil de Batavia penſoient peu à renvoyer leur Flotte à Fo-kyen, comme l'Amiral Bort l'avoit fait eſperer au Viceroi *Sing-la-mong*; mais après de longues délibérations ſur les interêts de leur Commerce, ils ſe déterminerent à tenter encore une fois la Cour de Peking par une magnifique Ambaſſade & de riches préſens, pour obtenir, s'il étoit poſſible, un libre accès dans un Pays dont ils ſe promettoient tant d'avantages. *Peter Van-Hoorn*, Conſeiller-privé & Tréſorier de l'Inde, fut deſtiné à cette importante entrepriſe, avec une ſuite de vingt perſonnes. On lui donna, pour premier Conſeiller d'Ambaſſade, *Conſtantin Noble*, qui fut revêtu en même-tems de la qualité de Directeur du Commerce à *Hok-ſyeu*, ou *Fu-cheu-fu*, Capitale de la Province de Fo-kyen (23). *Jean Putmans* fut nommé Facteur & Maître des cérémonies; *Jean Vander-Doer*, Sécretaire, & *Gysbert Ruwenort*, Maître-d'hôtel. Le reſte du cortége conſiſtoit en ſix Gentilshommes, un Chirurgien, ſix Gardes, deux Trompettes & un Cuiſinier. Si l'Ambaſſadeur mouroit dans le voyage, Noble fut nommé pour lui ſucceder. Enfin, pour donner plus d'éclat à l'Ambaſſade, on fit équiper ſix Vaiſſeaux, qui furent chargés de préſens & de marchandiſes. On y mit un grand nombre de Soldats & de Matelots. Pluſieurs Chinois, établis depuis long-tems à Batavia, prirent cette occaſion pour retourner dans leur Patrie. La Flotte mit à la voile le 4 de Juillet (24) 1664.

Suite de l'Ambaſſadeur.

Navigation de l'Ambaſſadeur.

Sa réception ſur la Côte de Fo-kyen.

La mouſſon d'Eſt, où l'on étoit alors, rendit la navigation ſi douce, qu'on arriva le 5 d'Août dans le Port de la Riviere de Hok-ſyeu (25), où bien-tôt un Tartare, envoyé par le Gouverneur de *Min-ja-zen* (26), vint prendre des informations à bord, & raconta pour premiere nouvelle que le Général Li-po-vi étoit mort. Le jour ſuivant, un Mandarin vint demander ſi la Flotte apportoit un Ambaſſadeur, & s'offrit dans cette ſuppoſition à porter les Lettres d'avis au Viceroi Sing-la-mong & au nouveau Général, qui ſe nommoit *Syang-po-vi*. On accepta ſes ſervices. Le 7, trois autres Mandarins vinrent propoſer diverſes queſtions, & demanderent en particulier à voir les préſens. Mais on les pria de modérer leur curioſité juſqu'au lendemain. Dans l'intervalle, le Sécretaire & l'Interpréte de l'Ambaſſadeur, qu'on avoit envoyés à *Hok-ſyeu* avec le premier Mandarin, avoient remis les Lettres au Viceroi, au Général & au Gouverneur. Aux queſtions qu'on lui avoit faites, il avoit ré-

(23) On a remarqué, dans le Journal précédent, que *Hok-ſyeu* eſt la même choſe que *Chang-cheu-fu*; & que *Chang-cheu-fu* n'eſt autre choſe que *Sink-ſyeu* ou *Chin-cheu*, ou *Chin-zieu*, ſuivant les différentes maniéres dont on le trouve écrit.

(24) Dans un autre endroit l'Auteur met Juin.

(25) Quelques Vaiſſeaux jetterent l'ancre entre ce Port & Fiu-hay.

(26) Dans la Carte des Jéſuites c'eſt *Mingan-chong*, près de Fu-cheu-fu; ce qui prouve que cette derniere Ville eſt la même que Hok-ſyeu.

pondu que les Hollandois n'étoient venus qu'en Ambaſſade & qu'ils n'avoient aucun deſſein d'attaquer l'Iſle Formoſe.

MONTANUS. 1664.

On paſſa quelques jours ſans aucune communication avec la terre. Le 16, quatre Mandarins apporterent à l'Ambaſſadeur, de la part du Général & du Gouverneur, cent-vingt caniſtres de riz, qui font la meſure d'environ quatre tonneaux; trente couples de chapons, un grand nombre de canards, quarante grands flacons de liqueurs, ſix bœufs gras, vingt porcs, trente oyes & une centaine de limons d'eau. Mais comme le Viceroi n'avoit pas de part à ce préſent, on ſçut qu'il avoit fait éclater quelques mouvemens de jalouſie. Cependant le 21 il envoya deux Mandarins à bord, pour amener l'Ambaſſadeur au rivage. Van-Hoorn demanda deux jours pour ſes préparatifs. Le 23 il commençoit à s'embarquer ſur deux Barques de plaiſir qu'on lui avoit amenées dans cette vûe, lorſqu'ayant remarqué qu'elles ne ſuffiſoient pas pour tranſporter ſes équipages & les gens de ſa ſuite, il pria les Mandarins de lui en procurer une de plus. Cette grace lui fut refuſée, quoiqu'on lui en eût d'abord offert autant qu'il en auroit beſoin. Dans le reſſentiment qu'il en eut, il dit aux Mandarins qu'ayant eu meilleure opinion du Gouvernement de leur Pays, il s'étonnoit de les voir manquer ſi-tôt à leurs promeſſes; & les menaçant d'envoyer demander à Hok-ſyeu des ordres par écrit, il les obligea, par cette crainte, de faire venir ſur le champ un troiſiéme Jonc.

Préſens qu'on lui fait à bord.

Sa querelle avec un Mandarin.

Le convoi s'éloigna de la Flotte à midi, & deſcendit à trois heures au rivage de *Min-ja-zen*. Le Gouverneur de cette Place s'étant diſpenſé, ſous prétexte d'une indiſpoſition, de venir complimenter l'Ambaſſadeur, ne laiſſa pas d'envoyer quelques-uns de ſes Officiers pour fouiller le bagage. Mais l'Ambaſſadeur s'y oppoſa d'un air ferme, en déclarant que les Mandarins lui avoient promis que ſes équipages paſſeroient ſans être fouillés, & qu'il étoit réſolu de retourner plûtôt à bord que de ſouffrir de telles inſultes. On ceſſa de le preſſer. Le ſoir, étant parti de *Min-ja-zen*, il fut forcé, par le reflux, de jetter l'ancre à *Lam-thay*. Au retour de la marée il remit à la voile, & vers la pointe du jour il arriva au pont de Lam-thay. Les Mandarins y deſcendirent, pour avertir le Général; & quelques domeſtiques de l'Ambaſſadeur prirent terre auſſi, pour lui faire préparer une maiſon.

Il ſe rend à Hok-ſyeu.

Le 24, les Mandarins ayant reparu ſur la rive avec des chevaux, l'Ambaſſadeur fut conduit d'abord chez le Viceroi, enſuite chez le Général, & de-là chez le Gouverneur. Ils le reçurent tous avec de grands témoignages de conſidération & d'amitié. La même nuit un orage terrible briſa, contre le pont de Lam-thay, le Jonc ſur lequel on avoit chargé toutes les commodités neceſſaires pour le voyage; mais la plus grande partie de la cargaiſon fut ſauvée. Peu de jours après il s'éleva un orage plus dangereux à l'audience du Général, c'eſt-à-dire, une querelle, à l'occaſion des préſens & des marchandiſes, dont ce Seigneur exigeoit qu'on lui accordât la vûe. Les Hollandois refuſant de les débarquer, il en témoigna ſon mécontentement dans des termes fort vifs, mêlés néanmoins de quelques marques d'amitié. Mais ce différend fut bien-tôt appaiſé par la prudence de l'Ambaſſadeur & par un préſent, pour lequel on lui apporta trois cens taëls d'argent, qu'il renvoya civilement au Général (27).

Orage violent.

Querelle avec le Général.

(27) Montanus, *ubi ſup.* p. 203. & ſuiv.

MONTANUS. 1664.

Le 3 de Septembre, deux Facteurs du Viceroi vinrent avertir Noble, de la part de leur Maître, que ſi les Hollandois vouloient acheter une groſſe quantité de ſoie crue, il engageroit le Général à les favoriſer, parce que l'exportation des ſoies étant défendue plus rigoureuſement que jamais, la Cour avoit envoyé dans les Provinces maritimes cinq Mandarins, pour veiller à l'obſervation de cette loi. Mais ces Facteurs demandant pour chaque pikol deux cens taëls, c'eſt-à-dire, un prix juſqu'alors ſans exemple, Noble leur répondit que s'il étoit diſpoſé à changer ſes marchandiſes pour de la ſoie crue, il n'avoit aucune envie de la payer ſi cher. Le 6 Août, un Vaiſſeau de la Flotte Hollandoiſe, arrivé de Que-long, apporta pour nouvelles que trois ou quatre mois auparavant les Chinois Koxingans avoient aſſiégé le Fort de cette Iſle, & qu'ils avoient été repouſſés avec beaucoup de perte.

Propoſition pour de la ſoie crue.

La paſſion que le Viceroi & le Général avoient de voir les préſens (28), ſur-tout les chevaux & les bœufs, fit enfin conſentir l'Ambaſſadeur à faire débarquer ces animaux au pont de Lam-thay, qui eſt un des fauxbourgs de Hok-ſyeu. Ils furent conduits aux Palais de ces deux Seigneurs, où l'admiration s'attacha particuliérement aux bœufs. Le Viceroi & l'Ambaſſadeur ſe trouvant attaqués, dans le même tems, de la colique, le premier fit prier l'autre de lui envoyer ſon Chirurgien, & l'autre s'adreſſa au Général pour lui demander le ſecours de ſon Médecin. Il paroît qu'ils reçurent tous deux, d'une main étrangere, plus de ſoulagement qu'ils n'en avoient trouvé dans l'art de leur propre Nation. Cependant le Général & le Viceroi n'étoient pas ſatisfaits qu'on n'eût pas débarqué tous les préſens, quoique l'Ambaſſadeur apportât pour excuſe qu'attendant de jour en jour l'ordre de partir pour Peking, les caiſſes ne devoient ſouffrir aucun dérangement qui pût retarder le départ.

Chevaux & bœufs pour l'Empereur.

Les Hollandois & les Chinois ſe prêtent mutuellement leurs Médecins.

Le 15, on apprit qu'il paroiſſoit aux environs de *Que-moui* & d'*A-moui* neuf Vaiſſeaux Anglois, qui venoient demander la liberté du Commerce ſur la Côte de Fo-kyen, après avoir été refuſés à Canton, où ils avoient offert quatre cens taëls d'argent pour l'obtenir.

Vaiſſeaux Anglois arrivés ſur la Côte.

Enfin l'Ambaſſadeur ſe détermina le même jour à faire débarquer les préſens, dans l'eſperance qu'il ſeroit permis à ſes Facteurs de vendre une partie de leurs marchandiſes. Il fit demander en même-tems un paſſeport pour envoyer librement une Chaloupe au rivage, dans la ſeule vûe d'apprendre chaque jour l'état des affaires, parce que ſes gens étoient gardés de ſi près ſur les Joncs, qu'on ne leur permettoit pas d'en ſortir. Le Général en promit un, mais à condition qu'il ſeroit renouvellé tous les jours; & malgré cette promeſſe, les Hollandois eurent beaucoup de peine à l'obtenir.

Difficulté pour les paſſeports.

On leur avoit promis auſſi la liberté du Commerce, auſſi tôt que les préſens ſeroient débarqués. Mais n'entendant parler de rien, l'Ambaſſadeur en écrivit le 19 au Viceroi & au Général. La réponſe du Viceroi fut qu'il s'étonnoit de leur empreſſement, lorſqu'il étoit certain que l'Ambaſſadeur ne partiroit pas pour la Cour avant le commencement de la nouvelle année, & qu'ils n'avoient beſoin que de quatre ou cinq jours pour vendre toutes les marchandiſes. Cependant il permit aux Facteurs de régler les prix avec les Marchands, & de

(28) On verra dans la ſuite de cette Relation en quoi conſiſtoient les préſens.

MONTANUS. 1664.

vendre ſécretement juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour, parce qu'il ignoroit ſi l'Empereur ne ſouhaiteroit pas d'acheter pour lui-même une partie de leurs commodités, & peut-être toute la cargaiſon.

L'Ambaſſadeur ſaiſit les marchandiſes des Chinois de Batavia.

Le 26 un Capitaine Hollandois, accompagné d'un Sécretaire, ſe rendit à bord, pour prendre un état des marchandiſes que les Chinois avoient apportées de Batavia; elles conſiſtoient en argent, en camphre, en corail, en ſemence de perles, &c. Mais le Capitaine avoit ordre de ſe ſaiſir de l'argent & de tous les effets de quelque valeur, parce qu'on avoit trouvé, dans une de leurs caiſſes, des piéces d'Eſpagne & du Japon juſqu'à la ſomme de mille riſdales, malgré les rigoureuſes défenſes qu'ils en avoient reçûes. Le même jour, Noble & le Facteur Hartower commencerent, avec la permiſſion du Viceroi, du Général & du Gouverneur, à traiter du prix des marchandiſes avec les Facteurs Chinois, qui furent étonnés de la quantité d'alun & de fil d'or que les Hollandois demanderent. Deux jours après, un des Facteurs du Général vint offrir à l'Ambaſſadeur de lui rendre des ſervices conſiderables auprès de ſon Maître, parce qu'il en étoit aimé particuliérement. Il lui conſeilla de faire au Général un ſecond préſent de corail, en l'aſſurant que cette libéralité ne ſeroit pas perdue. Van-Hoorn récompenſa la bonne volonté du Facteur par un préſent de dix aunes de drap rouge. Le 29, s'étant rendu chez le Général, il lui offrit du corail, qui fut accepté. Ce Seigneur lui dit que ſon départ pour Peking ne ſeroit pas differé long-tems; & qu'auſſi-tôt que les préſens auroient été vûs, ce qui ne tarderoit que deux ou trois jours, les Facteurs feroient l'ouverture du Commerce.

Cette conduite déplait au Viceroi.

Le premier d'Octobre, un Mandarin ſe rendit à bord, de la part du Général, pour faire ſortir de la Flotte les Chinois avec toutes leurs caiſſes, parce que le Viceroi & le Général avoient trouvé fort mauvais qu'on eût ſaiſi les marchandiſes qu'ils avoient apportées de Batavia. Le 4 Van-Hoorn, dans une audience qu'il eut du Viceroi, fit préſenter, par ſon fils, une grande & une petite chaîne de corail aux filles de ce Seigneur, qui lui donnerent en retour ſix belles piéces de ſoie. Le 15, il écrivit une Lettre fort obligeante au Kon-bon, pour lui demander une audience. Mais l'Interpréte apporta pour réponſe, qu'après l'avoir reçu avec beaucoup de fierté, le Kon-bon s'étoit excuſé ſur ſes indiſpoſitions & ne pouvoit recevoir la viſite de l'Ambaſſadeur que dans deux ou trois jours. On jugea qu'il étoit choqué que les préſens qu'il avoit reçûs des Hollandois ne fuſſent pas auſſi riches que ceux du Général, quoiqu'il ne ſe crût pas inferieur à lui par le rang. L'Ambaſſadeur n'eut pas de peine à réparer cette cauſe de mécontentement.

Autre mécontentement du Gouverneur.

On examine les préſens deſtinés à l'Empereur.

Le 14, les préſens deſtinés à l'Empereur furent portés au Palais du Viceroi. L'Ambaſſadeur, qui les accompagnoit avec toute ſa ſuite, fut obligé d'attendre dans une ſalle commune, juſqu'à l'arrivée du Général. On ouvrit enfin la porte de la chambre, où le Viceroi étoit aſſis avec le Général (29). Ils avoient à leur gauche trois Commiſſaires, qui étoient arrivés depuis peu de Peking, pour s'informer ſi les Chinois s'étoient bien conduits dans la conquête de Que-moui & d'A-moui. A la vûe des Hollandois, les Commiſſaires ſe leverent & prirent congé du Viceroi, qui les conduiſit juſqu'au grand eſca-

(29) Il étoit entré apparemment par une autre porte.

MONTANUS. 1664.

lier ; d'où les Hollandois conclurent que c'étoient des Mandarins d'un Ordre distingué. L'Ambassadeur fut placé à la droite du Viceroi, & ses gens près de lui. Vis-à vis d'eux étoient le *Pue-chin-si*, les Magistrats & les autres Mandarins de la Ville. On fit l'ouverture des caisses & des balles. Les Seigneurs Tartares parurent fort satisfaits des présens, sur-tout de quelques lanternes curieuses, de plusieurs belles spheres, & d'autres globes terrestres ou célestes. Après cette inspection, les Hollandois furent traités avec des liqueurs. Le Général s'étant levé brusquement, fut conduit par le Viceroi jusqu'au milieu de l'escalier. Ensuite les Hollandois prirent aussi congé ; mais l'Auteur n'explique point avec quelles cérémonies ils furent accompagnés en se retirant.

Arrangement pris pour le Commerce.

Le grand obstacle étant levé pour le Commerce, il se fit le 15 une Assemblée des Facteurs, pour régler les autres difficultés ; mais plusieurs jours se passerent sans qu'on pût s'accorder sur le prix des marchandises. D'ailleurs l'embarras des Hollandois n'étoit pas diminué pour le passeport, sans lequel il étoit impossible à leurs Chaloupes de venir & de retourner avec la liberté nécessaire au Commerce. Les précautions & les formalités, que les Chinois employoient dans ces occasions, firent encore différer cette faveur pendant quelques jours. Enfin l'Ambassadeur reçut le 23 un passeport du *Ta-lau-ya*, c'est-à-dire, du Général, qui lui fit dire en même-tems qu'en vertu d'une *petite Lettre*, arrivée de Peking le même jour, Son Excellence pouvoit se disposer à partir pour Peking.

Corruption des Officiers de la Chine.

Les Facteurs Chinois ayant déclaré aux Hollandois qu'ils ne devoient point esperer de Commerce avec eux, s'ils ne prenoient la soie crue à fort haut prix, *Noble* s'adressa au Viceroi, qui lui répondit que l'exportation des soies étoit rigoureusement défendue ; mais que si les Facteurs en vouloient payer le prix qu'on leur proposoit, il promettoit de favoriser les échanges, & s'offroit même à leur fournir une grosse provision de cette marchandise ; comme il avoit fait à Canton, ajouta-t-il, en faveur des premiers Ambassadeurs Hollandois. Dans cette audience, Noble lui présenta, au nom de Van-Hoorn, la chaîne de corail sanguin qu'il souhaitoit depuis si long-tems, & fut traité avec beaucoup de distinction.

Chicanes qu'ils font aux Hollandois.

Les Officiers Tartares étoient devenus si attentifs sur tous les mouvemens des Hollandois, que les provisions mêmes ne passoient pas sans peine jusqu'à la Flotte. Noble avoit fait acheter cinquante pikols de *Kadjang* & vingt jambons ; mais il ne lui fut pas permis de les envoyer à bord, sous prétexte d'une défense particuliére (30) pour cette espece de provisions. L'Ambassadeur en écrivit au *Ta-lau-ya*, & lui envoya sa Lettre par Noble & le Sécretaire. Ils furent arrêtés tous deux aux portes de la Ville, & la garde leur déclara qu'elle avoit ordre de n'y recevoir aucun Hollandois. Cependant, lorsqu'ils se disposoient à retourner sur leurs pas, on leur accorda la permission de passer. Ensuite, s'étant rendus au Palais du Viceroi, ils ne purent obtenir l'honneur de lui parler ; mais il leur fit dire qu'en lui envoyant chaque fois le mémoire de leurs provisions à signer, ils auroient la liberté de faire passer tout ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. On ajouta de sa part qu'ils devoient se servir de leurs propres Chaloupes & non des Barques Chinoises. Malgré cet ordre,

(30) Le kadjang est une sorte de bled. Les Chinois craignoient que leurs hôtes n'en emportassent, pour le semer dans leur Pays.

le Gouverneur de *Min-ja-zen* trouva mauvais au contraire qu'ils employaſſent leurs propres Chaloupes ; & ce ne fut pas ſans peine qu'ils obtinrent de lui les paſſeports néceſſaires. MONTANUS. 1664.

Le 10 on vit arriver un courier de Peking, qui annonça, pour quelques jours après, l'arrivée des ordres de la Cour. Des Commiſſaires, envoyés auſſi par l'Empereur, complimenterent certains Députés de *Liquean* & leur remirent quelques préſens de la part de Sa Majeſté Impériale, en leur déclarant qu'Elle ne jugeoit point à propos qu'ils fiſſent le voyage de Peking. Le 18 ces Députés vinrent au logement des Hollandois, pour y voir les chevaux & les bœufs de l'Ambaſſade. Le même jour, Van-Hoorn ayant reçu des Officiers du Général deux Lettres de l'Empereur, qui regardoient le ſujet de ſa commiſſion, ſe perſuada qu'il étoit tems de remettre au Viceroi, au Général & au Gouverneur, les préſens du Conſeil de Batavia. Mais le Général refuſa d'accepter ceux qui lui étoient deſtinés, & répondit qu'il ne pouvoit les recevoir avant que l'Ambaſſadeur fût revenu de Peking. Le Gouverneur les reçut, après s'être fait beaucoup preſſer. Au contraire, le Viceroi ne fit aucune difficulté d'accepter les ſiens, & donna pour raiſon que les affaires alloient bien à la Cour (31). Couriers de Peking. Scrupules pour les preſens.

Cependant le Commerce étoit encore dans l'inaction, parce que l'affiche qui avoit été placée devant le magaſin des Hollandois au premier moment de leur arrivée, demeuroit toujours dans le même lieu. Van-Hoorn écrivit le 24 au *Ta-lau-ya*, que depuis l'arrivée des Lettres Impériales, il avoit peine à concevoir pourquoi la proclamation & l'ouverture du Commerce étoient differées. Mais l'Interpréte ne voulut point ſe charger de porter cette Lettre ; & les portes de la Ville continuant d'être fermées aux Hollandois, l'Ambaſſadeur prit le parti de ſe rendre lui-même au Palais du Général. Il ſe diſpoſoit à monter dans ſon palanquin, lorſqu'il apprit qu'on ne trouvoit pas de porteurs, ou de *Kou-lys*, & que le Mandarin qui commandoit ſa garde leur avoit ordonné de s'éloigner. Il réſolut de faire le voyage à pied, quoiqu'il eût beſoin d'une heure de marche. En arrivant à la porte de la Ville, il fut arrêté par les Gardes, qui lui demanderent le tems d'envoyer chez le Général, pour prendre ſes ordres. Cependant, le voyant reculer de quelques pas, ils lui accorderent la liberté de paſſer. L'Ambaſſadeur prend le parti de ſe rendre à la Ville. On lui refuſe l'entrée.

Lorſqu'il fut arrivé chez le Général, on commença, dit l'Auteur, par lui faire eſſuyer quelques petits délais. Mais la porte lui fut ouverte & l'audience accordée. Il fit des excuſes de l'importunité des Hollandois, en ſe plaignant qu'ils y étoient forcés par les embarras qu'on affectoit de leur cauſer. Le Talau-ya répondit qu'il n'avoit jamais donné ordre que les porteurs refuſaſſent de le ſervir, ni que la porte de la Ville fût fermée lorſqu'il s'y préſenteroit ; mais qu'il avoit ſouhaité qu'on ne reçût pas facilement les Matelots, parce que n'ignorant pas qu'ils venoient acheter des marchandiſes, il étoit réſolu de ne le pas ſouffrir. Il ajouta qu'il permettroit volontiers le Commerce entre les Facteurs, & qu'il feroit mettre de nouvelles affiches devant le magaſin ; mais que les Hollandois tenoient leurs marchandiſes trop cheres. Noble, qui accompagnoit l'Ambaſſadeur, répliqua ſans ménagement qu'il n'en falloit Il ſe rend enfin chez le Général. Leur conférence.

(31) Montanus, *ubi ſup.* p. 223. & ſuiv.

MONTANUS. 1664.

accuſer que les Facteurs Chinois, qui ne vouloient pas s'en tenir à l'ancien prix ; & déclarant qu'il ne vouloit plus rien avoir à démêler avec eux, il demanda qu'on en nommât d'autres. Ce diſcours parut déplaire au Général. Cependant il ſe contenta de changer d'entretien ; & s'étant tourné vers l'Ambaſſadeur, il lui demanda quand il ſe propoſoit de commencer ſon voyage. Van-Hoorn répondit qu'il étoit réſolu d'attendre que le Commerce fût fini.

Fermeté avec laquelle il s'explique.

Enſuite, prenant cette occaſion pour s'expliquer avec fermeté, il ajouta que dans la réſolution où il étoit de ſe gouverner ſuivant les uſages de ſon Pays, il ſe flattoit que le Général donneroit ordre qu'il n'arrivât rien qui pût bleſſer la dignité de ſon caractere, parce qu'ayant l'honneur de repréſenter la Nation Hollandoiſe, il perdroit plûtôt la vie que d'expoſer ſes Maîtres à recevoir par ſa faute quelque tache ou quelque reproche. Le Général l'aſſura qu'on ne s'étoit jamais rien propoſé qui pût bleſſer l'honneur de ſes Maîtres ou le chagriner lui-même.

Il ſe paſſa juſqu'au 4 de Septembre, avant que les Facteurs euſſent pû s'accorder ſur le prix des marchandiſes. Enfin tous les interêts étant reglés, on commença auſſi-tôt à peſer le poivre & à le délivrer au magaſin Hollandois. Le 8 on apprit que trente Joncs Koxingans s'étoient fait voir ſur la Côte. Quinze Kojas de la même Flotte entrerent dans la baye de *Ten-hay* avec pavillon Tartare, & vinrent obſerver de fort près un des Vaiſſeaux Hollandois ; mais une décharge de cinq canons les fit diſparoître. D'un autre côté, vingt-quatre grands Joncs parurent autour des Iſles, ſans être tentés de s'approcher de la terre. Tous ces mouvemens ayant répandu l'allarme, le Gouverneur de *Min-ja-zen* ſe hâta d'équiper pluſieurs Joncs, pour recevoir les Ennemis ou pour leur donner la chaſſe.

Wa yang, ou Fête du Viceroi.

Le 11, les Hollandois furent invités au *Wa-yang* (32) du Viceroi, & priés de mener avec eux leurs muſiciens. Tout le jour fut employé en amuſemens. Le lendemain à midi, deux Mandarins, envoyés par le Général, redemanderent aux Hollandois les marchandiſes qu'ils avoient ſaiſies ſur les Chinois ; & ſur le refus que l'Ambaſſadeur fit de les délivrer, il y eut de part & d'autre des expreſſions fort vives. Le même jour, un Facteur du Général vint prier l'Ambaſſadeur d'aſſiſter le 15 à un autre Wa-yang, & de ſe faire accompagner de ſa muſique. En arrivant à ſon Palais, Van-Hoorn le trouva placé ſur un petit ſiége, près de ſa Table, avec pluſieurs autres tables autour de lui, qui étoient déja couvertes de divers mets. Les liqueurs ne furent point épargnées, & l'on repréſenta des Farces entre les ſervices. La muſique Hollandoiſe ayant reçu ordre de commencer, le Général parut y prendre beaucoup de plaiſir. A la fin de cette fête, l'Ambaſſadeur crut devoir s'expliquer avec le *Ta-lau-ya* ſur la demande qu'il avoit fait faire des marchandiſes confiſquées. Il répondit qu'en ayant parlé au Viceroi, ils trouvoient tous deux qu'il y avoit beaucoup d'injuſtice à retenir le bien d'un grand nombre de pauvres gens, & qu'ils en demandoient ſérieuſement la reſtitution. L'Ambaſſadeur proteſta qu'il avoit beaucoup d'averſion pour les diſputes, mais que ces marchandiſes étant juſtement confiſquées au nom du Gouvernement de Batavia, il ne dépendoit pas de lui de les reſtituer ; ce qui n'empêchoit point, ajouta-t-il, que ſi les Tarta-

Wa-yang du Général.

Explication de Van-Hoorn.

(32) L'Auteur interprete quelquefois ce mot par *Fête*, quelquefois par *Comédie*, & dans un autre endroit par *Comédie & Fête*.

res

MONTANUS. 1664.

res le jugeoient à propos ils ne puſſent avoir recours à la violence. Le Ta-lau y changeant de diſcours, lui apprit qu'un Jonc Chinois, venu de Batavia, avoit fait naufrage près de Canton.

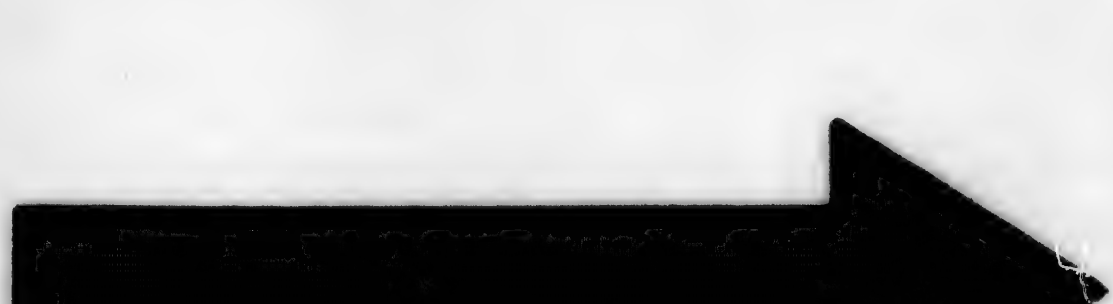
On le preſſe de partir pour Pe-king.

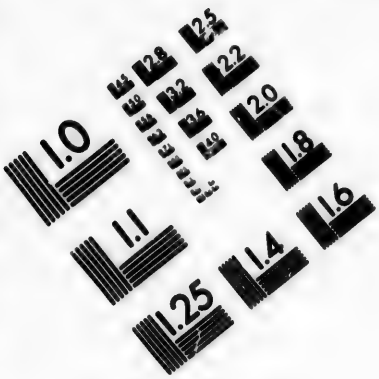
Le 24, l'Interpréte du Général vint déclarer à l'Ambaſſadeur que les Barques, les chevaux, les *Koulys* & toutes les commodités néceſſaires pour ſon voyage, n'attendoient plus que ſes ordres, mais qu'on le prioit de fixer le jour de ſon départ; d'autant plus, qu'après avoir marqué tant d'empreſſement pour ſe rendre à la Cour, on étoit ſurpris de lui voir affecter des délais. Il répondit qu'avant que de partir il ſouhaitoit que le Commerce fût entiérement fini, parce que Noble devoit l'accompagner. Pendant cet entretien, deux autres Mandarins vinrent le preſſer, de la part du Général, d'envoyer quelqu'un à bord avec eux, pour leur montrer les marchandiſes Chinoiſes, que ce Seigneur étoit réſolu de faire enlever. Noble & le Sécretaire furent envoyés ſur le champ au Général, pour ſçavoir de lui-même s'il avoit donné cet ordre. Il ne balança point à le confirmer; & leur montrant le ſceau, il leur dit que c'étoit le ſien; que perſonne n'en avoit de ſemblable, & qu'il étoit ſurpris par conſéquent que les marchandiſes ne fuſſent point encore délivrées. Noble repliqua que les Hollandois ne pouvoient les rendre ſans un ordre particulier du Seigneur Matzuiker, au nom duquel on les avoit confiſquées: » Je ſuis homme de diſtinction, reprit le Général, & Membre du » Conſeil des Li-pus. Ce n'eſt pas pour moi que je redemande les marchan- » diſes; mais je ſuis obligé de parler pour mes Sujets. Noble répondit que l'Ambaſſadeur étoit auſſi d'une qualité diſtinguée & Membre du Conſeil des Indes; que loin de retenir les marchandiſes pour lui-même, il regrettoit qu'elles euſſent été embarquées ſur ſa Flotte; mais que les Chinois ayant commis cette imprudence, il ne pouvoit les reſtituer ſans ordre. Alors le Général promit d'abandonner cette affaire juſqu'à ce que Sa Majeſté Impériale ſe fût expliquée. Mais il ajouta que ſi l'Empereur redemandoit les marchandiſes, on ne conſulteroit pas les Hollandois pour les reprendre. Enſuite, changeant de diſcours, il demanda quand l'Ambaſſadeur ſe propoſoit de partir. » Tout étant prêt pour ſon départ, il ne comprenoit plus ce qui étoit capable » de l'arrêter. Il avoit écrit trois fois à Sa Majeſté Impériale, que les Hollandois » étoient prêts à commencer leur voyage. N'y voyant aucune apparence, il ne » ſçavoit ce que l'Empereur en pourroit penſer. Ne leur avoit-il pas accordé » toutes leurs demandes? Cependant ils en formoient chaque jour de nouvel- » les. Quelle conduite falloit-il tenir avec eux? Il ne pouvoit s'imaginer ce » qui les amenoit à la Chine; & malgré le penchant qu'il avoit pour eux, il s » lui donnoient lieu, par leurs irréſolutions continuelles, de les regarder com- » me une Nation ſur laquelle il y avoit peu de fond à faire pour les promeſſes » & les diſcours. La ſeule réponſe de Noble fut, qu'ils étoient arrêtés par le Commerce. Le Général repliqua, qu'il n'avoit rien épargné pour entrer dans leurs vûes; que malgré la défenſe qui regardoit le vif-argent, il auroit fermé les yeux ſur leurs entrepriſes s'ils n'avoient dit eux-mêmes à ſes Mandarins qu'ils en avoient acheté du Viceroi. Il falloit ſe juſtifier contre cette accuſation. Noble proteſta qu'il ignoroit l'indiſcretion qu'on reprochoit aux Hollandois, mais qu'il ſçavoit parfaitement que tous les démêlés venoient des Facteurs Chinois; qui n'avoient pas ceſſé d'apporter du trouble aux affaires, & que la

Convention du Général avec les Hollandois.

Reproches qu'il leur fait.

Comment Noble répond pour eux.





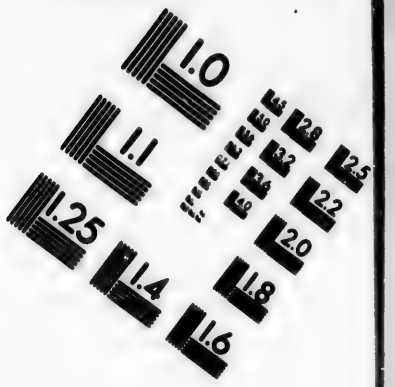
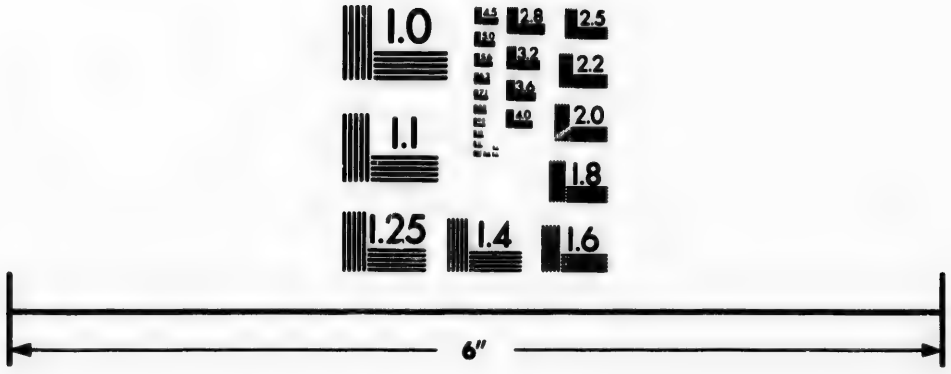


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

MONTANUS. 1664.

cargaiſon du Vaiſſeau qui étoit près de la Tour auroit été déja vendue, s'il ne s'étoient pas ſervis de faux poids, qui avoient arrêté la vente. A cette récrimination, le Général répondit que les Facteurs n'avoient fait que ſe défendre, parce que le poivre étoit mêlé d'eau & de ſable. Les Hollandois, continua-t-il, veulent ſe faire une réputation de bonne-foi; mais ils en ſont fort éloignés, car il n'eſt pas honnête d'alterer les marchandiſes. Noble, picqué de ce reproche, offrit de viſiter le poivre avec les Facteurs qu'il plairoit au Général de nommer; & s'il s'y trouvoit de l'eau ou du ſable, il conſentit à porter la peine & la honte de ſon infidélité.

Autres chicanes du Général.

Le Général ne repliqua rien à ce défi; mais le 25 il fit prier l'Ambaſſadeur de rendre le vif-argent que Noble avoit acheté; parce que le public n'en étant que trop inſtruit, l'Empereur ne pouvoit l'ignorer long-tems. Il fit ajouter néanmoins que dans la ſuite les Hollandois en pourroient acheter autant qu'ils en ſouhaiteroient, pourvû qu'ils euſſent la prudence de ne pas s'en vanter. Mais lorſqu'ils ſe furent diſpoſés à faire ce qu'on leur demandoit, ils reçurent un autre Meſſager du Général, qui leur permettoit de garder le vif-argent. Ils trouverent auſſi beaucoup de peine à ſe procurer de la ſoie crue. Les Facteurs Impériaux, après s'être engagés à payer en ſoie le poivre & les autres marchandiſes, vinrent déclarer qu'ils ne pouvoient donner que de l'argent comptant. Ceux du Viceroi firent naître auſſi des difficultés. Cependant on parvint à s'accorder. Mais les marchandiſes Chinoiſes étoient toujours un obſtacle à la perfection de la paix, ſur-tout depuis que le Général avoit déclaré qu'on ne concluroit rien avant qu'elles fuſſent reſtituées. Van-Hoorn crut trouver un temperamment qui ſauvoit ſon honneur, en les mettant dans une ſituation où elles pouvoient être enlevées facilement. Mais perſonne n'ayant profité de l'occaſion, il les fit tranſporter, deux ou trois jours après, au magaſin qu'il avoit à terre. L'Auteur laiſſe entendre qu'on s'étoit accordé avec le Général par une convention ſécrete. Le 5 de Janvier, deux Officiers Tartares vinrent au magaſin avec un ordre de ce Seigneur; & ſans demander les marchandiſes, ils ouvrirent les caiſſes où elles étoient renfermées, & prirent, au nom du Général, tout ce qu'on y avoit mis de concert avec lui. Ils ſe crurent autoriſés à ſe ſaiſir auſſi de l'argent & de pluſieurs choſes précieuſes; mais l'Ambaſſadeur ne le permit qu'après qu'on eut compté les ſommes, & qu'ils eurent reconnu, par écrit, le nombre & la qualité des biens qu'ils enlevoient.

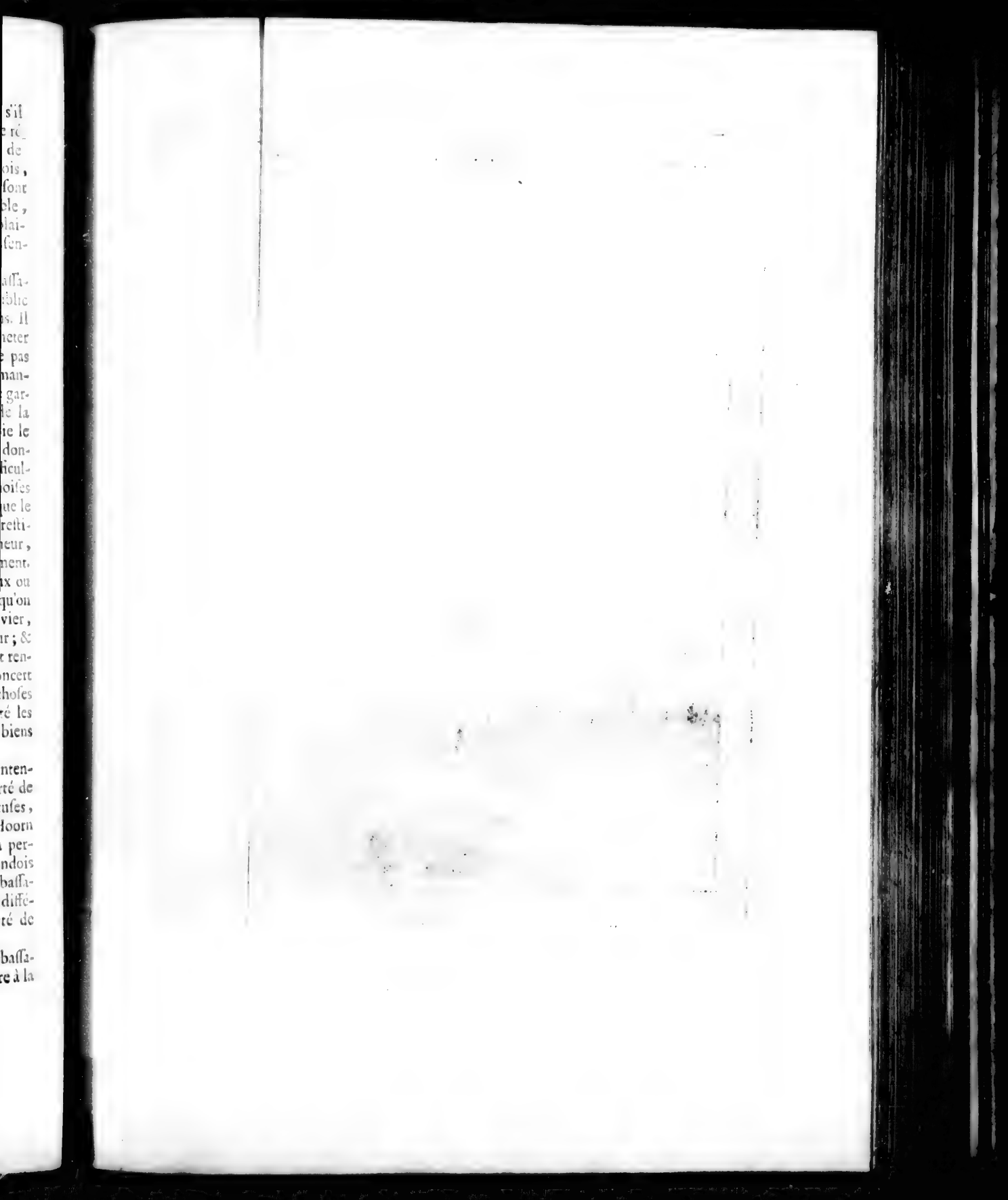
L'Ambaſſadeur prend le parti de rendre les marchandiſes confiſquées.

Temperament qui met ſon honneur à couvert.

Il renvoie une partie de ſes Vaiſſeaux à Batavia.

Après cette exécution, qui ne laiſſoit plus aucun prétexte de mécontentement, l'Ambaſſadeur fit demander au Viceroi, par Noble, la liberté de renvoyer un Vaiſſeau à Batavia. On ſe défendit d'abord par quelques excuſes, auſquelles on ajouta que le Général devoit être conſulté. Mais Van-Hoorn ayant fait déclarer que ſon Vaiſſeau partiroit, indépendamment de la permiſſion qu'on paroiſſoit lui refuſer, le Viceroi répondit que les Hollandois pouvoient mettre ſecretement à la voile, & qu'il prioit ſeulement l'Ambaſſadeur de ne pas rendre compte au Gouvernement de Batavia des petits differends qui s'étoient élevés entr'eux. Le 18, le Général accorda la liberté de partir à trois autres Vaiſſeaux qui avoient achevé leur cargaiſon.

Le jour ſuivant, quatre Mandarins ſe rendirent au logement de l'Ambaſſadeur, deux de la part du Viceroi, & deux de celle du Général, pour boire à la



ſanté de ſon Excellence & lui ſouhaiter toutes ſortes de proſpérités dans ſon voyage. Ils lui apprirent de quelle maniere il devoit ſe conduire à Peking, & lui laiſſerent deux Interprétes Chinois, qu'il ne prit en effet que pour des eſpions continuels de ſes actions, mais qui lui étoient néceſſaires pour l'informer des uſages du Pays. Auſſi promit-il de ſuivre les inſtructions du Viceroi & du Général.

MONTANUS. 1665. Inſtructions qu'il reçoit pour ſon voyage à Peking.

§. II.

Route de Van-Hoorn juſqu'à Hang-cheu-fu (33).

LE cortége qu'on avoit préparé pour l'ambaſſade Hollandoiſe conſiſtoit en trente-huit Barques, qui furent chargées des équipages, des préſens, & de toutes les commodités néceſſaires. L'Ambaſſadeur partit de *Fu-cheu-fu* avec la marée, & ſe rendit vers midi au Port de *Hok-ſan-tyou*, à deux lieues de Lamthay. Il y trouva les Mandarins qui devoient le conduire. Mais il fut ſurpris, le ſoir, d'en voir arriver d'autres, pour s'informer du nombre de perſonnes dont ſa ſuite étoit compoſée. De trente-deux ils la réduiſirent à vingt-quatre; c'eſt-à-dire, qu'ils ſupprimerent quelques Soldats qu'il avoit pris à ſes gages, ſous prétexte que le Viceroi & le Général avoient informé l'Empereur qu'il ne devoit partir qu'avec vingt-quatre perſonnes. Le lendemain il remonta la Riviere de Min, à l'Oueſt. Les Barques étoient au nombre d'environ cinquante. Après avoir fait une lieue, elles arriverent le ſoir près d'une Iſle, qui eſt éloignée d'une portée de canon du Village de *Un-wo-no*.

Son départ pour la Cour.

On réduit ſa ſuite à vingt-quatre perſonnes.

Riviere de Min.

Le 22, étant parties à la pointe du jour, elles paſſerent, vers midi, devant *Hou-tong*, Village ſitué ſur la droite; & dans le cours de l'après midi, devant ceux de *Pe-yong*, de *Hong-ya*, de *Tik-ſoya* & de *Kong-hi-mon* (34), ſans être avancées de plus de cinq lieues. Tous ces Villages paroiſſoient contenir un grand nombre de maiſons, mais qui n'avoient que l'apparence d'autant de huttes. Les campagnes étoient couvertes de riz & d'autres grains. Le jour ſuivant, on paſſa, vers neuf heures, devant *Bin-kin*, que d'autres nomment *Min-ſing* (35), Ville à trois lieues de Kong-hi-mon, & ſituée derriere une colline, aſſez près de la riviere, ſur la rive gauche, qui regarde ici l'Oueſt. Un clocher fort haut, & d'autres beaux édifices, ſe font voir au-deſſus de la colline. L'après-midi, on eut la vûe d'*Anike* ſur la droite, de *Syay-wang* & de *Twa-vigh* ſur la gauche, trois Villes, dont la derniere eſt à trois lieues de *Bin-kin*, & d'où l'on en compte trois & demie juſqu'à *Chu-kau*. Le 24, on vit ſur la gauche, à une lieue de Chu-kau, le Village de *Kan-ka-wa*; & deux lieues plus loin celui de *Pou-chang*, où l'on traverſa des rochers dangereux. De-là il ne reſte qu'une lieue juſqu'à *U-ke-kau*; mais la Flotte ayant été retardée par les baſſes & par l'impétuoſité des courans, fut obligée

Hou-tong. Hong-ya. Tik-ſoya. Kong-hi-mon.

Bin-kin. Min-ſing.

Syay wang. Twa-vigh. Chu-kau. Kanka wa. Pou-chang. U-ke-kau.

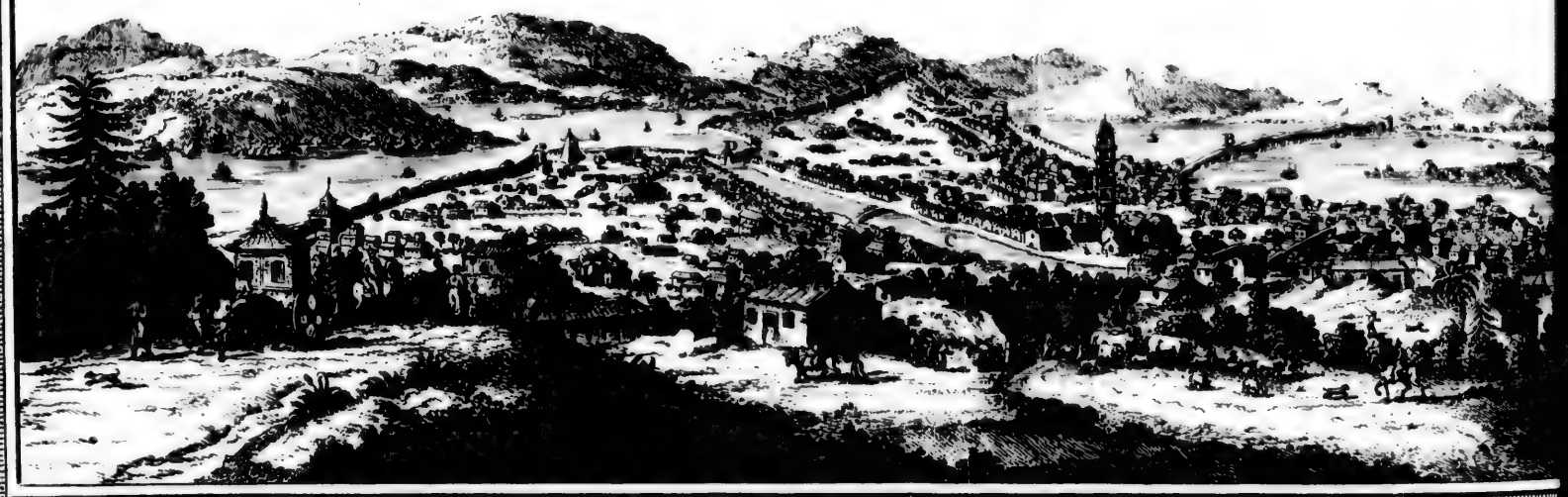
(33) Ou *Hok-ſyeu*, qui ſe trouve confondu dans le Journal précédent avec *Chang-cheu*, un degré & trente minutes plus au Sud. On a fait remarquer pluſieurs fois d'où vient cette erreur.

(34) Les Auteurs Anglois du Recueil déclarent ici que dans l'impoſſibilité de trouver la véritable ortographe de tant de noms, dont les mêmes ſont quelquefois écrits différemment, ils ont pris le parti de copier preſque toujours le Journal.

(35) *Ming-tſins hyen* dans la Carte des Jéſuites. C'eſt par conſéquent une Ville du troiſiéme rang.

FU CHEU FU ou HOKSYEU Capitale de
FO KYEN, sive de Montanus

A. *Fauxbourg de Lamthay.*
B. *Pont de vingt six Arches.*
C. *Riviere d'eau douce.*
D. *Porte de l'Eau.*



MONTANUS. 1655.

de s'y arrêter le ſoir, près d'un corps-de-garde. Le 26 au matin, on eut à paſſer des chutes d'eau ; & malgré toutes les precautions, on perdit une Barque, qui ſe briſa contre les rochers, mais dont la plûpart des marchandiſes furent ſauvées. Dans le cours de l'après midi, on paſſa devant les Villages de Kan-tang & de Poin-pang, qui ſont ſituées ſur la droite ; & le ſoir on s'arrêta près d'un Corps de-garde, nommé *Bok-kay*, après avoir employé tout le jour à faire deux lieues & demie. On n'avança pas beaucoup plus le lendemain ; mais on eut la vûe de pluſieurs Hameaux & de quelques Pagodes, ſur le panchant des montagnes. Vers quatre heures après midi, on paſſa entre deux Villages, nommés *Sa-ghia* & *Siong*, qui bordent la riviére des deux côtés ; & l'on s'arrêta le ſoir à *Sou-yong*, autre maiſon de garde.

Kan-tang. Poin-pang.

Sa ghia. Siong.

Le 28, à neuf heures du matin, on arriva près de deux grands Bourgs ſitués vis-à-vis l'un de l'autre ſur une éminence, derriere laquelle on découvroit la grande Ville de *Yen-ping*, *Jen-ping*, ou *Yeng-ping-fu* (36). En traverſant le pont, l'Ambaſſadeur fut invité à dîner par deux Mandarins, de la part de Syzbon-tok, Général du Pays, qui ſe préſenta lui-même pour le recevoir, à la porte de la Ville. Han-lau-ya, principal Mandarin du cortége, refuſa d'aſſiſter à la fête, quoiqu'invité pluſieurs fois. L'Ambaſſadeur fut traité noblement, &, ſuivant ſon uſage, il donna cinq dollars à chaque Acteur du *Wa-yang*. A ſon retour, il trouva dans ſa Barque une abondance de rafraîchiſſemens, que le Général y avoit fait porter. Bien-tôt ce Seigneur s'y rendit lui-même, accompagné du Gouverneur de la Ville, & but avec plaiſir quelques verres de vin d'Eſpagne. Le lendemain, il envoya de nouvelles proviſions à l'Ambaſſadeur, qui lui fit préſent à ſon tour d'un fuſil de chaſſe, d'une paire de piſtolets, de deux couteaux, d'un collier d'ambre, d'une piéce d'ambre qui peſoit dix onces, & de dix aunes d'un beau drap. Cette galanterie fut auſſi-tôt payée par un autre préſent de vingt piéces d'étoffe, pour habiller la Suite de l'Ambaſſadeur. Le Sécretaire Hollandois avoit reçu ordre de profiter d'une ſi belle occaſion, pour s'informer quels étoient les Seigneurs à qui l'Ambaſſadeur devoit s'adreſſer à Peking. Il ſe rendit chez le généreux *Sye-bon tok*, qui fit écarter tout ſon monde en apprenant le ſujet de ſa viſite. Enſuite baiſſant la tête vers le Sécretaire, il lui dit que l'on devoit rechercher d'abord la faveur & la protection des quatre Su-tay-ſings, qui étoient les Gardiens de l'Empereur & les Régens de l'Empire pendant ſa minorité ; que cette entrepriſe ſeroit aiſée par le moyen de quelques Mandarins de ſes amis, auſquels il promettoit d'écrire, & qu'il falloit charger de certains préſens pour ces quatre Miniſtres ; qu'après les avoir gagnés, les Hollandois ne demanderoient rien qui ne leur fût accordé : qu'ils devoient faire préſent d'un petit Eſclave Négre à quelques-uns des principaux Conſeillers, qui étoient auſſi de ſes amis ; qu'ils ne devoient point accorder leur confiance à tout le monde, parce que la Cour de Peking ne manquoit pas d'avanturiers, qui ſçavoient prendre un ton & des airs d'importance, & qu'il les exhortoit par conſéquent à garder beaucoup de meſure, veillant ſans ceſſe autour d'eux, & s'ouvrant de leurs affaires à fort peu de perſonnes. *Sye-bon-tok* avoit eu long-tems à ſon ſervice un Hollandois nommé *Maurice*, qui étoit devenu Interpréte de l'Ambaſſadeur après avoir été priſonnier à Tay-wan. Il emploia cet homme pour engager van-

Le Général du Pays invite Van-Hoorn à dîner.

Préſens qu'ils ſe font mutuellement.

Informations que les Hollandois tirent du Général ſur la Cour de Peking.

(36) *Yen-ping-fu* dans les Cartes.

Hoorn à le faire nommer Général de l'expédition de Tay-wan ſi l'Empereur paroiſſoit diſpoſé à faire cette conquête, parce qu'il avoit encore dans cette Iſle ſa femme, ſes enfans & ſes principaux effets.

MONTANUS. 1665.

Le même jour un des Interprétes Chinois offrit à l'Ambaſſadeur, de la part de ſon Mandarin, douze piéces d'argent Chinois, pour aider, lui dit-il, à ſes dépenſes continuelles. Il lui dit que dans certains lieux on fourniroit à ſon Excellence dix-ſept Kandarins (37), quatorze à Noble, douze au Capitaine *Put-mans* & au Facteur. Van-Hoorn refuſa cet argent; mais le Mandarin n'oſant pas le reprendre, parce qu'il venoit de l'Empereur, les Hollandois le garderent, pour le rendre en arrivant à Peking.

Grace que le Général demande à l'Ambaſſadeur.

Yen-ping, ou *Yen-ping-fu*, premiere Ville de la Province de Fo-kyen, après la Capitale, eſt ſituée à l'Oueſt de la Riviére de Min (38), c'eſt-à-dire, ſur la droite en remontant. Elle occupe le pied d'une montagne preſqu'inacceſſible; ſituation qui forme une perſpective charmante, & qui ſert en même-tems à rendre la Place très-forte ſans le ſecours de l'art. Sa longueur eſt d'une lieue, ſur une demie lieue de largeur. Elle eſt fort peuplée, & remplie de beaux édifices, qui reçoivent de l'eau de la montagne par des tuyaux de canne; invention qui ne ſe voit qu'à la Chine. On y admire trois Temples d'une beauté extraordinaire. Les proviſions y ſont à très-bon marché. Le Min & le Zi, deux grandes Riviéres qui ſe joignent à l'Eſt de la Ville (*), forment un ſpacieux lac, & ſont traverſées chacune par un beau pont. C'eſt dans cette Ville que ſe fabrique la plus grande partie du gros papier de la Chine. Le plus blanc & le plus fin vient du Village nommé *Sieghe*, à trois lieues du côté de l'Oueſt. On parle la langue Mandarine à Jen-ping.

Deſcription de Yen-ping.

Fabriques de papier.

La Flotte en partit le 30. Elle trouva le paſſage fort dangereux juſqu'à *Hon-yong*, Village éloigné d'une lieue. Enſuite ayant laiſſé les Villages de *Lou-quon* & de *Hu-yong* ſur la droite, & ceux de *Lin-ken-tome* & de *Ta-ſa* ſur la gauche, elle s'arrêta le ſoir à *Ong-ſou-tou*, après avoir fait dans le cours de cette premiere journée, trois lieues vers le Nord. Le jour ſuivant, elle paſſa, vers huit heures du matin, devant le Village de *Bonſſouko*, & deux heures après devant ceux de *Luikuir*, de *Poſſen* & d'*Ubaka*, le premier & le dernier ſur la droite, le ſecond ſur la gauche. Les Hollandois remarquerent à Ubaka quantité de Barques chargées de papier, qui ſe fabrique dans le même lieu, pour être tranſporté plus haut ſur la riviere. Vers midi, ils virent *Kan-chian* & *Siouekke* ſur la droite & *Tay-ping* ſur la gauche, trois Villages fort près l'un de l'autre. A trois heures, ils s'arrêterent devant *Ghia-kiang*.

Hon-yong.
Lou-quon.
Hu yong.
Lin-ken-tome.
Ta ſa.
Ong-ſou-tou.
Bonſſouko.
Kan-chian.
Siouekke.
Ghia-kiang.

Le 2 de Février, ayant paſſé devant les Villages de *Sieyokaun*, d'*Itantam*, de *Banapo*, de *Picma* & de *Filiktan*, les deux premiers à droite, les autres ſur la gauche, il s'arrêterent, vers midi, à *Kyen-ning-fu* (39), grande Ville, où l'on fut obligé de débarquer les chevaux, parce qu'avec de ſi grandes Barques il étoit impoſſible de les faire remonter plus loin par eau. Les portes de la Ville furent fermées à l'approche des Hollandois, avec défenſe aux Habitans de leur vendre des proviſions par d'autres voies que celles des Interprétes. Cette rigueur fut portée ſi loin, qu'un Soldat du Général Sye-bon-tok

Kyen-ning-fu, grande Ville où les Hollandois ſont mal reçus.

(37) Ou quinze ſols de Hollande.
(38) Ce devroit être à l'Eſt, ou du moins la riviere coule au côté Sud-Eſt de la Ville.
(*) Au Sud-Eſt.
(39) *Kieu-ning-foe* dans Ogilby.

MONTANUS. 1665.

ayant acheté quelques fruits pour l'Ambaſſadeur, fut arrêté par l'ordre du Mandarin, & chargé de chaînes, pour être renvoié à Hok-ſyeu, où il auroit été puni ſévérement ſi les Hollandois n'euſſent demandé grace pour lui. Au ſoir, le Mandarin leur procura quelques viandes, roties & bouillies; mais les Officiers de la Ville furent de ſi mauvaiſe humeur, qu'ils ne leur envoierent ni proviſions ni complimens.

Deſcription de *Kyen-ning-fu.*

La ſituation de *Kyen-ning-fu* eſt ſur la rive Orientale du Min. Cette Ville eſt inferieure en richeſſes & en beauté à celle de *Fu-cheu-fu* (40) ou de *Hok-ſyeu*, Capitale de la Province; mais elle ne lui céde point en grandeur. Les Hollandois la trouverent beaucoup plus grande que Jen-ping-fu; mais ſes édifices ſont moins contigus, & l'on voit au milieu de ſes murs des champs cultivés. Elle eſt néanmoins fort peuplée. Ses rues ſont pavées de cailloux. Son commerce conſiſte uniquement en gros papier. Elle a deux Gouverneurs, qui jouiſſent alternativement de l'autorité.

Divers Villages.

On partit le trois de Kyen-ning, & l'on paſſa, juſqu'à midi, devant *Gaetchan*, *Maſchetani* & *Petchin*, trois Villages ſur la rive gauche. Petchin, qui eſt le plus éloigné de la Ville, n'en eſt qu'à deux lieues. Dans l'après midi, on vit *Keham*, *Va-zuo* & *Gan-ta*, les deux premiers à droite, & le troiſieme à gauche. Le ſoir, on s'arrêta près de *Chiap-hong*, Village ruiné. Le 4, à une lieue de *Chiap-hong*, on paſſa pat *Chin-cheu*, ſur la droite de la riviére; & l'on vit après midi quantité de Hameaux, de maiſons & de Temples. Le ſoir, après avoir fait à peine deux lieues pendant tout le jour, on s'arrêta contre *Spvoca*, Bourg ruiné, ſur la rive droite.

Su-chiap, où l'on change de Koulys.

Le 5, au matin, on vit ſur la gauche les Villages de *Ta-cha* & de *Pa-gou*. L'après midi, on paſſa devant *Suin-king*, ſur la droite, & l'on prit terre à *Su-chiap*, après avoir fait deux lieues & demie dans tout le jour. Ici l'on changea de Koulys ou de *Pugs*, eſpéce de Matelots qui tirent les Barques. Le 6, dans la matinée, on vit les Villages de *Tintenna*, de *Chalunga* & de *Liautang*, tous trois ſur la rive droite. Dans le cours de l'après midi, on paſſa devant *Loijova* & *Sichem*, ſur la même rive, & vers le ſoir on jetta l'ancre à *Hochie-chien*. Le ſept, après avoir paſſé devant *Hu-ju-ma* & *Na-gan*, on arriva vers midi à *Qui-quan*.

Autres Villages.

Le 8, on partit à la pointe du jour; mais on ne rencontra juſqu'à midi que le Village de *Sou-juenna*, ſur la gauche; & bien-tôt après, une grande Ville, nommée *Sui-pia*, dont les environs offroient un grand nombre de maiſons ruinées, & un pont de pierre qui tomboit auſſi en ruines. Vers quatre heures, on laiſſa ſur la rive gauche le Village de *Chin-towa*; & le ſoir on s'arrêta près d'une tour de garde, environnée de quelques maiſons. Cette journée n'avoit été que de trois lieues.

Le 9, on paſſa devant les Villages de *Go-tan-ga* ſur la droite, & de *Quotin-ha* ſur la gauche. A midi, l'on vit un Temple, bâti ſur un pont qui ſert d'écluſe, & ſous lequel les Barques paſſent en pleine eau. Le Temple eſt orné d'un grand nombre de figures, & l'on y monte d'un côté par des degrés. L'après midi on paſſa devant *Salockia* & devant pluſieurs autres Places ruinées dans les dernieres guerres. Vers le ſoir on s'arrêta une lieue au-deſſous de *Pou-tchin*, après avoir fait trois lieues avec beaucoup de difficulté.

(40) Le Journal la nomme ici *Fu-cheu-fu*, quoique par-tout ailleurs il la nomme *Hok-ſyeu*.

MONTANUS. 1665.

Le 10, on traverſa un pont briſé, & l'on arriva vers midi à *Pou-tchin* (41), aſſez bonne Ville, d'où l'on ne compte pas plus de ſix lieues juſqu'à *Qui-quam*. Les Mandarins, qui ſervoient de guides à l'Ambaſſadeur, lui offrirent ici quelques rafraîchiſſemens. Comme ils lui avoient fait pluſieurs fois la même galanterie, il leur témoigna ſa reconnoiſſance par un petit préſent.

Ville de Pou-tchin.

On quitta la riviére à Pou-tchin, pour continuer pendant quelque tems le voyage par terre; mais les Hollandois ne purent obtenir la liberté d'entrer dans la Ville. Ils furent arrêtés néanmoins dix ou onze jours, par la difficulté de raſſembler des Koulys pour le tranſport des préſens & du bagage. Il leur en falloit ſix cens, ſuivant les ordres du Général de Fo-kyen, qui en accordoient deux pour chaque caiſſe ou chaque pacquet. Mais comme il ſe trouvoit des caiſſes qui en demandoient trois, & que cette différence en faiſoit une de deux cens hommes ſur le nombre, les Mandarins de la Ville refuſoient d'y pourvoir. Enfin, l'Ambaſſadeur ſe vit obligé de payer pour le ſurplus; mais il écrivit là-deſſus au Général. Son départ fut encore retardé, pendant pluſieurs jours, par la néceſſité de faire des chaſſis pour les bœufs (42), auſquels il n'auroit pas été poſſible autrement de faire traverſer les montagnes.

L'Ambaſſadeur quitte ici la Riviere.

Ses embarras pour trouver des porteurs.

On quitta Pou-tching le 21, après avoir fait partir quelques jours auparavant les chevaux, les bœufs & le gros bagage. A demie lieue de la Ville, on traverſa un Village, nommé *Olcan*. L'après midi, on paſſa par ceux de *Si-ſan-li* & de *Sin-gan*, & devant quelques Temples, juſqu'à *Gulia-en*, où l'on s'arrêta le ſoir. La nége & d'autres incommodités obligerent d'y demeurer le jour ſuivant. Le 23 au matin, on traverſa une haute montagne, après laquelle on paſſa par les Villages de *Huis-jou-ton*, de *Hang-ſion*, d'*Ou-tan gav*, d'*Ou-ton-gue*, de *Kieu-mu* & d'*Ou-ſa-lin-ga*. On eut dans cette route la vûe de pluſieurs Temples, bâtis ſur la pente des montagnes. L'après midi, on eut celle des Villages de *Movana*, de *Lon-tia-tona*, de *Golinga*, de *Long-kia* & de *Kiekova*, ſans compter un grand nombre de Hameaux & de Temples, dont pluſieurs ſe trouvent au long du chemin. Le plus remarquable eſt au ſommet de la montagne de *Lieng-tau*, & ſépare la Province de Fo-kyen de celle de Che-kyang. On avoit fait quatre lieues, dans le jour, ſur les terres de Fo-kyen. Il n'en reſtoit qu'une ſur celles de Che-kyang, qu'on fit avant le ſoir, pour gagner le Village de *Lima-thova*, premiere Place de cette Province.

Villages ſur la route.

Montagnes difficiles, & divers Villages.

Le 24, on traverſa les montagnes de *Ja-ko-ling*, qui ſont fort difficiles à monter pour les voitures & les Porteurs. Leur ſommet eſt rempli de Temples, environnés d'arbres & bâtis dans un goût fort bizarre. Après avoir quitté les hauteurs, on paſſa par les Villages de *Semba-thoa*, de *Sagebatau*, de *Long-hi*, *Long-zango*, de *Poang-tiou* & de *Hoechova*. Le dernier eſt diviſé, de l'Oueſt à l'Eſt, par une riviére, qu'on traverſa ſur un pont de bateaux. Les embarras de ce paſſage ne permirent pas de faire plus d'une lieue & demie dans tout le jour. Mais le 25, après avoir paſſé avant midi par les Villages de *Kolantia*, de *Qua-ning* & de *Souzin-ho-va*, on arriva le ſoir à *Pinhoea* (43), où l'on reprit la route de l'eau, ſur une Riviére que le Journal nomme Chang.

Riviere qui diviſe Hoechova.

On partit le lendemain à midi, en remontant au Nord-Eſt, avec une

(41) *Pu-ching-huſen* dans la Carte des Jéſuites.

(42) Montanus, *ubi ſup.* p. 259. & ſuiv.

(43) Le Journal met *Puchoea* deux lignes au-deſſous.

MONTANUS. 1655.

L'Ambaſſadeur reprend la route de Pau.

Flotte de quarante Barques, dont dix étoient emploiées par les guides Mandarins. Vers trois heures on paſſa devant la Ville de *Tyan-chia* ou *Chang-xa* (44), & trois quarts de lieues plus loin, on jetta l'ancre devant une plaine ſablonneuſe, près du Village de *Sun-thoa*, qui ſe préſentoit ſur la rive gauche. On n'avoit fait que deux lieues. Le 27, on paſſa entre deux tours de ſept étages, & devant les Villages de *Putza*, de *Sang-ta*, *Sin-ghia*, *Moktha*, *Pen-van ſa*, *Vank-ſi-vu* & *Van ſu*; les quatre premieres ſur la droite, & les autres ſur la gauche. Dans l'après midi, on en vit huit autres, dont les noms étoient inconnus aux Pilotes, & l'on s'arrêta le ſoir près de *Sinkkis*, après avoir fait environ cinq lieues dans le jour. Le 28, étant partis à la pointe du jour, on arriva vers neuf heures à *Kinsjou* ou *Ku-tchieu*, qu'on appelle auſſi *Kyu-cheu* (45).

Ville de Kyu-cheu-fu.

Cette Ville, qui eſt du premier ordre, eſt ſituée ſur la rive Orientale du Chang. Elle paroit fort grande; mais elle eſt médiocrement peuplée & preſque ſans commerce. Ses rues ſont bien pavées. Les proviſions y ſont à bon marché. Deux Particuliers ayant fait ici préſent à l'Ambaſſadeur de quelques rafraîchiſſemens, il leur fit auſſi le ſien, qui conſiſtoit en ſix aunes de drap de couleur. Leur générosité les ramena auſſi-tôt, avec trois coupes d'argent & douze taëls, qu'ils le preſſerent d'accepter. Mais ſon Excellence les refuſa.

Générosité de deux Particuliers.

Les Barques furent changées à Kyu-cheu-fu, & l'on en partit le 2 de Mars pour deſcendre la riviére; ce qui doit faire juger qu'on avoit quitté celle de Chang, puiſqu'il a paru juſqu'ici qu'on la remontoit depuis Pinhoca. A neuf heures on paſſa devant *Si-gaium*, Village ſur la droite. Il ſe préſenta quantité d'autres Villages, ſur les deux rives, juſqu'à *Lonju-jenne* (46), où l'on s'arrêta le ſoir, à cinq lieues de Kyu-cheu. Le jour ſuivant, on découvrit, aſſez près de ce Village, une magnifique tour, à galeries ſaillantes. Le Pays paroiſſoit bien cultivé, les Villages en grand nombre & remplis d'Habitans. Dans l'après midi, après trois lieues de navigation, on s'arrêta devant *Lan-gui* 47), d'où le Gouverneur ſortit auſſi-tôt, pour venir complimenter l'Ambaſſadeur & lui offrir des rafraîchiſſemens. Comme c'étoit la premiere Ville où les Hollandois euſſent reçu tant de civilités, ils traiterent noblement le Gouverneur, & lui firent préſent de cinq aunes de beau drap. Les Barques furent changées encore une fois dans ce lieu, qui, ſans être fort grand, offre une perſpective agréable, & paroît bien bâti & fort peuplé. Il doit cet avantage au commerce de l'alun, qu'on y apporte de *Humſic* en abondance.

Changement de barques.

Premières civilités que les Hollandois reçoivent d'un Gouverneur.

On partit le 6, & l'on paſſa, une lieue & demie plus loin, devant la Ville de *Sans-jenne* (48). Le terrain s'éleve ſur la gauche, au long de la riviére, & ne paroît point habité; mais on apperçoit, dans les vallées, quelques maiſons diſperſées & quelques Villages. Le ſoir, après avoir fait cinq lieues, on arriva au Village de *Von kou-ſong*, en laiſſant la Ville de *Nien-cheu-fu* (49) un quart de lieue ſur la gauche. Le lendemain, par la faute des Mandarins, qui firent battre le tambour, pour le départ de la Flotte, deux heures avant le jour, la

Ville de Nien-cheu-fu.

(44) *Kyang-chang-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

(45) Il faut remarquer que ce ne ſont pas en effet trois différens noms, mais trois ortographes différentes du méme nom; l'une Hollandoiſe, l'autre Françoiſe, & la troiſiéme Portugaiſe; car Montanus paroît avoir conſulté l'Atlas de Martini pour faire des comparaiſons.

(46) *Long-tſeu-hyen* dans les Cartes.

(47) *Lan-ki-hyen* dans les Cartes.

(48) Cette Ville ne ſe trouve pas dans la Carte des Jéſuites.

(49) *Ten-cheu-ſu* dans la Carte.

Barque

Barque de l'Ambaſſadeur toucha contre un banc de ſable, & d'autres Bâtimens furent menacés du même danger. Mais l'arrivée du jour diſſipa toutes les craintes, qui avoient été cauſées par la rapidité des courans. On paſſa devant quantité de Villages, de Hameaux & de Temples, dans l'un deſquels les Habitans du Pays conſervent la ſtatue du fameux Philoſophe, qui ſe nommoit *Nien-klin*. Le ſoir on s'arrêta devant Tung (50), après avoir fait, dans le jour, ſept lieues par un grand nombre de détours.

MONTANUS. 1665.

Statue d'un fameux Philoſophe.

Le 8, avant midi on découvrit ſur la gauche une riviére, nommé *Tu*, qui ſe diviſe en deux bras, pour entrer dans la Ville de *Sing-ſung*, ou *Sin-chung* (51), & qui ſe jette enſuite dans la grande Riviére de *Ché* (52). Le ſoir on arriva devant la Ville de *Fo-jang* ou *Fu-jang* (53), ſituée à l'Oueſt de la Riviére de *Che*, & au Nord de la petite Riviére de *Fu-chun*, qui prend ſa ſource un peu à l'Oueſt de celle de *Lien-gan* (54). On avoit fait ce jour-là cinq lieues. La Riviére de *Che* eſt large ici d'environ deux milles d'Angleterre; mais étant ſujette aux débordemens dans les grandes pluies, on voit peu de Villages ſur ſes bords. Cependant il s'en préſente un grand nombre plus loin dans le Pays; & de toutes parts, les terres paroiſſent fort bien cultivées. Le 9 au ſoir on arriva au Port de *Chan-keu*, Fauxbourg de la Ville de *Hang-cheu*, qui en eſt éloignée d'une lieue, & par conſéquent à la même diſtance de la Riviére. On fut obligé, dans ce lieu, de débarquer tous les équipages, pour les tranſporter par terre au Fauxbourg du Nord, où ils devoient être rembarqués.

Rivieres de Tu, de Che & de Fu-chun.

§. III.

Réception de Van-Hoorn à Hang-cheu-fu, & continuation de ſa route juſqu'à Whay-ngan-fu.

Les Mandarins du cortége ayant donné avis au Gouverneur de Hang-cheu de l'arrivée de l'Ambaſſadeur, & demandé des Barques pour la continuation de ſon voyage, on vit paroître, le jour ſuivant, pluſieurs Mandarins de la Ville, qui vinrent le complimenter à bord. Le 12, un des principaux Officiers de Hang-cheu, diſtingué par le titre de *Ping-tau*, vint le feliciter de ſon arrivée & lui offrir des rafraîchiſſemens. Il promit de lui fournir de bonnes barques, parce que ce ſoin appartenoit à ſon office; mais il s'excuſa de ne pouvoir l'inviter à dîner avant qu'il eût vû le Gouverneur de la Place. Le matin du jour ſuivant, on amena au rivage pluſieurs chevaux pour l'Ambaſſadeur, qui fut invité en même-tems à dîner chez le Gouverneur avec tous les Officiers de ſa ſuite. Il s'y rendit avec beaucoup de pompe, ſans oublier de faire porter un beau préſent, qu'il crut devoir à tant de politeſſes. Mais il ne put le faire accepter. « Je ne vous ai rendu aucun ſer-» vice, lui dit cet honnête Tartare: d'ailleurs, vous n'aurez rien de trop » pour Peking, où vous trouverez à tout le monde beaucoup d'avidité pour les préſens. Etant fort preſſé par l'Ambaſſadeur, il lui promit d'y penſer à ſon retour. Lorſqu'on fut prêt à ſe ſéparer, Van-Hoorn le pria de prendre ſous

Complimens des Mandarins de Hang-cheu.

Générosité d'un Gouverneur Tartare.

(50) *Tong-lu-hyen* dans les Cartes; ſur la gauche, c'eſt à-dire, à l'Oueſt de la riviere.
(51) *Sin-ching-hyen* dans les Cartes.
(52) *Tſyang-tang hyang* dans les Cartes.
(53) *Fu-hyang-hyen* dans les Cartes.
(54) *Lin-ngan-hyen* dans les Cartes.

MONTANUS. 1665.

ſa protection les Vaiſſeaux de Hollande que la tempête ou d'autres accidens pourroient jetter dans la Riviére de Hang-cheu ou dans celle de Ning-po, & de les regarder comme autant d'amis, ſur leſquels il acquereroit de nouveaux droits par ſes bienfaits. Il répondit qu'il leur rendroit tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir. Enfin, il lui conſeilla de voir ſon Collégue, de qui les Hollandois pouvoient eſpérer auſſi du ſecours pour leurs Vaiſſeaux. Van-Hoorn fit volontiers cette viſite, & reçut les mêmes promeſſes de ſon ſecond Gouverneur. Il ne put voir le Commandant général de la Milice, parce qu'il étoit indiſpoſé. Le lendemain, les deux Gouverneurs lui envoyerent des rafraîchiſſemens, à l'occaſion deſquels il renouvella ſes inſtances pour leur faire accepter quelques préſens; mais ils perſiſterent à les refuſer. Le Ping-tan fut mois difficile. Il reçut les marchandiſes qui lui furent offertes, & renvoya ſeulement une lunette-d'approche, & une paire de lunettes dont il ne connoiſſoit pas l'uſage. L'Ambaſſadeur crut devoir profiter adroitement de la diſpoſition des deux Gouverneurs. Il écrivit au Facteur qu'il avoit laiſſé à Hok-ſyeu, d'envoyer à Ning-po un petit Vaiſſeau qu'il attendoit de Batavia, ſous prétexte qu'en faiſant route au Japon il avoit été pouſſé dans la riviére par le mauvais tems. Ce Bâtiment devoit être chargé de bois de Sandal, de poivre, de franc-encens, de myrrhe, de girofle, de plomb, de bois de *Kalintur*, de *Paragon* noir, de drap écarlate, de corail en colliers, & d'autres marchandiſes précieuſes.

L'Ambaſſadeur en profite adroitement.

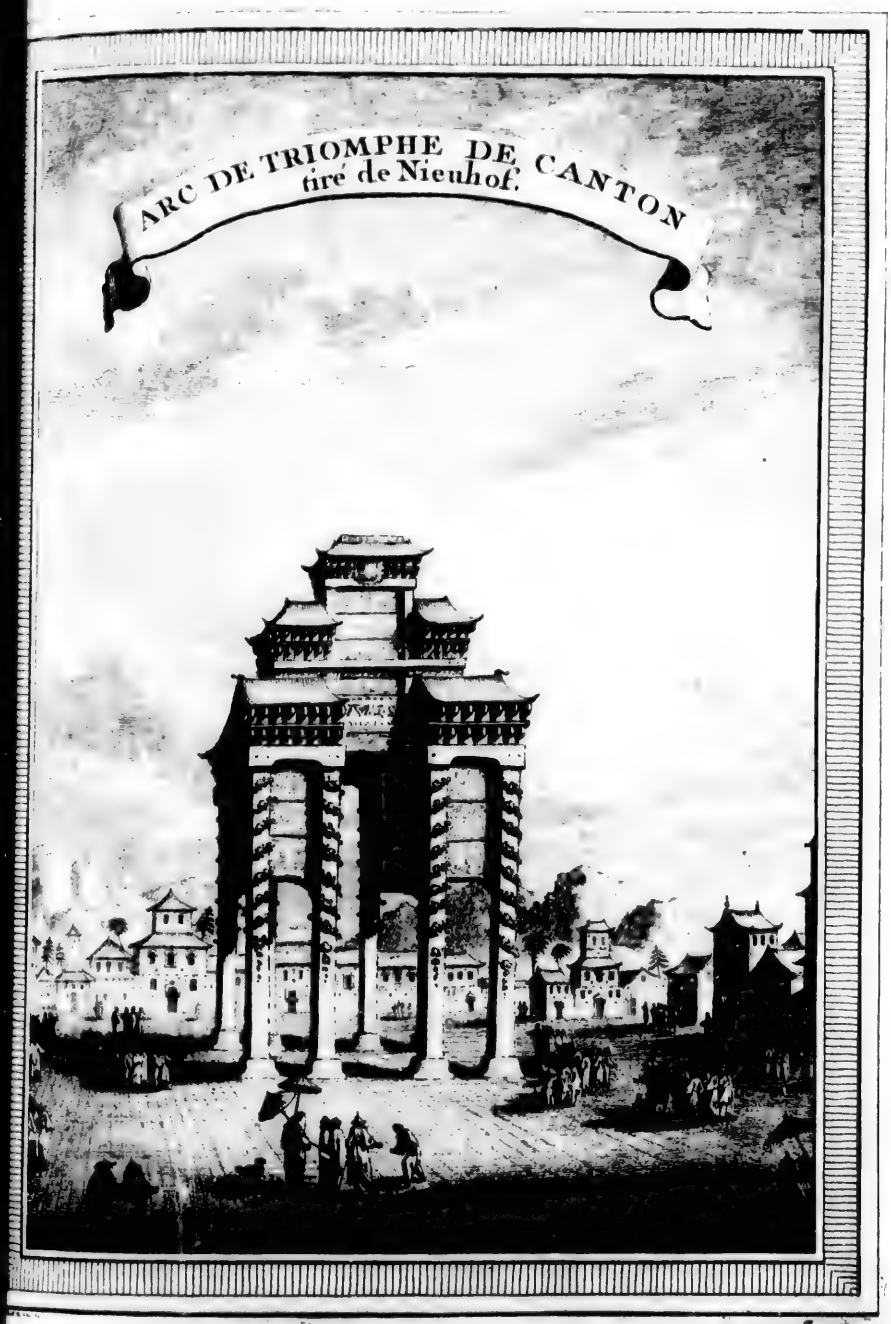
Le tems étoit ſi beau, que tous les équipages ayant été tranſportés en peu de jours au Fauxbourg du Nord, où les Barques étoient prêtes, à plus d'une lieue de l'endroit où l'on avoit débarqué, l'Ambaſſadeur s'y rendit auſſi le 19, avec toute ſa ſuite, en traverſant la Ville & tous ſes Fauxbourgs. Il partit le même jour, & la Flotte arriva le ſoir à *Tang-ſyeu*, beau Village à trois lieues de Hang-cheu. Le lendemain, étant tirée par les Koulys, elle paſſa devant quantité de maiſons ruſtiques, bâties ſur le bord d'un Canal fort profond. Toutes les campagnes paroiſſoient cultivées avec beaucoup de ſoin, & plantées, dans pluſieurs endroits, de meuriers, pour l'entretien des vers-à-ſoie. La Chine n'a point de Province qui en produiſe autant que Che-kyang. C'eſt celle qui fournit toutes ſortes de ſoie, non-ſeulement à ce grand Empire, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entiere & aux parties les plus éloignées de l'Europe; car tout ce que les Hollandois achetent à Hok-ſyeu vient de Che-kyang. Cependant l'Empereur avoit défendu depuis peu le tranſport des ſoies, ſous de rigoureuſes peines. Celles de Che-kyang ſont auſſi les plus belles de la Chine, & ſe vendent à ſi bon marché dans la Province, qu'il en coûte moins pour vêtir dix hommes en ſoie que pour un ſeul habit de brap en Europe.

Richeſſe de la Province de Che-kyang en ſoies.

Après avoir paſſé ſous quantité de beaux ponts de pierre, on arriva, dans le cours de l'après midi, à *Kung-ti* ou *Kung-te*, cinquiéme Ville dépendante de Kya-hing, ſeconde Capitale de la Province. Elle eſt ſituée (55) ſur le bord gauche de la riviére. Le ſoir on s'arrêta au Village de *Song-ming-ſing* (56), après avoir fait quatre lieues dans tout le jour. Le 21, on eut encore la vûe d'un grand nombre de maiſons ruſtiques. La route du jour fut auſſi de quatre

(55) Elle doit porter le titre d'*Hyen*; mais on ne la trouve point dans la Carte des Jéſuites, du moins ſous ce nom.

(56) Ogilby défigure ce nom.



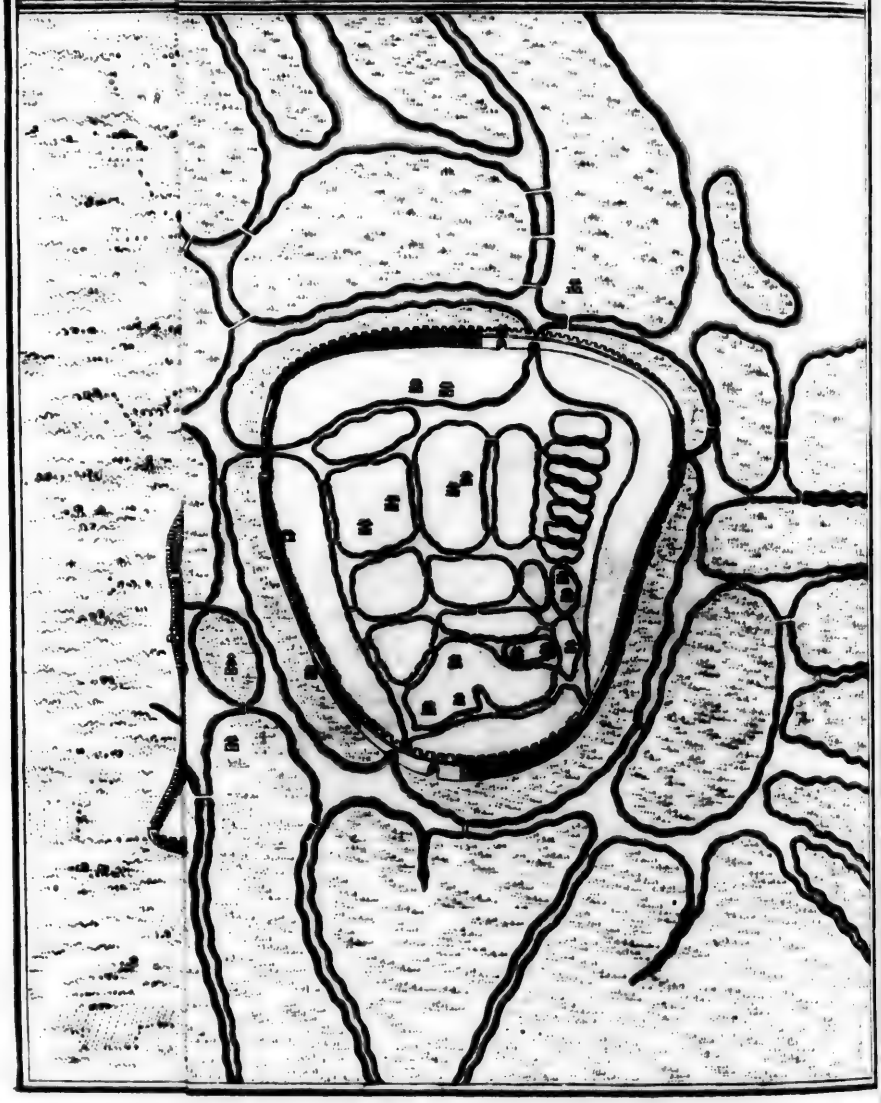
T. V. N.° XIX.

PLAN DE LA VILLE DE SU-TCHEOU-FOU

SU-CHEW-FU

NAN-KI

Capi*tte Ville a environ 3 grandes Lieues de Tour*



lieues, en tirant vers le Nord, & l'on arriva le ſoir à Chang-fu, ſixiéme Ville de la Province. Le jour ſuivant on paſſa devant deux Forteresſes, à la portée du canon de Chang-fu, & devant le Village de *Yan-kan-king*, qu'on laiſſa ſur la gauche. Dans l'après midi, on gagna *Ping-han*, au Sud duquel eſt le petit lac de *Fuen*, qui ſépare la Province de Che-kyang de celle de Nan-king, où la Flotte entra dans le même lieu. Vers le ſoir, on arriva au Village de *Ping-chuan*, d'où l'on s'avança juſqu'à la Ville d'U-kiang (57), qui ſe préſentoit ſur la gauche, à la portée du canon, & l'on jetta l'ancre près du Fauxbourg. On avoit fait ce jour-là quatre lieues; deux dans la Province de Nan-king (58).

MONTANUS. 1665.

Séparation des Provinces de Che-kyang & de Nan-king.

Le 25, en avançant ſur la Riviére Sung, avec de nouveaux Koulys, on ſe trouva, vers dix heures du matin, devant la Ville de *Su-cheu*, où l'on changea de Barques. L'Ambaſſadeur s'étant rendu à la porte de l'Oueſt, qui étoit le lieu de l'embarquement, un Mandarin, Commandant des nouvelles Barques, vint lui faire des civilités & lui offrir quelques rafraîchiſſemens. Il y voulut joindre douze piéces de ſoie, en l'invitant à dîner pour le jour ſuivant. Van-Hoorn accepta les proviſions; mais il refuſa les ſoies, parce qu'il s'étoit fait une loi de n'en point recevoir de ſes guides. Il ſe diſpenſa auſſi du dîner, dans la crainte de déſobliger le Gouverneur en paroiſſant chez quelqu'un avant que de l'avoir ſalué. Le 27, quelques Mandarins, dépendans de Singla-mong, Viceroi de Fo-kyen, qui en entretenoit vingt-cinq dans cette Ville, vinrent féliciter l'Ambaſſadeur de ſon arrivée. Le *Kon-bon*, ou le Gouverneur de la Ville, envoia auſſi demander aux Hollandois s'ils avoient quelques piſtolets & quelques lames d'épée dont ils puſſent diſpoſer. On prit la réſolution de lui en offrir pluſieurs, & d'y joindre d'autres préſens; mais il ne voulut accepter que deux lames d'épée & une paire de piſtolets. Le ſoir, il fit porter à bord douze piéces de ſoie, que l'Ambaſſadeur refuſa. Mais dix pikols de foin, qu'il envoia le jour ſuivant, furent reçus avec reconnoiſſance, & les Meſſagers d'autant mieux récompenſés, qu'on avoit peine alors à trouver du foin pour de l'argent. Dans le cours de l'après midi, un grand Mandarin, chargé du commandement militaire & de la garderobbe Imperiale à Su-chu, vint complimenter l'Ambaſſadeur, qui lui fit ſervir une collation de fruits & de vin d'Eſpagne.

Ville de Su-cheu.

Déſintéreſſement du Gouverneur.

La Ville de *Su-cheu* eſt ſituée ſur les bords d'une grande Riviére, ou plûtôt d'un large Canal, qui la diviſe en deux parties, & qui eſt navigable pour les grands & les petits Vaiſſeaux. Elle n'a pas moins de trois lieues de circonférence, ſans y comprendre le Fauxbourg. On voit dans la Ville & dehors, quantité de beaux ponts de pierre, bâtis ſur pluſieurs arches. Elle n'eſt pas diſtinguée par ſes édifices, qui ſont élevés ſur des piliers de bois de pin, & la plûpart fort minces; mais l'avantage qu'elle a d'être près de la mer & de la riviére de *Kyang*, y rend le commerce fort conſidérable. Elle entretient quantité de Vaiſſeaux; & les Barques y ſont en ſi grand nombre, qu'il reſtoit à peine un paſſage libre pour la Flotte de l'Ambaſſadeur. Pluſieurs rues où les Hollandois paſſerent, n'étoient peuplées que d'Ouvriers en ambre. En un mot, *Su-cheu* eſt une des plus fameuſes Villes de la Chine par la multitude de

Deſcription de *Su-cheu*.

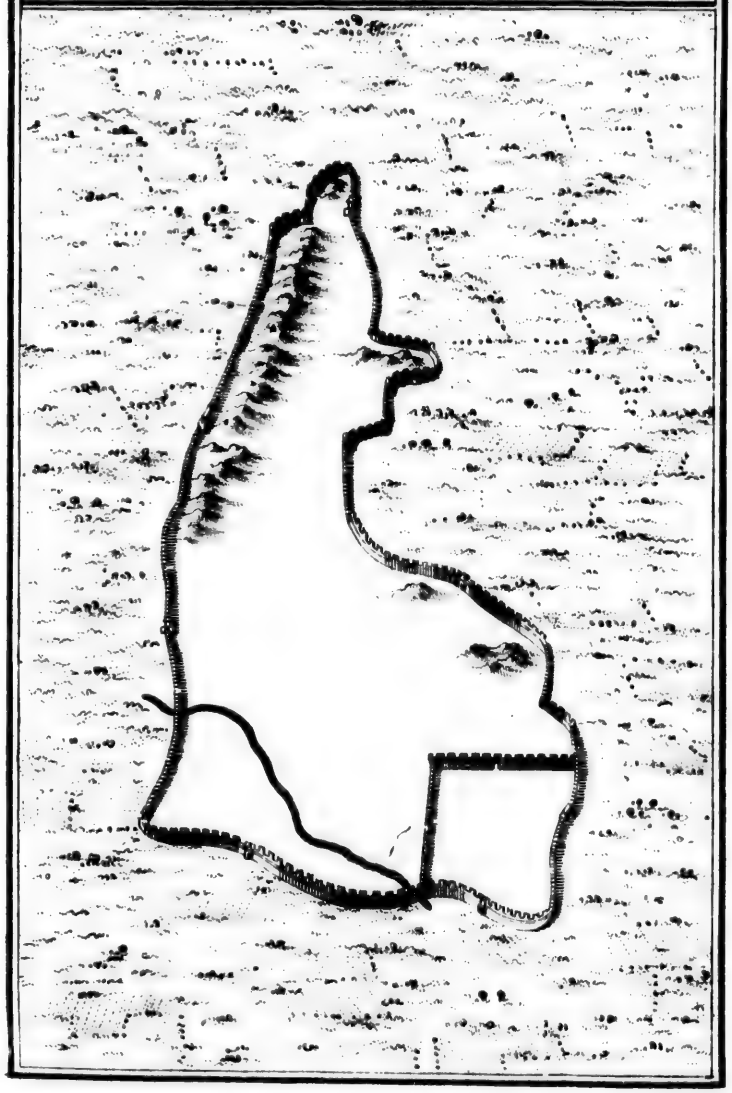
Ses avantages pour le Commerce.

(57) *Ukiam* dans Ogilby. L'Auteur du Journal ſuit ſouvent l'ortographe Portugaiſe.
(58) Montanus, *ubi ſup.* p. 279. & ſuiv.

Plan de l'Enceinte de la Ville de

NAN-KING *ou* KYANG-NING-FOU

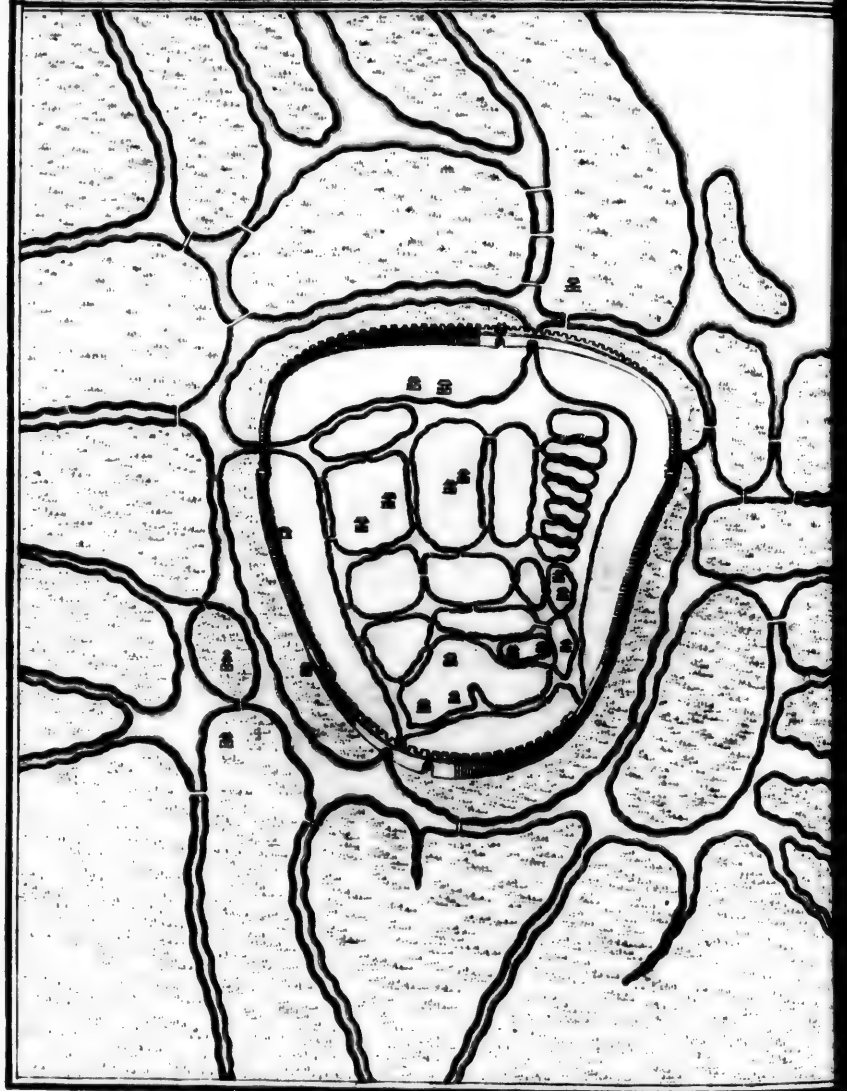
Capitale de la Province de Kyang-nan



Su-Chew-Fu

Plan de la Ville de Su-tcheou-fo

Cette Ville a environ 3 grandes Lieues de Tour.



MONTANUS. 1665. Marchands, non-seulement Chinois, mais Portugais, Indiens & Japonois, qui la fréquentent continuellement. La Douane est hors la Ville. Les droits s'y payent, non suivant la valeur ou la quantité des marchandises, mais suivant la grandeur du Vaisseau; & l'on prétend qu'ils montent chaque année à cinq cens mille livres sterling. Quel doit être le nombre des Bâtimens qui entrent dans ce Port, sur-tout si l'on ajoute que ceux de l'Empereur sont exemts de toutes sortes de droits! Les Hollandois y virent passer plusieurs grandes Barques Impériales, qui portent le nom de *Yun-chewen*.

Richesse de sa douane.

Canal & Pont extraordinaire.

Après avoir passé huit jours à Su-cheu pour changer de Barques, on entra dans un Canal, où la Flotte fut tirée par des Koulys. Il s'étend jusqu'à la Ville de *Ching-kyang*, qui est située sur la grande Riviére de Kyang. Les Habitans raconterent à l'Ambassadeur qu'il avoit été creusé avec beaucoup de travail, pour délivrer les Vaisseaux du peril auquel ils étoient exposés sur le Lac du *Tay*, à l'Est duquel il s'étend. Entre Ukyang & Su-cheu, on rencontre un pont de pierre de trois cens arches, qui sépare le même canal du Lac (59) du Tay, & duquel on est obligé de tirer les Bâtimens au cordage, pour les faire avancer dans cet espace.

Une lieue au-dessus de *Su-cheu*, les Hollandois passerent devant un grand Village, nommé *Schu-si-quan* (60); & dans le cours de l'aprés midi ils rencontrerent deux cens grandes Barques de l'Empereur, qui étoient à l'ancre dans le Canal. Le soir, après avoir fait six lieues, ils arriverent au côté Sud-Est des Fauxbourg d'*U-si*. Ce nom signifie en langue Chinoise, *disette d'étain*. Le Mont *Sye*, qui est près de *Fu-sye*, fournissoit une grosse quantité de ce métail; mais la plûpart des mines se trouvant épuisées au commencement du régne de la famille Impériale de *Han*, la Ville reçut alors un nom qui marquoit la ruine de ses principales richesses. Les Hollandois virent ici quantité de fours à pierre, où les Chinois font effectivement des pierres de toutes les espéces.

Ville d'U-si. Origine de son nom.

Fours a pierre.

Le premier d'Avril, on passa au long des murs d'U-si, qu'on avoit sur la gauche, pour gagner les Fauxbourgs du Nord; d'où continuant d'avancer, on traversa, vers midi, le Village d'*Un-quou*, dont les bords étoient remplis de Barques chargées d'indigo, qu'on y apporte de Sin-chang & de Su-cheu. Le soir, on arriva au Village de Gong-ling, après avoir fait dans le jour trois lieues & demie au Nord.

Commerce d'indigo.

Le lendemain, après avoir été tirée à force de bras l'espace d'une demie lieue, la Flotte traversa le Village de *Sik-sio-vyen*; & n'ayant fait, dans tout le jour, que deux lieues & demie au Nord-Oueſt, elle arriva le soir au côté Nord de la Ville de *Syu-cheu*, qui porte aussi le nom de Chang-cheu. Le Canal étoit si rempli de Barques Impériales, leur forme si grande & leur charge si pésante, qu'elle trouva beaucoup de difficultés au passage. Les bords du Canal, aux environs de la Ville, sont revêtus de plus belle pierre que dans les autres endroits. Le 3, on traversa Lay-tchem, & le soir on arriva au Village de *Lu-sin-ga*, toujours retardés par les Barques Impériales, qui n'avoient pas permis de faire plus de trois lieues. Le lendemain, après avoir

Ville de Chang-cheu.

Beauté du canal.

(59) On a vû dans le Journal précédent d'autres détails sur le Lac de Tay & sur ce pont.

(60) Ogilby met *Xu-si-quan*, suivant l'ortographe Portugaise.

MONTANUS. 1665.

été tirée pour traverſer le Village de *Sou-kou*, le Flotte arriva devant la Ville de *Tan-yang* (61); & paſſant au long de ſes murs, elle s'arrêta au Fauxbourg de l'Eſt, ſans avoir fait plus de trois lieues. Le 5, ayant quitté Ta-yang, elle paſſa devant un Lac (62), qui fournit de l'eau au Canal par trois écluſes. L'après midi, elle gagna le petit Village de *Hon gua-pek*; & vers le ſoir elle fut forcée, par le mauvais tems, de jetter l'ancre à *Sing-ſon*, après avoir été tirée, pendant tout le jour, l'eſpace de deux lieues & demie. Le jour ſuivant, les Hollandois virent dans leur route pluſieurs fours à pierre; & paſſant, vers midi, au long des murs de *Sin-kyang* ou *Chin-kyang* (63), ils s'arrêterent aux Fauxbourgs Nord de cette Ville, après avoir fait deux lieues depuis Sing-ſon. L'Ambaſſadeur fut ici complimenté par quelques Mandarins Tartares, & leur offrit du vin d'Eſpagne. Un d'entr'eux lui envoia divers rafraîchiſſemens. Un autre l'invita à dîner, avec le *Ta-lau-ya* ou le Général Tartare (64), qui parut prendre un plaiſir extrême à voir les Hollandois. Ce Ta-lau-ya ſe rendit à bord, dans le cours de l'après midi, pour admirer les chevaux & les bœufs; mais beaucoup plus, diſoit-il, pour ſe procurer l'entretien des Hollandois, dont il proteſta qu'il étoit charmé. Ce raviſſement parut croître encore lorſque l'Ambaſſadeur lui fit entendre ſa muſique & lui offrit une collation de confitures & de vin d'Eſpagne. Il ne marqua pas moins d'admiration au récit que l'Interpréte lui fit des préſens qui étoient deſtinés à l'Empereur. En voyant des piſtolets, il demanda ſi l'Ambaſſadeur pouvoit lui en accorder quelques-uns. On prit le parti de lui donner une épée & une carabine, parce que le nombre des piſtolets commençoit à diminuer, & qu'on s'appercevoit du goût que les Seigneurs du Pays avoient pour cette arme. On y joignit quelques perles contrefaites, & du drap bleu; mais il ne voulut accepter que la carabine. Pluſieurs de ſes enfans rendirent auſſi viſite à l'Ambaſſadeur, qui leur fit préſent de quelques colliers d'ambre, & d'autres bagatelles.

Lac près de Ta-yang.

Ville de Chin-kyang.

Admiration du Gouverneur pour les Hollandois.

Il accompagna ſes Guides Mandarins dans un Temple, ſitué à l'embouchure du Port, où ils offrirent une chévre & un porc en ſacrifice. Cette dévotion eſt ſi ſacrée parmi les Chinois, qu'ils n'auroient pas la hardieſſe de remonter la riviére s'ils y avoient manqué. Le principal Mandarin, après avoir immolé les victimes, les porta ſur l'Autel; & le Prêtre ſe mit dévotement à genoux pour réciter certaines prieres. Les Hollandois obſerverent que le Temple étoit peint en rouge, & qu'il étoit orné de pluſieurs lampes, qui brûloient jour & nuit pour les ames des morts. D'un côté de l'Autel, on voyoit une eſpéce d'auge, pour y placer les victimes; & de l'autre, une boëte remplie de petites piéces de cannes, qui étoient les ſorts dont les Prêtres ſe ſervoient pour connoître l'avenir. Le lendemain après midi, le Gouverneur de la Ville alla faire ſes dévotions au même Temple, avec un cortége de perſonnes diſtinguées. En y arrivant, il envoia prier l'Ambaſſadeur de s'y rendre auſſi & de ſe faire accompagner de ſa muſique. Il traita les Hollandois avec du bouillon de féves, & l'Ambaſſadeur fit apporter des noix de muſ-

Temple & ſacrifice Chinois.

Ornemens du Temple.

(61) *Tan-yang-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

(62) Dans les mêmes Cartes, ce Lac eſt au Nord-Oueſt de la Ville.

(63) Différentes ortographes.

(64) Il étoit auſſi Gouverneur de la Place.

MONTANUS. 1665.

cade confites, qui furent mangées avec beaucoup de plaiſir, remarque l'Auteur, par des gens qui n'en avoient jamais goûté.

Nouveau canal.

Le 10, qui étoit la veille de Pâques, on mit à la voile avec un vent Sud-Eſt; & traverſant le Kyang, on entra dans un Canal au Nord, par une grande écluſe, qui eſt éloignée d'un quart de lieue du Château de *Qua-ſyeu* ou *Qua-cheu* (65). C'eſt le même que Nieuhof nomme l'*Eau royale*. Après avoir fait une demie lieue par quantité de détours, on arriva au Village de Tong-nang-hong, où l'Ambaſſadeur eut la curioſité de deſcendre pour obſerver les écluſes. Il viſita auſſi un Temple voiſin; & rencontrant deux Mandarins, qui lui firent un compliment civil, il les preſſa de l'accompagner à bord, où il leur offrit quelques verres de vin d'Eſpagne. Ils lui apprirent que l'Iſle de Tay-wan étoit dans une triſte ſituation, depuis que la Côte de la Chine avoit été ruinée, & qu'on y faiſoit une rigoureuſe garde. Le commerce étranger n'en ſouffroit pas moins. Cependant l'Empereur avoit fait déclarer aux Koxingans que s'ils tardoient encore à ſe ſoumettre, il feroit recommencer les ravages de la Côte, juſqu'à leur ôter toute eſpérance d'en jamais recevoir du ſecours & des vivres. Les deux Mandarins ajouterent que ſi l'Ambaſſadeur nourriſſoit bien les Courtiſans, rien ne lui ſeroit refuſé à Peking. Après l'avoir quitté, ils lui envoierent divers rafraîchiſſemens & des viandes toutes préparées. L'après midi, auſſi-tôt que les Barques furent dégagées des écluſes, le principal Mandarin de la Flotte deſcendit devant un Temple, à l'extrêmité du Village, & monta à cheval pour aller ſe réjouir dans une Ville voiſine, nommée *Qua-cheu*. Mais il fut obligé de rejoindre bien-tôt l'Ambaſſadeur, qui avoit fait continuer la navigation juſqu'au Village de Pu-lipo. On ne fit ce jour-là qu'environ trois lieues.

L'Ambaſſadeur deſcend & rencontre deux Mandarins.

Ce qu'il apprend d'eux.

Le 11, on paſſa devant quantité de Bourgs & de Villages. On découvrit une grande tour, à ſept galeries ſaillantes, ſituée au Sud d'une Ville nommée *Tong-na-fan*, entre laquelle & cette tour eſt un Canal qui s'étend à l'Oueſt dans le Pays. Vers midi, on arriva au Fauxbourg Sud de *Yan-ſe-fu* (66), ou *Yan-cheu*, troiſiéme Ville Capitale de la Province. On y voit une tour à quatre Galeries, devant laquelle la Flotte fut tirée à force de bras, pour gagner les murs de la Ville. Enſuite elle traverſa un pont de ſix arches, vis-à-vis la Douane, en tirant à l'Eſt. La route du jour avoit été de deux lieues & demie.

Ville de Yan-cheu-fu.

Le matin du jour ſuivant, on partit de *Yan-cheu*, contre le courant, au travers d'un Village diviſé par le canal qui s'étend dans le Païs de *Vayopu*, ou des *Cuiſeurs* de pierre, qu'on nomme ainſi de l'abondance de ſes fours. Le côté où eſt le canal eſt couvert d'eau; ce qui le fait prendre pour un grand étang ou pour un lac. A midi on paſſa devant *Syopouzink*, Village qui ſe préſente de loin comme une Ville. On vit trois écluſes, par leſquelles l'eau du canal ſe repand dans des terres bien cultivées. Vers le ſoir, on gagna *Louting*, Village de ſept ou huit maiſons, entre leſquelles eſt un Cloître de femmes. On fit ce jour-là cinq lieues.

Pays des cuiſeurs de pierre.

Le 13, on laiſſa ſur la droite quantité de maiſons ruſtiques, & du côté de

(65) On le trouve auſſi écrit *Qua-zieu*.

(66) *Jam-ce-fu* dans Ogilby, & *Yang-cheu-fu* dans la Carte des Jéſuites; variété qui ne doit plus ſurprendre après tant d'autres exemples.

MONTANUS. 1665.

l'Oueſt un Pays couvert d'eau. L'après midi, on ſe trouva devant *Kayoven* ou *Kau-yeu* (67) Ville ſituée dans un terrain d'argile, à l'Eſt du Canal, & ſur le bord du Lac Piexe (68). Le 14, en partant du Fauxbourg Sud de *Kau-yeu*, on eut, pendant l'eſpace d'un quart d'heure, la Ville ſur la droite & le Lac ſur la gauche, juſqu'au Fauxbourg du Nord. De-là, on prit au Nord ſur le Canal royal, qui eſt ſéparé du Lac par une étroite chauſſée de trois pieds de hauteur. Le Pays eſt couvert d'eau ſur la gauche. Cependant on y apperçoit, par intervalles, de petites cabanes qui paroiſſent ſituées dans des lieux ſecs. L'après midi, on laiſſa le Village de *Loantſia* ſur la gauche. Ici, le pays, du côté de l'Eſt, devient un peu plus agréable & paroît cultivé dans pluſieurs endroits. Le ſoir on arriva au Village de *Kuis-jo*.

Lac de Piexe.

Pays couvert d'eau.

Le jour ſuivant, on paſſa, dans la matinée, par *La-en-ſiu* & *Lou-ya-pou*. L'après midi, on deſcendit à *Pau-ing* (69), Ville à l'Eſt du Canal, environnée d'excellens murs qui n'ont pas moins d'une lieue & demie de circonférence. Un fort beau Temple s'y préſente du côté du Nord. On prit ici d'autres koulys; & continuant d'avancer, on arriva le ſoir à *Kin-ho*. On avoit fait cinq lieues ce jour-là. Entre Ku-ning & ce Village, la rive Oueſt, qui ſe trouve rompue en pluſieurs endroits, laiſſant un paſſage à l'eau du Canal, elle ſe précipite avec tant de violence dans le Lac de Piexe, qu'on eut beaucoup de peine à retenir les Barques contre l'impétuoſité du courant. Le 16, on paſſa devant quantité de Villages & de Hameaux. On en traverſa d'autres; & vers midi, après avoir fait trois lieues & demie au Nord, on arriva aux portes de Whay-gan (70).

Chauſſée rompue & danger pour la Flotte.

§. IV.

Route depuis Whay-ngan juſqu'à Peking.

Pluſieurs Mandarins de *Whay-ngan* ſortirent auſſi-tôt de la Ville pour complimenter l'Ambaſſadeur au nom du Commandant, & l'inviterent de ſa part à dîner le lendemain dans une grande maiſon, voiſine de la porte où les Barques s'étoient arrêtées. Chacun eut ſa part. La nuit ſuivante il s'éleva au Nord une tempête affreuſe, accompagnée de tonnerre & de pluie, qui continua pendant tout le jour. On devoit ici changer de Barques; mais la difficulté d'en raſſembler tout-d'un-coup un nombre ſuffiſant, malgré les ſoins empreſſés du *Touvaitja*, ou de l'Inſpecteur, fit douter ſi l'on ne ſeroit pas arrêté fort long-tems par cet obſtacle. Enfin, le ſuccès ayant répondu à la diligence, on partit le 24 avec quinze Barques, dont les ſept plus grandes furent données à l'Ambaſſadeur & au Chin-kon, & les huit autres aux Mandarins & aux Interprétes. En paſſant devant le fauxbourg du Nord, le Gouverneur, qui ſe trouvoit à la douane pour y recevoir les droits de l'Empereur, but à l'heureux ſuccès du voyage & fit porter à bord ſa liqueur, qui étoit du bouillon de féves. L'Ambaſſadeur, ſenſible à cette politeſſe, lui fit faire des remercîmens & donna quelques riſdales à ſes domeſtiques. Ce fauxbourg

Civilités des Mandarins & du Gouverneur.

Difficulté de raſſembler les Barques.

Civilités que reçoit l'Ambaſſadeur.

(67) *Kao-yeu* dans Ogilby, nom qui ſemble propoſé comme un doute par l'Editeur Montanus, & qui eſt tiré de l'Atlas de Martini.

(68) On a lû la même choſe dans Nieuhof.

(69) *Pao-ing* dans Ogilby.

(70) *Hoay-jen* dans Ogilby.

MONTANUS. 1665.

contient deux douanes, l'une pour les marchandiſes & l'autre pour les Vaiſſeaux. Les ſommes qui s'y levent ſont appliquées à la réparation des écluſes, des ponts & des digues, ſur-tout près des chutes-d'eau, dont on compte trois dans le canal, au Nord de la Ville. La premiere, c'eſt-à-dire, la plus proche de la Ville, eſt la plus dangereuſe, parce que l'eau ſort de cette riviere avec beaucoup d'impétuoſité. Auſſi n'y voit-on pas moins de neuf grandes digues, ſans leſquelles tout le Pays ſeroit menacé continuellement d'une inondation. Aſſez près de Whay-ngan, les Hollandois paſſerent devant *Pantja* & pluſieurs autres Villages, au long deſquels ils rencontrerent un grand nombre de Joncs Imperiaux, chargés des marchandiſes du tribut. Le ſoir ils arriverent à Zinokiunzu, après s'être fait tirer l'eſpace de trois lieues.

Ecluſes du canal & leur néceſſité.

Le lendemain ils traverſerent une écluſe, & de-là un Village nommé *Tinkjunzu*, qui s'étend plus d'une lieue & demie ſur les deux bords du canal. Vers midi ils découvrirent le Village de *Namenuo*, *Zamenio* ou *Neymemia*, devant lequel ils virent pluſieurs têtes humaines fichées ſur des poteaux. Ils y paſſerent une autre écluſe, où l'eau ſort avec beaucoup de bruit par une ouverture fort étroite; ce qui mit les guides dans la néceſſité de faire débarquer les chevaux & les bœufs. Chaque barque étoit tirée par deux cens hommes, parce que l'eau, du côté du Nord, eſt plus haute de quatre pieds que du côté du Sud. Ce travail dura pendant toute la longueur du Village, à l'extrêmité duquel on jetta l'ancre devant un Temple, où les Bateliers firent leurs priéres & leurs offrandes, pour obtenir un heureux paſſage ſur la Riviere jaune, qui coule ici du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. La route du jour avoit été d'environ trois lieues.

Village d'une longueur extraordinaire.

Priéres des bateliers pour le ſuccès du voyage.

Le 25, vers midi, on traverſa la riviere, vis-à-vis le Village de *Singho* (71). Dans ce paſſage on vit arriver à bord un Bateau, chargé d'un Prêtre & de deux autres perſonnes, qui ſe préſenterent à titre de Magiciens ou de Devins. L'un avoit les joues percées d'un poinçon. Ils s'agitoient tous trois comme des poſſedés, & ces contorſions perſuadent au Peuple qu'ils le ſont en effet. Les Matelots n'ayant pas manqué de les conſulter, ils leur prédirent que le vent ſeroit favorable le lendemain & que le reſte du voyage ſeroit heureux. Le Pilote fit préſent de quelque monnoie à ces impoſteurs, & de quelques feuilles de papier doré qu'ils lui demanderent pour leur Idole. Van-Hoorn ne put ſe défendre lui-même de leur donner de l'argent, quoiqu'il fût déja fatigué de l'importunité de ces ruſés mandians, qui fourmillent à la Chine. Vers le ſoir on paſſa devant Sin-kia-zuan, & l'on jetta l'ancre à l'entrée de la nuit contre un petit Village de dix ou douze maiſons, nommé *Jonpou*, après avoir fait dans le jour environ deux lieues & demie.

Magiciens ou Devins mandians.

Le 26, ayant paſſé devant les Villages de *Konghivcac*, *Tſanzan* & *Govetahia*, les deux premiers à l'Eſt & le troiſiéme à l'Oueſt de la Riviere, on s'arrêta au-deſſous de *Tau-jen-jeen* (72) ou *Ti-tay-wen*, Ville ſituée ſur le bord Oueſt de la Riviere jaune, & défendue par un gros mur de terre. On avoit fait ce jour-là trois lieues & un quart. Le jour ſuivant on continua d'avancer à l'Eſt. Vers

Tau-jen-jeen, Ville ſur la Riviere jaune.

(71) *Tſi-ho-hyen* dans les Cartes. Ainſi le Journal place quelquefois un Village au lieu d'une Ville ou d'une grande Cité.

(72) Le premier de ces deux noms eſt l'orthographe Hollandoiſe. L'autre eſt tiré de Martini & répond au *Tay-ywen* d'Ogilby, qui s'accorde avec Du Halde; mais celui-ci ajoute *hyen*, pour marquer le rang.

midi

midi on paſſa devant le Village de *Suy-tſui-tſyen* (73), qu'on laiſſa ſur la droite, & devant pluſieurs maiſons de campagne qui ſe préſentoient ſur les deux rives. Le ſoir on s'arrêta près d'un Hameau de ſept ou huit maiſons, après avoir fait trois lieues.

Le 28, avant midi, on gagna les Villages de *Gusjau*, de *Pajaucho* & de *Gonſjuntu*, le premier ſur la droite & les deux autres ſur la gauche. L'après-midi on arriva devant *Tſin-ſing* (74), à l'Eſt duquel on voit à peu de diſtance un beau Château, environné d'un mur, qui renferme une montagne du côté du Nord. On avoit fait trois lieues & demie. Le matin du jour ſuivant, après avoir fait une lieue à l'Oueſt, on arriva devant *Konſau-go*, Village où commence (75) le canal de *Jun* ou d'*Yun*, qui décharge ſes eaux par une écluſe.

Beau Château près de Tſin-ſing.

Canal de Jun & ſa deſcription.

Ce canal s'étend juſqu'à Peking. Comme il n'a pas toujours aſſez d'eau pour les Bâtimens chargés, on y a pourvû par un grand nombre d'écluſes, que les Habitans nomment Tong-wa. Les Hollandois en comptèrent vingt-quatre (76). Chaque écluſe a ſa porte-d'eau, qui eſt barrée par de groſſes planches & par quantité de poteaux. Ces portes s'ouvrent aiſément, avec une machine en forme de roue, pour faire paſſer l'eau d'une écluſe à l'autre, juſqu'à ce que les Barques ayent franchi ces incommodes eſpaces. Mais vers le milieu, & fort près de la Ville de *Si-ning*, dans la Province de *Chan-tong*, on y fait entrer autant d'eau qu'on en a beſoin, du Lac *Uſiang* (77), *Hu* ou *Kang*, par une vaſte écluſe, qu'on ferme enſuite ſoigneuſement pour ne pas mettre le Lac à ſec. En arrivant au Lac de *Chang* (78), les Barques, au lieu de le traverſer, paſſent dans un canal qui a été creuſé près de ſes bords, & qui eſt renfermé entre deux larges digues. A chaque écluſe on trouve des gens du Pays, qui, pour un fort petit ſalaire, font paſſer les Barques à l'aide de pluſieurs cordes. Les Européens ne peuvent voir ces belles portes-d'eau & la fermeté de ces hautes & épaiſſes digues, ſans admirer avec raiſon l'habileté incomparable des Chinois.

Canal au long du Lac de Chang.

Beauté des écluſes & des digues.

La Flotte étant entrée dans le canal, avança au Nord avec un bon vent par les Villages de *Mokocktan* ſur la gauche, & d'*Utatcheu* ſur la droite. Le ſoir elle arriva devant celui de *Meu-lo-van*, ſitué du côté de l'Oueſt, après avoir fait dans ce jour environ ſix lieues & demie. Ici l'on changea de koulys, parce que ceux de Sin-ſing ayant fait deux lieues & demie depuis cette Place, refuſerent d'aller plus loin. Van-Hoorn, peu ſatisfait de tous ces délais, reprocha aux Mandarins de n'avoir point envoyé des ordres d'avance. Le lendemain à midi, ne voyant paroître aucun porteur, on fut obligé de faire marcher quelques Soldats pour preſſer les Payſans. Mais cette exécution fut ſi lente, que n'étant finie que le ſoir, on prit le parti d'avancer pendant la nuit, avec d'autant plus d'embarras, que les Barques s'enfonçoient quelquefois dans le ſable. Le matin du jour ſuivant, qui étoit le premier jour de Mai, on paſſa devant

Difficulté à trouver des porteurs.

(73) C'eſt peut-être ici *Tſyeu-hyen*, qui eſt, dans les Cartes, à plus de dix lieues de Tauywen-hyen.

(74) Il paroît que c'eſt ici *Sui-tſyan*.

(75) C'eſt une faute, car ce Lac commence à Tſing ho & ſe rend un peu à l'Eſt de la Riviere jaune juſqu'à Tſing-ſing ou Sui-tſyen.

(76) Nieuhof dit, au moins ſoixante.

(77) Dans les Cartes, *Tu-ſchan-hu*. *Hu* ſignifie Lac, & *Ho*, Riviere.

(78) Au-delà de Tſi ning. Ce Lac eſt nommé dans le Journal de Nieuhof.

MONTANUS. 1665.

Kya-kio & *San ko-mian*, deux Villages ruinés à quelque distance de la rive, du côté de l'Est ; & vers midi, devant *Thut-ſuang*. On arriva le ſoir ſous un petit Village, nommé *Sjou-ſin-ka*, où l'on jetta l'ancre devant l'écluſe. On avoit fait ſix lieues depuis la derniere nuit.

Lenteur du voyage.

Le lendemain, après avoir paſſé l'écluſe, on arriva l'après-midi à *Tuan-ſin-giao*, où l'ancre fut jettée encore devant une autre écluſe, pour attendre que la violence du vent fût diminuée. Un accident mit en feu une des Barques Impériales, dont une partie fut conſumée avec un peu de ſa cargaiſon. Vers le ſoir on paſſa l'Ecluſe. Enſuite, faiſant voile au clair de la Lune, on traverſa *Singh-yam-pau* & ſes écluſes, & l'on jetta l'ancre vers minuit devant *Wan-ſen-ſua*. On n'avoit fait qu'une lieue & demie dans un ſi long jour. Le 3 on arriva, vers midi, au Village de *Mi-lan-kya*, qui ſépare la Province de Nan-king ou de Kyang-nan, de celle de Chan-tong. Le vent s'étant calmé vers le ſoir, on traverſa les écluſes pour gagner l'extrêmité du Village, où l'on prit le parti de paſſer la nuit. On n'avoit pas fait, dans tout le jour, plus de trois quarts de lieue.

Le jour ſuivant, on paſſa au travers des Villages de *Tſing-kya* & de *Hang-ſuan-ſa*, & par deux écluſes. A l'Oueſt de Hang-ſuan-ſa on découvre un grand lac, nommé *Iziang-hu*, qui décharge ſes eaux par deux écluſes dans le canal-royal. On arriva fort tard au Village de *Tui-zang*, où l'on paſſa la nuit, après avoir fait trois lieues & demie. Le 5, vers midi, on gagna *Yaixin-ho*, ou *Yaxhinno*, petite Ville compoſée de trente-ſix maiſons, toutes bâties comme autant de Forts, ou de Tours capables d'une bonne défenſe. On y paſſa une écluſe. Enſuite traverſant Tſonoiaka & deux autres écluſes, on arriva le ſoir à *Moa-lia-cao*, où l'on jetta l'ancre après avoir fait quatre lieues. Ici l'on découvre un lac à l'Eſt du canal, & le Pays paroît couvert d'eau juſqu'aux montagnes.

Yai-xin-ho, petite Ville compoſée de Tours.

Neuf Villages.

Le 6 on traverſa dix écluſes & neuf Villages, nommés *Tſou-ten-cha*, *Nae-yang*, *Lout-chia-jeen*, *Tong-nang-fong*, *Tſion graiaceen*, *Chen kio*, *Sin-kia*, *Tſou-ſi* & *So-hon-ſum*. Le ſoir on arriva aux fauxbourgs Sud de *Tzing-ning-cheu* ou *Sin ning* (79), où l'on jetta l'ancre devant l'écluſe. La route du jour avoit été de huit lieues.

Ville de Tzing-ning-cheu.

Le lendemain au matin l'Ambaſſadeur reçut la viſite & les complimens du Général des troupes, Seigneur Tartare, qui fut élevé dans la ſuite à la dignité de grand Mandarin.

Tromperie du guide Mandarin.

Le Guide de la Flotte ayant ici déclaré qu'il falloit changer de Barques, l'Ambaſſadeur lui fit préſent d'un collier de corail-ſanguin, pour hâter ſa diligence. Mais cette galanterie produiſit ſi peu d'effet, que le Mandarin parut diſpoſé au contraire à retarder le départ, ſous prétexte que la Ville n'avoit point encore fourni les koulys, le riz, l'argent & les autres néceſſités du voyage. Van-Hoorn, à qui toutes ces excuſes parurent ſuſpectes, s'adreſſa au Gouverneur de la Place & le preſſa de donner des ordres pour l'expédition des Barques. Quel fut ſon étonnement, d'apprendre qu'on n'avoit jamais changé de Barques dans cette Ville ! Cependant le Gouverneur lui promit que toutes les commodités néceſſaires ſeroient fournies le jour ſuivant ; & le

(79) *Tſi ning-cheu* dans la Carte des Jéſuites.

faiſant avertir au matin qu'il avoit exécuté ſes promeſſes, il joignit à cette politeſſe un préſent de quelques proviſions. L'Ambaſſadeur donna trois taëls d'argent au meſſager. MONTANUS. 1665.

Le 10 on paſſa une écluſe, où le mauvais tems obligea les guides de faire jetter l'ancre. On en paſſa le lendemain deux autres, à la vûe de la Ville, où l'on n'arriva néanmoins que le ſoir. *Sin-ning*, *Tzin-ning* ou *Sin-ning cheu*, eſt une ancienne & belle Ville, ſituée ſur la rive Eſt du canal, dans un terrain plat & marécageux. Ses fauxbourgs, qui s'étendent des deux côtés de l'eau, ſont grands, bien peuplés & munis de deux fortes écluſes. On continua d'avancer, dans l'obſcurité, entre les Villages de *U ling*, *So-lo fu*, *Ghan-fu* & *Pu-tuen*, où l'on perdit une ancre, à ſept quarts de lieue de Tzin-ning. Deſcription de Tzin ning.

Le 12, au matin, on paſſa trois écluſes, & les Villages de *Long wangh* & de *Nan-guan-gas*, qui touchent l'un à l'autre, près du lieu où la Riviere d'*Ongho* entre dans le canal. Au lieu d'avoir à ſurmonter le courant, comme on l'avoit eu juſqu'alors, on fut aidé par le fil de cette Riviere. Vers le ſoir on arriva au Village de *Pu-lu-li*, & peu après à *Koy-ji-va*, où l'on jetta l'ancre entre deux écluſes, après avoir fait quatre lieues ce jour-là. Le 13, ayant paſſé les écluſes, on avança au long des Villages d'*In-la-ko*, *Tſiuti*, *King kia-ko*; & pour ſe mettre à l'abri du vent de Nord, qui étoit fort violent, on jetta l'ancre au-delà d'*U-ſien-no*. La route fut de quatre lieues. Le lendemain, après en avoir fait près d'une, on paſſa une porte-d'eau; & quoiqu'on n'eût fait que deux lieues & un quart depuis U-ſien-no, on s'arrêta devant *Touk-jam-tuao*, après avoir paſſé devant *Si-li-fu*, *Ul che-li po* & *U-li-fu*. Le 15, vers neuf heures du matin, on paſſa une écluſe, & l'on arriva vers midi devant la Ville de *Chan-tſiu* (80), qui borde les deux côtés du canal de Jun. Elle eſt fortifiée de pluſieurs Châteaux quarrés. Sa circonference eſt d'une lieue. Ses murs ſont de pierre & revêtus de parapets. Elle contient un grand nombre de beaux édifices, mais qui tombent en ruines, parce qu'elle a peu d'habitans. On y voit un fameux Temple, que les Habitans nomment *Tey-wen-myau*, bâti de pierre de taille, peint de rouge dans l'interieur, & couvert de tuiles d'un jaune fort brillant. Il eſt environné d'un mur, dont la moitié eſt de pierre de taille, & l'autre moitié de briques rouges & vertes. Hors de la Ville eſt un Etang, où les Habitans racontent que depuis quelques années un Temple magnifique, qui étoit bâti ſur ſes bords, fut abîmé tout-d'un-coup avec l'aſſemblée & tous les Prêtres. Vers le ſoir on arriva près de *Ki mon ſa*, & l'on jetta l'ancre devant l'écluſe, après avoir fait trois lieues & demie. Riviere d'Ongho, qui ſe jette dans le canal. Ville de Chantſui & ſa deſcription. Temple abîmé avec tous les aſſiſtans.

Le jour ſuivant on paſſa devant cette écluſe, & ſucceſſivement devant trois autres dans l'eſpace de trois quarts de lieue, au long des Villages d'*Oaſling* & de *Sjau-tſing*. On n'avança point davantage pendant tout le jour, parce qu'il eſt fort difficile aux grandes Barques de ſortir de tous ces paſſages, qui ſont à ſec d'un côté, tandis que de l'autre ils n'ont pas plus de trois pieds & demi d'eau. Lorſqu'elle eſt paſſée de l'un à l'autre, il n'en reſte que cinq quarts de pied, pour des Barques qui en tirent deux pieds & demi; de ſorte qu'il ſe paſſe beaucoup de tems avant qu'elles en puiſſent recevoir un pied de plus, pour ſe Difficultés du paſſage des écluſes, & méthode Chinoiſe.

(80) Cette Ville n'eſt point dans la Carte des Jéſuites.

MONTANUS. 1665.

retrouvet à flot. On fut ainſi juſqu'au dix-neuf à paſſer la derniere des quatre écluſes, au-deſſus de laquelle on s'arrêta devant une cinquiéme, près du Village de *Gihat-ſi-ſi*. Le lendemain, après l'avoir paſſée, on en trouva une autre près du Village de *Zoatiatjen*; & dans l'après-midi on arriva devant *Liaghay-way*, où l'on jetta l'ancre encore devant une écluſe. La route du jour avoit été de deux lieues.

Ville de Tung-chang & ſa deſcription.

Le 21 on ſe trouva, vers neuf heures du matin, devant le fauxbourg Sud de *Tung-yang-fu*, ou *Tung-chang* (81), troiſiéme Capitale de la Province de Chang-tong. Cette Ville forme un quarré régulier. Sa ſituation eſt dans une vallée. On donne à ſes murs une groſſe lieue de circonference. Elle eſt traverſée en croix par deux grandes rues, au centre deſquelles on voit un grand arc de triomphe à quatre faces ouvertes, avec autant de voûtes l'une ſur l'autre. Les portes de la Ville ſont défendues, des deux côtés, par quatre boulevards. Du côté du Nord on découvre un pont de cent trente pas de longueur, ſur un grand foſſé qui environne la Ville. Le côté du Sud eſt occupé par un fauxbourg fort peuplé & d'un grand commerce. A l'Eſt on voit un grand pilier de fer, qui n'a pas moins de quatre braſſes d'épaiſſeur, ſur environ vingt pieds de haut. Il offre des Inſcriptions Chinoiſes, qui lui donnent ſept cens ans d'antiquité, & qui rendent témoignage qu'il fut élevé à l'honneur d'un Héros fameux par ſa valeur, auquel il ſert de ſépulture.

Pilier ou Tour de fer, ſépulture d'un grand Capitaine.

Le 22, étant partis de Tung-chang, on arriva une lieue & demie plus loin au Village de *Sin-ſin*, où, faute d'eau pour les Barques, on s'arrêta devant l'écluſe juſqu'au 24. On la paſſa le matin du jour ſuivant, pour retomber, vers midi, dans le même embarras. Cependant, après l'avoir ſurmonté, & traverſé les Villages de *Schu-fu* (82), *Llankot-fu* & *Liankot-za*, on s'arrêta l'après-midi du même jour devant une autre écluſe, près du Village de *Tatſan*, ſans avoir pû faire plus d'une lieue. Le lendemain on arriva, vers midi, à *Vurs-ja-van*. Enſuite on paſſa par *Outs-ja-ven*, *Tay-kia-ſa* & *Tay-hia-ven*; après quoi l'on trouva ſi peu d'eau dans le canal, & des Barques Impériales en ſi grand nombre, qu'on fut obligé de s'arrêter, ſans avoir fait plus de trois lieues.

Porte-d'eau fermée avec des chaînes; à l'occaſion de quoi?

Le 26 on arriva, une demie-lieue plus loin, à la Ville de *Lin-ſing* (83), qu'on traverſa juſqu'à l'écluſe. Mais la porte-d'eau ſe trouvant fermée avec des chaînes de fer, à l'occaſion d'un changement de Gouverneur, on ſe vit dans la néceſſité d'attendre, juſqu'au 29, l'arrivée du Gouverneur de *Tong-chang-fu*, qui venoit occuper le même emploi à Lin-ſing. L'Ambaſſadeur envoya au-devant de lui, pour lui faire demander la liberté du paſſage, & l'on vit bien-tôt paroître un Mandarin, qui venoit l'ouvrir par ſes ordres. Il avoit auſſi la commiſſion de fouiller les Barques; mais Van-Hoorn s'y étant oppoſé, il n'inſiſta point ſur cette entrepriſe. On lui fit préſent de deux piéces de toile, qui étoient apparemment ce qu'il avoit eu deſſein d'obtenir.

Riviere de Guey & fin du canal.

Le jour ſuivant, après avoir paſſé l'écluſe, on entra dans la Riviere de *Guey* ou de *Geu* (84), qui vient du Sud & qui termine le canal de Jun. On

(81) *Tong-chang-fu* dans la Carte des Jéſuites.

(82) *Xoſſu* dans Ogilby.

(83) La deſcription de cette Ville & de ſa belle Tour s'accorde avec celle de Nieuhof.

(84) *Wey* dans les Cartes.

MONTANUS. 1665.

avoit traverſé, dans toute la longueur de ce canal, quarante-ſept écluſes (85) ou portes-d'eau, avec des difficultés qui avoient pris beaucoup de tems & fait durer cette navigation l'eſpace de trente-deux jours. Cependant les Chinois aſſuroient que le paſſage avoit été fort heureux & fort prompt, & que peu d'années auparavant il y avoit ſi peu d'eau dans le canal, que les Barques ordinaires mettoient quarante-cinq ou cinquante jours à faire voile depuis *Tung-chang-fu* juſqu'à Lin-ſing (86), quoique ces deux Villes ne ſoient éloignées que de ſix lieues. Dans le cours de l'après-midi il fallut ſe faire tirer à force de bras ſur la Riviere Guey, au travers d'un Village nommé *Van-tau-vo*; & le ſoir on s'arrêta devant *I-fong*, autre petit Village, après avoir fait trois lieues depuis Lin-ſing.

Le premier de Juin, étant partis à la pointe du jour, on paſſa devant *Upuya* & *Van-kelo*, deux Villages fort agréables. A midi on ſe fit tirer au long la Ville de *Va-hin-cheen* (87), ſans s'y arrêter, & paſſant dans l'après midi par *Sargues*, on arriva le ſoir à *Chian-maing*, après avoir fait cinq lieuës. Le matin du jour ſuivant, on paſſa devant *Tſa-ſuang* & *Sing-kiatto*, d'où l'on ſe rendit le ſoir à la Ville d'*Uſin-jeen*, *Uciening*, ou *Un-ching* (88), qui eſt ceinte d'un mur quarré, ſur le bord Eſt de la Riviere Guey, & qui a du même côté un Fauxbourg bien bâti. On avoit fait ce jour là cinq lieuës & demie, par un grand nombre de détours & ſur fort peu d'eau. Le 3, après avoir paſſé devant les Villages de *Thunle*, de *Sunufu* & de *Tekekio*, on arriva vers midi, à *Taatchio*, ou *Tachu*, Ville de forme quarrée, & revêtue d'un beau mur, haut de trente pieds, avec quantité de boulevards. Elle eſt ſituée ſur la droite de la Riviere Guey en deſcendant, & fort aggrandie par un Fauxbourg ſpacieux & bien peuplé. Mais quoique remplie de belles maiſons, elle a beaucoup perdu de ſon luſtre par les dernieres guerres des Tartares. Son principal commerce conſiſte en bierre Chinoiſe, qu'on y braſſe fort habilement.

Ville de Va-hin-cheen.

Ville d'Uſin-jeen.

Ville de *Ta-chu* & ſa deſcription.

Après avoir quitté *Tachu*, on ſe rendit le ſoir au Village de *Sou-ken-tang*: la route du jour avoit été de ſix lieuës & demie. Le lendemain au matin, on rencontra quelques Barques qui amenoient de *Peking*, un nouveau Général pour la Province de *Guan-tong*. Vers neuf heures on arriva devant *Sang-jueen*, d'où paſſant dans l'après midi au long de *Ghau-ning* & de *Sen-Feuka*, on s'arrêta le ſoir à *Lie-nu-chu*. C'eſt dans ce lieu, ſuivant le témoignage des Habitans, que la Province de Chang-tong, & celle de Peking commencent, quoique d'autres leur donnent pour limites communes la Ville de *Tachu*, ou *Taatchiou*, qu'on vient de nommer. On avoit fait ce jour-là ſix lieuës.

Rencontre de quelques Barques de Peking.

Séparation des Provinces de Chang-tong & de Peking.

Le 5 on partit le matin avec un bon vent, & vers huit heures on paſſa par *Talnveen*. A neuf on ſe trouva devant *Ton-quang-chien* (89), ou *Tungquiang*, Ville ſituée à cent pas de la Riviere. Sa forme eſt quarrée, & ſa circonférence d'une heure de chemin. Elle eſt environnée d'un mur très-fort & de profonds foſſés. Au milieu du marché, qui eſt au centre de la Ville, on voit un grand Lion de fer. Le Païs, aux environs, eſt planté de toutes ſortes

Ville de Tung-quiang.

(85) Nieuhof dit 58 ou 60.
(86) *Lin-ching* dans le Journal.
(87) Peut-être *Vu-chin-hyen*.
(88) Peut-être le *Ku-ching* de Nieuhof, car *V-chin-cheen* paroît être *Vu-chin-hyen*.
(89) *Tong-quang-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

MONTANUS. 1665

Divers Villages.

d'excellens arbres. A midi, on paſſa devant *Yen-ſang*, & l'on s'arrêta le ſoir à *Put-ho*, après avoir fait ce jour-là quatre lieuës dans la Province de *Peking*. Le lendemain, paſſant par *Suskia-jeen*, *Sjenzoktan*, *Suik-vao*, *Sakkiavay*, *Sienſiteen*, *Fonkiakoul*, *Sangui*, & *Suangcho*, on arriva vers midi devant la Ville de *Syangchiou* (90), où les Koulys ſe trouverent prêts; & l'on continua d'avancer par *Palij-Waug*, *Qayſifung*, *Ulchiletung*, *Soukoulton*, *Sukkiaſevun*, *Lang*, *Huang*, *Ul* & *Uli*, à la vûë de pluſieurs Temples & d'un grand nombre de Hameaux ruinés. Le ſoir on arriva devant la Ville de *Sin-che* (91). Le 7 on partit avant le jour, & l'on paſſa de grand matin par les Villages de *Sankeſuquan*, *Jaquakou*, *Ton-che-kou*, & *Palij-Wang*. Vers huit heures on cottoya la partie Eſt de la Ville de *Ching-che* (92), où la Riviere de Guey en reçoit une autre du côté du Sud. Bien-tôt on paſſa devant *Sayet-Wang*, *Snaſang* (93), *Hay-ſa-mat* & *Snang*. Avec la faveur du vent, on gagna *Li-ouche* vers midi. Dans le cours de l'après-midi, on paſſa devant les Villages de *Saukoul-thung*, *Koutche*, *Tankoulthung*, *Soutouwa*, *Gehokia*, *Ching-ſuan*, *Likiathu*, *Sinſeathien*, *Kanthea*, *Snathien*; & le ſoir on arriva près de *Chia-chag* (94), grande Ville, ſituée ſur le bord Eſt de la Riviere. On avoit fait huit lieuës & demie dans le jour.

Ville de Ching-che.

Autres Villages.

Le 8 on partit avec de nouveaux Koulys; & des deux côtés de la Riviere, on paſſa par un grand nombre de Villages, tels qu'*Eli-ſoang*, *Louliſuang*, *Thouliou*, *Tagwang-ſuang* (95), *Ukya-myau*, *Boat-ſaak*, *Tzang-kia-ſuan*, *Sang-yu*, *Jeangle-otzing*, *Liekſatuang*, *Tzotſaukau*, & *Pyechye*. Dans l'après midi, on gagna la Ville de *Tyen-ſing-Way* (96), ou *Tyen-ſin*, après avoir fait ſix lieuës. Le Géneral Militaire de cette Ville, Tartare diſtingué, dont la ſœur avoit été au nombre des Concubines du dernier Empereur, vint complimenter l'Ambaſſadeur Hollandois, & l'inviter à dîner pour le jour ſuivant. Van-Hoorn s'étant excuſé ſur la fatigue du voyage & ſur ſes indiſpoſitions, *Ta-lau-ya* repondit, qu'il feroit préparer ſon feſtin ſur une Barque. Il fallut ſe rendre à des inſtances ſi preſſantes. Le lendemain ce Seigneur parut avec ſa Barque, & fit avertir l'Ambaſſadeur d'y paſſer. Les Tables étoient déja préparées. Peu après, on vit arriver le Gouverneur de la Ville, qui étoit vraiſemblablement invité à la Fête, & que le Géneral fit placer à ſa propre Table. Auſſi-tôt l'ordre fut donné pour le ſervice. On apporta un grand nombre de plats, chargés de divers mets à la maniere Chinoiſe. Van-Hoorn étant retourné à ſa Barque, écrivit un billet de remerciment au General, & l'accompagna de quelques préſens; mais ils lui furent renvoyés, avec une réponſe civile, par laquelle on le prioit de les remettre à ſon retour.

Ville de Tyen-ſin-way.

Civilités que l'Ambaſſadeur reçoit du Ta-lau-ya.

Tyen-ſing-Way, eſt une Ville de guerre, ſituée en forme de triangle au pied du Promontoire de *Chang*, où toutes les Rivieres de la Province de *Peking* ſe rencontrent, & paſſent au long de ſes murs, pour ſe rendre à la mer. Auſſi n'eſt-il jamais ſans un nombre incroyable de Vaiſſeaux.

Promontoire de Chang, où ſe rendent toutes les rivieres de Peking.

(90) Dans les mêmes Cartes, *Tſian-chou*.

(91) Cette Ville n'eſt point dans les mêmes Cartes; mais on trouve vers le même lieu, la marque d'un Village.

(92) C'eſt apparemment le *Tſing-hyen* des Cartes.

(93) Cette Place ſe trouve dans les Cartes.

(94) Les Cartes ont ici la marque d'un Village.

(95) Ce doit être le *Tay-wan-chuang* des Cartes.

(96) L'ortographe Hollandoiſe eſt *Tjen*; mais l'*j* dans cette langue eſt notre *y*.

Du Fauxbourg de *Tyen-fing-way*, on entra vers midi dans une autre Riviere (97) qui vient du Nord, & dans laquelle on eut tout à la fois le vent & la marée contraires. Auſſi ne fit-on qu'une lieuë & demie; mais dans cet eſpace, on rencontra les Villages de *Kon-fo*, *Sjukalda*, *Yanyſang* & *Pyetſang*, qui bordent les deux rives; & vers le ſoir on jetta l'ancre à *Uhukul*. Le 11 on fit voile par *Tanquoſu*, *Pu-ler*, *Ganchol*, *Ukukho*, *Hangehac*, & *Makthiacheu*, dont les environs forment un Païs plat, mais bien cultivé & rempli de maiſons. Dans l'après midi on arriva au grand Village de *Vank-tzin*, après avoir fait trois lieuës dans le jour.

On entre dans une autre Riviere.

Villages ſur la route.

Le lendemain *Hyalouya*, principal Guide Mandarin, ayant fait dire à l'Ambaſſadeur qu'on ne pouvoit trouver de Koulys dans ce lieu; & lui ayant propoſé d'en lever à ſes frais, Van-Hoorn répondit qu'il ne vouloit pas commencer ſi tard ce qu'il n'avoit point encore fait dans le voyage. Ainſi l'on partit avec l'unique ſecours du vent; mais comme la Riviere faiſoit quantité de détours, on fut obligé, avec le peu de Koulys qui reſtoient, de faire tirer les Barques l'une après l'autre. On ne laiſſa pas de faire deux lieuës & demie, à la vûë de *Zetiatwang*, *Fin-koulutin*, *Zatquin*, & de trois autres Villages, pour s'arrêter le ſoir à Gozathun. Le 13 on ne fit que deux lieuës trois quarts, parce que les Barques s'engageoient ſouvent dans le ſable. Après avoir paſſé *Mankaſan* & *Sitiat-fu*, on arriva fort tard à la Ville de *Giu-chu* (98), dont les dernieres Guerres ont fait un amas de ruines. Vers neuf heures, le principal Mandarin s'approchant de la Barque de l'Ambaſſadeur, dans une Chaloupe, lui fit des excuſes de la néceſſité où il étoit de l'abandonner pendant la nuit, pour aller au-devant d'un nouveau Géneral qui venoit de Peking, & qui alloit ſucceder dans la Province de Fokyen à *Tſyang-po-vi*, dont il lui apprit en même-tems la dépoſition. Il ajouta que le Viceroi même de cette Province avoit été condamné à deux cens Taels d'amende pour la même faute, c'eſt-à-dire, pour avoir ſouffert que les Vaiſſeaux Hollandois euſſent quitté la côte, ſans la participation de l'Empereur. Mais l'Ambaſſadeur jugea que tout ce récit n'étoit qu'une fiction, pour déguiſer les veritables cauſes de la diſgrace de *Tſyang-po-vi*. Le nouveau Géneral paſſa vers minuit près des Hollandois, accompagné de vingt grandes Barques.

Ville de Giu-chu.

Succeſſeur donné au Général de Fo-kyen, & pourquoi celui-ci eſt dépoſé.

Le 14 on trouva la Riviere bouchée par une ſi groſſe quantité de ſable, qu'on ne put faire plus de deux lieues. Après avoir paſſé par *Sangh-kia-tevang*, on s'arrêta le ſoir à *Vanghia-pan*. Le jour ſuivant, avec le ſecours du vent & des Koulys, on paſſa par *Ponſingtou* & *Go-gothſen*. L'après-midi on arriva devant *Gachin*, où l'on prit le parti de paſſer la nuit, après avoir fait trois lieues. Une demie lieue au Nord-Oueſt de Gu-chin, on découvre la Ville de *Guy-ſen*, qu'on prendroit moins pour une Ville, que pour un grand Château. Un grand Mandarin Tartare, neveu de l'Empereur, vint ici complimenter l'Ambaſſadeur, qui lui préſenta du vin d'Eſpagne, & lui fit voir les chevaux du correge.

Ville de Guy-ſen.

Complimens d'un neveu de l'Empereur.

Le 16 on paſſa devant quantité de maiſons qui ſont bâties ſur les deux rives, devant les Villages de *Kangidier*, de *Santan*, de *Nainay-myau*, d'*Yaumyau*, & devant celui de *Sahatiento*, qui forme le Fauxbourg de *San-ſing-*

(97) Dans les Cartes des Jéſuites, de *Yun-Liang*, & fait partie du Canal royal.

(98) Cette Place ne ſe trouve pas dans la Carte des Jéſuites.

MONTANUS. 1665.

wey (99). On jetta l'ancre à l'Eſt de cette Ville, devant une grande plaine, qui ſepare ſes murs de la Riviere. Quoique le jour fût peu avancé, & qu'on n'eût fait que trois lieues, on prit la reſolution de deſcendre ici, parce que la Riviere avoit ſi peu d'eau, qu'il parut impoſſible d'avancer. L'Ambaſſadeur fit préſent aux Bateliers, qui l'avoient ſervi depuis Su-chen & Whaynngan, de quatre-vingts-ſix Taels d'argent, dont ils parurent fort ſatisfaits.

Ville de Sanſing-wey.

L'Ambaſſadeur quitte ſes barques.

Le 18, entre pluſieurs Mandarins qui vinrent feliciter l'Ambaſſadeur, on vit reparoître le neveu de l'Empereur. Après avoir fait préſent à ſon Excellence de deux moutons, pour leſquels il reçut auſſi-tôt un beau fuſil, il lui apprit qu'il ne trouveroit point d'autres Ambaſſadeurs à la Cour que ceux de Corée (1).

Il ſe rend par terre à Peking.

Le jour ſuivant, les Hollandois faiſant uſage d'un grand nombre de chariots, de Porteurs & de chevaux qui leur furent offerts, partirent vers midi avec leurs préſens & leurs marchandiſes, ſous l'eſcorte de pluſieurs milliers de Païſans, qui étoient accompagnés de leurs enfans & de leurs femmes. Vers trois heures, ils arriverent à Tang-ſyeu, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Peking. On leur donna pour logement, dans cette Ville, une maiſon vieille & ruinée. Le 20, étant partis à la pointe du jour, ils traverſerent *Palikua*, *Suango* & *Kaputheen*, où ne ſe trouvant plus qu'à une demie lieue de la Capitale, ils virent venir au-devant d'eux un *Ly-pu* nommé *Lyn-lau-ya*, qui les conduiſit juſqu'aux Portes. L'Auteur du Journal remarque que depuis *Fu-chen-fu*, ou *Hok-ſyeu*, ils avoient paſſé, dans un voyage de ſix mois, par trente-ſept Villes, & trois cens trente-cinq Villages, ſans compter, dit-il, trente-quatre Temples (2).

Son arrivée dans cette Ville.

§. V.

Réception de l'Ambaſſadeur Hollandois à la Cour de Peking.

L'Ambaſſadeur eſt conduit à la Chancellerie.

DEPUIS les Portes de la Ville Imperiale, l'Ambaſſadeur fut conduit avec tout ſon cortége, au travers d'une multitude incroyable de ſpectateurs, au principal *Ta-tan*, c'eſt-à dire, à la Cour du Chancelier, qui eſt derriere le Palais. On les invita d'abord à s'aſſeoir ſous un porche, pour ſe garantir de la foule. Lorſque les préſens furent arrivés, on conduiſit l'Ambaſſadeur dans une chambre, où il trouva quelques Secretaires aſſis près d'une Table. Ils lui firent ſigne de l'accroupir ſur le plancher. Mais ayant répondu qu'il ſe trouvoit mieux debout, ils le prierent de s'aſſeoir près d'eux, à la même table. Auſſi-tôt qu'il fut aſſis, ils lui firent diverſes queſtions, concernant les préſens & le rang des perſonnes de ſa ſuite; après quoi, ils placerent devant lui quelques mets.

Comment il y eſt traité.

On lui demande la Lettre qu'il a pour l'Empereur.

Le grand Tatan ſe hâta de paroître, pour s'aſſurer par ſes gens du reſpect qui ſeroit rendu par l'Ambaſſadeur à la Lettre dont on le ſuppoſoit chargé pour Sa Majeſté Imperiale. Les Hollandois eurent beaucoup de peine à la retrouver, dans la multitude de leurs caiſſes. Cependant, lorſqu'elle parut, ils baiſſerent trois fois la tête pour la ſaluer; & la prenant des deux mains,

(99) Cette Place n'eſt pas non plus dans les Cartes.

(1) L'Auteur appelle la Corée une Iſle, parce que les Européens en avoient alors cette opinion.

(2) Montanus, *ubi ſup.* Vol. II. p. 316.

ils

ils la poſerent ſur une table couverte d'un tapis rouge, parce que le tems, remarque l'Auteur, ne leur permettoit pas de la préſenter ſur un plat d'argent. Ayant achevé enſuite de decouvrir les préſens, on conduiſit l'Ambaſſadeur au logement qui lui avoit été préparé. Mais il fut extrêmement ſurpris de n'y pas trouver de place pour les préſens, ni même les commodités qui étoient neceſſaires pour lui-même & pour ſa ſuite. Il demanda aux Mandarins qui l'avoient conduit, ſi c'étoit une Maiſon convenable pour un Ambaſſadeur, qui étoit venu de ſi loin, avec des préſens ſi riches, & dont la Nation avoit rendu de ſi importans ſervices à ſa Majeſté Imperiale. Ce reproche leur parut juſte. Ils lui promirent d'en parler à leurs Maîtres, & de les engager à le loger mieux dès le jour ſuivant. On vint lui declarer, en même-tems, que les chevaux & les bœufs (3) devoient être prêts le lendemain au matin, pour paroître à la Cour. Cet ordre fut un nouveau ſujet d'inquiétude pour Van-Hoorn, qui ne ſe crut point aſſez de tems pour l'exécuter. Un Li-pu l'étant venu prendre avant la pointe du jour, il ſe trouva dans un autre embarras pour ſon Carroſſe, qu'on avoit équipé avec beaucoup de ſoin pendant toute la nuit, mais qui ne put paſſer par la porte de la Cour. Il envoya Noble & le Secretaire au Palais, avec le Mandarin. En y arrivant, on les fit paſſer par quatre portes bien fortifiées, après leſquelles ils marcherent plus d'un quart de mille au long d'un mur interieur, ſuivis des chevaux & des bœufs. Ils trouverent enfin une cinquiéme porte, qui les conduiſit dans une cour, où ces animaux furent d'abord examinés par le premier *Zou-tay-zing*, ou Conſeiller d'Etat. C'étoit un Tartare, dont l'âge ſurpaſſoit ſoixante ans. Il n'avoit qu'un œil. Sa barbe étoit blanche ; & s'étant acquis beaucoup de reputation par ſa conduite, ſa valeur & ſa prudence, il gouvernoit preſqu'entierement l'Empire. Il fit dire à Noble & au Secretaire de ſe tenir un peu à l'écart, parce que l'Empereur étoit prêt à paroître, & de ſe mettre à genoux lorſqu'ils le verroient entrer dans la cour. Six Hollandois, dont quatre tenoient les chevaux, & deux les bœufs, reçurent ordre auſſi de fléchir les genoux.

MONTANUS. 1665.

Il eſt mal logé. Plaintes qu'il en fait.

Embarras où il ſe trouve.

Les bœufs & les chevaux ſont conduits au Palais.

Bien-tôt on vit arriver, par la grande porte de la cour, quatre chevaux, couverts de ſelles jaunes. L'Empereur en montoit un. Ce Prince étoit d'une taille moyenne. Il avoit le viſage aſſez blanc, & ſon âge étoit d'environ ſeize ans. Il étoit vêtu d une caſaque de damas bleu, brodée par devant, par derriere, & ſur les épaules. Ses bottes étoient jaunes. Après avoir conſideré aſſez long-tems les chevaux de l'Ambaſſadeur, il ſe tourna en ſouriant vers ſon Miniſtre, & lui dit quelques mots. Enſuite il ordonna qu'on montât devant lui deux des chevaux de l'Ambaſſadeur. Il s'en fit amener un, avec un bœuf, pour les examiner de plus près ; après quoi mettant pied à terre, il s'aſſit ſur un petit banc. Les deux premiers *Zou-tay-zings*, s'aſſirent avec lui, mais à quatre ou cinq pas de diſtance, ſur ſa gauche, & ſur des tapis étendus à terre. On ſervit à Sa Majeſté une taſſe de bouillon de féve, & l'on en préſenta par ſon ordre aux Hollandois, qui bûrent leur taſſe à genoux. Ils repondirent à diverſes queſtions, qu'on leur fit ſur la Hollande & ſur l'Ambaſſade. Enfin les bœufs & les chevaux furent conduits dans une écurie qui faiſoit face

L'Empereur paroît pour les voir. Age & figure de ce Prince.

Faveur qu'il fait aux Hollandois.

(3) Les chevaux étoient Perſiens, & les bœufs de Bengale. La crainte d'alterer quelque choſe à la verité, m'attache ſcrupuleuſement à ſuivre un récit qui eſt très-informe dans le Journal.

MONTANUS. 1665.

à la porte, & les Hollandois furent congédiés, après avoir eu le tems pendant plus d'une demie heure, de contempler l'Empereur de la Chine.

Demandes qu'ils reçoivent de la part.

A peine furent-ils retournez au logement de l'Ambaſſadeur, qu'ils y virent arriver deux Mandarins, qui venoient leur demander deux de leurs Palefreniers, pour enſeigner à ceux de l'Empereur la maniere de penſer & d'équiper les chevaux & les bœufs. Un autre Mandarin ſuccedant auſſi-tôt, preſſa l'envoi du reſte des préſens, & dit à l'Ambaſſadeur que ſon fils ne pouvoit ſe diſpenſer de les accompagner, pour s'aſſurer qu'il n'y manquoit rien. Van-Hoorn ne fit pas difficulté de partir ſur le champ, avec ſon fils, Noble, & treize autres perſonnes de ſa ſuite. En arrivant à la même cour où l'Empereur avoit paru le matin, ils trouverent que les chariots qui portoient les préſens, y étoient arrivez, plûtôt qu'eux, par un autre chemin. Le *Ta-tan*, ou le Chancelier, y étoit aſſis à terre. Il fit ſigne aux Hollandois de prendre place derriere lui, ſur des tapis qu'on avoit apportés pour eux. Une demie heure ſe paſſa ſans aucun changement dans leur ſituation. Enfin l'on vit paroître les deux premiers Zou-tay-zings, qui s'étant aſſis ſur leurs tapis, appellerent auſſi-tôt le *Ta-tan*. Il s'avanca vers eux, & ſe mit à genoux pour recevoir leurs ordres : c'étoit de dire à l'Ambaſſadeur que Sa Majeſté Imperiale lui faiſoit demander ſi le Seigneur Matzuiker étoit en bonne ſanté à Batavia. Van-Hoorn, fléchiſſant un génou, répondit que la ſanté du Seigneur étoit bonne. Immédiatement après, on enleva les préſens, à l'exception des lanternes, & l'Empereur ne demanda point à les voir. Mais lorſque l'Ambaſſadeur ſe fut retiré, Sa Majeſté Imperiale eut la curioſité d'examiner les lanternes, que le Capitaine Putmans & le Secretaire s'empreſſerent de lui monter. Elle voulut voir auſſi le Caroſſe traîné par deux bœufs, & deux de ſes Officiers dedans. Ainſi Putmans & le Secretaire eurent le tems d'obſerver ce Prince de fort près.

L'A[illegible]ſſa deux conduire préſens au Palais.

L'Empereur veut voir les lanternes.

Le 22, pluſieurs Mandarins rendirent viſite à l'Ambaſſadeur. Il lui vint auſſi un Meſſager de la part du premier Zou-tay-zing, pour lui demander s'il avoit du corail ſanguin, des perpetuanes, & d'autres marchandiſes à vendre, parce que vraiſemblablement Sa Majeſté ſouhaiteroit d'en acheter. Van-Hoorn répondit que l'*Ong*, ou le Roi de Batavia, lui avoit expreſſement deffendu de rien vendre ; mais que tout ce qu'il avoit de marchandiſes étoit au ſervice de Sa Majeſté. Dans tout cet intervalle les Hollandois furent gardés par quatre Mandarins & deux Soldats, ſans avoir la liberté de ſortir. Les Guides de leur voyage, qui avoient logé juſqu'alors avec eux, reçurent ordre de paſſer dans une autre maiſon. L'après-midi un Secretaire des Li-pus vint avertir l'Ambaſſadeur qu'il devoit ſe trouver au Palais à minuit, pour délivrer lui-même les préſens à l'Empereur. Suivant cet ordre, quelques-uns des premiers Mandarins vinrent le prendre, deux heures avant le jour, & le conduiſirent, avec toute ſa ſuite, par trois cours differentes de celles qu'il avoit paſſées le jour d'auparavant. On le fit pénetrer de-là, dans une grande cour plus interieure, au fond de laquelle étoit un fort beau bâtiment. Tous les préſens y étoient rangés à terre, gardés par le ſecond *Ta-tan*, qui en étoit fort près, & qui fit ſigne aux Hollandois de venir s'aſſeoir près de lui.

Loix qu'on impoſe à l'Ambaſſadeur & ſa réponſe.

Il eſt mandé au Palais pour les préſens.

Une heure après, les trois Ambaſſadeurs Coréens arriverent dans la même Cour, avec un cortége de cinquante perſonnes, qui avoient les cheveux longs, & qui étoient vêtus à la maniere Chinoiſe, mais avec auſſi peu de

richeſſe dans leurs habits, que d'apparence dans leur figure. Ils reçurent ordre de s'aſſeoir fort loin derriere les Hollandois, du côté gauche en entrant. Il ſe paſſa une autre heure, après laquelle on vit paroître un Li-pu, qui vint recommander à l'Ambaſſadeur Hollandois d'être fort concis dans ſes réponſes, ſi Sa Majeſté Imperiale lui faiſoit l'honneur de l'interroger. Auſſi-tôt il en vint un autre, pour lui déclarer que Sa Majeſté ne voulant pas voir les préſens ce jour-là, il étoit libre de ſe retirer. En arrivant à ſon logement, il y trouva un billet en langue Chinoiſe, qui contenoit le nombre & la qualité des proviſions que l'Empereur accordoit chaque jour pour lui & pour ſa ſuite. L'Ambaſſadeur, Jean Van-Hoorn ſon fils, & Noble, devoient recevoir deux oyes, quatre poules, trois poiſſons, ſix kattis de farine, trois taëls de thé noir, une livre & demie de *Woetſjoe* (4), une de *meſu*, une de *ſoya*, une d'huile, neuf kattis de légumes & d'ail, ſix cruches de liqueur, un mouton, de deux jours l'un, cent poires tous les cinq jours, cinquante kattis de raiſin, autant de prunes ſéches, & cent cinquante abricots. Le memoire portoit pour ſix perſonnes de la ſuite, douze kattis de porc, ſix de farine, ſix de *tau-hu*, trois taëls de *woëtsjoe*, un katti & demi de meſu, la même quantité de ſoya & d'huile, & ſix grandes cruches de liqueurs; pour quinze autres perſonnes, ſept kattis & demi de porc, deux de légumes, un de ſel, & cinq cruches de liqueur.

MONTANUS. 1665.

Il eſt remis à un autre jour.

Proviſions journalieres qu'on lui accorde.

L'après midi du même jour, les Hollandois apprirent avec joye que l'Empereur avoit vû & accepté les préſens. Deux Mandarins vinrent demander à l'Ambaſſadeur s'il pouvoit ſe trouver deux jours après au *Zamboie*, pour faire ſon compliment à l'Empereur, & ſe rendre le lendemain au Sceau privé. Il conſentit à ces deux propoſitions. Le 24, à neuf heures du matin, un Mandarin vint le prendre, & le conduiſit avec neuf perſonnes de ſa ſuite chez un grand Mandarin qui avoit ſa maiſon derriere celle du *Ta-tan*. Les Hollandois virent de-là, par une des portes du Palais, le lieu où ſe garde le Sceau Imperial. C'eſt un petit édifice de forme octogone. Après avoir paſſé une demie-heure entiere, aſſis ſous une porte, pour ſe garantir de l'ardeur du Soleil, ils entendirent une voix qui leur diſoit de monter. Lorſqu'ils ſe furent avancés de quinze pas, la même voix leur dit de ſe mettre à genoux. Peu après, on leur dit encore; baiſſez trois fois la tête, & levez-vous. Preſqu'auſſi tôt, la même voix leur renouvella l'ordre de s'agenouiller & de baiſſer trois fois la tête. Après toutes ces cerémonies, elle leur dit enfin: levez-vous, & retournez à votre logement.

Les préſens Hollandois ſont acceptés.

L'Ambaſſadeur eſt mené au Sceau.

Cérémonies humiliantes.

Lorſqu'il y fut retourné, le Grand *Ta-tan* s'y rendit, accompagné de deux Li-pus, & lui fit diverſes queſtions. Mais comme on étoit en plein midi, & que la maiſon avoit fort peu d'étendue, l'excés de la chaleur le força bien-tôt de ſe retirer. En partant, il refuſa une paire de piſtolets, un fuſil, & deux lames d'épée, que l'Ambaſſadeur lui offrit. Ce témoignage de bonne volonté, lui dit-il, étoit ſuffiſant. Les deux Li-pus demeurerent après lui, & paſſerent la plus grande partie du jour à faire aux Hollandois quantité de queſtions frivoles. Ils leur demanderent, par exemple, comment les moutons & les liévres avoient la queuë faite en Hollande. Un Sécretaire écrivoit auſſi-tôt

Queſtions qu'on fait aux Hollandois.

(4) C'eſt apparemment du *Wu-chu*.

MONTANUS. 1665.

les réponſes. A leur départ, ils refuſerent auſſi les préſens qui leur furent offerts. Le même jour Sa Majeſté Imperiale envoya dix-huit ſelles à l'Ambaſſadeur, pour l'uſage des Hollandois pendant leur ſéjour à Peking.

L'Ambaſſadeur eſt conduit au Zamboie.

Le 25, après minuit, le premier Sécretaire du Li-pu, accompagné de deux Mandarins richement vêtus, vint prendre l'Ambaſſadeur, avec la plus grande partie de ſa ſuite, pour le conduire au Palais. Ils le firent paſſer par trois portes, dans la même cour où il s'étoit rendu le matin du jour précedent; & l'invitant à s'aſſeoir, ils lui dirent d'attendre juſqu'au jour, parce que l'Empereur devoit paroître ſur ſon trône. Il paſſa deux heures dans l'obſcurité.

Approches du Trône Impérial.

Enſuite, au point du jour, il vit la cour remplie de Mandarins, en habits de cérémonies, qui étoient venus au Zamboie pour rendre leurs ſoumiſſions à l'Empereur. Une demie heure après, les Hollandois furent conduits vers une quatriéme porte, à quinze pas de laquelle ils apperçurent cinq élephans, chargés de tours dorées; trois à droite, & deux à gauche de l'entrée. Ils virent auſſi quatre fourgons de l'Empereur, c'eſt-à-dire, deux à chaque côté de la porte, qui avoit trois paſſages. On les mena par le paſſage de la gauche, vers une autre porte, qui avoit trois paſſages comme la précedente, mais plus hauts, & qui alloient en montant. On les fit paſſer, comme auparavant, par le troiſiéme, parce que celui du milieu, qui faiſoit face au trône, étoit reſervé uniquement pour l'Empereur. Ils entrerent de-là dans une cour ſpacieuſe, au fond de laquelle étoit le Palais où l'on avoit élevé le trône. On y montoit par des degrés de marbre.

Cour du Trône.

Cette Cour étoit remplie de Mandarins, rangés en ligne, & revêtus de leurs habits de cérémonie. Des deux côtés du Trône paroiſſoient des Enſeignes, des étendards & des paraſols déploiés, jaunes, bleus & blancs. Sur les côtés des degrés étoient rangées trente perſonnes vêtues de jaune. Au pied, on voyoit cinq chevaux, avec des ſelles de la même couleur. L'Ambaſſadeur & les gens de ſa ſuite furent placés ſur la droite, à l'extrêmité de la premiere ligne des Mandarins. Après y avoir été aſſis quelques momens, ils furent obligés de ſe lever, pour laiſſer le paſſage libre à quelques Grands, qui ſe rendoient à la ſalle du Trône. Une demie heure après, on entendit le ſon d'une petite cloche, & le bruit de quatre fouets. Enſuite, ſur quelques ordres qui furent donnés en langue Tartare, pluſieurs Grands Mandarins ſe rendirent devant le Trône, entre certaines pierres bleues qui étoient placées dans ce lieu, au nombre de dix-huit ou vingt, & d'environ ſix pouces de hauteur. Alors, ſur la proclamation d'un Herault, ils rendirent leurs ſoumiſſions au Trône, en s'agenouillant trois fois & baiſſant neuf fois la tête. Pendant cette cérémonie on entendit un doux concert de pluſieurs ſortes d'inſtrumens.

Cérémonies obſervées par les Grands.

L'Ambaſſadeur les obſerve à ſon tour.

Après les grands Mandarins, l'Ambaſſadeur & ſon cortége furent appellés par le Herault, & conduits par deux Li-pus, qui les placerent derriere la ſeiziéme pierre bleue. Ils y firent leur révérence, mais ſans pouvoir découvrir le Trône ni l'Empereur. Les deux Li-pus ſe retirerent auſſi-tôt, tandis que l'Ambaſſadeur, avec ſon fils & Noble, furent conduits, par une voie détournée, ſur les degrés de marbre, vis-à vis l'édifice où le Trône étoit placé. Ils y furent placés près du ſecond Ta-tan, à la diſtance d'environ quatorze pas du Trône. De-là ils découvrirent pleinement & le Trône & l'Empereur, qui étoit vêtu d'un habit de drap d'or. Peu de tems après, on leur préſenta une

Il voit l'Empereur de près.

L'Ambassadeur conduit à l'Audience. T. V. N.° X.

MONTANUS. 1665.

taſſe de bouillon de féves. Ils ne l'eurent pas plûtôt bû, que l'Empereur ſe levant de deſſus ſon Trône, parut s'avancer vers eux ; mais tournant tout d'un coup, il ſe retira derriere le Trône. C'étoit un jeune Prince ; ſa taille étoit peu remplie & ſon teint brun. Les Hollandois apprirent qu'il avoit douze Rois (5) pour ſa garde.

Préſens deſtinés à des Seigneurs particuliers.

L'Ambaſſadeur étant retourné auſſi tôt à ſon logement, donna ordre que les préſens deſtinés aux Tay-zins fuſſent préparés pour cet uſage. Ils devoient être envoiés aux quatre Zou-tay-zings qui formoient le Conſeil privé de l'Empereur, & qui étoient chargés de l'adminiſtration pendant ſa minorité ; aux trois Ta-tans, ou Chancelliers, qui préſidoient au Tribunal des Li-pus ; aux trois Li-pus chargés des affaires étrangeres & de celles des Ambaſſadeurs ; & aux Sécretaires du même Tribunal. Ces préſens, qui devoient ſervir à les diſpoſer favorablement pour les Hollandois, étoient fort riches. C'étoit de l'écarlate & d'autres draps, de la toile, du corail ſanguin, de l'ambre, des piſtolets, des épées, &c.

Déclaration du Conſeil des Li-pus.

Le 26, Noble & Putmans furent appellés dans l'aſſemblée des Li-pus. On leur déclara que ſi l'Ambaſſadeur avoit quelque faveur à demander à Sa Majeſté Impériale, ou ſe propoſoit de lui faire quelqu'autre préſent, il devoit venir dans le même lieu, avec Noble, le matin du jour ſuivant, & délivrer ſes intentions par écrit, afin qu'il ne reſtât plus d'embarras ſur ces deux points. On ajouta que les Hollandois ne manqueroient ni de porteurs ni de voitures pour tranſporter leurs équipages & leurs marchandiſes dans une maiſon plus ſpacieuſe. Sur cette déclaration, l'Ambaſſadeur communiqua ſes demandes au Tribunal, & l'on en dreſſa un Placet, dont les principaux articles ſe réduiſoient à quatre. Il demandoit, pour les Hollandois, la liberté de venir chaque année pour le Commerce, dans le Royaume de *Tay-zin*, particuliérement aux Ports de *Canton*, de *Sing-cheu*, de *Hok-ſyeu*, de *Ning-po* & de *Hang-ſyeu* (6) ; 2°. de pouvoir commencer le Commerce à l'arrivée de leurs Vaiſſeaux, avec qui il leur plairoit, & ſe rendre dans les lieux qui leur paroîtroient convenables ; 3°. de pouvoir acheter de la ſoie crue, & toutes ſortes de marchandiſes qui ne ſeroient pas défendues ; 4°. de pouvoir louer une maiſon commode pour eux & pour leurs marchandiſes.

Demandes de l'Ambaſſadeur en faveur des Hollandois.

Préſens qu'il fait à l'Empereur en ſon nom.

L'Ambaſſadeur prépara auſſi, comme de lui-même, un préſent pour l'Empereur, compoſé de quatre colliers d'ambre, d'une boëte d'ambre, un plat d'argent, une boëte de nacre garnie d'argent, quatre œufs de *Kaſnatis*, dix piéces de drap jaune, deux piſtolets à double canon, deux piſtolets de poche, deux lames d'épée, une veſte de bufle, vingt flacons d'eau-roſe, quatre lunettes d'approche, ſix piéces de bois de kalambak, deux cornes de licornes, une piéce d'ambre en maſſe, un cheval de bronze ſur un piédeſtal, un lion & deux chiens en bronze, une courtepointe de toile de Perſe & deux petits mortiers.

Le 27 au matin, l'Ambaſſadeur & Noble furent invités par un Mandarin à ſe rendre au Tribunal des Li-pus. Après y avoir délivré leur Requête & l'Inventaire des préſens, ils furent conduits dans une autre chambre, ſans que leurs guides euſſent prononcé le moindre mot. Mais deux Li-pus de l'Aſſemblée

(5) De petits Rois ſans doute.

(6) Il paroît, par tous ces noms, que *K* y prend ſouvent la place de *G*, & *Syeu* celle de *Cheu*.

MONTANUS. 1605.

allerent bien-tôt lui demander pourquoi il étoit venu à Peking par la voye de Hok-ſyeu, plûtôt que par celle de Canton, après l'ordre que les Hollandois avoient reçu de venir par le dernier de ces deux Ports. Il répondit qu'il avoit ſuivi ſes inſtructions. On le conduiſit enſuite à ſon nouveau logement, qui étoit le même où *Go yer* & *Kayſer* avoient reſidé treize ans auparavant, & que les Ambaſſadeurs avoient occupé l'eſpace d'un mois. Peu après, les mêmes Li-pus vinrent l'avertir que le *Ta-tan* ſe diſpoſoit à venir viſiter les nouveaux préſens, pour en rendre compte à l'Empereur. Il parut en effet, avec pluſieurs autres Seigneurs; & ſa curioſité ne laiſſant rien échapper, il demanda d'où chaque choſe venoit, & quel en étoit l'uſage.

L'Ambaſſadeur obtient un nouveau logement.

Le 28 au matin, deux Li-pus vinrent demander quelques modéles des préſens. Le même jour Van-Hoorn, prenant à part les Zou-tay-zings, les Ta-tans, & autres Mandarins, leur offrit l'inventaire des préſens; mais rien ne put les faire conſentir à les recevoir avant la concluſion des affaires. Ils lui firent entendre que ſi lui, ou les gens de ſa ſuite, avoient quelques marchandiſes dont ils vouluſſent diſpoſer, il étoit à propos qu'ils en donnaſſent la liſte. Van-Hoorn répondit, comme il avoit déja fait, qu'il n'avoit rien à vendre, & que ce qu'ils appelloient des marchandiſes, étoit des préſens deſtinés à ceux qui lui feroient obtenir ce qu'il venoit demander. Ils ſe regarderent les uns les autres, ſans expliquer leur penſée, & ſe contenterent de repeter qu'ils n'oſoient rien recevoir.

Il refuſe de vendre & ne veut faire que des préſens.

Le 30, l'Ambaſſadeur & Noble furent avertis par les Li-pus de ſe rendre chez le premier Ta-tan, où ſe tenoient ordinairement leurs Aſſemblées, pour répondre à diverſes queſtions ſur la qualité de pluſieurs perſonnes de leur ſuite. Le premier de Juin, Song-lau-ya (7), un des Li-pus, & quatre grands Mandarins, vinrent entendre la muſique Hollandoiſe. Van-Hoorn, qui les connoiſſoit fort civils, prit plaiſir à les traiter noblement, & les vit partir extrêmement ſatisfaits.

Comment il s'y prend pour faire accepter ſes préſens.

Comme il étoit obligé, par ſes inſtructions, de faire accepter les préſens aux Conſeillers d'Etat, avant que les affaires fuſſent concluës, & que la crainte d'être trompé le tenoit toujours ſur ſes gardes, il chargea Noble & Putmans de declarer à l'Aſſemblée des Li-pus, qu'il ſe réjouiſſoit beaucoup de la bonté avec laquelle Sa Majeſté Imperiale avoit reçu les préſens; mais qu'en ayant auſſi quelques-uns pour les Zou-tay-zings, & d'autres Seigneurs, il ſouhaitoit qu'ils en fuſſent avertis (8), & qu'on lui permît de les délivrer. Noble s'étant rendu au matin chez le Ta-tan, fut conduit dans une chambre par Song-lau-ya, & lui expliqua le ſujet de ſa commiſſion. Ce Seigneur entra dans le lieu de l'Aſſemblée, & reparut bien-tôt pour répondre aux deux Hollandois, qu'elle s'étoit ſéparée, mais que devant ſe rejoindre l'après-midi, le Ta-tan y propoſeroit leurs intentions. Enſuite il leur demanda pluſieurs fois ſi les préſens venoient du Gouverneur de Batavia, & s'ils étoient accompagnez de quelques Lettres. Noble répondit, qu'il n'y avoit point de Lettres, mais que l'Ambaſſadeur avoit ordre du Seigneur Moatzuiker de faire des préſens aux Grands de la Cour.

(7) On a déja remarqué que *Lau-ya* eſt un titre qui ſignifie *Seigneur* & qui appartient aux Grands Mandarins.

(8) C'étoit le moyen de n'être pas trompé; mais cette voie devoit-elle être agréable aux Zou-tay-zings?

Le 3 Van-Hoorn envoya par écrit ſes intentions à l'Aſſemblée des Li-pus. Noble & Putmans, qui ſe trouverent encore chargés de cette commiſſion, furent conduits par deux Li-pus dans une chambre particuliere, où ils délivrerent leur Memoire à Song-lau-ya, qui étoit un de leurs Guides. En même tems il le pria de donner ſes conſeils à l'Ambaſſadeur ſur la maniere dont il devoit ſe conduire, parce que les Hollandois ne pouvoient être inſtruits des uſages de la Chine. Song-lau-ya parut peu ſatisfait de ce langage. Il entra dans la chambre du Conſeil. Noble & Putmans y furent bien-tôt appellez, & preſenterent le Memoire de l'Ambaſſadeur aux trois Ta-tans, dont l'un étoit Chinois, & les deux autres, Tartares. Après l'avoir lû, ils demanderent à qui l'Ambaſſadeur vouloit faire des préſens. Les deux Agens Hollandois, qui n'étoient pas préparés à cette queſtion, ſouhaiterent qu'on leur laiſſât le tems d'en parler à l'Ambaſſadeur. Mais ne recevant aucune réponſe des Ta-tans, ils ſe retirerent ſans avoir rien conclu. L'après-midi du même jour, un Mandarin à qui Van-Hoorn avoit fait préſent de cinq aunes de flanelle, les lui rapporta, ſous prétexte que l'affaire de l'Ambaſſade n'étant pas terminée, il n'oſoit les accepter. Il ajouta qu'il étoit venu de ſon propre mouvement pour informer l'Ambaſſadeur que le Memoire par lequel il avoit fait connoître aux Li-pus les préſens qu'il deſtinoit aux Zou-tay-zings, n'avoit pas été gouté; que peut-être lui deputeroit-on quelque Lau-ya de ce corps, pour lui demander dans quel lieu & dans quels termes il avoit entendu parler des Zou-tay-zings; & qu'il lui conſeilloit de répondre, qu'il avoit ſuppoſé que les Zou-tay-zings, les Ta-tans & les Li-pus étoient la même choſe. Cet avis parut fort bizarre à Van-Hoorn. Il avoit vû les Zou-tay-zings & leur avoit parlé. Ses réflexions lui firent juger que c'étoit un artifice des Li-pus pour l'empêcher de faire ſes préſens aux Zou-tay-zings, & les faire tourner à leur profit. Dès le 4 il vit arriver ce qu'on lui avoit annoncé. Ayant été appellé avec Noble à l'Aſſemblée des Li-pus, on lui demanda comment il ſavoit qu'il y eût des Zou-tay-zings à la Chine. Il répondit qu'il en avoit vû deux, qu'il leur avoit parlé, & qu'il avoit appris d'eux-mêmes qu'il y en avoit deux autres, qui étoient alors malades. C'eſt donc à eux, lui dit-on, que vous deſtinez vos préſens? Enſuite on le pria d'expliquer ce qu'il entendoit par le nom de Li-pus. Sa réponſe parut ſatisfaire l'Aſſemblée. Cependant il fut rappellé le lendemain chez le Ta-tan, où l'on exerça ſa patience, en le faiſant attendre l'eſpace de deux heures. Enfin, quelques Li-pus l'ayant introduit dans l'Aſſemblée, le premier Ta-tan lui dit, qu'à la verité il arrivoit ſouvent que des Ambaſſadeurs offriſſent des préſens aux Zou-tay-zings & au Conſeil des Li-pus, mais que leur uſage n'étoit pas de les recevoir; qu'il ne devoit pas ſe fier par conſequent au récit de ceux qui lui donnoient des idées differentes, & ſe loüer de leur Conſeil. L'Auteur du Journal ajoute, pour faire connoître, dit-il, combien il entre de cerémonies (9) dans les plus petites affaires, que pluſieurs Mandarins vinrent l'après midi chez l'Ambaſſadeur,

MONTANUS. 1665.

Embarras de Van-Hoorn pour les préſens.

Un Mandarin lui rapporte ceux qu'il avoit reçus.

Explication qu'il reçoit du Conſeil des Li-pus.

(9) L'obſcurité du Journal, qu'il faut attribuer à la groſſiereté du ſtyle, n'empêche pas qu'on n'y découvre aſſez d'où venoit l'embarras des Seigneurs de Peking. Il leur étoit défendu de recevoir des préſens; & n'étant arrêtés que par ce motif, l'Ambaſſadeur leur avoit rendu un très-mauvais office en publiant ce qu'ils auroient ſouhaité qu'il eût tenu caché. De ſon côté, il avoit crû cette conduite néceſſaire pour éviter d'être trompé.

MONTANUS. 1665.

chargés, par un ordre exprès de Sa Majesté Imperiale, de lui demander d'où venoient l'eau-rose, les cornes de licorne, le *Mont de cuivre*, quel étoit leur usage, & quels oiseaux c'étoient que les *Kasnatis*.

Premiere fête de l'Empereur.

Le 12 au matin, un Mandarin vint prendre l'Ambassadeur & toute sa suite, pour les conduire à la premiere fête de l'Empereur (10), qui se célébroit chez le Grand Ta tan. Van-Hoorn trouva ce Seigneur dans sa salle, pour l'y recevoir. Ils se mirent à genoux ensemble, & baisserent trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur. Ensuite prenant leurs places, le Ta-tan se mit à la premiere, & fit asseoir l'Ambassadeur à peu de distance sur sa droite. Noble, Putmans, le Secretaire, & le reste du cortége Hollandois, furent placez derriere lui. Du côté gauche étoient assez loin quelques Li-pus & d'autres Seigneurs. Lorsque tout le monde fut placé, on apporta une tasse de boüillon de féve, qui fut remplie à la ronde, & bûë en fléchissant un genoüil; après quoi l'on mit devant le Ta-tan, devant l'Ambassadeur, & les personnes les plus distinguées de sa suite, des tables couvertes de trente-trois plats d'argent. Les autres furent servis cinq à cinq, & leurs tables remplies de toutes sortes de fruits, & de viandes cuites à l'huile. Alors chacun reçut une tasse de liqueur imperiale, que ceux à qui elle parut agréable bûrent un genou à terre, après les inclinations de tête ordinaires.

Cérémonies du festin.

Usages de la Chine.

Après cette cerémonie, on commença librement à manger. Les Li-pus & les autres Seigneurs, qui n'avoient devant eux qu'une natte étendue sur le plancher, sans tables & sans plats, reçurent les mets que le Ta-tan leur envoya de sa propre table. Lorsque le premier service fut un peu avancé, le Ta-tan demanda si les Hollandois avoient des sacs pour emporter les restes. Ils repondirent que ce n'étoit pas leur usage. Mais le Ta-tan ayant fait apporter quelques-uns de ses propres sacs, les Interprêtes commencerent à se remplir de toutes les viandes qui se présentoient. Aussi-tôt que la table fut ainsi déchargée, on vit paroitre un autre service. Sur les tables du Ta-tan, de l'Ambassadeur, & des autres personnes de distinction, on apporta deux plats & deux assietes volantes; mais sur celles des gens de sa suite, on ne servit qu'un plat de mouton boüilli & un plat d'agneau. Les piéces de viande pesoient chacune au moins quinze livres; & quoiqu'elles fussent d'assez mauvaise apparence, elles étoient extrêmement grasses & de très-bon goût. Les Hollandois prirent beaucoup de plaisir à l'avidité avec laquelle les Li-pus & les autres Seigneurs mangeoient tout ce qui leur étoit offert. Ils ne furent pas moins amusés des usages de table des Tartares. Lorsque tout le monde eut cessé de manger, les tables furent desservies par des Soldats. Tous les Convives fléchirent les genoux, en baissant trois fois la tête vers le Palais de l'Empereur, & les Hollandois se retirerent.

Variété des services.

Inquiétude de Van-Hoorn sur la réponse qu'il attendoit de l'Empereur.

L'Ambassadeur étoit à peine rentré chez lui, qu'un Interprête vint l'avertir de se tenir prêt dans quatre jours, pour la seconde fête, & deux jours après, pour la troisiéme & la derniere. Il lui declara aussi que deux ou trois jours après le dernier festin de l'Empereur il devoit penser à partir. Cet ordre ayant fait craindre à Van-Hoorn que la réponse de l'Empereur à ses demandes ne vînt si tard, qu'il fût impossible d'y rien changer, il se proposa d'é-

(10) On a vû, dans Nieuhof, que l'Empereur donne trois fêtes aux Ambassadeurs.

crire

MONTANUS. 1665.

crire au Conſeil des Li-pus, pour demander cette réponſe dix jours avant ſon départ. L'aſſemblée lui fit dire qu'on l'écouteroit le jour de la ſeconde fête. Cependant Song-lau-ya ſe rendit chez lui le 15, pour ſçavoir ce qu'il deſiroit du Conſeil. Il voulut remettre à ce Li-pu la Lettre qu'il avoit écrite; mais Song-lau-ya refuſa de la prendre, s'il n'en recevoit auparavant l'explication. Un Interpréte ayant été chargé de le ſatisfaire, il répondit alors qu'auſſi-tôt que Sa Majeſté Imperiale auroit fait connoître ſes réſolutions, l'Ambaſſadeur devoit être aſſuré qu'elles lui ſeroient communiquées. Six grands Mandarins arriverent pendant cet entretien, & Song-lau-ya, en ſe retirant, conſeilla aux Hollandois de recevoir civilement ces ſix Seigneurs. Van-Hoorn les retint volontiers à dîner, & leur donna le plaiſir d'entendre ſa muſique.

Il eſt invité pour la ſeconde fête.

Le lendemain il fut conduit, avec ſa ſuite, à la ſeconde fête de l'Empereur, qui fut ſemblable à la premiere; excepté, remarque l'Auteur, que les Hollandois ne furent pas obligez de ſe mettre à genoux devant le Ta-tan. A leur départ, ce Seigneur dit à Van-Hoorn qu'il étoit inutile d'envoyer ſa Lettre au Conſeil des Li-pus, parce qu'on y étoit déja informé de ce qu'elle contenoit, par le récit de Song-lau-ya. En rentrant chez lui, l'Ambaſſadeur fut invité par un Mandarin à ſe rendre le lendemain avant le jour au Palais, pour y recevoir les préſens de Sa Majeſté Imperiale. On vint le prendre en effet le dix-ſept. Il fut conduit dans la grande cour, devant la quatriéme porte qui fait face au trône de l'Empereur. Une heure après le lever du ſoleil, quelques Li-pus, en habits magnifiques, entrerent dans la même cour, & furent bien-tôt ſuivis d'une table, couverte d'un tapis rouge. On y expoſa immediatement quelques étoffes, avec une ſomme d'argent. Enſuite l'Ambaſſadeur, ſon fils, Noble, Putmans, & le Sécretaire, reçurent ordre de s'approcher. Ils furent placés vis-à-vis la porte du milieu, qui eſt directement oppoſée au trône. Cependant la cinquiéme porte eſt ſi haute, qu'ils ne purent le découvrir.

On lui délivre les préſens de l'Empereur.

Après leur avoir fait mettre trois fois les genoux à terre, & baiſſer neuf fois la terre, on leur apporta les préſens, qu'ils reçurent à genoux. Ceux qui étoient deſtinés pour le Gouverneur de Batavia, furent reçus par l'Ambaſſadeur même. Ils conſiſtoient en trois cens florins d'argent fin, renfermés dans ſix boëtes; deux piéces de drap d'or de la Chine; deux autres piéces d'étoffe Chinoiſe à figures de dragons; quatre piéces de damas à fleurs, enrichi auſſi de dragons; deux de flanelle, douze de ſatin, huit de damas, dix de riches étoffes à fleurs, dix de *pelangs*, & dix de *panſſes*.

En quoi ils conſiſtoient.

Les préſens qui étoient pour l'Ambaſſadeur conſiſtoient en cent florins d'argent, quatre piéces de *pelangs*, quatre de *panſſes*, quatre de *hokiens* crus, trois de ſimple ſatin bleu, ſix de ſimple damas, & deux de draps d'or à dragons.

Préſens pour Van-Hoorn & ſa ſuite.

Le fils de l'Ambaſſadeur reçut une piéce de flanelle noire, quinze florins d'argent fin, deux piéces de *gaze* crue, & deux de ſimple damas. Noble eut cinquante florins d'argent fin, une piéce de drap d'or de la Chine, une piéce de flanelle, trois de damas, une de ſatin, deux de *gazen*, deux de *pelangs*, & deux de *panſſes*. Putmans & le Secretaire Vander-Doës reçurent chacun quarante florins d'argent fin, deux piéces de damas, une de flanelle, une autre de ſatin, une de *pelangs*, une de *panſſes*, une de damas ſimple, &

MONTANUS. 1665.

une de *goës* blanc. A chacun des Interprétes, on donna deux piéces de ſatin noir, deux de *goës* blanc, deux de *panjjes*, & deux de damas ſimple. Enfin le partage de tous les autres Hollandois du cortége fut, pour chaque particulier, quinze florins d'argent fin, deux piéces de *gaze* crue, & deux de damas ſimple.

Préſens pour les Mandarins qui lui avoient ſervi de guide.

Hyn-lau-ya, principal Mandarin de Hok-ſyeu, reçut un cheval avec la ſelle. Han-lau-ya, ſecond Guide du voyage, & les Interprétes Chinois, eurent chacun leur robbe de damas de ſoye, brodée d'or, dont ils devoient ſe revêtir ſur le champ. Chaque Soldat du cortége eut auſſi ſa robe, ou ſon habit de damas ſimple.

Après cette diſtribution, les Hollandois retournerent au même lieu où s'étoient faites leurs premieres proſtrations, pour les recommencer à titre de remercimens. Enſuite deux Mandarins les conduiſirent juſqu'à la derniere cour. En les quittant, l'Ambaſſadeur leur demanda quand il devoit recevoir la Lettre de l'Empereur pour l'Ong de Batavia, & ſa réponſe aux ſupplications des Hollandois. Ils lui répondirent que tout ſeroit exécuté dans le tems convenable, mais que ce ſeroit apparemment trois ou quatre jours avant ſon départ. L'après-midi du même jour, un jeune Viceroi, neveu de l'Empereur, & d'environ vingt ans, rendit viſite à l'Ambaſſadeur, accepta quelques verres de vin d'Espagne, & parut fort amuſé d'un concert de muſique Hollandoiſe. Le lendemain un autre Seigneur, qui commandoit toute la Nobleſſe de la Cour, vint prendre le même plaiſir, & fut traité à dîner par l'Ambaſſadeur.

Ses inſtances pour obtenir réponſe à ſes demandes.

Troiſiéme fête de l'Empereur.

Cependant les Zou-tay-zings, & les Li-pus ne paroiſſant pas plus diſpoſés à recevoir les préſens, Van-Hoorn leur avoit écrit le 4 pour leur demander la permiſſion de les vendre. Ils ne lui firent aucune réponſe. Le 20, il fut averti de ſe rendre à la troiſiéme fête de l'Empereur, qui devoit être celébrée chez le troiſiéme Ta-tan. Il y fut traité comme dans les deux fêtes précedentes. Mais après tant de fatigues & de dépenſes, il ne put obtenir d'autre faveur qu'une lettre ſcellée pour le Gouverneur Matzulker, avec laquelle il ſe vit enfin congedié. Les ordres étant donnés pour ſon départ, il quitta Peking le 5 d'Aout, pour retourner ſur ſes traces par une longue & ennuieuſe route.

Généroſité des Seigneurs Chinois.

En paſſant à Syen-ſing-wey, où il arriva le 11, il envoya au Gouverneur de la Place les préſens qu'il lui avoit deſtinés à ſon paſſage; mais il ne put lui faire accepter que cinq aunes de flanelle & deux bouteilles d'eau-roſe, pour leſquelles ce Seigneur lui offrit quantité de rafraîchiſſemens, & le traita magnifiquement dans une de ſes Barques. Le Ta-lau-ya lui fit auſſi préſent d'un mouton, & d'une abondance de fruits. Van-Hoorn ſe croyant obligé à quelque marque de reconnoiſſance, lui envoya une piéce de perpetuane; mais ce Seigneur répondit que le préſent étoit exceſſif, & que s'il deſiroit quelque choſe, c'étoit quelques armes de l'Europe. Van-Hoorn ſe hâta de lui faire porter une carabine, une épée & un fort beau couteau, qu'il reçut avec beaucoup de remercimens. A Lin-ſing, les Hollandois apprirent que la Cour avoit rappellé tous les Gouverneurs Chinois des Provinces, tous les *Po-vis*, les *Kon-leons*, & les *Pu-tſen-ſes*, ou les Fermiers, & qu'elle avoit nommé des Tartares à leur place.

Changemens dans les Provinces.

MONTANUS. 1665.

Dans ſon retour, Van-Hoorn ne paſſa par aucune Ville ſans y recevoir la viſite du Gouverneur, avec des préſens & d'autres politeſſes. Le 13 de Septembre, en arrivant au grand Village de *Syn-kian-pu*, il apprit de ſes Guides que le Kon-bon de Hok-ſyeu, dechargé de ſon office à ſa premiere ſollicitation, étoit arrivé le même jour dans ce lieu pour y faire ſa réſidence. Il crut lui devoir une lettre de complimens qui lui attira auſſi-tôt une invitation à dîner. S'étant rendu à ſa maiſon, ce Seigneur lui dit, qu'il avoit laiſſé à Hok-ſyeu des préſens pour lui & pour le Général Matzuiker, mais qu'il le prioit de recevoir d'avance quelques rafraîchiſſemens. Van-Hoorn, ſenſible à cette généroſité, s'acquitta par un beau préſent de toiles, & de draps de laine, qu'il crut propres à s'aſſurer encore plus de ſon amitié.

Van-Hoorn rencontre le Kon-bon de Hok-ſyeu à Sin-kyan-fu.

Le 16 d'Octobre, les Hollandois ayant beſoin, à *Sinho*, de trois cens trente & un *Koulys* pour le tranſport de leur bagage par les montagnes de *Poet-tchin-fu* dans la Province de *Fokien*, furent obligés d'en loüer cent cinquante, parce qu'il ne leur en étoit accordé que cent-quatre-vingt-un par les ordres de l'Empereur. Ils arriverent le 28, à *Yen-ping-fu*, dont plus de la moitié avoit été conſumée par le feu depuis leur paſſage. Enfin, découvrant le Fauxbourg de Hok-ſyeu, ils y entrerent le 2 de Novembre, après un voyage de neuf mois & trois jours. Toutes les caiſſes de l'équipage y furent foüillées par l'ordre du nouveau Général, à l'exception de celles qui appartenoient perſonnellement à l'Ambaſſadeur & aux Gentilshommes du cortége (11).

Incendie à Yen-ping-fu.

Arrivée de Van-Hoorn à Hok-ſyeu.

§. VI.

Affaires des Hollandois à Hok-ſyeu, & leur retour à Batavia.

SING-LA-MONG, Viceroi de Fokyen, laiſſant à peine un jour de repos à l'Ambaſſadeur, lui fit offrir une audience pour le 4, avec toute ſa ſuite. Il le reçut fort civilement, & lui demanda s'il ne lui avoit pas prédit avant ſon départ, tout ce qui lui étoit arrivé à Peking. Van-Hoorn en convint, & le remercia de toutes ſes bontés. » Ce ne ſont-là, reprit-il, que des ſer» vices exterieurs ; mais j'ai tant fait pour les Hollandois, qu'il m'en coute » deux mille taëls, & que le Général en a perdu ſon emploi (12). L'Ambaſſadeur lui témoigna l'interêt qu'il prenoit à ſa peine, & lui dit qu'il étoit diſpoſé à ne rien menager pour le ſervir ; mais il proteſta qu'il ignoroit l'affaire des deux mille taëls, & celle du Général. Je ne vous en ai parlé qu'en paſſant, répondit le Viceroi, & vous ne m'en entendrez plus dire un ſeul mot. Il fit apporter auſſi-tôt quelques mets ſur les tables ; & l'Ambaſſadeur, après avoir un peu mangé, ſe retira fort ſatisfait de ſes politeſſes.

Audience du Viceroi & ſes plaintes.

A ſon départ, le Viceroi lui conſeilla de rendre une viſite au nouveau Général, qui étoit un Seigneur Tartare. Van-Hoorn ſuivit immediatement ce conſeil ; mais le Général lui fit dire de revenir le lendemain, parce que

L'Ambaſſadeur eſt humilié par le Général.

(11) Montanus, *ubi ſup.* p. 336. & ſuiv. Il paroît juſqu'ici que, ſoit par les mauvais offices des Portugais, ou par d'autres raiſons auſſi peu avantageuſes, l'Ambaſſade Hollandoiſe n'avoit pas été fort conſiderée des Chinois.

(12) La diſgrace de ces deux Seigneurs juſtifie la conduite qu'ils avoient tenue à l'arrivée de l'Ambaſſadeur, & marque que leurs difficultés ne venoient pas de mauvaiſe humeur.

MONTANUS. 1665.

ce n'étoit pas l'uſage de ſe préſenter à ſon audience le même jour qu'on avoit obtenu celle du Viceroi. En retournant à ſon logement, il trouva le Mandarin Lin-lau-ya qui s'y rendoit auſſi, avec un ordre exprès du Général de foüiller toutes les caiſſes qui avoient été reſpectées. Van-Hoorn le ſouffrit ſans ſe plaindre. Malgré cette rigueur, s'étant rendu le 5 chez le Général, il y fut placé ſur ſa gauche, & tous les autres à ſa droite. Il rompit le ſilence, pour lui dire qu'il ſe réjoüiſſoit de le voir en bonne ſanté, & d'avoir obtenu la permiſſion de paroître (13) devant lui. Le Général répondit que ſon devoir l'obligeoit d'accorder audience aux Etrangers. Van-Hoorn reprenant d'un ton flateur, lui dit, que ne mettant point de difference entre ſes ordres & ceux de l'Empereur, les Hollandois chercheroient dans toutes les occaſions à lui marquer leur obéiſſance. Le Talau-ya ne fit aucune réponſe à cette flaterie; mais après quelques momens de ſilence, il demanda où étoit le fils de l'Ambaſſadeur. Enſuite l'Interprête declara de ſa part que ſi ſon Excellence avoit quelque choſe à propoſer, elle pouvoit profiter de l'occaſion. Van-Hoorn demanda que les Marchands du Païs qui devoient aux Hollandois, fuſſent obligés de ſatisfaire à leurs engagemens, & qu'on lui accordât la liberté de vendre également les marchandiſes qu'il avoit rapportées de Peking, & celles qu'il avoit laiſſées à Hok-ſyeu. Le Général répondit qu'il n'ignoroit pas que les Marchands devoient payer leurs dettes, mais qu'il avoit reçu une Lettre de l'Empereur qui défendoit aux Hollandois de vendre leurs marchandiſes. L'Ambaſſadeur repliqua que cette défenſe ne regardoit que les nouvelles marchandiſes; qu'il demandoit ſeulement que le Commerce de l'année précédente fût achevé dans les termes accordés par l'Empereur, & que les Hollandois euſſent la liberté d'employer l'argent qu'ils avoient apporté de Peking, ce qui ne pouvoit être qu'avantageux pour la Chine, puiſqu'il demeureroit dans le Pays. Le Général déclara qu'il ſe croyoit obligé d'exécuter les ordres de l'Empereur, comme l'Ambaſſadeur l'étoit d'obéir à ceux du Seigneur Matzuiker; & que tout perſuadé qu'il étoit de l'avantage qu'il y auroit pour le Pays à n'en pas laiſſer ſortir d'argent, il ne pouvoit permettre aux Hollandois d'acheter des marchandiſes défendues. Enſuite Van-Hoorn ayant témoigné qu'il craignoit d'arrêter trop long-tems le Ta-lau-ya, demanda la permiſſion de ſe retirer. Ce Seigneur répondit qu'il étoit bien-aiſe de lui trouver tant de politeſſe, & lui laiſſa la liberté de ſortir.

Il s'humilie lui-même.

Toutes ſes demandes ſont refuſées.

Les Hollandois n'eſperant plus rien que de leurs humiliations, réſolurent de les pouſſer encore plus loin. Ils ſe propoſerent d'envoyer de fort beaux préſens au Général & au nouveau *Kon-bon*. D'un autre côté, Noble ſonda les Facteurs Chinois, pour ſçavoir d'eux-mêmes s'ils étoient diſpoſés à lui vendre de la ſoie, à prix d'argent ou de marchandiſes. Mais ils lui en repréſenterent ſi vivement les difficultés, qu'il prit le parti d'abandonner cette entrepriſe. Le 6, Van-Hoorn rendit viſite au nouveau *Kon-bon*, avec les principales perſonnes de ſa ſuite. Après les premiers complimens, cet Officier lui demanda quand il ſe propoſoit de partir. » Ce ſera, répondit l'Ambaſſa-» deur, quand il plaira au Général & à vous-même. Il ajouta qu'il n'avoit jamais douté que les marchandiſes de l'année précédente ne puſſent être ven-

Autres humiliations des Hollandois.

(13) Il paroît que l'Ambaſſadeur s'aviliſſoit trop.

dues librement & que les Hollandois n'obtinſſent la permiſſion d'employer leur argent à ſe procurer des commodités du Pays ; mais que ne comptant plus ſur ces deux faveurs, il ſouhaitoit de partir auſſi tôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le 8, on apporta au logement des Hollandois, de la part du Viceroi, de beaux préſens pour le Seigneur Matzuiker, pour l'Ambaſſadeur & pour le Facteur *Harthower*. C'étoient des brocards & d'autres étoffes de ſoie, de la porcelaine & du thé, qui furent accompagnés d'un grand nombre d'expreſſions civiles. Van-Hoorn avoit envoyé au Général un mémoire des préſens qu'il lui deſtinoit ; mais ſon meſſager n'avoit pû obtenir d'audience, & l'Interpréte étoit venu lui déclarer que le Général ne vouloit point accepter de préſens. Dans le même tems, trois Vaiſſeaux Hollandois étant arrivés à *Tenhay*, pour ſervir au retour de l'Ambaſſade, Van-Hoorn écrivit au Général un billet preſſant, par lequel il lui demandoit encore une fois la permiſſion de vendre ſes marchaddiſes avant ſon départ : mais le porteur & le billet ne furent point admis. Cependant le *Tou-ſi - Lyu-lau-ya* vint déclarer, le 13, à l'Ambaſſadeur, que le Général & le Kon-bon vouloient acheter toutes les marchandiſes, & demanda une liſte des juſtes prix, qui lui fut accordée.

MONTANUS. 1665.

On leur fait néanmoins de préſens.

Les leurs ſont refuſés.

Deux jours après, un domeſtique du même Officier ſe préſenta au logement des Hollandois, avec un ordre du Général, par écrit, pour faire dans leurs magaſins la recherche des marchandiſes de contrebande qui étoient arrivées avec l'Ambaſſade. Van-Hoorn, picqué de ce procédé, envoya demander au *Tou-ſi* le payement de ſept cens taëls qu'il devoit aux Facteurs Hollandois. Cette ſommation lui fit répondre, avec plus de douceur, qu'il s'acquitteroit le lendemain au matin. On ne trouve point dans le Journal s'il remplit ſa promeſſe ; mais le 17, étant venu au magaſin avec une liſte du reſte des préſens, & celle des prix que le Général & le Kon-bon propoſoient pour les marchandiſes, Van-Hoorn lui fit dire qu'il ne vouloit lui faire aucun crédit, & qu'il étoit réſolu de ne rien avoir à démêler avec lui ; mais qu'avant que de lui faire réponſe, il enverroit demander au Général s'il pouvoit ſe fier aux prix qu'on lui apportoit de ſa part. Le Tou-ſi, ſans ſe rebuter, offrit d'aller le lendemain chez le Kon-bon, avec un meſſager de l'Ambaſſadeur. Ils y allerent effectivement, & le Kon-bon fit dire aux Hollandois qu'ils pouvoient délivrer au *Tou-ſi* les préſens & les marchandiſes, à l'exception des colliers de corail ſanguin, qu'il vouloit recevoir lui-même, dans ſix jours, de la main de l'Ambaſſadeur.

Peines qu'ils ſe ſuſcitent.

Van-Hoorn traite le Tou-ſi ſans ménagement.

Le 20, Van-Hoorn ayant fait demander au Général la permiſſion d'acheter des racines Chinoiſes, du thé, de l'anis, de la porcelaine commune, des étoffes, des chaiſes, des cabinets & d'autres marchandiſes de cette nature, il reçut pour réponſe qu'on ne lui permettoit d'acheter que des proviſions. Après y avoir réfléchi plus long-tems, on lui permit de prendre huit ou dix pikols de racines Chinoiſes ; mais enſuite cette quantité fut réduite à ſix pikols. Le 22, deux Officiers vinrent déclarer à l'Ambaſſadeur, de la part du Général, que les gens de ſa ſuite euſſent à produire toutes les étoffes qu'ils avoient achetées dans le voyage de Peking, parce qu'il étoit réſolu de les racheter d'eux ; & que s'ils faiſoient difficulté de ſe ſoumettre, toutes leurs caiſſes ſeroient fouillées, & les marchandiſes de cette nature confiſquées. Il fallut ceder à cette violence, & remettre les marchandiſes aux Mandarins. Ils

On ne permet aux Hollandois d'acheter que des proviſions.

MONTANUS. 1665.

en apporterent auſſi-tôt le prix, avec un Ecrit du Général, qui defendoit à la Frégate du Capitaine Balfour, ſur laquelle on avoit apporté de Que-lang quelques Rebelles Chinois, de mettre à la voile ſans avoir reçu l'ordre de l'Empereur.

Frégate Hollandoiſe arrêtée.

Le 22 l'Ambaſſadeur ſe rendit chez le Viceroi, pour lui préſenter un collier de corail ſanguin, que ce Seigneur accepta devant tous les Officiers de ſa ſuite. Le Kon-bon parut plus réſervé le jour ſuivant, & demanda que le ſien fût remis en particulier entre les mains du *Tou-ſi*. Un des Facteurs du Viceroi dit à Noble que les ſoies ſeroient portées ſur la Flotte à Ten-hay, pourvû que les Hollandois laiſſaſſent à Hok-ſyeu une ſomme d'argent pour caution. Le 24 on changea de langage, & le Général déclara lui-même à l'Ambaſſadeur qu'il ne devoit point penſer à tranſporter des ſoies, mais qu'il étoit libre d'acheter de la porcelaine & d'autres marchandiſes de cette eſpece. A l'égard de la Frégate, il lui dit qu'elle demeureroit juſqu'à l'arrivée des ordres de l'Empereur, mais que le Capitaine avoit la liberté de partir. Enſuite, s'excuſant de ne pas offrir quelques rafraîchiſſemens à l'Ambaſſadeur, ſur ce qu'il n'avoit pas prévû ſa viſite, il le pria d'accepter une collation qu'il vouloit faire porter à ſon logement. Ces variétés continuelles firent prendre aux Hollandois la réſolution d'emmener avec eux le Capitaine Balfour; mais ayant remarqué que les Tartares affectoient de contrarier toutes leurs inclinations, ils convinrent entr'eux, ſi l'on parloit encore de cette affaire, de feindre qu'ils vouloient le laiſſer après eux.

Autres chicanes.

Les caiſſes Hollandois ſont fouillées.

L'après-midi du même jour, on vint avertir l'Ambaſſadeur que le Général, le Kon-bon & le *Mani-chuer* (14) viendroient fouiller les marchandiſes, mais qu'il étoit le maître de faire tranſporter à bord tous ſes gros équipages. En effet, on lui laiſſa la liberté, le 26, d'envoyer ſur la flotte ſon argent, les commodités de ſon voyage, & le reſte des marchandiſes Hollandoiſes qu'il n'avoit pû vendre. Enſuite le Kon-bon s'étant rendu au Pont de Lam-thay, fit ſes recherches dans les caiſſes & ſur la Frégate. Tout fut alors embarqué, & les gens de l'Ambaſſade monterent eux-mêmes à bord, dans l'eſperance de partir avec la marée. Le ſoir, un Facteur de l'ancien Kon-bon remit à l'Ambaſſadeur vingt-quatre piéces de ſoie, que ſon Maître avoit laiſſées dans cette vûe; douze pour Van-Hoorn & douze pour le Seigneur Matzuiker. Van-Hoorn diſtribua les ſiennes entre pluſieurs perſonnes dont il avoit reçu quelque ſervice. Peu après, Balfour reçut du Général un ordre de demeurer. L'Ambaſſadeur répondit qu'il s'expliqueroit là-deſſus avec les Mandarins lorſqu'il ſeroit monté à bord.

L'Ambaſſadeur s'embarque pour ſon retour.

Difficultés qui lui reſtent à ſurmonter.

En effet, s'étant avancé le 28, avec un bon vent, juſqu'à *Lo-ſou-ſat*, ou la grande Tour, c'eſt-à-dire, à la diſtance d'un mille, il dit à quelques Mandarins, qui vinrent demander Balfour, que le Général avoit remis à ſon choix de le laiſſer ou de l'emmener, & qu'il ne pouvoit croire par conſéquent qu'ils euſſent ordre de le demander. Le lendemain, en paſſant devant la Grande & le Fort de Min-ja-zen (15), il vit le Peuple en armes ſur le rivage, & quelques *Baiſiangs* (16) qui ſe détacherent pour le venir preſſer de jetter l'ancre.

(14) On lit ailleurs dans le Journal, *Manchuwer* & *Mans-juer*.

(15) On a déja fait remarquer que c'eſt *Min-ngan-ching* dans la Carte des Jéſuites.

(16) Eſpece de petits Bâtimens.

Il feignit de n'y faire aucune attention : mais bien-tôt le troiſiéme Officier de cette Place s'approcha dans un Champan, & lui déclara que le Gouverneur deſiroit de lui parler. Il répondit que le Gouverneur étoit libre de venir lui parler à bord, dans le Port du *Pays-bas* (17), où il comptoit d'arriver le ſoir. MONTANUS. 1665.

Le 2 de Décembre il écrivit, de ce Port au Général, pour ſçavoir de lui combien de tems il ſe propoſoit d'arrêter la Frégate, & lui demander la permiſſion de vendre les marchandiſes qui étoient venues de Batavia ſur les trois Vaiſſeaux arrivés pour ſon retour. Il faiſoit entendre, à la fin de cette Lettre, que ſi l'Empereur accordoit la liberté du Commerce aux Hollandois, le Seigneur Matzuiker pourroit conſentir à lui remettre le Château de *Quelang*. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'il fit paſſer la Lettre à Hok-ſyeu, par la voie de Min-ja-zen. La réponſe fut envoyée au Gouverneur de cette derniere Ville, qui en fit remettre, le 8, une traduction à bord. Deux Officiers, qu'il avoit chargés de cette commiſſion, déclarerent fiérement que le *Po-vi* (18) n'avoit pas daigné répondre à l'Ambaſſadeur, & qu'il n'attendoit point de réponſe à la Lettre qu'ils apportoient. Elle contenoit que Balfour devoit demeurer juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour ; que les marchandiſes étrangeres étant défendues, on ne pouvoit accorder la permiſſion de les vendre ; enfin, que l'Ambaſſadeur, en différant ſi long-tems ſon départ, pouvoit nuire aux interêts de ſa Nation lorſqu'elle reviendroit l'année ſuivante avec d'autres Vaiſſeaux. On ne répondit rien à la propoſition qui regardoit le Château de Que-lang.

Lettre qu'il reçoit du Général.

Réponſe à cette Lettre.

Cette réponſe acheva de faire perdre aux Hollandois l'eſperance de vendre leurs marchandiſes. Van-Hoorn conſiderant d'ailleurs que les Officiers Tartares ne fourniſſoient pas, comme ils s'y étoient engagés, des vivres à la Frégate de Balfour, envoia ordre à Noble, qu'il avoit laiſſé pour la commander, de l'amener à *Ting-hay*, & de répondre à ceux qui lui demanderoient la raiſon de ſon départ, qu'elle demeureroit à l'ancre ſous Ting-hay auſſi long-tems qu'elle ne manqueroit pas de proviſions. Il ſe promettoit de pénétrer par cette conduite ſi leur deſſein étoit de la retenir long-tems, en ſe reſervant dans cette ſuppoſition le pouvoir de ſe regler ſur les circonſtances. Dans le cours de la même nuit, quelques petits Officiers vinrent à bord de la Frégate, & demanderent à Noble s'il penſoit à partir. Il leur répondit qu'il comptoit de mettre à la voile le lendemain au matin, qui étoit le dix ; & levant l'ancre en effet, il alla joindre les autres Vaiſſeaux à Ting-hay. Le 14, deux Koyas, envoiés par le Gouverneur de *Min-ja-zen*, vinrent demander à l'Ambaſſadeur quand il vouloit partir. Il répondit que ſon deſſein étoit de partir dans trois jours ; mais que ſi les Gouverneurs de Hok-ſyeu avoient communiqué à la Cour de Peking l'arrivée des trois Vaiſſeaux de Batavia, il trouvoit fort étrange qu'ils n'en euſſent point encore reçu d'ordre ; ſur tout après avoir informé lui-même les Li-pus, pendant ſon ſéjour à Peking, qu'il attendoit trois Bâtimens avec des marchandiſes ; qu'il en devoit conclure qu'on n'avoit donné aucun avis de leur arrivée à la Cour ; que s'il ne ſe trompoit pas dans cette conjoncture, le Général & le Gouver-

Politique des Hollandois.

Avec quelles inſtances on les preſſe de partir.

(17) Netherland Harbour.

(18) C'eſt-à-dire apparemment le Gouverneur de Min-ja-zen.

MONTANUS. 1665.

neur pourroient bien être traités comme l'ancien Général, pour avoir laiſſé partir l'Ambaſſadeur avec trois Vaiſſeaux ſi richement chargés. Les Officiers de Min-ja-zen ne firent aucune réponſe à ce reproche; mais ils déclarerent que ſi l'Ambaſſadeur s'arrêtoit quelques jours de plus, il verroit arriver, de la part du Général, pluſieurs Mandarins dans les grands Joncs. Van-Hoorn répondit qu'ils ſeroient fort bien reçus & traités en amis.

Menaces qu'on y joint, & la réponſe.

Le lendemain on vit paroître quatre Joncs & deux Kojas, qui ſortoient du canal de Hok-ſyeu. Les quatre Joncs s'arrêterent à la portée du canon; mais les Kojas s'approchant de la Flotte, un domeſtique du Gouverneur de Min-ja-zen vint demander de ſa part, ſi l'Ambaſſadeur penſoit, ou non, à quitter la Côte. Van-Hoorn répondit qu'il comptoit de partir inceſſamment; & voyant les Joncs rentrer dans le canal avec les Kojas, il quitta la Ville ruinée de Ting-hay, avec quatre Vaiſſeaux (19).

Il part enfin pour Batavia.

Le dernier jour d'Octobre, il découvrit *Pulo-Timon*, d'où il envoia un de ſes Bâtimens, chargé de ſon argent, de ſon or, & d'autres richeſſes, à Malacca, pour gagner de bonne heure le golfe de Bengale. Il écrivit à Baltazar Bort, alors Gouverneur de Malacca, qu'il falloit déſormais tourner les vûës du Commerce vers Canton, & renoncer à Hok-ſyeu; mais qu'il ne pouvoit l'informer des conditions que l'Empereur de la Chine impoſoit aux Hollandois, parce que la Lettre qu'on lui avoit remiſe pour le Gouverneur de Batavia, étoit ſcellée. Les trois autres Vaiſſeaux étant entrés le 4 d'Octobre dans les détroits de *Banka*, arriverent le 7 à Batavia, où l'Ambaſſadeur remit la Lettre Imperiale au Gouverneur Matzuiker (20).

Il envoie un de ſes Vaiſſeaux à Malacca. Jugement qu'il porte du ſuccès de ſa commiſſion.

Les Auteurs du Recuëil font obſerver ici, qu'ils ont cru devoir s'attacher aux détails dans le récit de cette Ambaſſade, autant pour faire connoître combien de précautionr & de formalités les Chinois, & les Tartares, aujourd'hui leurs Maîtres, emploient dans les plus petites affaires, que pour mettre le Lecteur en état de juger de la conduite des Hollandois, & rendre cette leçon utile aux Agens Européens qui ſeront emploiés à la Cour de Peking. On ne manquera point de remarquer que malgré la ſplendeur d'une Ambaſſade dont les préſens étoient plus riches & en plus grand nombre que ceux de la premiere, Van-Hoorn fut traité avec moins de conſideration que ſes prédeceſſeurs, ſoit à la Cour Imperiale, ſoit dans les Villes de ſon paſſage. Il n'eſt pas aiſé de juger s'il dût s'en prendre aux mauvais offices de ſes ennemis, tels que les Portugais & les Miſſionnaires Catholiques, ou n'en accuſer que l'infidelité des Hollandois, qui n'avoient pas renvoié leur Flotte, comme leur Amiral l'avoit promis, pour la conquête de l'Iſle de Tay-wan. Mais quelque jugement qu'on en porte, il ne paroîtra point inutile de placer à la ſuite des Relations de Montanus, un autre recit de l'Ambaſſade de Goyer & de Kaiſer, pour éclaircir les intrigues qui traverſerent les Hollandois à la Cour de Peking.

Remarques des Auteurs de ce Recuëil.

Sujet de l'article ſuivant.

(19) Il eſt étrange que le Journal ne diſe plus un mot de la Frégate.
(20) Montanus, *ubi ſup.* p. 359. & ſuiv.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Eclairciſſemens tirés de deux Lettres (21), *concernant l'Ambaſſade des Hollandois à la Chine, en 1655.*

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

§. I.

Extrait de la premiere Lettre.

Projets des Hollandois.

LES Hollandois aiant entrepris de ſupplanter les Portugais à la Chine, comme dans pluſieurs autres parties des Indes, quatre Miſſionnaires Jeſuites, qui faiſoient alors leur réſidence à la Cour de Peking, reſolurent de ne rien épargner pour faire avorter leur deſſein. L'Auteur de cette Lettre étoit du nombre. Ils ne furent point refroidis par les difficultés, quoiqu'ils en connuſſent toute la force : car ils ne pouvoient ignorer que l'ennemi qu'ils avoient à combattre, étoit riche en or & en argent, deux argumens du plus grand poids ſur l'eſprit des Grands; ſans compter un grand nombre de raretés, également propres à ſatisfaire la curioſité & l'avarice.

Voies qu'ils prennent pour être reçus à la Cour de Peking.

Les Ambaſſadeurs Hollandois étant arrivés à Canton le 5 de Septembre 1665, demanderent la permiſſion de ſe rendre à Peking; cette premiere Requête ne fut point écoutée. Ils n'eurent pas la hardieſſe d'en préſenter une ſeconde, dans la crainte que l'Empereur, ou le Conſeil, ne les ſoupçonnât de ne chercher que leur propre interêt; mais s'adreſſant aux Vicerois de Canton, qui leur avoient fait un accuëil favorable, ils les engagerent à faire paſſer leur ſecond Memoire à la Cour Imperiale, accompagné des Lettres d'un grand nombre de courtiſans, & ſoutenu par de ſi belles promeſſes, que perſonne ne s'y étant oppoſé, ils obtinrent la liberté de partir pour Peking, avec l'eſpoir d'une audience favorable.

Les Miſſionnaires entreprennent de s'y oppoſer.

Cependant, quinze jours après l'arrivée de leur Memoire, les Miſſionnaires furent informés, non-ſeulement de la permiſſion qu'ils demandoient, mais encore de la facilité qu'ils avoient euë à l'obtenir. Le Pere Loüis *Baglioni* & l'Auteur ſe mirent auſſi-tôt en mouvement pour s'y oppoſer. Ils ſentirent de quelle importance il étoit, pour le ſuccès de leurs travaux apoſtoliques, de fermer l'accès de la Cour à des Ennemis de la Réligion Romaine. A la vérité, leurs amis, Chrêtiens & Idolâtres, jugerent qu'il ſeroit impoſſible d'arrêter une affaire ſi avancée, ou qu'on n'y réüſſiroit pas ſans d'extrêmes efforts, parce que les Vicerois de Canton avoient corrompu tous

(21) Elles ſe trouvent dans la Chine d'Ogilby, Vol. I. p. 299. ſous ce titre : *A narrative of the ſucceſſ of an Embaſſage ſent by John Maetzuiker de Badem, General of Batavia, unto the Emperor of China and Tartary the twentieſt of July 1665, ſoliciting à licence of Trade in the Ports of his Empire. Dedicated to Antonio de Camera Capitain general of the city of the Name of god, with the Magiſtrates thereof; writen by à Jeſuit in thoſe parts.* Quoiqu'Ogilby ne rapporte pas le nom de l'Auteur, ni de quel lieu lui venoit cette Lettre, elle n'en a pas moins tous les caracteres de la vérité; & dans quelque vûe qu'il l'ait jointe à ſon Ouvrage, elle n'offre rien que d'honorable pour les Jéſuites. *Name of God*, ou *Nombre de Dios*, eſt apparemment Macao.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

les grands Mandarins. Cependant ils réſolurent de le tenter, par la mediation d'un Chrêtien diſtingué, qui ſe chargea de preſſentir là-deſſus un des *Kollis*, eſpece de Maîtres des Requêtes, dont l'office conſiſte à informer l'Empereur des déſordres de l'Etat, & ſur tout de l'abus que les Mandarins font de leur autorité. La premiere ouverture ſembla promettre du ſuccès. Le Kolli entra dans les vûës des Miſſionnaires, & reçut d'eux quelques articles dont il devoit former ſa demande. Mais peu de jours après, lorſqu'on ſe flattoit d'une heureuſe eſperance, il ſe rendit chez le Chrêtien qui l'avoit ſollicité, & lui fit ſes excuſes dans ces termes : » Si les Peres, qui ſont étran-

Réponſe d'un Kolli qu'ils veulent employer.

» gers, ignorent les uſages de cette Cour, vous qui êtes né dans le Païs, vous » devez les connoître. Lorſque nous nous chargeons de préſenter un Placet, » moi, ou quelqu'un du même rang, c'eſt toujours par l'une de ces deux » raiſons ; ou pour nous vanger de nos ennemis, ou dans la vûë de quelque » grande récompenſe. Or je n'ai reçu, ni aucune injure des Hollandois qui » puiſſe me porter à la vangeance, ni aucune gratification de ces Peres » qui m'oblige de m'expoſer à tant de difficultés & de danger pour leur » rendre ſervice.

A quelles conditions un autre Mandarin veut les ſervir.

Il fallut recourir à d'autres protections. Un ſecond Mandarin, à qui l'on s'adreſſa, répondit que pour deux cens taëls il préſenteroit la Requête, quelques articles qu'elle pût contenir, mais qu'il ne s'engageroit point à la faire approuver de l'Empereur ; & que pour ſix cens taëls de plus, il promettoit de la faire réuſſir, ou de rendre la ſomme entiere. Les Miſſionnaires, quoiqu'effraiés de cette ſomme, conſidererent qu'*Antonio de Camera*, Gouverneur de Macao, leur avoit recommandé de ne rien épargner pour le ſuccès de leur entrepriſe, & que la Ville même de Macao s'étoit renduë caution du paiement. Cette penſée leur donna plus de hardieſſe à s'engager. Ils promirent huit cent taëls. Mais le Mandarin, ſuivant l'uſage de la Cour, ſouhaita de voir la ſomme entiere, & d'en toucher même une partie, avant que de préſenter la Requête. Cette condition étoit impoſſible aux Miſſionnaires.

Ce qui lui en fait perdre l'envie.

Cependant ils produiſirent deux robbes fort riches, dont Sa Majeſté Imperiale leur avoit fait préſent, & qu'ils n'avoient jamais portées, parce qu'elles n'étoient pas convenables à la modeſtie de leur état. Le Mandarin les accepta pour la ſomme de cent cinquante taëls. Enſuite, ayant découvert ou ſoupçonné que c'étoit un préſent de l'Empereur, il leur déclara qu'il ne pouvoit les recevoir, & leur reprocha même d'avoir penſé à s'en défaire. Les Chinois portent fort loin les apparences du reſpect, ou plûtôt de la ſuperſtition pour tout ce qui a quelque rapport à l'Empereur ; quoiqu'au fond du cœur ils ayent aſſez d'orgueïl, ſur tout dans la ſecte lettrée, pour ne ſe pas croire inferieurs aux plus grands Monarques.

Ils ont recours à la priére.

Il ne reſtoit pour reſſource aux Miſſionnaires que l'invocation du Ciel & l'ardeur de leurs prieres. Cependant les viſites qu'ils recevoient d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, & celles qu'ils ne manquoient pas de leur rendre, étoient autant d'occaſions dont ils ſe crurent obligés de profiter pour répandre des idées peu avantageuſes de leurs ennemis. Ils repréſenterent les Hollandois comme des Apoſtats de la Réligion Catholique, & des rebelles contre leur legitime Souverain. Ils rappellerent l'entrepriſe qu'ils avoient formée quelques années auparavant contre *Macao*, leur deſcente

Idée qu'ils répandent des Hollandois.

dans la Province de Fo-kyen, la priſe de Tay-man & de Formoſe où ils avoient élevé des Forts, & où dans l'eſpace de deux ou trois ans, ils avoient maſſacré plus de trois mille Habitans, & pluſieurs Marchands de Fo-kyen & de Chekyang. Ils n'oublierent pas que ſous le Regne du dernier Empereur, treize Hollandois, qui avoient été pris ſur la côte, avoient été amenés à la Cour pour y être condamnés au dernier ſupplice. Ils ajouterent que ſous prétexte de commerce, ils avoient acquis tant de puiſſance dans l'Iſle de Java, qu'il étoit devenu impoſſible au Roi de les en chaſſer; qu'il n'y avoit de ſureté pour aucune Nation contre des Pyrates univerſels, qui prétendoient au Domaine abſolu des Mers Indiennes, & qui, ſans diſtinction de haine ou d'amitié, pilloient tous les Vaiſſeaux qui tomboient entre leurs mains: que les recevoir à la Chine, c'étoit ouvrir la porte à toutes ſortes de déſordres, & ſcandaliſer les autres Monarques de l'Inde, qui évitoient toute ſorte de communication avec eux, comme le plus pernicieux danger dont leurs Etats fuſſent menacés.

Eclairciſſemens ſur les Ambaſſades Hollandoiſes.

Si l'on en croit l'Auteur de la Lettre, l'impudence des Hollandois cauſa de l'admiration à tous les Grands qui compoſoient la Cour de l'Empereur. Ils furent étonnés de la négligence, ou plûtôt de la corruption de pluſieurs Officiers de l'Empire, qui occupant des Poſtes de confiance, avoient accordé l'entrée de leur Païs à des Etrangers de ce caractere. Un Seigneur Tartare fut ſi tranſporté, à la peinture qu'on lui faiſoit d'eux, qu'il falloit, s'écria-t-il, que ſans aucun délai l'Empereur les fit tous pendre, pour effraier les autres par cet exemple. Mais les Miſſionaires répondirent qu'il y auroit trop d'injuſtice & de rigueur dans cette Sentence, parce qu'étant révêtus de la qualité d'Ambaſſadeurs, ils devoient joüir des priviléges attachés à ce titre: que s'étant fiés à la bonne foi de l'Empereur, ils devoient être à couvert de toutes ſortes de violences; qu'il étoit plus convenable à Sa Majeſté Imperiale de les traiter favorablement, en qualité d'Etrangers, ſur tout lorſqu'ils lui apportoient de riches préſens, & de les renvoier avec bonté; mais qu'il falloit leur faire perdre l'envie de revenir, en refuſant toutes leurs demandes. Un Eunuque de l'Empereur, & l'un de ſes principaux Conſeillers, aiant appris à connoître les Hollandois ſur le témoignage des Miſſionaires, jugea qu'il falloit leur rendre leurs préſens, & les congédier auſſi-tôt, avec une rigoureuſe défenſe de rentrer jamais dans les Ports de la Chine. Tous ces rapports firent tant de progrès dans l'Empire, que ne pouvant être ignorés des Officiers qui avoient quelque relation avec les Hollandois, ils allerent enfin juſqu'aux oreilles des Ambaſſadeurs. Dans le reſſentiment d'une injure dont ils craignirent les ſuites, ils dépêcherent un Meſſager aux Miſſionaires, pour les prier de ne pas irriter le Peuple contr'eux, en les repréſentant comme des voleurs & des Gens ſans aveu.

Jugement que les Chinois porterent d'eux.

Le bruit s'en répand juſqu'aux Ambaſſadeurs.

Ils s'en plaignent.

Enfin, partant de Canton, ſous l'eſcorte de pluſieurs Mandarins, de leurs Interprêtes, & d'un grand nombre d'Officiers du Viceroi, qui leur rendirent de grands honneurs ſur la route, ils arriverent à Peking le 17 de Juillet 1656. L'Auteur de la Lettre rend un témoignage très-avantageux à leur conduite. Ils ſe firent connoître ſur la route, ſinon pour Catholiques, du moins pour Chrêtiens, par la ſageſſe de leurs mœurs, & pour Européens par leur magnificence. Ils ſe concilierent l'affection de tout le monde, &

Conduite qu'ils tiennent dans leur route juſqu'à Peking.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

mériterent juſtement le titre de *Nobles*. Leurs préſens ne furent point épargnés aux Vicerois & aux Gouverneurs. Ils étendirent leurs liberalités juſqu'à la plus vile perſonne du Peuple, qui leur apportoit un charbon pour allumer leurs pipes. Cette politique leur gagna le cœur de tous les Chinois, qui n'étant point accoutumés à des *pluies d'argent* ſi abondantes, ne ſe laſſoient point de joindre les louanges à l'admiration. Cependant le même Auteur leur reproche, comme un ſujet de ſcandale, d'avoir fait préſent aux Bonzes de quarante taëls pour contribuer à l'érection d'un Temple. Il ajoute qu'en apprenant ce fait, d'un Prêtre & de quelques Chrêtiens du même lieu, il s'efforça de l'excuſer, ſous prétexte que le préſent pouvoit avoir été fait dans quelque autre vûë, & que l'Interprête ne l'avoit expliqué d'une maniere ſi peu chrêtienne, que pour gagner l'affection du Peuple. Mais après avoir pris parti pour les Hollandois ſur cet article, il ne peut les excuſer d'avoir mangé de la chair les vendredis & les ſamedis, parce que c'étoit ſcandaliſer tous les Chrêtiens du Païs.

Bonne-foi de l'Auteur de la Lettre.

Les Miſſionnaires évitent toute communication avec les Hollandois.

L'année d'auparavant, deux hommes attachés à leur ſervice, l'un Chinois de Canton, l'autre Interprête, étant venus à Peking pour ſolliciter leurs interêts, virent paſſer devant leur porte le Pere Loüis-Balion, & crierent avec empreſſement, *mon Pere*, *mon Pere*, pour l'engager à s'arrêter. Mais il continua ſa marche, en feignant de ne les avoir pas vûs, & de ne les pas entendre. Dans la ſuite, tous les Miſſionaires ſe firent une loi de ne point approchet du même lieu, parce qu'ils ne pouvoient entretenir de communication avec les Hollandois, ou avec leurs Agens, ſans démentir en quelque ſorte l'opinion qu'ils en avoient fait prendre aux Chinois. Ces deux Emiſſaires avoient corrompu pluſieurs Seigneurs de la Cour, particulierement un Tartare, connu par ſon avarice, Chef des Kollis, & Préſident du Tribunal de l'Hoſpitalité; office qui ſe rapporte parmi nous à celui de Maître de cérémonies, & qui conſiſte à recevoir les Etrangers & à prendre ſoin de leurs affaires. Mais loin de ſe décourager, les Miſſionaires s'adreſſerent au Préſident Chinois (22) de la même Cour, qui les avoit toujours honorés de ſon amitié. Comme ils lui connoiſſoient beaucoup d'eſtime pour les Livres & les Sciences de l'Europe, ils lui firent préſent d'une deſcription de l'Empire de la Chine (23), qui renfermoit l'Etat des Iſles voiſines de la Province de *Fo-kyen*, avec une Carte de Tay-wan & de Formoſe. En lui offrant cet Ouvrage, ils profiterent de l'occaſion pour lui expliquer non-ſeulement la miſere où les Hollandois avoient plongé cette Iſle, mais encore le preſſant danger dont tout l'Empire, & particulierement la Province de Fo-kyen, etoient menacés par le voiſinage de ces rédoutables Ennemis. Il ajouta qu'auſſi long-tems qu'ils demeureroient en poſſeſſion de Formoſe, il ne falloit pas eſpérer que les Villes de *Suen-cheu* & de *Ching-cheu* (24) fuſſent jamais tranquilles & floriſſantes. Le Mandarin parut extrêmement ſatisfait d'un Livre ſi curieux. Il promit de le faire voir au Conſeil

Comment ils font entrer un grand Mandarin dans leurs interêts.

(22) Depuis la conquête des Tartares, tous les Tribunaux de la Chine ont deux Préſidens, l'un Chinois, l'autre Tartare.

(23) Ogilby l'appelle *un Miroir ou un Théatre* de cette Partie du Monde.

(24) Ou *Chang-cheu*. C'eſt *Cin cheu* dans Ogilby. Ces deux Villes appartiennent à la Province de Fo-kyen, & l'on a vû dans les Relations précédentes qu'elles ſe trouvent écrites fort différemment.

qui devoit s'assembler touchant les Hollandois. Quoiqu'il n'ignorât pas, dit-il aux Missionaires, que les Hollandois avoient gagné le Viceroi de Canton, & quantité de grands Officiers de la Cour, il osoit assurer qu'ils ne parviendroient point à leur but; car je ne souffrirai point, ajouta-t-il, qu'ils entrent à la Chine, ni qu'ils y obtiennent la liberté du commerce. L'effet répondit à sa promesse. S'étant lié avec d'autres Chinois du même parti, il trouva le moyen de surmonter toutes les oppositions des Tartares, & leur fit voir à la fin le Livre des Missionaires, dont l'autorité fit sur eux d'autant plus d'impression, qu'il étoit écrit en langue Chinoise. En un mot, les Tartares mêmes, entraînés par les bruits qui s'étoient répandus & par les soupcons que tous les Ministres de l'Empire avoient conçus de ces Etrangers, les obligerent de se tenir renfermés dans leur logement, & leur ôterent non-seulement la liberté de vendre & d'acheter, mais encore celle d'assister à quelques Fêtes, ausquelles ils furent invités par les amis du Viceroi de Canton, & celle enfin de paroître assis à leur propre porte. Après avoir ainsi perdu toute espérance, les Ambassadeurs prirent un parti fort étrange. Ils publierent que leur voyage n'avoit point de rapport au Commerce; qu'ils n'étoient venus à la Chine que pour féliciter l'Empereur sur ses nouvelles conquêtes, & qu'ayant heureusement rempli leurs vûës, ils ne demandoient plus que d'être congediés. Ce langage étoit sans vraisemblance, puisqu'on a vû dans leur Rélation qu'ils avoient fait demander, en arrivant, la permission d'exercer le Commerce, & qu'ils l'avoient même obtenuë.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Chaleur d'un grand Mandarin contre les Hollandois.

Triste état de l'Ambassade.

Conduite des Ambassadeurs.

Entre les Missionaires, il s'en trouvoit un, nommé le Pere Adam (25), qui s'étoit procuré, par son mérite personnel, un accès fort libre à la Cour. Les autres l'engagerent à profiter de sa faveur, pour entretenir Sa Majesté Impériale de l'affaire des Hollandois. L'entreprise étoit délicate, parce qu'à la Chine toutes les matiéres d'importance sont abandonnées à la discussion des Tribunaux, & que l'Empereur s'en rapporte à leur jugement. D'ailleurs il étoit à craindre que ceux qui favorisoient les Hollandois n'en prissent occasion de représenter, que le Pere Adam & les autres Missionaires étoient suscités par les Portugais, pour assurer à cette Nation un Commerce exclusif, au désavantage de l'Empire, qui avoit probablement plus d'utilité à recueïllir de celui de plusieurs autres Peuples. Le Pere Adam passa sur toutes ces craintes. Il s'ouvrit à l'Empereur; & l'ayant disposé favorablement pour son Parti, il ne resta plus à ses Adversaires d'autre ressource que le silence. Ce furent particuliérement les instances du Pere *Valleat*, qui déterminerent le Pere Adam à cette importante démarche. On en trouve les circonstances dans une Lettre qu'il écrivit au Pere Visiteur, dattée du mois de Février (26) 1665.

Service que le Pere Adam, Jesuite, rend à la Mission.

Cependant les Hollandois n'en penserent pas moins à délivrer leurs présens. Ils les diviserent en quatre parties. la premiere, pour l'Empereur; la seconde, pour sa mere, & la troisiéme pour l'Impératrice. Ces trois divisions furent inscrites, suivant leur destination. La quatriéme passa pour un présent particulier, au nom des deux Ambassadeurs. Le but de ce partage étoit de

Présens des Hollandois & leur division.

(25) Jean-Adam *Schaal*, ou *Scaliger*, qui fut élevé à la dignité de Mandarin.

(26) Cette Lettre se trouve ici toute entiere dans Ogilby, mais on se contentera d'en donner l'extrait à la fin de cet Article.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

gagner tous ceux dont la faveur étoit à ménager. Les Hollandois ne furent pas redevables à eux-mêmes de cette invention, quoiqu'ils entendent merveilleuſement cette eſpece de politique. Ils en eurent l'obligation aux Vice-rois de Canton, qui leur compoſerent auſſi de nouvelles Lettres, au lieu de celles qu'ils avoient apportées de Batavia. Enfin leurs meſures étoient priſes avec aſſez de ſageſſe pour les rendre sûrs du ſuccès, s'ils euſſent été Catholiques, parce qu'ils n'auroient pas trouvé d'oppoſition. Ce qui ne laiſſe aucun doute que la diſpoſition des préſens ne fût une invention Chinoiſe, c'eſt que le Maître des cérémonies ayant demandé aux Hollandois comment tels & tels préſens pouvoient être deſtinés pour les Reines, lorſqu'il ne paroiſſoit aucune marque de cette diviſion dans la Lettre du Général (27), ils répondirent fort ridiculement, qu'après avoir été quelque tems en mer ils avoient trouvé ces richeſſes dans le Vaiſſeau, ſans ſçavoir qu'elles y fuſſent, & qu'ils avoient crû les devoir mettre à part pour Leurs Majeſtés. Une réponſe de cette nature manquoit abſolument de vraiſemblance. Mais il pouvoit être vrai qu'ils euſſent trouvé une partie des préſens ſur quelque Vaiſſeau Portugais, qu'ils avoient rencontré dans leur route; car ils pilloient ſans ſcrupule tous les Bâtimens de cette Nation.

Idée qui venoit des Chinois.

Réponſe ridicule des Hollandois.

Enumération des préſens.

L'Auteur de la Lettre fait l'énumeration des préſens. Ceux qui étoient pour l'Empereur, conſiſtoient dans une armure complete, à boſſetes d'or; vingt-trois fuſils, de différentes grandeurs, mais tous d'un travail riche & curieux; ſix ſabres; ſix épées damaſquinées d'or; cinq caiſſes de gands; une caiſſe de muſcades; deux piéces de bel écarlate; deux piéces de drap large; une piéce de drap couleur de chair; une piéce de drap verd; deux de drap bleu celeſte; deux de draps de *Popingi*; cent aunes de toile d'Hollande; trois paquets de fleurs de diverſes couleurs; trois paquets de canelle; douze courte-pointes; cinquante livres d'ambre; deux livres de corail choiſi; deux livres de grains d'ambre; une branche de corail poli, peſant une livre & demie; dix piéces de bois de ſandal; trois boëtes de poudre; une lunette d'approche à tuyau d'argent; douze plumets; quatre miroirs; un grand miroir de huit pieds quarrés; une tenture de tapiſſerie; ſix tapis. Les préſens pour l'Imperatrice étoient un grand miroir; une petite figure d'écaille de tortuë; une piéce de drap verd; une piéce d'écarlate; huit aunes de toile d'Hollande; une piéce de drap bleu celeſte; une piéce de ſatin verd de l'Europe; deux courte-pointes; quelques piéces de tapiſſerie; quatre piéces d'ambre; deux tables de marbre blanc d'Italie, marquetées de figures de diverſes couleurs; trois chapellets d'ambre; un cabinet de criſtal; un cabinet de ſculpture; dix flacons d'eau parfumée de l'Europe; ſix petites caiſſes de tableaux. Pour la mere de l'Empereur, c'étoit un grand miroir; un cabinet d'écaille de tortuë, incruſtée d'argent; un petit cabinet d'ébéne; une grande écritoire ornée de criſtal; quatre Roſaires d'ambre, & trois de corail; ſix piéces d'ambre; une branche de corail; ſix tables de marbre blanc d'Italie, marquetées de diverſes couleurs; trois tapis de toile peinte; une piéce d'écarlate; une piéce de drap large, de beauté médiocre; une piéce de ſatin noir de l'Europe; une piéce de ſatin verd; une piéce de ſatin bleu; deux piés-

Préſens pour la mere de l'Empereur.

(27) Si les Chinois avoient fait de nouvelles Lettres, comment avoient-ils pû commettre une faute ſi groſſiére?

ces de damas noir de l'Europe ; une de velours ; une tenture de tapiſſerie ; vingt-ſix aunes de toile d'Hollande ; un cabinet en forme d'aigle ; ſix gobelets de criſtal ; vingt & une belles pintades de *Metchia-jatam* ; deux bouteilles d'eau parfumées de l'Europe ; une très belle piéce de drap large. Les préſens des Ambaſſadeurs pour Sa Majeſté Impériale étoient, une piéce d'écarlate ; une piéce de drap verd ; trois piéces de ſatin de l'Europe, verd, rouge & blanc ; vingt-quatre aunes de toile d'Hollande ; dix piéces d'ambre ; deux Roſaires d'ambre ; deux colliers de corail ; un miroir ; quatre miroirs ornés de peintures ; quatre tables de marbre de diverſes couleurs ; un cabinet de marbre ; deux fuſils ; deux lances ; une épée à monture d'argent, avec un riche fourreau ; trois gobelets de glace de Veniſe ; deux ſtatuës gravées de fleurs ; une épée damaſquinée d'or & d'argent ; deux couteaux ; un plumet ; un perroquet en peinture ; vingt bouteilles d'eau parfumée de l'Europe, & douze pots de vin de différens Païs.

Eclairciſſemens ſur les Ambaſſades Hollandoises.

Préſens particuliers des Ambaſſadeurs.

Dans une Ville où tout eſt venal comme dans l'ancienne Rome, les Hollandois s'étoient flattés, avec ces préſens, d'acheter la liberté du Commerce ; mais, ſuivant l'Auteur de la Lettre, quoique les préſens ayent beaucoup de force, ils éprouverent que les devotes priéres des Serviteurs de Dieu (28) ſont encore plus puiſſantes ; & Dieu, qui avoit permis leur entrée au Japon pour la ruine du Chriſtianiſme (29), autrefois ſi floriſſant dans cette Iſle, ne ſouffrit pas qu'ils fuſſent reçus à la Chine, où ils n'auroient pas manqué de faire le même tort à la Réligion.

Vaines eſpérances des Hollandois.

Cependant ils auroient pû apporter trois piéces qui auroient plaidé puiſſamment en leur faveur ; un clavecin, avec un Maître habile ; un Trompette, & quelques Ingénieurs, ou quelques Officiers, pour montrer les exercices de la guerre aux Soldats. L'Empereur ſouhaitoit avec une paſſion extrême de recevoir ces trois ſervices des Européens. Mais le Ciel, ajoute l'Auteur, ne permit pas que les Ennemis de la Réligion Catholique paruſſent avec de ſi fortes armes, afin qu'il fût plus facile à ſes Défenſeurs de ſoutenir ſes intérêts.

Secours que les Hollandois oublierent.

La reception des Hollandois à Pe King n'avoit pas laiſſé d'être fort civile ; & la rémontrance du Tribunal des Requêtes, dont l'Auteur donne une copie fidéle, marque auſſi qu'ils furent congédiés avec toutes ſortes de faveurs & de politeſſes. Elle mérite d'être rapportée dans ſes propres termes :

Ordonnance Chinoiſe en faveur des Hollandois.

DANS la treiziéme année du regne de l'Empereur *Kan-chi* (30), le » dix-huitiéme jour du ſixiéme mois, on a préſenté à cette Cour une copie » de la demande des Hollandois, qui ſont venus dans cet Empire pour » rendre hommage à votre Majeſté, & ſe déclarer ſes Vaſſaux. Nous avons

(28) Deux petites réflexions que les Auteurs du Recueil joignent ici en forme de Notes, feront juger ſi j'ai eu tort d'en retrancher un grand nombre de la même nature. » Les Miſ» ſionnaires, diſent-ils, ſe qualifient de Ser» viteurs de Dieu ; mais les Hollandois & les » autres Proteſtans prétendent qu'ils ſont les » Serviteurs du Diable.

(29) Suivant la Note des Ecrivains Anglois, l'Auteur devoit dire, *de l'Anti-chriſtianiſme ou du Papiſme, qui eſt pire que l'Athéiſme.* Quel langage pour des Hiſtoriens !

(30) *Chan-chi* dans Du Halde.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

» déliberé là-dessus, suivant notre devoir ; & quoique la vérité soit que la » réputation du pouvoir & de la grandeur de votre Majesté (*) est répanduë » dans les parties les plus éloignées de la Terre habitable, cependant » après d'exactes recherches dans les Loix & les anciennes Archives de cet » Empire, nous ne trouvons aucun siécle où les Hollandois ayent jamais » envoyé des Ambassadeurs pour payer le Tribut. Ainsi ne connoissant au- » cune regle établie qui puisse nous diriger dans cette occasion, le résultat » de notre Déliberation est que votre Majesté fera fort bien de porter le » Decret suivant : Que considérant la longueur & le danger du voyage, » votre Majesté accorde aux Hollandois la permission de venir de leur Païs » une fois en cinq ans, & non plus souvent, pour payer leur Tribut à » cette Cour ; que votre Majesté leur accorde cette grace pour faire connoî- » tre à toute la Terre qu'elle est portée à recevoir dans son sein les Etran- » gers des Païs les plus reculés ; qu'à l'égard de la route qu'ils doivent pren- » dre pour venir ici, Elle juge à propos que ce soit par la Province de » Canton (31), & non autrement ; que pour ce qui concerne la liberté du » Commerce dans les Etats de votre Majesté, il a déja paru une Déclaration » précise de l'éloignement qu'elle a pour cette proposition, de sorte qu'il » est inutile d'en parler davantage ; que cependant, après avoir paru devant » votre Majesté, les Hollandois pourront vendre & acheter certaines mar- » chandises, pourvû qu'ils ayent un juste respect pour les Constitutions decet » Empire, qui regardent les Etrangers, & que dans la maniere d'acheter & de » vendre ils se conforment aux Loix & aux Ordonnances, qu'on veillera soi- » gneusement à leur faire observer, & dont toutes les violations seront sujettes » aux peines établies ; qu'à chaque voyage qu'ils feront pour venir payer le Tri- » but, leur nombre n'excedera jamais cent personnes, Maîtres & gens de » la suite ; que de ce nombre, vingt seulement auront la liberté de se ren- » dre à Pe-king, le reste devant demeurer à Canton, & que ces vingt se- » ront conduits par deux Chefs, l'un Soldat, & l'autre homme de Lettres : » que les Mandarins leur donneront une bonne escorte, pour les accom- » pagner jusqu'à la Cour, & pour empêcher qu'à leur retour ils ne s'écar- » tent hors du chemin ; qu'en arrivant à Canton ils remettront immédia- » tement à la voile pour retourner dans leur Païs, parce que leurs délais » sur la côte, & dans les Mers de Canton, ne paroissent pas convenables.

» Telle est l'opinion de la Cour des Requêtes de Votre Majesté. Mais » comme elle n'a pas la hardiesse de prendre sur elle-même le Jugement de » cette affaire ; moi, Président de ladite Cour, je présente humblement cette » Remontrance à Votre Majesté, en la Suppliant d'expliquer ses volontés » par son Décret Impérial. DONNÉ dans la treiziéme année de Sa Majesté » Impériale *Kan-chi*, le septiéme jour de la septiéme Lune.

Deux jours après la datte de cette Remontrance, l'Empereur fit publier le Décret suivant :

(*) Ce terme n'est employé dans la Traduction que pour se conformer à nos usages ; car on verra bien-tôt que les Chinois ne parlent & n'écrivent point à l'Empereur en termes directs.

(31) Il paroît en effet par la Relation de Van-Hoorn, qu'ils avoient ordre de venir par Canton.

SALUT

Eclaircissemens sur les Ambassades Hollandoises.

Salut & Paix au Royaume de Hollande, qui, par un amour cordial » pour la justice, s'est soumis à nous, & nous a député des Ambassadeurs au » travers du vaste espace des mers, pour nous payer son tribut. Cependant » ayant pesé dans notre esprit la longueur du voyage & les périls dont il est » accompagné, Nous leur donnons volontiers la permission de venir une » fois tous les huit ans nous payer leur tribut dans cette Cour, & Nous leur » accordons cette grace pour faire connoître, à tout l'Univers, l'affection que » nous portons aux Peuples les plus éloignés. Sur tous les autres points, nous » donnons notre approbation & notre consentement royal aux Remontrances » de notre Cour des Requêtes.

Réflexions de l'Auteur de la Lettre sur les faits précédens.

L'Auteur conclut, que l'Empereur de la Chine n'ayant point accordé aux Hollandois la liberté du Commerce, il y a peu d'apparence qu'ils soient tentés d'y retourner pour le seul plaisir de payer un tribut. Si Sa Majesté leur eût permis de faire chaque année le voyage, ils auroient pû se rembourser de leurs frais par les avantages d'un Commerce clandestin; sur-tout étant si bien avec les Vicerois de Canton & les Tartares de la Province, qui en auroient tiré tout le profit. Mais Dieu, continue l'Auteur, porta le cœur des Mandarins Chinois à s'y opposer; & lorsque les Tartares & les Chinois réunis eurent consenti à leur accorder l'entrée du Pays une fois en cinq ans, l'Empereur, par une disposition spéciale de la divine Providence, prolongea cet espace à huit ans. Avant l'expiration d'un si long tems (c'est toujours l'Auteur qui s'exprime) ou l'Empereur, ou les Vicerois de Canton & tous les Partisans des Hollandois seront morts, ou les Hollandois mêmes seront détruits. » Mais quand les Missionnaires seroient trompés dans toutes ces esperances, » & quand les Hollandois seroient assez peu sensibles à l'honneur pour re- » tourner à la Chine après les huit ans, le Ciel, ajoute l'Auteur, nous » fourniroit quelque moyen de ruiner leurs desseins. Cependant il n'est pas » vraisemblable qu'ils y retournent. Ils sont partis trop mécontens de la ri- » gueur avec laquelle ils ont été observés, & de n'avoir point été admis plus » que les Moscovites à l'audience de l'Empereur, parce qu'ils n'ont pas voulu » se soumettre à la cérémonie des réverences qui doivent se faire au Palais. » C'est du Pere Balion que je tiens cette circonstance, par une Lettre que » j'ai reçue de lui par la poste, après mon départ pour Nan-king. Les Chi- » nois & les Tartares en ont pris droit de traiter également ces deux Na- » tions de Barbares; & de leur côté elles sont fort chocquées, que leurs » Ambassadeurs ayent été congediés avec si peu de ménagement. Mais » n'est-il pas juste que des Hérétiques & des Schismatiques essuient des dé- » gouts de cette nature, afin que leurs mauvais exemples ne deviennent pas » un sujet de scandale pour les nouveaux Chrétiens, & que la Religion de » l'Europe ne soit pas exposée à la médisance des Infidéles?

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

§. II.

Extrait de la ſeconde Lettre.

Entretien de l'Auteur avec l'Empereur de la Chine.

L'AUTEUR (32) s'étant procuré une audience de l'Empereur, le 12 de Février 1655, ce Prince, après quelques diſcours familiers, fit tomber lui-même la converſation ſur les Hollandois, & donna l'occaſion au Miſſionnaire de les peindre de leurs vraies couleurs. Au lieu de ces grands Etats qu'ils s'étoient vantés de poſſeder, il apprit à Sa Majeſté qu'ils étoient bornés dans une petite partie d'un Pays qu'ils avoient engagé à la révolte contre leur légitime Souverain; qu'étant enſuite devenus Pyrates (33), ils enlevoient par mer tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, pour ſoutenir un pouvoir uſurpé ſur terre.

Confiance que ce Prince lui témoigne.

L'Empereur témoigna ſa confiance pour le Miſſionnaire, en lui répondant qu'il leur avoit réfuſé l'entrée de ſon Empire il y avoit deux ans, & qu'il ignoroit comment ils pouvoient l'avoir obtenue, à moins que ce ne fût par la négligence de ſes Officiers. Le Miſſionnaire aſſura Sa Majeſté que c'étoit en corrompant, par leurs largeſſes, les Officiers de Canton. Cependant il lui repréſenta, que puiſqu'ils avoient obtenu la permiſſion de venir à la Cour, il y auroit de la légereté à la revoquer; qu'il falloit faire attention ſeulement à l'eſpece de liberté qu'on leur accorderoit pour le Commerce, parce qu'ils n'avoient pas plûtôt mis le pied dans un Pays, qu'ils trouvoient le moyen de s'y fortifier, & qu'il devenoit impoſſible de les en chaſſer ou de prévenir leurs ravages. L'Empereur parut fort ſatisfait de ces lumiéres, & promit au Miſſionnaire de s'en ſouvenir dans l'occaſion.

Conſeil où le Miſſionnaire eſt appellé.

Peu de jours après que les Hollandois furent arrivés à Peking, l'Auteur fut averti, par les Mandarins, de ſe trouver au Tribunal où les propoſitions des Ambaſſadeurs devoient être reçues & diſcutées, pour en donner ſon opinion. Keyſer & Goyer s'y préſenterent, avec un cortége de dix-huit perſonnes. Les Tartares nommoient ces deux Perſonnages *Kong-ping* (34), c'eſt-à-dire, Capitaines. Ils témoignerent beaucoup de reſpect, & ſaluerent fort civilement le Miſſionnaire. Enſuite ayant ouvert leurs caiſſes & leurs pacquets, on leur demanda d'où venoit chaque piéce de marchandiſe, à meſure qu'elle paroiſſoit. Leurs réponſes furent de bonne-foi, ſoit par amour pour la vérité, ſoit par reſpect pour la préſence du Miſſionnaire. Le Conſeil apprit ainſi, que de dix piéces à peine s'en trouvoit-il une qui fût de Hollande. Les cent piéces mêmes de drap, qu'ils donnerent hardiment pour une production de leur Pays, n'étoient au fond que des *Baſtas* de l'Inde. On continua de leur demander d'où ils venoient & combien ils avoient employé de tems à leur voyage. Ils répondirent qu'ils venoient de Hollande & que leur voyage avoit duré ſeize mois, dans leſquels ils comprenoient apparemment tout le tems

Les Hollandois ſont examinés en la préſence.

(32) Cette Lettre, qui eſt du Pere Adam Schaal, ou Scaliger, eſt annoncée dans la Relation précédente. Elle fut écrite au Pere Viſiteur & portée par Gabriel Magalhanes, Auteur d'une Relation de la Chine.

(33) Ogilby emploie le terme de *Vagabonds*.

(34) *Compim* dans Ogilby. L'*m* des Portugais a la force de *ng*, ou plûtôt de l'*n* allongée.

qu'ils avoient mis à courir d'un Port à l'autre pour raſſembler leurs marchandiſes. Tous les Amis & les Agens des Vicerois de Canton leur compoſoient un ſecond cortége, & ne ceſſoient pas de les louer, en relevant les avantages que les Mandarins devoient ſe promettre de leur commerce.

Eclairciſſemens sur les Ambaſſades Hollandoises.

Ils ſont ſoutenus par les Agens de Canton.

Enfin, tout le Conſeil s'approcha du Miſſionnaire, pour entendre de ſa bouche ce qu'il penſoit de ces Etrangers. Il leur dit, en langue Chinoiſe, que les Hollandois étoient véritablement Européens; mais qu'ayant ſecoué le joug de leur Roi, ils n'avoient qu'un ſeul Prince, qui commandoit leurs armées & qui n'étoit alors qu'un enfant de ſix ans; que de leur propre aveu ils n'étoient point envoyés par ce Prince, mais par les Mandarins de leur Pays, & que la plûpart des marchandiſes qu'ils avoient apportées étoient des productions de diverſes autres contrées. Ici le diſcours du Pere Adam fut interrompu par l'arrivée d'un meſſager de Sa Majeſté Impériale, qui faiſoit appeller l'Orateur; mais en quittant l'Aſſemblée, il eut le tems d'ajouter que ſon Pays étoit voiſin de la Hollande; qu'il connoiſſoit par conſéquent les maniéres & les uſages des Hollandois; qu'il ſçavoit même leur langue, & qu'il avoit déja découvert une contradiction entre les réponſes qu'ils venoient de faire au Conſeil, & les Mémoires qu'ils avoient préſentés à l'Empereur & aux Mandarins. L'Auteur de la Lettre obſerve, que malgré la protection d'un des deux Préſidens, ſur laquelle ils comptoient, ils ne purent voir le Miſſionnaire aſſis près de cet Officier, ſans s'imaginer qu'il avoit quelqu'autorité dans cette Cour, & que cette idée ſervit à leur inſpirer de la modération. Il remarque encore que lorſqu'il ſe leva pour ſortir, ils ſe hâterent auſſi de ſe lever, & qu'à ſon paſſage les deux Capitaines lui firent de grandes offres de ſervice.

Témoignage que le Pere Adam rend d'eux.

Opinion qu'ils avoient de lui.

En arrivant chez l'Empereur, il l'informa auſſi-tôt de la contradiction où les Ambaſſadeurs étoient tombés. Ils avoient répondu que leur voyage avoit duré ſeize mois. N'en devant pas employer moins à leur retour, ces deux nombres joints enſemble faiſoient trente-deux mois, auxquels, ſi l'on en joignoit huit qui s'étoient paſſés depuis leur arrivée à Canton, la ſomme totale monteroit à quarante mois. Il en falloit conclure évidemment qu'ils ne pouvoient, comme ils l'avoient offert, retourner de la Chine en Hollande, s'y arrêter quelque-tems pour leurs commiſſions & les préſens, & revenir à la Chine dans l'eſpace de deux ans. De ce menſonge, le Miſſionnaire fit inferer à l'Empereur quelle confiance ils méritoient ſur les autres points.

Le Pere Adam rend compte à l'Empereur de ſes idées.

Sa Majeſté Impériale, s'il en faut croire l'Ecrivain, parut un peu frappée de la juſteſſe de cet argument. Alors le Miſſionnaire s'approchant d'elle, comme ſi ce qu'il avoit à dire eût demandé le ſecret, il lui tint un diſcours qui la ſurprit davantage. Il lui apprit que ſous prétexte de Commerce, ces Etrangers ne mettoient le pied dans aucun Pays où ils ne commençaſſent par élever des Forteresſes & planter des batteries de canon; qu'il étoit bien étrange qu'on leur eût fait traverſer les Etats de Sa Majeſté, du Sud au Nord, & qu'on leur eût laiſſé la liberté d'obſerver toutes les Places; que s'il leur prenoit envie de s'emparer du Royaume de Kayo, & de bâtir un Château dans l'Iſle nommée *la Montagne d'or*, qui étoit ſituée au milieu de l'embouchure d'une grande riviere, ils ſe mettroient en état de commander les paſſages & de faire la loi aux quatre grandes Villes voiſines: qu'ils n'auroient beſoin que de cent

Il le prévient contre les Hollandois.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

hommes pour cette exécution ; tandis qu'il en faudroit deux ou trois mille à Sa Majesté pour les observer : qu'il seroit impossible de les chasser, parce qu'ils recevroient toutes leurs munitions de la mer, & que l'Empire étoit menacé du même danger dans tous les lieux où il leur seroit permis de s'établir. » Que Votre Majesté, ajouta le Missionnaire, ne s'offense point de la » liberté avec laquelle j'explique mes craintes. Je suis devant mon bon Sei- » gneur & mon Maître, à qui je dois déclarer tout ce qui menace sa sûreté. » L'inquiétude que j'en ressens n'est pas un petit tourment pour mon cœur.

Zéle qu'il marque pour la sûreté de ce Prince.

L'Empereur, après quelques momens de réflexions, parut fort allarmé de ce qu'il venoit d'entendre. Il demanda aussi-tôt au Missionnaire si les Moscovites étoient du même caractere que les Hollandois. C'est tout le contraire, répondit le Pere Adam, car ils sont justes & fidéles, excepté sur un article, qui leur est accordé par leur loi, mais sur lequel ils ne se conduisent point aussi parfaitement qu'ils le devroient. Il ajouta qu'ils étoient gouvernés par un puissant Prince, qui n'avoit point eu vraisemblablement, dans son Ambassade, d'autre dessein que de féliciter Sa Majesté Impériale sur ses conquêtes & sur son accession au Trône : mais que ses Ambassadeurs avoient été peu considerés à la Chine, parce qu'ils n'entendoient point la langue Chinoise & que leurs Interprétes les servoient avec négligence : qu'il étoit digne, par conséquent, de la bonté d'un si grand Empereur, quoiqu'ils ne fussent que deux de leur Nation, de leur faire quelques honneurs & de les congedier avec amitié, sur-tout après avoir reçu leur message & leurs présens. Sa Majesté Impériale ayant approuvé toutes ces représentations, le Missionnaire ne jugea point à propos de la presser davantage. Elle donna ordre qu'on lui servît une collation & que le premier Eunuque fût appellé pour lui tenir compagnie.

Il rend un témoignage favorable aux Moscovites.

Réflexions du Pere Adam.

Le Pere Adam est persuadé que trois mille taëls auroient suffi pour acheter des présens plus agréables à l'Empereur que tous ceux que les Hollandois avoient apportés, & que cette mépriſe confirmant la faveur des Missionnaires, ils auroient obtenu que l'accès de l'Empire fût fermé de toutes parts aux Protestans. Mais il observe qu'à la distance où Peking est de Macao, il leur étoit trop difficile d'employer l'assistance des Portugais dans l'occasion. Il doute même s'ils l'eussent obtenue en la demandant ; ce qui ne l'empêche pas d'assurer le Pere Visiteur, qu'il n'épargnera rien pour faire prendre à la Cour une juste idée des Hollandois. Il ajoute que dans les circonstances présentes, il ne voit aucune apparence de pouvoir engager les Mandarins à se charger des interêts de la Religion, parce qu'à force de présens l'Ennemi s'étoit procuré un si grand nombre de protecteurs, que mille livres sterling ne feroient pas ce qu'on auroit fait d'abord avec cent.

Les Hollandois s'efforcent de le gagner.

Le premier d'Aout, les Mandarins de Canton, avec un grand Mandarin d'une autre Province, qui avoient accompagné les Hollandois dans leur voyage, se rendirent au Collége des Jesuites, & dirent au Pere Adam entre plusieurs choses, que la Confrerie de *Sin-a-vang* avoit résolu de donner une Fête aux Hollandois, mais qu'on ne leur permettoit pas de sortir de leur logement ; que commençant à desesperer du succès de leur dessein, ils declaroient que leurs intentions ne regardoient plus le Commerce ; & qu'après avoir salué l'Empereur, ils ne pensoient qu'à partir : qu'ils s'étoient

propoſés de faire un beau préſent au Pere Adam ; mais que la contrainte où ils étoient retenus, ne leur permettoit pas de le lui porter ; & qu'ils ſe flattoient qu'il ne leur rendroit pas de mauvais office à la Cour. Le 6, Sa Majeſté Impériale le fit appeller, pour regler avec le Kolli l'affaire des Hollandois. En arrivant, on lui montra une copie du Décret, qui n'avoit point encore été confirmé par l'Empereur, mais ſur lequel ce Prince vouloit qu'il fût conſulté. Cette piéce étoit favorable aux Hollandois. On y vantoit leur grandeur. On y faiſoit valoir le voyage qu'ils avoient entrepris, d'un Païs éloigné, pour viſiter Sa Majeſté Impériale. Le Tribunal ébranlé par de ſi fortes conſiderations, penchoit unanimement à leur accorder la liberté du Commerce, qu'ils demandoient à la Chine. Mais le Miſſionnaire, à qui le Préſident demanda s'il approuvoit cette réſolution, répondit négativement, & donna pour raiſons de ſon réfus ; premierement, qu'une faveur de cette nature n'ayant jamais été accordée aux Etrangers, il en falloit conclure qu'elle avoit toujours été regardée comme dangereuſe ; en ſecond lieu, qu'il n'y avoit point de Nation ſous le Soleil dont elle dût faire appréhender plus de mal que des Hollandois. » Mais peut-être ſont-ils vos Amis, ajouta-t-il, & » n'ont-ils pas d'autre motif que votre propre interêt. Examinez-bien leurs » vûës, & vous trouverez qu'ils cherchent uniquement leurs avantages. Ils » s'attribuent la qualité de fameux Négocians ; mais je ſuis perſuadé que » leur Commerce, comme leurs principes, conſiſtent à s'enrichir du bien » d'autrui.

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

Conſeil tenu en leur faveur.

Opinion du Pere Adam.

Le Préſident Tartare fut non-ſeulement ſurpris, mais irrité de cette réponſe. Il étoit gendre d'un des Vicerois de Canton, dont il craignoit de combattre les volontés. Cependant la hardieſſe lui manquant auſſi pour les ſoutenir ouvertement, il réſolut de tenter ſi le Miſſionnaire ne ſeroit pas capable de changer d'opinion. Dans cette vûë, il chargea trois Kollis Chinois de traiter plus particulierement cette affaire avec lui. Mais, au lieu d'inſpirer d'autres ſentimens au Miſſionnaire, ils lui marquerent la joye qu'ils avoient euë de l'entendre parler ſi librement, & lui proteſterent même que n'oſant l'imiter, ils avoient pris la réſolution de s'abſenter de la Cour. Le Pere Adam, fortifié par cette explication, demanda courageuſement que le Décret fût changé, & qu'après avoir récueilli les ſuffrages du Conſeil, on déclarât, par un Jugement déciſif, » que l'Empereur ſeroit » prié de récompenſer les Hollandois des préſens qu'il avoit reçus d'eux ; » mais que les traités avec eux, & l'accès libre de la Cour, étoient con» traires aux anciennes Conſtitutions de l'Empire. Toute l'Aſſemblée garda le ſilence à cette propoſition. Deux jours après, le Décret fut porté ; mais avec ſi peu d'alteration, que le Miſſionnaire s'adreſſa au plus ancien Chinois du Conſeil, pour lui demander raiſon de cette conduite. Le ton ferme dont ſa plainte fut accompagnée, diſpoſa le Chinois à lui promettre qu'il ſeroit ſatisfait, & que le Commerce ſeroit refuſé aux Hollandois ; mais qu'il étoit à ſouhaiter que cette réſolution fût approuvée par la généralité des ſuffrages, pour épargner à quelques particuliers le déſagrement des réflexions & des reproches.

Vains efforts du Préſident pour le faire changer d'avis.

Fermeté du Miſſionnaire à l'égard du Préſident.

Avant la fin du même jour, le Préſident Tartare étant venu conſulter le Pere Adam ſur l'affaire des Hollandois, ce zelé Miſſionnaire lui conſeilla

ECLAIRCISSEMENS SUR LES AMBASSADES HOLLANDOISES.

de ſe moderer dans ſa conduite, parce qu'ayant parlé à l'Empereur en particulier, Sa Majeſté avoit donné ordre au Conſeil de prendre ſon opinion, & que l'intention de ce Prince étoit qu'elle fût exactement ſuivie. Le Préſident répondit qu'il feroit entrer tout le monde dans cette vûë, & qu'il ſuffiroit que les Hollandois fuſſent récompenſés, ſans qu'on leur accordât la liberté du Commerce. » Enfin, continuë le Miſſionnaire dans ſa Lettre » au Pere Viſiteur, ils ont perdu l'eſperance d'obtenir la permiſſion de » l'Empereur ſans mon conſentement, qu'ils eſperent encore moins; & » dans peu de jours le Décret ſera publié.

Son opinion l'emporte.

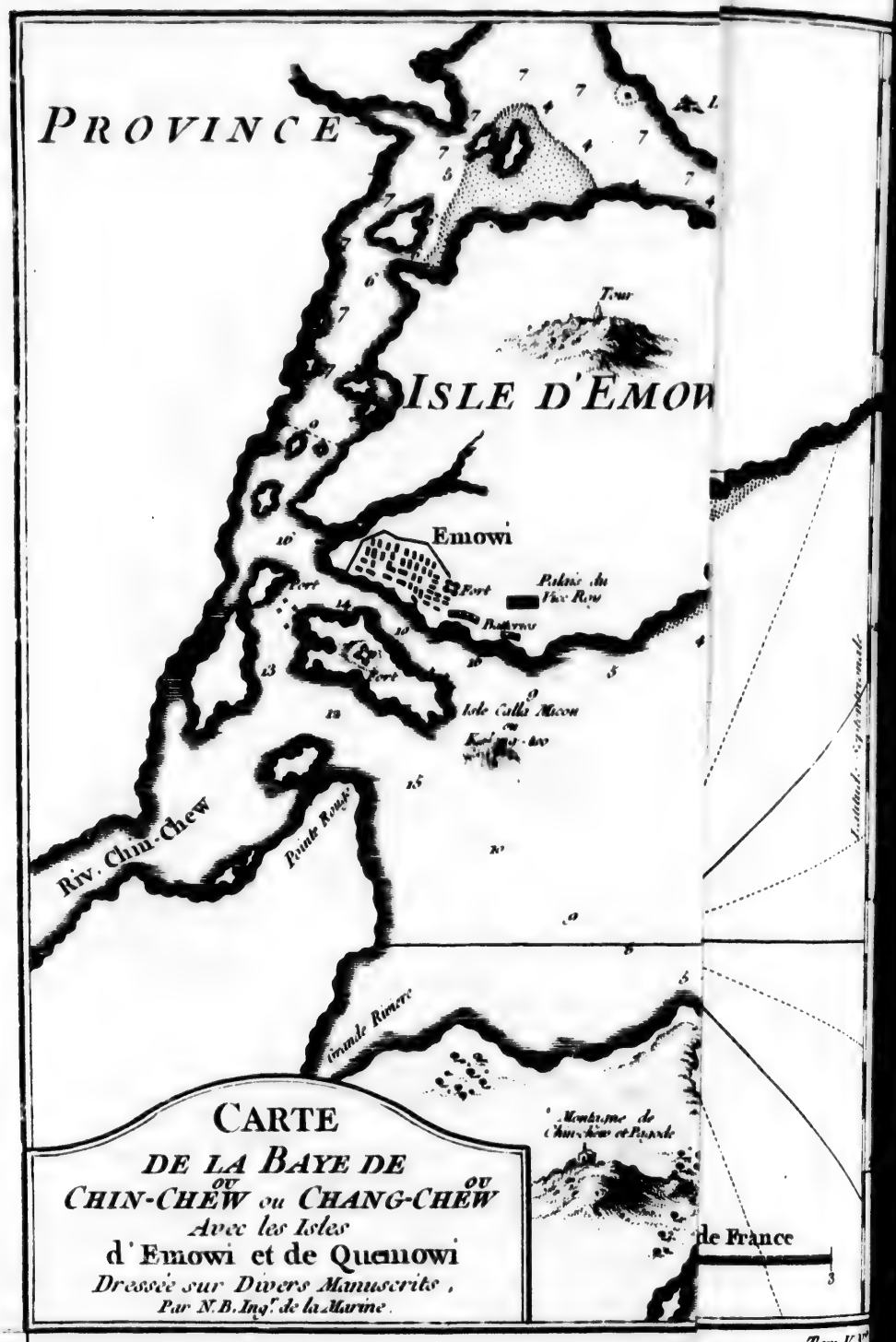
Lettre indécente des Hollandois.

La Lettre du Gouverneur de Batavia pour l'Empereur, étoit arrivée à Canton, ſans ſceau & ſans aucune marque de diſtinction, comme ſi le Gouverneur eût écrit à quelqu'un de ſes amis, ou de ſes égaux. Mais les Chinois de Canton reparerent ſi bien cette indécence, qu'ils la mirent en état d'être préſentée avec le reſpect convenable. Quelle difference, ajoute le Miſſionnaire, ſoit pour le papier, le ſtile & la ſuperſcription, ſoit pour les titres & les éloges, entre cette Lettre & celles que *Maximilien*, Duc de Baviere, & *Ranus*, Duc de Parme, avoient écrites à l'Empereur de la Chine, pour lui recommander les Miſſions? Mais auſſi, qui oſeroit comparer une poignée de Marchands de Java, à de ſi grands Princes? Tôt ou tard le monde ſera détrompé (35).

Ce qu'elle contenoit.

On trouve enſuite, dans la Lettre du Pere Adam, une traduction, en Chinois, de celle des Hollandois, telle qu'il l'avoit faite pour l'Empereur, avec une autre traduction en Portugais, pour la ſatisfaction apparemment du Pere Viſiteur. La Lettre Hollandoiſe étoit datée, le 20 de Juillet 1655, à Batavia; & ſignée, *Maëtzuiker*, Gouverneur Général. On s'y propoſoit de féliciter l'Empereur ſur la conquête de la Chine, & de demander l'ouverture de ſes Ports pour le Commerce. Elle commence par un long préambule ſur la ſageſſe que la Providence fait éclater dans la diſtribution des biens de la nature, autant pour l'utilité, que pour l'ornement; de ſorte que chaque Contrée en ayant quelque partie, & ne s'en trouvant aucune qui les poſſede tous enſemble, la correſpondance de tous les Païs doit naître d'un ſi bel ordre. Mais on n'y lit pas un mot qui ait rapport à l'établiſſement d'un traité avec l'Empereur, quoique ce fût le principal objet de la commiſſion des Ambaſſadeurs, & que les Hollandois ſe vantent d'ailleurs d'avoir formé des alliances avec la plûpart des autres Princes, dans les Païs voiſins de la Chine.

(35) Chine d'Ogilby, Vol. I. p. 506. & ſuivantes.



CARTE
DE LA BAYE DE
OU
CHIN-CHEW ou CHANG-CHEW
OU
Avec les Isles
d'Emowi et de Quemowi
Dressée sur Divers Manuscrits,
Par N. B. Ingr. de la Marine.

CHAPITRE VI.

Premieres Entrepriſes des Hollandois pour le Commerce de la Chine, & leur établiſſement à Tay-wan.

Introduction.

CETTE Rélation étoit néceſſaire pour achever d'éclaircir tout ce qui appartient aux Ambaſſades précédentes. On a dû trouver de l'obſcurité dans les occaſions où l'on a vû les Hollandois chaſſés de Tay-wan & de Formoſe, ſans ſavoir comment ils s'étoient mis en poſſeſſion de ces deux Iſles; & leurs anciennes entrepriſes pour établir leur Commerce à *Chin-cheu*, ou *Chang-cheu*, dans la Province de Fo-kyen, n'ont pas dû cauſer moins d'embarras, lorſqu'on a parlé de ces évenemens ſans les expliquer. Nous remettions ici des éclairciſſemens, qui ſeront tirés du voyage de *Seyger-Van-Rechteren* aux Indes Orientales. Il avoit été dans cette Partie du Monde depuis l'année 1628, juſqu'en 1633; & ſes informations lui étoient venuës de quelques Officiers Hollandois, qui avoient été faits priſonniers à Macao, dans la malheureuſe entrepriſe des Hollandois ſur cette Ville en 1622. Ayant tiré d'eux des explications importantes ſur l'Etat de la Chine, & ſur les affaires Hollandoiſes, il les inſera dans la Rélation de ſon voyage. Elle fut publiée pour la prémiere fois à *Zwolle*, dans la Province d'*Overyſſel*, en 1639 (36). Enſuite ayant été traduite en François, elle fut inſerée dans le cinquiéme Tome (37) du Recuëil Hollandois des Voyages aux Indes Orientales. Ce qu'on emprunte ici de cet Ouvrage, ne ſe trouve pas dans l'édition Hollandoiſe; mais les deux éditions offrent une Carte de l'embouchure de la Riviere de Chin-cheu, ou Chang-cheu (38), avec Amoui, Que-moui, & les Iſles adjacentes.

D'où Van-Rechteren avoit tiré ſes informations.

§. I.

Expédition des Hollandois contre Macao.

Van-Rechteren. 1622.

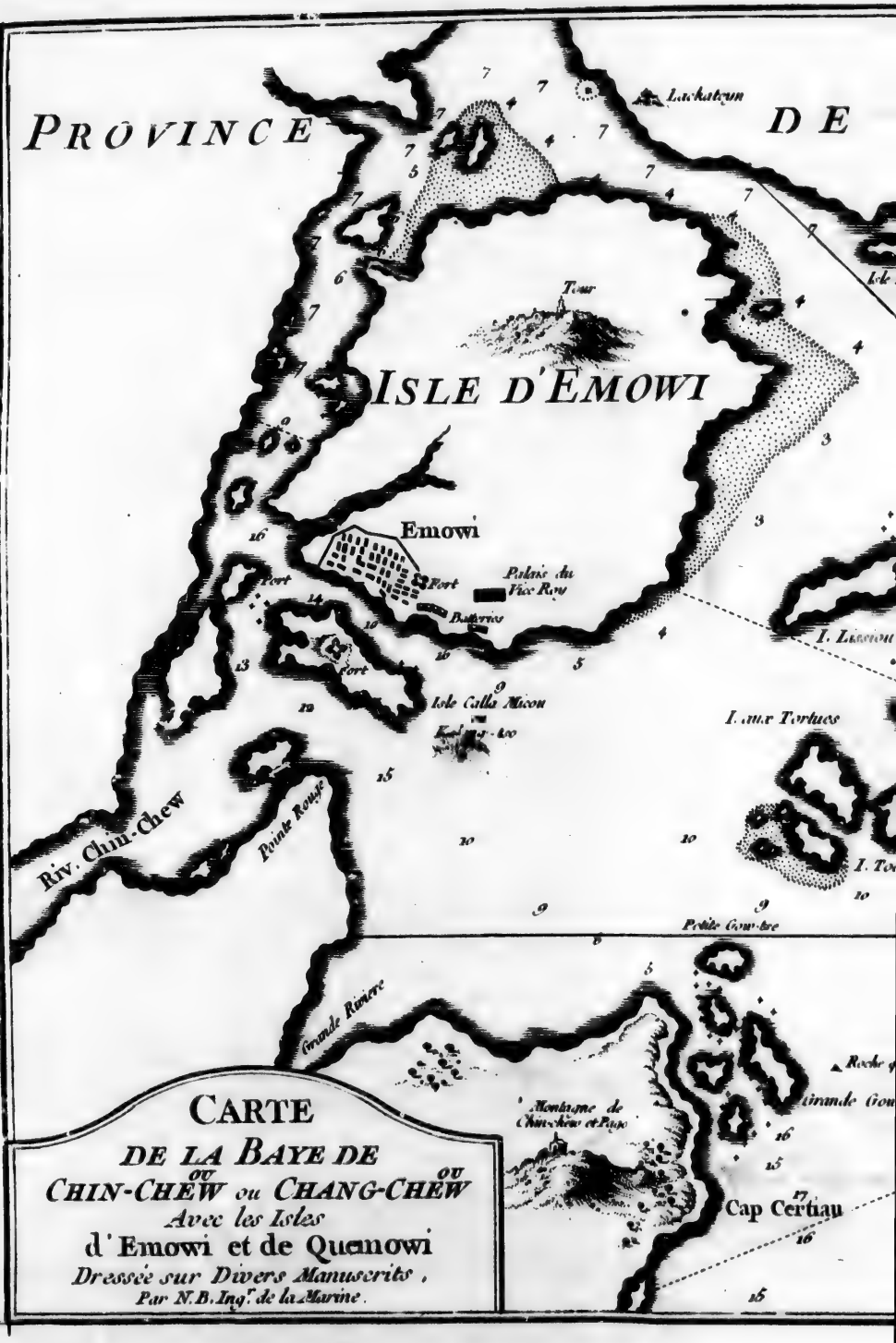
QUOIQUE l'Empereur de la Chine n'admette point les Etrangers dans ſes Etats, & qu'il ne ſouffre point qu'ils y portent leur Commerce, il permet à ſes propres Sujets de trafiquer dans les Païs étrangers. C'eſt une erreur de quelques Ecrivains, d'avoir aſſuré qu'il leur refuſe auſſi cette permiſſion. Auſſi-tôt qu'un Vaiſſeau étranger paroit ſur la Côte de la Chine, il ſe voit environné de Joncs, qui lui interdiſent non-ſeulement le Commerce, mais juſqu'à la liberté de ſe procurer des proviſions, & de parler même aux Habitans. S'il trouve le moyen de s'approcher du rivage, ſans avoir été découvert, ceux qui ont la hardieſſe de débarquer ſont conduits devant le Gouverneur du Port ou de l'Iſle, qui leur declare qu'il n'a pas la permiſſion de traiter avec eux. Demandent-ils celle de parler au Gouverneur de la Pro-

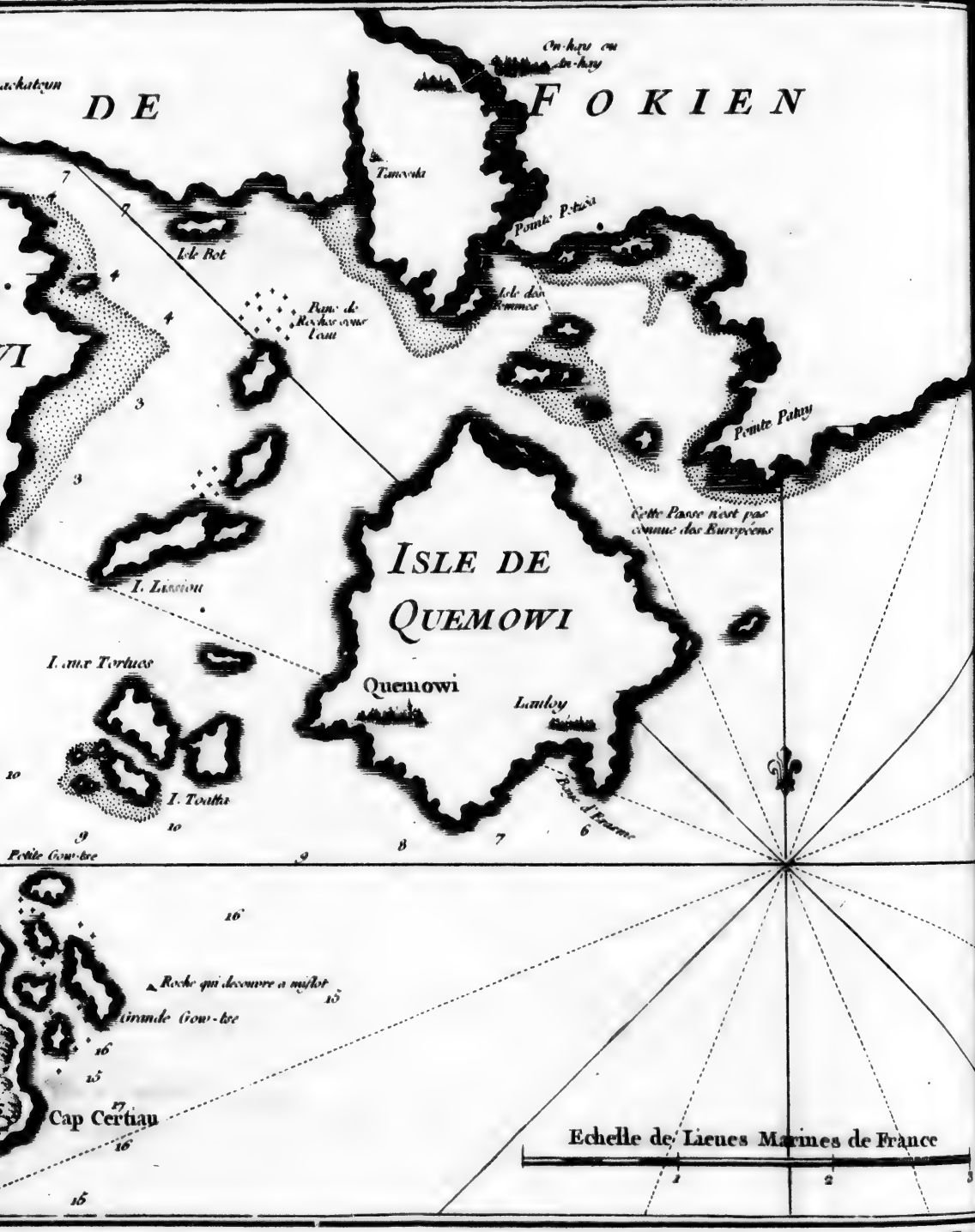
Etrange conduite des Chinois à l'égard des Etrangers.

(36) Un volume *in* 4°. contenant cent-onze pages.

(37) *In* 8°. Elle contient cent quarante-cinq pages.

(38) La Carte que nous avons donnée eſt tirée de Montanus, & paroît n'être que celle de Van-Rechteren, un peu corrigée.


PROVINCE
DE
Lackatzun
ISLE D'EMOWI
Tour
Emowi
Fort
Fort
Palais du Vice Roy
Batteries
Fort
Isle Calla Macon
I. aux Tortues
Riv. Chin-Chew
Pointe Rouge
Petite Gouvre
Grande Riviere
Montagne de Chin-chew et Pago
Cap Certiau
CARTE
DE LA BAYE DE
CHIN-CHEW ou CHANG-CHEW
Avec les Isles
d'Emowi et de Quanowi
Dressée sur Divers Manuscrits,
Par N.B. Ingr. de la Marine.


DE
FOKIEN
Tamsuia
Pointe Pehoa
Isle Bot
Isle des Pommes
Pointe Pahuy
Cette Passe n'est pas connue des Européens
ISLE DE
QUEMOWI
Quemowi
Landoy
I. Limoiou
I. aux Tortues
I. Toutha
Petite Gow-tse
Roche qui decouvre a mi-flot
Grande Gow-tse
Cap Certiau
Echelle de Lieues Marines de France

VAN-RECHTEREN. 1622.

vince, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque Ville interieure? On leur répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudroit pas même l'informer qu'il y ait du des Etrangers assez hardis pour entrer dans la Province. Enfin s'ils desirent d'être conduits à la Cour de l'Empereur, on les assure qu'il en couteroit la vie à celui qui feroit cette proposition à la Cour, & à tous les Officiers des Places qui seroient convaincus d'y avoir participé.

Exemple bizarre de la gravité de cette Nation.

Il est certain que les Chinois sont la plus grave Nation qui soit connuë dans l'Univers. On leur trouve toujours la modestie & l'air composé des anciens Stoïques. Celui qui fut envoyé à Batavia pour Négociant avec *Jean Peter-Coën* (39), Hollandois, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle, sans se donner le moindre mouvement, & presque sans ouvrir la bouche. Ses vûës étoient d'engager le Gouverneur à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Coën, qui n'étoit gueres moins grave, se tint dans la même posture, & garda le même silence, avec autant de soin, pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois, desesperant de rien tirer de lui, sortit sans parler, & le Gouverneur le laissa partir comme il étoit venu.

L'Armement des Hollandois contre Macao.

Ce fut le même Hollandois qui donna des ordres pour l'expédition de Macao, au mois de Juillet 1622. La conduite de cette entreprise fut confiée à *Cornelius Reyersz*, qui fut tué dans l'action. Les forces Hollandoises consistoient en quatre Vaisseaux de leur Nation, & deux Vaisseaux Anglois; sans compter deux autres Anglois, nommés *la Foi* & *l'Espérance*, qui se trouverent dans la Baye de Panderan, près de Macao, & dont le dernier eut le malheur d'y périr. L'attaque ayant manqué de succès, *la Foi* continua son voyage au Japon; & le reste de la Flotte fit voile aux Isles de *Pong-hu*, ou *Piscadores*, où les Hollandois construisirent un Fort à quatre bastions, & monté de vingt-quatre piéces de canon. Comme ce nouvel établissement n'étoit qu'à dix-huit lieuës (40) de Macao, il devint fort incommode au Commerce Espagnol. Pendant qu'il s'élevoit, les Vaisseaux de Hollande prirent un grand nombre de Joncs Chinois, & forcerent les Matelots, au nombre de quinze cens, de travailler sous leurs yeux. La faim en fit perir treize cens avant la fin de l'ouvrage; car on ne leur donnoit point, à chacun, plus d'une demie livre de riz pour la provision du jour. Les Ministres de la Chine s'obstinerent à refuser l'échange des Prisonniers, quoique les Hollandois leur offrissent dix-huit Chinois ou Japonois pour un seul Européen. Aussi les Prisonniers Hollandois moururent-ils tous dans les chaînes, à l'exception d'onze ou douze. Les Chinois furent traités avec la même rigueur, par voye de représailles, & pour tenter si cette conduite pourroit faire changer de résolution aux Ministres. Quoiqu'on ne leur donnât point la mort, on les réduisoit à des extremités si cruelles, par les coups, les tortures, la mauvaise qualité & le peu d'alimens, qu'ils ne pouvoient résister long-tems à cet excès de misere.

Ils bâtissent un Fort aux Isles Pitcadores.

Barbarie mutuelle des Hollandois & des Chinois.

Arrivée d'une Flotte des Etats.

Lorsque les Vaisseaux Hollandois, qu'on appelle *Statises*, c'est-à-dire, Vaisseaux des Etats, furent arrivés aux Isles Pitcadores, ils y virent paroître

(39) Il étoit Gouverneur général de Batavia, où il mourut le 21 de Septembre 1629.

(40) C'est une énorme bévue; car suivant une Note des Auteurs, la distance n'est pas moins de cent-quarante lieues.

vingt

vingt Joncs armés, qui ſervoient de convoi aux Bâtimens pécheurs ; mais qui prirent la fuite après avoir découvert leurs Ennemis. Cependant *Van-Meldere*, Capitaine d'un Vaiſſeau de la Flotte, fut détaché à leur ſuite, avec ordre d'arborer le pavillon de paix. Deux Joncs s'arrêterent pour l'attendre. Il leur déclara les intentions du Commandant. Leur réponſe fut qu'il devoit ſe rendre dans la Baye, & les faire connoître au Gouverneur, qui en donneroit avis à l'Empereur & au Conſeil. Sur cette ouverture, Van-Meldere fut dépêché, avec trois Yatchs, à l'embouchure de la Riviere de Chang-cheu. VAN-RECHTEREN. 1622.

Van-Meldere eſt envoyé à la Côte de la Chine.

Cette Riviere eſt la plus conſidérable de l'Empire Chinois, autant par ſon Commerce que par ſa largeur (41). Il en part ſans ceſſe un grand nombre de Joncs, richement chargés, pour Batavia, Tay-wan, & d'autres Lieux. Toutes les Iſles, qui ſe préſentent à l'entrée, ſont remplies de petites Villes & de Villages bien peuplés, où le Commerce eſt floriſſant. La Ville d'*Amoui*, dans l'Iſle du même nom, qui eſt ſituée directement vis-à-vis de l'embouchure, eſt la plus remarquable de toutes ces Places. C'eſt la réſidence du *Hay-tak*, ou du principal Mandarin de la Province. Elle eſt habitée par quantité de riches Marchands, & continuellement fréquentée par un grand nombre de Vaiſſeaux. Sa ſituation eſt ſur un bras de Mer, qui eſt traverſée par un pont de pierres fort dures, bâti ſur des arches, & long de trois cens cinquante pas. L'Iſle de Que-Moui, qui eſt auſſi fort peuplée, eſt célébre par une grande pêcherie. Les Vaiſſeaux Hollandois moüillent ordinairement ſous l'Iſle de *Liſſin*, où ils font le Commerce avec les Marchands qui ſortent de la Riviere ; & pour s'y rendre, ou à celle d'Amoui, ils laiſſent à droite les Iſles de Taëtta, en prenant la montagne de *Tay-ho* pour direction. Ils moüillent quelquefois auſſi derriere l'Iſle de *Gauſſin*, ou des Temples. Celle de *Kolleng-ſon*, qui eſt voiſine d'Amoui, fournit un grand nombre de Matelots.

Riviere de Chang cheu & ſes Iſles.

A la vûë des trois Yatchs Hollandois, les Habitans prirent la fuite. Mais Van-Meldere ayant trouvé le moyen d'en joindre quelques-uns, ſe procura bien-tôt une conference avec un Mandarin, dans un Temple. Il lui dit que ce qu'il demandoit uniquement étoit la liberté du Commerce avec les Habitans, & qu'il fût défendu de commercer avec les Eſpagnols des Manilles. Le Mandarin promit une réponſe ; mais il déclara qu'il étoit obligé d'abord de conſulter ſes Superieurs, qui ſe rendroient enſuite à la Ville de *Quin-ſay* (42), où l'Empereur étoit alors, pour recevoir ſes volontés. Dans l'intervalle il pria Van-Meldere de quitter la Baye.

Van-Meldere deſcend ſur la Côte.

Ce qu'il obtient d'un Mandarin.

Le Mandarin ſe rendit effectivement à Hokſyac, (43) Ville très-peuplée, & d'une journée de tour, à ſoixante, ou ſoixante-dix lieuës d'Amoui. On y prit la réſolution d'envoyer aux Iſles Piſcadores deux Joncs, avec quatre Ambaſſadeurs. Cette députation étant partie fort promptement, le Chef, qui ſe nommoit *Cag ſe-ſi*, dit au Conſeil que les Chinois n'avoient pas d'éloignement pour la négociation qu'on leur propoſoit, mais qu'ils demandoient d'abord que les Hollandois abandonnaſſent une Iſle qui faiſoit partie des Etats de l'Empereur, parce que Sa Majeſté Impériale n'avoit jamais ſouffert que ſes Sujets entretinſſent de Commerce avec ceux qui s'étoient ſaiſis, ſans ſon conſentement, d'une Place qui lui appartenoit, & qui avoient eu la

Quatre Ambaſſadeurs Chinois envoyés aux Hollandois des Piſcadores.

Leurs propoſitions.

(41) C'eſt encore une grande erreur.

(42) Il faut entendre Peking, diſent les Auteurs, ſans expliquer ici pourquoi.

(43) L'Edition Françoiſe met *Hoxion*.

VAN-RECHTEREN. 1622.

hardieſſe d'y bâtir un Fort ; que s'ils vouloient quitter les Piſcadores, ils pouvoient fortifier l'Iſle *Formoſe*, qui n'étoit point éloignée ; que les Officiers de l'Empereur fermeroient les yeux ſur cette innovation, & promettoient d'envoyer les demandes des Hollandois au Conſeil Impérial, où ils s'engageoient même à les appuyer.

Elles ſont refuſées, & les Hollandois commencent leurs ravages.

Les Hollandois reſſentirent quelque peine à refuſer ce Député, qui paroiſſoit un homme de merite & d'honneur. Ils les preſſa, avec autant de civilité que d'ardeur, en leur apprenant qu'il courroit de grands riſques pour ſa vie, s'il retournoit à la Chine ſans avoir réuſſi dans ſa commiſſion. Cependant le Conſeil ne put lui accorder ce qu'il demandoit, parce que les ordres du Gouverneur de Batavia étoient formels, & que la baye de l'Iſle de Formoſe manquoit de profondeur. Auſſi-tôt qu'il fut parti, la Flotte Hollandoiſe entreprit de piller & de brûler tout ce qui ſe préſenteroit à ſa rencontre. Entre les priſonniers qu'elle fit dans cette courſe, il ſe trouva un Pêcheur, qui avoit été autrefois Marchand, & qui, pour obtenir ſa liberté, promit de leur ouvrir des voies de commerce ; unique avantage qu'ils ſe propoſoient. Ils réſolurent de mettre ſa bonne-foi à l'épreuve, en lui permettant de ſe rendre dans l'Iſle d'Amoui, où le *Ta-tok*, c'eſt-à-dire, le Commandant de la milice, étoit à préparer des brûlots pour répondre aux hoſtilités des Hollandois. Le Pêcheur ayant obtenu audience & fait connoître les intentions des Hollandois, cet Officier lui conſeilla de ſe rendre à Hok-ſyeu, pour expliquer les mêmes propoſitions au *To-ya kom-men*, ou *Ko-man*, qui étoit un des principaux Mandarins de cette Ville. Mais avant que de partir, il engagea les Mandarins d'Amoui à recevoir Van-Meldere en qualité d'Ambaſſadeur. La ſeule condition fut qu'on porteroit devant lui une planche, ſur laquelle ſeroient écrites les raiſons qui faiſoient ouvrir, malgré les loix, l'entrée de l'Iſle à cet Etranger ; & le Pêcheur obtint auſſi qu'on écriroit ſur la même planche, que les Chinois enverroient, cette année-là, deux Joncs à Batavia pour le Commerce, & qu'ils n'en enverroient point aux Manilles.

Service que les Hollandois reçoivent d'un Pêcheur Chinois.

A quelle condition Van-Meldere eſt reçu dans l'Iſle d'Amoui.

Van-Maldere fut reçu dans une place ouverte, environnée d'arbres. Au centre étoit une eſpece de dais, ſous lequel on avoit placé ſept tables, couvertes de tapis qui pendoient juſqu'à terre, & devant chacune deſquelles étoit aſſis un Conſeiller. On preſſa l'Ambaſſadeur, à ſon approche, de ſe proſterner à terre, & de la frapper du front, aſſez fort pour être entendu des aſſiſtans. Il refuſa de ſe ſoumettre à cette Loi, ſous prétexte que les Chrêtiens ne rendoient point de tels honneurs à des Créatures mortelles. On lui permit enfin de ſe conduire ſuivant ſes uſages. Il ſalua l'Aſſemblée à la maniere de l'Europe ; & tenant le chapeau bas, il déclara qu'il étoit envoyé aux Mandarins de l'Iſle, parce que le Député qui étoit venu aux Iſles Piſcadores, n'avoit pas l'autorité néceſſaire pour traiter ; qu'il étoit venu pour demander en faveur de ſa Nation une grace qu'elle ſollicitoit depuis vingt-trois ans, qui lui avoit été promiſe pluſieurs fois, & dont l'exécution avoit toujours été ſuſpendue ; à ſavoir, que les Sujets des Hauts & Puiſſans Seigneurs, les Etats Généraux des Provinces unies, fuſſent reçus à la Chine pour le Commerce : qu'à la verité, les Chinois avoient ſouvent envoyé des Joncs à Batavia, mais chargés de marchandiſes de rebut, qui ne pouvoient être d'aucun uſage : qu'il

Audience qu'il obtient des Mandarins.

Ses demandes. Réponſe qu'on lui fait.

demandoit donc que les Chinois exécutaſſent enfin leurs promeſſes, & qu'ils envoyaſſent de bonnes marchandiſes, qui leur ſeroient payées en argent, ou par des échanges. VAN-RECHTEREN. 1622.

Les Mandarins promirent encore une fois de ſatisfaire les Hollandois, pourvû que de leur part ils quittaſſent les Piſcadores pour ſe retirer dans quelqu'autre Iſle. Van-Meldere leur ayant répondu qu'il n'avoit aucune commiſſion ſur cet article, mais qu'il iroit volontiers prendre les ordres de ſes Supérieurs, on le reconduiſit au rivage avec beaucoup de pompe. Lorſqu'il fut arrivé aux Piſcadores, & qu'il eut fait ſon rapport au Conſeil, Cornelius *Ryertz* (44), Commandant de la Flotte, réſolut d'aller traiter lui-même avec les Chinois. Il partit avec Meldere, & paſſant par Amoui, il ſe rendit à Hok-ſyeu, Capitale de la Province, & ſituée ſur le bord de la Riviere. De ſix en ſix lieuës, ils furent conduits dans une Maiſon de l'Empereur, & traités magnifiquement. Les Villages, dont la Province eſt remplie, ne leur parurent éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon. De toutes parts, les Habitans étoient occupés au travail. On ne voyoit point un pouce de terre ſans culture. Le Peuple, que la curioſité amenoit ſur les chemins pour voir les Etrangers, étoit en ſi grand nombre, qu'ils avoient ſouvent peine à traverſer la foule, & qu'ils étoient quelquefois forcés de s'arrêter, pour donner le tems aux ſpectateurs de ſatisfaire leur admiration.

Le Commandant Hollandois ſe rend lui même à Hok-ſyeu.

Beauté du Pays.

Les Mandarins, ne cherchant qu'à faire traîner le tems en longueur, trouverent le moyen de prolonger cette route pendant l'eſpace d'un mois. Lorſqu'ils furent arrivés dans les fauxbours de Hok-ſyeu, (45) ils furent logés dans un des Palais du Urcovor, qui étoit environné de ſeize autres édifices pour loger ſeize de ſes femmes. Mais cet édifice étant ſitué à une lieue & demie de la Ville, on ne leur permit point d'en ſortir un moment, excepté pour ſe rendre au Conſeil des ſept, qui commença par leur declarer, qu'avant que de propoſer aucune demande, il falloit commencer par l'évacuation des Piſcadores. Il ajouta que s'ils n'y conſentoient pas de bonne grace, ils ne devoient rien ſe promettre à la Chine ; mais que s'ils prenoient le parti de ſe retirer dans l'Iſle Formoſe, les Chinois promettoient d'envoyer à Batavia autant de marchandiſes que les Hollandois en pouvoient déſirer. Cette Déclaration fut prononcée par le *To-ya*, au nom d'abord du Conſeil des trois ; & peu après, de la part du Conſeil des ſept.

Comment le Commandant eſt traité.

Déclaration qu'on lui fait, & ſa réponſe.

Le Commandant répondit qu'il ne dépendoit pas de lui de conſentir à ce qu'on lui propoſoit, mais qu'il ſe hâteroit d'envoyer à Batavia. Auſſi, pour lui prouver leur ſincerité, les Chinois offrirent d'y depêcher en même-tems trois Joncs, à condition ſeulement qu'il les feroit eſcorter par quelques *Statiſes*. Après cette convention, il fut réconduit à Leord, au milieu d'une foule innombrable qui s'aſſembloit ſur les chemins. On portoit devant lui une planche, ſur laquelle les articles de ſa négociation étoient écrits. Lorſqu'ils furent arrivés à la Riviere de *Chang-cheu*, on fit partir, pour Batavia, deux Joncs chargés de ſoie, avec un des Vaiſſeaux Hollandois, qui portoit la planche où la réponſe des Mandarins étoit écrite en caracteres Chinois. Mais ayant été

(44) On a lû plus haut que ce Commandant, ou cet Amiral, avoit été tué devant Macao.

(45) C'eſt plûtôt Fo-kyen, dont Hok-ſyeu, nommé auſſi Fu-cheu, eſt la Capitale.

VAN-RECHTEREN. 1622.

retardés par les vents contraires, leur voyage fut si long, que les Chinois, persuadés qu'on ne pensoit point à l'exécution des articles, recommencerent à faire partir des Joncs pour les Manilles. Ils furent pris par les Statises, & l'on vit renaître la guerre.

La guerre se rallume.

Quelques années auparavant, la Compagnie Hollandoise avoit obtenu ce qu'elle demandoit avec tant d'ardeur; mais les Portugais avoient arrêté l'effet de cette concession, & leurs intrigues étoient devenuës la source d'une guerre qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis. Elle ne se rallumoit qu'après avoir été suspendue & recommencée plusieurs fois. *Ryertz*, qui étoit chargé d'ordres exprès, avoit tant de passion pour l'établissement du Commerce, & pour forcer les Chinois à remplir leur engagement, qu'il envoya quatre Vaisseaux de la Compagnie dans la Riviere de *Chin-cheu*. Ils se nommoient le *Groningue*, le *Samson*, le *Muiden*, & l'*Erasmus*. Ayant jetté l'ancre derriere l'Isle de Vogeda, ils chercherent le moyen de parler aux Habitans, & de faire de l'eau, qui est excellente dans ce canton. Personne ne parut pendant plusieurs jours. Enfin, le 3 de Novembre 1623, un Marchand Chinois, nommé *Qui-psum*, vint se présenter à bord. Il avoit été pris aux Manilles par les Hollandois, qui lui avoient rendu la liberté dans leur dernier voyage; & la reconnoissance lui faisoit mépriser le péril, car il s'exposoit à perdre la vie si cette démarche eût été connuë.

Comment les espérances des Hollandois avoient été ruinées.

Ils envoient quatre Vaisseaux dans la Riviere de Chang-cheu.

Secours qu'ils reçoivent d'un Marchand & d'un Hermite Chinois.

Il venoit avertir les Hollandois que les conjonctures présentes étoient extrêmement favorables à leurs prétentions. Les Rivieres étant fermées, & le Commerce interrompu par la guerre des Hollandois, le Peuple avoit imploré le secours d'un Hermite, qui s'étoit fait une reputation de sainteté parmi les Grands. Ce respectable personnage avoit promis de ménager un accommodement entre les deux Nations, & le Marchand offroit de l'amener lui-même à bord, pour confirmer la verité de ce récit. Il ajoutoit que les Négocians d'Amoui étoient résolus de présenter une Requête au Kon-bon de Hok-syeu, qui étoit alors dans leur Isle, pour obtenir de lui la permission de commercer avec les Statises. Cinq jours après, l'Hermite vint effectivement à bord. Il declara que les Grands du Païs regardoient l'entrée des Hollandois dans la Riviere comme une entreprise de Pyrates, qui cherchoient à desoler le Païs par leurs pillages; qu'il venoit pour s'instruire de la verité, & savoir particulierement si leur intention au contraire n'étoit pas de demander la liberté du Commerce. En même tems il montra une Lettre de créance, des Grands de la Province, qui souhaitoient d'apprendre par sa bouche les vûës réelles des Hollandois. Le soir, en se retirant, il promit d'employer tous ses soins pour terminer les différends; & son zele fut en effet si vif, que les Hollandois obtinrent la liberté de remonter la riviere avec deux de leurs plus legers Bâtimens, pour traiter avec les Officiers Chinois. Ils reçurent cet avis le 14, par le Marchand qui s'étoit devoüé à leur service. Les deux Yatchs s'avancerent jusqu'à *Swangans*; & jettant l'ancre entre cette Isle & le continent, ils y virent reparoître leur Emissaire, qui exhorta quelques Officiers Hollandois à descendre, pour commencer les négociations. Mais ils rejetterent cette proposition, sous prétexte que leurs Interprêtes n'étoient pas des meilleurs, & qu'il valoit mieux que deux ou trois Mandarins prissent la peine de venir à bord. Bien-tôt il en parut trois, avec des Lettres de creance du *Ta-tok*, par

Ils s'avancent jusqu'à Swangans pour traiter.

lesquelles il s'engageoit à confirmer tout ce qu'ils avoient reglé. En vertu de ce pouvoir (46), ils conclurent une treve d'un an, qui contenoit plusieurs articles. 1°. Que les Chinois porteroient aux Statises, dans l'Isle de Tay-wan, autant de soie qu'ils en demanderoient. 2°. Que pendant la Mousson du Nord, où l'on étoit alors, quatre ou cinq Joncs, chargés de soie & d'autres marchandises, seroient envoyés à Batavia, sous une escorte, avec un Mandarin à bord pour former une alliance perpetuelle avec le Gouverneur Hollandois. 3°. Que Ryertz expliqueroit au Conseil de Batavia, par une Lettre particuliere, la nécessité d'abandonner les Piscadores (47), pour obtenir un traité ; & que durant la tréve, les Chinois n'enverroient point de Joncs aux Manilles, à la Cochinchine, à Kamboya, à Siam, à Jambi, ou Andrigery ; & que s'ils ne laissoient pas d'en envoyer, les Statises seroient en droit de s'en saisir.

Van-Rechteren. 1622.

Treve d'un an & ses articles.

Aussi-tôt que ces articles furent dressés, les Chinois demanderent, qu'en laissant à bord trois Mandarins pour ôtage, deux ou trois Capitaines Hollandois descendissent à terre, pour confirmer le Traité par un serment, en présence du Ta-tok. Le 17, les trois ôtages arriverent à bord, avec leur cortége, & deux étendards bleus, brodés de blanc, qui étoient la livrée du Ta-tok. Ils apporterent aussi trois flèches, qu'ils appellent les emblêmes de leur fidélité. Ryertz apprenant d'eux que le Ta-tok étoit prêt à le recevoir, descendit avec deux de ses Capitaines, & fut conduit au Palais, avec beaucoup de pompe. Les Chinois placerent près de la Chaloupe quatre tables, qui furent couvertes d'oranges, de pâtisserie, de bierre de la Chine, & de fruits. Après cette collation, le Commandant Hollandois n'eut d'impatience que pour retourner à bord ; mais on le pressa d'attendre un autre Mandarin, qui devoit venir manger avec lui. Il fut informé, en même tems, que ce Mandarin étoit accompagné d'une troupe de Soldats, & cet avis lui fit encore hâter son départ. Le soir, les Chinois envoyerent, à bord, des paniers remplis de gâteaux, de bierre, de confitures, & d'autres rafraîchissemens, avec une flèche, qui signifioit que ce présent étoit pour les Matelots. Tous ceux qui en mangerent en ressentirent des suites fâcheuses : en un mot, dit l'Auteur, ils jetterent visiblement du poison.

Confirmation du Traité.

Cependant les ôtages Mandarins avoient continué de demeurer à bord, & les Députés Hollandois étoient encore au rivage. Comme l'on appercevoit, des deux Yatchs, quelques apparences de mouvement sur la rive, les Mandarins assurerent que c'étoit une Fête qu'on y célébroit à l'occasion du Traité, & que chaque Officier Chinois étoit bien aise de faire quelques politesses aux Députés, en les faisant manger avec lui. Mais, vers la nuit, les Hollandois virent descendre environ cinquante Joncs enflâmés, qui s'avançoient vers les deux Yatchs. L'Erasmus fut touché par deux de ces Brûlots, dont l'un mit si promptement le feu à la vergue du grand mât, que les flâmes gagnerent jusqu'au perroquet. Plusieurs petites Pyrogues environnant le même Vaisseau l'accrocherent, par le moyen d'un grand nombre de petits crochets attachés à leurs voiles, qui étoient humectées d'huile, & farcies de poudre & de feux d'artifices, qu'ils jetterent dans le Yatch, tandis que ceux qui étoient à

Trahison des Chinois.

Ils mettent en feu les deux Vaisseaux Hollandois.

(46) Van-Rechteren, *ubi sup.* p. 145. & suivantes.

(47) L'Auteur dit que les Chinois nomment ces Isles *Pe-kou* ou *Pe-hou* ; mais on a vû *Pong-hu* dans les Relations précédentes.

VAN-RECHTEREN. 1622.

bord des Pyrogues, en jettoient encore plus de la main. Ce Bâtiment ſouffrit beaucoup ; mais s'étant enfin dégagés, les Hollandois éteignirent le feu, couperent le cable, & mirent à la voile. Ils n'auroient pas évité neanmoins quarante autres Joncs qui les menaçoient, ſans le ſecours d'un vent frais qui s'éleva tout d'un coup. Ils eurent le tems de diſpoſer leur canon. Une bordée qu'ils lâcherent auſſi-tôt, fit perdre aux Chinois l'envie de s'approcher davantage ; mais s'arrêtant à peu de diſtance, ils mirent le feu à leurs Brûlots, & les laiſſerent derriere eux en ſe retirant. L'équipage Hollandois eut le bonheur de les écarter.

Le Muiden eſt conſumé.

Le Muiden étoit auſſi à la voile ; mais déja les flammes s'étoient attachées au corps & aux voiles du Vaiſſeau. Deux ou trois Brulots l'ayant abordé dans le même tems, il ſe hâta de gagner l'Iſle de *Glan-ſan*, où il fut conſumé. Cependant la plus grande partie de l'Equipage ſe ſauva heureuſement, avec les trois Mandarins qui étoient à bord. A la pointe du jour, l'Eraſmus chercha la Chaloupe & les Deputés ; mais, n'appercevant que trente ou quarante Joncs, qui arboroient des marques de triomphe, il rejoignit le Groningue & le Samſon, qui étoient demeurés à l'ancre ſous un Temple. Le jour ſuivant, ils rencontrerent trois Joncs de guerre, qu'ils mirent en feu avec leur canon (48). Enſuite ils ne penſerent qu'à retourner aux Piſcadores.

Les autres retournent aux Piſcadores.

Hoſtilité des Hollandois.

Le 19 de Janvier de l'année 1624, les Hollandois étant retournés à l'embouchure de la même riviere, y rencontrerent ſoixante Joncs, qui s'engagerent auſſi-tôt dans le Canal. Quatre-vingt Mouſquetaires Chinois prirent terre devant une Ville, où ils joignirent un corps de deux cens hommes armés, qui étoient défendus par trois retranchemens. Ils firent feu ſur les Hollandois lorſqu'ils les virent à la portée de leurs armes, leur tuerent trois hommes, en bleſſerent neuf ; & ſe ſervant de leurs petits canons auſſi promptement que les Hollandois de leurs fuſils, ils rendirent la victoire long-tems douteuſe. Cependant leurs ennemis, animés par la vangeance, forcerent leurs retranchemens, en tuerent quatre-vingt-dix-neuf, & brûlerent leur Ville. Enſuite la Flotte victorieuſe entra dans la Baye de *Han ten-ſau*, où elle prit quelques Bâtimens Pêcheurs, & cotoyant le rivage juſqu'à la Baye de la Victoire, elle y débarqua un gros corps de troupes, qui enleva cinquante bœufs. Elle prit auſſi quelques Chinois dans la Baye de *La-moua*, & cinquante vaches dans celle de Harlem. Le premier de Mars elle alla croiſer vers les Iſles de Makana ; mais un brouillard épais lui permit à peine de les découvrir. Les Vaiſſeaux Anglois, qui s'étoient ſéparés du reſte de la Flotte, revinrent avec cent ſoixante-deux Chinois & mille pots d'huile qu'ils avoient enlevés. La Flotte avoit ordre auſſi de croiſer contre les Joncs Chinois qui revenoient du Japon ; mais n'en ayant pû découvrir un ſeul dans l'eſpace de quarante-ſix jours, elle retourna le 12 d'Avril aux Piſcadores ; & dans ſa route elle ſe ſaiſit d'un Jonc qui avoit à bord trente-huit Chinois.

Vaiſſeaux Anglois qui les accompagnent.

Les Chinois ſe mettent en état de les attaquer.

En arrivant dans la principale de ces Iſles, elle y trouva cent cinquante Joncs de guerre & quatre mille Chinois, qui avoient élevé un Fort à deux lieues de celui des Hollandois. D'ailleurs il arrivoit continuellement de nouvelles troupes ; ce qui n'empêcha point que peu de jours après, un Capitai-

(48) Apparemment à boulets rouges. Il n'y a rien de ſi mal conçu que tous ces détails dans la Relation de Van-Rechteren.

ne Chinois ayant apporté une lettre des Mandarins de Tay-wan, qui propoſoient un nouvel accommodement, cette propoſition n'eut un ſuccès plus prompt qu'on ne devoit l'eſperer des circonſtances. Mais les Hollandois trouverent enſuite un vaſe, rempli de poiſon, dans le Puits d'où ils tiroient leur eau. Nouvelle occaſion de diſcorde. Cependant les Chinois parvinrent à les appaiſer, en proteſtant qu'ils n'avoient point eu de part à ce lâche artifice & qu'ils n'en connoiſſoient pas les Auteurs. A l'égard du traité, ils en revinrent à leurs premieres réſolutions, qui ſuppoſoient toujours que les Hollandois abandonneroient les Piſcadores pour ſe retirer à Tay-wan, qui n'en eſt qu'à dix lieues. S'ils promettoient à cette condition de commercer librement avec eux, ils ne déclaroient pas avec moins de fermeté que ſans cela ils étoient réſolus de continuer la guerre. Le premier d'Août, on vit arriver aux Piſcadores le Vaiſſeau *la Zelande*, avec le Docteur Martin *Souck*, envoyé pour racheter le Commandant Ryertz & prendre le gouvernement du Fort. Auſſitôt qu'il fut débarqué, le Vaiſſeau continua ſa route au Japon, où il étoit obligé d'aller charger du riz, parce que le *Matatan* refuſoit aux Hollandois la permiſſion d'en acheter dans ſes terres. Le Groningue accompagna la Zelande, avec ordre de rapporter des proviſions pour les Piſcadores.

VAN-RICHTEREN. 1622.

Traité qui interrompt la guerre.

Arrivée du Docteur Souck pour commander dans le Fort Hollandois.

Après de longues négociations les Hollandois conſentirent enfin à quitter ces Iſles. Ils n'ignoroient pas que les Chinois avoient raſſemblé une Flotte de quinze cens voiles, tant Joncs que Brulots, & qu'ils avoient chargé de pierres un grand nombre de Barques, dans la vûe de boucher tous les paſſages de l'Iſle du Fort. Cet objet de tant de craintes & d'animoſités fut démoli, avec le ſecours même des Chinois, qui prêterent leurs mains au travail. La plûpart des matériaux & des effets furent tranſportés à Tay-wan. C'étoit la ſeule Iſle où ils puſſent jamais eſperer de s'établir tranquillement, parce que les Loix de l'Empire ne permettent point aux Etrangers de ſe fixer dans ſes limites. La Colonie des Piſcadores n'eut pas plûtôt paſſé à Tay-wan, que Ryertz, ayant obtenu la liberté, fit voile à Java, avec ſix milliers de ſoie cruë & une caiſſe d'étoffes. Le Capitaine *China*, qui avoit ſervi ſi heureuſement à la concluſion du Traité avec le *Ta-tok*, le *Kon-bon* & les autres Mandarins, revint bien-tôt à Tay-wan, avec quelques ſoies cruës qu'il y apportoit aux Marchands Hollandois, & les aſſura que le Commerce étoit ſur un fort bon pied, conformément à la lettre que le Ta-tok d'Amoui avoit écrite au Commandant Souck, dans ces termes :

La crainte fait accepter aux Hollandois les conditions des Chinois.

Ils tranſportent leur Colonie à Tay-wan.

» Cette Lettre ſervira de réponſe à la demande que Votre Seigneurie nous » a fait adreſſer. Le Capitaine *China* nous a ſouvent repréſenté que *Pe-kou* » (49) étoit évacué & rétabli dans ſon ancien état; ce qui nous perſuade » que Votre Seigneurie agit de bonne foi, & que nous pouvons faire fond » ſur ſon amitié. L'Empereur eſt informé que les Hollandois ſont venus d'une » Région fort éloignée pour demander la liberté de commercer avec nous à » *Ka-lap-pa*, au Sud de la Ligne; & dans l'Iſle de *Tak-keu-da* (50) qui » eſt de ce côté-ci. Là-deſſus nous avons pris la réſolution de nous rendre à

Lettre du Gouverneur Chinois d'Amoui.

(49) Si cette Lettre eſt originale, c'eſt donc *Pe-kou* & non *Pong-hu* que les Chinois nomment les Piſcadores.

(50) C'eſt le nom Chinois de *Batavia*, qui eſt l'ancienne Jakatra.

VAN-RECHTEREN. 1622.

» *Hok-cheu*, pour conferer, avec le *Kon-bon* & le Conſeil de la Ville, ſur
» les moyens de cimenter l'amitié qui s'eſt formée entre nous. Ainſi le Sei-
» gneur Commandant peut ſe rendre à *Ka-lap-pa*, avec une parfaite con-
» fiance, pour rendre compte de toute l'affaire au Gouverneur, & l'aſſurer
» que le Commerce vous eſt accordé. Ecrit le ..... dans la quatriéme an-
» née, le huitiéme mois & le vingtiéme jour du regne de l'Empereur.

Signé, TO-TOK-FOA.

Fort que les Hollandois bâtiſſent à Tay-wan.

Les Hollandois commencerent à bâtir un Fort ſur la Côte Occidentale de l'Iſle. Il ne fut d'abord compoſé que de planches, & les Baſtions formés de ſable, en attendant qu'on pût faire apporter, de la Chine, des pierres & d'autres matériaux pour donner plus de ſolidité à l'édifice. Quantité de Joncs Chinois, qui rendirent ce ſervice aux Hollandois, furent payés en draps. Depuis cette heureuſe époque, la paix, dit l'Auteur, n'a pas ceſſé de ſubſiſter entre les deux Nations; & s'il faut s'en fier aux apparences, le Commerce des Hollandois deviendra floriſſant à la Chine (51).

Sa deſcription.

L'Iſle où la Compagnie a jugé à propos d'établir le principal ſiége de ſon Commerce avec les Chinois, a reçu des Européens le nom de Formoſa ou Formoſe, & porte à la Chine celui de *Pakkanda*. Le lieu que les Hollandois ont fortifié, & qui s'étoit nommé juſqu'alors *Tay-wan* (52), a pris le nom de *Fort de Zelande*. Sa ſituation eſt au Sud-Eſt de la Riviere de *Chin-cheu*, ou de l'Iſle d'*Amoui*, à la diſtance d'environ trente-deux lieues. Il n'y a point de ſaiſon où les Vaiſſeaux ne puiſſent faire route dans cet eſpace; de ſorte qu'un Port ne peut être ſitué plus avantageuſement pour entretenir un Commerce reglé avec la Chine. Le Fort eſt placé ſur une Montagne. Ses quatre Baſtions furent achevés en 1634, & les faces revêtues de pierre griſe. L'entrée du Canal eſt étroite, & n'a pas plus de treize ou quatorze braſſes de profondeur dans la haute marée. Elle eſt éloignée de la place d'une portée de canon; pour ſa ſûreté on a conduit une redoute, qui eſt revêtue auſſi d'un mur de pierre, haut de ſeize pieds, muni de deux pieces de canon, & gardé par vingt-cinq ou vingt-huit hommes. Lorſqu'une fois les Vaiſſeaux y ſont entrés, ils ſe trouvent à l'abri de toutes ſortes de vents (53).

Supplément au Siége de Macao, tiré de Faria.

Quoiqu'il y ait beaucoup de lumieres à tirer du récit de Van-Rechteren, le Siége de Macao & la diſgrace des Hollandois y ſont touchées ſi légerement, qu'elles ont beſoin d'un ſupplément qu'on n'eſt pas fâché de devoir à Faria-y-Souza. C'eſt ſouvent de la varieté des récits & ſur-tout de l'oppoſition des interêts, que la verité ſort plus pure, aux yeux d'un lecteur qui ne cherche qu'elle.

Le 19 de Juillet 1622, dix-ſept Vaiſſeaux Hollandois, ou vingt-trois ſuivant d'autres Ecrivains, ſe préſenterent devant la Ville de Macao, dans l'eſpérance de ſurprendre la Flotte qui étoit prête à faire voile au Japon. Ils s'étoient déja ſaiſis d'un grand nombre de Bâtimens Chinois & Portugais aux environs des Philippines. Leurs forces conſiſtoient en deux mille combat-

(51) On a déja vû que cette prédiction fut démentie par leur expulſion de Formoſe & de Tay-wan.

(52) *Tatavang* dans l'Edition Françoiſe.

(53) Van-Rechteren, dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, Vol. V. p. 155. & ſuiv.

tans,

tans, ſous la conduite de l'Amiral Reggers (54). Dans l'eſpérance d'emporter la Ville, ils commencerent par battre, pendant cinq jours, le Fort S. François. Le 24, étant débarqués au nombre de huit cens, ils ſe rendirent maîtres d'un retranchement, ſans y trouver d'oppoſition. Ils marcherent enſuite vers la Ville, qu'ils ſe flattoient d'emporter avec la même facilité : Mais Jean Suares Vives les voyant avancer pour ſe ſaiſir d'un poſte conſidérable, les prévint avec cent ſoixante hommes. Après une vive décharge des armes à feu, on en vint à l'épée, qui jetta bien-tôt la terreur parmi les Hollandois, & leur fit prendre la fuite en laiſſant plus de trois cens morts ſur le rivage. On leur prit ſept Etendards, un canon, & toutes leurs autres armes, qu'ils jetterent à terre, pour rendre leur fuite plus légere à la nage. En même tems, les Vaiſſeaux continuoient de battre le Fort ; mais ils furent battus eux-mêmes par une artillerie ſi bien ordonnée, qu'elle en coula quelques-uns à fond & leur tua ſoixante hommes. Enfin la victoire n'en coûta que ſix aux Portugais, avec un petit nombre d'Eſclaves. Une femme Caffre eut part à l'honneur, en combattant la hallebarde à la main, ſous un habit d'homme. Elle tua trois Hollandois.

Van-Rechteren. 1622.

Les Hollandois battent le Fort de Macao.

Ils ſont repouſſés devant la Ville.

Leur perte.

Le 17 de Juin 1624 (55), quatre Vaiſſeaux, partis de Batavia, parurent à la vûe du Port, dans la réſolution d'attaquer la Flotte, qui étoit prête à mettre à la voile pour le Japon. Les droits royaux étoient ſi peu conſidérables, que le Commandant militaire n'ayant voulu rien entreprendre, quelques riches Particuliers ſe chargerent de la défenſe des Bâtimens Marchands. Ils en armerent cinq, & fondant ſur l'Amiral ennemi, ils lui tuerent trente-ſept hommes, & brûlerent ſon Vaiſſeau & forcerent les trois autres à prendre la fuite ; mais ils ſauverent des débris de l'Amiral, cinquante piéces de canon, de vingt-quatre livres de balle, une groſſe quantité de boulets, quelque argent & beaucoup de proviſions (56). Ce récit des Portugais éclaircit Van-Rechteren ſans le contredire.

Seconde Expédition, qui n'eſt pas plus heureuſe.

CHAPITRE VII.

Voyage de NAVARETTE *au travers de la Chine, en 1658.*

Introduction. Qui étoit Navarette.

Le Journal de ce voyage eſt tiré du ſixiéme Livre d'une Relation Eſpagnole de l'Empire de la Chine, qui porte le nom du même Ecrivain (57). Navarette étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, envoyé par les

(54) Erreur, au lieu de *Reyerſz.*

(55) Il ne paroît pas certain ſi ce fut cette année ou l'une des trois ſuivantes, parce que les dates ne ſont pas plus exactes dans l'Original que dans la Traduction.

(56) Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. III. p. 312. & 341.

(57) Le titre Eſpagnol eſt *Tratados de la Monarchia di China. Deſcription breve de aquel Imperio, y exemplos raros de Emperadores y Magiſtrados del. Con. narration diffuſe de varros ſuceſſos y coſas ſingulares ds otros Reynos y differentes Navigationes. Per Domingo Fernandez Navaretto, Folio. Madrid. 1676.* La Traduction Angloiſe donne à Navarette le titre de Profeſſeur en Théologie dans l'Univerſité de Saint Thomas à Manille ; de Miſſionnaire apoſtolique à la Chine, de Superieur de cette Miſſion, & de Procureur général à la Cour de Madrid pour la Province du Roſaire dans les Iſles Philippines.

INTRODUCTION.

Superieurs de ſon Ordre aux Iſles Philippines, en 1646 ; mais qui, n'y trouvant pas beaucoup d'encouragement, hazarda de paſſer à la Chine, où il s'employa pluſieurs années aux exercices des Miſſions. Il y apprit la langue du Pays, il lut les Hiſtoires Chinoiſes, & s'informa ſoigneuſement des mœurs & des uſages des Habitans. Après avoir paſſé vingt ans dans ſes voyages, en Afrique & en Amérique, il revint en Europe en 1673 ; & s'étant rendu à Rome, à l'occaſion des différends qui s'étoient élevés entre les Miſſionnaires, il y fut traité avec les égards dûs à ſes lumiéres & à ſon mérite. L'amour de la Patrie le fit repaſſer enſuite en Eſpagne, où il fut bien-tôt élevé à la dignité d'Archevêque d'Hiſpaniola.

Nature de ſon Ouvrage.

Son Ouvrage ſur la Chine parut à Madrid en 1676. Il fut traduit en Anglois au commencement de ce ſiécle, & placé dans le premier Tome du grand Recueil Anglois des Voyages, où il occupe environ trois cens quatre-vingt pages *in folio*. L'Auteur l'a diviſé en ſept Livres, dont le premier traite, en

Sa diviſion en ſept Livres.

Premier Livre.

vingt Chapitres, du nom, de l'antiquité & de l'étendue des Provinces de la Chine ; des différentes races Impériales, du Gouvernement, des Conſeils & des Cours de Juſtice ; de la grandeur de l'Empereur & de ſa Cour ; de ſes revenus, de ſes dépenſes, &c. des productions remarquables du Pays ; des arbres, des fruits, des fleurs, des animaux, des oiſeaux, des lacs, des rivieres, des Etangs, &c. Le ſecond Livre, compoſé auſſi de vingt Chapitres,

Second Livre.

renferme la deſcription des différentes claſſes de Chinois, le coin, les cérémonies, les mœurs, les mariages, les funérailles, les ſectes de Religion, les Temples, les Faſtes ; des explications ſur la Secte de *Fo* ; des Paſſages tirés de l'Hiſtoire Chinoiſe, concernant les Empereurs & les grands Hommes,

Troiſiéme Livre.

leurs actions & leurs diſcours. Le troiſiéme Livre n'a qu'onze Chapitres, qui traitent de *Kung-fu-ſu*, ou *Confucius* ; de ſes Ecrits & de ſes ſentimens ; de ſa doctrine, telle qu'elle eſt expliquée dans le *Lun-ju* & le *Shu-king* ; &

Quatriéme Livre.

des caracteres Chinois. Le quatriéme Livre a vingt Chapitres, comme les deux premiers. On y trouve l'expoſition de la Morale Chinoiſe, d'après un Auteur du Pays ; c'eſt-à-dire, divers Articles ſur l'encouragement à la vertu, ſur la Raiſon & les lumiéres de la Nature ; ſur la confiance que l'Homme doit avoir au Ciel & non à ſes propres forces ; ſur l'obéiſſance aux parens ; ſur la maniere de ſe conduire ſoi-même ; ſur la néceſſité de ſe contenter de ſa condition ; ſur celle de garder ſon cœur & de réprimer ſes paſſions : une exhortation à l'étude : un Article de l'éducation des enfans ; de la ſatisfaction du cœur ; des Loix & de la bonne inſtruction ; du Gouvernement en général & de celui des familles ; des civilités & des céremonies ; de la fidélité ; des paroles & de la maniere de s'exprimer ; des amis & des femmes. Le cinquiéme Livre, diviſé en dix-ſept préludes, a rapport aux différends des Miſſionnaires touchant *Schang-ti* & d'autres matieres. Il traite auſſi des Livres claſſiques de la Chine & de leur déſagrément ; de la doctrine myſterieuſe des Lettrés, & de celle qui eſt connue ; de leur méthode de raiſonner ; des idées qu'ils ont de la création de l'Univers, de la génération des choſes & de leur corruption ; du fameux axiome, que toutes les choſes ſont les mêmes ; de la génération & de la corruption ; comment les choſes ſont diſtinguées l'une de l'autre ; qu'il n'y a point de ſubſtance ſpirituelle diſtinguée de la matiere ; des Eſprits ou des Dieux que les Chinois adorent ; qu'ils ſe réduiſent tous à un

Cinquiéme Livre.

seul : des attributs du premier Principe ; de la vie, de la mort & de la futurité ; de l'Athéisme, résultat de la Secte lettrée. Le sixiéme Livre contient, en trente-trois Chapitres, les voyages de l'Auteur. 1°. Son voyage à la Nouvelle Espagne. 2. Son voyage au Mexique & à Acapulco. 3. Aux Isles Philippines. 4. Son séjour à Manille. 5. Ses observations. 6. Mission à Mindoro. 7. Voyage à Macassar. 8. Séjour de l'Auteur dans cette Ville. 9. Son voyage à Macao. 10. Il entre dans l'Empire de la Chine. 11. Il se rend de Canton à Fongan. 12. Séjour qu'il y fait. 13. Voyage à Che-kyang, & séjour qu'il y fait jusqu'à la persécution. 14. Voyage à Peking. 15. Articles changés dans la discipline ecclésiastique. 16. Départ de Canton pour Macao. 17. Description de cette Ville. 18. Voyage à Malaca. 19. Voyage à Madrasta-patan. 20. Séjour dans ce Pays. 21. Voyage à Golkonde. 22. Voyage à Masulipatan. 23. Séjour. 24. Voyage à Surate. 25. Départ pour la France. 26. Séjour à Madagascar. 27. Voyage à Lisbone. 28. Voyage à Rome. 29. Irruption des Tartares à la Chine. 30. Eclaircissemens sur Nicolas Quon & sur son fils Quesing ou Koxinga. 31. Additions (58). 32. Supplément (59). 33. Notes sur le Traité *de Bello Tartarico*, par le Pere Martin Martinez, Jésuite. Le septiéme Livre contient, en plusieurs articles, les Decrets de Rome & les propositions résolues par l'Ordre de l'Inquisition.

Introduction. Sixiéme Livre.

Septiéme Livre.

L'Ouvrage de Navarette est rempli de choses curieuses, & respire dans toutes ses Parties la bonne-foi & la verité. Mais, outre qu'il est mêlé d'une infinité de matieres qui ont rapport aux disputes des Missionnaires & au progrès des conversions, il est mal digeré dans sa forme, & le style en est extrêmement prolixe. L'Auteur se permet des digressions sur toutes sortes de matieres : il introduit contituellement des citations & des autorités pour appuyer ses propres sentimens, & les tire sur-tout des Auteurs Religieux. Il paroît rendre plus de justice que la plûpart des autres Ecrivains au caractere des Nations dont il parle, & censure librement les pratiques des Missionnaires. En lisant tout ce qu'il dit à l'avantage des Chinois, & le portrait qu'il fait au contraire des Portugais & des autres Européens de sa propre Eglise, on s'imagineroit qu'il étoit fort mal disposé pour les derniers, & que son unique but étoit de faire valoir les autres par des comparaisons peu favorables à ses compatriotes. Il paroît fort scrupuleusement attaché aux principes de la Religion Romaine. Il ne marque pas moins de respect pour ceux de l'humanité. Souvent, comme il le fait remarquer lui-même dans sa Préface, il entreprend de plaider la cause des Indiens des Isles Philippines, comme d'autres ont tâché de rendre le même service à ceux de l'Amérique. On lui voit condamner, sans ménagement, la cruauté des Espagnols dans cette Partie du Monde. Enfin, il déclare souvent la guerre à ceux (60) qui voudroient faire servir la violence au progrès de la Religion.

Jugement critique sur l'Ouvrage de Navarette.

Caractere de l'Auteur.

Navarette a composé, sous le titre de *Controverses*, un autre Ouvrage,

Autre Ouvrage qu'il a composé.

(58) Ces additions regardent les Régions & les Isles voisines de la Chine.

(59) C'est proprement une suite de remarques sur l'Histoire du travail des Missionnaires dans les Isles Philippines, par le Pere François Collins, Jésuite.

(60) Collins, chap. 14. p. 229. de son Histoire, dit qu'au Brésil, au Perou, au Mexique, dans la Floride, aux Isles Philippines & Moluques, le Christianisme n'a dû son introduction qu'au Pouvoir séculier.

INTRODUCTION.

auquel il renvoye ſouvent ſes Lecteurs. Il avertit dans ſa Préface que ce Livre contient les différends anciens & modernes qui ſe ſont élevés dans la Miſſion de la Chine, depuis ſon ouverture juſqu'à l'année 1669. Il ſemble qu'il en ait voulu faire une Relation plus complette & plus méthodique de toutes ces diſputes, dont il obſerve qu'il a ſouvent eu occaſion de parler dans ſon Ouvrage ſur la Chine, & qui ſe trouvent fort éclaircies par ces Remarques poſtérieures. C'eſt ce qui l'avoit porté à publier d'abord ſes voyages. Son Traducteur nous apprend que ſes Controverſes furent imprimées; mais que par le crédit & les ſoins de certaines perſonnes, qui n'y étoient pas ménagées, cette Edition ayant été ſaiſie avant ſa publication, il ne s'en eſt répandu qu'un très-petit nombre d'Exemplaires.

§. I.

Voyage de l'Auteur depuis Canton juſqu'à Fou-gan-hyen.

NAVARETTE. 1658. Entrée de l'Auteur à la Chine.

NAVARRETE ſe trouvant à Macao, en 1658, dans la reſolution d'entrer à la Chine, pria un Miſſionnaire, qui devoit ſe rendre à Canton pour y bâtir une Egliſe, de lui permettre de l'accompagner. Il tira non-ſeulement de lui, mais encore de ſon Superieur, des promeſſes qui ne furent jamais exécutées. Mais il trouva dans la ſuite un Chinois infidéle qui entreprit de le conduire pour une ſomme fort legere, & qui ne ceſſa point de le traiter avec beaucoup de reſpect. Trois Soldats Tartares, qui monterent dans le même Jonc, ne lui marquerent pas moins de civilité. Il obſerve à cette occaſion que ſe trouvant depourvû de toute aſſiſtance humaine, il fut le premier Miſſionnaire qui s'introduiſit à la Chine ouvertement & ſans précaution. Juſqu'alors tous les autres, tels qu'un certain nombre de Franciſcains, & de Dominiquains, y étoient venus ou ſecretement, ou ſous la protection de quelque Mandarin, ou, comme les Jeſuites, en qualité de Mathematiciens.

Temple d'Idoles près de Macao.

En ſortant de Macao, les Guides de Navarette s'arrêterent devant un Temple d'Idoles, où ils offrirent des ſacrifices pour l'heureux ſuccès du paſſage. Quoique les Portugais ſe vantent d'être les Maîtres abſolus de l'Iſle, ils ne ſont point encore parvenus à pouvoir extirper autour d'eux ce reſte d'Idolatrie. Dans l'eſpace de deux jours, le Miſſionnaire aborda au rivage de Canton. Il ne put voir ſans admiration cette prodigieuſe Ville, en remontant la Riviere au long des murs, qui ont preſqu'une lieuë & demie d'etendue de l'Eſt à l'Oueſt.

Navarette eſt volé par des Chrétiens, & bien traité par des Infidéles.

Au commencement du mois d'Octobre, il quitta Canton, avec le ſecours de quelques Soldats Négres, qui le traiterent fort incivilement, quoiqu'ils fiſſent profeſſion d'être Catholiques. Ils lui déroberent cinquante piéces de huit, & quelques Ornemens Eccleſiaſtiques. J'étois, dit il, en garde contre les Infidéles; mais je ne croyois pas devoir me défier des Chrétiens. Pendant neuf jours qu'il fit voile ſur la Riviere, avec les trois Soldats Tartares qui l'avoient eſcorté depuis Macao, il eut à ſe loüer autant de leurs civilités, que s'ils euſſent été bons Catholiques. Dans cette route, il ne donna rien à perſonne ſans en recevoir une marque de reconnoiſſance par quelque petit pré-

sent ; mais lorſqu'il n'avoit rien lui-même à donner, il n'auroit pas voulu accepter un morceau de pain, parce que ces retours mutuels ſont un uſage établi dans tout l'Empire.

Fatigues de la route.

Il gagna la Riviere où l'on commence à rencontrer les machines. Lorſqu'il ne pouvoit voyager par eau, il marchoit à pied, faute d'argent. Un jour qu'il s'étoit extrêmement fatigué à gagner le ſommet d'une grande montagne, il y découvrit une maiſon, qui ſervoit de corps de garde à quelques Soldats, pour veiller à la ſûreté des paſſages. Le Capitaine voyant paroître un Etranger, alla au-devant de lui, le preſſa civilement d'entrer dans ſa retraite, & l'y conduiſit par la main. Auſſi-tôt il lui fit préſenter du *cha*, c'eſt-à-dire du thé ; & ſurpris de l'avoir trouvé à pied, il demanda aux Chinois, dont il étoit accompagné, pourquoi il le voyoit en ſi mauvais équipage. On lui raconta que l'Etranger avoit été volé. Il parut fort ſenſible à ſon malheur, & renouvella ſes civilités en le congédiant. Navarette reçut beaucoup de conſolation de cette avanture ; mais la montagne étoit ſi rude, qu'il fallut de s'eſtropier en deſcendant. Il gagna la maiſon d'un Infidele ; car il ne rencontra point de Chrêtiens ſur cette route, juſqu'à la Province de Fo-kyen. Les forces lui manquant tout-à-fait à l'entrée de cette maiſon, il tomba ſans connoiſſance. Son Hôte le ſecourut avec un empreſſement & des ſoins dont il fut ſurpris. On ne l'auroit pas traité avec plus de bonté dans une Ville d'Eſpagne. Il mangea quelques morceaux d'un poulet, qui retablirent un peu ſes forces. Cet Homme continua de le traiter avec des attentions admirables pendant toute la nuit. Il le fit coucher dans ſa chambre, & dans ſon propre lit, qui étoit fort bon ; & le lendemain il ne voulut rien prendre pour ſa dépenſe. » N'eſt-ce pas beaucoup, dit l'Auteur, pour un Infidéle ? Je l'ai dit » pluſieurs fois, ajoute-t-il, & je dois *le repeter mille* ; cette Nation ſurpaſſe » toutes les autres en humanité, comme ſur pluſieurs autres points.

Conſolations qu'il reçoit.

Le lendemain, étant arrivé au bord d'une grande riviere, il fut pénetré de froid en la paſſant à pié, juſqu'aux genoux. Ses Compagnons & lui furent également effrayés de la rencontre d'un tigre, auſſi gros qu'un mouton, qui étoit couché ſur une petite éminence, aſſez près du chemin. Le même jour, ils arriverent à la vûë d'une Ville grande & bien peuplée, ſur le bord d'une large riviere, qui étoit couverte de pluſieurs milliers de Vaiſſeaux. Tous les Habitans étoient dans l'allarme, à l'occaſion d'une troupe de voleurs qui s'étoient repandus dans le canton. D'ailleurs la guerre ſe faiſoit avec beaucoup de chaleur contre les Chinois de mer (61), qui refuſoient de ſe ſoumettre aux Tartares. Navarette & ſes Compagnons s'étant gliſſés la nuit dans une Barque, avec beaucoup de précautions, ſuivirent le courant de la riviere. Le matin ils continuerent de voir un grand nombre de Vaiſſeaux, & le ſoir ils jetterent l'ancre ſous les murs de *Chang-cheu*.

Rencontre d'un tigre.

Grande Riviere & belle Ville.

Cette Ville eſt fameuſe à la Chine. C'eſt de-là que partent tous les Chinois qui vont exercer le Commerce aux Manilles, & que les Eſpagnols nomment *Chin-cheos* par corruption (62). Elle eſt ſituée dans la Province de Fo-kyen.

Ville de Chang-cheu.

(61) C'étoient les partiſans de Koxinga, dont on a déja vû l'Hiſtoire. Ils ſont nommés, quelques lignes plus bas, *Chinois de Kabello*.

(62) On a vû les variations des Ecrivains ſur le nom même de la Ville. Mais on ne demandera plus pourquoi pluſieurs la nomment *Chin-cheu*.

NAVARETTE. 1658.

Comme elle eſt défenduë par une garniſon nombreuſe, & par de bonnes fortifications, il en couta beaucoup à l'Empereur Tartare pour s'en rendre le Maître. Les Chinois de *Kabello* (63) la reprirent ; mais ils furent réduits enſuite par des forces ſuperieures.

Beauté d'une de les ruës. Embarras de l'Auteur.

Navarette & ſes Compagnons quitterent leur Barque à la pointe du jour. Ils entrerent dans la Ville, dont ils traverſerent une grande partie. Tout d'un coup l'Auteur fut ſurpris de ſe trouver dans une ruë, la plus longue, la plus belle & la plus peuplée qu'il eût jamais vûë. Mais il fut encore plus étonné d'entendre dire autour de lui ; voilà un Pere des Manilles. Il ſe reſſouvint de la dureté que les Soldats de Manille exercent à l'égard des Chinois ; & le moindre traitement auquel il s'attendit, fut une vigoureuſe baſtonade. Dans cette crainte, il continua de marcher d'un bon pas au long d'une ruë qui lui paroiſſoit ſans fin. Elle n'a pas moins d'une demie lieue de longueur, & des deux côtez elle eſt bordée par de belles arches de pierre, à vingt pas l'une de l'autre. Comme la Ville étoit remplie de gens de guerre, qui partoient avec beaucoup de bruit & de confuſion, Navarrete étoit fort embarraſſé de ce qu'il alloit devenir. Les Chinois de ſa compagnie ne trouverent point une Hôtellerie où l'on voulût les recevoir ; & pour comble d'inquiétude, ils avoient une grande riviere à paſſer dans la Barque publique. Le Miſſionnaire n'y entra point ſans une vive agitation, qui ne fit qu'augmenter lorſqu'il vit tous les paſſans attacher les yeux ſur lui. Il fut même forcé d'attendre plus de huit heures, juſqu'à ce que la Barque fut remplie. On deſcendit la riviere l'eſpace de trois ou quatre lieuës ; & lorſqu'on fut arrivé à l'autre bord, l'Auteur ſe crut dans un autre monde.

Heureuſe rencontre qu'il fait en chemin.

Après avoir marché environ deux lieuës, il rencontra un Chinois de la plus haute taille & de la plus terrible phiſionomie qu'il eût encore vû ; mais ce qui l'avoit d'abord effrayé, devint enſuite le ſujet de ſa conſolation. Cet inconnu lui fit connoître par des ſignes qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il devoit ſe livrer à la joye. Dans l'hôtellerie où ils logerent enſemble, il lui procura la meilleure chambre. A table, il lui fit prendre place à ſa droite, & lui ſervit les meilleurs morceaux. En un mot, il prit autant de ſoin de lui, que s'il eût été chargé de ſa garde. Navarette prétend n'avoir jamais connu d'homme d'un meilleur naturel. Deux jours après, il fut joint par un autre Chinois, dont la bonté ne cedoit rien à celle du premier.

Ville de Suen-cheu. Sa grandeur & ſa force.

En arrivant à la Ville de *Suen-cheu*, Navarette admira beaucoup la grandeur extraordinaire de cette Ville. D'une éminence voiſine, on la prendroit pour un petit monde. Ses murs avoient été ruinés pendant le Siége des Tartares ; mais l'Empereur les fit rebâtir en moins de deux ans : entrepriſe, ſuivant l'Auteur, qu'aucun Prince de l'Europe n'auroit pû exécuter en moins de cinq ou ſix années. Ils ſont revêtus comme en Europe, de parapets & de baſtions. En les ſuivant, l'Auteur compta ſoixante-dix piéces de canon ; & voyant que ce compte ne finiſſoit pas, il abandonna ſon entrepriſe. Vers l'année 1663, l'inondation fut ſi prodigieuſe, que les flots de la riviere ayant ſurpaſſé les murs, une grande partie des Habitans furent noyés dans la Ville.

(63) Les Koxingans.

NAVARETTE. 1658.

Deux lieues au-delà de Suen-cheu, l'Auteur & ſes Compagnons arriverent au célébre pont de *Lo-jung*, qui tire ce nom d'un port voiſin. Ce pont fut un ſpectacle admirable pour Navarette. Un Gouverneur, nommé *Kai-jung*, le fit bâtir ſur un bras navigable de la mer, où quantité de paſſans periſſoient tous les jours. Sa longueur eſt de treize cens quarante-cinq grands pas. de l'Auteur. Il porte ſur environ trois cens piliers quarrés, qui ne ſont pas fermés en arches, mais plats, & couverts de belles pierres, de plus d'onze pas de longueur. Les deux côtés ſont bordés de belles baluſtrades, ſur leſquelles on voit à d'égales diſtances des globes, des lions, & des piramides. La pierre eſt d'un bleu très-foncé. Quoique l'eau ait beaucoup de profondeur, & que cet édifice, qui eſt bâti ſans chaux, ait déja duré pluſieurs ſiécles, il ne court aucun danger, parce que toutes les pierres ſont à mortaiſe. Il ſupporte cinq belles tours, qui ſont placées à diſtances égales, & des portes également capables de défenſe par leurs fortifications, & par le nombre de Soldats qui les gardent.

Beauté du Pont de Lo-jung.

Trois jours après, Navarette rencontra le Général de la Province de Fo-kyen, qui marchoit vers Chang-cheu avec un corps de vingt mille hommes. Il auroit eu beaucoup de peine à ſortir d'embarras, dans cette occaſion, ſans le ſecours des deux Chinois, qui n'avoient point encore ceſſé de l'accompagner; non qu'il fût menacé d'aucune inſulte; mais parce qu'il n'étoit point en état de répondre aux queſtions qu'on pouvoit lui faire. Il paſſa devant le Général, qui étoit près du rivage, avec toute la gravité & le faſte poſſible. Le nombre de ſes chevaux & de ſes chameaux, & la richeſſe de ſes équipages, parurent autant de prodiges aux yeux de l'Auteur.

Rencontre d'une armée Chinoiſe.

Magnificence du Général.

Lorſqu'il eut paſſé ce premier corps d'armée, & qu'il ſe croyoit à la fin de ſes inquiétudes, il tomba dans une autre troupe, qui ne lui cauſa pas moins d'embarras. C'étoit un Corps de Picquiers, qui marchoient en deux lignes ſur les deux bords du chemin. Les Compagnons de l'Auteur étoient demeurés derriere lui, pour reparer quelque choſe à leurs ſelles & à leur bagage. Il ſe vit obligé de paſſer ſeul entre les deux hayes. Mais n'y ayant rien eſſuyé de fâcheux, il déclare qu'il aimera toujours mieux traverſer deux Armées Tartares, qu'une Armée Eſpagnole. En paſſant par divers Villages, il vit des fruits & des viandes expoſées dans les boutiques, auſſi tranquillement que s'il n'étoit paſſé aucun homme de guerre. C'eſt une choſe ſans exemple à la Chine, qu'un Soldat ait cauſé le moindre tort aux Sujets de l'Empire. Une Armée entiere traverſe des Villes & des Villages, ſans y produire aucun déſordre, & n'oſe rien demander qu'elle ne paye au prix ordinaire. L'Auteur aſſure que l'année ſuivante un Soldat eut la tête coupée pour avoir retranché un demi ſol du prix de quelques marchandiſes qu'il avoit achetées. Les gens de guerre, ſuivant la maxime des Chinois, qui eſt paſſée d'eux aux Tartares, ſont faits pour défendre le Peuple, & pour le garantir de tous les maux qu'il peut craindre de l'Ennemi: or s'il en étoit menacé par ſes propres défenſeurs, il vaudroit mieux qu'il demeurât tout à fait ſans défenſe, parce qu'il n'auroit alors qu'un ſeul Ennemi, contre lequel il lui ſeroit plus aiſé de ſe défendre lui-même.

Autre embarras de l'Auteur.

Maxime Chinoiſe.

En arrivant près de Fu-cheu, Capitale de la Province de Fo-kyen, Navarette pria ſes guides d'entrer avant lui dans la Ville, pour chercher l'Egliſe

NAVARETTE. 1658.

chrétienne, & ſçavoir s'il s'y trouvoit quelque Miſſionnaire. Ils le conduiſirent en même tems dans une Hôtellerie, auſſi bonne qu'il y en ait dans toute l'Italie. Il falloit traverſer deux cours, au fond deſquelles il trouva une table, chargée de mille ſortes de délicateſſes. Les deux Chinois lui amenerent à leur retour un Chrétien de la Ville, dont la préſence lui rendit la vie. Mais le Miſſionnaire de cette Egliſe ne parut point, & Navarette eſt perſuadé qu'il ſe cacha exprès pour éviter de le voir.

Excellente Hôtellerie.

Après avoir pris deux jours de repos, pendant leſquels il fut bien traité par un Médecin Chrétien, & careſſé de pluſieurs autres, qui lui firent quelques petits préſens, il fut obligé de traverſer la Ville pour la quitter. Elle eſt d'une beauté extraordinaire; & quoiqu'une des moindres Capitales de la Chine, on prétend qu'elle contient un million d'Habitans. Le fauxbourg par lequel il étoit entré n'a pas moins d'une lieue de longueur. La foulé du Peuple eſt incroyable dans les rues, ſans qu'il paroiſſe une ſeule femme dans ce mêlange. La rue qu'il ſuivit pour ſortir eſt d'une largeur ſinguliere, longue, nette, bien pavée, & bordée de Boutiques, où l'on trouve toutes ſortes de marchandiſes. Il rencontra dans cette rue, à quelque diſtance l'un de l'autre, trois Mandarins, qui marchoient avec une gravité, une pompe & un cortége dont il fut ſurpris. On l'obligea de deſcendre de ſon palanquin à leur paſſage.

Deſcription de la Ville.

En quittant Fu-cheu il eut à traverſer, pendant cinq jours, des Montagnes qui s'élevent juſqu'aux nuës. La derniere nuit, il coucha dans un petit Château, gardé par une cinquantaine de ſoldats. Les civilités qu'il y reçut ſont, dit-il, incroiables. Le Commandant pouſſa la politeſſe juſqu'à lui ceder ſa propre chambre; & ſe préſentant le matin à ſa porte, avec d'autres Officiers, il lui fit des excuſes de ne l'avoir pas mieux traité. Ici l'Auteur renouvelle ſon admiration pour les manieres & les uſages de ces Infidelles. Mais il ajoute que les Européens paſſent chez eux pour des Barbares.

L'Auteur continue ſon voyage.

Civilités qu'il reçoit d'un Officier militaire.

S'étant remis en marche le 2 de Novembre, il eut beaucoup à monter & à deſcendre pour traverſer ſept Montagnes, qu'il appelle *infernales*. A la derniere il eſſuia une pluie violente. En deſcendant, il rencontra une Compagnie de Cavaliers, qui le ſaluerent ſuivant leurs uſages. Il arriva fort tard dans les fauxbourgs de la Ville de *Fo-ngan* (64), où il ne trouva pour retraite, avec ſes compagnons qu'une maiſon dépourvûe de toutes ſortes de commodités. Ils furent obligés de coucher ſur la paille, ſans quitter leurs habits, & ſans avoir rien trouvé pour leur nourriture. Le lendemain Navarette étant entré dans la Ville, ſe rendit à l'Egliſe chrétienne, où il trouva trois Miſſionnaires de la Province de Manille. C'eſt la premiere Egliſe que les Dominiquains aient fondée à la Chine.

Il paſſe une mauvaiſe nuit.

L'Auteur, juſqu'au jour qu'il avoit rencontré l'armée Chinoiſe dans la Province de Fo-kyen, avoit porté au col ſon Chapelet, avec une croix de S. Toribut & une médaille, qui y étoient attachées. Comme ſon Chapelet étoit de jais & qu'il ne s'en trouve point à la Chine, les Habitans le regardoient curieuſement, le manioient, ſe demandoient avec admiration de quoi il étoit compoſé, & ne ceſſoient enfin d'importuner le Miſſionnaire. Mais lorſqu'il fut prêt à traverſer l'armée, un de ſes compagnons Chinois le lui ôta du col,

Parure de l'Auteur en voyage.

(64) *Fu-ngan-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

& lui

& lui fit ſigne de le cacher. Il obéit ſans difficulté, quoique tout le monde ſçût fort bien qu'il étoit Prédicateur de l'Evangile, & que ſon interpréte eut pris ſoin de lui rendre témoignage ſans avoir attendu qu'on l'eut demandé. Dans cette route il vit une quantité innombrable de Villes, de Bourgs, de Villages & des maiſons de Campagne. Il ne faiſoit preſque point un pas ſans quelque ſpectacle de cette nature. Le fruit, la viande, le poiſſon, la patiſſerie de diverſes eſpeces & d'autres ſortes de commodités étoient dans une abondance incroiable. Il s'arrêta quelque tems, dans une Hôtellerie, à voir hacher du lard, pour le mêler avec quelques viandes qu'on aſſaiſonnoit. De toute ſa vie, il n'avoit vû nulle part tant d'adreſſe, de diligence & de propreté. Au long du chemin, il remarqua pluſieurs moulins à papier. Ce qui lui parut le plus admirable dans ce Pays, c'eſt qu'on y éleve ces machines ſur une demie douzaine de pilliers, & que le moindre ruiſſeau ſuffit pour leur donner le mouvement néceſſaire au travail; tandis qu'en Europe on eſt obligé d'avoir recours à mille inſtrumens. Le voiage de l'Auteur dura quarante jours; & dans un ſi long eſpace il ne vit pas plus de trois femmes, ſoit dans les Villes, ſoit ſur la route ou dans les Hôtelleries. En Europe, dit-il, ce recit paroîtra incroiable : mais les Chinois auroient trouvé qu'avoir vû trois femmes, c'étoit en avoir vû trop.

NAVARETTE. 1658.

Beauté & richeſſe du Pays.

Adreſſe des cuiſiniers Chinois.

On ne voit point de femmes en public.

La Ville, ou comme d'autres l'appellent, la Cité de *Fo-ngan*, eſt fort renommée dans la Province de *Fo-kyen*. Elle avoit beaucoup ſouffert dans la guerre des Tartares, qui s'en étoient deux fois ſaiſis, & qui s'en étoient vûs autant de fois chaſſés par les Chinois. Enfin les ayant forcés de ſe ſoumettre, ils avoient promis, dans la capitulation, de ne maltraiter perſonne. Mais ils ordonnerent que tous ceux qui portoient les armes ſortiſſent de la Ville un certain jour; & fondant ſur eux, ils en paſſerent quatorze mille au fil de l'épée. *Lyu-chung-zan*, Général Chinois, homme de courage & d'un ſçavoir diſtingué, ſe voyant réduit à cette extrêmité, prit le parti de s'empoiſonner lui-même. Il invita quelques amis à ſuivre ſon exemple; mais ils s'en diſpenſerent par diverſes excuſes. Les Tartares le trouverent mort dans ſa chaiſe de cérémonie, le coude appuié ſur une table. Dans cet état ils lui rendirent toutes ſortes de reſpects, en donnant de grands éloges à ſa fidelité, qui lui avoit fait choiſir la mort plûtôt que de rendre ſa Ville à l'Ennemi.

Ville de Fongan. Son ſort pendant la guerre.

Mort volontaire d'un homme de mérite.

On raconta ici au Miſſionnaire un exemple remarquable d'orgueil, dans un Mandarin Européen (65). Le Général qu'on vient de nommer partant un jour pour aller combattre les Tartares, accompagné de cet Européen, qui portoit le titre de *Mandarin de la poudre*, prit ſes quartiers dans l'Hoſpice des Dominiquains. L'air de grandeur qui éclatoit autour du Mandarin formoit un contraſte ſi ſingulier avec la pauvreté des Dominiquains, que les Infidelles commencerent à douter s'ils avoient l'Europe pour Patrie commune. Ils réſolurent, pour éclaircir ce doute, d'obliger un des Miſſionnaires de Fo-ngan à s'approcher du Mandarin & à lui parler dans un lieu public. Le Pere François Diaz, qui fut choiſi dans cette vûe, fit deux lieues à pied, pour ſe rendre dans l'endroit dont on étoit convenu. Il y arriva tout en ſueur,

Fierté d'un Mandarin Européen.

(65) Navarette ne dit pas de quel Ordre étoit ce Mandarin. Mais on peut aiſément le deviner, d'autant plus qu'il ne perd pas une occaſion de ſe déchaîner contre le même Ordre.

NAVARETTE. 1658.

& ſe préſenta au Mandarin, qui étoit aſſis pompeuſement dans ſon palanquin, avec un cortége convenable à ſon rang. Ce Seigneur voyant paroître un homme à pied, ſeul & dans un habit fort ſimple, ſe retira ſans arrêter les yeux ſur lui. Le Pere Diaz demeura fort déconcerté, au milieu d'un grand nombre de ſpectateurs, dont quelques-uns même étoient Chrétiens, & s'étoient flatté que leur guide ſpirituel ſeroit reçu avec plus de diſtinction.

Comment il ſe juſtifie.

Lorſqu'on demanda au Mandarin, pourquoi il avoit traité avec tant de hauteur un Européen, il répondit; devois-je me lever de ma chaiſe pour faire des politeſſes à un homme ſi mal vêtu ?

Autre dureté du même Mandarin.

Dans une autre occaſion, le Général parla peu avantageuſement des Dominiquains devant le même Mandarin & un Chinois Catholique. Sa mauvaiſe humeur venoit de la perte d'une Concubine, qui l'avoit abandonné pour embraſſer le Chriſtianiſme. Le Mandarin s'appercevant qu'il ne ſouhaitoit pas de bien aux Religieux de cet Ordre, lui repondit en langue Chinoiſe : *Sung ta mer ki pa ;* c'eſt-à-dire, *Faites-les ſortir du Royaume, & qu'on n'en parle plus.* Le Général parut frappé de cette réponſe. Le Chinois Catholique encore plus ſurpris, regarda fixement le Mandarin de la poudre. Quelle différence, obſerve Navarette, entre le traitement que je recevois des Infidelles, & la maniere dont un Européen en traitoit d'autres ? En un mot, ajoute-t'il, *Figulus figulum odit.* Cependant le Mandarin de la poudre eut recours enſuite à lui, pour le prier de lui fournir un domeſtique chrétien. Dans la ſuite, s'étant rendu à Rome avec ce domeſtique, qu'il y fit paſſer pour un habile Medecin, il lui defendit de mettre le pied au Couvent de la Minerve. Auſſi le Général des Dominiquains ne manqua-t-il point d'en écrire à la Chine.

L'Auteur étudie la langue Chinoiſe.

L'Auteur avoit reçu ordre, apparemment de ſes Supérieurs, d'étudier ſoigneuſement les caracteres Chinois. Cette commiſſion lui parut ſi difficile, qu'il ne commença qu'avec une extrême répugnance. Cependant peu de mois après, il conçut une vive paſſion pour ce qui lui avoit cauſé tant de dégoût. Dans l'eſpace de deux ans qu'il paſſa dans la Province de Fo-kyen, il parvint à pouvoir entendre les confeſſions, prêcher facilement, lire les livres, & diſcourir même ſur les matieres de Réligion.

§. II.

Voyage de l'Auteur à Kin-wha-fu dans la Province de Chekyang, & de-là juſqu'à Peking.

Nombre & beſoins des Miſſionnaires.

LES Miſſionnaires Dominiquains étoient alors au nombre de neuf. Leurs beſoins étoient devenus fort preſſans, lorſqu'au mois de Septembre ils reçurent avis qu'il leur étoit arrivé de l'argent de Manille. Mais ce ſecours, après avoir échappé aux dangers de la mer, fut enlevé ſur la riviere par des voleurs de terre, à l'exception de cent pieces de huit qu'un Chinois eut l'habileté de cacher.

Navarette eſt envoyé dans la Province de Chekyang.

Dans le cours du mois de Novembre, Jean *Poianko*, Dominiquain de la Miſſion de Che-kyang, devant partir pour ſe rendre à Manille, Navarette reçut ordre d'aller remplir ſa place dans cette Province. Comme il entendoit

fort bien la langue, & qu'il avoit eu le tems de laiſſer croître ſa barbe, ce voyage lui fut beaucoup plus facile que les premiers. Cependant il ne le fit pas ſans allarmes, parce qu'il s'étoit chargé d'une proviſion de vin pour la Meſſe, & de la moitié de l'argent qui avoit échappé aux voleurs. Il ſe fit accompagner de deux Chrétiens & d'un Infidelle, tous trois Païſans de l'intérieur des terres, & gens d'un excellent naturel. Le ſecond jour il arriva au pied de la plus haute Montagne qu'il eut jamais vûe. Il eut beſoin d'onze jours pour la paſſer, & pour en traverſer pluſieurs autres. NAVARETTE. 1658.

A chaque lieue, ou chaque demie lieue, il trouva des lieux de repos, extrêmement propres & commodes. Dans toutes les parties de la Chine, on a ménagé des commodités de cette eſpece pour les voyageurs. Tous les chemins d'ailleurs ſont excellens. Navarette remarqua auſſi quantité de Temples, quelques-uns ſur des montagnes fort hautes, dont la pente eſt ſi eſcarpée, que la vûe ſeule a quelque choſe d'effrayant. Les unes ſe terminent par de profondes vallées. D'autres croiſent les grands chemins. A l'entrée des dernieres, on offre aux paſſans du *Cha* ou du thé, pour ſe rafraîchir. Dans d'autres lieux, l'Auteur trouva de petites maiſons, habitées par des Bonzes, avec leurs Pagodes, & des proviſions de la même liqueur, qu'ils préſentent aux paſſans avec beaucoup de politeſſe & de modeſtie. Ils paroiſſent charmés de recevoir ce qu'on leur offre, & leurs remercimens ſont accompagnés d'une profonde revérence. Si on ne leur donne rien, ils demeurent immobiles. Navarette confeſſe qu'il ne leur fit jamais aucun préſent; mais il remet l'explication de cette conduite dans un autre lieu. Ses obſervations ſur la route.

En arrivant aux bords de la Province de Che-kyang, il trouva dans l'intervalle de deux vaſtes Rocs une porte gardée par des ſoldats, qui avoient leurs quartiers entre cette porte & une autre porte ſuivante. Ils le traiterent avec du *Cha*, & dirent civilement à ſes guides; » ſans doute que cet honnête Etran» ger a des ordres pour paſſer cette Frontiere. Le Chinois Infidelle qui accompagnoit Navarette ſe hâta de répondre: » Il a été fouillé, Meſſieurs; en voi» ci les certificats. C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, reprirent les ſoldats; quoiqu'au » fond, remarque l'Auteur, je n'euſſe été fouillé nulle part. On verra dans » un autre lieu, continue-t-il, comment des Chrétiens ſe conduiſirent à la » même occaſion. Il obſerva curieuſement ce paſſage, & d'autres défilés de la même nature qu'il rencontra dans ſes voyages. Ils ont, dit-il, ſi peu de largeur, que deux perſonnes n'y paſſeroient pas de front. Une poignée de monde les défendroit contre une armée, & ſans autres armes que des bâtons. Paſſages bien gardés & difficiles à forcer.

Il gagna bien-tôt une autre paſſage, aſſez ſemblable au premier, mais défendu par une garde beaucoup plus nombreuſe. On lui fit de grandes revérences, ſans l'importuner par la moindre queſtion. Une femme paſſant pour ſe rendre dans un Temple, ſitué aſſez près de là ſur une Montagne, fut ſaluée gravement par les ſoldats, qui ſe leverent à ſon approche. Elle leur rendit modeſtement cette politeſſe. Navarette admira ces uſages entre des Infidelles, lorſqu'on voit regner tant d'impudence dans les Pays Chrétiens. Il y a, dit-il, de quoi nous étonner & nous confondre. Pendant cette route, il vit une femme dans une Hôtellerie; mais ce fut, dit-il, la premiere & la derniere; car il n'en vit qu'une, quoiqu'il eut couché dans un grand nombre des mêmes Politeſſe des Chinois.

NAVARETTE. 1658.

lieux. Enfin, il arriva dans une Ville nommée *Kin-wha* (66), c'eſt-à-dire, fleur d'or, qui tire ce nom d'une abondance de fleurs jaunes, qui croiſſent ſur une montagne voiſine. Il y trouva peu de nouveaux Chrétiens, parce qu'il n'y avoit pas plus d'un an que cette Egliſe avoit pris naiſſance. Dans un différend qu'il eut enſuite à Canton, le Pere Faber, Jeſuite, lui demanda combien de Proſélytes il avoit fait dans cette Ville. Navarette répondit qu'il n'avoit point été envoyé pour convertir, mais pour prêcher; & rétorquant le réproche, il lui dit qu'on ſçavoit aſſez qu'à *Schang-hay* (67) il n'y avoit que trois Lettrés qui méritaſſent proprement le nom de Chrétiens; & que de deux mille qui avoient été baptiſés à *Jang-cheu* (68), le Pere Pachuo même avoit avoué qu'on n'en voyoit que ſept ou huit qui fréquentaſſent l'Egliſe.

Ville de Kin-wha.

Différend de deux Miſſionnaires.

L'Auteur compoſe des Livres.

Quelque tems aprés, l'Auteur ſe rendit dans un Village, où, pendant pluſieurs mois, il fit ſon occupation de compoſer quelques livres utiles. Etant retourné enſuite à Kin-wha, ſon Catechiſte, qui avoit fait de bonnes études, l'aida beaucoup à les traduire. Quelques ſecours d'argent qu'il reçut en 1654 l'avoient mis en état de commencer l'impreſſion de ſon Catechiſme, lorſqu'on reçut avis de la Cour que l'Ennemi des Miſſionnaires (69) avoit préſenté un Mémoire contre le Pere (70) Adam & la Réligion chrétienne. Navarette en rapporte l'occaſion :

Perſécution contre les Miſſionnaires.

Occaſion de la perſécution.

Le Pere Adam avoit été nommé Préſident du College des Mathematiciens, dont l'office eſt de compoſer tous les ans l'Almanach. C'eſt par ce petit ouvrage que tout l'Empire ſe gouverne, dans les matieres politiques comme dans celles de réligion. Les jours heureux ou malheureux y ſont diſtingués pour toutes les actions qu'on peut entreprendre; mais l'Auteur remarque que ſur cet article pluſieurs perſonnes juſtifioient le Pere Adam. Quelques années auparavant il étoit mort un Prince, & la Cour des Mathématiciens avoit reçu ordre d'aſſigner un tems & une heure convenable pour ſes funérailles. Ce tems & cette heure avoient été reglés; mais on n'en avoit pas goûté la diſpoſition, ou, comme d'autres le prétendoient, elle avoit été altérée par le Préſident de la Cour des Rites, à l'autorité duquel le Tribunal des Mathématiques eſt ſubordonné. Peu de tems après, la mort enleva la mere du Prince. Enſuite l'Empereur mourut lui-même. Les Chinois, dont la ſuperſtition eſt extrême, attribuerent ces deux morts au mauvais reglement qu'on avoit fait pour les funérailles du Prince. Telle fut uniquement la cauſe de la perſécution, qui fut accompagnée, dit l'Auteur, de blaſphêmes *contre Dieu & ſa Sainte Mere.*

Refroidiſſement des Chrétiens Chinois.

A cette nouvelle, les nouveaux Chrétiens ſe réfroidirent pour la Réligion, & commencerent à fuir les Egliſes & les Miſſionnaires. Ils n'ont pas le courage des Japonois & de quelques autres Nations. Un Habitant de *Kin-wha*, honnête homme, quoiqu'Athée, dit à Navarette qu'il devoit s'attendre dans

(66) *Kin-hoa* dans l'Original. C'eſt l'orthographe Portugaiſe. La Carte des Jéſuites met *Kin-wag-fu.* La latitude de cette Ville eſt de vingt-neuf degrés dix minutes & quarante-huit ſecondes. Sa longitude de trois degrés vingt-deux minutes & vingt-ſept ſecondes: toutes deux par obſervations.

(67) *Xang-hai* dans l'Original.

(68) On verra là-deſſus d'autres détails.

(69) Mandarin, nommé *Joug-quang-ſyen.*

(70) Adam Schaal, ou Scaliger, le même dont on a déja parlé & qui jouiſſoit depuis long-tems des honneurs de la Cour & de la confiance de l'Empereur.

quarante jours à quelque nouvel ordre, mais qu'il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de s'y préparer avec courage. En effet on apprit bien-tôt que pendant le jugement de cette affaire, le Pere Adam étoit reſſerré en priſon, & que trois autres Jéſuites, qui ſe trouvoient alors à la Cour, étoient menacés du même ſort. Quarante jours après, il parut un troiſiéme Edit Impérial, portant ordre que tous les Miſſionnaires fuſſent conduits à la Cour. Le Magiſtrat de *Lan-ki* (71), Ville à ſix lieues de *Kin-wha*, en deſcendant la Riviere, fit arrêter deux Dominiquains qui s'y trouvoient, & les renferma étroitement. Cet ordre fut executé pendant la nuit, avec beaucoup de bruit & de tumulte, par cinquante Cavaliers & pluſieurs Soldats. On aſſura Navarette qu'il ne ſeroit pas plus ménagé; mais ſa ſeule inquiétude fut pour les Saintes Images & les uſtenciles Eccléſiaſtiques qu'il laiſſeroit derriere lui.

NAVARETTE. 1658. Miſſionnaires empriſonnés.

Un peu avant la pointe du jour, la tranquillité qu'il vit regner parmi le Peuple lui fit hazarder de ſe rendre à l'Egliſe & d'y célébrer la Meſſe. Son honnête Athée lui conſeillant de ſe préſenter au premier Magiſtrat Civil, qu'il nomme *Corregidor*, il compoſa un Mémoire pour ſa juſtification, & ſe rendit avec l'Athée chez ce Mandarin, qui le reçut favorablement & le renvoya libre, en l'exhortant à mener une vie tranquille dans ſa maiſon, & lui promettant de le faire ſortir en ſûreté des Etats de l'Empereur; car il ne lui diſſimula point que le deſſein de Sa Majeſté Impériale étoit de bannir tous les Miſſionnaires de la Chine. L'Athée lui conſeilla auſſi de préſenter un ſecond Mémoire au même Magiſtrat, pour lui faire connoître que n'ayant point d'argent pour les néceſſités d'une longue route, il avoit beſoin qu'on lui permît de vendre ſes meubles. Cette grace lui fut accordée. Il vendit ſa proviſion de bled & de riz. Mais il donna libéralement ſes autres biens. A l'égard des ornemens de l'Egliſe, il les mit en dépôt chez un Chrétien, qui demeuroit dans un Village voiſin.

Embarras & conduite de l'Auteur.

Après la Fête de la nouvelle année, un jour, au matin, que le Pere Navarette s'occupoit à mettre en ordre quelques petits préſens qu'il vouloit envoyer au Corregidor, il vit entrer bruſquement ce Magiſtrat dans ſa maiſon, avec une troupe d'Officiers & de Soldats. Il prit le parti d'aller au-devant de lui, & de lui dire, en lui montrant ſes préſens, qu'il ſe diſpoſoit à les lui envoyer. Le Corregidor les examina, parut les goûter, & donna ordre qu'ils fuſſent gardés. Leur valeur ne montoit pas à plus de deux piéces de huit. Mais les bontés que ce Magiſtrat avoit euës pour le Pere, & celles qu'il ne ceſſa pas de lui marquer, meritoient d'être beaucoup mieux recompenſées. Quoiqu'il eût vû plus d'une fois l'Egliſe, il ne fit là-deſſus aucune queſtion; mais après avoir declaré au Miſſionnaire les ordres de Sa Majeſté Imperiale, il le remit entre les mains du Chef de ce quartier, & toutes ſes recherches ſe bornerent à s'informer s'il y avoit quelque Européen dans la même maiſon. Ses Officiers ſe déchaînerent auſſi-tôt, comme autant de Tigres furieux, pour ſe ſaiſir de tout ce qui pourroit ſe préſenter. Mais ils ne trouverent qu'un Bréviaire, un Livre d'alphabet, les Meditations de St. Auguſtin, & quelques autres bagatelles, dont il crut qu'ils s'embarraſſeroient peu. Le Chef du quartier, qui étoit fort honnête homme, ferma pendant la nuit la porte de ſon

On vient l'arrêter dans ſa maiſon.

Traitement favorable qu'il reçoit en priſon.

(71) Au Nord-Oueſt. Cette Ville eſt *Hyen*, ou du troiſiéme rang.

NAVARETTE. 1658.

Priſonnier en dehors, ſans étendre ſes ſoins ſur une porte de derriere, qu'il connoiſſoit à ſa maiſon. Il lui dit même : mon Pere, je ſçais que vous ne vous enfuïrez pas ; mais je prends cette précaution, afin que les paſſans s'apperçoivent que j'exécute les ordres que j'ai reçus. Enſuite il le conduiſit devant le Juge ſupérieur, qui lui accorda une Barque pour ſe rendre à la capitale. Navarette eſt perſuadé que de tous les Miſſionnaires, il fut le plus menagé dans les circonſtances de ſa priſon ; mais il regarde cette indulgence comme l'effet de ſes péchés, qui empêcherent le Ciel de lui laiſſer ſouffrir, comme aux autres, quelque choſe pour ſon ſaint nom.

Ses obſervations ſur les Villes de Kin-wha & de Li-ki.

Avant de quitter Kin-wha, il remarque que cette Ville avoit couté cher aux Tartares. Auſſi leur reſſentiment s'exerça-t-il d'une maniere barbare. *Ma-tye-to*, leur Général, promit d'épargner les Habitans ; mais lorſque la Place ſe fut rendue, il fit aſſembler tous les Citoyens ; & ſur un ſigne qu'il donna lui-même à ſes gens, il y en eut quarante mille de maſſacrés. Ce Général, qui étoit naturellement cruel, fut condamné à mort quelques années après. La Ville reçut des augmentations conſiderables entre les mains des Tartares. Cependant elle payoit, du tems de l'Auteur, cinquante mille ducats de taxe annuelle. Celle de *Li-ki* s'étant rendue ſans tirer l'épée, fut heureuſement épargnée. Son commerce eſt ſi floriſſant, que les Droits Impériaux y montent chaque année à ſoixante mille ducats. C'eſt dans cette Ville que ſe fait la meilleure liqueur de la Chine. Elle eſt compoſée de riz, & ſi excellente, qu'elle ne permet pas de regreter le vin de l'Europe. Les jambons & le lard de Li-ki paſſent auſſi pour les meilleurs de l'Empire, & n'ont rien d'inferieur aux plus fins jambons d'Eſpagne. Le prix en eſt fixé. Une livre, qui contient vingt onces, ne coute pas plus d'un ſou ; & la livre du meilleur vin n'eſt pas plus chere. Si quelquefois elle augmente, cette difference eſt toujours fort legere.

Liqueurs & jambons excellens.

L'Auteur eſt conduit à Pe-king.

Auſſi-tôt que la Barque fut prête, l'Officier qui avoit été nommé pour ſervir de Conducteur au Miſſionnaire commença par chercher les moyens de tirer de lui quelque ſomme d'argent. Navarette s'appercevant que ce perſonnage lui ſeroit fort importun ſur la route, envoya prier le Secretaire du Gouverneur, en lui faiſant offrir deux reaux d'argent (72), de lui donner un autre Guide, plus honnête & plus tranquille. Le Secretaire reçut le préſent, & répondit au Porteur : Votre Maître a l'œil pénétrant ; mais puiſqu'il connoît ſi bien cet homme, je vais lui en donner un dont il ſera content.

Comment il eſt traité ſur la route.

Le premier jour de ſa route l'Auteur vit une chaſſe fort agréable, aux corbeaux de mer (73). Il paſſa trois nuits dans la barque, expoſé le matin à la gelée blanche, qui tomboit ſur lui, car le tems étoit fort rude. Ses deux compagnons l'ayant réjoint, ils arriverent enſemble dans la capitale (74) de Chekyang le 27 de Février. Le lendemain ils furent confiés aux verroux d'une priſon. Pendant huit jours l'Auteur coucha ſous un lit, où deux perſonnes repoſoient. Il dormit aſſez bien dans cette ſituation, avec une couverture ſous lui, & une deſſus.

Le 21 d'Avril il partit pour la Ville Impériale avec ſes compagnons. Quoi-

(72) C'eſt un ſchelling d'Angleterre.

(73) Le Traducteur Anglois les prend pour des Cormorans ou des Barnacles.

(74) C'eſt Hang-cheu-fu.

qu'on leur eût fourni une Barque pour le voyage, elle étoit ſi mauvaiſe, qu'ils furent obligés de s'en procurer une meilleure en payant. On leur donna auſſi une eſcorte de Gens de guerre, qui marchoient ſans ceſſe à la vûë de leur Barque, & qui étoient relevés par intervalle. Ces honnêtes Soldats ſe conduiſirent comme des Chrêtiens. Loin de s'échapper à la moindre incivilité contre les Etrangers, ils les aſſiſterent quelquefois dans le beſoin.

NAVARETTE. 1658.

Civilité de l'Eſcorte.

Le convoi s'arrêta cinq jours à *Su-cheu* (75), où l'on avoit raſſemblé cinq Jeſuites qui devoient s'y joindre, pour faire la même route. Ils s'avancerent à la voile juſqu'à la *Riviere rouge* (76), qui les effraya par ſa couleur & par la violence de ſes flots. En quittant cette riviere, ils rencontrerent deux autres Jeſuites. La multitude de Barques, grandes & petites, leur parut innombrable. Ils avoient quelquefois peine à les traverſer, ſur tout près d'une douane, où la riviere en étoit couverte dans une fort grande étendue. Cette douane étoit gouvernée par deux Officiers Tartares, qui ne tiroient pas, des paſſans, moins de cinq cens ducats par jour. Les Priſonniers firent enſuite deux cens lieuës par terre, dans des chariots, parce que le canal manquoit d'eau. Celle qu'ils bûvoient étoit chaude; mais ils en trouvoient de fraîche à chaque demie lieuë, avec une grande abondance d'excellens abricots. Huit ou dix œufs ne leur coutoient qu'un demi ſol. Le Pere Dominique Coronado leur fit dire, de *Si-ning*, qu'il avoit acheté trois boiſſeaux de froment pour la moitié d'une piéce de huit, & un faiſan pour deux liards. Pour eux ils crurent acheter un gros poulet gras à fort bon marché en le payant trois ſous, quoiqu'ils euſſent pû l'avoir à moins. L'Auteur parle avec admiration de la quantité de monde qu'il remarqua ſur la route, les uns montés ſur des mulets ou ſur des anes, les autres en litieres & en palanquins. Comme on reconnoiſſoit les Miſſionnaires à leur barbe, il ſe trouvoit de charitables paſſans, qui les aſſuroient, pour les conſoler, que leur affaire étoit accommodée. D'autres leur diſoient au contraire qu'elle étoit en fort mauvais termes; & c'étoit l'opinion qu'ils en avoient eux-mêmes.

Cinq Jéſuites ſe joignent à l'Auteur.

Abondance de proviſions dans le Pays.

Ils arriverent à Pe-king le 29 de Juin. On leur permit de dîner dans l'Hoſpice des Jeſuites. Par dégrés tous les Miſſionnaires qui étoient répandus dans les autres Provinces, ſe raſſemblerent dans la Ville Impériale au nombre de 25, ſans y comprendre quatre Jeſuites qui y faiſoient leur reſidence, cinq Dominiquains, qui s'étoient cachés dans la Province de Fo-kyen; & un autre, qui ne voyant aucune apparence de pouvoir ſe cacher à Suen-cheu, où il avoit fondé une nouvelle Egliſe, partit pour Manille dans un Vaiſſeau Hollandois.

Arrivée des Miſſionnaires à Pe-king.

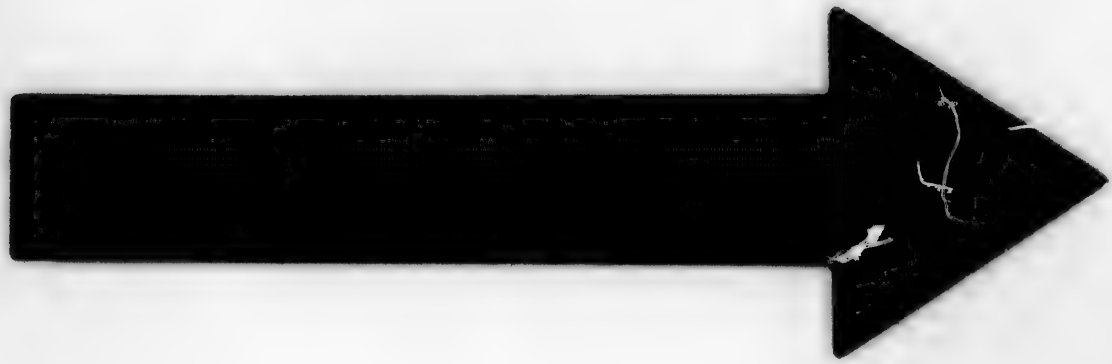
Après avoir paſſé trois mois à Pe-king, ils en ſortirent le 13 de Septembre, pour être conduits à Macao, où ils furent tous bannis, à l'exception des quatre Jeſuites, qui continuerent de demeurer dans la Ville Impériale. Entre pluſieurs bruits qui ſe répandirent ſans fondement, on publia que les Bonzes avoient recuëilli pluſieurs milliers de ducats, pour ſuborner les membres de la Cour des Rites contre les Miſſionnaires; mais cette imputation avoit d'autant moins de vraiſemblance, qu'ils étoient alors en bute eux-mêmes à la perſecution, & que s'ils avoient penſé à corrompre quelqu'un, c'étoit pour leur propre conſervation, plûtôt que pour la ruine d'autrui.

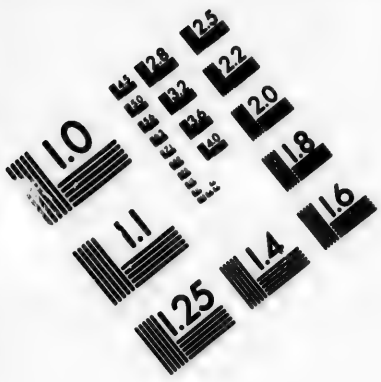
Ils ſont exilés à Macao.

Faux bruits qui ſe répandirent à cette occaſion.

(75) Su-cheu-fu, dans la Province de Kiang-nang. L'Original porte *Zu-cheu*.

(76) Ce doit être la Riviere jaune, dont on a parlé dans les Relations précédentes.





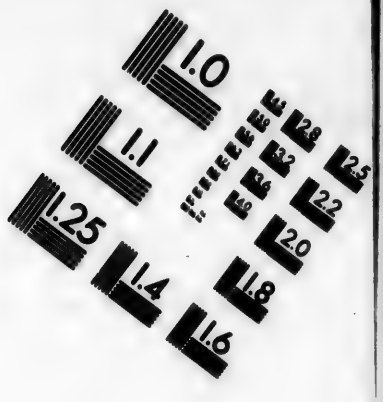
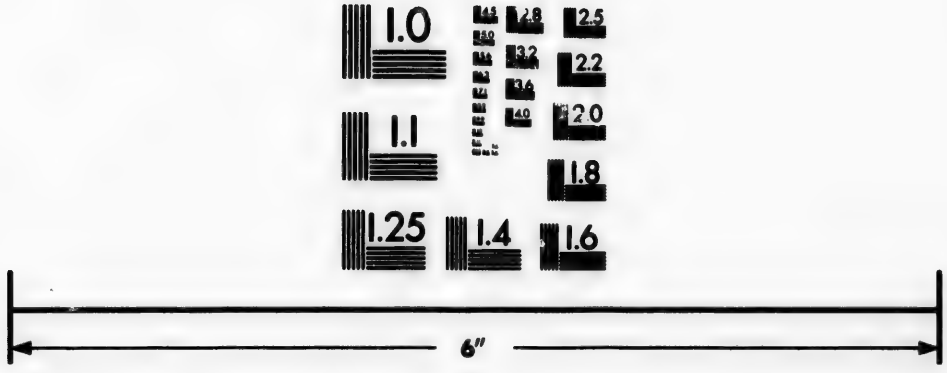


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

21 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

NAVARETTE. 1658.

On prétendit encore, avec auſſi peu de verité, que tandis qu'on ſignoit la Sentence de mort contre les Miſſionnaires, une boule de feu étoit tombée ſur le Palais, & l'avoit fort endommagé, &c; hiſtoire fauſſe juſques dans ſes fondemens, puiſqu'il n'y eut aucune Sentence de cette nature. Le Jugement que la Cour des Rites avoit porté contr'eux fut annullé par les quatre Gouverneurs, qui ſe declarerent pour le banniſſement. A la verité le Pere Adam avoit été condamné d'abord à être coupé en piéces. Mais cette Sentence fut reduite à le faire écarteler; & celle-ci fut rejettée par le pouvoir ſuperieur, qui n'approuva pas même la derniere, par laquelle tous les Miſſionnaires devoient être bannis en Tartarie. Il eſt vrai qu'on vit paroître une comete pluſieurs jours avant la perſecution; mais elle parut en Europe dans le même tems. Mon opinion, dit Navarette, & celle du Pere *Loveli*, Miſſionnaire Jeſuite, eſt que le Chriſtianiſme n'a point encore fait aſſez de progrès à la Chine pour intereſſer le Ciel à le défendre par des miracles (77).

Opinion de Navarette & du Pere Loveli.

Mort du Pere Adam.

On avoit retenu les quatre Jeſuites à Pe-kin, *parce qu'ils avoient mangé du pain de l'Empereur.* Le Pere Adam, qui étoit perclus de tous ſes membres, mourut (78) peu de tems après. Les trois autres demeurerent fort étroitement renfermés pendant dix ans. Ceux qui étoient partis pour Macao employerent ſix mois & douze jours à s'y rendre. L'hiver fut ſi rude, qu'ils eurent beaucoup à ſouffrir dans leurs Barques. En arrivant à Canton (79) ils furent conduits devant le Gouverneur, qu'ils trouverent aſſis dans ſon fauteüil, avec plus de Majeſté & de pompe qu'aucun Souverain de l'Europe. Ce Seigneur leur declara que les ordres de l'Empereur l'obligeoient de les faire paſſer à Macao; mais que l'Empire ayant alors quelque different avec cette Ville, ils ne partiroient point de Canton avant que cette affaire fût terminée. Ils furent menés dans une maiſon qui avoit ſervi d'Egliſe aux Jeſuites. Comme il étoit nuit à leur arrivée, ils eurent beaucoup de peine à retrouver leur bagage, & à s'arranger pour prendre un peu de repos; car on ne leur avoit préparé ni lit ni chandelle, ni un morceau à manger, ni même une goutte d'eau pour ſe rafraîchir.

Les Bannis arrivent à Canton. Ordres qu'ils y reçoivent.

Le Gouverneur leur fait une groſſe aumône.

Ils paſſerent quelques jours fort mal à leur aiſe; cependant le Gouverneur leur fit porter en deux fois la valeur de deux cens cinquante ducats en argent; aumône fort noble, & qui venoit fort à propos. Mais qui ſe ſeroit attendu remarque l'Auteur, à tant de généroſité de la part d'un Payen? Avec ce ſecours les Miſſionnaires ſe firent accommoder quelques petites cellules, dans leſquelles ils vécurent aſſez tranquillement. La querelle des Chinois avec Macao expoſa cette Ville à de grands dangers; ils ſe propoſoient de la détruire, & de tranſporter tous les Habitans à Canton.

Mémoire préſenté en faveur des Miſſionnaires.

Pendant que les Miſſionnaires étoient partagés entre la crainte & l'eſperance, on reçut, au mois d'Octobre 1669, des ordres de la Cour Impériale qui les concernoient. Ceux qui étoient reſtés à Pe-king avoient vû l'Empereur. Ils avoient trouvé le moyen d'engager quelques Seigneurs & quelques

(77) Malgré cela, le Pere le Comte dans ſes Mémoires (p. 369.) & le Pere du Halde (Tom. I.) ne font pas difficulté de rapporter à cette occaſion des tremblemens de terre, des feux céleſtes & d'autres prodiges.

(78) Il mourut en 1666, âgé de 77 ans.

(79) Suivant le Pere du Halde, les Bannis étoient au nombre de vingt-cinq; trois Dominiquains, un Franciſquain & vingt-un Jéſuites. Il rapporte auſſi leurs noms.

Conſeillers

Conſeillers à préſenter en leur faveur un Memoire, qui portoit que le Pere Adam avoit été accuſé mal à propos dans l'affaire des Mathematiques; que les Chrêtiens étoient d'honnêtes gens; que depuis leur arrivée dans l'Empire ils n'y avoient cauſé aucun trouble; qu'il ne falloit craindre d'eux aucune révolte, & que ceux qui avoient été bannis à Macao pouvoient être ramenés priſonniers dans la Ville Impériale. NAVARETTE. 1669.

Le but de cette Requête étoit d'obtenir pour eux la liberté de demeurer dans le Royaume; & lorſqu'ils ſeroient retournés à Pe-king, on ſe propoſoit de repréſenter que la plûpart étant fort vieux, & quelques-uns infirmes, on pouvoit leur permettre de retourner dans leurs Egliſes pour y mourir. Les trois Jeſuites avoient déja témoigné par leurs Lettres qu'ils comptoient ſur le ſuccès de leurs ſollicitations. Mais Navarette & le Pere Georges n'étoient pas de la même opinion. La réponſe de l'Empereur avoit été dans ces termes : » *Jang-quang-ſieu* merite la mort. Mais, en conſideration de ſa vieilleſſe, faiſant uſage de notre magnanimité & de notre bonté, nous lui pardonnons » pour le préſent, & nous remettons auſſi à ſa femme & à ſes enfans la peine du » banniſſement (80). Il eſt inutile de ramener à la Cour les vingt-cinq qui » ont été bannis à Macao. Pour ce qui regarde la Loi du Seigneur du Ciel, » le Pere Verbieſt & les deux autres peuvent la ſuivre, comme ils ont fait juſ» qu'à préſent. J'apprehende de leur accorder d'autres graces, ſur tout celle » de rebâtir leurs Egliſes dans cette Province, ou dans les autres, & de » prêcher la même Loi comme auparavant. Qu'on leur faſſe ſçavoir qu'il leur » eſt défendu de prêcher (81). Ce qu'ils ſe propoſoient. Sentence de l'Empereur.

§. III.

Paſſage de l'Auteur à Macao. Ambaſſade Portugaiſe à la Cour Impériale.

APRE'S cette explication de l'autorité ſouveraine, les Miſſionnaires délibererent s'ils devoient ſe rendre à Macao, ou demeurer à Canton. la plûpart étoient d'avis de partir; car ils en avoient la liberté. D'autres jugerent à propos de demeurer, pour ſe trouver plus à portée de retourner dans leurs Egliſes s'ils en obtenoient la permiſſion (82). Mais l'Auteur prit la réſolution de repaſſer à Macao. Le 12 de Décembre, jour qu'il avoit fixé pour ſon départ, il ſortit ſans affectation, ſous prétexte de rendre viſite à l'Ambaſſadeur Portugais. S'étant rendu chez un Marchand Chinois, attaché au Chriſtianiſme, mais d'une richeſſe mediocre, il ſe mit avec lui, le lendemain avant la pointe du jour, dans une Barque de paſſage qui les rendit vers midi à dix lieues de Canton. Ils s'y arrêterent le reſte du jour & la nuit ſuivante, dans un Village, où ils ne ſe trouverent pas fort à leur aiſe. Le tems étoit très-froid, & de leur chambre ils voyoient en dix-ſept endroits les étoiles au travers des murs. Tout le Païs étant coupé par des lacs & des rivieres, il eſt rare qu'on y manque de Barques. Ils en trouverent une fort grande, mais remplie de monde; ce qui ne plût pas beaucoup au Miſſionnaire. Cependant le Pa- Navarette ſe détermine à quitter Canton. Incommodités de ſon voyage.

(80) Lorſqu'un Chinois eſt condamné à mort, ſa femme & ſes enfans ſont bannis.

(81) Navarette, *ubi ſup.* p. 248. & ſuiv.

(82) Ils furent rétablis en 1671.

NAVARETTE. 1669.

tron, ou le Commandant s'empreſſa de le venir recevoir, le logea dans ſa propre cabane, & lui marqua beaucoup de conſideration.

Il arrive à Hyang-ſchan-ngan.

Quelques obſtacles qui ſe préſenterent ſur la route ne les empêcherent point d'arriver heureuſement à *Hyang-Schan-ngan*, Capitale de l'Iſle, où eſt ſituée Macao. Navarette rencontra un grand nombre de Soldats, au travers deſquels il ne paſſa pas ſans crainte, parce qu'ils le regarderent fort curieuſement juſqu'à la porte de ſon hôtellerie. Le jour ſuivant, il ne put ſe mettre en marche faute de *Sedan*, ou de Palanquin; & ce contre-tems fut un bonheur pour lui, car il n'auroit pû éviter la rencontre d'un Mandarin qui étoit chargé de veiller ſur Macao, & qui s'y rendit le même jour avec cent Sedans & quelques chevaux. Le lendemain, il partit par terre; mais comme il étoit aiſé de le reconnoître dans cette Iſle, ſes allarmes furent d'autant plus vives, que la communication étoit alors interrompue avec Macao. Le Marchand Chinois, qui n'avoit pas ceſſé de l'accompagner, étoit un homme hardi, que rien n'étoit capable d'étonner. Vers le milieu de la route, ils trouverent dans quelques maiſons une Compagnie de Soldats; ce qui n'empêcha point le Chinois de ſe repoſer vis-à-vis d'eux. Les Porteurs de Navarette s'étant arrêtés à ſon exemple, le timide Miſſionnaire trembla beaucoup de cette avanture; mais perſonne n'eut la curioſité de viſiter ſon Palanquin. Ils prirent quelques rafraîchiſſemens dans un autre lieu, où l'on traitoit les paſſans. Mais Navarette ne ſortit point de ſa voiture, parce qu'il ſe ſouvenoit que l'année précedente le Pere Intorcetta avoit été reconnu dans le même endroit, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer au même accident.

Allarmes que les Soldats lui cauſent.

Hardieſſe de ſon Guide.

Autres embarras.

Ils gagnerent de-là un Village, où ils furent obligés de s'arrêter deux jours pour attendre l'occaſion de paſſer à Macao. La frayeur du Miſſionnaire fut ſi vive dans cet intervalle, qu'à peine fut-il capable de manger & de dormir. On le mit dans une grange à foin pour le garantir des Soldats; & ſa conſternation fut égale au danger. Enfin l'impatience de ſe voir délivré de cette contrainte, lui fit faire deux lieues pendant la nuit, pour gagner un autre Village où il ſe promettoit plus de commodités. Il en trouva la porte fermée. On le fit attendre deux heures pour les ouvrir. Dans l'intervalle il découvrit de la lumiere dans une petite maiſon exterieure, où, ſouffrant beaucoup de la chaleur & de la fatigue, il demanda de l'eau pour ſe rafraîchir. Il en but près d'une pinte, dont il s'étonne de n'avoir pas été fort incommodé. La crainte des Tygres étoit un autre ſujet d'inquiétude. Etant entré dans le Village, il y loüa un Sedan bien fermé, dans lequel il ſe rendit au rivage par des chemins détournés. Il ne lui reſtoit pas plus d'une demie lieue par mer juſqu'à Macao. Il entendoit même les cloches de la Ville; mais tous les environs étoient ſi remplis de Soldats, que deſeſperant de pouvoir paſſer, il prit le parti de retourner dans ſon grenier à foin. Le Marchand Chinois avoit loüé une Barque le jour d'auparavant. Mais les Batteliers ayant retardé d'un demi jour, Navarette ſe perſuada qu'il n'y avoit point de fond à faire ſur leur parole, malgré les repreſentations du Marchand, qui ne ſe décourageoit de rien. La Barque parut néanmoins dans le cours de l'après midi, & les deux Voyageurs y entrerent au commencement de la nuit. Leurs Rameurs faiſant auſſi peu de bruit qu'il étoit poſſible, paſſerent devant les Soldats, qui faiſoient la garde au long du rivage. Le vent, qui vint à la traverſe, leur cauſa quelque frayeur;

Craintes de Navarette.

Périls qu'il court en paſſant un bras de mer.

ſans compter que leur petite Barque commença ſi vîte à faire eau, qu'ils n'eurent pas peu de peine à l'arrêter. Cependant ils prirent terre à neuf heures de la même nuit, devant la porte du Capitaine général ; & ne voulant point cauſer du trouble au Couvent, Navarette alla deſcendre à la maiſon d'un ami, qui fut fort ſurpris de le voir. C'étoit le 18 de Décembre, jour de la mort du Frere *Reges*, fameux Procureur d'un Monaſtere de Macao, à qui l'Auteur reproche d'y avoir cauſé beaucoup de trouble & de déſordre (83).

NAVARETTE. 1669. Il arrive à Macao.

Quoique les Mandarins de la côte ayent fermé depuis peu les yeux, par des vûës d'interêt, ſur les Chinois qui vont exercer le Commerce dans les Païs étrangers, il eſt certain que les anciennes Loix de l'Empire leur défendent de recevoir des Etrangers dans leurs Ports, & de faire avec eux le moindre commerce. De-là vient que les Portugais en arrivant dans ces mers, n'y trouverent point de retraite ſûre, ni la moindre apparence de pouvoir s'en procurer une. Ils paſſerent quelques années dans l'Iſle de *Schan-chuang* (84), où St. François Xavier finit le cours de ſa vie Apoſtolique. Ils ſe préſentoient quelquefois dans la Province de Fo-kyen, quelquefois à Ning-po dans la Province de Che-kyang, d'où ils furent chaſſés deux fois, après avoir été fort maltraités la ſeconde. Ils tenterent, mais ſans ſuccès, de s'établir dans l'Iſle où Macao eſt aujourd'hui ſituée. Ils y retournerent ; & les Mandarins de Canton ayant donné avis de leur obſtination à la Cour Impériale, l'Empereur conſentit enfin qu'ils y demeuraſſent tranquilles, en payant le tribut & les droits ordinaires, pour leurs marchandiſes.

Origine de cette Ville Portugaiſe.

Cette Place eſt une peninſule, où un petit eſpace de terre qui eſt détaché de l'Iſle, & qui n'a pas plus d'une lieue de circonference. Dans une ſi petite étendue on trouve des montagnes & des vallées ; mais qui ne ſont compoſées que de rochers & de ſables. La Ville contient cinq Monaſteres, trois Egliſes Paroiſſiales, la maiſon & l'Egliſe de *la Miſéricorde*, ou de *la Merci* ; l'Hôpital de St. Lazare, le Seminaire des Jeſuites, un grand Fort & ſept petits. Le plan eſt mal entendu, parce que la Ville ne s'eſt pas formée tout d'un coup. Elle eſt parvenue dans la ſuite à la dignité de Ville Epiſcopale. Le Commerce du Japon & de Manille ont extrêmement ſervi à l'enrichir. Cependant, pour employer l'expreſſion de Navarette, Manille l'emporte autant ſur elle, que Madrid ſur *Vallecas* (85) ; ajoutez, dit l'Auteur, que le peuple eſt libre à Manille, & que les Habitans de Macao ſont autant d'eſclaves. D'ailleurs la ruine du Commerce au Japon commença bien-tôt celle de Macao ; & l'interruption du Commerce de Manille acheva de la faire tomber preſqu'entierement. Navarette en apporte pour preuve les beſoins qu'elle a ſoufferts. Des Monaſteres, qui peu d'années auparavant fourniſſoient à la ſubſiſtance de vingt-quatre Religieux, étoient à peine capables, de ſon tems, d'en faire ſubſiſter trois.

Sa ſituation & ce qu'elle contient.

Eſclavage des Portugais de Macao.

La Ville de Macao a toujours payé aux Chinois une rente ou un tribut pour le terrein des maiſons & des Egliſes, & pour le moüillage des Vaiſſeaux. Lorſque les Habitans ont quelque interêt à démêler avec le Mandarin, qui fait ſa réſidence à une lieue de la Ville, ils ſe rendent chez lui en corps, avec des baguettes à la main, & lui expliquent leur demande à genoux. Ce Magiſtrat

Tribut qu'ils payent.

Leurs humiliations.

(83) Navarette, p. 251. & ſuiv.

(84) *Xan-choang* dans l'Original.

(85) La différence, ſuivant les Auteurs du Recueil, eſt à peu près la même qu'entre Londres & le Bourg de Hammerſmith.

NAVARETTE. 1669.

leur répond par écrit, & s'exprime dans ces termes : » Cette Nation barbare » & brutale me fait telle demande. Je l'accorde, ou je la refuſe.

Mur bâti pour les tenir comme priſonniers.

Depuis que les Tartares ont forcé les Habitans des côtes de ſe retirer dans l'interieur des terres, pour arrêter les entrepriſes des Chinois de Kabello (86), ils ont commencé à traiter Macao avec rigueur. Un mur, qu'ils ont bâti depuis pluſieurs années à un quart de lieue de cette Ville, traverſe la langue de terre qui joint la peninſule à l'Iſle. Il eſt ouvert, au centre, par une porte, ſur laquelle ils ont élevé une tour, où ils entretiennent une garde continuelle, pour empêcher la communication entre les Habitans de Macao & les Chinois. On accorde quelquefois la liberté aux dernieres ; mais les Portugais n'ont jamais eu celle de pénétrer dans le Païs. La porte du mur étoit même fermée dans ces derniers tems. Elle fut enſuite ouverte, mais une fois ſeulement en cinq jours, pour donner aux Portugais le moyen d'acheter des proviſions. Bien-tôt l'ouverture fut réduite à deux jours par mois. Les Habitans riches, qui étoient en petit nombre, achetoient alors des proviſions pour quinze jours, tandis que les pauvres mouroient quelquefois de faim. L'ordre revint d'ouvrir une fois tous les cinq jours ; & les Chinois, de qui les Habitans achetent leurs néceſſités, y mettent un prix arbitraire.

Propoſition de les chaſſer.

Elle eſt rejettée par le Gouvernement.

On veut les faire changer d'Habitation.

Un jour les deux Conſeils des Cérémonies & de la Guerre repréſenterent, dans un Mémoire, qu'il étoit convenable aux intérêts de l'Empire de les renvoyer dans leur Pays. Le Gouvernement répondit au nom de l'Empereur qu'après leur avoir accordé ſi long-tems la liberté de vivre à Macao, il ne convenoit point de les chaſſer ; mais qu'il falloit les tranſporter dans la Capitale de la Province, d'autant plus que les Sujets mêmes de l'Empire avoient reçu ordre de quitter les Côtes pour ſe retirer dans les terres. Cette affaire fit naître de grands débats & beaucoup de confuſion. Les Mandarins, qui tirent de grands avantages du ſéjour des Portugais à Macao, ne ſouhaitoient point qu'ils changeaſſent d'habitation. La Cour inſiſtoit ſur l'exécution de ſes ordres, & vouloit qu'on aſſignât quelque lieu pour leur établiſſement. On en nomma un, près de la Riviere de Canton, mais le pire qu'on avoit pû trouver. Sur l'avis qu'on ſe hâta d'en donner à Macao, les Habitans ſe diviſerent en deux factions. Les Creoles, & tous ceux qui étoient nés dans le Pays, conſentirent à cette tranſmigration ; mais les Portugais s'y oppoſerent. Le Gouverneur de la Province, irrité de leur reſiſtance, les aſſiega par mer. Dix de leurs Vaiſſeaux furent brûlés à leurs yeux, & les marchandiſes de ſept furent ſaiſies.

Comment leur refus eſt puni.

Cependant la Ville ayant promis vingt mille ducats à cet Officier s'il pouvoit lui procurer la liberté qu'elle demandoit, il obtint cette faveur de la Cour, à condition néanmoins que les Habitans renonçaſſent au Commerce par mer. Mais lorſqu'il leur demanda le payement de la ſomme, ils répondirent qu'ils exécuteroient leur promeſſe s'il leur faiſoit obtenir la liberté du Commerce. Ce fut à cette occaſion que le Mandarin furieux fit fermer la porte du mur, en n'accordant la permiſſion de l'ouvrir que deux fois le mois. Il auroit pouſſé plus loin la vangeance ; mais, ſur quelque différend qu'il eut avec le Viceroi de Canton, il ſe pendit, au mois de Janvier 1669 ; & ſa mort délivra Macao d'un embarras redoutable.

(86) Ce ſont les Partiſans de Koxinga. L'Auteur dit ailleurs (L. I. chap. 2.) qu'ils ſont nommés vulgairement *Que-ſing*, & *Marotos* à Manille.

Navarette, qui fait ſans ceſſe une peinture fort odieuſe des Portugais, obſerve qu'il s'étoit commis à Macao un grand nombre de noirs aſſaſſinats. Quelques années avant ſon arrivée, pluſieurs Portugais attaquerent le Capitaine Général dans ſa maiſon, & le percerent de pluſieurs coups ſous un eſcalier où ils le trouverent caché. Enſuite un homme du peuple, ſecondé par un Négre, maſſacra le Maire de la Ville. Dans une autre occaſion, un Habitant, qui s'étoit mis à couvert dans une Egliſe, y fut pourſuivi par ſon Ennemi, & tué pendant la Meſſe entre l'Autel & le Prêtre. Pendant le ſéjour que l'Auteur fit dans la Ville, le Curé de la grande Egliſe fut aſſaſſiné, à l'exemple de celui de Siam, qui l'avoit été ſept ans auparavant. Pour donner une idée de la modeſtie du Clergé, il raconte qu'un Prêtre de Makaſſar, qui étoit ami des Hollandois, leur dit qu'il avoit deux filles & que le Gouverneur n'en avoit qu'une (87).

NAVARETTE 1669. Meurtres fréquens à Macao.

On croit devoir joindre au récit de Navarette ce qu'un célébre Hiſtorien Portugais rapporte de Macao. Les Portugais, dit-il, après avoit manqué de détruire en 1542 & 1545 (88) les Villes de *Liampo* ou *Ning-po*, & de *Chincheu* ou *Chang-cheu*, ſe retirerent dans l'Iſle de *Lampazan*, juſqu'à l'année 1557 qu'ils bâtirent la Ville Macao, c'eſt-à-dire la plus grande qu'ils poſſédent en Aſie après Goa. Cette entrepriſe fut conduite avec beaucoup d'adreſſe. Ils commencerent à fréquenter, ſous prétexte de Commerce, l'Iſle de *San-chuan*, où ils ſe logeoient dans des Huttes de branches d'arbres, couvertes des voiles de leurs Vaiſſeaux. A dix-huit lieues de cette Iſle, on en trouve une autre nommée *Gau-ſchan* (89), qui eſt plus près de la Côte. Les Montagnes & les détours dont elle eſt remplie en avoient fait une retraite de voleurs, qui infeſtoient le Continent. Quoique les Chinois euſſent chaſſé deux fois les Portugais de leurs terres, ils crurent leur voiſinage moins dangereux que celui d'une troupe de Brigands; & dans cette idée ils leur offrirent (90) la poſſeſſion de l'Iſle de Gau-ſchan, s'ils ſe croyoient capables d'en chaſſer les voleurs qui l'habitoient. Cette propoſition fut acceptée; & les Portugais ne perdirent point un homme dans leur expédition. L'Iſle étant devenue libre, chacun commença bien-tôt à bâtir dans le lieu qu'il jugea convenable à (91) ſes vûes, parce que la propriété n'étoit point encore établie (92), quoique dans la ſuite les terres y ſoient devenues fort cheres. La réputation de cette Ville n'ayant fait qu'augmenter avec ſon Commerce, les Hollandois ne ceſſerent point d'y avoir les yeux attachés. Elle contient environ mille Habitans Portugais, tous riches (93) & des plus diſtingués de l'Inde. Les femmes y reçoivent des dotes ſi conſidérables, que les perſonnes de qualité vont s'y marier en grand nombre. On y voit auſſi quantité de Chinois Chrétiens, qui ſont vêtus & qui vivent à la maniere Portugaiſe. Les Infidelles, Ouvriers ou Marchands, y ſont au

Supplément tiré de Faria.

Conduite des Portugais pour s'établir à Macao.

Comment cette Ville s'eſt enrichie.

(87) Navarette, p. 260. & ſuiv.

(88) Faria raconte ces expéditions au Volume III. de ſon Aſie Portugaiſe, p. 37. & ſuiv. & p. 38.

(89) Guaxama, dans l'Original. *Gau-ſchan* ſignifie *l'Iſle Gau*.

(90) Navarette dit que les Habitans aſſurent ce détail, mais que les Chinois & les Tartares le nient.

(91) De-là vient l'irrégularité du Plan, comme Navarette l'obſerve.

(92) L'Auteur dit qu'ils reſſemblent aux Chinois qui n'ont pas un pouce de terre en propriété.

(93) Navarette, qui écrivoit en même-tems que Faria, dit qu'il y a peu de perſonnes riches.

NAVARETTE. 1669.

nombre d'environ ſix mille. La Ville a ſon Evêque & ſon Juge. Les droits ſur les Vaiſſeaux qui portent de-là leur Commerce au Japon ſont de dix pour cent, & montent chaque année à trois cens mille Cheraphins (94). La dépenſe annuelle de la Ville, pour l'entretien de la Garniſon & des fortifications, eſt d'environ quarante mille ducats. On paye la même ſomme à la Foire de Quang-cheu ou de Canton, pour les droits ordinaires, qui ſont de ſix & de ſept pour cent. Le voyage au Japon, avec les Ambaſſades, & les préſens pour le Roi & les Tonos, coute vingt-cinq mille ducats. La maiſon qui porte le nom de la Miſéricorde en dépenſe huit ou neuf mille en œuvres de charité. La Ville entretient deux Hôpitaux, trois Egliſes Paroiſſiales, cinq Monaſteres, outre les aumônes continuelles qu'elle envoye aux pauvres Chrétiens, à la Chine, à Aquam, au Japon, au Tonquin, à la Cochinchine, à Camboya & dans le Royaume de Siam.

Dépenſes annuelles.

Fortifications de Macao.

Après l'entrepriſe des Hollandois, en 1622, les Habitans de Macao ſe voyant expoſés aux mêmes dangers, environnerent la Ville d'un mur, revêtu de ſix baſtions. Ils planterent ſix canons ſur celui de S. Paul, qui ſurpaſſe la Ville en hauteur; quatorze ſur celui de la Barre, entre leſquels il s'en trouve quelques-uns de cinquante livres de balle; huit ſur celui de Notre-Dame de bonne délivrance; cinq ſur celui de S. Pierre; huit ſur celui de S. François qui regarde la mer & trois ſur celui de S. Jean. Comme la Montagne de Notre-Dame *du Guide* domine le baſtion de S. Paul, ils la fortifierent en y plaçant dix groſſes piéces d'artillerie (95).

Fortifiſſement, tiré de De Avalo.

De Avalo nous apprend (96) que dans la Peninſule où Macao eſt ſitué on voit trois Mont gnes, en forme triangulaire, ſur chacune deſquelles les Portugais ont élevé un Fort. Le plus conſidérable, qui ſe nomme *S. Paul*, eſt monté de trente-quatre piéces de canon, dont le moindre eſt de vingt-quatre livres de balle. Le ſecond, nommé *Notra Senora de la penna de Francia*, d'un Hermitage qui s'y trouve renfermé, eſt défendu par ſix petits canons, & par ſix piéces de huit; le troiſiéme, qui s'appelle *Notra Senora de Guyl*, a quatre ou cinq piéces de canon, & renferme un Hermitage. Il eſt ſitué hors des murs de la Ville, & donne le ſignal lorſqu'il s'approche quelque Vaiſſeau de la Côte.

La Ville eſt fortifiée auſſi par quatre baſtions, dont trois ſont face à la mer, & le quatriéme regarde la terre. Le premier, qui eſt au Sud, ſe nomme *S. Jago de la Barra*, parce qu'il commande le Port. Il eſt ſi rempli d'édifices & de Caſernes militaires, qu'il a l'apparence d'une petite Ville. Il eſt fortifié par une rédoute ſupérieure, & muni de ſeize piéces de vingt-quatre. Une autre rédoute, qui eſt dans l'intérieur du baſtion, eſt montée de ſix grands canons qui portent fort loin. Tous les Vaiſſeaux qui paſſent la Barre s'approchent néceſſairement de ce Fort à la longueur de trois ou quatre picques. Le ſecond baſtion, nommé *Noſtra Senora del bon Palto*, eſt au Sud-Oueſt. Il joint la

(94) Un cherafin ou ſerafin, vaut preſque une piéce de huit.

(95) Aſie Portugaiſe de Faria, Vol. III. p. 310. & ſuiv.

(96) Cette deſcription de Macao par Marco de Avalo, Italien, eſt inſerée dans l'Edition Françoiſe d'Amſterdam du Voyage de Van Rechteren, dont on a déja donné l'extrait. Elle y contient douze pages & demie. Quoique les noms ayent quelque différence dans Faria, on les reconnoît.

Montagne *de la penna de Francia*, & porte huit piéces de canon. A cinquante pas, dans l'endroit où commence la demie-Lune, eſt un moulin à poudre, qui ſert de foſſé (97) & qui s'étend juſqu'au troiſiéme baſtion. Cet intervalle contient une rangée de beaux édifices, & c'eſt là que ſe tient le Marché. Le troiſiéme baſtion, qui eſt celui de S. François, eſt plus grand que les deux autres. Il eſt monté de douze piéces de canon, & l'un de ſes angles s'avance dans la mer. En 1632 on y plaça une piéce de quarante-huit livres de balle, qui portoit juſqu'à l'Iſle de Ka-kean, c'eſt-à-dire, l'eſpace d'une demie lieue. Le quatriéme baſtion, qui fait face à la Côte, ſe nomme S. Jean. Il eſt muni de trois canons, pointés vers la porte S. Lazare, d'où le mur s'étend juſqu'au Fort S. Paul, & de là juſqu'au College des Jéſuites. On compte dans la Ville quatre Monaſteres d'hommes & un de femmes, trois Egliſes Paroiſſiales, dont l'une ſert de Cathédrale; une autre Egliſe hors des murs, & une fonderie pour le canon, qu'on met en œuvre tous les ans. Dans l'origine de Macao, le Gouvernement y étoit Républiquain; c'eſt-à-dire, qu'il conſiſtoit dans l'aſſemblée des plus anciens Conſeillers, ſans aucun Gouverneur, parce que ce n'étoit point une Ville de conquête.

NAVARETTE. 1649.

Moulin à poudre. Marché.

Egliſes & Monaſteres.

La premiere fois que les Hollandois s'en approcherent pour l'obſerver (98), elle étoit encore ſans murs. Mais les Habitans, dans la crainte d'une ſeconde viſite, envoyerent à Goa, pour demander un Gouverneur & une Garniſon de trois cens hommes. Le Viceroi leur donna Dom François de *Maſcarenhas*, qu'ils logerent à ſon arrivée dans une maiſon, au lieu d'un Fort. L'obéiſſance qu'ils rendirent au Roi, dans ſa perſonne, fut telle auſſi qu'ils le jugerent à propos. Cette conduite fit naître des diſputes & porta Maſcarenhas à ſe retirer dans le Couvent de S. Auguſtin, où les Habitans tirerent ſur lui trois coups de canon du Couvent de S. Paul. Il comprit enfin qu'il n'y avoit rien à ſe promettre d'eux par la force, & commençant à les flatter il rendit ſon adminiſtration plus conforme à leurs vûes. Cette méthode lui reuſſit.

Premier Gouvernement de Macao.

Un jour qu'il viſitoit les Jéſuites dans leur College, il leur témoigna quelque envie de voir la vigne du Fort de S. Paul, qu'ils avoient fait conſtruire à leurs dépens, ſans donner d'autre prétexte pour cette curioſité que l'inclination qui le portoit à s'y faire bâtir une retraite ſolitaire. Les Peres y conſentirent volontiers. Quelques jours après, s'étant rendu dans le même lieu, il ſe fit accompagner de cinquante ſoldats. D'autres avoient ordre auſſi de le ſuivre, mais deux ou trois ſeulement à la fois, comme s'ils n'euſſent penſé qu'à ſe procurer le plaiſir de voir un ſi beau lieu. Ils ſe poſterent aſſez avantageuſement pour ſe rendre maîtres de la porte, ſans que les Jéſuites s'en fuſſent encore défiés. Maſcarenhas ayant paru tranquille juſqu'au ſoir, ils l'avertirent enfin qu'il étoit tems de fermer les portes, & qu'il falloit ſe retirer: » Vous pouvez vous retirer vous-mêmes, leur dit-il, car les portes ſont » déjà fermées & ſeront ouvertes demain au nom du Roi. Dans le reſſentiment qu'ils eurent de cette tromperie, ils s'emporterent beaucoup contre le Gouverneur; mais s'arrêtant peu à leurs invectives, il les fit ſortir par un petit ſentier qui conduiſoit à leur College, & dont le paſſage fut bouché la même nuit. Le jour ſuivant il rendit ſa Garniſon plus nombreuſe, & bâtit

Comment elle fut bridée par un Gouverneur.

(97) Il faut entendre ſans doute un moulin d'eau.

(98) L'année de cette expédition fut 1647. ſous Metelief.

NAVARETTE. 1669.

ensuite des logemens pour ses troupes. Il y joignit une grande citerne, secours nécessaire dans un lieu si aride ; & pour faciliter la communication il fit faire, depuis le fond de la Ville jusqu'au Fort, des dégrés si aises qu'on y peut monter à cheval.

Commerce des Portugais de Macao avec les Chinois.

Les Habitans de Macao exercent le Commerce dans tous les Pays voisins & jusqu'au Japon. Comme ils n'ont point de manufactures de soie dans leur Ville, ils commandent les marchandises de cette nature à Canton, où l'on ne refuse point à leurs Agens la permission d'entrer. Mais pour éviter les insultes des Chinois ils n'y passent jamais la nuit à terre. Le tems qu'ils choisissent pour se rendre dans cette Ville est celui des deux grandes Foires. Ils s'y arrêtent souvent pendant plusieurs mois, mais avec la précaution qu'on a fait remarquer. En y arrivant, ils commencent par se rendre chez le Viceroi, ou, dans son absence, chez le Gouverneur, avec un présent de quatre mille piéces de huit, qui leur fait obtenir la liberté du Commerce. Les Marchands Chinois leur portent des marchandises dans le lieu même où leurs Barques sont à l'ancre. Ils en amenent ordinairement deux, chacune de sept ou huit cens tonneaux. Lorsqu'ils veulent prendre congé du Viceroi (car ils ne peuvent partir sans son ordre) il leur est impossible de le trouver, parce qu'on leur répond toujours qu'il est à la Campagne, jusqu'à ce qu'ils lui ayent fait un second présent, qui est souvent le double du premier. Ensuite ils doivent payer les droits au Port d'*An-sa-en*, & soutenir la dépense d'un convoi de dix ou douze *Kojas* (99) & d'une garde de vingt Soldats.

Humiliations qu'ils endurent.

Colporteurs de Macao.

On rencontre dans les rues de Macao quantité de Colporteurs, qui vendent leurs marchandises de porte en porte. S'ils apprennent qu'un Etranger soit arrivé dans la Ville, ils s'assemblent autour de lui en si grand nombre & lui deviennent si incommodes, qu'il est quelquefois obligé de les chasser de son logement.

Richesse & commerce de Macao.

L'Auteur, après avoir visité toutes les Villes que les Portugais possedent dans les Indes, regarde Macao comme la meilleure, la plus forte, & la plus riche. Son Commerce consiste en or & en argent, en soies crûes & travaillées, en brocards, en perles, en rubis, en musc, en belle porcelaine, en racines du Pays, en rhubarbe, en terre grasse qui vient des Provinces du Nord, & dont on tire la teinture (1).

Ambassade Portugaise à la Chine.

Il y avoit un an que les Missionnaires avoient été bannis à Macao (2), lorsqu'on y vit arriver de Goa un Ambassadeur envoyé au nom du Roi de Portugal. Il fut conduit malade à Canton, & traité comme un Ministre supposé. Cette prévention des Chinois fit naître quelques difficultés. Le Secretaire & le Chapelain de l'Ambassade ayant été admis à l'audience du Gouverneur, ce fier Mandarin leur ordonna de se mettre à genoux, &, ce qui passe pour une extrême humiliation à la Chine, de toucher la terre avec le front. Il leur demanda quelle étoit la qualité de l'Ambassadeur. Le Chapelain, croyant faire honneur à son Maître, répondit qu'il avoit été Capitaine de Cavalerie. Cette réponse ne servit qu'à faire rire le Gouverneur, qui lui dit que ses domestiques étoient aussi Capitaines, & quelques-uns même Officiers de dis-

Elle est reçûe avec peu d'estime.

(99) *Choas* dans l'Original. C'est une sorte de Chaloupe Chinoise, à dix rames.

(1) Voyez le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, T. V. p. 217. & suivantes.

(2) Ce devoit être en 1665. ou 1666.

tinction.

tinction. Enſuite ayant écrit à la Cour, il envoya l'Ambaſſadeur dans la Capitale (3), avec des ordres pour ſa réception & pour la sûreté de ſa perſonne. Mais on ne lui donna pour logement qu'une maiſon fort vile. Quoique toutes ces circonſtances ne fuſſent ignorées de perſonne, les Portugais écrivirent à Goa, l'année ſuivante, que l'Ambaſſadeur avoit été reçu avec les plus grands honneurs du monde; que le Viceroi étoit venu au devant de lui dans des Galeres, ornées d'enſeignes & de banderolles, avec des concerts de muſique; qu'il y avoit reçu ſon Excellence, & qu'il l'avoit enſuite logé dans un ſomptueux Palais. Ils ajouterent quantité d'autres fables à cette deſcription. Les Miſſionnaires ne l'apprirent point ſans une extrême ſurpriſe, quoiqu'ils devinaſſent fort bien de quelle main venoit ce récit. L'Auteur ajoute: Celui qui a vû des choſes de cette nature ne ſeroit pas ſurpris que les Portugais puſſent écrire, qu'il n'y a point dans l'Univers de Pays comparable à la Chine.

NAVARETTE, 1665. Les Portugais en parlent autrement.

L'Ambaſſadeur ſe propoſant de viſiter le Viceroi, délibéra ſur le Cérémonial qu'il devoit obſerver avec lui. Il conſulta là-deſſus les Miſſionnaires, dont les opinions ſe trouverent partagées. Celle de l'Auteur fut de ſe ſoumettre ſans conteſtation à tout ce que le Viceroi pourroit exiger, perſuadé que les Chinois étant une Nation fort civile il rendroit avec uſure toutes les politeſſes qu'il avoit reçues. Après de longs débats, l'Ambaſſadeur ne s'en rapporta qu'à lui-même, & prit le parti de ſe faire accompagner de ſes Enſeignes, de ſes Trompettes & de quantité d'autres décorations. Mais ces petits détails nuiſirent à ſes propres vûes. Le lendemain, s'étant mis dans un état fort leſte avec toute ſa ſuite, & ſe diſpoſant à partir, il lui vint un meſſager de la part du Viceroi, pour lui déclarer que ce Seigneur étoit occupé de quelques affaires, & qu'il ne pouvoit recevoir ſa viſite. Il fut extrêmement mortifié de ce contretems, qui fut cauſe d'ailleurs qu'aucun Mandarin ne le vit dans ſa maiſon.

Difficultés de l'Ambaſſadeur pour le cérémonial.

L'Auteur faiſoit profeſſion de lui être attaché particuliérement, & lui donna de fort bons avis, qui ne l'empêcherent point d'eſſuier quantité d'embarras & d'affronts. Pendant les diſputes qu'il eut avec le Gouverneur de Canton, & qui durerent juſqu'à la mort de ce Mandarin, au mois de Janvier 1667, ſes affaires avancerent peu. Il fut retenu à Canton l'eſpace de deux ans, pendant leſquels il jetta les Habitans de Macao dans une grande dépenſe, parce que cette Ville étoit obligée de fournir aux frais de l'ambaſſade. La principale cauſe de ſes peines vint de n'avoir apporté avec lui que deux mille huit cens piéces de huit, & d'être chargé de l'entretien de près de cent perſonnes. La Ville de Macao, après lui avoir fourni quelques petits ſecours, s'excuſa tout-à-fait de l'aider plus long-tems. Tout le monde ſe plaignoit de quelques Miſſionnaires, qui avoient été les Auteurs de l'ambaſſade.

Inutilité des conſeils de l'Auteur.

Embarras de l'Ambaſſade, faute d'argent.

Enfin l'Ambaſſadeur reçut des ordres de l'Empereur, pour ſe rendre à la Cour. Mais ſur l'examen qu'on fit des préſens, ils parurent indignes de Sa Majeſté Impériale, quoiqu'au fond, ils valuſſent plus de trente mille ducats. On en avoit reçu, peu de tems auparavant, de plus conſidérables de la Nation Hollandoiſe (4), qui contribuerent ſans doute à faire paroître ceux

L'Ambaſſadeur eſt appellé à la Cour.

(3) C'étoit apparemment à Quang-cheu ou à Canton même.

(4) C'étoit en 1667, lorſque Van-Hoorn avoit été envoyé à la Chine avec la qualité d'Ambaſſadeur. On a vû ci-deſſus la Relation de ſon voyage.

NAVARETTE. 1669.

des Portugais fort petits. Quelques jours avant le départ de l'Ambaſſadeur pour Peking, il arriva un évenement aſſez comique. La lettre du Roi de Portugal ayant été lue devant le nouveau Gouverneur & le Viceroi, ils remarquerent qu'on n'y trouvoit point, avant la ſignature, les termes de fidele Sujet de votre Majeſté. Ils demanderent d'où venoit cette omiſſion, & les Portugais répondirent que cette formule n'étoit pas connue en Europe. On communiqua leur réponſe à l'Empereur, qui en conſidération du long ſéjour que l'Ambaſſadeur avoit fait à Canton lui permit de ſe rendre à la Cour, où l'omiſſion dont on ſe plaignoit ſeroit examinée. Mais l'Auteur n'apprit point quelle fut la fin de cette affaire.

Difficultés ſur la Lettre de ſon Roi.

Les Portugais furent extrêmement humiliés de voir & d'entendre comment les Chinois traitoient leur Ambaſſadeur. Ils l'appelloient un Mandarin, qui alloit rendre hommage & faire ſes ſoumiſſions au nom du petit Roi de Portugal. Lorſqu'il fut en chemin pour ſe rendre à la Ville Impériale, ſa Barque portoit une Baniere ſur laquelle on liſoit cette inſcription en gros caracteres: » Cet Homme vient pour rendre hommage. Tous les Ambaſſadeurs qui ſont envoyés à la Chine doivent s'aſſujettir à cette formalité, ſans laquelle ils ne ſeroient point admis.

Humiliations qu'il eſſuie.

Si l'on excepte Goa & les parties du Nord, c'eſt-à-dire preſque rien, il ne reſte plus aux Portugais un pouce de terre dans les Indes. Ils ſont ſoumis partout aux Gentils, aux Mahometans, aux Heretiques, qui les chagrinent, les condamnent & les mepriſent.

Triſte état des Portugais aux Indes orientales.

Vers le tems où l'Ambaſſadeur Portugais devoit quitter Pe-king, on vit arriver deux Vaiſſeaux Hollandois dans le Port de Canton. Sur l'avis qui en fut donné à la Cour, ils reçurent ordre de ſe retirer auſſi-tôt, ſans vendre ni acheter. Tout commerce fut défendu aux Chinois avec les Etrangers. Le Capitaine Hollandois, qui ſe nommoit *Conſtantin Noble*, rendit viſite aux Miſſionnaires, & ſe propoſoit de retourner en Europe l'année ſuivante. » Mais j'appris enſuite à Maſulipatan, ajoute le bon Miſſionnaire, qu'il étoit mort, & qu'il avoit fait le voyage de l'Enfer (8).

Temoignage que Navarette rend à l'Ambaſſa le Hollandoiſe de Noble.

CHAPITRE VIII.

Voyage de cinq Jéſuites François, de Ning-po à Peking.

INTRODUCTION. Idée générale de l'Ouvrage du Pere Du Halde, & ſes Editions.

CES voyages ſont tirés de la Deſcription de la Chine, de la Tartarie orientale, de la Corée, & du Tibet par le Pere du Halde; ouvrage publié à Paris en 1735 (9), avec un grand nombre de figures & de cartes générales & particulieres des mêmes Païs. Les Hollandois le réimprimerent bien-tôt ſous une autre forme (10). Enſuite les Anglois l'ayant traduit dans leur langue, il parut à Londres en deux volumes in folio, dont le premier & la plus grande

(8) Il n'eſt pas ſurprenant que les Auteurs Anglois s'emportent beaucoup ici contre Navarette, & contre ſon Ordre, qu'ils appellent le plus infernal de l'Egliſe Romaine, ſans oublier qu'on lui attribue l'origine de l'Inquiſition.

(9) En quatre gros Volumes *in-folio*.

(10) En quatre volumes *in* 4°.

partie du ſecond n'ont rapport qu'à la Chine. Cet ouvrage conſiſte preſqu'entierement dans un Recueil de piéces ſur divers ſujets, envoyés aux Jeſuites de France par des Miſſionnaires (11) du même Ordre, qui faiſoient leur reſidence dans cette Région, & réduits en corps par le Pere du Halde. Cependant il y a joint ce qu'il a jugé convenable à ſes vûës, avec des Rélations de quelques autres Jeſuites & de differens Auteurs, qui avoient déja paru.

Jugement critique des Anglois.

Quoiqu'on ne puiſſe deſavoüer que la plûpart de ces Mémoires ſont fort curieux, & qu'il s'en trouve même de très-eſtimables, ſur tout ceux qui concernent la Tartarie & la Corée, dont on n'avoit eu juſqu'alors que des rélations imparfaites, il doit être permis de remarquer auſſi qu'on pouvoit attendre quelque choſe encore de plus parfait d'une Compagnie ſi diſtinguée par l'eſprit & le ſçavoir. Le Traducteur Anglois y reléve un grand nombre de fautes, où les Auteurs, dit-il, ne ſeroient pas tombés avec un peu plus de connoiſſance de la Geographie & de l'Hiſtoire de ces contrées. En général les rélations qu'ils nous donnent des Païs étrangers & des Habitans, dans pluſieurs Recueils des Lettres de leurs Miſſionnaires, paſſent en Angleterre pour ſuperficielles & remplies d'erreurs groſſieres (12); & leur principal merite, s'il faut s'en rapporter aux critiques Anglois, conſiſte dans l'expoſition du travail des Miſſionnaires pour étendre la foi parmi les Infidéles.

Juſtice qu'ils rendent au merite de l'Ouvrage.

Cependant, continuent les critiques, pour rendre juſtice à ce qui merite veritablement des éloges, les Jéſuites ont rendu des ſervices immortels à la Géographie par leurs cartes & leurs plans, & par les tables de longitude & de latitude qu'ils ont publiées dans cet Ouvrage. Les cartes, qui ſont au nombre de trente-huit, ont été dreſſées ſur de grands deſſeins tirés ſur les lieux, la plûpart de quinze ou vingt pieds de longueur. Tout l'Empire fut ainſi deſſiné aux frais de l'Empereur même, qui employa des ſommes immenſes à cette entrepriſe, & le travail de huit Miſſionnaires pendant neuf ans (13). Ils parcoururent toutes les Provinces, ils obſerverent les latitudes des principales Villes & des lieux remarquables; mais les longitudes furent determinées par les méthodes géometriques.

Ils l'ont enrichi par des Notes.

Le Traducteur Anglois s'eſt fait un étude d'enrichir les deſcriptions par des notes; & les cartes, en y inſerant les tables de latitude & de longitude qui en ſont le fondement, avec d'autres remarques, dont leur autorité & leur exactitude tirent un nouveau luſtre. Il a reduit auſſi les noms des perſonnes, des lieux, & des choſes, à l'ortographe Angloiſe (14). Ce grand Ouvrage contient les matieres ſuivantes, du moins par rapport à la Chine.

Matieres qui concernent la Chine.

Vûë générale de l'Empire. Grande muraille de la Chine. Nation nommée *Si-fan*, ou *Tu-fan*. Tartares de *Koko-nor*, *Lo-lo*, *Myan-tſe*. Voyages de pluſieurs Miſſionnaires au travers de la Chine. Voyage du Pere de Fonteney depuis Pe-king juſqu'à Kyang-cheu & Nanking. Voyage du Pere Bouvet de Pe-king à Canton en 1693. Route de Siam à la Chine. Deſcription des Provinces. Annales des Monarques Chinois. Autorité de l'Empereur. Forme du

(11) Du Halde rapporte le nom de la plûpart, & s'explique ſur les autres dans ſa Préface.

(12) S'il y a quelque choſe de vrai dans ces reproches, on conçoit qu'ils peuvent être exagerés, quoiqu'ils ſoient fort adoucis dans cette Traduction.

(13) Depuis le mois de Juillet 1708. juſqu'en 1717.

(14) On leur rendra ici celle de France.

INTRODUCTION.

Gouvernement civil. Gouvernement & Forces Militaires. Politeſſe des Chinois. Nobleſſe. Fertilité des terres. Talent pour les Mechaniques, & induſtrie du Peuple. Génie & caractere des Chinois. Leurs perſonnes & leurs manieres. Magnificence dans leurs routes & dans leurs ouvrages publics. Leurs cerémonies, leurs Fêtes, leurs mariages, leurs funerailles. Leurs priſons & leurs châtimens. Abondance qui regne à la Chine. Lacs, canaux & rivieres. Argent & Commerce. Vernis Chinois, porcelaine. Maniere d'élever les vers à ſoie. Manufactures de ſoie. Langage de la Chine. Papier, ancre, pinceaux, Imprimerie, Relieure de Livres. Méthode d'étude. Ecoles publiques. Examen des Etudians. Plan d'une Academie. Litterature Chinoiſe, & Livres Canoniques. Collection d'Edits, de Déclarations, de Memoires, &c. Traite de politique. Femmes Illuſtres. Réligion des Chinois. Secte de Tan-tſe. Secte de Fo. Secte des Lettrés modernes (15). Etabliſſement & progrès du Chriſtianiſme à la Chine. Philoſophie morale des Chinois. Recuëil de maximes, de refléxions & d'exemples moraux. Habileté des Chinois dans les ſciences. Prononciation des mots Chinois. Grammaire Chinoiſe. Goût des Chinois pour la Poëſie, l'Hiſtoire & les Comedies. Trois nouvelles & une Tragedie Chinoiſes. Art de la Medécine. Secret du poulx. Herbier de la Chine. Recuëil de recettes. Art de procurer la ſanté & une longue vie.

Cartes, Plans & Figures.

Cartes, plans & figures. (16) Carte générale de la Chine, de la Tartarie, & du Tibet. Carte de la Chine. Cartes en feüilles de chacune des quinze Provinces. Carte de la Riviere de Canton. Plan de Canton dans la même carte. Plans des Villes de différentes Provinces en ſept planches. Plans de deux Temples. Cortége pompeux d'un Viceroi. Habits des Chinois. Proceſſion de nôce. Funerailles. Arbres, racines & écorces, pêche, &c; coins, manufactures de ſoie. Portrait de Confucius. Portrait du Pere Ricci. Figure de la Croix qu'on enterre avec les Chinois Chrêtiens. Portraits du Pere Verbieſt, du Pere Adam Schaal, & d'un Mandarin converti avec ſa fille. Airs Chinois mis en muſique. Obſervatoire de Pe-king.

Auteurs des Relations ſuivantes.

Les Relations ſuivantes, qui ont été tirées de l'ouvrage du Pere du Halde, contiennent les voyages des Peres Bouvet, de Fonteney, Gerbillon, le Comte, & Viſdelou, qui furent envoyés à l'Empereur de la Chine par le Roi de France en qualité de Mathematiciens. Leur voyage juſqu'à Siam fut écrit par le Pere Tachard, qui étoit de leur nombre, & qui retourna de Siam en France avec un Ambaſſadeur. Le reſte de la navigation, de Siam juſqu'à Ning-po, eſt du Pere le Comte, de qui l'on a cru devoir ici l'emprunter, comme une introduction au Journal de Ning-po juſqu'à Pe-king; d'autant plus qu'il paſſe pour l'Auteur de ce Journal quoique d'autres l'attribuent au Pere de Fonteney. Le Pere Loüis le Comte publia ſes remarques ſur la Chine en langue Françoiſe (17). Il en a paru deux éditions; l'une en Hollande (18), l'autre à Paris (19), & une traduction en Anglois ſous le titre de *Memoires & Obſervations* Topographiques, naturels, civils & Eccleſiaſtiques, dont il s'eſt

Mémoires du Pere le Comte.

(15) Ici finit le premier Volume.

(16) Les Planches ſuivantes appartiennent au ſecond Volume.

(17) Sous le titre de *Nouveaux Mémoires ſur l'état préſent de la Chine.*

(18) A Amſterdam, en 1698, en deux Volumes *in* 8°.

(19) En 1701, trois Volumes.

fait auſſi deux éditions (20) ; ſans compter un abregé qui ſe trouve inſeré dans la collection de Harris. L'Auteur a diviſé ſon ouvrage en quatorze Lettres, adreſſées à divers Seigneurs de France. C'eſt, dit-il, un abregé des converſations qu'ils lui ont fait l'honneur d'avoir avec lui. Il ne les donne point comme une Rélation réguliere & complete du vaſte Empire de la Chine, mais comme des memoires qui peuvent ſervir à d'autres pour compoſer une hiſtoire générale. Joignons ici le ſujet de chaque Lettre. 1. Voyage de Siam à Peking. 2. Reception des Miſſionnaires, & leurs remarques dans cette Ville. 3. Villes, maiſons, & principaux édifices de la Chine. 4. Climat, terroir, canaux, rivieres, & fruits. 5. Antiquité, Nobleſſe, manieres & qualité des Chinois. 6. Leur œconomie & leur magnificence. 7. Langage, caracteres, Livres & Morale. 8. Eſprit & prudence des Chinois. 9. Politique & gouvernement. 10. Religion ancienne & moderne. 11. Origine & progrès de la Religion Chrêtienne à la Chine. 12. Comment les Miſſionnaires répandent l'Evangile. 13. Edit en leur faveur. 14. Idée générale des obſervations mathématiques & phiſiques qu'on a faites aux Indes & à la Chine.

INTRODUCTION.

Ce qu'ils contiennent.

§. I.

Voyage, de Siam, à Ning-po dans la Chine.

LE Roi Loüis XIV, ayant donné ordre à ſix Jeſuites de ſe rendre à la Chine, en qualité de Mathematiciens, pour chercher à ce titre l'occaſion de repandre la foi Catholique, ils mirent à la voile au commencement de l'année 1685, ſur le Vaiſſeau qui conduiſoit Mr. de Chaumont à la Cour de Siam, avec la qualité d'Ambaſſadeur. Leur voyage fut heureux juſqu'à Siam ; mais ils y furent retenus l'eſpace d'un an, pour attendre un tems favorable à leur négociation.

LE COMTE. 1687. Motif du voyage.

Le Roi de Siam fut témoin des obſervations aſtronomiques qu'ils firent près de ſa capitale. Il admira particulierement la juſteſſe avec laquelle ils avoient prédit une éclipſe de Lune ; & l'eſtime qu'il conçut pour eux, lui fit naître l'envie de les retenir à ſa Cour. Cependant lorſqu'il fut informé des ordres qui les conduiſoient à la Chine, il permit à quatre d'entr'eux de continuer leur voyage, à condition que le Pere Tachard retournât en France pour demander au Roi quatre autres Mathematiciens, & que dans l'intervalle, il en reſtât un à Siam. Tachard partit pour l'Europe, & le Comte fut choiſi pour demeurer à Siam, tandis que Fonteney, Gerbillon, Viſdelou, & Bouvet s'embarquerent pour Macao.

Les Miſſionnaires ſont arrêtés à Siam.

Tachard arriva heureuſement à Paris avec les Ambaſſadeurs de Siam ; mais ceux qui faiſoient voile pour la Chine furent bien-tôt ſurpris par une tempête qui interrompit leur voyage. Le Vaiſſeau, ayant fait pluſieurs voyes d'eau pendant l'orage, eut beaucoup de peine à gagner le deſſous du vent d'une Iſle voiſine de Kaſſomet, Province de Siam, qui borde le Royaume de Camboya. Les Miſſionnaires, étant deſcendus au rivage, reſolurent de ſe rendre par terre à la capitale, dans la vûë de s'embarquer ſur un Vaiſſeau

Tempête qui les oblige de relâcher au rivage.

(20) *In* 8°. la derniere en 1737.

LE COMTE. 1687.

Leurs embarras & leur misere dans les bois.

Anglois qui devoit partir au commencement d'Août pour Canton. Ils s'engagerent dans des bois, où ils esperoient de trouver quelque Ville, & des guides ; mais ils perdirent bien-tôt leur chemin. Une inondation causée par de grandes pluyes les obligea de marcher pieds nuds au travers de l'eau, parmi des quantités innombrables de sang-sues & de mosquites, allarmés continuellement par la crainte des serpens, des tigres, des buffles, & des élephans, dont les forêts sont remplies. Mais leur plus grande misere fut de manquer de nourriture. Ils seroient morts de faim s'ils n'eussent trouvé à la fin un petit Village, dont les Habitans les reconduisirent jusqu'à leur Vaisseau. Ils y arriverent, après avoir erré pendant quinze jours, à demi morts de faim & de fatigue. Le seul parti qu'ils eurent à prendre, fut de remonter à bord, & de retourner à Siam.

Ils retournent à Siam.

Pendant leur absence, le Pere le Comte avoit persuadé à Mr. Constance, premier Ministre, de le placer dans un Couvent de Prêtres du Pais, qui se nomment Talapoins. Son esperance étoit de les convertir. Il prit leur habit dans cette vûë ; il converſa librement avec eux, & se conforma aux austerités de leur genre de vie : methode qui avoit réüssi au Madurée (21). Mais la conspiration des Malayens & des Makassars, qui éclata dans le même tems, causa tant d'embarras à Mr. Constance, qu'il n'eut pas la liberté de penser à l'entreprise du Missionnaire. Le Roi, & son Ministre, qui étoit Catholique (22), avec tous ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine, se virent en danger d'être massacrés dans l'espace d'une nuit. Heureusement le complot fut découvert, & tous les coupables punis.

Dangers qu'ils courent d'être massacrés.

Le tems où Tachard étoit attendu avec une recrue de Missionnaires & de Mathematiciens n'étant pas éloigné, les autres Jesuites persuaderent au Pere le Comte de s'embarquer avec eux pour la Chine. Le 17 de Juin 1687 ils mirent tous à la voile pour *Ning-po*, Ville considerable, & port de la Province de Che-kyang. La prudence ne leur permettoit pas d'aller droit à Macao, parce qu'ils étoient informés que les Portugais ne les verroient point arriver de bon œil. L'Auteur se dispense d'inserer ici le Journal de leur voyage (23), pour s'arrêter à des matieres qui les concernent personnellement. Il promet, dans une autre occasion, quelques memoires géographiques (24) à M. de Pontchartrain, à qui cette Lettre est adressée.

Ils se rembarquent pour la Chine.

Les Missionnaires étoient à bord d'un petit Bâtiment, que les Portugais appellent *fomme*, sans aucun abri contre le mauvais tems, & si fort à l'étroit, qu'ils ne pouvoient se coucher de leur long. Près d'eux étoit une Idole, noire de la fumée d'une lampe qui brûloit continuellement devant elle, & qui étoit honorée pendant le jour avec des superstitions diaboliques (26). Ils n'en recevoient pas moins d'incommodité que de l'ardeur du soleil, qu'ils avoient directement sur leur tête. A peine avoient-ils assez d'eau pour appaiser leur soif ; & toute leur nourriture consistoit à manger du riz trois fois le jour. A la ve-

Incommodités de leur voyage.

(21) Près du Cap de Comorin, dans la haute Peninsule de l'Inde.

(22) Il fut tué dans la suite, & les Jésuites accusés, disent les Auteurs Anglois, de l'avoir excité à se saisir du Trône.

(23) Peut-être faut-il entendre le Journal suivant.

(24) Mémoires du Pere le Comte, p. 3. & suivantes.

(26) Cela n'est pas plus particulier aux Chinois qu'aux autres Idolâtres.

rité le Capitaine les invitoit souvent à manger avec lui ; mais ils s'en excusoient, parce que les alimens de sa table avoient d'abord été consacrés aux Idoles. Comme ils ignoroient la langue Chinoise, ils employoient quelquefois un Interprête, pour convaincre leurs Guides de l'absurdité de leur culte. A la fin, les disputes s'échaufferent ; & les Matelots paroissant s'offenser de la liberté avec laquelle les Missionnaires parloient de leur Idole, s'avancerent vers eux d'un air menaçant, armés de demi-piques ; mais c'étoit pour se préparer à faire une Procession à l'honneur de leur Idole.

Le Comte. 1687.

A quoi leur zele les expose.

L'Auteur a peine à s'imaginer qu'il y ait au monde une Nation aussi superstitieuse que les Chinois (27). Ils adorent jusqu'à la bousſole qui sert à leur navigation ; ils l'encensent continuellement, & lui offrent des viandes en forme de sacrifice. Deux fois le jour ils jettent de petits morceaux de papier doré dans la mer, comme pour la mettre dans leurs interêts. Quelquefois ils lui présentent de petits Bateaux de la même matiere, afin que les vagues occupées à les agiter & à les submerger, n'ayent pas le tems de nuire au Vaisseau. Mais si rien n'est capable de satisfaire ce furieux élement, & qu'il devienne indomptable, ils brûlent alors des plumes, dont la fumée & l'ardeur suffiroient pour chasser le diable, auquel ils attribuent la violente agitation des flots.

Extrême superstition des Chinois.

Un jour qu'ils passoient devant une montagne, sur laquelle ils avoient un Temple, ils ne se contenterent pas de leurs cerémonies ordinaires, qui consistoient à présenter des viandes, à brûler des chandelles & des parfums, à jetter du papier doré dans la mer, &c ; mais s'attachant tous au travail, l'espace de cinq ou six heures, ils fabriquerent un petit Vaisseau de la forme du leur, & long de quatre pieds ; l'art n'y avoit laissé rien manquer. On y voyoit des mâts, des cordages, des voiles, & des pavillons. Il avoit une bousſole, un gouvernail, une chaloupe, des armes, des ustenciles de cuisine, des vivres, une cargaison, & des Livres de compte. On avoit barbouillé de petits morceaux de papier, qui representoient les hommes du Vaisseau, & qui étoient disposés dans les places convenables. Cette machine ayant été placée sur deux tretaux, fut élevée au bruit d'un tambour & d'un bassin de cuivre, à la vûë de tout l'équipage. Un Matelot, revêtu d'un habit de Bonze, joua le premier rôle de cette farce, en faisant plusieurs singeries avec un bâton à la main, & poussant, par intervalles, de grands cris de joye. Enfin le misterieux colifichet fut abandonné aux flots, & suivi des yeux avec de grandes acclamations, jusqu'à ce qu'on le perdît de vûë. Cette ridicule scene, ajoute l'Auteur, divertit beaucoup les Matelots, tandis que leur aveuglement nous penétroit de douleur.

Pratique singuliere des Matelots Chinois à la vûë d'un Temple.

Quelque tems après, les Matelots s'imaginerent qu'ils avoient apperçu un Vaisseau, dans une partie de la mer qui est fort infestée par les Pyrates. Ils avoient de fort bons verres d'observation (28), au travers desquels ils croyoient decouvrir des mâts & des voiles. Quelques-uns voyoient jusqu'aux cordages, & ne pouvoient douter, à ses mouvemens, qu'il n'eût dessein de s'approcher d'eux. On se hâta de mettre le Vaisseau en état de défense ; mais la conster-

Crainte panique, causée par un arbre.

(27) Il faut entendre ceci, non des Chinois en général, ni de la secte de Confucius, mais des sectateurs de la Religion de *Fo*.

(28) Apparemment une sorte de lunette d'approche.

LE COMTE. 1687.

nation parut extrême. Comme on étoit ſans artillerie, les Miſſionnaires eurent part à la frayeur commune. Cependant on reconnut à la fin, que c'étoit un arbre détaché de la côte. La terre & les cailloux qui reſtoient autour de ſes racines le faiſoient flotter ſi droit, que la hauteur de ſon tronc & la largeur de ſes branches préſentoient l'apparence d'un Vaiſſeau, avec ſes mâts, ſes ponts, & tous ſes agrets.

Iſle d'Emouis, ou d'Amoui.

En arrivant à la vûë d'*Emouis* (29), ſur la côte de la Chine, Iſle fameuſe par la commodité de ſon Port, le changement ſoudain du vent, ſuivi d'un calme, & de nuées épaiſſes qui couvrirent l'horizon, firent craindre aux Pilotes l'approche d'un Typhon, orage le plus terrible des mers de la Chine & du Japon. Si le Capitaine d'un Vaiſſeau n'eſt pas fort habile, l'équipage nombreux, & le Bâtiment à l'épreuve des flots, leur perte eſt infaillible. Le Typhon eſt un vent furieux, ou plûtôt un aſſemblage de tous les vents, qui ſoulevant les vagues de tous côtés, ſecoüent un Bâtiment d'une maniere épouventable. Comme il dure ordinairement plus de trois jours, les Matelots à la fin ſe trouvent épuiſés de fatigue; & le Vaiſſeau demeurant comme abandonné à la merci des vents, ne manque point d'être mis en piéces, ou lancé contre les rochers. On avoit paſſé trois jours dans l'attente de ce triſte ſort, lorſqu'il vint à l'eſprit des Miſſionnaires de recourir à la protection de S. François Xavier, & de joindre un vœu à leurs prieres. A peine furent-ils relevés, après avoir prié à genoux, que ſoit par un miracle du Ciel, ſoit par le cours naturel des choſes, il s'éleva un vent favorable qui les conduiſit au Port.

Typhon, orage des mers de la Chine & du Japon.

Ses terribles effets.

Rochers & Iſles deſertes.

Jamais le Pere le Comte n'avoit rien vû de ſi effrayant que ce nombre infini de rochers & d'Iſles deſertes que ſon Vaiſſeau eut à traverſer. Dans quelques endroits, les canaux n'avoient pas dix braſſes de largeur. On paſſa au travers d'une baye aſſez large, où les Chinois gardent un profond ſilence, dans la crainte, à ce qu'il paroît, de troubler le repos d'un dragon voiſin. Les Miſſionnaires en prirent occaſion de la nommer *Baye du Muet*. Après avoir paſſé quelque tems entre ces horribles rochers, ils arriverent à la vûë d'une petite Ville, nommée *Tim-hay* (30), c'eſt-à-dire, limites de la mer, ſituée à l'embouchure d'une riviere, dans laquelle ils entrerent auſſi-tôt, pour aller jetter l'ancre trois milles plus haut, près de la Ville de *Ning-po*. Ils avoient employé trente-ſix jours dans leur voyage. Mais quoiqu'ils ſe trouvaſſent ſi près de la Ville qu'ils s'étoient propoſée pour terme, il ne leur fut pas aiſé d'y entrer. La Chine eſt un Païs où les cerémonies ſont fort embarraſſantes. Le Capitaine ayant jugé à propos de derober les cinq Miſſionnaires aux yeux du public, ils furent renfermés au fond de calle, où la chaleur & d'autres incommodités rendirent leur ſituation preſqu'inſupportable. Mais toutes les précautions n'empêcherent point qu'ils ne fuſſent découverts par un Officier de la douane, qui après avoir pris l'état de la cargaiſon, & laiſſé un homme pour la garde du Vaiſſeau, alla rendre compte de ſes obſervations à ſon Maitre.

Baye du Muet.

Les Miſſionnaires ſe cachent au fond de calle.

Ils ſont découverts.

Ce Mandarin donna ordre auſſi-tôt que les Miſſionnaires fuſſent amenés

(29) C'eſt ſans doute la même Iſle qui a paru ſi ſouvent dans les Ambaſſades Hollandoiſes ſous le nom d'*A-moui*.

(30) Ou *Ting-hay*; ſuivant l'ortographe Françoiſe ou Angloiſe. C'eſt peut-être une erreur pour *Chin-hay*, Ville ſituée ſur la rive Nord, à l'entrée de la riviere; au lieu que Ting-hay eſt dans l'Iſle de *Cheu-ſchan*.

(31) *Ning-po* eſt à dix milles de l'embouchure de la Riviere.

devant

devant lui. Ils firent le chemin au milieu d'une foule de peuple. Lorſqu'ils furent entrés dans la ſalle où l'Officier Chinois étoit aſſis, on leur ordonna de ſe mettre à genoux, & de baiſſer neuf fois le front juſqu'à terre; honneur qu'on rend au premier Mandarin, parce qu'en cette qualité il repreſente la perſonne de l'Empereur. Sa contenance étoit grave & ſevére. Il étoit environné des Executeurs de ſa Juſtice, qui portoient, comme les anciens Licteurs Romains, des chaînes & de grands bâtons, prêts à lier ceux qui leur ſeroient livrés par leur Maître, & à leur donner la baſtonade. Auſſi-tôt que les Jeſuites lui eurent rendu leurs ſoumiſſions, il leur demanda qui ils étoient, & ce qui les amenoit à la Chine. Ils répondirent qu'ayant appris que pluſieurs de leurs Freres, particulierement le Pere Verbieſt, prêchoient leur Réligion avec ſuccès, ils étoient venus dans le même deſſein; & que l'Empereur traitant leurs Freres avec beaucoup de bonté, ils eſperoient que ſes Mandarins ne leur ſeroient pas moins favorables.

J.E COMTE. 1687.

Honneur que les Miſſionnaires rendent au Mandarin.

Le Mandarin, quoiqu'étonné d'une declaration ſi hardie, parut approuver leur zele. Il les aſſura qu'il ſouhaitoit de pouvoir les ſervir, mais qu'il étoit obligé d'abord de conſulter le Gouverneur. Dans l'intervalle il leur donna ordre de retourner ſur leur Vaiſſeau, qui leur parut une étroite priſon. Quelques jours après, le Général de la Milice, qui étoit compoſée de quinze ou vingt mille hommes dans la Ville & aux environs, ſouhaita de les voir, & les traita d'une maniere fort obligeante. Lorſqu'ils le quitterent pour ſe rendre chez le Gouverneur, il fit prier ce Seigneur par un de ſes Officiers de les recevoir civilement, & cette recommandation leur fut avantageuſe. Huit jours s'étant paſſés en déliberations, le Mandarin de la Douane les fit venir devant lui, avec leur bagage, qui conſiſtoit en pluſieurs balles de Livres, d'images, & d'inſtrumens mathematiques. On n'ouvrit que trois de leurs coffres, ſans leur faire payer aucun droit; & le Mandarin leur declara qu'ils pouvoient ſe loger dans les Fauxbourgs, juſqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du Viceroi de la Province (32).

Civilités qu'ils en reçoivent.

Ils ſont logés dans les fauxbourgs de Ning-po.

Ils commençoient à joüir de quelque repos dans leur nouvelle demeure, lorſqu'ils reçurent avis que le Viceroi étoit fort irrité de la permiſſion qu'on leur avoit accordée de deſcendre au rivage, & qu'il étoit reſolu de les renvoyer aux Indes. Il paroît qu'il les avoit repréſentés à la Cour comme cinq Européens que des vûës particulieres amenoient à Ning-po pour s'y établir: que ſur cette information le Tribunal des Li-pus (*) de Pe-king avoit ordonné qu'ils fuſſent bannis de l'Empire, & que ſuivant l'uſage il avoit préſenté dans cette vûë un ordre qui devoit être ſigné par l'Empereur. Ils étoient perdus, dit l'Auteur, ſi cet ordre eût été ſigné; & le Mandarin qui les avoit traités favorablement n'eût pas manqué d'être enveloppé dans leur diſgrace. Le Viceroi, après avoir confiſqué les marchandiſes du Vaiſſeau, auroit donné ordre au Capitaine de les conduire hors du Païs, & la vengeance auroit porté cet Officier à les precipiter peut-être dans la mer. Mais ils avoient eu la précaution d'écrire au Pere *Intorcetta*, Miſſionnaire Italien, & Superieur Général des Jeſuites à la Chine, auſſi bien qu'au Pere *Verbieſt*, pour leur demander des inſtructions ſur la conduite qu'ils devoient tenir.

Obſtacles de la part du Viceroi.

Ils écrivent au Pere Intorcetta.

(32) Mémoires du Pere le Comte, pag. 7. & ſuivantes.

(*) Ou *Li-pous.*

LE COMTE. 1687.

Verbieſt avoit déja reçu, du Viceroi de Goa & du Gouverneur de Macao, des Lettres peu favorables aux Miſſionnaires François. Cependant il entreprit de leur rendre ſervice. Dans l'abſence de l'Empereur, qui étoit alors en Tartarie, il écrivit à quelque ami qu'il avoit à la Cour, pour informer ce Prince de leur arrivée. Une étrange mépriſe ayant fait inſerer cette Lettre entre les dépêches qui étoient pour l'Empereur, ce Prince la lut; & lorſqu'on lui préſenta l'ordre du Tribunal, il répondit qu'il remettoit à déliberer ſur cette affaire après ſon retour à Peking. Il y retourna quinze jours après. La Cour fut d'autant plus ſurpriſe de ce délai, que l'uſage de Sa Majeſté étoit de ſigner ou d'annuller les ordres de cette nature dans l'eſpace de quinze jours. Le Pere Introcetta, Superieur de la Miſſion, fit faire à Hang-cheu des prieres publiques pour ſes Confreres; & perſuadé que le cri des innocens a beaucoup de force devant Dieu, il raſſembla dans l'Egliſe tous les enfans chrétiens, pour leur faire implorer l'aſſiſtance du Ciel.

Bonheur avec lequel il leur rend ſervice.

Priéres publiques en leur faveur.

Au retour de l'Empereur, Verbieſt l'informa que les nouveaux Miſſionnaires étoient ſes freres, & que leur habileté dans les mathématiques pourroit être utile à l'Empire. Il répondit que dans cette ſuppoſition il ne voyoit aucune raiſon qui pût l'obliger de leur fermer l'entrée de l'Empire. Enſuite faiſant aſſembler ſon Conſeil privé, où les Princes du Sang Impérial ſont admis, il declara, de leur avis, que les Miſſionnaires ſeroient appellés à la Cour. L'ordre fut envoyé au Tribunal des Li-pus, & communiqué par cette voye au Viceroi de Che-kyang, qui loin de les chaſſer de la Chine, comme il ſe l'étoit propoſé, fut obligé de les y introduire, & ſe vit expoſé au reſſentiment de l'Empereur pour avoir donné de fauſſes informations. Cependant il laiſſa paſſer quinze jours avant que de leur apprendre l'heureux changement de leur ſituation.

L'Empereur les appelle à ſa Cour.

Pendant leur ſéjour à Ning-po, leur amitié & leur familiarité s'étoit tellement accruë avec les Mandarins, qu'ils en avoient reçu des préſens, & qu'ils avoient été invités dans leurs maiſons. Ils s'étoient efforcés de les convertir, mais inutilement. Le Gouverneur fut le ſeul qui parut faire quelques pas vers le chriſtianiſme. Il n'étoit pas tombé de pluye depuis cinq mois. Les rivieres & les canaux étant à ſec, les Mandarins & les autres eurent envain recours aux ſacrifices. Ils demanderent aux Miſſionnaires quelle étoit la méthode de l'Europe dans ces occaſions. Ayant appris que le Ciel ſe laiſſoit toucher par l'humiliation, la penitence & la priere, ils ſe flatterent d'exciter par les mêmes voyes la pitié de leurs Idoles. Mais ils s'adreſſoient, ſuivant l'Auteur (33), à des Dieux qui n'avoient pas d'oreilles pour les entendre. Enfin le Gouverneur fit demander aux Miſſionnaires s'ils vouloient lui permettre de ſe rendre à leur Chapelle en cerémonie, & de joindre ſes prieres aux leurs pour implorer l'aſſiſtance du Ciel. Non-ſeulement ils y conſentirent, mais ils l'aſſurerent que s'il prioit avec foi & ſincerité, il obtiendroit du Ciel ce qu'il deſiroit.

Eſperance qu'ils ont de convertir un Gouverneur.

Priéres des Chinois pour obtenir de la pluie.

Le Gouverneur veut prier dans la Chapelle des Miſſionnaires.

Tandis qu'ils ſe preparoient à le recevoir, ils virent arriver ſon Secretaire, qui venoit leur dire que ſon Maître étoit obligé de ſe trouver le même jour à huit heures du matin ſur une montagne voiſine, pour offrir, avec quelques autres Mandarins, un Sacrifice au Dragon; mais qu'il ne manqueroit pas de

Obſtacle qui l'arrête.

(33) On verra dans la ſuite qu'ils n'adorent pas véritablement les Idoles.

venir le lendemain à la Chapelle chrêtienne. Ils preſſerent le Secretaire de retourner vers ſon Maître, & de lui declarer que le Dieu des Chrêtiens étoit un Dieu jaloux, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on rendît à d'autres Dieux des honneurs qui n'étoient dûs qu'à lui ; que les Idoles de la Chine étoient les images de diverſes créatures, auſſi peu capables de ſervir autrui que de s'aider elles-mêmes, & qu'elles ne meritoient par conſéquent que du mépris. L'Auteur eſt perſuadé que ce diſcours fit une juſte impreſſion ſur le Gouverneur, mais que la force de quelque interêt temporel le retint dans l'erreur. Les Miſſionnaires étoient prêts d'imiter la conduite de S. François Xavier, en élevant comme lui une croix dans la Ville à deux conditions : l'une qu'ils obtiendroient du Ciel la pluye dont on avoit beſoin ; l'autre, que ſi l'effet répondoit à leur promeſſe, les Habitans renverſeroient leurs Idoles, & rendroient hommage au veritable Dieu (34). Mais quelques-uns d'entr'eux furent d'avis de ne rien hazarder qui pût commettre les interêts de la Religion (35). Le Comte. 1687.

§. II.

Voyage de Ning-po à Ching-hyen-fu.

Ils partirent de Ning-po le 26 de Novembre au ſoir, dans des Barques, ſous la conduite d'un Mandarin nommé par le Gouverneur. Le 27 au matin, ils paſſerent par *Yu-yau-hyen* (36), Ville du troiſiéme ordre, de la dependance de *Schau-hing*. Ses murs renferment une montagne aſſez haute, ſur laquelle l'on ne voit point une ſeule maiſon, excepté vers le pied. Une petite riviere diviſe, par un pont de trois arches, la partie qui contient un Palais bâti par *Li-ko-lau* ; & vis-à-vis, on voit ſept ou huit arcs de triomphe, qui touchent preſque les uns aux autres. Au ſoir, les Miſſionnaires traverſerent deux digues, & gagnerent un paſſage où leurs Barques furent levées ſur un talus pavé de pierres fort larges, du ſommet duquel on les fit gliſſer dans un autre canal, plus haut, de neuf ou dix pieds, que le niveau de la riviere. On trouve dans cet endroit quantité d'Ouvriers qui ſe loüent pour ce travail, & qui le finiſſent dans l'eſpace d'un quart d'heure, par le moyen de deux cabeſtans. Tout le Païs n'eſt qu'une plaine vaſte & bien cultivée, qui ſe trouve bordée par d'affreuſes & ſteriles montagnes. Cependant quelques-unes ſont couvertes de pins & de cyprés, qui ſont les arbres les plus communs entre Ning-po & Hang-cheu. L'arbre qui produit le ſuif n'y eſt pas plus rare, ſur tout vers Ning-po, où l'on n'en voit preſque pas d'autres. Dans cette ſaiſon, ils étoient dépoüillés de feüilles, mais chargés de leur fruit, qui ayant perdu ſa coque, les faiſoit paroître dans l'éloignement comme couverts de fleurs blanches.

Ville de Yu-yau-hyen.

Digues, & paſſages d'un canal à l'autre.

Le 28 au matin, les Miſſionnaires traverſerent une ſorte de lac, ou plû-

Lac de Tſau-hu.

(34) Le Pere le Comte ſemble croire ici qu'ils ne reconnoiſſent pas le vrai Dieu. Mais ne faiſant qu'arriver, il pouvoit être encore mal inſtruit.

(35) Il paroît que leur propre Foi étoit un peu chancellante, ou plûtôt ils craignoient de tenter le Ciel. La Roque raconte, dans ſon Voyage de Syrie, que les Chrêtiens de Sidon ayant fait inutilement des proceſſions pour obtenir de la pluie, les Mahométans, qui en firent à leur tour, furent plus heureux. Mais, qui rendra compte des vûes du Ciel ? Ici l'on ne voit pas que le Gouverneur Chinois ait inſiſté ſur ſon premier deſſein.

(36) *Wui-hau-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

Le Comte. 1687.

tôt un bras de mer, qui ſe nomme *Tſau-ha*. Ils s'étoient vûs dans la néceſſité de loüer de nouvelles Barques à leurs propres frais, parce que leur Mandarin leur avoit declaré que n'ayant aucun ordre de l'Empereur, il ne pouvoit obliger les Officiers Chinois de leur fournir les commodités du voyage, au-delà du canton de Ning-po. Le canal où ils étoient entrés a près de vingt lieues de longueur. Il eſt revêtu, d'un côté, de grandes pierres plates, longues de cinq ou ſix pieds, & larges de deux, ſur deux ou trois pouces d'épaiſſeur. L'eau en eſt fort pure & fort claire. Sa largeur eſt de vingt ou trente pas geometriques, & quelquefois de quarante, ou davantage. Dans pluſieurs endroits il s'étend en droite ligne l'eſpace d'une lieuë, & quelquefois de deux. D'un bout à l'autre, on rencontre à certaines diſtances, de beaux canaux qui ſe repandent des deux côtés dans la campagne, & qui ſe diviſent en pluſieurs autres bras. Ils forment un grand nombre d'iſles, qui donnent au Pais l'apparence d'un labyrinthe, juſqu'aux montagnes qui bordent ces belles plaines. Un miroir n'eſt pas plus égal & plus uni.

Deſcription & beauté du canal.

Ponts de la Ville de Schau-hing.

C'eſt dans cet agréable canton que la Ville de *Schau-hing* eſt ſituée. Elle eſt traverſée par quantité de canaux, couverts d'un grand nombre de Ponts, qui n'ont qu'une ſeule arche, fort élevée, mais peu épaiſſe au ſommet. Il n'y paſſe jamais de voitures, parce qu'on n'employe que des porteurs pour les fardeaux. Ces ponts ont des dégrés par leſquels on y monte. & d'une pente ſi douce, qu'il n'y a pas ordinairement plus de trois pouces d'un dégré à l'autre. Quelques-uns, au lieu d'arches, n'ont que trois ou quatre groſſes pierres, dont pluſieurs ont depuis dix juſqu'à dix-huit pieds de longueur. Elles ſont entaſſées en piles & rangées comme un véritable pavé. Le grand canal offre une multitude de ces Ponts, qui ſont conſtruits avec beaucoup de propreté. Le Pays qu'il arroſe eſt agréable & fertile. Ce ſont de grandes plaines, couvertes de légumes & de racines, qui ſervent à la ſubſiſtance d'un nombre infini d'Habitans. On y voit auſſi quantité de petits bois de Cyprès, qui varient la perſpective, & qui couvrent les tombeaux de leur ombre.

Beauté du terroir.

Villages agréables.

Aux environs de Schau-hing, & de-là preſque juſqu'à Hang-cheu, on découvre une ſuite continuelle de maiſons & de Hameaux, qui donnent à toute cette route l'air d'une grande Ville. Les maiſons y étant mieux bâties que celles du commun dans pluſieurs Villes, on peut dire que les Villages de ce Pays l'emportent beaucoup ſur ceux de l'Europe.

Ville de Syan-ſchan.

Le 29 les Miſſionnaires paſſerent par une Ville du troiſiéme rang, nommée *Syan-ſchan*, d'une petite Montagne qui eſt dans un de ſes fauxbourgs. Elle eſt arroſée auſſi par un grand nombre de canaux; & ſes portes comme celles de *Schau-hing*, ſont couvertes de placques de fer.

Tſyen-tang.

Le 13 ils furent portés dans des palanquins juſqu'à une demie-lieue du *Tſyen-tang* (37), qu'ils traverſent en moins d'une heure & demie. La largeur de cette riviere eſt d'environ quatre mille pas géometriques; mais elle a ſi peu de profondeur que les bâtimens n'y peuvent entrer. Cependant elle eſt remplie chaque année par une marée d'une hauteur extraordinaire, vers le tems de la pleine-Lune d'Octobre. Après l'avoir paſſée, les Miſſionnaires trouverent, ſur la rive, des caleches fort propres, qui leur avoient été préparées par

(37) *Cien-tang* dans l'Auteur François, & *Tſyen-tang* dans la Carte des Jéſuites.

les Chrétiens de *Hang-cheu*, dont ils ſe virent accompagnés comme en triomphe juſqu'à leur Egliſe, où ils trouverent le Pere Intorcetta. Ses cheveux étoient blancs de vieilleſſe. Ils furent obligés de faire & de recevoir pluſieurs viſites. En allant au Palais du Viceroi, ils paſſerent par une rue fort droite, large de vingt-cinq ou trente pieds, & longue d'une lieue, depuis leur maiſon juſqu'à la porte de la Ville des Tartares. Le milieu de cette rue eſt pavé de grandes pierres plattes, & le reſte comme les Villes de l'Europe, mais ſans aucune pente. La hauteur des Maiſons eſt d'un étage au-deſſus des boutiques, qui ſont ouvertes du côté de la rue. Le canal eſt par derriere. Quoiqu'on n'y rencontre pas moins de monde que dans les rues les plus peuplées de Paris (38), on ne voit pas paroître une ſeule femme. Pluſieurs arcs de triomphe, qui ſe préſentent à certaines diſtances, ornent beaucoup cette grande rue. Les autres, ſur tout celles qui ſont habitées par les Soldats & les Tartares, offrent un ſpectacle fort différent; les maiſons y reſſemblent aux plus pauvres cabanes, & ſont mal peuplées en comparaiſon des premieres.

Les Miſſionnaires trouvent le Pere Intorcetta à Hang-cheu.

Belle rue de cette Ville.

Tout ce canton, qui eſt rempli de montagnes, contient dans l'eſpace d'environ deux lieues une infinité de tombes diſperſées. Les Miſſionnaires eurent la curioſité de viſiter le Lac *Si-hu* (39) dans une Barque. Ils lui trouverent une lieue & demie de tour. Ses eaux ſont fort claires; & ſes bords, dans quelques endroits, ſont couverts de maiſons aſſez agréables. Il y a beaucoup d'apparence qu'en ravageant deux ou trois fois cette grande Ville, les Tartares ont détruit la plûpart des Palais dont parle Martini. Le 19 Décembre, en partant de Hang-cheu, les Miſſionnaires paſſerent, dans un fauxbourg à l'Eſt, par une rue qui a plus d'un mille de long. Elle eſt plus étroite que la grande rue de la Ville, mais auſſi droite, & preſque auſſi peuplée, ſans qu'on y apperçoive une ſeule femme. Les maiſons y ſont hautes de deux étages & contiguës.

Lac de Si-hu & ſa deſcription.

La Barque des Miſſionnaires n'étoit que du troiſiéme rang, mais elle étoit grande, propre & commode. Elle avoit plus de ſeize pieds de large ſur quarante-huit de longueur. Sa profondeur étoit de dix ou douze pieds. On y avoit ménagé, du même côté, une ſalle commune, & quatre autres chambres pour les Miſſionnaires, outre la cuiſine & les logemens pour leurs domeſtiques. La ſalle & les chambres étoient ornées, dans l'intérieur, de ſculptures peintes & dorées. Le reſte étoit revêtu d'un beau vernis, & les plat-fonds compoſés de pluſieurs panneaux, peints à la Chinoiſe. Non-ſeulement l'Empereur, mais les Marchands mêmes ont un grand nombre de ces Barques, qui leur ſervent à voyager dans les Provinces par les rivieres & les canaux. On en voit qui ſeroient capables de contenir juſqu'à deux cens tonneaux. Elles ſervent de demeure à des familles entieres, qui s'y trouvent plus commodément que dans les maiſons, où l'on ne voit point ordinairement tant de propreté. Il y en avoit plus de quatre cens, ſur le canal où les Miſſionnaires étoient à la voile. Ce canal, qui eſt au Nord de la Ville, s'étend plus d'une lieue en droite ligne. Il a plus de quinze braſſes de largeur. Ses bords qui ſont revêtus de pierre de taille offrent deux rangées de maiſons, en forme de rues, qui ne ſont pas moins peuplées que celles d'une Ville. Les Barques, qui ſont à l'ancre des deux cô-

Forme de la Barque des Miſſionnaires.

Barques habitées ſur les canaux.

(38) Chine de Du Halde, Vol. I.

(39) Il eſt à l'Oueſt de la Ville, comme ſon nom le marque.

LE COMTE. 1687.

tés ſont remplies auſſi d'Habitans. Les Miſſionnaires s'arrêterent le 20, pour attendre le Viceroi, qui avoit deſſein de les viſiter à bord & de leur donner le *Kong-ho*, ou l'ordre du *Ping-pu*, qui eſt le Tribunal étranger pour la Milice. Cet ordre portoit (40) que juſqu'à leur arrivée à la Cour, on leur fourniroit toutes ſortes de commodités pour leur voyage.

Ils s'arrêtent pour attendre le Viceroi.

Canaux couverts de Barques.

Le 21 au matin, ils s'éloignerent de Hang-cheu, en ſuivant le canal, qui avoit partout vingt ou vingt-cinq pieds de largeur, & qui étoit couvert de grandes Barques, dont ils compterent plus de cinq cens. Pendant l'eſpace de cinq quarts de mille, ils avancerent entre deux rangées de maiſons. Au de-là des fauxbourgs, le canal n'eſt revêtu de pierre que d'un côté, au long duquel eſt un chemin pavé, pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Ils trouverent, par intervalles, d'autres canaux de moindre grandeur; & dans les endroits où les deux rives s'abbaiſſent aſſez pour être couvertes d'eau, ils virent des Ponts plats, compoſés de grandes pierres, dont chacune n'a pas moins de ſept ou huit pieds de long. Elles ſont placées trois à trois, & forment une eſpece de chauſſée. Environ quatre lieues au de-là de Hang-cheu, ils traverſerent le Village de *Tan-ſi*, ſitué ſur les deux bords du canal, dont la largeur juſqu'à ce lieu eſt conſtamment de quinze, vingt-cinq, ou cinquante pas. Les deux rives ſont ici bordées de pierre de taille, & forment deux quays, longs chacun de cinq cens pas géométriques, & ornés des deux côtés, devant chaque maiſon, de dégrés qui ſervent à puiſer de l'eau. Les Maiſons qui s'étendent au long des Quays ſont mieux bâties que celles des Villes, & plus uniformes. On prendroit chaque rangée pour la continuation du même édifice. Au milieu du Village de Tan-tſi eſt un beau Pont à ſept grandes arches, dont celle du milieu a quarante-cinq pieds d'ouverture. Les autres ſont auſſi fort grandes, mais diminuent à proportion que le Pont deſcend vers les deux rives. On trouve auſſi deux ou trois grands Ponts d'une ſeule arche, & pluſieurs canaux bordés de maiſons. Deux lieues plus loin on rencontre, au milieu du canal, une Iſle qui contient un fort beau Temple.

Village de Tan-ſi & ſa deſcription.

Beau pont.

Le 22, après avoir paſſé pluſieurs Ponts, les Miſſionnaires s'apperçurent que le canal ſe retréciſſoit. Ils arriverent devant la Ville de *Sche-men yen*, à dix lieues de *Hang-cheu*. Juſqu'ici le Pays eſt fort uni, rempli de maiſons & de Villages, & planté de Meuriers nains, qui forment comme des vignobles.

Ville de Sche-men-yen.

Le 23 ils arriverent à *Kyn-hing-fu*; & dans cette route ils paſſerent devant un fort beau Temple, qui ſe nomme *San ko-ta*, & qui a tiré ce nom de trois *Ta*, ou de trois tours hautes de pluſieurs étages, qui forment ſon entrée. Ils en découvrirent un autre, qui leur parut ſpacieux, dans un des fauxbourgs de

Kyn-hing-fu, grande Ville de Commerce.

(40) On croiroit pouvoir ici conclure que le Viceroi leur fit une viſite. Mais le Pere le Comte dit expreſſément, qu'il leur fit déclarer qu'il n'avoit pas le tems de les aller voir. Le même Auteur ajoute qu'il envoya des chaiſes pour les tranſporter à la Barque Impériale, avec des trompettes & des haut-bois pour les accompagner; qu'il leur fit préſent de dix piſtoles, & qu'il leur donna un *Kong-ho*, c'eſt-à-dire, un ordre ſpécial, en vertu duquel, tous les lieux par leſquels ils devoient paſſer étoient obligés de leur fournir des Barques bien équipées lorſqu'ils iroient par eau; avec ſoixante-deux ou un plus grand nombre de porteurs, pour les cas où la forêt les obligeroit d'aller par terre. Chaque Ville devoit leur donner auſſi, environ une demie-piſtole. C'eſt la même ſomme qui eſt accordée aux grands Mandarins dans leurs voyages. L'Empereur paroît ainſi les défrayer, quoique leur dépenſe aille dix fois plus loin.

la Ville, du côté de l'Eſt. *Kyn-hing-fu*, eſt une Ville grande & bien peuplée, où le Commerce eſt aſſez floriſſant. Ses fauxbourgs ne ſont pas d'une grande étendue. On la compare à Ning-po pour la grandeur; mais elle eſt beaucoup plus belle & plus riche. Le 24, les Miſſionnaires entrerent dans un beau canal, large de vingt-cinq ou trente pas, & traverſerent un grand Village, nommé *Wan-kyang-king*. Ils paſſerent d'un côté à l'autre ſur un très beau Pont de trois arches, dont celle du milieu n'avoit pas moins de ſoixante-quinze pieds d'ouverture, ſur plus de trente de hauteur. L'ouvrage eſt d'autant plus hardi que les pierres ont plus de cinq pieds de long.

Grand canal & beau pont.

Le Pays ne ceſſe point d'être plat; mais quoiqu'il ſoit ſans montagnes, il eſt aſſez couvert de bois pour rendre le paſſage agréable. On n'y voit point un pouce de terre inutile. Les Meuriers commencent ici à devenir plus rares. Entre Kyn-hing & le Village de Wan-kyang-king, près d'une pointe où le canal ſe diviſe en trois bras, les Miſſionnaires virent trois Forteresſes ou trois Tours quarrées, bâties dans l'eau, & ſituées en forme de triangle, qui ſervent de limites entre les Provinces de *Kyang-nan*, & de *Che-kyang*. A vingt *Lis* (41) du même Village, ils en laiſſerent un autre ſur la gauche, nommé *Whan-kyn-kyun-chin*, dans la Province de Kyang-nan; mais ſi vaſte qu'à la premiere vûe ils le prirent pour une Ville. Il eſt entrecoupé & ceint par de larges canaux, qui ſont couverts de Barques. Cette multitude de canaux, dans un terroir extrêmement uni, porte à croire qu'autrefois le Pays étoit entierement couvert d'eau. On n'y compte pas moins de douze Villages, dans l'eſpace d'un mille, ſans y comprendre ceux qui ſe préſentent dans l'éloignement. Cependant on aſſura les Miſſionnaires que ce canton, tout peuplé qu'il leur paroiſſoit, n'étoit qu'un deſert en comparaiſon de Soug-kyang, Nan-king, & des parties méridionales de la même Province. Si la Chine étoit partout auſſi remplie d'Habitans qu'entre *Schau-hing* & *Su-cheu*, l'Auteur ne feroit pas difficulté de croire qu'elle en contient plus que l'Europe entiere. Mais on l'aſſura que les Provinces Septentrionales ne ſont pas à beaucoup près ſi peuplées que celles du Sud.

Trois Forteresſes.

Village fort vaſte & Pays très-peuplé.

Après avoir fait dix lis, les Miſſionnaires arriverent à *Pinvang*, qui ſignifie *nouvelle perſpective*. C'eſt un grand Village, qu'on prendroit pour une Ville, à la multitude de ſes maiſons, de ſes Habitans, de ſes canaux, de ſes beaux Ponts & de ſes Barques. L'eau des canaux vient d'un grand Lac à l'Oueſt, que les petites Barques traverſent pour racourcir leur chemin juſqu'à *San-cheu*, ſans toucher à Kya-king. De Pinvang le canal s'étend à perte de vûe, en droite ligne, avec une chauſſée ſur la droite, bordée de pierres de taille. A l'Eſt on découvre un autre grand Lac, qui s'étend comme le premier juſqu'à la Ville d'U-kyang, devant laquelle ils paſſerent avant la nuit; mais avant que d'y arriver, ils paſſerent ſous une arche de quarante-huit pieds de largeur & haute de vingt-cinq. Une lieue au de-là d'U-kyang, ils obſerverent que la chauſſée étoit haute de ſept pieds, & formoit une ſorte de Pont ſolide, avec des arches à certaines diſtances, pour faire paſſer l'eau dans la plaine, qui étoit ſemée de riz & tout-à-fait inondée.

Pinvang, grand Village, & multitude de ſes canaux.

Belle chauſſée.

Le 25 au matin, jour de Noel, ils arriverent au pied des murs de Su-cheu,

(41) Deux lieues. Dix *Lis* font une lieue commune.

LE COMTE. 1687.

dans un grand canal de trente cinq ou quarante pieds de large, qui coule l'eſpace d'une lieue, du Nord au Sud, & en droite ligne au long d'un mur. Leur Barque s'arrêta vis-à-vis de la grande arche d'un magnifique Pont, qui traverſe un autre grand canal, dont le cours eſt à l'Oueſt, & qui entre dans un fort long fauxbourg. Sur le bord, du côté de la plaine, ils virent une ſorte de grand Pavillon, ou de bâtiment quarré, à double étage (42), couvert de thuiles jaunes, environné d'un mur, percé au ſommet, & fort orné d'une grande varieté de Figures : c'eſt un monument élevé par les Mandarins, en mémoire de l'honneur que l'Empereur Kang-hi fit à la Ville d'y venir familierement & ſans la pompe orgueilleuſe qui accompagne ordinairement les Empereurs de la Chine. On a gravé, ſur une pierre de l'édifice, les inſtructions que Sa Majeſté Impériale prit la peine de donner au Viceroi pour le gouvernement de ſon Peuple.

Ville de Su-cheu.

Monument Chinois.

Les Miſſionnaires entrerent dans la Ville par la porte de l'Oueſt & firent cinq ou ſix lis, par différens canaux, pour ſe rendre à leur Egliſe. Ils y trouverent le Pere Simon Rodriguez, à la tête d'une nombreuſe Aſſemblée. Près de la porte, on leur fit voir une Tour polygone de ſix ou ſept étages, & une autre de la même hauteur à une lieue des murs, dans un des fauxbourgs. Le même jour ils reçurent la viſite de *Hyu-lau-ya*, Seigneur Chinois, converti au Chriſtianiſme comme le Kotau Paul-ſyu ſon Grand-pere. Malgré toute leur réſiſtance, il ſe mit à genoux pour les ſaluer, & frappa la terre de ſon front. Le 26, ils viſiterent (43) le Viceroi de la Province, qui faiſoit ſa réſidence dans la Ville. Ce Seigneur les reçut avec beaucoup de politeſſe. Après une longue converſation, il les reconduiſit juſqu'à la porte de ſa cour. Tout ce que l'Auteur put obſerver d'un côté des murs de Su-cheu, de la grandeur des fauxbourgs & de la multitude des Barques, qui ſont habitées par des familles entieres, lui fait conclure que cette Ville a plus de quatre lieues de circuit, comme on l'en aſſura, & qu'elle contient pluſieurs millions d'Habitans.

Le Pere Rodriguez, Miſſionnaire établi à Su-cheu.

Le 28, étant partis de *Su-cheu*, les Miſſionnaires firent voile l'eſpace de deux lieues au Nord, ſur un grand canal, moitié au long des murs de la Ville, moitié devant un grand fauxbourg, entrecoupé de canaux fort larges, & rempli de maiſons fort contigues. Pendant près de trois quarts de mille, ils trouverent trois rangées de Barques ſi ſerrées, qu'elles touchoient l'une à l'autre. Du grand canal ils paſſerent dans un canal plus étroit, en traverſant un fauxbourg qui n'avoit pas moins d'une lieue d'étendue. A l'extrêmité de ce fauxbourg, le canal devient beaucoup plus large, & s'étend en droite ligne, à perte de vûe, juſqu'à un grand Village qui eſt coupé par des rues & des canaux, & qui contient la Douane de *Su-cheu*. De-là juſqu'à *Vu-tſye-hyen*, il continue en droite ligne au Nord-Oueſt, l'eſpace de cent lis, qui reviennent à dix lieues. On voit ſans ceſſe un grand nombre de Barques ſur ce paſſage, & quelquefois cinquante enſemble. Une lieue au de-là de la Douane, les Miſſionnaires trouverent un Pont d'une ſeule arche, & de cinquante pieds d'ouverture.

Navigation par divers canaux.

Vu-tſye-hyen.

Vu-tſye-hyen eſt une Ville du troiſiéme rang, de la dépendance de Chang-cheu. Les Miſſionnaires traverſerent le fauxbourg du Sud, qui eſt long d'une

Deſcription de cette Ville.

(42) Recourbé.

(43) Du Halde, *ubi ſup.* Vol. I.

demie

Vu Sihyen

Hu Chew Fu

Hou-Tcheou-Fou

demie lieue. En cotoyant de près les murs de la Ville, ils jugerent qu'elle avoit deux milles & demi de circonférence. La hauteur des murs eſt de plus de vingt-cinq pieds. Sans être forts, ils ſont bâtis fort proprement & ceints d'un grand foſſé, qui forme une ſorte de canal. L'intervalle entre le foſſé & les murs laiſſe un eſpace fort uni pour la promenade. Le terroir produit d'excellent thé, qu'on envoye juſqu'à Peking & dans toutes les parties de la Chine. LE COMTE. 1687.

Le jour ſuivant, ils continuerent leur voyage ſur le canal, qui ne ceſſe point de s'étendre en droite ligne vers le Nord, avec une chauſſée à l'Eſt, au travers d'une ſuite continuelle de Villages & de Hameaux, dans des Plaines fort unies, où la vûe eſt toujours bornée par quelque grande Ville. Le 29 au ſoir ils arriverent à Chang-cheu, Ville fameuſe & de grand Commerce. En traverſant un des fauxbourgs, ils trouverent le canal ſi rempli de Barques, qu'à peine y pouvoient-ils découvrir l'eau. Ils arrêterent ici deux voleurs, qui s'étoient gliſſés pendant la nuit dans leur Barque. L'un trouva le moyen de ſe ſauver. L'autre, ayant été renvoyé libre, ſe hâta de regagner une petite Barque, où il étoit attendu par quelques-uns de ſes complices, avec leſquels il diſparut à l'inſtant. Les Chinois aſſurent que ces voleurs nocturnes brûlent une eſpece de paſtille, dont la vapeur cauſe un profond ſommeil.

Chang-cheu, Ville fameuſe.

Deux voleurs arrêtés. Paſtille ſomnifere.

Le 13, après avoir quitté Chang-cheu, les Miſſionnaires trouverent à peine douze pieds de largeur au canal; mais la hauteur des bords étoit de dix-ſept ou dix-huit pieds perpendiculaires. Quarante-neuf lis plus loin, au de-là de *Ping-nyu* & de *Lu ſchan*, deux Villes ruinées, il réprend ſa direction en droite ligne, à perte de vûe; & les deux rives ſont bordées, à dix ou douze pieds de hauteur, de belles piéces de marbre quarrées, couleur d'ardoiſe. Deux lieues en deçà de *Tang-yang*, ils furent obligés, comme d'autres Voyageurs, de quitter leurs Barques, & de prendre par terre. On travailloit à donner plus de profondeur au canal pour les Barques du tribut. Quoique le paſſage ne fût fermé que depuis un jour, la multitude des Barques qui s'y trouvoient arrêtées étoit déja preſqu'innombrable, & les paſſans avoient deux lieues à faire par terre juſqu'à *Ching-kyang-fu*. Le Mandarin de *Tang-yang*, qui avoit reçu avis le jour précédent, de l'approche des Miſſionnaires, leur envoya des chaiſes, des chevaux & des porteurs, qui leur firent faire ce petit trajet en moins de deux heures.

Les Miſſionnaires quittent le canal Raiſon qui les y oblige.

A l'extrémité du canal, avant que d'arriver à Tang-yang, ils paſſerent près d'une Tour à ſept étages, & ſur trois grands Ponts de marbre, compoſés d'une ſeule arche. Les fauxbourgs de cette Ville ſont pavés auſſi de marbre. En trois quarts d'heure ils firent le tour des murs, qui ſont de brique, hauts de vingt-cinq pieds, & dont les fondemens ſont de marbre. Du côté du Nord eſt un Lac, de cinq ou ſix lieues de circuit, autour duquel ils avancerent l'eſpace d'une lieue, pour ſe rendre à *Ma-lin*, deux lieues au de-là de Tang-yang. Quoique ce Village n'ait qu'une rue, on aſſura les Miſſionnaires qu'il contenoit plus de deux cens mille Habitans. Il étoit pavé de marbre comme tous les autres Villages qu'ils eurent à paſſer juſqu'à Ching-kyang-fu. Dans un endroit de la route, ils rencontrerent quelques piéces de marbre blanc, de la hauteur de ſix pieds, qui offroient en relief quelques figures groſſieres.

Tang-yang & ſa deſcription.

Le 2 de Janvier, étant arrivés à Ching-kyang-fu, ils traverſerent d'abord un fauxbourg, long de treize mille pas géometriques. Les piéces de marbre

Fameuſe Ville de Ching-kyang-fu.

LE COMTE. 1687.

dont le milieu de la rue eſt pavé ont trois pieds de long & preſque deux de large. Pendant l'eſpace d'une lieue ils ſuivirent les murs, qui ont plus de trente pieds de hauteur ; & de-là, paſſant un Pont de marbre, ils entrerent dans un autre fauxbourg, où l'abondance du Peuple leur laiſſoit à peine la liberté du paſſage. Ching kyang, ſans avoir plus d'une lieue de circonférence, eſt une Ville des plus conſidérables de l'Empire pour le Commerce. Elle en eſt comme une clef, du côté de la mer, dont elle n'eſt qu'à deux petites journées. C'eſt en même tems une Place de guerre, qui n'eſt jamais ſans une nombreuſe Garniſon. Les Miſſionnaires apperçurent dix-huit canons de fer, qui formoient une batterie à la ſurface de l'eau. Ce ſecond fauxbourg renferme une petite Montagne, au ſommet de laquelle on a la plus belle vûe qu'on puiſſe s'imaginer. D'un côté, c'eſt celle de la Ville ; de l'autre, celle des fauxbourgs & de la belle riviere de Kyang, qui a l'apparence d'un bras de mer. Au de-là ſe preſente *Qua-cheu*, qui ne paſſe que pour une place de Commerce, quoiqu'elle mérite le nom de grande Ville. Au pied de la même Montagne eſt ſitué le Port, où l'on trouve ſans ceſſe un concours extraordinaire de Peuple.

Importance de ſa ſituation.

Qua-cheu, Place de Commerce.

§. III.

Continuation de la route, depuis Ching-kyang juſqu'à Tay-ngan-cheu.

LES Miſſionnaires traverſerent la riviere, ſur des Barques fort petites, mais extrêmement belles, qu'on avoit pris ſoin de leur préparer. Le Kyang, quoiqu'il ait ici plus d'une lieue de largeur, paſſe pour étroit en comparaiſon de ce qu'il eſt au deſſous de la Ville & au deſſus. A ſept cens pas de la rive, ils paſſerent par une Iſle qu'on prendroit pour un lieu enchanté ; ce qui lui a fait donner le nom de *Kin-ſchan* ou Montagne d'or. Dans une étendue dont la circonférence eſt de ſix cens pas, elle eſt couverte de belles pierres. Le centre eſt occupé par une Tour de pluſieurs étages, environnée de Temples & de pluſieurs Couvens de Bonzes.

Iſle charmante ſur la Riviere de Kyang.

Après avoir gagné l'autre rive, les Miſſionnaires entrerent dans un canal, où ils furent obligés de traverſer une ſorte d'Ecluſe qui porte le nom de *Cha*. Le canal ſe trouve reſſerré, dans ce lieu, entre deux Digues bordées de pierre de taille, qui s'approchent l'une de l'autre vers le milieu, pour donner apparemment la profondeur néceſſaire au canal. La rapidité de l'eau y eſt extrême ; & ſi ceux qui ſe trouvent prêts ſur la rive, pour tirer les Barques, les abandonnoient au courant, rien ne pourroit les garantir de ſe briſer en mille piéces. Les Chinois, à qui l'Auteur eut occaſion de parler, n'avoient pas la moindre notion des Ecluſes de l'Europe. Les Miſſionnaires traverſerent un des fauxbourgs de Qua-cheu, mais l'obſcurité de la nuit leur déroba la vûe de la Ville. Le matin du jour ſuivant ils arriverent de bonne heure à Yang-cheu-fu, Ville de grand Commerce & fort peuplée. On aſſura l'Auteur qu'elle a deux lieues de tour, & qu'en y comprenant les fauxbourgs elle contient deux millions d'Habitans (44).

Ecluſe dangereuſe.

Yang-cheu-fu, Ville fort peuplée.

(44) Le Pere le Comte nous repréſente la méthode des Miſſionnaires en voyageant

Le 11 on traverſa par terre un Pays plat, preſqu'entierement caché ſous l'eau, au long d'une grande chauſſée, large d'environ trente pieds, & haute de dix ou douze, bordée, en quelques endroits, de piéces de marbre quarrée. Le canal étant ſur la droite, on découvroit au de-là un grand Lac paralelle, qui avoit plus d'une lieue de largeur. Sur la droite, on voyoit au-deſſus de l'eau pluſieurs éminences ſemées de riz, & quantité de Hameaux, dont les édifices ſont compoſés de roſeaux couverts d'argile. La multitude de Barques, qui alloient dans les champs à la voile ou à la rame, comme ſur une vaſte mer, offroient un ſpectacle fort amuſant. La route des Miſſionnaires du jour fut de ſept lieues, juſqu'à *Kau-yeu-cheu*, grande Ville, ſuivant les informations qu'ils reçurent; car ils ne ſuivirent les murs que l'eſpace d'environ douze cens pas. La hauteur leur parut de trente pieds. En traverſant un fauxbourg, ils virent une Tour de ſept étages; & dans la Ville même ils découvrirent un autre édifice quarré, de ſix ou ſept étages, qui s'élevant comme une pyramide ſe terminoit par un petit plat-fond quarré, d'une fabrique différente de celle des Tours. Les faux-bourgs ſont ſpacieux & fort bien bâtis.

Le Comte. 1687.

Grande chauſſée au long d'un lac.

Kau-yeu-cheu.

Tours & édifices.

Le 12 au matin, ils firent ſix lieues, ſur une chauſſée, qui regne au long du canal & du lac. Ce lac s'étend à perte de vûë, comme une grande mer, où l'on découvre une infinité de Barques à la voile. Entre le canal & le lac eſt une autre chauſſée, bordée fort proprement, dans pluſieurs endroits, de pierres quarrées. Elle étoit couverte d'oiſeaux de rivieres. De tems en tems on voyoit auſſi des nuées de petits oiſeaux, qui deroboient dans quelques endroits la vûë du Ciel. Les corbeaux qu'on rencontre depuis Ning-po juſqu'ici ont une eſpece de collier blanc. Dans le cours de l'après midi, on fit encore ſix lieues au long du canal, qui continue entre deux grandes chauſſées, ſans ceſſer d'avoir le canal ſur la gauche, & l'on arriva le ſoir à *Pay-hing-hyen*. Le païs, ſur la droite, eſt plat & fort bien cultivé près de cette Ville; mais la moitié en eſt cachée ſous l'eau.

Multitude d'oiſeaux ſur le lac & le canal.

Pay-hing-hyen.

Le 14 on fit huit lieues juſqu'à *Whag-ngan-fu*, Ville conſiderable, qui paroît plus peuplée & d'un plus grand commerce que *Yang-cheu*. C'eſt la réſidence du Grand Maître des eaux, des canaux, & des rivieres. Il vivoit alors dans une hôtellerie publique (45), où logent ceux qui ſont appellés à la

Par eau. Lorſqu'on avoit levé l'ancre, les trompettes & les haut-bois ſonnoient une marche. Enſuite on prenoit congé en mettant le feu à trois barils de poudre, qui étant placés dans une eſpece de coffre, font plus de bruit qu'un grand nombre de mouſquets. Ces trois décharges ſe faiſoient l'une après l'autre, & dans les intervalles on faiſoit entendre quelque-tems la muſique. Lorſqu'on arrivoit dans une Ville ou qu'on rencontroit quelque Barque de Mandarins, on recommençoit cette cérémonie. Elle ſe renouvelloit auſſi lorſque la nuit ou le vent contraire obligeoit de jetter l'ancre. Pendant la nuit, une garde veilloit toujours à la ſûreté du convoi. Vers huit heures, dix ou douze Habitans de la Ville voiſine paroiſſoient en haie ſur le rivage. Alors le Pilote paroiſſant ſur le pont, leur faiſoit un beau diſcours ſur l'obligation dont ils étoient chargés de défendre tout ce qui appartenoit à l'Empereur, & de veiller à la ſûreté des Mandarins, comme les Mandarins veillent à celle de l'Empire. Il leur repréſentoit les accidens auxquels on étoit expoſé, tels que le feu, les voleurs & les orages. Les hommes du rivage répondoient à chaque article par une acclamation, & ſe retiroient enſuite à leur corps-de-garde, en laiſſant derriere eux une ſentinelle, qui battoit continuellement de deux bâtons l'un contre l'autre, pour avertir qu'elle ne dormoit pas, & qui étoit relevée d'heure en heure. Le Comte ajoute qu'il n'avoit jamais connu une maniere de voyager ſi commode.

(45) Ces hôtelleries ſe nomment *Kong-quans*.

LE COMTE. 1687.

Cour par l'Empereur, ou depêchés de la Cour dans les Provinces. Auſſi les Miſſionnaires furent-ils obligés de paſſer la nuit dans une miſerable auberge, compoſée de roſeaux & de nattes, & ſi délabrée, qu'il tomboit de la neige dans le lieu où ils étoient couchés. Trois Mandarins, qui s'y trouverent logés avec eux, prirent beaucoup de plaiſir à voir quelques-uns de leurs livres, & les figures qu'ils y apperçurent en papier.

Mauvaiſe auberge.

Le marbre eſt commun dans tous ces quartiers; mais les Chinois ne paroiſſent point y attacher beaucoup de prix. Ils ne l'employent qu'à border leurs canaux, & à d'autres ouvrages publics. Ici, comme à Ching-kyang, les Miſſionnaires virent des rouleaux de marbre, qui reſſemblent à des moitiés de colomnes, & qu'on fait paſſer ſur les terres cultivées, pour en rendre la ſurface unie.

Marbre fort commun.

Le 15 après midi, ils avancerent trois lieues plus loin, juſqu'à *Chin-kyang-pu*. Dans cette route ils paſſerent par une autre Ville, qui n'eſt pas éloignée des Fauxbourgs de *Whay-ngan*. La relation des Ambaſſadeurs Hollandois repreſente ces deux Villes comme une continuation des mêmes fauxbourgs, & leur donne ainſi trois lieues d'Allemagne de longueur. A la verité les Miſſionnaires en paſſerent un d'une lieue & demie de long, qui s'étend en ligne parallele aux murs de la Ville. Le Païs eſt plat, bien cultivé, & dans quelques endroits à moitié caché ſous l'eau. *Chin-kyang-pu* eſt ſituée ſur la rive Sud du Whang-ho (46), ou de la riviere jaune, & ſur le bord du canal. On y voit en abondance des oies, des canards ſauvages, des faiſans, &c.

Chin-kyang-pu.

Qualités du Pays.

Ils quitterent cette Ville le 17; & la riviere étant bouchée par de grandes piéces de glace, ils employerent preſque tout le jour à la traverſer. Elle n'a point, dans ce lieu, plus de quatre cens cinquante braſſes de largeur, quoiqu'elle n'y ſoit qu'à vingt-cinq lieues de ſon embouchure. Le canal eſt aſſez droit. Les bords ſont compoſés d'une terre jaune, qui ſe mêlant avec l'eau, la rendent jaune, & lui font prendre un nom qui exprime cette qualité. Mais dans la ſaiſon où l'on étoit, à peine y diſtinguoit-on quelque apparence de cette couleur, parce que le courant n'avoit point aſſez de force pour entraîner beaucoup de terre. Si la riviere n'étoit pas retenue par des digues, qu'on travaille ſans ceſſe à reparer, elle ſeroit capable de cauſer d'étranges ravages. Les Miſſionnaires s'arrêterent cette nuit dans un Village. Le chemin eſt le plus beau & le plus uni qu'on puiſſe s'imaginer. Le Païs eſt plat & ouvert comme *la Beauce*, mais plus agréable, mieux cultivé, & rempli de Hameaux qui ne ſont pas à plus de cinquante, de cent, ou de deux cens pas (47) l'un de l'autre. Une lieue au-delà du Wang-ho, les Miſſionnaires trouverent une grande chauſſée, avec une eſpece de pont de bois, qui eſt ſoutenu dans un endroit par des piles de pierre, hautes de huit ou dix pieds. Sa longueur eſt de trois cens pas, & ſon pavé de pierres quarrées. Ils traverſerent enſuite un canal, qui s'étend en droite ligne parallele à la riviere jaune, où il ſe décharge. Ils obſerverent, dans la plaine, trois autres chauſſées qui conduiſent à differentes Villes. Juſqu'alors, ils n'avoient encore apperçu aucun troupeau de moutons dans leur route. Mais ils avoient vû quantité de chevres blanches

Riviere bouchée par les glaces.

Riviere jaune.

Beauté du Pays.

Grandes chauſſées.

Abondance des beſtiaux.

(46) C'eſt plûtôt à la gauche; car dans la Carte des Jéſuites cette Ville eſt à la droite ou à l'Eſt de la Riviere.

(47) Tous les pas ſont ici géometriques.

& de porcs noirs, des vaches, des buffles, & sur tout beaucoup de mulets, d'ânes & de mauvais chevaux, dont on se sert ordinairement pour les voyages. Le peuple est en si grand nombre, que malgré la fertilité des terres, on y trouve à peine de quoi fournir à la subsistance des hommes & des bêtes. Lorsqu'on a passé *Whay-ngan*, les hôtelleries qui servent à loger les Mandarins ne sont que de terre ou de roseaux, avec des toits de chaume. Après le *Wang-ho*, on remarque sensiblement au cours des Rivieres que le terrain s'éléve jusqu'à Peking. Le Comte. 1687.

Le 18 on fit onze lieues jusqu'à Su-tsyen-hyen, dans un païs plat, bien cultivé, & coupé par un grand nombre de chaussées, dont la plûpart ont dix ou douze pieds de hauteur, & vingt ou trente de largeur au sommet. Les Talus l'augmentent de douze ou quinze pieds. Pendant ce jour, les Missionnaires voyagerent sur une petite riviere, qui n'en est pas moins profonde & moins rapide. Quoiqu'elle n'ait que sept ou huit pas de largeur, elle porte d'assez grandes Barques. Ils la jugerent parallele à la riviere jaune, dont elle ne leur parut éloignée que de trois ou quatre cens pas; & vraisemblablement c'est la même qu'ils avoient pris le soir du jour précedent pour un canal artificiel. Le terroir aux environs est continuellement marécageux, & ne laisse pas de porter un grand nombre d'arbres (48), qui ressemblent au bouleau. Hauteur & largeur des chaussées. Petite riviere fort profonde.

Su-tsyen-hyen est située sur la droite du *Wang-ho*, ou de la riviere jaune (49), sur une éminence. Elle a deux fauxbourgs, qui sont tous deux préferables à la Ville. Près des murs, qui tombent en ruine, on voit une sorte de Palais, nouvellement bâti à l'honneur de l'Empereur Kang-hi, qui passa par cette Ville en allant à *Su-cheu*. La principale partie de cet édifice est une sorte de sallon, de figure oblongue, ouvert de tous côtés, avec un double toit couvert de tuiles jaunes. Su-tsyen hyen.

La chaussée ne va point au-delà de *Su-kyen*, d'où les Missionnaires partirent le 19. Une demie lieue plus loin, ils rencontrerent successivement sept ponts plats, chacun d'environ cent pieds de longueur, soutenus par des pierres, ou par de petits murs de brique, avec de grandes balustrades de chaque côté, & des arcs triomphaux de bois aux deux bouts. Ces ponts sont placés sur la même ligne, & traversent plusieurs canaux, qui forment une espece de labirinte. Plus loin, il s'en présente neuf autres, plus grands encore, mais bâtis avec moins de propreté. La terre est noirâtre, dure, sterile, & les maisons ne sont que d'argile & de chaume. Multitude de ponts & leur forme.

Le 21 on ne fit que six lieuës, jusqu'au grand Village de *Hong-wa-pu*. Il passe pour appartenir à la Province de *Schan-tong*, quoique d'autres assurent qu'elle commence deux ou trois lieues plus loin. Les Missionnaires passerent trois ponts, chacun de deux ou trois arches, sur des torrens, & rencontrerent, dans les plaines, des especes de guerites à certaines distances. Ce fut ici qu'ils apperçurent pour la premiere fois un troupeau de moutons dans les prairies. Le jour suivant ils commencerent à voir en pleine campagne plusieurs vergers plantés d'arbres à fruit. La route, depuis Yan-cheu jusqu'ici, est si bonne & si commode, qu'en plein hiver, comme on étoit alors, on n'y trouve pas le moindre embarras de pierre ou de boue. Elle est continuelle- Hong-wa-pu. Guérites dans les plaines. Beauté admirable des chemins.

(48) Du Halde, Vol I.

(49) Suivant le Journal, le Wang-ho se présente sur la droite; mais les Cartes le placent à l'Oüest ou sur la gauche.

LE COMTE. 1687.

ment unie, comme une allée de jardin. L'après-midi, on fit cinq ou six lieues de plus, au travers des plaines semées de riz & de bled. Il se présenta le même jour, sur la droite, ou à l'Est, une petite montagne, qui s'étend en droite ligne du Nord au Sud. Les Missionnaires passerent la nuit à *Li-kya-schwang*.

Rouleaux pour applanir la terre.

Jusqu'à cette Ville, ils avoient remarqué dans la campagne un grand nombre de ces rouleaux de pierre qu'on a déja décrits; les uns canelés, d'autres unis, pour applanir la terre, ou les lieux qui servent à battre le bled. Li-kya-schwang est situé au-delà d'une riviere large & profonde.

Ville d'I-cheu, fortifiée de bastions.

Le 22, ayant passé la riviere, ils firent quatre lieues jusqu'à la Ville d'I-cheu, qui ne paroît pas avoir plus d'une demie lieue de tour. Les murs sont de brique, & fort bien entretenus. Ils y observerent plusieurs angles saillans, & une sorte de bastions, dont les uns étoient polygones, & d'autres en forme de fer à cheval. Le Gouverneur vint au-devant d'eux, & fit partir en même-tems un Messager pour répandre sur leur route la nouvelle de leur approche; service important pour eux, car autrement ils n'auroient pas trouvé sans peine un assez grand nombre de Porteurs dans les Villes de Schan-tong, dont la plûpart sont fort petites. Ils passerent, dans un des fauxbourgs, sur un pont de marbre à cinq petites arches, avec des balustrades ornées de figures de lions d'un ouvrage fort grossier. Aux environs des fauxbourgs ils virent un grand nombre de tombes, composées de terre en forme de pyramides, avec des inscriptions gravées sur des tables de marbre. Ils logerent à quatre lieues d'I-cheu, dans une Ville fort miserable. Le païs est si sabloneux, qu'on est fort incommodé de la poussiere en chemin. Il est aussi moins ouvert après I-cheu. On commence à trouver des haies vives, d'une sorte d'épine forte & raboteuse. De demie lieue en demie lieue on rencontre des guerites, où l'on donne des signaux pendant la nuit avec des feux qu'on allume au sommet, & pendant le jour avec une piéce d'étoffe qu'on arbore en forme d'enseigne. Ces guerites ne sont composées que de terre. Elles sont quarrées, élevées sur un talus, & de la hauteur de douze pieds.

Pont de marbre.

Tombes.

Pays moins ouvert.

Le 23 la journée fut de neuf ou dix lieues. Le chemin, avant midi, offroit par intervalles des hauts & des bas; & dans plusieurs endroits le canton paroissoit sterile. Mais le soir, on arriva dans une plaine fertile, entre deux chaînes de montagnes. Celles qui regardent l'Oüest sont hautes, escarpées & raboteuses, couvertes de neige, effrayantes par la multitude de leurs rochers. Les maisons des les Villages sont bâties de pierre, mais dans un goût fort grossier. L'occupation des Habitans est de filer & de travailler de la soie. Ce fut dans ces lieux que les Missionnaires virent le ver à soie sauvage, qui multiplie indifferemment sur toutes sortes de feuilles, & qui produit une soie verdâtre, dont se fait l'étoffe nommée *Kyen-cheu*. Elle se lave, & l'usage en est commun dans toutes les parties de l'Empire. Quoiqu'elle ne soit point agréable à la vûë, les personnes de qualité s'en servent dans l'interieur de leurs maisons.

Montagnes fort hautes.

Vers à soie sauvages.

Le 24, on marcha tout le jour entre des montagnes steriles; mais les vallées sont bien cultivées & remplies de Villes & de Villages. Les Missionnaires dînerent à *Mon[illegible]-hyem*, petite Ville, dont les murs n'ont que douze pieds de hauteur, & sont en fort mauvais état.

Le 25, ils firent environ huit lieues, & traverserent les fauxbourgs de la

petite Ville de Sin-tay-hyen. Le Païs eſt plat, bien cultivé, rempli d'Habitans, & couvert d'arbres à fruit. Cette route, comme celle du jour precedent, eſt coupée par des montagnes & des vallées, bonne & ſéche d'ailleurs, mais poudreuſe. Dans quelques endroits, les montagnes ſe terminent à la diſtance d'une lieue par de profondes vallées, après leſquelles on trouve de vaſtes plaines. Le 26, après avoir marché l'eſpace de trois lieues entre des montagnes affreuſes & deſertes, on arriva dans une plaine bien cultivée & remplie d'arbres à fruit, qui s'étend juſqu'à Tay-ngan-cheu, Ville ſituée au pied d'une hideuſe montagne qui la met à couvert des vents du Nord. Cette ſituation eſt fort agréable. Les murs de la Ville ont plus de vingt-cinq pieds de haut; mais les édifices ſont fort mépriſables. On s'arrêta pour dîner à *Yan-leu-tyen*. Un mille au delà de cette petite Ville, on paſſa une riviere qui étoit preſqu'à ſec. Là, les montagnes s'ouvrent, & donnent paſſage dans une grande plaine, également fertile & peuplée; mais elles ſe rapprochent enſuite aux environs de *Tay-ngan*.

Le Comte. 1687.

Sin-tay-hyen.

Montagnes affreuſes.

Ville de Tay-ngan-cheu.

§. IV.

Route depuis Tay-ngan-cheu juſqu'à Peking.

Le 28, on partit de Tay-ngan-cheu, pour faire neuf ou dix lieues entre d'horribles montagnes, où l'on découvre peu de terres cultivées, quoiqu'on y trouve un aſſez grand nombre de Bourgs, qui ne ſont pas mal peuplés. Un tiers des Habitans eſt incommodé, à la gorge, de cette ſorte d'enflure, qui porte le nom de *Goitre* dans d'autres Païs, & qu'on attribue à l'uſage des eaux de puits. Les hôtelleries ſont fort mauvaiſes. On n'y trouve, pour lit, que des formes de brique, de la longueur d'un homme. Les alimens n'y ſont pas meilleurs, à la réſerve des faiſans, qui s'y donnent à plus vil prix que toute autre ſorte de volaille. Les Miſſionnaires en acheterent, pluſieurs fois, quatre pour dix ſols. Ce n'eſt pas la hauteur qu'on admire dans les montagnes; mais elles n'offrent pas un ſeul arbre, quoique pluſieurs ſoient couvertes de terre, & qu'anciennement elles ayent été cultivées. On diſtingue encore les reſtes des terraſſes, depuis le pied juſqu'au ſommet. Depuis Ning-po juſqu'ici, l'Auteur ne découvrit pas la moindre trace des ravages que la guerre a cauſés dans ce grand Empire; & ſi l'on excepte ces montagnes, il ne vit pas un pouce de terre ſans culture.

Pays fort montagneux, mais rempli de Villes.

Le 29 on avança l'eſpace de neuf lieues entre des montagnes auſſi affreuſes que les précedentes. On en traverſa une, qui a la forme d'un cône, au ſommet de laquelle eſt un petit Temple où l'on monte par un eſcalier roide & étroit, qui n'a pas moins de cent dégrés. Enſuite on entre bien-tôt dans une vaſte plaine, à laquelle il ne manque rien pour la culture. Deux lieues en deçà de leur logement, les Miſſionnaires paſſerent près des murs d'une petite Ville nommée *Chang-tſyng-hyen*. Ils traverſerent, devant la porte, un ruiſſeau qui étoit alors à ſec, ſur un pont de neuf arches, compoſées de pierres quarrées fort hautes & fort larges. Auſſi l'ouverture des arches eſt-elle fort étroite. Ce pont commence par une grande arche, & ſe termine par un long talus, qui porte ſur ſept petites arches, ſeparées du reſte par un pilier de pierre fort épais. Les principales pierres, qui ſupportent celles qui ſervent de

Ville de Chang-tſyng-hyen.

Grand pont de marbre.

LE COMTE. 1687.

balustrade, sont grossierement gravées de quelques figures d'animaux. Tout l'ouvrage est d'une sorte de marbre noir, brut & raboteux. Le pavé est de grandes pierres quarrées de la même matiere. Les Missionnaires en trouverent beaucoup dans les deux Provinces qu'ils traverserent, sur tout dans celle de Schantong ; & vraisemblablement les montagnes qui leur avoient paru sans arbres, n'étoient composées que de marbre. Ils se le persuaderent d'autant plus, que dans les lieux où les eaux de pluie avoient entraîné la terre, ils virent paroître des pierres noirâtres, qui avoient beaucoup de ressemblance avec le marbre.

Abondance du marbre dans deux Provinces.

Le 30 ils firent dix lieues dans une contrée fort unie, bien cultivée, & remplie de grands Hameaux, ou de Villages, qui peuvent passer pour autant de petites Villes. Dans chaque Village ils virent plusieurs Temples, qui sont les seuls édifices de pierre qu'on y apperçoive. Tout le reste est de terre & de chaume. Les toits & les parties saillantes sont ornés de figures d'oiseaux, de dragons & de feüillages, & couverts de thuiles vernies en rouge ou en bleu. Dans les plaines, on rencontre, par intervalles, des tombes de terre en forme de pyramides, qui reçoivent ordinairement l'ombre de quelque petit bois de cyprés à feuilles plates ; ce qui forme une perspective fort agréable. Avant midi les Missionnaires passerent par Yu-ching-hyen, Ville de forme quarrée, dont les murs sont composés de terre detrempée, & mêlée de paille ; ou, dans plusieurs endroits, de briques cuites au soleil, & de terre glaise mal preparée. Les hôtelleries étoient les plus miserables qu'ils eussent rencontrées sur la route. Outre un grand nombre de Bourgs que le grand chemin traverse, ils trouverent souvent des auberges au long de la route. Ce ne sont que des cabanes de roseaux, ou des huttes de terre, qui servent de logement au peuple. La plûpart des tours du Païs sont garnies de cloches de fer, fondues avec très-peu d'habileté.

Canton rempli de grands Villages.

Auberges sur la route.

Le 31, la journée fut de douze lieues. L'espace d'environ deux lieues au-delà du Bourg où ils avoient passé la nuit, ils apperçurent sur la gauche *Pin-ywen-hyen*, Ville dont la circonference leur parut d'environ deux lieues. En traversant un de ses fauxbourgs, ils virent un nombre infini de peuple, & plusieurs chantiers remplis de bois, dont ils jugerent qu'il se faisoit un commerce considerable dans ce lieu. Huit lieues plus loin, ils trouverent *Ta-cheu*, grande Ville, située sur le grand canal de la cour, & ceinte d'un beau mur de briques. Un de ses fauxbourgs, par lequel ils passerent, leur parut valoir une Ville par son étendue & par le nombre de ses Habitans.

Pin-ywen-hyen.

Commerce de bois.

Depuis Ta-cheu, la route qui avoit été jusqu'alors un peuenfoncé, devient aussi unie que la plaine ; & si l'on excepte l'incommodité de la poussiere, elle est une des plus belles qu'on puisse s'imaginer. La plaine n'est pas moins unie qu'un jardin. Elle est remplie de Villages environnés d'arbres à fruit, & diversifiée par de petits bois de cyprès qui sont plantés autour des tombes. Le fond du terroir est une sorte d'argile. On y employe des bœufs pour tirer les voitures, & celui qui sert de limonier porte une petite selle. La plûpart des maisons & des hôtelleries sont de terre, & fort basses. Le toit, qui est composé de roseaux, s'arrondit tellement par dégrés, qu'on le croiroit plat. L'usage des Habitans est de brûler du charbon de terre, parce que le Païs ne produit point de bois. Mais les roseaux & le chaume y sont en abondance. Dans le

Beauté de la plaine de Ta-cheu.

Forme des maisons du Pays.

le canal royal, qui coule au Nord de cette Ville, & qui étoit alors glacé, les Miſſionnaires virent une rangée de Barques d'une demie lieue de long. Depuis Hang-wha-pu, ils avoient ſouvent rencontré une ſorte de tours quarrées, ou de petites plateformes de brique à deux étages, de la hauteur d'environ quarante pieds, & longues de cinquante ou ſoixante, ſur dix-huit ou vingt de largeur, avec ſept crêneaux d'un côté, & trois de l'autre. Ces édifices ſe trouvent dans la plûpart des Villages, & ſervent aux Habitans, dans les tems difficiles, pour y mettre leurs effets à couvert. La plûpart des Villages ſont renfermés d'un mur de terre, qui ont deux portes, comme ceux des Villes, c'eſt-à dire, une aux deux extrêmités de la rue, avec de petits Temples au-deſſus. Les maiſons ſont de terre mêlée de paille, & les toits preſque plats. Quelques-unes ont même une plateforme. En général, toute la route depuis Ning-po, n'offre aucun bâtiment remarquable, excepté les édifices publics, tels que les chauſſées, les digues, les ponts, les murs des Villes, & les arcs de triomphe.

Tours ſingulieres & leurs uſages.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'hôtellerie, où les Miſſionnaires avoient paſſé la nuit, ils entrerent dans la Province de Pe-che-li, en traverſant un des fauxbourgs de *King-cheu*. Les murs de cette Ville leur parurent de terre. Ils en virent trois côtés, qui forment des angles droits; d'où l'Auteur conclut que la Ville eſt quarrée, comme la plûpart des autres Villes de la Chine. Dans l'interieur des murs il obſerva une tour exagone, d'onze ou douze étages, l'un moins grand que l'autre, avec des fenêtres de chaque côté. On voit dans les Fauxbourgs du Nord & du Sud pluſieurs de ces tours & de ces petites plateformes.

Les Miſſionnaires entrent dans la Province de Pe-che-li.

Les Miſſionnaires paſſerent la nuit à cinq lieues de *King-cheu*, dans une autre Ville nommée Fu-ching-hyeu, après avoir été fort incommodés de la pouſſiere dans leur route. Ils y apprirent la mort de l'Imperatrice, mere de l'Empereur Kanghi, qui étoit arrivée le 27 du mois précedent. Pour ſe conformer aux uſages de l'Empire, ils ôterent auſſi-tôt les touffes de ſoie rouge qu'ils portoient à leurs bonnets. C'eſt une marque de deüil, qui s'obſerve dans toute l'étendue de l'Empire, pendant l'eſpace au moins de vingt-ſept jours, à compter depuis le moment où l'on reçoit les premieres informations du malheur public. Les Mandarins en publient l'ordre, & ceux qui négligent d'obéir s'expoſent à de rigoureuſes punitions.

Fu-ching-hyeu.

Mort de l'Impératrice de la Chine.

Deuil Chinois.

Le ſecond jour de Février étant le commencement de l'année Chinoiſe, on employe les premiers jours de ce mois à diverſes ſortes de réjoüiſſances, qui reſſemblent à celles du carnaval en Europe. On ſe rend des viſites mutuelles; on fait des vœux pour la proſperité l'un de l'autre; on fait éclater de la joye par des illuminations publiques & des feux d'artifice. Les Miſſionnaires s'arrêterent ce jour-là pour dîner, dans un grand Village, à ſept lieues de Fu-ching-hyeu. En le quittant, ils paſſerent ſur un beau pont de marbre, d'environ vingt pieds de longueur. Les baluſtrades étoient compoſées de belles piéces de marbre, larges de vingt pouces, & longues de cinq (50), ornées de figures en bas relief, avec des piedeſtaux, de deux à deux, qui ſervoient de ſupport à des lions beaucoup mieux travaillés que l'Auteur n'en avoit en-

Commencement de l'année, & réjoüiſſances à cette occaſion.

Bel ouvrage de ſculpture.

(50) S'il n'y a point ici d'erreur, on a peine à concevoir comment elles ſont plus larges que longues.

Le Comte. 1688.

core vû à la Chine. Le marbre eſt en abondance dans cette Province. Elle eſt d'ailleurs fort unie, bien cultivée, & remplie de Villes & de Villages, à qui leurs tours & leurs plateformes donnent de loin l'apparence d'autant de forteresſes. Toutes les maiſons ne ſont que de terre; leurs toits ſont plats & couverts de paille ou de chanvre. Quelques-unes ſont flanquées de petits pavillons quarrés. Dans la route, on rencontra un grand nombre de Courriers, chargés, ſur le dos, d'une petite boete, enveloppée dans une piéce d'étoffe jaune, qui portoient apparemment la nouvelle du trépas de l'Impératrice dans les diverſes parties de l'Empire. Les Miſſionnaires firent quatre ou cinq lieues l'après midi; & paſſant par Hyen-hyeu, Ville d'environ une lieue de circonference, dont les murs & les maiſons ſont bâties d'une ſorte de tuiles quarrées au lieu de briques, ils allerent paſſer la nuit à Kye-kya-ling.

Courriers de la Chine.

Le 3, après avoir fait environ deux lieues, ils paſſerent par Ho-kyen-fu, Ville de forme quarrée, & d'environ deux lieues de circonference. Les murs & les parapets y ſont de brique, & fort bien entretenus. Ils ſont flanqués de petites tours & de petits baſtions quarrés, qui n'ont pas plus de ſept ou huit braſſes de front. Neuf lieues plus loin, les Miſſionnaires arriverent à Jin-kyen-hyen, autre grande Ville. Le païs leur parut ſemblable à celui qu'ils avoient traverſé les jours précedens. Il s'y trouve quelques Bourgs & quelques Villages d'une grande longueur, avec des portes aux deux extrémités, comme celles qu'on a déja fait remarquer. On rencontre, dans pluſieurs endroits, des tables de marbre, avec des inſcriptions placées perpendiculairement ſur le dos d'une groſſe tortuë en marbre. Depuis Ning-po, les Miſſionnaires n'avoient apperçu ni forêts ni bois.

Ville de Ho-kyen-fu.

Jin-kyen-hyen.

La forme de Jin-kyen-hyen eſt un quarré oblong, & ſa circonference paroit d'environ mille quatre cens pas. On y voit deux arcs de triomphe. Ses murs & ſes parapets, qui ſont de briques, ont plus de trente pieds de hauteur, avec des tours à certaines diſtances. Ses maiſons, comme celles de la plûpart des Villages du Païs, ſont auſſi de brique, & fort bien couvertes. Le 4, à cinq lieues de cette Ville, les Miſſionnaires traverſerent un grand Bourg, où le Commerce eſt floriſſant, & dont le centre eſt orné d'un bel arc de triomphe. En ſortant de cette place, on trouve une chauſſée; & une lieue plus loin, des marais qu'on traverſe ſur une autre chauſſée, l'eſpace d'environ cinq cens pas. Après l'avoir paſſée, les Miſſionnaires tomberent dans un grand Village, où ils virent trois ponts de bois ſur autant de canaux.

Deſcription de cette Ville.

Bourg d'un grand commerce.

Deux lieues plus loin, ils traverſerent la Ville de *Hyong-hyen*, dont le fauxbourg Sudeſt ſe trouve coupé par un canal. La rue qu'ils ſuivirent étoit ornée de quatre arcs de triomphe, dont les colomnes portoient ſur des baſes de marbre blanc, hautes de trois pieds, compoſées de quatre piéces qui étoient ceintes de pluſieurs cercles de fer, & affermies avec des pointes du même metal. Ordinairement ces colomnes, ou ces piliers, qui ſont de bois, ſont fixées entre les quatre piéces de marbre. Ces piédeſtaux ont au lieu d'*Ogives*, une ſorte de chapiteau de longues feuilles, qui reſſemblent au glaieul. De Hyong-hien, les Miſſionnaires firent quatre lieues juſqu'à *Pe-keu-ho*, grande Bourgade, qui a des portes aux deux extremités de ſa rue, & un Temple ſur chaque porte. Le Païs eſt auſſi peuplé que les précedens, & devient plus agréable. Preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles fort épaiſſes, qui ſont placées en demi canal.

Ville de Hyong-hyen.

Méthode pour le ſoutien des colomnes.

Le 5, à deux lieues de ce Bourg, les Miſſionnaires paſſerent pluſieurs canaux. Ils traverſerent une lieue plus loin la Ville de Fin-chin-hyen, dont la forme eſt quarrée, & le circuit de douze ou treize mille pas. Ses murs ont vingt-cinq pieds de hauteur. Après midi, on traverſa *Tſo-cheu* par la principale rue, qui eſt fort large & fort droite. Cette Ville a trois milles de tour, & paroît mieux peuplée que toutes les précedentes. Ses fauxbourgs au Nord & au Sud ſont très longs, les rues droites & belles, les maiſons baſſes & d'un ou deux étages, à la maniere ordinaire de la Chine. La vûe eſt admirable en traverſant le fauxbourg du Nord. On a ſur la droite une ſpacieuſe plaine, ſans la moindre éminence qui la rende inégale. A l'Oueſt, c'eſt une chaîne de Montagnes, qui environne vraiſemblablement la Province de *Pe-che-li* juſqu'à la mer. De-là on ne ceſſe point de ſuivre le rivage juſqu'à Peking.

Le Comte. 1688.

Tſo cheu.

Chaîne de montagnes.

On rencontre bien-tôt un Pont de neuf arches, ſupporté par quatre grandes pierres quarrées, qui s'avancent aſſez pour ſervir de dégrés. Les pierres dont il eſt pavé ſont de la même forme. Ses appuis, qui ont deux pieds & demi de hauteur, ſont de grands panneaux de marbre blanc, poli, mais groſſier, portant ſur des piliers de la même matiére, au nombre de ſoixante-deux de chaque côté, & hauts de quatre pieds. Les panneaux, ſur-tout du milieu, ont plus de ſix pieds de long, mais ils diminuent par dégrés juſqu'à l'extrémité du Pont. Tout l'ouvrage eſt ferme & ſolide. Les deux Talus par où l'on monte ſont fort doux. L'un joint une chauſſée de terre, longue d'environ cinq cens pas, au bout de laquelle on trouve un autre Pont ſemblable au premier, avec trente-quatre piliers de chaque côté. A l'entrée de ce ſecond Pont, on voit ſur la droite un gros bloc de marbre, placé dans un grand eſpace quarré qui eſt environné de briques. Il eſt ſoutenu par une baſe de marbre, haute de deux pieds & demi, ſur quatre pas de largeur. Il ſe trouve quantité de ces monumens ſur la route, à la tête des Ponts. Ils ſont elévés à l'honneur de quelque perſonne illuſtre, ou de pluſieurs perſonnes, qui ont ſervi le Public aux dépens de leur bien ou par quelque action d'éclat.

Divers beaux ponts.

Monumens communs ſur la route.

Pendant les trois jours précédens, nos Voyageurs avoient trouvé le terrain plus dur & plus gris que dans les autres cantons. Le nombre des paſſans ſur cette route leur parut infini. Ils paſſerent la nuit à deux lieues de *Tſo-cheu*, dans un grand Bourg nommé *Leou-li-ho*, qui a deux portes aux deux extrémités de ſa rue, & qui eſt accompagné d'une eſpece de fauxbourg. La route du jour fut de douze lieues.

Lo-ba-ho.

Le 6, après avoir paſſé le fauxbourg de Leou-li-ho, ils trouverent un très-beau Pont, d'environ cent pas geométriques de longueur, & large de vingt pieds, avec deux grands arcs de triomphe aux deux bouts. Les baluſtrades ſont grandes, & compoſées de pierres, les unes blanches, d'autres griſes, ſupportées par quelques pilliers de la même matiére, qui reſſemble beaucoup au marbre. Ces pierres ſont taillées fort proprement, & variées par quantité de figures. Au long des baluſtrades regne un petit banc de pierre, haut de neuf ou dix pouces. Le pavé du Pont eſt de belles pierres, larges & plates. On trouve enſuite une longue chauſſée, de plus de quarante pieds de large, & longue de ſix ou ſept cens pas, qui eſt pavée dans le même goût, & coupée par deux petits Ponts de la même architecture.

Beau pont.

Belle chauſſée.

A quatre lieues de *Leou-li-ho*, les Miſſionnaires arriverent à *Leang-hyang-*

Leang-hyang-hyen.

LE COMTE. 1688.

hyen, Ville assez grande, mais dont les murs étoient en fort mauvais état. Une lieue plus loin, ils trouverent un beau Pont, dont les balustrades & les murs d'appui étoient de grandes & belles pierres blanches, supportées aux deux bouts par quatre figures d'éléphans. Ils virent ensuite un autre Pont, dont les bordures étoient percées, en forme de veritables balustrades. Cette journée ne fut que de trois lieues, parce qu'ils s'arrêterent dans un Village à huit lieues de Peking, pour y attendre des nouvelles de quelques Jésuites qui étoient à la Cour. Le 7, ils virent arriver, de leur part, un Officier du Tribunal des Mathematiques, qui avoit ordre de les conduire jusqu'à la Ville. Mais il ne leur vint aucun de ces anciens Missionnaires de leur ordre, & leur excuse fut qu'ils avoient été obligés de se conformer aux usages de la Chine pour le deuil du Pere Verbiest, qui étoit mort le 28 de Janvier. La largeur du chemin étoit d'environ vingt toises, & quelquefois plus. Mais la multitude des passans, des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des caleches, des litieres, & des chariots, y causoient un embarras qu'il seroit difficile de représenter. Cinq lieues plus loin, les Missionnaires traverserent une petite Ville, d'environ douze cens pas de circuit, & de forme à peu près quarrée. Elle se nomme *Lu-keu-kyan*. La vûe en est charmante dans l'éloignement. Ses murs sont d'une beauté extraordinaire, c'est-à-dire très-bien bâtis & hauts de quarante pieds. Le rempart inférieur n'est pas fort épais, mais il est aligné de la même maniere. Cette Ville a deux doubles portes, avec une place d'armes. Les portes sont hautes, épaisses, & bien ceintrées. Elles supportent un bâtiment à deux étages, où l'on monte des deux côtés par un grand escalier qui se présente avec beaucoup de grace. Les Missionnaires entrerent dans la Ville par le plus beau Pont qu'ils eussent encore vû. Il a plus de cent soixante-dix pas geométriques de longueur. Les arches sont petites; mais les murs d'appui sont d'une belle pierre blanche qui ressemble au marbre. Chaque pierre a plus de cinq pieds de long, sur trois de hauteur, & sept ou huit pouces d'épaisseur. Elles sont soutenues aux deux bouts par des pilastres ornés de moulures, qui servent de support à des figures de Lions. L'Auteur compta d'un seul côté cent quarante-sept de ces pilastres. On voit regner des deux côtés un petit banc de pierre d'un demi pied de haut, & d'un pied & demi de largeur. Le Pont est pavé de grandes pierres plates, si bien jointes, qu'elles paroissent unies comme un plancher. Depuis cette Ville jusqu'à Peking, on ne compte plus que trois lieues, pendant lesquelles on rencontre tant de monde, qu'on prendroit ce chemin pour une rue continuelle.

Ponts divers.

Les Jésuites de Peking envoient au devant des Missionnaires.

Ville de Lu-keu-kyan & sa qeauté.

Son pont.

Les Missionnaires s'arrêterent à quatre ou cinq cens pas de la Ville Impériale, devant la Douane, où leur bagage passa sans être fouillé. Un inconnu, ouvrant la portiere de l'Auteur, lui demanda s'il venoit payer un tribut à l'Empereur. Telle est la prévention des Chinois. Quiconque arrive d'un Pays étranger avec des lettres, des présens, ou quelqu'autre commission, passe pour tributaire ou pour Sujet de leur Maître. L'espace d'une lieue, avant que d'arriver à Peking, on trouve le Pays couvert de petits bois, environnés de murs de terre, qui sont autant de sépultures.

Question qu'on fait à l'Auteur.

Dans le cours de l'aprés-midi, les Missionnaires entrerent à Peking, par une double porte, comme toutes celles de cette grande Ville, couverte de plaques de fer, qui sont affermies par plusieurs rangées de très gros cloux. La hauteur

Les Missionnaires entrent dans Peking.

des murs eſt de trente ou trente-cinq pieds. Ils ſont flanqués de tours quarrées, à de juſtes diſtances. La rue par laquelle on fit entrer les Miſſionnaires eſt extrêmement droite, & large de quarante ou cinquante pieds. Ils la ſuivirent, l'eſpace d'une demie lieue, au travers d'une foule incroyable de Peuple, parmi lequel néanmoins ils ne virent point paroître une ſeule femme, quoique le nombre en ſoit plus grand que celui des hommes. Ils rencontroient, par intervalles, des Bateleurs, environnés d'une troupe de ſpectateurs entaſſés les uns ſur les autres. La preſſe étoit ſi grande dans toutes les parties de cette vaſte rue, qu'ils ſe crurent arrivés dans un tems de foire, ou de quelque aſſemblée publique. Elle s'étendoit encore à perte de vûe, lorſqu'ils tournerent à gauche dans une autre grande rue, auſſi droite, & preſqu'auſſi large & auſſi peuplée que la premiere. Mais, dans ces deux rues, les maiſons ſont également baſſes. Elles ne conſiſtent que dans un rez de chauſſée, & n'ont rien qui plaiſe à la vûe, excepté les boutiques des Marchands, qui, pour la propreté, & peut être pour la richeſſe, ſurpaſſent la plûpart de celles de l'Europe. L'entrée de ces boutiques eſt ornée de dorures, de ſculptures, de peintures & de vernis, qui enchantent les yeux.

Le Comte. 1688. Deſcription de deux belles rues.

A l'extrêmité de la ſeconde rue, les Miſſionnaires entrerent par une double porte dans une ſeconde enceinte, qui forme la Ville des Tartares. Le mur en eſt fort beau, & nouvellement bâti, avec des Tours quarrées, dont les côtés ſont larges de ſept ou huit braſſes, & le front plus large encore. La ſeconde porte, ou la porte intérieure, ſoûtient un gros bâtiment à double toît, dont les thuiles ſont revêtues d'un beau vernis. Il eſt compoſé de deux étages, dont le plus bas, qui eſt ſaillant, eſt embelli de peintures & de ſculptures. La partie du mur avancé, qui répond à cette porte, ſert auſſi à ſoutenir un édifice, encore plus gros que le premier, & compoſé de trois étages, dont chacun offre douze petites fenêtres quarrées, qui forment un point de vûe fort agréable à l'entrée de la rue. Après avoir paſſé ces deux portes, les Miſſionnaires trouverent à main droite la maiſon des Jéſuites Portugais (51), vis-à-vis & près du rempart. Elle a deux entrées, dont l'une les conduiſit, par trois portes, dans une cour régulierement quarrée, qui aboutit à l'Egliſe. Des deux côtés de l'entrée on trouve une fort belle Tour quarrée, dont le ſommet ſe termine en forme d'Obſervatoire. Celle de la droite contient une très belle Orgue; & l'autre un Horloge, avec pluſieurs cloches. Les Habitans de Peking viennent en foule admirer ces curioſités au commencement de l'année Chinoiſe (52).

Ville intérieure des Tartares.

Maiſon des Jéſuites Portugais.

(51) Elle porte le nom de Collége dans le Plan de Peking.
(52) Du Halde, *ubi ſup.* Vol. I.

CHAPITRE IX.

Voyage du Pere Jean DE FONTANEY, *Jéſuite, de Peking à Kyang-cheu, dans la Province de Schan-ſi, & de-là à Nan-king.*

FONTANEY. 1688.

Départ de l'Auteur.

LE 30 de Mars 1688, Fontaney partit de Peking, pour ſe rendre à Kyang-cheu (53), qui en eſt à dix-huit petites journées au Sud-Oueſt. Ayant loué des mulets, dont chacun lui coûta douze francs, mais en y comprenant la nourriture de ces animaux & celle du Muletier; il alla coucher à *Teu-tien*, Village qui eſt à quatre-vingt lis de Peking.

Le lendemain, après avoir paſſé par Tſo-cheu, il prit la route de la Province de Schan-ſi. Les rues des meilleures Villes de l'Europe n'offrent pas tant de paſſans que ces grands chemins. L'Auteur fit huit lieues juſqu'à *Ting-hing-hyen*, Ville quarrée, longue d'environ cinq cens pas du Nord au Sud, & large de quatre cens. Ses murs ſont de terre, & les creneaux de briques. Depuis Peking, la route eſt fort large, & plantée d'arbres des deux côtés, avec des murs pour garantir les terres. Dans un Village fort peuplé, l'Auteur vit des Marionettes qu'on faiſoit parler, & qui n'étoient différentes de celles de l'Europe que par leur habillement. Le premier jour d'Avril, il traverſa la Ville de *Gan-ſu-hyen*, qui a trois cens cinquante pas de l'Eſt à l'Oueſt, & quatre cens du Nord au Sud. Ses murs ſont de terre & ſes creneaux de brique. A l'entrée des fauxbourgs, l'Auteur remarqua ſur un petit torrent, un Pont de pierre ſans baluſtrade & ſans murs d'appui. Quarante lis plus loin, il arriva dans la Ville de *Fu-cho*. En la quittant, il traverſa un beau Pont de deux arches, & garni de chaque côté de vingt-huit piliers de marbre brut. La Ville de *Pan-ting-fu*, où réſide le Gouverneur de la Province de Pe-che-li, eſt dix lis plus loin. Sa forme approche du quarré, & ſa circonférence eſt d'environ quatre mille pas. L'Auteur la laiſſa ſur la gauche, & trouva vis-à-vis du mur un Pont de marbre griſâtre, compoſé de trois arches, ſur une petite riviere formée par

Ting-hing-hyen.

Marionettes Chinoiſes.

Gan-ſu-hyen.

Pan-ting-fu.

(53) On prend ici le parti de donner au bas des pages la route ou la diſtance des Places, autant pour accourcir le Journal que pour le rendre moins ennuyeux au Lecteur. Les noms qui finiſſent en *Fu*, en *Cheu* ou en *Hyen*, marquent les Villes du premier, du ſecond & du troiſiéme rang, & dix *Lis* ſont une lieue.

ROUTE DE PEKING A KYANG-CHEU.

		lis.
Province de PE-CHE-LI,		
30. *de Mars.*		
De Peking à Teu tien,		80
Tſo-cheu & Ting-hing-hyen		8
Pe-keu, Village,		20
Ku-ching tyen, grande Ville, Sud-quart de Sud-Oueſt,		30
Pay-ta-fu,		20
Avril.		
1. Gan-ſu-hyen,		10
Pa-ting-fu,		20
2. Ta-tſye-pu, Village à l'Eſt,		18

FONTANCY. 1688.

deux petits torrens, dont l'un vient de l'Oueſt & l'autre du Nord. La route eſt fort agréable. Elle eſt plantée d'arbres, comme une allée de jardin, & remplie d'un nombre incroiable de paſſans.

Beaux chemins.

Le lendemain, à *Ta-ki-kyen*, le Miſſionnaire trouva trois petits Ponts de pierre. Il en vit un fort beau d'une ſeule arche, à *Tan-ſchun-kiao*. La Ville de *King tu-hyen*, qui ſe préſente enſuite, n'eſt pas quarrée, & ſes murs n'ont pas plus de douze cens pas de circuit. En ſortant de cette Ville, l'Auteur vit un bel arc de triomphe en marbre blanc, orné de quatre figures de lions. Dans le cours de cette journée, il paſſa, depuis Pan-ting-hyen, par quinze ou ſeize Villes, Bourgs & Villages, remplis d'Hôtelleries, pour loger cette quantité ſurprenante de Voyageurs qui s'offroit continuellement ſur ſa route. Douze ou quinze lis au de-là de Pan-ting, le chemin eſt relevé des deux côtés par deux banquettes aſſez larges, qui donnent à l'intervalle du milieu l'apparence d'un canal. Comme il eſt droit, large & fort uni, il forme de belles avenues pour les Villages qu'on rencontre de mille en mille. Les plaines, de part & d'autre, ſont très-bien cultivées. Cependant elles ont ſi peu d'arbres, qu'on les prendroit ſouvent pour une vaſte mer. Dans les endroits où la perſpective eſt bornée par des arbres, on croit, par une autre illuſion, voir un grand Lac, ou des champs inondés. Le 3, dix lieues au de-là d'une petite riviere qu'on paſſe ſur un Pont de bois couvert de terre, l'Auteur arriva dans la Ville de Ting-cheu, qui n'eſt pas moins grande que celle de *Pan-ting* (54).

Divers ponts.

King-tu-hyen.

Quantité d'hôtelleries.

Apparences des plaines.

Sin-lo-hyen.

Sin-lo-hyen (55), qu'il trouva trente lis plus loin, eſt une petite Ville preſque quarrée, d'environ douze cens pas de circuit. Enſuite il paſſa trois Ponts de bois couverts de terre, ſur une petite riviere qui coule au Nord-Eſt, & qui dans les grandes eaux inonde la campagne l'eſpace de trois ou quatre lis. Après avoir traverſé de-là quelques Villages, & un Pont de pierre qui a dix-huit piliers de chaque côté, le Miſſionnaire rencontra *Fu-chin-i*, grand Bourg où, ſuivant la ſignification de ſon nom, on trouve une poſte impériale, à quarante-cinq lis de Fin-lo. Le grand chemin eſt bordé ici de deux petits canaux, dont les murs de terre lui ſervent de banquettes. Il eſt de gravier, & large d'environ cent pas. On ne peut s'en imaginer de plus beau & de plus agréable.

Fu-chin-i.

Poſte Impériale.

Ching-ting-fu.

Ching-ting-fu, où l'Auteur arriva le 4, eſt une Ville d'environ quatre mille pas de circonférence. Sa figure eſt un quarré long. Elle eſt ceinte d'un fort beau mur, que l'Auteur ſuivit l'eſpace de trois lis au Sud-Oueſt. Depuis l'angle juſqu'à la porte, il compta dix-ſept Tours quarrées. Six ou ſept lis plus

Hu-to-ho, riviere bourbeuſe.

(54) Du Halde, *ubi ſup.*

(55) C'eſt plûtôt *Tſin-ſong-hyen.*

	lis.		lis.
Ta-ki-kyen ? Ville, . . .	10	Ting-cheu, Sud Oueſt, . .	10
Kin-yan ? Ville, . . .	10	Min-yeu-tyen, grande Ville, Sud-Oueſt-quart de Sud, . . .	30
Tan-ſchun-hyen, grande Ville, .	30	Sin-lo-yen, Sud-Oueſt-quart d'Oueſt,	30
Kin-tu-kiao, ...	20	Fu-chin ?, grande Ville, . .	45
Tſin-ſong-tyen, grande Ville, .	20	Ching-ting-fu, Sud-Oueſt-quart de Sud, ...	60
Un Village au Sud-Oueſt, . .	10		
Un Village au Sud-Oueſt-quart, de Sud,	20		

FONTANEY. 1688.

loin, il traverſa le Hu-to-ho, riviere large de deux cens pas, qui coule au Sud-Eſt, & dont les eaux ſont bourbeuſes comme celles du *Wang-ho*. Le grand chemin ſe diviſe au de-là de cette riviere. D'un côté il conduit vers les Provinces de *Se-cheun*, *Yan-nan*, *He-nan* &c; & de l'autre, à celles de *Schan-ſi* & de *Scheu-ſi*. Etant commun à tant de Provinces, il n'eſt pas ſurprenant qu'on y rencontre une ſi prodigieuſe quantité de paſſans.

Diviſion du chemins.

Ho-lu-hyen, & ſituation.

Quarante lis, au de-là de Chin-ting, on trouve Ho-lu-hyen, Ville fort peuplée & celebre par ſes manufactures de fer & de terre. Les fauxbourgs ſont grands en comparaiſon de la Ville, qui n'a que mille quatre cens pas de circonférence. Elle eſt ſituée derriere une Montagne, dont le ſommet offre la plus belle vûe qu'on puiſſe s'imaginer, dans un Pays auſſi uni que la glace, & borné par des Montagnes, ſur leſquelles on ne voit point d'arbres ni de buiſſons.

Ju-chui-pou.

Le 5, l'Auteur étant entré dans les Montagnes, fit quarante lieues juſqu'à *Ju-chui-pou* (56), grand Village ſur le bord Eſt d'une riviere qu'il traverſa ſur un Pont. Au de-là de ce Bourg, il paſſa un autre beau Pont d'une ſeule arche, ſur une riviere qui coule ici au Nord. Enſuite il trouva trois autres petits Ponts de pierre ſur le même nombre de torrens. Il fit environ quinze lieues au long de la riviere, qu'il avoit à gauche, & la repaſſa ſur un Pont ſemblable au premier.

Ching-king-hyen.

Ching-king-hyen, qu'il rencontra quinze lieues plus loin, eſt une Ville d'environ douze cens pas de circonférence, ſituée ſur une petite Montagne. Les murs ſont de brique, à l'exception d'une partie qui eſt de terre, ſur la Montagne. La partie baſſe de la Ville eſt la ſeule habitée, & les fauxbourgs ſont préferables à la Ville même. Quinze lis plus loin on trouve la Ville de *He-ta-tyen*, qui eſt ſituée ſur des Montagnes d'une hauteur médiocre, mais où les chemins ſont raboteux. L'Auteur y vit une multitude ſurprenante d'ânes & de mulets chargés d'uſtenciles de terre, d'écorces broyées pour en faire des paſtilles, de coton, de ſoie, de peaux, & ſur-tout d'ouvrages de fer qui viennent de *Lu-ngan-fu*, Ville de la Province de Schan-ſi. Sur la riviere, qu'il cotoya long-tems, il obſerva quantité de moulins qui ſervent à broyer les écorces dont ſe font les paſtilles.

He-ta-tyen.

Commerce du Pays.

Après avoir traverſé une Montagne de plus de deux cens pas de hauteur, dont le ſommet offre un Temple, & paſſé le Bourg de Chan-ngan (57), il trouva deux grandes plaines inclinées en pente, & le chemin pavé de pierres. De tous côtés il ne ſe préſente que des Montagnes ſans vallées, mais baſſes & cultivées juſqu'au ſommet. Pour empêcher la pluie d'entraîner les terres & re-

Montagnes cultivées.

(56) Les Anglois écrivent *Zhu*, qui répond préciſément à l'*j* conſone des François.
(57) C'eſt plutôt *He-lau-hyen*.

	lis.		lis.
Hu-to-ho, Riviere qui coule au Sud-Eſt,	7	Riviere, coulant au Nord,	15
Ho-lu-hyen,	33	Ching-king-hyen,	15
Ju-chui-pou, grand Bourg, Oueſt-Sud-Oueſt,	40	He-ta-tyen,	25
Riviere qui coule au Nord,	15	Bourg & Montagne de Chan-ngan, Sud-Oueſt quart de Sud,	30

tenir

tenir l'eau dont elles reçoivent leur fécondité, elles ſont coupées en terraſſes, qui ſont ſoutenues par des murs ſecs, auxquels on employe les pierres que le terrain fournit en abondance. L'Auteur vit ici des familles entieres de Chinois, qui font leur demeure dans des grottes. Enfin chaque lieu eſt auſſi habité qu'il peut l'être. On ne découvre ni arbres ni buiſſons ſur les Montagnes. Le peu d'herbe ou de bruiere qu'elles produiſent eſt enlevé auſſi-tôt pour la nourriture des beſtiaux, & pour l'entretien des fours à chaux, qui ſont en grand nombre au long de la riviere. FONTANEY. 1688.

Le 6, après avoir fait quarante lis, le Miſſionnaire arriva dans un Village où l'on quitte la Province de *Pe-che-li* pour entrer dans celle de *Chan-ſi*. On trouve ici une Douane; mais une lettre de paſſage, dont il s'étoit fourni & qu'il envoya aux gardes, le diſpenſa d'être fouillé. Ce Village eſt fermé par deux grandes arches de pierre, qui joignent deux Montagnes entre leſquelles la route eſt ſituée. On y voit auſſi un mur, qui s'étend à perte de vûe ſur les montagnes & dans les vallées. Il eſt de pierres brutes, mais ſolidement bâti, & flanqué, à certaines diſtances, de Tours quarrées de brique, auſſi entieres que ſi elles étoient bâties nouvellement. Ce mur, en y comprenant les creneaux, peut avoir dix ou douze pieds de hauteur, ſur trois ou quatre d'épaiſſeur. Douane. Mur à perte de vûe.

A vingt lis de la Douane, on rencontre *Pe-chin-i*; & cinq lis plus loin, on entre dans une route large de dix pas, entre deux montagnes aſſez eſcarpées, qui ont environ ſoixante pas de hauteur. A quarante-cinq lis de-là, l'Auteur arriva dans la Ville de Ping-ting-cheu, dont le circuit eſt d'environ deux mille pas. La partie Nord de cette Ville, qui eſt ſituée ſur une petite montagne, paroît deſerte; mais le reſte eſt fort peuplé; & du côté de l'Oueſt le fauxbourg eſt d'une grande étendue. En traverſant la Ville, l'Auteur ſuivit une rue, longue de trois cens pas géometriques. Il y compta vingt-cinq arcs de triomphe, quelques-uns de bois, avec des baſes de pierre, d'autres entierement compoſés de pierre, & la plûpart d'une grande beauté. Il en vit ſix autres dans le fauxbourg de l'Oueſt. Ping-ting cheu eſt ſitué dans une plaine, entre des montagnes. Deux lieues avant que d'arriver à cette Ville, le chemin commence à devenir fort bon. La terre eſt labourée par des bœufs juſqu'au ſommet des montagnes. L'Auteur vit des Villages entiers, qui conſiſtoient dans des grottes & des cavernes que les Habitans creuſent exprès pour leur demeure. Elles forment des chambres fort propres, longues de vingt pieds, & larges de dix ou douze. Dans cette journée Fontaney traverſa, quatorze Villages, ſans compter celui dont il étoit parti, ni celui où la nuit l'obligea de s'arrêter. Ping-ting cheu. Multitude d'arcs de triomphe. Villages compoſés de grottes & de cavernes.

Le 7, il trouva le chemin rude & tortueux. Un peu au deſſous de *Cheu-*

	lis.		lis.
6. Un Village, ...	40	Un Village, ...	2
Province de Chan-ſi.		Autre Village, au Nord-Oueſt,	15
Pe-chin *i*, grande Ville, . . .	20	Torrent, qui coule au Sud, .	14
Ping-ting-cheu, Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, ...	30	Ville, ...	20
Un Village au Nord, . . .	8	Mont eſcarpé, ...	4
Torrent, qui coule à l'Eſt, . .	15	Cheu-yang-hyen, ...	2

FONTANEY. 1688.

yang-hyen, qui eſt à quarante lis de *Sin-hyen*, il paſſa une montagne fort roide, où l'on ceſſe de trouver la route pierreuſe. Le ſommet de cette montagne, comme celui des autres montagnes voiſines, eſt extrêmement bien cultivé & coupé en terraſſes, qui, ſe ſuccedant juſqu'au pied, rendent la perſpective fort agréable. A la diſtance d'un lis (58) du fauxbourg, on découvre une Tour ſur la gauche, à trois cens pas de la grande route, au de-là de la vallée, où coule la riviere que l'Auteur avoit ſuivie. Ce canton eſt rempli de Bourgs & de Villages. L'Auteur laiſſa la Ville à gauche, & jugea que ſa circonférence eſt de plus de quinze cens pas. Les murs paroiſſent bien entretenus.

L'Auteur prend le chemin de Pin-yang-fu.

Dans un Village où il arriva le 8, à quatre-vingt-cinq lis de Cheu yang-hyen, il quitta la route qui conduit à *Tay-yuen-fu*, Capitale de *Chan-ſi*, pour ſuivre celle de *Pin-yang-fu*. Les montagnes finiſſent trente-trois lis plus loin. Dans tout cet eſpace elles ne ceſſent pas d'être bien cultivées & remplies de Villages, mais pleines auſſi de précipices formés par les torrens qui entraînent les terres, ou, ce qui eſt encore plus vraiſemblable, par les tremblemens de terre qui ſont aſſez fréquens dans ces contrées; car l'Auteur obſerva ſouvent de grandes cavités, & tellement renfermées dans leur enceinte, qu'il paroiſſoit impoſſible à l'eau d'y entrer ni d'en ſortir. Mais ce qui lui parut fort extraordinaire dans pluſieurs endroits de cette Province, c'eſt qu'à plus de quatre ou cinq cens pieds de profondeur, la terre n'offre aucune pierre dans ſon ſein. Il jugea que ce n'étoit pas une des moindres cauſes de ſa fertilité. Au matin, tout paroiſſoit glacé, juſqu'aux plus petites rivieres, & le froid étoit très perçant; ce qui n'empêchoit pas que les après-midi ne fuſſent extrêmement chauds. Après avoir quitté les montagnes, le Miſſionnaire entra dans une belle plaine, fort unie & fort peuplée. Les montagnes forment ici un grand enfoncement, qui laiſſe entre l'Oueſt & le Sud-Oueſt une ouverture de quatre lieues de largeur.

Propriétés du terroir & du climat.

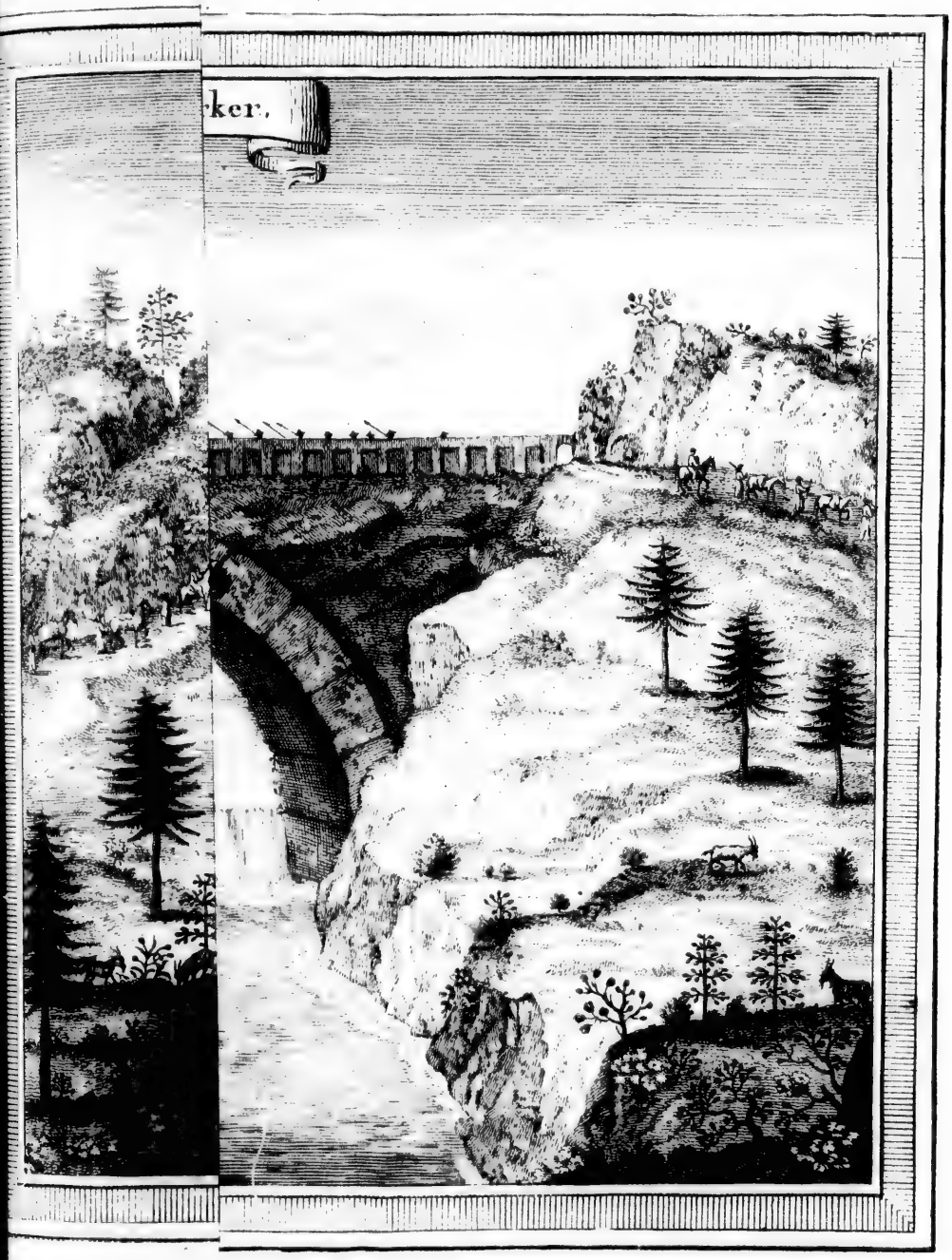
Yu-tſe-hyen.

Le 9, Fontaney laiſſa au Sud la Ville de *Yu-tſe-hyen*, dont la forme paroît quarrée, & qui a quatre portes. A cinquante-trois lis de cette Ville, il trouva celle de *Syn-kyu-hyen*, longue d'environ quatre cens pas, du Nord au Sud, & large de moins de deux cens, de l'Eſt à l'Oueſt. Les murs ſont de brique, & fort proprement bâtis. Ceux qui environnent les fauxbourgs ſont de terre, avec des creneaux de brique. Cinquante-cinq lis au de-là, on rencontre la Ville de *Kya-lin*, après avoir traverſé un grand nombre de Villages, qui paroiſſent comme autant de petites Villes, dont quelques-unes valent mieux que pluſieurs Hyens. Leur beauté, joint à celle du Pays, qui n'eſt pas moins uni qu'un jardin, & aux petits bois dont chaque Village eſt envi-

Multitude de beaux Villages.

(58) Suivant les diſtances, ce devroit être cinquante lis.

	lis.		lis.
8. Village, à l'Oueſt-Nord-Oueſt,	85	Un Village, à l'Oueſt-Sud-Oueſt,	7
Wan-hu-ching,	35	Un Pont, & une Riviere qui coule au Nord-Oueſt,	3
Yu-tſe-hyen,	7	Un Village,	6
Une Ville, & un Torrent à l'Oueſt,	5	Syn-kyu-hyen, Ville Oueſt,	8
Un Torrent, qui coule à l'Oueſt,	35	Kya-lin, Village,	45
Un Village, Oueſt-Sud-Oueſt,	11		
Un Torrent, qui coule au Nord,	10		



T. V. N.° XXIII.

T.V.N.°XXIII.

ronné, rend le païſage extrêmement agréable. Dans la circonférence d'un mille & demi, l'Auteur vit, du même coup d'œil, juſqu'à douze Villages; & promenant ſes regards plus loin, il en compta vingt, qui étoient tous ornés d'aſſez hautes Tours. FONTANEY. 1688.

Le 10 en s'avançant vers *Ki-hyen*, il traverſa le fauxbourg Oueſt de cette Ville, qui eſt ſpacieux, & renfermé d'un mur de terre. Celui de la Ville eſt de brique, avec des corps de gardes & des tours à certaines diſtances. Son circuit eſt de douze ou quinze cens pas. Vingt lis au-de-là, il vit ſur la gauche un très-beau Temple, dedié à *Yu-whan-chan-ti*. Enſuite il laiſſa ſur la gauche la belle Ville de *Pin-yan-hyen*, quarrée dans ſa forme, & d'environ deux mille pas de circuit. Ses murs ſont de brique, & flanqués de tours, dont l'Auteur compta trente, avec deux crêneaux dans chaque intervalle. De-là juſqu'à *Chan-tſuen*, il traverſa pluſieurs grands Bourgs, ſans ceſſer de rencontrer en chemin une foule de paſſans. Pendant les deux derniers jours, il avoit trouvé le terrain plus plat, plus noir, & plus dur qu'à l'ordinaire, & les Villages moins ornés de tours. Mais en recompenſe, la plûpart étoient ceints de murs de terre, avec des crêneaux de brique. Quelquefois même ils avoient une double porte, couverte de lames de fer attachées avec de grands cloux.

Ki-hyen. Beau Temple. Pin-yan-hyen. Chan-tſuen.

Le 11, après avoir fait vingt lis, le Miſſionnaire rencontra *Kyay-hyeu-hyen*, belle Ville & bien peuplée. Il traverſa le fauxbourg du Nord, qui paroît une ſeconde Ville, environnée de murs. Dix lis plus loin, il trouva un pont & un Temple. Dix lis au-de-là, il vit un autre pont ſur la gauche, & deux Villages murés qu'on prendroit pour deux Villes, à cent pas du grand chemin. Là, il tourna au Sud-Oueſt, pour ſuivre la petite riviere de *Fuen-ho*, qu'il avoit ſur la droite, & qui prend ſa ſource dans le territoire de Tayyuen-fu. Ses eaux ſont jaunes & bourbeuſes. Ici les montagnes recommencent: mais l'Auteur continua ſa route par une vallée, qui s'étend, en largeur, de douze ou quinze cens pas à l'Oueſt, & vis-à-vis de laquelle on voit ſur la droite un beau pont de pierre, à douze petites arches, ſur la riviere de *Fuen-ho*. Enſuite on decouvre bien-tôt à gauche un Temple & deux Villages, ſur de petites montagnes. Après avoir fait ſoixante lis, & traverſé pluſieurs grands Villages, le Miſſionnaire s'arrêta pour dîner dans un grand Bourg, d'où il fit encore vingt lis pour arriver à *Ling-che-hyen*. Cette Ville occupe la largeur preſqu'entiere de la vallée, quoiqu'elle n'ait pas plus de trois cens pas d'étendue du Nord au Sud, ſur cent cinquante de l'Eſt à l'Oueſt. Fontaney la laiſſa ſur la gauche, & remarqua qu'elle eſt arroſée, à l'Oueſt, par la riviere de Fuen-ho. Il quitta cette riviere, dans un Village à dix lieues de la même Ville, pour traverſer une montagne, qui lui parut plus haute de cent pas que

Kyay-hyeu-hyen. Riviere de Fuen-ho. Temple & deux Villages.

	lis.
Ki-hyen, Sud-Oueſt, ...	15
Beau Temple, Sud Oueſt quart de Sud,	27
U-li-chuan, grand Village, .	18
Pin-yan-hyen, ...	10
Chan-tſuen, Sud-Oueſt, . . .	30
Beau Temple, Oueſt-Sud-Oueſt,	14
Kyay-hyeu-hyen, ...	6
Pont & Temple, Oueſt-Sud-Oueſt,	10
Pont, ...	10
Grand Bourg, ...	20
Ling-che-hyen, ...	20
Village, Sud, ...	10
Hameau ſur une colline, . .	10
Temple, ...	5

FONTANEY. 1688.

la ſurface de la riviere. Le chemin eſt fort rude en montant ; mais au ſommet on trouve un hameau. Il deſcendit à *Jin-i*, par une route fort frequentée, où la pouſſiere eſt extrêmement incommode. Toutes les montagnes ſont de terre, coupées en terraſſes, & cultivées juſqu'au ſommet, ſans excepter les cavités & les précipices.

Montagnes bien cultivées.

Le 12, en traverſant une montagne, au ſommet de laquelle eſt un Village, Fontaney y vit un Temple à quarante-huit lis de *Jin-i*. Il entra ici dans une vallée, arroſée ſur la droite par le *Fuen-ho*, ſur les bords duquel eſt ſituée *Che-cheu*, où il s'arrêta pour dîner. A l'entrée de la Ville, qui eſt large de deux cens pas de l'Eſt à l'Oueſt, & de quatre cens du Nord au Sud, il paſſa un torrent ſur un petit pont de pierre, à la gauche duquel on voit la figure d'un bœuf en fer. De-là traverſant une montagne, dont le ſommet compoſe une plaine charmante, il deſcendit ſur les bords du Fuen-ho, qu'il eut conſtamment ſur la droite juſqu'à *Chan-ching-hyen*. L'étendue de cette Ville, du Nord au Sud, eſt de trois cens pas, & de deux cens de l'Eſt à l'Oueſt. Elle eſt fort peuplée. L'Auteur y vit un bel arc de triomphe, en pierre bien taillée. Dans les montagnes qu'il avoit traverſées, on trouve des mines de charbon où l'on travaille continuellement. Les précipices y laiſſent à peine, en quelques endroits, un eſpace de trois ou quatre pas pour le chemin.

Figure d'un bœuf de fer.

Mines de charbon.

Le 13, après avoir fait dix-huit lis depuis *Cheu-ching*, juſqu'à un grand Village, il deſcendit dans une plaine, d'un mille de largeur, où il paſſa un beau pont de brique à trois arches, ſur un torrent. Enſuite ayant traverſé pluſieurs Villages, & un autre beau pont de dix-huit pas de longueur, ſans ceſſer de ſuivre le Fuen-ho, il arriva dans la Ville de Hong-tong-hyen, dont le circuit eſt d'environ dix-huit cens pas. En la traverſant, il vit à l'angle du Nord-Oueſt un Temple & un obeliſque. Pendant l'eſpace de quatre milles, on croit voir une Ville continuelle au long de la montagne.

Ville de Hong-tong-hyen.

Après avoir quitté Hong-tong-hyen, il paſſa un fort beau pont de dix-ſept arches, long de ſoixante pas. Il eſt bâti de pierres de taille, jointes avec des chevilles de fer. Les arcboutans, qui ſont forts & épais, ſoutiennent differentes figures d'animaux, entre leſquelles on diſtingue celles de quelques lionceaux. Il eſt pavé de larges pierres quarrées, placées ſur des ſolives. Au-delà d'un grand Bourg, à trente lieues de la Ville, l'Auteur vit un très-beau pont de pierre, à trois arches, ſur un grand torrent. Il traverſa de-là deux autres Villages & deux ponts ſur la riviere de Fuen-ho. Dans un grand Bourg, vingt lis plus loin, il vit un beau pont de pierre, à ſept arches, avec des baluſtrades & des murs d'appui, compoſés de panneaux de pierre qui ſe joignoient aux pilaſtres par des renures, & chargés de bas reliefs & de caracteres Chinois, avec quatre grandes figures de lions aux quatre coins. Sa longueur eſt d'environ ſoixante pas.

Pont orné de figures d'animaux.

	lis.		lis.
Jin-i, Sud-Sud-Oueſt, . .	15	13. Petite Riviere & Village, Sud, .	3
14. Village ſur une montagne Sud-Sud-Eſt, ...	6	Village, Sud Oueſt, . . .	7
Temple au pied de la montagne Oueſt,	33	Grand Village, Sud-Sud-Oueſt,	8
Cho-cheu, ...	12	Hong-tong-hyen, . . .	12
Temple, Sud, ...	36	Village, ...	3
Chan-ching hyen, Sud-Sud-Oueſt,	24	Grande Ville, Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, ...	19

FONTANEY. 1688.

Dix lis plus loin, on trouve la Ville de *Pin-yang-fu*, d'environ quatre milles de circonference, avec un pont de pierre sur la riviere de *Fuen-ho*. A vingt lis de cette Ville, est celle de Tiyang-leng-hyen, qui est fort peuplée, & qui offre, à son entrée, un pont couvert d'un toit qui est soutenu par des piliers de bois.

Pin-yang-fu

La route, pendant tout le jour, fut dans des plaines fort agreables & fort unies, où le moindre espace étoit cultivé. Tout y paroissoit verd; ce que l'Auteur n'avoit remarqué dans aucun autre endroit, & ce qu'il crut devoir attribuer à la multitude des torrens, qui descendent des montagnes. Elles forment une perspective charmante, par la multitude de leurs Villages, qui est surprenante, & par l'abondance des arbres, du bled, & des legumes dont elles sont couvertes. Comme le bled s'y seme sur des terrasses, ou sur des couches, on prendroit toute cette partie pour un jardin. L'Auteur y vit un grand nombre de ces arbres, qui se nomment *Tsay-tze* (59), & qui portent une fleur jaune dont on tire de l'huile pour les lampes. Après avoir passé le Fuen-ho, il trouva ses bords, qui sont marécageux, fort bien semés de riz. Les chemins ne cessoient pas d'être couverts de passans, & les campagnes étoient remplies de Paysans qui cultivoient leurs legumes.

Agrément & fertilité du Pays.

Le 14, après avoir fait trente-sept lis dans un Païs qui ressemble au précedent, il passa un pont de cinq belles arches de pierre, sur un torrent qui traverse deux grands Villages. Les deux bouts du pont sont ornés d'un arc de triomphe en bois. Trois lis plus loin, on trouve un pont à trois arches, après lequel il reste vingt lis jusqu'à Tay-ping-hyen. Cette Ville, sans être grande, ni fort peuplée, a des fauxbourgs assez étendus. Un peu avant que d'y arriver, on trouve un pont couvert d'un toit, qui porte le nom de l'*Arc en Ciel volant*. C'est un grois treillis de poutres, soutenu en l'air par plusieurs arcs-boutans de bois, qui portent sur une banquette de pierre, pratiquée dans l'épaisseur de deux culées de pierre. Les Chinois en admirent l'invention, & c'est apparemment ce qui lui a fait donner un nom si bizarre. Sa longueur est de sept ou huit pas. C'est l'ouvrage d'un fort habile Charpentier.

Ponts divers.

A sept lis de Tay-ping, Fontaney trouva un autre pont de pierre. Sa route fut ensuite au Sud Ouest, jusqu'à Kyang-cheu, où il s'arrêta pour y passer la nuit. Cette Ville, qui a trois mille deux cens cinquante-quatre pas de circonference, est située sur la rive droite du Fuen-ho, & n'a que deux portes, parce qu'une partie de son étendue est sur un terrain qui s'éleve de Peking jusqu'ici; l'Auteur se servit d'une bousſole pour reconnoître les positions.

Ville de Kyang-cheu.

A *Pin-yang-fu*, il quitta la grande route qui conduit dans la Province de *Chan-si*. Les hôtelleries qu'on y trouve ressemblent, dit-il, (60) à celles qu'il a

Hôtelleries de cette route.

(59) Voyez l'Histoire Naturelle.

(60) Il paroît ici que le Journal de Ning-po à Peking est du Pere Fontaney & non du Pere le Comte.

	lis.		lis.
Une autre, ...	17	Un autre, ...	3
Une autre, ...	20	Tay ping-hyen, ...	20
Pyn-yang-fu, Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt, ...	11	Pont de pierre, Sud-Oueſt-quart de Sud, ...	7
Tyang-leng-hyen, ...	20	Kyang-cheu, Sud-Oueſt, . .	
24. Pont de pierre, ...	37		

JUILLET. 1683.

décrites dans le Journal de Ning-po à Peking. Il n'y a rien de remarquable dans les maisons qui sont destinées au logement des Mandarins qui voyagent. Elles se nomment *Kong-quan*. A peine y trouvent-ils le nécessaire. Mais ils se servent de leurs propres Domestiques pour acheter des vivres, qu'ils font préparer suivant leur goût.

§. II.

Route de l'Auteur depuis Kyang-cheu jusqu'à Nan-king dans la Province de Kyang-nan.

Le 5 de Mai, étant parti de Kyang-cheu dans une litiere portée par des mulets, il traversa la riviere, qui coule à l'extrémité d'une belle plaine, couverte de bled. Le pont, qui est de bois, a peu de largeur & de solidité. Il trouva les Chrêtiens qui l'attendoient au bord de la riviere. Ils y avoient préparé, suivant l'usage du Païs, une collation, pour prendre congé de lui. Il gouta un peu de leur vin, dans la crainte qu'ils ne prissent son refus pour un mépris de leur politesse.

Politesse des Chrêtiens de Kyang-cheu.

Le 6 il s'arrêta pour dîner à *I-chin-hyen*. De cinq Villages qu'il traversa dans cette route, quelques-uns étoient ceints d'un mur de terre; mais le dernier étoit de brique. De-là il suivit un chemin creux, où plusieurs chariots, qui s'étoient rencontrés, se bouchoient mutuellement le passage. Loin de s'emporter dans ces occasions, les Chinois s'assistent l'un l'autre avec beaucoup de tranquillité. En avançant, l'Auteur avoit toujours les montagnes sur la droite. *I-chin* est dans le district de Pin-yang-fu; ses murs sont de terre, avec des parapets de brique. On voit, aux environs, un grand nombre de sépulchres. Tout le Païs est bien cultivé; mais l'Auteur n'y put acheter de viande, parce que le Gouverneur avoit défendu d'en vendre, dans l'esperance d'obtenir de la pluie par cette abstinence. Le peuple de la Chine ne mange alors que du riz, des légumes, & d'autres alimens sans vie. Les Mandarins ont dans leurs basses cours, de la volaille, qu'ils font préparer pour leur usage domestique. Cependant les défenses ne sont pas toujours observées avec la même rigueur. A Kyang-cheu, où l'on avoit porté la même Loi, l'Auteur avoit trouvé de la viande, presqu'au prix ordinaire.

Jeûnes Chinois.

Comment ils sont observés.

Le 7, à trois quarts de mille d'I-chin, on entre dans les montagnes. Elles sont de fort bonne terre; mais le chemin est rude en montant. Toutes les parties en sont bien cultivées, sans excepter les précipices mêmes, dont quelques-uns sont coupés en terrasses. On trouve ensuite une plaine, couverte d'arbres & de Villages. Les passans sont en grand nombre sur cette route. On découvre au Sud, à l'Oüest, & à l'Est, des montagnes qui forment un demi-cercle. L'Auteur dîna dans un grand Village, une lieue au-delà de *Lau-hu*, (61). On traverse ensuite d'autres montagnes, qui sont fort pier-

(61) On ne dit point à quelle distance cette Place est de *Wan-chay*.

ROUTE DE NA-NKING.

	Mai.	*lis.*			*lis.*
6.	De Kyang-cheu à I-chin-hyen, .	60	7.	Grand Village, Est-Sud-Est, .	40

reuſes. [illegible]eurs, à la réſerve de quelques vallées, tout le Païs eſt ſans culture. On y rencontre un grand nombre d'ânes & de mulets, chargés de pots de terre, couleur de fer. La pauvreté regne dans ce canton, & les chemins y ſont difficiles. Le Miſſionnaire paſſa la nuit dans un Bourg nommé Wan-chay. FONTANEY. 1688. Terre couleur de fer.

Le 8, après avoir traverſé une vallée entre deux montagnes, par un chemin pierreux, mais fort uni, il gagna *Tſin-chui-kyen*, petite Ville environnée d'un mur de brique, & ſituée au pied d'une montagne. Enſuite il trouva deux tours, l'une à droite, l'autre à gauche, ſur le ſommet de deux très-hautes montagnes. On rencontre auſſi, ſur la route, pluſieurs Hameaux, dans l'un deſquels l'Auteur s'arrêta pour dîner, à quarante lis de *Wan-chay*. On lui ſervit à manger dans de la vaiſſelle de terre, mais beaucoup moins belle que celle de Hollande. La montagne qu'il eut à traverſer eſt fort difficile, & veritablement inacceſſible pour les voitures. Dans quelques endroits, le chemin a ſi peu de largeur, qu'on y eſt expoſé à tomber dans les précipices. Le Miſſionnaire ne fut pas moins d'une heure à la paſſer. Tout ce canton eſt mal cultivé. Mais on trouve enſuite la route fort unie, les terres ſoigneuſement labourées, & deux ou trois Villages à traverſer. Des deux côtés, les montagnes ſont beaucoup plus hautes que celle qu'on a paſſée. L'Auteur s'arrêta cette nuit à *Leou-tſuen*, Bourg mediocre, dont les maiſons ſont de brique. Tſin-chui kyen. Vaiſſelle de terre. Bourg de Leou-tſuen.

Le 9, il traverſa quelques Villages & pluſieurs Hameaux, dans l'un deſquels on fabrique les pots couleur de fer dont on vient de parler. Il ſe nomme *Yi-chin*. La route eſt unie, quoiqu'au travers d'une vallée étroite & pierreuſe, qui ne laiſſe pas d'être cultivée dans toutes ſes parties, & plantée d'arbres épais, au milieu deſquels un torrent précipite ſes eaux. A l'extrêmité de cette vallée, le chemin devient inégal. On y trouve deux Villages. Dans quelques endroits, l'eſpace ſuffit à peine pour le paſſage des voitures. On découvre, ſur la pointe d'une montagne, les murs d'un château ruiné. La terre eſt labourée de part & d'autre, & les petites montagnes, juſqu'au ſommet, coupées en terraſſes qui ſont toutes ſemées. Fontaney en compta plus de trente, l'une ſur l'autre, dont pluſieurs étoient ſoutenuës par des murs d'une ſorte de pierres tirées des montagnes mêmes. Ces terraſſes ſe preſentent de tous côtés pendant l'eſpace de deux ou trois lieues. Le Païs eſt diverſifié par des arbres, des maiſons, & des Temples bâtis ſur des éminences. A cinq ou ſix lieues de-là, ſur la droite, on découvre d'autres montagnes, dont il paroît que les Chinois ont applani les ſommets avec beaucoup de travail, pour les rendre capables de culture. Le Miſſionnaire paſſa la nuit à *Cheu-tſuen* (62), joli Bourg, environné de murs de briques. Sa journée avoit été de quatre-vingts lis. Vallée de Yi-chin. Travail des Chinois pour l'agriculture.

Le 10, il traverſa trois montagnes, & quantité de gros Villages. Il en découvrit trois ou quatre autres ſur la droite. Le ſommet de la premiere monta-

(62) Le François porte *Tcheou-tcouen*.

	lis.		lis.
Wan-chay, Ville, Sud-Eſt, .	40	9. Petit Village, Sud-Sud-Eſt, .	40
Hameau, Sud-Eſt, . . .	40	Cheu-tſuen, Ville, Sud-Sud-Eſt,	40
Leou-tſuen, Ville, Sud, . .	40		

FONTANEY. 1688.

gne offroit de très-belles terres, & bien cultivées. La seconde, qui est plus escarpée, se trouve environnée de petites collines labourées, & taillées en terrasses, dont l'Auteur compta plus de cent sur une seule colline. Leur largeur commune est de vingt ou trente pieds, quoique plusieurs n'en ayent que douze, & quelquefois moins, suivant que la pente est plus ou moins roide. Ensuite on ne voit, pendant l'espace d'une lieue, qu'un grand nombre d'autres petites montagnes, semées de bled, ou couvertes de bosquets, après lesquelles on en trouve à monter de fort pierreuses. Les chemins sont pavés de cailloux, mais fort inégaux. Ici les terrasses des montagnes ont pour appuis des murs de pierre, pendant l'espace d'un mille & demi. Tous ces cantons, qui ne cessent pas d'être labourés & cultivés avec tant de soin & de travail, donnent une plus haute idée de l'industrie des Chinois, que les plaines de Kyang-nan, de Schan-tong, & de Pe-che-li (63).

Montagnes en terrasses.

Autres montagnes.

Au-delà de toutes ces petites montagnes, on en rencontre d'autres, où la sterilité commence à regner; excepté dans les bas, dont les terres sont cultivées. Fontaney remarqua dans plusieurs endroits des terrasses commencées. Les Habitans rassemblent d'abord des pierres, & les mettent en piles, pour en composer leurs murs; après quoi ils applanissent la terre & la sement. La troisiéme montagne est encore plus raboteuse que la premiere. Les chemins deviennent impratiquables après les pluyes, parce que les cailloux y sont fort glissans. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Li-chuen*. En sortant de ce lieu, il eut une montagne à traverser. Le reste du Païs est fort bon & fort uni, toujours bordé, comme le précedent, par de petites montagnes cultivées. Il traversa six ou sept Villages, quelques-uns assez grands & bâtis de briques, sans en compter plusieurs autres qu'il découvrit au pied des montagnes. Sur la route, il rencontra un grand nombre d'ânes & de mulets, qui venoient chargés de diverses marchandises des Provinces de *Ho-nan*, & de *Kyang-nan*. Il passa la nuit à *Tsin-chan-i* (64), grand Village.

Route remplie d'ânes & de mulets.

Chemin extraordinaire.

Le 11, après avoir passé une petite montagne, il entra dans un chemin ouvert entre les rochers, qui regne au long des montagnes, en forme de terrasse bordée & pavée de pierre. Sa largeur est de dix ou douze pieds. La pente en est considerable, & si glissante dans les tems de pluye, qu'il est impossible d'y descendre. On rencontre dans ce chemin, pour la défense du passage, deux ou trois petits forts, dont l'un a des murs si épais, qu'on y pourroit ranger des Soldats en bataille. C'est au-delà de ces montagnes qu'on trouve la plaine de Ho-nan. Elles sont cultivées dans tous les lieux où la surface est sans rochers. On ne cesse point de rencontrer un grand nombre d'ânes & de mulets. L'Auteur après avoir traversé cinq ou six petits Bourgs, ou Villages, s'arrêta pour dîner à *Chan-pin*.

L'après-midi, il trouva la fin des montagnes. Pendant l'espace de deux lieues & demie, le chemin est rude, & les descentes extrêmement roides.

(63) Du Halde, Vol. I.

(64) *j*, à la fin d'un nom, dénote une Ville ou une maison de poste.

	lis.		lis.
Li-chuen, Village, Sud-Est, . .	45	11. Chan-pin, Sud-Est, ...	40
Tsin-chan *j*, ...	45		

Au-

FONTANEY. 1688.

Au-delà d'une petite montagne, il découvrit le *Wang-ho*, ou la riviere jaune, dont le cours pourroit être tracé par les vapeurs blanches qui s'en élevent. Dans l'eſpace d'une lieue & demie, au long de la plaine, il traverſa ſix Bourgs, dont quelques-uns lui parurent fort gros. Le bled étoit fort haut dans les campagnes, & les épis déja formés ; tandis que cinq ou ſix lieues derriere lui, dans les montagnes, il ne l'avoit vû qu'en herbe. Le Païs eſt charmant. De toutes parts, l'Auteur vit des arbres au milieu des bleds, & à l'entour des Villages. Il paſſa cette nuit à *Sin-wha-chin*, grand Bourg du diſtrict de *Whay-king-fu*. Le 12, en ſe rendant à *Mu-lang*, Bourg où il s'arrêta le ſoir, il traverſa neuf ou dix miſerables Villages, dans un Païs uni & bien cultivé. La nuit ſuivante, il s'arrêta dans le Bourg de *Wan-cheun*, qui dépend de *Kay-ſong-fu*. Le Pais continua de paroître charmant à l'Auteur, pendant tout le jour. Il ſe préſente quantité de Villages des deux côtés de la route. Fontaney vit ici de petits chariots à quatre rouës, qui n'ont pas trois pieds de diametre, tirés par des bœufs, des ânes, des mulets, & des chevaux, qui ſont mêlés quatre ou cinq enſemble. Dans le même canton, l'uſage eſt de ſemer le bled comme le riz, en lignes, qui ne ſont point à plus de ſix pouces l'une de l'autre. Les champs, où la maniere de ſemer eſt la même qu'en Europe, ſe labourent ſans ſillons.

Plaine fertile grands Bourgs.

Pays charmant.

Maniere de ſemer le bled.

Le 14, en continuant d'avancer vers le Wang-ho, Fontaney vit des deux côtés divers Villages, mais peu conſiderables. La riviere n'a pas ici moins de ſix ou ſept lis de largeur. A peine la vûë s'étend-elle d'une rive à l'autre. Jamais l'Auteur n'avoit vû de courant plus rapide ; mais la profondeur eſt ſi mediocre, qu'après avoir paſſé le tiers du canal, il remarqua que les avirons touchoient encore au fond. On ne lui fit payer que trente ſols de France pour une Barque qui porta tout ſon bagage. Après avoir paſſé le Wang-ho, il fit vingt lis juſqu'au premier Village ; route Eſt-Sud-Eſt.

Rapidité & profondeur du Wang-ho.

Le 15, il ne trouva pour nourriture, ſur la route, que du pain à demi cuit, avec un peu de riz préparé à la Chinoiſe. Chacun achete & prépare ſoi-même ſes alimens. En arrivant à *Kay-ſong-fu*, Capitale de Ho-nan, il fut obligé de ſe loger dans les fauxbourgs, parce qu'on avoit placé, de toutes parts, des gardes à la porte de la Ville pour arrêter les paſſans, dans l'eſperance de ſe ſaiſir d'une troupe de voleurs, qui avoient forcé depuis quelques jours, au nombre de ſoixante, la maiſon du Mandarin ; d'où ils avoient enlevé le *Tſyen-lyang* (65), ou l'argent du Tribut. Les murs de cette Ville ſont de brique. Le 16 Fontaney en cotoya une partie, qu'il trouva longue de mille pas, & flanquée de petits baſtions quarrés, à de juſtes diſtances. Il fut charmé de la beauté du Païs. Les maiſons & les Villages s'offroient en plus grand nombre que jamais. Après avoir tourné au Sud Eſt, il traverſa *Ching-lyeu-hyen*, Ville fortifiée d'un mur de brique & de baſtions, d'où il ſe ren-

Hardieſſe des voleurs Chinois.

(65) *Cien-lean* dans le François. Les Anglois ne diſent point pourquoi ils font cette correction.

	lis.		lis.
Sin-wha-chin, Eſt-Sud-Eſt, .	40	14. Le Wang-ho, Eſt Sud-Eſt, .	60
12. Un petit Village, . . .	30	Un Village, Eſt-Sud-Eſt, . .	20
Mu-lang, Ville, . . .	40	15. Kay-ſong-fu, Eſt quart-Sud-Eſt,	30
13. Wan-cheun, Ville, Sud-Eſt, .	60	16. Ching-lieu-hyen, Sud-Eſt, . .	55

FONTANEY. 1688.

dit à *Han-kang-ching*, grande Bourgade où il paſſa la nuit (66). Le 17, il rencontra d'abord la Ville de *Ki-hyen*, dont les murs ſont de brique, & défendus d'un côté par des tours. D'un côté, ils ne paroiſſent point avoir plus de trois cens toiſes. La nuit ſuivante, il s'arrêta dans celle de *Tye-fu-tſe*, dont les portes ſont à peine aſſez hautes pour le paſſage d'une litiere. Le Païs eſt ſi rempli de Villages, que l'Auteur en traverſa treize ou quatorze, & qu'il en découvrit dix ou douze à la fois. Le chemin eſt agréablement planté, ſur les deux bords, d'arbres qui forment comme des allées de jardin, & ſans ceſſe rempli d'une foule de paſſans. Chaque Village offre une de ces grandes maiſons quarrées dont on a déja donné la deſcription, qui ſervent à mettre en ſûreté les effets de la Ville, & de reſidence particuliere aux Habitans les plus aiſés, tels que les Mandarins, les Officiers Militaires, &c.

Ville de Ky-hyen.

Ville de Nhing-hi-hyen.

Le 19, après avoir traverſé huit ou neuf Villages, entre leſquels l'Auteur nomme Hyan-hi-pu, qui en eſt un fort ſpacieux & fort long, il ſe rendit à *Nhing-lu-hyen*, où il fut obligé de dîner & de ſouper, parce qu'il ne devoit pas trouver d'Hôtellerie dans l'eſpace de ſoixante-dix lis. Cette Ville dépend de *Quey-te-fu*. Elle paroît grande, mais pauvre & déſerte. Ses foſſés ſont remplis d'eau, & ſes murs, qui ſont de brique, ont des Tours pour leur défenſe.

Beaux chemins & guérites à cloches.

Depuis Kay-ſong-fu juſqu'à Quey-te-fu, le chemin, qui ne ceſſe pas d'être planté d'arbres, offre, de diſtance en diſtance, de petites Tours ou des guérites, dont quelques-unes ont des cloches.

Cimetiere des Chinois.

Le 19, l'Auteur logea dans un grand Bourg nommé (67) *Tſay-kya-tao-keu*. La continuité des pluies ne lui permit pas d'obſerver la direction de ſa route; mais il jugea qu'elle étoit au Sud-Eſt, au travers d'un Pays agréable. Il paſſa par un fort beau cimetiere, où il remarqua des lions de marbre dans un bois fort épais. La pluie le força de s'arrêter le jour ſuivant. Le 21 il traverſa de très belles plaines. Les chemins & les Villages y ſont environnés d'arbres. Ayant paſſé la nuit à Whe-tin-tſye (68) grande Bourgade, il fit, le jour ſuivant, quatre-vingt-dix lis, au milieu deſquels il s'arrêta pour dîner dans un Village; après quoi il traverſa *Yung-ching-hyen*, Ville aſſez petite dans l'intérieur des murs, mais dont les fauxbourgs ſont fort grands. L'après-midi, il compta, ſur la gauche, douze Villages à la fois, la plûpart ornés de petites Tours quarrées, qui les font diſtinguer dans l'éloignement. Mais il remarqua que le nombre des arbres étoit fort diminué. Le 23, il eut pendant tout le jour, vers l'Eſt, des montagnes à cinq ou ſix lieues de diſtance. Le Pays étoit preſque ſans arbres, excepté dans les Villages, qui ſont en fort grand nombre & munis de petites Tours quarrées. La petite Ville de *Tung tye-fu-tſu* fait le commencement de la Province de Kyang-nan. Fontaney remarque ici que

Multitude de Villages.

(66) Du Halde, Tome I.

(67) *Tcai-kia-tao-keou* dans le François.

(68) *Hoe-tin-tcie* dans l'Original.

	lis.		lis.
Han-kang-chin, grande Ville au Sud-Eſt,	25	Tſay-kya-tao-keu, Sud Eſt,	80
17. Ky-hyen, Eſt-Sud-Eſt,	30	Whe-tin-tſye,	90
Tſye-fu-tſe, Eſt-Sud-Eſt,	50	Grand Village, Sud-Eſt,	45
18. Hyan-hi-pu, grand Village, Eſt-quart-Sud-Eſt,	45	Un autre, Sud-Eſt-quart de Sud,	45
King-lu-hyen, Eſt-quart-Sud-Eſt,	20	Tung-tye-fu-tſu, Sud-Eſt,	20
		Pe-kang-y, Sud-Eſt,	20
		Sang-pu, Village, Sud,	40

FONTANEY. 1688.

l'uſage des Habitans eſt d'étendre le bled à terre pour le battre, en faiſant rouler deſſus un cylindre de marbre brut, dont la longueur eſt de deux pieds & demi, & ſon diametre de deux pieds. Il eſt tiré par deux bœufs, avec des cordes attachées aux deux bouts. Le Lundi 24, l'Auteur paſſa près de *Syeu-cheu*, dont les murs ne paroiſſent point en bon état; mais les fauxbourgs de cette Ville ſont ſpacieux. Il ne vit que de la pauvreté & ne trouva rien à manger dans les Villages qu'il traverſa. Dans le lieu où il s'arrêta pour dîner, il remarqua un tas de vers à ſoie, qu'on nourriſſoit de feuilles de meuriers ſur une natte. Ceux qui paroiſſoient prêts à faire leur ſoie étoient renfermés dans des bottes de roſeaux ſecs. Ils ſont de fort petites cocques. On aſſura l'Auteur que dans la Province de *Che-kyang* elles ſont deux ou trois fois plus groſſes.

Maniere de battre le bled.

Vers à ſoie, & pratique de la Chine.

Le 25, s'étant arrêté pour dîner dans un gros Bourg, nommé *Lyen-chin-tſye*, il y vit deux Ponts ſur deux petits ruiſſeaux, ou plûtôt ſur deux torrens, qui deviennent navigables pour les Barques dans les tems de pluie, mais dont le cours ſe termine à quelques Villages voiſins. Il paſſa la nuit à Ku-chin, autre Bourg. Les terres de la Province de Kyang-nan ſont marécageuſes, & moins bonnes que celles de *Ho-nan*. Mais on y voit des pâturages pour les beſtiaux, qui ſe préſentent en grand nombre dans les campagnes. Le 26, Fontaney trouva les chemins ſi alterés par les pluies, que dans quelques endroits il eut à traverſer deux ou trois pieds d'eau; mais les bleds n'en croiſſoient pas moins dans les campagnes. Il paſſa la nuit à Song-pu, dont la Ville de Fong-yong-fu n'eſt éloignée que de vingt lis.

Qualités des terres dans la Province de Kyang-nan.

Le 27, il traverſa, près d'une petite Ville, la riviere de *Whay-ho*, qui eſt large d'environ ſoixante-dix pas géometriques, & qui, ſe joignant au Whang-ho, communique avec Nan king par cette voie. Il s'arrêta le ſoir à *Whan-ni-pu*. Tout ce Pays eſt rempli de pâturages. La nuit ſuivante, il logea dans un grand Bourg nommé *Che-ho-yi*, qui préſente à l'entrée un Pont de trente-trois piliers, ſur lequel il paſſa une petite riviere. Les chemins étoient rompus par les pluies des jours précédens, mais couverts de paſſans & remplis de Villages.

Riviere de Whay-ho, & ſa communication avec Nan-king.

Le 29 au ſoir, le logement du Miſſionnaire fut un autre Village, qu'il nomme *Chu-lu-kya*. Il eut à traverſer des montagnes, & des terres dont la plûpart étoient ſans culture. Le jour ſuivant, après avoir fait l'eſpace d'une lieue, il ſe vit forcé de grimper une montagne fort roide. Le chemin eſt pavé de pierres. On y trouve quelques maiſons, & une arche de pierre, longue de quarante ou cinquante pas, ſous laquelle il faut paſſer. La Ville de *Hyeu-cheu*, où il arriva vers midi, eſt environnée d'un foſſé rempli d'eau, & large de ſoixante braſſes. Elle eſt ſituée ſur un terrain qui s'éleve, & le Pays eſt couvert d'arbres aux environs. Dans le fauxbourg, qui eſt fort grand

Montagne fort roide.

	lis.		lis.
Syeu-cheu, ...	30	27. Petite Ville, ...	30
Village, Sud Sud-Eſt, . . .	45	Whan-ni-pu, ...	40
Fang-chang-tſye, ...	35	Tſan-kya-pu, Sud-Eſt-quart de Sud;	40
Lyen-chin-tſye, grande Bourgade,	54	Che-ho-yi, Sud-Eſt-quart de Sud,	30
Ku-chin, autre Bourg, ...	50	Chu-lu-kyao, Village, . . .	50
26. Song-pu, Sud, ...	20	Hyeu-cheu, ...	41

FONTANEY. 1688.

& que le Miſſionnaire traverſa, il obſerva une Tour & pluſieurs arcs de triomphe. Pendant tout le jour il vit des plaines couvertes de riz. Ici les Habitans battent le grain avec un fleau, après avoir commencé par le preſſer avec un cilindre de marbre traîné par un Bufle.

Pu keu & ſes murs.

Le 31, Fontaney paſſa la nuit à *Pu-keu*, grand Bourg au pied d'une montagne, qui commence une lieue au deſſous. Le mur qui environne la Place s'étend ſur une montagne, & domine ſur le *Yang-tſé-kyang*, comme une citadelle; mais il eſt trop élevé pour commander cette riviere. Du côté de l'Eſt, il ſe replie, pour s'étendre ſur une autre montagne, où l'on apperçoit une Tour. Le *Kyang* a preſqu'une lieue de large à *Pu-keu*, d'où Nan-king n'eſt éloigné que de trente lis au Sud-Eſt quart de Sud. L'Auteur prit par terre, de l'autre côté de cette riviere, une bonne lieue au deſſous de la Ville, au Sud Sud-Eſt, où il entra dans une autre riviere, qui le conduiſit à deux lieues de-là juſqu'aux portes de Nan-king, après avoir ſuivi près d'un mille & demi les murs de cette grande Ville. La riviere étoit couverte d'un grand nombre de Barques Impériales, pour l'uſage des Mandarins.

L'Auteur arrive à Nan-king.

Cours & profondeur extraordinaire de la Riviére de Kyang.

En traverſant le Kyang près de *Pu-keu*, le cours de cette riviere paroît Eſt Nord-Eſt auſſi loin que la vûe peut s'étendre. Enſuite, plus près de Nan-king, il change au Nord-Eſt juſqu'à la montagne de Pu-keu, où l'on apperçoit une Tour; & depuis Nan-king juſqu'à cette Tour, il prend au Nord pendant l'eſpace de trois lieues. On aſſura l'Auteur que dans cet endroit il n'y a pas moins de trente-ſix changs de profondeur, c'eſt-à-dire trois cens pieds (69).

CHAPITRE X.

Voyage du Pere Joachin BOUVET, *Jéſuite, de Peking à Canton, lorſqu'il fut envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi, en 1693.*

BOUVET. 1693.

Motifs & circonſtances de ſon départ.

L'EMPEREUR de la Chine, ayant nommé le Pere Bouvet pour le voyage de l'Europe, lui ordonna de ſe rendre à Canton avec un Mandarin du troiſiéme ordre, nommé Tong-la-ya (*), & un Jéſuite Portugais, qui étoit envoyé à Macao par ſa Majeſté Impériale, pour y joindre le Pere Philippe Grimaldi, autre Jéſuite, nouvellement revenu de l'Europe, où les ordres de l'Empereur l'avoient conduit. Les Mandarins furent chargés de hâter les dépêches qu'ils devoient recevoir pour ce voyage, du *Ping-pu*, ou du ſouverain Tribunal de la milice. Il y fut réſolu que le Miſſionnaire auroit huit chevaux, pour lui & les gens de ſa ſuite.

Cortége du Pere Bouvet.

Patente nommée Kang-ho.

Cette patente du Ping-pu, qui porte le nom de *Kang-ho*, conſiſte dans une

(69) On doit toujours faire attention que ce ſont ci les Journaux, & que les Deſcriptions feront enſuite un corps, ſuivant notre méthode.

(*) L'Original a *Tong-lao-ye*. Mais *voyez* l'Avertiſſement.

	lis.		lis.
Tan-tye-kau, Ville, ...	20	31. Pu-keu, Ville murée, Eſt. . . .	50
Tſi-kyo, Ville, ...	40	Nan-king-fu, Sud-Eſt-quart de Sud,	30

grande feuille de papier, imprimée en caracteres Tartares & Chinois, & ... me du Sceau de la Cour. Elle contenoit que le Tribunal ſuprême du Pin... accordoit au Miſſionnaire le Kang ho par l'ordre de l'Empereur, qui l'envoyoit hors du Royaume pour ſon ſervice, & qui ſouhaitoit qu'il prît ſa route par Canton; qu'il étoit ordonné à tous les Chefs des Tribunaux des Villes & des Places, où il ſe trouvoit des maiſons de poſte, de lui fournir ſans délai tel nombre de chevaux, avec tout ce qui étoit néceſſaire ſur la route pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa ſuite; de le loger dans le Kong-quan ou l'Hôtellerie des Officiers de la Cour; &, lorſqu'il ſeroit obligé d'aller par eau, de lui donner des Barques & toutes les autres néceſſités pour ſon voyage &c. Le Sceau étoit quarré, & large de trois doigts, ſans autre figure & ſans autre caractere que le nom du Tribunal, qui étoit d'un côté en caracteres Chinois & de l'autre en caracteres Tartares. Les Sceaux de tous les Tribunaux ſont de la même forme. Au bas de la patente on liſoit les noms des Préſidens Tartares & Chinois du Tribunal, avec la date, qui étoit conçue dans ces termes: Le ſixiéme jour de la cinquiéme Lune de la trente-deuxiéme année du regne de Kang-hi.

Bouvet. 1693.

Bouvet partit de Peking, le 8 de Juillet 1693, à ſix heures du ſoir. Il ſe fit précéder d'un Poſtillon, pour avertir le Mandarin qu'il comptoit de le joindre au lieu dont ils étoient convenus. Mais la nuit l'ayant ſurpris à trois lieues de Peking, il perdit ſa route; & pendant neuf ou dix heures ſa marche fut ſi incertaine, qu'il n'arriva qu'à la pointe du jour à Lyang-hyang, où le Mandarin l'attendoit. A peine fut-il deſcendu de cheval qu'il fut obligé d'y remonter, pour remplir la marche du jour, qui étoit de cent quarante lis, c'eſt-à-dire, de deux poſtes, chacune de ſept lieues.

Départ de l'Auteur.

Dans toutes les Villes de la grande route, on trouve ordinairement des *Ima*, ou des offices, dans leſquels on entretient plus de cent ou de cent cinquante chevaux de poſte. Lorſque les Villes ſont trop éloignées, il y a d'autres maiſons de poſte entre deux. Ceux qui voyagent avec un Kang-ho ne manquent point de trouver, dans les lieux où ils s'arrêtent pour dîner & pour ſouper, des chevaux frais, avec un logement préparé par le Mandarin du lieu. Ces logemens, qui s'appellent Kong-quans, doivent être prêts pour la reception des grands Seigneurs Chinois; mais comme il ne s'en trouve point dans toutes les Villes, ſur-tout dans celles qui ont été ruinées pendant les dernieres guerres, le Mandarin fait préparer la meilleure Hôtellerie de la Ville, & l'érige en Kong-quan, par une piéce de ſoie rouge qu'il fait ſuſpendre ſur la porte en forme de rideau. Il la garnit auſſi d'une table & d'un fauteuil couvert de ſoie avec une broderie legere. C'eſt en quoi conſiſte aujourd'hui tout l'ameublement de la plûpart des Hôtelleries où les Grands ſont logés dans leurs voyages. On n'y trouve jamais de lits, parce que l'uſage des voyageurs eſt de

Logemens & commodités de la route.

Kong-quans, ou logemens des Seigneurs Chinois.

ROUTE DE PEKING A CANTON,
par poſtes de cinq, ſix ou ſept lieues, chacune.

Province de Pe che-li.
8. *Juillet & ſuivans.*
De Peking à Lyang-hyang, 7 *lieues.*

9. Tſo-cheu, ... 7 *lieues.*
Sin-ching hyen, . . . 7

BOUVET. 1693.

porter avec eux cette commodité ; ſans quoi ils ſont obligés de paſſer froidement la nuit ſur une ſimple natte.

Réception qu'on leur fait.

Lorſqu'ils arrivent dans une Ville, ils trouvent ordinairement les Mandarins hors des murs, vêtus de leurs habits de cérémonie, & prêts à les recevoir avec de grandes marques d'honneur. A peine ſont-ils entrés dans l'Hôtellerie, qu'ils y reçoivent leur viſite. Outre les tables qu'ils trouvent aſſez bien couvertes, le principal Mandarin leur envoye quantité d'autres mets, bouillis & rotis, qui ſervent à traiter les gens de leur ſuite; car entre leurs propres domeſtiques, ils ont chacun quatre ou cinq *Pey-pans* ou *Ma-pays*, qui ſont des poſtillons payés par l'Empereur. Les uns ſervent de guides, les autres à porter le bagage : mais tous ſont montés ſur des chevaux de poſte ; ſans parler d'une douzaine de ſatellites, armés d'arcs & de fléches, qui ſervent d'eſcorte, & dont on change à chaque poſte. Le Tribunal du Ping-pu avoit reglé toutes ces circonſtances par un ordre particulier, différent du Kang-ho, qu'il avoit remis au Tong-la-ya.

Le 13, ils ſe rendirent à *Ta-cheu*, Ville de la Province de *Schan-tong*, ſituée ſur le canal royal. A chaque mille & demi de diſtance ſur toute cette route, ils trouverent des *Tſuntays*, ou des corps de garde, avec une petite terraſſe en forme de cavalier, qui ſert pour les obſervations & les ſignaux, dans le cas de tumulte ou de revolte.

Tſuntays, ou corps de garde.

Changement de voiture.

Le lendemain, le Miſſionnaire qui accompagnoit Bouvet, ſe trouvant fatigué du cheval, fut obligé de prendre une caleche ; & ce changement leur fit racourcir pendant quelque tems leurs journées. Avec le privilége du Kang-ho, on eſt libre de faire chaque jour autant de poſtes qu'on le déſire ; le 16, en arrivant fort tard à *Wen-chang-hyen*, malgré toute la diligence des Mandarins, on fut arrêté au paſſage de deux rivieres, où, ne trouvant point de Barques aſſez grandes, chacun fut obligé de déſſeller ſon cheval pour le faire paſſer à la nage. Depuis Peking juſqu'à *Tong-ngo-hyen* (70), ſi l'on excepte une longue chaîne de montagnes, nommées *Si-chan*, ou montagnes de l'Oueſt, qu'on laiſſe ſur la droite après la ſeconde journée, le Pays eſt plat & uni. Mais lorſqu'on a paſſé cette Ville, on marche pendant quelques heures au travers des montagnes, où les Miſſionnaires eurent beaucoup à ſouffrir de la chaleur.

Diſpoſition du Pays.

Canton ravagé par les ſauterelles.

Le 17, avant que d'arriver à *Yen-cheu-fu*, ils trouverent, dans l'eſpace de deux milles & un quart, que le Pays avoit été ravagé par une horrible quanti-

(70) Cette Ville, ſuivant la Carte des Jéſuites, eſt douze milles au Nord-Oueſt de Tong-ping-cheu, ſur une riviere, qui eſt ſans doute une de celles que les chevaux paſſerent à la nâge.

10.	Hyong-hyen,	. .	7 *lieues.*	14.	Ngen-hyen,	. .	7 *lieues.*
	Jin-kyeu-hyen,	. .	7		Kao-tang-cheu,	. .	7
11.	Ho kyen-fu,	. .	7	15.	Tſing-ping hyen,	.	6
12.	Hyen-hyen,	. . .	6		Tong-kyeu-ell,	. .	6
	Fu-chuang *j*,	. .	6		Maiſon de poſte,	. .	4
	Tu-ching hyen,	. .	3	16.	Tong-ping-cheu,	.	8
13.	King-cheu,	. . .	6		Wen-chang-hyen,	.	6
	Province de Schan-tong.			17.	Sin-kya *j*,	. . .	4 *& demie.*
	Ta cheu,	. . .	7		Yen-cheu-fu,	. .	4

té de ſauterelles, que leur couleur a fait nommer *Wang-chong* ou inſectes jaunes. L'air en étoit rempli, & la terre ſi couverte, juſqu'au milieu du grand chemin, que les chevaux ne pouvoient faire un pas, ſans en déloger des nuées entieres. Ces fâcheux inſectes avoient dejà ruiné toutes les eſpérances de la moiſſon; mais le mal ne s'étendoit pas loin. Une lieue au de-là, il n'en paroiſſoit pas la moindre trace. Le jour ſuivant, les Mandarins n'ayant pas trouvé, à Tong-hyen, d'Hôtellerie propre à les recevoir, conduiſirent les Miſſionnaires au Palais de Kong-fu-tſe, ou Confucius. Chaque Ville de la Chine a le ſien, où les Officiers & les Grands s'aſſemblent à certains tems de l'année, pour rendre leurs reſpects à la memoire de ce Prince des Philoſophes Chinois. La chaleur extrême de la ſaiſon & du climat obligeoit la caravane de faire une partie du chemin pendant la nuit.

Bouvet. 1693.

Palais de Confucius dans chaque Ville.

Le 20 elle s'arrêta dans la Ville de Syn-cheu, ſur le bord méridional du *Wang-ho*, ou de la riviere jaune, qui a dans cet endroit cinq ou ſix cens pas de largeur. Après l'avoir paſſée, les Miſſionnaires trouverent ſur l'autre rive le *Chi-cheu*, ou le Gouverneur de la Ville, nommé *Kong-lao-ye*, un des deſcendans de Confucius, dont la famille ſubſiſte en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Ils reçurent de lui toutes ſortes de civilités. Après leur avoir envoyé un préſent de thé & de fruits, il leur rendit viſite dans leur Hôtellerie, où il leur fit porter des tables chargées de vivres. On lui apprit que le cheval de Bouvet avoit quelque défaut. Il lui offrit ſa propre monture, & pendant la nuit il envoya quelques-uns de ſes gens à cinq lieues de la Ville, pour faire préparer le lendemain un dîner pour les Miſſionnaires. Depuis Tong-ngo-hyen, juſqu'à *Syeu-cheu*, où ils paſſerent la nuit ſuivante, ils eurent ſur la droite & ſur la gauche une longue chaîne de montagnes déſertes, entre leſquelles, la plaine eſt fort grande, fort unie & bien cultivée.

Politeſſe d'un deſcendant de Confucius.

Le 23, en quittant *Vang-chuang-i*, ils découvrirent de fort loin, au Sud-Oueſt, la montagne *In-yu-chan*, c'eſt-à-dire du *Sceau d'Agathe*, parce que le Sceau Impérial eſt compoſé du *Yu-che* qu'on y trouve; eſpece d'Agathe, dont on fait des Sceaux ou des cachets de toutes ſortes de grandeurs.

Agathe dont on fait les Sceaux Chinois.

Le 25, environ un quart-d'heure avant le lever du ſoleil, l'Auteur découvrit dans le ciel un phenomene qu'il n'avoit jamais vû & dont il n'avoit même jamais entendu parler en France, quoiqu'il ſoit fort commun dans les Pays de l'Eſt, ſur-tout à Siam & à la Chine, où il le vit plus de vingt fois, le matin & le ſoir, ſur mer comme ſur terre, & même dans la Ville de Peking. Ce metéore conſiſte dans certains demi-cercles de lumiere & d'ombre, qui paroiſſent ſe terminer & ſe réunir dans deux points oppoſés de l'horiſon, l'un deſquels eſt le centre du ſoleil; deſorte que s'élargiſſant avec uniformité

Aurores boréales, commune à la Chine.

Deſcription de ce Phénomene.

18.	Tſou-yen, . . .	5	*lieues.*
	Kyay-ho *j*, . . .	5	*& demie.*
	Teng hyen, . . .	3	*& demie.*
	Ling-ching *j*, . . .	8	
	Province do Kyang-nan.		
	Li-ko *j*, . . .	8	
20.	Sin-cheu, . . .	7	
21.	Tao-chan *j*, . . .	5	
	Kyn-kau *j*, . . .	4	
	Syeu-cheu, . . .	6	*lieues.*
22.	Ta-lyen *j*, . . .	5	
	Ku-ching *j*, . . .	7	
23.	Vang-chuang *j*, . .	6	
	Hao-lyang *j*, . .	6	
24.	Hong-ſin, . . .	4	*& demie.*
	Ting-yeun-hyen, .	4	*& demie.*
25.	Chang-kyan *j*, . .	4	*& demie.*
	Fu-ching *j*, . . .	6	

Bouvet. 1693.

vers le milieu du ciel, à proportion de leur distance de l'horison, ils forment une figure assez semblable aux maisons célestes qu'on trace sur les globes (71). Mais leur largeur est ordinairement inégale, & souvent on y apperçoit des coupures, sur-tout lorsque le Phenomene n'est pas tout à fait formé. L'Auteur l'apperçut quatre fois pendant son voyage, dans l'espace de quinze jours; & chaque fois qu'il le vit, dans d'autres tems, il remarqua de même que le tems étoit extrêmement chaud, le ciel rempli de vapeurs, sujet au tonnerre, & qu'on voyoit une grande nuée épaisse, entr'ouverte, vis-à-vis du soleil. La figure de ce meteore paroît fort différente de ces longues traces d'ombre & de lumiere qu'on apperçoit souvent au ciel le matin & le soir, & que leur forme pyramidale a fait nommer *vergas* (72) ou *verges*. S'il se fait voir plus souvent en Asie qu'en Europe, il faut l'attribuer à la nature des terres Asiatiques, qui étant généralement plus impregnées de nitre que celles de l'Europe, rempliſſent l'atmosphere d'exhalaisons nitreuses, sur-tout pendant l'été, & lorsque le soleil a plus de force. Ces exhalaisons répandues dans l'air le rendent plus propre à réflechir la lumiere, & par conséquent à former le meteore.

Ville de Lyu-cheu-fu.

La Ville de *Lyu-cheu-fu*, où Bouvet arriva le 26, lui parut plus peuplée & mieux bâtie qu'aucune de celles qu'il avoit vues depuis Peking. Il ne trouva rien de plus remarquable, sur la route, que quelques arcs de triomphe, quelques Tours & quelques Ponts de marbre. Elle offre aussi quantité de Villages, les uns déserts & sans maisons, parce qu'ayant été ruinées dans les dernieres guerres des Tartares, personne n'a pris soin de les rebâtir.

Arbres qui portent du suif.

Le jour suivant, les Missionnaires observerent dans la plaine plusieurs de ces arbres extraordinaires, qui portent le suif dont on fait les chandelles dans la plus grande partie de l'Empire. Le 28 & les quatre jours suivans, ils traverserent continuellement des montagnes fort rudes, & infestées par des Tygres. Comme l'excès de la chaleur les obligeoit de partir deux ou trois heures avant le jour, ils prirent des guides, avec des torches, qui servoient tout à la fois à les éclairer, & à causer de l'effroi aux bêtes feroces. Le 30, ils entrerent dans la Province de *Hu-quang*, entre *Fong-hyang-i*, & *Ting-syen-i*. Quoique le Païs qu'ils eurent à traverser pendant ces trois jours & les deux suivans, fût coupé par de longues chaînes de montagnes steriles & sans culture, les vallées & les plaines qui les séparent en mille endroits, sont très-fertiles & soigneusement cultivées. On ne trouve point, dans cet espace, un pouce de terre labourable qui ne soit couvert d'excellent riz. On ne peut voir

(71) Ou des papiers globiques, sur lesquels les Constellations & les Pays sont tracés, bornés par deux méridiens, & couchés sur la surface du globe, d'un Pole à l'autre.

(72) Ce sont les Aurores boréales des climats du Nord.

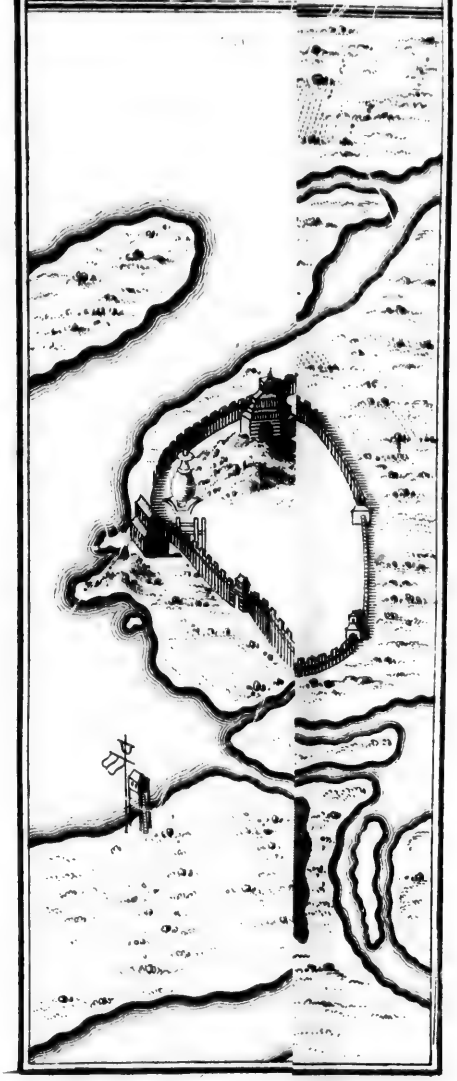
		lieues.			
	Tyen-fu *j*, . . .	4 *& demie.*		Tao-chuen *j*, . . .	4 *lieues.*
26.	Lyu-cheu-fu *j*, . .	3 *& demie.*	29.	Tsing-keu *j*, . . .	6
	I-ho *j*, ...	6		Syao-che *j*, . . .	6
27.	San-keu *j*, . . .	6 *& demie.*	30.	Fong-hyang *j*, . .	6
	Yu-chin-hyen, . .	2		*Province de Hu-quang.*	
	Mey-sin *j*, . . .	4		Ting syen *j*, . . .	6
28.	Lu-ting *j*, . . .	6		Whang-may-hyen, .	4
	Tong-ching-hyen, .	2			

sans

PLANS DE QUELQUES V

YONG CHEW FU
YONG TCHEOU FOU

VO FU
OU-FOU



Tom V. N.° 20.

PLANS DE QUELQUES VILLES DE LA PRO

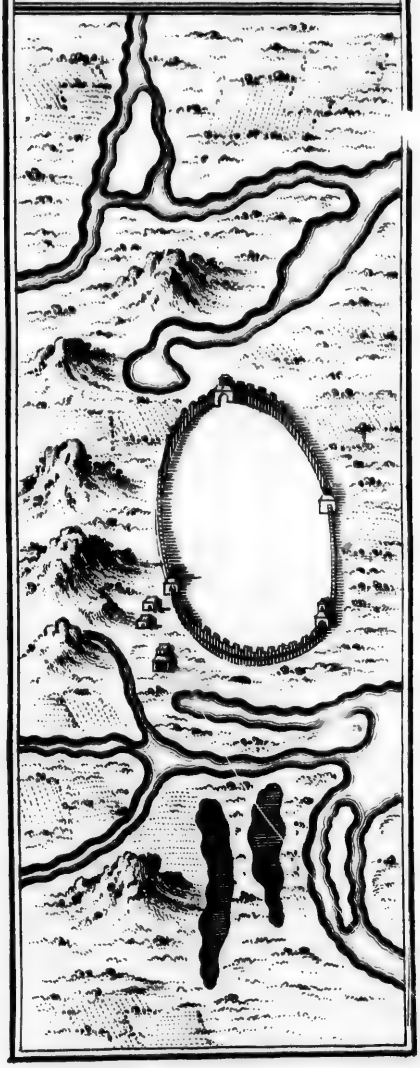
YONG CHEW FU
YONG TCHEOU FOU

VU CHANG FU
VOU-TCHANG-FOU
Capitale

DE LA PROVINCE DE HOU-QUANG

HANG FU
ANG-FOU
pitale

WANG CHEW FU
HOANG-TCHEOU-FOU



Tom V. Nº 20.

ſans étonnement avec quelle induſtrie les Chinois applaniſſent, entre ces montagnes, toutes les terres inégales qu'ils jugent capables de culture. Celles qu'ils peuvent mettre de niveau ſont comme diviſées en parterres. Les autres, qui conſervent des cavités & des hauteurs, ſont ordonnées en terraſſes, & forment des eſpeces d'amphiteâtres.

BOUVET. 1693. Induſtrie des Chinois.

Le 31, la premiere poſte fut celle de *Kong-lang-ji*, dans la Province de Kyang-ſi; & la ſeconde, celle de *Kyeu-Kyang-fu*, ſur le bord Sud du Kyang, ou *la Riviere*, qu'on nomme auſſi par excellence. L'ayant paſſé devant cette Ville, ils le trouverent fort rapide, & large d'environ un mille & demi. On prend, dans cet endroit, d'excellent poiſſon, ſur tout une eſpece de dorade, qui ſe nomme *Whang-yu* (73), ou poiſſon jaune. Elle eſt fort groſſe & d'un gout délicieux. Les Miſſionnaires logerent dans un veritable Kong-quan, que Bouvet nomme l'Hôtel des Mandarins. La grandeur de ſes ſalles & de ſes appartemens, qui ſont conſtruits en forme de Temple, fait juger que dans le premier plan on s'étoit propoſé d'en faire un.

Kyang, ou Riviere par excellence.

Dorades qu'on y prend.

Comme les chemins qui conduiſent à *Nang-chang-fu*, Capitale de la Province, éloignée encore de deux grandes journées, ſont fort rudes, & les maiſons du Païs très-mauvaiſes, on conſeilla aux Miſſionnaires de prendre des chaiſes. Ils firent ce jour-là une troiſiéme poſte, juſqu'à *Tong-yen-i*, & cette marche prit une grande partie de la nuit. Les deux journées ſuivantes étant fort longues, on leur fournit huit Porteurs au lieu de quatre, pour ſe relever ſucceſſivement, & trois pour les gens de leur ſuite. Chacun étoit porté par deux hommes, ſur deux bâtons de Bambou, joints enſemble par deux autres, qui les traverſoient en croix. On leur fournit auſſi d'autres hommes, pour le tranſport de leur bagage. Avec ce ſecours, ils marcherent fort à l'aiſe dans les endroits les plus difficiles de la route.

Expédiens pour faciliter les chemins.

L'Auteur obſerva, pendant les quatre ou cinq derniers jours, que les lis, ou les ſtades étoient plus longs qu'à ſon départ; ce qui s'accordoit avec ce qu'il avoit ſouvent entendu dire, qu'ils ſont plus courts vers Peking, que dans les parties du Sud.

Inégalité des lis ou des ſtades de la Chine.

A *Te-ngan-hyen*, où les Miſſionnaires arriverent le premier d'Aout, il ne ſe trouva point d'hôtellerie pour les loger avec toute leur ſuite. Bouvet fut conduit dans le Temple de *Ching-wan*, c'eſt-à-dire, de l'eſprit tutelaire de la Ville. Le Bonze, qui en prenoit ſoin, plaça auſſi-tôt une table, & un petit lit, au milieu du Temple. Pour le recompenſer de ſa politeſſe, Bouvet lui fit une harangue de deux heures ſur les avantages de la Réligion Chrêtienne, que le Prêtre infidéle parut écouter avec beaucoup de patience, & divers ſignes de joie. Cependant le Miſſionnaire n'oſa ſe flater de l'avoir converti, parce que la profeſſion de Bonze lui donnant de quoi ſubſiſter, il ne pouvoit embraſſer le Chriſtianiſme ſans ſe jetter dans la miſere; » & je ſçais par expe- » rience, continue l'Auteur, que cette conſideration met plus d'obſtacle à

Bouvet veut convertir un Prêtre Chinois.

(73) *Hong-yu* dans le François. Mais c'eſt ſans doute une erreur, au lieu de *Hoang-yu*.

Province de Kyang-ſi.						*Tong-yen j*,				*6 lieues.*
31. Kong-lang *j*,				*4 lieues.*			*Aout.*			
Kyeu-kyang-fu,				*6*		1. Te-ngan-hyen,				*6*

BOUVET. 1693.

» la converſion des Bonzes, que leur attachement pour une Religion qu'ils » connoiſſent peu, ou pour un genre de vie, que la ſeule néceſſité leur a fait » embraſſer.

Ville de Nan-chang-fu.

Le 2, il arriva dans la Ville de *Nan-chang-fu*, Capitale de la Province de Kyang-ſi, où il trouva une de ces Barques Impériales, qui ſont de la groſſeur d'un Vaiſſeau, avec des ornemens de peinture & de dorure, qu'on avoit preparée pour lui faire paſſer la riviere (74). En touchant à l'autre rive, il vit paroître le Viceroi, accompagné de ſix autres Mandarins, qui le conduiſit dans un Kong-quan fort propre, ſur le bord de l'eau. Lorſqu'ils furent arrivés au milieu de la ſeconde cour, le Viceroi avec tout ſon cortége ſe mit à genoux vis-à-vis de la grande ſalle, au pied du grand eſcalier; & ſe tournant vers les Miſſionnaires, il leur demanda des nouvelles de la ſanté de l'Empereur; queſtion dont le droit n'appartient qu'aux Officiers de ſon rang. Tong-la-ya répondit, que Sa Majeſté étoit parfaitement rétablie. Alors le Viceroi & les Mandarins ſe leverent, & firent entrer les Miſſionnaires dans la ſalle, où l'on avoit placé deux rangées de fauteüils, l'un vis-à-vis de l'autre. Auſſi tôt qu'ils furent aſſis, on leur préſenta du thé, à la maniere Chinoiſe & Tartare. On le but avec diverſes ceremonies; après quoi, tout le monde s'avança vers l'extrêmité de la ſalle, où le dîner étoit préparé. Comme cette fête ſe faiſoit moitié à la Chinoiſe, & moitié à la Tartare, on ſe diſpenſa des formalités incommodes qui ſont en uſage dans les banquets Chinois. Après le dîner, le Viceroi & les Mandarins conduiſirent les Miſſionnaires au bord de la riviere, où l'on avoit eu ſoin, à leur ſollicitation, de faire venir des Barques légeres, pour avancer avec plus de diligence. Il y en avoit une pour *Tong-la-ya*, une autre pour Bouvet, & une troiſiéme pour ſes deux compagnons. Pendant toute la route, qu'ils continuerent de faire par eau, ils trouverent, à chaque lieue, des *Tangs*, ou des corps de gardes, occupés ordinairement par huit ou dix Soldats.

Cérémonie pour s'informer de la ſanté de l'Empereur.

Les Miſſionnaires prennent leur route par eau.

Le 6, ils dînerent à *Chang-chu*, Lieu célébre par le Commerce de toutes ſortes de drogues & de plantes medecinales. Le même jour & les deux ſuivans, ils traverſerent pluſieurs Villes; mais ils firent peu de chemin, à cauſe des Baſſes, qu'ils rencontroient à tous momens. Le Païs ne leur offroit rien de remarquable. Ils marcherent continuellement entre des montagnes deſertes & ſans culture, qui forment deux chaînes paralleles. Les Réligieux de S. François ont une Egliſe à *Ki-ngan-fu*. Le Gouverneur de *Wan-ngen-hyen*, où les Miſſionnaires arriverent le 11, étoit Chrêtien; mais ſi peu attaché à ſa Réligion, qu'il ne leur fit aucune civilité.

Egliſes chrétiennes à Ki-ngan-fu & à Kan-cheu-fu.

Le 14, étant arrivés à Kan-cheu-fu, Ville grande & bien peuplée, où les Chrêtiens avoient une Egliſe, le *Tſang-ping*, ou le Commandant Général

(74) Cette Riviere n'eſt pas le Kyang. C'eſt le Kong-kyang, qui tombe dans le Lac Po-yang, avec lequel le Kyang communique au Nord.

2.	Kyen-chang-hyen, . .	6 *lieues.*	10.	Tay-ho-hyen, . . .	10 *lieues.*
	Nan-chang-fu, . .	6	11.	Wan-ngen hyen, .	10
5.	Fong-ching-hyen, .	10	12.	Lyang-keu-, Village,	11
6.	Chang-chu, . . .	6	13.	Yen-ching *j*, . . .	3
9.	Ki-ngan-fu, . . .	24	14.	Kan-cheu-fu, . . .	10

de la Milice du Païs, parut avec plusieurs Mandarins, pour les recevoir au bord de la riviere, & les invita à dîner, en leur promettant toute la liberté qu'ils demanderoient. Au lieu de la Comedie, qui accompagne ordinairement les festins Chinois, on leur donna le plaisir de voir tirer au blanc à la Tartare. La loi de ce jeu est que celui qui frappe le but oblige les autres à boire un petit verre de vin à sa santé. Il n'y avoit guere plus de deux ans qu'il étoit en usage dans l'Empire. L'Empereur Kang-hi ayant remarqué la mollesse & l'indolence des Tartares qui étoient obligés d'apprendre l'art de la guerre, avoit pris la résolution d'introduire, par son exemple, cet exercice entre les Grands & les premiers Mandarins de son Palais. Il tiroit une fléche avec autant de justesse que de vigueur, & chaque jour il employoit quelques heures à ce passetems. Les Mandarins, qui étoient obligés de faire l'essai de leur adresse dans un exercice si nouveau, réjoüissoient l'Empereur & toute la Cour par leur mauvaise grace; & la confusion qu'ils en eurent les porta bien-tôt à faire instruire leurs enfans, pour les garantir du même ridicule.

BOUVET. 1693.

Spectacle que le Gouverneur donne aux Missionnaires.

Origine de l'exercice de l'arc à la Chine.

Les Missionnaires continuerent de se trouver de tems en tems entre de longues chaînes de montagnes qui s'étendent au long des deux bords de la riviere. Ces montagnes sont quelquefois si escarpées, que les Chinois ont été obligés dans plus de cent endroits, de tailler un sentier pour la commodité de ceux qui tirent les Barques. Leur substance est une terre sabloneuse, couverte d'herbe, mais dure & raboteuse sur les côtés. On y apperçoit, par intervalles, quelques endroits cultivés, qui suffisent à peine pour la subsistance des Habitans du Village voisin. Le Païs est plus fertile trois lieues au-dessus de *Kan-cheu-fu*. Le 15, Bouvet vit pour perspective des campagnes plus unies & mieux cultivées; & le lendemain il trouva la riviere si étroite, qu'à peine lui donne-t'il trente pas de large; mais le cours lui parut fort rapide. Le 17, il gagna la Ville de *Nan-ngan-fu*, après avoir eu, pendant ces deux derniers jours, des montagnes continuelles au long des deux rives. Le canal de la riviere devenant encore plus étroit & plus rapide, on fut forcé d'augmenter le nombre de ceux qui tiroient les Barques. Il se trouvoit ici une Eglise Chrêtienne. Les Missionnaires se virent obligés dans le même lieu de reprendre des chaises pour voyager par terre, jusqu'à Nan-hyang-fu. Après avoir fait deux lieues, ils trouverent une montagne si roide & si tortueuse, que dans plusieurs endroits ils se virent dans la nécessité de la tailler en forme de dégrés. Ils furent obligés aussi, pour s'ouvrir un passage, d'en applanir le sommet, qui est de roc, jusqu'à la profondeur de quarante pieds. Quoique toutes les montagnes qu'ils avoient à traverser fussent horribles & desertes, les terres qui formoient les intervalles étoient cultivées, & couvertes d'aussi bon riz que les fertiles vallées dont on a vû la description.

Travail des Chinois pour la facilité des chemins.

Qualités du Pays.

Difficultés de la route.

A Nan-hyang, les Catholiques conduisirent Bouvet à leur Eglise, & de-là au bord de la riviere, où les Barques étoient prêtes à le recevoir. Aussi-

Eglise catholique.

(75) C'est le fameux *Mey-lin*, *Mé-lin* ou *Ma-lin*, dont on a déja parlé.

15. Poste, ... 9
16. Nan-kang-hyen, . . 12
Lin-chin, . . . 10
17. Nan-ngan-fu, . . 12
Nan-hyang-fu, . . 12

BOUVET. 1693.

tôt qu'il y fut entré, on vit arriver les préſens des Mandarins de la Ville, avec des Tye-tſe, ou des billets de civilité. Il vint auſſi deux Tye-tſe, de chacun des quatre Mandarins de la Province de Canton, qui envoyerent aux Miſſionnaires diverſes ſortes de rafraîchiſſemens.

Egliſe de Cha-cheu-fu.

Comme ils deſcendoient la riviere, & qu'ils ne ceſſoient pas d'avancer nuit & jour, leur voyage ſe faiſoit avec beaucoup de diligence. Ils arriverent en cinq jours à Canton (76), après avoir paſſé par Cha-cheu-fu, où ils trouverent une Egliſe Chrêtienne, par *In-tchyen* & Tſin-yeu-hyen. Juſqu'à Tſin-yeu-hyen, la Riviere eſt bordée des deux côtés par des montagnes roides & ſans culture, avec quelques habitations qui ſe préſentent au pied. Mais un peu plus loin, le Païs eſt bien peuplé & rempli d'Habitans. Il eſt plat depuis la même Ville juſqu'à Canton, & couvert de *Long-yen* & de *Li-tchi*, deux ſortes d'arbres fruitiers qui ſont particuliers à la Chine, & qui ne ſe trouvent que dans les deux Provinces de *Canton* & de *Fo-kyen*.

Arbres particuliers à la Chine.

Environ quatre lieues au-deſſus de Canton, ils traverſerent *Fo-chan*, un des plus grands Bourgs de la Chine, qui contient, dit-on, plus d'un million d'Habitans. Les Jeſuites y avoient une Egliſe, compoſée d'environ dix mille ames.

De Nan-hyang juſqu'à Quang-cheu, les Miſſionnaires trouverent, vis-à-vis la plûpart des corps de garde qui bordent la route, des galeres, avec leurs pavillons deployés, & leurs Matelots, ou leurs Soldats armés de cuiraſſes, de lances, de fléches, & de mouſquets, rangés en ligne pour leur faire honneur. A deux lieues de Omany-cheu, le *Yeun-yeun*, ou l'Intendant Général de la Province pour le ſel, vint au-devant d'eux, & les preſſa de paſſer ſur ſa Barque, où il leur avoit préparé un grand feſtin; mais le remerciant de cette politeſſe, ils s'excuſerent ſur ce qu'il étoit jour de jeûne. Ils firent la même excuſe aux Mandarins de la Province, qui les attendoient ſur la rive pour leur demander, avec les ceremonies uſitées, des nouvelles de la ſanté de l'Empereur.

Civilités qu'on fait aux Miſſionnaires.

Kong-quan, où Bouvet eſt logé.

Bouvet fut conduit dans un Kong-quan de grandeur mediocre, mais propre & commode. Il étoit compoſé de deux cours & de deux principaux édifices, dont l'un, qui faiſoit le fond de la premiere cour, étoit un *Ting*, c'eſt-à-dire, une grande ſalle, entierement ouverte de front, pour y recevoir les viſites. L'autre, qui étoit à l'extrêmité de la ſeconde cour, étoit diviſé en trois piéces, dont celle du milieu ſervoit d'antichambre aux deux autres, qui étoient fort grandes, chacune avec ſon cabinet. Telle eſt la forme ordinaire des maiſons Chinoiſes de quelque diſtinction (77).

(76) Ce nom vient de *Quang-tong-ſong*, qui ſignifie Capitale de la Province de Quang-tong. Les Portugais l'appellent *Kan-tan*.

(77) Chine du Pere du Halde, Vol. I.

18. Chau-cheu-fu, . .	30 *lieues.*	Fo-chan, . . .	4 *lieues.*
19. In-te-hyen, . . .	20	21, 22. Quang-cheu-fu, ou Canton, . . .	36
20. Tſin-yeu-hyen, . .	20		

CHAPITRE XI.

Voyage du Docteur Jean-François GEMELLI CARERI à la Chine.

INTRODUCTION.

Qui étoit l'Auteur, & motifs de ſes voyages.

ON n'offre ici, dans le Journal ſuivant, qu'un extrait de la quatriéme partie du voyage de l'Auteur (78) autour du monde. Gemelli Careri étoit Napolitain, & Docteur en Droit Civil. Sa curioſité naturelle lui fit entreprendre en 1683 un voyage de l'Europe, dont il publia le premier Tome. Mais celui qu'il entreprit autour du monde, fut l'effet des perſecutions & des outrages injuſtes qu'il eut le malheur d'eſſuyer. Il le commença dix ans après l'autre. Tout le cours de ſa vie fut mêlé d'un ſi grand nombre d'étranges accidens, qu'il ne pouvoit, dit-il, en rappeller la memoire ſans effroi. Mais comme c'étoit à ſes malheurs mêmes qu'il avoit l'obligation d'avoir vû tant de Païs differens, il juge qu'on a tort de ſe plaindre de la fortune, parce que dans le tems même qu'elle traite un malheureux avec le plus de rigueur, elle l'engage ſouvent dans quelque grande & utile entrepriſe.

Editions des Voyages de Gemelli.

Le voyage de Gemelli autour du monde a reçu pluſieurs fois les honneurs de la preſſe en Italie. Après diverſes éditions dans ſa langue naturelle, il fut traduit en Anglois, & publié en 1704, dans le quatriéme tome d'une des grandes Collections d'Angleterre. Les François le traduiſirent auſſi en 1719. La diviſion de l'ouvrage eſt en ſept parties, dont chacune contient trois livres. Le premier offre les voyages de l'Auteur dans quelque Païs; le ſecond, une deſcription du Païs & de ſes Habitans; & le troiſiéme la route du Voyageur vers quelque autre Païs où il paſſe du premier. Ainſi ſa méthode eſt reguliere, & ces materiaux ſont aſſez bien digerés, comme on en va juger par la quatrieme partie, qui concerne la Chine.

Diviſion & fonds de cet Ouvrage.

Le premier Livre contient dix chapitres, qui traitent 1. De Macao. 2. Du voyage inutile des Portugais pour rétablir le Commerce au Japon. 3. Voyage à Canton, & deſcription de cette Ville. 4. Voyage à Nan-ngan-fu. 5. Maniere de voyager par terre, & deſcription du grand canal. 6. Voyage à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-ſi. 7. Voyage de Nan-chang-fu à Nan-king. 8. Deſcription de Nan-king. 9. Voyage par terre à Peking. 10. Deſcription de cette Ville. Le ſecond Livre contient auſſi dix chapitres. 1. L'Audience que Gemelli reçut de l'Empereur. 2. Voyage au grand mur de la Chine. 3. Comment l'Empereur paroît en public. 4. Religions de la Chine. 5. Derniere perſecution & rétabliſſement des Miſſionnaires. 6. Antiquité de l'Empire. Nombre des Villes & des Habitans. 7. Gouvernement civil & militaire; degrés des Mandarins, & les ſix Tribunaux ſuprêmes. 8. Autres cours à Peking & dans les Provinces. 9. Langue & ſciences Chinoiſes. 10. Induſtrie & navigation des Chinois. Le troiſiéme Livre eſt compoſé de huit chapitres. 1. Nobleſſe, politeſſe, & ceremonies. 2. Autres coutumes de la Chine. 3. Habits, armes & coin. 4. Enterremens. 5. Abondance de toutes choſes, & tem-

(78) En ſept Parties, qui contiennent la Turquie, la Perſe, l'Inde, la Chine, les Iſles Philippines, la Nouvelle-Eſpagne, & ſes voyages depuis la Vieille-Eſpagne juſqu'à Naples.

INTRODUCTION.

perature de l'air. 6. Tartares Orientaux, & conquête qu'ils firent de la Chine. 7. Caractere de Kang-hi, Empereur Chinois. 8. Ses grandes richeſſes. Enfin le quatriéme Livre, qui conſiſte en huit chapitres, contient 1. Le retour de l'Auteur à Nan-chang-fu. 2. Son retour à Canton. 3. Nouvel an des Chinois, & fête des lanternes. 4. Pompe du Tſong-tu, & autres choſes remarquables dans la même Ville. 5. Voyage à Macao. 6. Retour de l'Auteur à Canton. 7. Autre voyage à Macao. 8. Naufrage & bonheur de quelques Soldats qui échappent aux flots. Cette quatriéme partie contient trois planches. 1. La pompe de l'Empereur lorſqu'il paroît en public. 2. Proceſſion funebre. 3. Pompe du Tſong-tu de Canton, lorſqu'il paroît dans la Ville.

Il eſt critiqué par Le Clerc.

Gemelli Careri n'a point échappé à la cenſure des critiques. Le Clerc (79) prétend que les Journaux & les deſcriptions ne ſont pas de lui ; que tout ce qu'il rapporte de la ſituation des Places, touchant leur latitude & leur longitude, eſt tiré des Cartes ; qu'il n'y a rien que de commun dans les éclairciſſemens qu'il veut donner ſur l'Hiſtoire de la Chine, & que tout ce qu'il raconte des mœurs & des uſages de la Nation ſe trouve dans les autres rélations de voyages.

Détail des objections.

Cette accuſation ne paroît pas ſans fondement dans ſa derniere partie. On ne peut douter que Gemelli n'ait emprunté quantité de circonſtances de quelques autres Ecrivains, puiſqu'il les cite ſouvent. Mais, en général, il faut confeſſer que ce qu'il raconte a pû tomber ſous ſes propres obſervations. Dans la deſcription qu'il donne des plans, il paroît toujours, par quelques circonſtances, qu'il parle ſur le témoignage de ſes propres yeux ; & ceux qui l'accuſent d'en impoſer à ſes Lecteurs, ne lui refuſent pas l'honneur d'avoir voyagé au travers de la Chine. En effet, les Jeſuites de Peking, & ſur leurs memoires, l'Auteur des Lettres édifiantes, dans ſa deſcription de la Chine, le chargent d'une fauſſeté manifeſte, dans le récit qu'il fait de l'Audience de l'Empereur & dans ſa deſcription de la Cour Impériale. Ils aſſurent qu'il n'entra point dans le Palais, & qu'il n'en approcha pas plus près que juſqu'au pont qui eſt entre la maiſon des Jeſuites & la porte du Sud ; porte toujours fermée. Mais ils reconnoiſſent qu'il pria les Miſſionnaires de lui procurer la vûë de l'Empereur, ou du moins celle du Palais ; quoiqu'ils ajoutent qu'il demandoit une grace, que ni eux, ni un Miniſtre d'État, ni même les Princes du Sang, ne pouvoient lui accorder ſans un ordre ſpecial (80).

Fauſſeté qu'on reproche à Gemelli.

Ce qu'on peut répondre pour ſa defenſe.

Il eſt difficile de défendre Gemelli contre un témoignage ſi formel. Cependant il avoüe lui-même que le Pere Grimaldi l'ayant conduit au Palais, n'oſa le faire paroître devant l'Empereur ſans que ce Prince fût informé qu'il y étoit entré. D'ailleurs il paroît aſſez étrange que le voyage autour du monde ayant été publié dès le commencement de ce ſiécle, perſonne n'eût relevé cet endroit juſqu'à l'année 1720, où vraiſemblablement le Pere Grimaldi & l'Auteur étoient morts tous deux. Quoiqu'il en ſoit, on ſe ſert ici de la rélation de Gemelli, comme de toutes les autres, avec de juſtes précautions ; & l'on a pris ſoin de remarquer exactement les circonſtances qui paroiſſent ſuſpectes, ou qui ſont empruntées de quelque autre Voyageur. Comme la route

Précautions avec leſquelles on donne ſa Relation.

(79) Bibliotheque ancienne & moderne, Vol. XIII. p. 19. & ſuiv.

(80) Lettres édifiantes, Préface du quinziéme Tome, p. 14 ; & Préface de la Chine du Pere du Halde, page premiere.

qu'il ſuivit juſqu'à Nan-king eſt la même que celle de Nieuhof, on ſe bornera aux remarques qu'il fait ſur l'état preſent des Places, & aux circonſtances qui peuvent jetter du jour ſur les coutumes du Païs, dont l'Auteur cherche à nous perſuader qu'il entendoit le langage.

Introduction.

§. I.

Voyage par eau juſqu'à Nan-king.

Gemelli Careri. 1695.

Gemelli étoit arrivé à Macao, dans l'Iſle de Ha-ei-cheu, à la fin du mois de Juillet 1695. Il rend témoignage que les Chinois accordent aux Portugais le Gouvernement de cette Ville, dans ce qui concerne l'adminiſtration de la Juſtice; à la ſeule condition de payer pour ce privilége un tribut annuel de ſix tens taëls (81), ou nobles Anglois. Le Roi de Portugal nomme un Capitaine Général, & la Ville ſe choiſit un Magiſtrat Civil; mais les Habitans Chinois ſont exempts de cette Juriſdiction. En 1695, la Ville de Macao avoit été long tems ſans Evêque, parce que ſa pauvreté ne lui permettoit pas de fournir à l'entretien. Il ne lui reſtoit que cinq Vaiſſeaux pour le Commerce. Mais les proviſions ne laiſſoient pas d'y être abondantes, quoiqu'il n'y ait point dans toute la Peninſule aſſez de terrain pour y ſémer une poignée de pois. Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, on y eſt toujours, dans l'apprehenſion des ouragans. Les Jeſuites conſervent précieuſement dans leur Egliſe un os du bras de S. François Xavier.

Etat de Macao & ſon adminiſtration.

Le mardi, 9 du même mois, Gemelli eut la curioſité d'aſſiſter à la repréſentation d'une Comedie Chinoiſe, dont quelques-uns de ſes voiſins faiſoient les frais pour leur propre amuſement. On avoit dreſſé, au milieu d'une petite place quarrée, un théatre aſſez grand pour contenir trente Acteurs des deux ſexes. La piéce étoit en langage Mandarin, ou de la Cour. Gemelli trouva du feu & de l'habileté dans l'action. Une moitié conſiſtoit en récit, & l'autre en chant. La muſique étoit compoſée de divers inſtrumens, de bois & de cuivre, qui répondoient harmonieuſement aux voix. Tous les Acteurs étoient fort bien vêtus, & changeoient ſouvent d'habits. Cette comedie dura l'eſpace d'une heure, & finit à la lumiere des chandelles. Entre chaque acte, les Acteurs s'aſſeyent pour manger, & très-ſouvent les Spectateurs imitent leur exemple. Le jour ſuivant, la même Compagnie repréſenta une autre piéce, dans la maiſon de l'*Upu* (82), ou du Chef de la Douane (83).

Comédie Chinoiſe où l'Auteur aſſiſte.

Le 13, l'Auteur vit la ſolemnité d'une députation à l'Empereur, pour lui envoyer des Lettres au nom de la Ville & des Mandarins, à l'occaſion d'un lion dont ils lui faiſoient préſent. L'Upu, paroiſſant en public, s'aſſit dans un fauteuil, avec un pupitre couvert de ſoye devant lui. Il étoit vêtu d'un habit long, auquel étoit attaché un grand collier, ou plûtôt un chaperon, qui pendoit juſqu'à terre, & qui lui couvroit les épaules comme deux aîles. Auſſi-tôt qu'il ſe fit voir, on entendit un grand nombre d'inſtrumens, accompagnés de

Solemnité d'une députation à l'Empereur.

(81) Un taël d'argent eſt une once d'argent, qui vaut ſix ſchellings huit ſols d'Angleterre.

(82) Ou Hopu. Les Matelots Anglois l'appellent *Hoppo*.

(83) Voyages de Gemelli, Vol. IV. p. 274 & ſuivantes.

GEMELLI CARERI. 1695.

voix, & de trois décharges de l'artillerie. Trente Soldats, avec leurs enſeignes, & de longs paraſols à la main, ſe rangerent autour de lui. Il ſe mit à genoux, le viſage tourné vers une table, où l'on avoit placé un ſac, qui contenoit les Lettres de l'Empereur. Il toucha trois fois la terre du front, en ſe relevant chaque fois ſur ſes pieds. Après cette ceremonie, ceux qui portoient les inſtrumens & les paraſols s'écarterent un peu, pour laiſſer la liberté de délivrer les Lettres, au bruit de trois autres ſalves d'artillerie. L'Exprès les ayant reçues, monta auſſi-tôt à cheval, & s'éloigna au galop. Enſuite les Mandarins s'aſſirent. Ils firent ouvrir les portes, qui avoient été fermées juſqu'alors; & le Courrier ſortit bien-tôt de la Ville.

Gemelli quitte Macao en habit Chinois.

Le lendemain, Gemelli ſe préſenta chez l'Upu en habit Chinois, & prit congé de lui, après avoir reçu un paſſeport pour toutes les Douanes de la route, parce qu'il avoit avec lui un bagage conſiderable & un Eſclave. Le 15 au ſoir, il monta dans une Barque; & pendant toute la nuit ſuivante, il avança tranquillement avec le ſecours d'un *eylan*, ou d'un *hio*; eſpece de rame, d'une longueur extraordinaire, qui ſe place à l'arriere ou ſur le côté de la Barque, où elle ſe lie avec une corde. Elle eſt maniée fort adroitement par pluſieurs Matelots, ſans ſortir de l'eau, & quatre autres rames ne feroient point avancer ſi promptement une Barque. Lorſqu'il ſe rencontre des baſſes, on employe les avirons. Le lendemain, après avoir traverſé un canal aſſez étroit entre les Iſles, on arriva le ſoir à *Oan ſon*, que les Portugais prononcent *Anſon*. Dans ce paſſage, l'Auteur rencontra pluſieurs Officiers de la Douane dans leurs Barques; mais ils ne demanderent point à viſiter la ſienne, & ne lui cauſerent aucun embarras. Cependant ils tirerent de lui une piéce de huit.

Il arrive à Oan-ſon.

Deſcription de cette Place.

Oan-ſon eſt moins une Ville qu'un grand Village. Il n'eſt pas fermé d'un mur. Ses maiſons ſont baſſes, la plûpart de bois, & couvertes de chaume. Il eſt ſitué dans une plaine, où il s'étend l'eſpace de deux milles au long de la Riviere. La crainte des ouragans ne permet gueres aux Chinois de bâtir ſur des lieux élevés. Les marchés & les places d'Oan-ſon ſont ſpacieux & bordés de riches boutiques, où l'on vend des étoffes, des ſoyes, des toiles de cotton, des drogues, des épices, des habits, des proviſions & d'autres ſortes de marchandiſes. Le Village eſt défendu par un grand ouvrage, de deux milles & demi de circuit, qui regne au long de la montagne, & qui s'étend juſqu'au ſommet. Les Habitans lui donnent le nom de Fort, quoiqu'il ne contienne que cinq petites piéces de canon, pour les réjouiſſances publiques, avec une très-foible garniſon. Le canal eſt gardé par neuf Vaiſſeaux. Gemelli n'y trouvant point de Barques pour Canton, monta vers le coucher du ſoleil ſur un grand Vaiſſeau qui partoit pour Seloam, Ville qui eſt à la moitié du chemin. Il ne lui en couta que deux Schellings & demi pour y arriver à minuit.

Deſcription de Seloam.

Cette Place a l'apparence d'un grand bois habité, tant les arbres y ſont en grand nombre. Ses maiſons ſont de pierre ou de brique, mais fort baſſes. Le circuit de la Ville eſt d'environ trois milles, & le canal ſi rempli de Barques, qu'on les prendroit pour une autre Ville. Sur le bord oppoſé à Seloam, on découvre celle de *San-ta*, qui eſt plus grande & mieux bâtie. L'Auteur ayant remis à la voile le 18 à midi, traverſa des campagnes agréables, & paſſa devant

devant pluſieurs Villes, l'une à deux milles de l'autre. De tous côtés on découvre de belles tours ſur de hautes montagnes. Les canaux fourniſſent une grande abondance de langouſtes & d'autres poiſſons, mais particulierement quantité d'huîtres, dont les coquilles s'employent au lieu de verre pour les fenêtres. Dans chaque Ville l'Auteur compta huit, douze, & juſqu'à quinze grandes tours, capables de défenſe, qui ſuppléent aux forts, pour ſervir d'azile aux Habitans dans le danger.

GEMELLI CARERI. 1695.

Uſage des écailles d'huîtres.

Le lendemain au ſoir, il arriva près de la Douane de Canton, qui ſe tient ſur le canal dans une fort grande Barque. A la vûë du paſſeport de l'Upu, les Officiers l'acquitterent ſans avoir viſité ſon bagage, & ſe contenterent de lui faire payer cinq petites piéces. Il ſe rendit, dans le fauxbourg, au Couvent des Réligieux de S. François, qui y avoient deux Egliſes fort bien ornées. S'il y fut reçu civilement, ce ne fut pas ſans quelques marques de jalouſie. La Ville de Macao ayant été long-tems ſans Evêque, le Pape avoit nommé quelques Prêtres du Seminaire des Miſſions étrangeres de Paris, pour Vicaires Apoſtoliques au Tonquin & à la Cochinchine. Les Franciſquains, les Auguſtins, & les Dominiquains Eſpagnols, qui étoient entretenus à la Chine par la Charité du Roi d'Eſpagne, leur avoient prêté le ſerment d'obéïſſance ; mais depuis environ quatre ans, Macao ayant obtenu un Evêque du Pape, à la priere du Roi de Portugal, ce Prélat vouloit que tous ces Réligieux lui fuſſent ſoumis, & ſecoüaſſent le joug des Vicaires Apoſtoliques, dont il prétendoit que la commiſſion ne ſubſiſtoit plus depuis ſon arrivée. Cependant les Miſſionnaires des differens ordres ſe croyoient liés par leur ſerment, & demandoient du moins que l'Evêque apportât quelque preuve du rappel des Vicaires. Ce differend les avoit diviſés en deux factions, & les Jeſuites s'étoient declarés pour l'Evêque (84).

L'Auteur arrive à Canton & ſe loge chez les Franciſquains.

Différend entre les Miſſionnaires.

Gemelli arrivant à Canton, pendant ces troubles, paſſa pour un Emiſſaire du Pape, qui étoit envoyé pour prendre connoiſſance de la ſituation des affaires. Les uns le prirent pour un Carme *déchauſſé*, d'autres pour un Prêtre ſéculier ; & tous les efforts qu'il fit pour les détromper ne purent diſſiper leurs ſoupçons, parce qu'on regardoit ſon arrivée comme un évenement extraordinaire, & que depuis l'ouverture de la Chine on n'y avoit point encore vû, diſoit-on, de Laïc Italien.

Gemelli paſſe pour un émiſſaire du Pape.

Canton eſt diviſé en deux Villes ; l'ancienne, nommée *Keu-chin*, & la nouvelle, qui porte le nom de *Sin-chin*. Les fauxbourgs de ces deux Villes ſont ſéparés auſſi par un mur. Chacune a ſon *Chi-hyen*, ou ſon Gouverneur, ſubordonné néanmoins au Gouverneur principal, qui ſe nomme *Chi-fu*. Mais tous trois ſont ſoumis à l'autorité du *Fu-yena*, ou du Viceroi, qui gouverne la Province, quoiqu'ils ayent des Officiers inférieurs pour l'exécution de leurs ordres. Anciennement la dignité de Viceroi étoit renfermée dans une certaine famille, avec le titre de *Regule*, ou de petit Roi (85). Mais depuis dix ans, l'Empereur l'avoit privée de ce droit, ſur quelque défiance de trahiſon, & le dernier Titulaire avoit eu la tête tranchée. Au deſſus du Viceroi eſt le *Tſong-tu*, ou le Vice-Général de deux Provinces, qui fait ſa réſidence dans l'une des deux Capitales, ou dans le lieu qu'il choiſit. Il exerce

Idée de la Ville de Canton & de ſon gouvernement.

(84) Voyage de Gemelli, *ubi ſup.* p. 278. & ſuivantes.
(85) Voyez ci-deſſus le Journal de Nieuhof.

GEMELLI CARERI. 1695.

l'adminiſtration générale, ſur tout dans les affaires militaires, auxquelles le Viceroi ne prend aucune part. Les Miſſionnaires prétendent que la Ville de Canton & ſes fauxbourgs contiennent quatre millions d'Habitans, & qu'on en compte le double dans le reſte de la Province. On voit près des murs une Ville flottante, compoſée de Barques rangées ſur la riviere, dont chacune n'a pas moins de dix ou douze chambres.

Combien elle contient d'Habitans.

Gemelli entreprend d'aller à Peking.

Dans la réſolution où l'Auteur étoit d'aller juſqu'à Peking, il pria le Supérieur du Couvent de lui procurer un domeſtique de confiance. Les Religieux de cet Ordre étant ſoumis aux Jeſuites, le Superieur s'adreſſa au Pere Turcetti, pour conſulter ſa volonté. Ce Miſſionnaire Jeſuite étoit heureuſement un honnête Lombard, qui lui dit de laiſſer partir l'Auteur. S'il eût été Portugais, ajoute Gemelli, il n'auroit pas manqué de s'oppoſer à mon entrepriſe. Cependant le deſſein de ce voyage ſervit à confirmer tous les Miſſionnaires dans l'opinion que l'Auteur étoit envoyé par le Pape, pour s'informer ſecretement de leurs diviſions. Il prit deux domeſtiques Chinois; l'un avancé en âge, pour lui ſervir de guide & d'homme d'affaires; l'autre âgé ſeulement de dix-huit ans, pour préparer ſa nourriture, & lui rendre les ſervices communs. Les gages qu'il promit à ce dernier furent une piéce de huit. Il lui fit acheter toutes les commodités du voyage, juſqu'à des lampes pour s'éclairer; & le 27 d'Août au matin, il ſe mit dans la Barque de Poſte, que le Viceroi fait partir tous les trois jours, pour informer l'Empereur de ce qui ſe paſſe dans la Province; droit qui n'appartient qu'à lui & aux deux premiers Miniſtres. Pour trois piéces de huit, Gemelli s'y procura une cabine fort commode.

Barque de poſte.

Grand Village de Fu-chan.

On arriva, dans le cours de l'après-midi, au Village de *Fu-chan*, qui a deux milles de longueur ſur les deux bords de la riviere. Ses maiſons ſont baſſes, quoique bien bâties. On y voit, comme dans la plûpart des autres Places de la Chine, une ſeconde Ville ſur la riviere, compoſée de maiſons flotantes. Fu-chan eſt rempli de riches boutiques. C'eſt de-là que les Eſpagnols tirent les meilleures toiles qu'ils tranſportent dans la nouvelle Eſpagne. Les Miſſionnaires aſſurerent l'Auteur que cette Place contient un million d'Habitans. Elle a plus de mille métiers pour la fabrique des ſoies, & chaque métier en fait quatre piéces à la fois (86).

Pendant toute la route, Gemelli eut toujours, pour perſpective, un grand nombre de bons Villages & de terres cultivées; car les Chinois ont tant d'induſtrie, qu'ils coupent les montagnes en terraſſes pour les rendre capables de culture. De quatre en quatre milles on rencontre des Gardes du canal, qui ſont armés d'arquebuſes dans leur Barque, avec un petit canon à l'avant, pour donner la chaſſe aux Voleurs. Il eſt difficile à ces brigands de s'échapper. On les arrêteroit dans leur propre Païs; & le danger ſeroit égal pour eux s'ils entreprenoient de ſe cacher, parce qu'on ne reçoit point un étranger dans un Village, s'il ne donne dix familles pour caution.

Gardes du canal contre les voleurs.

Le 29, Gemelli paſſa la nuit à *Tſing-yen-hyen* (87), Ville fort peuplée, & ceinte d'un mur. Sa circonference eſt d'un mille, avec un grand fauxbourg.

(86) Gemelli, *ubi ſup.* p. 279.
(87) *Zin-jeen-xien* dans l'Original.

Le lendemain après midi, il ſe vit entre deux hautes montagnes (88), dont la verdure offre une vûë fort agréable. Il en ſort quantité de ruiſſeaux; mais l'eau n'en plut point à l'Auteur. On découvre ſur la gauche, un grand Temple, environné de maiſons. L'envie prit à l'Auteur de manger un peu de poiſſon, qui, au lieu de ſe vendre ici à prix d'argent, s'échange contre une certaine meſure de riz. Son Cuiſinier Chinois lui en fit cuire à l'eau, avec une poule, & crut lui ſervir un plat excellent; mais Gemelli le trouva ſi mauvais, qu'il le jetta dans la Riviere. Il paſſa la nuit ſuivante au corps de garde de *Hay-cheu*, au-de-là des montagnes; & preſqu'à la pointe du jour ſon ſommeil fut troublé par un Chinois, qui ne ceſſa pas de battre le tambour, pour marquer ſa vigilance.

GEMELLI CARERI. 1695.

Poiſſon préparé à la Chinoiſe.

Les deux jours ſuivans, il traverſa des lieux peu habités. Enſuite ayant paſſé entre deux autres montagnes, il arriva au milieu du jour à *In-te-hyen*. La curioſité l'ayant conduit dans une Pagode, il y vit de grandes Idoles, avec des mouſtaches & de longues barbes, revêtues d'habits royaux, & la tête couverte de bonnets Chinois. Hors de la Pagode, il obſerva une ſtatue qui avoit la figure du Diable, avec une lance dans une main, & un caſque dans l'autre. Plus loin, il vit deux chevaux ſellés, chacun avec un Palefrenier qui le tenoit. Dans le même lieu, il remarqua auſſi un grand tambour ſuſpendu, & une cloche de cuivre, qu'on ſonne à minuit & aux heures reglées pour la priere. Il s'arrêta cette nuit à *Wan-fu-kan*, Ville & corps de garde.

Gemelli viſite une Pagode. Ce qu'il y voit.

Le lendemain, en paſſant devant un Temple, qui paroiſſoit taillé au milieu d'un rocher fort élevé, les Matelots brûlerent quelques papiers, & firent des feux. On avança peu pendant le jour. Au lieu de s'attacher à leur manœuvre, les Matelots paſſerent le tems à faire la cuiſine. Ils pouſſent ſi loin la gourmandiſe, qu'ils devorent deux fois leurs viandes; c'eſt-à-dire, ſuivant l'Auteur, une fois crue, & puis à demi cuite. Tandis que l'un la tourne & l'évente, un autre la coupe, un autre la lave, un autre l'avalle des yeux. Le premier repas ſe fait à la pointe du jour. Enſuite ils continuent de manger d'heure en heure. La chaleur étoit exceſſive, & les Matelots l'augmentoient encore en plaçant chaque nuit des lumieres devant une petite ſtatue qui étoit dans la cabine de Gemelli. Mais il les força bien-tôt de ſortir.

Gourmandiſe des Matelots Chinois.

Le Dimanche, quatriéme jour d'Aout, on arriva à *Chan-cheu-fu* (89), Ville d'environ quatre milles de circuit, mais environnée d'un foible mur, auquel la riviere ſupplée dans trois endroits. Les maiſons & les boutiques ſont fort bonnes. Le lendemain, après une décharge de quelques piéces d'artillerie, le Mandarin de la Ville ſortit pour prendre l'air au long des murs. Devant lui marchoient deux hommes avec des tambours de cuivre, ſur leſquels ils battoient ſucceſſivement neuf coups. Le reſte du cortége étoit compoſé de deux étendards bleus, & de deux blancs; deux Huiſſiers, dont les maſſes ſe terminoient en tête de dragons; deux Exécuteurs, avec des pieux à la main; quatre Maſſiers; quatre autres Officiers, avec des bonnets noirs & blancs, ſans bord, & deux plumes pendantes, chargés de faire du bruit pour avertir le peuple. Le Mandarin paroiſſoit enſuite, porté ſur un palanquin par quatre

Mandarin de Chan-cheu-fu & ſon cortege.

(88) Ce ſont les montagnes de San-wan-hal, dont on a parlé dans une Relation précédente.

(89) *Scin-cheu-fu* dans l'Original.

GEMELLI CARERI. 1695.

hommes, entre trois parasols. Il étoit suivi de dix Gardes, le cimeterre au côté ; mais au lieu de la poignée, c'étoit la pointe de cette arme qu'ils avoient en avant.

Invention des Chinois pour arroser leurs terres.

Le 7, Gemelli arriva au Village de *Chan-key*, & le 8 à *Tan-koyen*, où l'impossibilité de conduire naturellement l'eau de la riviere dans les champs fait employer une machine, que les seuls Chinois, si l'on en croit l'Auteur, étoient capables d'inventer. Elle consiste à tirer de l'eau dans un bacquet, à force de bras, ou par le moyen d'une roue & d'une chaîne de planches quarrées, qui, passant au travers d'un long coffre de bois placé dans la riviere, éleve assez l'eau pour la faire entrer dans un canal, d'où elle se répand dans la campagne.

Ville de Nan-gan-fu.

Le 9, l'Auteur gagna *Nan-gan fu* (90), où les Missionnaires Espagnols ont une Eglise. Cette Ville, qui est située sur la rive droite de la riviere, n'a pas moins d'un mille & demi de longueur ; mais sa largeur n'est que d'un quart de mille. Gemelli s'y étant fait porter en chaise, n'y trouva rien qui répondît à sa curiosité. La plûpart des maisons tomboient en ruine. On voit aussi de grands jardins dans l'intérieur des murs. Cependant, comme c'est un lieu de passage, le Commerce y est considérable.

Porteurs Chinois & leur legereté.

Le 10, Gemelli se fit transporter à *Nan-gan*, avec ses domestiques, dans des chaises fort legeres. Elles sont de canne, jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir, parce qu'avec plus de pesanteur, elles seroient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. C'est un spectacle surprenant que la legereté des porteurs dans une journée de trente milles, où ils ne s'arrêtent que trois fois pour se reposer. Ils font jusqu'à cinq milles par heures, sans être soulagés par des *bretelles*, au lieu desquelles ils ont sur le col une piéce de bois fort dur, qui leur coupe la chair. Quelques-uns néanmoins se servent d'un collier de cuir. Le chemin étoit si rempli de chaises, & de porteurs chargés de marchandises, qu'il avoit l'apparence d'une Foire. Dans un passage si court, l'Auteur est sûr d'avoir rencontré plus de trente mille personnes. La route même n'est qu'une rangée continuelle de Villages & d'Hôtelleries, où les porteurs trouvent de quoi dîner à peu de frais. Les terres, qui peuvent être cultivées, offrent d'abondantes moissons de riz, qui mûrit dans toutes les saisons ; car jamais les Champs ne demeurent en friche.

Route fort peuplée.

La montagne est fort escarpée (91). Il y a deux milles à monter & deux milles à descendre. Au milieu du chemin on rencontre un Temple, où l'on voit en Statues la figure de deux Mandarins (92) des Villes voisines, qui ont fait ouvrir la route au travers de la Montagne. Deux milles plus loin on trouve la Ville de *Nan-gan-fu*, où Gemelli logea dans le Couvent des Cordeliers Espagnols. Le Roi d'Espagne employe mille piéces de huit pour envoyer un Missionnaire à la Chine, & lui fournit avec cela pour son entretien cent quarante piéces par an. Il paye pour vingt Religieux, quoiqu'il n'y en ait ici que douze. Les Dominiquains & les Augustins Espagnols sont entretenus de même. L'argent qu'ils épargnent dans le cours de l'année sert à bâtir de nouvelles Eglises & à l'ornement des anciennes. Quoique les Jésuites de Pe-

Statues de deux Mandarins.

Missionnaires Espagnols.

(90) C'est une faute pour Nan-hyang-fu.

(91) Cette Montagne est célebre & se nomme *Me-lim*.

(92) Gemelli prétend que les Chinois leur rendent des adorations ; mais on verra dans la suite qu'il se trompe.

king, de Kang-cheu-fu & des autres Villes, ayent des revenus en terres & en maiſons, ils ſont obligés de vivre avec beaucoup d'œconomie, lorſqu'ils ne reçoivent pas régulierement des ſecours du Portugal.

GEMELLI CARERI. 1695.

Nan-ngan-fu, premiere Ville qu'on rencontre dans la Province de Kyang-ſi, eſt environnée de montagnes & ſituée ſur la droite de la riviere. Sa longueur eſt d'un mille, ſans y comprendre les fauxbourgs. On découvre quantité de Villages ſur l'autre rive. Les maiſons ſont de pierre, de brique & de bois, baſſes & mal bâties; les rues étroites, & les boutiques aſſez pauvres, quoique le Commerce y ſoit conſidérable par terre & par eau.

Province de Kyang-ſi.

Le 12, l'Auteur étant parti de Nan-ngan-fu dans une Barque, deſcendit la riviere entre des Montagnes. Il arriva le 14 à *Nan-kang-hyen*, & le 16 à *Kan-cheu-fu*, où il obſerva, comme dans les autres Villes, des Tours fort anciennes, qui ſe nomment *Pau-ta*. On en voit auſſi ſur les collines & ſur les montagnes, la plûpart exagones ou octogones, hautes de cent vingt pieds, & terminées au ſommet par une longue pierre, qui eſt taillée en nœuds. Celle de la Ville a neuf étages, dont chacun offre ſix fenêtres. Quelques Chinois prétendent qu'elles ont été bâties pour la garde du canton. D'autres veulent qu'elles ayent ſervi d'obſervatoires; mais Gemelli eſt perſuadé qu'on n'a point eu d'autre but que l'ornement, d'autant plus que leur ſituation eſt ordinairement près des portes, à la vûe des paſſans. Les Jéſuites ont ici une petite Egliſe, mais fort bien ornée.

Tours en grand nombre & leur uſage.

Après avoir deſcendu, le 17, une riviere pleine de rochers, l'Auteur arriva le 18 à *Wan-ngan-hyen*, Ville ceinte d'un mur, & preſque quarrée. Son circuit eſt d'un mille, & ſa ſituation ſur la rive droite. Le 19, Gemelli obſerva ſur la gauche la Ville de *Tay-ko-hyen*, qui eſt auſſi murée, & qui n'a pas moins d'un mille de longueur. Il découvrit deux Tours au long des murs, & une autre à la diſtance d'un mille. Le 20, il arriva à *Ki-ngan-fu*, où le Pere *Gregoire Ibanez*, Miſſionnaire Franciſquain, avoit une maiſon & une petite Chapelle. Cette Ville eſt ſur la gauche de la riviere. L'Auteur lui donne une lieue de long, en y comprenant le fauxbourg du Sud. Elle eſt environnée d'un bon mur. Ses rues & ſes boutiques ont une fort belle apparence. Le *Chi-hyen*, ou le Gouverneur y avoit défendu l'adoration des Idoles; & peu de jours auparavant il avoit condamné cinq Bonzes à la baſtonade, & un autre à demeurer tout le jour à genoux dans la plus grande ardeur du Soleil, pour n'avoir point obtenu de la pluie de leurs Idoles, comme ils s'étoient vantés de le pouvoir.

Le Pere Ibanez, Miſſionnaire à Ki-ngan-fu.

Bonzes ſévérement punis.

Le 21, l'Auteur laiſſa ſur la droite *Ki-chug-hyen* (93), bonne Ville & bien murée. Le jour ſuivant, il laiſſa Kya-kyang-hyen (94) ſur la gauche. Ici, l'on voit commencer un long mur, qui s'étend l'eſpace de quatre milles, du Sud au Nord, par deſſus les montagnes, mais ſans Habitans & ſans arbres; ce qui fit juger à Gemelli qu'il avoit été conſtruit pour renfermer les beſtiaux dans les tems de guerre. La riviere offre une infinité de Barques, qui ſervent à tranſporter toutes ſortes de commodités. Elles ſont compoſées de planches, groſſierement liées. Le fond en eſt large & couvert de cannes fendues, qui s'employent auſſi à faire des voiles, des cordages & des mâts. Tous les Habi-

Mur bâti ſur des montagnes.

(93) *Koſ-ching-xien* dans l'Original. (94) *Shin-kion-xien* dans la Traduction Angloiſe.

GEMELLI CARERI. 1695.

tans vivent ici de leur travail, ſur terre ou ſur la Riviere. Ils ont des méthodes particulieres pour la pêche, outre celles qui ſont connues en Europe. Par exemple, ils forment, avec de petits arbres, de petits bois au milieu de la riviere. Le poiſſon s'y rendant pour chercher de l'ombre, on l'y renferme entre des murs de cannes, où il eſt pris facilement. On employe auſſi, pour la pêche, des corbeaux de mer, qui ſe nomment *Lugans*, & qui crevent les yeux aux poiſſons, avec leur bec. Mais on a ſoin de leur ſerrer le col, pour empêcher qu'ils ne les avallent (95).

Méthodes Chinoiſes pour la pêche.

Gemelli, s'étant arrêté à *Sin-kau-chan* pour y paſſer la nuit, fut retenu le 23 par la pluie. Dans les tems pluvieux, l'uſage des Habitans du Pays eſt de porter des demi-manteaux, ou des mantilles, compoſés de l'écorce intérieure des arbres, avec des chaperons, qui les garantiſſent tout à la fois du froid & de l'humidité. Pendant tout ce voyage, l'Auteur eut beaucoup à ſe louer de l'affection de ſes deux domeſtiques, ſur-tout de celle du plus jeune, qui, ne pouvant l'entendre, s'efforçoit de deviner ſes ſignes, & rempliſſoit effectivement tous ſes déſirs. Les Chinois ont un talent particulier pour le ſervice, & poſſédent quantité de méthodes ingenieuſes. Avec peu d'uſtenciles & d'inſtrumens, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres Pays. En un mot l'Auteur n'avoit jamais été ſi bien ſervi par les Européens.

Habits Chinois pour la pluie.

Les Chinois ſont excellens valets.

Le 24, il continua d'avancer par un Pays bien peuplé, & traverſant les Villes de *Ho-pu*, de *Janta* & de *Chang-chini*, il gagna celle de *Janzo-cheu*, où il paſſa la nuit. Le lendemain il paſſa par *Tong-hyen*, & le ſoir il s'arrêta dans la Ville de Senmi. Le 26, il gagna Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-ſi, où les Jéſuites ont une petite Egliſe & une maiſon commode. Cette Ville & la Province ſont gouvernées par un Viceroi & par différentes Cours. Nan-chang-fu eſt une fort grande Ville, mais déſerte dans la partie haute, qui n'offre que des champs & des jardins. Cependant la foule eſt ſi grande dans les rues qu'on n'y marche pas ſans difficulté. Les boutiques ſont riches, & les rues droites & bien pavées. Il n'y faut pas chercher de magnifiques édifices, non plus que dans les autres parties de la Chine; car, toutes les Villes étant bâties ſur le même modele, on n'y voit que des maiſons plates, baſſes, compoſées de brique ou d'argile, & rarement de pierre. Elles ſont ſans fenêtres ſur la rue, mais elles reçoivent la lumiere du côté de la cour, autour de laquelle toutes les chambres ſont bâties. La riviere offre une autre Ville ſur les Barques qui ſervent au tranſport des marchandiſes, & ſur celles des Pêcheurs, qui vivent de leur profeſſion. Les Mandarins en ont de magnifiques pour leur amuſement, avec des chambres curieuſement peintes & dorées, des queues de cheval ſuſpendues, des tambours & d'autres inſtrumens. C'eſt par le nombre de ces ornemens qu'on diſtingue les rangs & la qualité.

Nan-chang fu & ſa deſcription.

Ville ſur la Riviere.

Gemelli, commençant à ſe laſſer de la route d'eau, prit la réſolution de louer des mules juſqu'à *Peking*, à l'exemple des Jéſuites qui font le même voyage. Autrement la ſeule commodité qui ſe préſente eſt le canal (96). Mais n'ayant pû ſe procurer de voiture au de-là de Nan-king, il prit une au-

Embarras de Voitures pour les voitures.

(95) On en a déja parlé dans une Relation précédente.

(96) Cette Riviere fait partie du grand canal que Kublay, Cam des Tartares, a fait faire au travers de la Chine.

tre Barque, qui lui coûta très cher, à cauſe du droit exceſſif qu'on paye à *Fu-cheu*, ou *Hu-keu*. Ce droit n'eſt pas proportionné aux marchandiſes, mais à la grandeur de la Barque, fut-elle tout-à-fait vuide. Ainſi toute la dépenſe tombe ſur les paſſagers, parce que tel eſt le marché des Matelots, qui veulent être sûrs du profit de leur voyage. Ils ne prennent pas moins de ſept lyangs & demi, pour ſix jours; ce qui monte à dix piéces de huit & demie. Il n'en avoit pas tant coûté à l'Auteur pour un mois de marche depuis Canton juſqu'à Nan-chang-fu, quoiqu'il eût pris pluſieurs Barques & pluſieurs chaiſes.

Etant parti le 28, il arriva le premier d'Octobre à *Vien*, Ville ſur la gauche, dont toutes les maiſons ſont bâties de bois & de cannes. C'eſt ici qu'on embarque toute la porcelaine qui ſe répand dans l'Empire de la Chine & dans les Pays Etrangers. On l'apporte de *Jan-cheu* (97), où la plus belle ſe fabrique; mais la terre vient d'un autre canton, après y avoir été enterrée pendant près d'un ſiécle dans des puits ſoûterrains (98). L'ouvrage n'en eſt pas ſi beau lorſqu'elle ſort immédiatement de la mine. De Vien, Gemelli fit voile à *Kin-ki*, petit Village ſur la gauche, où la riviere devient très large, & forme quantité d'étangs aux environs. Le Dimanche, 2 d'Octobre, il entra dans un lac ſpacieux, formé par la riviere, où il avança quelques heures juſqu'à la Ville de *Nan-tan-fu* (99) qui eſt ſituée ſur la gauche, au pied des montagnes. Sa grandeur eſt médiocre, mais elle eſt ceinte de murs. L'Auteur prit terre au corps de garde du Village de Sieſtan, où les Chinois ramaſſent des cailloux ronds, qui leur ſervent de balles à tirer. Le voyage de Nanking eſt incommode dans cette ſaiſon, parce que les Barques ne font pas plus de huit milles par jour.

On ſe fabrique la plus belle porcelaine de la Chine.

Ville de Nan-tan-fu.

Cailloux qui ſervent de balles à tirer.

Le 4, ayant quitté Sieſtan, il vit, un peu au de-là du Village de *Fa-ku-tan*, un rocher au milieu de la riviere, avec une pyramide au ſommet & un Temple voiſin. Dans le cours de l'après-midi, il arriva devant *Fu-cheu*, que d'autres appellent *Hu-keu-hyen* (1). Cette Ville, qui eſt ſur la gauche, a la forme d'un bras plié, entre la riviere & les montagnes. Sa longueur eſt de deux milles. On y trouve toutes ſortes de commodités en abondance, de bonnes boutiques, & des rues bien pavées. Outre ſon propre mur, on en découvre un autre, qui environne le ſommet de la montagne & qui renferme quelques milles d'un terrain fort inégal entre les deux extrêmités de la Ville. Fu-cheu eſt la premiere place de la Province de Nan-king (2).

Ville de Hu-keu-hyen.

Le 5, après quelques fanfarres de muſique, & une décharge de trois piéces d'artillerie, on vit paroître le cortége des Officiers de la Douane, avec pluſieurs tablettes ſur leſquelles étoient écrits des caracteres Chinois, avec des enſeignes, des maces, des chaînes qui traînoient à terre, des paraſols & d'autres ſimboles de leur office. Ceux qui portoient tous ces inſtrumens étoient au nombre d'environ ſoixante, & marchoient deux à deux, au ſon d'un tambour Chinois. Du milieu d'entr'eux ſortit le premier Mandarin, porté par huit hommes dans une chaiſe ouverte. A la fin de la proceſſion, il en parut

Douane de Fu-cheu & ſes formalités.

(97) Jan-cheu-fu eſt ſitué de l'autre côté du Lac *Po-yang*, ſur lequel doit être auſſi *Vien*, qui paroît être *U-ſyen-hyen*, dont on a déja vû le nom dans une Relation précédente.

(98) L'Auteur fut mal informé ſur ce point.

(99) C'eſt plûtôt Nan-kang-fu.

(1) *Xu-cheu* dans l'Original.

(2) Elle appartient plûtôt à Kyang-ſi.

GELLI CARERI. 1695.

un autre, d'un rang plus considérable, dans une chaise fermée. Les Habitans, à leur passage, tenoient dans leurs mains des flambeaux allumés, d'une composition odoriférante, tels qu'ils en brûlent dans leurs Temples; & se mettant à genoux, ils baissoient le front jusqu'à terre. Gemelli remarque que les Chinois surpassent toutes les autres Nations dans ces témoignages de grandeur & de politesse. Chacun soutient sa dignité, sans aucun égard pour la dépense. Les Officiers subalternes de la Douane sont fixes dans leurs emplois, indépendamment du rappel des Mandarins, parce qu'ils reçoivent leurs appointemens de l'Empereur.

Maniere de visiter les Barques, & leur taxe.

Après la marche, les deux Mandarins s'assirent dans une galerie haute, sur le bord de la riviere. Il y avoit environ quarante Barques à visiter. On les fit passer successivement devant la gallerie, où les Officiers inférieurs de la Douane, recevant les noms de chaque patron, les donnoient aux Mandarins, qui taxoient les Barques à proportion de leur grandeur, sur le témoignage de leurs yeux & sans autre information. Les Officiers inférieurs portoient sur l'estomac une petite piéce d'étoffe qui leur pendoit du col, & qui étoit liée par les côtés, sur laquelle on lisoit quatre caracteres Chinois. Le patron de l'Auteur, pour être taxé à moindre prix, avoit mis bas toute la couverture de sa Barque & caché soigneusement, avec des cannes, les planches qui servoient à former les cabines. Le revenu que l'Empereur tire de cette Douane, dans l'espace de dix mois, qui est le terme du Bail, monte à cent mille lyangs; c'est-à-dire à cent vingt-cinq mille piéces de huit.

Adresse du Patron de Gemelli.

Pêcherie Chinoise.

La riviere étant fort profonde devant Fu-cheu, on y a fait une grande pêcherie, qui est menagée par des méthodes fort ingénieuses. On y voit des filets étendus sur quatre pieux courbés, qui s'abbaissent & se rélevent par le moyen d'un pillier attaché à terre. Au centre est un grand puits, d'où le poisson ne peut sortir quand une fois il y est entré. Avec une autre espece de filet on prend une sorte de poissons, nommés *Whang-yu*, qui pésent plus de deux cens livres, & qui, étant beaucoup plus gras que le Ton, ne laissent pas d'avoir la chair très ferme.

Autre Pêcherie.

Gemelli quitta Fu-cheu, & s'engagea vers midi dans la riviere de Kyang. La nuit le surprit à *Whan-ma-tan*, petite place qui est située dans un coude de la riviere, où les Pêcheurs baissent & levent, à l'aide d'une roue, un filet qu'ils appellent *Pan-yu*. Ils en tirent facilement le poisson avec une corde, & le font tomber dans un puits, où ils le prennent vivant pendant la nuit. Mais l'agrément de ce spectacle n'empêche pas que le voyage ne soit extrêmement incommode pour un Européen, qui n'est pas accoûtumé à manger du riz à la Chinoise, c'est-à-dire, à demi cuit à l'eau, ou étuvé à sec sans aucun assaisonnement. Dans cette nation, le riz sert tout à la fois de pain & de viande, car, au lieu de notre pain de bled, on n'y fait que des gâteaux au sucre & du vermicelli. Aussi le bled y est-il à si bon marché, que pour dix-huit sols un homme en achete de quoi se nourrir l'espace d'un moïs.

Nourriture ordinaire des Chinois.

Ville de Hyen.

Le 6, Gemelli passa par la Ville de *Hyen* (3) qui est située sur la droite de la riviere, au pied d'une haute montagne. Le mur de cette Ville, environnant le sommet de la montagne, renferme un vaste espace de terrain. Un mil-

(3) Voyez les Relations précédentes.

le plus

plus loin, on voit au milieu même de la riviere un rocher fort haut & fort escarpé, sur lequel on a bâti un Temple qui se nomme *Scu-ku-chan*, où toutes les Barques brûlent, à leur passage, des parfums & quelques feuilles de papier coloré. L'Auteur s'arrêta, sur la droite, à *Tong-lyu*, Ville ouverte, mais près de laquelle on voit un enclos muré, d'environ deux milles de circonférence, qui est fait pour servir de défense à la place & d'asile aux Habitans dans l'occasion.

GEMELLI CARERI. 1695. Temple & pratiques Chinoises.

Le jour suivant, l'Auteur passa la nuit à *Ngan-king-fu* (4), Ville située sur la gauche, longue d'un mille & large de la moitié moins. Elle est accompagnée d'un fauxbourg qui n'a pas moins de deux milles de longueur, & dont les maisons ont fort bonne apparence. Un peu plus loin est un autre petit fauxbourg, qui a l'air d'un Village. Ici l'usage des Colporteurs n'est pas d'annoncer leurs marchandises par des cris, mais par le son de différentes sortes d'instrumens, qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions s'annoncent de même. Ainsi les Barbiers, par exemple, se font connoître en jouant sur une paire de pincettes. Ils portent, avec eux, une boutique entiere sur un bâton. Leur pot à l'eau est suspendu d'un côté, avec le rechaud; & de l'autre c'est une sellete, avec le reste de leurs ustenciles.

Usage des colporteurs & des ouvriers.

Gemelli remettant à la voile, le 8, passa par les Villes de *Tu-kyen* & de *Yu-ku-kyen* (5). La derniere est fort grande, & toutes deux sont situées sur la droite. Elles ont un fort bon Port. Le 11, l'Auteur arriva dans le fauxbourg de Nan-king, au travers duquel il marcha l'espace de quelques milles, pour se rendre à la maison de l'Evêque, qui étoit un Franciscain, Venitien, nommé d'*Argeli*. Ce Prélat avoit deux Réligieux du même ordre avec lui, pour le service de cette mission (6).

Arrivée de l'Auteur à Nan-king.

§. II.

Route de l'Auteur, depuis Nan-king jusqu'à Peking.

S'Il faut s'en rapporter aux observations de Gemelli, Nan-king n'a pas plus de trente-six milles de circonférence (7), quoique d'Argeli lui en donne quarante, & le Pere le Comte quarante-huit. Les fauxbourgs, en y comprenant la *Ville flotante*, sont à peu près de la même grandeur. D'Argeli assura l'Auteur que les Mandarins ayant fait le dénombrement des maisons, ou des portes, en avoient compté huit millions. A quatre personnes pour chaque maison, ce seroit trente-deux millions d'Habitans. Gemelli ajouta peu de foi à ce recit, quoiqu'il lui vint d'un Missionnaire Apostolique. Cependant le Pere Ossorio, Portugais, qui faisoit sa demeure à Peking, lui dit qu'il ne devoit pas le prendre pour une fable, puisque, peu d'années auparavant, un Jésuite François, étonné de la multitude des Habitans de Nan-king, avoit déclaré que cette Ville en contenoit plus que la France entiere,

Grandeur de Nan-king.

Nombre prodigieux de ses Habitans.

(4) *Xan-kin-fu* dans l'Original, & dans un autre endroit *Nan-kin-fu*.

(5) *U-xu-schien* dans l'Original.

(6) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 288. & suivantes. Les Religieux que l'Auteur appelle simplement Franciscains, sont apparemment des Cordeliers. Ici, qu'il les nomme Franciscains réformés, on doit sans doute entendre des Capucins.

(7) Des milles d'Italie.

GEMELLI CARERI. 1695.

& que le Pere Bartoli en donne trois cens millions (8) à tout l'Empire. On trouve, à Nan-king, un grand nombre de Mahometans, qui ſont venus de la grande Tartarie.

Le Palais Impérial eſt dans la citadelle; mais il mérite peu de curioſité. Les rues ſont larges & bien pavées, les canaux en grand nombre, les maiſons nettes, & les boutiques fort riches. Nan-king eſt la principale Ville de la Chine pour le Commerce des ſoies (9). L'Auteur y vit deux prodigieuſes cloches; l'une dans le *Chien leu*, & tombée à terre par l'excès de ſon poids. Elle avoit onze pieds de hauteur, & vingt-deux de circonférence. Sa forme étoit ſinguliere. Elle ſe retréciſſoit par dégrés juſqu'à la moitié de ſa hauteur, après quoi elle recommençoit à s'élargir. Son poids étoit de cinquante mille livres, c'eſt-à-dire qu'elle péſoit la moitié plus que celle d'Erford. Elle paſſoit pour ancienne il y a trois cens ans. Aſſez près du même lieu, dans une ſalle quarrée à ſix portes, bâtie ſur trois grandes arches, on voit une pierre noire, avec une inſcription, poſée par la Ville en mémoire des faveurs qu'elle reçut de l'Empereur *Kang-hi*, lorſque, l'ayant traverſée deux fois, huit cens mille Habitans allerent au devant de lui. Dans une chambre de l'obſervatoire, qui eſt ſituée ſur une montagne, & qui a l'apparence d'une gallerie ouverte, ſoutenue par des piliers, l'Auteur vit une autre inſcription à l'honneur du même Monarque. Sur la même montagne, & ſur une autre qui en eſt voiſine, on trouve des Temples remplis d'affreuſes ſtatues, avec de longues barbes & des mouſtaches. L'Auteur en remarqua une qui avoit le viſage peint de différentes couleurs; & une autre, par derriere, qui étoit aſſiſe avec une maſſue à la main & une couronne ſur la tête. Deux autres, de taille giganteſque, que les Chinois appellent *Kin-kans*, étoient debout; l'une portant une épée à la main, l'autre une hache, & toutes deux bigarrées de diverſes couleurs. En revenant par le même chemin, Gemelli alla voir un autre cloche, qui étoit couchée ſur le côté, à demi enſevelie dans un jardin. Sa hauteur étoit de douze pieds, ſans y comprendre l'anneau & ſon épaiſſeur de neuf pouces. On faiſoit monter ſa peſanteur à quatre-vingt mille kattis Chinois, dont chacun fait vingt onces de l'Europe.

Deſcription d'une cloche ſinguliere.

Inſcriptions Chinoiſes.

Obſervatoire, Temples & Statues.

Statues giganteſques.

Autre cloche de prodigieuſe groſſeur.

Dans les fauxbourgs, hors de la porte du Sud, on voit la Tour & le Temple de *Pau-nghen fu* (10), bâti par l'Empereur *Yong-lo*, à l'honneur d'un Seigneur Chinois, qui, après avoir aidé les Tartares à ſe mettre en poſſeſſion de la Chine, quitta le monde & prit le parti de ſe faire Bonze. On entre dans une grande cour par deux portes, vis-à-vis leſquelles eſt le premier Temple, où l'on monte par des dégrés. Il renferme une ſtatue de femme, qui eſt debout, & qui a des deux côtés quatre *Kin-kans*, ou quatre Geans, armés & colorés. Sur le grand Autel eſt celle d'un homme, de couleur d'or, aſſiſe, avec le pied ſur ſon genoux. Derriere, on en découvre une autre, qui eſt aſſiſe auſſi, & bigarée de mêmes peintures. Les Bonzes, dont le nombre eſt au deſſus de mille, habitent dans la ſeconde & la troiſiéme cour. A main

Tour & Temple de Pau nghen-fu.

Sa deſcription.

(8) C'eſt, ſuivant l'Auteur, un million de plus que ne comptent les autres Miſſionnaires.

(9) Ce que Gemelli rapporte ici du Commerce & du ſçavoir des Chinois, ſe trouve dans Le Comte & dans les autres Voyageurs. On s'étendra là-deſſus dans un autre article.

(10) *Pau* ſignifie gratification, récompenſe; *Nghen*, bienfait, & *Fu*, Temple. Nieuhof appelle ce Temple *Pau-lin-chi*.

gauche, dans la seconde cour ou le second cloître, est un Temple, & trois sur la droite, chacun avec ses dégrés pour y monter. Le premier de ces quatre Temples contient les statues de deux femmes blessées, qui sont appuyées dos contre dos, & de couleur d'or, avec d'autres petites statues à leurs pieds & autour de l'édifice. Les trois autres sont remplis de figures monstrueuses, cachées par des rideaux. A l'extrémité de la cour est le grand Temple, qui est couvert de porcelaine de différentes couleurs. On y va par une vaste salle, après laquelle on trouve un porche à cinq portes, qui conduisent dans l'Eglise, où l'on apperçoit des niches, à la hauteur de dix pieds au dessus du pavé. La face du grand Autel présente trois femmes de couleur d'or, assises, avec des inscriptions & des vases de bronze devant elles. Au long des murs sont quantité de statues, les unes à pied, d'autres à cheval. Derriere les deux femmes, on en trouve une autre qui a près d'elle un tambour que trois hommes ne pourroient point embrasser, & de l'autre côté une grosse cloche de fonte, sur laquelle on frappe avec un bâton. En sortant de cet édifice, l'Auteur vit une comedie, qui étoit répréſentée dans la premiere cour par de fort bons Comédiens, en présence de plusieurs milliers de spectateurs. De-là, sa curiosité le conduisit à la fameuse Tour de porcelaine (11) qu'il obtint la liberté de voir, en payant une bagatelle aux Bonzes.

GEMELLI CARERI. 1695.

Comédie Chinoise.

Sur une montagne, hors de la Ville, on trouve le tombeau du premier Empereur de la famille de *Ming*, gardé par des Eunuques qui menent une vie religieuse. Il consiste dans une grande salle, fort bien couverte, avec une autre piéce qui ressemble à une gallerie, où est enfermée le portrait de ce Monarque. La tombe est une grotte, creusée dans la montagne, dont l'entrée est fermée soigneusement. D'Argeli assura l'Auteur que s'il vouloit s'arrêter, pour attendre quelque jour d'enterrement, il verroit passer un grand nombre de cercueils. L'usage des Chinois est de les faire construire pendant leur vie, pour être gardés dans leurs propres maisons après leur mort, jusqu'à ce qu'il plaise aux Astrologues de marquer un jour favorable aux enterremens.

Tombeau d'un Empereur Chinois.

Usage des Chinois pour leur sepulture.

Un Etranger est ici fort souvent incommodé de l'odeur des excremens humains, qu'on porte au long des rues dans des tonneaux, pour amander les jardins, faute de fumier & de fiente d'animaux. Les jardiniers achetent plus cher les excremens d'un homme qui se nourrit de chair, que de celui qui vit de poisson. Ils en goûtent pour les distinguer. Rien ne se présente si souvent sur les rivieres que des barques chargées de ces immondices. Au long des routes, on rencontre des endroits commodes & proprement blanchis, avec des siéges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre, qu'on place soigneusement par dessous, pour ne rien perdre.

Puanteur des rues de Nanking, & sa cause.

D'Argeli & ses deux compagnons firent des efforts continuels pour dissuader l'Auteur de faire le voyage de Pek'ng. Ils lui représenterent que les Jésuites Portugais ne souffroient pas volontiers que d'autres Européens prissent connoissance de cette Cour, & qu'ils ne manqueroient pas de lui rendre quelque mauvais office. Sa réponse fut que la curiosité seule le portant à voyager, il n'étoit capable d'aucune crainte, & qu'il se proposoit même de prendre son

Fausses craintes qu'on veut inspirer à l'Auteur.

(11) On en donnera la description dans l'article des ouvrages publics.

CAPELLI CARERI. 1695.

logement chez ces Miſſionnaires. Il auroit pû continuer ſon voyage par eau juſqu'à une demie journée de Peking ; mais apprenant que le détour étoit conſidérable, & voyant faire à tous les Chinois cette route par terre, il prit la réſolution de ſuivre leur exemple. Il envoya ſes domeſtiques au de-là du Kyang, pour y louer, des chevaux. On ne lui fit payer pour chacun, que cinq lyangs & deux tſyens, c'eſt-à-dire ſept piéces & demie de huit.

L'Auteur repartit

Gemelli quitta Nan-king le ſamedi 15 de Décembre, accompagné d'un Docteur Chrétien Chinois, fils d'un Prêtre, qui avoit pris ſes dégrés pour être Mandarin, mais qui manquoit d'argent, ſans lequel aucun emploi ne s'obtient à la Chine. Ils prirent une Barque à la ſortie de l'Oueſt, compoſée de trois portes de fer, qui ſe ſuccedent dans un édifice de ſoixante pas ; & paſſant ſous le Pont, qui conſiſte en trois arches, ils ſuivirent le canal au long des murs de la Ville. Enſuite, changeant de Barques, ils commencerent à traverſer la riviere. Mais à peine étoient-ils avancés de cent pas, que l'Auteur s'apperçut qu'il avoit perdu ſa caſſette, dans laquelle il avoit renfermé cent piéces de huit. Elle étoit de planches, couvertes de peau, & de la forme de celles qui ſervent aux Chinois d'oreillers pour dormir, & de porte-feuille pour renfermer leurs papiers. Cette perte auroit arrêté ſon voyage, ſi les Bateliers de la Barque qu'il avoit quittée n'euſſent eu l'honnêteté de ramer à toutes forces après lui, pour lui reſtituer un meuble ſi précieux & ſi néceſſaire.

La caſſette retrouvée.

Ville de Pe-keu.

Après avoir paſſé le Kyang, qui eſt large d'un mille & fort profond dans cet endroit, ils arriverent à la Ville de Pe-keu, éloignée de Nan-king d'environ douze milles, & d'environ dix milles de circuit. Cette Place renferme, dans ſes murs, des collines, des montagnes & des murs inhabités ; c'eſt-à-dire qu'il s'y trouve peu de maiſons, parce que les fauxbourgs, qui ſont fort longs, paroiſſent plus agréables aux Habitans. L'Auteur y paſſa fort joyeuſement la nuit, avec ſon Docteur Chinois, à boire du vin de riz, mais ſi chaud qu'il ſe brûla les lévres ; car l'uſage des Chinois eſt de manger de la viande froide & de boire des liqueurs chaudes. Les civilités du Docteur lui furent extrêmement à charge. Avant que de prendre les deux petits bâtons d'ivoire qui ſervent à manger, il falloit eſſuier mille cérémonies incommodes. Lorſqu'on prend ou qu'on reçoit quelque choſe, & dans les actions les plus ſimples & les plus naturelles, le cérémonial Chinois doit toujours être obſervé. On emploie ſans ceſſe le mot de *Tſin*, qui eſt regardé à la Chine comme la pierre de touche de la civilité ; & ceux qui négligent d'en faire uſage paſſent pour gens groſſiers & ſans politeſſe. Le ſoir, Gemelli fut ſi preſſé, par ſon Docteur, de faire placer à table ſes deux domeſtiques avec lui, qu'il ſe vit comme forcé d'y conſentir pour ne le pas déſobliger. Mais il reconnut enſuite le tort qu'il avoit eu, parce qu'étant devenus plus libres ſur la route, ils le ſervirent beaucoup plus mal.

Incommodité des cérémonies Chinoiſes.

Brutalité d'un Soldat Tartare.

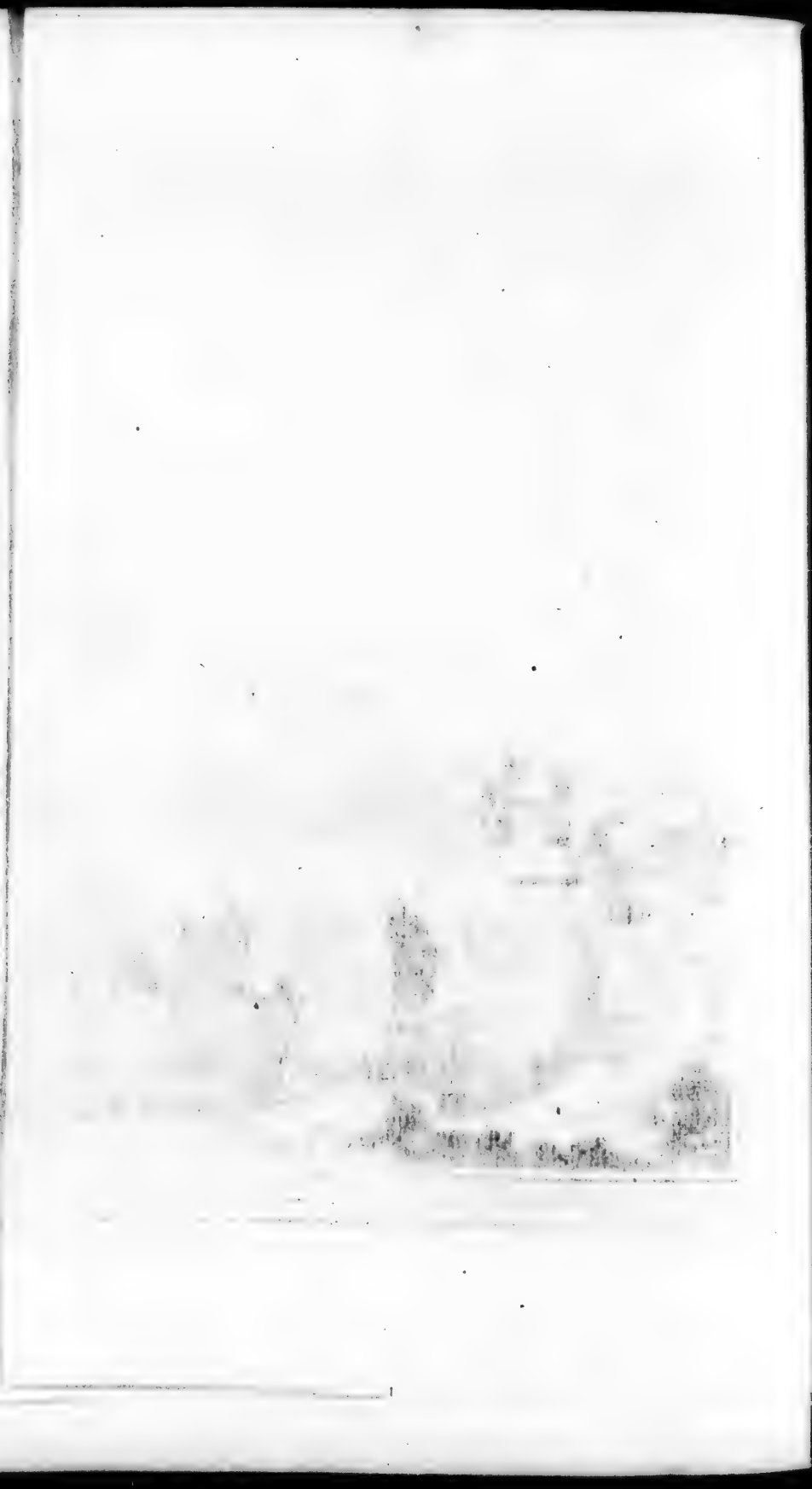
Le 16, tandis qu'il louoit des chevaux, pour continuer ſa route par terre avec deux Soldats Tartares, un de ces deux nouveaux compagnons, irrité de ſe voir ſervi trop lentement, frappa le maître des chevaux & des mules, d'un coup de fouet qui lui fit ruiſſeler le ſang du viſage. Ils monterent par des collines, des montagnes & des plaines fort peuplées. Les chemins étoient remplis de paſſans, & de chevaux ou de mulets, chargés de marchan-

T. V. N.° LXXXV

FUNERAILLES CHINOISES tirée

HINOISES tirées de Duhalde.

T. V. N.° XXIV.



GEMELLI CARERI. 1695.

diſes, qui alloient à Peking ou qui en revenoient. Entre les voitures, l'Auteur remarqua de petits chariots, roulans ſur une ſeule roue, & tirés par deux hommes, quoique chargés de deux ou trois balles qui auroient été capables de fatiguer deux mulets.

Le 17, ils paſſerent, le matin, par la Ville de *Syn-keu*, qui eſt environnée d'un mur de pluſieurs milles de circuit, & d'un marais. Enſuite ayant traverſé une montagne, ſur laquelle on trouve un Temple, ils s'arrêterent pour dîner à *Ta-chau-teu*, & le ſoir à *Taa-chan pu*, après avoir fait quinze milles. Le lendemain, leur journée fut de trente milles à travers des plaines. Ils dînerent à Quia-lem-pu, & paſſerent la nuit à *Whan-ni-pu*. Les mulets ſe louent à bon marché, & la dépenſe des Hôtelleries eſt peu conſidérable. Pour huit *Fuens* (12), qui ne font pas plus de trois ſols & demi, un homme ſe nourrit pendant tout le jour. Ceux qui boivent du vin de riz le payent à part. L'uſage eſt d'en boire le matin, chaud, & bouilli avec du riz. L'un & l'autre s'avalle enſemble. Cette nourriture, & tous les alimens de la Chine en genéral, ont peu d'agrément pour un Etranger. Ils conſiſtent ordinairement en légumes & en herbes ſans ſubſtance; car les Chinois mangent juſqu'à la mauve, qui ne ſert en Europe qu'aux uſages de la Médecine; & ce qu'il y a de pis, ces inſipides ragoûts ſe mangent froids & à demi crus. C'eſt à l'odeur que le Cuiſinier juge s'ils ſont en état d'être ſervis. Un Chinois préfere des légumes à la volaille. Gemelli en faiſoit l'expérience dans ſes deux domeſtiques, tandis que pour un ſol il auroit pu leur acheter une bonne poule ſur la route. Mais il ſe gardoit bien d'imiter leur exemple. Sa reſſource étoit une proviſion de jambons, de volaille, de canards & d'autres viandes qu'il portoit pour les jours gras.

Combien les voitures ſont bien marché ſur la route.

Mauvaiſe nourriture des Chinois.

Le 19, il fit trente milles par de grandes plaines. Le lieu du dîner fut *Linwhi-hyen* (13), grande Ville, ceinte d'un mur, & baignée par une riviere navigable qui forme quantité d'étangs dans le voiſinage. Ils ſont habités; car les Chinois tiennent un peu de la nature du canard, & demeurent volontiers ſur l'eau, ou près des bords. Cette riviere eſt traverſée par un Pont de bateaux, au de-là duquel on trouve un bon fauxbourg. Le même jour, nos voyageurs rencontrerent un Mandarin en chaiſe, ſuivi de treize litieres qui portoient ſes femmes. Ces litieres ſont plus commodes (14) que celles de l'Europe. Chacune peut contenir aiſément trois femmes. Les animaux qui les portent ſont des mulets & des ânes. Gemelli paſſa cette nuit dans la grande Ville de *Yuan-jan*.

Mandarin qui voyage avec ſes femmes.

Le jour ſuivant, ils paſſerent la riviere ſur un Pont de pierre, & s'arrêterent pour dîner à *Ku-cheu*, Ville bien peuplée, parce que ſa ſituation la rend propre au Commerce. Il s'y trouve toujours un grand nombre de Faucons, car les Chinois ne ſont pas moins paſſionnés que les Perſans pour la chaſſe & l'amuſement. Après trente-cinq milles de marche, les voyageurs s'arrêterent le ſoir à *Wau-chan*, où ils ne trouverent que des lits de canne, comme dans tout le reſte de leur route. Chacun porte avec ſoi ſon matelas.

Grand nombre de faucons à Ku-cheu.

Le 21, Gemelli fit vingt milles juſqu'à *Nan-fu-cheu*, où le ſoldat Tartare,

Nan-fu-cheu.

(12) Le *Fuen* répond au ſol de France.

(13) On ne trouve, dans les Cartes des Jéſuites, ni cette Ville, ni aucune autre Place nommée par l'Auteur entre Pu-keu & Syu-keu.

(14) Gemelli; *ubi ſup.* p. 294. & ſuiv.

GEMELLI CARERI. 1695.

fort civil pour l'Auteur, mais ſans ceſſe porté à maltraiter les muletiers, en frappa un ſi cruellement au viſage, que la crainte fit fuir l'autre juſques dans l'appartement de l'Auteur, où il ſe couvrit de paille ſous le lit. Il étoit d'une ſecte qui ne mange point de chair. Cet incident fit retarder le départ juſqu'à la fin du jour. La Ville eſt environnée d'un mur, d'environ trois milles de circuit, & baignée par la riviere dans toute ſon enceinte; ce qui n'empêche point qu'à la reſerve des fauxbourgs, elle ne ſoit mal peuplée.

Tau-chan-i, où les beſtiaux ſont nourris de feves noires.

Le 22, la journée fut de vingt-cinq milles juſqu'à *Sen-ſan*. Le lendemain, elle fut de quinze milles juſqu'à *Tau-chan-i*; petite Ville, & de quinze autres milles juſqu'à *Syn-cheu*, Ville conſiderable, qui eſt ſituée ſur le Wang-ho, ou la riviere jaune, & qui borne du même côté la Province de Nan-king. Les fauxbourgs, qui regnent au long de la rive, ſont encore plus grands & plus peuplés que la Ville. Ici les Chinois, faute d'orge, nourriſſent leurs beſtiaux de féves noires, qui ſont en abondance dans le Païs, comme les blanches.

Chaſſe des cailles.

Le 24, Gemelli traverſa une grande riviere (15), ſur un pont de pierre, & s'arrêta pour dîner à *Nu-zan*, après avoir fait vingt milles. En partant de cette Ville, il obſerva pluſieurs Habitans qui portoient ſur les epaules un filet attaché à quatre bâtons crochus, pour aller prendre des cailles au vol dans la campagne. Enſuite, il paſſa la riviere (16) dans une Barque, à *Un-chang-kyay*. Le 25, *Lin-chien* fut le lieu du dîner; &, le ſoir, après avoir fait trente-cinq milles, il paſſa la nuit à *Lha-ho-tyen*. Dans l'hôtellerie de ce lieu, on entretient continuellement un chaudron rempli d'eau chaude, dans lequel on fait quelquefois boüillir des féves & d'autres légumes pour l'uſage des paſſans, qui n'ont pas de thé, ou qui ne ſont pas capables d'en acheter. Dans les tems de chaleur, jamais les Habitans ne boivent d'eau froide, & ne s'y lavent. Ils admirent que les Européens ayent un autre uſage. Comme le climat eſt trop froid dans ce canton, pour y recueillir du riz, on ſupplée à ce défaut par le froment, dont on fait du pain, en y mêlant des oignons hâchés fort menu. On le fait cuire à la vapeur d'un chaudron, ſur lequel deux bâtons ſont placés en croix pour le ſoutenir. Mais il ne prend gueres d'autre qualité que celle d'une pâte fort peſante, qui demeure ſur l'eſtomac comme une pierre. On offre aux Etrangers des gâteaux de pâte bouillie, ou du *Tan-fu*, qui eſt un compoſé de féves broyées & miſes en pâte, qu'on fait auſſi bouillir, & qui ſervent comme de ſauce pour y tremper les mets. On fait de la même maniere, des gâteaux de bled, & d'autres ingrediens. Le 26, Gemelli fit trente milles. Après avoir dîné à *Kyay-ho-i*, il paſſa vers le ſoir par la petite Ville de *Tſu-hyen* (17), qui eſt ceinte d'un mur. On voit dans le fauxbourg un grand enclos quarré, qui contient pluſieurs Temples, dont les ſtatues ſont monſtrueuſes. L'Auteur paſſa cette nuit dans la Ville de *Tun-tan-yen*.

Comment on eſt traité dans les hôtelleries de ce canton.

Kyay ho-i, & Tſu-hyen.

Jen kye-fu, & autres Villes.

Le lendemain au matin, il traverſa de fort bonne heure la grande Ville de *Jen-kye-fu* (18), qui eſt ſituée dans une plaine, comme toutes les autres Villes de la Chine; car les Chinois ne bâtiſſent jamais ſur les montagnes. Les murs forment un quarré de quatre milles de circuit, & laiſſent voir un très-

(15) On ne trouve point cette Riviere dans les Cartes des Jéſuites.

(16) C'eſt apparemment le canal-royal, qu'on a déja vû dans les Relations précédentes.

(17) *Tſeu-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

(18) *Ten-cheu-fu* dans les mêmes Cartes.

beau pont. L'Auteur dîna dans la petite Ville de *Kan-hyo*, & s'arrêta le soir, après une journée de trente milles, dans celle de *Yeun-chang-hyen* (19), qui n'eſt pas bien peuplée. Ses murs ont trois milles de circuit ; mais ils renferment des jardins & des champs. Le 28, Gemelli traverſa la grande Ville de *Tong ping-cheu* (20), dont la longueur eſt d'un mille & demi, ſur un mille de largeur. On voit, dans ſon enceinte, quantité de champs & de maiſons ruinées. Celles qui ſubſiſtent ſont de brique, & couvertes de chaume. Les murs de la Ville ſont de terre. Le ſoir, après avoir fait trente milles, ce fut dans la petite Ville de *Kyeu hyen* (21) que l'Auteur s'arrêta pour y paſſer la nuit. Le 29, de grand matin, il traverſa celle de *Tun-go-cha* (22), qui eſt ceinte d'un long mur de terre, mais aſſez mal peuplée. Enſuite, ayant paſſé la riviere de *Tun-go* (23) dans un Bâteau, parce que le pont étoit rompu, il s'arrêta, pour dîner, à Tun-cheni, d'où il ſe rendit le ſoir à *Chipin-hyen*. Comme cette route n'a point de montagnes, où l'on puiſſe enſevelir les morts, on plante un eſpace quarré, de cyprès & d'autres arbres, au milieu deſquels on place la tombe, couverte d'un monceau de terre. Pendant la nuit, on entend ſans ceſſe, dans les hôtelleries, le bruit de deux piéces de bois qu'un homme de garde frappe l'une contre l'autre, pour donner quelque ſignal qui n'eſt pas trop favorable au ſommeil des Etrangers.

GEMELLI CARERI. 1695.

Cimetiéres Chinois.

Dimanche 30, Gemelli dîna dans la Ville de *Sin-tien*. Enſuite, paſſant par celle de *Kan-tang-cheu* (24), qui n'a qu'un mur de terre & peu d'Habitans, il s'arrêta le ſoir à *Yang-chaën*, après une journée de trente milles. Le 3, de fort bonne heure, il traverſa la Ville de *Chin-hiana*, qui eſt entourée d'un grand mur, mais mal peuplée. Il dîna dans celle de *Ku-chi-po* ; d'où gagnant *Fa-thio*, qui eſt fort bien peuplée entre des murs de trois milles de circuit, & mieux encore dans ſes fauxbourgs, il traverſa la riviere ſur (25) une Barque, où l'on paye rarement pour le paſſage, parce que les Matelots ſont aux gages de la Ville. C'eſt là que commence la Province de Peking (26). Après une marche de trente-quatre milles, l'Auteur paſſa la nuit à Lyn-chi-myeu. Dans cette route il vit des ânes, qui, ſemblables à ceux de Salerne, dans le Royaume de Naples, ſe laiſſeroient battre juſqu'à la mort plûtôt que de faire un pas au-delà de leur courſe ordinaire.

Kan-tang-cheu.

Chin-hiana.

Entrée de la Province de Peking.

Le premier de Novembre, une heure après le lever du Soleil, il traverſa la Ville de King-cheu, qui eſt ceinte d'un mur de terre, & qui n'a rien de remarquable que ſa tour. Elle n'eſt compoſée d'ailleurs que d'un petit nombre de chaumines & d'Habitans. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Leu-chi-man* ; enſuite il paſſa par *Fu-chen-lye*, Ville qui n'a, comme la précedente, que des murs & des maiſons de terre. Il fit trente milles, après leſquels il paſſa la nuit à *Fu-chan-i* (27), où il obſerva ſur la porte une petite Chapelle, dediée à l'Eſprit tutelaire de cette Ville. Le 2, de grand matin, il traverſa la riviere ſur un pont de pierre, à *Chiale-cheva*. Le lendemain, il vit la Ville

King-cheu.

Fu-chen-lye.

Eſprits tutelaires des Villes.

(19) *Wen-chian-chien* dans l'Original.

(20) C'eſt ainſi qu'on lit dans les Cartes ; mais la Traduction Angloiſe porte *Tun-pin-kyen*.

(21) Cette Place n'eſt pas dans les Cartes.

(22) *Tung-go-hyen* dans les Cartes.

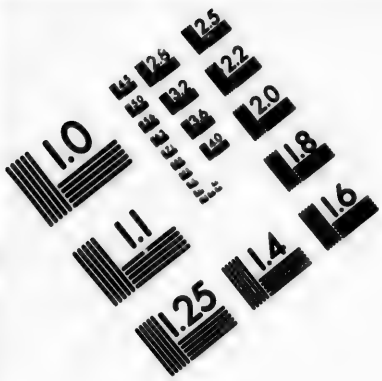
(23) C'eſt plûtôt *Tung-ho* ou *Tong-ho*.

(24) *Can-tan-ceu* dans l'Original ; mais on ſçait que *ce* eſt *che* pour les Italiens.

(25) C'eſt apparemment le *Whey-ho*.

(26) C'eſt plûtôt *Che-li* ou *Pe-cheli*.

(27) Il y a de l'apparence que c'eſt le *Fung-ching-hyen* des Cartes.



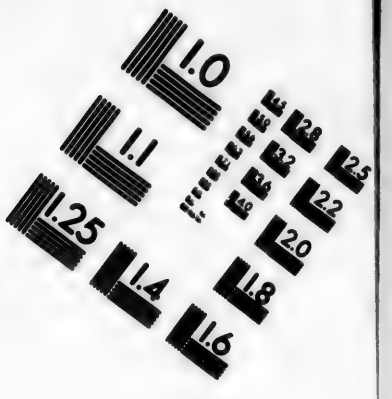
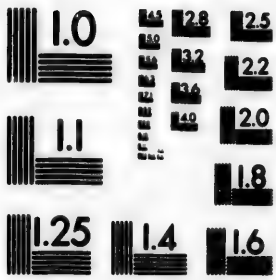
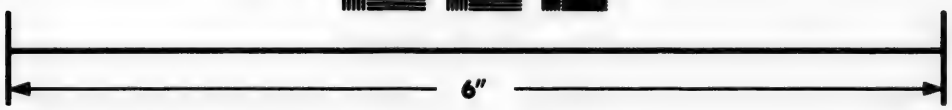


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

GEMELLI CARERI. 1695.

de *Chiang-hena*, ceinte d'un mur de terre & mal habitée. Le pont se trouvant rompu, il fut obligé de passer la riviere dans un Bâteau à *Tanganhyà* (28), d'où il se rendit à *Chan-ke-ling* pour dîner. Le soir il arriva dans la grande Ville de *Ho-kyen-fu*, qui n'est composée néanmoins que de deux ruës. Le reste n'offre que des plaines & des ruines. Sa forme est un quarré, d'environ quatre milles de circuit ; mais elle n'a pour mur qu'un rempart de terre, excepté du côté du Nord, qui est de brique. En sortant de cette Ville, l'Auteur rencontra une Procession d'affreuses statues, avec de petits étendarts, des timbales, & une trompette. Les ordres inferieurs du peuple ont beaucoup de respect pour ces Idoles ; mais la Noblesse & les autres personnes de quelque distinction, en ont si peu, qu'ils entrent dans les Temples comme dans des lieux profanes. Leur foi est extrêmement légere pour un état futur (29). Les hôtelleries, qui devroient être ici meilleures en approchant de la Cour Impériale, sont les plus mauvaises qui se trouvent à huit journées aux environs de Peking, parce que les paſſans Chinois ne veulent rien ajouter aux quarante *Tsyens*, c'est-à-dire, aux quatre sols & demi, qui sont le prix ordinaire du logement, pour une nuit, du souper & de toute la dépense. On n'y sert que des légumes & des potages, au lieu des autres provisions qui sont plus cheres. Après une journée de trente milles, l'Auteur arriva le soir à *Re-chi-li-pu*. Le 3, il s'arrêta pour dîner à *Jia-kyeu-hyen*, d'où il passa par *Mau-chiu*, qui est ceinte en partie d'un mur de terre, mais fort mal peuplée. On rencontre, aux environs de cette Ville, des lacs & des marêcages, entre lesquels Gemelli fit environ huit milles, pour arriver à *Hyong hyen*. Cette (30) journée fut de trente-deux milles. La Ville de Hyong-hyen en a deux de circuit ; mais elle n'est pas bien peuplée. Le fauxbourg vaut mieux, & reçoit une riviere qui le traverse.

Ho-kyen-fu.

Procession d'Idoles.

Prix modique du logement.

Hyong-hyen.

L'Auteur observe que les femmes de la Province de Peking ont une singuliere espece de coëffure, qui n'a point de ressemblance avec celle des autres Provinces. La plûpart portent leurs cheveux tressés autour de la tête, & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe noire de soie ou de coton, qu'elles attachent avec une grosse épingle ou un poinçon. D'autres relevent leur chevelure en nœud sur le haut de la tête, & n'employent, pour la couvrir, qu'une sorte de rondache de soie & d'or, qui a la forme d'un plat. Elles y joignent, autour du front, une bande de la même matiere, large de trois doigts. Gemelli ajoute que les Chinois sont fort rusés, & d'une attention pour leurs interêts, qui ne leur laisse rien negliger. Dès la pointe du jour, on voit les Habitans de la campagne en mouvement dans les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derriere, pour recuëillir la fiente des bêtes, dont ils engraissent leurs terres. D'autres ramassent, avec des rateaux, les feüilles d'arbres & la paille, pour en faire du feu, parce que le bois est très-cher.

Coëffure des femmes dans la Province de Peking.

Attention des Chinois pour leurs interêts.

Le 14, nos Voyageurs, suivant les bords de la riviere de Hyong-hyen, arriverent pour dîner à Pe-ku-ho, Ville assez deserte. Ils firent trente milles dans

(28) *Hu-to-ho* dans les Cartes.

(29) Cette explication du peu de respect que la Noblesse rend aux Idoles, semble marquer que l'Auteur n'a point fait attention aux principes des Nobles, qui sont tous de la secte de Confucius, dont la Religion est celle de la Nature, & par conséquent la plus opposée à l'idolatrie.

(30) *Gyn-chyeu-xien* dans la Traduction.

le

le cours de cette journée ; & le lieu du repos fut *San-kin-hyen* (31), dont les murs ſont de brique & la circonference de deux milles. Cette Ville, qui eſt fort peuplée, joüit de toutes ſortes de commodités en abondance. Le jour ſuivant, il vit celle de *Cho-cheu* (32), qui n'eſt environnée que d'un mur de terre, mais qui eſt fort peuplée dans l'interieur & dans les fauxbourgs. Enſuite paſſant ſur un pont de bois fort long, & ſur deux ponts de pierre, il arriva pour dîner à la Ville de *Lyoli-wha*, d'où il gagne Lyang-hyang-hyen (33), qui eſt ceint d'un mur de terre, d'un mille de longueur. Après avoir fait trente-deux milles, il s'arrêta dans *Chan-ſin-ghen* ; mais dans tout le cours de cette journée, la multitude des chariots, des chameaux & des ânes qui embarraſſoient la route, avoient rendu ſa marche fort difficile. On y rencontre, de mille en mille, des corps de garde, qui conſiſtent dans une cabane élevée ſur un petit monceau de terre, où l'on veille pendant toute la nuit pour la ſûreté des Voyageurs.

GEMELLI CARERI. 1695.

San-kin-hyen.

Lyoli-wha.

Chan-ſin-ghen.

Le Dimanche ſixiéme, après avoir fait vingt milles au long de pluſieurs montagnes fort eſcarpées, Gemelli eut enfin la ſatisfaction d'arriver à Peking. Il avoit fait, depuis Canton juſqu'à Nanking, trois mille deux cens cinquante lis par eau ; & deux mille cent, par terre, depuis Nanking juſqu'à Peking : ce qui faiſoit en tout cinq mille quatre cens lis, & deux cens ſoixante pas, ſuivant les meſures du Païs. Le voyage avoit duré deux mois onze jours (34). L'Auteur deſcendit au Collége des Jeſuites, pour ſe faire connoître du Pere Philippe *Grimaldi*, Superieur Provincial de la Miſſion, & Préſident des Mathematiques, dans l'eſperance d'obtenir par ſon entremiſe la vûë de ce qu'il y avoit de plus remarquable à la Cour. Ce Miſſionnaire, & les autres Religieux Portugais, qui ne le virent point arriver ſans reſſentir les mêmes défiances que ceux de Canton, lui marquerent beaucoup d'étonnement de la réſolution qu'il avoit priſe de viſiter Peking, où il n'étoit pas permis aux Européens de venir ſans y être appellés par l'Empereur. Le Pere Grimaldi ne pouvant le recevoir au Collége qu'après avoir conſulté les intentions de Sa Majeſté Impériale, il fut obligé de ſe procurer un logement dans la Ville Chinoiſe.

Longueur du voyage de l'Auteur & calcul du chemin.

Il arrive à Péking chez les Jéſuites.

Peking, qui porte auſſi le nom de *Chua-tyen*, eſt diviſé en deux Villes, l'une Chinoiſe & l'autre Tartare. Sa forme eſt quarrée. Elle a ſix portes, qui ont chacune leur fauxbourg. On lui donne vingt-un milles de tour. Ses plus petites ruës ſont ſi remplies de paſſans, qu'on les prendroit continuellement pour une foire. Grimaldi aſſura l'Auteur que les deux Villes, avec leurs fauxbourgs, & les habitations ſur l'eau, contiennent ſeize millions d'Habitans. Les rues ſont diſtinguées par des noms, tels que *la rue des parens du Roi*, la rue de *la tour blanche*, la rue *du poiſſon ſec*, celle de *l'eau-de-vie*, &c. Elles ſont toutes fort droites. Mais la plus belle eſt celle *du repos perpetuel*, qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, & qui a plus de cent trente pas de large. Le côté du Nord eſt occupé par le Palais du Roi ; & celui du Sud par les Palais de pluſieurs grands Seigneurs, qui n'ont qu'une grande porte ſur la rue, & des édifices de chaque côté pour le logement des Domeſtiques & des Ouvriers. Les

Deſcription de Peking.

Noms des rues.

Palais Impérial.

(31) *Xian-xien* dans l'Original.
(32) *Tſe-cheu* dans les Cartes.
(33) *Lean-xie-xien* dans l'Original.
(34) Voyage de Gemelli, *ubi ſup.* p. 296. & ſuivantes.

GEMELLI CARERI. 1695.

portes du Palais au Sud & au Nord ont trois entrées, dont celle du milieu, qui eſt réſervée pour l'Empereur, ne s'ouvre jamais qu'à ſon paſſage. Chacune des deux autres eſt gardée par vingt Soldats. La garde, pour ces portes & pour celles de la Ville, eſt compoſée de trois mille hommes.

L'Auteur y eſt conduit par le Pere Grimaldi.

L'Auteur, ayant reçu avis par un domeſtique (35) du Pere Grimaldi qu'il étoit attendu au Collége des Jeſuites, s'y rendit immédiatement, & trouva le Superieur Provincial richement vêtu d'une robbe bordée de ſables, dont l'Empereur lui avoit fait préſent. Ce Miſſionnaire lui dit que le tems étoit favorable pour le conduire avec lui au Palais, parce qu'il devoit préſenter à Sa Majeſté Impériale un nouveau Calendrier pour l'année 1696. Gemelli lui marqua beaucoup de reconnoiſſance pour cette faveur, & le ſuivit à cheval. Avant que d'arriver à la quatriéme cour interieure du Palais, le Miſſionnaire, accompagné de pluſieurs Mandarins, remit ſon Almanach, dans une boëte couverte de ſoie, entre les mains d'un Officier que l'Empereur avoit envoyé pour le recevoir. Enſuite, prenant congé des autres, il dit à l'Auteur que pour prévenir toutes ſortes d'accidens, il étoit à propos que l'Empereur le vît. Il le pria d'attendre, en lui promettant de l'introduire. Mais il commença par lui apprendre les cérémonies qu'il devoit pratiquer à l'audience de Sa Majeſté Impériale.

Il eſt introduit dans la cour du Trône.

Après qu'il eut attendu près d'une heure, un domeſtique vint l'avertir d'avancer. On lui fit traverſer quatre grandes cours, bordées d'appartemens, avec des portes de marbre d'une grandeur extraordinaire, juſqu'à la cour du Trône Impérial, qui étoit placé dans une ſalle ouverte ou une galerie, dans laquelle on montoit par cinq dégrés. L'Empereur y étoit aſſis, à la maniere des Tartares, ſur un ſofa, ou une eſtrade de trois pieds de haut, & couverte d'un tapis qui s'étendoit dans toute la ſalle. Il avoit près de lui des Livres, de l'encre & des plumes ou des pinceaux à la Chinoiſe. Son habit étoit une robe de ſoie, couleur d'or, brodée de diverſes figures de dragons, deux deſquelles étoient fort groſſes, & ſe préſentoient ſur ſa poitrine. Des deux côtés, il avoit pluſieurs rangées d'Eunuques, ſans armes, les pieds ſerrés l'un contre l'autre, & les bras pendans. Grimaldi & l'Auteur étant arrivés à la porte de la ſalle, gagnerent en courant l'extrémité oppoſée à l'Empereur; & ſe tenant tous deux debout, demeurerent un moment dans cette ſituation, les bras étendus au long des côtés. Enſuite ſe mettant à genoux, & levant les mains, qu'ils joignirent ſur leur tête, en obſervant de tenir le coude à la même hauteur que le bras, ils ſe courberent trois fois vers la terre. Ils ſe léverent, ſe remirent dans la même poſture, & recommencerent deux fois la même cérémonie, juſqu'à ce qu'ils reçurent l'ordre d'avancer & de s'agenoüiller devant le Trône.

Gemelli paroît à l'audience de l'Empereur.

Cérémonie de l'entrée.

Queſtions que lui fait l'Empereur.

Alors (36) Sa Majeſté Impériale fit pluſieurs queſtions à l'Auteur, par la bouche de Grimaldi, ſur les guerres de l'Europe. Elle continua de lui demander s'il étoit Medecin, ou s'il entendoit la Chirurgie. Apprenant qu'il

(35) Nommé *Mil-lau-ya* dans l'Auteur.

(36) C'eſt cette Audience que les Miſſionnaires traitent de fiction, comme on l'a fait obſerver dans l'exorde de cette Relation. En effet, il paroît peu vraiſemblable que l'Empereur eût voulu donner une audience, dans cette forme, en faveur du ſeul Gemelli. Car ce Voyageur ne dit pas qu'elle eût un autre motif, ni que le Pere Grimaldi y eût part autrement qu'en qualité d'Interpréte.

n'étoit de l'une ni de l'autre de ces deux profeſſions, il voulut ſavoir s'il avoit quelque connoiſſance des Mathematiques. Gemelli répondit qu'il les avoit un peu étudiées dans ſa jeuneſſe, mais qu'il ne les avoit pas cultivées depuis. Les Miſſionnaires l'avoient averti que s'il s'attribuoit quelques lumieres dans ces arts ou dans ces ſciences, l'Empereur ne manqueroit pas de le retenir à ſon ſervice. Enfin ce Prince les ayant congédiés, ils ſe retirerent ſans aucune cérémonie (37). Il ſe nommoit *Kanghi*, c'eſt-à-dire, le paiſible. Il étoit dans la quarante-quatriéme année de ſon âge, d'une taille bien proportionnée & d'une phyſionomie gracieuſe. Il avoit les yeux fort vifs, & plus grands que ne les ont la plûpart des Chinois, le nez un peu aquilin, quoiqu'aſſez gros par le bout. On remarquoit ſur ſon viſage quelques taches de petite verole, qui n'ôtoient rien à la beauté de ſa figure.

GEMELLI CARERI. 1695.

Figure & qualités de ce Prince.

Gemelli trouva l'air ſi froid, à Peking, qu'il ne pouvoit ſortir avant que le ſoleil fût dans toute ſa force; & le Pere Grimaldi l'aſſura qu'il n'eſt pas plus froid en Pologne, quoiqu'elle ſoit plus au Nord de dix dégrés. Ce tems eſt favorable aux Tartares pour apporter de leur Païs une prodigieuſe quantité de gibier, que la gelée conſerve deux ou trois mois. Il eſt à ſi bon marché, qu'un chevreuil, ou un ſanglier, ſe donne pour une piéce de huit, & les faiſans, ou les perdrix, pour ſix liards, ou un ſol.

Air très-froid à Peking.

Gibier de Tartarie.

L'Auteur étant ſorti, le 9, pour rendre viſite aux Jeſuites de France, qui demeuroient dans la premiere enceinte du Palais, trouva un grand nombre de Porteurs occupés à faire une clôture de drap bleu, entre les petites allées & la grande route qui conduit au mur interieur. On prenoit cette précaution pour dérobber aux yeux des paſſans les Dames qui devoient aller faire leur compliment à l'Impératrice mere, ſur le jour de ſa naiſſance. Gemelli, à ſon retour, vit un grand nombre de belles caléches, couvertes de damas & d'autres étoffes précieuſes, qui étoient les voitures de Dames. Les femmes de l'Empereur, & ſes concubines, les Princes & les Princeſſes du ſang, les femmes des Grands Mandarins de la Cour, rendent honneur à cette Princeſſe en ſe mettant à genoux, & baiſſant neuf fois la tête juſqu'à terre. Enſuite l'Impératrice douairiere invite l'Empereur & toute l'Aſſemblée à dîner. Mais l'Empereur dîne ſeul, aſſis ſur ſon Trône. Gemelli confeſſe qu'il fait ce récit ſur le témoignage des Jeſuites, parce que les étrangers ne ſont point admis à cette cérémonie (38).

Viſite des Dames Chinoiſes à l'Impératrice mere.

§. III.

Retour de l'Auteur, depuis Peking juſqu'à Canton.

L'Excés du froid ayant dégouté Gemelli du ſéjour de Peking, il prit la réſolution de quitter cette Capitale d'un grand Empire. Son premier ſoin fut de louer trois mules, pour cinq lyangs & deux tſyens d'argent fin de la Chine, qui reviennent à ſept piéces de huit & demie; ſomme légere pour un mois & quatre jours de voyage, mais qu'il paya d'avance, ſuivant l'uſage du Païs. En prenant congé du Pere Grimaldi, qui avoit vêcu trente ans à la Chine, pendant leſquels ayant fait quatre fois le voyage de la Tartarie avec

L'Auteur eſt rebuté du froid.

(37) Voyage de Gemelli, *ubi ſup.* p. 218. & ſuivantes.

(38) *Ibidem.*

GEMELLI CARERI. 1695.

l'Empereur, il avoit appris en perfection les deux langues, il le preſſa de donner au Public quelque relation de ce qu'il avoit vû. Mais ce Miſſionnaire lui répondit, que dans le dernier voyage qu'il avoit fait en Europe, il avoit vû tant de fauſſes relations de la Chine, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à publier la ſienne, pour ne pas donner le démenti à tant d'Ecrivains; ſur tout aux Hollandois, dans l'hiſtoire (39) de leur Ambaſſade ſolemnelle vers l'Empereur de la Chine, à laquelle il avoit eu part lui-même, en qualité d'Interprére de l'Empereur. Elle contenoit, à ſon jugement, moins de lignes que de menſonges (40), du moins dans ce qui n'a point de rapport à la deſcription des Villes. Mais le mal venoit, ajoutoit-il, de l'ignorance de leurs Interprétes de Canton, qui n'ayant jamais vû la Cour, ne pouvoient répondre juſte aux queſtions qu'on leur faiſoit; ſans compter que ſachant peu la langue Portugaiſe, ils s'expliquoient avec ſi peu de clarté, que les Hollandois comprenoient mal leurs réponſes, & n'écrivoient rien de vrai d'après eux.

Raiſons qui empêchoient le Pere Grimaldi de publier ſes obſervations ſur la Chine.

Ceinture jaune du Pere Grimaldi.

Entre pluſieurs curioſités, le Miſſionnaire fit voir à Gemelli une ceinture jaune, dont l'Empereur lui avoit fait préſent, de laquelle pendoit un étui de peau de poiſſon, qui contenoit deux petits bâtons & les autres uſtenciles dont les Chinois ſe ſervent à table. Un préſent de cette nature eſt d'autant plus précieux à la Chine, qu'il s'attire le reſpect de tout le monde, & qu'à la vûë de cette couleur chacun eſt obligé de ſe mettre à genoux, & de baiſſer le front juſqu'à terre, pour attendre qu'il plaiſe, à celui qui la porte, de la cacher en la couvrant. L'Auteur rapporte à cette occaſion, qu'un Mandarin de Canton ayant prié un Franciſquain de lui faire préſent d'une montre, & le Miſſionnaire n'en ayant point à lui donner, ce Seigneur ſe trouva ſi offenſé, qu'il publia une Déclaration contre la Réligion Chrétienne, pour faire connoître qu'elle étoit fauſſe. Cette démarche ayant allarmé les Chrétiens Chinois, ils en informerent le Miſſionnaire, qui dans le mouvement de ſon zele, ſe rendit à la place publique, & déchira la Déclaration. Le Mandarin, furieux de ſa hardieſſe, ne ceſſa point de le perſecuter, juſqu'à le contraindre d'abandonner la Ville. Dans cette conjoncture, le Pere Grimaldi paſſant à Canton, pour ſe rendre en Europe, le Mandarin vint lui rendre ſes reſpects, parce qu'on n'ignoroit pas dans quel dégré de faveur il étoit à la Cour Impériale. Il prit, pour le recevoir, le bout de ſa ceinture jaune à la main; & s'expliquant d'un air ferme, il lui reprocha d'avoir oſé condamner la Religion chrétienne, lorſque l'Empereur honoroit les Chrétiens d'une ſi haute faveur. Pendant ſon diſcours, le pauvre Mandarin frappa ſi ſouvent la terre du front, qu'à la fin les autres Miſſionnaires prierent Grimaldi de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de ſe léver, le Jeſuite lui recommanda de traiter mieux les Chrétiens à l'avenir; ſans quoi, il le menaça de porter ſes plaintes à Sa Majeſté Impériale, & de le faire punir ſeverement. Il n'y a que l'Empereur, les Princes du ſang de la ligne maſculine, & quelques autres que Sa Majeſté honore d'une faveur particuliere, à qui appartienne le

Avanture d'un Mandarin, qui fut humilié par cette ceinture.

A qui appartient le droit de porter la ceinture jaune.

(39) C'eſt la Relation de Nieuhof, qu'on a déja vûe.

(40) Quoique cette expreſſion ſoit exagérée, Gemelli conclut qu'elle eſt juſte, de ce que l'Hiſtorien de l'Ambaſſade aſſure qu'il y a des femmes publiques à la Chine & qu'on les conduit par les rues ſur des ânes. Nieuhof en a même donné la figure dans une de ſes Planches.

droit de porter le jaune, & une ceinture de cette couleur. Les Princes de la ligne féminine en ont une rouge.

GEMELLI CARERI. 1695.

Le Dimanche 20, Gemelli ſe rendit à la Ville des Tartares pour y voir le *Ti-wang-myan*, ou le *Temple des Rois paſſés* (41). C'eſt un vaſte & ſomptueux Palais, compoſé d'un grand nombre de cours & d'appartemens. La derniere grande ſalle n'eſt pas moins ſpacieuſe, moins belle & moins ornée que celle du Palais Impérial. On y voit des Trônes fort majeſtueux, & les ſtatues de tous les Empereurs, bons & mauvais, qui ont regné dans l'Empire de la Chine, depuis *Fo-hi* juſqu'à *Chun-ki*, pendant quatre mille (*) cinq cens quarante ans. Le Temple eſt ſitué dans une des plus belles rues de la Ville. On en approche des deux côtés par deux arcs de triomphe, qui ont chacun trois magnifiques portes. Le rang n'exempte perſonne de deſcendre à terre par reſpect, en arrivant près de ces arcs, & de marcher à pied pour paſſer devant le frontiſpice du Temple. L'Empereur y vient obſerver, chaque année, une infinité de cérémonies, à l'honneur des Monarques, ſes prédeceſſeurs.

Temple des Rois paſſés, ou de Ti-wang-myan.

Le Pere Grimaldi eut la bonté de donner à l'Auteur un paſſeport, qui rendoit témoignage que cet étranger alloit prendre des Livres à *Fo-kyen* pour le ſervice de l'Empereur, & qui ordonnoit non-ſeulement qu'il ne fût point chagriné à l'occaſion des armes qu'il portoit, & d'un Negre dont il étoit accompagné, mais qu'on l'aſſiſtât même dans l'occaſion. Ce Miſſionnaire lui dit que loin de pouvoir ſe repoſer ſur la facilité avec laquelle les Gouverneurs des Villes lui avoient permis de pénétrer juſqu'à Peking, il avoit des obſtacles à craindre dans ſon retour, & qu'il avoit beſoin par conſéquent de ce paſſeport, qui étoit connu, lui dit-il, & reſpecté de tous les Officiers de l'Empire.

Paſſeport que le Pere Grimaldi donne à l'Auteur.

Le 22, à midi, Gemelli partit de Peking, pour ſe rendre à Nan-chang-fu, Capitale de la Province de Kyang-ſi. Comme ſa route juſqu'au Whang-ho fut la même qu'il avoit ſuivie en venant à la Cour, il ſe contente de nommer les Places où il s'arrêta pour dîner & pour paſſer la nuit. Mil-lau-ya, domeſtique du Pere Grimaldi, le conduiſit juſqu'aux portes de la Ville, d'où il gagna la petite Ville de *Lu-pu-hao*. Il la traverſa, quoiqu'il l'eût laiſſée ſur la gauche en venant. Elle eſt ceinte d'un bon mur, avec deux portes revêtues de lames de fer. Gemelli paſſa la riviere, près de cette Ville, ſur un beau pont de pierre, qui eſt long d'un demi mille, & bordé, de deux pas en deux pas, de fort belles petites figures de lyons. Il s'arrêta cette nuit à *Lyang-hyang-hyen* (42), où il trouva ſon ſouper & ſon lit fort mauvais. Un Tartare, accompagné d'un page & de pluſieurs domeſtiques, ſe joignit à lui, dans ce lieu, pour faire la même route.

Gemelli quitte Peking.

Sa route par terre.

Le 23, près d'une Ville nommée *Tan-tyen*, il vit de beaux Temples, que les Chinois appellent *Kiyen-ghen-fu*, environnés de hauts murs, d'un quart

Temple de Kiyen-ghen-fu.

(41) On a vû dans une Relation précédente un autre Temple du même nom, & ſa figure dans une Planche particuliere.

(*) On verra dans la ſuite ce qu'il faut juger de cette chronologie.

(42) *Lean-xien-xie* dans l'Original.

ROUTE DE PEKING A NAN-CHANG-FU.

Province de Pe-che-li.

22. *Novembre.*	*lis.*		*lis.*
De Peking à Lyang-hyang-hyen,	70	23. San-ching-hyen, ...	113

GEMELLI CARERI. 1695.

de mille de circuit, & de plusieurs Monasteres de *Ho-chan*, ou de Bonzes. Dans le premier Temple il observa une statue dorée, qui étoit assise, & un grand nombre de petites dans les niches d'alentour. Le second offroit trois femmes assises sur un Lion, & deux dragons, tous couleur d'or. L'Auteur y trouva une table couverte, car les Bonzes dînent de fort bonne heure. Dans le troisiéme, il vit encore une statue assise, qui outre les mains & les pieds naturels avoit vingt mains de chaque côté, deux pieds lévés en l'air, & cinq têtes l'une sur l'autre. Après avoir dîné à *Li-ban*, il s'arrêta la nuit à *Son-ching-hyen* (43).

Procession funebre de Bonzes.

Le 24, avant que d'arriver à la Ville de *Pe-ku-ho*, il rencontra une Procession de Bonzes, qui marchoient deux à deux, pour aller prendre un corps mort. Les uns joüoient sur leurs instrumens. D'autres portoient des parasols, avec de longs rideaux de soie, des bannieres & d'autres ornemens. Gemelli, & le Tartare qui l'accompagnoit, passerent la nuit dans les fauxbourgs fort peuplés de Hyong-hyen, Ville abandonnée, où ils virent sous deux arches, plusieurs statues, & les Bonzes de la Procession occupés à faire des sacrifices, dans l'attente d'un excellent festin qui leur avoit été préparé par la famille du mort.

Inscription de Cho-po-keu.

Le 25, ils s'arrêterent pour déjeûner à *Cho-po-keu*, en faveur du bon poisson qu'on pêche dans les lacs voisins. On lit, près du pont de cette Ville, une curieuse inscription, qui rend témoignage que l'Empereur y a passé. Les deux Voyageurs dînerent à *Lin-hyen hyen*, Ville ceinte d'un mur & d'un fossé sec de deux milles de circuit. Ils coucherent à *Re-chi-li-pu*. Le 27, ils eurent à supporter un froid d'autant plus rigoureux, que le Païs n'ayant ni bois ni charbon, leur Hôte fut obligé de brûler de l'herbe séche & de la paille pour leur préparer à souper. Le 29, ils traverserent une plaine fort bien cultivée, où Gemelli remarqua que les Laboureurs joignent une plaque de fer au coutre de la charue, pour briser les mottes.

Usage d'agriculture.

Le 3 de Décembre, ils dînerent à *Yen-chi fu*, Ville bien peuplée, & ceinte d'un beau mur & d'un fossé sec. Les boutiques y sont de fort belle apparence. L'Auteur acheta ici quatre faisans pour la valeur de schellings.

Temple de Hu-hyen.

Le Dimanche 4, il traversa la Ville de *Hu-hyen* (44), qui est petite, & n'a de remarquable que ses fauxbourgs. On y voit un beau Temple, qui consiste en plusieurs cours plantées de cyprès, & bordées de bâtimens. Dans quelques-unes on trouve des statues d'hommes, & dans les autres des representations de femmes en bois revêtu de terre, & couvert d'un vernis.

Après avoir passé par la petite Ville d'*U-ga*, qui n'a qu'un mur de terre,

(43) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 377. & suivantes.

Nota. On donne ici à part la distance des Places, comme on l'a déja fait dans les Relations des premiers Jésuites.

(44) C'est plûtôt *Tsou-hyen.*

	lis.		lis.
24. Hyong-hyen,	80	30. Chyen-hyen,	120
25. Re-chi-li-pu,	120	*Décembre.*	
26. Fu-chan *f*,	120	1. Cha-go-cheu,	110
27. Syn-chi myao,	130	2. Kau-hyo,	90
28. Jao chaen,	120	3. Tun-tao-tyen,	60
29. Chi-pin hyen,		4. Che ho-tyen,	120

mais qui eſt accompagnée d'un très-beau fauxbourg, les deux Voyageurs dînerent à *Chay-hoi ta*. Enſuite, avant que d'arriver à *Scha-ho-tyen*, où ils paſſerent la nuit, ils rencontrerent un grand nombre de Soldats montés ſur des mules, & un cercueil porté par trente hommes, qui contenoit le corps d'un Seigneur Chinois. La marque qui ſert à faire connoître un convoi funebre, doit être un cocq blanc, qu'on lie ſur le cercueil; mais cette loi eſt quelquefois mal obſervée, par la difficulté de trouver des cocqs de cette couleur. Derriere le convoi marchoit une femme vêtue de blanc, & la tête couverte d'un voile blanc, portée par quatre hommes dans une chaiſe blanche. Deux ſuivantes, qui l'accompagnoient, portoient auſſi des voiles & des habits blancs; mais elles avoient le viſage couvert d'une gaze noire. On apprit à l'Auteur que c'étoit l'épouſe du mort. Elle étoit ſuivie de vingt litieres, qui contenoient toutes ſes autres femmes, ſous l'eſcorte d'un grand nombre de Soldats.

Convoi funebre d'un Seigneur Chinois.

Nyuri, où les deux Voyageurs coucherent le 5, produit une ſi grande abondance de liévres, qu'ils ne s'y vendent qu'environ ſix liards. Le 6, ils dînerent à *Lu-ya-la*, où l'on voit un pont fort long ſur le *Wang-ho*. Ils ne traverſerent neanmoins cette rapide riviere qu'à *Su-cheu*, d'où ils ſe rendirent à *San-pu* pour y paſſer la nuit. Le 9, ils la paſſerent à *Lyang-cheu*; & quittant le lendemain la route de Nanking, pour prendre à gauche celle de Nanchang-fu, ils paſſerent la riviere de *Whay-ho* dans une Barque, juſqu'aux bords de laquelle ils furent obligés de ſe faire porter ſur le dos de quelques Païſans, parce qu'on ne peut la faire avancer aſſez près de la rive. Ils dînerent à *Changchin-goy*, Ville ſituée ſur le bord de la même riviere. Le ſoir, ils s'arrêterent à *Tong-hyang fu* (45), Ville ſans murs, mais grande & diviſée par de belles rues. On y voit auſſi des cours, dont le centre eſt occupé par une grande ſalle, avec des chambres l'une ſur l'autre, toutes de bois, mais fort bien bâties. A la porte de la ſalle paroiſſoient pluſieurs priſonniers, enchaînés par le pied, & portant au col une grande planche quarrée qui ne peſoit pas moins de cent livres. L'Auteur ayant été obligé de paſſer un jour entier dans la Ville pour ſe procurer des chevaux, prit une chaiſe, & viſita dans cet intervalle *Whan-cheu*, dont toutes les maiſons ſont couvertes de paille, & qui n'eſt murée que de trois côtés. Celui qui regarde le Nord, & qui a le plus d'étendue, eſt fermé par de hautes montagnes. Cette Ville a peu de maiſons du même côté, & n'offre que des terres labourées.

Rivieres de Wang-ho & de Whay-ho.

Priſonniers Chinois.

Whan cheu.

Le 12, après avoir dîné à *Hin-che-hyen*, Gemelli eut à traverſer un mélange de plaines & de montagnes, pour arriver le ſoir à *Tin-gan hyen* (46). Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit. Elle n'eſt compoſée que d'une rue où ſe tient le marché; mais les boutiques y ſont fort bonnes, & ne le ſont pas moins dans les fauxbourgs. Le jour ſuivant, l'Auteur

Hin-che hyen.

(45) *Funian-fu* dans l'Original. (46) C'eſt plûtôt *Ting-yuen-hyen*.

	lis.		lis.
5. Nyuri, ...	120	8. Sau-chau, ...	30
Province de Kyang-nan.		9. Lyang-cheu, ...	80
6. San pu, ...	110	10. Tong-yang fu, ...	90
7. Nan-fu-cheu, ...	120	12. Ting-gan-hyen, ...	90

GEMELLI CARERI. 1695.

s'arrêta pour dîner à *Chau-chau-hyen*, & se rendit le soir à *Patein* par un Païs plat. Dans une si grande route, les Hôtelleries ne laissent pas d'être fort mauvaises. Gemelli étoit obligé de coucher dans la même chambre que son compagnon Tartare, qui avoit besoin, pour s'endormir, de se faire battre le ventre comme un tambour par son Page, & qui faisoit repeter la même musique trois heures avant le jour.

Usage Tartare pour s'endormir.

Le 14, ils dînerent à *Lyang-hyen*, après avoir traversé *Tien-pu*, grande Ville ouverte, au sortir de laquelle ils rencontrerent un Mandarin avec un nombreux cortége. Devant lui marchoient plusieurs voitures, gardées par des soldats, qui étoient suivis d'un grand nombre de valets & d'Officiers en chaise, sur une même ligne. A ceux-ci succedoient des Pages & d'autres personnes à cheval. Ensuite le Mandarin paroissoit, dans une chaise portée par huit hommes, autour de laquelle marchoient quantité de soldats, portant de petites banieres, entre lesquelles on en voyoit une fort grande. La marche étoit fermée par un beaucoup plus grand nombre de soldats & de valets, qui pouvoit monter à mille. Gemelli passa cette nuit à *Lyu-cheu-fu* (47), dont les murs sont environnés d'eau & n'ont qu'une circonférence médiocre. On ne compte pas plus d'un tiers de mille d'une porte à l'autre. Cependant les boutiques y sont fort bonnes, & les fauxbourgs d'une grandeur considérable.

Lyang-hyen.

Marche & cortége d'un Mandarin.

Le 15, les deux voyageurs dînerent à *Pa-ho i*, & traverserent des plaines bien cultivées pour arriver le soir à *Tau-chen* (48), Ville sans murs, mais grande & fournie de bonnes boutiques. Après y avoir passé la riviere sur un Pont de batteaux, ils s'arrêterent la nuit dans un fauxbourg. Le lendemain, ils traverserent de bonne heure la Ville de *Lu-chi-ching-hyen* (49), qui n'a rien de remarquable, quoiqu'elle soit bien murée. Ils dînerent à *Nan-zian*, d'où ils eurent quelques montagnes à traverser pour arriver dans une plaine, entre plusieurs vallées fort bien peuplées. Ils passerent la nuit à *Taquou*. Les montagnes qu'ils avoient passées produisent une sorte de truffes, que les Chinois appellent *Ma-ci*, & qui ont quelque ressemblance avec le navet, quoiqu'elles ayent le goût de la châtaigne.

Lu-chi-ching-hyen.

Ta-quou.

Le 17, après avoir traversé des plaines & des montagnes, ils dînerent à Tong-ching-hyen, Ville située au pied des montagnes, murée avantageusement & bien peuplée, mais moins grande encore que ses fauxbourgs. L'Auteur remarqua, dans les boutiques, des navets suspendus par le petit bout, dans lesquels il croissoit du bled. L'art consiste à mettre, dans un trou qu'on y creuse, un peu de terre qu'on arrose tous les jours. L'Auteur s'arrêta le soir à *Tao-chen-i*.

Navets où l'on fait croître du bled.

Le 18, ayant traversé des bois de cyprès, & côtoyé des montagnes sur

(47) C'est ainsi que cette Ville est nommée dans la Carte des Jésuites; mais l'Auteur met *Lu-chi-fu*.

(48) *Cheu* ou *Chin*.

(49) *Tu-ching-hyen* dans les Cartes.

	lis.		*lis.*
13. Pa-tein, ...	100	16. Ta-quou, ...	100
14. Lao-cheu-fu, ...	110	17. Tau-chin, ...	100
15. Tau-chin, ...	100	18. Tsen-hyan-hyen, ...	90

la

la droite, il dîna dans une Ville nommée *Sia-hi-cheu*, d'où il entra dans une plaine de plusieurs milles de longueur, remplie de petites maisons de campagnes, de jardins & de fermes. Il passa la nuit à *Tseu-hyan-hyen* (50), Ville dont les murs sont fort bas, & détruits dans quelques endroits, & dont les maisons ne valent pas beaucoup mieux. Le lendemain il s'arrêta pour dîner à *Syan-chi-i*; & dans le cours de l'après-midi il passa par *Tay-hu-hyen*, qui a deux milles de longueur d'une porte à l'autre. Quoique les maisons de cette Ville n'ayent rien d'agréable à la vûe, ses boutiques & celles des fauxbourgs sont fort bonnes; & le Commerce, dont elle a l'obligation à sa petite riviere, la rend fort peuplée. L'Auteur passa la nuit à *Pong-hyang i* (51), derniere Ville de la Province de Nan-king, où il étoit entré à *Su-cheu*.

GEMELLI CARERI. 1695.

Tseu-hyang-hyen.

Pong-hyen, derniere Ville de la Province de Nan-king.

Le 20, traversant un coin de la Province de *Hu-quang* par des plaines cultivées, qui ne sont pas loin des montagnes, il s'arrêta pour dîner à *Tin-gan*, & le soir à *Whan-may-hyen* (52), Ville médiocrement murée, mais qui a trois milles de circuit, de bons fauxbourgs & des boutiques qui ne sont pas mépriſables. Le lendemain, quittant les montagnes pour entrer dans les plaines, il dîna dans la petite Ville ouverte de *Koulange*, située sur une petite riviere. Il s'arrêta le soir à *Syan-che-ku*, sur le *Kyang-ho*, qui est la plus grande riviere de la Chine, & qui sépare la Province de Hu-quang de celle de Kyang-si. Cette Ville est petite & sans murs, mais bien fournie d'Habitans & de boutiques.

Province de Hu-quang

Kyang-ho, la plus grande Riviere de la Chine.

Le 22, il traversa le *Kyang-ho*, qui est large d'environ deux milles. Le prix du passage fut vingt *Tsyens*, qui faisoient moins de six liards pour chaque bête; car les voyageurs sont exempts de payer pour eux-mêmes. Leur bagage est à couvert aussi des visites de la Douane, qui ne regardent que les balles de marchandises. Gemelli gagna de-là *Kyen-kyang-fu* (53), Ville située sur le bord de la riviere, & qui n'a pas moins de huit milles de circuit, mais où l'on voit plus de champs que de rues. Le fauxbourg est fort peuplé, rempli de bonnes boutiques & long de trois milles. Il est séparé de la Ville par un assez grand lac, d'où coule une petite riviere. L'Auteur s'arrêta pour dîner à *Tong-yuen* (54), Ville située dans les montagnes. On prend une quantité incroyable de poisson dans les rivieres & dans les lacs qui se rencontrent sur cette route. Aussi trouve-t'on, pour dix Tsyens, dans les Hôtelleries, un lit, & un souper beaucoup meilleur en poisson qu'on ne l'auroit d'une autre nature.

Kyen-kyang-fu

Grande abondance de poisson.

Le 23, sans avoir quitté les montagnes, Gemelli fit son dîner à *Ufchi-meu*; & traversant la petite Ville de *Te-ngan-hyen*, qui conserve encore

(50) *Tsyen-chan-hyen* dans les Cartes des Jésuites, & *Zeu-xyan-xyen* dans Gemelli.

(51) *i* est la marque d'une Ville de poste.

(52) *Whang-mey-hyen* dans les Cartes.

(53) On la trouve ainsi dans les Cartes; c'est *Kin-hya-fu* dans Gemelli.

(54) *Tun-Jueny* dans l'Auteur.

	lis.		lis.
19. Pong-hyan *j*, ...		*Province de Kyang-si.*	
Province de Hu-quang.		22. Tong-yuen, ...	60
20. Whan-may-hyen, ...	100	23. Yi-nan-pu, ...	90
21. Syau-che-keu, *ou* le Kyang, .	95	24. Ko-wha, ...	100

GEMELLI CARERI. 1695.

quelques reſtes de grandeur, quoique fort mal peuplée, il arriva le ſoir à *Yi-nan-pu*. Le 24, il paſſa par des plaines fertiles & des collines fort agréables, pour ſe rendre à *Sin-kyen-hyen* (55), Ville d'un grand circuit, mais en partie déſerte & qui n'a rien de remarquable. La riviere en eſt éloignée d'un mille. L'Auteur la paſſa dans une Barque, & s'arrêta pour dîner à *Sania-ru*, (56), où il repaſſa la riviere, ſans aucun payement, parce que les Bateliers ſont aux gages de la Province. Il logea cette nuit à *Ko-wha*.

Kyen-hyen.

Nan-chang fu.

Le jour ſuivant, après avoir fait trente milles, il arriva heureuſement à *Nan-chang-fu*. Dans une marche de trente-quatre jours, il avoit fait, depuis Peking, trois mille deux cens treize lis. La Ville étant environnée de la riviere, il la traverſa dans une barque, pour aller prendre ſon logement dans la Maiſon des Jéſuites. Le Superieur étoit encore à Canton; & cette Miſſion n'ayant point d'autre Prêtre, notre Voyageur paſſa le jour de Noel, abandonné à lui-même, & ſans entendre la Meſſe. Dans le cours de l'après-midi, ſa curioſité lui fit viſiter un grand Palais qui ſe nomme en langue Chinoiſe, l'Ecole ou l'Academie de Confucius. A l'entrée de la grande ſalle, un de ſes domeſtiques, qui étoit Chrétien, ne laiſſa point de s'agenouiller devant la ſtatue de ce Philoſophe. Gemelli lui ayant reproché cette action, comme une déteſtable idolâtrie, ſa réponſe fut que les Miſſionnaires la permettoient aux Chinois, à titre de témoignage purement extérieur de leur eſtime & de leur vénération pour un grand homme. L'Auteur n'eut rien à repliquer, parce qu'il ſe rappella les diſputes qui ſubſiſtoient alors entre les Jéſuites & les Vicaires Apoſtoliques (57).

Maiſon des Jéſuites.

Ecole de Confucius.

L'Auteur s'explique ſur le culte qu'on lui rend.

Ce fut dans la même Ville qu'il prit la réſolution de continuer ſon voyage par eau juſqu'à Canton. Il loua une Barque le 26 Décembre, pour deux lyangs & ſept tſyens, qui ne font gueres plus de quatre ducats. Les articles de cette convention furent dreſſés, ſuivant l'uſage, devant quelques perſonnes qui ſont chargées de l'Intendance des Barques. Le 30, il arriva le ſoir à *Chya-kyang-hyen* (58), Ville murée, quoique ſa ſituation ſoit au ſommet d'une Montagne. Les Bateliers Chinois paſſerent le jour à ſiffler avec beaucoup de ſuperſtition, pour rendre le vent plus fort. Le lendemain, on

Il continue ſa route par eau.

(55) C'eſt la même apparemment qui eſt nommée *Kyen-chang-hyen* dans les Cartes. Elle eſt à la même diſtance de la riviere, & d'ailleurs il n'y a point d'autre *hyen* dans cette route.

(56) Il y a ici quelque faute; car la langue Chinoiſe n'a point d'*r*.

(57) Les Auteurs Anglois ſe déclarent ici de l'ancien ſentiment des Jéſuites, & prétendent qu'il n'entre point d'idolatrie dans une cérémonie exterieure, qui n'eſt qu'une marque de reſpect civil; d'autant plus que la Statue de Confucius n'eſt pas dans un Temple, & qu'on ne lui adreſſe ni priéres ni d'autres actes de dévotion.

(58) *Kya-kyang-hyen* dans la Carte des Jéſuites.

	lis.
25. Nan-chang-fu, ...	30

ROUTE par eau de Nan-chang-fu à Canton.

26. Che-mi, ...	30
27. Chan-gu tu, ...	50
28. Point de Ville, ...	80
29. Ho-pu, ...	80
30. Chia-kyang-hyen, ...	80
31. Ki-ngan-fu, ...	140

Janvier.

1. Juyn-fun, ...	85
2. Un petit nombre de lis.	
3. Wheu-lon, ...	120
4. Tao-hyang, ...	70
5. Kan-cheu-fu, ...	50

avança beaucoup, à l'aide d'un vent de Nord qui fit gagner *Kingan-fu.*

GEMELLI CARERI. 1697.

Le Dimanche, premier jour de Janvier 1697, on arriva le soir à *Juyn-fun.* On avança moins le jour suivant, parce que l'eau se trouva fort basse. Le 5 on s'arrêta devant *Kan-cheu-fu*, où la riviere est considérablement grossie par la jonction d'une autre, qui conduit dans la Province de Fo-kyen. Gemelli visita ici la Maison des Jésuites, où il trouva quatre Missionnaires de cet ordre. Le 7, n'ayant pu faire que vingt lis, à cause des détours de la riviere, il fut étonné de se trouver le soir dans le fauxbourg de la même Ville qu'il avoit quittée le matin, quoique la distance par terre ne soit que d'un mille. Le nom de ce fauxbourg est *Namen.* L'Auteur visita, dans un champ voisin, un Temple fort spacieux, dont le premier édifice offre une Statue qui porte deux épées dans ses mains, & qui est accompagnée, de chaque côté, de deux autres Statues. Dans une cour intérieure, on en voit une grande, qui est entierement dorée & qui porte aussi une épée à la main. Sa place est dans la plus haute niche, sous laquelle on voit deux autres Statues à ses pieds. Le rez de chaussée en offre quatre, c'est-à-dire deux de chaque côté, mais fort grossietes, d'une grandeur extraordinaire, & si bien armées que leur office paroît être d'en defendre l'entrée.

Maison des Jésuites à Kan-cheu-fu.

Temple voisin de cette Ville.

Le 9, Gemelli continua son voyage par le *Tan-fu* & le corps de garde de *Ja-fu-tan*, d'où il entra dans les montagnes de Nan-ngan-fu. La riviere y fait tant de détours, que le chemin par eau est deux fois aussi long que par terre. Le 11 il arriva dans la Ville du même nom, où il s'arrêta deux jours avec le Pere *Pierre de la Pilona du Mexique*, Missionnaire Franciſquain (59).

Le Pere Pierre de la Pilona, Missionnaire de Nan-ngan-fu.

Le 13, il loua trois chaises, dont chacune lui revint à cent soixante tsyens, & plusieus porteurs pour le transport de son bagage, à quatre-vingt tsyens par tête. Le lendemain il fut porté l'espace de trois milles vers le sommet de la montagne, sans mettre une fois le pied à terre. C'est dans un Temple qui est presqu'au milieu de cette montagne & qui fait la division des deux Provinces, que le Viceroi, le *Chan-kyun*, le Général des Troupes Tartares & le Commandant de celles du canton prennent possession de leurs emplois, & reçoivent le Sceau des mains de quelques Commissaires députés par les Cours de Canton. Ce Temple est divisé en deux parties, la haute & la basse. On voit dans la premiere une Statue giganteſque, qui est assise & sans barbe. Les Chinois lui rendent beaucoup de respects, & l'appellent *Fu*, ou *Fo.* Après avoir monté quelques dégrés vers la partie supérieure du Temple, on trouve une autre Statue dorée, qui porte le nom de *Fuen-chin-sion*, & qui est assise comme la premiere. A ses pieds sont deux autres Statues. Elle porte une couronne sur la tête, & une sorte de manteau royal sur ses épaules. A droite, en entrant, on rencontre la Statue de *Chau-lau-ya*, autrefois grand

Temple celebre & ses usages.

(59) Voyage de Gemelli, *ubi sup.* p. 381. & suivantes.

	lis.		lis.
7. Na-men, ...	20	11. Nan-ngan-fu, ...	70
8. Kyu-nyu, Corps de garde, . .	80	12. Nan-hyong-fu, ...	104
9. Montagnes de Nan-ngan-fu, .		13. Pe-yan-tan, ...	20
10. Corps de garde de Lan-zun, .	80		

GEMELLI CARERI. 1697.

Mandarin, mais honoré aujourd'hui comme un Dieu (60), & regardé comme le protecteur de la Province.

Fruit & huile d'un arbre nommé Muschin.

Sur la même montagne, & ſur celle qui la ſuit, dont le nom eſt *Nan-ngan-fu*, la nature produit certains petits arbres nommés *Muſchin*, qui portent un fruit de la groſſeur d'une noiſette, rond & noir, dans lequel on trouve quelques ſemences, d'où l'on tire, en les preſſant, la meilleure huile de l'Empire. Le fruit ſe nomme *Mu-zu*, & l'huile *Mu-yeu*, qui ſignifie *huile des arbres*, pour la diſtinguer des autres huiles, qui ſe font d'herbes & d'un mélange de quelques ſemences, & dont on ſe ſert pour les lampes. Sur la montagne, Gemelli rencontra la femme d'un Mandarin, avec un cortége de pluſieurs perſonnes à cheval, & de quelques Officiers de Juſtice qui marchoient devant elle la baguette à la main. Son mari n'auroit pas voyagé avec plus de pompe. Tous les paſſans, à cheval ou en chaiſe, étoient obligés de s'arrêter. Sa voiture étoit une chaiſe, portée par huit hommes, & ſuivie de ſes femmes dans d'autres chaiſes. Son fils marchoit près d'elle à cheval, quoiqu'il n'eût pas plus de trois ans. L'Auteur met peu de différence entre les porteurs Chinois & un cheval Tartare. Dans l'eſpace d'une heure, ils font cinq milles au trot. On eſtimoit cette journée de douze lieues juſqu'à *Nan-hyong-fu*; mais elle n'eſt pas de plus de huit, dont chacune fait ici treize lis. L'Auteur remarqua que dans toutes les grandes routes les Chinois font les lis fort courts, pour l'avantage des couriers.

Cortége de la femme d'un Mandarin.

Différence des lieues à la Chine.

Les Barques étant fort rares, parce qu'on attendoit le *Ti-tu*, ce ne fut pas ſans peine que Gemelli s'en procura une juſqu'à Canton pour la ſomme de trois mille trois cens tſyens, qui font trois piéces de huit. C'étoit trois fois plus que le prix ordinaire. Le 15, il continua d'avancer, mais lentement, parce que ſa Barque étoit fort grande, & l'eau aſſez baſſe. Il étoit tiré par cinq hommes, & par deux femmes, qui avoient plus de vigueur que les hommes au travail, quoiqu'elles portaſſent leurs enfans ſur le dos. Après avoir paſſé deux Ponts, qui joignent deux petits fauxbourgs à la Ville, il s'arrêta la nuit à Payen-tan. Vers *Sin-cheu-chivi*, où il coucha le 17, l'eau devient plus profonde par la jonction d'une autre riviere, qui vient des montagnes près de *Kian-ken*.

Payen-tan.

Sin-cheu-chivi.

Le jour ſuivant, il gagna *Chau-cheu-fu*, Ville revêtue de fort beaux murs, autour deſquels on peut marcher à couvert. Leur circuit eſt d'environ quatre milles, ſans y comprendre les fauxbourgs. L'Auteur admira les rues, qui ſont longues, droites, bien pavées, & bordées de bonnes boutiques. A la pointe Sud de la Ville, une riviere navigable ſe joint à celle qui vient du côté de l'Oueſt. Le 22, la route fut entre les Montagnes, où l'on découvre un grand Temple, accompagné de pluſieurs petits, ombragés de grands arbres entre des rochers. Le tems étoit fort chaud, quoiqu'on fût au cœur

Chau-cheu-fu.

Temples entre des rochers.

(60) Fauſſe imputation, ſuivant les Auteurs Anglois.

	lis.		lis.
16. Whan-tan, ...	60	20. Van-fu-kan, ...	130
17. Sin-cheu-chivi, ...	60	21. Hya-keu, Garde, ...	140
18. Chau-cheu-fu, ...	120	22. Quan-ti-keu, ...	140
19. Peni, Ville & Garde, . . .	40		

de l'hiver. Dans les Provinces du Nord, le froid eſt perçant juſqu'à Nan-ngan-fu; mais de-là vers le midi, la chaleur prévaut. Au coucher du ſoleil, l'Auteur rencontra trois grandes Barques, ornées d'enſeignes & de banderolles, qui portoient quelques Mandarins. Les Miſſionnaires voyagent avec la même pompe, parce que les Chinois aiment beaucoup cette magnificence extérieure. La chaleur étoit inſupportable le 23, lorſque l'Auteur laiſſa ſur la droite la grande Ville de *Seu-tan*, qui eſt ombragée par une infinité d'arbres.

GEMELLI CARERI. 1697.

Goût des Chrétiens Chinois pour la pompe extérieure.

Le lendemain, il prit terre à *Fu-chan*, pour traverſer la Ville, qui a cinq milles de long ſur trois de large. Toutes les rues, ſur ſon paſſage, étoient bordées de belles & riches boutiques, fournies de toutes ſortes de commodités & de proviſions. Cette Ville, ſuivant la remarque de l'Auteur, paſſeroit en Italie pour un Village (61), parce qu'elle n'eſt pas fermée de murs, & qu'elle eſt ſubordonnée à Canton. Elle eſt arroſée par une riviere qui la traverſe, & ſur laquelle on ne voit pas moins de Barques habitées, que de maiſons ſur ſes bords. Enfin l'Auteur arriva heureuſement à Canton. Les Miſſionnaires Franciſquains le revirent avec d'autant plus de joye, qu'ils avoient appréhendé pour lui quelque obſtacle, ſur ſa route ou à Peking, parce que les Jeſuites n'y voyent pas volontiers paroître des Européens. D'ailleurs il ignoroit la langue Chinoiſe; & ſes deux domeſtiques ne ſçachant pas mieux le Portugais, à quel embarras n'avoit-il pas été expoſé pour changer ſi ſouvent de barques, & pour voyager par terre? Ajoutez la foibleſſe de ſon temperament, & les incommodités d'une maladie, dont il ne s'eſt jamais parfaitement rétabli. Il s'étend, dit-il, ſur cette multitude de difficultés, pour faire connoître que les dangers & les infortunes ne furent jamais capables de le refroidir. Auſſi l'experience lui apprit-elle toujours que les Voyageurs ſe plaiſent à les groſſir.

Fu-chan, ville & grande place.

Difficultés du voyage de l'Auteur.

Les Muletiers comptent de Peking à *Nan-chang-fu*, trois mille deux cens treize lis; & depuis Nan-chang-fu juſqu'à Canton, les Batteliers en comptent deux mille cent ſoixante-dix-neuf, qui font enſemble, cinq mille trois cens quatre-vingt-douze lis, chacun de deux cens ſoixante pas. Ainſi les reduiſant à la meſure d'Italie, c'eſt quatorze cens deux milles (62).

Diſtances de Peking à Canton.

Pendant le ſéjour que l'Auteur fit à Canton, ſa curioſité lui fit traverſer la riviere, pour viſiter un fameux Temple, qui a trois cours, & des ſtatues giganteſques à chaque porte. On voit, dans la ſeconde cour, trois Pagodes; & dans la plus grande niche de la premiere, trois ſtatues dorées d'une grandeur extraordinaire, aſſiſes, & accompagnées de huit autres, de chaque côté. La troiſiéme cour contient les logemens de deux cens Bonzes, qui vivent des revenus du Temple; & dans le centre, une pyramide de trente pieds de hauteur.

Temple viſité de Canton.

Un jour que Gemelli paſſoit par la cour du Gouverneur, il vit donner la baſtonade à un malheureux, qui la recevoit pour le crime d'un autre, dont

Pauvres qui ſe louent pour être punis à la place d'autrui.

(61) Les Chinois ne la regardent auſſi que comme un Village, ou un *Ma-tau*, c'eſt-à-dire, une *Place de Commerce*.

(62) Gemelli, *ubi ſup.* p. 383. & ſuiv.

lis.		*lis.*	
23. Li-chi-yeun, ...	100	28. Canton, ...	

GEMELLI CARERI. 1697.

il avoit pris le nom dans cette vûë. C'eſt un uſage ordinaire, entre les pauvres de la Chine, de ſe loüer, pour ſouffrir la punition d'autrui. Mais ils doivent obtenir, à prix d'argent, la permiſſion du Geolier. On aſſura l'Auteur que cet abus avoit été pouſſé ſi loin, que les amis de quelques Voleurs, condamnés à mort, ayant engagé de pauvres malheureux à recevoir pour eux la Sentence, ſous prétexte qu'elle ne pouvoit les expoſer qu'à la baſtonade, ces coupables ſuppoſés, après avoir pris les noms & s'être chargés du crime des veritables brigands, avoient été conduits au dernier ſupplice. Cependant on découvrit enſuite cette odieuſe trahiſon, & tous ceux qui furent convaincus d'y avoir eu quelque part, furent condamnés à mort.

L'Auteur s'embarque pour Macao.

Il eſt attaqué par des Pyrates.

Le ſamedi, 3 de Mars, Gemelli s'embarqua dans un Champan, ou une grande Barque, pour ſe rendre à Macao. En approchant d'Oanſon, il fut attaqué par deux Champans de Pyrates (63), que ſes Compagnons prirent d'abord pour des Gardes du Canal, & qui, dans cette opinion, furent reçus au ſon du tambour, en qualité d'amis. Les Pyrates rendirent la même civilité, & léverent les mains pour témoignage d'amitié. Mais les queſtions qu'ils firent auſſi-tôt, ouvrirent les yeux aux Batteliers de l'Auteur, qui firent feu ſur eux, & leur cauſerent tant d'effroi par cette réſolution qu'ils les forcerent de ſe retirer dans un lieu deſert de l'iſle. Cependant le Pilote vouloit jetter l'ancre, & refuſoit d'avancer, ſous prétexte que le reflux n'avoit pas laiſſé aſſez d'eau. Mais après avoir été puni de ſon obſtination par quelques mauvais traitemens, il prit le parti de mettre à la voile; & paſſant par *Caſa-blanca*, dont le Mandarin étoit redoutable aux Pyrates, il entra, vers midi, dans le port de Macao.

Habillement des femmes de Macao.

L'habillement des femmes conſiſte ici en deux piéces de ſoie; l'une qui les enveloppe à la ceinture, & qui leur ſert de juppe; l'autre qui leur couvre la tête & l'eſtomac. Elles portent des mules aux pieds, mais elles n'en ont pas moins les jambes nues. Cette maniere de ſe vêtir eſt modeſte, mais incommode.

Voiture ſinguliere des Dames Chinoiſes.

Les femmes de diſtinction apportent plus de ſoin à leur parure. Elles ſortent ordinairement dans des chaiſes de bois doré, bien fermées, & ſuſpendues, comme des cages, par un anneau paſſé dans un long bâton, qui ſert à les porter. Ces voitures ſont ſi baſſes, qu'on eſt obligé de s'y tenir aſſis, les jambes croiſées à la maniere des Turcs. Les hommes portent des hautes-chauſſes pendantes juſqu'aux talons; ce qui les rend ſemblables à des chiens barbets.

Le 10, Gemelli fut obligé de retourner à Canton pour ſon bagage. Il ſe fit porter d'abord en chaiſe à *Caſa-blanca*, ou maiſon blanche, petite Ville qu'on a déja nommée; & le ſoir, après avoir fait dix-huit milles, il s'arrêta dans celle de *Juma*. Le lendemain il eut à traverſer des montagnes, où ſes Porteurs ſe repoſerent ſouvent. L'après-midi, il ſe rendit à Oanſon, dix-huit milles plus loin. Le ſoir, étant monté dans une Barque, il fit voile pendant toute la nuit. Il paſſa le 12 au matin par *Chan-to*. Quoique l'eau ſoit douce dans ce canal, on y prend une infinité de groſſes huîtres, dont la chair ſeule peſe quelquefois une livre, mais qui ne valent pas celles de l'Europe pour le

Huîtres d'une étrange groſſeur.

(63) Gemelli regarde cette avanture comme la juſte punition d'un ſacrifice que les Batteliers avoient fait pour obtenir la faveur du vent. Cependant il fut le ſeul puni: car tandis qu'ils en furent quittes pour la peur, il perdit ſa montre dans le trouble.

VUE DE L
L'AM
1. L'Ambassa
2. Son Cortej
3. Canaques d
4. Canaque d
5. Ville de Cha

T. V. N.V.

goût. Les Chinois employent les écailles, au lieu de pierres, pour leurs bâtimens ; & les Portugais les travaillent avec tant de fineſſe, qu'ils les rendent propres à tenir lieu de verre aux fenêtres. Le 13, l'Auteur entra dans Canton, lorſque le *Fuen*, ou le Viceroi, en ſortoit avec deux cens grandes Barques, pour rétablir la ſûreté dans ſon gouvernement, qui eſt compoſé d'un tiers de la Province. On y étoit menacé de quelque ſoulevement, ou d'une invaſion de Voleurs. Enfin, Gemelli retournant à Macao le 20, y arriva le 23, dans la réſolution de s'embarquer pour les Manilles. (64).

GEMELLI CARERI. 1697.

L'Auteur ſe propoſe à quitter la Chine.

CHAPITRE XII.

Voyages d'EVERARD ISBRAND IDES, Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.

INTRODUCTION.

SUIVANT la méthode qu'on s'eſt propoſée, dans cet ouvrage, de recueillir des differentes Relations tout ce qui appartient au même Païs, on a tiré les détails ſuivans d'une relation écrite par l'Ambaſſadeur même, ſous le titre de *Voyage de trois ans, de Moſcou, par terre, à la Chine, &c.* Mais comme la plus grande partie de cet ouvrage regarde la Siberie & la grande Tartarie, on en remet le jugement critique & les autres explications, à la partie de ce recueil où l'on doit traiter des Régions ſeptentrionales de l'Aſie.

§. I.

ISBRAND IDES. 1693.

Arrivée de l'Ambaſſadeur, & circonſtances de ſon ſéjour à Peking.

APRE'S s'être avancé par le Païs des Mongals, juſqu'aux frontieres de la Chine, l'Ambaſſadeur, avec toute ſa ſuite, ſe trouva le 27 d'Octobre, à la vûë de quelques tours de garde, qui ſe préſentent ſur le ſommet des rochers, d'où il découvrit le *Zagan-krim* (65), ou la grande muraille, au pied de laquelle il arriva le même jour. Elle peut paſſer juſtement pour une des merveilles du monde. A cinq toiſes de cette fameuſe barriere, eſt une vallée, dont les deux côtés ſont défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée par un mur de communication, d'environ trois toiſes de hauteur, au milieu duquel eſt un paſſage ouvert. Après l'avoir traverſé, l'Ambaſſadeur trouva, cinq cens toiſes plus loin, l'entrée de la grande muraille, qui conſiſte dans une tour d'environ huit toiſes de hauteur, ouverte en arc & voutée de pierre de taille, avec des portes fort maſſives, qui ſont revêtues de lames de fer. La muraille s'étend de l'Eſt à l'Oueſt au travers de la vallée, & monte ſur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit, de chaque côté, une tour, de la forme qui eſt repréſentée dans la planche.

L'Auteur arrive à la grande muraille de la Chine.

Deſcription de cette muraille & de ſon paſſage.

La baſe de cette muraille, à la hauteur d'un pied, eſt de groſſes pierres de

(64) Voyage de Gemelli autour du Monde, *ubi ſup.* p. 39. & ſuiv. On doit comprendre qu'un Voyageur qui a parcouru tout le globe, ne peut être employé que par partie dans un Recueil méthodique.

(65) C'eſt le nom que les Ruſſiens donnent à la grande muraille.

VUE DE LA GRANDE MURAILLE, DU COTÉ PAR LEQUEL L'AMBASSADEUR ENTRA À LA CHINE
1. L'Ambassadeur.
2. Son Cortege.
3. Estendart de la Tartarie.
4. Campement de Chevaux et de Chameaux.
5. Ville de Chegan Kotan.
6. Un Temple.
7. Garde Chinoise & Tour de garde.
8. Temple sur le Mur.
9. Seconde Garde Chinoise.

ISBRAND Ides. 1693.

taille, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le reſte étoit anciennement compoſé ; mais les parties ſuperieures ſont aujourd'hui de brique & de ciment. De la premiere entrée, l'Ambaſſadeur s'avança, au travers d'une eſplanade large de cent toiſes, vers une autre porte de garde, accompagnée auſſi, des deux côtés, d'un mur qui traverſe la vallée comme le premier. Chaque porte étoit gardée par cinquante hommes. Sur la premiere, c'eſt-à-dire, ſur celle de la grande muraille, eſt un Temple, au ſommet duquel on voit voltiger les enſeignes de l'Idole (66) & de l'Empereur. La hauteur de la muraille eſt de ſix toiſes pleines, & ſon épaiſſeur de quatre. Six cavaliers pourroient facilement s'y promener à cheval. Elle étoit en auſſi bon état que ſi elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans.

Plaine & Temple qui le preſentent après le paſſage.

Ville de Galkan.

A près avoir paſſé la derniere tour de garde, l'Ambaſſadeur ſe trouva dans une vallée, large d'environ trois cens toiſes, dans laquelle il vit quelques gros ſaules. Du côté de l'Oueſt, au pied d'un rocher, il découvrit un Temple magnifique. Une portée de mouſquet plus loin, il trouva la Ville de *Galkan* (67), qui eſt environnée d'un haut mur quadrangulaire, mais aſſez mal peuplée. On y felicita l'Ambaſſadeur de ſon arrivée, par une décharge de trois canons de fer. Il paſſa la nuit dans les fauxbourgs, où les Habitans s'aſſemblerent, au ſon de leurs trompettes & de leurs cornemuſes. Les Moſcovites n'avoient jamais rien entendu de ſemblable à cette muſique. L'Ambaſſadeur reçut, le ſoir, des complimens de la part du Mandarin, qui le fit inviter à ſouper avec lui au Palais Royal, où l'Empereur réſide lorſqu'il paſſe dans cette Ville.

Souper & Comédie qu'on donne à l'Ambaſſadeur.

Son Excellence s'y étant rendue, y trouva le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui préſenta du thé. Enſuite on lui ſervit un ſouper fort noble, accompagné d'une ſorte de Comedie, & d'un concert de muſique, qui conſiſtoit en tymbales & en inſtrumens accordés, dont le bruit étoit fort confus. Les Moſcovites s'aſſirent ſur des ſelletes, deux à chaque table. Ces tables étoient d'un beau vernis, & couvertes de tapis de ſoie à l'aiguille, d'un travail admirable. Les Chinois ne ſe ſervent point de nappes, de ſerviettes, de couteaux, de fourchettes, ni d'aſſiettes. Deux petits bâtons d'ivoire, ou d'ébene, ſont tout l'ameublement de leurs tables. Mais ils les employent avec tant d'adreſſe, qu'ils pourroient s'en ſervir pour ramaſſer une épingle. Ils les tiennent de la main droite, entre le pouce & les deux doigts ſuivans.

Uſages Chinois à table & dans leurs alimens.

Tous leurs alimens, ſoit potages, riz, ou viandes rôties & étuvées, ſont ſervis dans des taſſes de porcelaine. Chaque ſorte de rôti ſe ſert ſeule, coupée en petites piéces ; mais le deſſert, qui eſt compoſée de confitures & de fruit, eſt préſenté en piles, dans de petits baſſins de porcelaine. Les ſoupes & les potages ſont d'un goût extrêmement agréable. Il y entre des herbes délicieuſes & des épices. L'herbe qu'ils employent le plus ordinairement pour leurs ſoupes, croît ſur les rochers de la mer. Lorſqu'elle eſt bouillie, elle paroît viſqueuſe. Sechée, elle eſt d'une couleur verte, qu'elle conſerve auſſi dans les ſoupes. La plante eſt ſans feuilles, & ne conſiſte qu'en branches en-

Herbe qu'ils employent dans leurs ſoupes.

(66) Les Auteurs Anglois remarquent qu'il faudroit dire, du Saint, du Héros, ou de l'Eſprit tutelaire.

(67) Elle eſt nommée enſuite *Gulga* & *Galgan*.

trelaſſées.

trelaſſées. Elle eſt également ſaine & agréable. Quelques-uns la prennent pour une ſorte de *ſatyrion* abortif. On ſert auſſi, à la Chine, de petits coquillages, & des œufs de pigeons, dont le blanc eſt teint de rouge & de jaune. On y ſert de belles ſalades, ſur tout de chicorée, qu'on coupe en long, & dont l'odeur n'a pas moins d'agrément que le goût. ISBRAND IDES. 1693.

Au lieu de ſalieres, les Chinois ont de petits ſauciers remplis de marinades & de ſaumures, dans leſquels ils trempent leurs morceaux. Comme ils ne ſe ſervent pas de cuilieres, leur méthode, pour manger leur ſoupe, eſt d'humer le bouillon, & de ſe ſervir de leurs bâtons d'ivoire, ou d'ébene, pour conduire les plus groſſes parties dans leur bouche. Quoiqu'ils ayent des mouchoirs pendans à leur côté, ils ne les employent que pour s'eſſuyer les lévres. Dans les lieux où l'on donne à manger au public, il y a toujours à table un Ecuyer tranchant, qui coupe en piéces les viandes rôties, en préſence des Convives, & qui leur ſert à chacun leur portion dans de petites taſſes. Il coupe ce qui lui paroît de meilleur autour des os; après quoi il n'employe que ſes mains pour dépecer le reſte. Comme il n'a point de ſerviette pour les eſſuyer, il eſt ſouvent couvert de graiſſe juſqu'au coude; ſpectacle qui fait ſoulever le cœur aux plus affamés. Leurs ſalieres & leurs feurchettes.

Leurs liqueurs ſont, une ſorte d'eau-de-vie qu'ils nomment *Arrak*, & le *Tarafu*, eſpece de vin qu'ils boivent chaud. C'eſt une décoction de riz avant qu'il ait ſa maturité. Dans l'eſpace d'un an ou deux, elle acquiert la couleur, le goût, & la force des meilleurs vins du Rhin. Leurs liqueurs.

Pendant que l'Ambaſſadeur étoit à table, le principal Comedien, ſe mettant à genoux devant le Mandarin, lui préſenta un Livre de papier rouge, qui contenoit en lettres noires la Liſte des Comedies qu'il étoit prêt à repréſenter. Lorſque le Mandarin eut declaré celle qu'il choiſiſſoit, il baiſſa la tête juſqu'à terre, ſe leva, & commença auſſi-tôt la repréſentation. Repréſentation d'une Comedie Chinoiſe.

On vit d'abord paroître une très-belle femme, vêtue de drap d'or, & parée d'un grand nombre de joyaux, avec une couronne ſur la tête. Elle declama ſon rôle d'une voix charmante. Ses mouvemens & ſes geſtes n'étoient pas moins agréables. Elle tenoit un éventail à la main. Ce Prologue fut immediatement ſuivi de la piéce, qui rouloit ſur l'hiſtoire d'un ancien Empereur Chinois, dont la Patrie avoit reſſenti les bienfaits, & qui avoit merité que le ſouvenir en fût conſacré dans une Comedie. Ce Monarque paroiſſoit quelquefois en habits Royaux; & l'on voyoit ſucceder ſes Officiers, avec des enſeignes, des armes & des tambours.

Pour intermedes, on donna une ſorte de farce, repréſentée par les laquais des Acteurs. Leur habillement & leurs maſques étoient auſſi plaiſans que l'Ambaſſadeur en eût jamais vûs en Europe. Ce qu'on lui expliqua de la piéce ne lui parut pas moins rejouiſſant; ſur tout un acte, qui repréſentoit un homme trompé en mariage par une femme de mauvaiſe vie, qu'il croyoit fort fidéle, quoiqu'elle reçût les careſſes d'un autre en ſa préſence. Le ſpectacle fut accompagné d'une danſe à la maniere Chinoiſe. On repréſenta ſucceſſivement trois piéces, qui durerent juſqu'à minuit. Intermede. Danſes & muſique.

Le 28 (68) l'Ambaſſadeur, s'étant remis en chemin, paſſa un pont de bois

(68) Les dates, qui ſont omiſes dans l'Original, ſont ici ſuppléées d'après le Journal d'Adam Brand, Sécretaire de l'Ambaſſade.

ISBRAND IDES. 1693.

flottant, ſur la riviere de *Lungo*, qui coule au Sud-Eſt vers la mer. En arrivant à la grande Ville de *Chan-tun-nung* (69), qui eſt près de celle de *Lania*, il fut ſalué par une décharge de pluſieurs Pieces d'artillerie. Il ſe logea dans le fauxbourg, où le Mandarin l'envoya complimenter, & le fit inviter à ſouper. Le lieu de la fête fut un Palais de l'Empereur, où il fut magnifiquement traité avec le Gouverneur & les principaux Officiers de la Ville. On lui donna la Comedie, comme à Galkan. Le lendemain il paſſa la riviere de *Chung-ho* (70), qui coule à l'Eſt, vers la Ville de Lania.

Ville de Chan-tun-nung.

Le 21, ayant continué ſa marche, il traverſa un marais, ſur un pont de pierre de taille, ſoutenu par un grand nombre d'arches, & couvert de toutes ſortes de figures, particulierement de figures de lions. Il traverſa pluſieurs Villes conſiderables, & quantité de grands Villages, tous fort peuplés, & bien pourvûs des commodités néceſſaires aux Voyageurs. Il y obſerva ſur tout un grand nombre d'hôtelleries, de Traiteurs, & de maiſons où l'on ſert du thé. Le ſoir il gagna la Ville de *Chun-gun-cha* (71), où la fatigue d'un voyage ennuyeux ne lui permit point d'accepter l'invitation du Mandarin. Il prit, dans ſon logement, des rafraîchiſſemens délicieux, qui conſiſtoient en mets du Païs, tels que du raiſin, des limons, des oranges, des pommes, des poires, des châtaignes, de groſſes & de petites noix, &c. (72)

Commodités publiques de la Chine.

Le 13, il paſſa ſur un rocher fort haut, & devant un Temple nommé *Yu-gun-gu*, dont le frontiſpice lui parut très-beau. Les grandes pierres quarrées, dont il étoit compoſé, l'auroient fait prendre pour un fort, ou un château. Le lendemain il traverſa une haute montagne, d'où il découvrit un magnifique Temple, & quantité de Villes & de Villages. Ce Temple eſt célébre par la ſtatue d'un ancien Empereur Chinois, ou d'une fauſſe divinité, qui (73) attire, deux fois l'année, des Villages entiers avec leurs Prêtres; au Printems pour demander un été fertile; & après la moiſſon, pour remercier l'Idole de ſes bienfaits. Les femmes, vêtues de leurs plus riches habits, marchent ſur des ânes au milieu de la Proceſſion. Les Prêtres portent des Images peintes, & des ſtatues de métal, de longues trompettes, des fluttes, des tambours, & des tymbales, qui forment une affreuſe melodie. Ils ſont ſuivis par un *Lama*, c'eſt-à-dire, un grand Prêtre, qui, dans un panier ſuſpendu à ſon col, porte des papiers, pliés en triangle; les uns dorés, d'autres argentés, pour les répandre en chemin lorſqu'il approche du Temple, à l'honneur de cette miraculeuſe ſtatue. Un autre tient à la main des flambeaux parfumés, qui brûlent juſqu'à l'entrée du Temple. Les Pelerins s'y arrêtent pluſieurs jours, qu'ils paſſent en réjouiſſance, autant qu'en exercices de devotion.

Temple de Yu-gun-gu.

Pelerinage Chinois.

L'Ambaſſadeur ſe rendit de-là, dans une Ville qui n'eſt habitée que par des concubines de l'Empereur, & par les perſonnes employées à leur ſervice. Ce Prince y paſſe quelquefois pluſieurs jours dans le tems de ſes chaſſes. La Ville n'eſt pas grande, mais elle eſt remplie de beaux Palais de pierre, couverts de thuiles rouges (74), & de Temples environnés de hauts murs de

Ville habitée par les concubines de l'Empereur.

(69) *Xan-tun-nung* dans l'Original.

(70) *Xun-go* dans l'Original; mais *X* tient lieu de *Ch*, à la Portugaiſe. C'eſt peut-être *Chang-chun-yeun*.

(71) *Xun-gun-xa* dans l'Original.

(72) Voyage d'Iſbrand Ides, p. 60. & ſuiv.

(73) Les Auteurs accuſent ici l'Ecrivain d'ignorance ou de malignité.

(74) C'eſt peut-être la *Ville-rouge*, près de la grande muraille, où Brand dit que la ſœur de l'Empereur faiſoit ſa réſidence.

pierre. A trois portées de canon, du côté de l'Oueſt, on trouve une ſource d'eau chaude, où l'on prend les bains.

Isbrand Ides. 1693.

Le 31, après avoir paſſé par un grand nombre de Villes & de Villages, les Moſcovites arriverent à *Ki-chu*. C'eſt-là qu'on commence à découvrir les montagnes de l'Eſt & de l'Oueſt. Enſuite, traverſant la riviere de *Chang-ho*, ſur un pont de pierre, ils s'arrêterent la nuit ſuivante à *Chang-ho-li* (75).

Ki-chu.

Riviere de Chang-ho.

Le 1 de Novembre, ils paſſerent par quantité de Villes & de Villages; & traverſant la riviere de *Tongho* (76) ſur un pont de pierre, ils ſe rendirent à la grande Ville de *Tong-cheu* (77), où le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent au-devant d'eux, juſqu'au Pont, avec un nombreux cortége de Cavaliers. Le Gouverneur les traita magnifiquement à dîner. C'étoit un Tartare Mongal, d'une haute naiſſance, & dont les manieres affables faiſoient honneur à ſon éducation.

Riviere de Tongho.

Tong cheu, & proprietés de cette Ville.

Tong-cheu eſt une grande Ville, ceinte d'un bon mur, & bien peuplée, où le commerce reçoit beaucoup d'avantages de la commodité du tranſport par eau dans les Provinces de Nan-king & de Corée (78), & juſqu'au Japon. L'Ambaſſadeur ayant traverſé le marché de la porcelaine, en vit une prodigieuſe quantité de la plus belle du monde. Il remarqua auſſi, dans la Ville, un grand nombre de Temples & de Cloîtres. La riviere étoit couverte de Joncs, ou de Barques marchandes, ſans compter celles qui appartenoient à l'Empereur. On en voyoit d'autres au long du rivage, qui ſont habitées en hiver comme des maiſons, quoique le froid ſoit mediocre dans cette partie de l'Empire (79), & que la riviere ne géle jamais que ſur ſes bords. Ces Joncs, ſans être fort grands, ſont bâtis avec beaucoup de ſolidité. Leurs jointures ſont calfatées avec une ſorte de terre graſſe, dans laquelle il entre quelques autres ingrediens, qui, lorſqu'ils commencent une fois à ſécher, deviennent plus fermes & plus ſûrs que la meilleure poix. Les mats ſont compoſés d'une ſorte de bambous creux, mais très-forts, & quelquefois de la groſſeur d'un homme. La matiere des voiles eſt une certaine eſpece de ronces, qui ſe plient facilement. L'avant de ces Barques eſt très-plat. Leur conſtruction eſt en arc depuis le ſommet juſqu'au fond, ce qui les rend fort commodes pour la mer. Les Habitans aſſurent qu'avec un bon vent, trois ou quatre jours ſuffiſent pour gagner la mer de Corée dans un Jonc; & qu'au bout de quatre ou cinq autres jours, on arrive facilement au Japon.

Air temperé du Pays, au jugement d'Ibrand Ides.

Forme des Joncs Chinois.

Le 3, vers dix heures du matin, l'Ambaſſadeur apprit qu'il ne reſtoit plus qu'un demi-mille juſqu'à Peking. Il paſſa par un grand nombre de maiſons de plaiſance, ou de châteaux magnifiques, qui appartiennent aux Mandarins & aux Habitans de la Capitale. Les deux côtés du chemin en étoient bordés, avec un large canal devant chaque maiſon, & un petit pont de pierre pour le traverſer. La plûpart des jardins offroient des cabinets fort agréables. Les murs étoient de pierre, avec des portes ornées de ſculpture, qui étoient ou-

Agrémens des maiſons de plaiſance.

(75) Dans l'Original, cette Riviere ſe nomme *Xangu*, & la Ville *Xangole*.

(76) *Tungo* dans l'Original.

(77) *Tunxo* dans l'Original. Cette Ville a paru ſouvent dans les Relations précédentes.

(78) L'Auteur fait de la Corée une Province de la Chine, quoiqu'elle ne ſoit qu'un Royaume tributaire.

(79) Gemelli trouva l'air ſi froid, qu'il ne put demeurer plus long-tems à Peking. Il paroît que cette différence pouvoit venir de la conſtitution des deux Voyageurs; l'un né à Naples, l'autre en Ruſſie.

ISBRAND IDES. 1693.

vertes, en faveur apparemment des Moſcovites. Les grandes allées étoient plantées de cyprés & de cedres. Enfin cette route parut délicieuſe à l'Ambaſſadeur, & ne ceſſa qu'à l'entrée de la Ville. Il obſerva que depuis la grande muraille juſqu'à Peking, on rencontre à chaque demi mille des tours de garde, avec cinq ou ſix Soldats, qui tiennent jour & nuit l'Enſeigne Impériale déployée. Ces tours ſervent à donner avis de l'approche des ennemis du côté de l'Eſt, par des feux qu'on allume au ſommet; ce qui s'exécute avec tant de diligence, qu'en peu d'heures la nouvelle eſt portée juſqu'à Peking.

Tour de garde, & maniere de donner l'allarme.

Depuis la Ville de *Lania*, le Païs eſt plat, & favorable à l'agriculture. Il produit du riz, de l'orge, du millet, du froment, de l'avoine, des pois, des féves; mais il ne porte point de ſeigle. Les chemins ſont fort larges, droits & bien entretenus. Ne s'y trouva-t-il qu'une pierre, elle eſt enlévée ſoigneuſement par des Ouvriers gagés pour ce travail. Dans tous les Villages, on rencontre des ſeaux remplis d'eau, pour abreuver les chameaux & les ânes. Mais l'Ambaſſadeur fut beaucoup plus étonné de voir ſur les grandes routes un ſi grand nombre de paſſans & de voitures, & d'y entendre autant de bruit que dans les rues d'une Ville bien peuplée.

Qualités du Pays entre Lania & Peking.

Après avoir fait entrer devant lui, dans la Ville, ſa caravane & tout ſon bagage, il continua ſa marche en bon ordre, avec ſon eſcorte & ceux qui avoient ordre de le préceder à cheval. Ils compoſoient un corps de quatre-vingts-dix perſonnes, ſans y comprendre pluſieurs Coſaques. La preſſe étoit ſi grande aux portes & dans les rues, que les *Bochis* (80) de l'Empereur eurent beaucoup de peine à faire ouvrir le paſſage pour l'Ambaſſadeur & ſa ſuite. Auſſi-tôt qu'il approcha de l'Hôtel des Ambaſſadeurs, pluſieurs Mandarins vinrent le complimenter. Il trouva la Cour de l'Hôtel bordée d'une ligne de Soldats, comme les deux côtés de toutes les rues. On le conduiſit dans ſon appartement, où les Officiers de l'Empereur lui fournirent, à l'inſtant, toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de commodités. Tel fut le terme d'un voyage de vingt mois, dont il avoit eu le bonheur de ſurmonter les difficultés ſans autre perte que celle d'un homme.

Arrivée de l'Ambaſſadeur à Peking & ſon entrée.

Trois jours après, ayant reçu ordre, ſuivant l'uſage, de ſe rendre à la Cour pour le feſtin de ſon heureuſe arrivée, il fut conduit au château par quelques grands Mandarins. *Sungut Doriamba*, oncle de l'Empereur & Viceroi, accompagné de quatre des premiers Seigneurs de la Cour, ſe préſenta pour le recevoir & le complimenter. Il le fit aſſeoir près de lui ſur un tapis, qui couvroit le plancher; & s'expliquant au nom de l'Empereur, il lui déclara que ce Prince, ſon Seigneur & ſon Maître, lui offroit un feſtin, auquel il ne pouvoit lui-même aſſiſter; mais qu'il ne l'en prioit pas moins de le recevoir comme un témoignage de felicitation après un ſi long voyage. Auſſi-tôt les tables furent couvertes de viandes froides, telles que des canards rôtis, des poulets, du porc & du mouton, avec toutes ſortes de fruits & de confitures. La table de l'Ambaſſadeur, à laquelle il fut placé ſeul, avoit une aune quarrée de large. Les plats, qui étoient d'argent, & placés l'un ſur l'autre en pyramide, étoient au nombre de ſoixante-dix (81). Après le thé, on ſervit à l'Ambaſſadeur du *Tara-ſu* (82) & des vins du Rhin. Le Viceroi & les autres

Feſtin qu'il reçoit au Palais.

(80) *Boſchy* dans l'Original. Les Anglois écrivent *Boshis* & prononcent *Bochis*.

(81) Voyages d'Iſbrand-Ides, p. 64 & ſuiv.

(82) *Taraſoen* dans l'Original; mais cette

T. V. N.° VII.

Seigneurs s'amuſerent à fumer du tabac. A la fin du repas, le Viceroi fit un nouveau compliment à ſon Excellence, pour le prier de recevoir cette fête comme une marque de conſideration de la part de Sa Majeſté Impériale, & de ſe préparer à remettre dans peu de jours ſes Lettres de créance, & à recevoir ſon audience publique. L'Ambaſſadeur s'étant lévé auſſi-tôt, témoigna ſa reconnoiſſance pour les faveurs de Sa Majeſté, & prit congé de l'Aſſemblée. ISBRAND IDES. 1693.

Premiere audience de l'Empereur.

Le 12, il vit arriver quelques Mandarins, qui lui apportoient l'ordre de ſe rendre au château (83) le lendemain au matin, avec les Lettres de créance de leurs Majeſtés Czariennes. En effet, le jour ſuivant à huit heures, trois des principaux Mandarins vinrent le prendre pour lui ſervir de guides. Ils amenerent cinquante chevaux pour les gens de ſa ſuite. Par deſſus l'habit de leur ordre, ils portoient des robbes brochées d'or, avec des figures, l'un de dragons, l'autre de lions, & le troiſiéme de tygres & de grues. En arrivant à la porte exterieure, près d'un pilier, ſur lequel on voyoit quelques caracteres gravés, l'Ambaſſadeur fut averti de deſcendre. Il continua de s'avancer à pied, par cinq cours exterieures, juſqu'au château même, où il trouva un grand nombre de Mandarins qui l'attendoient, tous vêtus de leurs plus riches habits. Ils ſe firent des complimens mutuels. Enſuite l'Empereur parut ſur ſon Trône; & l'Ambaſſadeur ayant délivré ſes Lettres, avec une harangue fort courte, fut reconduit après quelques cérémonies d'uſage.

Feſtin que l'Empereur lui donna en ſa preſence.

Le 16, il fut invité à retourner au château, pour un nouveau feſtin, en preſence de Sa Majeſté Impériale. Quelques Mandarins, nommés pour l'accompagner, le conduiſirent à cheval, avec les principales perſonnes de ſa ſuite. Il trouva, dans la ſixiéme cour, quantité de Seigneurs & de Mandarins rangés en haie. Bien-tôt l'ordre vint de monter dans le Palais. A peine l'Ambaſſadeur fut-il entré, que l'Empereur parut ſur ſon grand Trône. Ce Monarque avoit près de lui quelques perſonnes qui joüoient fort agréablement du fifre, & douze Gardes du corps, avec des hallebardes dorées, ſans pointes, mais ornées de queues de tigres & de leopards. Auſſi-tôt que l'Empereur fut aſſis, la muſique ceſſa, & les Hallebardiers ſe placerent à terre, les jambes croiſées des deux côtés du Trône.

Feſtin Impérial.

La table Impériale étoit couverte de viandes froides, de fruits & de confitures, ſervies dans des plats d'argent, couverts de damas jaune. L'Ambaſſadeur fut placé à quatre toiſes de l'Empereur, du côté droit. Ce Prince le regarda d'abord avec beaucoup d'attention. Enſuite il donna ordre au Viceroi, ſon oncle, qui étoit près du trône avec deux autres Seigneurs, & qui reçut ſes commandemens à genoux, de le faire avancer plus près de lui. Le Viceroi le prit par la main, & le fit approcher de deux toiſes, tandis que le cortége Moſcovite demeura ſix toiſes au deſſous de lui. Alors Sa Majeſté lui envoya une ſeconde fois le Viceroi, pour s'informer, avec beaucoup de reſpect, de la ſanté de leurs Majeſtés Czariennes. La table fut découverte; & l'Empereur, devant qui on en avoit placé une autre, l'invita gracieuſement à manger. Tous les Mandarins de l'Aſſemblée, au nombre d'environ deux cens, prirent place ſuivant leur qualité, deux à chaque table, aſſis ſur des

Civilités qu'on y fait à l'Ambaſſadeur.

liqueur a déja été nommée *Tara-fu*.

(83) Il faut entendre le Palais, que l'Auteur appelle Château par alluſion ſans doute au Palais de Moſcou, qui ſe nomme le Château de *Kremelin*.

ISBRAND IDES. 1693.

tapis, & les jambes croiſées. L'Ambaſſadeur fut obligé de prendre auſſi la même poſture.

Préſens qu'il reçoit de la table de l'Empereur.

L'Empereur lui envoya, de ſa table, une oye rotie, un cochon de lait & un quarré d'excellent mouton. Il y joignit bientôt pluſieurs plats de fruits, avec une ſorte de liqueur compoſée de thé bouilli, quelques fritures, & du beurre, qu'on auroit pris pour une décoction de féves ou de caffé (84). Enſuite il lui fit demander, par le Viceroi, quelles langues de l'Europe il entendoit. L'Ambaſſadeur ayant répondu qu'il ſçavoit les langues Ruſſienne, Allemande & Hollandoiſe, & qu'il ſçavoit un peu d'Italien; Sa Majeſté dépêcha immédiatement quelques Officiers dans l'intérieur du Palais, & l'on vit paroître à l'inſtant deux Jéſuites qui s'approcherent du Trône.

Deux Jéſuites ſont appellés par l'Interrogateur.

Après avoir fait les révérences ordinaires, ils reçurent ordre de ſe lever. L'un, qui étoit François, ſe nommoit le Pere François Gerbillon. L'autre, nommé Antoine Thomas, étoit Portugais. Le premier, s'approchant de l'Ambaſſadeur, lui demanda en Italien, de la part de l'Empereur, combien il avoit mis de tems à venir de Moſcou juſqu'à Peking, & s'il étoit venu à cheval ou en voiture. Il porta auſſi-tôt ſa réponſe à l'Empereur, qui ſe contenta de lui dire, *Goua*, *Goua*, c'eſt-à-dire fort bien.

Alors le Viceroi vint déclarer à Son Excellence que l'Empereur ſouhaitoit qu'il s'approchât plus près de ſa perſonne & qu'il montât ſur les marches du Trône. Il le prit par la main, & lui faiſant monter ſix marches, il le

Queſtions qu'ils lui font.

plaça près d'une autre table, vis-à-vis de l'Empereur. Enſuite le Pere Gerbillon, après avoir reçû quelques ordres de Sa Majeſté, renouvella ſes premieres queſtions, auxquelles il en joignit pluſieurs autres. Il demanda particulierement à l'Ambaſſadeur dans quelle latitude Moſcou étoit ſitué, & combien il étoit éloigné de la Pologne, de la France, d'Italie, du Portu-

Autres cérémonies d'un feſtin.

gal & de la Hollande. Sa Majeſté, après les réponſes, dont elle parut fort ſatisfaite, mit entre les mains du Viceroi une coupe d'or, remplie d'une liqueur Tartare, nommée *Kumis*, & compoſée de lait de Jument, avec ordre de la préſenter à l'Ambaſſadeur, qui la rendit au Viceroi après en avoir goûté. L'Empereur voulut enſuite que les gens du cortége s'approchaſſent du Trône, à la diſtance de trois braſſes, & leur fit donner de la même liqueur. Alors le Viceroi prit l'Ambaſſadeur par la main, avec un compliment à l'Européenne, & le conduiſit à ſa premiere place, où, s'étant aſſis, il demeura dans cette ſituation l'eſpace d'un quart d'heure, juſqu'à l'ordre qu'il reçut de ſe lever. L'Empereur, ſe levant lui-même, lui fit l'honneur de le ſaluer, deſcendit de ſon Trône, & quitta la ſalle de l'Audience par une porte qui s'ouvrit ſur la gauche.

Informations ſur le voyage du Pere Grimaldi.

Ce Prince ne fut pas plûtôt ſorti, qu'il renvoya le Viceroi à l'Ambaſſadeur, pour lui demander s'il n'avoit point appris en Europe quelques nouvelles du Pere Grimaldi, que l'Empereur y avoit dépêché pour ſes affaires. Son Excellence répondit qu'en partant de Moſcou il avoit reçu avis que ce Jéſuite, accompagné de vingt-cinq perſonnes, étoit arrivé à Smyrne, dans la réſolution de continuer ſon voyage par terre, au travers de la Perſe & de

(84) C'eſt apparemment ce qui l'a fait nommer du *bouillon de féves* dans les Relations des Ambaſſades Hollandoiſes.

l'Inde. L'Empereur repliqua : » Il eſt arrivé heureuſement à Goa, & prêt à » partir pour revenir ici. Il y a ſept ans qu'il a quitté la Chine (85). ISBRAND IDES. 1693.

§. II.

Autres circonſtances du ſéjour d'Isbrand Ides à Peking.

LE Palais Impérial de Peking eſt un quarré oblong (96), bâti de briques, haut de huit toiſes, & couvert de thuiles jaunes. Le toît préſente des lions, des dragons, & toutes ſortes de figures. On monte dans la ſalle d'audience par pluſieurs dégrés; & l'on trouve, à l'entrée, de petites ouvertures en forme de fenêtres, qui ſont fermées de papier au lieu de verre. Chaque bout de la ſalle ſe termine par une porte, dont le ſommet offre quelques ornemens de ſculpture, qui paroiſſent repréſenter une couronne, & qui ſont magnifiquement dorés. Le plat-fond eſt compoſé de panneaux colorés d'un beau vernis, & relevés par de belles dorures. Cette ſalle eſt longue d'environ trente toiſes, ſur dix de largeur. Le plancher eſt couvert, à la maniere des Tartares, de tapis ornés de païſages & de figures. Le Trône fait face à l'entrée de l'Eſt. Il eſt placé contre le mur de derriere. Sa largeur eſt de trois toiſes, ſur la même longueur. On y monte, ſur le devant, par deux eſcaliers, chacun de ſix dégrés, avec des baluſtrades, ornées de feuillages de fonte, qui ſont parfaitement dorés. Sur la droite & ſur la gauche, on voit d'autres baluſtrades, ornées de différentes figures de fonte. On eſt partagé ſur leur matiere. Les uns prétendent qu'elles ſont d'or ; d'autres veulent qu'elles ſoient d'argent, mais extrêmement bien doré. Au milieu de cet échaffaut eſt le Trône, qui a quelque reſſemblance avec un Autel, & qui s'ouvre par deux portes. Le ſiége Impérial n'a pas plus d'une aune de hauteur. Il eſt couvert de ſables noirs. L'Empereur y eſt aſſis, les jambes croiſées ſous lui. Deſcription du Palais de Peking & de la Salle du Trône.

Ce Monarque étoit alors âgé d'environ cinquante ans. Il avoit la phiſionomie fort agréable. Ses yeux étoient noirs, & ſon nez un peu relevé. Il portoit une petite mouſtache noire ; mais il avoit ſi peu de barbe que l'Auteur doute s'il en avoit réellement. Son viſage étoit fort picqué de petite vérole & ſa taille médiocre. Son habillement étoit compoſé d'une veſte de damas, de couleur ſombre, & d'un manteau de ſatin, bleu foncé, avec des ornemens d'hermine. Il portoit au col un collier de corail, qui deſcendoit ſur ſa poitrine. Son bonnet, qui paroiſſoit fort chaud, étoit bordé de ſable avec un nœud de ſoie rouge au ſommet, & quelques plumes de paon qui ſe rabattoient par derriere. Ses cheveux, rangés dans une ſeule treſſe, lui pendoient au long du dos. Il portoit, aux jambes, des bottines de velours noir. On ne voyoit point d'or ni de joyaux dans toute ſa parure. Pendant le dîner, tous les Mandarins garderent un ſi profond ſilence, qu'il ne leur échappoit pas même une parole entr'eux. Ils étoient aſſis modeſtement & les yeux baiſſés. Portrait de l'Empereur de la Chine. Son habillement.

Le jour ſuivant, deux Mandarins envoyés par l'Empereur, avec cin-

(85) Voyages d'Iſbrand Ides à la Chine, p. 68. & ſuiv.

(86) L'Auteur ajoute qu'il eſt deux fois plus long que large.

ISBRAND IDES. 1693.

quante chevaux pour le cortége Moſcovite, déclarerent à l'Ambaſſadeur que ſi ſa curioſité lui faiſoit ſouhaiter de voir la Ville, Sa Majeſté Impériale avoit donné ordre qu'on lui montrât tout ce qui étoit digne de quelque attention. Il monta auſſi-tôt à cheval avec ces deux Guides, qui le conduiſirent d'abord à la Comedie. L'édifice étoit une grande ſalle, avec un théâtre orné de figures fort bien peintes. Au centre étoit une place ouverte, qui étoit environnée de galleries. Les Mandarins, ayant prié l'Ambaſſadeur de s'aſſeoir, lui firent ſervir du thé & du Tarafin (87). Enſuite on repréſenta pluſieurs ſortes de ſpectacles & de tours d'adreſſe, où d'excellens Acteurs paroiſſoient produire des fruits, des oiſeaux, des crabbes, & toutes les ſubtilités qui ſe pratiquent en Europe. D'autres ſoutenoient ſur la pointe d'un bâton des boules de verre auſſi groſſes que la tête d'un homme, & les agitoient de différentes manieres ſans les laiſſer tomber; ce qui parut veritablement étrange à l'Ambaſſadeur. Enſuite, ſix hommes ayant pris une canne de Bambou, longue d'environ ſept pieds, la leverent droite; & tandis qu'ils la ſoutenoient dans cet état, un enfant de dix ans ſe gliſſa juſqu'au ſommet, avec l'agilité d'un ſinge; & ſe plaçant ſur le ventre, à la pointe, il s'y tourna pluſieurs fois en cercle; après quoi, s'étant levé, il ſe ſoutint ſur un pied à la même pointe; & dans cette ſituation, il ſe baiſſa juſqu'à ſaiſir la canne de la main. Enfin, quittant priſe, il battit d'une main contre l'autre, & s'élança légerement à terre, où il fit d'autres exercices de la même agilité.

L'Ambaſſadeur reçoit la permiſſion de viſiter la Ville.

Il eſt mené à la Comedie.

Tours d'adreſſe.

Les comedies ne furent pas exécutées avec moins d'agrément, parce que les Acteurs étoient ceux de la Cour Impériale. Leurs habits étoient richement brodés d'or & d'argent, & l'Ambaſſadeur obſerva qu'ils en changoient ſouvent. Le ſujet de la principale piéce étoit l'Hiſtoire d'un Heros & ſon triomphe, dans lequel, entr'autres Statues, on porta celle d'un des derniers Empereurs, qui avoit le viſage couleur de ſang. L'intermede fut une eſpece de pantomime, où deux jeunes femmes, bien vêtues, & montées chacune de leur côté ſur l'épaule d'un homme, firent un exercice fort agréable avec leurs évantails. Elles ſe baiſſoient l'une vers l'autre, en ſuivant auſſi exactement la meſure de la muſique que dans une danſe à terre. Deux petits garçons, vêtus bizarrement, jouoient en même tems d'autres rolles. Après cet amuſement, l'Ambaſſadeur remercia les Mandarins & ſe retira. Le même jour, Sa Majeſté Impériale prit le divertiſſement de la chaſſe du Tygre au de-là de la grande muraille (88), ſuivant l'uſage qui s'obſerve annuellement, & revint le ſoir à Peking.

Piéce repréſentée à la Comedie.

Intermede.

Chaſſe annuelle du tygre.

Ce fut le même jour auſſi, que l'Ambaſſadeur reçut une invitation de la part du Viceroi, *Sungut d'Oriamba*, qui le reçut dans ſa chambre de lit, d'où il le conduiſit, après quelques momens d'entretien, dans la plus belle de ſes ſalles. Les tables y étoient déja preparées. Elles étoient couvertes de riches tapis de ſoie & d'or, ſur leſquels on avoit rangé des fleurs artificiel-

Fête que le Viceroi donne à l'Ambaſſadeur.

(87) Nommée ailleurs *Tarafu* & *Taraſon*.

(88) L'Auteur n'explique point quelle muraille il faut entendre. S'il parle du grand mur du Palais, l'obſervation étoit inutile, puiſqu'on juge aiſément que la chaſſe du tygre ne ſe faiſoit pas dans l'interieur du Palais. S'il entend la grande muraille qui ſépare la Tartarie de la Chine, il ſemble qu'il devoit mieux fixer l'éloignement, pour rendre cette chaſſe vraiſemblable dans l'eſpace d'un jour.

les

les de velours cramoisi, au defaut des fleurs naturelles, qu'on ne pouvoit esperer de la saison ; & d'autres figures en soye, des plus belles couleurs. Sur le devant des tables, on avoit placé des tasses d'argent, avec de petites piéces de bois de *Kalamba*, qui rendoient une odeur fort agréable. Au-delà des tasses, on voyoit de petites statues de bois très-bien travaillées, avec une varieté d'autres petites figures, où la dorure & la beauté du vernis brilloient également. Les chaises, où le Viceroi & l'Ambassadeur s'assirent, étoient revêtues, à la mode des Tartares, de peaux de leopards & de tygres, qui leur donnoient un air de magnificence admirable. ISBRAND IDES. 1693.

Devant chaque personne on plaça une tasse de thé plus grande qu'à l'ordinaire, dans laquelle on mit de grosses noix & des noisettes pelées, avec une petite cuilliere de fer pour les prendre. Après le thé, que l'Ambassadeur trouva d'un goût fort agréable, on remplit de petites tasses d'agathe, d'eau-de-vie & d'eaux distillées, qui furent servies à toute l'Assemblée. Ensuite on vit paroître sur des assiettes, ou plûtôt dans d'autres tasses, du poisson frit & bouilli, qui étoit coupé en petites piéces entassées l'une sur l'autre, & garni de fines herbes & de fleurs. Toutes les tasses furent placées en ligne sur le devant de la table, comme un nouvel ornement, accompagnées de six autres tasses remplies d'excellens potages, sur lesquels étoient différentes viandes & différens poissons. Ce service fut suivi de plusieurs autres, auxquels succederent toutes sortes de fines pâtisseries. Enfin le dessert fut composé d'une grande varieté de confitures, telles que des raisins candisés, des limons, des oranges, des châteignes & des noix en coques.

Spectacles pendant le festin.

Pendant le festin, on représenta dans la même chambre une Comédie entremêlée de chansons & de danses. Les Acteurs étoient de petits garçons vêtus en habits d'hommes, qui jouerent aussi de la flute, avec toutes sortes de mouvemens comiques, tenant des éventails qu'ils agitoient très adroitement, en gardant fort bien la mesure. La femme & les filles du Viceroi se firent voir aussi dans le fond de la salle, par une porte à demi ouverte, vêtues très richement à la maniere des Tartares Mongals. La fête dura près de trois heures avec le même agrément.

L'Ambassadeur est invité chez le Grand-Tresorier.

Quelque tems après, l'Ambassadeur fut invité chez le Trésorier de l'Empire, qui se nomme *Chi-ley*, & n'y fut pas traité moins magnifiquement. La salle étoit meublée à la Chinoise ; c'est-à-dire qu'au lieu de tapis elle étoit pavée de belles pierres, & qu'aux trois coins on voyoit, sur des pieds d'ébene, trois tables de marbre d'une blancheur extraordinaire, varié par de belles veines noires, qui représentoient des bois, des montagnes & des rivieres. On y avoit placé de grandes urnes d'argent, remplies des plus agréables fleurs. Les piliers, jusqu'au plat-fond, étoient peints de couleurs charmantes. Le festin fut accompagné d'un bal, après lequel l'Ambassadeur se retira.

Il visite l'apotiquairerie Impériale & les Marchés de la Ville.

Un autre jour, il fut conduit par le même Seigneur dans les principaux marchés de la Ville, où l'on vendoit de la soie, des étoffes d'or & d'argent, des bijoux & toutes sortes d'ouvrages riches & curieux. On lui proposa de mettre pied à terre, pour entrer dans l'apotiquairerie de l'Empereur, qu'il avoit souhaité de voir. Il la trouva fort bien pourvue de toutes sortes de plantes, d'herbes & de racines, & de tout ce qui appartient aux usa-

ISMAND TOUS. 1693.

ges de la medecine. On lui ſervit du thé ; & pendant que ſa curioſité ſe ſatisfaiſoit dans ce lieu, il obſerva que, ſuivant l'uſage de l'Europe, on y apportoit les ordonnances des Medecins, qui étoient exécutées par diverſes préparations. On le conduiſit enſuite dans une boutique de bijouterie, où il achera pluſieurs choſes curieuſes. Le Marchand avoit dans ſon jardin un fort beau cabinet, où l'on voyoit, dans des pots, toutes ſortes de fleurs, & quantité de jeunes limoniers en caiſſes. Entre pluſieurs curioſités, il fit voir à Son Excellence un grand verre plein d'eau, dans lequel il conſervoit pluſieurs poiſſons vivans, de la longueur du doigt, qui paroiſſoient naturellement revêtus de l'or le plus pur (89). Quelques écailles étant tombées de leur corps, l'Ambaſſadeur fut encore plus ſurpris de voir que la couleur de leur chair étoit du plus beau cramoiſi du monde.

Enſeignes & Enſeignes.

Il prit plaiſir enſuite à traverſer les marchés. Chaque boutique avoit pour enſeigne une grande planche, ſur laquelle on liſoit le nom du Marchand & la qualité de ſes marchandiſes. Dans le marché au poiſſon, il trouva toutes ſortes de poiſſons vivans, ſur-tout des carpes, des *carreſſes*, des ſerpens d'eau, qui ſe mangent à la Chine, des crabbes, des chevrettes, &c. qu'on entretient dans des cuves remplies d'eau. En traverſant un autre marché, il vit une quantité ſurprenante de cerfs, de chevreuils, de faiſans, de perdrix & d'autre gibier.

Fête annuelle & ſes ornemens.

Le 7 de Janvier on célébra une fête annuelle, qui dura l'eſpace de trois ſemaines. Elle commença le ſoir, à l'apparition de la nouvelle lune. On ſonna d'abord la groſſe cloche du Palais Impérial, on battit de pluſieurs grands tambours qui ne ſervent que pour les cérémonies de cette nature, & l'on fit pluſieurs décharges d'artillerie. Auſſi-tôt le peuple & les Habitans de tous les ordres firent éclater leur joye par toutes ſortes de feux d'artifice, qui furent accompagnés du bruit des inſtrumens. L'uſage des Prêtres, dont le nombre eſt incroyable, eſt de ſonner de la trompette dans leurs Temples & leurs cloîtres. Auſſi n'entendit-on pas moins de bruit, depuis dix heures du ſoir juſqu'au lendemain à midi, que dans la chaleur d'une bataille entre deux armées de cent mille hommes.

Proceſſions publiques.

Pendant le jour, les rues furent remplies de proceſſions, où l'on portoit des ſtatues de toutes ſortes de formes. Elles étoient précedées & ſuivies par un grand nombre de Lamas ou de Prêtres, qui portoient des encenſoirs & des chapelets. Les tambours, les timballes, les trompettes & les autres inſtrumens de muſique étoient innombrables. Ces proceſſions, que l'Auteur appelle diaboliques, durerent trois jours entiers, pendant leſquels toutes les boutiques furent fermées & le commerce défendu ſous de rigoureuſes peines. On ne voyoit, de toutes parts, qu'une foule de peuple des deux ſexes, & ſur-tout de femmes, qui ſe promenoient dans les rues ſur des ânes, ou dans des chaiſes ouvertes, à deux roues. Leurs ſervantes étoient aſſiſes par derriere, les unes chantant, d'autres jouant d'une ſorte de corne-muſe. Dans cette ſituation, quantité de Dames ne faiſoient pas difficulté de fumer publiquement du tabac. La Province de Peking eſt le ſeul endroit de la Chine où les femmes paroiſſent en public, ſur-tout dans la Ville, qui n'eſt ha-

(89) C'étoient apparemment de petites Dorades, poiſſon nouveau pour des Moſcovites.

T. IV. N.° XXVIII.

Proceſſion d'une nouvelle Mariée qui ſe rend

ée qui se rend chez son Mari.

T. V. N.° XXVIII.

AUDIENCE DE CONGE
tirée d'Isbrand Ides.

T. V. N.° XVIII.

bitée que par des Tartares ; car les Chinois ne ſont ſoufferts qu'aux environs des murs & dans les fauxbourgs, où ſont les principaux marchés & les places publiques.

Isbrand Ides. 1693.

Quelques jours après la célébration de cette fête, l'Empereur fit avertir l'Ambaſſadeur, par deux Mandarins, de ſe tenir prêt à recevoir ſon audience de congé le lendemain, deux heures avant le jour. Suivant cet ordre, trois autres Mandarins vinrent le prendre à cheval, trois heures avant le jour, & le conduiſirent à la porte du Palais, d'où il fut introduit à pied dans la troiſiéme cour. On le pria de s'aſſeoir, tandis qu'on lui ſervit de la décoction de féves ou du caffé (90), qui eſt la liqueur en uſage au matin. On voyoit paroître, dans la quatriéme cour, les principaux Officiers de l'Empire, vêtus de leurs plus riches habits, à la maniere des Tartares Orientaux ou *Mongals* (91), & placés, ſuivant leur rang, du côté de l'Eſt & du Sud.

L'Ambaſſadeur reçoit ſon audience de congé.

Circonſtances de cette cérémonie.

L'Ambaſſadeur fut conduit parmi eux à la pointe du jour. Après avoir attendu l'eſpace d'une heure, il entendit la marche de Sa Majeſté Impériale, qui s'approchoit au bruit d'un concert de fifres & d'une ſorte de luths. On n'étoit point dans la ſalle où l'Ambaſſadeur avoit eu ſa premiere audience. Le lieu de l'aſſemblée étoit la cour même, où l'on avoit élevé pour cette occaſion un Trône revêtu de damas jaune. On voyoit, des deux côtés, deux grands tambours, curieuſement dorés & vernis, dont chacun n'avoit pas moins de deux toiſes de long. Ils étoient placés ſur des appuis, qui paroiſſoient faits pour cet uſage.

L'Empereur s'étant aſſis, un Hérault, qui étoit debout devant le Trône, leva la voix par ſon ordre, pour avertir tous les Seigneurs, qui étoient encore aſſis dans la Cour, de ſe lever & de faire leur revérence juſqu'à terre. Il répeta trois fois cette proclamation. Pendant que la cérémonie s'exécutoit auſſi trois fois, on ſonna les cloches, on battit du tambour, on toucha du luth, & l'on fit retentir, avec beaucoup d'éclat, trois grands inſtrumens (92) qui ne ſervent qu'à cet uſage. Alors, deux des principaux Mandarins vinrent déclarer à l'Ambaſſadeur, que Sa Majeſté ſouhaitoit de le voir de plus près. Ils le conduiſirent par la main, de ſa place, qui étoit éloignée d'environ huit toiſes, juſqu'à trois toiſes du Trône, où il s'aſſit entre deux Wangs (93) ou deux Princes nés Tartares. Lorſqu'il eut rendu ſes devoirs à l'Empereur par un compliment reſpectueux, on ſonna la groſſe cloche ; & les tambours, commençant à battre des deux côtés du Trône, firent autant de bruit qu'une volée de canon. Les flutes jouerent auſſi, & les trois grands inſtrumens, dont on a parlé, ſe firent entendre neuf fois ſucceſſivement. L'Ambaſſadeur s'étoit tenu debout pendant cette mélodie. On l'avertit de s'aſſeoir. Il prit du caffé, qu'on lui préſenta. Enfin, lorſqu'il eut terminé avec l'Empereur, les affaires de leurs Majeſtés Czariennes, il ſe leva pour faire ſon dernier compliment ; & l'Empereur, ſe levant auſſi de ſon Trône, rentra dans les appartemens par la porte de l'Oueſt.

L'Empereur fait approcher l'Ambaſſadeur de ſon Trône.

(90) Il paroît ici que c'étoit effectivement du caffé, que les Ambaſſadeurs Hollandois avoient pris pour des féves communes.

(91) Les Mongals, ou *Mongols*, ou *Moçols*, ou les *Mongles*, ſont des Tartares occidentaux ; mais le Pays qu'ils habitent eſt compté aujourd'hui dans la Tartarie orientale.

(92) *Pipe*, dans l'Anglois ; c'eſt-à-dire, en général, Inſtrument à vent.

(93) *Wannes* dans l'Original.

ISBRAND IDES. 1693.

Les Gardes de Sa Majeſté Impériale étoient vêtus de calico, ou de toile de coton, relevée de figures rouges de la grandeur d'une riſdale. Ils portoient de petits bonnets, garnis de plumes jaunes. Leurs armes étoient le cimeterre & la lance. Ils étoient rangés des deux côtés de la cour, à quelque diſtance du Trône. On voyoit auſſi, des deux côtés, huit chevaux de ſelle blancs. Dans la troiſiéme cour, on avoit placé quatre Elephans d'une groſſeur extraordinaire, dont l'un étoit blanc, ornés tous quatre de riches broderies & de harnois d'argent doré. Ils avoient, ſur le dos, chacun leur Château de bois, ou leur gallerie, qui pouvoit contenir ſept ou huit perſonnes aſſiſes. On voyoit encore, dans la même cour, les chariots de l'Empereur, à deux roues; ſes chaiſes, qui étoient garnies de damas jaune, & quantité de ſellettes, ou d'appuis, pour les tambours, les timballes & les autres inſtrumens.

Appareil des cours du Palais pendant l'audience.

L'Ambaſſadeur eſt reconduit par un éléphant.

En ſortant du Palais, l'Ambaſſadeur fut reconduit à ſon logement dans un des chariots de l'Empereur, traîné par un éléphant. Dix palfreniers marchoient aux deux côtés de cet animal, tenant à la main une groſſe corde, dont le bout étoit attaché à la bouche de cet animal & ſervoit à gouverner ſa marche; tandis qu'un homme étoit aſſis ſur ſon col avec un crochet de fer pour lui ſervir de frein. Quoiqu'il n'allât que le pas, ſes guides étoient obligés de courir de toutes leurs forces pour l'accompagner.

Il viſite la Maiſon des Jeſuites de Peking.

Peu de jours après, l'Ambaſſadeur étant invité par les Jéſuites à viſiter leur Maiſon, deux Mandarins reçurent ordre de l'y conduire. Elle étoit environnée d'un haut mur de pierre, qui avoit deux portes fort régulieres, dans le goût d'Italie. A gauche de l'entrée, dans la cour, on voit, ſous une voûte, des globes celeſtes & terreſtres, d'une grandeur extraordinaire. Leur diametre eſt de ſix pieds. L'Ambaſſadeur ſe rendit à l'Egliſe, qui eſt un fort bel édifice, bâti à l'Italienne, & garni d'une belle orgue, de la compoſition du Pere Thomas Pereyon. Les ornemens, à l'uſage de l'Egliſe Romaine, ſont fort riches, les Autels bien parés, & les Tableaux excellens. Le Vaiſſeau eſt aſſez grand pour contenir deux ou trois mille perſonnes. On voit au ſommet un Horloge, avec un carillon. Les Jéſuites, après avoir montré à l'Ambaſſadeur leur cabinet de raretés, qui en contenoit un grand nombre apportées de l'Europe, le conduiſirent dans un appartement voiſin, où ils lui préſenterent une fort belle collation. Ils n'oublierent pas d'y boire, en excellens vins, la ſanté de tous les Princes Chrétiens de l'Europe.

Il viſite l'écurie des éléphans.

Vers le même tems deux Mandarins vinrent inviter l'Ambaſſadeur, de la part du *Kam* (94), à ſe donner le plaiſir de viſiter la Ville. Il y conſentit volontiers; & montant à cheval avec les Moſcovites du Cortége, il fut conduit premierement à l'écurie des élephans de l'Empereur, où il vit quatorze de ces animaux, entre leſquels il s'en trouvoit un blanc. Tandis qu'il les obſervoit, le Gouverneur de l'écurie leur fit faire pluſieurs tours en ſa préſence, tels que de rugir comme les tygres, de mugir comme les taureaux, de hannir comme le cheval, & d'imiter le chant des oiſeaux de canarie. Ils contrefirent juſqu'au ſon de la trompette. Enſuite le Gouverneur les obligea de rendre leurs reſpects à l'Ambaſſadeur, les quatre genoux en terre, de ſe coucher d'abord ſur

Tours d'adreſſe qu'il leur voit faire.

(94) *Chan* dans l'Original. Les Ruſſiens nomment l'Empereur de la Chine, *Bogdoy*, *Khan* & *Amolodo-khan*, parce qu'il eſt de race Tartare.

un côté, puis sur l'autre, & de se relever. Ils faisoient cette espece d'exercice sur un ordre simple. Pour se coucher, ils commençoient par étendre les deux jambes de devant, & celles de derriere, après quoi ils se reposoient à terre sur le ventre. Il y en avoit un moins privé, qui n'étant point encore accoutumé au joug, avoit les pieds liés de chaînes pesantes, & qui ne fit pas le moindre mouvement. On avoit creusé une grande fosse près de lui, afin qu'il y pût tomber s'il brisoit ses chaînes, pour prévenir les désordres qu'on craignoit de lui dans la Cour. Tous ces élephans étoient d'une grosseur extraordinaire. Quelques-uns avoient les dents longues de six pieds. Les Mandarins dirent à l'Ambassadeur qu'ils venoient du Roi de Siam, & que tous les ans ce Prince en envoyoit plusieurs à Sa Majesté Impériale, à titre de tribut. Leur nourriture n'étoit que de la paille de riz, qu'on leur donnoit en petites bottes. Ils se servoient de leur trompe, pour les porter l'une après l'autre à leur bouche.

Isbrand Ides. 1693.

Ils viennent de Siam.

A son retour l'Ambassadeur ayant observé, à la porte d'un grand Officier, quelques personnes qui écorchoient un chien gras, demanda aux Mandarins dans quelle vûë. Ils lui répondirent que la chair de cet animal étoit un aliment fort sain, sur tout en été, parce qu'elle est très-rafraîchissante.

Chair de chien en usage à Peking.

Le jour suivant on apporta chez lui, de la part du Viceroi, un tygre, ou une panthere (95), pour lui en procurer la vûë. Il y vint aussi plusieurs charlatans, avec des singes & des souris, auxquels on avoit appris des tours fort étranges. On rempliſſoit un panier d'habits de toutes sortes de couleurs. Un singe les tiroit successivement & s'en revêtoit, au simple commandement de son Maître, sans se tromper jamais sur le choix de la couleur qui lui étoit ordonnée, & conformant ses grimaces à l'habit qu'on lui faisoit choisir. Ensuite il dansoit à terre, ou sur la corde, avec des sauts fort rejouissans. Deux souris, qui étoient attachées à leurs chaînes, s'y embarrassoient & s'en degageoient successivement, d'une maniere qui causoit de l'admiration. Mais leurs bizarres mouvemens étoient encore plus étranges.

Tours de singes & de souris.

Les Jesuites racontent à l'Ambassadeur, qu'environ trois ans auparavant, l'Empereur avoit reçu, d'une isle de la mer Orientale, qnatre animaux de la grosseur du cheval, qui avoient au front deux cornes pointues. Ils furent mis dans un parc, à dix milles (96) de Peking, où Sa Majesté Imperiale avoit voulu qu'ils fussent visités par les Jesuites, pour savoir si l'Europe en produisoit de la même espece. L'Ambassadeur apprenant d'eux qu'ils n'avoient jamais rien vû de semblable, auroit souhaité d'en pouvoir juger par ses propres yeux; mais l'approche de son départ ne lui permit pas de se satisfaire. Le tems étoit arrivé, où, suivant l'usage, il devoit assister chaque semaine au festin de l'Empereur. Il fut averti du jour de son départ huit ou dix jours avant le terme ordinaire, par les bons offices du Viceroi, qu'il avoit sollicité pour obtenir cette faveur. Enfin, le 19 Février 1694, il partit de Peking, avec une nombreuse escorte de grands Officiers & de Mandarins, qui le conduisirent hors des portes de la Ville. Il arriva le 25 à Galgan, près de la grande muraille, qu'il repassa pour entrer en Tartarie (97).

Animaux singuliers presentés à l'Empereur de la Chine.

L'Ambassadeur quitte Peking & repasse la grande muraille.

(95) Il est singulier que l'Auteur n'ait pas mieux distingué si c'étoit l'un ou l'autre.

(96) Ce sont des milles d'Allemagne, qui en valent quatre d'Angleterre.

(97) Voyage d'Isbrand Ides, p. 79. & suiv.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Laurent LANGE, *Envoyé de Ruſſie à la Chine.*

INTRODUCTION.

DANS le cours du mois d'Août 1715, le Czar Pierre I. Empereur de Ruſſie, fit partir *Lange* pour la Chine, avec la qualité d'Envoyé vers l'Empereur *Kang-hi*, accompagné de *Garwin*, Medecin Anglois. Lange ayant communiqué, à ſon retour, le Journal de ſon Voyage à l'Auteur de *l'Etat preſent de la Ruſſie*, cet Ecrivain ne fit pas difficulté de le publier à la tête du ſecond tome de ſon Ouvrage, qui parut alors en langue Allemande. Le Traducteur Anglois nous apprend que Lange en fit des plaintes, parce que ce *Journal* n'étoit qu'une eſquiſſe imparfaite, qu'il s'étoit propoſé de revoir & de publier lui-même. En effet, après le ſecond voyage à la Chine, qu'il fit en 1723 (99). On en vit paroître en Allemand une relation plus complete; qui ayant été traduite en François, ne forme néanmoins qu'un petit volume *in*-12. Les éclairciſſemens, ajoutez à cette nouvelle édition, regardent particulierement la Tartarie & la Syberie; car il y a peu de changement ſur tout ce qui appartient à la Chine. Ainſi l'on a cru que pour cet article on pouvoit ici ſe ſervir indifferemment de la premiere.

Arrivée de l'Auteur à la Chine & circonſtances de ſon voyage.

LANGE 1717.

LANGE arriva le 6 de Novembre, au paſſage de la grande muraille, qui ſepare la Tartarie de la Chine. Elle eſt bâtie de briques. Sa largeur eſt de douze toiſes; & l'Auteur jugea qu'elle en a trois de hauteur. Le paſſage eſt muni de quatre baſtions, éloignés l'un de l'autre, d'un trait de fléche. En paſſant la porte, l'Auteur avoit ſur ſa droite ſept ou huit Officiers, proprement vêtus en ſatin; & ſur ſa gauche une rangée de trente Soldats, qui lui préſenterent leurs armes à leur maniere; c'eſt-à-dire, le ſabre, l'arc & les fléches. Les Officiers le reçurent avec beaucoup de civilités, & le preſſerent d'entrer dans leur corps de garde, pour y prendre du thé & fumer du tabac.

Deſcription de la grande muraille de la Chine.

Lange la paſſe.

Une lieue plus loin, Lange arriva à Galkan, où il fut reçu par le Gouverneur, qui le traita fort civilement dans ſa propre maiſon. Le même jour, il arriva un Courrier de Peking, qui venoit s'informer pourquoi les Envoyés Moſcovites, que l'Empereur attendoit depuis long-tems, étoient ſi lents à paroître. Le Gouverneur, craignant de déplaire à ſon Maître, renvoya auſſitôt cet Exprès avec une réponſe, dans laquelle il rejettoit toute la faute du retardement ſur les Envoyés. Le lendemain il les preſſa de partir, d'un air bruſque, qui répondoit mal à ſes premieres politeſſes, & ſans leur expliquer la cauſe de ce changement. Ils arriverent la nuit ſuivante à Changping. Le 8, après avoir traverſé quantité de Villes & de Villages, ſi voiſins l'un de

Impatience de l'Empereur pour le voir.

(98) Voyez la Préface du Traducteur Anglois de l'Etat préſent de la Ruſſie, Ouvrage attribué à M. *Webbes*, qui a réſidé long-tems à Peterſbourg en qualité de Miniſtre d'Angleterre. Ce Livre a été imprimé en pluſieurs langues, ſous différens titres.

l'autre, qu'on en découvre ſouvent trois ou quatre à la fois, il s'arrêta le ſoir à *Nan-ku*. Le 11 il gagna *Chau-chienne*, Ville qui n'eſt qu'à trois lieues de Peking, du côté de l'Oueſt. L'Empereur y étoit, depuis quelques jours, dans ſa maiſon de campagne. Un Mandarin, qui lui porta la nouvelle de l'arrivée des Moſcovites, revint une demie heure après, avec des ordres de Sa Majeſté Impériale, qui appelloient ſur le champ l'Envoyé à la Cour, ſans lui laiſſer le temps de changer d'habits, ni même, dit-il, celui de ſe broſſer. Après l'avoir fait paſſer d'une cour à l'autre avec ſon cortége, on lui dit de s'arrêter, pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. En un moment, il ſe vit entouré de quelques centaines de perſonnes, qui l'obſerverent ſi curieuſement, lui & toute ſa ſuite, que les uns leur ôtoient leurs perruques, d'autres leurs chapeaux, & qui viſiterent ſucceſſivement leurs habits juſqu'à la peau. Ils ſervirent ainſi de ſpectacle à la populace, juſqu'à l'arrivée de *Kilianſtumpf*, & du Pere Dominique Parennin, Superieur des Jeſuites de Peking, qui vinrent leur faire, au nom de l'Empereur, diverſes queſtions ſur leur voyage, & ſur la guerre de Suede.

LANGE. 1717.

L'Auteur trouve ce Prince dans une maiſon de campagne.

Le Pere Dominique Parennin, Jeſuite.

Ils interrogerent particulierement *Garwin*, Medecin Anglois du cortége de Lange, ſur ſon art & ſur ſes remedes. Tandis que ſes réponſes & celles de l'Envoyé furent portées à l'Empereur par les Interprétes, on leur ſervit, dans une taſſe d'argent, du thé préparé avec du lait & de la friture, en leur declarant que c'étoit le même dont l'Empereur faiſoit uſage. Ils le trouverent d'autant plus agréable, que le tems étoit aſſez froid, & qu'ils avoient été longtems expoſés à l'air dans une cour ouverte. Après avoir ſatisfait à quelques nouvelles queſtions, ils apprirent que l'Empereur avoit donné ordre à l'un de ſes Miniſtres, qui étoit Gouverneur Général de la Tartarie Occidentale, de leur donner à ſouper. Ils ſe rendirent, avec les Jeſuites, à la maiſon de ce Seigneur, où ils furent traités fort noblement. L'entretien dura juſqu'à minuit ſur les uſages de l'Europe. En ſe retirant, on leur dit que l'intention de l'Empereur étoit qu'ils paruſſent à la Cour avant le lever du Soleil.

Quel thé l'on fait aux Envoyés.

Un Seigneur leur donne à ſouper.

Le 12, avant le jour, deux Mandarins vinrent les avertir que l'Empereur étoit deja levé, & qu'il avoit demandé s'ils étoient prêts à paroître devant lui. Ils ſe rendirent avec eux au Palais, où le Grand Chambellan, qui étoit un Eunuque, leur préſenta du thé, & leur declara que Sa Majeſté Impériale ayant quelques affaires d'Etat à régler, ſouhaitoit qu'ils attendiſſent dans ſon appartement l'heure à laquelle il les feroit appeller. Vers deux heures après midi, le Conſeil étant fini, un Seigneur, le même qui leur avoit donné la veille à ſouper, vint leur demander s'ils ſouhaitoient de voir l'Empereur même. Ils répondirent que dans une Région ſi éloignée de l'Europe, il ne pouvoit leur arriver rien de plus honorable que d'obtenir la liberté de paroître devant un ſi grand Monarque.

Audience de l'Empereur.

Le même Seigneur revint bien-tôt, pour leur apprendre que Sa Majeſté conſentoit à les recevoir. Deux Jeſuites ayant ordre de leur ſervir d'Interprétes, ils traverſerent une troiſiéme cour, qui les conduiſit dans une ſalle où l'Empereur étoit aſſis ſur ſon trône. En y entrant, ils furent obligés de ſe mettre à genoux, & de faire trois reverences, en baiſſant le front juſqu'à terre. Ils ſe leverent enſuite, mais ce fut pour recommencer deux fois la même cérémonie, après laquelle ils continuerent de demeurer à genoux, le corps droit.

Cérémonies qu'on leur fait obſerver.

LANGT. 1717.

L'Empereur ordonnant enfin qu'ils s'approchaſſent du trône, un Chambellan les conduiſit par les mains au côté gauche de Sa Majeſté, tandis que les Jeſuites ſe placerent du côté droit. Là, les genuflexions recommencerent ſur des couſſins préparés dans cette vûë.

Queſtions de l'Empereur.

L'Empereur s'informa d'abord de la ſanté de leurs Majeſtés Czariennes, & du tems qu'ils avoient employé à leur voyage. Enſuite il leur demanda s'ils n'avoient pas froid, avec des habits ſi étroits & ſi courts. Ils répondirent, qu'étant accoutumés à l'air de Ruſſie, qui eſt beaucoup plus froid, ils étoient peu incommodés de celui de la Chine; & qu'ils avoient d'ailleurs d'excellentes fourrures pour s'en garantir. Là-deſſus l'Empereur donna ordre à l'un de ſes Chambellans de lui apporter deux robbes de ſatin, doublées de peau de renard, dont il exhorta les Envoyés à ſe couvrir par deſſus leurs propres robbes. Ils lui firent une nouvelle reverence pour ce préſent, en baiſſant la tête juſqu'à terre. Alors Sa Majeſté leur dit de mettre leurs gands; & les ayant entretenus quelque tems dans cette parure, elle pria Garwin de lui tâter le poulx, & de lui en dire ſon ſentiment. Le Medecin lui obéït, & l'aſſura qu'elle étoit en bonne ſanté. Elle parut ſatisfaite de cette réponſe. Les Envoyés repaſſerent enſuite dans l'appartement du Chambellan, où ils avoient été reçus avant l'audience. Un moment après, l'Empereur leur envoya, de ſa propre table, quelques ragouts, avec du mouton boüilli, des poulets rôtis, des oyes, des canards, &c, qui leur furent ſervis en petites piéces. Le ſecond ſervice conſiſta dans un plat de poiſſon, préparé avec de la viande hachée, un peu de riz boüilli dans une jatte de porcelaine, & quelques tourtes de fruit. Tandis qu'ils étoient à table avec le Chambellan & les deux Jeſuites, un valet de chambre de l'Empereur vint leur dire qu'il avoit ordre de les exciter à faire bonne chere, & de leur demander ſi les mets que Sa Majeſté leur avoit envoyés, étoient de leur goût. Ils témoignerent beaucoup de reconnoiſſance pour une ſi grande faveur. Ils louerent de bonne foi tous les mets, & le Meſſager alla rendre témoignage qu'ils en avoient mangé de fort bon appetit, quoiqu'ils ne fuſſent pas peu embarraſſés à ſe ſervir des fourchettes Chinoiſes, qui ne ſont que de petits bâtons d'ivoire tourné.

L'Empereur donne des robes d'hyver aux Envoyés.

Il leur envoie des mets de ſa table.

Après le dîner, on leur laiſſa la liberté de retourner à leur logement; mais avant leur départ, l'Empereur leur fit tenir le langage ſuivant par le Pere Parennin. » Sa Majeſté, l'Empereur de la Chine, & le premier Roi du mon-
» de, fait dire aux Ambaſſadeurs Ruſſiens, qu'étant étrangers dans ſon Em-
» pire, qui eſt ſi éloigné de l'Europe, elle ſçait bien qu'ils ignorent les uſa-
» ges & la langue du Païs; mais qu'ils n'en doivent pas être moins tranquil-
» les, parce que Sa Majeſté leur promet ſa protection, non comme à des
» étrangers, mais comme à ſes propres enfans.

Compliment qu'il leur fait faire.

Auſſi-tôt qu'ils furent rentrés dans leur logement, ils reçurent la viſite d'un autre Chambellan & des deux Jeſuites, qui leur apportoient un préſent de fruit au nom de l'Empereur. C'étoient un melon, trois differentes ſortes de raiſin, & des groſeilles fraîches. Ils avoient ordre auſſi de leur demander ce qu'ils aimoient le mieux, ou de ſe vêtir à la Chinoiſe, ou de conſerver les habits de leur Nation. Ils en laiſſerent le choix à Sa Majeſté, qui leur envoya auſſitôt deux habillemens Chinois, avec les chemiſes, les bonnets, les bas & les bottes, en leur recommandant de les porter. L'une étoit doublée de peau de renard,

Ils s'habillent à la Chinoiſe.

renard, l'autre de martre. Les robbes de deſſus l'étoient de peaux du ventre, jointes avec beaucoup de propreté, & ſi blanches, qu'on avoit peine à les diſtinguer de l'hermine. LANGE. 1717.

Le 14, les Envoyés reçurent une autre viſite des mêmes perſonnes, qui les conduiſirent au Palais, où on leur demanda, de la part de l'Empereur, s'ils ne ſe propoſoient pas de porter à leurs Majeſtés Czariennes quelques curioſités de ſon Empire. Ils répondirent que le cabinet de leurs Majeſtés Czariennes en étant mal fourni, ils ne doutoient pas qu'elles n'en reçuſſent quelques-unes avec beaucoup de plaiſir; mais que depuis ſi peu de tems qu'ils étoient à la Chine, ils n'avoient pas eu l'occaſion d'en voir un grand nombre. L'Empereur leur fit dire que s'ils vouloient lui envoyer le memoire de celles qu'ils deſiroient, il les leur feroit fournir de ſa propre collection. Ils repliquerent que ne connoiſſant point les raretés de la Chine, ils regarderoient comme les plus précieuſes, celles qu'il plairoit à Sa Majeſté de leur envoyer. Vers midi, étant retournés à leur logement, ils y virent bien-tôt reparoître le même Chambellan & les deux Jeſuites, qui venoient leur apprendre que par l'ordre de l'Empereur on leur fourniroit des lits, deux mules de ſelle pour leur propre uſage, des chevaux pour leurs domeſtiques, & que ces montures ſeroient relevées tous les jours. Ils ajouterent que Sa Majeſté leur avoit aſſigné des proviſions qui leur ſeroient fournies par mois, & qui conſiſteroient en argent, en moutons, en riz & en fourrage; enfin qu'elle avoit ordonné qu'ils fuſſent accompagnés chaque jour d'un Mandarin, qui prendroit ſoin de ne les laiſſer manquer de rien. On plaça le même jour une ſentinelle à leur porte.

L'Empereur leur offre des curioſités de la Chine.

Proviſions aſſignées pour leur ſubſiſtance.

Les Jeſuites étant demeurés ſeuls avec eux, Lange pria le Pere Parennin de lui procurer un poiſle de porcelaine, conforme au modéle qu'il lui remit, du moins s'il s'en trouvoit à Peking. Le Jeſuite lui répondit que cette ſorte de commodité n'étoit point en uſage à la Chine; mais qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de faire compoſer un poiſle exprès. Il ajouta qu'il ne falloit pas eſperer neanmoins qu'aucun Ouvrier voulût l'entreprendre ſans la permiſſion de l'Empereur. Comme il étoit chargé par ce Monarque d'apprendre d'eux ce qui pourroit être agréable à leurs Majeſtés Czariennes, il retourna ſur le champ au Palais, quoiqu'un peu contre ſon inclination, pour faire ſon rapport à l'Empereur. Un heure après, il revint prendre le modéle, pour le porter à Sa Majeſté Impériale; & bien-tôt il vint déclarer aux Envoyés que Sa Majeſté enverroit un Mandarin dans la Province où ſe fait la porcelaine, avec ordre d'y attendre que le poiſle fût achevé, pour en faire préſent au Czar. En même tems Stumpf, Préſident du Tribunal des Mathématiques, fut chargé de faire preparer un modéle de bois dans cette vûë. Lange apprenant que le Mandarin ſe diſpoſoit à partir, lui fit préſent de quelques ſables, pour lui inſpirer du zele à le ſervir, & lui fit promettre de revenir s'il pouvoit au mois d'Août 1717. Le 15 le Gouverneur de la Tartarie Orientale vint l'avertir de ſe préparer à ſon départ; il ajouta que le deſſein de Sa Majeſté Impériale étoit d'envoyer avec lui des Ambaſſadeurs à la Cour de Ruſſie. En effet, deux Seigneurs Chinois & deux Tartares furent nommés immediatement pour cette Ambaſſade; après quoi l'Empereur ſortit immediatement de la Ville, pour prendre le divertiſſement de la chaſſe. Le 20 de Jan-

Ils demandent un poiſle de porcelaine.

Chaſſe de l'Empereur.

LANGE. 1717.

vier 1717, ce Prince revint à Chang-chieun (99), où s'étant arrêté quelques jours, il rentra dans Peking pour célébrer la fête de la nouvelle année, qui tombe, ſuivant le Calendrier Chinois, au 2 de Février.

Cérémonie de la nouvelle année.

Il étoit arrivé, à cette occaſion, plus de mille Mandarins de toutes les Provinces de l'Empire pour ſe préſenter à la Cour, & feliciter Sa Majeſté Impériale. L'Auteur obſerve ici que l'Ordre des Mandarins contient cinq differens dégrés. Ceux du premier rang furent admis dans la cour la plus interieure du Palais, d'où ils pouvoient voir, par la porte de la ſalle, qui étoit ouverte, l'Empereur aſſis ſur ſon Trône, & lui rendre leurs devoirs à genoux, avec les cérémonies établies par l'uſage. Les Mandarins de la ſeconde claſſe s'arrêterent dans la ſeconde cour, & les autres dans les cours ſuivantes, juſqu'à la cinquiéme (1). Le reſte des Officiers de l'Empereur, qui n'étoient pas Mandarins, demeura dans les rues en grand nombre, & rendit de-là ſes reſpects. Du plus diſtingué juſqu'au plus vil, ils étoient tous pompeuſemeut vêtus en ſatin, orné de figures de dragons, de ſerpens, de lions, & même de païſages travaillés en or. Leur robbe exterieure offroit ſur le dos & ſur la poitrine de petits quarrés, qui contenoient des oiſeaux & d'autres bêtes en broderie. C'étoient les marques qui ſervoient à diſtinguer leurs emplois. Celles des Officiers Militaires étoient des lions, des léopards, des tygres, &c. Les Savans, ou les Docteurs de la Loi, avoient des paons, &c. Les Envoyés de Ruſſie & les Jeſuites furent reçus dans la premiere cour, entre (2) les Mandarins de la plus haute claſſe. Ils y trouverent dix éléphans, parés avec beaucoup de magnificence. Dans la troiſiéme cour, c'eſt-à-dire, entre les Mandarins du troiſiéme rang, on en faiſoit remarquer un qui finiſſoit juſtement ſa centiéme année, & qui étoit déja revêtu de ſa dignité à la conquête des Tartares. L'Empereur lui envoya un de ſes valets de chambre, pour lui déclarer » qu'il auroit l'honneur d'être introduit dans la » ſalle, & qu'à ſon entrée, l'Empereur lui feroit l'honneur de ſe lever de » ſon Trône ; faveur néanmoins qu'il ne devoit attribuer qu'à ſon âge, & » qui ne regardoit pas ſa perſonne. Après cette Audience ſolemnelle, Sa Majeſté reçut un grand nombre de préſens. Enſuite étant retournée à *Changchienne*, elle y vit jouer un feu d'artifice, auquel les Envoyés de Ruſſie, & tous les autres Européens reçurent ordre d'aſſiſter.

Ordre des Mandarins.

Où les Envoyés furent placés.

Faveurs accordées à un vieillard.

Feux d'artifices & autres ſpectacles Chinois.

On fit d'abord paroître quantité de figures de bois en forme humaine, qui ſe diviſerent en deux partis, pour faire diverſes eſcarmouches, avec des fuſées au lieu de fléches. L'un des deux cedant l'avantage, & diſparoiſſant auſſitôt, les vainqueurs attaquerent une Ville, qui fut battue, & qui ſe défendit l'eſpace d'une demie heure ; juſqu'à ce que deux ou trois mille fuſées, s'élevant en l'air, y creverent avec un bruit terrible. Enſuite on vit s'avancer ſur les remparts quantité de Guerriers qui ſecoüoient leurs épées avec des mouvemens continuels. Au-deſſous, il s'en préſenta d'autres, qui firent feu ſur ceux de deſſus. Pendant ce combat, deux dragons de papier, longs chacun de deux toiſes, portant une lanterne dans la gueule, & le ventre illuminé au

(99) C'eſt peut-être *Chang-chun-yeun.*

(1) C'eſt proprement la premiere, c'eſt-à-dire, la cour exterieure.

(2) Journal de Lange, dans l'Etat préſent de la Ruſſie, p. 27. & ſuiv.

dedans par des chandelles, s'avancerent sur la place, y firent plusieurs sortes de mouvemens, & s'évanoüirent bien-tôt avec tous les Assiegés. Les autres continuerent de battre la Ville, & firent sauter un second bastion. Alors les deux Partis étant rafraîchis par des renforts, l'attaque & la défense recommencerent vigoureusement. Les deux dragons reparurent aussi pour faire de nouveaux mouvemens, & la Forteresse se rendit aussi-tôt qu'ils eurent disparu. Telle fut la fin du spectacle. La place étoit bordée de plusieurs milliers de lanternes, peintes de diverses couleurs, qui donnoient beaucoup de lustre à cette scene. Pendant l'execution du feu d'artifice, l'Empereur fit demander plusieurs fois aux Envoyés s'ils le trouvoient de leur goût. Les Jesuites leur apprirent que deux siécles auparavant, sous d'autres Empereurs, on avoit representé le même spectacle sans la moindre alteration. LANGE. 1717.

Les Chinois donnent à la famille Tartare, qui regne aujourd'hui, le nom de *Tayt∫ing* ou *Tayoir*, c'est-à-dire, de *grande pureté*, parce que les Tartares, disent-ils, furent envoyés par le Ciel, comme un déluge, pour laver le sang innocent qui avoit été répandu, & pour éteindre le feu des discordes intestines. Chan-chi, Fondateur de cette race, étoit fils de *T∫un-te*; qui étant mort en 1644, au milieu de ses conquêtes, lorsque ce jeune Prince étoit à peine âgé de six ans, le laissa sous la tutele de son frere. Les devoirs de sa Regence furent remplis avec tant de réputation, qu'il fut nommé *A-ma-han*, ou *A-ma-vang*, c'est-à-dire, *Pere Royal*. Nom de la race Tartare qui occupe le Trône de la Chine.

Chan-chi, dès l'âge de vingt-quatre ans, tomba dans une maladie, à laquelle il prévit qu'il n'échapperoit pas. Il fit appeller ses enfans; & leur ayant declaré que sa fin approchoit, il leur demanda lequel d'entr'eux se croyoit assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son pere de disposer à son gré de sa succession. Mais Kang-hi, le plus jeune, qui étoit alors dans sa neuviéme année, se mit à genoux devant le lit de son pere, & lui dit, avec beaucoup de resolution : » Mon pere, je me crois assez fort pour prendre sur moi l'admini-» stration de l'Etat, si la mort vous enléve à nos esperances. Je ne perdrai » pas de vûë les exemples de mes ancêtres, & je m'efforcerai de rendre la » Nation contente de mon Gouvernement. Cette réponse fit tant d'impression sur *Chan-chi*, qu'il le nomma aussi-tôt pour son Successeur, sous la tutele de quatre personnes, par les avis desquels il devoit se gouverner. En 1661 Kang-hi monta sur le trône; & sa minorité finissant en 1666, il ne tarda pas plus long-tems à regner par lui-même. Bien-tôt on lui vit donner des preuves de sa force d'esprit & de corps. Il renonça au vin, à l'usage des femmes, & à l'indolence. S'il prit plusieurs femmes, suivant l'usage de la Nation, on ne le vit presque jamais avec elles pendant le jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, il s'occupoit à lire les demandes de ses peuples, & à regler les affaires de l'Etat. Le reste du jour étoit donné aux exercices militaires, & aux Arts Liberaux. Il y fit des progrès si extraordinaires, qu'il devint capable d'examiner les Chinois sur leurs propres Livres, les Tartares sur les operations de la Guerre, & les Européens sur les Mathematiques. Comment l'Empereur Kang-hi est parvenu à l'Empire. Prémices de son gouvernement. Ses grandes qualités.

Depuis l'année 1682, où la tranquillité de l'Empire se trouva bien établie, il ne manqua point tous les ans de marcher avec une Armée dans la Tartarie, moins pour se procurer le plaisir de la chasse, que pour entretenir

LANGE. 1717.

les Tartares dans leurs belliqueuſes habitudes, & les empêcher de tomber comme les Chinois, dans l'oiſiveté & la molleſſe. Il fit éclater ſon jugement & ſon courage, en arrêtant les plus dangereuſes conſpirations, avant qu'elles fuſſent capables de troubler la paix de l'Empire. L'Auteur, rendant témoignage de ce qui ſe paſſoit pendant ſon ſéjour à Peking, aſſure qu'un Gouverneur juſtement accuſé n'échappoit jamais au châtiment; que l'Empereur étoit toujours affable au peuple; que dans les tems de cherté, il diminuoit ſouvent les impoſitions publiques, & qu'il faiſoit diſtribuer entre les Pauvres de l'argent & du riz, juſqu'à la valeur de pluſieurs millions. Il n'étoit pas moins liberal pour les Soldats. Il payoit leurs dettes lorſqu'il jugeoit que leur paye n'étoit pas ſuffiſante; & dans la ſaiſon de l'hyver, il leur faiſoit un préſent extraordinaire d'habits contre le froid. Les Marchands qui exerçoient le Commerce avec les Ruſſiens, ſe reſſentoient particulierement de ſa bonté. Souvent, lorſqu'ils n'étoient point en état de faire leurs payemens au terme, il leur faiſoit des avances de ſon tréſor pour les acquitter avec leurs créanciers. En 1717, le Commerce étant dans une ſi grande langueur à Peking, que les Marchands Ruſſiens n'y trouvoient point à ſe défaire de leurs marchandiſes, il déchargea ſes Sujets des droits ordinaires, ce qui lui fit perdre dans le cours de cette année vingt mille onces d'argent de ſon revenu.

Son eſtime pour les Sçavans.

Les ſavans, continue Lange, ſont dans une haute eſtime à la Cour de ce grand Monarque. Cependant il prend ſoin qu'ils n'abuſent point de leurs lumieres pour devenir incommodes au peuple. L'exercice continuel de tant de vertus a rendu ſon gouvernement ſi glorieux, que les Chinois diſtinguent ſon regne par le nom de *Tey-ping*, qui ſignifie *grande tranquillité*. Autant que les Envoyés Ruſſiens pûrent s'en aſſurer par leurs informations, il avoit alors dix-neuf fils & douze filles, tous mariés, à la réſerve de deux Princes, l'un de treize ans, l'autre de douze; ſans compter trois garçons & trois filles qui étoient morts dans l'enfance. La plûpart de ſes filles étoient mariées dans la Tartarie. C'étoit autant de moyens qu'il avoit habilement employés pour faire entrer dans ſes interêts les Rois & les Princes de cette vaſte Région. Auſſi les comptoit-il preſque tous au nombre de ſes Vaſſaux. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces Seigneurs Tartares, qui ſe raſſemblent tous les ans à Peking, dans le cours de Janvier & de Février, pour faire à Sa Majeſté Impériale les complimens de la nouvelle année. Quelques-uns font un voyage de cinquante ou ſoixante journées. Ils ſont reçus fort civilement de l'Empereur, qui fournit à la dépenſe de leur entretien, pendant leur ſéjour dans la Capitale, & qui leur fait préſent d'une robe & d'autres habits.

Nombre de ſes enfans.

Sa politique dans leurs mariages.

Sa religion.

A l'égard de la Religion, il ne mérite pas moins d'éloges; car n'ayant jamais eu beaucoup d'inclination pour l'idolatrie, il a ſouvent dit aux Jéſuites: » Ce n'eſt point au Firmament ni aux Etoiles que je rends mes adora-» tions. Je n'adore que le Dieu vivant de la Terre & du Ciel. Il a lû quantité de Livres chrétiens, qui l'ont diſpoſé à tolerer dans ſes Etats la Religion Romaine; & depuis quelques années, il a fait préſent, aux Jéſuites, de quinze mille onces d'argent pour faire bâtir une Egliſe. Mais à préſent, qu'il eſt avancé en âge, les femmes l'ont engagé à recourir aux Idoles (3) pour ob-

Kang-hi ſe refroidit pour le Chriſtianiſme.

(3) Les Auteurs Anglois accuſent ici les Jéſuites de maltraiter un peu ce grand Empe-

tenir une longue vie ; quoiqu'il paroiſſe que la complaiſance y ait plus de part que la confiance & la perſuaſion. D'ailleurs, les Chrétiens n'ont jamais eu de plaintes à faire de lui ; mais, du tems de l'Auteur, ils étoient perſécutés par les Seigneurs de la Cour, qui ne ſe propoſoient rien moins que d'extirper le Chriſtianiſme dans l'Empire (4).

LANGE. 1717.

Eclairciſſemens tirés du Pere le Comte.

On croit devoir joindre ici ce qu'on lit dans le Pere le Comte ſur la perſonne de l'Empereur *Kang-hi* & ſur la forme de ſon Trône, pour ſupplément aux Deſcriptions qu'on a déja rapportées. Le Superieur du Collége des Jéſuites ayant été averti, par deux Eunuques, de ſe rendre au Palais avec ſes Compagnons, ils furent tous portés dans des chaiſes juſqu'à la premiere porte, d'où ils traverſerent à pied huit cours d'une prodigieuſe longueur, bâties en rond, avec des logemens d'architecture différente, mais fort commune ; à la réſerve de ces grands édifices quarrés & ſoutenus par des arches, ſous leſquelles on paſſe d'une cour à l'autre. Rien n'eſt ſi majeſtueux que cette eſpece de grands pavillons. Leur hauteur & leur largeur ſont proportionnées à l'épaiſſeur, qui eſt extraordinaire. La matiere eſt un marbre blanc, dont la couleur eſt un peu alterée par l'âge. Au travers d'une de ces cours paſſe un ruiſſeau, ſur lequel on voit pluſieurs petits ponts du même marbre, mais plus blanc & mieux travaillé.

Entrée des Jéſuites au Palais.

La beauté de ce Palais ne conſiſte pas tant dans pluſieurs piéces curieuſes d'architecture, dont il eſt compoſé, que dans une multitude incroyable d'édifices & dans un nombre infini de cours & de jardins, qui ſont tous diſpoſés regulierement, & qui forment enſemble une demeure digne du Monarque qui l'habite. L'unique choſe qui ſurprit l'Auteur & qui lui parut ſinguliere dans ſon genre, fut le Trône Impérial (5). Il en donne la deſcription, telle, dit-il, qu'il la retrouve dans ſa memoire. Au milieu d'une des grandes cours eſt une baſe quarrée, ou une maſſe ſolide, d'une groſſeur extraordinaire, dont le ſommet eſt orné d'une baluſtrade qui a beaucoup de reſſemblance avec celles de l'Europe. Cet édifice en ſoutient un ſecond, mais de forme pyramidale, ſur lequel on en voit trois autres, qui diminuent en groſſeur à proportion qu'ils s'élevent. Sur le plus haut, on a bâti une grande ſalle, dont la voûte, couverte de thuiles dorées eſt ſoutenue par quatre murs & par quatre rangs de colonnes vernies, entre leſquelles eſt placé le Trône.

Deſcription des cours & du grand Trône.

Ces grandes baſes, avec leurs baluſtrades de marbre blanc, & diſpoſées comme en amphithéâtre, jettent, par la ſplendeur de leur dorure & de leur vernis, un éclat qui éblouit les yeux lorſqu'il eſt encore relevé par la lumiere du ſoleil, & forment une des plus belles perſpectives du monde ; ſur-tout étant placées au centre d'une cour fort ſpacieuſe, qui eſt environnée de quatre magnifiques rangées de bâtimens. Si l'on y avoit employé les ornemens de notre architecture moderne & cette noble ſimplicité qu'on eſtime tant dans nos édifices, ce ſeroit ſans doute le plus magnifique Trône qui ait jamais été dreſſé par l'art.

Eclat ſingulier du Trône.

reur, parce qu'irrité des diſputes qu'il voyoit naître entre les Miſſionnaires, il ceſſa de favoriſer la Religion chrétienne.

(4) Journal de Lange, *ubi ſup.* pag. 31. & ſuivantes.

(5) Il y a pluſieurs Trônes, dont quelques-uns ſont renfermés dans des ſalles ; mais il paroît que celui-ci eſt le grand Trône Impérial.

LANGE. 1717.

Les Jéſuites ſont introduits dans la chambre de l'Empereur.

Les Miſſionnaires, après un quart d'heure de marche, arriverent enfin à l'appartement de l'Empereur. L'entrée n'avoit rien de ſplendide; mais l'antichambre étoit ornée de ſculptures, de dorures & de marbres, dont la propreté & le travail ſurpaſſoient beaucoup la richeſſe de la matiere. A l'égard de la chambre du corps, comme le ſecond deuil n'étoit point encore fini pour l'Impératrice mere, elle étoit dépouillée de tous ſes ornemens, & n'en avoit pas d'autre que la perſonne même du Souverain, qui étoit aſſis, à la mode des Tartares, ſur une eſtrade ou un ſopha, élevé de trois pieds, & couvert d'un tapis blanc qui occupoit toute la largeur de la chambre. Il avoit près de lui quelques livres, de l'encre & des pinceaux (6). Son habit étoit une veſte de ſatin blanc, fourrée de ſable. A droite & à gauche il avoit une rangée de jeunes Eunuques, les jambes ſerrées, & les bras pendans vers la terre au long des côtés, poſture qui paſſe à la Chine pour la plus reſpectueuſe (7). C'étoit dans cet état, le plus modeſte qu'un ſimple Seigneur eut pû choiſir, que l'Empereur de la Chine avoit voulu paroître aux yeux des Miſſionnaires François, dans la vûe apparemment de faire moins éclater ſa grandeur ordinaire, que les devoirs qu'il rendoit à ſa mere & la douleur qu'il reſſentoit de ſa mort.

Situation de ce Prince.

Circonſtances de l'audience.

En arrivant à la porte, les Jéſuites doublerent le pas, ſuivant l'uſage, pour gagner l'extrémité de la chambre oppoſée à l'eſtrade de l'Empereur. Là, ſe trouvant vis-à-vis de lui, ils ſe tinrent quelque tems dans la même poſture que les Eunuques, & tombant enſuite à genoux, ils ſe proſternerent trois fois (8). Alors ils reçurent ordre de s'avancer, & de ſe remettre à genoux devant Sa Majeſté. Ce Prince, après leur avoir fait diverſes queſtions ſur les affaires de la France, ſur leur voyage, & ſur le traitement qu'ils recevoient des Mandarins, leur dit : » Voyez ſi je puis ajouter quel» que nouvelle faveur à celles que vous avez déja reçues de moi. Si vous » déſirez quelque choſe de moi, vous pouvez le demander librement. Ils le remercierent de ſa bonté, & lui promirent de prier tous les jours pour ſa conſervation. Cette réponſe ayant paru lui plaire, il leur permit de ſe retirer; ce qui ſe fait ſans aucune cérémonie. La crainte & le reſpect dont ils furent remplis à la vûe du plus puiſſant Monarque de l'Aſie, ne les empêcha point d'obſerver attentivement ſa perſonne. A la verité, pour ne pas ſe rendre coupable d'un excès de liberté (car dans tout ce qui regarde la perſonne de l'Empereur, le moindre oubli du devoir paſſe pour un crime) ils avoient commencé par lui demander la permiſſion de ſatisfaire leur curioſité. Ils lui trouverent la taille un peu au deſſus de la médiocre, plus remplie que ce qu'on appelle en Europe une taille dégagée, mais plus menue néanmoins que les Chinois ne la ſouhaitent; le viſage plein & défiguré par la petite verole, le front large, le nez petit, à la maniere Chinoiſe, la bouche bien faite, & beaucoup d'agrément dans la partie inférieure du viſage. Enfin, s'il y avoit peu de majeſté ſur ſon viſage, on y découvroit du moins toutes les appa-

Obſervations des Jéſuites ſur la perſonne de l'Empereur.

(6) La Deſcription de Gemelli paroît copiée de cet endroit. *Voyez* ſon article dans l'Introduction.

(7) Mémoires du Pere le Comte, p. 37. & ſuivantes.

(8) Gemelli repréſente les mêmes circonſtances.

rences d'un excellent naturel. Ses manieres d'ailleurs avoient quelque choſe de relevé & qui annonçoit ſa grandeur.

Lange. 1717.

De ſon appartement, les Miſſionnaires ſe rendirent dans un autre, où les Mandarins leur offrirent du thé, & leur firent preſent, de la part de l'Empereur, d'environ cent piſtoles. Cette libéralité parut médiocre aux Miſſionnaires en conſidérant de quelle part elle venoit; mais elle étoit conſidérable par rapport aux uſages de la Chine, où les Grands ont pour maxime de recevoir beaucoup & de donner le moins qu'il eſt poſſible. D'un autre côté, Sa Majeſté Impériale les combla d'honneur, & donna ordre qu'ils fuſſent conduits juſqu'à leur logement par un de ſes Officiers (9).

Préſent qu'ils reçoivent de ſa part.

CHAPITRE XIV.

Voyage du Pere Antoine GAUBIL, *Miſſionnaire Jéſuite, depuis Canton juſqu'à Peking.*

Introduction.

Le journal ſuivant n'eſt qu'un extrait de pluſieurs piéces curieuſes, publiées à Paris par le Pere Etienne Souciet, Jéſuite, ſous le titre d'*Obſervations Mathématiques, Geographiques, Genealogiques & Phiſiques, tirées des anciens Livres Chinois, ou faites nouvellement aux Indes & à la Chine par les Peres de la Compagnie de Jeſus* (10). La plûpart ſont du Pere *Gaubil*, jeune-homme d'un mérite diſtingué & d'une ardeur infatigable, qui fit le voyage de la Chine en 1721, avec le Pere Jacquet autre Miſſionnaire du même Ordre, en qualité de Mathématicien. Outre l'obſervation de la latitude & de la longitude des places, tant à la Chine, que dans d'autres Pays, ſurtout à *Pulo Kondora*, on trouve dans ce Recueil divers extraits des Auteurs Chinois, concernant leur Aſtronomie, leur Chronologie & leur Hiſtoire, illuſtrés par les notes du Pere Gaubil, qui a pris ſoin d'expliquer fort utilement les termes & d'éclaircir la Géographie de Marco Polo, de Rubruquis, & de pluſieurs autres voyageurs en Tartarie, au Tibet & à la Chine. Aucun Miſſionnaire n'avoit formé cette entrepriſe avant lui, & n'auroit été capable d'y réuſſir. Le Pere Gaubil s'étoit efforcé auſſi de recueillir toutes les informations poſſibles, ſur les mêmes Pays & ſur les Régions voiſines.

Fond de cet Ouvrage.

Utilité des Notes du Pere Gaubil.

Détail du voyage de l'Auteur.

Gaubil. 1722.

Suivant les dimenſions & les calculs du Pere Gaubil, l'étendue de *Quan-cheu-fu*, ou Canton, eſt d'un mille & demi du Nord au Sud. Il obſerva toujours que la latitude de cette Ville eſt de vingt-ſept dégrés huit minutes (11); & par la fin de l'Eclipſe de lune du 22 Décembre 1722,

Obſervations de l'Auteur ſur la Ville de Canton.

(9) Mémoires du Pere le Comte, p. 39. & ſuivantes.

(10) A Paris, chez Rollin, en 1729, *in* 4°. C'eſt le premier Tome de trois de la même nature, qui ont été publiés par le même Jéſuite.

(11) Cependant, aux mois d'Octobre & de Novembre, il la trouva moindre de trente ou trente-cinq ſecondes.

GAUBIL. 1722.

trente-une minutes après minuit, il trouva que la distance méridienne de Toulouze étoit d'environ sept heures vingt-quatre minutes ou de cent onze dégrés : d'où il faut conclure que de Paris, elle est de cent neuf dégrés vingt minutes (12) ; & de Ferro, cent vingt-neuf dégrés vingt minutes. La Ville des Tartares, qui est du côté du Nord, a de grandes places vuides, & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée : mais du centre jusqu'à la Ville Chinoise elle est d'une beauté singuliere, c'est-à-dire bien bâtie, divisée par de belles rues, qui sont fort proprement pavées & remplies d'arcs de triomphe.

Beauté de ses Palais.

Le Palais où les Lettrés s'assemblent pour honorer Confucius, celui dans lequel ils sont renfermés pour subir l'examen, & ceux du Viceroi & du Général des Troupes sont d'une magnificence extraordinaire. Mais la Ville Chinoise n'a rien de remarquable, à la reserve de quelques rues, vers la riviere, qui sont bordées de belles boutiques. Toutes les autres sont fort étroites.

Ses fauxbourgs.

Le fauxbourg Oüest est le mieux peuplé & de la plus belle apparence du monde. Ses rues, dont le nombre est infini, sont droites, pavées de grandes pierres quarrées, & bordées de grandes & belles boutiques. Comme la chaleur oblige de les couvrir, on croit se promener à Paris dans les galleries du Palais. On remarque, dans le même fauxbourg, les beaux magasins que les Marchands se sont bâtis au long de la riviere. Les fauxbourgs de l'Est & du Sud consistent dans quelques miserables rues, habitées par une populace indigente. Mais la plus belle vûe de Canton est celle de la riviere & des canaux, avec leur prodigieux nombre de Barques de toutes sortes de grandeur, qui paroissent se mouvoir sur terre, parce que la superficie de l'eau est couverte d'arbres & d'herbages.

Son départ de Canton avec le Pere Jacquet.

Le 31 de Décembre, l'Auteur partit de Canton, accompagné du Pere *Jacquet*, Réligieux du même Ordre, pour se rendre à Peking, où ils ient appellés par les ordres de l'Empereur, en qualité de Mathématic Le Tsung-tu leur avoit donné huit cens cinquante livres pour la dépense de leur voyage. Ils s'arrêterent, la nuit suivante, à *Fos-chan*, qui ne passe que pour un Village, quoiqu'il ne soit gueres moins peuplé que Canton, qui n'en est éloigné que de trois lieues trois quarts à l'Est. C'est un endroit des plus considérables de la Chine pour le Commerce.

Tang-pu ou Corps de garde, d'où l'on salue les Mandarins.

Le 2 de Janvier, les deux Missionnaires passerent la nuit, dans leur Barque, près d'un *Tang-pu* ou d'un corps de garde. Lorsqu'un Lettré ou un Mandarin passe devant ces lieux, il est salué dans sa Barque par les soldats de garde, qui le distinguent aux banderolles & aux picques des personnes de son cortége. D'ailleurs il se fait reconnoître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre, qui se nomment *Los*. Tous les jours au soir, en arrivant au lieu du repos, il bat deux ou trois fois du même tambour, pour avertir le *Tang-pu*, qui répond par le même nombre de coups, & qui est obligé de garder la Barque pendant la nuit. Ces Tang-pu se transportent, & sont ordinairement placés à deux lieues l'un de l'autre, mais de maniere que le second puisse être vû du premier. Ils ont des sentinelles, pour donner les signaux dans l'occasion (13).

(12) On trouve plus correctement, dans la Table, cent-neuf degrés trente minutes.
(13) Gaubil, *ubi sup.* p. 123. & suiv.

Le

Le 3, Gaubil & ſon compagnon dînerent à *San-chui-hyen*, cinq lieues à l'Oueſt Nord-Oueſt de *Fo-chan*. Ce fut là qu'ils entrerent dans la riviere qui coule à Nan-yong-fu. Le ſoir ils ſe logerent ſous le Tang-pu, après avoir traverſé une des plus belles contrées de la Chine & des mieux peuplées, ou du moins fort ſupérieure à celle qu'ils virent le jour ſuivant. GAUBIL. 1722. Riviere qui conduit à Nan-yong-fu.

Le 5, ayant dîné à *Tſin-yuen-hyen*, ils y trouverent la latitude de vingt-trois dégrés quarante-cinq minutes. Le 12 ils paſſerent par *Cha-cheu-fu*, & le 16 ils arriverent à *Nan-yon-fu*, où l'on voit deux Ponts ſur deux rivieres. Cette Ville eſt ſituée à vingt-cinq dégrés dix-ſept minutes de latitude, & deux dégrés quelques minutes plus Eſt que Canton. Le Pays, dans l'eſpace de deux lieues juſqu'à Tſin-yuen-hyen, eſt montagneux, rempli de pierres & mal peuplé. La riviere y fait des détours conſidérables, qui la rendent fort difficile à remonter. Latitude de Tſin-yuen-hyen.

Les Miſſionnaires, ayant pris terre ici, ſe firent conduire à *Nangan*, qui eſt éloigné de ſix lieues. La route eſt coupée par la grande montagne de Melin. La grande porte d'une Ville fait la ſéparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-ſi. On marche d'une Ville à l'autre par un chemin roide & étroit, mais bien pavé, qui eſt proprement une chauſſée. Jamais l'Auteur n'avoit vû, dans les rues de Paris, autant de monde que dans les grands chemins de ces Provinces. Séparation des Provinces de Quang-tong & de Kyang-ſi.

Le 19, il reprit une Barque à *Nan-gan*, ſur une riviere qui prend ſa ſource près de cette Ville. Elle ſe rend, par de longs détours entre les Montagnes, à *Kan-cheu-fu*, où, recevant quantité de ruiſſeaux, elle devient une riviere conſidérable. Ses rives ſont ornées d'un grand nombre de belles Villes & de Villages, ſans y comprendre la Cité de *Nan-kang-hyen*, quatorze lieues au Nord de Nan-gan. Nan-gan.

Kan-cheu-fu tient le ſecond rang entre les Villes de la Province de Kyang-ſi. Sa ſituation eſt au vingt-cinquiéme dégré cinquante-deux minutes de latitude, deux dégrés quelques minutes plus à l'Eſt que Canton. On vante ſes murs, la beauté de ſes rues & de ſes Palais, & l'étendue de ſon diſtrict. Les Franciſquains Eſpagnols & les Jéſuites Portugais y ont chacuns leur Egliſe. Trois lieues au Nord de cette Ville on trouve les Che-po-tans (14), qui ſont des rocs dont la ſurface de la riviere eſt couverte. On en diſtingue deux, qui demandent beaucoup d'habileté pour les traverſer, & qu'on ne paſſe pas même ſans danger pendant les grandes eaux. Auſſi les Chinois font-ils des vœux dans cette occaſion. Aux deux extrêmités de ces écueils, on voit un Temple, où les Bonzes demandent l'aumône aux paſſans, & ne manquent point de montrer de longues liſtes de Matelots qui n'ont eu l'obligation de leur ſalut qu'à leur charité. Kan-cheu-fu. Rocs nommés Che-po-tans.

Sept lieues plus loin, & douze au Nord-Oueſt de *Kan-cheu-fu*, on rencontre *Van-gan-hyen*, Ville dont la ſituation eſt fort agréable. Enſuite on entra dans des contrées d'une fertilité charmante, remplies de Villes & de Villages, tels que *Ki-gan-fu*, Ville du premier ordre, *Tay-hyo*, *Kyen-chuy*, & *Ha kyang*, Villes du troiſiéme; *Kan-cheu*, grand Bourg où toutes les drogues de la Chine ſe raſſemblent, & *Fu-chin*, Ville d'un grand Commer-

(14) Nieuhof les place à beaucoup plus de diſtance de Kancheu-fu. *Voy. ci-deſſus ſon Journal.*

GAUBIL. 1722.

ce. Enfin les deux Miſſionnaires arriverent à *Nan-chang-fu* (15), Capitale de Kyang-ſi. Cette Ville eſt grande & bien peuplée. Ses rues ſont belles. La riviere qui l'environne & qui eſt couverte de Barques, les Quays qui regnent au long de cette riviere, les jardins coupés en terraſſes, & les Palais qui ſe préſentent dans le Port, pour loger les Officers & les Commiſſaires Impériaux, donnent beaucoup d'agrément à la perſpective. Nan-chang-fu eſt à vingt-huit degrés trente-cinq minutes de latitude. Sa longitude eſt un peu plus Oueſt (16) que celle de Peking (17).

Nan-chang-fu, Capitale de Kyang-ſi.

Le 7 de Février, ayant quitté Nan-chang-fu & la route de Peking par terre, ils continuerent leur voyage par eau. Le 11, ils arriverent à *Kyen-kyang-fu*, après avoir fait quatre lieues par terre. Cette Ville, qui eſt grande & du premier ordre, ſe trouve ſituée ſur la rive Sud du Kyang. Elle eſt entourée de murailles, mais preſque déſerte, à trente-neuf degrés cinquante-ſix minutes de latitude. Les Jéſuites François y ont une Egliſe. Kyen-kyang-fu eſt à quatre lieues du lac de *Po-yang* que les deux Miſſionnaires avoient traverſé dans leur route. Ce lac, qui contient pluſieurs belles Iſles, eſt formé par quantité de grandes rivieres. On voit ſur ſes bords un grand nombre de Villes & de Villages, entre leſquels eſt *Nan-kang-fu*, grande Ville ſur la rive Oueſt, mais déſerte & mal bâtie. Il s'étend l'eſpace de ſeize lieues, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. Sa largeur eſt d'environ quatre lieues, mais près de Nan-kang-fu elle ſe reſſerre juſqu'à deux. C'eſt entre cette Ville & Kyen-kyang qu'on voit la fameuſe montagne de *La-chan*, qui contient, dit-on, trois cens Temples ou Couvens, avec un nombre infini de Bonzes.

Egliſe des Jéſuites à Kyen-kyang-fu.

Montagne de La-chan, & ſes trois cens Couvens de Bonzes.

Le 13, Gaubil & ſon compagnon s'embarquerent ſur le Kyang, & gagnerent le lendemain *Wang-cheu-fu* dans la Province de *Hu-quang*. En arrivant dans cette Ville, ils eſſuyerent un furieux orage, qui fut ſuivi d'un froid très rude. Les montagnes furent couvertes de neige & les ruiſſeaux glacés, quoique la latitude ſoit de trente degrés vingt ſix minutes. Cet obſtacle les arrêta cinq jours, après leſquels ils s'avancerent à Han-cheu, pour ſe rendre par terre à *He-nan* & *Kay-fong-fu*, où ils s'étoient propoſé de faire quelques recherches ſur l'origine des Juifs qu'on y avoit nouvellement découverts.

Juifs découverts à la Chine.

De Kyeng-kyang (18) à *Vu-chang-fu*, Capitale de Hu-quang, les rives du Kyang reçoivent beaucoup d'agrément d'un grand nombre de belles plaines, de Villes & de Villages dont elles ſont bordées. Vis-à-vis de Vu-chang-fu, à l'embouchure de la riviere de *Han*, eſt ſituée la Ville de *Han-keu*. Sur la rive gauche eſt celle de *Hany-an*. Vu-chang, Hany-an & Han-keu étant à ſi peu de diſtance, forment la plus grande & une des plus importantes places de la Chine. A la vûe d'une prodigieuſe quantité de Barques, entre leſquelles on en voit de fort grandes, & d'une multitude incroyable de Peuple qui paſſe continuellement, on s'imagineroit que tout l'Empire eſt ici raſ-

Grandes Villes.

(15) *Nan-chan-fou* dans l'Original; c'eſt-à-dire, *Nan-shan-fu* ſuivant l'orthographe Angloiſe.

(16) Les Cartes des Jéſuites la mettent à trente-ſix degrés quarante-trois minutes.

(17) C'eſt peut-être une erreur, au lieu de *Kyen-kyang*.

(18) C'eſt peut-être *Kyen-kyang*.

(19) *Hanian* dans l'Original; mais c'eſt apparemment la même Ville que *Han-yang-fu*.

ſemblé. Les boutiques de Han-keu offrent toutes ſortes de drogues & de Simples. GAUBIL. 1722.

Les deux Jéſuites quitterent cette Ville le 6 de Mars, pour traverſer un Pays aſſez fertile & bien peuplé, mais qui n'a point de Villes ni de Villages remarquables. Après cinq jours de marche, ils entrerent dans la Province de *He-nan*, qu'ils traverſerent du Sud au Nord juſqu'à *Kay-fong fu* ſa Capitale. Dans toute cette étendue, ils trouverent le Pays d'une beauté admirable. C'eſt une vaſte plaine, remplie de grandes & belles routes, bordées d'arbres, qui conduiſent à des Villes ou des Villages. La route principale eſt une ſorte de chauſſée, plus élevée que les autres, d'où la vûe eſt charmante. Chaque Ville a ſes poteaux, qui montrent le chemin vers les Villes voiſines. On trouve auſſi, par intervalles, des maiſons publiques de rafraîchiſſement; & dans les Villes & les Villages, de grandes hôtelleries pour le logement des voyageurs. Cependant ils ſont obligés de porter avec eux leur lit. Mais avec cette précaution & celle d'avoir un cuiſinier Européen, on peut voyager auſſi commodément qu'en France.

Province de He-nan.

Commodités de la route.

Kay-fong-fu eſt ſituée à trente-quatre degrés cinquante & une minutes de latitude, environ deux degrés Oueſt de Peking. C'eſt une grande Ville, mais mal bâtie & médiocrement peuplée. Le Wang-ho paſſe au Nord de ſes murs, à la diſtance d'une lieue & demie. A quatre lieues, du côté du Sud, on trouve une Place de Commerce, qui peut paſſer pour une grande & belle Ville.

Kay-fong-fu.

La route de Kay-fong-fu à Peking reſſemble à la précédente, avec cette différence, qu'elle eſt plus fréquentée, mais que le Pays eſt moins agréable & moins fertile. Deux ou trois journées au Nord de Kay-fong-fu, la vûe ne découvre qu'un grand marais, qui eſt traverſé par une grande chauſſée. La Province de *Chan-tong* eſt fort ſabloneuſe, & la pouſſiere très-incommode.

Tong-chang-fu (20), qui appartient à cette Province, eſt une grande & belle Ville, riche, célebre par ſon Commerce, & ſituée ſur le canal royal à trente-ſix degrés trente-quatre minutes du latitude, & quinze minutes Oueſt de Peking.

Tong-chang-fu.

Te-cheu (21) eſt auſſi une belle & grande Ville ſur le même canal, & dans la même Province, à vingt lieues de *Tong-chang*, au Nord, & quinze (22) au Sud de Peking. On y voit de magnifiques ponts de brique; mais celui qu'on rencontre, à quatre lieues Oueſt-Sud-Oueſt de cette Ville eſt un des plus beaux ponts de l'Univers.

Te-cheu.

L'Auteur paſſe ſur les Temples, les ponts de marbre & quantité d'autres ſpectacles curieux, qu'il n'eut pas le tems d'examiner. Il arriva heureuſement à Peking, le 19 d'Avril, après avoir fait, depuis Han-keu, deux cens trente lieues, d'une par heure (23).

Arrivée de l'Auteur à Peking.

(20) *Ton-chan-fu* dans l'Original; mais c'eſt une erreur d'impreſſion.

(21) *Te-theu* dans le François; mais il faut remarquer qu'il y a peu de Livres imprimés avec moins de correction, ſur-tout pour les Figures.

(22) C'eſt plûtôt trente-cinq.

(23) Gaubil, *ubi ſup.* p. 131. & ſuiv.

CHAPITRE XV.

Ambaſſade de Charles-Ambroiſe MEZZA-BARBA, *Patriarche d'Alexandrie, vers l'Empereur Kang-hi.*

INTRODUCTION. D'où cet Extrait eſt tiré.

OUTRE la Relation Italienne (24) de cette mémorable Ambaſſade, qui préceda l'expulſion des Miſſionnaires, & qui acheva la ruine de la Religion Catholique à la Chine, il s'en trouve, dans la Bibliotheque raiſonné, un Extrait fort étendu, qui contient tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans l'Ouvrage, avec d'utiles Obſervations du Journaliſte. On a cru que cet Extrait pouvoit être ici fort bien employé, avec quelqu'adouciſſement dans les termes.

La Relation de Viani eſt publiée ſous un faux titre.

Quoique le Journal de Mezza-Barba ſoit repréſenté au titre, comme imprimé à Paris, il eſt aiſé de voir, à l'impreſſion même, qu'il ſort d'une preſſe Italienne. La Dédicace de l'Editeur, ſignée *Anatolio Piſtofilace*, eſt écrite de la *Cita non permanente*, & porte pour date le premier de Juin 1739. On nous dit, dans un court Avertiſſement, que l'Ouvrage eſt publié ſur le Manuſcrit de Viani, ſans aucune altération; que ce Manuſcrit a couru dans toute l'Italie pendant la vie du Légat & pendant celle de l'Auteur, comme pluſieurs perſonnes vivantes en peuvent rendre témoignage, & qu'il ne contient rien dont l'Auteur, homme d'une intégrité connue, n'ait été témoin oculaire.

Vie de l'Auteur.

Viani étoit né à Saluces, dans le Piémont, en 1690. Après avoir fait ſes études ordinaires d'humanités & de Philoſophie, auxquelles il joignit celle du Droit civil, il entra, vers l'âge de dix-huit ans, dans l'Ordre des Servites, à Boulogne, où il fut reçu, en 1717, aſſocié du Collége de S. Joſeph. Il enſeigna ſucceſſivement la Philoſophie, qui paroît avoir été ſon étude favorite, à Florence, à Piſtoie, à Montepulciano & à Rome. Il donna auſſi ſon application à l'Eloquence & à la Coſmographie, par le conſeil du Pere *Capaſſi*, Théologien du même Ordre, qui le préſenta enfin à M. Mezza-Barba, & le fit entrer à la ſuite de ce Prélat, en qualité de Confeſſeur, pour l'accompagner dans le voyage de la Chine. Après ſon retour en Italie, où Mezza-Barba fit de grands éloges de ſon mérite, il fut reçu par l'Univerſité de Turin, au nombre des douze Théologiens établis pour examiner ceux qui prennent le degré de Docteur. On l'auroit élevé lui-même au Doctorat, s'il n'eût refuſé cette diſtinction. Quoique nommé Provincial du Piémont, en 1735, & choiſi, en 1738, Définiteur général, il ſe retira pendant quelques

(24) Intitulée: *Iſtoria delle coſe operate nella China da M. Gio Ambrogio Mezza-Barba, Patriarca d'Aleſſandria, Legato Apoſtolico in quell' Impero, & di preſente Veſcovo di Lodi: ſcritta dal Padre Viani, ſuo Confeſſore, e Compagno nella predetta Legazione. Opera data adeſſo la prima vota à la luce. In Parigi, appreſſo Monſu Briaſſon. Con privilegio.* Le nom de *Jean* paroît ici donné par mégarde à Mezza-Barba, qui eſt nommé par-tout ailleurs *Charles-Ambroiſe*. L'Ouvrage eſt *in* 8°. avec une Epitre dédicatoire, un Avertiſſement de l'Editeur & une Lettre de Viani. L'Extrait qu'on en donne ici, parce qu'on ne s'eſt pas flatté de pouvoir le mieux faire, eſt tiré de la premiere & de la ſeconde Partie de la Bibliotheque raiſonnée, Edition d'Amſterdam de 1740.

années à Rome, pour y mener une vie plus tranquille. Mais, bien-tôt après, le Général des Servites l'envoya, contre ſon attente, à Naples, en qualité de ſon Vicaire général, pour y appaiſer quelques différends qui s'étoient élevés dans ce Royaume entre les Religieux de ſon Ordre. Enſuite il lui confera le Prieuré de S. Marcel à Rome. Mais Viani ne jouit pas long-tems de cette nouvelle faveur. Il fut emporté par une attaque d'apoplexie, à Naples, vers la fin de la même année, âgé de quarante-neuf ans.

INTRODUCTION.

Sa mort.

Tandis qu'il faiſoit ſa réſidence au Collége de S. Joſeph à Boulogne, il publia, en Italien, un Traité *ſur l'Ame des Bêtes* (25), traduit du François, qu'il entendoit parfaitement. Nous avons auſſi quelques Prolegomenes de ſa propre Théologie, publiés à Modene, où il enſeigna pendant quelques années. Cet Ouvrage, au jugement de l'Auteur de la Lettre d'où ces circonſtances ſont tirées, contient quantité de recherches ſur la Géometrie ſacrée, la Chronologie & l'Hiſtoire eccléſiaſtique. Enfin, Viani eſt repréſenté dans cette Lettre, comme un Perſonnage également diſtingué par ſa probité & ſon ſçavoir, d'un commerce agréable, déſintereſſé, incapable de vengeance, & toujours prêt à faire le bien par inclination.

Ses Ouvrages.

Son caractere.

Le deſſein de cet éloge eſt de faire connoître ſur quels fondemens la vérité de cette Relation eſt appuyée. Quoique le ſujet de la Légation de Mezza-Barba fût ignoré de peu de perſonnes, les circonſtances en demeurerent cachées juſqu'à la publication du Journal de ſon Confeſſeur. Les évenemens y ſont rapportés chaque jour. Il a peu d'étendue; mais il eſt clair & digne de l'attention du Public. On y trouve un exemple de la conduite des Souverains Pontifes & de leurs Miniſtres, pour étendre ou confirmer l'autorité du Saint Siége. Les Jéſuites n'y ſont pas toujours traités favorablement; & l'on croit s'appercevoir que le principal objet de l'Auteur étoit d'approfondir leurs principes. Mais, pour mettre cette matiere dans tout ſon jour, il eſt à propos de la reprendre de plus loin.

Qualités de ſa Relation.

Le Pere du Halde, dans ſa Deſcription de la Chine (26), paſſe légerement ſur les diſputes qui diviſerent pendant vingt ans les Miſſionnaires de ce grand Empire. Il rapporte à la verité les principaux faits, ſans oublier que les ennemis des Jéſuites ont pris plaiſir à les traduire indignement devant le Tribunal de pluſieurs Papes. Les points conteſtés ſe reduiſoient à deux: 1°. Si par les mots de *Tyen* & de *Changti* les Chinois entendoient le Ciel matériel, ou le Seigneur du Ciel. 2°. Si les cérémonies qu'ils obſervent à l'égard des Morts & du Philoſophe Confucius, ſont religieuſes, ou ſi ce ne ſont que des pratiques civiles, des ſacrifices & des uſages de police.

Eclairciſſemens ſur les différends des Miſſionnaires à la Chine.

Un Jéſuite, nommé le Pere Matthieu *Ricci*, qui étoit arrivé à la Chine en 1580, c'eſt-à-dire environ trente-ſix ans après que Jaſparo de la Cruz, Dominiquain Portugais, y eut introduit l'Evangile, jugea que la plûpart de ces cérémonies pouvoient être tolerées, parce que, ſuivant leur premiere inſtitution & l'intention des Chinois ſenſés, dans laquelle on entretenoit ſoigneuſement les nouveaux convertis, elles étoient purement civiles. Du Halde n'explique pas quel étoit le ſentiment de Ricci ſur le premier article; mais il paroît, par la rélation de Mezza-Barba & par d'autres mémoires, qu'il étoit per-

Sentiment du Pere Ricci.

(25) C'eſt apparemment le Traité de l'Ame & de la connoiſſance des Bêtes, par A. D. imprimé à Amſterdam en 1681. *in* 12.

(26) Voyez l'Ouvrage même.

INTRODUCTION.

Les Jésuites & les Dominiquains se partagent.

suadé que sous le nom de *Tyen*, les Lettrés adoroient le véritable Dieu, & par conséquent, que ce culte pouvoit être toleré dans les nouveaux convertis.

Au contraire, les Dominiquains soutenoient que les Chinois, n'adorant en effet que le Ciel matériel, se rendoient coupables d'une idolâtrie grossiere, & que leurs cérémonies à l'égard des Morts étoient des sacrifices réels, qui ne pouvoient s'accorder avec le Christianisme. Le Pere *Longobardi*, qui succeda en 1610 au Pere Ricci, embrassa l'opinion des Dominiquains; & tous les Jésuites du Japon, avec une partie de ceux qui résidoient à la Chine, s'attacherent au même sentiment. Le Journaliste est redevable à Dupin (27) de cette derniere particularité, qui ne se trouve point dans du Halde; mais il est vrai aussi que plusieurs Dominiquains se déclarerent pour l'opinion de Ricci (28).

Premiers Jugemens du S. Siége.

La dispute n'ayant fait que s'échauffer de jour en jour, les deux Partis se préparerent à porter leur différend au Saint Siége. Le Pere *Morales*, Dominiquain, qui se rendit le premier à Rome, en 1645, obtint du Pape Innocent X. un Décret du 12 Décembre, contre les prétentions des Jésuites. Mais, l'année suivante, le Pere Martini Jésuite, ayant représenté les choses sous un autre jour, le Tribunal de la Propagation de la Foi approuva une partie du culte de la Chine (29), dans la supposition qu'il étoit purement civil, & le Pape Alexandre VII. confirma cette approbation par son Décret du 23 de Mars 1656, mais sans révoquer celui d'Innocent X. Depuis ce tems-là jusqu'en 1684, du Halde nous aprend que toutes les disputes (30) cesserent à la Chine.

M. Maigret prend parti contre les Jésuites.

Cependant, s'il en faut croire Dupin, les Dominiquains rénouvellerent leurs plaintes, en 1661 & 1664, sous le Pontificat d'Innocent XI. M. Maigret, Docteur de Sorbonne, Prêtre du Séminaire des Missions étrangeres, nommé, par le Pape, Vicaire Apostolique de la Province de Fo-kyen, & dans la suite Evêque de Conon, publia dans le Pays même, le 26 de Mars 1693, une Ordonnance qui décidoit la question au désavantage des Jésuites; elle fut présentée au Pape, en 1696, avec une Suplique, par laquelle ce Prélat soumettoit son jugement à celui de Sa Sainteté, qui établit, en 1699, une

Ecrits de part & d'autre.

Congrégation pour l'examen de cette affaire. Ce fut alors, suivant les termes de l'Historien Jésuite, qu'on vit un parti actif & puissant réunir toutes ses forces & ne rien épargner pour soulever tout le monde contre les Jésuites. En 1700, on vit paroître une lettre au Pape sous le nom du Séminaire des Missions étrangeres à Paris, où les Jésuites furent attaqués sans ménagement. La même année, cinq propositions tirées des Mémoires du Pere le Comte (31) furent censurées par la Sorbonne. Bientôt, toute l'Europe fut inondée d'écrits pour ou contre les cérémonies Chinoises. » On employa jusqu'à l'Ecriture » Sainte pour noircir la réputation des Jésuites. Leurs ennemis publierent, » en stile devot, la paraphrase d'un Pseaume, où les paroles du Prophête » royal furent entremêlées de railleries ameres & de sanglantes invectives. La Compagnie ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle fit face à ses adversaires, qui l'attaquoient de toutes parts. Elle réfuta leurs

Décret de Clément XI.

calomnies (32). Mais, en 1704, le Pape Clement XI porta un Décret,

(27) Histoire de l'Eglise en abregé, Tome IV. p. 402. seconde Edition, Paris, 1714.
(28) Bibliotheque raisonnée, Vol. 25. Part. I. p. 105. & suiv.
(29) *Ibid.* p. 403.
(30) Voyez la Description de la Chine.
(31) Du Pin, *ubi sup.* p. 405.
(32) Du Halde, *ubi sup.*

par lequel les céremonies Chinoiſes furent condamnées dans le ſens que Meſſieurs des Miſſions étrangeres les avoient repréſentées au ſaint Siége. Ce décret ne fut pas publié en Europe avant 1708, ou ne le fut, ſuivant Dupin, qu'en 1709. Mais on prit ſoin de le faire paroître à la Chine, dans un Mandement de Charles de Tournon, Archevêque titulaire d'Antioche, que le Pape avoit envoyé dans cet Empire, avec la qualité de Patriarche des Indes & de Légat à *Latere* près de l'Empereur *Kang hi*. Les Evêques d'Aſcalon & de Macao, ſoutenus par vingt-quatre Jéſuites, appellerent du Mandement, & députerent à Rome les Peres Barros & Bauvolier, deux Miſſionnaires du même ordre pour ſoutenir la juſtice de leur appel. Malheureuſement le bruit de ce démêlé pénétra juſqu'à l'Empereur Kang-hi. Ce Prince déclara que l'entrée de la Chine ſeroit fermée à tous les Miſſionnaires étrangers qui n'approuveroient pas les cérémonies Chinoiſes. L'Evêque de Canton fut chaſſé; & le Légat rélegué à Macao, pour y être gardé ſoigneuſement juſqu'au retour des deux Jéſuites, que l'Empereur avoit envoyés lui-même en Europe. Mais ce Prélat mourut le 8 de Janvier 1710, après avoir été honoré de la pourpre Romaine. Le 25 de Septembre de la même année, le Tribunal de l'Inquiſition confirma le Mandement du Cardinal de Tournon (33), & le Pape ordonna aux Miſſionnaires de ſe ſoûmettre à ce jugement par une obéiſſance pure & ſimple (34).

INTRODUCTION.

L'Empereur de la Chine entre dans les démêlés des Miſſionnaires.

Cinq ans après, on vit paroître un Décret Apoſtolique de Clement XI, portant ordre aux Miſſionnaires d'employer le mot *Tyen-tchou*, qui ſignifie Seigneur du Ciel. A l'égard des cérémonies qui pouvoient être tolerées, Sa Sainteté régla qu'ils s'en rapporteroient au jugement du Viſiteur Général, que le Saint Siége avoit alors à la Chine, ou de celui qui lui ſuccederoit, & des Evêques & Vicaires Apoſtoliques de la même Miſſion. Cependant tous ces Prélats, n'ayant oſé ſe fier à leur propre déciſion, demanderent de nouveaux ordres; » & Sa Sainteté réſolut d'envoyer à la Chine un nouveau Vicaire Apoſ-
» tolique, avec des inſtructions particulieres, contenant les indulgences &
» les permiſſions qu'elle accordoit aux Chrétiens par rapport aux uſages du
» Pays, & les précautions qu'il falloit prendre pour garantir la Réligion de
» toutes ſortes de ſoüillures. Elle fit choix de Charles Ambroiſe *Mezza-Bar-*
» *ba*, qu'elle créa Patriache d'Alexandrie, & dont la légation, ajoûte Du
» Halde, fut prudente & moderée (35).

Dernier Jugement du S. Siége.

C'eſt l'hiſtoire de cette ambaſſade que *Viani* nous a donnée dans ſa rélation, & dont on va lire ici les principaux évenemens. Mais les Auteurs Anglois ont pris ſoin de comparer ce que l'Auteur de la deſcription de la Chine en a dit, avec ce qui eſt atteſté par le Confeſſeur du Légat.

Soin des Auteurs de l'Extrait.

§. I.

Arrivée du Légat à la Chine, & circonſtances de ſon voyage, depuis Macao juſqu'à Peking.

MEZZA-BARBA.

1720.

LE Vaiſſeau qui portoit Mezza-Barba fit voile de Liſbonne le 25 de Mars 1720. Après un voyage de cinq mois & vingt-neuf jours, il arriva le 23

Le Légat part de Liſbone.

(33) L'Hiſtoire de ſa Légation fut alors publiée en François, & traduite en Anglois.

(34) Du Pin, *ubi ſup.*

(35) Du Halde, *ubi ſup.*

MEZZA-BARBA. 1720.

de Septembre à deux lieues du Port de Macao, où il ne put entrer avant le 26, parce qu'on s'étoit proposé de le recevoir avec des témoignages de respect qui demandoient quelques préparations. Le Gouverneur de la Ville alla au devant de lui à la tête du Senat & de toute la milice, au bruit d'une décharge générale de l'artillerie. Les rues par lesquelles on fit passer le Légat étoient tendues de tapisseries, ornées de guirlandes & de festons. Il fut conduit, avec cette pompe, jusqu'au Palais qui avoit été préparé pour son logement, où il reçut, sur un Trône, les complimens de plusieurs Seigneurs, qui vinrent le féliciter de son arrivée. Les trois jours suivans furent employés à des cérémonies de la même nature. Le Gouverneur, le Sénat en corps & toutes les Communautés religieuses, rendirent successivement leurs respects au Ministre du S. Siége; tandis que de son côté il donna l'absolution à l'Evêque de Macao & au Pere *Monteiro*, Provincial des Jésuites, en leur faisant jurer d'observer la Bulle qui concernoit les cérémonies Chinoises. Il leva aussi l'Interdit qui avoit été jetté sur toutes les Eglises.

Sa réception à Macao.

Il leve l'interdit.

Offres qu'on lui fait pour le voyage de Peking.

Le 30, il reçut des Lettres du Gouverneur des Provinces de *Quang tong* & de *Quang-si*, par lesquelles il étoit invité à se joindre au *Tajin*, grand Officier de Canton, qui devoit faire, par eau, le voyage de Peking (36). Il accepta volontiers des offres si agréables, & cinq Mandarins étant venus consulter ses intentions, pour le jour de son départ, il choisit le 7 d'Octobre. Le tems fut employé, dans cet intervalle, à rendre les visites qu'il avoit reçûes, ou à faire ses dévotions dans les Eglises, sur-tout dans la Cathedrale, où l'*Ecce Sacerdos magnus* (37) & le *Te Deum* furent chantés à son honneur, & le S. Sacrement exposé. Les Jésuites reçurent aussi le Légat dans leur Eglise de S. Paul, où il eut la consolation de baiser le bras de S. François Xavier. Ils lui donnerent un festin magnifique dans l'*Isle-verte*. Enfin ce Prélat partit de Macao, chargé d'honneurs & de politesses, non-seulement de la part des Ecclésiastiques, mais de celle même du Gouverneur, qui avoit placé une garde à la porte de son Palais.

Il se rend à Canton.

Promesse qu'il reçoit des Jésuites.

En arrivant à Hyang-kan, il trouva deux grandes Barques; l'une pour son usage, envoyée par le *Tsiung tu* de Canton; l'autre, qui portoit le Pere Laureati, Visiteur des Jésuites, avec plusieurs autres Missionnaires. Aussi-tôt que le Visiteur se vit seul avec lui, il lui présenta un Ecrit en Latin, dans lequel il promettoit, non-seulement de ne pas faire d'opposition au Decret du Pape Clément XI. concernant les cérémonies Chinoises, mais de le seconder même de tout son pouvoir. On a crû que cette Piéce méritoit de trouver place ici (38) dans une Note. Le Légat reçut, avec beaucoup de

(36) Suivant le Pere du Halde, ce fut par les pressantes sollicitations du Pere Laureati, Jésuite, que le Légat obtint la permission de partir pour Peking sans attendre les ordres de l'Empereur.

(37) On conserve ces détails, pour faire mieux connoître le caractere de l'Ecrivain.

(38) » Ego Joannes Laureati, Societatis » Jesu, ad avertendum omnem suspicionem, » juro, coram Deo qui intuetur cor meum, » me, neque directè, neque indirectè, ne- » que per me, neque per alios, ullo modo » impediturum jussa Sanctissimi Domini nostri Clementis, Divina Providentia Papæ XI, circa ritus Sinicos. Immo, quantum in me est, sincerè & libenter eadem » executurum & promoturum ut ab aliis admittantur & promoveantur, adjuvando » strenuè & efficaciter ad id in Sinas missum » Illustrissimum D. Carolum Ambrosium » Mezza-Barba, Legatum à latere ejusdem » Sanctissimi Domini nostri. Sic libens & non

joie,

joie, la Proteſtation du Pere Lauréati. Mais un moment après, le Miſſionnaire lui dit, que ſi Son Excellence vouloit prendre ſes conſeils, le premier pas qu'elle avoit à faire étoit de déſavouer hautement tout ce qui avoit été reglé par le Cardinal de Tournon ; ſans quoi, Elle devoit s'attendre à peu de ſuccès dans ſa Légation. Mezza-Barba lui demanda, comment il accordoit ce conſeil avec la Promeſſe qu'il venoit de lui remettre par écrit. Le Pere Laureati ſe préparoit à répondre, lorſque la converſation fut interrompue par quelques ſurvenans.

Mezza-Barba. 1720.

Le 12, Mezza-Barba prit terre à Canton ; & ſe faiſant accompagner de tous les Miſſionnaires, avec les gens de ſa ſuite, il alla ſe loger à l'Hôtel de la ſacrée Congregation, tandis que le Pere Laureati ſe hâta de notifier ſon arrivée au *Ta-jin*, au *Tſong-tu* & au Viceroi. De ces trois Seigneurs, les deux premiers furent envoyés au Légat pour le complimenter, & lui dire qu'avant ſon départ pour Peking ils avoient pluſieurs queſtions à lui faire au nom de l'Empereur. Mais le Viceroi ayant alors quelque démêlé avec le Tſong-tu, refuſa de voir le Viſiteur des Jéſuites, quoiqu'il fût d'ailleurs de ſes amis, & feignit même de n'avoir pas reçu ſon billet d'information. En même-tems il fit arrêter le Pere *Ceru*, un des Compagnons de Laureati. Le Légat, fort embarraſſé à ſoutenir la dignité de ſon caractere, ne ſortit de ce dangereux pas que par l'entremiſe du Pere Pereyra, autre Jéſuite, qui ſe trouvoit *incognitò* à Canton, quoique tous les Miſſionnaires de ſa compagnie publiaſſent qu'il étoit actuellement dans ſon Egliſe de *Fo-chan* (39). Laureati conſeilla au Légat de ſe reſſentir hautement de cette injure, & de faire declarer au Viceroi qu'il étoit reſolu de retourner à Macao s'il n'obtenoit une juſte ſatisfaction. Le Légat, encore plus embarraſſé, le pria de faire entrer ſincerement Pereyra dans l'intention de le ſervir. Laureati feignit d'écrire à *Fu-chan* ; & le lendemain, non-ſeulement le Pere Ceru obtint la liberté, mais le Légat reçut les complimens du Viceroi même.

Son arrivée à Canton.

Difficultés qui arrêtent le Légat.

Il eſt aidé par le Pere Pereira, Jéſuite.

Le 13, Mezza-Barba fut invité à ſe rendre au Palais du *Ta-jin*, pour une conference où le Tſong-tu & le Viceroi devoient aſſiſter. Il s'y rendit le matin, accompagné des Peres *Laureati*, *Fernandez*, *Pereyra*, *Ceru* & *Palanza*, tous Jéſuites, à l'exception du dernier, qui étoit Provincial des Auguſtins. Il fut reçu fort civilement du Ta-ſing & du Tſong-tu. Mais à l'arrivée du Viceroi, la conference fut troublée par les formalités du cérémonial, auſquelles ce Seigneur vouloit obliger le Légat de ſe ſoumettre. Il prit un air furieux. Mezza-Barba n'ayant pas marqué moins de fermeté, le Tſong-tu & le Viceroi ſe léverent, & ſortirent de l'Aſſemblée. Cependant le Viceroi paſſant près du Légat, le prit par la main, & lui dit que, loin d'avoir eu deſſein de l'offenſer, il faiſoit profeſſion d'être ſon ami. Mezza-Barba fit une réponſe civile, & cacha ſon chagrin ſous une profonde diſſimulation.

Conférence rompue ; à quelle occaſion.

Auſſi-tôt que le Viceroi & le Tſong-tu ſe furent retirés, le Ta-jin prenant à l'écart Pereyra & Fernandez, leur dit quelques mots à l'oreille. Enſuite Mezza-Barba, qui avoit demandé que les queſtions qu'on devoit lui faire lui fuſſent données par écrit, prit congé du Ta-jin & ſe retira. Cette myſterieuſe

Queſtions qu'on fait au Légat.

» requiſitus ſpondeo, voveo & juro. Sic me » Deus adjuvet, & hæc ſancta Dei Evange- » lia---Joannes Laureati, Societatis Jeſu, » Viſitator Japonis & Sinarum.

(39) Grand Village, à trois lieues de Canton.

MEZZA-BARBA. 1720.

ſcene l'avoit rempli d'étonnement. Il pria les deux Jéſuites de mettre auſſi par écrit ce que le Ta-jin leur avoit dit en ſecret. Ils lui répondirent qu'il s'agiſſoit des queſtions mêmes qu'on avoit à lui faire, au nom de l'Empereur; & ſur le champ ils ſe mirent à les écrire. Elles ne contenoient que des plaintes ſur la commiſſion du Cardinal de Tournon. Le Légat en fut peu ſatisfait; & déchirant le papier après les avoir lûës, il declara, d'un ton menaçant, que s'il trouvoit des Miſſionnaires qui, au lieu de ſuivre les ordres du Pape, entrepriſſent d'en arrêter l'exécution, il les en feroit repentir. En un mot, il donna ordre aux deux Jéſuites de retourner vers le *Ta-jin*, & de lui demander ſes queſtions par écrit. Ils obéirent. Ces queſtions ſe reduiſoient aux articles ſuivans:

Elles lui ſont envoyées par écrit.

1°. Pourquoi le Souverain Pontife avoit envoyé ſon Excellence à la Chine?

2°. Son Excellence avoit-elle quelque choſe de particulier à communiquer de la part du Pape à Sa Majeſté Impériale?

3°. Quelques années auparavant, ſon Eminence, le Cardinal de Tournon, étoit venue à la Chine, & ſon arrrivée avoit fait naître des diſputes ſur une certaine Doctrine. Ce Prélat s'étoit-il conduit par ſes propres lumieres? Le Pape avoit-il approuvé, ou non, ſa conduite?

4°. L'Empereur, dans la premiere année de ſon regne (40), avoit envoyé au Pape les Peres *Barros* & *Bauvolier*; cependant il n'avoit encore reçu aucune réponſe. Dans la quarante-ſeptiéme année, Sa Majeſté Impériale avoit envoyé les Peres Raymond & Provana; dix ans s'étoient paſſés néanmoins ſans qu'on en eût appris d'autres nouvelles que la mort du Pere Provana aux Indes.

5°. Outre ces queſtions, auſquelles ſon Excellence étoit priée de répondre, on lui demandoit ſi elle avoit quelque choſe elle-même à propoſer.

Réponſe qu'il fait à chaque article.

Le Légat prit immediatement la plume, & fit la réponſe ſuivante à chaque Article:

1°. Le Souverain Pontife m'envoye à la Chine, principalement pour m'informer avec reſpect de la ſanté de l'Empereur, & pour le remercier très-humblement des faveurs innombrables qu'il lui a plû d'accorder aux Egliſes, aux Miſſionnaires, & à la ſainte Loi.

2°. Je ſuis chargé d'un Bref fermé & ſcellé, que je dois préſenter à Sa Majeſté Impériale de la part du Souverain Pontife.

3°. Le Souverain Pontife a été pleinement informé de tout ce que le Cardinal de Tournon a fait par rapport à la ſainte Loi, & la verité eſt que c'étoit le Souverain Pontife qui l'avoit envoyé.

4°. Si Sa Majeſté Impériale n'a pas reçu de réponſe, il ne faut l'attribuer qu'à la mort des Peres Barros & Bauvolier, arrivée dans leur voyage, c'eſt-à-dire, avant qu'ils fuſſent retournés en Europe. Le Pere Raymond étoit mort auſſi dans le Royaume d'Eſpagne. A l'égard du Pere Joſeph Pereyra, n'ayant été chargé d'aucun diplôme Impérial, il n'avoit pû ſe faire écouter. Cependant, après avoir préſenté le *Hang-pins* (41), il avoit été reçu avec beaucoup d'honneurs par le Pape, qui n'avoit pas crû néanmoins devoir lui confier

(40) C'eſt l'an de J. C. 1707.

(41) C'eſt une ſorte de Lettres de créance, mais qui n'eſt pas de l'Empereur.

une Lettre pour l'Empereur, parce que tous les Medecins étoient d'avis que ſes infirmités ne le laiſſeroient pas vivre aſſez long-tems pour retourner à la Chine, comme l'effet l'avoit verifié. MEZZA-BARBA. 1720.

5°. Je dois prier humblement Sa Majeſté Impériale de donner ſouvent au Souverain Pontife des nouvelles de ſa ſanté. Je ſuis chargé de quelques préſens pour Sa Majeſté. Enfin je dois lui faire quelques demandes en faveur de notre Religion.

Auſſi-tôt que le Légat eut achevé d'écrire ces réponſes, les Jéſuites entreprirent de les traduire en Langue Chinoiſe. Mais ce fut la ſource de pluſieurs grandes difficultés, ſur tout à l'égard du troiſiéme article, dont Laureati & Pereira demandoient la ſuppreſſion. Difficultés de la part des Jeſuites.

Mezza-Barba, dans une viſite que le Ta-jin lui rendit le lendemain, remit à cet Officier les cinq articles de ſa réponſe. Les difficultés ſe renouvellerent avec tant de chaleur, que le Ta-jin n'en ayant pas voulu remettre plus loin la diſcuſſion, reduiſit ſes objections par écrit, & ſouhaita que le Miniſtre du Pape y répondît ſur le champ par la même voye. Il exigea d'abord une explication plus nette du troiſieme article. Son Excellence répondit : » J'ignore ſi le Cardinal de Tournon a fait naître ici quelque diſpute ; » mais je ſais qu'il avoit été envoyé par le Souverain Pontife, qui a donné » ſon approbation à tout ce qui a été fait par ce Cardinal pour maintenir la » pureté de notre ſainte Foi. Explications exigées par le Ta-jin.

En ſecond lieu, le Ta-jin demanda, ſur le cinquiéme article, quelles étoient les propoſitions que le Légat vouloit faire à l'Empereur pour l'avantage de ſa Réligion. Mezza-Barba répondit : » comme chaque jour peut amener de nouveaux évenemens, je n'ai rien de particulier à dire actuellement ſur cet article. Mais je demanderai, en termes exprès, que Sa Majeſté » Impériale me permette d'exercer librement les fonctions de mon miniſtere, & qu'elle ordonne aux Mandarins & à leurs Subſtituts de ne cauſer » aucun ſujet de plainte aux Egliſes, ni aux Miſſionnaires.

Enfin le Ta-jin voulut ſavoir s'il ſe propoſoit de demeurer long tems à la Chine. Mezza-Barba répondit que le Souverain Pontife n'avoit pas reglé le tems de ſon ſéjour. Eh pourquoi ! repliqua le Mandarin. C'eſt apparemment, lui dit le Légat, parce qu'il a ſouhaité d'apprendre d'abord comment j'aurois été reçu par l'Empereur.

Le Ta-jin paroiſſant ſatisfait de toutes ces réponſes, elles furent envoyées à la Cour, & le tems fut fixé pour le départ du Légat. Le même Officier fit entendre à Mezza-Barba qu'il devoit choiſir le Pere Laureati pour ſon Secretaire, au lieu du Pere Ceru, pour lequel il avoit plus d'inclination. Laureati ſe mit d'avance en chemin, avec quatre Lettres de ſon Excellence pour Meſſieurs Pedrini & Ripa, & pour les Superieurs de l'Egliſe de Peking, où Mezza-Barba les conjuroit de s'unir de bonne foi pour obtenir de l'Empereur le libre exercice de leur Religion, conformément aux Decrets du S. Siége. Enfin, le 29 d'Octobre, ſon Excellence partit dans une grande Barque magnifiquement ornée, avec ſix lances à la poupe, & un pavillon jaune au grand mât, ſur lequel on liſoit, en caracteres du Païs : » Légat envoyé à l'Empereur, du Païs le plus éloigné à l'Oueſt. Les gens de ſa ſuite occupoient deux autres Barques, & le Ta-jin avoit auſſi la ſienne, qui differoit peu de Les réponſes ſont envoyées à la Cour. Le Pere Laureati donné pour Secretaire au Légat. Départ de Mezza-Barba pour Peking.

MEZZA BARBA. 1720.

celle du Légat. On mit à la voile, ſous l'eſcorte de pluſieurs Mandarins inferieurs, & de divers Officiers du Tſong-tu & du Viceroi, qui avoient ordre d'accompagner le Légat juſqu'à Peking.

Arrivée d'un Mandarin de la Cour, pour faire trois nouvelles queſtions.

On employa vingt-cinq jours, tant par terre que par eau, pour ſe rendre à *Nan-chang-fu* (42), Capitale de la Province de Kyang-ſi. En partant de cette Ville, Mezza-Barba vit arriver de la Cour un Mandarin, qui venoit lui faire trois nouvelles queſtions, auſquelles il fut ſommé de répondre. La premiere regardoit le Pere Drovana. La ſeconde, Pedrini & Ripa, qui prenoient le titre d'Envoyés du Pape, & de la qualité deſquels l'Empereur vouloit être informé, en parlant d'eux avec beaucoup de mépris. Mezza-Barba répondit qu'à la verité c'étoit le Pape qui les avoit envoyés à la Chine, mais en qualité ſeulement de Gens de Lettres, qui pouvoient être agréables à Sa Majeſté par leurs talens, & non ſous le titre de Légats, ou de Députés pour quelque affaire. La troiſiéme queſtion étoit la plus importante. L'Empereur demandoit ſi la derniere Conſtitution, publiée au nom du Pape, venoit effectivement de lui. Mezza-Barba répondit qu'en effet le Pape avoit envoyé une Bulle aux Européens établis à la Chine; qu'il ne pouvoit juger néanmoins ſi celle dont le Mandarin lui parloit, étoit la même; mais qu'auſſi-tôt qu'il l'auroit vûe, il ne pourroit s'y tromper.

Le Ta-jin précede Mezza Barba.

Le 26 de Novembre, le Ta-jin declara au Légat qu'il avoit ordre de le préceder, & qu'il ſouhaitoit ardemment d'emporter une copie du Bref du Pape à l'Empereur. On craignoit, remarque Viani, qu'elle ne paſſât d'abord par les mains des Jéſuites, qui pouvoient en adoucir quelques articles, & derober ainſi à l'Empereur la vûë de l'original.

Le Pere Fouquet offenſe ſes Confreres.

Le premier de Décembre, Mezza-Barba fut informé à *Pa-zon-lin*, que le Ta-jin avoit refuſé au Pere Fouquet, Jéſuite, nouvellement revenu de l'Europe, la permiſſion de voir ſon Excellence, & que le Pere Pereira n'avoit pas voulu ſe charger d'une Lettre de ce Miſſionnaire pour le Légat. Le crime du Pere Fouquet étoit d'avoir manqué de ſoumiſſion pour les anciens Miſſionnaires. Mais il trouva le moyen d'inſtruire ſecretement Mezza-Barba de ſa ſituation.

Pedrini craint pour ſa vie.

Deux jours après, on remit au Légat une Lettre de Pedrini & de Ceru, qui lui fit clairement comprendre quels obſtacles il avoit à craindre dans l'exécution des ordres du S. Siége. Ils ſe plaignoient amerement des Peres Parenni, Jartroux & Maran (43), qui leur avoient rendu de fort mauvais offices, & paroiſſoient trembler pour leur vie ſi le Légat ne declaroit point expreſſément qu'ils avoient été envoyés par le Pape. Le 25, en arrivant à trente-un milles de Peking, Mezza-Barba vit l'ouverture d'une nouvelle ſcene, qui lui annonçoit un redoublement d'embarras. *Li-pin-chung* & trois autres Mandarins arrivés de la Cour, lui apporterent de nouveaux ordres de l'Empereur. Son Excellence fut obligée de ſe mettre à genoux, ſuivant l'uſage, & de baiſſer pluſieurs fois le front juſqu'à terre, pour s'informer de la ſanté de Sa Majeſté Impériale. Après quantité d'autres cérémonies, les Mandarins lui demanderent s'il étoit vrai qu'il ne fût envoyé par le Pape que pour s'aſſurer

Nouveaux embarras du Légat.

(42) *Nan-can* dans le François, apparemment par erreur d'impreſſion.

(43) Le Pere Maran, après la mort de l'Empereur Kang-hi, fut exécuté par l'ordre de ſon Succeſſeur. On a publié la Relation de cette affaire en Italie.

de la ſanté de l'Empereur, & pour remercier Sa Majeſté de la protection dont elle avoit honoré les Européens. Il répondit qu'il avoit declaré quelque choſe de plus, & qu'en particulier le Pape lui avoit donné ordre de demander la permiſſion de demeurer à la Chine, comme Superieur Général des Miſſionnaires, & d'obtenir, pour les Chrêtiens de l'Empire, la liberté de ſuivre les déciſions du S. Siége touchant les cérémonies. MEZZA-BARBA. 1720.

Les Mandarins repliquerent qu'il auroit dû s'expliquer d'abord avec la même clarté. Mezza-Barba, ſurpris de ce reproche, en appella aux premieres réponſes qu'il avoit données par écrit. Mais Li-ping-Chung, revenant à la charge, lui repréſenta que l'Empereur ne retracteroit jamais les ordres qu'il avoit donnés ſur l'obſervation des cérémonies; & les trois autres Mandarins ſe joignirent à lui pour ajouter qu'il n'appartenoit point au Pape de réformer les uſages de la Chine; que d'ailleurs la nouvelle Conſtitution de ſa Sainteté contrediſoit celle de ſon prédeceſſeur; & que ſi ſon Excellence vouloit ſuivre leur conſeil, elle ne s'expoſeroit point aux déſagrémens que MM. Maigret & Caſtorano avoit eſſuyés, pour s'être joints au Cardinal de Tournon. Ce qu'on lui annonce de la part de l'Empereur.

Mezza-Barba ſe contenta de répondre que Sa Sainteté ne prétendoit pas donner des Loix à ceux qui ne faiſoient pas profeſſion de la Réligion Chrêtienne; que ſa déciſion portoit ſur des informations poſterieures à celles qui avoient ſervi de motif au Decret de ſon prédeceſſeur; & que pour lui-même, il s'efforceroit, par toutes ſortes de moyens, de meriter les bonnes graces de l'Empereur. Alors les Mandarins ſe reduiſirent à lui faire coucher ſes deux demandes par écrit. Auſſi-tôt qu'ils ſe furent retirés avec cette piéce, le Légat & tous les Gens de ſa ſuite furent conduits dans une maiſon de campagne, à trois lieues de *Chang-chung-yuen*, Ville que l'Empereur avoit choiſie pour ſa reſidence ordinaire depuis qu'il ne paſſoit plus que peu de jours de l'année à Peking. Réponſe du Légat. Il eſt conduit dans une maiſon de campagne.

Le 26, au matin, on plaça une garde armée à la porte du Légat, avec ordre de ne laiſſer ſortir perſonne. Le ſoir du même jour, quatre Mandarins arriverent avec des rafraîchiſſemens que l'Empereur envoyoit à ſon Excellence. Après les cérémonies ordinaires, ils lui firent en trois articles une déclaration très-mortifiante. 1°. Que l'Empereur ayant réſolu de ne jamais recevoir un Decret contraire aux Loix irrevocables de l'Empire, ordonnoit à tous les Miſſionnaires de retourner en Europe, à l'exception de ceux qui voudroient demeurer à la Chine par un choix libre, ou que leurs infirmités & leur âge mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage, auſquels Sa Majeſté permettoit de vivre dans ſes Etats, ſuivant les Loix de leur Réligion. 2°. Que M. Maigret ayant été la premiere cauſe des troubles qui avoient donné naiſſance à la Conſtitution, le Légat auroit dû le ramener avec lui, pour juſtifier ſa conduite. 3°. Que le premier deſſein de Sa Majeſté Impériale avoit été de traiter le Légat avec toutes ſortes de diſtinctions; mais que depuis qu'elle avoit lû ſes demandes, elle ne vouloit pas même conſentir à le voir. Déclaration mortifiante qu'il reçoit de la part de l'Empereur.

Mezza-Barba répondit à ce diſcours avec beaucoup de dignité (44). Après Sa réponſe.

(44) Du Halde dit qu'il s'écria; » Que je ſuis malheureux, après avoir fait un voya-

MEZZA-BARBA. 1720.

avoir témoigné sa douleur aux Mandarins, il leur représenta que Maigret ayant été chassé de la Chine, on ne pouvoit l'y ramener sans manquer de respect pour l'Empereur. Il ajouta que le Pape n'avoit pas publié son Decret sans un long examen. Il pria les Mandarins d'engager du moins l'Empereur à lire le Bref de Sa Sainteté. Enfin il les assura que pendant qu'il attendoit leur réponse, il imploreroit l'assistance du Ciel pour regler sa conduite, à la satisfaction de tout le monde. Après leur départ, il fit appeller tous les Prêtres de son cortége; & s'étant retiré avec eux dans son appartement, il les consulta sur sa situation. Ils furent tous d'avis que sans s'écarter de la Constitution de Clement XI, il devoit employer toute son adresse pour ne pas ruiner, par une fermeté hors de saison, les esperances que le Pape avoit conçues de son voyage.

Le Légat tient conseil avec ses Prêtres.

Le 27, immediatement après dîner, les quatre Mandarins, accompagnés d'une cinquiéme personne inconnue au Légat, se présenterent à la porte de son logement. Il s'imagina qu'ils lui apportoient une réponse décisive de l'Empereur. Cependant leur entretien ne fut qu'une repetition de la conference précedente. Ils le menacerent & le flatterent successivement. Ils employerent tous les artifices imaginables pour l'engager à supprimer la Bulle fatale. Mais le voyant inflexible, la seule esperance qu'ils lui laisserent, en le quittant, fut que l'Empereur, malgré la résolution qu'il avoit formée de chasser dès le lendemain tous les Européens, ne leur refuseroit point un peu de repit, & pourroit lui accorder à lui-même le tems de se remettre des fatigues de son voyage.

Efforts des Mandarins pour le gagner.

A quelques pas de sa maison, la personne qui accompagnoit les Mandarins, & qui étoit un Jésuite Chinois nommé *Louis Fan*, parfaitement connu du Pere Pereira, leur dit, que l'Interprête Jésuite avoit fidélement expliqué toutes les réponses de son Excellence; mais qu'il avoit omis néanmoins une circonstance importante. C'étoit que le Légat supplioit l'Empereur d'ouvrir un Bref que le Pape avoit adressé aux Peres Barnabites, parce qu'il pouvoit renfermer quelque modification de la Bulle. Les Mandarins surpris de ce discours, retournerent à la porte du Légat, où ils firent appeller Pereira pour lui reprocher d'avoir supprimé une partie des réponses. Ce Pere ayant protesté qu'il n'avoit rien entendu d'approchant, ils appellerent Mezza-Barba même, qui desavoua effectivement ce qu'on lui attribuoit. Il ajouta que le Bref envoyé aux Barnabites ne contenoit que la publication de son Ambassade; & renouvellant ses instances, il demanda que Sa Majesté daignât lire le Bref que le Pape lui adressoit à elle-même, parce qu'il contenoit les raisons qui ne permettoient point à Sa Sainteté d'approuver ce qui étoit incompatible avec la Réligion Chrêtienne, & qu'il ne touchoit point à ce qui n'y avoit aucun rapport. Mais, reprirent les Mandarins, avez-vous pouvoir de moderer la rigueur de votre Bulle, & le Bref de Sa Sainteté en fait-il quelque mention? Le Légat répondit: » Non, je n'ai pas ce pouvoir: il ne peut » même être accordé à personne. Mais j'ai supplié l'Empereur, & je le supplie » encore d'ouvrir le Bref de notre Saint Pere, dans la persuasion où je suis » qu'il ne peut être qu'agréable à Sa Majesté Impériale. D'ailleurs j'ai le pou-

Mal-entendu d'un Jesuite Chinois.

Instances qu'on fait au Légat. Sa réponse.

» ge de neuf mille lieues par l'ordre du Pape, » de ne pas obtenir l'honneur de voir Sa Majesté & de lui remettre le Bref dont je suis » chargé!

» voir d'accorder certaines choſes qui ne ſont point incompatibles avec la Re- » ligion Chrêtienne. Mais ſi l'Empereur eſt réſolu de ne pas recevoir le Bref, » que Sa Majeſté ſouffre du moins qu'il ſoit ouvert par ſes Miniſtres, & » qu'elle m'accorde des Interprêtes, par la bouche deſquels je puiſſe faire » connoître qui ſont Pedrini & Ripa. Ne prononcez pas le nom de ces deux hommes, interrompit le Pere Louis Fan. Ils ſont odieux à l'Empereur. Une telle demande choqueroit Sa Majeſté. La réponſe de Mezza-Barba fut qu'il ſeroit au deſeſpoir de déplaire à ce Monarque ; qu'il ne retracteroit rien de ce qu'il avoit dit ; & que ce qu'il avoit à demander de plus étoit un plus grand nombre d'Interprêtes pour avoir plus de facilité à s'expliquer. Là-deſſus les Mandarins ſe retirerent. MEZZA-BARBA. 1720.

Il eſt appellé au Palais Impérial.

Le lendemain au matin, Mezza-Barba fut averti que l'Empereur l'avoit fait appeller. S'étant diſpoſé auſſi-tôt à partir, il fut conduit dans un Grand Couvent de Bonzes, où il trouva *Chan-chang*, un des quatre Mandarins, avec le Pere Louis Fan. Ce Jeſuite lui dit qu'il n'obtiendroit point encore l'honneur de voir Sa Majeſté, mais qu'on lui donneroit une maiſon près du Palais, afin que ſes Miniſtres euſſent plus de facilité à traiter avec lui. Les Mandarins étant entrés auſſi-tôt, Fan continua de leur ſervir d'Interprête, & reçut d'eux des marques de diſtinction qu'ils n'accordoient point au Légat.

Emportemens des Mandarins.

Cette nouvelle conférence n'eut point d'autre ſujet que la derniere. Mais il y regna beaucoup plus de chaleur. Les Mandarins s'emporterent beaucoup contre Maigret, Ripa, Pedrini & quelques autres Européens. Le Légat eſſuya auſſi quelques reproches amers, & le Pape même ne fut point épargné. Le Pere Fan ſe permit des reflexions fort libres ſur l'abus que les Papes faiſoient quelquefois de leur autorité. Mezza-Barba, quoique pénétré de douleur, ſe crut obligé de contenir ſes plaintes, & de n'employer avec les Mandarins que des termes capables de les adoucir. Alors Chan-chang l'embraſſa & lui fit de magnifiques promeſſes. Fan prit auſſi des manieres gracieuſes, & conſeilla au Légat de ne point imiter le Cardinal de Tournon, s'il vouloit éviter les mêmes chagrins & ſauver la Religion d'une nouvelle diſgrace. Après cette conference, le Légat fut logé dans une autre maiſon, à deux milles de Chang-chung-yuen ; mais on continua de le garder avec le même ſoin.

On demande au Légat la copie du Bref du Pape.

Il l'écrit de mémoire.

Le ſoir du même jour, *Li-pin-chung* vint lui demander, au nom de l'Empereur, une copie du Bref. En vain répondit-il qu'il n'en avoit point & qu'il n'oſoit ſe fier à ſa mémoire. On lui déclara qu'il falloit obéir. Après avoir proteſté qu'il ne répondoit d'aucune erreur, il écrivit la ſubſtance du Bref ; c'eſt-à-dire, à peu-près ce qu'il avoit déja répeté plus d'une fois aux Mandarins. Mais il s'étendit particuliérement ſur les permiſſions accordées par le Pape, touchant les cérémonies Chinoiſes. Elles ſe réduiſoient aux articles ſuivans :

Articles accordés aux Chinois par le Pape.

1°. Qu'on pouvoit tolerer, par toute la Chine, dans les maiſons des Fidéles, les tablettes & les cartouches (46) qui ne portoient que les noms des perſonnes mortes ; à condition qu'ils fuſſent accompagnés d'une courte explication, & qu'on prît ſoin d'éviter la ſuperſtition & le ſcandale.

(45) Planches & Papiers inſcrits du nom de Confucius. On verra tout ce qui appartient à ces uſages, dans la Deſcription qui doit ſuivre les Journaux, ſuivant la méthode de ce Recueil.

MEZZA-BARBA. 1720.

2°. Qu'on pouvoit tolerer toutes les cérémonies Chinoiſes qui regardoient les Morts, pourvu qu'elles fuſſent purement civiles, ſans aucun mélange de ſuperſtition.

3°. Qu'on pouvoit permettre de rendre à Confucius des honneurs purement civils ; mais que, ſur les tablettes qui portoient ſon nom, on y joindroit une explication convenable, ſans aucun autre caractere & ſans inſcription ſuperſtitieuſe, & qu'alors il ſeroit permis d'allumer des flambeaux, de brûler de l'encens, & d'offrir, devant ces tablettes, des viandes en forme d'oblation.

4°. Qu'il ſeroit permis de faire des réverences & des génuflexions devant les tablettes qu'on auroit ainſi corrigées, devant les tombes, & même devant les corps morts.

5°. Qu'on pouvoit permettre aux funérailles, les cérémonies d'uſage reçu, telles que de préſenter des flambeaux & des parfums en faiſant ces génuflexions & ces réverences.

6°. Qu'on pouvoit permettre de ſervir, devant les tombes des Morts, des tables chargées de fruits, de confitures & de viandes communes ; à condition qu'on y plaçât une tablette réformée, avec la déclaration ſuivante : (46) *Le tout comme une ſorte d'honneur civil & de piété à l'égard des Morts* ; ſans y mêler aucune pratique ſuperſtitieuſe.

7°. Qu'on pouvoit permettre auſſi de faire devant les tablettes réformées l'acte de vénération, nommé *Ko-heu*, ſoit le premier jour de l'an, ſoit tout autre jour conſacré par l'uſage.

Enfin, qu'on permettroit de brûler des parfums & des cierges devant ces tablettes, en obſervant les mêmes regles ; comme devant les cercueils, où l'on pourroit faire auſſi des génuflexions & des réverences aux mêmes conditions. Le Bref étoit ſigné, (*) *C. A. Alexandrinus & Legatus Apoſtolicus.*

Les Mandarins ſont ſatisfaits du Bref.

L'extrait de cette Piéce doit faire juger que la Cour de Rome conſentoit à tout ce qu'elle pouvoit accorder ſans bleſſer les droits eſſentiels de la Religion. Auſſi le Mandarin Li-pin-chung parut-il extrêmement ſatisfait. Après avoir reçu la copie du Légat, il ſe hâta de retourner à la Cour, où l'Empereur marqua beaucoup d'impatience d'en voir la traduction. L'Eunuque *Sinfu* ayant lû chaque article à meſure qu'on le traduiſoit, les Mandarins qui ſe trouvoient préſens déclarerent, qu'ils ne doutoient pas que l'Empereur ne fût entiérement ſatisfait de la condeſcendance du Pape. Mais le Pere Joſeph Suarez, Jéſuite, en penſa différemment. Il fit remarquer qu'il y avoit quelque difficulté à craindre de Sa Majeſté Impériale ſur le retranchement de ces mots, que le Pape vouloit qu'on ſupprimât ſur les tablettes : *C'eſt ici le ſiége de l'ame d'un tel.* Cependant le Mandarin *Chau* & l'Eunuque demeurerent perſuadés que cette ſuppreſſion ne déplairoit point à l'Empereur, lorſque le Pape accordoit l'uſage des autres cérémonies, telles que les genuflexions, les réverences, &c. » C'eſt aſſez, ajouta le Mandarin *Chau.* Que » pouvons-nous demander de plus ? Je ſuis équitable. Ces permiſſions ſuffiſent & nous devons être contens. Enſuite l'Eunuque prit le papier, & porta les articles à l'Empereur.

Objection du Pere Suarez, Jéſuite.

(46) Les mots Italiens ſont : *per una certa honeſta e pietà verſo i defunti.*

(*) Ces deux lettres ſignifient, *Carolus Archiepiſcopus.*

Le

Le 29, quatre Mandarins, accompagnés du Pere Fan, se rendirent au logement du Légat, pour lui communiquer les intentions de l'Empereur. Ils ne firent que répeter les anciennes plaintes contre Maigret & Pedrini. Mezza-Barba protesta qu'il ignoroit le malheur qu'ils avoient eu de déplaire à l'Empereur, & demanda humblement pardon des fautes qu'ils pouvoient avoir commises. La fatigue & le chagrin avoient causé tant d'altération sur son visage, que Chau-chang en parut touché. Il l'exhorta tendrement à ne point s'abbattre, en l'assurant que l'Empereur aimoit la Religion chrétienne, & ne souhaitoit de mal qu'aux misérables qui avoient prévenu le Pape contre des cérémonies dont ils ne s'étoient fait qu'une fausse idée. Il ajouta qu'en verité c'étoient ces gens-là qui avoient troublé la tranquillité de la Mission.

MEZZA-BARBA. 1720.

Nouvelle explication des Mandarins avec le Légat.

Dans le cours de l'après-midi, deux Barnabites, nommés *Cesari* & *Ferrario*, se présenterent devant Mezza-Barba. Ces Peres avoient été envoyés en Tartarie, pour annoncer l'arrivée du Légat Romain. Mais, au lieu d'être favorablement reçus, ils avoient été chargés de fers par l'ordre de ce Prince, & soumis aux mêmes interrogatoires que Mezza-Barba. Ils lui racontérent qu'entre leurs réponses, ayant dit qu'ils avoient été envoyés à la Chine par la Congrégation de *la Propagande*, le Pere Parennin, qui leur servoit d'Interpréte, avoit expliqué un peu malicieusement ce terme, en faisant entendre que c'étoit un Tribunal (47) dont les décisions faisoient naître bien des différends. Sur quoi Ripa n'ayant pas manqué d'en donner une autre idée, Parennin repliqua, d'un visage riant, que ce qu'il avoit dit revenoit au même. Le Journaliste Hollandois a cru trouver, dans cette remarque, un juste sujet de maltraiter les Jésuites. Mais il suppose, mal-à-propos, que le Tribunal de la Propagande est établi pour déterminer les regles de Foi.

Avanture de deux Barnabites.

Idée que le Pere Parennin donne de la Propagande.

§. II.

Récit de quatre Audiences que l'Empereur accorde à Mezza-Barba.

TANT de mortifications, que le Légat avoit essuyées depuis son arrivée à Chang-chung-yuen, rendoient sa situation d'autant plus triste, qu'on ne lui donnoit encore aucune esperance d'être admis à l'audience de l'Empereur; lorsqu'enfin, le 30 Décembre 1720, ce Monarque le fit avertir, par un de ses neveux, accompagné de quatre Mandarins & de deux autres Officiers de la Couronne, qu'il devoit paroître devant lui le jour suivant. Ils lui déclarerent en même-tems, que tous les Européens de son cortége devoient rendre leurs respects à Sa Majesté suivant les usages de la Chine; & les ayant fait assembler sur le champ, ils les obligerent tous, sans en excepter le Légat même, de tomber à genoux & de frapper neuf fois la terre du front, pour essai, dirent-ils, de la cérémonie qu'ils devoient exécuter le jour suivant. Dans le cours de l'après-midi, Son Excellence reçut un nouvel ordre, qui l'obligeoit de paroître vêtu comme il l'étoit en Italie. On laissoit aux personnes de sa suite la liberté de porter l'habit Chinois ou celui de l'Europe.

Mezza-Barba est appellé à l'audience.

A quelles conditions.

(47) *Tribunals excitatori de liti.* J'adoucis beaucoup cette expression & le récit de l'Auteur.

MEZZA-BARBA. 1720.

A l'heure marquée, le Mandarin *Li-pin-chung* vint prendre le Légat pour le conduire à l'audience. Ce Prélat prit le rochet & le camail, avec le *Pallium*. Tous les Miſſionnaires Européens ſe vêtirent à la Chinoiſe, ſoit parce qu'ils n'avoient point aſſez d'habits complets à l'Européenne, ſoit, ajoute Viani, par la crainte de chocquer ces Infidéles, en paroiſſant avec les habits de leurs différens Ordres. A leur arrivée au Palais, le Légat fut conduit, par une vaſte cour, dans une grande & magnifique ſalle, où les Seigneurs Chinois étoient placés ſur douze rangs, ſix à la droite du Trône & ſix à la gauche. On avoit préparé, pour chaque rang, quatre tables chargées de fruit, de pâtiſſerie & de confitures.

Comment ſon cortege étoit vêtu.

Lorſque l'Empereur fut entré dans la ſalle & qu'il fut monté ſur ſon Trône, Mezza-Barba & ſon cortége ſe mirent à genoux pour faire les ſalutations preſcrites par l'uſage. Enſuite le Légat ayant remis à Sa Majeſté le Bref du Pape, ce Monarque lui demanda comment ſe portoit le Saint Pere, & donna le Bref au ſecond Eunuque, ſans l'avoir ouvert. Son Excellence fut placée au bout du premier rang des Mandarins, & tout ſon cortége derriere le ſixiéme. L'Empereur fit un ſigne, auquel toute l'Aſſemblée s'aſſit. Alors quelques Mandarins ayant apporté, près du Trône, une robe de ſable à la Chinoiſe, Sa Majeſté ôta celle dont elle étoit revétue, & qui étoit auſſi de ſable, pour l'envoyer au Légat, qui la mit auſſi-tôt par-deſſus ſes habits eccléſiaſtiques, en témoignant ſa reconnoiſſance à l'Empereur par une profonde réverence. Enſuite Sa Majeſté ſe mit à manger, & toute l'Aſſemblée ſuivit ſon exemple. Pendant le repas, ce Prince eut la bonté d'envoyer pluſieurs mets de ſa table, non-ſeulement au Légat, mais même aux Miſſionnaires. Après qu'on eut ceſſé de manger, Mezza-Barba fut conduit près du Trône, & reçut, des mains de l'Empereur, une coupe remplie de vin. Quatre Mandarins rendirent le même office à tous les Européens du cortége, qui vinrent recevoir cette faveur près du Trône. Auſſi-tôt que le feſtin fut achevé, le Légat reçut ordre de ſe rapprocher de Sa Majeſté Impériale. Ce Prince, après diverſes queſtions, qui regardoient l'Ambaſſade, lui demanda ce qui étoit repréſenté dans certaines figures apportées de l'Europe, où il avoit vû des figures humaines qui paroiſſoient aîlées. Mezza-Barba répondit que c'étoit peut-être la figure de Jeſus-Chriſt, celle de la Sainte-Vierge & de quelques autres Saints, ou probablement des figures d'Anges. Mais pourquoi, reprit l'Empereur, ſont-ils repréſentés avec des aîles ? Le Légat répondit, que c'étoit pour exprimer leur agilité. » Voilà, lui dit ce Prince, ce que nos Chi-
» nois ne peuvent comprendre & ce qu'ils regardent toujours comme une er-
» reur groſſiére, parce qu'ils ſont perſuadés qu'il eſt abſurde de donner des
» aîles aux hommes. Cependant, peut-être concevroient-ils que c'eſt une
» repréſentation purement ſymbolique, s'ils étoient capables d'entendre
» parfaitement les Livres de l'Europe ; & ce qui leur paroît une erreur de-
» viendroit pour eux une vérité. En finiſſant ce diſcours, il prit trois piéces d'étoffe ; l'une blanche, l'autre rouge & la troiſiéme jaune. Enſuite s'adreſſant à toute l'Aſſemblée : » Si quelqu'un, dit-il, ſoutenoit que cette étoffe
» rouge eſt blanche, & que la blanche eſt jaune, qu'en penſeriez-vous ? Eſt-
» il poſſible d'en croire des hommes, qui appellent jaune, dans un tems, ce
» qu'ils traitent de blanc dans un autre.

L'Empereur donne ſa propre robe au Légat.

Feſtin dans la ſalle d'audience.

Queſtions que l'Empereur fait au Légat.

Objection qu'il y ajoute.

Il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour découvrir le but de ce raiſonnement. Le Monarque Chinois vouloit ſe plaindre de la contradiction qu'il prétendoit trouver entre les Décrets des Papes ſur les cérémonies de la Chine. Mezza-Barba répondit que Jeſus-Chriſt, pendant le ſéjour qu'il avoit fait ſur la terre, avoit fait les réglemens néceſſaires pour l'établiſſement de la Réligion, & qu'il avoit décidé tous les points qui appartenoient à ſon ouvrage; mais qu'étant enſuite monté au Ciel, il avoit laiſſé après lui, dans la perſonne de S. Pierre & de ſes Succeſſeurs, un Vicaire capable de prononcer ſur toutes les difficultés qui pouvoient naître; que par une aſſiſtance particuliere de ſon Saint Eſprit, il empêchoit que ce Vicaire ne ſe trompât dans ſes déciſions, ou dans l'interprétation qu'il donnoit aux Saintes Ecritures, & qu'en vertu de cette diſpenſation divine, Clement XI. ne pouvoit tomber dans l'erreur.

MEZZA-BARBA. 1720.

Réponſes du Légat.

Mais comment me perſuaderez-vous, reprit l'Empereur, que le Pape puiſſe juger de la nature des cérémonies Chinoiſes, lui qui ne les a jamais vûes; ou qu'il en ait plus de connoiſſance que je n'en puis avoir des affaires de l'Europe, qui me ſont inconnues? La réponſe du Légat fut que Sa Sainteté ne prétendoit pas s'établir juge dans les affaires de la Chine, mais regler ce que les Chrétiens, établis à la Chine, pouvoient pratiquer ſans donner d'atteinte aux principes du Chriſtianiſme, & décider en même tems quels uſages étoient contraires à ces principes. Viani ne nous apprend pas ſi l'Empereur Kang-hi fut ſatisfait de ces réponſes. Il ajoute ſeulement que ce Prince demanda au Légat s'il avoit quelque choſe de plus à lui propoſer; & que le voyant toucher au principal objet de ſon Ambaſſade, il lui dit de réſerver ſes explications pour une autre audience. Cependant il ne le congédia point ſans lui avoir fait pluſieurs autres queſtions. Il lui demanda s'il avoit quelques Mathématiciens dans ſon cortége, & s'il n'avoit point un ſécret pour fortifier la memoire. Enſuite lui ayant ordonné de ſe retirer, il lui fit donner, à ſon départ, tous les reſtes de la collation qui avoit été ſervie dans la ſalle d'audience, & qui étoit demeurée preſqu'entiere. Le Légat, de ſon côté, envoya au Palais les Miſſionnaires qu'il avoit amenés de l'Europe pour le ſervice de l'Empereur.

Inſtances de l'Empereur.

Suites de l'audience.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Janvier 1721, quatre Mandarins vinrent demander les préſens que le Pape envoyoit à l'Empereur. Mezza-Barba promit de les faire porter au Palais, avec ceux qu'il devoit préſenter en ſon propre nom, auſſi-tôt qu'il auroit achevé de les mettre en ordre. Les Mandarins, parlerent avec beaucoup d'exagération, des honneurs que Sa Majeſté Impériale avoit accordés au Légat dans l'audience du jour précédent. Avant que de ſortir, ils demanderent à chaque Européen du cortége s'il n'avoit point auſſi quelque préſent pour l'Empereur. Dans l'après-midi, l'Eunuque Fin-fu apporta au Légat différentes ſortes de viande, de la table de Sa Majeſté Impériale, entre leſquelles étoit un Faiſan tué de la main même de ce Prince. L'ordre fut rénouvellé auſſi pour les préſens, & la permiſſion de paroître à la Cour fut accordée aux Peres *Ceſati* & *Ferrario*, avec promeſſe que l'Empereur recevroit leur bref. L'Eunuque ne s'étendit pas moins que les quatre Mandarins ſur la magnificence de Sa Majeſté. Après ſon départ, Mezza-Barba, par une nouvelle faveur, fut conduit dans une

On demande des préſens au Légat.

MEZZA BARBA. 1720.

maiſon plus commode à Chang-chung-yuen. Mais ſes gens n'eurent pas la liberté d'en ſortir, ni perſonne celle de le viſiter, à la réſerve des Miſſionnaires du Palais.

On lui donne un logement plus commode.

Le 2, Son Excellence fut appellée à la Cour avec tous les Miſſionnaires, entre leſquels étoient *Ceſati* & *Ferrario*, qui délivrerent leur bref aux Mandarins. *Chau-chang*, l'ayant ouvert en préſence du Légat, le remit au Pere Suarez, pour en faire la traduction. Suarez le lut à quelques autres Miſſionnaires, qui en parurent peu ſatisfaits. Regis & Simonetti ſe plaignirent hautement que le Pape marquoit peu d'égard pour les anciens Miſſionnaires de la Chine, & qu'il mettoit leur obéiſſance & leur ſoumiſſion à de trop rudes épreuves (48).

Mécontentement des anciens Miſſionnaires.

Le même jour, Mezza-Barba porta les préſens du Pape à l'Empereur, qui les ayant reçus très gracieuſement, accorda ſur le champ à ſon Excellence quelques marques de ſa liberalité. Mais cette faveur fut bien-tôt ſuivie d'un meſſage fort affligeant. Deux Eunuques vinrent déclarer au Légat que ſi Sa Majeſté avoit pû prévoir les déſordres que ſa Légation avoit cauſés, elle les auroit prévenus par la punition de leurs auteurs; que le Pape, n'entendant point les Livres de la Chine, n'étoit pas plus capable de décider ſur les cérémonies Chinoiſes, dont il n'avoit aucune idée, qu'on ne l'étoit à la Chine de juger des cérémonies de l'Europe; & que par conſéquent ce que Son Excellence avoit à faire de plus ſage étoit de ſe conduire par les conſeils que Sa Majeſté lui feroit donner, ſans prêter l'oreille aux inſinuations de certains eſprits turbulens, qui n'avoient écrit ou porté à Rome que de groſſieres impoſtures.

Mezza-Barba reçoit une déclaration mortifiante.

Les Eunuques, encheriſſant beaucoup ſur les ordres de l'Empereur, s'emporterent en invectives contre le Cardinal de Tournon. Mais comme ils en revenoient toujours aux anciennes plaintes, Mezza-Barba ſe réduiſit aux mêmes réponſes. Il lui fut plus difficile de ſe modérer lorſqu'il entendit parler peu reſpectueuſement du Pape; mais le reſſentiment n'auroit point été de ſaiſon. Tout ſembloit annoncer les approches d'un orage. La garde fut redoublée à la porte du Légat. On n'en permettoit l'entrée qu'à ceux qui avoient quelque choſe à communiquer au Pere Pereira, dont la faveur ne paroiſſoit pas diminuée à la Cour.

Approches d'un orage.

Le 3, certains Mandarins, accompagnés du Pere Fan & de l'Eunuque *Finfu*, vinrent dire à Mezza-Barba que l'Empereur vouloit lui découvrir un ſécret, mais à condition qu'il s'engageât par un ſerment ſolemnel de ne le réveler qu'au Pape. Son Excellence s'efforça inutilement d'éviter un honneur d'autant plus dangereux, que le Pere Fan devoit être ſeul interpréte de l'Empereur, & n'avoir pour témoin que *Roveda*, intime ami des Jéſuites. Cependant il fut obligé d'obéir, & l'on n'auroit jamais eu la moindre connoiſſance de cet entretien, ſi, dans l'incertitude des évenemens du voyage, il n'en eut confié à l'Auteur, ſous le ſceau de la confeſſion, une copie écrite par Roveda, avec quelques additions de ſa propre main. Ce Mémoire s'eſt trouvé entre les papiers de Viani après ſa mort.

Secret que l'Empereur veut découvrir au Légat.

Le jour choiſi pour cette importante converſation fut le 3 de Janvier 1721.

Conference qu'il a pour cette ouverture.

(48) L'Auteur attribue ici des diſcours peu décens au Pere Simonetti, ſur la foi, dit-il, & ſur le ſerment de deux Barnabites.

Elle consista dans onze questions de l'Empereur & dans les réponses du Légat. Les trois premieres furent des questions de peu de poids. Dans la quatriéme, Sa Majesté Impériale déclara qu'il ne croyoit point que la Constitution du Pape fut observée en France (49). Mezza-Barba répondit qu'à la vérité quelques personnes avoient marqué de la repugnance à s'y soûmettre, mais que le plus grand nombre avoit rendu une juste obéissance à la décision du Pape : Qu'il croyoit d'ailleurs que toutes les disputes qui s'étoient élévées sur cette matiére avoient été terminées avant son départ de l'Europe, & qu'on l'en avoit assuré à Lisbonne. 5°. L'Empereur lui dit ensuite, qu'ayant à la Cour d'autres Ambassadeurs, entre lesquels il lui nomma ceux de Russie & de Corée, il n'en traitoit aucun si honorablement que lui, & qu'il accordoit volontiers cette distinction à l'Ambassadeur du Pape. 6°. Que malgré les obligations qu'il avoit aux Mathématiciens de l'Europe pour les lumieres qu'il avoit reçues d'eux, il ne les appelloit point dans cette occasion, & que la conférence qu'il avoit avec lui étoit dans le dernier sécret. Mezza-Barba témoigna beaucoup de reconnoissance pour ces deux faveurs.

MEZZA-BARBA. 1720.

Onze articles qu'il propose.

7°. L'Empereur lui recommanda d'être plus gay, & lui conseilla de ne pas prêter l'oreille à des hommes vils & méprisables, tels que *Pedrini* & *Ripa*, sur-tout à Pedrini » esprit brouillon, lui dit-il, comme je pourrois vous en » convaincre par diverses preuves & par des expériences mêmes, si je ne crai- » gnois qu'elles ne servissent à m'irriter. Cependant, ajoûta-t-il, je l'ai trai- » té avec autant de considération que les autres Missionnaires, & je me suis » toujours efforcé, quoiqu'inutilement, de le réconcilier avec eux. Mezza-Barba répondit à cet article qu'ils étoient tous de fort habiles gens, & qu'au reste il admiroit la clemence de Sa Majesté pour les fautes des Européens.

Caractere qu'il fait de Pedrini.

8°. L'Empereur lui dit » qu'il avoit tâché de réunir tous les Missionnaires » des différentes nations de l'Europe, tels que les Portugais, les François, » les Italiens & les Allemands; mais que leurs dissensions subsistoient tou- » jours, & que, ce qu'il avoit peine à comprendre, les Jésuites mêmes ne » pouvoient s'accorder ensemble. Il ajoûta que dans la même vûe il avoit em- » ployé une autre méthode; c'étoit de les loger tous dans une même mai- » son, esperant qu'ils n'y auroient qu'un cœur; mais que ses soins n'avoient » pas produit cet effet; que l'un prenoit le nom de Prêtre séculier, l'autre, » celui de Franciscquain; un troisiéme, celui de Dominiquain, & le qua- » triéme, celui de Jésuite; désunion, qui ne cessoit pas de l'étonner. Mezza-Barba demanda ici pardon à Sa Majesté pour les offenses des Européens, & l'assura que sa clemence étoit connue & célébrée par toute l'Europe. Il ajoûta que si Sa Majesté vouloit lui permettre de s'employer à leur réconciliation, il y apporteroit tous ses soins. 9°. L'Empereur lui demanda s'il croyoit qu'ils témoignassent de la soumission pour ses avis. Il répondit qu'il n'osoit le promettre, quoiqu'il en eut l'espérance.

Ce qu'il avoit fait pour réconcilier les Missionnaires.

La dixiéme question de l'Empereur fut encore plus embarrassante. Il vouloit sçavoir comment le Pape pouvoit ajoûter quelque foi aux rapports des différens Ordres, lorsqu'ils étoient si mal informés des usages de la Chine que leurs témoignages étoient directement contraires. Ce que je dis étant certain,

Question embarrassante.

(49) Les termes de la copie de Roveda étoient un peu différens. On y lit seulement : » Il ne me paroît pas que la France soit tran- » quille au sujet de la Constitution.

MEZZA-BARBA. 1720.

continua-t'il, pourquoi le Pape entreprend-il de prononcer ſur les affaires de la Chine ? S'apperçoit-il que je prétende juger de celles de l'Europe ?

Réponſe du Légat.

Le Saint Pere, répondit Mezza-Barba, n'a rien décidé ſans avoir entendu les deux Parties, recueilli toutes les informations poſſibles, & péſé mûrement les difficultés. D'ailleurs il a reçu, dans ſon jugement, l'aſſiſtance du Saint Eſprit, qui ne permet pas qu'un Pape tombe dans l'erreur ſur les matieres de Religion. Enfin le Pape n'a prononcé ſur les affaires de la Chine qu'autant qu'elles ont rapport au Chriſtianiſme.

11°. L'Empereur repliqua qu'il ne trouvoit pas les apparences de la vérité dans cette réponſe, parce que le Pape n'avoit pas été bien informé. J'aime beaucoup votre Réligion, reprit-il ; j'adore le même Dieu que vous. Ainſi, lorſqu'il vous arrivera quelque difficulté, adreſſez-vous à moi, & je m'engage à vous l'expliquer. Le Légat lui fit des remercimens & lui promit de s'adreſſer à Sa Majeſté.

Reproche ſur les Députés envoyés en Europe.

Vers la fin de l'audience, l'Empereur obſerva qu'il n'étoit revenu de l'Europe aucun des Miſſionnaires qu'il y avoit envoyés, & que n'ayant point reçu de réponſe ſur la commiſſion dont il les avoit chargés, il ſoupçonnoit qu'ils avoient été mis à mort par l'ordre de Sa Sainteté. Mezza-Barba, pour écarter ce ſoupçon, ſe hâta de repréſenter à Sa Majeſté combien le caractere des Ambaſſadeurs étoit reſpecté dans l'Europe ; & lui ayant fait conſidérer que le Pape & la Réligion ne pouvoient tirer aucun avantage d'une telle violence, il ajouta qu'on ſçavoit aſſez que les Vaiſſeaux où Barros & Bauvolier s'étoient embarqués, avoient péri par la tempête avant leur retour en Europe ; que Raimond étoit mort ſans avoir pris terre en Italie ; & que Provana avoit été renvoyé à la Chine par le Pape, avec des inſtructions de bouche, qui étoient capables de ſatisfaire Sa Majeſté.

L'Empereur défend les Jeſuites.

Ce Prince ne laiſſa pas d'ajouter que la Conſtitution qui regardoit les cérémonies Chinoiſes venoit d'une autre ſource que le zele de la Réligion ; que ce n'étoit *qu'une fléche de vangeance*, lancée contre les Jéſuites, pour ſatisfaire *Maigret*, *Pedrini* & leurs autres adverſaires. Ici l'Auteur avertit que cette derniere réfléxion ne fut point expliquée au Légat par le Pere Fan, & qu'on n'en auroit jamais eu de connoiſſance, ſi l'Empereur ne l'eût repetée le 10 du même mois, & n'eût fait déclarer à Mezza-Barba qu'on ne lui diſoit rien qu'il n'eût entendu de la bouche de l'Empereur dans ſon Audience privée.

Autre audience & ſes effets.

En effet il en obtint une autre le 10 de Janvier ; mais elle ne ſervit qu'à redoubler ſon inquiétude & ſes doutes. Pedrini & Ripa ſervirent d'interprétes à l'Empereur, avec quatre Jéſuites. Le Légat n'en eut pas beſoin, car Sa Majeſté prit la peine de s'expliquer dans ſa préſence. Elle recommença des détails qui avoient été répetés pluſieurs fois par ſes Miniſtres ; & ne touchant à rien d'eſſentiel, elle dit au Légat, pour concluſion, que ſa réſolution étoit de lui envoyer le *Fi*, c'eſt-à-dire un décret Impérial, dans lequel toutes ſes volontés ſeroient expliquées ſur l'affaire de la légation, & ſur lequel il n'auroit qu'à réfléchir ſérieuſement ; qu'elle députeroit enſuite un de ſes Officiers à Rome ; mais qu'elle lui recommandoit de ne pas s'affliger, & d'attendre les évenemens d'un air tranquille.

Le 14 fut ſignalé, ſuivant le langage de l'Auteur, par une quatriéme Au-

dience, beaucoup plus ſolemnelle que toutes les précédentes. Sa Majeſté ordonna que tous les Européens y fuſſent préſens, ſans en excepter les malades, & nommément le Pere *Caſſio*. Après les cérémonies ordinaires, l'Empereur fit au Légat pluſieurs queſtions de peu d'importance. Il s'étendit ſur le peu de probité qui ſe trouve dans les Nations étrangeres, & ſur celle des Chinois, qui haïſſent, diſoit-il, l'artifice & la fraude. Enſuite ſe tournant vers Mezza-Barba, il l'exhorta d'un air gracieux à propoſer ce qu'il avoit à dire, avec toute la force & la liberté dont il étoit capable.

MEZZA BARBA. 1720.

Quatriéme audience.

Le Légat, encouragé par cette invitation, répondit qu'il avoit trois choſes à propoſer ou à demander de la part du Pape. La premiere, que les Chrétiens de la Chine fuſſent libres de ſe ſoûmettre à la Conſtitution de ſa Sainteté concernant les cérémonies Chinoiſes: Sur quoi l'Empereur lui demanda encore une fois ce que le Pape trouvoit de répréhenſible dans ces cérémonies. De l'avis des Interprétes, Mezza-Barba n'inſiſta que ſur un point, & repréſenta que le Souverain Pontife avoit expreſſément condamné la vénération ſuperſtitieuſe qu'on rendoit aux tablettes & aux cartouches. Sa Majeſté répliqua que cette vénération n'étoit pas de l'établiſſement de Confucius, & qu'elle avoit été introduite dans la Réligion Chinoiſe par des Etrangers: que ce n'étoit pas néanmoins une affaire peu importante; mais qu'il n'appartenoit point au Pape d'en juger, & que ce ſoin regardoit les Vicerois & les Mandarins des Provinces; enfin qu'il ne vouloit plus rien entendre ſur cet article.

Demandes que le Legat fait à l'Empereur.

Sa Majeſté explique ſon ſentiment ſur les cérémonies.

Mezza-Barba ayant ajouté que le Pape déſapprouvoit les titres de *Tyen* & *Chang-ti*, que les Chinois donnoient au véritable Dieu. L'Empereur répondit que c'étoit une bagatelle, & qu'il s'étonnoit que la diſpute durât depuis tant d'années ſur un point de cette nature. Il démanda ſi le Légat étoit bien perſuadé que les Européens euſſent commis une idolâtrie en rendant juſqu'alors des reſpects aux tablettes, & que le Pere Ricci, fondateur de la Miſſion, fût tombé dans l'erreur. Mezza-Barba paſſa légerement ſur la premiere de ces deux queſtions & n'y fit que des réponſes vagues. A la ſeconde, il répondit, avec beaucoup de précaution, que le Pere Ricci avoit erré innocemment ſur de certains points, parce que toutes ces matieres n'avoient point encore été reglées par la déciſion du Saint Siége.

Demande captieuſe.

La ſeconde demande que le Légat fit à l'Empereur, regardoit l'obéiſſance que les Chrétiens de la Chine devoient à la Conſtitution. Le Pape, dit-il à Sa Majeſté, eſperoit que ſon Décret ne regardant que le ſpirituel, il ſeroit permis aux Chrétiens Chinois de s'y conformer avec la même ſoumiſſion qu'ils devoient à Sa Majeſté Impériale pour le temporel. L'Empereur applaudit beaucoup à ce diſcours, & donna ordre au Légat de continuer. Alors Son Excellence ajoûta qu'elle oſoit ſe promettre, de la clemence de Sa Majeſté, un gracieux pardon pour tous les Européens qui avoient eu le malheur de lui déplaire. En prononçant ce diſcours, le Légat s'étoit tenu proſterné, le viſage contre terre. L'Empereur fut ſi charmé de cette marque d'humilité, qu'il fit au Légat les complimens les plus flatteurs. Il lui dit » qu'il avoit parlé & qu'il » s'étoit conduit en perfection; qu'il n'étoit pas poſſible de faire mieux; que » les matiéres étoient déſormais éclaircies & toute l'affaire terminée. Il lui permit en même tems d'achever ce qu'il avoit à dire.

Réponſe embarraſſée.

Compliment de l'Empereur au Légat.

MEZZA-BARBA. 1420.

Alors Son Excellence demanda la permiſſion de réſider à la Chine, en qualité de Supérieur des Miſſions. Mais l'Empereur remit ſa réponſe à quelqu'autre tems; ce qui ne l'empêcha point d'applaudir encore à la priere qui lui fut renouvellée par le Légat d'oublier les différends paſſés, & de l'exhorter lui-même à l'oubli des offenſes; ajoûtant qu'il y avoit peu de Miſſionnaires qui n'euſſent des reproches à ſe faire mutuellement, mais qu'à l'avenir ils devoient vivre comme des enfans dans la même famille, c'eſt-à-dire avec une parfaite union. Mezza-Barba ſe diſpoſoit enſuite à ſortir, lorſque l'Empereur reprit ſon diſcours, pour lui dire qu'il falloit informer promptement le Pape de tout ce qui s'étoit paſſé. Son Excellence, ayant répondu qu'elle s'acquitteroit inceſſamment de ce devoir, fut enfin congédiée avec tous les Miſſionnaires, à l'exception des Peres Suarez & Bouvet, qui reçurent ordre de ne pas s'éloigner de l'Empereur.

Il recommande l'union aux Miſſionnaires.

Les Jéſuites ſe défient des intentions de l'Empereur.

La ſatisfaction du Légat fut extrême après cette audience, & tous les Miſſionnaires ne reſſentirent pas moins de joie. Cependant les Jéſuites, plus accoutumés au manége de la Cour, trouverent quelque ſujet de défiance dans de ſi magnifiques promeſſes, & déclarerent à Mezza-Barba que ſi le Ciel n'avoit pas touché miraculeuſement le cœur de Kang-hi, ils regardoient tous les diſcours de ce Monarque comme une pure ironie. Ils ajoûterent qu'il étoit naturellement porté à la raillerie, & qu'ils le ſoupçonnoient d'avoir voulu rire à leurs dépens. Le Légat, ſurpris de ce diſcours, demeuroit incertain de ce qu'il en devoit penſer, lorſqu'il vit arriver *Chau-chang* & d'autres Mandarins, qui venoient le preſſer de faire ſes dépêches pour le Pape, parce que l'Empereur étoit réſolu d'envoyer à Rome Renauld & Roveda. Il écrivit auſſitôt ſa lettre. Elle ne contenoit que de magnifiques exagérations de l'accueil & des préſens qu'il avoit reçus de l'Empereur. A l'égard du ſuccès de la derniere audience, il donnoit avis au Pape que Sa Majeſté Impériale avoit permis de prêcher l'Evangile avec toutes les conditions qu'il déſiroit. Les Miſſionnaires jugerent que ces expreſſions étoient trop fortes, parce que l'Empereur ne s'étoit pas expliqué ſi poſitivement ſur cet article. Mais la réponſe du Légat fut qu'il employoit ces termes à deſſein. » Si l'Empereur, diſoit-il, ſouffre que la lettre ſoit envoyée dans cette forme, le ſens de ſes promeſſes ſera » déterminé par ſon ſilence, & l'on connoîtra s'il parloit ironiquement.

Comment le Légat les met à l'épreuve.

§. III.

Succès de l'Ambaſſade.

Ruſe de l'Empereur.

LE lendemain, qui étoit le 16 de Janvier, les affaires changerent entierement de face. L'Empereur fit dire au Légat que les explications des Interprétes n'ayant point été exactes dans la derniere audience, il vouloit employer d'autres voies pour connoître la vérité. Après quantité de meſſages, on convint que Mezza-Barba communiqueroit à Sa Majeſté le Decret du Pape, afin qu'elle pût juger avec certitude de ce qui étoit permis ou défendu par le Saint Siége. Le Decret fut traduit & porté à l'Empereur par les Mandarins. Mais ils exigerent en même tems du Légat une rélation de la derniere audience, écrite de ſa propre main, pour la comparer avec celles des Interprétes.

Ils

Ils ajoûterent que, par cette méthode, les doutes qui paroiſſoient lui reſter ſur les intentions de l'Empereur ſeroient bientôt diſſipés.

MEZZA-BARBA. 1720.

Le 18, avant que Mezza-Barba eut fini ſa relation, les mêmes Mandarins vinrent lui remettre un *Si*, de la propre main de l'Empereur, écrit en lettres rouges au bas du décret. Il étoit conçu dans ces termes : » Tout ce qu'on peut » recueillir certainement de la lecture de cette Conſtitution, c'eſt qu'elle ne » regarde que de vils Européens. Comment pourroit-on dire qu'elle a quel- » que rapport à la grande doctrine des Chinois, lorſqu'il n'y a point un ſeul » Européen qui entende le langage de la Chine ? Elle contient quantité de » choſes indignes. Il paroît aſſez, par ce décret que le Légat nous apporte, » qu'il y a beaucoup de reſſemblance entre la ſecte des Idolâtres & les ſectes » de *Ho-chang-chi*. Les diſputes qu'ils ont entr'eux ſont d'une violence à la- » quelle rien ne peut être comparé. Il ne convient pas, par cette raiſon, que » les Européens ayent déſormais la liberté de prêcher leur loi, qui doit être » défendue comme le ſeul moyen de prévenir de fâcheuſes conſéquences.

Etrange réponſe qu'il fait à la Lettre du Légat.

La lecture de ce fatal écrit jetta la conſternation dans l'eſprit du Légat. Sa premiere reſſource fut d'écrire à l'Empereur une lettre de ſoumiſſion. S'étant hâté de l'écrire, il propoſa aux Miſſionnaires de la ſigner. Mais les Jéſuites y trouverent beaucoup de difficultés, & lui déclarerent qu'ils ne voyoient point d'autre moyen pour calmer le trouble que de ſuſpendre la Conſtitution. Le Pere *Mouravo* ajoûta que c'étoit une néceſſité d'autant plus indiſpenſable que le Pape n'avoit pas reçu de juſtes informations, & que ſi Sa Sainteté étoit à la Chine, pour y voir les choſes dans un autre jour, elle revoqueroit infailliblement une Bulle qui n'étoit capable que de porter un coup mortel à la Réligion. Le Légat répondit » qu'il n'avoit pas le pouvoir de ſuſpendre une » Conſtitution du Pape ; qu'il aimoit mieux riſquer tout que d'offenſer Dieu » en tranſgreſſant les ordres exprès du Saint Siége, & qu'il étoit réſolu de » ſouffrir plûtôt la mort que de ſe rendre coupable de cette lâcheté. Mou- ravo continuant de s'expliquer avec beaucoup de chaleur, Mezza-Barba » le pria de faire attention de qui & devant qui il parloit. Je ne l'ignore pas, » répondit le Miſſionnaire, mais je ne crains que Dieu. Si vous étiez rem- » pli de cette crainte, reprit le Légat irrité, vous parleriez avec plus de » reſpect de ſon Vicaire, & devant le Miniſtre qui le repréſente.

Embarras du Légat, & diſſenſions des Miſſionnaires.

Le Pere Suarez ne parut pas moins ardent que Mouravo ; & le Pere Mailer, ſe livrant auſſi à ſon zele, déclara au Légat qu'il ne croyoit pas qu'une Bulle, dont l'effet ne devoit être que la ruine du Chriſtianiſme dans un grand Empire, pût être propoſée ſans bleſſer la conſcience &c. Quelqu'un lui dit que dans un autre lieu il n'auroit point eu la hardieſſe de tenir ce langage. Je le tiendrois, répondit-il, juſqu'au milieu de Rome, & je ne craindrois pas de repréſenter au Pape même des difficultés que je crois juſtes. Les Miſſionnaires les plus moderés faiſoient ce raiſonnement : » La Conſtitution n'eſt » qu'un précepte Eccléſiaſtique, dont l'exécution entraîneroit la ruine du » Chriſtianiſme. Elle peut donc être ſuſpendue juſqu'à de nouvelles infor- » mations. Toute la fermeté du Légat, ſes conſultations & ſes propres lu- mieres ne lui faiſoient pas voir beaucoup de jour dans une ſi grande ob- ſcurité.

Zéle ardent de quelques Jéſuites.

Mais quel fut ſon embarras, lorſque le *Tajin*, ou le Mandarin *Li-pin-*

MEZZA-BARBA. 1720.

chung, dont le nom eſt revenu tant de fois, entrant dans ſa chambre d'un air furieux, & le prenant au collet, lui dit devant toute la compagnie » qu'il » n'étoit qu'un traître & un perfide; que l'affection qu'il avoit eue pour lui » l'expoſoit à perdre ſa tête; mais qu'il étoit réſolu de le tuer auparavant » de ſes propres mains. Pendant cette étrange ſcêne, les domeſtiques du Tajin & des autres Mandarins ſeconderent les violences de leurs Maîtres. Ils maltraiterent le valet-de-chambre du Légat, lui tirerent la barbe & l'accablerent de toutes ſortes d'injures. Mezza-Barba, pénétré de douleur & de crainte, étoit dans une ſituation qui auroit attendri, dit l'Auteur, toute autre Nation que d'inſenſibles Chinois. Un Mandarin, le regardant avec un ſouris railleur, lui dit qu'apparemment ſa pâleur venoit d'un excès de haine & de rage contre Sa Majeſte Impériale. Ce reproche inhumain le mit dans la néceſſité de ſe défendre par les excuſes les plus humbles & les plus ſoumiſes.

Le Légat eſt inſulté dans ſa maiſon.

On le ſomme de répondre.

Le ſoir du même jour, les Mandarins revinrent avec la même fierté, & le ſommerent de répondre au *Si* qu'ils lui avoient apporté le matin. Dans l'excès de ſon affliction, il ne laiſſa pas de prendre une plume & d'écrire la Lettre ſuivante : » C'eſt avec les plus reſpectueux & les plus humbles ſenti» mens de ſoumiſſion, que j'ai lû la traduction du Decret qu'il a plû à Vo» tre Majeſté d'écrire de ſa propre main en lettres rouges. Ayant été envoyé » par le Souverain Pontife pour ſolliciter la faveur de Votre Majeſté, je » m'étois flatté que les Permiſſions que j'ai eu l'honneur de préſenter à Vo» tre Majeſté auroient été capables de l'appaiſer & de faciliter le ſuccès de » ma Légation. A préſent, il ne me reſte qu'à demander pardon à Votre » Majeſté, à lui faire connoître la douleur dont mon ame eſt pénetrée, & » à me proſterner, comme je fais, le viſage contre terre, pour implorer ſa » clémence. *Signé*, CHARLES-AMBROISE, Patriarche d'Alexandrie & Légat Apoſtolique. » Si Votre Majeſté me le commande, j'irai me jetter aux » pieds du Pape, pour lui déclarer clairement, fidellement & ſincerement, » les intentions de Votre Majeſté (50).

Réponſe ſoumiſe qu'il fait à l'Empereur.

Ce Poſtcript, ſuivant l'Auteur, fut ajouté de l'avis & ſur les inſtances des Miſſionnaires. Du Halde remarque qu'il plut beaucoup à l'Empereur.

Pluſieurs Miſſionnaires ſont maltraités.

Pendant qu'on traduiſoit la Lettre de Mezza-Barba, les Mandarins ayant ſoupé dans ſa chambre, & leurs domeſtiques après eux, y laiſſerent des traces de leur malpropreté. Pour comble d'affliction, il apprit, vers le ſoir, que Ripa & Pedrini avoient été jettés dans une obſcure priſon; que Laureati étoit auſſi chargé de chaînes, pour avoir oſé dire que le Légat n'avoit rien que d'agréable à propoſer à l'Empereur; que Pereira étoit expoſé au même danger; & que Li-pin-chung devoit être conduit au Tribunal des criminels, pour avoir traité Son Excellence avec trop de bonté.

Railleries de l'Empereur.

Les meſſagers, les demandes & les menaces, ne firent que redoubler le jour ſuivant. L'Empereur fit dire au Légat, qu'ayant comparé la Conſtitution du Pape avec le Mandement de M. Maigret, il y avoit trouvé une parfaite reſſemblance; d'où il concluoit : » que s'il étoit vrai, comme les Chré» tiens l'aſſurent, que le Pape ſoit aſſiſté par les inſpirations du S. Eſprit, » c'étoit M. Maigret qui devoit être regardé comme le S. Eſprit des Chré-

(50) Au lieu de *Votre*, l'Auteur auroit dû mettre *Sa Majeſté*, ou *lui*, parce que les Chinois ne parlent ou n'écrivent jamais à leur Empereur qu'en tierce perſonne.

» tiens. Cet argument Chinois fut ſuivi le même jour d'un nouveau *Si*, qui contenoit quelques frivoles remarques ſur les permiſſions accordées par le S. Siége. Le reſte conſiſtoit dans un grand nombre de réflexions fort dures ſur la conduite de M. Maigret. MEZZA-BARBA. 1720.

Après cette raillerie, il leur fit déclarer qu'il étoit réſolu de répandre ſon Decret dans tous les Royaumes de l'Univers, & que l'Ambaſſadeur Ruſſien, qui étoit alors à Peking, lui avoit déja promis de le communiquer à toutes les Cours de l'Europe. Ainſi chaque meſſage étoit une nouvelle inſulte, qui perçoit le cœur du Légat. Il ne pouvoit retenir ſes larmes, en reliſant les ordres de l'Empereur. Mouravo le voyant dans cette affliction, ne fit pas difficulté de ſe jetter à ſes pieds, & le conjura, par les entrailles de Jéſus-Chriſt, d'avoir pitié de la Miſſion, qui ne pouvoit éviter de périr, s'il perſiſtoit à maintenir ſa Bulle. Mais ces inſtances firent peu d'impreſſion ſur lui, & l'abbattement où il étoit ne l'empêcha point de répondre aux Jéſuites : » Ne me parlez plus de ſuſpendre ni de moderer la Conſtitution. C'eſt augmenter ma douleur que de me propoſer un remede pire que le mal. Cependant, ſi vous pouvez imaginer quelqu'expédient qui ſoit propre à lever » les difficultés, je l'embraſſerai volontiers, pourvû qu'il s'accorde avec » mon devoir. *Mouravo* alloit profiter de cette diſpoſition pour compoſer une Requête à l'Empereur & tirer le Légat de l'abîme où il s'étoit plongé, lorſque le Pere Renauld en offrit une, qu'il venoit d'écrire dans les termes ſuivans : » CHARLES AMBROISE, Patriarche d'Alexandrie, ſupplie très-humblement Votre Majeſté qu'il lui plaiſe d'uſer de clémence envers les Européens, de tolerer notre ſainte Religion, & de ſuſpendre la réſolution » qu'Elle a priſe, de répandre ſon Diplôme dans tout l'Univers par la voie » de la Ruſſie. Je me rendrai auprès du Souverain Pontife, & je ne manquerai pas de l'informer ſoigneuſement & fidellement des intentions de Votre » Majeſté. Dans l'intervalle, je laiſſerai ſubſiſter les choſes dans l'état où je » les ai trouvées, & je communiquerai de bonne foi au S. Pere tout ce que » Votre Majeſté trouvera bon de m'ordonner. Enfin, je demande humblement en grace à Votre Majeſté d'envoyer avec moi quelque perſonne, qui » ſoit capable de lui rapporter avec quelle ſincerité je repréſenterai tout au » Souverain Pontife, & quels efforts je ferai pour me procurer l'honneur de » reparoître devant Votre Majeſté. Après avoir lû pluſieurs fois cette Supplique, Mezza-Barba conſentit à la ſigner. Quelques Miſſionnaires ne la croyant point aſſez conforme aux intentions de l'Empereur, ou aſſez humble pour le Légat, refuſerent d'y mettre leur nom. Mais le plus grand nombre ſuivit l'exemple du Légat. Elle fut traduite en Chinois & portée à l'Empereur.

Affliction du Légat.

Il a recours aux Jéſuites.

Lettres qu'ils écrivent à l'Empereur.

La patience & l'habileté du Légat furent bien-tôt miſes à de nouvelles épreuves. L'Empereur lui communiqua, par ſes Miniſtres, un Mémoire, que Pedrini avoit anciennement préſenté à la Cour contre les Jéſuites. Pedrini fut forcé d'en faire lui-même la lecture au Légat, en préſence de ceux qu'il avoit accuſés. Ils le traiterent de calomniateur. Les Mandarins preſſant Mezza-Barba d'expliquer ce qu'il en penſoit, il n'oſa déclarer ſon opinion ; mais n'ayant pas non-plus la liberté de garder le ſilence, il ſe contenta de répondre que Pedrini avoit violé les loix de la charité chrétienne, qui ordonnoit l'amour du prochain.

Mémoire contre les Jéſuites.

MEZZA-BARBA. 1720.

Dans une audience, que l'Empereur lui accorda le 20, il se vit dans la nécessité de mettre par écrit la même réponse ; c'est-à-dire, de répeter que Pedrini étoit blâmable, pour avoir offensé Sa Majesté & s'être plaint de son prochain ; mais qu'il demandoit grace pour lui. Ce n'étoit que le prélude de ses embarras. L'Empereur, après lui avoir prodigué les caresses & les civilités, entreprit de badiner aux dépens du Pape. Comme il avoit beaucoup de goût pour les figures & les comparaisons, il compara Sa Sainteté à un chasseur aveugle, qui tire dans l'air au hazard. Le Légat n'ayant pû rire de cette raillerie, comme les autres, Sa Majesté lui dit : » Vous ne répondez pas ? » Que pensez-vous de mes allusions ? Elles sont fort ingénieuses, répondit Mezza-Barba, & dignes de Votre Majesté.

Badinage de l'Empereur dans ses audiences.

L'audience du 24 se passa de même. L'Empereur prit plaisir à raconter des histoires, dont il rioit le premier. Mais le Légat en prenoit moins à les entendre. Il ne fut pas plus aisé au Monarque Chinois de tirer de lui quelques louanges auxquelles il s'attendoit, & qu'il ne put arracher de sa bouche qu'après les avoir demandées. Cependant la scene ne finit pas mal. Kang-hi étoit en bonne humeur. Il accorda, aux priéres du Légat, la liberté de Pedrini, & celle de Ripa & de Laureati. Ensuite il lui déclara, que son intention étoit de rétablir une parfaite union entre les Missionnaires, & que dans cette vûe il avoit besoin de son assistance. » Vous serez libre, lui dit-il, & » sans aucune garde. Comme la saison est trop avancée pour vous permettre » le voyage de l'Europe, je vous conseille d'aller attendre le beau tems à Pe- » king, où la Cour retournera pour la célébration de la nouvelle année. Ce compliment causa une joie extrême au Légat.

Il s'adoucit en faveur du Légat.

Il partit effectivement pour Peking, où étant arrivé le 23 avec toute sa suite, il se logea chez les Jésuites Portugais. Le même jour, il y fut complimenté par l'Ambassadeur de Russie ; & le jour suivant, par un grand nombre de personnes distinguées. L'Empereur lui accorda, le 26, une nouvelle audience ; la plus gracieuse qu'il eût encore obtenue de ce Prince, mais aussi la plus plaisante. Après avoir déclaré que les Chinois n'étoient point assez foibles pour s'imaginer que les esprits de leurs ancêtres fussent présens dans les tablettes & les cartouches qui portoient leurs noms, & que ces tablettes, avec leurs inscriptions, étoient regardées comme des représentations purement symboliques, Kang-hi affecta de se livrer à son humeur badine. » Monsieur » le Légat, dit-il, entr'autres choses ; est-ce l'usage en Europe de condamner » un homme à mort, sans être assuré qu'il est coupable ? Non, répondit Son Excellence. » Mais, reprit l'Empereur, si le Prince a prononcé la sentence de » mort sur des preuves suffisantes, & que le Juge inferieur, à qui l'exécu- » tion est remise, découvre des preuves plus convaincantes de l'innocence » de l'accusé, la sentence doit-elle être exécutée ? Je crois, répondit le Légat, que ce Juge doit avertir le Prince des nouvelles preuves qu'il a découvertes. » Je le crois aussi, ajouta gravement l'Empereur ; on ne peut attacher » un trop grand prix à la vie d'un homme. Ensuite, se tournant d'un air sérieux vers son Médecin, qui se nommoit *Volta*, il lui ordonna de s'approcher du Trône. » Vous êtes, lui dit-il, plus redoutable que moi. Volta, fort embarrassé de ce discours, demeura sans répondre. Mais Kang-hi, faisant un éclat de rire, le délivra bien-tôt de cette contrainte, & divertit toute

Autre audience mêlée de plaisanteries.

Embarras que l'Empereur cause à son Médecin.

l'Assemblée par sa conclusion : » Cet homme, dit-il, est maître de tuer quand » il lui plaît, & moi, je ne puis condamner personne à mort sans témoignage » & sans preuves.

MEZZA-BARBA. 1721.

L'Empereur Kang-hi s'amusa plus d'une fois à causer de l'embarras au Légat par d'autres plaisanteries de cette nature, ou par des questions d'autant plus fatigantes, qu'il étoit également difficile de pénetrer son intention & d'éviter le piége. Par exemple, le 28 de Janvier, qui est le premier jour de l'année à la Chine, Mezza-Barba lui ayant fait présent d'une croix d'argent, où étoient enchassés deux morceaux de la vraie croix, ce Prince lui fit demander aussi tôt ; » Quels étoient les lieux où il ne convenoit pas de » porter cette sainte Relique ? Le Légat répondit, que Sa Majesté ne devoit pas la porter dans les Temples des Idoles, ni lorsqu'elle feroit quelqu'autre action condamnée par la Religion chrétienne. Kang-hi lui fit dire aussi-tôt » qu'il ne l'ignoroit pas, & qu'il avoit toute la vénération possible pour » une Relique si sacrée. Mais, en même-tems, l'Eunuque qui étoit chargé de ses ordres, avoit celui de montrer au Légat une petite croix de pierre, que Sa Majesté avoit reçûe du Cardinal de Tournon, & de lui demander, » S'il étoit vrai que cette croix eût quelque vertu contre le tonnerre. Mezza-Barba manqua de présence d'esprit pour faire une réponse, qui devoit lui coûter peu dans les principes de sa religion. Il se contenta de dire à l'Eunuque, qu'on en avoit cette opinion en Europe, mais qu'il n'en étoit pas sûr. Pour le soulager de l'embarras de toutes ces questions, on lui fit des présens, on lui donna des collations, des festins, des bals mêmes & des comédies, où la gravité de son caractere ne l'empêcha point d'assister, pour se concilier l'affection des Chinois en se conformant à leurs usages.

Ses questions à l'occasion d'une croix.

Foible réponse du Légat.

Le 31, l'Empereur lui donna une audience, dont le sujet fut très-comique. C'étoit pour lui demander s'il croyoit qu'il y eût au monde des hommes sans tête, & s'il se trouvoit quelquefois du sel au sommet des plus hautes montagnes ? Ces questions donnerent lieu à quantité d'autres bouffoneries. Mezza-Barba n'en eut jamais pénetré le sens, s'il n'eût reçu, après l'audience, quelques explications du Pere Parennin. L'Empereur, pour se réjouir, avoit voulu faire entendre, en style figuré, que le Cardinal de Tournon avoit manqué de tête & de sel, c'est-à-dire, d'esprit & de jugement.

Autre question comique & maligne.

La Cour étant retournée à Chang-chung-yuen le 6 de Février, Mezza-Barba eut ordre de s'y rendre le jour suivant ; & le 19, il fut averti que Sa Majesté lui donneroit le lendemain son audience de congé. Il avoit déja reçu les présens de la Cour pour le Pape & le Roi de Portugal. L'Empereur lui dit, en lui montrant un papier qu'il tenoit à la main, que cet Ecrit contenoit ses ordres, avec une fidelle Relation de ce qui s'étoit passé, & le détail des récits que Son Excellence devoit faire au Pape. Le reste de l'audience fut employé à choisir, entre les Missionnaires, ceux qui devoient partir avec lui, & ceux qui avoient la liberté de demeurer à la Chine. Ensuite l'Empereur, après avoir présenté, de son Trône, un verre de vin au Légat, suivant l'usage, se fit apporter deux petites chaînes de perles, dont il lui donna l'une, en lui disant qu'il lui avoit envoyé, par ses Ministres, les présens qui étoient destinés pour Sa Sainteté ; mais qu'il s'étoit réservé le plaisir de lui donner de sa propre main cette marque distinguée de l'estime qu'il avoit pour lui.

Le Légat reçoit son audience de congé.

Compliment gracieux que lui fait l'Empereur.

MEZZA-BARBA. 1721.

Le Légat témoigna ſa reconnoiſſance par d'humbles remercîmens ; & , prenant congé de Sa Majeſté Impériale, il ſe rendit dans le lieu où les Européens étoient accoutumés de s'aſſembler. Telle fut cette audience, qui eſt la ſeule dont le Pere du Halde ait parlé, & dont il a confondu les circonſtances avec celles des audiences précédentes.

Nouvelles diſſenſions entre les Miſſionnaires.

Les ennemis des Jéſuites ne manquerent pas de publier que ces Peres étoient les auteurs du Mémoire dont le Légat étoit chargé pour le Pape. Ils prétendirent que ce Mémoire étoit conçu dans des termes injurieux pour Son Excellence & pour ſes partiſans, & qu'ils ne pouvoient le ſigner ſans une tache éternelle pour leur réputation. C'étoit un prétexte de refus qu'ils ſe ménageoient d'avance. A peine Mezza-Barba fut-il rétourné à ſon logement, que Chau-chang & les autres Mandarins lui apporterent, de la part de l'Empereur, un journal de tout ce qui s'étoit paſſé entre ce Monarque & lui depuis le 25 de Décembre juſqu'au 27 de Janvier, avec ordre aux anciens Miſſionnaires de le ſigner de leur nom. Ils ſe retirerent enſemble dans une chambre qui touchoit à l'appartement du Légat, où le Pere Suarez, Supérieur des Jéſuites Portugais, écrivit au bas les mots ſuivans. Apoſtille du Pere Suarez.

» Cet écrit contient les ordres de l'Em-
» pereur de la Chine & de la Tartarie, avec les réponſes du très-illuſtre
» Patriarche d'Alexandrie, Légat du Pape, & le détail des faveurs dont Sa
» Majeſté Impériale a honoré Son Excellence. Nous avons ſouſcrit nos noms
» par le commandement de l'Empereur. En effet il écrivit le ſien. Tous les Jéſuites qui étoient préſens l'imiterent ſans difficulté. Mais lorſqu'on pria Ripa de ſigner auſſi, il le réfuſa, ſous prétexte qu'il ignoroit ce qui étoit contenu dans le papier. Il s'éleva là-deſſus beaucoup de bruit. Les Jéſuites le chargerent de reproches. Les Mandarins le menacerent du reſſentiment de l'Empereur. Enfin il ſe rendit à leurs inſtances, mais en proteſtant qu'il le faiſoit par ſoumiſſion pour les ordres de l'Empereur. Pedrini, beaucoup plus ferme, déclara qu'il ſouffriroit plûtôt la mort que de ſigner l'apoſtille du Pere Suarez, mais que ſi l'on y vouloit faire un peu de changement, par lequel il parût que les ſouſcripteurs n'atteſtoient point la verité de ce qui étoit contenu dans le Mémoire, il ne feroit pas difficulté d'y mettre auſſi ſon nom. Les uns conſentirent à ſa demande ; mais d'autres y trouvant des difficultés invincibles, on ſe vit dans la néceſſité d'informer l'Empereur de ce nouveau différend. Auſſitôt le Légat reçut ordre de retourner à Chang-chung-yuen, quoiqu'il fût minuit paſſé & qu'il tombât beaucoup de neige. Pedrini, ayant paru devant Sa Majeſté Impériale, allégua inutilement pour ſa défenſe qu'il ne pouvoit pas atteſter, comme une verité, des circonſtances qu'il ignoroit. Kang-hi ordonna qu'il reçût ſur le champ la baſtonade (51) par quelques Mandarins. On le chargea de chaînes ſi peſantes qu'à peine avoit-il la force de les lever ; & pendant le reſte de la nuit, qu'il paſſa dans la ſalle des Gardes, il s'attendit pour le lendemain à des traitemens encore plus rigoureux. En effet il n'y eut pas d'outrages qu'il n'eſſuyât le matin. Il offrit alors de ſigner ; mais on lui répondit qu'il étoit trop tard ; & toutes ſes ſoumiſſions, non plus que l'inter-

Ripa refuſe de la ſigner, mais le rend enfin.

Pedrini s'obſtine à refuſer.

Comment il eſt puni.

(51) L'Auteur ne dit pas que cet ordre ait été exécuté. Le crime de Pedrini étoit d'avoir réſiſté à l'ordre de l'Empereur & de l'avoir ſoupçonné de fauſſeté ; ce qui eſt capital à la Chine.

ceſſion du Légat, ne purent empêcher qu'il ne fût envoyé à Peking, où il fut jetté dans la priſon des malfaiteurs condamnés à mort.

MEZZA-BARBA. 1721.

L'Empereur prit auſſi cette occaſion pour dreſſer de nouveaux piéges au Légat. Il lui fit dire que M. Maigret n'ayant pas eu plus de reſpect que Pedrini pour ſes ordres, il s'attendoit qu'on le renverroit à la Chine pour y être puni; & qu'au reſte il ſe confirmoit dans l'opinion qu'il étoit néceſſaire pour la tranquillité de ſon Empire, d'y extirper le Chriſtianiſme. Il eſperoit, par cette menace, d'arracher au Légat quelques cenſures contre ces deux Eccléſiaſtiques. Mais, appaiſé enfin par les réponſes de Mezza-Barba, il déclara le 22 qu'il renonçoit aux demandes qui regardoient Maigrer, & que ce qui étoit arrivé à Pedrini n'entraîneroit rien de fâcheux pour la Réligion & les autres Miſſionnaires. On apprit dans la ſuite que Pedrini avoit été rendu aux Jéſuites François, & que, peu de tems après, il avoit été nommé pour accompagner l'Empereur dans ſon voyage de Tartarie.

Le Légat eſt expoſé à de nouveaux piéges.

La conduite de ce Monarque changea tout d'un coup, avec tant d'avantage pour Mezza-Barba, qu'on ne peut attribuer cette révolution de ſentimens qu'à l'eſtime qu'il conçut pour ſa fermeté & ſa droiture. Dans une audience qu'il lui accorda le premier de Mars, & qui fut la derniere, il le combla d'honneurs, avec des témoignages d'une affection ſi diſtinguée, que toute ſa Cour en marqua de l'étonnement. Les Mandarins convinrent eux-mêmes qu'il n'avoit jamais traité perſonne avec tant de faveur, ſans en excepter les Princes de ſon ſang. » Allez, dit-» il au Légat, & revenez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible. Mais prenez ſoin ſur-» tout de votre perſonne & de votre ſanté. Donnez-moi de vos nouvelles, & » ſoyez sûr que je verrai votre retour avec beaucoup de joie. Il lui fit promettre d'amener avec lui des gens de lettres & un bon Médecin; d'apporter les meilleures Cartes géographiques, les livres les plus eſtimés en Europe, & ſurtout les ouvrages de mathématiques, avec les nouvelles découvertes qu'on auroit pu faire touchant les longitudes. Enſuite s'étant fait apporter une Epinette, il joua quelques airs Chinois ſur cet inſtrument. Il en prit occaſion de faire remarquer au Légat avec quelle familiarité il traitoit les Européens, dont il l'aſſura qu'il honoroit beaucoup le ſçavoir. Il le fit monter ſur ſon Trône, où il lui préſenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin. Enfin, pour terminer celle-ci, il lui prit les mains, qu'il ſerra fort tendrement entre les ſiennes. Le Légat employa les termes les plus reſpectueux pour témoigner à Sa Majeſté combien elle étoit ſenſible à tant de faveurs, & lui promit de prier avec beaucoup d'aſſiduité pour la prolongation de ſa vie & pour la proſperité de ſon regne.

Il ſe fait eſtimer par ſa droiture & ſa fermeté.

Faveurs qu'il reçoit dans la derniere audience.

Il quitta Peking deux jours après. Etant arrivé à Canton le 9 de Mai, il en partit le 23, dans l'impatience de ſe revoir à Macao, où il arriva le 27, & d'où il écrivit une lettre de remercîment à l'Empereur par le Tajin *Li-cheu-chung*, qui n'avoit pas ceſſé de l'accompagner dans ſon voyage.

Son départ de Peking pour retourner à Macao.

Mezza-Barba paſſa plus de ſix mois à Macao, pendant leſquels il eut encore quelques démêlés avec les anciens Miſſionnaires. Cette réſiſtance à ſes ordres lui fit juger qu'il ne devoit pas quitter la Chine ſans avoir pris quelques meſures pour leur inſpirer des ſentimens de paix & de ſoumiſſion. Ce fut dans cette vûe qu'il publia une Lettre Paſtorale, où, ſans nommer aucun Ordre, il les exhortoit tous à ne pas s'écarter de la Conſtitution du Pape. Les Au-

Lettre Paſtorale qu'il adreſſe aux Miſſionnaires.

MEZZA-BARBA. 1721-23.

teurs que je traduis prétendent que le récit du Pere du Halde eſt fort éloigné de l'exactitude, dans tout ce qui regarde la conduite de Mezza-Barba pendant cette derniere partie de ſon ſéjour à la Chine.

Il obtient le corps du Cardinal de Tournon.

Ce Prélat, après avoir obtenu du Gouverneur de Macao la permiſſion de tranſporter en Europe le corps du Cardinal de Tournon, s'embarqua le 9 de Décembre, au bruit d'une double décharge de l'artillerie. Mais ſon Vaiſſeau ſe trouvant trop chargé, on employa deux jours à le mettre en état de ſupporter une longue navigation; & cet obſtacle fit craindre au Légat qu'on ne profitât de l'intervalle, pour lui enlever le corps qu'il n'avoit obtenu qu'avec beaucoup de peine. Enfin l'on mit à la voile le 13, & le vent devint ſi favorable qu'on perdit bientôt de vûe les côtes de la Chine.

Viani proteſte, en finiſſant ſa rélation, qu'il a ſuivi fidellement les loix de la verité.

Eclairciſſement tiré du Pere du Halde.

Il ne ſera point inutile d'ajoûter, après le Pere Du Halde, que le Légat, s'étant embarqué au commencement de l'année 1722, arriva heureuſement en Europe; mais que la mort de l'Empereur Kang hi, arrivée le 20 Décembre de la même année, le délivra de l'engagement où il s'étoit mis de recommencer un ſi long & ſi dangereux voyage. Ying-ching, ſucceſſeur de Kang-hi, ne fut pas plûtôt ſur le Trône, qu'il reçut des plaintes d'un grand nombre de Mandarins, ſur-tout du *Sung-tu* de la Province de Fo-kyen, qui accuſoient les Miſſionnaires d'attirer à eux les ignorans de l'un & de l'autre ſexe, de bâtir des Egliſes aux dépens de leurs diſciples, enfin, de ruiner les loix fondamentales & de troubler la tranquillité de l'Empire. Ce Prince ordonna, par un Edit du 10 de Février 1723, que tous les Miſſionnaires, à la réſerve d'un petit nombre, qui furent retenus à la Cour pour la réformation du Calendrier, ſe retiraſſent à Canton, & que leurs Egliſes, au nombre de trois cens, fuſſent détruites ou employées à d'autres uſages, ſans aucune eſperance de rétabliſſement. Ainſi le Chriſtianiſme fut chaſſé de la Chine, comme il l'avoit été du Japon, du Tong-king, de la Cochinchine, de Siam & de pluſieurs autres Parties des Indes orientales.

Ruine du Chriſtianiſme à la Chine.

FIN DU CINQUIEME TOME.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT, *Pag. iij*

SUITE DU LIVRE XIII,

Et de la Deſcription des Royaumes de Congo, d'Angola, de Benguela & des Pays voiſins.

CHAPITRE IV. *Gouvernement du Royaume de Congo. Autorité du Roi, Etat, Revenu, Couronnement & Funérailles des Rois*, Page 1
§. II. *Adminiſtration de la Juſtice & forme des Sermens*, 7
CHAP. V. *Deſcription du Royaume de Dongo ou d'Angola, & de Benguela*, 11
§. II. *Iſles de Loanda, & conquête de la Ville par les Hollandois*, 16
§. III. *Domaine des Portugais dans le Royaume d'Angola*, 20
§. IV. *Royaume de Benguela, ou Bonkella*, 25
CHAP. VI. *Mœurs & Uſages des Habitans d'Angola*, 28
§. II. *Gouvernement & forces militaires du Royaume d'Angola*, 35
CHAP. VII. *Religion de Congo, d'Angola & de Benguela*, 40
§. II. *Introduction & progrès de la Religion chrétienne dans le Royaume de Congo*, 47
CHAP. VIII. *Hiſtoire Naturelle de Congo, d'Angola & de Benguela*, 65
§. I. *Air, Foſſiles, Racines & Grains*, ibid.
§. II. *Arbres de Congo & d'Angola*, 70
§. III. *Oiſeaux ſauvages & privés*, 75
§. IV. *Bêtes féroces & privées*, 78
§. V. *Poiſſons de mer & d'eau douce*, 91
§. VI. *Eclairciſſement ſur les Nations qui bordent les Royaumes de Congo & d'Angola*, 95

LIVRE XIV.

Description des Pays qui bordent la Côte orientale d'Afrique, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au Cap de Guardafu; contenant particuliérement le Pays des Hottentots & le Royaume de Monomotapa, 105

CHAPITRE I. *Pays des Hottentots, & Nations qui l'habitent,* 109
CHAP. II. *Possessions des Hollandois au Cap de Bonne-Espérance,* 120
§. I. *Colonie du Cap,* ibid.
§. II. *Colonie de Stellenboch,* 128
§. III. *Colonies de Drakenstein & de Waveren, & Tierra de Natal,* 133
§. IV. *Gouvernement des Hollandois au Cap de Bonne-Espérance,* 139
CHAP. III. *Mœurs & Usages des Hottentots,* 145
§. I. *Leurs Personnes, leurs Vertus, leurs Vices & leur Langage,* ibid.
§. II. *Habits, Alimens, Maisons, Meubles des Hottentots,* 149
§. III. *Réjouissances publiques, Amusemens & Musique,* 154
§. IV. *Mariages & Œconomie domestique des Hottentots,* 158
§. V. *Maladies, Remedes & Funérailles des Hottentots,* 163
CHAP. IV. *Occupations, Commerce, Religion & Gouvernement des Hottentots,* 167
§. I. *Métiers & Commerce,* ibid.
§. II. *Religion & Gouvernement des Hottentots,* 173
CHAP. V. *Histoire Naturelle du Cap de Bonne-Espérance & des Pays voisins,* 181
§. I. *Air, Eau, Mines & Métaux,* ibid.
§. II. *Animaux privés & sauvages,* 189
§. III. *Reptiles, Insectes, Oiseaux de terre & de mer,* 197
§. IV. *Poissons de mer,* 203
CHAP. VI. *Observations sur les Contrées maritimes & sur les Isles qui sont entre le Cap de Bonne-Espérance & le Cap de Guardafu, par le Capitaine Alexandre Hamilton,* 209
§. I. *Contrées maritimes qui suivent le Cap de Bonne-Espérance,* ibid.
§. II. *Isles des Mers d'Ethiopie,* 215
CHAP. VII. *Eclaircissemens sur l'Empire du Monomotapa,* 219
§. I. *Expédition de Barreto pour la conquête des Mines d'or & d'argent,* ibid.
§. II. *Empire du Monomotapa,* 223

VOYAGES DANS L'ASIE.

LIVRE I.

Voyages dans l'Empire de la Chine.

CHAPITRE I. *Voyages de Pierre de Goyer & Jacob de Keyser, Ambassadeurs de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, vers l'Empereur de la Chine,* 229
§. I. *Entreprises des Hollandois pour s'établir à la Chine, avant leur Ambassade,* 232

§. II. *Ambaſſade de Pierre de Goyer & de Jacob de Keyſer à la Cour de Peking*, 236
§. III. *Route des Ambaſſadeurs, depuis Canton juſqu'à Nan-gan-fu, dans la Province de Kyang-ſi*, 240
§. IV. *Route des Ambaſſadeurs, par eau, depuis Nan-gan-fu juſqu'aux frontieres de la Province de Kyang-nan, ou Nan-king*, 244
§. V. *Continuation de la route des Ambaſſadeurs juſqu'à Nan-king, depuis l'entrée de cette Province*, 250
§. VI. *Continuation de la route, depuis Nan-king juſqu'à la Province de Schan-tong*, 254
§. VII. *Continuation du voyage dans la Province de Schang-ton, juſqu'à Tyen-tſing-wey, dans celle de Pechie-li, ou de Peking*, 259
§. VIII. *Arrivée des Ambaſſadeurs à Peking, & leur réception*, 265
§. IX. *Audience & départ des Ambaſſadeurs Hollandois*, 273
CHAP. II. *Ambaſſade de Jean Van-Campen & de Conſtantin Noble, vers Sing-la-mong, Roi de Fo-kyen*, 282
§. I. *Eclairciſſemens ſur la perſonne de Koxinga, ou Ching-ching-kong, & ſur la priſe de Tay-wan & de Formoſe*, 283
§. II. *Voyage des Ambaſſadeurs à Sinkſyeu, & leur retour*, 286
§. III. *Expéditions de la Flotte Hollandoiſe, & ſon retour à Batavia*, 292
CHAP. III. *Expédition des Hollandois pour rentrer dans l'Iſle de Formoſe*, 298
§. II. *Affaire des Hollandois à la Chine après le départ de leur Flotte*, 311
CHAP. IV. *Voyages du Seigneur Van-Hoorn, Ambaſſadeur Hollandois à la Chine & dans la Tartarie orientale*, 322
§. II. *Route de Van-Hoorn juſqu'à Hang-cheu-fu*, 331
§. III. *Réception de Van-Hoorn à Hang-cheu-fu, & continuation de ſa route juſqu'à Whay-ngan-fu*, 337
§. IV. *Route depuis Whay-ngan juſqu'à Peking*, 343
§. V. *Réception de l'Ambaſſadeur Hollandois à la Cour de Peking*, 352
§. VI. *Affaires des Hollandois à Hokſyeu, & leur retour à Batavia*, 363
CHAP. V. *Eclairciſſemens tirés de deux Lettres, concernant l'Ambaſſade des Hollandois à la Chine en 1655*, 369
§. I. *Extrait de la premiere Lettre*, ibid.
§. II. *Extrait de la ſeconde Lettre*, 378
CHAP. VI. *Premieres Entrepriſes des Hollandois pour le Commerce de la Chine, & leur établiſſement à Tay-wan*, 383
§. I. *Expédition des Hollandois contre Macao*, ibid.
CHAP. VII. *Voyage de Navarette au travers de la Chine, en 1658*, 393
§. I. *Voyage de l'Auteur, depuis Canton juſqu'à Fou-gan-hyen*, 396
§. II. *Voyage de l'Auteur à Kin-whaſu, dans la Province de Che-kyang, & de-là juſqu'à Peking*, 402
§. III. *Paſſage de l'Auteur à Macao. Ambaſſade Portugaiſe à la Cour Impériale*, 409
CHAP. VIII. *Voyage de cinq Jéſuites François, de Ning-po à Peking*, 418
§. I. *Voyage de Siam, à Ning-po dans la Chine*, 421
§. II. *Voyage de Ning-po à Ching-hyen-fu*, 427
§. III. *Continuation de la route, depuis Ching-kyang juſqu'à Tay-ngan-cheu*, 434
§. IV. *Route depuis Tay-ngan-cheu juſqu'à Peking*, 439
CHAP. IX. *Voyage du Pere Jean de Fontaney, Jéſuite, de Peking à Kyang-cheu, dans la Province de Schan-ſi, & de-là à Nan-king*, 446
§. II. *Route de l'Auteur, depuis Kyang-cheu juſqu'à Nan-king, dans la Province de Kyang-nan*, 454

CHAP. X. *Voyage du Pere Joachin Bouvet, Jéſuite, de Peking à Canton, lorſqu'il fut envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi, en 1693,* 460

CHAP. XI. *Voyage du Docteur Jean-François Gemelli Careri à la Chine,* 469

§. I. *Voyage par eau juſqu'à Nan-king,* 471

§. II. *Route de l'Auteur, depuis Nanking juſqu'à Peking,* 481

§. III. *Retour de l'Auteur, depuis Peking juſqu'à Canton,* 491

CHAP. XII. *Voyage d'Everard Isbrand Ides, Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine,* 503

§. I. *Arrivée de l'Ambaſſadeur, & circonſtances de ſon ſéjour à Peking,* ibid.

§. II. *Autres circonſtances du ſéjour d'Isbrand Ides à Peking,* 511

CHAP. XIII. *Voyage de Laurent Lange, Envoyé de Ruſſie à la Chine,* 518

§. I. *Arrivée de l'Auteur à la Chine, & circonſtances de ſon voyage,* ibid.

CHAP. XIV. *Voyage du Pere Antoine Gaubil, Miſſionnaire Jéſuite, depuis Canton juſqu'à Peking,* 527

§. I. *Détail du voyage de l'Auteur,* ibid.

CHAP. XV. *Ambaſſade de Charles-Ambroiſe Mezza-Barba, Patriarche d'Alexandrie, vers l'Empereur Kang-hi,* 532

§. I. *Arrivée du Légat à la Chine, & circonſtances de ſon voyage, depuis Macao juſqu'à Peking,* 535

§. II. *Récit de quatre Audiences que l'Empereur accorde à Mezza-Barba,* 545

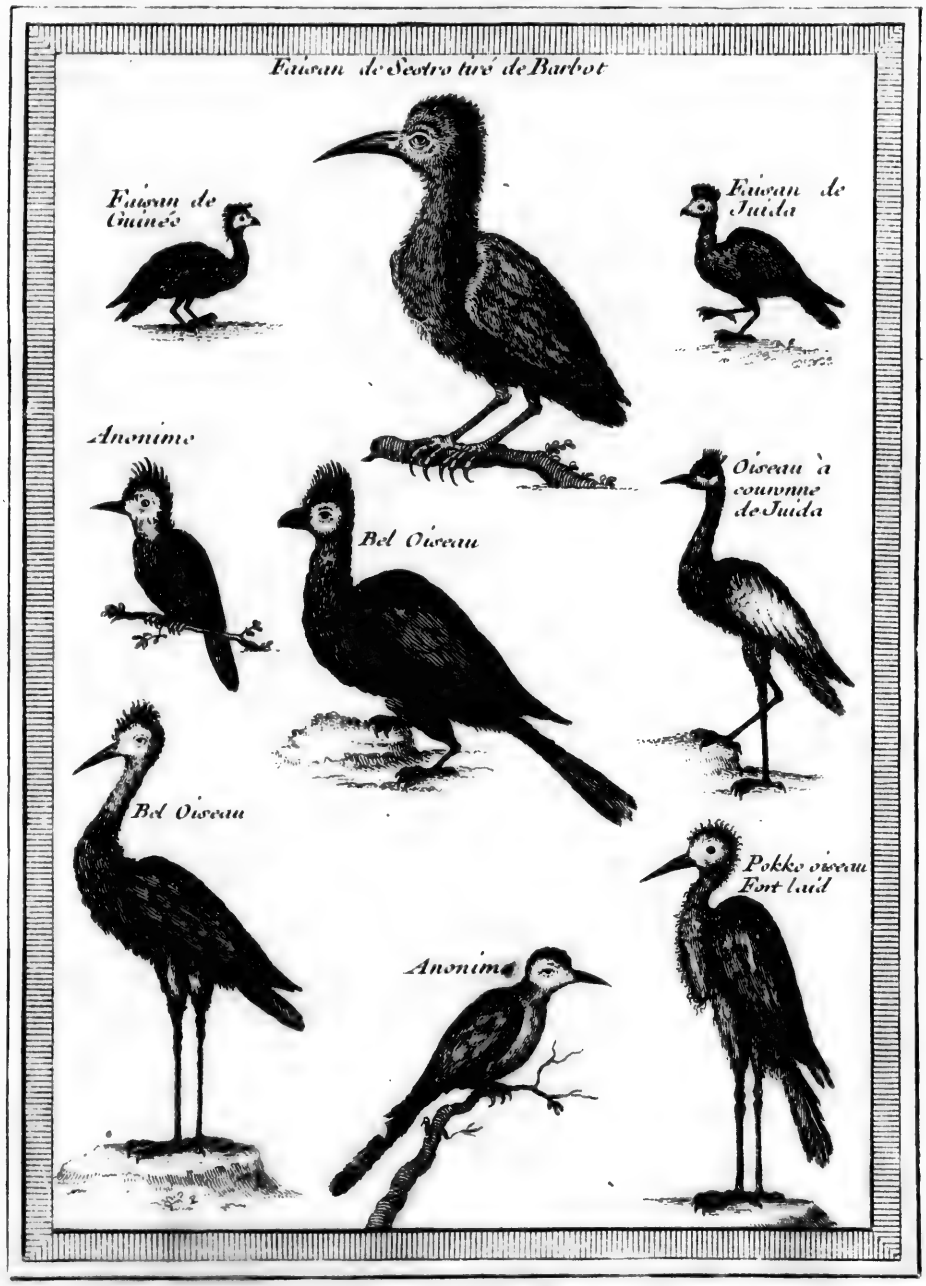
§. III. *Succès de l'Ambaſſade,* 552

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

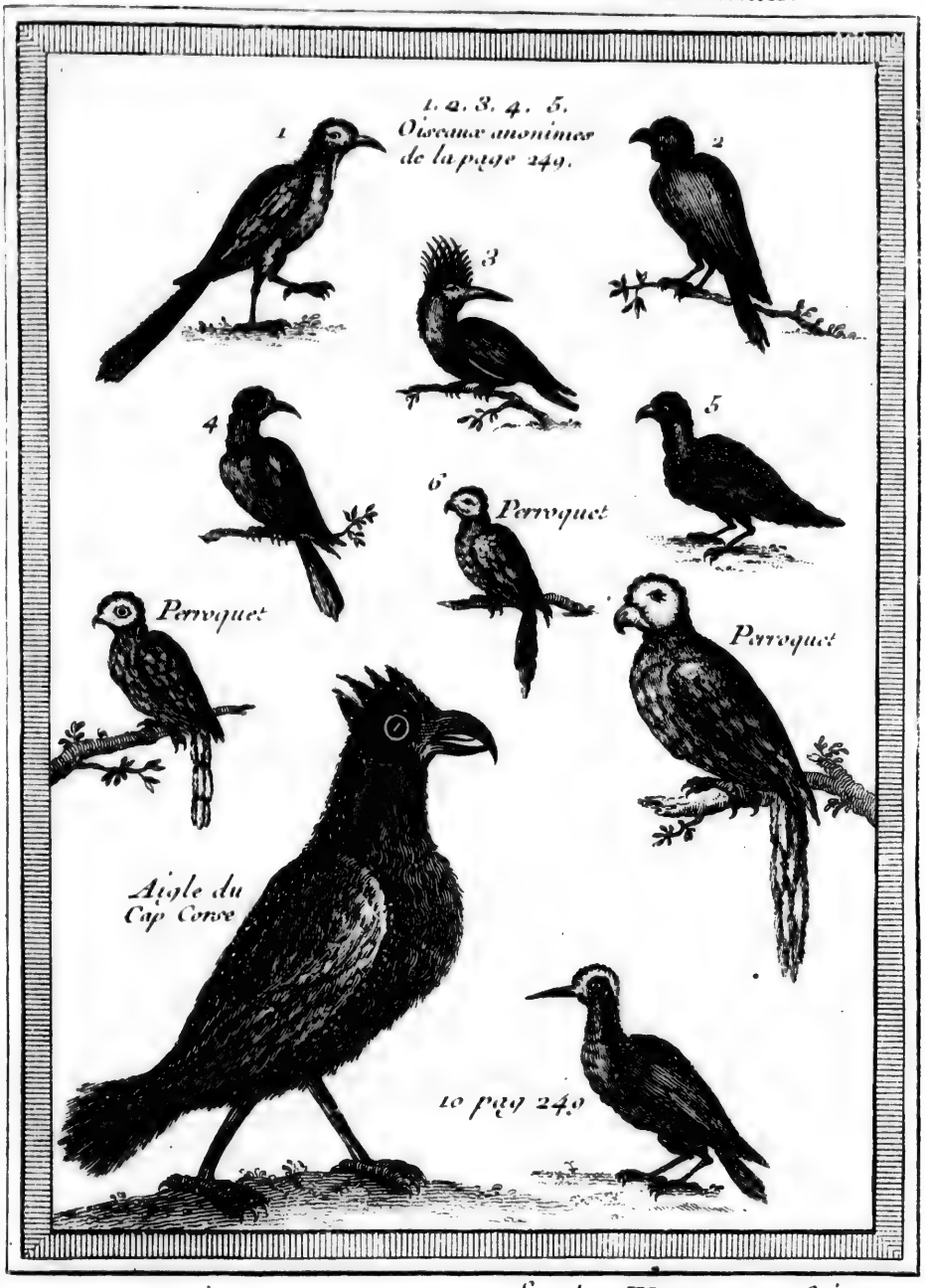
De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere, Imprimeur de Monſeigneur l'Archevêque.*

OISEAUX DE GUINÉE tirés de Bosman.



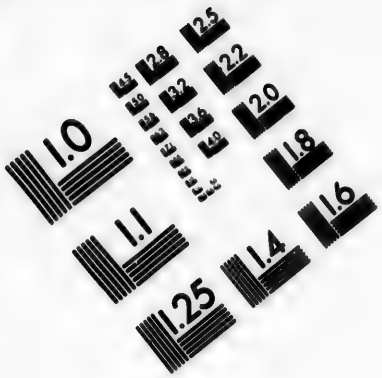
Sup. tom. IV. pag. 244 et Suivantes.

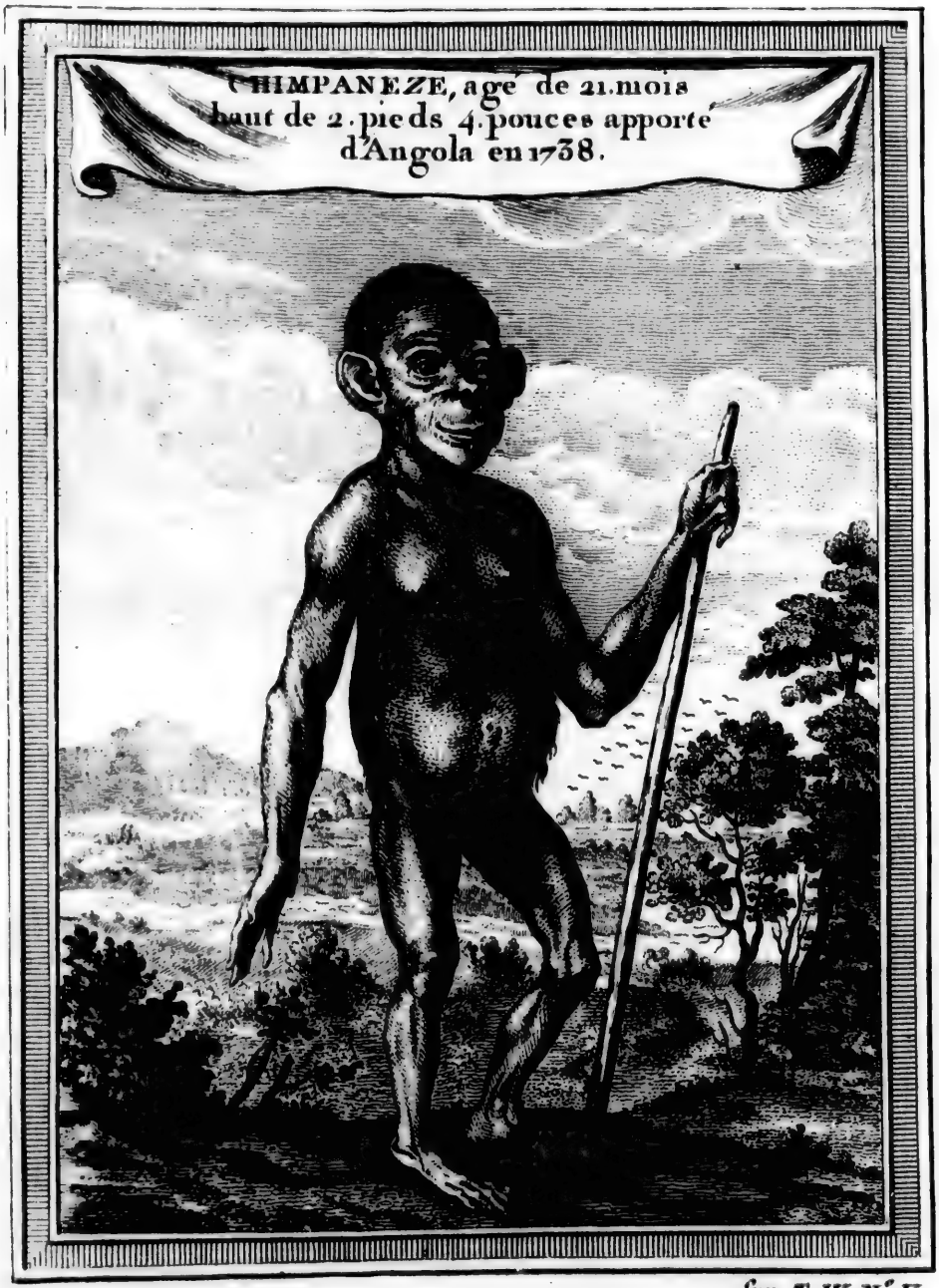
OISEAUX DE GUINÉE tirés de Bosman.



Sup. tom. IV. pag 249. et Suivantes

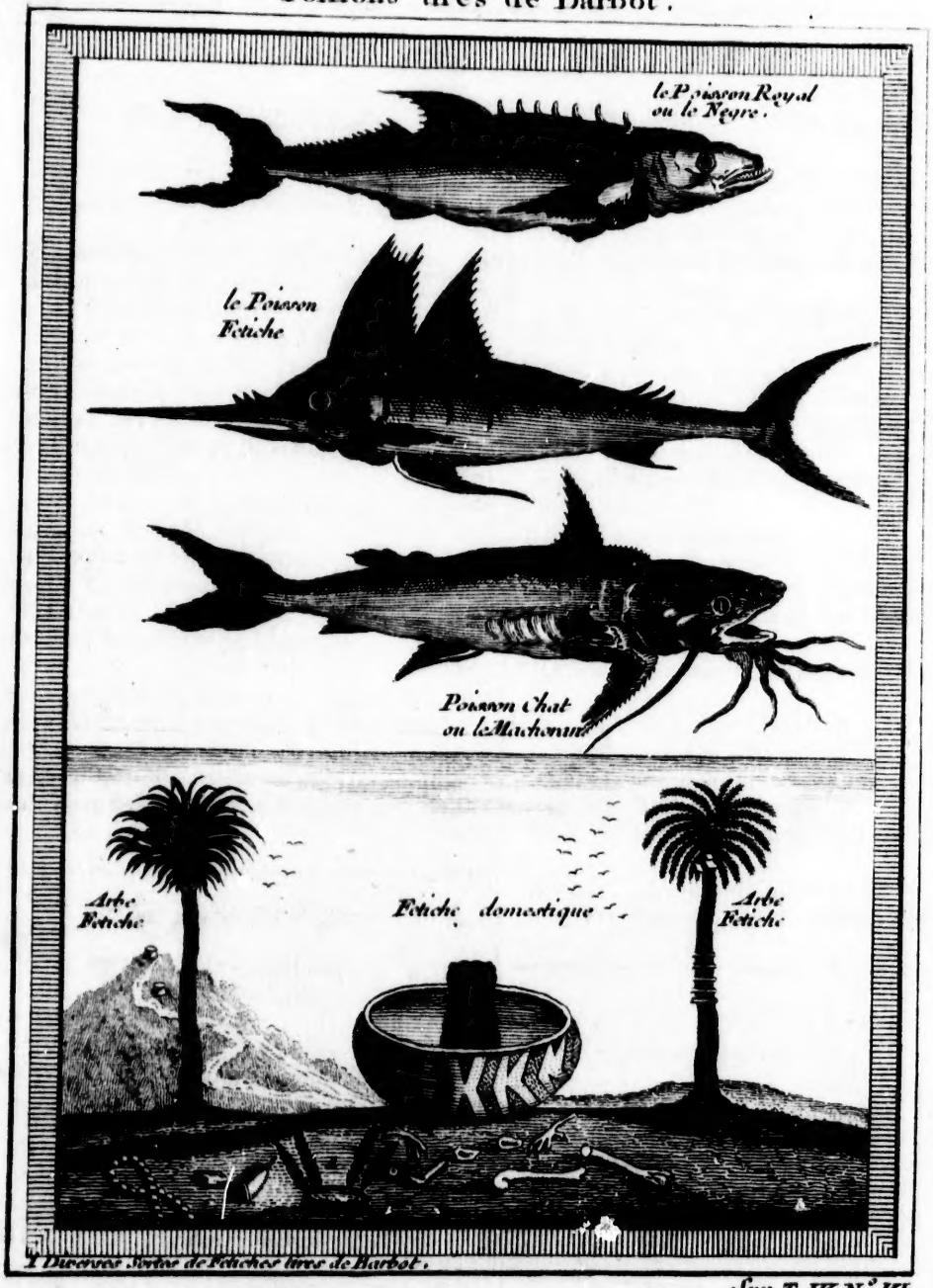
Sup. T. IV. N.° III.


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000


CHIMPANEZE, age de 21. mois
haut de 2. pieds 4. pouces apporté
d'Angola en 1738.

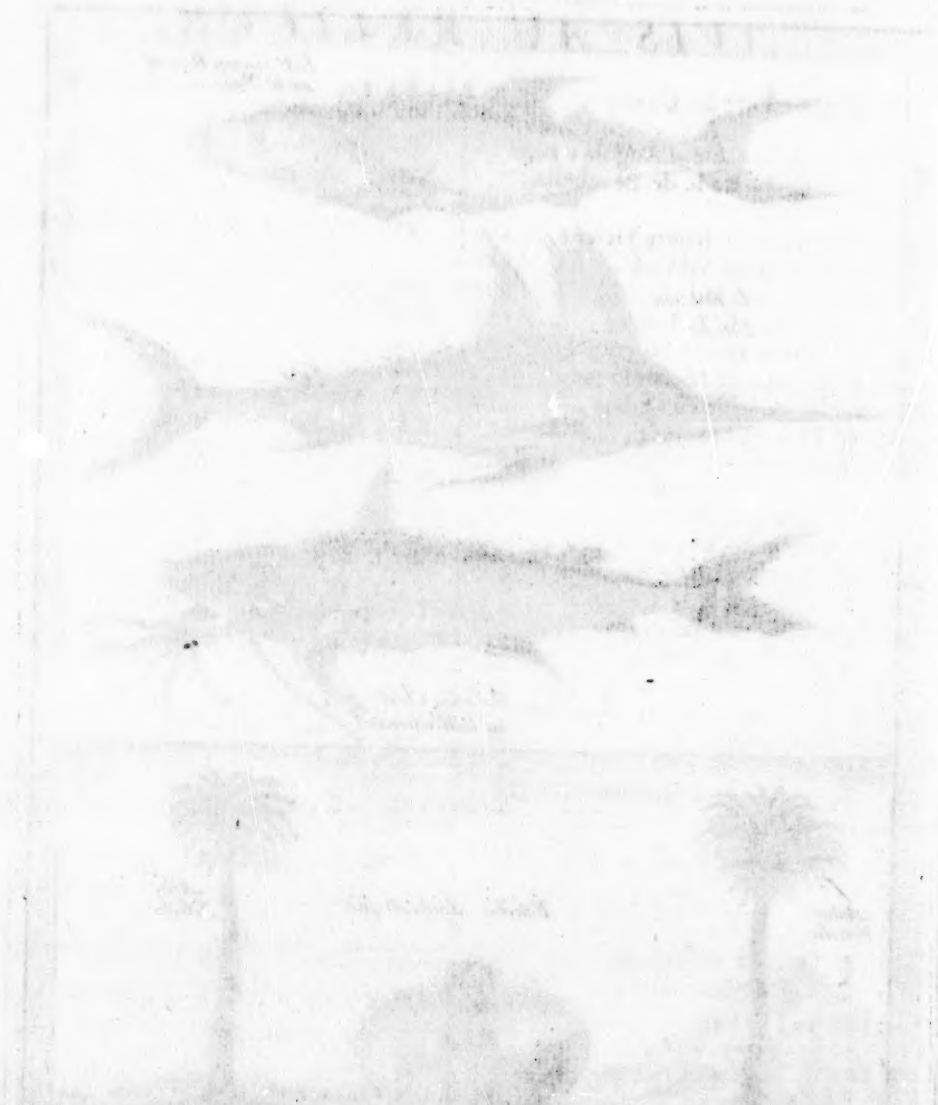
Sup. T. IV. N.° V.

Poissons tirés de Barbot.



1 Divers Sortes de Fetiches tirés de Barbot.

Sup. T. IV. N.° VI



AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les Cartes.

N°.

1 CARTE de la Côte d'Angola, *pag.* 11
2 Carte de la Rade de Benguella, &c. 25
3 Carte de la Baye de Sainte Helene, 209
4 Carte de la Baye de Saldana, 120
5 Le Pays des Hottentots, 109
6 Carte de la Baye de la Table, 121
7 Plan du Cap de Bonne-Eſperance, 125
8 Carte de la Baye de Moſambique, 211
9 Plan de l'Iſle & Ville de Quiloa, 212
10 Carte de l'Iſle de Monbaſa, 212
11 Iſle de Madagaſcar, 215
12 Carte de l'Iſle de Comore, 216
13 Carte de l'Iſle d'Anjouan, 217
14 Empire du Monomotapa, 219
15 La Chine avec la Corée, 229
16 Carte de la Riviere de Canton, 233
17 Plan de la Ville de Macao, 237
18 Plan de la Ville de Peking, 265
19 Plan de la Ville de Nan-king, &c. 339
20 Plan de quelques Villes & Provinces de Hou-zuang, 464
21 Vuſihyen & Hu-chew-fu, 432
22 Carte de la Baye de Chinchew, 383
23 L'Iſle Formoſe, 298

Pour placer les Figures.

N°.

I. TOUR de Porcelaine, 253
II. Vûe de Nanking, 254
III. Vûe de Peking, 267
IV. Vûe de Quang-cheu-fu, 240
V. Vûe de la grande muraille de la Chine, 503
VI. Cité de Chau-che-fu, 250
VII. Feſtin dans la Sale d'Audience, 508
VIII. Vûe d'une rue de Nanking, 252
IX. Ville de Tong-cheu, 266
X. L'Ambaſſadeur conduit à l'Audience, 356
XI. Fu-cheu-fu, Capitale de Fokyen, 331
XII. Hommes & Femmes Hottentots, 145
XIII. Montagne de Sang-Wan-hab, 241
XIV. Temple de Kon-jan-ſiam, 242
XV. Audience de Dom Alvare, Roi de Congo, 2
XVI. Cité de Nang-hyong-fu, 243
XVII. Hu-kcu-hyen, 249
XVIII. Audience de Congé, 515
XIX. Arc de triomphe de Canton, 338
XX. Sale Imperiale de l'Audience, 274
XXI. Rochers déchiquetés, 256
XXII. Bakka & Bukku, plantes, 188
XXIII. Pont volant, 450
XXIV. Reptiles & Oiſeaux, 200
XXV. Sirene & autres Monſtres, 205
XXVI. Village & Hutes des Hottentots, 153
XXVII. Danſe & Muſique des Hottentots, 155
XXVIII. Proceſſion d'une nouvelle Mariée, 514
XXIX. Funérailles Chinoiſes, 483
XXX. Mariage Hottentot, 158
XXXI. Hottentots Namaſquas, 113
XXXII. Temple de Paulinchi, 253
XXXIII. Mouton & autres Animaux du Cap, 194
XXXIV. Maniere de battre le bled, 167
IV. Petit & grand Lezard du Cap, 197

AVIS pour placer les Figures données par Supplément pour le Tome IV.

N°.

I. Oiſeaux de Guinée, *page* 244 *& ſuiv.*
II. Oiſeaux de Guinée, 249 *& ſuiv.*
III. Singe d'Angola, *Hiſt. Nat. de Guinée.*
IV. Chimpanez âgé de 21 mois, *Hiſtoire Nat.*
V. Poiſſons, *Hiſtoire Naturelle.*

Nota. *Le Relieur placera ces cinq Planches à la fin du Tome V. après la Table des Chapitres.*